Albert Lemoine

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVIe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CXXXVII. — 1er SEPTEMBRE 1896.

Digitized by the Internet Archive
in 2024 with funding from
Getty Research Institute

https://archive.org/details/revuedesdeuxmon1896unse_3

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXVIe ANNÉE. — QUATRIÈME PÉRIODE

TOME CENT TRENTE-SEPTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1896

THE GETTY CENTER
LIBRARY

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES

A PROPOS DE DOUGGA ET D'EL-DJEM

Je demande la permission aux lecteurs de la *Revue* de les ramener dans cette Afrique où je les ai déjà conduits il y a deux ans (1). Je ne les y retiendrai pas longtemps cette fois ; c'est un simple supplément d'information que je veux leur donner,

Notre résident général en Tunisie, M. René Millet, qui aime ce pays avec passion, qui en connaît à fond toutes les ressources, et qui rêve pour lui un grand avenir, souffre de voir qu'il n'est pas aussi apprécié qu'il devrait l'être. Pour en répandre la connaissance et le goût, il a eu la pensée d'inviter toute une caravane de journalistes, de députés, d'économistes, de savans de toute sorte, à venir le visiter avec lui, et il a tenu à leur en faire les honneurs. Ce voyage a été un vrai tour de force. Une soixantaine de Parisiens se sont hardiment jetés au cœur d'un pays qui n'a guère de routes et fort peu d'auberges ; à cheval, à mulet, en voiture, ils ont supporté de longues journées de fatigue, dormi au besoin sous la tente, gravi des montagnes abruptes, traversé des steppes interminables, passé des fleuves à gué, solennellement accueillis par les caïds aux portes des villes, escortés le long du chemin par les cavaliers des tribus, qui les saluaient de leurs fusillades, foulant aux pieds, sur leur route, les débris de six ou sept civilisations éteintes et d'autant de religions disparues. Ceux qui, pendant ce mois d'avril, ont suivi M. Millet, de Carthage au pays des Troglodytes, en passant par Bizerte, Teboursouk, le Kef et Kairouan, s'en souviendront toujours comme d'un rêve.

Quelques archéologues étaient du voyage ; et je ne pense pas

(1) Voyez la *Revue* des 15 janvier, 15 février, 1er avril, 1er juillet, 15 août et 15 novembre 1894.

que personne en soit étonné : en Afrique l'archéologie jouit d'un avantage qu'elle ne possède pas ailleurs. Les gens que le présent seul intéresse ont peu de goût pour une science qui ne s'occupe que des choses d'autrefois et ils la relèguent volontiers dans les universités et les académies. Mais, en Afrique, le passé étant la garantie de l'avenir, on le traite avec plus d'égards; on interroge ceux qui savent ce que le pays a été autrefois pour prévoir ce qu'il pourra devenir. Il n'est donc pas étonnant qu'on les ait compris parmi ceux que l'on conviait à le visiter, et ce sont eux peut-être qui ont pris le plus de plaisir et trouvé le plus de profit dans ce beau voyage.

Je n'ai pas l'intention de dire tout ce qu'ils y ont remarqué; il faut se borner. Parmi tant de villes qui possèdent encore de beaux restes d'antiquité, deux m'occuperont seules. Je conduirai le lecteur au cirque et au théâtre de Dougga et dans l'amphithéâtre d'El-Djem; et, en les visitant, j'essaierai de traiter une question qui peut nous aider à mieux connaître la vie des Romains.

I

Dougga a conservé presque entièrement son ancien nom : les Romains l'appelaient Thugga. Aucune ville de la province d'Afrique n'est aussi riche en ruines antiques; avec un peu d'argent dépensé d'une manière intelligente et quelques fouilles bien dirigées, on pourrait en faire une grande curiosité; elle deviendrait facilement pour la Tunisie ce qu'est Timgad pour l'Algérie.

Aujourd'hui c'est un tout petit village, de quelques centaines d'habitans, accroché à une montagne escarpée, dans un pays riche et pittoresque. Ce pays a de tout temps attiré les cultivateurs; à une époque lointaine, il était habité par une race qui enterrait ses morts sous des dolmens, comme en Bretagne. Quoique le sol ait été fort remué depuis ces temps reculés, on retrouve, dans la campagne, un grand nombre de ces vieilles sépultures.

Les Phéniciens y vinrent ensuite, et ils paraissent s'être assez bien entendus avec les populations primitives; il nous reste un monument célèbre qui témoigne encore aujourd'hui de cet accord, c'est le mausolée d'un prince numide qui portait, quand il était intact, une double épitaphe, libyque et punique. Les inscriptions libyques — c'est-à-dire celles qui sont rédigées dans l'ancienne langue des Berbères, — sont rares et obscures; celle-ci, outre qu'elle était très nettement tracée, tirait une grande lumière du voisinage de l'inscription carthaginoise, l'une devant servir à interpréter l'autre. Un Anglais, Th. Reade, consul général à Tunis, voulut

les avoir dans sa collection. Les indigènes qu'il employa ne trouvèrent rien de mieux, pour les prendre, que de détruire une partie du mausolée (1). C'est grand dommage, car il était un des spécimens les plus curieux de l'art carthaginois. Ce qui reste suffit à nous prouver que les Phéniciens, dans leurs monumens, se sont contentés de copier successivement l'Égypte et la Grèce : ce peuple marchand a toujours vécu d'emprunts.

La ville berbère et punique fut à son tour remplacée par une ville romaine : c'est celle dont les débris couvrent aujourd'hui le sol de Dougga.

Une ville romaine ne peut pas nous garder beaucoup de surprises; toutes se ressemblaient. Ce n'est pas que les vainqueurs aient jamais songé à imposer aux vaincus une sorte de modèle uniforme auquel on était tenu de se conformer. Nous savons qu'au contraire ils intervenaient le moins qu'ils pouvaient dans les affaires des municipes, et d'ailleurs, comme en général ils ne payaient pas la dépense des édifices qu'on y bâtissait, ils n'avaient guère le droit d'en diriger l'exécution. Souvenons-nous que tous les monumens de Dougga, comme ceux des autres villes de ce temps, ont été construits aux frais de quelque personnage important du pays. S'ils ressemblent tout à fait à ceux des villes voisines, c'est qu'il l'a voulu; il était libre de les construire sur d'autres plans, mais il tenait avant tout à plaire à ses concitoyens et il s'est conformé à leur goût. Voilà comment, sans qu'il y ait eu jamais un ordre donné par le pouvoir central, sans qu'on ait eu besoin de se concerter, par une sorte d'élan général et spontané vers la vie romaine, tout le monde occidental se trouva peuplé de villes dont l'aspect devait être à peu près semblable.

Il est donc inutile de parler de tous les monumens dont il reste quelque ruine ou quelque souvenir à Dougga. Je me contenterai d'insister sur les plus importans, sur ceux qui paraissent les plus essentiels à une ville romaine (2). Et d'abord il est dans la règle qu'une ville possède des portes monumentales; il faut que le Numide, quand il apporte les produits de son champ au marché ou qu'il vient y faire ses provisions, passe sous un de ces arcs de triomphe, qui portent le nom du maître et mentionnent ses victoires. C'est une façon de lui rappeler ce pouvoir souverain sous lequel il vit et qu'il est quelquefois tenté d'oublier. Voilà pourquoi les arcs de triomphe sont si nombreux et quel-

(1) L'inscription bilingue de Dougga est aujourd'hui au *British Museum*.

(2) Je ne dis rien des aqueducs, quoiqu'en Afrique ce fût un des plus grands soucis des Romains de fournir leurs villes d'une eau abondante et pure. Il en reste un à Dougga, dont les débris sont encore visibles dans la plaine.

quefois si somptueux en Afrique. Il y en a plusieurs à Dougga; l'un d'eux, que les indigènes appellent encore aujourd'hui *Bab Roumia*, est assez bien conservé. Quoiqu'il ait perdu son couronnement et soit enterré de près de 3 mètres, il a encore une belle apparence et devait donner aux étrangers une idée avantageuse de la ville dans laquelle ils entraient.

Une fois qu'on avait pénétré dans une ville romaine par la porte triomphale et qu'on en parcourait les rues, ce qu'on avait le plus de chance de rencontrer, c'étaient les temples. Ils étaient aussi nombreux dans les cités antiques que les églises et les chapelles dans les villes italiennes et espagnoles. Dougga devait en avoir plusieurs, et l'un d'entre eux est peut être l'édifice le plus élégant de l'Afrique. On pourrait presque soutenir qu'il ne lui messied pas d'être en ruines, et il produisait peut-être moins d'effet quand il était complet qu'aujourd'hui que les murailles latérales en sont renversées et que les quatre colonnes corinthiennes qui portent le fronton se détachent librement dans le ciel. Quand on les aperçoit de loin, baignées de lumière de tous les côtés et couronnant la colline comme un diadème, on est saisi de la beauté du spectacle. Mais l'admiration augmente quand on approche. Ce n'est pas un de ces monumens comme il y en a tant en Afrique, dont les détails sont grossièrement traités et qui ne doivent être vus qu'à distance. Celui-ci, au contraire, est remarquable par l'élégance des proportions et la délicatesse du travail. Dans l'intérieur, la *cella* n'existe plus, mais, on ne sait comment, la porte est restée; elle est formée de deux montans de 7 mètres de haut surmontés d'un linteau de $6^{m},50$, trois pierres d'un seul bloc, qui se tiennent debout par un miracle d'équilibre. L'inscription nous apprend que ce beau temple a été bâti sous Marc-Aurèle et consacré à Jupiter, à Junon et à Minerve. C'était donc le Capitole de Dougga. Dans la plupart des municipes de l'empire, on aimait à construire un Capitole, c'est-à-dire un temple en l'honneur des trois divinités qu'on honorait ensemble sur la colline sacrée. C'était comme un hommage que ses sujets dévoués tenaient à rendre à la ville maîtresse, et une façon de se rattacher solennellement aux grandes divinités auxquelles on attribuait la fortune de Rome.

Mais, tout en honorant les dieux romains, les gens de Dougga n'oubliaient pas ceux de leur pays. Parmi les temples qu'on y a trouvés, il y en a un à la *Déesse Céleste*, la grande divinité de Carthage, et un autre à Saturne, qui présente cette circonstance curieuse qu'il était bâti sur l'emplacement d'un ancien sanctuaire de Baal. Les deux divinités se sont donc succédé l'une à l'autre,

ou plutôt les noms seuls ont été modifiés, et le vieux Baal-Hammon a consenti à se travestir en Saturne pour entrer plus facilement dans le panthéon du vainqueur. Au fond rien n'était changé, et le fidèle, en priant Saturne-Auguste, avait dans le cœur l'image du dieu qu'adoraient ses pères, comme il songeait à Tanit quand il invoquait Junon-Reine. L'important, c'est que les anciens habitans du pays, comme les nouveaux, eussent l'air de s'entendre, et que la religion ne mît entre eux aucune barrière. — Que n'en est-il de même aujourd'hui !

Après les temples, ce qui devait le plus frapper l'attention du visiteur dans une ville romaine, c'étaient les édifices construits pour donner des fêtes au peuple ; il convient de les étudier à part.

II

On sait à quel point l'autorité romaine se préoccupait des plaisirs populaires. C'était un principe de gouvernement à Rome qu'il fallait avant tout nourrir les pauvres gens et les amuser. L'empereur Probus avait coutume de dire « qu'il n'y a rien de plus agréable que le peuple romain, quand il a bien dîné, » et, dans une lettre qu'Aurélien adresse à ses sujets pour leur annoncer qu'il a vaincu le tyran Firmus, on lit ces singulières exhortations : « Assistez aux jeux publics, passez le temps aux courses, tandis que nous nous occupons des affaires ; nous prenons pour nous la peine, soyez tout au plaisir. »

La même politique était appliquée dans les provinces, et l'on y avait aussi un très grand souci d'amuser la foule; c'est ce qui fait que les ruines des cités antiques contiennent les débris de tant d'édifices destinés aux plaisirs publics. Il en était à Dougga comme partout.

On y a d'abord retrouvé les restes d'un cirque, qui est presque entièrement ruiné. Il était situé au plus haut de la ville, tout près du rempart, et l'on pense qu'il a été victime de ce voisinage. Quand les Byzantins éprouvèrent le besoin de se fortifier dans Dougga, ils prirent naturellement, pour construire ou réparer la muraille, les pierres qui étaient le plus à leur portée; c'est ainsi que furent démolis les gradins du cirque. Nous n'avons plus aujourd'hui de l'antique monument que quelques amas de pierre, et les deux extrémités arrondies de ce qu'on appelait les bornes (*metæ*), autour desquelles tournaient les chevaux et les chars.

Heureusement le théâtre est intact. Nous en devons le déblaiement à l'un des hommes qui, dans ces dernières années, ont

le mieux mérité des antiquités africaines, au docteur Carton, aujourd'hui médecin-major du 19e chasseurs. Dans son long séjour en Tunisie, M. Carton s'est épris du pays et de ses souvenirs : c'est ce qui arrive très souvent à nos officiers, et ce qui en a fait, pour nos études, de si précieux auxiliaires. Une chance heureuse a voulu que son service attachât M. Carton aux territoires qui avoisinent la Medjerda, et qui ont été autrefois un centre de féconde activité. Les ruines y abondent; M. Carton les visita pieusement; il prit l'habitude, dans ses courses à travers champs, de chercher les voies romaines qui se cachent sous les broussailles; il copia les inscriptions et apprit à les déchiffrer; puis, après qu'il a eu suffisamment étudié les fouilles des autres, il s'est mis à fouiller lui-même. Il faut avouer que peu d'archéologues ont eu la main aussi heureuse que lui. Avec une somme insignifiante que l'Académie des inscriptions lui avait donnée, et en deux mois de temps, il nous a rendu le théâtre de Dougga. Au commencement des travaux, le caïd de Teboursouk vint visiter le chantier, et quand il vit la masse de terre et de pierre qu'il fallait déplacer, il dit à M. Carton: « Tu n'auras pas fini dans un an. » M. Carton, qui ne pouvait disposer que de deux mois, se contenta de lui répondre : « Tu verras, » et au jour fixé le travail était achevé. En ce peu de temps, il avait creusé le sol jusqu'à six et sept mètres de profondeur et enlevé 3000 mètres cubes de décombres.

Le théâtre de Dougga est assurément le plus beau et le mieux conservé de tous ceux que j'ai vus en Afrique. Il était adossé à la colline sur laquelle la ville est bâtie, en sorte que les gradins reposent sur le roc. Est-ce la raison qui les a préservés de la ruine? Ce qui est sûr, c'est qu'on est d'abord frappé de leur merveilleuse conservation : « Les arêtes y sont aussi vives, dit M. Carton, les coups de ciseau des tailleurs de pierre aussi nets que si le monument avait moins d'un siècle. » De l'orchestre au sommet, il y en a vingt-cinq rangées, toutes restées en place. Au-dessus, l'édifice était couronné par un portique d'où l'on pouvait suivre le spectacle. Le portique s'est écroulé, et les pierres en ont roulé le long des marches jusqu'à l'orchestre; il en reste à peine quelques pans de muraille et une des portes par lesquelles on pénétrait du dehors dans le théâtre. Cet accès n'était pas le seul qui permît d'arriver aux gradins: des deux côtés de l'orchestre, deux couloirs voûtés y conduisaient les gens qui voulaient prendre place sur les sièges inférieurs, sans descendre du haut de la colline. Toutes ces dispositions sont simples et se saisissent d'un coup d'œil.

La scène est un peu plus difficile à reconstituer; il y faudrait faire encore quelques fouilles, enlever les pierres inutiles qui sont tombées du faîte, relever les colonnes étendues près de leur base et donner quelques coups de pioche vers les côtés; le travail en serait peu coûteux et le profit considérable. En l'état où sont les choses, voici ce qu'on peut affirmer. La scène, ou, comme on disait, le *pulpitum*, s'élève d'à peu près 1 mètre au-dessus de l'orchestre. Le mur qui l'en sépare ressemble tout à fait à celui du théâtre de Timgad; il n'est pas droit, comme chez nous, mais contient une série d'enfoncemens, ou de niches alternativement arrondies et carrées. Dans les niches arrondies, et principalement dans celle du milieu, il devait y avoir un petit autel. Quant aux deux niches carrées, peut-être servaient-elles, comme au grand théâtre de Pompéi, à faire communiquer la scène avec l'orchestre; mais tandis que celles de Pompéi ont conservé leurs marches de pierre, il n'en reste plus aucune trace à Dougga. Dans les théâtres antiques, la scène est toujours fort étroite, ce qui nous surprend beaucoup, quand nous songeons aux représentations qui s'y donnaient et au nombre des acteurs qui devaient y figurer. Nous ne sommes pas moins étonnés de voir que nos toiles de fond, que nous changeons à notre gré, et qui nous permettent de donner plus de variété au spectacle, y sont remplacées par un grand mur, flanqué de colonnes, décoré de moulures élégantes, couvert de revêtemens de marbre et de stuc, surmonté d'un toit en pente. Ce mur est généralement percé de trois portes, la porte royale, au milieu, par où les personnages importans, qui sont censés sortir du palais, entrent sur la scène, et les deux portes des étrangers, qui donnent accès à ceux qui viennent du dehors. C'est ce qu'on voit très clairement dans le théâtre d'Aspendos, en Asie Mineure, et dans celui d'Orange, où cette partie de la scène est bien conservée. Il ne paraît pas en être tout à fait ainsi à Dougga; le mur du fond y existe sans doute, comme dans les autres théâtres, mais au lieu de s'élever jusqu'au faîte, il n'a guère que $1^{m},40$ de hauteur. Ce n'est pas un mur droit, on y remarque trois enfoncemens ou niches très profondes; deux sont quadrangulaires, celle du milieu, qui est de beaucoup la plus grande (1), est semi-circulaire. Elles ont toutes les trois une ouverture sur l'arrière-scène; c'étaient évidemment les trois portes réglementaires que nous retrouvons partout. Chacune de ces portes est précédée de deux colonnes de près de 6 mètres de haut, qu'on a relevées sur leurs bases. En avant de la niche de gauche, entre les deux colonnes, une statue

(1) Selon M. Carton, elle mesure plus de 3 mètres de profondeur.

assise, de près de 2 mètres, est restée à la place où on l'avait mise, et il est probable que cette disposition se reproduisait de l'autre côté. Il faut avouer qu'elle est singulière; cette statue, qui cache la vue de la porte, devait gêner l'entrée en scène des acteurs et nuire à certains effets dramatiques; mais ici l'architecte paraît avoir tout sacrifié au désir d'obtenir un bel ensemble décoratif. Ce qui complétait l'effet général, c'était une série de colonnes, dont on a retrouvé les bases sur la corniche du petit mur et qui devaient être de proportions un peu moindres que celles qui flanquent les portes (1).

Une question reste obscure. Un mur de 1 mètre et demi ne pouvait pas former la clôture de la scène; pour qu'elle fût véritablement fermée, il fallait qu'il y en eût un autre par derrière, qui montât, comme ailleurs, jusqu'au haut du théâtre. Mais où se trouvait-il? Ce qui paraît d'abord le plus vraisemblable, c'est qu'il était tout contre les niches et adossé aux portes. Cependant M. Carton croit en avoir retrouvé quelques vestiges un peu plus loin, à $1^{m},50$ en arrière. Dans les deux cas, je pense qu'on peut regarder les terrasses sur lesquelles portent les petites colonnes comme une sorte d'avant-corps, et de décoration appliquée au mur principal. De toute manière, la conséquence de cette disposition devait être de donner à la scène plus de profondeur et d'étendue. Mais, je le répète, pour se prononcer définitivement, il faut attendre que les fouilles aient été reprises et qu'elles soient achevées.

Je n'ai rien à dire de la colonnade qui, à Dougga, comme à peu près partout, règne devant le théâtre. Elle formait un portique qui servait aux spectateurs de promenade pendant les entr'actes, et de refuge, quand il survenait quelque orage; de là, le regard embrassait toute la plaine, qui devait former un très agréable spectacle. Elle est encore aujourd'hui semée de bouquets d'oliviers, de champs de blé et de pâturages; on suit de l'œil la ligne des aqueducs brisés qui amenaient l'eau dans la ville. A l'horizon, les collines s'étagent, couvertes souvent à leur sommet de ruines antiques, tandis qu'au loin se dressent les cimes dentelées des grandes montagnes, qui se perdent dans la brume; mais que la vue devait être plus belle et plus animée quand d'élégantes villas remplaçaient ces huttes et ces gourbis, que les champs étaient pleins de travailleurs, que les voyageurs et les chars sillonnaient ces routes désertes, et qu'au lieu de quelques pauvres villages disséminés on pouvait apercevoir les cinq ou six villes

(1) M. Carton leur attribue une hauteur de $4^{m},80$.

importantes qui, dans un rayon de quelques lieues, entouraient Dougga, et dont il ne reste que des débris !

III

Si l'on veut trouver en Afrique un amphithéâtre qui réponde à la beauté du théâtre de Dougga, il faut traverser la Tunisie dans presque toute sa longueur et descendre jusqu'à El-Djem.

El-Djem s'appelait autrefois Thysdrus. C'était, du temps de César, une toute petite ville. Il dit qu'il ne lui imposa pas une forte contribution de guerre « à cause de son peu d'importance ». Sous l'empire, elle devint très florissante. La grandeur de son amphithéâtre prouve qu'elle était très peuplée, et, comme six voies romaines s'y rencontraient, on est en droit de supposer que son commerce devait être fort étendu. Quand on y vient de Kairouan, on s'explique sans peine cette prospérité subite. Kairouan est bâtie au milieu d'une immense plaine où rien ne pousse, dans une sorte de désert sans eau, sans arbre, sans verdure. On voit bien que celui qui l'a fondée était l'adepte d'une religion fataliste ; il ne voulait pas se préoccuper des conditions de la vie, pensant que Dieu y pourvoirait ; il croyait que cette sorte de défi à la nature laissait à la Providence divine un rôle plus éclatant. Il faut qu'on s'éloigne beaucoup de Kairouan pour que le désert vous quitte. Peu à peu la vie revient ; les arbres ne sont pas fort abondans encore, mais la verdure commence à reparaître : on sent que quelques filets d'eau doivent courir sous ce sol desséché. A la Smala des Souassi le pays a déjà changé d'aspect ; la campagne est devenue plus riante ; et l'on est tout réjoui de voir quelques collines se dresser timidement à l'horizon. El-Djem n'est pas loin, et c'est à cette heureuse situation, tout près du désert, à l'entrée des plaines fertiles, que Thysdrus devait évidemment sa fortune.

De cette fortune il reste bien peu de chose aujourd'hui : quelques chambranles de portes antiques qui donnent accès à des masures d'indigènes, de méchantes mosaïques à moitié soulevées, des médailles, des poteries que vous offrent de pauvres gens, un grand chapiteau de colonne dans un trou, qu'est cela, quand on songe à la grandeur de la ville que ce petit village a remplacée ! Mais l'amphithéâtre suffit à la curiosité des visiteurs ; allons donc voir l'amphithéâtre.

C'est un monument énorme, et qui le paraît d'autant plus que tout est humble et bas autour de lui. De plus de dix lieues à la ronde on l'aperçoit, et l'on n'aperçoit pas autre chose. Comme

rien ne le dispute à l'attention du voyageur, il n'en détourne pas les yeux. Le petit village indigène, composé de maisons à un étage, et d'où ne sort aucun bruit, disparaît sous l'ombre de l'immense édifice. Cette solitude et ce silence ajoutent à l'impression qu'on éprouve en l'abordant.

Regardons-le du côté où il est le mieux conservé, à l'heure où le soleil fait ressortir les tons chauds de la pierre dont il est construit. La majesté de la façade, la simplicité des ornemens, et surtout la merveille de cette couleur dorée rappellent aussitôt à l'esprit le souvenir du Colisée. Par ses dimensions, l'amphithéâtre d'El-Djem s'en rapproche (1); il a, comme lui, trois étages, et il possédait aussi, quand il était intact, un attique, qui formait, à l'intérieur, un grand portique circulaire au sommet de l'édifice. Quoique l'attique ait aujourd'hui tout à fait disparu, et que le monument soit enterré de 3 ou 4 mètres dans les décombres, il mesure encore plus de 30 mètres de hauteur. On a calculé que le Colisée contenait au moins 100 000 spectateurs; il est probable qu'à El-Djem 60 000 ou 70 000 personnes pouvaient trouver place sur les gradins ou dans le portique. C'est donc un des plus grands amphithéâtres qui nous restent de l'époque romaine.

Malheureusement, l'intérieur est en fort mauvais état. Les gradins, si merveilleusement conservés à Dougga, n'existent presque plus ici. Les escaliers se sont effondrés, et il ne reste des galeries que quelques arceaux qui paraissent suspendus en l'air et près de tomber; c'est que le théâtre de Dougga n'a eu guère d'autre ennemi que le temps et que l'amphithéâtre d'El Djem a eu à souffrir du ravage des hommes. A l'époque de l'invasion arabe, la Cahena, l'héroïne des Berbères, qui entreprit d'arrêter les envahisseurs et les arrêta quelque temps, fit de l'amphithéâtre d'El-Djem sa place d'armes et y soutint un siège. Au siècle dernier, des indigènes, qui ne voulaient pas payer l'impôt, s'y enfermèrent, et tinrent tête aux troupes du bey de Tunis. Le bey victorieux, pour empêcher que l'amphithéâtre ne servît à une nouvelle révolte, le fit en partie démolir.

Malgré tout il a tenu bon, et ni le temps ni les hommes n'ont pu tout à fait le détruire. Ce qui en reste donne à ceux qui le visitent l'impression de grandeur que les artistes de Rome voulaient produire. Voilà bien l'architecture qui convenait au peuple roi ! On nous dit que les élémens en sont pris à la Grèce; c'est bien possible, mais Rome y a mis son cachet. Quoique

(1) Le grand axe du Colisée mesure 188 mètres, et le petit 156; à El-Djem, selon Coste, le grand axe aurait 149 mètres et l'autre 124.

empruntée en grande partie à l'étranger, elle est originale, car elle donne exactement l'idée du peuple qui se l'est appropriée, et l'a accommodée à son génie. Il est impossible de dire, en présence de l'amphithéâtre d'El-Djem, qu'il n'y a pas un art romain.

IV

J'ai remarqué que, lorsqu'on visite un bel édifice ruiné, l'imagination cherche d'abord à le remettre dans son ancien état; puis, quand on l'a, par la pensée, relevé et restauré, on essaie de lui rendre ses anciens habitans; on voudrait le voir comme il était au temps de sa splendeur et servant aux usages pour lesquels il avait été fait. Je puis affirmer que, parmi ceux qui ont visité Dougga et El-Djem le mois d'avril dernier, il n'en est aucun à qui ce désir ne soit venu. En parcourant le peu qui reste de ce cirque, en s'asseyant sur les gradins de ce théâtre, en voyant cet immense amphithéâtre se dresser devant eux, ils éprouvaient une sorte de besoin de les ranimer, de leur restituer toutes les parties que le temps leur avait enlevées, de les repeupler de la foule qui s'y pressait aux grands jours, de se donner le spectacle d'une de ces fêtes pour lesquelles on les avait construits.

C'est un désir qu'on peut jusqu'à un certain point satisfaire. Et d'abord il y a des gens dont c'est le métier et le talent de nous donner de bonnes restaurations des édifices mutilés. Nos architectes y excellent, et la bibliothèque de l'École des beaux-arts est pleine d'excellens travaux de ce genre, signés de noms illustres, et qui nous rendent à peu près l'antiquité tout entière. A la vérité, on n'a pas eu encore le temps de s'occuper beaucoup des monumens de l'Afrique; mais comme ils ne sont pas très différens de ceux qu'on bâtissait ailleurs, on peut se servir pour eux de ce qu'on a dit des autres. Par exemple, les restaurations nombreuses qu'on a faites du Colisée permettent de rendre à l'amphithéâtre d'El-Djem ce qui lui manque, et en étudiant le théâtre d'Aspendos et celui d'Orange, avec l'aide de Petersen et de Caristie, il sera facile de se rendre compte de celui de Dougga.

Nous voilà donc en possession du monument ancien réparé et restauré; mais il est vide, et il nous faut un effort nouveau d'imagination pour le remplir. Plaçons-nous à l'orchestre du théâtre de Dougga, un jour de fête solennelle; regardons les spectateurs descendre du sommet de l'édifice ou pénétrer par les deux portes voisines de la scène. Ils ne s'entassent pas au hasard sur les gradins qui sont le plus à leur portée, comme ferait une foule française dans une représentation gratuite. Des *designatores* ou

commissaires, les dirigent vers la place qu'ils doivent occuper. Chacun a la sienne. Les Romains ont un grand respect de l'étiquette; c'est une race cérémonieuse qui introduit l'ordre et la règle partout; au théâtre, comme ailleurs, il faut que tout le monde soit à son rang. L'orchestre, et probablement aussi les premiers gradins, sont réservés aux magistrats, duumvirs, édiles, questeurs, puis aux décurions qui forment le conseil du municipe (1). A côté d'eux sont assis les prêtres, auxquels la loi donne le droit de porter à certains jours la robe prétexte. En dehors des magistrats et des gens d'importance, pour le public ordinaire, il y a encore des distinctions. Auguste a voulu que les soldats eussent une place à part; il a séparé les gens mariés des célibataires, dont il avait horreur; les jeunes gens qui font leurs études sont réunis ensemble, et leurs précepteurs se tiennent derrière eux. Ce qui doit frapper, quand le théâtre est plein, ceux qui d'en bas regardent la *cavea*, c'est que les spectateurs y sont à peu près vêtus de la même façon. Il est de règle que, pour aller au théâtre, on mette sa toge, et quoique ce soit un vêtement peu commode, surtout dans les pays chauds, je ne crois pas que même en Afrique on se permette de ne pas la porter. Souvenons-nous du scandale que causa Tertullien parmi les gens de Carthage quand il remplaça la toge par le pallium, et comment il fut obligé de composer un écrit pour se défendre. L'autorité aimait qu'on se vêtît du costume officiel dans les cérémonies solennelles; elle pensait sans doute que le spectacle en aurait plus grand air et que les larges plis de la toge et sa couleur uniforme convenaient mieux à la gravité des fêtes publiques qu'un ensemble de costumes étriqués et multicolores. Je crois bien qu'elle avait raison. J'avais grande envie, pendant notre visite à Dougga, de prier nos compagnons de route, en jaquette et en chapeau mou, de céder leur place, sur les sièges du théâtre, aux indigènes qui nous regardaient du haut de la colline. Il me semblait que, d'un peu loin, avec leurs burnous et leurs gandouras, ils nous donneraient quelque idée de cette assistance en robes blanches qui garnissait les gradins, à l'époque des Antonins et des Sévères. Quant à ceux qui ne voulaient pas ou ne pouvaient pas porter la toge, par exemple les ouvriers, les esclaves, qui se contentaient de la tunique aux couleurs sombres, ils s'entassaient au plus haut du théâtre, sous le portique circulaire, d'où ils pouvaient voir, sans être trop vus.

(1) Auguste, indigné qu'un sénateur n'eût pas pu trouver de place dans des jeux célébrés à Puteoli, ordonna que désormais, dans tous les spectacles, le premier banc serait réservé pour les membres du Sénat de Rome qui seraient en voyage. Mais, après lui, il n'est plus question de cet usage.

Ils partageaient cette place avec les femmes, auxquelles on défendait d'assister au spectacle de près ; seulement on leur permettait d'apporter des chaises.

Mais ce n'est pas tout d'avoir replacé les spectateurs dans le théâtre relevé ; le plus important reste à faire. Après avoir quelque temps contemplé le public assis à son rang sur les gradins, retournons-nous de la *cavea* vers la scène. Essayons de nous rendre compte de ce que ces gens regardent avec tant de curiosité et du genre de divertissement qu'on leur offre. Personne assurément ne l'ignore tout à fait; on a une notion vague de ce qui se passait dans l'arène du cirque et de l'amphithéâtre, ou sur les planches du *pulpitum;* je voudrais seulement essayer d'en donner une idée un peu plus précise (1).

V

Les jeux du cirque n'ont pas laissé beaucoup de traces en Afrique. Il en est rarement question dans les inscriptions, et jusqu'ici on y a retrouvé fort peu d'hippodromes. Ne nous hâtons pas pourtant d'en rien conclure; malgré ces apparences, il n'est guère douteux que les courses de chevaux et de chars n'y aient obtenu une grande vogue. Peut-être même en parlait-on un peu moins, parce qu'on y était plus accoutumé. Comme c'était un divertissement ordinaire, on a pu négliger quelquefois d'en faire mention dans le récit des jeux publics.

Nous savons qu'il n'y avait pas de pays où l'on aimât plus les chevaux qu'en Afrique, et où l'on sût mieux s'en servir. Les Numides passaient pour être les premiers cavaliers du monde. Tite-Live dit qu'au premier abord, quand on les voyait s'avancer à peine couverts d'un morceau de toile, sur des chevaux à la mine chétive, au long cou, à l'encolure raide, on était tenté de les mépriser; mais on s'apercevait très vite qu'on avait tort. Le cavalier était d'une rare intrépidité, le cheval, sobre, infatigable, merveilleusement docile; on le dirigeait avec une petite corde de jonc, ou même sans bride, au moyen d'une baguette. La cavalerie numide a fait, avec l'infanterie espagnole et gauloise, la force des armées d'Hannibal; et, depuis, les Romains en ont tiré d'excellens services. Sous l'empire, les grands domaines, si fréquens en Afrique, possédaient des haras bien entretenus. La belle mo-

(1) Ce sujet a été traité avec un grand intérêt et une remarquable sûreté d'érudition par L. Friedlaender, dans son livre intitulé : *Sittengeschichte Roms.* (Voyez tome II de la traduction française.) Je renvoie à cet ouvrage tous ceux qui voudraient connaître à fond un sujet que je ne pourrai qu'effleurer.

saïque conservée dans la salle d'honneur du 4e tirailleurs, à Sousse, reproduit celui de Sorothus, un riche propriétaire du temps.

Les chevaux élevés dans ces haras n'étaient pas toujours destinés à y rester. On les expédiait, avec leurs cochers, partout où se donnait le spectacle de ces grandes courses qui passionnaient tout le monde. Nous avons des listes de chevaux qui ont remporté le prix à Rome, dans le grand cirque; ils sont presque tous gétules ou numides. Naturellement leurs maîtres en étaient très fiers, et sur les mosaïques, dont ils ornaient leurs maisons, ils aimaient à les faire représenter, avec leurs noms et quelques mots d'éloge bien sentis. Ces noms, après une victoire, devenaient souvent très célèbres. On parlait du cheval vainqueur, non seulement dans les sociétés mondaines, où les gens à la mode se piquaient d'en savoir l'origine et la généalogie, mais un peu partout; si bien que même les écrivains qui jouissaient le plus de la faveur publique, finissaient par en être jaloux. « N'enviez pas ma gloire, disait Martial à ses amis; ce poète dont vous prétendez que tout l'empire répète les vers n'est pas aussi connu que le cheval Andrémon. »

Nous avons vu qu'il ne reste presque plus rien de l'hippodrome de Dougga. Mais il est aisé de nous figurer ce qu'il devait être; il était construit, comme presque tous les autres, sur le modèle du grand cirque de Rome. Ici encore, le monde entier s'était réglé sur la capitale, et non seulement tous les cirques reproduisaient les dispositions de celui qui s'élevait entre le Palatin et l'Aventin, — ce qui se comprend quand on sait combien ces dispositions étaient simples et commodes — mais on avait aussi emprunté à Rome des usages qui avaient moins de raison d'être. En Grèce, dans les courses de char, on s'intéressait directement au propriétaire ou au conducteur, dont on connaissait la famille et le pays. A Rome, les concurrens étaient divisés en partis, ou, comme on disait, en *factions;* il y en avait quatre, qu'on distinguait par les couleurs des cochers. Les spectateurs se partageaient entre elles; chacun avait sa couleur préférée. Dès l'enfance on était bleu ou vert, sans trop savoir pourquoi, mais dès qu'on avait choisi, on mettait à soutenir les siens une ardeur qui dégénérait souvent en querelles et en séditions. Les factions et leurs couleurs avaient pénétré dans les provinces. Pour ne parler que de l'Afrique, on a découvert, à Cherchell, il y a quelques années, une mosaïque qui représente un cheval des écuries de Sabinus. Il est dit, dans la légende, qu'il s'appelait *Muccosus* (le morveux) (1), et qu'il appartenait à la faction des verts (*prasinianus*).

(1) « Singulier nom, pour un cheval de course », dit M. Héron de Villefosse.

Il est naturel que personne n'ait songé à nous dire ce qu'étaient les courses de chevaux et de chars à Dougga : qui s'occupait de Dougga à ce moment? Mais les choses devaient s'y passer en petit comme à Rome, et si nous voulons avoir une idée des fêtes auxquelles on assistait dans notre hippodrome, il suffit de se mettre devant les yeux celles qui se donnaient dans le grand cirque. Rien n'est plus facile; il en est parlé un peu partout, mais nulle part peut-être d'une manière aussi intéressante et aussi vivante que dans une élégie qui fait partie des *Amours* d'Ovide. Voici comment la poésie légère a été amenée à s'occuper des jeux du cirque. C'étaient les seuls, à Rome, où les femmes n'étaient pas reléguées à une place spéciale et se mêlaient librement aux hommes ; et peut-être est-ce une des raisons de leur succès. Les femmes se montraient rarement en public ; dans les temples, sous les portiques, on ne les voyait qu'un moment ; au cirque, on pouvait passer de longues heures auprès d'elles; les gens qui, comme Ovide, étaient en quête de bonnes fortunes, ne négligeaient pas une occasion si favorable. Il nous raconte qu'il n'a aucune passion pour les chevaux de noble race, mais que, voulant trouver le moyen de s'entretenir avec une jolie femme qu'il a remarquée, il l'a suivie au cirque. — Elle va regarder les jeux; lui, la regardera; de cette manière tous les deux jouiront de leur spectacle préféré (1). — Il s'assied donc près d'elle, aussi près que possible; et comme d'abord elle fait mine de s'éloigner, il lui fait observer qu'elle n'ira pas bien loin. Pour éviter les contestations, chaque place est marquée par une ligne tracée sur la pierre; on ne peut pas la dépasser. A ce propos, il s'occupe des voisins; il les surveille, il les prie de ne pas gêner la dame qu'il protège. Il veut qu'elle soit à son aise : sa robe est un peu traînante, il s'empresse de la relever, ce qui lui donne l'occasion d'entrevoir un pied charmant,

Et, quand on voit le pied, la jambe se devine (2).

Le petit banc n'est pas encore en usage, mais Ovide fait remarquer à sa voisine qu'on a ménagé le long du gradin inférieur un rebord qui lui permet d'appuyer le bout de son pied. Il s'aperçoit qu'elle a chaud : le *velum* tendu au sommet de l'hippodrome ne défend qu'imparfaitement du soleil ; mais précisément il tient à la main le programme de la course, qu'on lui a sans doute remis à la porte, et il s'en sert pour l'éventer. Tout d'un coup le silence

(1) *Tu ludos spectas, ego te ; spectemus uterque*
Quod juvat.

(2) *Suspicor ex istis et cetera posse placere.*

se fait et les yeux se tournent vers l'entrée du cirque: c'est la procession (*pompa*) qui s'avance. Les jeux ayant été créés en l'honneur des dieux, il était juste qu'on leur en donnât le spectacle; on pensait qu'ils devaient y prendre autant de plaisir que les hommes. Aussi avait-on l'habitude, au moins dans les fêtes qui se célébraient au grand cirque, de les aller chercher au Capitole. Ils arrivaient sur des chars de triomphe, escortés des magistrats et des prêtres en grand costume et faisaient le tour de la *spina*, pour aller prendre leur place. En province la *pompa* ne devait pas être aussi majestueuse qu'à Rome; les chars y étaient moins beaux et les dieux moins nombreux, mais les Pères de l'Église nous disent avec indignation qu'ils n'étaient pas moins bien reçus de la foule. Chacun applaudit celui dans lequel il a le plus de confiance et dont il attend quelque faveur. Je n'ai pas besoin de dire qu'Ovide salue surtout Vénus au passage, ce qui lui donne l'occasion de murmurer quelques tendres prières. Cependant les dieux sont placés et la course commence. Ovide y prend peu de part; il est moins occupé à la regarder et à la décrire qu'à deviner les préférences de sa voisine. Il secoue sa toge avec tant d'énergie pour encourager le cocher qu'elle favorise, il l'applaudit avec tant de fureur lorsqu'il est victorieux, qu'elle finit par être touchée de tant de complaisance, et que, « dans ses yeux caressans, le poète croit lire enfin une promesse : »

Risit et argutis aliquid promisit ocellis.

J'avoue que j'ai grand'peine à transporter les incidens de ce galant récit dans l'hippodrome de Dougga. Cette place muette, déserte comment imaginer qu'elle ait pu servir à des fêtes si gaies et si bruyantes? J'ai eu pourtant la bonne fortune de la voir plus animée qu'elle ne l'est d'ordinaire. J'y ai assisté à un spectacle qui semblait lui rendre la vie et rappelait ceux d'autrefois. Le jour où nous l'avons visitée, les tribus du voisinage s'étaient réunies pour faire honneur au résident et à ses hôtes. Les indigènes, groupés autour des drapeaux de leurs confréries (1), occupaient la place où s'élevaient autrefois les gradins du cirque. Le milieu restait vide pour la *fantasia*. Le spectacle était superbe, et il avait ce mérite rare de convenir tout à fait aux lieux où il était donné. Il me semblait que ces vieux monumens, dont nous apercevions de tous les côtés les ruines, ne devaient pas être trop surpris d'y assister. Malgré la différence des temps et des hommes, que de choses encore y rappelaient l'antiquité! Et

(1) Déjà les corporations romaines (*collegia*) possédaient des drapeaux que l'on portait dans toutes les fêtes publiques.

d'abord ces merveilleux cavaliers, qui abandonnent la bride de leurs chevaux, pendant qu'ils dévorent l'espace, pour décharger leur fusil, pour le lancer en l'air et le reprendre, ne sont-ils pas les descendans directs de ces *Numidæ infræni* qui faisaient l'admiration des Romains? Parmi les exercices dont ils nous régalent, il y en a certainement qui doivent remonter très haut, et, par exemple, en les voyant si légèrement sauter d'un cheval sur l'autre, je me souviens que cette voltige était fort appréciée dans les cirques anciens. Quand un de leurs chefs, élégamment vêtu de soie jaune et rouge, assis sur une selle brillante d'ornemens de cuivre, fait danser son cheval en mesure aux sons du flageolet et du tambourin, il me revient à l'esprit un passage d'Élien, qui nous dit que les jumens africaines sont sensibles aux sons de la flûte. Et cette foule accroupie qui semble prendre tant d'intérêt au spectacle, ces yeux qui brillent d'un éclat étrange, ces mains qui applaudissent avec une sorte de furie, ne nous remettent-ils pas devant les yeux les milliers de spectateurs qui, à la même place, il y a quelque seize siècles, suivaient avec la même passion les péripéties des courses? C'est ainsi que les temps se rejoignent, et que le présent permet d'avoir quelquefois la sensation du passé. Assurément le caïd de Teboursouk, en nous donnant le divertissement d'une fantasia dans l'hippodrome ruiné de Dougga, ne se doutait guère qu'il allait, pendant deux heures, nous faire vivre en pleine antiquité.

VI

Les amphithéâtres sont fort nombreux en Afrique. Chaque ville un peu importante devait avoir le sien; il s'en trouve même au milieu de la campagne, bâtis aux frais de quelque riche propriétaire à l'usage des fermiers et des paysans du voisinage. C'est la preuve irrécusable du goût qu'on avait pour les combats de gladiateurs : personne n'aurait songé à construire des édifices si coûteux si l'on n'avait aimé avec passion les spectacles qu'on y donnait.

Soyons donc certains que c'est le hasard seul qui fait que les jeux de ce genre soient mentionnés assez rarement chez les historiens et sur les inscriptions de l'Afrique. Il y en a pourtant une, près de Bone, qui nous montre le plaisir qu'y prenaient les habitans du pays. Elle nous dit qu'on avait élevé un monument à un flamine impérial « à cause de la magnificence d'un combat de gladiateurs, qui dépassait tous ceux qu'on se souvenait d'avoir vus. » On lui en était si reconnaissant que chacune des curies

avait voulu lui ériger une statue, en sorte que cet homme heureux pouvait rencontrer son image à tous les coins de sa ville natale. Il y a une histoire qu'on a coutume de rapporter pour faire connaître la séduction que les jeux de gladiateurs exerçaient même sur les hommes les plus sages ; elle est ici à sa place puisqu'il s'agit d'un Africain. L'ami de saint Augustin, Alypius, qui, depuis qu'il était chrétien, avait pris la résolution de les fuir, y fut entraîné un jour par quelqu'un auquel il n'osa pas refuser de le suivre ; seulement il se promit de tenir les yeux fermés, pour ne rien voir. Mais tout d'un coup un grand bruit ayant retenti dans l'assistance, sans doute à un moment plus pathétique, quand quelque gladiateur tombait sous les coups d'un autre, il regarda instinctivement, et, ressaisi par l'intérêt passionné du combat, il ne cessa plus de regarder. Il est sûr que nos petites fictions dramatiques, dont personne n'est dupe, ne peuvent entrer en comparaison avec des luttes où des vies d'hommes sont engagées. Ces blessures véritables, ce sang qui coule réellement, ces visages qui se décomposent, cette agonie, cette mort, forment un spectacle dont on ne peut plus détourner les yeux quand on en a surmonté l'horreur. C'est ce qui a fait la popularité des combats de gladiateurs pendant cinq siècles. Non seulement les grandes villes, mais les moindres villages voulaient en avoir le plaisir. On le goûtait sans aucune répugnance, sans le moindre scrupule. Les magistrats étaient heureux de l'offrir à leurs administrés, et ceux-ci leur en témoignaient la plus vive reconnaissance. Dans une inscription naïvement cruelle en l'honneur du bienfaiteur d'une cité, on lit ces mots : « Il nous a fait assister à un combat de vingt-quatre gladiateurs, sur lesquels douze ont été tués. Vous ne l'avez pas oublié, mes chers compatriotes ! » Je le crois bien : douze morts sur vingt-quatre combattans ! On n'est pas tous les jours à pareille fête. L'inscription nous vient d'une petite ville de la Campanie, mais le sentiment qu'elle exprime était celui de tout l'empire.

Les amphithéâtres ne servaient pas seulement aux combats de gladiateurs, on y donnait aussi des chasses où l'on mettait aux prises des animaux rares, soit entre eux, soit avec des hommes. Les spectacles de ce genre étaient fort anciens. On en donna un à Rome, vers la fin de la république, à l'inauguration du théâtre de Pompée, qui obtint un grand succès. Cicéron, qui n'aimait guère les divertissemens de ce genre, en parle assez légèrement : « Quel plaisir, dit-il, les gens éclairés peuvent-ils trouver à voir déchirer par une bête vigoureuse un homme plus faible qu'elle, ou percer un bel animal d'un coup d'épieu ? » Les gens éclairés peut-

être, mais ce n'était pas l'opinion de la foule, et elle y trouvait au contraire tant de plaisir qu'on lui en donnait très souvent le spectacle. Les chasses finirent par devenir presque inséparables des combats de gladiateurs. Sous l'empire, on en vint à d'incroyables folies. Dans des fêtes offertes au peuple romain, qui duraient plusieurs jours, on fit combattre jusqu'à 500 paires de gladiateurs entre eux et tuer plus de 1 000 bêtes. On les faisait venir à grands frais des contrées lointaines, et l'Afrique, pour sa part, en fournissait un très grand nombre. Les inscriptions nous apprennent que les *bestiæ africanæ* étaient fort estimées et payées très cher. Pour se les procurer on organisait de grandes battues qui, avec le temps, eurent pour résultat de les rendre beaucoup plus rares. L'éléphant même disparut entièrement, et il fallut désormais l'aller chercher jusqu'en Asie. Les lions dont on faisait des consommations énormes (Commode en une fois en fit tuer une centaine), la panthère, le léopard, s'enfoncèrent de plus en plus dans le désert, laissant à la culture et à la civilisation des pays dont ils étaient jusque-là les maîtres.

En même temps que les bêtes fauves, l'Afrique fournissait aussi les chasseurs. Quelques-uns devinrent célèbres par leur adresse et leur intrépidité. L'*Anthologie* nous a conservé le nom de l'un d'entre eux, le nègre Olympius, qui s'était fait une si grande réputation que, quand il mourut, les poètes africains se mirent en frais pour le chanter. L'un d'eux déclarait que la couleur de son visage ne devait lui porter aucun préjudice « puisqu'on apprécie beaucoup l'ébène, et que la sombre violette est l'ornement des prés verdoyans. » Un autre lui annonçait que « sa gloire ne devait pas mourir et que son nom serait éternellement répété dans Carthage. » Ce qui est beaucoup pour un chasseur nègre.

Soyons sûrs que l'amphithéâtre d'El-Djem a dû voir, du temps de sa gloire, beaucoup de ces grands massacres d'hommes et de ces tueries d'animaux. Pour qu'il nous apparaisse comme il devait être, il faut replacer, dans cette arène aujourd'hui comblée de décombres, des couples de gladiateurs qui combattent, ou le chasseur Olympius attaquant quelque lion du Sahara. Ici encore, un poète se chargera de nous rendre cet effort d'imagination plus facile. Ce poète s'appelle Calpurnius et vivait probablement du temps de Néron. Nous avons de lui des églogues imitées de Virgile ; dans l'une d'elles il nous représente le berger Corydon, qui vient d'assister à une représentation solennelle de l'amphithéâtre et raconte ses impressions à ses camarades. Après leur avoir dit comment il est entré par le portique du haut, qui est occupé par

les pauvres gens et les femmes, il dépeint l'aspect de la foule, les richesses prodiguées pour orner le *podium*, c'est-à-dire le petit mur derrière lequel se tient le public, les inventions ingénieuses qu'on a imaginées pour empêcher les bêtes féroces de bondir sur les assistans. Il décrit ensuite les surprises du spectacle, l'arène qui semble se fendre et les grands arbres qui en sortent avec leur couronne de feuillage ; il montre comment cette forêt qui a surgi tout à coup du sol s'anime et se peuple, et les bêtes qui s'élancent de tous les côtés par des trappes qui s'entr'ouvrent : c'est le tigre, l'élan, le bison, la girafe; ce sont les veaux marins qui se jettent sur les ours; c'est l'hippopotame « hôte du fleuve qui, tous les ans, répand sur les campagnes l'abondance de ses eaux. » Devant ces merveilles, « le berger reste immobile et la bouche béante, » et il s'en retourne chez lui convaincu que c'est un Dieu qui, sous les traits du jeune empereur, a donné ces fêtes aux Romains.

Transportons la scène à El-Djem ; remplaçons notre berger de bucolique par quelque Libyen venu dans la ville romaine des pays situés au delà de Capsa ou du lac Triton, et qui n'a rien vu que ses chotts et ses déserts de sable, nous comprendrons l'impression que lui causera ce merveilleux spectacle et l'idée qu'il va emporter dans son gourbi de la grandeur romaine.

VII

Je n'ai plus à parler que du théâtre, et il semble d'abord que rien ne soit plus facile. Ici, les documens abondent; et, pour ne pas sortir du pays dont nous nous occupons en ce moment, l'épigraphie africaine, presque muette à propos de l'amphithéâtre et du cirque, nous parle très souvent des jeux scéniques. Malheureusement ce qu'elle nous en dit n'est pas toujours clair, et beaucoup de questions restent obscures. Nous allons voir que, si, en présence du théâtre de Dougga, nous cherchons à nous faire une idée nette des pièces qu'on y jouait, nous n'arriverons pas toujours à nous satisfaire.

Pour savoir ce qu'est devenu le théâtre romain sous l'empire, il est bon de remonter un peu plus haut. Au moment où finit la république, il traversait une crise grave. Ce n'est pas que le peuple en eût perdu le goût : il y avait toujours une foule énorme dans le vaste édifice que Pompée venait de faire bâtir près du Champ de Mars; mais les pièces qu'on y représentait plaisaient moins qu'autrefois. La comédie, depuis Térence, n'avait plus produit d'œuvre importante. C'était le seul genre littéraire qui fût resté stationnaire, au milieu du progrès général. Quelques années auparavant, le

directeur d'une troupe dramatique, reprenant une ancienne pièce de Plaute, disait au public, pour le rendre favorable à cette représentation, que « les gens sages doivent préférer le vin vieux au vin nouveau »; ce qui est très vrai à table; mais au théâtre le public demande toujours des pièces nouvelles. Voilà pourquoi il était tenté de délaisser cette comédie, qui ne se rajeunissait plus, et de faire un bon accueil au mime qui avait toutes les grâces de la nouveauté. La tragédie se défendait mieux; elle allait produire une pièce que Quintilien regarde comme un chef-d'œuvre, le *Thyeste* de Varius. Cependant, à la même époque, elle a subi une sorte de décomposition, dont il faut bien dire un mot, car elle a eu des suites importantes et a donné naissance à des genres nouveaux.

Les Romains ne se sont jamais accommodés qu'à moitié du drame grec; ils n'avaient pas l'esprit assez délié pour en apprécier toutes les délicatesses. Ils aimaient surtout la pompe, le spectacle, les éclats de passion, les grands effets dramatiques; ils étaient moins sensibles à la poésie qu'à la danse et à la musique, qui sont des arts plus matériels. Dès le début, ils furent très frappés des *monodies* qui se trouvent chez les tragiques grecs; ils leur donnèrent plus d'importance et en firent le *canticum*. On appelait *cantica* des tirades placées en certains endroits des pièces où l'action était plus animée, les passions plus vives, où les vers prenaient un accent lyrique, et qui par conséquent demandaient à l'acteur plus d'éclats de voix et des gestes plus expressifs. Les spectateurs étaient ravis de voir et d'entendre ce personnage qui criait et se démenait sur la scène, et ils lui faisaient souvent répéter sa tirade. Comme, à ce métier, il se fatiguait vite, on lui permit d'introduire dans la coulisse, près du joueur de flûte, un jeune chanteur, qui disait les paroles, en sorte que l'acteur n'avait plus qu'à faire les gestes. Le *canticum* ainsi dédoublé fit, pendant plus d'un siècle, la joie des Romains (1). Mais un beau jour les trois acteurs se lassèrent de paraître ensemble et de concourir au succès de la même pièce. Chacun d'eux voulut sans doute fixer sur lui seul l'attention du public et accaparer ses applaudissemens. Ils finirent donc par se séparer. Le joueur de flûte se revêtit de vêtemens magnifiques, « traîna sa longue robe sur la scène, » et, comme nous dirions aujourd'hui, y donna des concerts. Des deux autres, le chanteur, quittant la coulisse, parut sur le théâtre et y chanta les paroles du *canticum;* l'ancien ac-

(1) Nous nous demandons comment les Romains pouvaient supporter cette sorte d'interruption dans le jeu de l'acteur, qui cessait tout d'un coup de parler pour ne plus faire que les gestes. Mais n'est-il pas aussi étrange de voir, dans notre opéra-comique, un personnage, qui jusque-là a parlé comme tout le monde, se mettre subitement à chanter? personne, pourtant, n'en est surpris et ne songe même à s'en étonner.

teur principal, abandonné de ceux qui l'avaient aidé, et les remplaçant tant bien que mal, continua à faire les gestes. On disait de l'un qu'il chantait la tragédie (*cantare tragœdiam*), et de l'autre qu'il la dansait (*saltare tragœdiam*) (1). Le premier se trouva créer une sorte de drame lyrique, qui, par certains côtés, devait ressembler à notre opéra; quant au second, au *saltator*, on verra qu'il donna naissance à la pantomime.

La vieille tragédie a-t-elle survécu à cette dissolution de ses parties? Voilà une de ces questions dont je disais tout à l'heure qu'elle est loin d'être définitivement éclaircie. Ce n'est pas ici le lieu de la traiter; contentons-nous de remarquer que, depuis Sénèque, qui travaillait pour les lectures publiques, il ne paraît pas s'être produit d'œuvre tragique nouvelle de quelque importance. Il est vrai qu'on pouvait reprendre les tragédies anciennes, mais ce ne devait être que par exception, et seulement sur les théâtres de Rome; il n'est guère vraisemblable que les théâtres de province, et par exemple celui de Dougga, aient jamais vu représenter quelque ouvrage d'Attius ou de Varius. On peut donc dire d'une manière générale que l'ancienne tragédie y fut remplacée par les genres nouveaux, qui, comme on vient de le montrer, étaient sortis du *canticum*, par la tragédie lyrique, c'est-à-dire le *canticum* chanté, qui fut la passion de l'empereur Néron et son triomphe, et surtout par la pantomime qui naquit du *canticum* dansé.

La pantomime romaine n'était pas, comme la nôtre, une action interprétée par toute une troupe de danseurs et de danseuses et accompagnée par un orchestre instrumental. Un seul acteur y paraissait sur la scène (2), l'ancien acteur principal de la tragédie. Il était assisté d'un chœur de chanteurs et de musiciens, qui probablement occupaient l'orchestre. Le chœur chantait le *canticum*, et l'acteur en traduisait les paroles par ses gestes. C'est ce qui est assez bien expliqué dans une petite pièce de l'*Anthologie*. « Le pantomime, y est-il dit, en arrivant sur la scène, salue le peuple, et lui annonce qu'il va parler avec la main. Aussitôt que le chœur se fait entendre, ce que les chanteurs expriment par la voix, il l'interprète par ses gestes; il lutte, il joue, il aime, il s'emporte, il est calme, il s'agite; il donne aux sentimens plus de clarté et de relief, il revêt tout d'une merveilleuse beauté, il parle avec tout son corps. Quel prodige qu'un art qui, pendant que la bouche

(1) Il ne faut pas oublier que la danse des anciens ne consistait pas, comme la nôtre, en une simple agitation des pieds. Ils appelaient *saltatio* un ensemble de mouvemens et d'attitudes de toutes les parties du corps, et l'on peut dire qu'ils dansaient moins avec les pieds qu'avec les bras.

(2) Ou, s'il en paraissait d'autres, c'étaient des comparses sans importance, qui ne restaient qu'un moment sur la scène.

reste muette, donne la parole à tous les membres! » Outre le talent des acteurs, il y a d'autres raisons qui expliquent le succès prodigieux de la pantomime. Elle était, on vient de le voir, la traduction, par les gestes de la main et les attitudes du corps, d'un monologue passionné. Elle ne représentait donc pas une action entière, mais seulement certains momens de l'action, les plus vifs, les plus dramatiques (1). Il s'ensuit qu'elle devait tenir l'attention des spectateurs toujours éveillée et exciter sans cesse chez eux des émotions violentes. C'est ce qui plaisait surtout à un public romain, et voilà pourquoi elle s'est maintenue au théâtre jusqu'à la fin de l'empire.

Pendant que la tragédie était remplacée par la pantomime, le mime héritait de la comédie. Un grammairien latin a défini le mime : « L'imitation des actions communes et des personnages vulgaires » ; et rien n'est plus juste que cette définition. Le mime est avant tout une imitation ; il a commencé sur les places publiques, où quelques saltimbanques amusaient les oisifs en contrefaisant des types populaires. Quand du forum il a passé au théâtre, il a gardé ses anciennes habitudes ; il imite toujours, et d'une manière matérielle et grossière. Les pièces qu'on fait pour lui sont simples et courtes : point d'intrigue compliquée, quelques scènes prises dans la vie réelle, qui donnent aux acteurs l'occasion de montrer leur talent burlesque. Comme dans les parades de nos foires, les soufflets, les coups de poing et les coups de pied y tiennent une grande place. On avait même créé un personnage exprès pour les recevoir, c'était le jocrisse de la troupe, *stupidus gregis*. Nous avons conservé le souvenir de plusieurs de ces pièces. Dans l'une, on mettait un voleur aux prises avec la police : c'est un sujet toujours populaire. Le voleur, qui s'appelait Lauréolus, jouait toute sorte de bons tours à ceux qui le poursuivaient ; mais comme il fallait à Rome que le dernier mot restât à l'autorité, on finissait par le prendre et le crucifier. Le *Lauréolus* se maintint longtemps à la scène. A l'époque de Domitien on imagina, pour en rafraîchir un peu l'intérêt, de substituer à l'acteur qui jouait le rôle principal un condamné qu'on mettait véritablement en croix ; ce dénouement en action paraît avoir amusé beaucoup le public. Un autre sujet de plaisanteries fort ordinaire chez les mimes, c'étaient les infortunes conjugales. Pendant longtemps le théâtre, respectant le mariage romain, n'avait

(1) Nous savons, par exemple, par les titres que portaient ces sortes de pièces, qu'on n'y jouait pas un *Œdipe*, un *Oreste*, un *Hercule*, mais seulement *Œdipe aveugle*, ou *Oreste meurtrier de sa mère*, ou *Hercule furieux* : c'est-à-dire les plaintes d'Œdipe, quand il vient de s'arracher les yeux, ou d'Oreste après la mort de Clytemnestre, ou enfin la colère d'Hercule quand il va tuer sa femme et ses enfans.

pas osé montrer une matrone coupable ; mais on n'avait plus de ces scrupules, au temps d'Ovide. Il nous apprend que les auteurs de mimes mettaient volontiers sur la scène un amoureux aimable et bien vêtu, une femme rusée, qui fait croire ce qu'elle veut à un époux débonnaire, et que quand l'amant parvient à tromper le mari, tout le théâtre éclate en applaudissemens. Dans une de ces pièces, qui paraît avoir eu beaucoup de succès, le mari étant survenu fort mal à propos, l'amant était réduit à se cacher dans un coffre : c'est un sujet dont le théâtre moderne a souvent usé.

Ce qui donnait plus de piquant à ces scènes, c'est que, dans les mimes, les rôles féminins étaient tenus par des femmes. La tragédie et la comédie n'admettaient que des hommes. C'est donc par les mimes que les comédiennes ont fait leur entrée au théâtre. Dès le début elles s'y sont fait une place importante. On parlait beaucoup à Rome, du temps de César et d'Auguste, d'une jeune affranchie, qui s'était donné le nom charmant de Cythéris, et qui jouait les mimes en perfection. Elle fréquentait le meilleur monde et Cicéron raconte qu'il a dîné avec elle chez le chevalier romain Eutrapélus, qui l'avait mise à la mode. Elle fut plus tard la maîtresse de Cornélius Gallus, et le quitta brusquement pour suivre un officier qui allait faire la guerre en Germanie. C'est ce qui nous a valu cette charmante dixième églogue où Virgile essaie de consoler son ami désespéré. Il y avait aussi des comédiennes en province, qui jouaient des mimes et menaient à peu près la même vie que celles de Rome. Cicéron parle d'un de ses cliens auquel on reprochait d'en avoir enlevé une à Atina et il se contente de dire, pour le défendre, « que c'est une licence qu'on passe aux jeunes gens, surtout dans les petites villes. »

Voilà, en quelques mots, ce qu'on nous dit du théâtre pendant l'empire. Ce n'est pas, à beaucoup près, tout ce que nous souhaiterions en savoir. Pour connaître exactement ce qu'était une pantomime, nous voudrions posséder le texte des paroles que chantait le chœur et quelques renseignemens plus complets sur les gestes de l'histrion ; nous voudrions pouvoir lire, dans son intégrité, un de ces mimes qu'on jouait avec tant de succès à Rome et que des troupes de comédiens et de comédiennes transportaient dans les provinces. Nous voudrions enfin que quelque écrivain du temps, un Pétrone ou un Apulée, eût imaginé de composer un roman, à la façon de celui de Scarron, qui nous montrât une de ces troupes, ou, comme on disait, un de ces collèges d'acteurs (*collegium scænicorum*) et le fît revivre pour nous. Tout ce que nous en savons, c'est qu'ils parcouraient certaines régions de l'empire, quelquefois en compagnie d'un artiste célèbre

de Rome, qui, selon l'expression usitée, faisait des tournées (1); que les actrices ne se piquaient pas d'une vertu farouche; que les acteurs, surtout les chefs de la troupe, paraissent avoir été très vaniteux, et qu'ils s'appelaient eux-mêmes couramment ou se laissaient appeler les premiers comédiens de leur époque, *archimimus temporis sui primus*.

Quand nous disons que le mime et la pantomime se sont maintenus au théâtre pendant plus de quatre siècles, il faut s'entendre. Soyons sûrs qu'ils n'ont joui d'un si long succès auprès de spectateurs avides de nouveautés qu'à la condition de se modifier souvent. Il leur a fallu se rajeunir, se renouveler par des altérations, des combinaisons, des variations de forme ou de fond, de sorte que, tout en conservant leur nom, ils ont dû devenir plus d'une fois des genres nouveaux. Ajoutons que, s'ils étaient les maîtres du théâtre, ils ne l'ont pas pourtant accaparé pour eux seuls, qu'il a dû s'y produire de temps en temps de ces tragédies lyriques, dont j'ai parlé plus haut, quoiqu'elles semblent avoir moins bien réussi dans les provinces qu'à Rome, qu'on y exécutait des concerts de musique, qu'on y assistait à des concours de poésie, puisque saint Augustin nous dit qu'il songea quelque temps à y disputer le prix, qu'on y donnait aussi des conférences, comme celles qui rendirent le nom d'Apulée si célèbre. Pour rendre ces spectacles agréables à la foule et en rajeunir l'intérêt, on avait recours encore à d'autres moyens. Dans les inscriptions africaines où l'on parle des jeux scéniques, on dit souvent qu'ils ont été accompagnés de ce qu'on appelle des *missilia*. Voici ce qu'on entend par ce mot : il était assez dans l'usage, à la fin des jeux publics, de laisser prendre à qui voulait ce qui n'avait pas servi, par exemple, dans les chasses, les bêtes qui avaient survécu; — on ne voulait pas avoir l'air de faire des économies sur les plaisirs populaires. — Bientôt on ajouta à ces épaves quelques dons particuliers qu'on mettait à la disposition de tout le monde; Sénèque dit qu'on s'étouffait pour s'en emparer, que c'était une bataille véritable, et que les gens sages avaient grand soin de sortir avant qu'elle ne commençât. Sous Domitien, ce fut bien autre chose : les poètes du temps nous parlent de fruits de toute sorte, dattes, pommes et noix, de victuailles, de pâtisseries, de pièces de monnaie, frappées pour ces circonstances (2), qu'on

(1) A Pompéi, à la suite d'une énumération de divertissemens donnés au peuple, on ajoute qu'avec toutes sortes de pantomimes on avait Pylade : ce Pylade n'était pas l'inventeur de la pantomime, qui vivait sous Auguste, mais probablement quelqu'un de ses successeurs auquel on avait donné son nom, ce qui s'est fait très souvent.

(2) Martial appelle ces monnaies *lasciva nomismata*, et nous en possédons en effet quelques-unes qui portent au revers des images plus que légères. On peut voir

lance de haut, et qui « tombent comme une grêle sur les gradins où le peuple est assis, » puis de nuées d'oiseaux rares « qui semblent descendre du ciel et obscurcissent le jour. » Ils nous disent que les mains ne suffisent pas à les tenir, et que chacun les entasse dans les plis de sa tunique. Mais comme l'empereur s'aperçut que c'étaient les pauvres gens, c'est-à-dire les plus audacieux, ceux qui craignent le moins de se jeter dans les cohues, qui finissaient par tout emporter, il fit distribuer aux autres, c'est-à-dire aux chevaliers et aux sénateurs, des billets (*tesseras*) qui donnaient droit à des distributions particulières. — C'est le commencement de nos tombolas.

Est-ce à ces inventions ingénieuses que les jeux de la scène ont dû cette fortune de ne jamais lasser l'attention publique? Toujours est-il qu'ils paraissent avoir été jusqu'à la fin le divertissement préféré des Africains. C'est au moins celui dont la mention revient le plus souvent dans leurs inscriptions. Une fois même, il est dit formellement que le peuple les a réclamés, et qu'ils ont été donnés à sa demande, *expostulante populo*.

Je ne veux pas pousser plus loin cette étude, quoiqu'elle soit loin d'être achevée. Il resterait à montrer comment ce goût qu'on éprouvait pour les jeux publics résista aux désastres de l'empire, aux calamités de toute sorte dont il fut atteint aux IIIe et IVe siècles, et, ce qui est plus surprenant, aux attaques violentes des chefs de l'Église. Le christianisme, vainqueur de tout le reste, fut vaincu dans la lutte qu'il entreprit contre eux. Malgré la domination qu'il exerçait sur les âmes, il ne parvint pas, en dépit de tous ses efforts, à détacher ses fidèles des théâtres et des cirques. Il faudrait surtout faire voir comment cette passion s'est répandue dans le monde entier, aussi bien chez les gens instruits que parmi la populace grossière, comment des nations barbares, divisées sur tout le reste, se sont réunies dans la fréquentation des mêmes spectacles, et y ont puisé des idées communes; en sorte que ce qui semblait ne devoir être qu'un divertissement futile est devenu l'un des élémens les plus puissans de l'unité romaine. Ce sont là de grands résultats et qui me justifient d'avoir essayé de répondre à la question que se posaient nos compagnons de voyage, en présence du théâtre de Dougga et de l'amphithéâtre d'El-Djem.

GASTON BOISSIER.

à quel usage Friedlaender suppose qu'elles devaient servir. (Martial, édit. L. Friedlaender, VIII, 78.)

LES VIERGES AUX ROCHERS

PROLOGUE

...Una cosa naturale vista in un grande specchio.

LEONARDO DA VINCI.

En peu de temps, de ces yeux mortels, je vis s'épanouir et resplendir, puis défleurir, et l'une après l'autre périr, trois âmes sans égales : les plus belles, et les plus ardentes, et les plus misérables qui soient jamais apparues dans l'extrême descendance d'une race impérieuse.

Sur les lieux où leur désolation, leur grâce et leur orgueil passaient chaque jour, je cueillis des pensées lucides et terribles que ne m'avaient pas données les plus antiques ruines des cités illustres. Pour découvrir le mystère de leurs ascendances lointaines, j'explorai la profondeur des grands miroirs familiers où peut-être ne reconnurent-elles pas toujours leurs propres images baignées d'une pâleur semblable à celle qui annonce la dissolution après la mort; et je scrutai longuement les vieilles choses usées sur lesquelles se posèrent leurs mains froides ou fébriles, peut-être avec le même geste qu'avaient eu d'autres mains depuis longtemps réduites en cendre.

Les ai-je connues telles dans la lassitude des heures communes, ou sont-elles les créatures de mon désir et de ma perplexité?

Telles je les ai connues dans la lassitude des heures communes, et elles sont les créatures de mon désir et de ma perplexité.

Ce fragment de la trame de ma vie qu'elles ont inconsciemment ouvré est pour moi d'un prix si inestimable que je veux l'imprégner des plus forts et des plus subtils aromates, afin d'empêcher qu'en moi le temps ne le pâlisse ou ne le détruise.

Voilà pourquoi je tente aujourd'hui l'art.

Ah! quel sortilège aura donc le pouvoir de donner la cohésion des matières tangibles et durables à ce tissu spirituel que les trois prisonnières ourdirent dans l'aride ennui des jours, puis remplirent peu à peu avec les images des choses les plus nobles et les plus désolantes où la passion humaine se soit jamais contemplée sans espoir?

Différentes des trois sœurs antiques en cela qu'elles furent, non pas les filles, mais les victimes de la Nécessité, néanmoins, tandis qu'elles composaient la plus riche zone de ma vie, elles semblèrent aussi préparer le destin de celui qui devait venir. Presque jamais, en accomplissant leur œuvre, elles ne s'accompagnaient d'un chant; mais elles versaient parfois des larmes visibles où se sublimaient les essences de leurs âmes inépuisées et closes.

Comme, dès la première heure, j'avais reconnu qu'elles étaient sous le coup d'une sombre menace, frappées d'un arrêt tyrannique, et découragées, et haletantes, et devant bientôt mourir, toutes leurs attitudes, et leurs gestes, et leurs plus vagues paroles me parurent graves et significatives de choses que, dans leur profonde inconscience, elles-mêmes ignoraient.

Pliant et rompant sous le poids de leur maturité, comme en automne les arbres trop chargés de fruits trop lourds, elles ne savaient ni mesurer ni confesser tout leur mal. Leurs lèvres gonflées d'angoisse ne me révélèrent qu'une faible part de leurs secrets. Mais je sus comprendre les choses ineffables que disait le sang éloquent dans les veines de leurs belles mains nues.

E il ricettacolo delle virtù sarà pieno di sogni e vane speranze.

LEONARDO DA VINCI.

L'heure qui précéda mon arrivée dans le vieux jardin seigneurial où elles m'attendaient, lorsque je l'évoque, m'apparaît illuminée par une lumière d'insolite poésie.

Pour celui qui sait de quelles fécondations lentes ou soudaines, de quelles transformations inattendues est capable une âme intense communiquant avec d'autres âmes dans les vicissitudes de l'incertaine vie; pour celui qui, faisant consister toute la dignité de l'être à exercer ou à subir une force morale, s'approche d'un de ses pairs avec l'anxiété secrète de dominer ou d'être dominé; pour tout homme curieux du mystère intérieur, ambitieux de pouvoir spirituel ou désireux d'esclavage, aucune heure n'a l'enchantement de celle où, plein de vagues prévisions, il part vers l'Inconnu et l'Infini vivans, vers un obscur monde vivant dont il fera la conquête ou par lequel il sera absorbé.

J'allais pénétrer dans un jardin clos.

Les trois princesses nubiles y attendaient l'ami qu'elles n'avaient pas revu depuis longtemps, le jeune homme presque de leur âge à qui les liaient quelques souvenirs d'enfance et d'adolescence, l'unique héritier d'un nom aussi ancien et illustre que le leur. Elles attendaient un égal, revenant des cités magnifiques, porteur d'un souffle de cette grande vie à laquelle elles-mêmes avaient renoncé.

Et, dans le secret de son cœur, chacune peut-être attendait l'époux.

***

Qu'elle m'apparaît fiévreuse, l'anxiété de leur attente, lorsque je songe à la solitude froide et nue où elles avaient langui jusqu'à ce jour, les mains combles de tous les biens de la jeunesse, parmi les simulacres de je ne sais quelle vie et quelle pompe royales que créait la folie maternelle pour en peupler le vide des miroirs trop vastes ! Des lointains infinis de ces domaines, pâles comme des étangs crépusculaires, où l'âme de leur mère démente s'abîmait dans le délire, chacune n'avait-elle pas vu surgir la figure juvénile et ardente de l'époux qui devait l'arracher à l'obscure consomption et l'emporter dans un tourbillon d'allégresse ?

Chacune, dans son jardin clos, attendait donc avec inquiétude celui qui devait la connaître pour lui troubler le cœur et pour la voir périr sans la posséder.

« Ah ! qui de nous sera l'élue ? »

Jamais sans doute, je pense, leurs beaux yeux voilés ne se firent aussi attentifs qu'à cette heure-là : yeux voilés de mélancolie et d'ennui, où la trop longue habitude des apparences toujours semblables avait aboli la mobilité du regard ; yeux voilés de pitié mutuelle, où les formes des êtres familiers se reflétaient sans mystère et sans changement, figées dans les lignes et dans la couleur de la vie inerte.

Et soudain, chacune découvrit dans les autres une créature nouvelle, armée pour le combat.

***

Je ne sais s'il existe un événement plus cruel que ces révélations foudroyantes faites aux cœurs tendres par le désir du bonheur. Elles vivaient, les trois sœurs, dans le même cercle de douleur, opprimées par le même destin ; et souvent, dans les soirs lourds d'angoisse, l'une d'elles inclinait le front sur l'épaule ou la poitrine de l'autre, tandis que l'ombre rendait égale la diversité de leurs visages et confondait leurs trois âmes en une seule. Mais, lorsque le visiteur annoncé appro-

cha de leur seuil désert et s'offrit à leur attente avec le geste de celui qui choisit et qui promet, elles redressèrent la tête en frémissant, dénouèrent leurs doigts enlacés, échangèrent un regard qui eut la violence d'une illumination subite. Et, tandis que montait du fond de leurs âmes troublées un sentiment inconnu qui n'avait rien de la douceur première, elles connurent enfin dans ce regard toute eur râce déclinante, et quel était le contraste de leurs visages illuminés par le même sang, et toute la nuit ramassée dans l'épaisseur d'une chevelure appesantie comme un châtiment divin sur une nuque trop pâle, et les merveilleuses persuasions exprimées par la courbe d'une bouche muette, et l'enchantement tressé comme un filet par la fréquence ingénue d'un geste inimitable, et tous les autres pouvoirs.

Et un obscur instinct de lutte les effrayait.

*
* *

Telles j'imagine celles qui m'attendaient à l'heure radieuse.

Le premier souffle du printemps, tiède à peine, après avoir frôlé les sommets arides des rochers, caressait les tempes des vierges inquiètes. Dans le grand enclos fleuri de jonquilles et de violettes, les fontaines répétaient la glose mélodieuse que les eaux, depuis des siècles, font aux pensées de volupté et de sagesse exprimées dans les distiques léonins des frontons. Sur les arbres, sur les arbustes, les feuilles tendres luisaient, comme enduites d'une gomme ou d'une cire diaphane. Aux choses très anciennes et immuables dans le temps, qui ne pouvaient que se consumer, les choses qui pouvaient se renouveler communiquaient une langueur indéfinie.

« Ah ! qui de nous sera l'élue ? »

Devenues rivales en secret devant l'offre fallacieuse de la vie apparente, les trois sœurs composaient leur attitude selon le rythme intérieur de leur beauté native déjà menacée par le temps et dont elles n'avaient peut-être compris que ce jour-là le sens véritable, comme le malade entend le bruit insolite du sang remplir son oreille pressée sur l'oreiller et comprend pour la première fois la musique prodigieuse qui régit sa substance périssable.

Mais en elles, peut-être, ce rythme n'avait pas de paroles.

*
* *

Il me semble pourtant qu'en moi s'élèvent aujourd'hui les paroles de ce rythme, distinctes, selon les pures lignes des images idéales.

« Un effréné besoin d'esclavage me fait souffrir, dit Maximilla silencieusement, assise sur le banc de pierre, les doigts de ses mains

entrelacés soutenant son genou las. Je n'ai pas le pouvoir de communiquer le bonheur; mais nulle créature vivante et nulle chose inanimée ne pourraient comme ma personne tout entière devenir la possession parfaite et perpétuelle d'un dominateur.

« Un effréné besoin d'esclavage me fait souffrir. Je suis dévorée par un inextinguible désir de me donner tout entière, d'appartenir à un être plus haut et plus fort, de me dissoudre dans sa volonté, de brûler comme un holocauste dans le feu de son âme immense. J'envie les choses frêles qui se perdent, englouties dans un gouffre ou entraînées par un tourbillon; et longuement je regarde les gouttes qui tombent dans la grande vasque où elles éveillent à peine un léger sourire.

« Lorsqu'un parfum m'enveloppe et s'évanouit, lorsqu'un son m'effleure et se dissipe, je me sens parfois pâlir et presque défaillir; car il me semble que l'arome et l'accord de ma vie tendent à cette même évanescence. Quelquefois pourtant ma petite âme est serrée comme un nœud. Qui la dénouera?

« Hélas! Peut-être ne saurais-je pas consoler sa tristesse; mais mon visage anxieux et muet serait tourné sans cesse vers lui, épiant les espérances renaissantes dans le secret de son cœur. Peut-être ne saurais-je pas répandre sur son silence les syllabes rares, semences de l'âme, qui subitement engendrent un rêve démesuré; mais nulle foi au monde ne surpasserait l'ardeur de ma foi lorsque j'écouterais les choses mêmes qui doivent rester toujours inaccessibles à mon intelligence.

« Je suis celle qui écoute, admire et se tait.

« Depuis ma naissance, je porte au front entre les sourcils le signe de l'attention.

« Des statues assises et attentives, j'ai appris l'immobilité d'une attitude harmonieuse.

« Je puis tenir longtemps les yeux ouverts et fixés vers le ciel, parce que mes paupières sont légères.

« Dans la forme de mes lèvres, il y a la figure vivante et visible du mot *Amen.* »

*
* *

« Je souffre, dit Anatolia, d'une vertu qui au dedans de moi se consume inutilement. Ma force est le dernier soutien d'une ruine solitaire, tandis qu'elle pourrait guider sûrement depuis la source jusqu'à l'embouchure un fleuve débordant de toutes les richesses de la vie.

« Mon cœur est infatigable. Toutes les douleurs de la terre ne réussiraient pas à lasser sa palpitation; la plus fougueuse violence de la joie ne le briserait pas plus que ne l'exténue la lenteur de cette

longue peine. Une multitude immense d'avides créatures pourrait s'abreuver à sa tendresse sans la tarir.

« Ah ! pourquoi le destin me réduit-il à une œuvre si étroite, à une peine si lente ? Pourquoi m'interdit-il l'alliance sublime à laquelle mon cœur aspire ?

« Je pourrais élever une âme virile dans les hautes régions où la valeur de l'acte et la splendeur du rêve convergent en un même sommet ; je pourrais, de la profondeur de son inconscience, extraire les énergies occultes, ignorées comme les métaux dans les veines de la pierre brute.

« A mon flanc, le plus irrésolu des hommes retrouverait la confiance ; celui qui a perdu la lumière reverrait au bout de son chemin le signal fixe ; celui qui fut frappé et mutilé redeviendrait sain et intact. Mes mains savent enrouler le bandage autour des plaies, et savent aussi l'arracher de dessus les paupières qu'il comprime. Lorsque je les tends, le sang le plus pur de mon cœur afflue magnétiquement à l'extrémité de mes doigts.

« Je possède les deux dons suprêmes qui élargissent l'existence et la prolongent par delà l'illusion de la mort. — Je n'ai pas peur de souffrir ; et je sens sur mes pensées et sur mes actes l'empreinte de l'éternité.

« C'est pourquoi m'agite ce désir de créer, de devenir par l'amour celle qui propage et perpétue les idéalités d'une race favorisée des Cieux.

« En songe, toute une nuit, j'ai mystérieusement veillé sur le sommeil d'un enfant. Tandis que son corps dormait avec une respiration profonde, je tenais dans mes paumes son âme tangible comme une sphère de cristal ; et ma poitrine se gonflait de merveilleuses divinations. »

*
* *

Violante dit : « Je suis humiliée. En sentant peser sur mon front la masse de mes cheveux, j'ai cru que je portais une couronne ; et sous ce fardeau royal, mes pensées étaient vermeilles.

« Le souvenir que j'ai de mon enfance est tout embrasé par une vision de massacres et d'incendies. Mes yeux purs virent couler le sang, mes narines délicates sentirent l'odeur des cadavres sans sépulture. Une reine jeune et ardente, qui avait perdu son trône, me souleva dans ses bras avant de partir pour un exil sans retour. J'ai donc depuis longtemps sur mon âme la splendeur des destins grandioses et tristes.

« En songe, j'ai vécu mille vies magnifiques, passant par toutes

les dominations avec assurance, comme celui qui foule un chemin déjà connu. Dans les aspects des choses les plus diverses, j'ai su découvrir de secrètes analogies avec les aspects de ma propre forme et les manifester par un art secret à l'émerveillement des humains; et j'ai su assujettir les ombres et les rayons, comme les vêtemens et les joyaux, à composer la parure imprévue et divine de ma caducité.

« Les poètes voyaient en moi la créature spécieuse dont les lignes visibles renfermaient le plus haut mystère de la vie, le mystère de la Beauté révélée dans une chair mortelle après des intervalles séculaires, à travers l'imperfection d'innombrables descendances. Et ils pensaient : — Voilà bien l'image accomplie de l'Idée dont les peuples terrestres eurent dès les origines la confuse intuition et que les artistes invoquèrent sans trêve dans les poèmes, dans les symphonies, dans les toiles et dans les argiles. Tout en elle est éloquent. Ses lignes parlent un langage qui rendrait semblable à un dieu l'homme capable d'en comprendre la vérité éternelle ; et ses moindres mouvemens produisent aux contours de son corps une musique infinie comme celle des cieux nocturnes.

« Mais à cette heure je suis humiliée, dépossédée de mes royaumes. La flamme de mon sang pâlit et s'éteint. Je disparaîtrai, moins heureuse que les statues qui témoignaient la joie de la vie sur les frontons des cités détruites. Je me dissoudrai, ignorée à jamais, tandis qu'elles se conserveront à l'abri des ténèbres humides, parmi les racines des fleurs, et qu'un jour, désensevelies, elles sembleront aussi augustes que les dons de la Terre à l'âme extatique des poètes agenouillés.

« Désormais j'ai rêvé tous les rêves, et mes cheveux me pèsent plus que cent couronnes. Stupéfiée par les parfums, j'aime à rester longuement près des fontaines qui racontent toujours la même fable. A travers les boucles épaisses qui couvrent mes oreilles, j'entends vaguement, comme dans le lointain, le temps s'écouler dans la monotonie des eaux. »

*
* *

Ainsi parlent en moi les trois princesses, quand je les évoque attendant l'heure irrévocable. Ainsi peut-être, croyant qu'un messager de la vie se présentait au seuil du jardin clos, chacune reconnaissait-elle sa propre vertu, exhalait-elle sa séduction, ravivait-elle son espérance, agitait-elle le rêve qui allait se glacer. — Heure illuminée d'une grande et solennelle poésie, heure radieuse où émergeaient et resplendissaient dans le ciel intérieur de l'âme toutes les possibilités !

PREMIÈRE PARTIE

Non si può avere maggior signoria che quella di se medesimo... E se tu sarai solo, tu sarai tutto tuo.

LEONARDO DA VINCI.

Une fois domptés les inévitables tumultes de la première jeunesse, refrénées les convoitises trop impétueuses et discordantes, endigué le torrent confus et multiple des sensations; dans le silence momentané de ma conscience je recherchai si, par aventure, la vie pourrait devenir autre chose que cet ordinaire exercice des facultés d'adaptation à des circonstances continuellement variables; c'est-à-dire si ma volonté pourrait, par voie d'élections et d'exclusions, extraire une œuvre sienne, nouvelle et bonne, des élémens que la vie avait accumulés en moi.

. . . . . .

M'étant mis face à face avec mon âme, je me rappelai ce songe qui se présenta plusieurs fois à Socrate, chaque fois sous un aspect divers, mais toujours pour lui prescrire la même tâche. — O Socrate, étudie et cultive la musique. — J'appris alors que la tâche de l'homme noble est de s'appliquer à trouver dans le cours de sa vie une suite de musiques qui, toutes variées qu'elles soient, dépendent d'un seul motif dominant et portent l'empreinte d'un même style. Et j'en conclus que de cet Ancien, excellent dans l'art d'élever l'âme humaine jusqu'au suprême degré de sa vigueur, pouvait même aujourd'hui descendre un grand et efficace enseignement.

. . . . . .

Ah! pourquoi ne revit-il pas aujourd'hui sur quelque terre latine; le Maître qui savait, avec un art si profond et si caché, réveiller et stimuler toutes les énergies de l'esprit et du cœur en quiconque s'approchait pour l'entendre?... Par la seule image de sa vie et de sa mort conservée dans les *Dialogues*, il m'apprit à rechercher et à découvrir en ma nature les vertus sincères et les sincères défauts, afin de disposer les uns et les autres selon un plan préconçu, afin de donner aux uns par des soins patiens une apparence décente et d'élever les autres jusqu'à leur perfection suprême. Et il m'apprit à exclure tout ce qui serait en désaccord avec mon idée régulatrice, tout ce qui pourrait altérer les lignes de mon caractère, ralentir ou interrompre le développement rythmique de ma pensée. Et il m'apprit à reconnaître par une sûre

intuition les âmes sur lesquelles je pourrais exercer ma domination bienfaisante ou dont je pourrais obtenir quelque révélation extraordinaire. Et enfin il me communiqua aussi sa foi dans le *Démoniaque*, qui n'était que la puissance mystérieusement significative du style, inviolable pour tous, inviolable pour lui-même en sa propre personne.

Plein d'un tel enseignement et solitaire. sans proches parens, sans aucune des attaches communes, indépendant de toute puissance familiale, maître absolu de moi-même et de mon bien, je me mis à l'œuvre avec l'espoir de réussir à déterminer par un contour précis et fort cette figure de moi-même dont l'actualité résultait du concours de tant de causes lointaines opérant depuis un temps immémorial à travers une série infinie de générations. La vertu de ma race, celle qui, dans la patrie de Socrate, s'appelait *eugénéia*, se révélait à moi d'autant plus puissante que la rigueur de ma discipline devenait plus sévère; et mon orgueil croissait avec mon contentement, car je pensais que, sous l'épreuve de ce feu, beaucoup d'autres âmes auraient tôt ou tard manifesté la vulgarité de leur essence. Mais parfois, des racines mêmes de mon être, — là où dort l'âme indestructible des aïeux, — jaillissaient à l'improviste des poussées d'énergie si véhémentes et si raides qu'alors je m'attristais aussi en reconnaissant leur inutilité à une époque où la vie publique n'est qu'un spectacle misérable de bassesse et d'ignominie. « Certes, me disait le Démoniaque, il est merveilleux qu'en toi les antiques forces barbares aient pu se conserver avec tant de fraîcheur. Ces forces sont belles encore, quoique inopportunes. Dans un autre temps, elles te serviraient à reprendre le rôle qui convient à tes pairs, c'est-à-dire le rôle de celui qui indique un but certain vers lequel il guide ses suivans. Mais, puisque le jour propice ne semble pas près de venir, tâche pour le moment de condenser ces forces afin de les transformer en vivante poésie. »

En vérité, il paraissait fort lointain, le jour propice; car l'arrogance des plèbes était moindre encore que la lâcheté de ceux qui la toléraient ou la secondaient. A Rome, j'étais témoin des violations les plus ignominieuses et des conjonctions les plus obscènes qui aient jamais déshonoré un lieu saint. Pareil à un regorgement d'égouts, le flot des basses convoitises envahissait les places et les carrefours, sans que jamais le traversât la flamme d'une ambition perverse mais titanique. Dans le lointain, sur l'autre rive du Tibre, la coupole solitaire, habitée par une âme ferme en la conscience de ses desseins, restait toujours le signe le plus auguste, à l'encontre d'une autre demeure, inutilement hautaine, où un roi de race guerrière donnait un surprenant exemple de patience à

remplir la fonction humble et fastidieuse que lui avait assignée le décret de la plèbe.

. . . . . .

Je détournais les yeux; et une superbe allégresse me faisait battre le cœur, parce que mes yeux voyaient sans voiles de larmes toutes les lignes et toutes les couleurs, parce que mes oreilles saines et vigilantes entendaient tous les sons et tous les rythmes. Et alors je priais : « O multiple Beauté du Monde, ce n'est pas vers toi seule que monte ma louange; ce n'est pas vers toi seule, mais c'est aussi vers mes ancêtres, aussi vers ceux qui surent jouir de toi dans les siècles lointains et me transmirent leur sang riche et ardent. Loués soient-ils, maintenant et toujours, pour les belles blessures qu'ils ouvrirent, pour les beaux incendies qu'ils allumèrent, pour les belles coupes qu'ils vidèrent, pour les beaux vêtemens dont ils se parèrent, pour les beaux palefrois qu'ils caressèrent, pour les belles femmes qu'ils possédèrent, pour tous leurs carnages, pour toutes leurs ivresses, leurs magnificences et leurs luxures, loués soient-ils! Car ils m'ont ainsi formé ces sens où tu peux largement et profondément te mirer, ô Beauté du Monde, comme dans cinq vastes et profondes mers! »

Cependant les poètes, après avoir épuisé le trésor des rimes à évoquer des images d'autres temps, à pleurer leurs illusions mortes et à distinguer les nuances des feuilles caduques, les poètes découragés et éperdus demandaient, avec ou sans ironie : « Quel peut être à présent notre office? Devons-nous exalter en doubles sizains le suffrage universel? Devons-nous hâter par d'anxieux hexamètres la chute des rois, l'avènement des républiques, l'accès des plèbes au pouvoir? N'existe-t-il pas à Rome, comme autrefois à Athènes, un Cléophon démagogue et fabricant de lyres? Nous pourrions, pour un salaire modique et avec ses instrumens accordés par lui-même, persuader les incrédules que dans la foule résident la force, le droit, la pensée, la sagesse, la lumière... »

Mais nul d'entre eux, plus généreux et plus fier, ne se levait pour répondre : « Défendez la Beauté! C'est votre unique office. Défendez le rêve qui est en vous! Puisque à présent les mortels refusent le tribut d'honneur et de respect aux chanteurs, nourrissons de la Muse qui les chérit, comme disait Odysseus, défendez-vous avec toutes les armes, et même avec la raillerie si elle est plus efficace que l'invective. Ayez soin d'envenimer des plus âcres poisons les pointes de vos dards. Faites que vos sarcasmes aient assez de vertu corrosive pour atteindre la moelle et pour la détruire. Marquez jusqu'à l'os les fronts stupides de ceux qui voudraient mettre sur chaque âme comme sur un ustensile social une marque exacte et rendre pareilles toutes les têtes humaines comme

les têtes des clous sous le martelage du cloutier. Que vos risées frénétiques montent jusqu'au ciel lorsque vous entendez les palefreniers de la Grande Bête vociférer dans l'assemblée. Défendez la pensée qu'ils menacent, la Beauté qu'ils outragent. Un jour viendra où ils tenteront de brûler les livres, de briser les statues, de lacérer les tableaux. Défendez l'ancienne œuvre libérale de vos maîtres et l'œuvre future de vos disciples contre la rage des esclaves ivres. Ne désespérez pas à cause de votre petit nombre. Vous possédez la suprême science et la suprême force du monde : le Verbe. Un arrangement de mots peut l'emporter en puissance homicide sur une formule chimique. Opposez résolument la destruction à la destruction. »

. . . . . .

Peut-être, dans ma laborieuse solitude, — bien que je ne craignisse ni la maladie, ni la démence, ni la mort, puisque je possédais cette flamme tutélaire d'orgueil, de pensée et de foi, — peut-être, à certaines heures, ma mélancolie recélait-elle un véritable besoin de communions avec un esprit fraternel non rencontré encore, ou avec un groupe d'esprits prédisposés à se passionner sincèrement pour ce qui me passionnait. L'indice auquel je croyais reconnaître ce besoin, c'était mon habitude mentale de fixer les théories des idées et des images dans une forme concrète, oratoire ou lyrique, comme en vue d'un auditeur imaginaire. Des jets brûlans d'éloquence et de poésie m'inondaient à l'improviste, de sorte que parfois, pour mon âme débordante, le silence devenait lourd.

Alors, pour me réconforter dans ma solitude, j'eus la pensée de revêtir d'une figure corporelle ce Démoniaque en qui, selon l'enseignement de mon premier maître, j'avais foi comme en un guide infaillible qui me conduisait vers l'intégration de mon effigie morale. J'eus la pensée de confier à des lèvres belles et impérieuses, et colorées du même sang que le mien, le soin de me répéter : — O toi, sois tel que tu dois être.

Parmi les images de mes aïeux, une m'est chère par-dessus toutes les autres et sacrée comme une icone votive. C'est la fleur la plus noble et la plus vivace de ma lignée, rendue immortelle par le pinceau d'un artiste divin. C'est le portrait d'Alexandre Cantelmo, comte de Volturara, peint par le Vinci entre 1493 et 1494, à Milan, où Alexandre avait pris ses quartiers avec sa compagnie d'hommes d'armes, attiré par la magnificence inouïe de ce Sforza qui voulait faire de la cité lombarde *une nouvelle Athènes.*

Rien au monde n'a autant de prix pour moi, et nul trésor ne fut jamais gardé avec plus de passion jalouse. Je ne me lasse pas

de remercier la fortune qui a voulu faire resplendir sur ma vie cette image insigne et m'octroyer l'incomparable volupté d'un secret si précieux. « Si tu possèdes une chose belle, souviens-toi que chaque regard d'autrui usurpe sur ce que tu possèdes. Partagée, la jouissance de la contemplation s'amoindrit; refuse ce partage. Tel, pour ne pas confondre son regard avec le regard d'autrui, s'est arrêté au seuil du musée public. Si donc tu possèdes vraiment une chose belle, renferme-la derrière sept portes et couvre-la de sept rideaux... » Et un rideau couvre la figure magnétique; mais son rêve est si profond et sa flamme est si puissante que parfois le tissu palpite sous la véhémence de son haleine.

Je donnai au Démoniaque la forme de ce génie familier: et, dans la solitude, je le sentis vivre d'une vie beaucoup plus intense que la mienne. N'avais-je pas sous les yeux, grâce au durable prestige d'un des plus grands révélateurs du monde, n'avais-je pas sous les yeux un esprit héroïque, issu de la même souche que moi-même et constitué par tous ces caractères distinctifs de la race que je cherchais opiniâtrément à dégager en ma propre personne et qui apparaissaient en lui avec une vigueur de relief presque effrayante?

Le voici encore devant moi, toujours le même et toujours nouveau. Un tel corps n'est pas la prison de l'âme, il en est le simulacre fidèle. Sur le visage presque imberbe, toutes les lignes sont fermes et précises comme sur un bronze ciselé avec insistance; la peau recouvre d'une pâleur fauve des muscles secs, accoutumés à se manifester par un frémissement sauvage dans le désir ou dans la colère; le nez droit et rigide, le menton osseux et étroit, les lèvres sinueuses mais énergiquement serrées, expriment la volonté téméraire; et le regard est pareil à une belle épée, dans l'ombre d'une chevelure épaisse, lourde et presque violette comme les grappes de raisin embrasées par le soleil sur le sarment le plus vivace. Il est en pied, visible à partir du genou, immobile; et néanmoins à première vue l'imagination se représente la détente brusque des jambes, flexibles et fortes comme l'acier des arbalètes, qui donneront un élan redoutable à ce buste élégant dès que l'ennemi se montrera. *Cave, adsum:* cette antique devise lui convient bien. Vêtu d'une légère armure damasquinée par un subtil ouvrier, il a les mains nues : des mains pâles et sensitives, mais avec je ne sais quoi de tyrannique et presque d'homicide dans la netteté de leur dessin : la gauche appuyée sur la gorgone de la garde, la droite contre l'arête d'une table couverte d'un velours sombre dont on aperçoit le bord. Sur le velours, à côté des gantelets et de l'armet, sont posées une statuette de Pallas et une grenade dont la tige porte encore sa

feuille aiguë et sa fleur ardente. Derrière la tête, par l'embrasure d'une fenêtre, fuit au loin une campagne dénudée que ferme une enceinte de collines surmontées d'un pic, seul comme une pensée superbe. Et dans le bas, sur un cartel, on lit ce distique :

FRONS VIRIDIS RAMO ANTIQUO ET FLOS IGNEUS UNO
TEMPORE (PRODIGIUM) FRUCTUS ET UBER INEST.

. . . . . .

« O toi, me disait-il en s'emparant de mon âme par son magnétique regard, sois tel que tu dois être. »

« Par toi, lui disais-je, par toi je serai ce que je dois être; car je t'aime, ô belle fleur de mon sang; car je veux mettre tout mon orgueil dans ma soumission à ta loi, ô dominateur! Tu portais en toi une force suffisante pour subjuguer la terre; mais ton royal destin ne devait pas s'accomplir à l'époque où d'abord tu apparus. A cette époque, tu n'as été que l'annonciateur et le précurseur de toi-même; et tu devais renaître ensuite de ta souche résistante dans la maturité des siècles futurs, au seuil d'un monde que n'ont pas encore exploré les guerriers mais que déjà promettent les sages; tu devais renaître comme le messager, l'interprète et l'arbitre d'une vie nouvelle. C'est pourquoi tu as disparu soudain, à l'instar d'un demi-dieu, près d'un fleuve aux eaux gonflées, parmi le fracas de la bataille et de l'ouragan, lorsque le soleil allait atteindre le signe du Lion. La mort n'a pas tranché la grande espérance, mais le destin a voulu en différer l'accomplissement merveilleux. Ta vertu, qui alors ne put se manifester dans une geste triomphale sous les regards du monde, devra nécessairement revivre un jour dans ta lignée survivante. Dieu veuille que ce soit demain! Et puissé-je engendrer celui qui t'égalera! J'invoque, j'attends et je prépare la résurrection de ta vertu avec une foi indéfectible, adorant ton image vraie, ô dominateur pensif, ô toi qui mis pour signet dans les lèvres de la sagesse le fil de ta belle épée nue! »

Ainsi lui parlais-je. Et sous son regard, sous son admonition, non seulement je sentais se multiplier en moi les forces efficaces, mais encore mon devoir se précisait en lignes définitives. — Donc, tu travailleras à réaliser ton destin et celui de ta race. Tu auras en même temps devant toi et le plan prémédité de ta propre existence et la vision d'une existence supérieure à la tienne. Tu vivras dans l'idée que chaque vie, étant la somme des vies précédentes, est la condition des vies futures. En conséquence, tu ne croiras pas être seulement principe, motif et fin de ta propre destinée, mais tu sentiras tout le prix et tout le poids de l'héritage que tu as reçu de tes ancêtres et que tu devras transmettre à ton

descendant, contresigné de ta plus vigoureuse empreinte. Fonde la souveraine conception de ta dignité sur la certitude inébranlable d'être le canal conservateur d'une énergie multiple qui demain, ou dans un siècle, ou dans l'infini du temps, pourra s'affirmer par une manifestation sublime. Mais espère que ce sera demain ! Triple est donc ton devoir, puisque tu possèdes le don de la poésie et que tu t'appliques à acquérir la science du verbe. Triple est ton devoir : conduire ton être par une droite méthode jusqu'à la parfaite intégrité du type latin ; concentrer la plus pure essence de ton esprit et reproduire la plus profonde vision de ton univers dans une œuvre d'art unique et suprême ; préserver les richesses idéales de ta race et tes propres conquêtes dans un fils qui, sous l'enseignement paternel, les reconnaisse et les coordonne en lui-même, de sorte qu'il se sente digne d'aspirer à la réalisation de possibilités toujours plus hautes.

. . . . . .

C'était l'époque où l'activité des destructeurs et des constructeurs s'exerçait le plus furieusement sur le sol de Rome. Avec les nuages de poussière se propageait une sorte de folie de lucre qui, comme un tourbillon malfaisant, saisissait, non les seuls hommes de la glèbe, les serfs de la chaux et de la brique, mais aussi les plus superbes héritiers des majorats institués par les papes, ceux qui jusqu'alors, de leurs palais de travertin inébranlables sous la croûte des siècles, avaient regardé avec mépris les intrus. Les familles magnifiques, fondées, renouvelées, renforcées par le népotisme et par les guerres civiles, s'humiliaient l'une après l'autre, glissaient dans la boue nouvelle, s'y enlizaient, disparaissaient. Les richesses insignes accumulées par des siècles d'heureuse rapine et de faste mécénien, étaient exposées aux risques de la Bourse.

Les lauriers et les rosiers de la Villa Sciarra, célébrés pendant une si longue suite de nuits par les rossignols, tombaient sous la serpe ou demeuraient humiliés entre les grilles des jardinets attenant aux petites villas des droguistes. Les gigantesques cyprès de la Villa Ludovisi, les cyprès de l'aurore, ceux-là mêmes qui un jour avaient répandu la solennité de leur antique mystère sur la tête olympienne de Gœthe, gisaient abattus (ils existent toujours dans ma mémoire tels que mes yeux les virent en une après-midi de novembre), abattus et alignés l'un près de l'autre, avec toutes leurs racines découvertes qui fumaient vers le ciel pâli, avec leurs noires racines découvertes qui semblaient retenir encore prisonnier dans l'énorme enchevêtrement le fantôme d'une vie toute-puissante. Et à l'entour, sur les prairies seigneuriales où le dernier printemps avait pour la dernière fois semé

des violettes plus nombreuses que les brins d'herbe, blanchissaient des trous à chaux, rougeoyaient des tas de briques, grinçaient les roues des chariots chargés de pierres, alternaient les appels des maçons et les cris rauques des charretiers, grandissait rapidement l'œuvre brutale qui devait occuper les lieux consacrés depuis un temps si long à la Beauté et au Rêve.

Il semblait qu'un ouragan de barbarie soufflât sur Rome et menaçât de lui arracher cette radieuse couronne de villas princières auxquelles rien n'est comparable dans le monde des souvenirs et de la poésie. Jusque sur les buis de la Villa Albani, qu'on avait pu croire immortels comme les cariatides et les hermès, était suspendue la menace des barbares.

. . . . . .

Je résolus de me soustraire pour quelque temps à ce triste spectacle. Et je partis, emmenant avec moi mes chevaux et les objets qui m'étaient les plus chers, sans prendre congé de personne.

Pour séjour j'avais choisi Rebursa, celle de mes terres héréditaires que je préférais et que mon père avait préférée aussi : refuge propice pour une âme forte, pays aux vertèbres de rochers dessiné avec une sobriété et une vigueur de style incomparables, fait pour accueillir et nourrir le rêve de mon ambition comme il avait accueilli et nourri la hautaine tristesse de mon père après la chute de son Roi et la mort de Celle qui, vivante, avait été la douce lumière de notre maison et notre bien le plus sûr.

De plus, j'avais dans le voisinage, à Trigente, des amis non revus depuis bien des années mais non oubliés, auxquels me liaient des souvenirs d'enfance et d'adolescence. Et la pensée de les revoir me réjouissait.

Les Capece Montaga vivaient à Trigente dans l'ancien château baronial qu'entourait un jardin vaste comme un parc. C'était une des familles les plus illustres et les plus magnifiques des Deux-Siciles, mais tombée en ruine pendant les dix ans qui suivirent le désastre du Roi et retirée ensuite dans le dernier de ses fiefs pour y vivre obscurément, au fond de la province silencieuse. Le vieux prince de Castromitrano, qui avait joui des plus grands honneurs à la cour de Ferdinand et de François et qui avait fidèlement suivi l'exilé à Rome et au delà des Alpes sans renoncer jamais aux somptuosités des temps heureux, depuis des années rêvait dans l'ombre et depuis des années attendait vainement la restauration, tandis que sa tête blanchie allait s'inclinant de plus en plus vers le tombeau et que ses enfans allaient se consumant dans un inerte ennui. La démence de la princesse Aldoïna troublait seule cette agonie lente en y jetant par éclats la splendeur fantastique du Passé. Et rien n'égalait en désolation le contraste entre la réalité

misérable et les pompeux fantômes créés par le cerveau de la démente.

Pour mon âme qui déjà s'apprêtait à recueillir toute l'âme incluse dans l'enceinte de pierre, cette grande race moribonde ajoutait à ce pays de rochers une sorte de beauté funèbre. Déjà montait des profondeurs de mon être un mystérieux pressentiment dans lequel mon destin se rapprochait de ce destin solitaire et s'unissait à lui. Et, en ma mémoire résonnaient avec une étrange magie musicale les noms des princesses nubiles : Maximilla, Anatolia, Violante : noms où il me semblait qu'il y eût quelque chose de vaguement visible comme un portrait pâle à travers une glace ternie ; noms expressifs comme des visages pleins d'ombres et de lumières, où je croyais déjà découvrir un infini de grâce, de passion et de douleur (1).

*
* *

Grandissima grazia d'ombre e di lumi s'aggiunge ai visi di quelli che seggono sulle porte di quelle abitazioni che sono oscure...

LEONARDO DA VINCI.

J'eus un mouvement de joie sincère lorsque, sur la route de Rebursa, je reconnus Odon et Antonello Montaga qui, ayant su l'heure de mon arrivée, venaient à ma rencontre.

Ils m'embrassèrent l'un et l'autre avec effusion, me présentèrent toutes les salutions de Trigente, m'adressèrent mille demandes à la fois. Ils paraissaient heureux de me revoir ; et ils furent plus heureux encore lorsque je leur annonçai mon projet de rester longtemps au pays.

— Vraiment, tu resteras avec nous ! s'écria Antonello comme hors de lui, en me serrant les mains. Alors, c'est Dieu qui t'envoie...

Odon interrompit son frère :

— Il faut que tu viennes à Trigente aujourd'hui même. Là-bas, tout le monde t'attend. Il faut que tu viennes aujourd'hui même...

Tous deux me semblaient envahis d'une agitation étrange, presque fébrile ; ils avaient les gestes désordonnés et un peu convulsifs, la parole rapide et presque anxieuse : l'aspect de deux prisonniers malades qui sortiraient à l'instant même de la prison comme d'un rêve opprimant, troublés, égarés et presque enivrés par le premier contact avec la vie extérieure. Plus je les regardais et plus m'apparaissaient manifestes en leurs personnes ces symp-

(1) Nous avons cru devoir, dans la traduction française, abréger considérablement ce début, dont la signification philosophique ne recevra toute sa valeur, et pour ainsi parler, sa sanction que de l'achèvement des *Romans du Lys*.

tômes singuliers; et ils commençaient à me faire peine et à me donner de l'inquiétude. Je répondis :

— Je ne sais si je pourrai venir aujourd'hui même. Les longues heures du voyage m'ont fatigué. Mais demain...

J'éprouvais un besoin vague d'être seul, de me recueillir, de savourer cette mélancolie qui tout à coup venait de tomber sur mon âme. Mes yeux cherchaient à reconnaître le pays d'alentour. Il affluait des choses vers mon esprit comme une onde de souvenirs que la présence de ces deux êtres douloureux m'empêchait de recevoir en moi.

— Alors, dit Odon, tu viendras demain matin déjeuner chez nous. Tu consens?

— Oui, j'irai.

— Tu ne saurais imaginer comme tu es attendu là-bas.

— Vous ne m'aviez donc pas oublié?

— Oh! non. C'est toi qui nous avais oubliés.

— C'est toi qui nous avais oubliés, répéta Antonello avec un sourire un peu amer. Et c'est naturel : nous sommes ensevelis.

L'accent de sa voix me frappait plus que ses paroles. Dans son accent, dans ses gestes, dans ses regards, dans tous ses actes, il y avait une intensité si singulière qu'on aurait cru voir un homme en proie à une maladie mystérieuse, tourmenté par une hallucination continuelle, vivant au milieu d'apparences imperceptibles pour les sens d'autrui. J'apercevais bien qu'il faisait une espèce d'effort comme pour sortir d'une atmosphère qui l'eût enveloppé et se mettre en communication avec moi. Cet effort imprimait quelque chose de contracté et de convulsé à toute sa personne. Ma peine et mon inquiétude croissaient.

— Tu verras notre maison, ajouta-t-il avec le même sourire.

Je demandai sans le vouloir :

— Comment va Donna Aldoïna?

Les deux frères baissèrent la tête sans répondre.

Ils se ressemblaient. Et, de fait, ils étaient jumeaux : tous deux longs, maigres, un peu voûtés. Ils avaient les mêmes yeux clairs, la même barbe rare et fine, les mêmes mains pâles, nerveuses et inquiètes comme celles des hystériques. Mais, chez Antonello, les signes de la faiblesse et du désordre se montraient plus profonds et plus irréparables. Il était perdu.

Pendant la pause, je cherchais en vain des paroles. Une sorte de stupeur triste me dominait, comme si mon corps eût pesé de tout son poids sur mon âme. Comme la route côtoyait une chaîne de rochers, le trot des chevaux, résonnant sur le sol dur, éveillait les échos des gorges désertes. Au tournant, le fleuve apparut dans le fond du val où miroitaient ses innombrables sinuosités. Enclose

dans les méandres comme une île, apparut une masse blanchâtre de ruines.

— N'est-ce pas Linturne? demandai-je en reconnaissant la ville morte.

— Oui, c'est Linturne, répondit Odon. Tu te souviens? Un jour, nous y sommes allés ensemble...

— Je me souviens.

— Comme il y a longtemps de cela!

— Comme il y a longtemps!

— A cette heure, dit Antonello, la différence n'est pas grande entre Linturne et Trigente. Tu verras demain.

Et, de sa main incertaine aux doigts effilés, il touchait la barbe de sa joue, tandis que ses yeux semblaient perdre le regard extérieur.

— Mais tu le décourages, interrompit Odon avec une nuance d'irritation. Demain, il ne voudra plus venir.

— Je viendrai, je viendrai, assurai-je en m'efforçant de sourire et de vaincre ma propre tristesse qui se renfermait davantage. Je viendrai; et je trouverai bien le moyen de vous faire revivre. Vous me semblez un peu malades de solitude, un peu déprimés...

Antonello, qui était assis en face de moi, posa une main sur mon genou et se pencha jusqu'à me regarder dans les pupilles, tandis que son visage prenait une indéfinissable expression de crainte et d'angoisse, comme s'il eût trouvé dans mes paroles une signification effrayante et qu'il voulût m'interroger. Et, de nouveau, cette face blanche qui se rapprochait de moi me parut sortir d'un monde où elle aurait vécu seule; et elle évoqua dans mon esprit l'image de ces faces émaciées et extatiques qui sortent seules des fonds mystérieux des tableaux d'église noircis par le temps et par la fumée des cierges.

Ce ne fut qu'une seconde. Antonello se retira sans parler.

— J'ai amené mes chevaux avec moi, repris-je en dominant mon trouble. Nous ferons chaque jour de grandes chevauchées. Il faut se remuer, secouer la paresse et l'ennui. Comment passez-vous les heures de vos journées?

— En les comptant, dit Odon.

— Et vos sœurs?

— Oh! les pauvres créatures! murmura-t-il d'une voix qui tremblait de tendresse; Maximilla prie; Violante se tue avec les parfums que la Reine lui envoie; Anatolia... Anatolia est celle qui nous fait vivre, elle est notre âme, notre tout.

— Et le prince?

— Il a beaucoup vieilli; il est devenu tout blanc.

— Et don Ottavio?

— Il ne sort presque plus de sa chambre. Nous avons presque oublié le son de sa voix.

— Et donna Aldoïna? allais-je demander encore; mais je me retins et gardai le silence.

Nous étions dans le val ondulé du Saurgo, dans une conque de tiédeur.

— Comme ici le printemps est précoce! m'exclamai-je, par besoin de consoler ces deux affligés et de me consoler moi-même. En février, vous voyez les premières fleurs. N'est-ce pas un privilège, cela? Vous ne savez pas jouir des biens que vous offre la vie. Vous transformez un jardin en prison, pour vous torturer vous-mêmes.

— Où sont les fleurs? demanda Antonello souriant de son pénible sourire.

Tous trois nous cherchâmes des yeux les fleurs, sur cette terre fauve et âpre comme la crinière du lion et qui semblait faite pour nourrir des plantes à l'aspect aride et tourmenté, mais fécondes en fruits opulens.

— Les voici! m'écriai-je avec un vif mouvement de plaisir.

Et je désignai du doigt une file d'amandiers, sur une éminence qui avait la forme longue et noble d'une vague.

— Elles sont sur ton domaine, dit Odon.

Nous étions en effet dans le voisinage de Rebursa. La chaîne rocheuse, avec ses cimes déchiquetées et pointues, inclinait à droite, léchée par le Saurgo serpentin, se relevant peu à peu jusqu'au plus haut sommet du mont Corace qui scintillait au soleil comme un casque. A gauche de la route se déployait la campagne, ondulée à la façon d'une plage couverte de vastes dunes et se transformant à quelque distance en une succession de collines fauves et gibbeuses comme les chameaux du désert.

— Regarde, regarde! une autre file, là-bas! m'écriai-je en apercevant un second nuage de fleurs, argentin et léger. Tu ne vois pas, Antonello?

Il regardait moins les amandiers que ma personne, souriant d'un sourire craintif et étonné, s'émerveillant peut-être de la puérile allégresse qu'avait soudain excitée en moi la vue des premières fleurs. — Mais quel plus joyeux accueil aurait pu me faire cette terre que mon père avait aimée? Quel plus aimable spectacle de fête aurait pu m'offrir ce robuste pays aux vertèbres de roche?

— Ah! si Anatolia, Maximilla et Violante étaient ici! s'exclama Odon. Ah! si elles étaient ici!

Mon animation imprévue l'avait gagné, et sa voix exprimait le regret.

— Il faut les conduire sous les fleurs, dit Antonello doucement.

— Regarde comme il y en a! continuai-je, me laissant aller à ce plaisir si nouveau avec d'autant plus d'abandon que déjà je sentais la possibilité d'en reverser au moins une partie dans ces pauvres âmes closes. Je suis heureux, Odon, que ces fleurs soient à moi.

— Il faut les conduire sous les fleurs, répéta Antonello doucement, comme perdu dans un rêve.

Il me semblait que ses yeux fébriles se rafraîchissaient dans la vision de ces choses si pures, et que ses lentes paroles mêlaient à la pureté des choses les images indistinctes des trois sœurs : « Maximilla prie; Violante se tue avec les parfums; Anatolia est celle qui nous fait vivre, elle est notre âme, notre tout. »

— Arrête! ordonnai-je au cocher en me levant brusquement, frappé d'une pensée subite qui me donna une joie singulière. Descendons, entrons dans le champ. Je veux que vous rapportiez chez vous une botte de branches fleuries. Ce sera une fête là-bas.

Odon et Antonello se regardèrent, un peu effarés, un peu sourians, presque timides, comme devant un fait inopiné et extraordinaire qui les aurait en même temps effrayés et remplis d'une sensation délicieuse. Ils m'avaient montré leur mal, révélé leur peine, parlé de la triste prison d'où ils venaient de sortir et où ils allaient rentrer. Et voilà que, sur la route ouverte, je les invitais à reconnaître et à fêter le printemps, le printemps qu'ils avaient oublié, qu'ils semblaient revoir pour la première fois depuis de longues années, et considérer avec un mélange de crainte et d'allégresse, comme un miracle.

— Descendons.

Je ne sentais plus la fatigue; au contraire, je sentais en moi l'habituelle abondance de vie et cette exaltation que donnent à l'âme les actes spontanés de générosité. Je faisais largesse de moi-même à ces deux indigens, je les réchauffais de ma flamme, je les abreuvais de mon vin. Déjà, dans leurs yeux qui me regardaient presque continuellement, je lisais une sorte de soumission et d'abandon plein de confiance. Déjà ils m'appartenaient l'un et l'autre, et je pouvais sans faillir exercer sur eux ma bienfaisance et ma domination.

— Qu'attends-tu ? Tu ne descends pas ? dis-je à Antonello qui, la jambe avancée sur le marchepied, semblait hésiter comme devant un péril.

Il avait encore son sourire contraint. Il fit un effort visible pour mettre pied à terre, vacilla comme s'il se fût trompé en calculant la hauteur; et ses premiers pas furent sautillans et mal assurés. Je l'aidai à franchir la trouée de la haie. Lorsqu'il sentit céder les mottes de terre, il s'arrêta et, tourné vers les arbres

en fleur, il respira avec force, recueillit dans ses yeux clairs toute cette belle apparence et en resta comme ébloui.

Je lui dis, en le touchant au bras :

— Tu n'avais plus mémoire de ces choses.

Odon, qui déjà était entré dans le verger, s'exclama avec une sorte d'ivresse :

— Oh ! si Violante était ici ! Cette odeur vaut bien les essences de Marie-Sophie.

Antonello répéta doucement :

— Il faut les conduire sous les fleurs.

Il semblait que, depuis la première fois qu'il les avait dites, le son de ces paroles lui eût fasciné l'oreille comme une cadence. En les répétant, sa voix gardait les mêmes inflexions. Et moi, en les entendant répéter, j'éprouvais je ne sais quel trouble, comme si elles m'eussent été adressées. Le désir de couper des branches, qui d'abord s'était évanoui devant ce prodige de beauté vivante, me reprit; et j'imaginai confusément l'arrivée du beau présent printanier dans le palais lugubre, à la tombée du jour.

— Il n'y a personne dans le voisinage ? demandai-je avec impatience.

Un paysan arrivait en courant. Essoufflé, il se courba et se mit à me baiser les mains avec une sorte de furie.

— Coupe les plus belles branches, lui dis-je.

Cet homme était un magnifique exemplaire de son espèce, digne habitant de cette rouge terre parsemée de pierres à feu. En vérité, il avait l'air d'être un survivant de cette antique race que Deucalion fit surgir des cailloux. Il brandit sa serpe, et, par coups nets et rapides, commença de mutiler les heureuses créatures végétales. A chaque coup, les corolles les moins tenaces tombaient en neige sur le sol.

Je présentai une branche à Antonello.

— Regarde, lui dis-je. As-tu jamais connu quelque chose de plus délicat et de plus frais ?

Il leva sa débile main féminine et, du bout des doigts, toucha une corolle. Son geste était celui d'un malade ou d'un convalescent qui touche une chose vivante avec la vague illusion que, dans le contact, elle lui laissera quelque parcelle de sa vitalité, comme les papillons laissent la poussière labile de leurs ailes. Et, avec une mélancolie presque tendre dans son pénible sourire, il se tourna vers son frère.

— Tu vois, Odon ? Nous avions oublié, nous ne savions plus...

— Mais ne vivez-vous pas dans un jardin ? demandai-je, étonné que j'étais de leur stupeur et de leur émotion devant une simple branche d'amandier comme devant une nouveauté im-

prévue. Ne passez-vous pas toutes vos journées parmi les feuilles et les fleurs?

— Oui, c'est vrai, répondit Antonello. Mais je ne les voyais plus. Et puis, celles que voilà sont ou me paraissent... je ne sais pas dire... elles me paraissent *une autre chose*. Non, je ne sais pas dire l'impression qu'elles me donnent. Tu ne peux pas comprendre.

Comme la serpe résonnait encore, il se tourna vers l'amandier qui gémissait sous les coups. L'homme, soulevé de terre, serrait le tronc dans la tenaille de ses jambes nerveuses; et au-dessus de sa tête, brune comme celle d'un mulâtre, le frais nuage argentin tremblait sous l'éclair du tranchant recourbé.

— Dis-lui de finir! pria Antonello. Nous ne pourrons pas nous charger de tant de branches.

— Je vous ferai ramener par la voiture jusqu'à Trigente avec votre charge.

Je me complaisais à imaginer l'arrivée du don printanier devant les grilles du parc où attendaient les trois sœurs. Dans ma pensée, leurs figures rayonnaient indistinctes, mais pourtant avec quelques traits qu'il me semblait retrouver dans les souvenirs de mon enfance et de mon adolescence. Et le désir de les revoir, d'entendre de nouveau leurs voix, de raviver ces souvenirs par leur présence, de connaître leur mal, de me mêler à leur vie inconnue, grandissait en moi peu à peu et commençait à se changer en poignante inquiétude.

Guidé par ma pensée et mon émotion, — déjà la voiture courait vers Rebursa, — je dis:

— Autrefois, le parc de Trigente était plein de jonquilles et de violettes.

— Encore à présent, dit Odon.

— Il y avait de grandes haies de tubéreuses.

— Elles y sont toujours.

— Je me rappelle bien l'année où vous êtes revenus de Munich pour vous fixer ici. Maximilla était très malade. J'accompagnais chaque jour ma mère à Trigente.

Nous étions plongés dans un bain de printemps. Les branches d'amandier encombraient la voiture; nous en avions derrière les épaules, nous en avions sur les genoux. Parmi cette blancheur odorante, le visage si blanc d'Antonello m'apparaissait plus flétri; et la mélancolie de ses yeux fébriles, faisant un contraste trop fort avec ce vivant symbole d'une jeunesse toujours renouvelée, s'amassait autour de mon cœur.

— Quel malheur que tu ne viennes pas à Trigente aujourd'hui! dit Odon avec un profond regret dans la voix. Cela me chagrine, de te quitter.

— C'est vrai, ajouta Antonello. Après des années et des années de silence et d'oubli, nous t'avons revu aujourd'hui pour la première fois; et déjà il nous semble que sans toi nous ne pourrions plus vivre.

Ces affectueuses paroles, ils les prononçaient avec la simplicité et la candeur que conservent les hommes solitaires, non habitués aux feintes de la vie commune. Je sentais déjà qu'ils m'aimaient et que je les aimais, et qu'entre nous la grande lacune des années se comblait subitement, et que leur sort allait s'unir au mien par une attache indissoluble. — Pourquoi mon âme s'inclinait-elle avec tant de pitié vers ces deux vaincus, s'élançait-elle avec tant de désir vers des grâces et des tristesses entrevues, se montrait-elle si impatiente de verser sa richesse sur cette pauvreté? Il était donc vrai que la longue et dure discipline, loin de tarir en elle les sources vives de l'émotion et du rêve, les avait au contraire rendues plus profondes et plus bouillonnantes? — Pour moi, il y avait une diffuse vapeur de poésie dans cette après-midi de février qu'attiédissait l'haleine d'un printemps précoce. Le Saurgo roulant au pied des roches forgées par le feu; la cité morte dans la mort paludéenne du fleuve; la crête du Corace, étincelante comme un casque sur un front menaçant; les glèbes fauves semées de silex évocateurs d'étincelles endormies; les vignes et les oliviers tordus par l'atroce effort qui extrait des fruits si riches de leurs membres si maigres; tous les aspects du pays environnant exprimaient la puissance des pensées nourries en secret, le mystère tragique des destins révolus, l'énergie douloureuse, la constriction tyrannique, la passion superbe, toutes les plus rigides et les plus âpres vertus de la terre solitaire et de l'homme isolé. Et cependant, la plus bénigne des tiédeurs printanières se recueillait dans l'austère enceinte; la floraison argentée des amandiers couronnait les tertres comme l'écume couronne les vagues; sous les rayons obliques, les pentes prenaient çà et là l'apparence morbide d'un velours étalé; les crêtes des roches se convertissaient en un or presque rose sur un ciel qui verdissait délicatement. L'influence de la saison et la magie de l'heure pouvaient donc adoucir le dur génie des lieux, voiler de grâce cette rudesse, tempérer cette violence, verser un mol enchantement dans ce bassin forgé avec un art plutonique par la volonté terrible d'un ancien volcan et puis, tour à tour, sans relâche, corrodé par la convoitise ou enrichi par la libéralité d'un ancien fleuve.

— Nous nous verrons très souvent, dis-je après une pause, pour répondre à leurs bonnes paroles. De Rebursa à Trigente, la route n'est pas longue. Et je sais qu'en vous j'ai retrouvé des frères...

Ils sursautèrent tous deux, parce qu'un garde à cheval, passant au galop, venait de décharger sa carabine en l'air pour donner le signal des salves de bienvenue et de réjouissance. Rebursa se dressait devant moi avec ses quatre tours de pierre, encore belle et forte, portant encore intacte l'empreinte de l'orgueil originel, étendant son ombre dominatrice sur un peuple vaillant où l'obéissance et la fidélité se transmettaient de père en fils comme des propriétés de la substance vitale.

Mais mon âme se serra d'une angoisse que je n'avais pas éprouvée depuis longtemps lorsque je mis le pied sur le seuil jonché de myrtes et de lauriers où nulle voix chère ne me donnait la bienvenue en m'appelant par mon nom. Les images de mes morts m'apparurent au bas de l'escalier et me contemplèrent avec des yeux éteints, sans un geste, sans un signe, et sans un sourire.

Plus tard, je suivis des yeux, longuement, longuement, sur la route de Trigente, la voiture qui emportait les deux pauvres malades presque ensevelis sous les fleurs. Et mon âme courut en avant vers la grille du parc où les trois sœurs attendaient, — Anatolia, Maximilla, Violante! — et elle les entrevit dans le geste de recevoir sur leurs bras étendus le frais présent printanier; et elle essaya de reconnaître leurs nobles visages à travers le buisson odorant, de distinguer le front de celle qui serait l'élue pour l'alliance nécessaire. La tombée du crépuscule augmentait en moi cette agitation étrange et imprévue du désir d'amour. Une ombre bleuâtre emplissait le val du Saurgo, cachait la cité morte, montait lentement sur les âpres gradins rocheux; mais, à mesure que dans le ciel les astres pullulaient, sur la terre les feux de joie s'allumaient, s'embrasaient, se multipliaient, formaient de larges couronnes. Seules, très hautes, étrangères à ces signes de la vie inférieure, comme reculées dans le lointain d'un mythe, comme culminant dans une atmosphère supra-terrestre, les cimes des rochers resplendissaient encore. Et, tout à coup, elles flamboyèrent comme des escarboucles, avec un incroyable éclat qui ne dura que quelques secondes; et elles pâlirent, se violacèrent, se confondirent, s'éteignirent. La crête sourcilleuse du Corace fut la dernière à rester de flamme; elle frappa le ciel de sa pointe aiguë, semblable au cri de la passion sans espérance; puis, avec la rapidité d'un éclair, elle s'éteignit aussi, et elle entra dans la nuit commune.

*
* *

« Quand bien même la rigueur de ta longue discipline n'aurait pas d'autre récompense que le trouble ineffable auquel tu

t'abandonnes depuis hier, me disait le Démoniaque le matin suivant, tandis que nous chevauchions au pas vers le jardin clos, tu devrais déjà te féliciter en toi-même de tant d'efforts accomplis. Enfin te voilà mûr. Avant le jour d'hier, tu ignorais que ton âme fût parvenue à une telle maturité et à une telle plénitude. L'heureuse révélation t'est venue du besoin subitement éprouvé de répandre ta richesse, de l'épancher, de la prodiguer sans mesure. Tu te sens inépuisable, capable d'alimenter mille existences. C'est le juste prix de tes efforts assidus. Maintenant, tu possèdes l'impétueuse fécondité des terres labourées profondément. Jouis donc de ton printemps; reste ouvert à tous les souffles; laisse pénétrer en toi tous les germes; accueille l'inconnu et l'imprévu et tout ce que t'apportera l'événement; abolis toute prohibition. Désormais, tu as fourni ta première tâche. Tiens pour sacrée ta nature, que tu as rendue intègre et intense. Respecte les moindres mouvemens de ton esprit et de ton cœur, parce qu'elle seule les produit. A présent que tu la possèdes tout entière, tu peux t'abandonner à elle et jouir d'elle sans limites. Tout maintenant t'est permis, même ce que tu as exécré ou méprisé chez les autres; car tout devient noble en passant à travers la pureté de la flamme. Ne crains pas d'être pitoyable, toi qui es fort et qui sais imposer ta domination et ton châtiment. N'aie pas honte de tes inquiétudes et de tes langueurs, toi qui t'es fait une volonté de trempe aussi dure que celle des épées forgées à froid. Ne repousse pas la douceur qui t'envahit, l'illusion qui t'enveloppe, la mélancolie qui t'attire, toutes les choses nouvelles et indéfinissables qui tentent aujourd'hui ton âme étonnée. Ce ne sont que les formes vagues de la vapeur qui se dégage de la vie fermentant au fond de ta nature féconde. Accueille-les donc sans méfiance, puisqu'elles ne sont pas étrangères à ton être et ne peuvent ni te diminuer ni te corrompre. Demain, elles t'apparaîtront peut-être comme les premières annonciatrices voilées d'une naissance qu'appellent tes vœux. »

Jamais depuis je n'ai retrouvé une heure aussi délicieuse et tout ensemble aussi pénible. Je ne sais si, dans cette matinée limpide, les arbres chargés de fleurs avaient de leur énergie vitale un sentiment aussi plein que celui que j'avais de la mienne; mais à coup sûr il leur manquait cette vaste et confuse anxiété où s'agitaient d'innombrables émotions et d'innombrables pensées. Pour prolonger ma peine et mon délice, je maintenais mon cheval au pas et m'attardais en chemin, comme si cette heure eût dû clore pour toujours une phase de ma vie intime et qu'en arrivant au lieu où j'allais eût dû s'ouvrir pour moi une phase nouvelle et impossible à prévoir, mais dont le pressentiment obscur existait

déjà au fond de cette inapaisable anxiété. Par intervalles, le souffle du printemps m'investissait de son murmure et de sa tiédeur et semblait m'emporter dans un éther de rêve, abolir en moi pour quelques secondes la conscience de la personne réelle, m'infuser l'âme vierge et ardente d'un de ces héroïques amans qui, dans les contes, chevauchent vers les Belles endormies dans les bois. Ne chevauchais-je pas aussi vers les princesses nubiles, prisonnières dans le jardin clos? Et chacune, dans le secret de son cœur, n'attendait-elle pas l'Époux?

Déjà elles m'apparaissaient telles que les créait mon désir, et déjà leur triple image faisait naître de mon désir la première perplexité. Je me demandais : « Qui sera l'élue? »; et je participais en même temps à l'allégresse nuptiale de l'une et à la funèbre tristesse des deux autres; et je sentais déjà dans mon cœur les germes des inquiétudes futures, j'entrevoyais déjà le regret sous l'espérance. Et, de nouveau, mon esprit fut traversé par cette crainte qui naguère m'avait troublé au milieu de mon œuvre volontaire : la crainte des forces aveugles et fatales contre lesquelles peut se briser toute volonté, si dure qu'elle soit, la crainte de la foudroyante rafale qui peut envelopper le plus tenace et le plus audacieux des hommes pour l'entraîner loin du but préfix.

J'arrêtai mon cheval. Cet endroit de la route était désert; mon palefrenier me suivait de loin. Un haut silence régnait sur les lieux grandioses et solitaires, interrompu de temps à autre par le murmure des oliviers; une lumière immobile éclairait tout également; et, dans la lumière et dans le silence, depuis les feuilles frêles jusqu'aux rochers gigantesques, les choses apparaissaient dessinées avec une lucidité de contours presque crue. Alors, je sentis mieux ce je ne sais quoi d'ambigu qui était entré en moi. Et je pensai : « Jusqu'à hier, n'avais-je pas obtenu dans mon esprit la même limpidité matinale qui révèle à ma vue attentive toutes les lignes de ce pays? Et maintenant, cette ambiguïté nouvelle ne cache-t-elle pas quelque péril? Une trop grande abondance de poésie s'est peut-être accumulée dangereusement en moi dans la solitude, et il faut qu'elle s'épanche sans mesure. Mais, si je m'abandonne au torrent impétueux, jusqu'où serai-je entraîné? Peut-être ferai-je bien de me tenir encore en garde contre la vie étrangère; peut-être ferai-je bien de ne pas entrer dans le cercle qui, comme une œuvre de magie, s'ouvre devant moi pour m'emprisonner. » Mais le Démoniaque me répéta d'une voix claire : « N'aie pas peur! Accueille l'inconnu et l'imprévu et tout ce que t'apportera l'événement. Abolis toute prohibition; poursuis ta route, libre et assuré. N'aie plus maintenant d'autre souci que

de vivre. Ton destin ne peut s'accomplir que dans la profusion de la vie. »

Je poussai mon cheval avec une sorte de furie, comme si un grand acte venait d'être résolu à cette minute même. Et Trigente apparut sur la pente de la colline, avec ses maisons de pierre, filles des roches protectrices. Et au sommet apparut le vieux palais avec son jardin muré qui descendait sur l'autre pente jusqu'à la plaine, offrant l'image d'un vaste cloître plein de choses oubliées ou mortes.

*
* *

Lorsque je mis pied à terre devant la grille, j'entendis la voix d'Odon qui se tenait en vedette :

— Sois le bienvenu, Claude !

Et il accourut à ma rencontre, joyeux comme la première fois, les bras tendus.

— J'espérais que tu viendrais plus tôt, dit-il sur un ton de reproche. Voilà deux heures que je t'attends.

— Je me suis attardé en chemin, répondis-je. J'ai voulu refaire connaissance avec les arbres et les rochers...

Par un de ses mouvemens habituels, brusques et désordonnés, où se mêlaient la curiosité et la timidité, il s'approcha de mon cheval et lui flatta le cou.

— Comme il est beau! murmura-t-il, tandis que, sous sa main pâle et grêle, le cou de l'animal avait une rapide vibration de sensibilité.

— Tu pourras le monter quand tu voudras, lui dis-je. Celui-ci ou un autre.

— Je crois que je ne tiendrais plus en selle, répondit-il. Je crois que j'aurais peur... Mais viens, viens! On t'attend.

Et il me conduisit par une avenue qui montait entre des murailles de buis délabrées par la vieillesse, semées de clairières profondes comme des brèches, d'où émanaient les fraîches odeurs d'invisibles violettes, aussi étranges que des haleines juvéniles dans des bouches décrépites.

— Hier soir, disait Odon un peu essoufflé, hier soir, avec tes branches d'amandier, nous avons apporté la joie... Quelle fut notre émotion à tous deux lorsque nous nous trouvâmes seuls au fond de cette voiture, ensevelis sous toutes ces fleurs! Antonello était comme un enfant; je ne l'avais jamais vu ainsi...

Par intervalles, les murailles vertes s'ouvraient en arceaux, démasquant à nos regards des coins de terre herbeuse où de longues et minces bandes de soleil fendaient l'ombre d'une entaille nette.

— Je ne l'avais jamais vu ainsi, je ne lui avais jamais entendu dire autant de paroles insensées...

Des urnes de pierre aux larges panses rondes alternaient avec des statues presque revêtues de lichens, manchotes ou acéphales, dans des poses qui me semblaient éloquentes. Et autour de leurs socles fleurissaient quelques jonquilles.

— Puis, quand nous arrivâmes ici, l'encombrement des branches nous empêchait de descendre. Nos sœurs vinrent nous délivrer. Comme elles étaient heureuses! Elles remontèrent avec des charges. Nous les entendions rire dans les escaliers. Toutes choses nouvelles pour nous, Claude!

Une voix étouffée arrivait à mon oreille : c'était le clapotis chuchoteur d'une fontaine cachée dans le voisinage. Et une anxiété indéfinissable m'étreignait le cœur.

— Toute la soirée nous avons parlé de toi, rappelé mille choses du passé lointain, fait aussi des rêves pour l'avenir. Qui aurait pu prévoir ton retour? Mais nul de nous ne croit encore que tu resteras... Il nous semble que dans quelques jours tu vas prendre la fuite. Ce n'est pas facile, de résister à la vie que nous menons. Vois! Maximilla lui préfère le couvent... Tu sais que Maximilla est sur le point de nous quitter?

Comme je cheminais au ras de la muraille végétale, j'avais les narines prises par une forte senteur d'amertume émanée des buis dont les petites feuilles nouvelles brillaient comme des béryls parmi la verdure épaisse.

— Ah! voici Violante, s'écria Odon en me touchant le bras.

L'apparition imprévue me donna une grande palpitation, et je sentis que mon visage se colorait.

Violante était sous un grand arceau de buis, les pieds dans l'herbe; et, par l'ouverture, derrière sa personne, un coin de prairie fuyait en bandes d'or.

Elle souriait sans avancer, attendant que nous l'eussions rejointe; et, dans cette calme attitude, sur ce seuil vert où peut-être ses doigts avaient moissonné les nombreuses violettes qui ornaient sa ceinture, il semblait qu'elle offrît sa beauté tout entière à mes yeux étonnés. Elle me tendit la main en me regardant au visage et, d'une voix qui était la parfaite expression musicale des formes qui la produisaient, elle me dit :

— Soyez le bienvenu. Depuis hier, nous vous attendions. A votre place, Odon et Antonello nous ont présenté vos fleurs, qui n'ont pas été moins bien accueillies.

Je lui dis :

— Au moment où je rentre après tant d'années dans votre domaine, je me rappelle que j'y vins pour la première fois en

compagnie de ma mère, et j'éprouve déjà le regret d'en être resté trop longtemps éloigné. A mon départ de Rome, je savais bien que je trouverais à Rebursa une maison vide, mais je ne savais pas que Trigente m'en dédommagerait si amplement. Je vous dois beaucoup de reconnaissance...

— Si notre compagnie ne vous est point à charge, c'est nous qui devrons vous être reconnaissans. Vous savez que ce lieu est sans joie.

— La tristesse a aussi sa bonté pour ceux qui savent la goûter. N'est-ce pas?

— Peut-être.

— Et d'ailleurs, depuis que j'ai franchi la grille, je n'ai eu ici que des sensations exquises. Ce grand jardin me semble délicieux. Comment pourrait-on être insensible à la poésie de sa vieillesse? Hier, lorsque j'ai vu Odon et Antonello pleins d'émerveillement en présence des amandiers, comme s'ils n'eussent jamais regardé un arbre en fleurs, j'ai cru qu'ici tout était aride et mort. Au contraire, j'y trouve un printemps plus doux que celui que j'ai laissé derrière moi. Ne vous êtes-vous point fatiguée à cueillir des violettes dans l'herbe? Vous en avez une charge à la ceinture.

Souriante, elle abaissa les yeux sur sa taille et toucha de ses doigts nus les violettes qui l'ornaient.

— Vous venez de la ville, dit-elle de sa voix sonore et pourtant voilée, où la richesse du timbre était un peu amortie comme par une légère fêlure; vous venez de la ville, et la campagne vous offre ses prémices.

— Je ne sais, mais il y a des choses qui doivent paraître toujours nouvelles.

— Il y a des choses que nous ne voyons plus et que nous n'aimons plus, dit Odon avec mélancolie. Peut-être Violante ne sent-elle pas le parfum des fleurs qu'elle cueille.

— Est-ce vrai? demandai-je en me tournant vers elle.

Et mes yeux rencontrèrent son profil marmoréen penché sous la chevelure massive et devenu impassible comme celui des statues immortelles.

— Vous dites?... demanda-t-elle avec le geste de quelqu'un qui revient d'une absence ; car elle n'avait pas entendu les paroles de son frère.

— Odon dit que vous ne sentez pas le parfum des fleurs que vous cueillez. Est-ce vrai?

Une rougeur fugitive colora le haut de ses joues.

— Oh! non, répliqua-t-elle avec une vivacité qui contrastait avec les rythmes lents auxquels sa vie paraissait soumise. Non, ne

croyez pas Odon. Il dit cela parce que j'aime les parfums aigus; mais je sens aussi les plus faibles, je sens aussi ceux des pierres...

— Des pierres? fit Odon en riant.

— Qu'en peux-tu savoir, Odon? Tais-toi.

Nous étions sur l'une des grandes rampes couvertes de treilles qui s'élevaient vers le palais dans une symétrique ordonnance. Et elle montait entre nous deux, lentement, de marche en marche. Comme les marches étaient très larges, elle faisait un pas sur chacune et s'arrêtait un instant avant de lever le pied sur la marche suivante; et l'alternative des pas voulait qu'elle levât toujours le même pied. Fatiguée par la répétition de cet acte, elle abandonnait un peu son buste sur ses genoux fléchissans et relâchait cette volonté orgueilleuse qui tout à l'heure tenait sa personne droite comme la plus parfaite des tiges. Une mollesse imprévue ondulait maintenant en ce corps superbe; un rythme nouveau en révélait les grâces obéissantes, les flexibles vertus d'amour. Si forte était la puissance émanée de cette belle créature que je ne pouvais détacher mes yeux de ses mouvemens, et je m'attardais en arrière pour l'envelopper toute de mon regard. Elle semblait repousser mon esprit vers l'époque merveilleuse où les artistes extrayaient de la matière endormie ces formes parfaites que les hommes considéraient comme les seules vérités dignes d'être adorées sur terre. Et moi, la regardant, montant sur sa trace, je pensais : « Il est juste qu'elle demeure intacte. Elle ne pourrait être possédée sans honte que par un dieu. » Et, tandis que sa tête altière passait dans la clarté comme dans son élément natal, je sentais que sa beauté allait atteindre la perfection de la maturité, l'heure brève de son plus précieux épanouissement; et je remerciais la fortune de m'avoir accordé un tel spectacle. « Oh! je l'adorerai, mais je n'oserai pas l'aimer; je n'oserai pas regarder dans son âme pour y surprendre son secret. Cependant, chacun de ses mouvemens révèle qu'elle est faite pour l'amour, mais c'est pour l'amour stérile, pour la volupté qui ne crée pas. Jamais ses entrailles ne porteront le fardeau déformant, jamais le flot du lait ne gonflera le pur contour de son sein. »

Elle s'arrêta, impatientée par l'effort, un peu haletante; et elle dit :

— Comme ces marches fatiguent! Faisons une halte, si vous le voulez bien.

— Antonello et Anatolia descendent, avertit Odon. Attendons-les ici.

A travers les entrelacs de la treille, il venait d'apercevoir au sommet de la rampe les deux arrivans.

Elle arrivait vers nous, celle qui m'avait été représentée

comme la dispensatrice de force, la vierge bienfaisante et puissante, l'âme riche et prodigue. Et déjà elle apparaissait comme un soutien, puisque Antonello lui tenait le bras et réglait son pas indécis sur la cadence de ce pas assuré.

A l'improviste, mais d'un ton léger qui ôtait à cette demande toute signification indiscrète, Violante me demanda :

— De laquelle d'entre nous aviez-vous gardé le souvenir le moins confus?

J'hésitai un moment.

— Je ne sais, répondis-je incertain, tandis que mon oreille se tendait au frôlement de la robe d'Anatolia. Mais sans nul doute les figures de mon souvenir n'ont presque rien de commun avec la réalité présente. Depuis le jour de mon départ s'est écoulée pour nous cette période de la vie où les transformations sont les plus rapides et les plus profondes...

Les deux arrivans nous rejoignaient. Anatolia me tendit la main et me dit à son tour :

— Soyez le bienvenu.

Son geste avait une franchise virile; et le contact de sa main parut me communiquer une sensation de force généreuse et de bonté efficace, parut verser soudain dans mon esprit une sorte de confiance fraternelle.

C'était une main sans bagues, ni trop blanche ni trop longue, mais vigoureuse dans sa forme pure, apte à relever et à soutenir, souple et ferme tout ensemble, avec une empreinte de fierté sur le revers que diversifiaient les reliefs des jointures et les réseaux des veines, avec des sillons de douceur dans la paume concave et tiède où semblait résider un foyer radiant de sensibilité.

— Soyez le bienvenu, dit la chaude voix cordiale. Vous nous apportez de Rome le soleil et le printemps...

— Oh! non, interrompis-je. C'est ici que je trouve l'un et l'autre. A Rome, j'ai laissé le brouillard et beaucoup d'autres choses grises. J'exprimais tout à l'heure mon regret d'être resté trop longtemps là-bas.

— Tu nous dois donc une compensation pour cet oubli, dit Antonello avec son sourire pénible.

Anatolia me demanda :

— Comment trouvez-vous Trigente? Presque rien n'y est changé, n'est-ce pas? Vous veniez ici avec votre mère... Vous vous souvenez bien, n'est-ce pas? Pour nous, c'est et ce sera toujours un inoubliable souvenir. Parmi les choses demeurées intactes, vous trouverez ici la mémoire de cette sainte âme et de son immense bonté.

Un silence grave suivit ces paroles évocatrices. Pendant

quelques secondes, le regret de la morte, condensé autour de mon cœur filial, prêta aux personnes et aux choses une apparence d'irréalité. Pendant quelques secondes, il me sembla que tout devenait aussi lointain et aussi vide que ce ciel que je voyais pâlir à travers les vignes nues de la treille, semblables à un filet en lambeaux. Mais, lorsque se fut dissipée cette brève illusion, je me sentis rapproché de celle qui l'avait fait naître ; et je me sentis incapable de me perdre encore dans des discours oiseux, pris que j'étais du besoin de pénétrer jusqu'au fond de cette tristesse.

— Et donna Aldoïna? demandai-je à voix basse, tourné vers Anatolia, ne communiquant plus qu'avec elle.

N'était-ce pas elle la véritable gardienne de cette sombre demeure? N'était-ce pas elle qui, en évoquant la morte, avait suscité l'image de la démente?

— Elle est toujours de même, répondit-elle, aussi à voix basse. Mieux vaut pour vous ne pas la voir, du moins aujourd'hui. Cela vous ferait trop de peine. Et pour nous, vous le concevez bien ! c'est un supplice de tous les jours, un supplice qui dure depuis des années sans trêve et qui nous déchire l'âme...

Entre deux battemens de paupière, ses yeux jetèrent à Antonello un regard furtif où je pus lire la secrète terreur que lui inspirait le pauvre malade chancelant sur le bord de l'abîme.

— Jamais nous n'avons eu le courage de l'éloigner, de nous séparer d'elle ; car elle n'est pas violente ; au contraire, elle est douce. Quelquefois elle semble guérie et nous donne presque l'illusion d'un miracle ; elle nous appelle par notre nom, se souvient d'un petit fait lointain, sourit d'un calme sourire. Nous avons beau savoir maintenant que tout cela est trompeur, chaque fois l'espérance nous fait palpiter encore et l'anxiété nous suffoque. Vous comprenez...

Dans la douleur, sa voix perdait la sonorité comme une corde qui se relâche.

— Il n'est pas possible de la confiner dans son appartement, de la tenir enfermée ; non, cela n'est pas possible. Et nous n'avons pas non plus le cœur de la fuir quand elle se montre, quand elle vient à nous, quand elle nous parle. Aussi vit-elle presque continuellement à nos côtés, se mêle-t-elle à notre existence...

— Certains jours, interrompit tout à coup Antonello avec une sorte d'impétuosité, comme sous la poussée d'une surexcitation indomptable, certains jours, toute la maison est pleine d'elle. Nous respirons sa folie. Quelqu'un de nous reste des heures et des heures à l'entendre parler, assis en face d'elle assise, les mains emprisonnées dans ses mains qui tremblent... Comprends-tu ?

Un nouveau silence, plus lourd, tomba sur nous tous. Et

chacun souffrait, reconnaissant en soi la réalité de cette douleur que les petites ombres bleuâtres de la treille mêlées à l'or docile du soleil enveloppaient comme d'un voile de rêve. Dans le silence, on percevait le bruit d'un pas léger qui, du bas de la rampe, allait se rapprochant. On percevait à intervalles égaux un bouillonnement sourd, comme d'un bassin qui déborde. Une mystérieuse vibration semblait monter du jardin solitaire. Et je compris comment une âme débile et triste pouvait composer avec ces apparences le fantôme d'une vie surnaturelle, et l'alimenter de sa propre substance, et en rester opprimée.

Ainsi, subitement, se révélait à moi dans son atrocité le supplice auquel le Destin avait condamné ces derniers survivans d'une race déchue ; et la figure évoquée par les paroles d'une victime certaine m'apparaissait gigantesquement grandie sous une lumière tragique. Je voyais en imagination la vieille princesse démente assise dans l'ombre d'une pièce écartée, et l'un de ses enfans penché vers elle, les mains emprisonnées dans les mains maternelles. L'attitude de la lugubre fascinatrice me semblait fatale et inexorable. Il me semblait qu'elle devait inconsciemment attirer dans sa folie toutes les créatures de son sang, l'une après l'autre, et qu'aucune de ces créatures ne pourrait se soustraire à cette volonté aveugle et cruelle. Pareille à une Erynnis familiale, elle présidait à la dissolution de sa lignée.

Alors, à travers l'aride entrelacs, je regardai en haut le palais silencieux qui, dans sa profondeur obscure, avait jusqu'à ce jour enfermé tant d'angoisse désespérée et recélé tant de larmes inutiles : larmes jaillies d'yeux purs et ardens, dignes de refléter les plus superbes spectacles du monde et de verser la joie dans des âmes de poètes et de dominateurs.

« Yeux de la Beauté ! pensai-je en ramenant mon regard vers Violante immobile. Quelle terrestre misère pourrait voiler la splendeur de la vérité qui reluit en vous? Quelle âme affligée pourrait méconnaître la vertu consolatrice qui émane de vous? » Ma souffrance avait subitement cessé, comme par le pouvoir d'un baume ; et les images troubles se dissipaient comme une sombre vapeur.

Elle était immobile, assise sur un socle de pierre qui jadis avait peut-être supporté une urne. Le coude posé sur le genou, elle soutenait son menton avec sa paume ; et, dans cette attitude simple, toute sa personne m'offrait la succession de ces muettes cadences où réside le secret de l'art suprême. Une fois encore je la vis présente et pourtant distante. Sur son petit front était visible le reflet de la couronne idéale qu'elle portait à la cime de ses pensées ; et ses cheveux, serrés en un grand nœud sur la nuque,

paraissaient avoir obéi au rythme qui règle les repos de la mer.

— Voici Maximilla, dit Odon annonçant la troisième sœur.

Je me retournai, et je la vis déjà proche. Elle gravissait les dernières marches, de son pas léger, portant sur le visage et dans toute sa personne les traces du rêve où elle s'était plongée, l'intime poésie de l'heure passée avec un livre fidèle dans la solitude d'une retraite connue d'elle seule.

— Où étais-tu? lui demanda Odon avant qu'elle nous eût rejoints.

Elle sourit timidement, et une flamme subtile colora ses joues ondulées.

— Là-bas, répondit-elle. Je lisais.

Sa voix était limpide et argentine, entre les lèvres petites. Dans les pages de son livre, il y avait un brin d'herbe pour signet.

Lorsque je m'inclinai, elle me tendit la main, toujours avec le même sourire. Et il me sembla qu'elle réveillait au fond de mon cœur quelque chose de la tendre compassion que j'avais éprouvée jadis pour la petite malade que visitait ma mère; car sa main était si frêle et si suave qu'elle me fit penser à l'un de ces lys délicats nommés hémérocalles qui fleurissent pour un jour sur les sables chauds.

Comme elle ne me parla point, je ne sus pas non plus trouver les paroles exquises qui convenaient à sa grâce effarouchée d'hermine.

— Eh bien! voulez-vous que nous montions? dit Anatolia de sa voix claire en s'adressant à moi. Notre père a grand désir de vous revoir.

Ces paroles rompirent l'espèce d'enchantement inerte que nos pensées et nos mélancolies inexprimables avaient répandu comme une vapeur dans la tiédeur de la treille. Nous reprîmes tous ensemble notre ascension vers le palais.

Les trois sœurs nous précédaient, séparées l'une de l'autre, Anatolia la première, Maximilla la dernière; et elles prononçaient alternativement quelques mots, car le silence des choses réclamait le son de leurs voix, et peut-être croyaient-elles dissiper de dessus la tête de leur hôte la tristesse de ce silence. Ces brèves ondulations sonores, s'épanchant de lèvres que je ne voyais pas, descendaient et m'enveloppaient; et je montais dans les voix et dans les ombres virginales comme dans les illusions d'un prestige, étonné et perplexe. Mais, si pour mes oreilles les trois rythmes alternaient, pour mes yeux ils étaient simultanés et continus, de sorte que mon esprit se tendait curieusement afin de les distinguer, ou se faisait pour ainsi dire concave afin de les fondre en une harmonie profonde. Et comme ces épisodes qui, dans la

fugue, remplissent le silence du thème, ainsi les aspects des choses vues au passage ou les particularités des figures venaient enrichir mon émotion musicale sans la troubler. Les signes de l'abandon et de l'oubli étaient épars le long des rampes anciennes qu'encombraient encore çà et là les dépouilles du dernier automne. Une statue de nymphe endormie tenait sa tête penchée dans une attitude pénible, parce que le soutien du bras manquait à la tempe maculée de mousse. Dans un vase d'argile rougeâtre, long comme un sarcophage, envahi par les herbes sauvages et rudes, un seul petit pied de jonquille fleurissait, faible et tremblant au milieu de l'hostile invasion. Un éboulement du parapet désagrégé par les racines pénétrantes du lierre découvrait un canal interne semblable à une artère rompue; et on y apercevait le miroitement, on y entendait le murmure de l'eau qui courait emplir le cœur des fontaines gémissantes. Les signes de l'abandon et de l'oubli étaient épars le long de notre montée. La statue, la fleur et l'eau me disaient une même vérité. Et dans mon esprit, par la vertu d'analogies mystérieuses, Violante, Maximilla et Anatolia se transfiguraient.

« O belles âmes, pensais-je en mesurant les rythmes de leur existence visible, c'est peut-être en votre trinité que réside la perfection de l'amour humain. Vous êtes la triple forme que se figura mon désir à l'heure de la grande harmonie. En vous, tous les besoins les plus altiers de ma chair et de mon esprit pourraient se satisfaire; et, pour l'œuvre que je dois accomplir, vous pourriez être les instrumens merveilleux de mes volontés et de mes destins. N'êtes-vous pas telles que je vous aurais créées pour orner d'une beauté et d'une douleur sublimes le monde occulte dont je suis l'ouvrier infatigable? Aujourd'hui je ne connais de vous que le visage et quelques paroles fugitives; mais je sens que demain chacune de vous correspondra dans tout son être à l'image qui respire et palpite au dedans de moi. »

Ainsi montaient les trois sœurs dans mon aspiration et dans ma prière, chacune obéissant à la musique secrète qui guidait sa vie vers le terme inconnu. Et leurs figures jetaient sur la pierre de grandes ombres.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LE CONFLIT SERBO-CROATE

I

Les populations chrétiennes de la péninsule balkanique commencent à découvrir, dans la question d'Orient, cette particularité que l'Europe, fort divisée quand il s'agit de la résoudre, du moins par rapport à elles, s'est mise d'accord pour la transposer. Cette question a trouvé le chemin de la sensibilité publique, il y a quelque soixante ans, grâce au romantisme, qui depuis l'a léguée à la philanthropie, et c'est aujourd'hui encore au titre humanitaire qu'elle se pose devant l'opinion. Auparavant, la politique l'avait idéalisée à sa manière, et élevée au rang d'un problème classique, en la présentant comme le perpétuel mobile de l'ambition des tsars. Et c'est ainsi que depuis près d'un siècle elle s'offre à nous comme un conflit entre les instincts généreux du monde civilisé et l'appréhension de compromettre l'équilibre européen : conflit qui procède, au fond, d'une idée commune, savoir que la marée ottomane, en se retirant, découvre une sorte de nouveau monde, dont les habitans, jetés hors de leur voie historique, en ayant perdu la trace, sont devenus en quelque manière les enfans trouvés de la civilisation européenne et attendent de son patronage la formule qui décidera de leur avenir.

La race jugo-slave, qui peuple la plus grande partie de cette péninsule, interprète autrement son histoire et sa vocation. Au temps où la sève grecque ne fournissait plus ni hommes de gouvernement ni soldats contre le péril turc en perspective, cette race commençait à s'organiser, déjà riche de héros, de traditions, d'épopées, déjà digne d'aspirer, à plus juste titre que les Moscovites

d'alors, à servir de lien entre l'Orient et l'Occident. Réfractaire, en général, aux influences féodales, elle avait même, plus que ce dernier, le souci de son unification, et, dès le milieu du XIVe siècle, elle la réalisait en partie sous le sceptre de Dusan, quand ce beau début de carrière historique fut interrompu par l'invasion. La race est condamnée de ce moment, et jusqu'aux temps modernes, à l'émiettement, à la servitude ou à la guerre. Enfin l'heure sonne où le monde chrétien, dont elle a payé la rançon, est en état d'intervenir. Quel est le sens de cette intervention, au regard de la génération nouvelle? Il acquitte une dette, et, en libérant, il se libère. Il ne crée pas un droit nouveau, dont il serait à la fois le législateur et le juge: c'est un droit ancien qu'il restaure, ou plutôt devant lequel il aplanit les obstacles de fait. Il délivre un idéal, et non pas seulement des corps.

Pénétrez dans la pensée intime de cette race : toute l'histoire de la péninsule, depuis soixante ans, se ramène à une contre-invasion de la chrétienté sur l'Islam. C'est Amurath II qui a été vaincu à Plevna. Certes, elle ne marchande pas au vainqueur les apothéoses. Partout où coule du sang slave, c'est une explosion d'allégresse et de solidarité ethnique. On pavoise à Agram comme à Cettinje et à Belgrade. Peu à peu, pourtant, le sentiment national se précise. Il tend à réintégrer sa forme traditionnelle. Il s'étonne de sentir de la contrainte, une sorte d'enveloppement au contact de la main libératrice. A l'école des grandes puissances, l'éducation de ces émancipés se fait promptement. Ils passent de la désillusion à la défiance, et jouent double jeu, parce qu'au fond, ils veulent vivre de leur vie propre. La Bulgarie de Stamboulof reçoit les avances de la Triplice, on crie à l'ingratitude : elle répond qu'elle est incomprise. La Serbie essaie de toutes les politiques : c'est qu'elle a un idéal que, hors d'elle-même, aucune politique ne se soucie de réaliser. L'intrigue les arme l'une contre l'autre, elles paraissent céder à l'intrigue : en réalité c'est une querelle atavique, un compte ouvert depuis la bataille de Veldboudj, en plein moyen âge, qu'elles ont à régler. Il ne leur suffit pas d'être affranchies : elles ont été et veulent redevenir *nations*.

Si l'on écarte ce point de vue, on ne saurait avoir, pour me servir d'un germanisme, une idée *objective* de la question d'Orient. Elle est née du jour où la conquête ottomane, en disloquant des formations politiques déjà très avancées, a retardé, non prescrit, au détriment de la race jugo-slave, le *processus* d'unification qui paraît décidément la loi commune. Elle sera résolue quand cette évolution logique aura pris fin. Même par des chemins détournés et en apparence excentriques, on y marche. Hors des Balkans,

on parle mission humanitaire ; dans la péninsule, droit historique ; ici, équilibre européen ; là, reclassement d'une race. Les cabinets échangent des notes. Les peuples, ou plutôt l'élite intellectuelle qui progressivement s'en dégage, commencent à plaider entre eux des procès de philologie et d'ethnographie. Un courant de vie morale s'est établi, charriant trop souvent des paroles de haine, des programmes de discorde, mais en somme fertilisant l'idée nationale, et rappelant à tous la source commune.

C'est la face interne du problème, qu'on pourrait énoncer ainsi : la race jugo-slave ressaisira-t-elle le fil de sa tradition historique — et comment?

Dans cette famille ethnique, éparse de la banlieue de Trieste à la Mer noire, diverse de religion, de culture, de conditions politiques, et dont chaque membre, Serbe, Croate, Slovène, Bosniaque, Monténégrin ou Bulgare, doit aux incohérences du passé une physionomie à part, le titre de frère aîné paraît bien appartenir au Serbe. Il le revendique hautement, et avec lui la mission de reconstituer la « Jugo-Slavie » autour de l'État qu'il a lentement et péniblement sauvé du chaos. Il envisage son histoire comme une trilogie dont le dernier acte doit tenir toutes les promesses du premier, après la terreur dont l'invasion a rempli le milieu du drame. Il en appelle à ses ancêtres, poursuivant, sous les Némagnides, la conquête de la péninsule balkanique, à la veille de la réaliser, victorieux des Bulgares, rivaux de Byzance, devenus un grand peuple sous Dusan le Grand, qui se fait couronner empereur des Serbes et des *Grecs*. A ce moment de l'histoire la « Grande Serbie », dont les limites nous paraissent aujourd'hui hyperboliques et arbitraires, comprend presque toute la péninsule, de Salonique et du bas Danube à la Bosna. L'empire des Balkans est fondé, ou bien près de l'être, vaste formation jugo-slave, façonnée par l'ethnographie plus encore que par la conquête.

Trente ans de divisions intestines et de luttes inégales contre les Turcs préparèrent la ruine de l'empire de Dusan. Il s'écroule à Kossovo, en 1389. D'abord vassale de la Porte, la Serbie, au milieu du xv° siècle, tombe au rang de pachalik. C'est la servitude, l'isolement absolu du monde occidental, contre lequel même elle est obligée de fournir des janissaires. Mais ni la langue, ni la religion, ni la tradition nationales n'ont été englouties : après quatre siècles, elles montent à la surface du gouffre ottoman et le frangent d'une écume d'indépendance. Dès 1803, à la voix de Kara-George et des Obrenovic, pendant que l'Europe est étourdie des noms d'Ulm, d'Austerlitz et de Wagram, les Serbes

se soulèvent. Une lutte commence, lutte obscure, prolongée jusqu'aux temps modernes, dont les épisodes et les héroïsmes échappent à notre Occident, encouragée par la seule Russie, qui mêle à son concours des intrigues et des réticences. Il faut approfondir cette histoire et s'identifier avec ses victimes pour saisir la différence des aspects que la question d'Orient revêt à leurs yeux et aux nôtres. Elles en ont senti le réalisme et l'acuité ; la génération de 1830, à laquelle nous en devons l'initiation, n'en a jamais connu que la névrose.

Ces souvenirs sont un facteur plus considérable qu'on ne pense des problèmes contemporains. Ni l'homme d'État ni le diplomate ne peuvent s'en désintéresser. Là-bas, ils font partie des premiers enseignemens que reçoit le peuple, par l'école ou par la presse. Ils entrent dans le bagage d'idéal dont tout candidat doit être pourvu, surtout dans un pays idéaliste jusqu'à la candeur. Ils deviennent familiers à tout homme qui sait lire, et par conséquent ils entreront de plus en plus dans l'actualité, à mesure que l'opinion s'élargira et prendra une assiette plus démocratique. Il s'est jadis produit chez nous l'inverse du phénomène qu'accuse en Serbie la marche des idées. Notre Révolution a coupé notre histoire en deux : tout au moins l'effort des politiciens tend-il à en persuader la génération nouvelle. C'est une invasion étrangère qui interrompt les destinées de la Serbie, s'appesantit sur sa vie nationale et risque de l'absorber : la préoccupation qui suit immédiatement la délivrance est de reconstituer l'unité historique du pays et de proclamer solidaires son passé et son avenir.

C'est l'émancipation des Balkans qui ouvre à ce beau rêve une porte sur la réalité. Or elle n'est pas le fait du monde latin : c'est *res inter Slavos acta*. Qui en bénéficiera, sinon le peuple le plus profondément slave de la péninsule, par la pureté de son évolution historique, — accomplie tout entière sur le seul théâtre de l'Orient, — par sa qualité d'ancien client et de coreligionnaire du peuple russe, dont les Croates, par exemple, ne professent pas le culte, répudient le calendrier, et ignorent l'alphabet ?

Plus encore, ce n'est pas seulement les armes à la main et avec le concours de la civilisation orthodoxe que la Serbie est parvenue à constituer un foyer jugo-slave indépendant : elle se dit le Piémont de la future unité ; elle en est surtout la Toscane. C'est un de ses enfans, Vuk, qui a unifié, fixé, érigé en langue classique tous les dialectes, — sauf le bulgare, — parlés, il y a quatre-vingts ans, par le monde des *raïas*, des serfs, ou des insurgés de la péninsule. Œuvre immense, qui embrasse la gram-

maire, la phonétique et la littérature, car c'est Vuk qui a réappris à la classe instruite les contes populaires et les chansons des ancêtres. Œuvre d'unification, même politique, qui a enfanté, en Croatie, « l'illyrisme », précurseur de Jellacic et de Strossmaier.

Titres anciens, affinités avec les Slaves du nord, restauration de la langue serbo-croate, parlée de Laybach aux portes de Sofia, par-dessus tout priorité, chèrement acquise, d'indépendance, ce sont les argumens sur lesquels ce peuple fonde sa « mission ». Cette mission, qui trouve naturellement presque autant de formules que d'apôtres, — parce qu'elle est disproportionnée aux moyens actuels de la Serbie, — tantôt appuie sur la donnée historique : et alors elle consiste à restaurer l'empire de Dusan ; tantôt sur la philologique : ainsi devraient être serbes toutes les régions où le serbo-croate est parlé ; tantôt enfin paraît s'accommoder aux circonstances, se restreindre à une poussée vers l'Adriatique ou l'Archipel : le rêve des États comprimés ou mal dessinés n'est-il pas toujours un littoral ? — Mais quelque expression que revête « l'idée serbe », — son *substratum* est précis, immuable, réfractaire à la transaction : la Serbie est le centre naturel, exclusif, d'une formation politique quelconque, fondée sur l'idée nationale jugo-slave. Hors d'elle et à plus forte raison contre elle, toute évolution de la race est, par avance, stérile. Rebelles à cette hégémonie, les peuples balkaniques seront, par le fait même, jouets ou complices des étrangers. Voilà le dogme ; et, sous ce rapport, il y a unité de vues entre les partis qui se disputent le pouvoir en Serbie. Les libéraux avec M. Ristic, les radicaux avec M. Pasic, élémens acquis à l'influence russe, et quelque peu grisés de « slavisme », ne sont pas plus affirmatifs que le parti de M. Garasanin, qui a longtemps incliné, par ailleurs, vers l'opportunisme occidental.

II

Doctrine ou aspiration, le « serbisme » trouve des adeptes hors des frontières territoriales du royaume. Comme il était difficile, après Slivnitza, d'y gagner les Bulgares, et, devant la résolution des puissances, d'ajouter au trouble de la Macédoine par une propagande intempestive, c'est vers l'Ouest, dans les provinces jugo-slaves de l'Autriche, que, depuis une vingtaine d'années, on cherche, de Belgrade, à accélérer son expansion.

De la Drave à la mer se développe en demi-cercle autour de la Bosnie le vieux royaume tri-unitaire, aujourd'hui tronçonné,

— la Croatie-Slavonie rattachée à l'État transleithan, la Dalmatie au cisleithan, — et le foyer séculaire de la famille des *Hrvat*. Entre les *Hrvat* (Croates) et les *Srb* (Serbes) il y a communauté d'origine ethnique, de langage, de mœurs et d'organismes primitifs. Les deux groupes ont grandi sous le système de la fédération patriarcale, entre tribus commandées par des *zupans* et constituées elles-mêmes par les *zadrugas*, sorte d'association rurale dont le type s'est conservé jusqu'à nos jours. Seulement le premier a reçu ses apôtres de Rome, par la Dalmatie, et dès 1102, en acceptant la suzeraineté de la Hongrie, a suivi sa fortune; l'autre, initié au christianisme par les Grecs, conserve son indépendance et la pure tradition nationale jusqu'à la bataille de Kossovo. Ce fut une véritable bifurcation de voies historiques : on en pressent les conséquences.

Les Croates d'aujourd'hui se font honneur de leur origine slave; mais ils reconnaissent qu'ils tiennent leur religion du monde latin, une partie de leur civilisation du monde allemand; que ce sont là des liens avec l'Occident, resserrés par l'histoire, où leur page, surtout militaire, montre confondues leurs destinées et celles de l'empire des Habsbourg. Une seconde nature s'est ainsi formée en eux, superposition d'atavisme accidentel à l'atavisme naturel. Au fond de l'idée serbe, il y a certainement répugnance à accepter l'unité de civilisation en Europe, défi du *slavisme* à l'occidentalisme, érection d'un autel contre un autel. Mais précisément les Croates, placés sur la frontière de deux mondes, tenant à l'un par le sang, à l'autre par l'adoption, souffrent violence et réclament, en leur qualité bizarre de Jugo-Slaves austro-latins, une autonomie au moins provisoire, qui sauvegarde leur équilibre moral.

Tel est le milieu dans lequel, sous l'égide de l'idée nationale, le serbisme cherche à s'implanter. Un autre caprice de l'histoire lui fournit les instrumens de pénétration. Les grandes invasions turques ont chassé dans le sud de la Hongrie et sur le territoire tri-unitaire, une foule d'émigrés serbes dont la grande préoccupation, jusqu'aux temps modernes, fut de conserver leur physionomie propre dans un milieu catholique et soumis, suivant les régions, aux influences germanique et italienne. Ils obtinrent de Léopold Ier une sorte d'édit de Nantes, constitution célèbre qui les autorise à élire un congrès national : ce congrès, — qu'il ne faut pas confondre avec le synode, — non seulement désigne le patriarche de Karlowitz, mais fonctionne à peu près comme une assemblée législative en matière religieuse et scolaire. Aux yeux des Serbes de Transleithanie, c'est le *palladium* de la liberté con-

fessionnelle, à tel point que le droit commun de la laïcisation les trouve plus récalcitrans que les catholiques. Sur le territoire croate-slavon ils ont protesté, il y a seize ans, contre les réformes du ban Mazuranic, substituant l'État au clergé dans la direction des écoles; aujourd'hui, dans le Banat, c'est-à-dire sur le territoire de la Hongrie, ils se considèrent comme lésés par l'introduction récente du mariage civil.

A l'abri de cette constitution, l'élément serbe d'Autriche ne s'est laissé ni convertir ni absorber. Trop faible numériquement pour faire figure d'État dans l'État, il reste du moins une entité politico-religieuse, un groupe original et distinct, par son culte, ses traditions, son alphabet, le tout identifié avec sa nationalité. Plus encore, au milieu des Croates, il est l'avant-garde vivante du chauvinisme de Belgrade — la *Serbie-programme* débordant les frontières de la *Serbie-royaume* — avant-garde parfaitement organisée, d'ailleurs, qui dispose de journaux sur le littoral, à Raguse, à Zara, comme à Agram et dans les anciens confins; dont le centre, au surplus, est à Novi-Sad (Neusatz), en pays hongrois, ce qui prouve, entre parenthèses, combien le serbisme est un et affecte de planer sur les divisions territoriales. A Novi-Sad paraît le *Branik* (*Défense*), organe du parti serbe modéré, dirigé par le docteur Polit; la *Straza* (*Sentinelle*) et la *Zastava* (*Drapeau*), feuille intransigeante, anti-croate et anti-magyare à la fois, dont l'ancien rédacteur en chef, M. Svetozar Miletic, qui fut député au parlement de Pesth, a passé plusieurs années dans les prisons hongroises. Novi-Sad est aussi le centre de la *Matica Srpska*, société littéraire que les symétries de la rivalité opposent à la *Matica Hrvatska*.

Cette rivalité de Serbes à Croates, quoiqu'elle couvât toujours, par les causes que l'on connaît, n'est devenue ardente que depuis une quinzaine d'années. C'est un phénomène remarquable, — et, pour l'avenir des Jugo-Slaves, rassurant, — qu'elle n'ait point résisté au premier souffle impétueux de nationalisme qui ait couru sur l'Europe. En 1848, le péril magyar trouva ces frères parfaitement unis et même fondus dans le sentiment de l'unité nationale. Comment l'entente serbo-croate, née de la solidarité ethnique, rajeunie par l'illyrisme, affirmée aux heures de crise et scellée sur les champs de bataille, va-t-elle donc s'affaiblissant, jusqu'à dégénérer en conflit, à partir du moment où, dans la vie constitutionnelle, les peuples trouvent mainte occasion d'assurer un développement pacifique à cette revanche de la voix du sang sur l'histoire?

Un publiciste philosophe et quelque peu fataliste, qui se couvre

du pseudonyme de Bogdanov, proteste contre la cause à la fois profonde et banale qu'on assigne à cette réaction : savoir que les Serbes et les Croates, malgré la communauté d'origine, sont devenus les avant-gardes de deux civilisations rivales. Il est faux, dit-il, que les uns évoluent dans l'orbite de l'Orient, les autres à l'Occident. Leur évolution s'opère, bon gré, mal gré, au sein du même monde, le *slavisme*, qui s'est précisément élaboré entre les deux autres. « Autrefois, — le passage nous semble caractéristique, — le *slavisme* était une nébuleuse, une masse indistincte et inordonnée, une mer ouverte aux vents et aux courans, l'arène de la lutte séculaire entre l'Occident et l'Orient. L'écho de cette lutte se conserve dans nos traditions, les signes en restent imprimés sur nos figures. Mais cette lutte est terminée. La masse, qui se balançait mécaniquement entre deux pôles, s'est animée ; un souffle de vie a passé dans cet immense corps et de la nébuleuse a fait un monde. Le slavisme est aujourd'hui un monde original, un troisième monde, un piton (*sic*) planté entre l'Europe et l'Asie. La pensée qui a présidé à cette évolution s'appelle *slavophilisme* et signifie : solidarité de tous les Slaves dans la défensive, conscience d'un passé et d'un avenir communs... Le *slavophilisme* n'est ni une idée politique ni une idée nationale, c'est une affirmation de l'entité slave à la face de l'Orient et de l'Occident. Il en résulte que tout Slave doit être slavophile et se rendre compte que son groupe est étroitement lié aux autres (1). » Aussi, M. Bogdanov refuse de voir, dans le conflit serbo-croate, autre chose qu'une question « psychologique ». C'est un phénomène commun aux peuples comme aux individus, la phase de la « dislocation » qui précède et présage l'heure de la décision et de la synthèse. Ce sont les « douleurs de l'enfantement » annonçant que l'être nouveau est proche. Nébuleuse et psychologie, c'est bien, en effet, ce que nous entrevoyons tous, sur les plans lointains de l'histoire. Toutefois la génération actuelle aura peine à se contenter de l'explication. Ce qui l'intéresse, c'est la phase à laquelle elle assiste : et ici nier le conflit entre l'Occident et l'Orient serait aller contre l'évidence.

Il naît d'abord de la différence des religions, et il est difficile de descendre dans les détails sans trouver, derrière chaque acte d'hostilité, la défiance réciproque du prosélytisme. Dans le monde slave, les catholiques croates se sentent une minorité si infime qu'ils appréhendent d'être nivelés par l'orthodoxie. Dans leur monde à eux, c'est-à-dire dans les limites de l'ancien royaume

(1) Bogdanov, préface de *la Pensée balkanique à travers les âges.*

tri-unitaire, ils sont au contraire assez compacts pour inspirer de la crainte à la minorité du rite grec. A entendre les Serbes, — dont le clergé, certes, n'est pas exempt d'intolérance et de passions, — deux faits considérables, dans la seconde moitié de ce siècle, ont ouvert à la propagande catholique la porte des Balkans, et menacé, par conséquent, un domaine réservé, suivant eux, à la seule orthodoxie. La guerre de Crimée fit prédominer l'influence française à Constantinople, et, sous notre drapeau, un courant de missions et d'œuvres catholiques s'établit dans la péninsule. Dans ce courant, affirment-ils, sans d'ailleurs trop préciser, s'insinua naturellement, à la voix de Rome, le clergé croate. La guerre de 1870 a bien rendu l'hégémonie, dans ces régions, au peuple russe, c'est-à-dire au rite grec; mais le catholicisme n'aurait fait que changer d'auxiliaire politique; il pénètre à présent dans le même domaine, sous le couvert de l'Autriche, que le Congrès de Berlin y a brusquement implantée. — Voilà les voies si redoutées de la « latinisation ». On verra plus tard combien les Serbes en exagèrent la largeur.

Il faut convenir cependant que, sous ces influences extérieures, ou plutôt par un simple effet d'atavisme professionnel, le clergé catholique, — à l'exception de Mgr Strossmaier et de quelques esprits supérieurs, — a manqué maintes fois de cette mesure à laquelle nos vieilles sociétés le rappellent si rudement. Après la chute du ministère Bach, il n'a pas eu la main maternelle, autour du berceau de cette idée nationale, qui sortait de l'absolutisme frêle et presque bégayante. En Dalmatie surtout, terre couverte d'évêchés et de couvens, que sa priorité de conversion au catholicisme, la longue domination de Venise, et un large dépôt de mœurs d'outre-mer semblent avoir fertilisée en vue d'influences « cléricales », il se jeta avec ardeur dans la politique et découvrit des précisions malencontreuses. Le point de départ de ce mouvement était l'idée illyrique, le jugo-slavisme de Jellacic et de Strossmaier, dont la pointe, tournée contre l'étranger quel qu'il fût, avait à expulser, dans cette province, le parti dit *autonome* ou italien. Au début, la minorité slave de la Diète dalmate, brillante, énergique, et qui va, en moins de dix ans, conquérir la majorité, se tient à cette idée ou plutôt à ce sentiment fondamental. Prêtres et laïcs, catholiques et orthodoxes en soignent la croissance avec une sorte de tendresse, la préservent des souffles particularistes, qu'ils viennent de la religion ou de l'histoire. Elle a un organe, le *Narodni list*, dont le rédacteur en chef, le professeur Nodilo, évite soigneusement d'employer et même a reçu l'ordre de biffer le mot *Hrvatska* (*Croatie*), auquel il sub-

stitue celui de *Narod* (*Nation*). Prudemment, on s'en tient encore à la nation anonyme. Pourtant il y a du « croatisme » dans l'air. Ce succédané du nationalisme, c'est le flair du théologien qui le découvre. Il ne lui échappe point, à lui, que l'étoile du catholicisme risque de se voiler devant les rayons du slavisme intégral. De là le besoin d'un idéal dissident, dont le caractère spécifique serait l'accord de la foi latine et du culte national dans une patrie restreinte au royaume tri-unitaire. C'est dans cet esprit que le plus éminent des prêtres dalmates mêlés à la vie politique, Pavlinovic, accentue la propagande et, par ses célèbres *Razgovori* (*Conversations*) avive la querelle, qui, de fait, a duré jusqu'à nos jours.

En Croatie-Slavonie, le clergé est moins véhément. Strossmaier entend trop largement la question politique pour souffrir qu'elle dégénère en conflit de religions. Mais dans ce foyer de culture plus intense, ce sont les tribuns, les journalistes, les pamphlétaires, tous épris de « droit national » et enclins aux grandes enjambées sur les terrains brûlans, qui vont, sous forme d'attaques ou de répliques, poser, devant les Magyars, une question que les Jugo-Slaves eussent dû résoudre à l'unanimité contre eux. Effets excusables, au surplus, de la nouvelle conformation des cerveaux. La génération de l'illyrisme, qui s'était laissée bercer, avec Louis Gaj, dans un rêve un peu romantique, a fait place à celle de 1848, et le cliquetis des mots introduit la dissonance dans le vague et harmonieux *andante*.

Vuk avait déposé dans son œuvre une tendance politique, un de ces systèmes auxquels les savans s'abandonnent d'autant plus volontiers qu'ils laissent à d'autres le soin d'en poursuivre l'application. Il considérait comme « terres serbes » toutes les régions où l'on parle la langue par lui restaurée, et, *lato sensu*, nationale. La formule fit fortune parmi ses compatriotes. Un professeur de l'Université de Vienne, Miklosic, au nom de la haute science, lui donna son approbation. C'était attirer sous le sceptre de la philologie plus que n'avait atteint celui des Némagnides, car Dusan lui-même n'a jamais régné en Croatie. C'était surtout jeter un mot malheureux dans une société où l'emploi simultané de l'alphabet cyrillique et de l'alphabet latin, à défaut d'autres avertissemens, devait donner à réfléchir au philologue. En développant sa pensée, avec tous les soubresauts dont les copistes d'un homme de génie sont capables, les disciples de Vuk la rendirent provocatrice et prétendirent ôter aux Croates jusqu'à la fierté d'avoir un nom.

Le plus clair résultat de ces théorèmes politiques, qui se

rattachent par un fil brillant, mais trop ténu, à leur axiome, est de provoquer des réactions. La Croatie, qui venait de fournir un si rude élan en 1848 et possédait Strossmaier, ne se résigna pas à cette absorption, même idéale. Starcevic débuta, dans la vie publique, par une brochure très vive, *Ime Srb* (*le Nom serbe*), dans laquelle il prenait, au profit du nom croate, le contre-pied de la théorie de Vuk. La presse quotidienne de son pays, quoique divisée sur des questions locales (1), tomba d'accord pour entretenir cette polémique. Rien n'est acharné, entre peuples jeunes, comme ces duels d'abstractions, auxquels les tempéramens et les religions dissidentes ne servent pas seulement de témoins. Le moindre incident les envenime, et quand une voix supérieure est parvenue à contenir l'irritabilité des hommes, ils trouvent des alimens nouveaux dans la malice des événemens.

L'événement voulut que l'Autriche, humiliée à Sadowa par l'Allemagne du Nord, finît par accepter d'elle une alliance, des compensations et le rôle de sentinelle de l'Europe centrale dans les Balkans. L'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, en 1878, inaugura cette politique, désormais militante contre les Slaves; et Slaves eux-mêmes, compromis par la force des choses et la rigueur du lien loyaliste dans le *Drang nach Osten*, les Croates se trouvèrent en fausse posture devant leurs frères de l'extérieur. Strossmaier avait pu, jusqu'alors, conjurer la scission, en dépit d'incidens irritans, tels que les réformes de Mazuranic et l'incorporation des anciens confins à la Croatie. Son influence fut impuissante à partir du jour où l'Autriche tint garnison à Serajevo.

III

Quand le corps d'occupation eut balayé, en Bosnie et en Herzégovine, les dernières bandes d'irréguliers plus ou moins soudoyés par la Porte, le monde jugo-slave, fidèle à son point de vue, qui exclut volontiers le droit nouveau des puissances, se sentit moralement réintégré dans une partie de son patrimoine, et ne se posa guère qu'une question : Au profit immédiat de quel groupe cette revanche de Kossovo?

Cette question, les Serbes la résolvent le plus aisément du monde. La genèse de leur « idée » le fait pressentir. Pour eux, la dévolution actuelle de la Bosnie et de l'Herzégovine ne marque qu'un temps d'arrêt dans la marche à l'unité que leur vocation

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1895 : *La Hongrie et l'opposition croate.*

historique est de conduire. Ainsi doivent l'entendre les Croates, quoique sujets de l'Autriche, sous peine de passer les bornes excusables du délit d'opinion. D'abord un nouvel élément a surgi dans la querelle de famille : il faut prendre parti pour ou contre un tiers, accepter ou répudier son installation en Bosnie, dont l'effet, si elle dure, ne peut être que d'affaiblir les Jugo-Slaves et compromettre leur *devenir*. Ensuite, au sein de la famille même, les Croates n'ont été coupables, jusqu'ici, que de prétentions à l' « unité ethnographique » : défection morale, à coup sûr, mais qui leur reste propre, dans l'orbite de laquelle ils n'ont entraîné personne. S'ils répandent le « croatisme » dans la province occupée, ils écartent de nouveaux frères du foyer historique de Belgrade, privent la race de tout principe directeur, de toute politique vraiment nationale, la relèguent, elle, première intéressée à la question d'Orient, à je ne sais quel rôle subalterne et misérable, et sous cette forme encore, se rendent les complices de l'étranger.

Ce qui justifie la ténacité des Serbes à plaider leurs titres sur la Bosnie et l'Herzégovine, c'est le sentiment que l'hégémonie, dans la future entité jugo-slave, est dévolue d'avance à qui saura s'en emparer. Elles constituent une terre vierge, ou plutôt dont la virginité est à refaire, qui n'est pas seulement digne de tenter le pionnier agricole ou l'industriel : des découvertes y attendent l'économiste, et même des prosélytes, l'apôtre. Elles sont aptes à recevoir et à écouler tous les produits, soit par la Save, soit par la mer, que relie déjà la ligne Brod-Serajevo-Metkovic; placées, pour ainsi dire, sur la ligne de partage des religions latine et grecque, des influences et des modalités de civilisation qui s'y rattachent. La puissance qui les possède domine et attire en quelque sorte la Dalmatie, par une affinité géographique évidente entre l'intérieur et la côte. — Ici encore, après les barbares, les Turcs, qui ne surent jamais qu'envahir et dépecer, et d'ailleurs, sur le littoral de l'Adriatique, étaient contenus par la puissante rivalité de Venise, ont détruit une de ces belles formes classiques que les Romains, conquérans d'une autre envergure, savaient assigner à la division du monde. Sous Rome, la Bosnie est la *Dalmatia interna*, peuplée de colonies et de postes militaires, communiquant avec la mer et reliés à la civilisation par des ports florissans. Après quinze siècles, la vérité géographique et économique reste immuable. Le progrès du pays et tout particulièrement l'essor du commerce *local*, sont incompatibles avec la séparation de ce que la nature a uni. Sans doute, l'Autriche, éprise du *Drang nach Osten*, ne voit dans la Bosnie qu'un

pont entre ses besoins d'expansion et les marchés de l'Orient. Mais chez les Jugo-Slaves, qui aspirent à l'autonomie et la sentent solidaire de l'indépendance économique, c'est la poussée vers la mer, le rattachement du littoral à l'intérieur, qui concrète les ambitions, et pour le moment les met aux prises (1).

Dans la pratique, les Croates n'avaient ni moyens ni motif de protester contre l'œuvre du Congrès de Berlin. Ils l'envisagèrent sous ce rapport que, donnant de nouveaux sujets jugo-slaves à la couronne, elle fortifiait leur situation ethnique au sein de la monarchie. Ouvrir les bras à ces Bosniaques, frères de race et de langue ; les attirer au foyer national déjà constitué en Croatie, qu'ils pouvaient aborder sans faire acte de rebelles; escompter même leur concours, en vue des formations politiques de l'avenir, c'était obéir, en somme, à des mobiles raisonnables et humains. Cette attitude n'implique pas, tant s'en faut, qu'on adhère à l'esprit du *Drang nach Osten*, mais plutôt qu'on cherche à en tirer parti contre lui-même. On a beau appeler les Croates « Polonais du Sud », — et leur qualité de catholiques souligne ce rapprochement, quasi injurieux dans le monde slave, — ils répondent qu'ils se bornent à se développer dans leur sphère, déterminée par des frontières territoriales qu'il ne dépend pas d'eux de rectifier; et que ceci, loin de desservir les intérêts supérieurs de la race, préserve au contraire la Bosnie de l'isolement. De ce besoin d'assimilation est sorti le programme de Starcevic, devenu celui de l'opposition réunie (2). Le « croatisme » avait trouvé sa formule : autonomie et unification des Jugo-Slaves dans les limites de l'empire austro-hongrois, même reculées par le Congrès de Berlin. Là est l'hérésie, aux yeux du « serbisme », qui exige à l'encontre la subordination de tous les intérêts jugo-slaves particuliers à l'intérêt général dont il s'adjuge le dépôt. Qu'on suppose, autour de ces deux thèses, une alluvion de citations archaïques, de propos amers, d'intentions méconnues ou mal dirigées, le tout voilé d'un idéalisme honorable, qui ne laisse

(1) Cette affinité géographique entre la Bosnie et la Dalmatie a été reconnue par Andrassy, qui disait aux Délégations, en novembre 1878 :

« Notre province maritime est une étroite langue de terre qu'on pourrait comparer à une palissade. Tant qu'elle a eu pour *Hinterland* un pays tranquille — et c'était le cas de la Bosnie, sous la domination turque — elle était apte à remplir, et elle a rempli, en effet, ce rôle. Mais si cet *Hinterland* eût été l'objet d'une dévolution qui emportât en soi une idée d'agrandissement basée sur l'affinité ethnographique (allusion transparente aux revendications serbes), la Dalmatie fût devenue un rempart impossible à défendre, et je puis déclarer à la haute Assemblée, maintenant que ce danger a disparu, que la perte de cette province n'eût plus été qu'une question de temps. »

(2) V. dans la *Revue* du 15 septembre 1895, *La Hongrie et l'opposition croate.*

pas d'arracher des sourires à la gravité des diplomates austro-hongrois, on aura la physionomie du différend, et son esthétique, pour ainsi dire. Restent les effets politiques, qui ne manquent d'intérêt ni pour l'Autriche ni même pour l'Europe.

IV

L'intérêt positif de ce conflit, sa traduction fréquente en faits, — beaucoup plus irritans que les excommunications d'académie et les polémiques de journaux, — son importance enfin, au point de vue des relations tant intérieures qu'extérieures de l'Autriche, viennent de ce que le *serbisme*, par les causes que nous avons indiquées, déborde ses frontières naturelles et agit incessamment au sein même des provinces jugo-slaves de l'empire. En Croatie-Slavonie, sur le littoral dalmate, même en Bosnie-Herzégovine, deux courans d'esprit national, qui ont absorbé presque toutes les tendances particularistes, se traversent et se neutralisent. Les qualifications de *Croate* et de *Serbe* y ont passé dans le langage usuel, dépouillées de leur sens géographique, et s'y emploient comme synonymes de partisan de la solution *starcevicienne* ou d'adepte de l'école de Belgrade. On est l'un ou l'autre, dans ces régions, à peu près comme on est monarchiste ou républicain en France. Seulement l' « opinion », ici, est tenue d'autant plus haut qu'elle constitue la formule même du patriotisme. — « Vous êtes Bosniaque? demandait tout récemment l'empereur à un étudiant de l'Université d'Agram. — Oui, Majesté, *Croate* mahométan de Bosnie. » La nationalité abstraite, le culte, l'origine, tel est l'ordre qu'adoptent généralement les individus, pour se classer dans la société jugo-slave contemporaine.

La lutte se ressent naturellement du relief inégal que présente le champ de bataille. Sur le territoire de la Croatie-Slavonie, nous sommes en pays transleithan, parlementaire, incommodé, au surplus, par le magyarisme et sa propre constitution. Ici, point de groupe qui milite ouvertement en faveur de « l'idée serbe »; dépouillée de ses voiles, elle aurait un caractère insurrectionnel. En revanche, près du tiers des électeurs s'inspirent de cette idée, et croient la servir, précisément par une affectation de loyalisme outré, en prenant parti pour le gouvernement contre la réaction patriote. C'est depuis l'occupation de la Bosnie que cette tactique a été adoptée. La première victime en fut Mazuranic, qui dut résigner ses fonctions de ban en 1879. Dès l'instant que les « frères » Croates tendaient à s'isoler, il fallait empêcher chez eux une formation politique quelconque. Le *serbisme* méconnu tour-

nait d'abord son aiguillon contre ces égarés, pour les ramener au sillon hors duquel, suivant lui, on ne travaille pas pour la patrie commune. Cet élément serbe, depuis qu'il est fondu dans le parti *magyaron*, n'a en propre ni une histoire, ni un orateur, sauf peut-être M. Jovanovic, qui s'est distingué quelquefois par son indépendance. La religion est le *criterium* presque infaillible auquel on reconnaît ces gouvernementaux par irrédentisme : ce sont en général les orthodoxes; ils dominent dans le Syrmium et les Confins militaires, sauf à Brod et à Karlovatz, qui élisent à présent des députés de l'opposition.

La Dalmatie est placée sous le régime cisleithan : autre système de gouvernement, autres conditions politiques. L'Autriche, à la différence des Magyars, se borne à administrer, assez négligemment du reste, et n'intervient guère dans les luttes électorales que pour rétablir l'équilibre entre les partis, quand il arrive qu'il soit rompu par le jeu de la propagande ou du hasard. Ces partis sont au nombre de trois ; car Serbes et Croates ont à compter, sur le littoral, avec les débris de l'*autonome* ou italien, qui se recrute encore dans la classe aisée et chez les commerçans des villes.

Le conflit se présente donc ici sous une forme plus abstraite et n'est pas envenimé, comme en Croatie, par ce fait irritant et permanent que des Slaves favorisent, contre d'autres Slaves, l'oppression d'un gouvernement étranger. En revanche le caractère méridional de la population et la fougue du clergé catholique lui donnent un coloris inconnu aux climats du nord. Les batailles électorales, qui se livrent autour de citadelles minuscules, quelquefois dans le rayon de vieux hôtels de ville, imprégnés d'art et de souvenirs italiens, semblent des tumultes rajeunis des républiques du moyen âge, où chaque groupe de paysans et de bourgeois, précédé de sa bannière et défilant à son rang, tempère d'une sorte d'instinct scénique et corporatif les exubérances du Slave grisé de soleil.

C'est en Dalmatie surtout qu'on remarque la pénétration du conflit politique dans la vie municipale et même privée. Presque chaque citadin se croit tenu de s'incorporer à un parti et d'en observer l'étiquette. Il n'est guère de ville qui n'ait deux cercles : l'un c'est la *citaonica* : il est fréquenté par les Croates; l'autre la *stionica* : c'est le rendez-vous des Serbes. Lorsqu'il y a réception, bal ou anniversaire, le premier se pavoise aux couleurs de la Croatie : bleu, blanc, rouge, disposées dans le même ordre que les nôtres, mais perpendiculairement à la hampe; l'autre arbore des couleurs identiques, mais disposées autrement, car la couleur

blanche est en bas : c'est l'étendard de la Serbie. Les *autonomes* se tiennent au pavillon dalmate et, quand ils n'ont ni terrasses ni balcon, demandent pour lui l'hospitalité à la *stionica*. La musique, sur ce littoral, aigrit, comme partout, les mœurs politiques : où l'art découvre les élémens d'une fanfare, immédiatement il s'en crée deux, et ce n'est pas une petite affaire pour les *podestats* de régler les préséances. Les salons sont aussi serbes ou croates : on saisira d'emblée leur nuance aux lettres de faire-part qui traînent sur les guéridons; il est rare qu'un Serbe annonce un mariage ou un décès en autres caractères que les cyrilliques, tandis que ses adversaires usent uniformément des latins. C'est, du reste, comme en Croatie, l'effet de la corrélation étroite entre le culte et l'opinion.

Le paysan catholique est, en général, un Croate ardent. C'est son curé, jusqu'à l'année dernière, qui l'a mené à la bataille, d'accord, au surplus, — chose rare, — avec l'instituteur : ces fonctionnaires n'étant guère tracassés par le gouvernement, suivent leur penchant, c'est-à-dire leur religion. Grâce à l'appoint des campagnes, la statistique antérieure aux élections de 1895 accusait vingt-cinq Croates à la Diète de Zara sur quarante-deux sièges. De cette députation émergeaient le très regretté docteur Klaic, président du groupe slave au Reichsrath, mort l'année dernière, et l'abbé Bianchini, qui s'est donné pour tâche d'enfoncer dans la terre dalmate le *starcevicianisme* et de lui assurer la rigidité d'un dogme.

Son parti, d'accord avec les *starceviciens* de Croatie et même de Bosnie, a tenu, en mai 1893, un congrès dans la ville de Fiume. On s'y préoccupa de développer et vivifier la formule du philosophe d'Agram. Et ce qui montre combien la mégalomanie du *serbisme* est contagieuse, il s'en fallut d'une voix qu'on ne déclarât le Montenegro « terre croate. » Ceci passait les bornes de l'amplification tolérée dans les travaux d'une constituante sans mandat. Bianchini et son groupe furent mieux inspirés, l'année suivante, en proposant, à la diète de Zara, le vote d'une adresse à la Couronne réclamant l'union de la Dalmatie à la Croatie. C'était donner à la théorie, jusqu'alors cantonnée dans les congrès et dans les journaux, la consécration parlementaire. La Diète y était préparée. Elle nomma même une commission chargée de mettre l'adresse au point et de présenter un rapport dans les vingt-quatre heures; mais le ministère viennois, prévenu dans l'intervalle, prononça par télégramme la clôture de la session. C'est le pur procédé autrichien; nous avons vu récemment, par le refus de sanctionner l'élection du docteur Lueger, qu'il ne

sert point à calmer l'ardeur des seules assemblées provinciales.

Dans le fond, cette annexion à la Croatie, en principe juste et désirable, n'est pas considérée comme opportune par tous les patriotes dalmates. Ceux qui ont, en politique, la notion de l'heure, sentent qu'un pas aussi hardi vers le fédéralisme ne peut se faire que sur les débris de la constitution actuelle. Les Magyars s'y opposeront de tous leurs moyens : quelque convoitise qu'excite en eux le rattachement du littoral à la Transleithanie, — ils se sont découvert, depuis l'occupation de Fiume, une vocation impérieuse de peuple maritime, — ils ne se soucient point d'amener sur les bancs de la Diète d'Agram un renfort considérable à l'opposition. D'un autre côté, la perspective d'attirer la magyarisation chez soi, avec toutes ses conséquences politiques et économiques, n'est pas pour rassurer, en Dalmatie, l'élément circonspect, qui reconnaît n'avoir guère à reprocher au régime cisleithan qu'un peu de morgue et de somnolence administratives. Sans doute le jour où la parole sera aux nationalités, dans l'empire austro-hongrois, les modérés et Bianchini tomberont d'accord sur les frontières de l'État « croate ». Seulement celui-ci promène le grattoir sur la carte constitutionnelle, ceux-là attendent paisiblement qu'elle soit usée. C'est ici comme partout le vieux conflit du radicalisme et de l'opportunisme.

Il vient précisément d'éclater à l'occasion du renouvellement de la Diète, au cours de l'été de 1895. Pour la première fois, depuis douze ans, on a vu la fraction modérée du parti croate, sous l'impulsion de Klaic, déclarer la guerre aux radicaux et accepter contre eux le concours d'adversaires jadis communs. Dans les campagnes de Zara, elle a fait sans scrupule alliance avec les *autonomes*, et dans celles de Sebenico, avec les Serbes. Il semble que tout le monde soit tombé d'accord pour écarter le groupe Bianchini, tout au moins pour le ramener au-dessous du *quorum* de voix nécessaire, d'après le règlement de la Diète, au dépôt des propositions. Ce *consortium*, approuvé du gouvernement local, qui a mis largement à son service la pression administrative, n'est pas parvenu à empêcher l'élection de Bianchini, et, par l'inutilité de ses efforts, lui a même préparé une sorte d'apothéose. Cependant le parti personnel du tribun se trouve réduit à trois membres, son chef compris, autant dire à l'impuissance. Cette réaction, que jugent sévèrement certains patriotes, à cause des compromissions qu'elle a souffertes, et qui, sans aucun doute, lui seront reprochées dans l'avenir, n'a pas été provoquée seulement par les allures incommodes de Bianchini. On y voit poindre l'esprit de l'Occident, une nuance de fatigue engen-

drée par la perpétuelle immixtion du clergé dans les affaires politiques; c'est un peu la jeunesse ecclésiastique ardente, cette fois plus que jamais, qui vient d'être battue avec les candidats de son *leader*. Évolution caractéristique, et qui peut être féconde, surtout si l'on replace à leur rang, dans le mouvement national, les survivans expérimentés, tels que le comte Vojnovic, du groupe qui fut son initiateur. Car l'élimination des passions religieuses en Dalmatie et de l'élément qui les entretient s'impose à qui cherche l'apaisement entre Serbes et Croates. Si dure que puisse paraître cette vérité à des hommes qui ont apporté leur contingent d'intelligence et d'efforts à la renaissance nationale, celle-ci ne peut attendre son épanouissement que de mœurs politiques dans lesquelles le « cléricalisme » cessera d'être, de part et d'autre, un épouvantail.

Si une détente est en perspective, sur le littoral, aux dépens de l'influence du clergé, la Bosnie et l'Herzégovine, au contraire, traversent la phase de l'enfantement des opinions autour des rivalités confessionnelles. « L'idée nationale, disait justement, cette année même, l'*Obzor*, y commence à peine le *processus* de sélection et de cristallisation qui est terminé presque partout. » Appliqué à ces provinces, le mot de situation politique sonnerait faux. Plus du tiers de la population (600 000 âmes) n'a guère d'autres besoins intellectuels et sociaux que ceux dont elle a hérité de ses ancêtres, et par conséquent de l'islamisme; la grande majorité des chrétiens, soit du rite latin, soit du rite grec, est pauvre, illettrée, déprimée par un long servage. Ce que nous appelons le droit moderne, en particulier celui de suffrage, l'Autriche s'est bien gardée de l'importer dans sa nouvelle conquête : presque personne n'eût su le comprendre, et, à plus forte raison, s'en servir. M. de Kallay s'est borné à un essai de suffrage municipal, à Serajevo, signalé, dès 1885, par M. de Laveleye; depuis, rien qu'une vague promesse de l'étendre, sans précision de conditions ni de temps, formulée, l'année dernière, au cours des travaux des Délégations. Par sa composition ethnique, la Bosnie est même réfractaire à une sorte de guerre entre clans ou tribus, forme primitive des démêlés politiques; car si cette province est, comme la Macédoine, un véritable carrefour de religions, en revanche la population y est homogène, du fait de son origine slave, et de la centralisation despotique du régime turc.

Catholicisme, islamisme, orthodoxie, tels sont donc les véritables compartimens du cadre moral et social de la Bosnie. L'élément catholique (300 000 âmes environ) s'inspire d'un clergé mili-

tant. Avant l'occupation, les fonctions de curé étaient exercées par les franciscains, en vertu d'anciens firmans obtenus sur l'intercession de la république de Raguse. La Propagande administrait ce diocèse *in partibus*. Depuis, un siège archiépiscopal a été fondé à Serajevo, et deux évêchés à Banjaluka et à Mostar. L'archevêque actuel, Mgr Stadler, est un prélat universellement considéré dans les pays jugo-slaves. Il s'est appliqué, malgré l'opposition des franciscains, à constituer en Bosnie un clergé séculier. Son but est d'édifier sur de solides assises le catholicisme, dans cette province où les Turcs, autrefois, ne faisaient que le tolérer, et que les chrétiens du rite grec peuplent en grande partie. Le patriotisme de Mgr Stadler est à la hauteur de son tact épiscopal. Uni de cœur et d'opinions avec Mgr Strossmaier, il se tient à distance des doctrines irritantes, plus encore des polémiques que, dans son diocèse surtout, elles risquent d'engendrer. Du reste, il n'y a pas, à proprement parler, de parti croate en Bosnie. Il y a seulement, dans la classe des commerçans, des propriétaires, surtout dans les rangs du clergé, des *starceviciens* ardens, en relations avec leurs coreligionnaires politiques de Croatie et de Dalmatie, qui cherchent à faire des recrues chez les musulmans et ont déjà comité à Serajevo et organe à Mostar.

L'élément musulman, et surtout la classe des *begs*, se montre, en général, satisfait de l'Autriche, qui respecte, — même avec affectation, — son culte, touche le moins possible à l'unité de son droit (à la fois civil et religieux), enfin favorise incontestablement le progrès économique. La prédication d'une guerre sainte, aujourd'hui, trouverait peu d'écho, sauf peut-être dans la région montagneuse qui s'étend au sud-est de Serajevo, vers Novi-Bazar. Ce sandjakat de Novi-Bazar est au surplus une zone doublement dangereuse pour l'influence autrichienne ; car — sans compter les retours éventuels du fanatisme musulman, — c'est vraiment, comme disent les Jugo-Slaves, le *knin* (piton) enfoncé entre deux fractions du monde orthodoxe, par-dessus lequel Monténégrins et Serbes peuvent un jour se donner la main.

Aussi l'élément orthodoxe, en Bosnie, fixe-t-il de préférence l'attention de l'Autriche, encore que, fidèle à ses maximes, elle le traite quelquefois d'autant mieux qu'elle le suspecte davantage. C'est le groupe le plus nombreux, le plus animé aussi contre les musulmans, qui vivent au contraire en bonne intelligence avec les catholiques. Enfin c'est le seul qui subisse, grâce à la solidarité confessionnelle, l'influence d'États protestataires contre l'occupation autrichienne. L' « idée serbe », ici, ne se présente plus de biais, comme en Croatie et en Dalmatie, où elle se borne à gêner

un mouvement national. Elle revendique un territoire, et, dans la mesure des moyens rudimentaires dont elle dispose, fait appel au sentiment populaire de l'arrêt du congrès de Berlin.

Le haut clergé se défend de recevoir les directions morales de Belgrade ; le métropolitain du rite grec de Serajevo et les évêques de Donja-Tuzla et de Mostar sont même fort en cour auprès du gouvernement local. Dans la masse orthodoxe, au contraire, ces directions sont d'autant mieux acceptées qu'ici le loyalisme, vis-à-vis de la couronne impériale, n'a ni fondement ni histoire. Il lui manque même des titres à l'actualité. Les musulmans sentent très bien que la contre-invasion chrétienne est définitive. Réalisée par une grande puissance, et à son profit, elle leur apporte, en somme, un régime beaucoup plus libéral que celui qu'ils pourraient attendre des Serbes, enclins à faire peser sur l'islamisme une politique de fils d'opprimés. Enfin l'attitude du gouvernement rend la transition supportable à leur fatalisme. — Dans l'orbite de l'Autriche, les catholiques trouvent leur place naturelle, une sorte de Jugo-Slavie latine toute constituée, au total sécurité et patrie. Rien, au contraire, hors la volonté des diplomates de Berlin, n'explique le *statu quo* aux yeux des orthodoxes. Leur émancipation leur paraît incomplète, tant qu'on ne les restitue pas au monde dont ils sont issus. La religion, l'atavisme, l'alphabet, le calendrier, tout leur est commun avec les Slaves d'Orient.

L'auxiliaire le plus utile du gouvernement, c'est l'état d'esprit « bosniaque ». Il rallie cette partie de l'ancienne génération qui ne se sent, dans les moelles, ni Serbe ni Croate : soit la majorité des musulmans, et, chez les chrétiens, les tièdes, les simples, l'élément sans patriotisme ou borné au patriotisme local. La nouvelle est soigneusement élevée dans ces sentimens incolores et conservateurs. Dans les écoles de l'État, on n'enseigne que l'histoire *bosniaque*, et la grammaire « de la langue du pays » (*Landes-Sprache*), qui s'appelle naturellement serbo-croate à Belgrade et à Agram. Les écoles confessionnelles qu'on tolère aux orthodoxes, et qui portent même officiellement le nom de *srpsko pravoslavna skola*, soutiennent avec peine cette concurrence. « Il faut convenir, écrivait dernièrement, dans la *Hrvatska*, un mahométan de Bosnie qui signe *Fehim*, que jusqu'à l'occupation, chez nous, l'idée de nationalité n'existait pas. Nos compatriotes s'appelaient Bosniaques ou Herzégoviniens, et la langue du pays *naski* ». — *Naski* est un substantif formé du pronom *nôtre*, fréquemment usité chez les Jugo-Slaves, et bien caractéristique d'une race encore résignée, faute de mieux, à la patrie anonyme.

— « Mais depuis, ajoute le correspondant, on a commencé à lire, à écrire, à prendre intérêt aux journaux, et naturellement cette question est venue : *qui* sommes-nous et *où* sommes-nous ? »

A cette question, l'école d'Agram et celle de Belgrade répondent par des systèmes. Un petit journal, le *Bosnjak* (*Bosniaque*) « politique, récréatif et instructif », se permet de les trouver nombreux et peu désintéressés : « Les uns disent que la Bosnie est Serbe jusqu'au fleuve Verbas, et croate au delà. Les autres qu'est serbe tout Bosniaque qui écrit avec la *cirilica* (alphabet cyrillique), — Croate, celui qui se sert des caractères latins. Dans une troisième opinion, on soutient que toute la Bosnie est serbe ; dans une quatrième, qu'il n'y a chez nous que des Croates... La vérité est que nous ne sommes ni l'un ni l'autre : nous nous appelons et nous resterons *bosniaques*. » Si le rédacteur ajoutait : du reste, le « bosnisme » n'est qu'un dérivé du « jugo-slavisme », il exprimerait une pensée judicieuse et donnerait même une excellente leçon à ses confrères serbes et croates qui égrènent leurs loisirs en discutant des questions de mots. Mais l'esprit de ces assertions, par rapport à la race, est séparatiste. Les hommes d'État d'Autriche-Hongrie le savent et s'en félicitent. On leur fait honneur quelquefois — et on a raison — du doigté qu'ils apportent au maniement du pays le moins homogène de l'Europe ; mais il faut avouer qu'ils sont servis par certains enchevêtremens qu'il suffit de ne point toucher, pour obtenir la réputation d'habile homme.

L'Autriche, en somme, a trouvé triple bénéfice dans l'occupation de la Bosnie. Le plus apparent consiste en une extension de territoire et d'influence du côté de l'Orient ; l'autre à barrer la route aux Serbes, forts de l'affinité ethnographique, du côté de la mer et du Monténégro. Le troisième — tout aussi adéquat aux vues de la Triple alliance, — revient, suivant l'expression humoristique d'un journal slovène, le *Slovenski Svet*, « à enfoncer un os bien aigu dans la gorge de la nation serbo-croate. » La métaphore est d'autant plus juste que la Bosnie, dans le conflit que sa dévolution a ouvert, n'est qu'un objet inerte, qui provoque des cris et n'en peut pousser aucun. Tant que la paix durera, cette magnifique province, sur laquelle le monde jugo-slave a des titres évidens, et qu'il soumet, malheureusement, à des influences contradictoires, ne sera qu'une colonie autrichienne, préservée, il est vrai, des convulsions auxquelles la rivalité de trois religions l'expose, mais non moins assurée contre toute crise salutaire qui pourrait avancer son reclassement dans ce monde et lui préparer un avenir normal. Peut-être parlerait-elle en temps de guerre. On a désarmé la population en 1883, mais ceci n'est qu'une ga-

rantie provisoire. Tout dépend de la commotion que la Russie voudra et saura donner au monde slave, le jour où, sur le tapis vert de l'Europe, elle se décidera à jouer atout.

V

Les patriotes croates, eux aussi, sentent que leur avenir est solidaire d'événemens qu'il ne dépend point d'eux de hâter, et dans lesquels la fatalité les condamnera peut-être à jouer un rôle ingrat. Mais ils estiment, et ils ont raison, que dès aujourd'hui, par l'effet d'une évolution toute pacifique, l'élément jugo-slave pourrait s'élever en Autriche à une condition plus indépendante et respectée, si les Serbes y observaient une autre attitude. Au plan d'ensemble de Starcevic, tendant à organiser, dans les limites territoriales de l'Empire, une sorte de Jugo-Slavie interne, la Jugo-Slavie externe de Belgrade oppose une réaction également générale. Et ceci n'est pas simple affaire de tendances, mais de conduite; de désaveu intime, mais de vote. A la lettre, dans ces régions, on a fini par marcher frère contre frère et drapeau contre drapeau.

Un conflit qui date de plus de quinze ans, que ranime, outre la polémique des journaux, chaque consultation électorale, et dont aucune phase n'échappe aux ironies satisfaites de la presse magyare, engendre fatalement, à certaines heures critiques, le désordre dans la rue. Les scènes d'Agram des 14, 15 et 16 octobre dernier, qui ont marqué le passage de François-Joseph et causé un si vif émoi à Belgrade et en Transleithanie, ne sont que l'explosion de ressentimens accumulés : bref, un cas banal de psychologie. Le signe des temps, c'est que les Croates, malgré leur respect, et même leur affection atavique pour la dynastie, ne se soient pas contenus en présence de l'empereur. Ce peuple, qui s'est laissé ravir, par la *Nagoda*, tant de libertés positives (1), est resté jaloux à l'excès des symboles de son autonomie. On a pu le mettre hors de chez lui sous le double rapport administratif et financier; mais on ne plante pas impunément à son foyer un drapeau qui n'est pas le sien. Le sentiment de l'invasion se réveille à la seule vue des couleurs étrangères, et, pour la foule, le Serbe est devenu aussi étranger que le Magyar. Le comte Hédervary, qui passe pour un homme avisé, se reconnaît tel, et avait respectueusement provoqué la visite impériale, afin d'attirer sur son œuvre, en Croatie, d'augustes et significatifs éloges, a traité de façon trop

(1) Voyez la *Revue* du 15 septembre 1895.

administrative un cas qui appelait les méditations du connaisseur de Slaves. Il n'a pas compris qu'une population, au fond très loyaliste, qui n'avait pas vu son souverain depuis douze ans, n'entendait point le partager avec des co-sujets dont elle souffre la tyrannie.

Avec la permission du gouvernement, on arbore le drapeau hongrois sur l'arc de triomphe, en face de la gare; le serbe, sur l'église orthodoxe et sur une banque. C'est devant cette banque que, le 14 au matin, pendant les réceptions officielles, la foule s'amasse. Les pierres et les bouteilles d'encre volent contre les murs; des fenêtres, où se tient le président de la société, baron Zivkovic, on riposte par des invectives et des projectiles d'un goût douteux; néanmoins, il faut amener le drapeau. De là, les manifestans se portent devant l'église du rite grec. Dans ces foules, où se coudoient les rivalités confessionnelles, perce aisément la tentation comme l'appréhension du sacrilège. Un Serbe s'écrie : « Ne touchez pas à nos saints objets! » Mais les Croates n'en veulent qu'au drapeau. La police arrive, parlemente en vain, finit par dégager la rue, puis, prudemment, requiert un serrurier, qui crochète la porte de l'église et fait disparaître les couleurs serbes. — Quelques instans après, un étudiant grimpe sur l'arc de triomphe, et les couleurs magyares ont le même sort. C'était à peu près l'heure où M. Kovacevic, *veliki zupan* (préfet de 1re classe) d'Agram, dans la salle où François-Joseph recevait les délégations, l'assurait « que l'unité d'État des pays de la couronne de Saint-Étienne, si profitable pendant huit siècles tant au peuple croate qu'au magyar, serait sincèrement respectée par *la nation serbo-croate* », — et provoquait, de la bouche impériale, un éloge non moins fleuri de la *Nagoda*. Un instant après prenaient place, à cette parade de la fraternité, des députations de communes hongroises, limitrophes de la Croatie. Pour rétablir l'accord entre les apparences et la rhétorique officielle, il fut décidé que, dans la nuit, le drapeau serbe serait réintégré sur l'église.

Le 15, au matin, les manifestations recommencent. Cette fois, la gendarmerie a été réquisitionnée; elle charge à la baïonnette. Il y a des blessés; la foule s'échauffe; à six heures du soir l'autorité est dans l'alternative de céder ou d'engager une lutte en règle. Elle cède. Les vainqueurs, conduits par les étudians, en costume national, portant le *kalpak* et l'épée, parcourent la ville et crient : « *Zivio Kral Hrvatski!* (Vive le roi des Croates!) Vive la patrie croate! Vive Starcevic! » Vers minuit, deux des leurs, Vladimir et Ivo Frank, fils d'un des chefs de l'opposition, sont victimes d'un attentat, en sortant du cercle Starcevic. Le pre-

mier est frappé à coups de bâton, laissé inanimé sur le sol et dépouillé, pendant que l'autre appelle au secours. Les agresseurs sont des ouvriers magyars, employés au chemin de fer et probablement soudoyés. Au matin la jeunesse universitaire se réunit; elle décide que, précédée de sa bannière, elle ira solennellement, devant la statue de Jellacic, répondre par un outrage au guet-apens. De fait, en présence d'une foule énorme, un drapeau hongrois, tenu aux quatre coins par des étudians, est imbibé d'alcool et brûlé en cérémonie. L'audace est communicative : aux pieds du Jellacic de bronze dont l'épée est tendue dans la direction de Pesth, les applaudissemens éclatent, et avec eux le vieil hymne de l'illyrisme :

Ios Hrvatska nije propala
Dok mi zivimo!
La Croatie n'est pas morte,
Tant que nous vivons!

un des rares thèmes slaves dont le rythme décidé fasse courir dans les foules un peu du frisson de la *Marseillaise*.

Telles furent ces échauffourées d'Agram, déplorables au point de vue des rapports entre Serbes et Croates, sujet de surprise pour le gouvernement local et de réel embarras pour la presse officieuse de Pesth, partagée entre le désir de ne pas leur donner trop d'importance et le besoin de soulager son indignation. Elles ont ce je ne sais quoi de puéril et de réfléchi à la fois, de familier et de pathétique, de formaliste et de brutal, de déférent vis-à-vis du souverain et d'impertinent pour l'attirail constitutionnel, qui caractérise le Croate, fils de soldat, cœur fidèle, tête un peu ébouriffée par les souffles de 1848. Ne lui reprochez point d'avoir manqué à tous ses devoirs de sujet transleithan : c'est pour lui logomachie; ni de tendre à l'excès ses rapports avec les « frères serbes ». Il est saturé de cette fraternité, et répondra comme le personnage de Molière, qui refuse d'apprendre la morale, « qu'il se veut mettre en colère tout son soûl, quand il lui en prend envie. » Il sera puni, comme on punit les faibles, humilié et même calomnié. Il recommencera à l'occasion, comme ces adultes trop longtemps traités en enfans dans la famille, et que leur père ne comprend pas.

Pour juger de l'abîme psychologique qui sépare ces jeunes nationalités de l' « esprit d'État hongrois », il faut lire dans les débats de la Diète de Pesth et entre les lignes des journaux magyars l'émoi solennel et justicier que ces scènes ont provoqué par delà la Drave. Il n'y a pas seulement des étudians à punir, c'est tout un peuple qu'il faut faire comparaître à la barre de la Hon-

grie. M. le comte Apponyi monte à la tribune et déclare : « En dehors du châtiment, qui va de soi, nous demandons une satisfaction de nature telle que, par un acte éclatant qui influe sur l'imagination et le cœur du peuple, réparation soit faite au drapeau offensé. » Le député Pazmandy est envoyé à Agram par son groupe parlementaire pour faire une enquête ; il revient bourré de documens qui lui inspirent une allocution tragique. Il a découvert que le gouvernement du ban lui-même ne tient pas assez la main à la manifestation extérieure de l'unité d'État. Croirait-on que les costumes historiques que les étudians ont exhibés dans les rues d'Agram en criant : « Vive Starcevic » ont été payés, pour partie, sur les fonds publics, et qu'à l'heure actuelle, en Croatie, c'est au nom de Sa Majesté apostolique, rédigés en croate et en français, qu'on délivre les passeports? « Nous ne souffrirons pas, messieurs, que le pays se désagrège, que la nation magyare s'effondre... Il faut montrer à la Croatie que son ban n'est pas *coordonné* mais *subordonné* au gouvernement hongrois. »

M. le comte Kuhen-Hédervary a d'ailleurs une mauvaise presse. Le magyarisme est dur pour la magyarisation manquée. Le *Pesti Naplo* résume les réquisitoires par cette sentence, un peu usée dans le monde occidental, mais didactique encore en Transleithanie : « Dans l'ordre moral, celui-là seul est fautif qui trompe ; dans l'ordre politique, celui qui se trompe ». Or, par le fait de ce fonctionnaire abusé, la Hongrie a éprouvé double humiliation, et la moins retentissante est la plus sensible. Un drapeau brûlé, soit ; on châtiera. Mais il y a aussi une lettre de l'empereur adressée à la nation croate en remerciement de son accueil, dans laquelle c'est sous forme d'incidente, d'épithète juridique et glacée, décolorée au surplus par les teintes cordiales de l'ensemble, que le souverain fait allusion à l'attentat. A la tribune, le député Louis Kossuth le dit en propres termes : « Le plus grave n'est point qu'on ait insulté notre drapeau, mais que le roi de Hongrie ait remercié les Croates de leurs manifestations patriotiques, alors qu'une partie de ces manifestations était tournée contre nous. » L'auguste signataire de la lettre s'est en effet borné à parler de « faits délictueux ». On veut absolument savoir si et dans quelle mesure le ministre président, M. de Banffy, l'a « influencé ». M. le comte Apponyi, là-dessus, met le ministère à la question, et de son discours, élégant d'ailleurs, prononcé dans la séance du 22 octobre, se dégage cette théorie : que l'héritier du Saint-Empire et de la couronne de Saint-Étienne, en ceci moins favorisé que maint président républicain, n'a pas le droit de rendre à ses peuples un témoignage du plaisir qu'il éprouve à les visiter, sans

que le choix des mots et la convenance du style aient reçu le *visa* de la censure constitutionnelle. C'est, dirigé contre la maison de Habsbourg, le procès qu'intenta la Restauration à Paul-Louis Courier; le pamphlétaire avait bien parlé, dans son *Simple discours*, de la mort du duc de Berry et de la naissance du duc de Bordeaux, mais, chose inouïe, disait l'avocat général, celle-ci ne lui inspire point d'allégresse et celle-là pas de douleur.

Cette vibration qui manque à la lettre du souverain, on la chercherait vainement, d'ailleurs, hors de la Hongrie. La presse tchèque apprécie que la question croate est à nouveau posée et qu'il n'y a pas lieu de prendre la défense du ban Hédervary contre ses compatriotes. Le *Deutsches Volksblatt*, organe des antisémites de Vienne, constate que le régime de la confiscation, qui sévit plus que jamais en Croatie, prive décidément de soupape le patriotisme sous pression. Il ajoute que les Hongrois, à l'occasion, prennent même fâcheuse licence à l'endroit des emblèmes de l'empire. Justement son dire est corroboré par une revue militaire de Vienne, le *Reichswehr*, rappelant qu'au mois de septembre 1889, à Monor (Hongrie), pendant les manœuvres, le drapeau jaune et noir a été enlevé et traîné dans la boue sans qu'aucun coupable ait été inquiété. Il y a grande séance d'excommunication organisée par la jeunesse universitaire de Pesth, mais les étudians croates de Vienne et ceux de Graz ripostent et envoient des adresses au *Deutsches Volksblatt*, ce qui vaut d'ailleurs sa disgrâce à plus d'un boursier. A Grosswardein, sur territoire hongrois, les jeunes Roumains refusent d'assister au *meeting* proposé par leurs camarades. En somme, il y a partout surprise, jugemens contradictoires, propos graves ou condoléances narquoises; mais l'horreur reste confinée dans la patrie d'Andrassy, pendu en effigie dans sa jeunesse pour fait de rébellion, — et le vaste empire ne frémit pas.

Ce sont les étudians d'Agram qui paieront pour leur éclat et pour ce silence. Cinquante-trois comparaissent sous l'inculpation de perturbation de la paix publique, d'excitation à la haine contre une nationalité. Les débats commencent le 11 novembre; c'est le procès théâtral, presque symétrique de celui de Klausembourg, réclamé par l'opinion magyare. Cette jeunesse n'est nullement déprimée par un mois de prison préventive. A l'audience, elle a la crânerie particulière aux accusés politiques qui sentent qu'on poursuit en eux l'idée de demain. Chacun porte à sa boutonnière une tulipe, signe de ralliement du *starcevicianisme*. L'auditoire les applaudit, les femmes leur jettent des fleurs. M. le comte Apponyi a réclamé de la mise en scène, en voilà! Le

malheur est que, dans les procès de cette nature, le décor soit toujours inégalement brossé; les tons chauds sont fournis par les accusés, les fanés par l'accusation. L'esclandre devient épopée, et d'un tapageur on fait un martyr. Exigences bizarres de l'orgueil blessé chez un peuple qui se pique de connaître les raffinemens du libéralisme, et qu'on croirait, d'après son tempérament et sa propre histoire, consommé dans l'esthétique de l'opposition!

Le tribunal d'Agram a été sévère. Quarante-sept de ces jeunes gens, issus de familles considérées ou fils de fonctionnaires, viennent de subir des peines variant de deux à six mois de prison. Wladimir et Yvo Frank, victimes d'un attentat, ne sont pas épargnés. On exclut de l'Université près de cent étudians, les condamnés compris. D'autres sont privés de leurs bourses pour s'être déclarés solidaires de leurs camarades; aussi une souscription s'organise en leur faveur et des fonds sont envoyés de Prague et de Saint-Pétersbourg. C'est le jugement inexorable, le large semis de haines étalé dédaigneusement sur le sol de la Croatie. Il faut tout dire : si la Hongrie a eu la main lourde, c'est qu'il lui importait d'associer le *serbisme*, qui avait eu sa part à l'offense, au soulagement de la répression. Il fallait exploiter avec éclat l'intolérance d'une foule pour faire sentir aux Serbes le prix de l'hégémonie et de l'alliance magyares sur le territoire croate-slavon. De fait, on ne sait lequel eût fortifié le plus, du délit ou du châtiment, le dualisme moral déjà déclaré chez les Jugo-Slaves, qui profite si largement au dualisme constitutionnel, si, tout récemment, par l'effet de susceptibilités analogues, le drapeau hongrois n'avait subi, à Belgrade, le même sort qu'à Agram. L'échéance du *Millenium* a eu pour résultat de dériver, chez les Serbes et les Croates, les courans qui les portent les uns contre les autres, et de dégager momentanément l'intérêt de race qui devrait toujours les trouver unis, devant l'idéal d'État magyar.

VI

Ce conflit tient une place plus large encore dans le cadre extérieur de la politique austro-hongroise. On peut le dire adéquat au système d'expansion de la monarchie en Orient. Cette expansion était concevable sous deux formes : ou la trouée du monde germanique et magyar à travers les Slaves; ou la mise en valeur des forces slaves dont l'Autriche n'a jamais su exprimer que du sang honorablement répandu sur tous les champs de bataille. Au lendemain du Congrès de Berlin, elle a dû s'arrêter

à l'une ou l'autre de ces pensées maîtresses, et l'histoire lui fournissait un grave motif de les mûrir, car si la complaisance intéressée de l'Allemagne la flattait d'un rêve d'avenir dans les Balkans, les cruelles réalités de 1848 lui rappelaient qu'elle a dû son intégrité morale et territoriale au monde slave.

Moins timorée ou plus philosophe à l'endroit des tiraillemens que lui suscite l'éternelle inquiétude des Magyars, l'Autriche eût trouvé dans le *croatisme* un ressort de politique orientale parfaitement adapté aux conditions ethnographiques de la péninsule. Il dépendait presque d'elle de confisquer l'illyrisme, au moins sous sa seconde forme, celle qui s'est dégagée de l'influence serbe. Le vieux royaume tri-unitaire, un instant enveloppé dans l'idéal illyrique, tendait à se ressaisir et stipulait lui-même les conditions de sa vie morale, demandant à être reconnu et cultivé en sa triple qualité de slave, de loyaliste et de latin. La formation politique réclamée, en 1879, par la Diète d'Agram, qui proposait d'y incorporer la Bosnie, n'avait-elle pas pour objet d'étendre ces aspirations? Son principe, mis en valeur par des hommes d'État, eût plaidé de lui-même la cause de l'Autriche dans les Balkans, en la faisant apparaître comme tutrice d'un groupe compact de six millions de Slaves. En pratique, la Couronne se constituait un rempart contre l'idée serbe, et dans le *slavisme* épuré de ses sujets trouvait une garantie contre les ambitions de l'autre. L'orgueil du peuple croate eût été flatté; sa culture, au lieu d'être dissidente, s'identifiait de plus en plus avec celle que réclame l'idéal d'État autrichien; sa force d'expansion se développait au profit de la monarchie et pouvait préparer les voies, dans les Balkans, à une occupation pacifique que celle des baïonnettes ne supplée pas.

C'est l'esprit de la Triple Alliance que l'Autriche préfère apporter au *Drang nach Osten*. Dès lors, les Slaves ne lui apparaissent plus comme un facteur d'expansion, mais comme un élément qu'il importe de scinder ou d'écarter, pour livrer passage à d'autres forces ethniques. A ce point de vue, elle tient le conflit serbo-croate pour une précieuse fissure, et la séparation des églises entre dans son jeu, au point que tous les efforts, de Slave à Slave, même d'autorité à autorité, en vue d'un rapprochement purement spirituel, provoquent ses suspicions et passent pour manœuvres politiques. C'est malgré elle qu'un concordat a été conclu entre le Saint-Siège et le Montenegro. C'est en partie grâce à elle que la Serbie n'en a pas. Strossmaier, évêque, faisant ressortir les croyances communes entre frères de rites séparés, lui paraît aussi incommode que Strossmaier, homme d'État.

Rien de plus caractéristique, à cet égard, que les tribulations

d'un missionnaire, le R. P. Tondini, savant barnabite, qu'il envoya jadis en Serbie, où quinze mille catholiques sont placés nominalement sous sa juridiction. Cette tentative remonte à 1883 : d'autant mieux justifiée qu'à cette époque de nombreux ouvriers italiens étaient employés à la construction de la ligne Belgrade-Nisch-Vranja. A ce prêtre, Italien lui-même, que le gouvernement de Belgrade autorisait à porter les secours de la religion à ses compatriotes, M. le comte de Khevenhuller, alors ministre d'Autriche, fit un jour cette déclaration étonnante : « C'est un principe de notre politique, hérité de Schwarzemberg et de Metternich, que l'Autriche exerce, par le fait de la juridiction d'un évêque *autrichien*, une sorte de contrôle sur les catholiques de Serbie. » Quant au concordat, dont l'éventualité seule était en cause, le ministre s'en exprimait ainsi devant un haut personnage : « C'est notre droit, c'est notre intérêt, de nous opposer à toute modification du *statu quo* religieux, non seulement en Serbie, *mais même dans la principauté de Montenegro*. » On peut juger par là si la politique « héritée de Schwarzemberg et de Metternich » se défie des évêques qui, faisant passer les devoirs de leur état avant les services qu'on attend de leur qualité d'*Autrichiens*, se préoccupent des besoins moraux du monde slave.

La mission eut lieu, néanmoins, au cours des années 1883 et 1884, traversée par des intrigues de cabinet, guettée par la presse radicale serbe, et même par celle de Hongrie, mais assez honnêtement protégée, en somme, par le gouvernement de Belgrade, auquel elle fournissait l'occasion de prouver qu'il était quelquefois maître chez lui. On escomptait à Pesth quelques mésaventures, suscitées par le fanatisme orthodoxe au R. P. Tondini. Le *Pester Lloyd*, las d'attendre, finit par annoncer son assassinat : dans les rapports de gouvernement à presse officieuse, les petites erreurs entretiennent l'amitié. A la longue, il est vrai, le fanatisme apparut, mais sous une forme moins criminelle. Par une ironie singulière, l'envoyé de l'évêque de Djakovo, auquel le ministère viennois avait fait l'honneur de suspicions toutes spéciales, finit par passer, aux yeux des radicaux serbes, pour un émissaire de l'Autriche. Au mois de février 1885, la *Brka* s'écrie : « Depuis deux semaines il se manifeste à Nisch une épidémie de catholicisme. » Dans le numéro suivant, le missionnaire, Mgr Strossmaier et même le pape sont grossièrement caricaturés, de compagnie avec le métropolitain de Belgrade, qu'on représente frappant sur un tambour, auquel est attachée la pancarte *Germanija*. Dans un autre article, on trouve cette exclamation significative : « Ni Cyrille, ni Méthode n'ont été des moines alle-

mands! » C'était le cri du *serbisme*, tiré des profondeurs de l'atavisme politico-religieux; et cette fois il retentit si fort que le ministère Novakovic enjoignit au missionnaire de quitter le territoire du royaume.

On comprend à ce trait combien les calculs de l'Autriche sont servis par les dissentimens religieux. Ce sont ces dissentimens surtout qui lui fraient, à travers les Slaves du sud, le chemin par où doivent passer ses intérêts politiques et économiques. Fidèle au principe de Metternich, qu'elle étend à sa guise, elle s'est même mêlée, par l'intermédiaire de son ambassadeur au Vatican, le comte Paar, à la question si éminemment ecclésiastique de l'introduction de la liturgie slave dans les églises catholiques de l'Albanie monténégrine. Le pape passa outre, ordonna l'impression des nouveaux livres liturgiques dans la typographie de la Propagande, et recommanda qu'ils fussent envoyés à l'archevêque d'Antivari, non sans avoir pris soin de les faire précéder d'une lettre autographe au prince Nicolas de Monténégro. L'influence autrichienne et la personnalité de Mgr Ledochowski, préfet de la Propagande et Polonais d'origine, seraient-elles étrangères à ce fait singulier que ni la lettre ni les livres ne sont parvenus à destination, avec cette différence que la première a disparu pour toujours, tandis que les autres ont été retrouvés par hasard chez le libraire Vodiczka, de Zara?

Les Serbes ont donc bien tort d'appréhender, dans le cabinet de Vienne, le bras séculier du catholicisme : il l'est moins encore que le gouvernement français en Afrique et en Orient. En Bosnie, on a des égards touchans pour l'islamisme : dans la salle d'honneur du séminaire turc, fondé par l'État, une plaque de marbre rappelle qu'ainsi l'a voulu la munificence de Sa Majesté apostolique et très « chrétienne ». En somme, tout ce qui pourrait présenter le caractère d'un rôle moral, tout ce qui ressemblerait à une idée a été soigneusement éliminé par l'Autriche de sa politique dans les Balkans. Elle s'est installée avec la permission des diplomates et se maintient par la force des baïonnettes. Le levier ethnique qu'elle eût pu trouver chez les Croates, l'influence du catholicisme qu'il dépendait d'elle d'utiliser, lui ont paru des outils surannés, eu égard à l'œuvre positive dont le congrès de Berlin lui avait fourni le plan. L'avenir dira si cette conception est, au sens profond du mot, politique; si elle tient suffisamment compte de l'évolution qui s'opère dans la péninsule, hier sorte de bagne ottoman, aujourd'hui laboratoire d'idées.

VII

Or l'idée qui fait son chemin dans les Balkans, sous des formes rudimentaires et souvent heurtées, parce que les instincts organisateurs y luttent péniblement contre un arriéré de culture, c'est la réintégration de la race jugo-slave dans le monde européen. Elle demande à y rentrer non comme une cliente, mais comme une sœur. Elle réclame cette portion de droit commun que l'Europe, à mesure qu'elle s'élaborait, est censée avoir mise en réserve pour les co-partageans absens. Ce n'est pas encore d'une extension de libertés qu'il s'agit : dans une grande partie de la péninsule elle serait fatale. C'est une correction d'optique internationale, un déplacement du prisme à travers lequel le vieux monde a vu jusqu'ici, dans ces groupes isolés et de civilisation inégale, au lieu d'une entité ethnique, je ne sais quelles pièces accessoires dont l'échiquier diplomatique a besoin. L'influence dans les Balkans, au siècle prochain, appartiendra vraisemblablement à la puissance qui, rompant avec la routine des cabinets, aura fait de cette idée la base de sa politique.

Que sont donc les Balkans ? Le diplomate dira : C'est la région litigieuse qui s'étend du Danube à l'Archipel et à la mer Noire ; le Slave du sud, installé au centre du problème : C'est « l'expression géographique de l'étendue sur laquelle vit notre race (1). » Autant dire, et il y a, en ceci, une vérité, que le domaine territorial de la question d'Orient commence à la frontière du pays slovène. Définition rigoureuse, d'une rigueur presque candide, imprégnée, si vous voulez, de cette logique de jeune élève qui met un imparfait du subjonctif là où l'usage et l'euphonie le prohibent. C'est de la logique tout de même, et, grammaire en main, l'élève a raison. Ainsi entendu, le « balkanisme » est un phénomène identique à celui qui a présidé, en Europe, à tous les *processus* d'unification ; et ce rapprochement entre de plus en plus dans les habitudes intellectuelles des Jugo-Slaves.

A tout mouvement d'unification, il faut un centre. Voilà le principe auquel le *serbisme* se tient, et qui fait sa force. Reste à savoir s'il ne le proclame pas trop tôt et s'il est impartial, s'en appliquant le bénéfice à lui-même. On n'est pas toujours juste envers la Serbie, quand on lui reproche son défaut de stabilité à l'intérieur et les insomnies qu'elle cause à ses créanciers. Sa puissante voisine ajoute beaucoup, par ses intrigues, à la confusion

(1) Bogdanov, *op. cit.*

issue d'une constitution trop démocratique et des véhémences du tempérament national. En ceci elle est plus à plaindre qu'à blâmer, et les autres Jugo-Slaves devraient le comprendre. Ils sont plus justes quand ils se bornent à demander quelles garanties positives leur apporte ce « Piémont », qui a eu le roi Milan en guise de Victor-Emmanuel, et dont le Cavour ne s'est pas encore révélé.

Les comparaisons sont souvent téméraires : quand on s'arrête à la surface, on raisonne toujours faux. Le Piémont était adossé à une grande puissance, qui favorisait ses vues, et ce n'était pas un élément négligeable, dans l'atmosphère de confiance qui l'entourait. Au contraire, sur le flanc des Serbes agit incessamment un empire dont l'intérêt est d'empêcher à tout prix leur développement, parce qu'il y trouve, — et c'est évident, — la contradiction vivante du *Drang nach Osten;* plus encore, un état d'esprit qui, par sa tendance logique, finirait par compromettre l'intégrité du vieux patrimoine des Habsbourg. La Russie, protectrice naturelle de tous les Slaves, plus étroitement encore des orthodoxes, aurait pu, il est vrai, prendre « l'idée serbe » sous son haut et public patronage. C'est sous une forme plus discrète, en s'épargnant l'embarras de précisions irritantes et prématurées, qu'elle a fait sentir, jusqu'ici, son influence dans les Balkans.

Reste la fatale rivalité du rite latin et du rite grec. Quelle que soit la valeur des hommes d'État de Belgrade, ici, un dilemme les oppresse. Pour rassurer tout à fait l'élément catholique, ils auraient besoin de lui montrer une société neutre, protégeant ou tolérant, dans un esprit de stricte égalité, tous les cultes, sans tradition, sans physionomie confessionnelles. Mais précisément que resterait-il de vitalité à « l'idée serbe », hors de ses frontières territoriales, si elle n'associait intimement le culte à la nationalité? et comment a-t-elle protégé, en Autriche, les Serbes d'origine, contre l'assimilation des Magyars et même des Croates, sinon par la barrière de l'orthodoxie? Les classes dirigeantes, en Serbie, ne passent point pour dévotes, et le reproche de fanatisme, adressé à elles, sonne faux. Une détente sensible s'est même produite, depuis quelques années, entre le gouvernement et les catholiques; l'article 35 du traité de Berlin est respecté; au budget sont même inscrits des crédits pour les cultes dissidens. Il n'en est pas moins vrai que la Serbie a une église *nationale*, qui reste, à la lettre, une des faces de la patrie et au dehors se confond avec elle. Ses hommes d'État, ses écrivains, diront que c'est par nécessité politique qu'ils entretiennent dans le Banat, dans le Syrmium, en Bosnie, cette sorte de compénétration du sens

national et du sens religieux, et nous les croyons volontiers. Seulement la masse ne distingue pas. Peu à peu elle s'habitue et on l'habitue à identifier le non-orthodoxe avec l'ennemi de la Serbie, et ce sont précisément ces non-orthodoxes qu'il faudrait gagner. Cercle vicieux, antithèse entre la nécessité de ne pas laisser périr au dehors la nationalité serbe, et celle de laïciser au moins l'esprit de cette nationalité, si l'on veut que l'élément catholique s'y rallie ; difficulté si grave que de bons esprits ont fini par entrevoir l'accession du monde catholique au monde serbe comme solidaire de l'union des Églises. Or, à l'heure actuelle, le pas concordataire n'est point encore franchi

Que conclure de cette accumulation d'obstacles devant une théorie fondée en histoire et séduisante sous bien des rapports, sinon que le « serbisme » dessert ses propres intérêts, quand il déborde trop tôt, en pleine paix, pour le vain plaisir de faire scintiller des formules, des frontières évidemment mal tracées, mais que la force seule rectifiera? Autres sont les exemples qui viennent de Cettinje, où, fièrement aussi, on se dit « Serbe », — mais sans mêler au mot ce je ne sais quoi d'inutilement doctrinaire et d'absorbant dont les Croates, théoriciens aussi, ont pris ombrage. C'est de là, pourtant, qu'au cours de ces dernières années, eût pu sortir une rumeur d'hégémonie, si le prince Nicolas n'eût préféré servir les intérêts communs de la race par une fermeté modeste et féconde. Le Monténégro est aussi la terre classique des héros de l'indépendance chrétienne. Son régime d'autocratie paternelle, appuyé sur une dynastie nationale, impose davantage aux couches populaires slaves que le parlementarisme de Belgrade. Enfin la protection des tsars le couvre, leur amitié l'idéalise. S'il n'est pas le dépositaire de « l'idée russe », il l'est du moins de sa consigne ; et c'est un sens profondément politique qui l'a discerné. Nullement mêlé aux querelles des Serbes et des Croates ; abrité par sa configuration géographique contre un coup de main, contre les politiciens par ses mœurs et la forme de son gouvernement ; orthodoxe sans fanatisme, et l'ayant prouvé au monde civilisé par son concordat avec le Saint-Siège ; allié sûr contre le *Drang nach Osten*, non seulement par de vieux liens d'affection entre dynasties, mais du fait de l'installation de l'Autriche en Herzégovine, le petit État monténégrin a toutes les qualités et même la physionomie de la sentinelle : calme, fidélité, vigilance, jusqu'à la martialité pittoresque du costume, qui révèle, chez ses habitans, la nation armée par inclination et par habitude.

Pas plus à Cettinje qu'à Belgrade, une *annexion* définitive de

la Bosnie-Herzégovine ne trouverait des résignés. Et dans cette dernière capitale, tout justement, en réponse au toast officiel du roi de Serbie, le prince Nicolas prononçait, l'autre jour, ces paroles significatives : « Notre nation serbe est sage et juste. Elle ne tend pas au bien des autres. Elle ne demande que ce qui lui appartient. Car c'est elle qui a prononcé : *Bien volé, bien maudit.* » — Mais cette allusion résolue, qui se ressent des progrès réalisés, depuis six mois, par la politique russe dans les Balkans, va, du moins, à son adresse : elle n'est pas dirigée de biais contre des frères de race, irresponsables, après tout, de l'invasion du germanisme en Bosnie, et bien plus victimes que collaborateurs de la politique triplicienne.

Une pensée plus haute encore devrait dominer ce débat, en chasser les archaïsmes, ou plutôt sélectionner, dans la tradition, ce qui resserre à la place de ce qui divise : la nécessité de travailler, même par avance et de loin, à l'unité balkanique. Et c'est un travail non d'imagination, mais d'attention, qui guide en quelque sorte ses ouvriers, en ce sens que telle se présente la phase, tel doit être aussi leur labeur. Or, pour entrer dans les habitudes de comparaison familières aux Slaves, la phase « piémontaise » n'est pas encore commencée. Celui-là surtout le comprend, littérateur ou poète, qui pousse à l'éducation progressive de la race, dans ses cadres actuels, jusqu'à ce qu'une guerre les ait brisés; qui, proclamant, et avec raison, les Serbes et les Croates la « moelle » des Balkans, cherche à substituer un concept plus général à l'idéalisation de leurs « missions » respectives. Il est, au fond, politique, ce Preradovic, qui s'est permis d'écrire, inspiré par la grande querelle :

A u cielom svietu neka spomen bude
Da su do dva brata bili dvie lude.
Et qu'on se souvienne par tout le monde
Que deux frères étaient deux sots.

Et ce distique irrévérencieux n'est que l'envers de la pensée maîtresse des *Razgovori*, le chef-d'œuvre de Kacic, dont on a pu dire : « C'est un monument bâti sur la vérité, le symbole de l'unité des Balkans. On y célèbre les bans croates, les despotes serbes, les chefs bulgares, les princes de Zeta. La note dominante est balkanique; l'idée géographique s'est identifiée avec l'idée nationale et rappelle Alexandre le Grand. Évocation dont le sens est à la fois tendre et profond, car, dans nos veines, mêlé de sang slave, coule une goutte de sang illyrique et macédonien (1). »

(1) Bogdanov.

Quelle dévotion de ses origines dans cette race, traitée par l'Europe comme si elle était sans ancêtres!

Ce sont là, heureusement, des sentimens populaires, qui, chez les Jugo-Slaves, donnent son véritable parfum à toute fête « nationale » : il se dégagera demain de celles de Cettinje, consacrées, sous les auspices d'un prince-poète, au deuxième centenaire de sa dynastie, — plus pénétrant encore, disons même plus capiteux, depuis que la Russie a pris l'idée de groupemens balkaniques sous son patronage presque officiel. Et n'imprégnait-il pas, naguère, sur le territoire même de l'Autriche-Hongrie, une manifestation dont nous avons été témoin?

Dans cette Raguse, à la fois coquette et crénelée, symbole aussi, par son histoire, de la république slave sagement élaborée entre deux mondes; coin mystique où vole l'imagination de la race, parce que, de ses rochers mornes ou de ses plaines, elle sent bien à elle cette favorite du soleil et de la mer; en face de la mystérieuse Lacrome, dont les allées savantes ont été foulées par des couples princiers; devant l'antique palais des Provéditeurs, où la poussée napoléonienne installa l'état-major de Marmont, une foule polychrome et chamarrée, il y a deux ans, acclamait un poète. Serbes, Monténégrins, Bosniaques, *sokols* et chorales venues de Belgrade ou d'Agram, paysans et étudians, profils d'élégantes et lévites usées des femmes de l'Herzégovine, scintillemens d'armes et crépitations oratoires, saluts compliqués de drapeaux à une statue : c'était la pensée jugo-slave exaltant, dans le chantre de l'Osmanide, le plus classique de ses précurseurs. Elle déborde à l'heure où le bronze de Gundulic est découvert; elle est recueillie, le soir, dans ce Stradone au dallage luisant, tendu de bannières et de draperies, sous un ciel très bleu et si bas que les girandoles semblent y pendre; véritable galerie du XVIe siècle, salon populaire où les tons et les anachronismes même se fondent, et dont un campanile au cadran lumineux semble la pendule colossale. Point de gens pressés, plus de cris; rien du déchet des fêtes nationales, si commun dans nos vieilles civilisations. L'ombre des anciens podestats semble planer sur la ville, en faire les honneurs et en assurer la tenue. — C'est l'image du travail intime de la race, et l'ensemble a la discrétion d'un prélude, dont le *leitmotiv* est fourni par le passé.

CHARLES LOISEAU.

L'IMAGE

TROISIÈME PARTIE (1)

XXVI

J'étais à Toulouse; quelques pas à peine me séparaient de mon amie. Et au moment de la revoir, dans sa rue déjà, presque à sa porte, je ralentissais mon allure. Pour la première fois, depuis mon départ d'Argelès, des hésitations me venaient. Quel accueil allais-je recevoir? Malgré mon application à lire entre les lignes des lettres que Thérèse adressait à Cyprienne, je n'avais jamais rien su y découvrir qui confirmât les demi-aveux qu'elle avait laissés échapper en quittant Argelès. Pas plus après qu'avant la nouvelle communiquée par ma femme de mon prochain voyage, elle n'avait écrit un mot que je pusse interpréter comme un encouragement à la rejoindre. Était-ce oubli, était-ce excès de prudence? Je ne savais trop qu'en penser. J'avais beau m'échauffer sur le passé, évoquer les paroles, les attitudes les plus significatives, je ne parvenais pas à me rassurer tout à fait. Ce qui avait été pouvait très bien ne plus être; et, m'aimât-elle encore, il se pouvait que, calmée par quatre mois d'absence, Thérèse vît avec peine, avec terreur peut-être, revenir l'auteur de la blessure que le temps commençait à cicatriser. Plus d'une fois en d'autres circonstances de ma vie, j'avais eu l'occasion de constater à mes dépens les brusques variations, les reniemens subits de l'âme féminine; plus d'une fois j'avais retrouvé glacé par l'indifférence,

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 août.

froncé par le dédain, le visage que j'avais quitté la veille enfiévré de mes caresses, baigné des larmes de la volupté reconnaissante : trahisons à demi involontaires d'un être d'instinct que sa légèreté seule défend contre les suites de ses faiblesses. Qu'aurais-je à m'étonner si la vertu en péril se servait des mêmes armes que la prudence égoïste?

Plus j'y réfléchissais et plus maintenant me paraissait probable ce dénouement à mon voyage. Le cœur me manquait pour aborder Thérèse. Elle habitait alors rue du Pont-de-Tounis, — une petite rue qui relie Toulouse avec l'île formée par la Garonne et le canal de fuite du moulin du Château, qu'on appelle aussi la Garonnette. Sa maison était à côté du pont. Je la reconnaissais, telle qu'elle me l'avait décrite, à la véranda qu'elle portait en encorbellement sur ce diminutif de fleuve qui s'en allait, rapide comme un gave, bordé de jardins en terrasse dont les saules laissaient pendre par endroits leurs branches au fil de l'eau. Des détails d'intérieur, des couleurs de tentures, des dorures de cadres se révélaient à travers les larges baies vitrées; des silhouettes se mouvaient; une fenêtre s'ouvrit, une figure se pencha : Thérèse. Je me retournai vivement; je m'enfuis. Je remontai la rue de la Fonderie, je longeai des façades de vieux hôtels, des rez-de-chaussée obscurs, des portes de couvens. Une cloche se mit à sonner les vêpres. C'était un dimanche. Le trottoir devant moi s'animait, se peuplait peu à peu. Au bout de la rue, je me heurtai à de la foule. Des éventaires errans charriaient des gâteaux et des confiseries populaires; des roues de moulin en papier multicolore viraient aux mains des tout petits; et, de loin, à larges ondées de cuivre, arrivait l'écho d'une musique militaire. Je me mêlai à la foule; je me laissai porter vers la grille ouverte du Grand-Rond. Là, des couples de bourgeois somptueux, des dames caparaçonnées, des brochettes de jeunes filles rieuses, le nez dans la tiédeur du manchon, tournaient sous les ormeaux effeuillés, autour du jet d'eau. Un rayon de soleil mouillé glissait entre les nuages et, à travers la vapeur diffuse de novembre, des gestes blancs de statues se levaient de la perspective verte des pelouses.

Après un intervalle de repos, la musique allait reprendre. Des cuivres étincelaient, rangés en cercle sur la plate-forme du kiosque. Les promeneurs en même temps ralentissaient le pas; des groupes s'arrêtaient; un moment oscillante, la foule se fixait, attentive. Brusquement, sur un motif de fanfare orgueilleux et brutal s'ouvrit l'introduction de *Carmen*, et le rêve aussitôt jeta son décor d'illusion sur la vie. La sensation de l'hiver s'abolit; les colorations espagnoles s'épanouirent ardentes, sur la grisaille

du ciel toulousain; reléguant les frivolités de la parade mondaine, la passion éclata, la folie d'aimer insinua son vertige. Des rythmes de danse exotique, avec le retour de leur cadence voluptueuse, endormaient les volontés; des appels exaltés au bonheur, à l'ivresse de l'instinct brisaient les résistances, tandis qu'en une plainte haletante, — tel l'éclair rouge d'un coup de poignard asséné par le destin, — la tragédie se déchaînait, le châtiment allongeait sa main sur les coupables. Et le drame expirait. Un sanglot final allait le long des voûtes d'arbres vers la ville, porter aux cœurs troublés la suggestion fatale de l'amour.

Déjà les groupes d'écouteurs se dispersaient, la rumeur des paroles et des rires montait de nouveau de la foule.

Je me remis à marcher, moi aussi, mais rapidement cette fois, au plus court, vers Thérèse. Au souffle de la musique, mes hésitations avaient fondu, l'Image m'avait ressaisi. J'étais José: plus coupable déserteur, transfuge de la famille et du devoir, je me rendais au rendez-vous assigné par la passion.

Rue du Pont-de-Tounis, ce fut Thérèse qui vint m'ouvrir. La petite servante était à vêpres, Julien était sorti avec Marc qui vouait ses après-midi du dimanche à lui montrer les musées ou à le promener au bon air de la campagne. Thérèse, qui les accompagnait quelquefois, était restée ce jour-là auprès de sa mère un peu souffrante.

— Enfin! s'exclama-t-elle en m'apercevant. Depuis quand à Toulouse? Et Cyprienne? et Jacques? et Mme Lavernose? Cyprienne aurait dû vous accompagner. Elle n'aime pas voyager, n'est-ce pas? Tant pis; vous auriez dû l'emmener de force. Mais je bavarde, conclut-elle, et maman s'impatiente peut-être. Il lui tarde tant de vous voir!

Je regardais, j'écoutais Thérèse et il me semblait que ce n'était plus elle. Confrontée avec l'image que je m'étais fabriquée de mémoire et que l'excès de mon adoration avait déformée sans doute, elle me déroutait; et je restais hésitant entre les deux, paralysé par la nécessité de mettre d'accord la réalité et le rêve. Cette minute du revoir, si souvent vécue par moi en pensée, si passionnément attendue, commençait par un mécompte. Les puissances de mon être qui auraient dû chanceler, tressaillaient à peine, effleurées par la secousse. Thérèse d'ailleurs n'avait pas l'air plus bouleversée que moi. La nuance même de son contentement excluait toute idée de passion. Ainsi manifestée, cette joie me navrait; elle confirmait mes mauvais pressentimens. Thérèse était en train de m'oublier.

— Cyprienne vous avait annoncé; nous vous attendions depuis

huit jours, me dit-elle. D'ailleurs, vous savez bien que même arrivant chez nous à l'improviste, vous auriez été toujours attendu. Venez, ma mère sera si heureuse de vous rendre un peu des bontés que vous avez eues pour sa fille!

— Des bontés! me récriai-je; et j'allais en dire davantage; mais Thérèse avait ouvert une porte intérieure; j'étais en présence de Mme Romée.

— M. Lavernose, annonça Thérèse.

La dame se souleva de son fauteuil. Sur des épaules copieuses, alourdies de fichus et de châles, se balançait parmi les fanfreluches une tête majestueuse, éclairée de deux yeux fureteurs et d'un sourire où la bonté se faisait condescendante.

— Cher monsieur André! s'exclama-t-elle en me tendant une main chatoyante de bagues, quel bonheur de vous avoir, de vous dire toute notre reconnaissance. — D'un geste épanoui, elle me montrait Thérèse debout, appuyée à son fauteuil. — Eh bien, comment la trouvez-vous, notre malade? me dit-elle. Superbe! n'est-ce pas? Et elle n'a jamais tant travaillé. Dix leçons par jour. Si je la laissais faire, elle ne prendrait pas le temps de manger, ni de dormir. L'air d'Argelès nous l'a transformée. Seulement elle en fait trop, voyez-vous. Elle n'est pas raisonnable. Vous nous aiderez à la distraire, monsieur Lavernose; elle vous écoutera peut-être. Une soirée au théâtre, un tour de promenade le dimanche. Il faut bien se montrer un peu, tenir son rang. Le malheur nous a forcés à sortir de notre monde; mais ma fille y rentrera un jour ou l'autre. Avec son nom et sa figure, on n'est pas en peine de s'établir.

— Laissez donc, mère, interrompit Thérèse; vous savez bien que je n'ai aucune envie de vous quitter.

— Ni moi de te voir partir, reprit Mme Romée. C'est égal, à ton âge, je ne me serais pas arrangée d'une vie aussi triste que la tienne. Quand je pense qu'en arrivant à Toulouse, ton père et moi, nous fîmes plus de cent cinquante visites! Encore ne voyions-nous que les chefs de service et les officiers supérieurs. Il y a des situations qui obligent! dit-elle en se rengorgeant. A dix-sept ans, Thérèse avait déjà fait son entrée dans le monde, à un bal blanc chez notre directeur. Elle était d'ailleurs aussi grande qu'aujourd'hui, et encore plus jolie, si c'est possible!

— Maman! gronda doucement Thérèse.

— Eh bien, quoi? maman! Ne faudrait-il pas qu'on te trouve laide pour ménager ta modestie! C'est M. Lavernose qui protesterait alors! — Puis, avisant mon chapeau que j'avais gardé à la main : Ah çà! dit-elle, vous pensiez donc nous faire une visite d'un

quart d'heure? Posez-moi ça, s'il vous plaît, installez-vous; vous savez que vous dînez ici. Oh! sans façon, Marc et vous et mes enfans : un dîner de famille. Oui, comme vous êtes, répondit-elle à une vague excuse de mon geste indiquant l'incorrection de ma tenue. Votre veston autorisera ma robe de chambre de malade. Vous n'êtes pas à vous gêner avec Thérèse, et quant à Marc vous n'ignorez pas son mépris pour ces futilités. Voulez-vous le menu pour vous décider? Poule au pot, filet de bœuf... Un coup de sonnette interrompit l'énumération. Thérèse, qui était allée ouvrir, revint avec un paquet.

— De la part de M. Lavernose, dit-elle en l'offrant à sa mère.

— C'est le dessert qui arrive, expliquai-je; une idée de ma femme, elle a voulu vous faire goûter nos friandises locales. Devinez, mademoiselle Romée, dis-je, en déficelant le colis que j'avais donné l'ordre, en quittant l'hôtel, de porter à l'adresse de ces dames. — Thérèse battait des mains :

— Du miel de Marsous, de la farine de blé noir. Bravo! nous allons faire des crêpes. Et ceci? interrogea-t-elle en déballant la clarine de cuivre.

— Une sonnette pour la salle à manger, expliquai-je.

— Dites plutôt un outil de magicien pour évoquer la montagne. Écoutez! — Elle secouait la clochette, et comme par une écluse ouverte le carillon bondissait : une cascade de sons rauques d'une fêlure tout à fait suggestive. — Vous souvenez-vous de notre promenade au Bergonz, monsieur Lavernose?

— Et de votre souhait d'hiverner dans la grange? Parfaitement, je n'ai rien oublié, mademoiselle. Et s'il vous prenait jamais fantaisie de réaliser votre souhait, voici, lui dis-je, de quoi occuper vos veillées.

J'avais démailloté la quenouille de frêne. Thérèse s'extasia sur les peintures dont elle était décorée; elle avait vu les mêmes couleurs, les mêmes dessins sur de la faïence persane, et c'était bien sans doute la même origine; une tradition d'art oriental léguée par les pâtres arabes aux bergers celtibériens, et qui s'était transmise fidèlement jusqu'à nos gardeurs de moutons.

Mme Romée examina l'objet à son tour, mais pas au même point de vue.

— Oh! le joli manche d'ombrelle! s'exclama-t-elle; avec de la soie à mille raies, style directoire, ce serait d'un effet!

— Une ombrelle! merci bien; quenouille elle restera, protesta Thérèse. Je veux la charger d'étoupes et m'exercer à filer cet hiver. En attendant, je vais la suspendre dans mon atelier. Venez-vous, monsieur Lavernose?

— C'est ça, allez, insista Mme Romée. Thérèse vous montrera notre appartement. Oh ! rien de beau à voir. Ce n'est pas comme il y a six ans, quand nous habitions rue d'Alsace! Là, par exemple, nous aurions eu de la place pour vous recevoir : dix croisées de façade sur la rue! Ah! qui m'aurait dit alors qu'un jour viendrait où je me contenterais d'un petit logement rue du Pont-de-Tounis!

— Ne dites pas de mal de notre rue, reprit Thérèse. Croyez-vous que je n'aime pas mieux voir passer de la belle eau vive sous mes fenêtres que vos tramways de la rue d'Alsace! Et notre appartement n'est pas si mal. Vous allez en juger, monsieur Lavernose. Dites-moi si cet atelier ne donne pas l'envie de travailler?

C'était la véranda vitrée qui servait d'atelier à Thérèse. Son bureau, très petit, en acajou bruni par l'âge, un vieux serviteur, occupait un angle du côté de la rivière. Quelques romans à couverture jaune, un ou deux volumes de poésie, un bouquet d'héliotropes d'hiver dans un cornet de cristal, meublaient ce coin préféré où l'artiste venait se délasser des assauts donnés aux touches blanches et noires, des corps à corps avec Liszt ou avec Chopin.

En bonne place, juste au-dessus du bureau, s'étalait une vue d'Argelès, prise de la gare. La petite ville s'y trouvait reproduite assez minutieusement pour qu'on pût lire les enseignes des hôtels, désigner l'emplacement de chaque maison. La nôtre s'y reconnaissait au berceau de clématite planté à l'angle de la terrasse, au tendelet de coutil qui barrait la façade d'une mince ligne d'ombre.

— Vous voyez que votre pays est toujours resté devant mes yeux, me fit remarquer Thérèse. Avec une loupe, on arriverait peut-être à vous retrouver dans ce point noir qui bouche la porte à vitres de votre salon.

C'était dit d'un air aisé, sans embarras, sans mystère, et l'attitude était d'accord avec la parole. Il fallait bien me rendre à l'évidence. De la Thérèse qui m'était apparue un matin à Argelès, de la figure bouleversée par la passion naissante, il ne restait plus rien. La distance, le temps, la réflexion, avaient fait leur œuvre. La guérison avait peut-être été lente, mais elle paraissait complète. Thérèse avait cessé d'être à moi. J'arrivais trop tard; j'avais laissé passer l'heure; celle que je venais chercher n'y était plus. Je n'avais rien à faire qu'à trouver un prétexte honnête pour abréger mon séjour à Toulouse et à faire bonne contenance jusqu'au moment du départ.

XXVII

Thérèse s'était-elle aperçue de ma déception? Elle tournait autour de moi, caquetait, affectueuse et gaie; il me semblait maintenant qu'elle s'évertuait à parer ce rôle un peu sévère d'amie qu'elle avait pris et qu'elle aurait voulu, sans doute, me faire agréer de bon cœur. A défaut d'une explication qu'elle n'aurait eu garde d'aborder, son attitude me laissait deviner son désir. Ne pouvant pas être tout pour moi, elle tenait cependant à être quelque chose; elle s'efforçait de reculer jusqu'aux limites permises la place qu'elle s'était assignée dans ma vie et dans mon cœur. Tout ce qu'elle me disait en témoignait, et jusqu'à sa façon de le dire. Jamais elle n'avait été plus libre avec moi, plus confiante; jamais elle ne m'avait plus ouvertement initié aux détails de sa vie, aux secrets de sa pensée. C'était d'elle à moi un abandon charmant, une sécurité parfaite. Son geste m'invitait à la suivre dans ce chemin de l'intimité par où nous étions passés au début de notre liaison. L'intimité actuelle était seulement plus profonde.

Thérèse me parlait de sa mère, de son frère comme à un proche, avec des familiarités, des particularités sur leur santé, sur leur caractère, qui supposaient de ma part un attachement déjà ancien. Elle insistait de manière à m'émouvoir, à me mettre de moitié dans son dévouement, sur la faiblesse, l'incapacité à gouverner de sa mère. Surtout elle travaillait à écarter de mon esprit l'idée d'une rivalité possible de Marc et d'une rivalité heureuse. Tout cela à demi-mot, en sous-entendus; mais si adroitement qu'elle la déguisât, son application à me rassurer ne m'échappait pas; et je l'expliquais à ma manière. Marc allait arriver; à tout prix il fallait éviter un choc, une reprise de mon hostilité, de mes préventions contre lui.

J'étais loin de lui faciliter sa tâche. Blessé par elle, j'essayais de la blesser à mon tour. Je trompais ses habiletés, je déroutais ses manèges. Je faisais celui qui ne comprend pas, qui ne veut pas comprendre. J'allais au delà du sacrifice qu'elle me demandait, je dédaignais ce rôle d'ami où elle s'évertuait à me cantonner; je jouais l'indifférence, je m'éloignais d'elle, je devenais le visiteur, l'invité, je me condamnais — et elle avec moi — aux banalités de la conversation mondaine. Elle se dépitait alors, elle aussi. Elle me boudait, et des silences se faisaient entre nous dont la signification s'aggravait de minute en minute. Évidemment elle avait tout dit, elle avait épuisé ses ressources. Il fallait renon-

cer à mon amitié ou courir avec moi les risques de l'amour. Mon entêtement ne lui laissait pas d'autre alternative. Le temps lui manquait d'ailleurs pour se retourner, pour chercher une meilleure issue. La brave fille se désespérait, et moi je prenais une joie mauvaise à son désespoir.

Cependant sa souffrance constatée m'amenait bientôt à des conclusions consolantes, encourageantes même pour mon amour-propre. Tout n'était pas fini. Thérèse tenait encore à moi, et, dès lors, que m'importait le caractère qu'il lui plaisait de donner à son sentiment? Étais-je assez dépravé d'esprit, assez gâté de cœur, pour faire un crime à la chère créature de vouloir accorder son affection avec ses devoirs? Cette passion qui avait été pour moi un jeu, un exercice d'imagination, une entreprise de platonisme suspect, bientôt dégénérée en exaltation voluptueuse, elle essayait, elle, de la purifier, de la transformer en un lien bienfaisant à nous deux, innocent aux autres, et je lui en aurais voulu, et j'aurais opposé à sa noble tentative la résistance de mon égoïsme déçu!

Je me soumis, je dépouillai cette apparence de raideur qui la suppliciait; je fis assaut avec elle de gaieté, de tendre enjouement. Notre visite à l'appartement finit en éclats de rire... La petite bonne venait de rentrer. Il s'agissait d'organiser avec elle, sous les ordres de Thérèse et d'après mes souvenirs de Marsous, la confection des fameuses crêpes de blé noir. Mes souvenirs n'étaient malheureusement pas très précis, et la compétence de Thérèse se trouvait sujette à caution. La naïveté de nos combinaisons jointe à l'ahurissement de la trop jeune cuisinière nous furent une occasion de bouffonneries intarissables.

Marc arriva à propos pour nous tirer d'embarras. De notre vague empirisme, il déduisit une recette pratique ; il indiqua les proportions et les doses et la durée plausible de la cuisson. Un historien devait être bon à tout, affirmait-il. Malgré sa gaieté apparente et son égalité d'humeur, je le trouvai changé, cet inaltérable Marc. Sa philosophie, je le sus un peu plus tard, avait été mise à une dure épreuve. Sa santé, outil précieux dont il avait abusé peut-être, s'était gâtée tout à coup. Sa vue était menacée, on le lui avait donné à comprendre; et cet avertissement l'obligeait à des ménagemens, à des repos contrarians pour un laborieux comme lui et qui avait besoin pour réussir de tout l'effort de son travail. Marc n'avait d'ailleurs abdiqué aucune de ses ambitions; mais si le but était le même et la certitude de l'atteindre, il ne pouvait pas se dissimuler que l'étape serait plus longue. Le bonheur s'éloignait, le mariage prévu, combiné, devenait, pour

quelque temps encore, irréalisable. Ainsi la sagesse de Marc se trouvait logée à la même enseigne que ma folie; sa tendresse légitime pour Thérèse aussi bien que ma passion coupable était réduite à s'alimenter de rêves. Est-il nécessaire d'ajouter que mon voyage à Toulouse, dont le but véritable ne pouvait pas échapper à sa clairvoyance, n'était pas pour le rasséréner, encore moins pour le disposer à me faire fête? Il eut la poignée de main correcte et l'abord bienséant. C'était tout ce que je pouvais lui demander.

Je le négligeai d'ailleurs pour m'occuper de Julien qui rentrait avec son mentor. C'était un enfant délicat, une figure fine et mobile avec des yeux de fièvre et un sourire féminin d'une grâce presque morbide. Il me fit un accueil à la fois timide et fier, câlin et inquiet. Tout de suite, aux premiers mots échangés, à son attitude avec sa sœur et avec sa mère, j'eus la révélation d'une nature vibrante et sèche, égoïste sous une enveloppe de séductions et de caresses. Sa mère le gâtait, elle était flattée de sa joliesse, de ses élégances précoces; leurs goûts s'associaient, leurs vanités se portaient secours. Je les devinais en lutte tous les deux contre Thérèse : la grande sœur prêchant la raison et le travail à Julien, la mère toujours prête à excuser ses étourderies, à favoriser ses caprices. Marc encore plus que Thérèse était leur bête noire. Trop faibles pour secouer l'autorité qu'il avait prise dans la maison, ils soulageaient leur antipathie en une guerre à coups d'épingles.

Ce fut, ce soir-là, à propos d'un léger mal de tête dont se plaignait l'enfant, et Mme Romée ne manquait pas de l'attribuer à la visite au musée qu'il venait de faire sous la conduite de Marc.

— Quelle idée d'aller lui montrer des tableaux le dimanche, après qu'il a passé toute la semaine le nez dans ses livres! Il aurait été plus simple et plus hygiénique de le conduire au Grand-Rond.

— Tourner comme au manège pendant une heure! riposta Marc; voilà un genre de distraction auquel je n'aurais jamais songé. D'ailleurs ce n'est sûrement pas le musée qui a fatigué Julien. Nous nous sommes contentés de faire un tour de cloître: nous avons examiné quelques bustes d'empereurs romains, deux ou trois autels votifs, une stèle funéraire. Je voudrais qu'il voie les choses en même temps qu'on les lui enseigne; c'est le bon moyen pour les fixer dans la mémoire.

— Et quand il se sera fourré tout ça dans la tête, il sera bien avancé, le pauvre petit, si toutes ces acquisitions se réalisent aux dépens de sa santé.

— Monsieur Echette, intervins-je, n'a peut-être pas assez de

temps à lui pour faire promener votre fils. Si vous le voulez bien, je serai son compagnon de route. Nous visiterons ensemble la banlieue de Toulouse, que je ne connais pas très bien. Au besoin, s'il veut accepter mes leçons, je lui ferai un cours de bicyclette. Les jours de congé, nous pédalerons ensemble... Qu'en dites-vous, monsieur Julien ?

— Julien se fâchera si vous lui donnez du monsieur, répondit Thérèse en m'envoyant son frère qui me sauta au cou au lieu de me répondre.

— A la bonne heure! prononça Mme Romée. Vive le grand air et l'exercice! Il n'y a rien de tel pour les enfans. Cependant, vous le sortirez bien quelquefois en ville, n'est-ce pas, monsieur Lavernose? Il n'est jamais trop tôt pour s'habituer à se bien tenir, à marcher, à saluer comme tout le monde. Et vous me permettrez de vous accompagner quelquefois, quand il y aura quelque chose à voir, une tombola, un concert de charité, une de ces réunions où l'on est sûr de se rencontrer avec des gens comme il faut. Marc aussi viendra avec nous; nous les convertirons, Thérèse et lui; nous les empêcherons de s'encroûter dans leur sauvagerie.

— Mlle Thérèse se convertira peut-être, répondit Marc avec un sourire un peu amer; mais moi! Avant que vous m'ayez appris à faire un nœud de cravate!... Il s'interrompit pour regarder l'heure à la pendule et, faisant signe à Julien : nous avons encore une heure avant le dîner pour repasser tes verbes grecs, dit-il. Allons, viens.

XXVIII

— Comment trouvez-vous notre ami Marc? me demanda Mme Romée, à peine Julien avait-il refermé la porte.

Thérèse m'implorait du regard.

— C'est un garçon de mérite, répondis-je; il a de l'intelligence, de la volonté et du cœur...

— De la volonté surtout, riposta Mme Romée; il est parfait, mais il a la perfection ennuyeuse ; il pontifie du matin au soir et du soir au matin, car il doit sûrement régenter quelqu'un en dormant. C'est une manie, et une manie qui s'aggrave. J'ai vu le temps où il riait quelquefois, où il daignait avoir de l'esprit à l'occasion. Maintenant, c'est fini, le devoir, la raison, la raison, le devoir, il ne sort pas de là. Sa figure s'allonge en même temps que ses discours, et ses discours sont interminables. Ah! quel homme!

— Maman ! maman ! réclama Thérèse. Comment peux-tu oublier ce que Marc a été pour nous, ce qu'il fait tous les jours pour Julien ?

— Pour Julien ou pour Thérèse ? S'il n'y avait que ton frère et moi ici, j'ai bien peur qu'on ne l'y verrait pas si souvent. Dévoué, certes, il l'est, je n'y contredis point ; mais c'est du dévouement à gros intérêts, un bon placement ; et il compte un jour ou l'autre rentrer dans ses débours. Seulement...

— Assez ! assez ! supplia Thérèse. Vous voulez donc que M. Lavernose nous prenne pour des ingrats. Ne croyez pas un mot de ce que dit maman, me recommanda-t-elle, elle ne le pense pas. Marc l'agace quelquefois, c'est vrai ; il n'est pas assez homme du monde pour elle ; mais elle l'aime bien au fond ; elle a pour lui toute l'estime et l'affection qu'il mérite. Pas vrai, maman ?

Maman s'inclina avec un sourire plein de réticences.

Le dîner, qu'on vint annoncer un moment après, la délivra du danger de parler et de la contrainte de se taire. La bonne dame était gourmande. Pendant qu'elle se donnait tout entière à l'occupation de manger, et que Julien s'animait à conter à Marc la chronique du lycée, Thérèse et moi nous causions d'Argelès, de nos promenades sous les châtaigniers de l'Aïroulat, le long des ruisseaux, à travers les prairies en fleurs qui bordent le gave. On eût dit que la chère enfant cherchait à me ramener doucement en arrière, à me rendre, avec la présence de ces belles journées, la tranquillité d'esprit, la pureté de cœur qui avaient enchanté le début de notre liaison. « Oublions, avait-elle l'air de penser, oublions, voulez-vous, les heures mauvaises, oublions les pas que nous avons faits ensemble sur le chemin de l'impossible. Je ne veux pas savoir, — je ne le devine que trop, — pourquoi vous êtes ici ; je vous défends de me le dire. Ce vent de folie qui vous a poussé vers moi, je ne veux pas en sentir le souffle sur mon visage. Nous avons été imprudens tous les deux, mon pauvre ami, tous les deux nous avons souffert. Aidons-nous maintenant à guérir. Puisque ce répit nous est donné, puisque cette douceur nous est permise de vivre encore quelques jours côte à côte, goûtons cette douceur, savourons ce répit. Savourons-le en tremblant ; prenons garde de dire un mot, de faire un geste qui puisse rompre le charme. »

Tel fut le discours muet de Thérèse, et mes yeux s'unirent aux siens pour conclure le pacte. Sous les espèces symboliques des crêpes de Marsous, nous communiâmes tous les deux dans le souvenir. Mme Romée, qui n'avait pas les mêmes raisons que nous

de les trouver bonnes, fit la grimace en goûtant au plat pyrénéen. Julien, en revanche, demanda à y revenir, et Marc lui-même ne fut pas insensible à la poésie de cette nourriture virgilienne.

— Quand je reviendrai au pays, lui dis-je, je porterai vos remerciemens à nos abeilles. Ce sont elles, c'est le miel qu'elles tirent des fleurs de la montagne qui fait tout le mérite de nos crêpes.

— Les abeilles de Marsous dorment sans doute maintenant sous la neige; et vous n'êtes pas au moment de les réveiller pour vous acquitter de ma commission, répondit Marc. Si, comme me l'ont annoncé ces dames, vous avez l'intention de terminer vos études de droit à Toulouse, vous en avez pour quelques jours avant de revenir au pays.

— Je ne fais que reprendre langue à la Faculté et je repars; affirmai-je, heureux de cette occasion de rassurer le pauvre garçon, de désarmer, si je le pouvais, sa jalousie.

Marc se détendit en effet. Il s'offrit à me piloter à la Faculté, à me faciliter mes démarches au secrétariat: à m'initier au Toulouse universitaire où il avait ses grandes et ses petites entrées.

Un sourire de Thérèse me récompensa de ma diplomatie. Mais la musique lui fournit bientôt après un moyen plus efficace de communiquer avec moi. Mme Romée n'était pas trop d'avis qu'elle se mît au piano. C'était beaucoup de fatigue pour elle. « Après une semaine de leçons, il me semble que tu pourrais bien te reposer le dimanche », disait-elle. Ce que la bonne dame ne disait pas, c'est que le concert la priverait d'une partie de cartes, plus intéressante pour elle que la musique; elle s'entendait mieux aux finesses du bésigue qu'aux inventions de Chopin.

Mais Thérèse insista :

— Je ne me suis jamais sentie plus en train, affirma-t-elle en faisant craquer ses doigts d'un geste familier. C'est bien le moins puisque je suis condamnée à faire du métier, — et quel métier! mes huit heures par jour comme un manœuvre, — que je me repose le soir en faisant de la musique. D'ailleurs, je n'oblige personne à m'écouter, ajouta-t-elle; Marc lira, s'il veut, et maman fera une réussite. Ce sont des plaisirs qui peuvent aller ensemble. Toi, dit-elle, en s'adressant à Julien, tu vas me tourner les pages; ça te forcera à déchiffrer un peu.

Je m'étais installé de façon à dévisager en plein l'exécutante. Mais elle m'exila impitoyablement à l'autre bout de l'atelier.

— Impossible de jouer si je sens un regard sur moi, dit-elle. J'ai besoin de me figurer que je suis seule.

Sur le texte, cependant obéi, l'artiste mettait la palpitation

d'une vie personnelle, l'émotion d'un cœur qui avait souffert.

Je n'insisterai pas; à quoi bon? n'était-ce pas la voir encore et la voir mieux que de l'entendre? L'imprudente! elle prétendait me dérober son visage, et c'était son âme, toute son âme qu'elle allait me dévoiler maintenant à travers la tendresse de Schumann et la folie de Chopin!

Après la mazurka en *si* bémol mineur, elle s'arrêta. Elle eut peur sans doute de son émotion et de la mienne. Après une pause de quelques minutes, elle reprit pour conclure le thème inaugural du *Souvenir*, mais en développant encore l'intention de mélancolie qui s'en dégage, en le solennisant en une expression définitive de sagesse harmonieuse.

Et pour mieux attester sans doute sa volonté d'en rester là, de ne pas dépasser cette limite, elle souffla les bougies et ferma le piano.

— Avec votre permission, madame et messieurs, dit-elle, le concert est terminé. Pardonnez-moi de vous mettre à la porte, monsieur Lavernose; mais c'est ici la maison du travail. Je dois donner ma première leçon demain matin à sept heures et Julien a son devoir à copier avant de partir pour le lycée.

— Et moi un cours à préparer... ajouta Marc.

Nous nous retirâmes ensemble. Comme nous l'avions fait à Argelès, le soir de notre première rencontre, nous traversâmes la ville nocturne. Mais la conversation cette fois tardait à s'engager.

— Vous m'avez trouvé changé, n'est-ce pas? m'interrogea Marc après quelques minutes de silence.

— Changé? vous voulez rire; les hommes comme vous ne changent pas.

— De caractère sans doute, ni d'idées; mais de figure? Vous avez dû me trouver maigri, avouez-le. C'est que j'ai été touché sérieusement. Les yeux! Je suis puni par où j'ai péché. J'ai voulu profiter de la fin des vacances pour avancer la documentation de ma thèse; je me suis fatigué. Une congestion de la rétine. Rien de douloureux encore, ni de grave; mais la menace est là, et au moindre excès, l'avertissement sur le mur : la tache lumineuse qui jaillit, le ruban de feu qui danse devant moi. Ce n'est pas drôle, allez; je dose mon travail, j'économise mes lectures. C'est un retard de six mois, peut-être d'un an pour mes études. Ah! vrai, l'année scolaire a mal commencé pour nous. Car Mlle Romée a été éprouvée aussi en rentrant d'Argelès.

— Nous ne l'avons pas su... répondis-je.

— Oh, ce n'était pas proprement une maladie, ni même un état

localisé. Son mal était dans sa tête. Elle ne nous l'a jamais dit; mais je crois bien qu'elle avait la nostalgie de la montagne. Ça s'est dissipé peu à peu; elle a repris son aplomb...

Marc s'arrêta de parler, chemina un moment, la tête basse. Puis brusquement : « Pourvu que vous ne lui rapportiez pas la contagion dans vos bagages! s'exclama-t-il en riant d'un rire qui sonnait faux. Prenez garde! ajouta-t-il en posant la main sur ma manche. La pauvre enfant a besoin de tout son courage. Vous avez vu comme elle est secondée chez elle. La mère, une égoïste; le frère, un étourdi. Vous les avez jugés. Je fais ce que je peux pour leur être utile. Julien me craint un peu, Mme Romée me supporte. Vous m'aiderez, n'est-ce pas? vous aiderez Mlle Romée.

— Soyez tranquille, lui dis-je. Je travaillerai pour elle... et pour vous, ajoutai-je en riant.

— Il ne s'agit pas de moi, répliqua Marc vivement. Dans l'état de santé où je suis, j'ai ajourné tous mes projets, — tous, insista-t-il. Il s'agit d'elle, uniquement d'elle. Vous voyez qu'il n'y a pas de quoi rire.

— Je vous promets donc sérieusement mon concours.

— C'est bien, conclut Marc, je prends acte de votre promesse.

Nous étions arrivés devant la porte de mon hôtel. Marc me quitta. « Si vous avez besoin de moi, me dit-il, venez me chercher, 2, place Saint-Raymond. Je ne bougerai pas de la matinée. »

Il me tendit la main. Et moi pouvais-je faire autrement que de la prendre? Après tout, pensais-je, je ne lui ai pas menti; je suis de bonne foi. J'aime Thérèse, c'est vrai; mais mon amour est désintéressé. Je ne suis pas encore indigne de la poignée de main d'un honnête homme.

XXIX

Si j'avais à déterminer mon état d'âme dans les journées qui suivirent, je dirais que ce fut un passage du rêve à l'action, de l'image à la réalité. J'arrivais d'Argelès saturé de lyrisme, desséché de vaine rhétorique. L'humanité reprit ses droits. Le contact de Thérèse, la caresse de ses yeux, la tendresse de ses sourires effacèrent les figurations artificielles par où j'avais tâché de suppléer à son absence. La beauté vivante triompha de l'idole. Je vécus mon amour au lieu de l'imaginer.

Je ne me rassasiais pas de voir, d'écouter Thérèse. J'habitais, à vrai dire, chez elle autant que chez moi. Dès les premiers jours, j'avais pris l'habitude de venir chercher des nouvelles de ces dames tout de suite après leur déjeuner, avant que mon amie re-

partît pour donner ses leçons. A cette heure-là, j'étais à peu près sûr de ne pas y rencontrer Marc; et cette certitude ne m'était pas déplaisante. Si innocens que fussent mes rapports avec Thérèse, je n'en sentais pas moins, quand il était là, la gêne d'un contrôle. Sa conscience éveillait la mienne, m'obligeait à des retours sur moi-même qui me gâtaient mon plaisir. Le reproche de ses yeux, l'amertume quelquefois de ses paroles, suffisaient à me paralyser, ou, si je faisais semblant de ne pas l'entendre, donnaient à ma conduite un arrière-goût fâcheux d'hypocrisie. Quand j'arrivais assez tôt, rue du Pont-de-Tounis, j'étais engagé à prendre le café en famille.

— Vous pourrez vous croire encore à Argelès, entre Mme Lavernose et Jacques, me disait Mme Romée. Moi, je serai votre belle-mère, Julien sera Jacques.

— Et la Garonnette vous donnera l'illusion du gave ! ajoutait Thérèse.

Cela se passait dans la véranda, dans la grande cage de verre où se jouait la pâle lumière de novembre. Je me plaisais dans cette pièce plus imprégnée que les autres de Thérèse, plus animée de sa vie, de ses habitudes. Sa plume sur le bureau, une lettre commencée, des billets d'élèves qui traînaient, ouverts, sur la table, le cahier d'écolier où elle inscrivait chaque jour les dépenses du ménage, tout y parlait d'elle, tout y racontait l'harmonie heureuse de son âme avec sa vie. J'avais un sentiment de bien-être exquis à la voir agir devant moi, pour moi, à suivre ses gestes d'hôtesse, de ménagère. Pendant qu'elle nous versait, qu'elle nous offrait le café, Mme Romée me faisait confidence des rêves qu'elle avait eus la nuit précédente. C'était l'événement de ses matinées : « Fruits hors de saison, trahison ! » avait-elle coutume de dire quand il lui était arrivé de rêver cerises en décembre ; et ainsi avertie, elle se préparait à déjouer un complot de la petite bonne ou de la concierge !

Thérèse plaisantait doucement sa superstition. Mais la dame n'entendait pas raillerie sur ce chapitre.

— Oh toi ! je sais bien, tu ne rêves pas, répliquait-elle à Thérèse. Comment la trouvez-vous, monsieur Lavernose ? Raisonnable jusque dans le sommeil !

Les jours où ses songes manquaient d'intérêt, Mme Romée mettait volontiers la conversation sur les élèves de Thérèse ; elle cherchait surtout à faire parler sa fille. Sa curiosité ne se rassasiait jamais de détails sur les intérieurs où l'introduisaient ses leçons : inventaires de mobiliers, procès-verbaux de toilettes, ce qu'on entend derrière les portes, ce qu'on voit par le trou de la

serrure. Et devant la discrétion de Thérèse, elle avait des indignations comiques...

— Comment es-tu fabriquée? lui demandait-elle. Rien ne t'intéresse, rien ne t'amuse. Ce que tu dois les assommer, tes élèves! Je te vois faire d'ici. Pas une minute de conversation : des gammes, des gammes, et encore des gammes! Si tu crois qu'elles y tiennent tant que ça, à la musique!

— Soyez tranquille, mère; si je les ennuie, mes élèves, elles me le rendent bien... au moins quelques-unes... répondait Thérèse en riant. Et déjà elle mettait son chapeau pour sortir. Mais il fallait attendre Julien qui s'oubliait devant un miroir, occupé à rectifier son nœud de cravate. « Tu es assez beau comme ça, je te l'assure! » lui disait-elle. Elle me tendait la main : « A ce soir, monsieur Lavernose. »

J'allais sortir à mon tour. Mme Romée me forçait à me rasseoir.

— Qu'avez-vous de si pressé? me disait-elle. Votre cours à 2 heures? Et bien, vous le manquerez, votre cours. A votre âge, vous n'avez pas peur qu'on vous mette en pénitence! Vous n'êtes pas à la chaîne comme ce pauvre Marc! S'en fait-il du mauvais sang, celui-là! et pour aboutir à quoi, à s'abîmer les yeux! Joli résultat. Laissez-le faire, et allez votre train, croyez-moi. Prenez-en un peu et laissez-en beaucoup. Ce ne serait vraiment pas la peine d'être venu à Toulouse pour y mener la même vie qu'à Argelès...

Je protestais faiblement.

— Il y a temps pour tout, continuait la dame. Aujourd'hui, par exemple, une si belle journée, ce serait un péché de vous enfermer. Je vous emmène avec moi : une course d'une heure. Et je vous montrerai toutes les belles dames de Toulouse. Ça ne vous tente pas? Il s'agit d'une vente au profit des pauvres, et je suis obligée de m'y montrer. Il y a là comme vendeuses presque toute la clientèle de Thérèse, et ma visite est attendue. Allons, courez vite vous habiller et venez me prendre à 4 heures...

Quand Mme Romée ou Julien ne me réclamaient pas, je ne savais trop que faire de mes journées. Ma chambre, là-bas, sur le quai, était bien triste, et les rues bien vides de figures de connaissance. Que devenir? J'avais tenté les premiers jours de prendre au sérieux mes occupations d'étudiant; j'avais suivi des cours, j'avais pris des notes; le spectacle de cette vie jeune autour de moi m'avait un moment amusé. Marc avait quelques camarades à la Faculté de droit à qui il m'avait présenté : des lauréats, des forts en thème comme lui, avec qui j'échangeais quelques mots en faisant les cent pas dans le cloître, avant l'arrivée des profes-

seurs. Mais ces agrégés en herbe étaient trop graves pour moi, et les autres, ceux qui venaient dormir sur leur pupitre après avoir passé la nuit au tripot, ne m'agréaient pas davantage. Je me sentais emprunté, dépaysé, avec ces étranges camarades. Après quelques expériences malheureuses, je renonçai à mes velléités de vie écolière, je ne mis plus les pieds à la Faculté.

En dehors de Marc, que j'évitais d'ailleurs avec soin, et du docteur Estenave, que je ne recherchais pas davantage, craignant pour mon état d'âme la pénétration de son diagnostic, il ne me restait pas d'autre société pour combler le vide de mes heures, que celle des arbres des promenades publiques : les ormeaux du Grand-Rond, les érables du Jardin des Plantes. Je m'attardais jusqu'au soir en leur compagnie. La nuit venait, rôdait autour des massifs ; la corne avertisseuse des gardiens me décidait seule à sortir. Je laissais les statues grelottantes, les aigles en sommeil, les plates-bandes funèbres du jardin botanique, hérissé d'étiquettes noires et blanches comme des croix sur des tombes de pauvres. Le portique de marbre franchi, un reste de clarté m'accueillait au seuil de l'allée Saint-Michel. J'aimais, j'ai toujours aimé la beauté trouble de cette heure. Des carillons lointains, comme des fumées de bruit, tombaient du haut des clochers dont la silhouette se perdait dans l'incertitude crépusculaire. Du haut du pont j'écoutais leurs dernières vibrations expirer, ondes aériennes sur le réseau mouvant de l'eau mystérieuse où les feux blancs de l'électricité se mêlaient au reflet balancé des premières étoiles. J'errais dans ces solitudes qui accompagnent la course du fleuve, jusqu'à l'heure du dîner, un dîner à prix fixe dans un restaurant médiocre, et j'expédiais les plats, je mettais les bouchées doubles, impatient d'arriver chez les Romée et d'y arriver avant Marc. Souvent je devançais l'heure ; la salle à manger était encore éclairée et il me fallait attendre que la lampe portée à la véranda me donnât le signal de monter.

J'entrais là comme dans le pays du bonheur. Thérèse me parlait et le timbre seul de sa voix suffisait à m'enchanter. Ce qu'elle disait? Les riens de sa journée, des choses éphémères qui s'animaient un instant de sa grâce, de son sourire. Peu m'importaient les paroles de Thérèse. Je ne lui demandais que d'être là et de m'aimer.

L'arrivée de Marc contrariait mon lyrisme. Avec lui, l'illusion s'en allait, les choses rentraient dans leurs limites. La raison triomphait. Il l'appliquait à tout et à tous, aux commérages de Mme Romée, aux boutades de Julien. Il se donnait autant de mal pour corriger les erreurs de ces cerveaux légers qu'il en aurait

pris à argumenter devant le tapis vert d'une soutenance de thèse. Sa patience à discuter était inépuisable, et Mme Romée avec une mauvaise foi inconsciente, Julien avec sa verve taquine et sa logique anarchiste d'enfant gâté, en abusaient pour lui tenir tête. Thérèse était obligée d'intervenir. Le moyen le plus sûr qu'elle eût de les mettre d'accord était d'ouvrir le piano.

Le silence régnait aussitôt; le rêve un moment interrompu reprenait son essor. Comme dans ces jeux de gazes colorées où s'enveloppent les danseuses, Thérèse m'apparaissait alors divinisée à travers le réseau souple des harmonies. Le monde disparaissait. La musique nous créait un autre univers. Elle était une atmosphère et un langage, un langage plus souple, plus libre. Je l'imaginais au moins. J'interprétais dans ce sens le choix des morceaux que Thérèse jouait et les nuances d'expression qu'elle leur donnait en les jouant. La proportion seule des emprunts, faits à Schumann ou à Beethoven plutôt qu'à Chopin, marquait pour moi un certain étiage de ses sentimens. La préférence donnée à Schumann marquait une tendance à l'apaisement, à la mélancolie paisible d'un renoncement accepté; accordée à Chopin, elle signifiait au contraire le progrès de la passion en lutte avec le devoir.

A force d'analyser, de définir chaque motif, la musique m'était devenue comme une écriture à clé où je lisais la confession quotidienne de Thérèse. Et cette confession suffisait à ma vie sentimentale. Ma journée tenait toute dans l'illusion d'une heure.

XXX

Plusieurs semaines s'écoulèrent ainsi, paisibles, souriantes. Après le coup de folie qui m'avait exilé d'Argelès, j'avais trouvé, grâce à la sagesse de Thérèse suggérant et ordonnant ma prudence, la douceur d'une halte inattendue où se complaisait ma faiblesse. Ma sécurité était à peu près complète. J'écrivais régulièrement à Argelès, et j'en recevais régulièrement des nouvelles, des relations minutieuses où Cyprienne enregistrait les événemens de la famille et du voisinage. Les rhumes de Jacques y figuraient à côté d'un changement de vicaire ou d'un mécompte agricole, d'un réglement désastreux avec nos fermiers de Marsous. Quelques lignes de mon fils remplissaient les blancs laissés sur le papier par l'écriture de sa mère. Ces dames étaient avides de détails sur ma vie toulousaine, sur mes occupations d'étudiant, sur l'intérieur des Romée. Je n'en mettais jamais assez sur le compte de nos amies. Des photographies avaient été échangées entre Thérèse et Cyprienne avec des promesses de prochain revoir. Ma femme et ma belle-mère avaient pris l'engagement de venir me chercher quand

je me trouverais assez savant pour quitter Toulouse, c'est-à-dire vers Pâques, limite extrême que j'avais fixée à mon séjour. Plus tard, aux grandes vacances, les trois Romée feraient une visite de reconnaissance à Argelès. De ma mère, je n'avais eu en tout qu'une lettre : quelques lignes ingénues tracées d'une main pesante. La brave femme s'étonnait de mon changement de vie. Une avalanche récente avait emporté le mur qui soutenait le verger au-dessus de la maison. Elle me consultait sur l'opportunité de la réparation à entreprendre. Et tout cela me paraissait si loin! presque étranger! Je répondais cependant comme si j'avais été l'absent d'une heure; je faisais le semblant de discuter le devis des travaux à exécuter à Marsous, je ripostais par d'autres histoires aux histoires de Cyprienne. Je m'évertuais à donner une apparence de réalité, de vraisemblance, au mensonge où j'étais forcé de vivre. Je ne désespérais même pas de le prolonger indéfiniment, de concilier l'égoïsme de mon rêve avec le repos de ma femme et l'honneur de mon amie.

Je réussis pendant quelques jours à garder ce périlleux équilibre. La prudence de Thérèse se démentit la première. Mon obéissance à des volontés qu'elle n'avait pas eu la peine de me signifier, en lui attestant la force de son empire sur moi, l'avait trop rassurée. Plus confiante, elle se surveillait moins, elle ne pensait plus à déguiser l'attrait qui la rapprochait de moi; elle négligeait la grimace de froideur, le manège d'indifférence par où, jusque-là, elle ne manquait pas de couper mes élans, de me contraindre à d'humiliantes retraites. Au lieu de calculer, de doser ses paroles comme elle avait soin de le faire quand Marc était là, attentive à nous distribuer son amitié par portions égales, elle s'oubliait à des apartés avec moi; elle livrait Marc aux taquineries de Julien, aux commérages de Mme Romée. Un regard, un pli au front de l'abandonné, l'avertissaient de son étourderie et elle se dépêchait de la réparer, mais d'autres fois la distraction se prolongeait, et quand elle s'en apercevait, il était trop tard : Marc boudait, affectait de s'écarter de nous, de s'enfermer dans un silence amer, que les humilités de la coupable avaient peine à rompre.

Thérèse se repentait, Marc pardonnait, et, aussitôt pardonnée, Thérèse retombait dans son injustice. Nous en arrivions, elle et moi, à ne plus pouvoir nous passer l'un de l'autre. Nous souffrions dès que nous perdions le contact. Malgré nous, malgré moi surtout qui voyais mieux le danger, l'amour nous isolait visiblement, nous mettait à part des autres.

Ce fut le besoin de nous voir, la douleur de nous quitter et la joie de nous reprendre, qui nous fit dévier insensiblement de la réserve inaugurée par Thérèse et scrupuleusement observée par

moi depuis mon arrivée à Toulouse. Bientôt toutes les occasions, tous les prétextes nous furent bons pour nous retrouver, pour multiplier, pour prolonger nos rencontres. Après le déjeuner de ces dames, quand Mme Romée ne me réclamait pas, je sortais en même temps que Thérèse et que son frère, je leur faisais un bout de conduite dans la rue. Julien, pressé par l'heure de la classe, prenait les devans; Thérèse et moi, nous faisions route ensemble jusqu'à la porte d'une de ses élèves, — et c'était loin, quelquefois à l'autre extrémité de Toulouse.

J'aimais ce tête-à-tête dans la foule, le mystère innocent de nos propos à demi-voix, perdus dans la rumeur du trottoir.

Nous marchions et nous causions; et nos itinéraires changeaient avec la direction de nos causeries. Les jours d'intimité, sans nous être donné le mot, nous quittions les rues encombrées pour suivre, — tels des raccourcis au bord de la grand'route, — les ruelles noires, les carrefours obscurs du vieux Toulouse. Nous longions des boutiques silencieuses, des magasins sans étalage, ou bien, dans le quartier noble, des rez-de-chaussée à fenêtres grillagées, des alignemens de façades solennelles avec des linteaux de porte armoriés et des balcons en fer chargés d'écussons. Et c'était trop de solitude quelquefois au gré de Thérèse, qui fuyait alors, en gagnant des rues plus vivantes, le danger d'une conversation tournée peu à peu à la tendresse.

L'heure de la leçon était toujours trop vite arrivée; et c'était si dur, alors, de s'ajourner jusqu'au soir. Cette faveur d'accompagner un moment Thérèse, au lieu de me contenter, me mettait en goût d'en demander davantage. Mon amie avait des momens de répit entre ses leçons : des quarts d'heure, des demi-heures et quelquefois plus, quand une élève s'était fait excuser. Elle profitait de ces loisirs pour faire sa prière ou réciter son chapelet dans l'église la plus proche.

Je la surpris, plongée dans ses dévotions, un après-midi où le désœuvrement joint au désir d'admirer les jeux de la lumière vespérale à travers les joailleries des vitraux anciens, m'avaient conduit à Saint-Étienne. Nous sortîmes ensemble. L'hiver était doux cette année-là; les rosiers du Bengale ne finissaient pas de fleurir dans les massifs du Boulingrin, et, le long des murs, dans les jardinets du faubourg, les plates-bandes s'embaumaient du parfum léger des tussilages. J'emmenai Thérèse au delà du Grand-Rond, au bord du canal. La colonnade grise des platanes s'allongeait, doublée au reflet de l'eau. Vision calme. Une barque passait, une lourde gabarre languedocienne, et nous rêvions, Thérèse et moi, d'un voyage dans une barque pareille, entre les faïences vernies et les oranges mûres; un voyage silencieux sur

l'eau muette, un voyage lent escorté de la course lente des charrues dans les sillons, un voyage sans autre événement que la halte obligée de l'écluse, sans autre musique que la chanson du pâtre ou la sonnerie lointaine des angélus annonçant les clochers de village, mâts de nefs immobiles ancrées dans l'uniformité des plaines.

Telle fut la douceur de cette promenade imprévue que Thérèse me voua désormais tous ses momens de liberté. Elle m'avertissait la veille, et j'allais la prendre au rendez-vous qu'elle m'avait assigné. C'était presque toujours hors des rues fréquentées, au seuil des quartiers populaires. La durée du temps dont elle pouvait disposer limitait nos courses. Nous nous contentions souvent de franchir le canal sur un de ces ponts qui relient la ville aux faubourgs. Nous gravissions au hasard devant nous une de ces voies à pente raide qui vont par des transitions assez brusques de la foule à la solitude, du tumulte de la vie ouvrière à la paix des campagnes. Arrivés au sommet de la montée, nous nous arrêtions un moment en suspens, nous laissions nos regards planer de la ville à la vallée hivernale où la jeune verdure des blés se révélait à demi sous les voiles de la brume.

Un jour, en gagnant la campagne par la rue des Récollets, nous eûmes la fantaisie de visiter la chapelle des Pères missionnaires et le calvaire dont les croix monumentales envoient leur ombre jusque sur la route. La chapelle était restée fermée depuis l'exécution des décrets; la porte antique par où étaient entrés tant de malheureux et sortis tant de consolés était encore scellée de la cire rouge des cachets officiels. Mais l'accès du jardin était libre; des buis taillés, des bassins d'eau vive disaient l'ordre et le goût d'une plaisance de couvent; les feuilles pourries dans l'herbe des pelouses, les mousses dans le vivier disaient aussi l'exil des maîtres, la déchéance des arbustes et des plantes abandonnées à eux-mêmes. Cependant l'enclos n'était pas tout à fait désert; des pensionnats du quartier y jouaient les jours de promenade; des amoureux, l'été, y cherchaient l'ombre des allées couvertes; des dévotes venaient y faire leur chemin de croix en plein air, agenouillées devant les stations qui s'espaçaient autour de l'enclos. L'endroit était hospitalier et recueilli. Le calvaire y suggérait des pensées graves tempérées aussitôt par les sensations de nature, par l'odeur des buis, par la musique gazouillante des mésanges suspendues aux branches mortes. Ce fut un de nos refuges préférés.

D'autres fois, quand les leçons de Thérèse nous obligeaient à nous rapprocher des quais, nous allions chercher de l'autre côté de l'eau, au bout du pont Saint-Pierre, l'abri d'un square infré-

quenté, posé en terrasse au bord de la Garonne. Un vieux cèdre nous accueillait sous ses branches inclinées. L'autan qui arrivait du large, par-dessus la nappe de la Garonne, les soulevait parfois, leur faisait rendre — tel l'archet sur la corde, — une musique de tristesse. Blottis sur un banc, serrés l'un contre l'autre comme des oiseaux bercés par l'orage, nous écoutions venir l'assaut du vent et la plainte de l'arbre. Près de nous, en contre-bas, un jardin d'hôpital alignait ses plates-bandes défleuries; plus près encore, des fenêtres à la hauteur du square nous révélaient des intérieurs de maisons pauvres le long d'une ruelle déserte, tandis que, en face, le fleuve s'en allait pressé entre les murailles roses des quais, borné en amont par les arches massives du pont de pierre, en aval par les architectures grêles du pont suspendu qui filait à notre gauche porté sur la courbe légère des câbles en fil de fer. L'ampleur du fleuve, la vastitude du ciel, en contraste avec l'exiguïté du nid où s'isolait notre tête-à-tête, nous invitaient à goûter plus pieusement la minute d'intimité paisible dérobée par nous à la fuite des jours, au tumulte de la vie.

XXXI

Ce fut un heureux, un miraculeux décembre, un mois d'oubli, d'insouciance au seuil du malheur, d'innocence au bord de la faute. La compagnie presque continuelle de Thérèse, la certitude de jour en jour plus évidente de sa tendresse, avaient modéré mon exaltation. Et Thérèse m'était reconnaissante de ce triomphe sur moi-même. La substitution de l'amitié à l'amour, d'ailleurs purement fictive et qui n'avait exigé de nous qu'un changement de vocabulaire, suffisait à la rassurer. L'épreuve de nos tête-à-tête avait ajouté à sa confiance. Aussi dédaigneuse que moi et plus ignorante encore de la réalité, elle ne doutait pas de la durée d'un bonheur qu'elle avait trouvé le moyen de mettre en règle avec sa conscience.

Hélas ! ce bonheur allait finir. Le mystère de nos promenades ne pouvait pas tarder à être découvert. Que Thérèse n'en eût jamais confessé le secret à sa mère, il y avait déjà dans cette dissimulation comme l'aveu d'une faute. Et cette faute devait sortir de l'ombre où nous la cachions aux autres et presque à nous-mêmes.

En attendant, nous multipliions nos rendez-vous. En dehors des heures de leçons, nous passions presque tous nos après-midi ensemble. Nous utilisions les quarts d'heure et même les minutes d'intervalle; nous marchions côte à côte; nous asseyions nos causeries sur un banc de square ou de promenade.

Nous bavardions ainsi un jour, sur un banc du Jardin Royal, et comme une ondée légère arrivait, j'avais ouvert un parapluie qui resserrait notre tête-à-tête. Un passant nous frôla tout à coup et s'arrêta, cloué sur place par la surprise. C'était Marc. Nous nous levâmes, confus, essayant une explication qu'il eut l'air de ne pas entendre.

— J'ai eu la chance de rencontrer à temps le parapluie de M. Lavernose, dit Thérèse. Nous attendions la fin de l'averse. Je vais donner ma leçon chez les Martel. Venez-vous m'accompagner?

— Bien fâché, mademoiselle; mais on m'attend à l'Académie et je n'ai pas une minute à perdre.

— Le secrétariat ne ferme pas encore, et ça ne vous fera pas de mal de marcher un peu avec nous; lui dis-je. Depuis quand n'avez-vous pas fait l'école buissonière?

— L'école buissonnière! riposta Marc avec un mauvais sourire; c'est bon pour les étudians en droit, mon cher monsieur Lavernose. Bonne promenade! et à ce soir, conclut-il en nous quittant.

Nous nous séparâmes presque aussitôt, Thérèse et moi, contrariés l'un et l'autre et empêchés de nous communiquer nos craintes.

Ce soir-là, Marc ne parut pas rue du Pont-de-Tounis.

— Marc en retard! que se passe-t-il, grand Dieu! s'exclama Mme Romée après une heure d'attente. Une barricade en travers de la rue. La chute du gouvernement ou la dégringolade d'une cheminée sur le trottoir?

— M. Echette a dû s'enfermer pour travailler à sa thèse, expliquait Thérèse. — Mais elle ne croyait guère à son explication. Le malheur était là; nous le sentions venir. L'angoisse nous fermait la bouche.

— Qu'avez-vous tous les trois? interrogeait Mme Romée, M. Lavernose a la lèvre cousue, Thérèse n'a pas l'air de songer à son piano, et Julien n'a pas encore commencé d'apprendre ses leçons. On dirait que rien ne marche ici quand Marc n'y est pas! On ne peut donc pas travailler ou s'amuser sans la permission de ce monsieur!

Et c'était vrai. Marc absent, la maison n'était plus la même. Il était le régulateur et l'excitateur, celui qui met en train la mécanique et fait s'accorder ensemble les rouages. Mme Romée avait besoin de lui, ne fût-ce que pour le contredire; sans lui Julien était comme infirme: la plume lui pesait, le livre tombait de ses mains; Thérèse elle-même puisait dans la fermeté de son ami une partie de sa force morale. L'approbation de Marc, le sourire fraternel de ses yeux, l'encourageaient au travail, la récompensaient de ses sacrifices. Le reproche de son absence la navrait;

elle sentait bien qu'elle ne pouvait pas se passer de son affection.

Je voyais tout cela, je mesurais la profondeur du mal qu'avait fait mon intrusion chez les Romée. Mais je n'avais pas le courage de conclure. La passion menacée se raidissait en moi, me poussait à la révolte. Marc se fâche, me suggérait-elle. De quel droit se fâche-t-il? Marc est jaloux; eh bien, tant pis pour lui! Marc se retire sous sa tente? eh bien, qu'il y reste!

Je m'endurcissais ainsi dans mon égoïsme. J'en voulais presque à Thérèse de son inquiétude, de ses regards désespérés à la pendule et de son air désolé, plus tard, quand elle eut renoncé à voir arriver Marc. Nos adieux furent embarrassés, troublés de pensées discordantes et confuses.

— Je vous porterai des nouvelles de votre ami après votre déjeuner, lui dis-je. J'irai le surprendre au saut du lit.

— Au saut du lit! se moqua Mme Romée; dans ce cas, mon cher monsieur, vous ferez aussi bien de ne pas vous coucher. Marc est debout avant le jour.

Je n'eus pas la peine de me lever le lendemain. Marc m'avait prévenu. Il faisait à peine jour quand il frappa à ma porte.

Il s'excusa de l'heure indue. Il avait deux cours à suivre avant son déjeuner, et le reste de sa journée était pris. Il aurait fallu remettre au lendemain ce qu'il avait à me dire, et le délai lui avait paru long.

— C'est donc bien urgent? lui dis-je en essayant de sourire.

— Urgent et grave, me répondit-il. Une explication entre nous est nécessaire. Il y a deux mois que je la remets de jour en jour; mais après ce que j'ai constaté hier, si je restais le témoin muet de ce qui se passe entre Mlle Romée et vous, je deviendrais votre complice. C'est un rôle qui ne peut pas me convenir.

— Les scrupules d'un homme à jeun sont une terrible chose! plaisantai-je. Mais n'êtes-vous pas sorti trop tôt? Êtes-vous sûr d'y voir clair? Pour moi, je me demande en vous écoutant si je rêve ou si je veille? Que voulez-vous dire, monsieur Echette, et que se passe-t-il entre Mlle Romée et moi? Je vous serais obligé de me le dire avec précision.

— Ce qui se passe n'est malheureusement pas d'hier. Vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas, notre conversation de Pibeste? Je vous donnai ce jour-là un avertissement inutile. Le mal était fait; vous aimiez Mlle Romée, et Mlle Romée vous aimait. Oh! je sais bien que ce ne fut pas de votre part une entreprise de séduction préméditée; d'un effort quelconque en bien comme en mal, je vous en crois incapable. Vous avez commencé par céder à un attrait. Vous vous êtes trouvé pris, et à votre tour vous avez essayé de prendre. Vous n'y avez que trop aisément réussi.

Entre une ignorante et vous, la lutte était inégale. Certaines lettres de Mlle Romée à sa mère m'avaient donné l'éveil. Je voulus voir; je vis. La malheureuse enfant ne se doutait pas encore de ce qui se passait en elle. Ma présence, votre jalousie, le déchirement de l'adieu, l'avertirent sans doute. Elle partit avec sa flèche au cœur. Je ne désespérai pourtant pas de sa guérison. Séparés, vous finiriez par oublier tous les deux. J'y comptais. Pour mieux vous tenir, pour vous sauver de vous-même, je m'adressai à votre loyauté. En vous livrant le secret de ma vie, je croyais avoir mis Mlle Romée à l'abri de vos poursuites. Elle, de son côté, vous oubliait déjà. Rentrée à Toulouse, dans son milieu, reprise par le travail et par le sacrifice, elle s'était ressaisie, elle avait secoué le mauvais rêve. Après quelques semaines de lutte que je suivais d'heure en heure, — vous devinez avec quelle angoisse! — elle avait retrouvé le calme, l'équilibre, la gaieté presque. C'était le salut; c'eût été bientôt le bonheur. Il y a deux mois de cela, et aujourd'hui tout est compromis de nouveau, tout est perdu. Vous êtes revenu, vous vous êtes imposé. Oui, imposé, car, l'eût-elle voulu, comment Mlle Romée pouvait-elle vous empêcher de vous présenter chez elle, à moins de tout révéler à votre femme, de tout confesser à sa mère? Vous le saviez, vous avez calculé sur sa générosité pour lui forcer la main. Votre victime vous avait échappé, vous êtes venu la reprendre chez elle. Un moment j'ai cru que vous reculeriez devant votre mauvaise action, j'ai espéré que l'hospitalité reçue, le contact de la mère, du frère de Mlle Romée changerait votre cœur, que vous hésiteriez à les immoler à votre passion. Souvenez-vous : le soir de votre arrivée, en rentrant à l'hôtel, vous m'aviez promis d'avoir pitié d'eux. Vous n'avez pas tenu parole, monsieur Lavernose.

Marc se taisait. Il s'attendait sans doute à des dénégations de ma part, à une lutte; mon sang-froid le déconcertait. Je m'étais assis sur mon lit, j'avais relevé mon oreiller; je roulais une cigarette.

— Vous permettez, lui dis-je. C'est au cas où vous en auriez encore long à me dire.

— A quoi sert de railler? répliqua Marc. J'ai fini; rassurez-vous. Tant que j'ai été seul à m'apercevoir de votre intrigue, tant que j'ai pu espérer qu'elle se dénouerait d'elle-même sans scandale, et qu'il n'y aurait que moi à en souffrir, je me suis tu. J'ai assisté sans sourciller à vos manœuvres. Mlle Romée vous revenait; elle allait où l'attirait son penchant; elle ne voyait pas la main que je lui tendais pour la retenir. Pendant des semaines, j'ai enduré ce supplice. Mais depuis hier, tout est changé. L'honneur de Mlle Romée est en jeu. Que voulez-vous que pensent

les gens qui vous ont rencontrés hier ensemble? Et ce n'est pas la première fois, n'est-il pas vrai? Moi, je ne suppose rien, je ne soupçonne rien. Évidemment ce n'était pas un rendez-vous; le hasard a tout fait. Je le crois, j'en suis sûr. Mais les autres, le croiront-ils? Vous ignorez donc ce que c'est que la réputation d'une jeune fille, monsieur Lavernose. Vous ne savez pas qu'il suffit d'un mot pour la perdre, d'une histoire qui court, — et on ne sait jamais qui l'a lancée. Des explications après coup, des preuves? Inutile. C'est comme un acquittement en cour d'assises. Il en reste toujours quelque chose. Vous n'aviez pas pensé à ça sans doute; Argelès est un pays idyllique où ces misères sont inconnues. A Toulouse il faut tenir compte des mauvaises langues.

Marc avait débité son affaire à la volée, en marchant à grands pas. Au moment de conclure, il s'arrêta devant mon lit, me regarda longuement.

— Tenez, monsieur Lavernose, continua-t-il, dans l'intérêt de Mlle Romée aussi bien que dans le vôtre, — car je ne vous suppose pas assez perverti pour ne pas souffrir un jour ou l'autre du mal que vous êtes en train de lui faire, — il serait temps pour vous de reprendre le chemin d'Argelès. Grâce à Dieu, il n'y a rien encore d'irréparable; vous pouvez rentrer chez vous la tête haute. La satisfaction du sacrifice accompli vous adoucira l'amertume des adieux. Pensez-y, mettez les courtes joies de la passion en balance avec l'horreur de l'inévitable catastrophe. Voyez et décidez. Je ne vous en dis pas davantage. J'aime mieux vous laisser le mérite d'une résolution que votre intérêt vous conseille aussi bien que votre conscience.

— C'est tout vu, tout décidé, répondis-je. N'eût été le plaisir de vous entendre, il y a longtemps que j'aurais pu couper court à votre harangue. Vous parlez bien, monsieur Echette; mais pour un historien, vous avez une singulière façon d'écrire l'histoire. Que ne m'interrogiez-vous d'abord? Que ne vous informiez-vous auprès de moi? Je vous aurais épargné la douleur d'effleurer de vos soupçons une réputation que vous êtes seul à mettre en doute. Je ne vous parle pas de mon honneur à moi; je l'estime au-dessus de vos atteintes. Je vous parle uniquement de Mlle Romée et je vous trouve singulièrement hardi de l'avoir mise en cause. A quoi vous sert donc de l'avoir connue depuis son enfance, si vous la connaissez si mal? Comment? parce que nous nous serons assis côte à côte, dans un jardin public, elle serait perdue! A qui espérez-vous le faire croire? Il y a des mauvaises langues à Toulouse comme à Argelès; je le savais; je le constate. Et où en serions-nous, grand Dieu! s'il nous fallait doser nos amitiés, mesurer nos paroles et nos gestes sur le qu'en-dira-t-on des inconnus?

Mlle Romée a vingt-quatre ans ; ce n'est plus tout à fait une pensionnaire ; elle n'a pas attendu votre permission pour sortir seule ; et si par hasard elle me rencontre dans la rue, voudriez-vous qu'elle fît le semblant de ne pas me voir? Tout cela est misérable, monsieur Echette ; et je suis bien bon de vous répondre. Vous me cherchez une mauvaise querelle, voilà tout. Ce n'est pas vous, c'est votre jalousie qui parle. Vous laissez trop voir le bout de l'oreille, mon cher monsieur. Je vous gêne, c'est clair, il vous tarde que je vous cède la place. Voilà le fin mot de votre visite matinale. Eh bien franchement, vous auriez aussi bien fait de rester au lit. Mlle Romée est libre. Vous n'êtes ni son fiancé, ni son frère, son ami seulement, son ami comme moi, ni plus ni moins. Au nom de qui, au nom de quoi prétendez-vous intervenir?

Marc avait pâli sous ma riposte; son poing se crispait; une colère froide passait dans ses yeux.

— Je protégerai Mlle Romée; je la sauverai malgré vous et même malgré elle, me dit-il.

— Sauvez-la donc! même au risque de la compromettre! lui dis-je. Allez, jouez votre jeu ; moi je jouerai le mien.

— Je n'aurais qu'une ligne à écrire à Mme Lavernose, pour vous rabattre le caquet, répliqua Marc; mais ce sont des moyens qui me répugnent. Je m'adresserai donc à Mlle Romée elle-même. Je sais qu'elle vous aime, mais je sais aussi qu'elle est honnête. C'est elle qui décidera entre nous.

XXXII

Le cœur me battait presque aussi fort que le jour où je m'y présentai pour la première fois, quand, quelques heures plus tard, je sonnai à la porte de Mlle Romée. Était-ce ma condamnation ou mon triomphe que j'allais trouver dans les yeux de Thérèse? je n'en savais rien; ce que je savais, c'était que, d'une façon ou d'une autre, notre situation allait changer. Les derniers voiles allaient tomber entre nous; nos âmes désormais se regarderaient face à face. Pour elle comme pour moi, ce serait avec tous ses périls, avec toutes ses délices, la réalité de la passion.

Le visage de Mme Romée que je rencontrai d'abord ne m'apprit rien. Mais Thérèse? Oh, Thérèse avait vu Marc. Ses yeux le disaient et sa poignée de main : des mains et des yeux de fièvre. Elle allait sortir. Elle eut tout juste le sang-froid et l'adresse nécessaires à entrer dans ses gants, à épingler le chapeau sur sa tête. Elle ne se ressaisit un peu qu'après avoir assujetti la voilette comme un masque sur sa figure. Au moins on ne la verrait

pas pleurer! Je la suivis. Nous fîmes quelques pas côte à côte sans rien nous dire. Elle allait vite, courbée en avant, comme poursuivie. Nous avions descendu la rue des Couteliers; mais, arrivée à la rue de Metz, au moment d'entrer dans la foule, le courage lui manqua.

— Je ne peux pas me montrer dans l'état où je suis, balbutia-t-elle. Tout à l'heure, quand je serai plus calme... Et, se tournant vers moi : Marc est venu, dit-elle.

— Marc est venu, répondis-je, et il vous a grondée. — Elle fit : Oui, d'un signe de tête. — Et vous pleurez pour ça? repris-je. Ah, il me le paiera, votre Marc! Vous n'avez donc pas su lui répondre? Que vous a-t-il reproché, voyons?

Les sanglots l'étouffaient.

— Je ne peux pas... je ne peux pas... articula-t-elle.

— Eh bien, ne parlez pas; marchons, l'air vous fera du bien.

Elle me suivit comme une enfant. Au cours Dillon, la solitude des allées la rassura. Elle consentit à s'asseoir sur un banc, le dos tourné à la promenade. Ses sanglots s'alentissaient. Elle put parler enfin :

— Marc est venu ce matin, me dit-elle; maman avait accompagné la bonne au marché; Julien n'était pas encore rentré du collège. Il s'est expliqué. Pauvre Marc! — Je l'interrompis d'un geste d'impatience. Mais elle l'arrêta de la main : Ne vous fâchez pas, me dit-elle. Marc a raison; et si vous saviez comme il a été bon avec moi! Il pleurait lui aussi.

— Ses larmes ne rachètent pas les vôtres! répliquai-je. Marc est jaloux; il veut m'éloigner à tout prix. C'est un égoïste.

— Oh! ne dites pas cela! je vous en prie, répondit Thérèse. Marc vaut mieux que nous. C'est le plus délicat, le plus généreux des amis. Si vous saviez! je l'ai mal reçu d'abord. Ça me révoltait qu'il eût l'air de me soupçonner. Au lieu de m'excuser, je me déclarais prête à recommencer, à me promener avec vous quand et comme il me plairait. Et lui me suppliait de réfléchir; il m'adjurait de rompre avec vous : « Ça finira mal », répétait-il toujours. Je ne voulais rien entendre. « Alors, me dit-il, si vous refusez de vous séparer de M. Lavernose, c'est moi qui m'en irai. J'en ai assez vu comme ça. Je vous aime et je suis prêt à me dévouer pour vous; mais à condition que ma dignité soit sauve. Je ne veux avoir à rougir ni de vous ni de moi. Je trouverai un prétexte pour expliquer mon absence à madame votre mère; je ne remettrai plus les pieds chez vous. » Ce fut à mon tour de supplier. « Vous ne me quitterez pas, lui dis-je, c'est impossible. Grondez-moi, malmenez-moi! je ne me brouillerai jamais avec vous. » Et comme il s'obstinait, comme il secouait la tête : « C'est

donc, lui dis-je que vous n'avez pas confiance en moi, que vous me croyez coupable? Eh bien, c'est affreux, cela. Vous dites que vous m'aimez et vous ne m'estimez seulement pas! » Je suffoquais de honte et de colère. Marc se rendit : « Soit, je resterai, dit-il, mais si je consens à revoir M. Lavernose, vous allez, vous, me promettre de ne jamais le revoir seule, en tête à tête, ni dans la rue, ni chez vous! Ce n'est pas pour moi, conclut-il, c'est pour vous que je l'exige. » J'ai promis, je me suis réservé seulement de vous avertir. Et, maintenant c'est fait. Il faut nous séparer, mon ami!

Thérèse s'était levée. Je l'obligeai à se rasseoir.

— Déjà? lui dis-je. Êtes-vous donc convenue avec M. Echette du nombre exact de minutes nécessaire à notre dernier entretien? Et que faisons-nous de mauvais, je vous prie? En quoi notre amitié peut-elle porter ombrage à personne?

— Ne me parlez plus d'amitié, répondit Thérèse. Ce mensonge ne m'a fait que trop de mal. Si nous étions raisonnables, nous renoncerions tout à fait à nous voir. Quand Marc essayait de m'y contraindre, tout à l'heure, j'ai résisté, j'ai demandé grâce, je regrette maintenant de l'avoir obtenue. Nous retrouver en sa présence! à quoi bon? Il souffrira; nous souffrirons aussi; sa vue nous sera un continuel reproche. Il faudra calculer nos paroles, éviter nos regards. Un supplice! et au bout, la séparation quand même. N'est-il pas vrai qu'il vaudrait mieux en finir?

— Jamais! repris-je; je vous admire de pouvoir changer si vite. Nous quitter! Et après? Pensez-vous que, pour ne plus aller chez vous, je cesserai de vous aimer? Vous quitter! mais vous ne savez donc pas que depuis le premier jour où je vous ai vue, présente ou absente, je n'ai jamais cessé de vous voir. Vous oublier! quel blasphème! Vous avez mis en moi une puissance d'aimer dont je ne suis plus le maître. Vous seule, quand vous êtes là, pouvez la discipliner un peu. Le bonheur m'assagit; le désespoir m'exalte. Ne me désespérez pas, mon amie. Si vous m'aviez vu il y a deux mois, à Argelès, je vous aurais fait peur. J'étais à bout de raison, à bout d'énergie. La folie me guettait ou la mort. Je vous en supplie, ne me soumettez pas une seconde fois à cette épreuve de l'absence. Puisqu'il faut souffrir, souffrons ensemble. Avec vous, je serai sage, je serai fort. Sans vous, je ne réponds de rien!

— Vous le voulez, j'y consens donc, me dit Thérèse. J'ai tort; je le sens bien. Après ce que je vous ai dit aujourd'hui, après ce que je vous ai laissé comprendre, j'aurais dû rompre sur l'heure, coûte que coûte. Je sais maintenant où je vais et je marche quand même. C'est mal. Mais vous, promettez-moi au moins de ne pas

me faire repentir de ma faiblesse. Jamais plus, entendez-vous? nous ne reparlerons de ces choses. Ce qui est dit est dit, mais que nos bouches désormais soient muettes. Si vous manquiez à cette promesse ou si vous me faisiez manquer à la mienne, si Marc avait le droit de m'adresser de nouveaux reproches, ah! mon ami, j'en juge par ce que j'ai souffert ce matin, ma santé n'y résisterait pas! — Elle me tendit la main : — Allons, dit-elle, mon cœur n'a pas changé, mais il est mort; il n'y a plus de vivant en moi que la pitié. C'est le seul sentiment que nous puissions sans rougir garder l'un pour l'autre...

Je pressai sa main, je la mouillai furtivement de mes baisers et de mes larmes.

— Il sera fait ainsi que vous le souhaitez, lui répondis-je. Je ne vous réponds pas de la sagesse de mon cœur; je mentirais en m'engageant pour lui ; mais je vous réponds du silence de mes lèvres. Ne vous inquiétez pas de moi si je souffre. Souffrir c'est vivre, et mon amour ne consent pas à mourir.

XXXIII

Thérèse m'avait quitté ; j'étais seul sur le banc ; je songeais. Et j'étais étonné, presque honteux, de ce que je trouvais au fond de ma pensée. Les amoureux, quels égoïstes! tout compte fait, je n'étais pas mécontent de ma journée. L'intervention de Marc m'avait obtenu ce que je n'aurais jamais osé solliciter : l'aveu formel de Thérèse. Chez une jeune fille sage, réservée, d'une honnêteté scrupuleuse, cet aveu, même avec toutes les restrictions dont elle l'avait fait suivre, révélait un état d'âme que je n'aurais jamais soupçonné. Il fallait que la passion eût déjà profondément entamé les énergies de cet être délicat et fier pour que, même dans le trouble d'un orage qui l'avait fait sortir de ses limites, elle eût répudié l'équivoque où sa pudeur s'abritait. Que de luttes elle avait dû soutenir, que de triomphes partiels j'avais dû remporter à mon insu avant qu'elle en fût arrivée là! Et cette victoire ne serait pas la dernière. L'antagonisme déclaré de Marc avait fait taire mes scrupules. Puisqu'il m'accusait, puisqu'il suspectait ma loyauté, à quoi me servirait de ne pas user de mes avantages? Il avait tenté de mettre l'ami à la porte; tant pis pour lui si l'amoureux rentrait par la fenêtre!

J'avais promis à Thérèse de ne plus lui parler de ma passion, je ne m'étais pas engagé à ne pas lui écrire. Aussitôt rentré chez moi, je me mis à l'œuvre.

« Pardonnez-moi, lui disais-je, avec l'innocente rouerie qui ne fait jamais défaut en pareil cas, pardonnez-moi de m'adresser une

dernière fois à vous. Le trouble où j'étais ce matin, l'égarement où m'avait jeté le spectacle d'une douleur dont je me reprochais d'être la cause m'avaient ôté ma liberté d'esprit. L'excès de ma sensibilité a dû vous faire croire que j'étais insensible. Vous pleuriez! Ah, qu'ai-je fait, malheureux, et que ferai-je maintenant pour expier ces larmes? Hélas! je ne peux rien et cette impuissance à vous consoler est mon plus cruel châtiment. Oh! pourquoi vous a-t-on bouleversée ainsi? de quel droit a-t-on essayé de désunir deux cœurs qui ne peuvent pas vivre l'un sans l'autre? Nous séparer? Mais la persécution est un lien de plus entre nous. Que nous importent les mauvais propos des indifférens, les calomnies des envieux, les sévérités des pédans et des cuistres! N'avons-nous pas pour nous le témoignage de notre conscience? Courage donc, chère amie, ne vous laissez pas abattre par l'épreuve. Les préventions injustes s'effaceront, vous retrouverez le calme et la dignité de votre vie. Celui qui vous a offensée est déjà prêt à vous demander pardon de son erreur. Marc me déteste; mais il a intérêt à vous ménager. Marc est votre ami, et moi je suis votre esclave. Qu'avez-vous à craindre? L'excès seul de mon amour pourrait être un danger pour vous; mais si je m'oubliais, un signe de vous, une parole suffirait pour me rendre la raison. Je vous en prie, ma chère Thérèse, revenez à vous, ne vous tourmentez pas d'un incident où il n'y a de grave que votre souffrance. Faites-moi cette grâce de me laisser voir de nouveau sur vos lèvres ce sourire qui est devenu nécessaire à ma vie!

« A ce soir, Thérèse! à demain! à toujours! »

La lettre composée, je m'ingéniai à la copier en tout petits caractères sur un papier assez mince pour qu'il me fût possible de la glisser, sans être vu, dans la main de Thérèse.

Je n'étais pas tout à fait novice dans cette manœuvre; mais je redoutais l'ingénuité de ma complice. Comment l'avertir, ou, si je ne l'avertissais pas, comment éviter l'explosion de sa surprise?

La nécessité de me tenir prêt à ce geste menu et redoutable, m'empêcha, le soir venu, de sentir la gêne de me retrouver en présence de Marc chez les Romée. Marc était d'ailleurs plus troublé que moi. Le pauvre garçon était encore tout endolori du coup qu'il avait été contraint de porter à Thérèse. Et vraiment, elle était ce soir-là pâle et défaite à un point qui aurait dû m'apitoyer sur elle, me faire renoncer à mes mauvais desseins. Mais cette pensée ne me vint même pas. Mon cœur était fermé; mes facultés, mes sens étaient tendus uniquement vers l'action. Je ne voyais de Thérèse que la main qui devait prendre le billet. Le reste n'existait pas.

Je guettais l'occasion, je préparais le piège, et, chaque fois, Thérèse déjouait innocemment mes stratagèmes. Je ne parvins à glisser le papier dans ses doigts que dans la poignée de main du départ. Et peu s'en fallut qu'elle nous fît prendre. Elle hésitait; je dus y revenir à deux fois pour l'obliger à garder mon écriture.

Marc avait pris congé une minute avant. Je le rejoignis dans l'escalier. Je tenais à fixer nos nouveaux rapports, à les ramener au pied de paix autant qu'il me serait possible.

Je m'excusai d'abord de la façon dont je l'avais accueilli le matin. La communication qu'il venait me faire était de celles qu'un honnête homme ne peut pas écouter de sang-froid. Plus tard cependant, à la réflexion, j'avais mieux jugé son initiative, et Mlle Romée, avec qui j'en avais causé ensuite, avait achevé de me convertir. L'honneur de notre amie devait passer avant tout. Je ne me défendais certes pas de l'aimer; elle-même, depuis que Marc lui avait ouvert les yeux, n'ignorait pas la nature du sentiment que j'avais pour elle. Mais ce sentiment était assez désintéressé, assez pur, pour se soumettre à toutes les convenances, à tous les sacrifices. Je n'avais pas la prétention de supplanter Marc auprès de Mlle Romée; je ne réclamais qu'un droit égal au sien à me dévouer pour elle.

Marc m'avait écouté jusqu'au bout sans objection, mais sans enthousiasme. Ma soumission trop prompte, trop complète peut-être à son gré, le laissait méfiant. La transaction qu'il n'avait pas osé refuser aux larmes de Thérèse n'était pas de son goût. Il ne se donna pas la peine de me le cacher.

— Vous dévouer à Mlle Romée? me dit-il, mais il me semble que vous ne vous appartenez pas tout à fait. Non, tout cela est faux, voyez-vous, tout cela est absurde. Il aurait mieux valu que vous partiez. Pour Mlle Romée comme pour vous, c'était la solution la plus digne, j'ajouterai que c'était la seule efficace. En restant à Toulouse, en revoyant tous les jours celle que vous aimez, vous vous exposez et vous l'exposez du même coup à de nouveaux périls. Je n'ai pas autant d'expérience que vous de l'amour; j'en ai vu assez cependant pour savoir qu'il est, de sa nature, irréductible. Je crois à la sincérité de vos résolutions, à la loyauté de votre parole; mais devant l'entraînement de la passion, que peuvent ces obstacles? Mes conseils vous sont suspects, je le sais; c'est un rival qui vous les donne, je n'en disconviens pas; mais ce rival est un honnête homme; son bonheur fût-il au bout d'un mensonge, il est incapable de mentir. J'ai peur de vous, c'est vrai, mais j'ai peur pour vous aussi.

Marc réfléchit un moment, puis, se tournant vers moi :

— Avez-vous la foi, monsieur Lavernose? me demanda-t-il.

— Je l'ai eue, lui dis-je.

— C'est un grand malheur que vous ne l'ayez plus, me répondit-il. La religion est la force des faibles. Si je n'avais pas confiance en moi, si je ne croyais pas à l'efficacité de mes principes, je n'hésiterais pas à recourir à la discipline catholique. Allez voir les prêtres, monsieur Lavernose, agenouillez-vous dans un confessionnal, prosternez-vous au pied d'un autel. La foi vous reviendra peut-être. Essayez! Dans les cas désespérés, les remèdes de bonne femme sont quelquefois les meilleurs.

— Vous vous exagérez le danger, mon cher monsieur, répliquai-je. Pourquoi serais-je plus tendre à la tentation aujourd'hui qu'hier? Il y a amour et amour. Le mien n'est peut-être pas tel que vous l'imaginez. Rassurez-vous donc et comptez sur moi. Le jour où je m'apercevrais d'un danger à courir pour Mlle Romée, je n'hésiterais pas une minute; je partirais sans retourner la tête, je prononcerais contre moi-même la sentence d'exil.

— A la bonne heure, répondit Marc. Seulement, dans le cas où votre illusionnisme chronique troublerait la netteté de votre jugement, permettez-moi d'ajouter ma clairvoyance à la vôtre. Ce sera peut-être plus sûr.

Je ne jugeai pas à propos de relever la menace.

XXXIV

Je songeais déjà au second billet que j'allais écrire à Thérèse. Dans le cas où elle l'accepterait, il ne fallait pas laisser prescrire d'un seul jour cet unique moyen de communiquer avec elle.

Mais accepterait-elle? Le sourire qu'elle m'envoya le soir à mon arrivée chez elle me rassura sur le succès de ma première démarche. Ce n'était pourtant qu'un demi-sourire. La souffrance s'y exprimait encore autant que la joie de revivre, mais c'était assez pour me renseigner, assez pour me donner bon espoir. Thérèse me pardonnait. Ce pas franchi, je n'avais qu'à aller de l'avant.

Mes journées, désormais, se trouvèrent divisées en deux parts. La matinée était consacrée à préparer le billet du jour; la soirée à constater, à développer l'effet du billet que Thérèse avait reçu la veille. C'était la fonction régulière de ma vie, et jamais elle ne me parut mieux ni plus pleinement employée. Rêver d'amour avait été de tout temps mon occupation naturelle, l'exercice favori de mon imagination, l'indulgente issue de ma paresseuse esthétique. Mais quand l'écriture venait à s'ajouter au rêve, ma satisfaction était complète. Ne vous ai-je pas dit que, dans ma jeunesse, faute d'objectif personnel, pendant les vacances de mon

cœur, je trompais ma fringale d'aimer en épousant les passions ou les passionnettes de mes camarades, jusqu'à me charger de leur correspondance amoureuse, acrostiches et rondeaux compris? Je me remis, dans d'autres conditions et avec l'ardeur que me donnait un but ardemment poursuivi, à ce genre de rhétorique. Le romantique naïf et grandiloquent que je portais en moi se donnait carrière. Ce fut la mise en poésie, le grandissement par l'adjectif ou par le symbole, des menus incidens de de ma vie passionnelle.

Invitations au voyage, rendez-vous dans le rêve, toute une existence en essor se substituait ainsi à la contrainte où notre intimité était réduite. Et pour l'un comme pour l'autre, ces suppléances étaient malsaines, dangereux ces artifices. Ils amollissaient nos volontés, ils ajouraient d'un semblant d'azur le noir de l'impasse où nous étions enfermés.

Les regards de Thérèse, l'étreinte de sa main, la qualité de ses sourires quand j'arrivais et quand je la quittais chaque soir me renseignaient sur les progrès de ce travail intérieur, m'attestaient le succès de ma littérature. Des éclairs de fièvre s'allumaient par moment dans ses yeux, sa voix s'altérait quand elle me parlait; des timbres inconnus y vibraient alors, céleste musique! Avec Marc, au contraire, on eût dit qu'elle perdait le don de l'expression; ses regards s'éteignaient, sa voix oubliait de chanter, ses gestes mêmes prenaient une signification banale, La vie semblait se retirer de toute sa personne, et cette contre-épreuve confirmait ma certitude.

Son caractère avait changé d'ailleurs. Elle, si attentive aux siens, d'une affection si câline avec sa mère, avec son frère, elle s'occupait à peine d'eux maintenant, et si l'habitude l'invitait encore à quelque caresse, cette caresse était machinale. Son cœur s'absentait. Elle était l'obsédée en attendant d'être la possédée. Elle ne s'appartenait déjà plus.

Je n'étais pas seul à m'apercevoir de ces nuances. Marc les notait sans doute, les analysait à mesure : la douleur de les constater ne faisait qu'ajouter à la sagacité de son coup d'œil. Je le voyais s'assombrir peu à peu. Son enjouement avait depuis longtemps disparu; la gravité triste où il s'était fixé tournait à l'hypocondrie. La crainte des pires catastrophes s'ajoutait pour le martyriser aux blessures de son cœur. La souffrance, par momens, le mettait hors de lui. A la plus légère contradiction de ma part, il s'emportait en d'étranges violences de langage. Il ne pouvait plus me voir. Ce fut au point que je dus avertir Thérèse; je lui recommandai de ménager l'amour-propre de son ami, d'éviter tout ce qui pourrait l'animer contre moi. Et Thé-

rèse s'efforçait de suivre mes instructions; mais son effort était visible, et elle était bientôt lasse de son rôle. Elle plaignait Marc, elle s'accusait de son supplice; mais c'était une pitié sans tendresse, un remords sans contrition. Elle aussi, l'amour l'avait rendue égoïste; elle n'avait de pitié que pour moi, pour le demi-exil que m'avait infligé Marc; son unique remords était peut-être d'avoir cédé à ses exigences. Pauvre Marc! Il eût fallu qu'il fût aveugle pour se prendre aux manèges d'amitié superficielle où elle se contraignait encore quelquefois avec lui. Elle me regardait en lui parlant; elle ne pouvait plus même pour une seconde se séparer de moi, perdre le contact.

Quand elle était par trop fatiguée de mentir, de réprimer les élans de tendresse qui la soulevaient vers moi, elle se réfugiait au piano. Là du moins, elle pouvait soulager ses nerfs, épancher le trop-plein de son cœur. Dès le premier accord, la communication s'établissait entre nous; nos êtres vibraient, tressaillaient à l'unisson... A la fin d'une mazurka ou d'un nocturne, elle tournait rapidement de mon côté son visage baigné de larmes; nos regards s'épousaient, allumés de la même fièvre, amollis de la même langueur, nos lèvres frémissaient, se crispaient unies dans la volupté d'une caresse immatérielle. Marc, le raisonnable Marc, tordu par la jalousie, pleurait aussi quelquefois. Et Mme Romée s'étonnait de nous voir faire.

— Vous avez une singulière façon de vous amuser, vous autres! disait-elle. Mais c'est ta faute aussi, Thérèse. Tu nous joues de la musique bonne à porter les gens en terre. Ça vous fait pleurer, et moi ça me fait dormir. En voilà assez pour ce soir. Tu sais ce que m'a recommandé le docteur Estenave. C'est mauvais de dormir sur la digestion. Assez de musique! Nous allons faire une partie de loto.

XXXV

Depuis quelques jours, je pressais Thérèse de me donner sa photographie. Inutile de vous dire les raisons invoquées à l'appui de ma supplique; vous voyez d'ici le thème et les variations. Le format de la photographie la rendait gênante à faire tenir de la main à la main; Thérèse, si elle consentait à me l'envoyer, devait forcément me l'adresser par la poste. Et pourrait-elle le faire sans y joindre quelques lignes de son écriture? Ce serait une première réponse à mes lettres; les autres suivraient sans doute et cet échange serait plus intéressant pour moi que le monologue auquel j'étais condamné. Je ne fus donc pas surpris, mais délicieusement ému en trouvant un matin dans ma

boîte une enveloppe où je reconnus la main de Thérèse.

C'était le portrait souhaité et une lettre avec, non pas un simple billet, mais une lettre de huit pages. J'emportai le paquet chez moi comme un trophée; je couvris de baisers la photographie et l'écriture de mon amie. Mais en parcourant les premières lignes, je commençai de déchanter.

La lettre était un adieu.

« C'est bien fini cette fois, mon pauvre ami, m'écrivait-elle. Le malheur qui nous menaçait, — je devrais dire le châtiment, — ne s'est pas fait attendre. Tout à l'heure, en rentrant chez nous entre deux leçons, j'ai trouvé ma mère en larmes. Le docteur Estenave était avec elle. Maman était comme folle. Je ne sais pas ce qu'elle m'aurait fait si le docteur ne s'était pas mis entre nous : « Malheureuse enfant! s'écriait-elle, tu m'as trompée; M. Lavernose est ton amant! » Et comme je secouais la tête, trop troublée pour répondre : « Ne mens pas, c'est inutile, disait-elle; on vous a vus ensemble. Tout Toulouse en parle, tu es perdue! Ce billet d'hier de Mme Durieu qui te priait, sous prétexte de santé, de suspendre tes leçons à sa fille... eh bien, sa fille n'est pas malade; elle a pris un autre professeur, voilà tout. Et les autres vont en faire autant. D'ici à huit jours, tu n'auras plus une élève. Mon Dieu! mon Dieu! qu'allons-nous devenir? » Le docteur l'a calmée, il s'est porté fort de mon innocence. « Thérèse a pu être imprudente; elle n'est pas coupable, a-t-il dit. D'ailleurs le mal n'est pas si grand que vous le craignez. Mme Durieu est ma cliente; je la verrai; je lui parlerai. Je me charge de la faire revenir... Et vous, maintenant, me dit-il en m'obligeant avec des gestes délicats à desserrer les doigts que la honte tenait crispés sur mon visage, vous, mon enfant, vous allez me raconter votre petite histoire. » Que pouvais-je faire? je me confessai; je dis tout. Et quand j'eus fini : « Je le savais bien, dit le docteur à maman, qu'elle n'avait rien fait de mal, votre Thérèse. Allons, ma chère amie, remerciez Dieu et embrassez l'enfant prodigue... La voilà sauvée maintenant. Seulement vous comprenez, il ne faut pas que vous soyez exposée à le revoir, ce grand fou, qui a failli gâter à jamais votre vie et la sienne. C'est moi qui vous l'ai donné; il est juste que je vous en débarrasse. Soyez tranquille; on ne lui fera pas de mal; une simple expulsion. D'ici à demain André filera sur Argelès. Mais pour aboutir, il est indispensable que j'agisse en votre nom; c'est de votre part que je dois lui donner sa feuille de route. M'y autorisez-vous? » Ma mère me regardait anxieuse, j'entendais monter dans l'escalier le pas insouciant de Julien qui revenait du lycée. Je sentais ces deux existences suspendues à ma réponse. Pouvais-je seulement hésiter? « Faites, » dis-je au docteur en me jetant dans les bras de

ma mère. La pauvre femme m'embrassait à m'étouffer. « Ah! méchante tête, disait-elle, on vous serrera si fort que vous ne pourrez plus nous échapper. » Le docteur était déjà parti. Il sera chez vous sûrement avant ce soir. Qu'allez-vous faire, mon ami? Ma mère m'a pardonnée; me pardonnerez-vous? Car c'est moi la plus coupable, je le sens bien. Si je ne vous y avais pas encouragé, vous n'auriez jamais songé à moi. Ah! pourquoi nous sommes-nous rencontrés? Pourquoi avons-nous connu cette douceur d'être ensemble? Et comment y renoncer après l'avoir connue? Il le faut cependant. Ni vous ni moi ne sommes capables de goûter un bonheur qui serait fait avec le malheur des autres. Du courage, mon cher André. Songez qu'être près l'un de l'autre et ne plus nous voir serait le pire des supplices. Partez. Je ne vous demande pas de m'oublier; je ne vous fais pas l'injure de le croire possible. Quand vous regarderez ce portrait que je vous envoie, — dernière imprudence! — vous vous souviendrez que vous avez eu une amie, une amie qui vous aimait bien — et qui est morte! »

Je finissais à peine de lire quand on frappa à ma porte. C'était le docteur. Je n'eus pas besoin de feindre le trouble en écoutant la communication qu'il venait me faire. Il parla d'ailleurs rondement, sans solennité, de la façon bourrue et cordiale qui lui était habituelle.

Je protestai naturellement de la pureté de mes intentions, et le docteur en tomba d'accord avec moi.

— C'est l'imagination qui vous a joué le tour, me dit-il. La figure de Mlle Romée vous a tourné la tête. Vous avez poétisé, vous vous êtes grisé de vos épithètes. Je vous comprends, je vous excuse même, à condition que cela finisse. Il n'est que temps. Tout le monde n'est pas obligé de savoir que vous versifiez, d'autant que vous êtes inédit, je crois. Les bonnes âmes qui vous ont rencontré à la brune avec votre amie n'ont pas supposé que vous cherchiez auprès d'elle des motifs de sonnets. Vous l'avez compromise, la pauvre enfant; j'ai bien essayé de les rassurer tout à l'heure, elle et sa mère; mais quoi que nous y fassions, vous et moi, c'est un genre de préjudice malaisément réparable. Vous n'avez, vous, qu'une façon d'aider au sauvetage : c'est de partir. Vous faites la grimace; il vous en coûte de renoncer au personnage de roman que vous jouez ici pour reprendre le rôle un peu terne qui vous attend à Argelès. Bien fâché, mon cher, mais vous n'avez pas le choix. Si vous voulez qu'on soit indulgent pour votre faiblesse, soyez faible jusqu'au bout; ne résistez pas quand le salut de votre victime exige que vous cédiez.

— Mais mon diplôme? objectai-je. Vous ignorez peut-être que j'ai obtenu la faveur de passer mon examen avant Pâques?

— A d'autres, mon jeune ami! Vos examens! on sait ce qu'en vaut l'aune et quelle carrière vous êtes venu poursuivre à Toulouse. Laissons cela. Auriez-vous d'ailleurs un intérêt sérieux à rester, vous devriez être trop heureux d'en faire le sacrifice. Allons, un bon mouvement, et ne le faites pas trop attendre. Tâchez qu'à défaut d'estime pour votre caractère, on puisse au moins garder quelque illusion sur la bonté de votre cœur. Vraiment, mon cher monsieur André, vous oubliez trop que je suis le cousin de Cyprienne. Et Jacques? Est-ce que ce nom-là ne vous dit plus rien? Vous n'ignorez pourtant pas que cet enfant a besoin de vous; il est délicat, et au lieu de le fortifier on exagère les soins, les précautions. Si j'ai bonne mémoire, quand je l'ai vu, il y a deux ans, je vous avais recommandé pour lui un traitement à l'eau froide au lieu du régime des cache-nez, véritables nids à rhumes, dont l'enveloppe la sollicitude maternelle. Et son instruction? Qui s'en occupe? Prenez garde, monsieur Lavernose. Cet enfant saura plus tard; il comprendra; il vous jugera. Quelle opinion souhaitez-vous qu'il ait de son père quand il aura vingt ans?

La lettre de Thérèse m'avait déraciné; tout m'échappait, je ne tenais plus à rien. L'attaque du docteur me trouvait désarmé, à la merci d'une impulsion, d'une volonté énergique. Je consentis à partir. Je réclamai seulement un délai, le temps de régler mes affaires, de payer ma chambre, ma pension. Un reste d'espoir, de lâche égoïsme me faisait solliciter ce répit; mais le docteur voyait clair dans mon jeu, il fut inflexible.

— Je me charge de votre liquidation, me dit-il; vous pouvez compter sur moi, nous règlerons plus tard. Puisque nous sommes d'accord, il n'y a pas une minute à perdre. Pendant que vous travaillerez à faire votre malle, j'irai jusqu'à la rue Vélane voir un malade. Dans une demi-heure, je serai là avec ma voiture et je vous mettrai à la gare. Oh! je ne me méfie pas de vos résolutions... mais enfin, avec les amoureux, deux sûretés valent mieux qu'une.

Et il le fit comme il l'avait dit, cet impitoyable docteur.

Ce fut lui qui m'aida à boucler la malle, à préparer la courroie. J'avais les doigts fiévreux et les jambes molles; le docteur, lui, pliait, empaquetait avec la maîtrise paisible et le fin doigté d'un chirurgien en exercice. Et en opérant, il se moquait de ma maladresse: « Quand j'aurai une jambe à couper, je ne vous demanderai pas de m'assister, me disait-il, pas même de me tendre les compresses! »

L'heure passait. A la gare, nous eûmes à peine le temps de faire enregistrer mes bagages.

— Vous embrasserez Cyprienne et Jacques pour moi, me

recommanda le docteur, debout sur le marchepied de la voiture. Et plus bas : Si vous êtes trop malheureux, écrivez-moi, mon pauvre enfant ; je ne suis pas si mauvais que j'en ai l'air, je vous ferai passer des nouvelles en contrebande !

XXXVI

Le train partait. La bonne figure rougeaude du docteur, avec son grand nez montagnard et la broussaille blanche de ses sourcils, se reculait dans des gesticulations affectueuses. Des talus tristes, des envers de maisons défilaient à la portière ; puis ce fut, après un tunnel, l'allée de platanes au bord du canal où Thérèse et moi nous avions inauguré nos promenades toulousaines, puis le faubourg Saint-Michel et le calvaire témoin de nos rendez-vous ; puis encore, dans le lointain, sur la plaine grise, le grand voisin de Thérèse, le clocher de la Dalbade. Et à un tournant de la voie, derrière un rideau d'arbres, tout disparut. J'étais seul, seul dans le compartiment et seul dans la vie. Pas d'autre camarade de route, pas d'autre ami pour m'attendre à l'arrivée que le devoir, le devoir sans attrait, le devoir sans conviction. Triste compagnie ! J'avais beau me tâter, je ne sentais plus à mon cœur aucun point d'attache avec Argelès. Et mes autres liens, mes liens coupables, étaient rompus aussi ; mais, mal arrachés, ils tenaient par des lambeaux vivans, ils communiquaient par des fibres encore résistantes au plus intime de mon être. Évidemment je n'avais pas fini de souffrir.

La fuite, autour de moi, de la plaine dépouillée, le déroulement à perte de vue, sous le ciel bas, des guérets et des vignobles, les aspects sévères de l'hiver assombris par l'agonie de la lumière déclinante, s'accordaient, en l'aggravant, avec la tristesse découragée de mon rêve. Noir sur noir ; je sombrais. Le souvenir m'apparut alors comme ma dernière ressource. J'invoquai Thérèse, j'embrassai sa photographie, je relus sa lettre, et en la relisant il me semblait que je l'avais mal comprise. La catastrophe, les adieux, tout ce qui m'avait le plus frappé d'abord, passait au second plan. Ce qui me sautait aux yeux maintenant, c'était l'amour, l'amour malgré tout et toujours qui s'échappait du tumulte de ces lignes. Le reste venait des autres, le reste lui avait été imposé par la fatalité des circonstances. Elle n'était pas libre. Mais pendant qu'elle écrivait, docile, qui sait si son cœur ne protestait pas ? Qui sait si elle tenait tant que ça à ce que ses ordres fussent exécutés ? Elle me commandait de la fuir, et elle m'envoyait sa photographie. En tout cas, je m'étais trop pressé d'obéir. Mon soi-disant sacrifice n'était peut-être au fond qu'une

lâcheté ajoutée à d'autres, une façon commode d'échapper aux conséquences de ma faute. Au point où j'en étais avec Thérèse, je n'avais pas le droit de l'abandonner. Je devais au moins lui laisser le temps de réfléchir, de choisir librement entre sa tranquillité et son amour. Après l'avoir emportée avec moi hors du monde réel, jusqu'aux sommets de la passion, je ne pouvais pas la laisser retomber, malgré elle peut-être, dans la médiocrité de la vie bourgeoise.

La photographie de l'aimée était là, devant moi; je lui parlais : Non, lui disais-je, non, mon amie, je ne te quitterai pas, je te le jure! Des baisers, des caresses de fièvre et de folie entrecoupaient ces sermens. Mon exaltation croissait, et avec mon exaltation, le désir, l'impatience du revoir. Entre le monde de la passion, le monde ardent et coloré où je vivais depuis trois mois, et le monde du devoir, le rivage glacé où j'allais aborder tout à l'heure, mon hésitation ne pouvait pas être bien longue.

Une circonstance futile aggrava subitement, précipita la crise. En replaçant la lettre de Thérèse sous son enveloppe, je m'aperçus que cette enveloppe ne portait aucun timbre. Thérèse probablement l'avait mise elle-même dans ma boîte. L'heure pressait sans doute et elle n'avait personne à qui confier le papier. Elle était donc venue; peut-être avait-elle frappé à la porte de ma chambre. Thérèse chez moi ! Comme il fallait qu'elle m'aimât pour s'être risquée à une pareille démarche! Et c'était juste à ce moment, quand le désespoir l'affolait, la jetait dans mes bras, que je me retirais d'elle, que je reprenais ma prudence et ma raison! Que doit-elle penser de moi? me disais-je.

Un arrêt du train me tira brusquement de mes réflexions.

— Montréjeau, six minutes! criait un employé.

Mon parti était pris. Je descendis, je fis débarquer mes bagages. Je m'informai du premier train en partance pour Toulouse. Je n'avais qu'une petite heure à attendre. Je l'employai à écrire au docteur Estenave. Qu'il en fût informé par une lettre de Cyprienne à Thérèse, qu'il eût la curiosité de s'en enquérir lui-même, il pouvait très bien apprendre que je n'étais pas arrivé à Argelès. Il était prudent de lui faire perdre ma trace.

« Le courage me manque pour rentrer chez moi directement, lui expliquai-je. Je vais chercher à Luchon ou à Bagnères la solitude indispensable à un bon examen de conscience. Quand j'aurai fait la paix avec moi-même, mais alors seulement je retournerai à Argelès. Vous en serez averti. »

Quant à Cyprienne, je n'avais, pour rester en communication avec elle, qu'à donner à la poste ma nouvelle adresse à Toulouse, si, comme il était probable, je me décidais à changer de logement.

En route, j'achevai de combiner mon affaire. Le plus pressé était de me cacher en arrivant, de trouver un gîte sûr, un gîte situé et avoisiné de telle sorte que Thérèse, avec qui je ne pouvais plus songer à me rencontrer dans la rue, pût y venir sans craindre d'être surprise. Une rue écartée, une maison dont je fusse l'unique locataire étaient les conditions indispensables à mon nouveau chez-moi. Je m'étais rappelé tout de suite un écriteau aperçu en passant à la porte d'une petite chartreuse, tout en haut d'une des rues qui grimpent vers la Colonne, vers le monument commémoratif de la bataille de Toulouse. Ni Thérèse ni moi ne risquions de rencontrer des figures de connaissance dans ce quartier populaire animé seulement aux heures de la sortie des ateliers et le dimanche, quand la foule des ménages ouvriers monte de la ville vers les guinguettes semées au penchant de la colline.

Dès le lendemain, après une nuit passée dans un petit hôtel voisin de la gare, je courus à la chartreuse. L'écriteau pendait encore au mur ; les fenêtres bâillaient grandes ouvertes aux souffles du matin. La propriétaire, une voisine, était venue donner de l'air à son immeuble, épousseter les chambres, ratisser les allées du jardin. Elle me vanta les avantages de la maison, le silence discret de la rue et du quartier. Un clin d'œil en commentaire me laissa comprendre que la chartreuse était vouée aux faux ménages. A voix basse et sous le sceau du secret, la bonne dame me nomma le dernier occupant, un homme grave, un négociant bien posé, l'honneur de la magistrature consulaire : « C'est lui qui a transplanté ces rosiers de Bengale le long de la façade, à l'abri du nord. Voyez, les fleurs sont déjà en bouton ; c'est vous qui cueillerez les roses ! »

Le mobilier d'ailleurs n'avait rien de suspect : des capitonnages économiques, des gravures sentimentales, des cretonnes réfrigérantes ; et le jardin était assorti ; un jardinet d'arbustes prétentieux que dessinaient des allées exiguës, d'une complication puérile.

J'eus bientôt fait de traiter avec la dame et d'emménager. Un restaurateur voisin s'était chargé de ma table et de mon ménage.

Il n'y avait plus qu'à mettre un bouquet de violettes sur la cheminée en hommage devant la photographie de l'aimée ; tout était prêt ; Thérèse pouvait venir.

ÉMILE POUVILLON.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE CONGRÈS SOCIALISTE INTERNATIONAL

DE LONDRES

Le Congrès socialiste international de 1896 à Londres a fait quelque bruit dans le monde, peut-être plus de bruit, ou du moins d'une autre espèce, que ses amis les plus sages ne l'eussent souhaité. A Langham Place, dans le Queen's Hall, on s'est disputé fort et ferme, on s'est querellé, on s'est même colleté. On a voulu voir dans ces incidens un symbole amusant de la réalité : les fiers ennemis de la société délibérant en paix sous l'égide des vils séides de l'autorité. D'autres ont affecté de ne donner à cette grande convention que tout juste la portée de l'un de ces innombrables congrès que voit éclore régulièrement cette saison de l'année et où, sous le prétexte de leurs chères études, tant d'hommes graves vont braver l'ennui et défier l'indigestion. Quand, à la fin de la première séance, la voix sonore d'un délégué anglais notifia aux congressistes la munificence de l'*Alhambra* et de l'*Empire*, — deux établissemens analogues aux Folies-Bergère, expliqua le tentateur, — et qui offraient leurs entrées à mi-prix, cette annonce sembla justifier les moins charitables hypothèses. Les socialistes, toutefois, ont bien le droit de s'amuser, s'il leur plaît. Plus sévère, plus redoutable a été le jugement de ceux qui ont envisagé ces scènes de désordre comme un vice fondamental, un inexpiable tort. Peut-être cette vue est-elle un peu bien sommaire et trop peu philosophique. Après tout, n'y a-t-il pas quelque pharisaïsme à exiger d'une assemblée à la fois populaire, révolutionnaire et polyglotte, un calme et un ordre parfaits ? J'ai ouï dire qu'on a parfois vu des scènes assez analogues dans des assemblées incomparablement plus vénérables, des assemblées authentiquement représentatives, où le respect du mandat électif

aurait dû fortifier et comme étayer d'une double sauvegarde le respect dû à la liberté des opinions. Voilà qui est pour nous rendre modestes, et, s'il se peut, équitables.

On voudra bien reconnaître que, s'il est, par définition, une assemblée d'hommes qui doive être bouillante, où le diapason naturel de la voix puisse être fort élevé, où les poings doivent parfois éprouver la démangeaison d'enfoncer quelque argument dans une cervelle rebelle ou dans un crâne obstiné, ce doit bien être la convention d'un parti qui se pique d'être l'avant-garde de la révolution. Quelque chaleur se conçoit aussi dans la défense de ses opinions, quand il s'agit d'une question de vie ou de mort, comme l'est celle des rapports de l'anarchie et du socialisme pour des hommes dont quelques-uns voient dans le socialisme une religion et dans l'anarchisme une manœuvre de police ou une maladie mentale, et les autres, dans l'anarchie un noble idéal et dans le socialisme un médiocre opportunisme.

Soyons de bon compte : tout concourait à donner au Congrès de Queen's Hall un caractère belliqueux et militant. Tout, jusqu'aux conditions extérieures. Une assemblée de près de mille hommes est forcément orageuse. Que sera-ce, quand les deux sexes siègent de compagnie et quand, nouvelle tour de Babel, toutes les langues du monde retentissent dans les débats? Trois seulement d'entre elles, le français, l'allemand et l'anglais, avaient été promues au rang d'idiomes officiels. Toute harangue, prononcée en l'une d'elles, devait être immédiatement traduite en les deux autres. De vrai, pour éviter quelques... attrapades dans ces conditions, il eût fallu, non des socialistes, mais des anges, et encore des anges moins disputeurs que ceux de Milton. C'est dans un brouhaha infernal qu'il faut parler, à moins que, par un privilège accordé à quelques grands premiers rôles, on ne consente à laisser monter un orateur sur l'estrade. D'ordinaire, les traducteurs, ahuris, effarés, doivent, dans le tumulte, saisir le sens de ce qui se dit, revêtir immédiatement la pensée ainsi perçue d'une forme appropriée et concise dans une autre langue, et reproduire sur le coup un discours à moitié compris. Beau tour de force : mais quelle perte de temps! Aussi, pendant les deux tiers de chaque séance les neuf dixièmes de l'assemblée n'écoutent pas, puisqu'il s'agit de la répétition dans un idiome qu'ils ignorent de choses qu'ils ont déjà ouïes. Un novateur hardi a proposé l'adoption du volapuk : la hardiesse de nos révolutionnaires a reculé devant ce remède. Notre civilisation doit encore s'accommoder de cet état : il n'y a plus de langue universelle, et il n'y a point encore de langue cosmopolite

Tant d'entraves expliquent assez la gaucherie des mouvemens du Congrès. C'est vraiment se donner trop beau jeu que de faire abstraction de difficultés devant lesquelles une académie de Marc-Aurèles ou d'Épictètes aurait parfois perdu patience. Quand M. John Burns, député ouvrier de Battersea, membre du conseil de Comté de Londres, ex-condamné de Trafalgar Square, ancien enfant perdu du parti avancé, prend texte de ces scandales pour confier au *Figaro* « qu'il n'y a pas eu dans l'histoire des Congrès du travail d'aussi gigantesque fiasco », l'on est tenté de lui dire : *Vous êtes orfèvre, monsieur Josse*, et de rechercher les mobiles d'ordre personnel qui lui ont dicté un si impitoyable jugement. Quand M. Fenwick, député mineur du Northumberland, grand trade-unionniste devant l'Éternel, contemple le Congrès avec tous les signes d'un dégoût manifeste, sifflote entre ses dents, hoche la tête, croise et décroise les bras et s'écrie à mi-voix dans un aparté fait pour être entendu de toute la salle : « Et voilà les hommes qui prétendent gouverner le monde ! » M. Fenwick oublie ce qu'il a vu dans des assemblées qui, elles, gouvernent de fait le monde, et il impose une loi bien rigoureuse à ses frères en travail manuel. Pour moi qui ne suis point orfèvre, j'ai cru qu'il y avait quelque chose de mieux à faire que de s'arrêter aux bagatelles de la porte ou de s'accorder le facile plaisir de rire de ce qui ne prête que trop à rire, tout en donnant une fois de plus aux amis de l'ordre social la satisfaction non moins dangereuse que vulgaire de triompher de la folie et des faiblesses de ses adversaires. Il y a quelque cinquante ans, le *Times* étonnait et scandalisait le public conservateur et la bonne compagnie en Angleterre en terminant un grand article sur la *Ligue contre les droits sur les céréales*, ce monstre révolutionnaire, par ces mots d'une simplicité éloquente : « La Ligue est un fait, un grand fait. » Eh bien ! il m'a semblé voir que le Congrès de Londres, si banal qu'il ait été par certains côtés, si fertile en scandales, si impuissant à se gouverner, n'en constitue pas moins sous quelques rapports un phénomène nouveau et d'une haute importance. J'aimerais à dire rapidement et en toute sincérité ce qu'il a été, ce qu'il a fait, en quoi il est simplement un anneau dans une chaîne qui remonte bien haut, en quoi il est le symptôme et le point de départ d'une évolution nouvelle.

I

L'importance d'une convention de parti tient naturellement dans une certaine mesure au nombre de ceux qui y prennent part. Je dis dans une certaine mesure, parce qu'il est évident qu'il y a

lieu de tenir grand compte de la constitution des assemblées et de la nature des élémens qui les composent. On ne saurait établir de comparaison juste, cela va de soi, entre une cohue de mille individus ne représentant qu'eux-mêmes et un Congrès de cinquante à soixante membres dont chacun représente quelques milliers d'électeurs. La convention de Queen's Hall prétendait naturellement à un certain caractère représentatif. Chaque délégué avait à exciper d'un mandat, à déposer ses pouvoirs, à prouver qu'il avait reçu mission d'un groupe régulier. Excellente règle, mais c'est ici malheureusement qu'apparaît le défaut radical d'esprit pratique des organisateurs ou peut-être leur préférence pour l'apparence sur la réalité, pour les gros chiffres sur la représentation authentique, pour l'ombre sur la substance. Ce qui a vicié le Congrès de Londres ; ce qui lui a ôté en grande partie le droit de parler au nom des masses populaires ; ce qui, en même temps, l'a condamné à d'incessantes récriminations et à d'impuissans essais de réforme, ç'a été la déplorable organisation des unités primaires, des groupes représentés.

Le premier venu n'a qu'à s'aboucher quelques jours avant la date de la convocation avec deux ou trois quidams de son espèce et à adopter pour leur trio ou leur quatuor un nom ronflant : l'*Association collectiviste populaire de N...* ou le *Cercle socialiste révolutionnaire de X...* Le tour est joué. Un nouveau groupe socialiste a vu le jour. Plaît-il au fondateur de se déléguer lui-même au Congrès, — cas qui se présente fréquemment, puisque c'est le moyen le plus simple d'obtenir ses grandes entrées dans l'assemblée révolutionnaire ; — il n'a qu'à rédiger lui-même ses propres pouvoirs. S'il n'a pas cette ambition, il peut conférer son mandat à qui bon lui semble. Ici encore nulle condition de domicile, de participation, etc. Un groupe n'eût-il jamais même entrevu son mandataire, celui-ci résidât-il à deux cents bonnes lieues de ses commettans, appartînt-il à une autre nationalité, n'eût-il absolument rien de commun avec eux : le mandat n'en est pas moins valable. Le plus souvent, c'est par l'entremise de courtiers *ad hoc*, tout prêts à dénicher, voire au besoin à créer de toutes pièces un groupe à l'intention de ceux qui brûlent de représenter, mais sans savoir quoi, que s'opère ce trafic où interviennent parfois les espèces sonnantes et trébuchantes. Et le produit de ces belles transactions, le représentant fictif d'un groupe fictif, jouit au sein de l'assemblée exactement des mêmes droits que les délégués d'un grand syndicat ouvrier avec ses milliers et ses centaines de milliers de membres et ses millions de cotisations ! C'est par cette fissure ou cette crevasse des mandats fictifs

que les anarchistes, chassés d'un côté, ont pu rentrer de l'autre, imposer à l'assemblée d'énervantes discussions et se moquer impudemment de ses votes impuissans. C'est que l'on ne sait ou ne veut pas choisir entre deux conceptions, qui exigent chacune toute une série de mesures d'application particulières et qui ne sauraient se marier l'une à l'autre. S'agit-il d'un parlement du travail? Idée ambitieuse; non absurde. Qui n'a entendu parler des conférences représentatives de telle ou telle grande industrie? L'autre jour, à Aix-la-Chapelle, c'étaient les mineurs du monde entier. Que font-ils pour éviter l'intrusion d'étrangers et pour assurer la suprématie de la majorité? Une scrupuleuse vérification des pouvoirs, la fixation préalable du nombre des mandats, la proportionnalité du vote, c'est-à-dire l'attribution à chaque délégué du total des suffrages qu'il représente, voilà les moyens simples mais suffisans, mis en œuvre par les mineurs. Il n'est pas très difficile de deviner pourquoi les organisateurs n'ont pas osé recourir à ces mesures héroïques. Il ne serait demeuré que des délégués authentiques de groupes véritables : grand avantage moral, — mais il ne serait resté qu'un fort petit nombre de ces phénix, pitoyable résultat pratique. D'autre part, reconnaître franchement que l'on n'était et ne pouvait être qu'une assemblée de parti, c'eût été un moyen fort sûr de couper court à certaines difficultés, qui ont failli étrangler le Congrès, mais c'eût été un pénible aveu pour des hommes qui aspirent à jouer le rôle de représentans en titre de l'humanité et de fondés de pouvoirs de la révolution.

II

Le Congrès débuta sous de tristes auspices, le dimanche 26 juillet, par un meeting qui devait être « monstre », à Hyde Park. Il s'agissait dans cette plaine historique, sur ce gazon foulé par les pieds de tant de vaillans serviteurs du progrès, à l'ombre de cet *arbre des réformateurs*, qui a vu tant de grandes et majestueuses manifestations populaires, de présenter au Londres démocratique les plus illustres délégués étrangers et de lui faire voter du même coup une résolution en faveur de l'établissement de la paix universelle par la révolution sociale. L'hameçon était un peu grossier pour les bons partisans de la paix, gens pourtant sans défiance ni soupçon. Ils flairèrent quelque piège et avertirent par les journaux leur clientèle de s'abstenir. Se souvenaient-ils de ces congrès de la paix et de la liberté à Genève, avant 1870, où Victor Hugo, président d'honneur avec Garibaldi, lan-

çait en guise d'oracle quelque énorme banalité, et où Bakounine s'efforçait de conquérir à l'*amorphisme* et à ses beautés les honnêtes disciples de l'abbé de Saint-Pierre? La Providence ne voulut pas donner aux orateurs de la nouvelle Internationale l'occasion d'offenser par de trop grossières insultes ou d'effrayer par de trop tonitruantes harangues les chastes oreilles des membres des sociétés de la paix : une pluie diluvienne fit de Hyde Park un lac, de la manifestation un je ne sais quoi qui n'a pas de nom dans la langue des hommes, et des manifestans des amphibies collectionnant des rhumatismes. On ne résiste pas à des seaux, encore bien moins à des torrens, à des cataractes d'eau. Il y a beau temps que le maréchal comte de Lobau le prouva aux Parisiens révolutionnaires des premières années du roi Louis-Philippe. Dieu, à Londres, prit sa méthode à ce brave homme de guerre. Ce fut une débandade. Force fut de remettre les présentations au lendemain, à l'inauguration du Congrès. Quand il s'ouvrit à Queen's Hall, le lundi matin, il y avait beaucoup d'absens. Il avait été décidé que les délégations s'assembleraient par nationalité, et les Français, qui préparaient au Congrès un plat de leur métier, étaient trop occupés à liquider les vendettas de l'union socialiste pour être prêts à temps. Supposons donc qu'ils ont enfin pris leur place et décrivons rapidement la composition de l'assemblée.

A tout seigneur tout honneur. C'est l'Angleterre qui reçoit, c'est par elle qu'il faut commencer. Il fut un temps où la plupart de ces robustes artisans anglais, si confortablement mis, aux apparences si cossues, aux formes athlétiques, aux figures résolues, à l'air paisible, de bonne humeur, un peu lourd, d'un ruminant, auraient pu dire, comme le doge de Gênes à Versailles: Ce qui m'étonne le plus ici, c'est de m'y voir! Il fut un temps où l'Angleterre passait pour réfractaire absolument au socialisme. L'esprit d'énergique individualisme de la race s'y opposait. Quand l'ouvrier secoua sa longue torpeur et se mit à regarder autour de lui pour voir s'il n'avait pas à revendiquer autre chose que l'honneur de contribuer à la création de la plus prodigieuse richesse et du paupérisme le plus effroyable du monde entier, il hésita entre deux voies. Chartiste, il fut révolutionnaire, mais à sa façon, gravement, avec le respect de la légalité, avec la ferme résolution de ne recourir qu'à la dernière extrémité à la force brutale et physique, avec une touchante préoccupation des précédens et surtout avec un noble dédain pour le plat de lentilles que lui offrait, en échange de son droit d'aînesse civique, la *Jeune Angleterre*, cette création d'un sémite de génie, Disraeli, qui inventa

lui, juif, en plein pays anglo-saxon, le socialisme chrétien.

Les Trades Unions, elles, laissèrent de côté la politique ; elles ne s'occupèrent que des intérêts professionnels. Hausser le taux des salaires, diminuer le nombre des heures de travail, elles n'avaient pas d'autre but ; la grève, avec quelques assaisonnemens, comme le *picketing*, et parfois, pendant la période ténébreuse qui précéda la reconnaissance légale, avec les explosions et les meurtres commandés, elles n'avaient pas d'autres moyens. Résolument terre à terre, elles écartaient, non pas la révolution, mais l'idéalisme ; elles se défiaient, non de la force, mais de la solidarité. Campées dans la société moderne, non en ennemis du capitalisme, mais en bandes qui demandaient au capital part à deux, elles se piquaient d'être trop pratiques pour s'embarrasser de ces questions oiseuses de pure théorie à la contemplation desquelles se laissaient hypnotiser leurs camarades du continent. De plus, anglaises à fond, de tempérament peu cosmopolite, peu portées vers la fraternité des peuples. Enfin, de par leur recrutement, une manière d'aristocratie ouvrière. L'artisan supérieur seul, le *skilled labourer*, l'ouvrier d'élite, dont la longue préparation ou dont l'adresse native est un capital, ceux-là seuls s'unissaient. Pour le journalier, celui qui n'a que ses bras et qui s'en va, de-ci de-là, les offrir au rabais, cette poussière sociale était condamnée à l'état atomique à perpétuité. On les croyait incapables de discipline, de prévoyance, d'esprit d'entente. Aussi bien pendant longtemps les Trades Unions furent-elles la meilleure sauvegarde de l'Angleterre contre l'invasion du socialisme. Ce n'est que peu à peu qu'un double mouvement, extérieur et intérieur, en a radicalement transformé la composition et l'esprit. Le néo-unionisme est un phénomène tout récent et dont l'importance historique ne s'est que tardivement révélée aux observateurs superficiels. Il date de la grande grève des docks de la Tamise en 1889. Ç'a été l'irruption, dans les cadres de l'armée régulière du travail, des irréguliers, des indépendans, de ce que John Bright appelait le *résidu* social.

En même temps, soit conviction, soit tactique, la grande majorité des Trades Unions se ralliait au programme socialiste. Ce qui était fiction pure il y a trente ans, quand un orateur au premier Congrès de l'Internationale proclamait que huit cent mille unionistes anglais s'étaient enrôlés dans le mouvement, est devenu une vérité depuis lors. Le Congrès annuel des Trades Unions vote, non seulement les mesures pratiques, sagement conçues, habilement rédigées, que son comité parlementaire a pour mission de faire adopter par les Chambres, mais encore des dé-

clarations de principes sur la reprise par la société de la propriété de la terre et des moyens de production. Ainsi le *shiboleth* collectiviste est sur les lèvres des anciens champions de l'individualisme. Saül est avec les Prophètes. Sur le continent maintenant, chaque fois qu'il y a un Congrès international ou une conférence industrielle, à côté des figures connues de nos propres socialistes, on voit les Anglais. Ils pratiquent l'internationalisme : c'est la meilleure preuve de leur conversion. Ils acceptent la solidarité d'un socialisme souvent bien primitif : c'est le meilleur moyen de démontrer qu'ils n'ont plus peur de l'ombre des principes. Non pas que la fusion soit complète. Toujours on distingue du premier coup d'œil l'élément britannique de l'élément continental. Dans la mise, dans l'allure, dans la façon d'être et de se tenir, dans le geste et le tour de tête, il y a un je ne sais quoi qui met à part les insulaires. Volontiers les socialistes d'autre part, qui subissent à contre-cœur l'influence de ces associés, si différens d'eux, se plaignent de leur hauteur, de leur intolérance, de leur dédain des droits d'autrui. Il faut toutefois avoir le regard peu pénétrant et voir les choses bien en gros pour ne pas démêler d'énormes différences entre ces Anglais eux-mêmes. L'ancien chef trade-unionniste, passé député ouvrier depuis longtemps, jadis maçon de son métier ou mineur, depuis lors sous-secrétaire d'État à l'intérieur, ne ressemble guère, on en conviendra, au *guerillero* du néo-unionnisme, candidat perpétuel du parti ouvrier indépendant, ou même alderman du conseil de comté de Londres. Le premier a l'air d'un fermier enrichi, il a la physionomie paisible et prospère ; si quelque part, dans un coin de sa conscience, il demeure quelque petit souvenir des attentats jadis commandés ou commis, — avant la grande commission d'enquête et la reconnaissance légale, — au nom des unions, il n'y paraît guère. C'est un libéral orthodoxe, il vote au doigt et à l'œil ; le premier craquement du fouet du *whip* le ramène, et s'il flirte avec le socialisme, s'il consent à siéger coude à coude avec quelque révolutionnaire à l'aspect patibulaire, c'est qu'il faut bien ménager sa popularité et que le métier a ses charges comme ses revenans-bons. Tous, du reste, ne le font pas. Je n'ai pas ouï dire que M. Broadhurst ait franchi le seuil de Queen's Hall. Les Sam Wood et autres grands chefs mineurs ont observé une prudente réserve. Quant à M. John Burns, il est en train de s'assagir trop rapidement pour commettre la faute de descendre spontanément dans la Fosse aux Lions.

D'autres pourtant, parmi les modérés, avaient cru devoir faire acte de présence au Congrès. Les Trades Unions y ont été largement représentées. Près de 200 de leurs délégués y siégeaient.

A le bien prendre, c'eût été le trait le plus important de cette session. Karl Marx, qui avait toujours soupiré en vain après ce vaste réservoir de forces, aurait su apprécier à sa juste valeur cette démonstration du nouvel état d'âme des unionnistes. Par malheur, ici comme partout, le vice originel du Congrès en a faussé tous les ressorts. Les représentans de quelques centaines de milliers d'hommes enrégimentés, encadrés, disciplinés, n'ont pas pesé lourd dans la balance contre une majorité recrutée parmi tous les incompris, les grands hommes d'estaminet, les grandes âmes méconnues, les états-majors sans simples soldats, les ratés, les aigris et les farceurs. Non que tous ou presque tous les adversaires de l'unionnisme rentrassent dans ces catégories : j'en connais, pour ma part, qui sont dignes de tout respect. Il n'en est pas moins advenu que la frivolité, le dilettantisme, l'intransigeance d'amateurs, l'amour du bruit, la haine innée du socialiste romantique pour la simplicité un peu fruste de l'artisan aux mains calleuses, tout cela s'est cristallisé, coalisé, contre la délégation trade-unionniste, et l'a réduite à l'impuissance. Sur un peu plus de quatre cents membres, — formant la moitié de l'effectif du Congrès, — les Anglais ne comptaient pas deux cents délégués des Trades Unions ou des conseils de métiers, et plus de deux cents délégués d'autres groupes, répartis entre trois sections principales.

Il y avait ceux de la fédération socialiste démocrate, ceux du parti ouvrier indépendant, et enfin ceux de la société Fabienne. Prenons celle-ci tout d'abord. C'est quelque chose comme la *P. R. B.*, *Pre-Raphaëlite-Brotherhood*, appliqué aux questions sociales. Sous ces mystérieux signes, *F. S.*, se sont groupés, il y a quelque dix ans, force jeunes gens distingués, cultivés, pour la plupart sortis des Universités, — on sait ce qu'implique en Angleterre une telle origine, — des privilégiés, des bourgeois dans toute la force du terme. Un beau jour, cette jeunesse se dégoûta de l'économie politique courante. Elle renonça solennellement Adam Smith et Ricardo et Stuart Mill lui-même, pourtant le précurseur de tant de choses nouvelles. Elle se proclama socialiste. Ses maîtres furent, avec Karl Marx, ce dialecticien incomparable, cet historien merveilleusement informé de l'évolution industrielle anglaise, les initiateurs du socialisme de la chaire en Allemagne, les Brentano, les Schmoller, les Wagner. Il y eut un peu de pose, beaucoup de littérature dans leur fait. L'esthéticisme n'avait plus de grandes batailles. Le sublime créateur de *Parsifal*, des *Maîtres chanteurs* et de *Tristan et Yseult* avait cause gagnée. Tel qui eût rompu des lances en l'honneur de la *Tétralogie*, déversa le trop-

plein de son enthousiasme sur la *loi d'airain des salaires*, sur l'appropriation collective du sol et des moyens de production. Dans un petit volume d'*Essais*, publié en collaboration, les plus forts, ceux qui étaient munis de connaissances, d'idées ou de style, firent pour le socialisme superfin de la jeune génération ce qu'avaient fait vingt-cinq ans plus tôt pour l'hétérodoxie anglicane les auteurs d'*Essais et Revues*. Ce manifeste panaché mit quelques noms en évidence. M. George-Bernard Shaw en est l'un des plus dignes d'intérêt. Ce socialiste austère est de son métier critique de théâtre, voire de musique. Il fait dans la *Saturday Review* des articles hebdomadaires dont l'impertinence égotiste et le sensationnisme analytique n'est pas sans devoir quelque chose à M. Jules Lemaître. C'est lui qui, dans le *Star*, a rendu compte, — avec un mélange assez piquant d'encens et de vinaigre, — des représentations de Bayreuth cette année, et il a dû dévorer l'espace pour se précipiter de la colline sacrée du *Festspiel* à la salle de Langham Place. M. Sidney Webb, autre Fabien, n'est pas tout à fait du même acabit. C'est la science infuse. De moitié avec sa femme, une ancienne inspectrice des manufactures qui a laissé une trace profonde de son activité, il a écrit le premier volume d'une histoire des Trade Unions qui est, sans exagération, un monument. Membre du Conseil de comté de Londres, il s'y est spécialisé dans ces questions sanitaires où le socialisme municipal est si fort à sa place, et il a conquis l'autorité incontestée d'un expert. Au Congrès, où il a dû parfois se sentir bien mal à l'aise, il avait été chargé d'un rapport sur l'organisation de l'enseignement dont M. Keir-Hardie a fait repousser les conclusions.

La *S. D. F.*, ou fédération sociale démocratique, est un autre corps un peu irrégulier, un peu en marge du prolétariat. Certes, il comprend des ouvriers ; — on se le dit et on se les montre, en effet. Il est de plus d'une orthodoxie révolutionnaire impeccable : tellement orthodoxe et tellement révolutionnaire qu'on a parfois dit méchamment que sa raison d'être unique était d'être à l'extrême gauche de qui que ce fût. C'est néanmoins une association un peu bourgeoise d'origine. M. Hyndman, qui en est le fondateur et le grand chef, ne l'a-t-il pas mise au monde pour suppléer aux insuffisances du trade-unionisme ouvrier ? Ce gentleman fort correct n'a-t-il pas visé — y a-t-il renoncé ? — à être le Ferdinand Lassalle de l'Angleterre ? Sur le front de son acolyte, de son prophète ou de son lieutenant, M. Lansbury, se pose comme un reflet de la gloire de ce machiavélisme. D'aucuns regrettent de voir se fourvoyer dans cette galère des hommes de parfaite et transparente bonne foi et de haute valeur. M. William

Morris, lui, est un grand poète qui a donné peut-être au socialisme ce que la nature avait destiné à l'humanité. Il est trop foncièrement indiscipliné pour s'attarder longtemps dans un groupe : ce socialiste est, par tempérament, un réfractaire. Pour M. Herbert Burrows, c'est un peu une âme en peine depuis qu'en renonçant à la théosophie et à ses *Mahatmas*, il a du même coup perdu l'amitié de Mme Annie Besant. Quant à M. Belfort-Bax, c'est un dictionnaire vivant et c'est un original. Il sait tout sur tout. Il n'y a qu'une chose qu'il ignore — et celle-ci, sans doute, il l'ignorera toujours, — c'est ce qu'il veut : le vrai but de cette inlassable activité et quel chemin y conduit. Il a bien vite vu que ce n'est pas M. Hyndman qui a la clef de ce mystère.

A la fois assez analogue à la *S. D. F.*, et pourtant radicalement différent d'elle, le Parti ouvrier indépendant, l'*I. L. P.*, est lui aussi en grande partie le produit d'une personnalité. M. Keir-Hardie, fondateur et chef, n'est assurément pas le premier venu. Il a fait un peu bruyamment son entrée dans la vie publique quand, élu par le bourg métropolitain de West Ham au Parlement de 1892, ce nouveau Thivrier effaroucha les gardiens de la pudeur de la Chambre des communes en se présentant dans le *premier club* de Londres avec une casquette mauvais-sujet et une veste de velours. Par bonheur l'Angleterre parlementaire a des trésors de libéralisme en fait d'étiquette et de garde-robe. M. Keir-Hardie s'est bientôt signalé par d'autres actes d'insubordination. On aurait dit qu'il eût pris à tâche d'adopter en tout le contre-pied de son collègue et ex-ami, John Burns. Celui-ci cache sous sa rondeur beaucoup de finesse. Il n'est pas de ceux qui poussent la fidélité à leurs principes jusqu'à les desservir à force d'intransigeance. Il a, en tout bien tout honneur, sa petite pointe d'ambition personnelle. Depuis qu'il est député de Battersea, son point de vue a considérablement changé, et il l'admet franchement. Plus ne commanderait-il les charges de la foule au *dimanche sanglant* de Trafalgar Square ! Plus ne confondrait-il dans un même anathème toutes les classes, tous les rangs, tous les partis, presque tous les citoyens de son pays ! John Burns n'est nullement un traître. Il veut aboutir. Au Parlement et au conseil de comté il a déjà plus obtenu pour le bien de ses compagnons de travail et la réalisation de son programme de socialisme pratique que tous les déclamateurs pendant tout le XIXe siècle. Pour cela il lui a fallu s'allier au parti libéral. Voilà ce que Keir-Hardie et consorts ne pardonnent pas à l'*honnête John*. Contre sa réélection à Battersea, ils ont épuisé avec la *S. D. F.* leurs efforts. Keir-Hardie a sacrifié sa vie politique à cette espèce de duel. C'est un fanatique. Comme

John Burns, longtemps prédicateur laïque des *méthodistes primitifs* en même temps qu'ouvrier mécanicien, il est ardemment religieux, puritain dans l'âme, tout pénétré de la Bible et surtout de l'Ancien Testament, descendant authentique de Bunyan. Il a la tête d'un illuminé. Dur, violent, étroit, soupçonneux, d'intelligence bornée et de culture plus médiocre encore, mais honnête, consciencieux, équitable à sa façon, c'est le type du vrai révolutionnaire anglo-saxon. Rien qu'à le voir on conçoit la différence essentielle d'une révolution faite par des hommes de ce calibre et d'une révolution faite par les disciples de Voltaire et de Rousseau. Il est, toutes proportions gardées, à Allemane, le socialiste français dont l'action dissolvante rappelle assez la sienne, ce qu'un Cromwell est à un Danton. A côté de lui, moins parce qu'ils cèdent à son attraction que parce qu'ils obéissent à la répulsion probablement injuste que leur inspire John Burns, Ben Tillett, intelligent, beau parleur, à l'affût d'un mandat parlementaire; Tom Mann, plus un légiste un peu fourvoyé dans cette compagnie; le docteur Pankhurst; une jeune femme, miss Edith Lanchester, que ses parens ont rendue célèbre en voulant l'enfermer comme folle, parce qu'elle avait décidé — par principe — de pratiquer l'union libre avec l'homme de son choix.

On ne saurait dire que les délégations des autres pays anglo-saxons présentassent un bien vif intérêt. Pour l'Australie, elle avait pris un parti original. Tout le monde des antipodes n'avait qu'un seul représentant, le docteur Aveling, l'un des gendres de Karl Marx. Quand on votait par nationalités ou délégations, M. Aveling à lui tout seul, sûr de l'unanimité, contre-balançait et annulait toute la délégation anglaise malgré ses centaines de milliers de constituans! L'Amérique, quant à elle, n'en est assurément plus au degré d'inorganisme où elle en était il y a un quart de siècle quand, Karl Marx, par un coup de désespoir, ayant fait transférer à New-York le conseil central de l'Internationale, il fallut reconnaître l'absence de tout élément proprement socialiste et la nécessité d'agir *in vacuo*. De gigantesques grèves, des conflits sanglans et répétés n'ont que trop fait voir l'accumulation sur tous les points de cet immense territoire, dans les cités à peine nées de l'Ouest comme dans les villes quasi européennes de l'Est, de tous les matériaux d'un grand incendie. A en juger par le rapport de deux délégués récens des Trade-Unions, dont l'un est John Burns, ce qui surtout y fait défaut aux masses ouvrières, c'est l'organisation. Il manque à la base l'incomparable solidité du cadre syndical. L'artisan, à qui toute son éducation a inculqué que, dans une démocratie, il n'y a pas de classes, hésite à en créer.

Il se laisse absorber par les rivalités des partis politiques. Quand il se constitue à l'état séparé pour la défense de ses intérêts, il ne sait pas se décider entre la simple contiguïté locale et la solidarité professionnelle. Aux sobres réalités des syndicats il associe volontiers les puérilités des sociétés secrètes ou le clinquant des chevaliers du travail. Aussi bien, piètre délégation où quelques béjaunes aux cheveux longs, dont l'un prononça un réquisitoire ridiculement emphatique contre ce qu'il lui plut d'appeler la *mélasse bourgeoise*, faisaient vis-à-vis à un bataillon sacré de femmes, qui n'étaient pas toutes jeunes ni jolies, et dont le capitaine en jupons, Mme Stanton Blatch, la fille d'Élisabeth Stanton, lança une fois au congrès ébahi cette apostrophe vibrante : « Le sens commun a-t-il, ou non, la parole ici? »

La délégation allemande vaudrait assurément qu'on s'y arrêtât, si elle n'était trop connue. Qui ne sait qu'au bon pays d'Allemagne, malgré la gloire militaire, la constitution de l'empire, l'hégémonie européenne et la prospérité commerciale, en dépit de douze ans d'état de siège et de quelques années de socialisme d'État, nonobstant les messages et les lois de Guillaume Ier, la poigne du prince de Bismarck, et les velléités contradictoires de Guillaume II, — le parti démocrate-socialiste n'a cessé de grandir jusqu'à être aujourd'hui le premier par le nombre des suffrages émis aux élections pour le Reichstag? Qui n'a présente à l'esprit cette prodigieuse, cette effrayante progression depuis les premières élections pour le Reichstag jusqu'aux dernières, faisant passer de cent mille à deux millions le total des voix socialistes? Le trio dirigeant, MM. Bebel, Liebknecht et Singer, deux anciens ouvriers et un riche patron, deux chrétiens d'origine et un juif, trois têtes dans un bonnet, l'un des plus merveilleux exemples de concorde politique, tout cela est bien connu. On sait l'admirable discipline du parti; comment la fraction ou groupe parlementaire y est strictement subordonnée au Congrès et au Comité; comment tout marche, propagande, publicité, élections, au doigt et à l'œil; comment de plus en plus les rangs de l'état-major du Reichstag et de la presse se recrutent dans le prolétariat intellectuel, parmi les docteurs en philosophie qui jadis auraient trouvé quelque modeste emploi dans le service des innombrables États in-12 ou in-18 de l'Allemagne décentralisée. On sait la lutte entre l'Allemagne du nord et l'Allemagne du midi, comment Vollmar et Grillenberger, Bavarois dans l'âme, l'ont transplantée au sein du socialisme; comment l'anarchie, legs de l'ancien compagnon et député Moss, a engagé une guerre à mort contre la démocratie socialiste et ses pontifes; comment le com-

pagnon Landauer, présent à Londres, et son *Sozialist* combattent le *Vorwærts* et le comité directeur. Le socialisme allemand a une place trop importante dans l'organisme politique de l'empire ; il est trop étroitement mêlé à tout ce qui se fait au Reichstag, où tôt ou tard il aura une importance numérique proportionnelle à ses forces réelles et égale ou supérieure à celle du centre catholique ; il est, en un mot, un trop gros et trop haut seigneur pour que le Congrès de Londres puisse être dans son histoire autre chose qu'un incident secondaire.

On me permettra de ne pas m'étendre sur la délégation française. Chaque pays jouit de ses propres socialistes, et les nôtres méritent cette justice qu'ils ne laissent pas mettre leur chandelle sous le boisseau. A vrai dire on peut même trouver qu'ils occupent un peu trop le public, non pas de leurs idées, mais d'eux-mêmes, de leurs personnes, de leurs querelles et de leurs petites affaires. N'ont-ils pas trouvé le moyen de réduire pour la masse du bon peuple de France ce Congrès de Londres, qui pouvait avoir son intérêt propre et son haut enseignement, à une nouvelle guerre civile et à une vaste empoignade ? Je ne serai pas assez injuste pour prétendre qu'il n'y ait rien de fondé dans les protestations et dans la mauvaise humeur de nos parlementaires socialistes. Il est dur d'être si peu compris chez soi, que personne n'ait voulu voir le caractère vraiment conservateur des thèses soutenues par MM. Jaurès et Millerand au Queen's Hall et l'ironie du destin qui les a fait succomber sur un pareil terrain. Injustice ou inintelligence, l'opinion n'a pas semblé attacher d'importance au fond des choses. On a trouvé plaisant ce spectacle de grands manœuvriers battus par leurs propres armes, de ces deux grands chefs du socialisme parlementaire français : Prodicus et Gorgias, ou encore Hortensius et Cicéron, arrivant à Londres pour faire la roue et triompher devant les représentans du parti dans le monde entier et réduits à néant par la coalition des blanquistes, des allemanistes, de quelques indépendans à tous crins et des anarchistes pur sang. On rit encore de voir la fissure grandir et la ligue formée à grand'peine à la Chambre menacer ruine en France à la suite du Congrès où ont pourtant triomphé toutes les idées de ses auteurs. Tout cela est assez naturel, étant donné la nature humaine. Et pourtant il reste que sans ces parlementaires, sans la permission tout exceptionnelle qui leur a été donnée de constituer une seconde nationalité et de créer pour les besoins de la cause ce que l'on a appelé la Navarre à côté de la France, notre pays fût demeuré sous le coup d'une affirmation de la méthode révolutionnaire pure et simple et d'une

alliance offensive et défensive avec l'anarchie. Le représentant par excellence du socialisme néerlandais, Domela Nieuwenhuys, et son ami au regard extatique et au parler mystique, Cornelissen, deux idéalistes purs, deux dogmatistes intransigeans, égarés dans la politique contingente, ont bien compris, eux, de quel côté étaient les vrais vaincus et ils ont secoué la poussière de leurs pieds sur le nouvel opportunisme. Suisses et Belges, au contraire, ont fait l'épreuve, — ces derniers depuis quelque temps sur une vaste échelle, — des bienfaits de l'action politique et de la conquête du pouvoir. L'Italie, assez faiblement représentée, — le cercle des étudians de Brescia avait imaginé de déléguer qui? je vous le donne en mille, cette bonne Louise Michel, — avait en Ferri un orateur populaire distingué. Elle n'a pas trouvé de majorité pour répudier la compromettante solidarité des Malatesta et autres faux frères. L'Espagne a toujours eu un goût assez prononcé pour les formes simples par lesquelles le socialisme se rapproche du brigandage : on aurait pu craindre qu'elle ne se montrât un peu portée à l'indulgence pour les partisans de la propagande par le fait. En Autriche un homme remarquable, le docteur Adler, a entrepris presque seul l'œuvre gigantesque de créer une démocratie socialiste sur le modèle allemand, et le fait qu'il n'ait pas échoué donne la mesure de sa valeur. Enfin le Congrès, qui comptait parmi ses membres des Tchèques, des Hongrois et des Polonais, — l'un de ces derniers dénoncé comme agent secret, expulsé par ses compatriotes et réinstallé comme délégué français, — se félicita de voir pour la première fois dans une assemblée du socialisme international un Russe authentique, porteur d'un mandat russe en règle. Rien ne manquait à l'internationalisme de la convention de Queen's Hall. Elle était qualifiée pour aborder son ordre du jour.

III

C'est ici le curieux de l'affaire : ce Congrès réuni à grands frais, ce concile œcuménique du socialisme n'a réussi à résoudre ou plutôt à tourner les questions préliminaires d'organisation que vers la fin de sa session et a dû expédier au galop l'étude et la discussion des problèmes sociaux. Rien n'a tant contribué à donner mauvais air et mauvais renom aux congressistes de Queen's Hall. On s'est gaussé de ces braves gens venus des quatre coins des cieux pour décider... quoi? le programme de l'action prochaine, les bases de la société future, l'idéal du xxe siècle en vue? Oh! que non pas; tout simplement s'ils devaient accepter

pour collègues les pires ennemis de leur parti. Il est certain qu'il y a une disproportion risible entre la grandeur des prétentions, les fanfares de la réclame, les complaisans :

Nescio quid majus nascitur Iliade

de la presse amie, et l'état au vrai des résultats obtenus. Le *ridiculus mus* se présente forcément à l'esprit, et l'on est tenté de se demander s'il valait bien la peine de déranger huit cents socialistes de marque pour démontrer leur impuissance à demeurer entre eux, en petit comité.

Allons toutefois au fond des choses. Ce n'est pas précisément ceux qui s'amusent le plus de ce contretemps qui souhaitaient avec le plus d'ardeur voir le Congrès abattre beaucoup de besogne. Ils devraient savoir gré aux anarchistes, dont c'est souvent le métier, d'avoir ainsi gêné les socialistes; mais l'amertume ne se comprend pas dans leurs jugemens sur un intermède aussi propice aux amis du *statu quo*. Et puis, en fait, toute logomachie mise de côté, est-ce qu'à l'heure présente la question des rapports de l'anarchie et du socialisme ne domine pas toutes les autres? Je sais bien qu'elle n'a été abordée que de biais, par le petit côté; je sais également que, grâce à la stupide organisation dont j'ai parlé, elle n'a été résolue ni dans un sens ni dans l'autre, puisque, chassés par une porte, les anarchistes sont rentrés par la porte d'en face; qu'expulsés comme disciples de Bakounine ou de Kropotkine ils sont revenus narguer l'assemblée comme délégués inviolables de tel ou tel groupe plus ou moins fictif et qu'enfin, condamnés à une énorme majorité par le Congrès en séance plénière, ils ont obtenu gain de cause de cette surprenante section française. Il n'en demeure pas moins tout naturel que le socialisme soit hanté de ce problème.

A première vue, il semble que la solution en soit bien simple. S'il existe une opposition absolue entre deux principes, c'est bien entre le principe socialiste et le principe anarchiste qu'elle creuse un abîme. Le premier affirme la stricte subordination des droits de l'individu au bien commun; le second l'autonomie illimitée de l'individu. Le premier demande l'intervention de l'État, de la contrainte légale, dans une foule de domaines qui jusqu'ici y sont soustraits; le second voit dans l'État un mal ou plutôt le mal en soi qu'il faut abolir. Le premier croit que la libre concurrence, le libre développement des égoïsmes, la libre poursuite des intérêts particuliers aboutissent fatalement à l'oppression, à l'inégalité, au malaise social; et il réclame, à titre de remède pour aujourd'hui et de prévention pour l'avenir, le strict

assujettissement de toutes les forces individuelles à une règle commune imposée par l'autorité; le second croit que l'harmonie parfaite consiste dans l'équilibre instable de toutes les forces individuelles librement développées et il exige avec une sérénité et une suavité implacables la destruction de toutes les formes sociales, sans se préoccuper d'une reconstitution qui serait un nouveau mal, du moment qu'elle serait artificielle. Voilà pour la théorie générale, et l'on voit qu'il est difficile pour des pensées humaines d'habiter deux climats intellectuels et moraux plus radicalement contraires. Et ce n'est pas tout. A côté de la doctrine, il y a la pratique : or l'expérience — une expérience constante, sans une seule exception — apprend aux socialistes que le rôle des anarchistes est de les contredire, de les compromettre et de les perdre. Prenez l'histoire de l'ancienne Internationale. Elle a eu, elle aussi, ses jours de grandeur, cette création un peu prématurée de Karl Marx. Sa faiblesse fondamentale tenait à ce qu'elle avait mis la charrue avant les bœufs, à ce qu'elle avait prétendu constituer l'internationalisme avant d'avoir solidement assis le socialisme national. Aussi fut-elle une plante éphémère grandie avec une célérité merveilleuse, flétrie et morte avec une vertigineuse rapidité. Il lui manqua toujours une base solide. La force résidait au sommet dans le conseil central, investi du coup, par la force même des choses, d'une sorte d'autorité dictatoriale et trouvant hors de lui moins d'appui encore que de résistance. Cet édifice fut en l'air dès le premier jour.

Quand les grands Congrès de Genève (1866), de Lausanne (1867), de Bruxelles (1868), de Bâle (1869) voyaient affluer les représentans des classes ouvrières et des socialistes de tous les pays, ils semblaient si puissans que beaucoup de défenseurs de l'ordre social tremblaient dans leurs chausses et que le second empire, fidèle à sa tactique, n'avait pas de meilleur argument pour ramener la bourgeoisie française, alors en plein reflux libéral, au pouvoir fort et au régime d'autorité. Eh bien! déjà un chancre interne rongeait ce grand corps d'une croissance si rapide. L'absence de racines locales allait naturellement accélérer la marche de la décomposition, mais ce qui tua proprement le premier internationalisme ce fut déjà l'anarchisme. Celui-ci avait-il déjà emprunté à Proudhon, dont la dialectique impitoyable, si supérieure à sa puissance de déduction positive, est en quelque mesure responsable de la chose, le nom de l'anarchie ? Peu importe. Bakounine avec son *amorphisme* ou son *nihilisme* s'était logé dans l'Association Internationale des travailleurs. Il avait engagé la lutte à mort contre Karl Marx, dont il haïssait le

sens pratique autant que les doctrines. Par deux coups successifs il vint à bout de ce mouvement en apparence si puissant. La Commune de Paris, que l'on mit sur le compte de l'Internationale, fut en réalité un premier essai de la pure doctrine atomique de l'anarchie. Elle détermina une réaction qui aurait balayé l'Internationale en France, même sans le douteux secours de la loi Dufaure. En même temps, au dehors, l'anarchisme s'attaquait de front à ce qui subsistait de l'Internationale. La fédération jurassienne agissait sous l'inspiration directe de Bakounine, avec l'aide d'hommes qui ont dû se repentir depuis lors de leur conduite d'alors, comme M. Brousse, le fondateur du possibilisme, ou M. Guesde, ennemi juré en ce temps-là de l'action politique. Le Congrès de la Haye, en 1872, signa l'arrêt de mort de l'Internationale. On y traita précisément la même question qu'au Congrès de Londres cette année. Marx y fit exclure comme anarchistes Bakounine et le Neuchâtelois Guillaume. Le blanquiste Vaillant, qui présidait l'autre jour au nom de la France une séance à Queen's Hall, quitta avec Cournet et Ranvier l'assemblée. On décida le transfert du conseil central à New-York. C'était le suicide décemment dissimulé. C'en était fait. L'anarchie avait fait son œuvre. Elle l'a reprise depuis lors. Chaque fois que le socialisme essaye de se constituer à l'état de force régulière, nous assistons à une explosion de sauvagerie, à une reprise de la guerre au couteau contre la société. C'est Ravachol, c'est Henry, c'est Caserio. L'opinion, peu faite aux distinctions subtiles, englobe dans une même réprobation et dans une même répression tous les ennemis de la société actuelle, — et le tour est joué.

Il semble donc qu'il ne doive y avoir parmi les socialistes sincères et sérieux qu'un sentiment et qu'un cri contre toute solidarité avec l'anarchie, c'est-à-dire avec un parti aux antipodes de leur pensée et des crimes duquel on les rend pourtant toujours responsables. D'où vient qu'il n'en soit pas ainsi ? Je ne parle pas de l'attitude des blanquistes ou des allemanistes, ou de tels autres groupes douteux, toujours prêts par esprit de contradiction et pour nuire à leurs frères ennemis, les socialistes parlementaires, à tout faire ou à tout laisser faire. Je crois que les scrupules d'hommes comme les Keir-Hardie, comme les Tillett et les Mann, voire de certains socialistes modérés et libéraux, tiennent à d'autres raisons plus avouables. Il faut d'abord faire la part de la répugnance presque invincible d'hommes accoutumés à se sentir à l'extrémité de l'intransigeance, à siéger au sommet de la montagne, pour des mesures qui auraient pour effet de créer

un parti plus avancé, de donner à des rivaux le prestige d'une sorte d'excommunication et de reconnaître des hommes *trop* révolutionnaires. Puéril sentiment, nul n'en disconviendra, mais puissant, mais pour certaines natures irrésistible.

Et puis, il y a aussi le dualisme de l'anarchie, les deux faces si dissemblables sous lesquelles elle se présente. Vous répudiez volontiers Ravachol, les brigands simplistes, les dynamitards pour l'amour de la casse : mais quoi ! tel *délicieux* anarchiste de votre connaissance ? un savant qui honore son pays et son temps comme Élisée Reclus ? un philosophe perdu dans les nuages comme le prince Kropotkine ? un idéaliste comme Jean Grave ? Non, vous dis-je, il n'est pas si facile que l'on croit de prononcer *raca* en bloc contre ces hommes et il y faut, avec de l'intelligence, du courage. Car, je vous prie, avez-vous lu l'exposé sommaire et populaire que le prince Kropotkine a publié de l'anarchie, sa philosophie et son idéal ? Vous y aurez vu que l'anarchisme est tout d'abord la simple extension aux phémonènes de l'ordre social et moral des conclusions de la philosophie scientifique de la nature. Vous y aurez vu non sans étonnement la contradiction radicale qui y existe entre la doctrine politique et la doctrine économique de l'école, — la première, ayant pour postulat l'abolition de l'État, le libre développement des forces individuelles groupées sans aucune fixité, — la seconde, aboutissant au communisme absolu, non pas au communisme mitigé et quasi individualiste que l'on appelle collectivisme, qui borne la reprise sociale à la terre et aux moyens de production, qui respecte la propriété privée et l'héritage, et pour lequel un certain socialisme marque une prédilection très vive, mais pour le communisme vrai ou le partage égal de toutes choses entre toutes gens ! Se charge qui voudra de concilier cette formidable antinomie et de m'expliquer comment, sans contrainte de l'État, ce communisme rigoureux s'établira ; ou comment il se maintiendra, tant que de nouvelles habitudes d'esprit n'auront pas été créées sans l'intervention de l'autorité ; ou comment enfin l'État consentira à s'anéantir volontairement quand il aura accompli cette grande tâche et par là même justifié son existence ! Il me suffit de noter que ces contradictions sont autant de passeports à la bonne volonté des socialistes et qu'à beaucoup il paraîtrait dur d'exclure, sous prétexte d'une hérésie à lointaine échéance, d'aussi zélés promoteurs de la propriété commune. Et voilà pourquoi, malgré les avertissemens du passé, malgré les leçons des temps nouveaux, le socialisme n'a pu jusqu'ici exterminer de ses rangs ces faux frères, extirper cette excroissance morbide. A Zurich,

le Congrès avait adopté une résolution destinée à régler la question pour le présent et pour l'avenir et qui demeura lettre morte. A Londres, le Congrès a ressassé le même débat, il a adopté la même mesure — en séance générale par vote de nationalité, à une énorme majorité : dix-huit nations contre la France et la Hongrie, anarchistes, chacune à une voix de majorité, l'Italie, partagée en deux camps égaux, et la Serbie, absente ou abstentionniste. Il a fini par remettre, de guerre lasse, le soin d'une solution à la commission d'organisation du prochain Congrès, en Allemagne. J'ai l'intime conviction que, quoi qu'on fasse, on ne viendra jamais à bout de la difficulté tant que, d'une part, l'assemblée n'aura pas renoncé à la séduisante fiction d'être un parlement de travail au lieu d'une convention de parti ; et tant qu'en outre les socialistes n'auront pas eu le courage de dépouiller la vieille défroque révolutionnaire.

IV

Ce courage, l'auront-ils ? Cela, au fond, dépend de la réponse qui sera donnée à la seconde grande question préalable que le Congrès de Londres a discutée à perte de vue, celle de l'action politique et de la conquête du pouvoir. Il serait aisé de montrer qu'après tout c'est sous une forme un peu différente le même procès toujours pendant entre l'anarchie et le socialisme, puisque si ce dernier a raison dans sa conception *étatiste* et *anti-libertaire*, ce serait s'infliger un démenti à soi-même et livrer délibérément l'avenir social à la bourgeoisie, radicale ou conservatrice, peu importe, que d'émigrer à l'intérieur et de se refuser à l'exercice du droit de suffrage et d'éligibilité, en d'autres termes, de la souveraineté du peuple. Toutefois, la question n'a jamais été posée assez nettement pour que l'on ait pu tirer des conséquences certaines sur l'opinion de tel ou tel groupe socialiste de ses principes généraux. Jadis, lors des Congrès constituans de la première Internationale, il aurait été impossible de prévoir à coup sûr l'attitude de tel ou tel membre du parti. Depuis un quart de siècle, il s'est passé assez de choses pour que la nature du problème ait changé du tout au tout. De lui plus que de tout autre on a pu dire : *Solvitur ambulando*. En effet, d'où venait principalement autrefois la défiance, souvent incurable, de socialistes pourtant très convaincus de la nécessité de l'État et partisans de sa constante intervention dans le domaine économique, si ce n'est du fait que l'action politique impliquait une espèce d'abdication au profit de partis essentiellement bourgeois ? Avant que la démocratie socia-

liste allemande, s'emparant du suffrage universel, eût forcé la porte du Reichstag, le socialiste appelé à exercer son droit de vote pouvait se demander avec quelque apparence de raison s'il était bien utile d'apporter son contingent au radicalisme. Sans doute, en 1848, dans le premier bouillonnement du suffrage universel, un certain nombre de socialistes avaient franchi comme tels l'enceinte des Assemblées. Si cette expérience s'était renouvelée, il est permis de croire que les hésitations n'auraient pas été si longues ni les scrupules si difficiles à vaincre. Quand, en 1867, le Congrès de Lausanne discutait la question de savoir s'il fallait se maintenir sur le terrain purement économique ou faire cause commune avec cette portion de la bourgeoisie qui poursuit, au besoin par la révolution, les réformes politiques et l'établissement de la république; — les termes mêmes employés indiquaient assez la vraie nature de la répugnance éprouvée. Déjà alors pourtant la force des choses l'emportait sur ces craintes. On votait, malgré Karl Marx, l'inséparabilité de l'émancipation sociale et de l'émancipation politique; on intervenait en fait dans la politique à chaque instant, — par exemple, quand à la veille de cette guerre de 1870 dont les résultats immédiats devaient être l'écrasement de la première Internationale, mais dont les conséquences lointaines devaient être si favorables au socialisme cosmopolite, on protestait des deux côtés du Rhin contre une lutte fratricide.

A bien plus forte raison doit-il en être ainsi depuis l'avènement d'un parti socialiste dans presque tous les Parlemens du monde. Il ne s'agit donc plus de travailler pour autrui. Plus de *Sic vos non vobis*. Le socialiste ne se sent plus en politique un simple prolétaire dont les produits sont interceptés et confisqués par un radical quelconque. C'est proprement l'ère de l'association aux bénéfices politiques. Ou plutôt, à l'inverse d'autrefois, s'il est un parti qui ait l'air de se donner du mal pour le profit d'autrui, à cette heure, c'est le radicalisme bourgeois. Il sert de fourrier et de maréchal des logis au socialisme en marche. Il lui marque ses logemens. Il se charge de lui frayer les voies et de lui ouvrir les portes. S'il lui arrive encore d'être appelé au pouvoir, il sait fort bien de qui il est le mandataire et le gérant, au nom de qui il doit gouverner et où siègent ses vrais maîtres. Juste retour des choses d'ici-bas! longtemps le radicalisme exploita les forces de la démocratie socialiste, détourna son courant pour faire tourner — souvent à vide — les roues de son moulin, se fit faire la courte échelle pour escalader les régions du pouvoir : aujourd'hui impuissant, discrédité, il ne peut plus subsister qu'à condition de venir,

chapeau bas, se mettre à la disposition de son ancien manœuvre. Dans ces conditions on ne voit pas quelle difficulté peut encore arrêter le parti socialiste. Pour lui l'action politique, c'est bien vraiment la conquête du pouvoir et quel parti a jamais dédaigné cette perspective? Il n'en subsiste pas moins tout un ordre de défiances assez fortes. Le tempérament soupçonneux, fléau des démocraties, legs d'un long passé, est loin d'être guéri. Ce n'est plus pour un parti politique bourgeois que l'on travaille forcément en donnant son suffrage : d'accord; mais, en premier lieu, entrer dans la voie du vote, c'est répudier l'action révolutionnaire, vieille superstition pas encore tout à fait démodée ; puis, qui nous dit que ce ne soit pas faire des camarades ainsi élevés sur le pavois, à plus forte raison des professionnels du socialisme parlementaire, des parvenus, des bourgeois pires que les autres, puisque renégats? Voilà l'objection dans toute sa force. C'est la jalousie instinctive, c'est la crainte d'être dupe, c'est l'amer résidu de tant de déceptions. Personne ne soutiendra qu'il n'y ait rien absolument de fondé dans ces soupçons. On a connu des démagogues qui n'avaient rien de plus pressé que de renier leurs origines et de brûler du sucre pour dissiper un fâcheux relent populaire. N'est-il pas évident, cependant, que le meilleur moyen pour un parti de rendre impossibles ces défections, c'est de les rendre désavantageuses et par conséquent de se constituer le plus fortement possible? Tel qui trahira sans scrupule une poignée de compagnons d'armes, *rari nantes*, restera fidèle aux gros bataillons par le principe même qui l'eût fait déserter. Ce qui subsistera sans doute toujours de ce sentiment de méfiance, c'est une vague mauvaise volonté à l'égard de ceux des chefs du socialisme qui n'appartiennent pas aux classes ouvrières proprement dites. Au Congrès de Londres, malgré le succès éclatant remporté par la parole abondante et colorée de M. Jaurès, et à un moindre degré par la faconde d'avocat de M. Millerand, on a vu percer à plusieurs reprises cette disposition. C'est l'une des conditions du métier de leader socialiste : il est à croire qu'il a ses compensations.

La discussion sur l'action politique et la conquête du pouvoir aurait été toutefois bien incomplète si aucune allusion n'y avait été faite à une face tout à fait nouvelle de la question, je veux parler de ce remarquable mouvement d'invasion des municipalités en France. Véritable leçon de choses pour montrer aux plus sceptiques la valeur des réformes purement politiques. Car enfin sans la République et son espèce d'autonomie communale limitée, ni Marseille, ni Lille, ni Roubaix, ni Dijon, ni tant d'autres villes importantes n'auraient pu tomber aux mains des ouvriers de la

révolution sociale. Et qui contestera l'importance de ces conquêtes? N'est-ce pas sur le terrain municipal que l'expérience pratique du socialisme peut le mieux se tenter? N'y a-t-il pas une grande différence entre un mandat purement représentatif, cette viande un peu creuse, et la possession du pouvoir exécutif local? Toutes les questions d'administration locale, l'eau, le gaz, l'électricité, la voirie, les logemens ouvriers, la réforme sanitaire, les séries de prix, la taxe du pain, l'octroi, — en vérité n'y a-t-il pas là de quoi réaliser sans bruit quelques-uns des articles essentiels du programme socialiste? Il est vrai que pour cela il faudra renoncer aux manifesfations provocantes, se priver du plaisir de braver le patriotisme populaire, éviter les scandales de Lille, en un mot, se faire sages et modestes : le jeu n'en vaut-il pas la chandelle? C'est ce qu'on a semblé comprendre à Londres où, malgré la présence des anarchistes et en dépit des ridicules protestations de certains doctrinaires de l'absolu, on s'est prononcé nettement en faveur de l'action politique.

V

Tel est donc le bilan de ce Congrès. Il n'a pu résoudre la question brûlante de l'anarchie. Il a accepté, subi, beaucoup plus qu'il ne l'a faite, la solution de la question de l'action politique, telle que la force des choses l'a peu à peu amenée. Dans cette assemblée internationale, on peut dire que tout ce qui a eu un caractère délibérément international a été secondaire, sans intérêt, modelé sur le passé, tandis que chaque nation a apporté un élément nouveau, quelque important résultat, quelque modification essentielle de l'état de choses antérieur. Ce qui avait fait la faiblesse de la première Internationale, ç'avait été ce qui pouvait précisément faire illusion sur sa force : à savoir, le fait que l'édifice avait été commencé par en haut, qu'il manquait de fondemens et qu'il flottait en l'air. Au contraire, au Congrès de Londres, on a pu se rendre compte de l'état inorganique, de l'absolue imperfection des institutions centrales de l'internationalisme, et de la puissante assiette du socialisme national dans chaque pays d'Europe. Les Congrès de la première Internationale avaient offert par leur composition, par leur ordre du jour, par leurs débats, un intérêt qui dépassait infiniment celui qu'eussent présenté à cette heure les modestes rudimens d'organisation socialiste dans l'intérieur de chaque État. Au Congrès de Londres, médiocre pastiche de ces conciles d'antan, assemblée vouée au désordre, au rabâchage et aux stériles déclamations, siégeaient

ou auraient pu siéger beaucoup plus d'une centaine de membres des principaux parlemens d'Europe et une douzaine d'administrateurs de quelques-unes des plus grandes communes de France.

Aussi bien l'insuccès de cette tentative prématurée de reconstitution des grandes conventions internationalistes atteste-t-il tout simplement le changement de méthode du socialisme, qui va désormais du simple au composé, du national au cosmopolite et qui a poussé dans le sol de nos vieilles communautés européennes de bien autres racines qu'avant 1870. Voilà la vérité. Elle est incomparablement moins rassurante pour les amis de l'ordre que les légendes auxquelles ont donné naissance le *fiasco* comparatif du Congrès de Queen's-Hall, et surtout la mésaventure survenue aux pontifes du socialisme parlementaire français. Il a paru plus utile de mettre en lumière l'état réel des choses que de rééditer des plaisanteries usées sur la décomposition socialiste. La vérité est que, si le Congrès de Londres a démontré que les temps ne sont pas encore mûrs pour une sorte de cosmopolitisme communiste, il a révélé l'immensité des progrès accomplis dans les principaux pays d'Europe depuis vingt-quatre ans, — depuis les obsèques de l'Internationale à la Haye, — par le parti de la révolution sociale. Shakspeare, qui a tout vu, a mis dans la bouche de son Jack Cade la prédiction de l'avenir que certains des chefs de ce puissant mouvement voudraient faire à nos sociétés. Ce socialiste avant le temps promet au peuple « de le vêtir tout entier d'une seule livrée, afin qu'ils puissent tous s'accorder comme des frères. » L'heure de la fraternité universelle ne semble pas avoir encore sonné, mais celle de la livrée uniforme n'est peut-être plus aussi loin qu'on se plaît à le croire.

FRANCIS DE PRESSENSÉ.

LA CÔTE D'IVOIRE

CE QU'ELLE EST, CE QU'ELLE DOIT DEVENIR

C'est un symptôme assez remarquable des progrès accomplis depuis dix ans sur le terrain des idées, que l'entrée de la question coloniale dans l'ère des discussions économiques; car la controverse, pour elle, c'est la vie. Rien ne décèle mieux, et il faut singulièrement s'en réjouir, l'éveil de l'intérêt public, une curiosité générale pour ces choses d'outre-mer que nous avons, hélas! trop longtemps abandonnées à d'autres plus hardis ou plus avisés que nous. Les voici devenues à présent d'une actualité si vive que les moindres vues personnelles ne sauraient plus se manifester sans être prises à partie avec véhémence; aussi n'avons-nous nulle intention de traiter *ex professo* des sujets aussi féconds en polémiques; nous voudrions seulement, dans cette rapide étude, exprimer quelques-unes des opinions que nous a récemment suggérées un voyage assez étendu sur la Côte d'Ivoire, rechercher la plus profitable manière de mettre en œuvre les grandes ressources naturelles de ce pays, dégager enfin, par un parallèle constant entre son aspect actuel et le développement que l'avenir semble lui réserver, ce qu'on peut légitimement attendre du temps et de l'effort des hommes.

Nous examinerons successivement la physionomie générale de la contrée et les productions de son sol; les obstacles que l'implantation européenne y trouvera à vaincre; les voies de pénétration; les moyens de colonisation et d'exploitation; enfin, dans une courte critique, les quelques réformes à accomplir, les quelques abus à éviter, les *desiderata* dont la réalisation immédiate est le plus indispensable à la prospérité de la colonie.

I

Aujourd'hui que l'Afrique, cessant de s'appeler la terre mystérieuse, achève, presque avec hâte, de livrer tout son secret; que la « vaste région inconnue » des cartes où s'appliquait notre enfance, se restreint à quelques territoires peu accessibles du Sahara et du Congo moyen; à présent que toutes les puissances de la vieille Europe ont, en un partage international destiné à dissiper un peu les nuages de l'avenir, délimité sur ce passif échiquier les zones de leurs convoitises, il convient de reprendre haleine et de se demander quelles sont les provinces réellement utilisables de ce vaste domaine égal à douze ou treize fois la France, conquis avec tant de précipitation sur le continent noir par notre violent effort colonial de ces dernières années.

La réponse n'est pas, hélas! celle que notre patriotisme voudrait entendre. Bien peu de ces possessions, et, à la vérité, non des plus importantes, paraissent appelées dans l'avenir au rôle glorieux de succursales de la patrie, de Frances d'outre-mer. Elles s'appellent Dahomey, Guinée, Madagascar, Côte d'Ivoire. Toutes quatre abondent en produits identiques, en heureuses ressemblances. Encore s'en faut-il beaucoup que le premier coup d'œil jeté sur la dernière, — elle seule nous occupe ici, — soit suggestif d'espérance et réconfortant.

On a souvent décrit le tableau singulièrement monotone et triste qu'offre la côte de Guinée au voyageur encore sous le charme du pittoresque littoral de Konakry. L'amiral Aube en a tracé un portrait qui à lui seul suffirait à dissuader le simple touriste de tout débarquement dans cette contrée inhospitalière; le défilé interminable de la ligne basse et uniforme de forêts qu'on longe pendant plus de deux cents lieues, sans un relief à l'horizon, décourage le regard. Une « barre » continue, de Libéria au Niger, plus ou moins forte, plus ou moins dangereuse selon les différens fonds de la mer, défend encore l'accès du rivage et ajoute à son aspect farouche. La zone du littoral comprise spécialement sous le nom de Côte d'Ivoire offre en outre la plupart du temps, derrière la plage à pente rapide sur laquelle se brise la barre, un système de lagunes parallèles à la côte, incluses dans la forêt et qu'ont lentement formées les fleuves refoulés par les sables de la mer. Et derrière ces lagunes, aux eaux à demi stagnantes, vaste champ de fermentations palustres, la forêt recommence, très haute, très serrée, sans autres clairières que les aires des villages, pour s'arrêter, à une centaine de lieues dans le nord, devant la

savane du Soudan, d'après une ligne elle-même assez sensiblement parallèle au rivage du golfe. Cette disposition se prolonge sur toute la Côte d'Or qui ne diffère du reste de notre colonie française que par une simple appellation géographique. Tout ce que l'on peut dire de la Côte d'Ivoire s'applique en effet exactement à sa voisine anglaise avec laquelle elle fut, de longs siècles, confondue par les conquérans et les navigateurs.

Ainsi la Guinée offre, à qui la traverse du sud au nord, deux aspects successifs : la végétation dense sur cent lieues environ de région côtière, la brousse soudanienne quand on s'enfonce dans l'hinterland. En une seule place, la largeur de cette forêt géante diminue, considérablement il est vrai, dessinant, au-dessus de Thiassalé, une étroite et longue échancrure vers la mer, qui donne un intérêt tout spécial à la région du Baoulé. Quant au sol lui-même, qui porte alternativement ces futaies et ces savanes, il apparaît comme une succession ininterrompue de moutonnemens de terrain, de dénivellemens assez doux, sans axe général, sans rattachement à une chaîne principale, sans points culminans, plissemens irréguliers de la terre qui semblent continuer, figées en des proportions agrandies, les houles éternelles du golfe. Entre ces collines circulent des ruisseaux tantôt à sec, tantôt torrentueux suivant les saisons. Les fleuves plus importans sont déterminés eux-mêmes par la convergence fortuite de plusieurs de ces petites criques ou le grossissement de l'une d'elles, décrivent les mêmes lacets, en un mot n'occupent pas le fond de grandes dépressions continues de la contrée. L'altitude générale du pays se relève très lentement vers l'intérieur, tandis que l'absence de plateaux, de grands couloirs de montagnes, a pour conséquence météorologique immédiate le manque presque absolu de coups de vent et de brises rafraîchissantes.

Les frontières de ce vaste territoire, dont notre occupation effective et sérieuse ne remonte guère à plus de cinq ans, sont encore assez mal délimitées. Si l'on en excepte ce développement des côtes qui se poursuit, de l'embouchure du Cavally au village anglais d'Afforénou (New-Town), c'est-à-dire sur une longueur de quatre degrés et demi, rien ne détermine d'une manière absolue la ligne fictive ou naturelle qui doit borner notre domination, à l'est vers Bouna, à l'ouest vers le Sanidougou. L'incertitude est plus grande encore quant à l'hinterland qu'aucune division administrative n'isole de notre sphère d'influence du Soudan. Des progrès sensibles sont accomplis cependant presque chaque mois dans l'exploration de la région du Cavally, qu'on est parvenu récemment à remonter jusqu'à 150 kilomètres de son embouchure.

Il va sans dire que toutes les parties de ce vaste domaine colonial ne sont pas également connues. Quelques belles explorations que nous devions aux Binger, aux Marchand, aux Ménard, aux Beau, aux Bretonnet, aux Treich-Laplène, la carte de la Côte d'Ivoire contient et contiendra pendant quelque temps encore des « blancs », de vierges espaces qui tenteront successivement le courage et la curiosité des voyageurs. La plus mystérieuse encore de ces régions est, quant à présent, la partie occidentale de la colonie que les indigènes appellent le pays de Krou. Des légendes courent sur les mœurs farouches, — on va même jusqu'à dire anthropophages, — de ses habitans. Sans s'attarder à ces exagérations, on peut regretter que l'état particulièrement impraticable des sentiers et le nombre élevé des rapides qui y obstruent le cours des fleuves aient jusqu'ici opposé de graves obstacles à la bonne volonté des explorateurs. On sait quelle fin lamentable était réservée à la mission Quiquerez-Segonzac qui, en 1891, avait tenté de remonter le San-Pedro ; plus récemment l'administrateur Pobéguin est parvenu, au prix de mille difficultés, à relever tout le cours inférieur du Sassandra; mais la multiplicité des barrages, après quelques jours de pirogue, eut raison de sa ténacité et l'obligea à revenir sur ses pas. Les renseignemens assez tronqués qui nous sont ainsi parvenus sur cette Côte de Krou encore inexplorée tendraient à la représenter comme plus accidentée, plus rocheuse, plus granitique et dioritique principalement que la partie orientale de la colonie. De la mer, en effet, il est loisible d'apercevoir quelques cimes dans l'intérieur, en même temps que la présence de nombreux récifs, le long de la côte jusqu'au cap des Palmes, modifie assez sensiblement en certains endroits le phénomène de la barre.

De la rivière Bandama, en revanche, au Tanoé, frontière naturelle orientale, la géographie de la Côte d'Ivoire est beaucoup mieux connue. Le Baoulé, dont le capitaine Marchand s'est fait l'infatigable pionnier, le bassin du Comoé, qu'ont révélé les beaux travaux du capitaine Binger, aujourd'hui gouverneur, le Samwi, qu'a sillonné en tous sens ce brave et généreux Treich-Laplène mort à la tâche, sont aujourd'hui des contrées parfaitement décrites et cartographiées. L'auteur de ces lignes a eu l'honneur d'en ajouter une nouvelle à cette liste déjà brillante. L'Attié, vers lequel la fâcheuse réputation des habitans avait jusqu'ici retardé la pénétration française, l'a favorablement accueilli et a conclu avec lui des conventions d'amitié qui assurent désormais une réception cordiale aux commerçans européens. La richesse de ce pays en caoutchouc, en huile de palme et en or rendait

particulièrement souhaitable le succès de cet effort privé.

De toutes les provinces naturelles qui se succèdent ainsi de l'ouest à l'est dans l'ordre suivant : Baoulé, Attié, Bettié, Samwi, le Baoulé est celle où l'action commerciale de la France sera le plus aisée. La médiocre profondeur de la forêt, entre Thiassalé et la mer, la praticabilité des routes, le peu de dangers que présentent les rapides du Bandama, sont autant de facteurs importans de nos progrès dans ce pays. L'absence de roches et de barrages dans la rivière Mmé assure également un développement assez prompt à l'Attié inférieur et moyen. Au contraire, les marches parfois considérables de diorite, les seuils de gneiss, de quartz et de granite qui barrent presque complètement le cours moyen du Comoé, notamment à Annocankrou, à Malamalasso et à Amenvo, retarderont, au moins jusqu'à l'amélioration de certains passages, voire jusqu'à la construction d'une véritable route latérale à la rivière, le grand essor commercial du Bettié vers la côte. Il en est de même de l'Indénié, région fort riche au N.-E. du Bettié, tributaire de le même voie fluviale. Quant au Samwi, l'admirable disposition de ses pittoresques lagunes, la longue navigabilité du Tanoé, le réservent sans aucun doute à une prospérité prochaine et considérable.

Cette prospérité variera, bien évidemment, avec le nombre et la puissance des richesses naturelles respectives de ces différentes provinces. Il conviendrait peut-être de ranger d'après deux catégories distinctes celles qui paraissent devoir fournir matière à de grandes exploitations et celles qui semblent au contraire appelées à une mise en œuvre restreinte et plutôt secondaire. C'est ainsi que, parmi les premières, pourraient figurer au premier rang l'or, les plantations et les bois ; parmi les secondes, l'huile de palme, le caoutchouc, l'ivoire, le copal, l'élevage, les pierres précieuses, le pétrole, etc. La première de ces deux classes d'exploitations, celle dont l'avenir verra certainement obtenir les plus fructueux résultats, celle qui sera, comme elle l'est en ce moment au Transvaal et en Australie, le facteur le plus important de la colonisation de ce pays, c'est l'industrie aurifère. Bien que la métallurgie de l'or ne date guère que de 1887, époque à laquelle la découverte du procédé dit de cyanuration permit de travailler avec bénéfice des mines trop pauvres pour être jusque-là productives et d'élever de 45 pour 100 le rendement et les dividendes de celles qui travaillaient avec profit, on peut dire que l'on est aujourd'hui arrivé à peu près à la limite des perfectionnemens possibles et que les progrès réalisés notamment en Californie, où l'on est parvenu à abaisser à 30 centimes le prix de revient du traitement par

tonne d'alluvion, au Transvaal et en Australie, profiteront tout naturellement à la Côte d'Ivoire, où le nombre considérable des filons et des placers offre le champ le plus vierge comme le plus magnifique à l'activité des chercheurs d'or.

Rien n'est plus habituel, en pareille matière, que d'être taxé d'exagération; nous sera-t-il cependant permis de dire que nos modestes constatations personnelles, — corroborant d'ailleurs presque en tous points celles de Dahse, de Burton et Cameron, de Skertchley, de C. J. Harvey et de tant d'autres à la Côte d'Or, — nous ont autorisé à conclure que, sur des centaines de lieues carrées, le sol de notre colonie, à des étages différens, contient de l'or? Cette vaste coulée de terrains alluvionnaires, modifiés superficiellement par les transports glaciaires, qui recouvrent la superficie presque totale de la Côte d'Ivoire, produits détritiques de l'effritement continu des filons primitifs par l'action des eaux, a produit une véritable saturation du métal précieux dans les couches du sol immédiatement inférieures à l'humus. Parfois même celui-ci en est imprégné. Une semblable disposition ne peut que faciliter beaucoup le traitement des sables à ciel ouvert; on ne saurait mieux en faire ressortir le grand intérêt pratique qu'en mettant en parallèle ces conditions si favorables d'exploitation avec celles des mines d'alluvions de certains districts australiens, de Bendigo par exemple, dans lesquelles on doit commencer, pour atteindre la masse aurifère, par forer des puits de 100 à 250 mètres dans le basalte, et développor ensuite des galeries au niveau des sables. La teneur en or, à Bendigo, est, au surplus, très inférieure à celle obtenue en moyenne à la Côte d'Ivoire où les alluvions anciennes de l'Alangoua et de l'Attié, notamment, ont donné couramment 9 et 10 grammes à la tonne, sur certains points jusqu'à 17. Bendigo, lui, n'en fournit que de 1gr,50 à 5 grammes. Quant à l'épaisseur des dépôts alluvionnaires, elle varie naturellement avec la configuration primitive du sol, rarement inférieure à trois ou quatre mètres, rarement supérieure à quinze ou vingt. Souvent le sable aurifère se rencontre à flanc de coteau ou même au sommet d'une colline: ce phénomène bien connu est dû au soulèvement de la masse alluvionnaire par une éruption de roches métallisantes, postérieure à la formation dévonienne ou silurienne qui forme la base de la constitution géologique de la Guinée.

Tandis que les vallées forment le gîte le plus ordinaire des sables riches en or, les collines qui les séparent sont fréquemment recoupées par les filons d'où ces sables, à l'origine, sont descendus. Ces filons se composent soit de quartz et de quartzites en

relation de contact avec des gneiss, des diorites ou des schistes, soit de schistes cristallins, accolés le plus généralement à des murs de schistes ou à des filons de quartz. Les quartz sont ou bleutés, comme sur la frontière de la Côte d'Or, ou blancs comme dans la région de Krinjabo, ou rosâtres comme dans l'Alangoua. On en constate assez souvent de stériles; la plupart du temps ils contiennent de l'or finement divisé, invisible à l'œil nu. Lorsque ce métal est apparent, c'est tantôt sous la forme de folioles fréquemment associées à de petits gîtes d'argent, comme à Kokonou (Samwi), tantôt à l'état natif, — quartz de Blékoum et d'Edoukoukrou (Alangoua). Les premiers ont donné une teneur moyenne de deux onces à deux onces et demie à la tonne; leur épaisseur varie de 30 à 80 centimètres, mais il se rencontre aussi des filons de largeur véritablement énorme.

Les schistes cristallins, que traversent fréquemment des veinules de quartz blanc stérile, présentent une grande similitude avec le cascajo du Vénézuéla; leur extrême friabilité, leur désagrégation rapide sous l'action hydraulique, contribueront puissamment à en faciliter le traitement. Leur teneur moyenne en or est de 20 grammes, s'élevant fréquemment jusqu'à 25 et 30, et l'épaisseur des couches de $0^{m},50$ à 1 mètre et plus.

Cette disposition de gîtes filoniens et de placers alternés se reproduit presque d'une extrémité à l'autre de la Côte d'Ivoire connue; l'or de la roche paraît cependant prévaloir dans le Baoulé où les indigènes, plus intelligens, sont, comme à Kokoumbo, parvenus dans une certaine mesure à travailler le quartz.

En résumé, lorsque le « mouvement aurifère » que l'exode anglais au Transvaal a commencé, que le raid australien prolonge et continue, que la Nouvelle-Zélande sollicite, dont l'Amérique du Nord bénéficie, ne trouvera plus dans ces différens champs d'or une carrière assez vaste pour sa marche fiévreuse, nous ne serions nullement surpris qu'il vînt atterrir en Guinée, et mettre enfin en valeur cette côte fortunée qui a successivement enrichi au moyen âge les Portugais, les Espagnols, les Hollandais et les Anglais et d'où, s'il faut en croire Burton et Cameron, la traite européenne n'a pas, depuis 1382 jusqu'à nos jours, exporté pour moins de 15 à 17 milliards de francs en poudre d'or. Déjà l'on annonce qu'un syndicat de Johannesburg vient d'acquérir de vastes concessions sur la Côte d'Or, entre la rivière Ofim et le Denkera anglais; déjà une compagnie française, à laquelle il convient de souhaiter heureuse réussite, s'est fondée pour l'exploitation d'une partie des alluvions aurifères de l'Alangoua. Se-

raient-ce les premiers symptômes d'une émigration prochaine de bras et de capitaux sollicités par l'or, qui feront en retour, à coup sûr et presque involontairement, la prospérité de la Côte d'Ivoire?

Immédiatement après le précieux métal, les plantations paraissent devoir constituer pour notre colonie la plus constante et la plus sérieuse source de sa richesse. Ce sol, perpétuellement humide et chaud, est, à n'en pas douter, un milieu de prédilection pour le végétal. On n'a, si l'on veut s'en rendre compte, qu'à considérer un instant cette magnifique forêt de Guinée, auprès de laquelle nos futaies du Bas-Bréau ne sembleraient guère que de maigres taillis, sans énergie et sans sève; c'est en se promenant sous ce dais continu de feuillages solennels, étalés à cent pieds au-dessus de votre tête, et projetant sur le sol l'ombre diffuse et mystérieuse d'une cathédrale dont les fûts droits et gigantesques de tant d'arbres centenaires seraient les piliers; c'est en sentant constamment sous vos pieds la fraîcheur et la fermentation de la terre qui embrasse instantanément l'arbre abattu par les ans pour le décomposer aussitôt et créer des vies nouvelles de sa pourriture et de son humidité, qu'on se rend compte de la puissante et éternelle vitalité de cette nature, de ce grand Pan si prompt à pétrir, à absorber tout ce qui languit, tout ce qui succombe, à refaire, sans s'arrêter jamais, de l'existence et de l'énergie avec de la mort.

On peut dire que toutes les productions végétales se développent à souhait sur cette terre de Chanaan, où la graine que la main laisse tomber, le pépin qui s'échappe du fruit mûr, le léger et soyeux parachute que le vent emporte, germent spontanément là où le hasard les a fait s'abattre.

Ainsi nos légumes d'Europe se sont fort bien acclimatés là-bas; des choux y ont acquis un développement superbe, l'oseille a prospéré tout comme l'igname et le mil autochtones, des radis monstrueux ont poussé entre le manioc et la patate de la brousse; nous avons nous-même confié au sol quelques pommes de terre et au moment de notre départ, un rameau vert s'échappait du petit tumulus : si cet humus accueille ainsi les plantes exotiques qu'on le charge de nourrir, de quelle sollicitude ne doit-il pas entourer, à plus forte raison, celles dont la nature a doté spontanément les pays chauds? Parmi celles-ci, le café doit être cité au premier rang. La maison Verdier, avec sa plantation d'Élima qui représente jusqu'ici l'effort le plus sérieux et le plus intéressant qu'on ait accompli en matière d'exploitation à la Côte d'Ivoire, a fait une expérience d'une portée considérable en dé-

montrant avec succès que la terre de Guinée sait rémunérer largement ceux qui mettent un peu de temps et de patience à la gratter. On ne saurait assez le répéter, il y a, dans cette initiative prise par la maison Verdier un premier pas habile et courageux qui doit être hautement apprécié. Le personnel est même parvenu à obtenir de la main-d'œuvre sur place et à réunir les travailleurs noirs en trois villages voisins dépendant moralement de la plantation.

Quant à la production, elle s'élève annuellement à 40 ou 50 tonnes fournies par 125 hectares, soit 125 000 pieds de café en plein rapport, et l'on peut hardiment affirmer que sans des tâtonnemens extrêmement fâcheux au début de l'installation, la production serait supérieure d'un bon tiers à ce qu'elle est aujourd'hui.

La plantation d'Elima, aménagée avec des pousses venues du Liberia, constitue, quant à présent, la seule exploitation agricole importante de la Côte d'Ivoire, mais tout porte à croire qu'elle ne restera plus fort longtemps isolée. D'autres cultures similaires vont, en effet, être tentées prochainement au Cavally, d'autres encore, dit-on, dans les environs même d'Elima. Le café n'est pas, au surplus, la seule plante équatoriale dont on puisse espérer tirer un sérieux profit. De petites plantations de cacao, installées par des traitans intelligens et actifs, ont jusqu'ici donné d'excellens résultats. Si la période d'improductivité du cacaoyer (6 à 7 ans) est plus longue que celle du café (4 à 5 ans), elle est compensée, dans la suite, par une diminution très sensible des frais d'outillage et de traitement de la graine, la culture du café exigeant toujours la construction d'une usine proportionnée à l'exploitation. Le coton, qu'on rencontre à l'état sauvage et en abondance, surtout dans l'Attié, serait certainement susceptible d'une culture étendue. Les femmes indigènes de ce dernier pays sont presque sans exception bonnes fileuses et tissent elle-mêmes ces pagnes indigènes blancs à bandes bleues d'une extrême solidité qu'on rencontre en si grand nombre dans l'Attié d'abord et dans l'Indénié. On objecte, il est vrai, que la culture du coton est aujourd'hui peu rémunératrice et que la fibre de la plante indigène est trop courte. On remédierait sans doute à ce dernier inconvénient en important, comme on l'a fait pour le café libérien, une espèce déjà amendée, améliorée dans quelques autres colonies. Il convient d'émettre semblable observation à l'égard du tabac, que nous avons maintes fois rencontré d'une belle venue sauvage dans la forêt : nul doute assurément que, cultivé, entouré de soins, il n'arrive à prospérer dans un pays où la nature elle-même l'appelle à vivre.

La troisième grande exploitation à laquelle la Côte d'Ivoire convie les intelligences et les capitaux européens est l'industrie des bois. Cette forêt de Guinée dont nous avons déjà parlé à différentes reprises, renferme des arbres de toutes essences, de toutes résistances, de toutes densités; nos latitudes tempérées ne sont pas seules à donner à la cellule le degré de cohésion, de dureté et de ténacité voulu. Sur les 120 espèces de bois laborieusement cataloguées et recueillies au prix des plus courageux efforts par M. l'administrateur Pobéguin, le nombre des espèces dures l'emporte de beaucoup sur celui des tendres. Il convient même de noter que les plus beaux de ces arbres sont généralement d'une densité telle qu'elle leur enlève la faculté de flotter, en interdisant ainsi complètement l'exploitation, puisque le cours des rivières est, quant à présent, la seule voie de transport des billes abattues, à la côte. Quel dommage cependant et quelles splendides charpentes ne tirerait-on pas de ces géans à la fibre indestructible, qui, en l'absence de vent et, dans une montée jalouse vers l'air et la lumière, cherchant tous à la fois à se surpasser de leurs cimes, ont poussé droits et majestueux comme les colonnes d'un péristyle! A côté de ces bois d'une texture trop dense et dont l'un, le macoré, pour ne citer que lui, pourrait rivaliser avec les plus belles essences du Vénézuéla et des Guyanes, d'autres, parfaitement flottables, sont déjà exploités ou pourraient l'être. En fait, le seul qui soit dès aujourd'hui un élément appréciable du commerce de la Côte, est l'acajou, ou plutôt l'arbre qu'à Assinie on désigne sous ce nom et qui n'est, pour tout dire, que le faux acajou, l'acajou femelle de l'industrie, — la véritable cédrélacée qui donne le bois rouge bien connu et qui existe d'ailleurs parfaitement en Guinée, la *Swietenia Mahagoni*, rentrant dans la première catégorie des essences trop pesantes pour être transportées par la voie fluviale. Le faux acajou, qui est loin, d'ailleurs, d'atteindre la valeur marchande du vrai, est exploité à la Côte d'Ivoire depuis une douzaine d'années déjà. C'est le traitant noir Richmond qui, le premier, songea à en faire un objet de trafic; la ténacité de ses essais, malheureux au début, lui valut d'entrer enfin dans une période de réussite; quelques années après, quand le succès parut certain, la maison Verdier, aujourd'hui Compagnie de Kong, s'adonna à son tour à cette nouvelle branche de commerce.

Lorsqu'elle obtint le monopole de l'exploitation des bois sur l'espace compris entre le Bandama et le Tanoé, c'est-à-dire sur la moitié environ de la Côte d'Ivoire, monopole qui a provoqué à la Chambre le retentissant débat que l'on sait, presque toutes les

autres maisons de la côte s'y livraient également; l'une d'elles même, la maison anglaise Swanzy, qui a les plus gros intérêts de toute la côte et les plus puissantes ramifications parmi les indigènes, put, prévenue à temps, neutraliser en partie le préjudice que l'établissement de ce monopole devait lui porter, en accaparant hâtivement tout l'acajou abattu dans la brousse les mois précédens.

Malheureusement l'exploitation de l'acajou lui-même est destinée à péricliter fatalement dans un avenir très prochain si d'autres facteurs de réussite n'entrent pas d'ici là en jeu. Comme la bataille finit faute de combattans, le trafic de l'acajou finira faute d'acajous, au moins faute d'arbres situés dans le rayon d'atteinte de la main-d'œuvre et du transport. Car, en notant incidemment tout à l'heure que le cours des rivières et des lagunes demeure, quant à présent, le seul procédé de déplacement que les billes puissent utiliser pour se rendre de leurs forêts natales aux points d'embarquement, nous avons par là même indiqué nettement les conditions de leur exploitation. On ne peut songer, en effet, à les débiter dans la forêt même puisqu'il n'existe pas encore de scieries sur place, — celle que M. Camille Dreyfus installe en ce moment se trouve à Mouoso à deux kilomètres seulement de Grand-Bassam; — pour qu'on puisse véhiculer les pièces de bois à la côte, il faut donc que le cours des fleuves veuille bien le permettre : c'est ainsi que les rivières à rapides ne sont utilisables à cet effet que sur la longueur de leur bief libre, telles le Comoé, jusqu'à Aleppé (45 kilom.), le Bandama, jusqu'à Ahuacré aux eaux basses, jusqu'à Thiassalé aux eaux hautes (40 ou 60 kil.), le Sassandra et le San Pedro sur une cinquantaine de kilomètres, le Cavally sur une soixantaine. C'est ainsi également que le Tanoé traversant une formation schisteuse plus friable que les gneiss et les diorites du Comoé et du Bandama et s'étant, par une brèche de plus de vingt lieues à travers les roches, frayé un cours libre de plus de 200 kilomètres, en tenant compte de ses innombrables méandres, est devenu tout naturellement, avec les grandes lagunes qui le continuent, l'axe de l'industrie des bois à la Côte d'Ivoire. Et comme Assinie est le poste maritime le plus voisin, c'est ce point qui en est tout naturellement devenu la tête de ligne. Pendant la saison sèche, les noirs libres ou les travailleurs embauchés par les maisons de commerce, se rendent dans la forêt et coupent à petites journées tous les arbres qu'ils peuvent rencontrer et abattre avant les crues dans le rayon d'inondation des hautes eaux. Le déluge arrive, envahit la plaine forestière sur une largeur parfois de deux à trois lieues; les acajous se

mettent à flotter, l'indigène, monté dans sa pirogue n'a plus qu'à rechercher et à réunir lentement les uns aux autres, à travers la brousse géante, les tronçons épars de son train de bois, — généralement de quinze à vingt billes par saison, — qui s'en va ensuite lentement à la dérive vers la lagune Tendo et vers la mer. Mais depuis quelque douze ans que l'on abat sans relâche ces acajous dont beaucoup ont mis deux et trois cents ans à atteindre leur volume actuel, le nombre a singulièrement décru de ceux que le voisinage immédiat du fleuve permettait autrefois de convoyer rapidement à la mer. On commence aujourd'hui à dépasser ce rayon d'atteinte des crues dont nous parlions tout à l'heure, à escalader la pente des collines où les eaux n'atteignent plus. Il faut que des équipes de noirs roulent devant elles et poussent à l'eau ces troncs dont l'épaisseur atteint souvent la hauteur d'un homme. Pénible travail dans une forêt où tant d'obstacles naturels sont accumulés! Aussi disions-nous que, dans les conditions actuelles, l'exploitation de ces grands végétaux ne comportait plus maintenant qu'une durée très limitée et laissions-nous pressentir que la Compagnie de Kong, au cas même où son monopole lui serait définitivement confirmé, arriverait sans doute trop tard pour l'exercer fructueusement. Seule, la construction de routes carrossables et d'un chemin de fer peut conjurer la ruine momentanée de cette industrie. Il va sans dire, par conséquent, que l'ouverture d'une voie ferrée à travers la forêt, non seulement relèverait l'exploitation des bois, mais encore l'accroîtrait considérablement en permettant le transport des essences dures, les plus belles de toutes, que leur manque de flottabilité a empêché jusqu'ici d'utiliser.

En regard de ces trois sources principales de richesse, — l'or, les plantations, les bois, — il existe, avons-nous dit, là-bas un certain nombre d'industries d'une importance moins considérable, mais qui, soit par leur prospérité actuelle, soit par le développement que l'avenir semble leur réserver, méritent ici quelque mention.

L'huile de palme, qui fut, pendant de longues années, le produit principal de la traite et le plus fructueux article d'exportation, a, depuis 1893 surtout, singulièrement perdu de sa primitive valeur. Le ponchon d'huile qui se vendait naguère 800 francs environ est tombé aujourd'hui à la moitié environ; encore n'est-on pas certain qu'il doive s'arrêter là. Les causes de cette importante moins-value sont nombreuses. Tout d'abord il faut indiquer la concurrence, chaque jour croissante, des suifs d'Australie qui tendent de plus en plus à supplanter l'huile de palme dans le do-

maine de l'éclairage, ne pouvant la remplacer, d'ailleurs, ni dans celui de la saponification, ni dans sa transformation en « huile d'olive », fallacieuse étiquette sous laquelle elle alimente les deux tiers au moins de la consommation bourgeoise. Une autre cause de l'avilissement de son prix réside dans l'accroissement de sa production. Le Dahomey, où le palmier à huile représente une richesse foncière parfaitement déterminée, évaluée, où chaque habitant possède, à proportion de sa fortune, un certain nombre de ces palmiers qu'il soigne et exploite; la région des Rivières à Huile; le protectorat du Niger, contribuent dans une large mesure à augmenter chaque année le chiffre de ponchons expédiés en Europe.

A la Côte d'Ivoire, au contraire, les palmiers se trouvent disséminés dans la forêt, réduits, par leur lutte avec les arbres voisins, à un développement insuffisant, enfin privés de la culture qu'une bonne exploitation exige. Aussi leur rendement s'en ressent-il. On assure cependant qu'il existe à la Côte de Krou quelques champs de palmiers à huile plantés par les indigènes et entretenus par eux. Malgré tout, la traite de l'huile de palme, après avoir rémunéré largement les premiers qui s'y adonnèrent, semble aujourd'hui appelée à péricliter à moins d'une petite révolution économique et industrielle que les progrès si rapides des sciences rendent toujours possible au moment où l'on s'y attend le moins.

Il n'en est pas de même du caoutchouc. Bien que notre colonie du golfe paraisse devoir céder le pas, quant à la production du précieux suc, à la Guinée française, il est certain que ses applications de plus en plus nombreuses dans le domaine industriel doivent provoquer, soit une réelle plus-value de la matière première, soit un développement considérable de la production. Celle-ci nous a paru, à la Côte d'Ivoire, susceptible d'un assez grand avenir. L'Indénié, l'Attié, certaines régions voisines du Tanoé, celle d'Elloubo, notamment, peuvent fournir beaucoup plus de caoutchouc qu'elles n'en produisent actuellement. Les indigènes donneront d'eux-mêmes une extension de plus en plus grande à cette industrie toute locale le jour où ils verront baisser d'une façon inquiétante pour eux le prix du *krou* d'huile de palme.

Comme cette dernière, l'ivoire est aujourd'hui moins en faveur qu'autrefois. Non sans doute pour les mêmes raisons, car sa valeur, loin de décroître, tend plutôt à s'élever. Mais l'ivoire lui-même se fait de jour en jour plus rare. C'est sans doute un épisode curieux de la lutte sans merci de l'homme, noir ou blanc, contre la bar-

barie de la nature africaine que cette disparition lente de l'éléphant de ce pays auquel, sous les expressions géographiques de Côte des Dents, Côte de l'Ivoire, il a deux fois donné son nom. C'est pourtant ce que l'on est obligé de constater chaque jour. Les grandes défenses deviennent introuvables; seules les petites pointes sans valeur bien appréciable vous sont offertes fréquemment, il va sans dire, avec d'audacieuses majorations. L'ivoire d'hippopotame, qui est très fin et très recherché, se fait plus rare et plus introuvable encore. Les noirs paraissent d'ailleurs assez peu familiarisés avec la chasse de ce redoutable amphibie. Ils le sont davantage avec celle de l'éléphant. Lorsqu'un de ces animaux est tué, l'une des défenses appartient, d'après la coutume du pays, au chef du plus voisin village, la seconde reste la propriété du chasseur. De là la difficulté de se procurer deux pointes véritablement jumelles. Parfois aussi le pachyderme les brise dans sa chute. Enfin la chasse est périlleuse et exige une énergie toute spéciale. Le chef d'Attiéréby, petit village au-dessus de Bettié, avait ainsi tué dans sa glorieuse carrière plus de trente éléphans.

Disons enfin, pour terminer, qu'il n'existe plus à la Côte d'Ivoire de défenses anciennes, de ces réserves d'ivoire abattu depuis des siècles et conservé en d'héréditaires cachettes, comme il s'en rencontre au Congo, sur les bords du Tchad et dans la région des Grands Lacs; tout l'ivoire qui descend à la côte provient exclusivement de la chasse, ce qui, nous l'avons dit, marque la ruine croissante de ce commerce. Il est probable, cependant, que les parties les plus sauvages de la forêt de Krou recèlent encore quelques véritables troupeaux d'éléphans. Il ne faudra pas beaucoup d'années pour achever de les exterminer.

On ne s'est jusqu'ici que très incidemment préoccupé de la récolte du copal, cette gomme résineuse que sécrète sous l'entaille la *vateria indica* et qui entre dans la composition de certains vernis. Nous en avons eu entre les mains en Guinée des échantillons d'une réelle valeur; il y a là certainement encore les élémens d'une industrie dont on pourra, lorsqu'on aura initié les noirs, et même les blancs, à l'utilité de cette précieuse résine, tirer d'appréciables bénéfices. L'écorce du palétuvier, utilisée dans la préparation de certaines teintures et dans la tannerie, servira, elle aussi, probablement, par le profit qu'on en pourra retirer, à la réhabilitation partielle, mais tardive, de « l'arbre à fièvre ».

Nous ne dirons rien de l'exploitation des pierres précieuses, les données que l'on possède à cet égard étant encore trop vagues et insuffisamment contrôlées. Il paraît certain que le grenat existe

à la côte de Krou; certains explorateurs prétendent avoir trouvé du diamant dans la région du Cavally. N'ont-ils pas confondu? Avec le corindon blanc par exemple? Et puis que n'en ont-ils rapporté pour la conviction de leurs auditeurs?

L'élevage, lui aussi, sera certainement, quelque jour, l'une des sources de prospérité de la colonie. Celle-ci demeure actuellement, pour la viande de boucherie, tributaire de Konakry, qui lui expédie mensuellement une cargaison de bœufs. Ces bêtes, de petite taille, de constitution malingre, débarquant en mauvais état, constituent une alimentation assez défectueuse; au contraire, les bœufs de l'intérieur, dont les indigènes, par fétichisme, ne veulent à aucun prix se dessaisir, atteignent le développement normal que leur donnent nos climats tempérés. Les quelques vastes et très belles plaines qui se rencontrent au-dessus de Lahou, de Dabou et de Ganda-Ganda, dans la Montagne Rouge, plaines où errent d'ailleurs, par troupes, des buffles sauvages, sont donc toutes désignées pour nourrir et élever des bœufs, par exemple de la belle race de Mossamédès, qui s'y acclimateront parfaitement et que surveilleront contre la malveillance initiale possible des indigènes ces excellens *gauchos* de l'Amérique du Sud ou les énergiques cow-boys du Far-West.

Une autre production naturelle de la Côte d'Ivoire dont l'existence vient d'être révélée depuis peu, et non la moins intéressante, certes, le pétrole, se rencontre à une lieue et demie environ d'Assinie, également sur le territoire anglais et sur la rive française de la lagune Tendo, à une lieue, en ligne directe, de la mer. Nulle exploitation, il est vrai, n'est plus fertile en surprises que celle du pétrole. Lors même que le niveau liquide est atteint, la puissance des lacs souterrains, de ces réservoirs très inégaux de carbures d'hydrogène, reste un grave problème jusqu'au jour où le dernier coup de pompe en a épuisé le dernier gallon. Cependant des deux côtés, par des capitaux français, par des capitaux anglais, l'expérience va être tentée. Il faut en tous cas souhaiter sincèrement de voir réussir une entreprise qui, si elle récompensait ses auteurs, contribuerait également dans une très large mesure à la prospérité de la Côte d'Ivoire.

Nous n'avons jusqu'ici envisagé que les diverses branches d'industrie métallurgique, forestière, agricole, auxquelles notre colonie convie l'argent et les efforts de la race blanche. Il nous reste à dire quelques mots de la traite, de l'échange des produits indigènes contre les denrées et les marchandises européennes. Pour parler net, ce trafic, jadis si florissant, périclite aujourd'hui et marche graduellement à sa ruine. Sans doute, il édifia des for-

tunes aux temps où les noirs se trouvaient assez naïfs encore pour acheter la mauvaise pacotille des factoreries trois ou quatre fois leur valeur en poudre d'or. Il y eut très certainement à cet égard une époque de cocagne pour les trafiquans un peu hardis. Bosman, confirmé par Des Marchais, dit qu'à l'époque où les Portugais possédaient Elmina, ils ne se donnaient pas la peine d'ouvrir leurs magasins si les marchands noirs ne leur apportaient en or la valeur énorme de 50 marcs ou 4 000 florins. « Aussi, ajoute Des Marchais, le commerce d'Afrique devait rapporter alors des profits énormes au Portugal... » Cette lune de miel commerciale est malheureusement à jamais passée. La concurrence des maisons de commerce entre elles, la baisse considérable de valeur de l'huile de palme dont nous parlions tout à l'heure, la hausse concomitante de l'or indigène, la disparition de l'ivoire, ont porté rapidement au commerce d'échange des coups dont il est à prévoir qu'il ne se relèvera pas. On gagne encore sur la traite de la poudre d'or, en dehors même des pesées plus ou moins honnêtes au moyen desquelles certains commis ne se font pas faute d'engraisser un peu leurs maigres profits. Bien que l'once standard d'or vaille aujourd'hui à la Côte d'Ivoire 96 francs contre 91 au Transvaal; bien que la poudre d'or apportée aux factoreries par les indigènes se trouve mélangée dans une forte proportion — 1/6 environ — de cuivre naturel ou limé, de fer oligiste, de pyrite de fer, les maisons de commerce trouvent cependant un bénéfice assez sérieux dans la majoration considérable de la valeur des pagnes multicolores et des objets de bazar ardemment convoités par les naturels. Il y a également un gain assez sensible sur le gin et le caoutchouc. L'huile de palme paie strictement ses frais. Quant au sel, malgré un assez fort renchérissement sur le prix de revient aux comptoirs, il subit un tel déchet du fait de la barre, qu'il ne saurait être considéré comme d'une traite très lucrative. La circulation de la monnaie du pays, la *manille*, sorte de demi-bracelet en alliage de cuivre, dont la valeur correspond exactement à 18 centimes, donne également lieu à quelques petites spéculations.

Notre humble avis est donc que l'avenir amoindrira de plus en plus le rôle des maisons installées pourtant à souhait, en vue de la traite. Leur but paraît, au contraire, devoir se transformer dans le sens industriel. En un mot les factoreries deviendraient les bases d'opération à la côte des plantations et des exploitations industrielles disséminées dans l'intérieur. Le commerce d'échange n'interviendrait plus dans leur existence que comme accessoire,

comme un appoint dont les bénéfices permettraient de vivre en attendant les résultats — quatre, cinq ou six ans — d'une plantation, ou ceux moins longs — un, deux ou trois ans — d'une exploitation forestière ou minière. C'est cette voie que la marche des événemens impose à la Compagnie de Kong, c'est dans cette direction également que, très judicieusement, s'est engagée la Société française de la Côte d'Ivoire.

II

On peut considérer essentiellement la Côte d'Ivoire comme un pays vierge. Tout y est à créer, à organiser, à prévoir. Si l'on en excepte les travaux indispensables de premier établissement sur les points de la côte occupés par les Européens, la création de quelques postes à l'intérieur, — villages de Bettié, Zaranou, Toumodi, Kodiokoffikrou, Attakrou, — le percement d'une route carrossable vers le Baoulé et d'une autre, plus rudimentaire, vers l'Assikasso, il n'est pas téméraire de dire que, tout excellente qu'ait été l'administration de M. Burger, la plupart des travaux d'utilité publique attendent un commencement d'exécution. Si le budget de la colonie a été scrupuleusement équilibré, c'est que des dépenses considérables ont été ajournées. Derrière la lagune de Grand-Bassam même, commence la forêt, la forêt primitive, sauvage, indéfrichée ; la civilisation n'a pas encore entouré d'une zone d'influence les centres d'où elle est appelée à rayonner un jour.

Les difficultés qu'aura à vaincre l'implantation française seront de trois sortes : les unes proviendront de la contrée même, d'autres, des habitans indigènes, d'autres enfin, de l'élément européen lui-même qui représentera cette colonisation.

Parmi les premières, tout d'abord, il faut citer la barre. Chacun sait aujourd'hui en quoi consiste ce phénomène dont la côte occidentale d'Afrique n'a pas le triste et dangereux monopole, mais qui règne également sur la côte orientale, sur celle de Coromandel, aux Indes, sur certains littoraux d'Amérique et même en quelques points isolés de nos rivages d'Europe. C'est un ressac plus ou moins violent que produisent, en se brisant contre une marche de sable sous-marine, les houles éternelles de la mer. La Guinée, cependant, est un des pays où la barre présente le plus de dangers et de continuité. Du Liberia au Niger, toute la côte est uniformément défendue par ces larges volutes sans cesse reformées en pleine mer, sans cesse précipitées en torrens d'écume sur la plage à pic. On conçoit à quel point elles doivent rendre l'embarquement et le débarquement difficiles, aléatoires,

très souvent périlleux. De novembre à avril, le phénomène diminue d'intensité; de mai à octobre, il est, presque sans accalmies, redoutable. Pendant cette époque, la vague atteint fréquemment à Grand-Bassam 6 et 8 mètres de haut, rendant les communications avec la mer des plus hasardeuses, quelquefois même complètement impossibles. Le courrier d'Europe est alors renfermé dans des ponchons et arrive à terre porté par le flot; quant à celui de la colonie, ce n'est qu'au prix d'efforts surhumains et souvent après dix ou quinze chavirages, qu'on parvient à le conduire à bord. Les transactions commerciales, elles, sont purement et simplement interrompues.

La violence de la barre n'est pas uniforme sur tous les points de cet immense cordon de sable quartzeux qui constitue la côte; dangereuse principalement à Grand-Bassam, à Lahou, enfin à Assinie, où les huit volutes étagées du ressac rappellent complètement celles de Kotonou au Dahomey, elle diminue d'importance à Béréby et sur la côte de Krou, pour devenir tout à fait bénigne à Axim, sur la côte anglaise. A Lahou et à Grand-Bassam, le débarquement est plus chanceux que l'embarquement; à Assinie, au contraire l'accès aux navires est plus malaisé que la descente à terre. La barre a donné lieu de tout temps à nombre d'accidens mortels, c'est Grand-Bassam qui en a été le théâtre le plus ordinaire: le surf-boat, roulé par la vague, est parfois malheureusement renversé sur la plage même, assommant presque toujours les infortunés qui le montent. Le passage de cette lame difficile demande naturellement des pagayeurs expérimentés; chaque maison de commerce possède une équipe de ces noirs venus généralement d'Elmina ou du pays de Krou. L'équipe de passeurs de barre revient en moyenne à 10 000 francs par an; et cependant, quelle que soit l'habileté de celle-ci, les risques de barre demeurent considérables : ponchons éventrés, cargaisons perdues, bris de toutes sortes, tel en est le bilan quotidien; on ne saura jamais tout ce que la terrible volute a englouti, sans parler des quartiers de viande que les noirs y jettent pour en apaiser le fétiche.

D'autres obstacles du même ordre entravent la navigabilité des rivières et des fleuves; nous avons nommé les rapides. Tous les fleuves de la Côte d'Ivoire, sauf peut-être le Mmé, sont, à partir d'une certaine distance de leur embouchure, obstrués par des roches et des brisans qui en interceptent parfois complètement le cours. On n'a pas encore pu dénombrer ni cataloguer les barrages du Cavally, du San Pedro, du Sassandra; ceux du Bandama, qui commencent au seuil de M'broubou, à environ 45 kilomètres de la côte, ne paraissent pas des plus dangereux, bien qu'en cer-

tains points, pourtant, au-dessus de Tiassalé, ils gênent très sensiblement le commerce. Ceux de la Comoé sont beaucoup plus importans. Les formations dioritiques et granitiques d'Yakassé, de Kassi-Amonkrou, d'Annocankrou, d'Amenvo surtout et de Dabiabosson, traversent tout le fleuve de leurs marches et de leurs écueils parfois formidables. Le rapide d'Amenvo est le plus sérieux de tous par sa largeur, le volume des eaux, la rapidité du courant, le colossal amoncellement des roches. Les petites pirogues parviennent à le remonter très difficilement à l'époque des crues : à la saison sèche le transbordement est inévitable.

La rivière Bia est complètement innavigable à partir des magnifiques chutes d'Aboiso, à quatre heures de vapeur de son embouchure ; le Tanoé, plus heureux, jouit d'un cours libre pendant plus de 45 lieues et ne commence à être obstrué de barrages qu'au delà d'Alankwabo, en terre anglaise. Il est juste de dire que son cours, extraordinairement sinueux, n'arrose pas en réalité 45 lieues de pays en ligne droite, mais permet cependant, aux eaux hautes, de gagner Nougoua en bateau à vapeur. Il est gardé au surplus par un fétiche particulièrement sacré qui oblige les Européens à quelques rites et à quelques précautions.

La forêt constitue elle-même un troisième obstacle, considérable, à la pénétration européenne. Les chemins indigènes, que les cartes qualifient pompeusement de « routes », sont de vagues pistes humaines parfois presque impraticables. Encombrés d'arbres abattus, abordant de front, sans jamais songer à les tourner, des rampes abruptes, des descentes inopinées, empruntant, quand la direction s'y prête, le lit des rivières, se perdant dans des broussailles, dans des marécages, ils réalisent le type le plus rudimentaire de la voie de communication. En outre, la continuité uniforme de la forêt, l'absence de points culminans rend des plus difficiles la topographie, l'étude des bassins hydrographiques. L'horizon manque ; comme aux Guyanes, l'on ne voit pas à 20 mètres devant soi. Quant à pénétrer, la hache à la main, sous la futaie millénaire, pour reconnaître les ondulations du terrain, c'est un travail pénible, exigeant beaucoup de temps et une nombreuse escorte. Ce procédé n'est guère réalisable que sur les points les plus intéressans. Nous ne parlerons que très incidemment des hôtes malfaisans de ces taillis gigantesques. Outre l'éléphant, que l'on n'aperçoit jamais, quelques léopards, quelques chats-tigres habitent les fourrés profonds ; les chimpanzés sont assez rares ; en revanche, les rivières, le Tanoé surtout, sont peuplées de caïmans ; on rencontre même des hippopotames dans le Comoé. Mais une mention spéciale doit être réservée aux serpens, qui sont nombreux, bien que fuyant l'homme, aux fourmis

qui, après les orages, promènent un peu partout, mais surtout dans les factoreries, de véritables invasions analogues à celles des criquets d'Algérie, enfin aux scorpions qui atteignent en Guinée des dimensions véritablement inouïes. Les araignées pullulent; quelques-unes sont venimeuses, une espèce entre autres, d'aspect horrible, à longs poils et qui rappelle la tarentule.

D'autres impedimenta, auxquels se heurtera l'énergie des blancs, proviennent de la paresse, de la mauvaise foi, de l'hostilité latente des indigènes. Il est malheureusement certain que ceux-ci ne se gênent guère avec l'Européen. Il a manqué à notre prestige, en ce pays, le passage d'une force armée imposante, comme au Dahomey, et, il faut le dire aussi, le manque d'exemples propres à terrifier l'autochtone et à transformer en respectueuse considération la crainte secrète qu'il éprouve toujours devant ce « noir dégénéré » qu'est pour lui le civilisé, l'homme de race pâle. Le nègre de Guinée est certainement l'un des moins favorisés de la grande famille de Cham. C'est une vérité banale qu'on ne doit jamais, si tenté qu'on en soit par instans, fonder la moindre confiance sur lui, quelques preuves de dévouement et de fidélité qu'il ait pu vous donner. Vingt années d'inaltérable soumission, d'attachement animal ne vous garantiraient pas d'un acte de traîtrise inopiné et inexplicable, d'un retour offensif subit de l'irréductible nature africaine, de la sauvagerie héréditaire et qu'on observe parfois chez les chevaux les mieux dressés, chez les fauves domestiqués.

Ajoutons que la puissance musculaire de ces indigènes est sensiblement inférieure à celle de la plupart des races disséminées sur le continent noir. Tandis que le Zanzibarite, le Cafre même, portent allégrement des fardeaux de 40 à 45 kilos, le nègre de la Côte d'Ivoire, Agni de l'est ou Krouman de l'ouest, arrive à peine à en charger 25. Les femmes sont cependant plus courageuses que les hommes; nous en avons eu, parmi nos porteurs, qui, enceintes de six mois, fournissaient encore des marches de sept heures avec 30 kilos sur la tête.

Le commerce européen aura toujours, en outre, à évincer la concurrence du traitant noir qui possède, sur le négociant blanc l'avantage de la parenté de race, de la connaissance intime des mœurs et du pays, enfin de la main-d'œuvre à vil prix que lui assurent la plupart du temps ses nombreux esclaves. Aussi les factoreries installées par certaines maisons dans l'intérieur, à Thiassalé et à Bettié, par exemple, ne seront-elles jamais que des tentatives commerciales d'un intérêt et d'un profit douteux. Outre que le noir, pour qui le temps n'est rien, préfère venir lui-même à la côte chercher son sel et ses étoffes et les payer moins

cher, puisque le prix du transport majore d'environ 25 pour 100 le prix des marchandises rendues dans ces deux localités, il est bien évident que nulle maison européenne ne pourra lutter sérieusement contre un traitant comme Bénieh Kwamieh, roi de Bettié et faux « ami de la France », à qui 200 esclaves convoient, sans autre dépense que leur nourriture, toutes les provisions qu'il vient acheter à Grand-Bassam.

Enfin l'immigration européenne se trouvera dans une certaine mesure contrariée par la nature même de l'Européen. Nous n'effleurerons même pas la question de moralité. Étant donné l'effort surhumain que doit faire le Français pour s'expatrier, il est naturel de croire que, dans le premier flot des colons ou des prétendus tels, se trouve une forte proportion de gens ayant de bonnes raisons de s'exiler, pour tout dire, d'aventuriers désireux d'oubli. La Côte d'Ivoire n'échappera pas à cette commune destinée de toutes nos possessions d'outre-mer. Mais au moins ces émigrans forcés auront-ils déjà surmonté la répulsion première que paraît inspirer dans le public le climat de la Guinée. Combien d'autres, hésitant à partir, se verront définitivement retenus par les larmes de leur famille, par ces appréhensions plus ou moins justifiées! Il est bien certain que la Côte d'Ivoire ne saurait prétendre à une patente de santé aussi brillante que la mère patrie; cependant les cent Européens qui y sont disséminés actuellement, y vivent, et le Dahomey, dans des conditions de climat identiques, donne asile également, sans mortalité excessive, à un certain nombre de nos compatriotes. La côte de Guinée ne mérite donc pas, en général, le surnom macabre de « pays de la mort », *land of the death*, que certains auteurs anglais se sont trop pressés de lui donner. Au surplus, convient-il naturellement de suivre certaines prescriptions à l'observance scrupuleuse desquelles est subordonnée toute la santé des Européens. C'est ainsi que l'on ne saurait trop préconiser, recommander instamment la plus absolue sobriété, la privation complète de tous les alcools, l'abstention rigoureuse de tous les apéritifs, digestifs, cocktails et autres.

Il faut malheureusement avouer que l'abus horrible du gin chez les indigènes trouve souvent sa contre-partie dans l'intempérance des blancs, cause des sept dixièmes des décès enregistrés parmi ceux-ci. Toutes les affections du foie sont engendrées ou entretenues par ces habitudes, déplorables dans les pays chauds : ainsi s'explique-t-on que la mortalité frappe davantage sur les Anglais, plus sujets que d'autres aux excès de boisson. En même temps que la sobriété, un sage exercice est nécessaire au jeu de l'organisme, au développement rationnel et à l'équilibre de toutes les

facultés physiques ; l'influence du climat se fait surtout ressentir chez les Européens casaniers, chez ceux que l'ennui ronge, qui s'abandonnent au mal du pays, qui cessent de se sustenter par une abondante nourriture. Il s'en faut d'ailleurs que ce même climat soit, comme se le figurent tant de personnes mal renseignées, torride, dissolvant, intolérable. La température oscille constamment, en toute saison, entre 29 et 32 degrés. Nous en avons souvent davantage à Paris, l'été. Vers les mois de décembre et janvier, quelques coups d'harmattan, vent froid et chargé d'orages, abaissent, pour une demi-journée, la température à 13 ou 15 degrés. En temps ordinaire, les nuages couvrent fréquemment le ciel toute la matinée, permettant de travailler à l'aise. Les nuits sont généralement délicieuses. Notons encore que la saison sèche, moins fiévreuse, convient mieux à l'Européen que la saison des pluies (avril à juin et septembre à novembre); que parmi les diverses races blanches, certaines paraissent résister mieux que d'autres (tels les Belges et les Suédois en si grand nombre dans l'État du Congo) au climat d'Afrique ; enfin que le Français soucieux de sa santé doit s'astreindre à revenir périodiquement se retremper dans l'air natal. Un programme excellent de déplacemens est le suivant : quinze mois de Guinée, cinq mois de France. A celui de nos compatriotes qui pourra faire alterner dans cette proportion son séjour à la Côte d'Ivoire et sa cure d'air en pays tempéré, on peut prédire une immunité presque complète des germes morbides d'Afrique. Il y a lieu, au surplus, de constater que les personnes d'un certain âge paraissent résister à ceux-ci beaucoup mieux que les individus jeunes.

Il n'est pas jusqu'à l'inertie ou, pour mieux dire, jusqu'à l'incurie complète des bureaux installés au Pavillon de Flore sous prétexte d'administrer nos colonies qui ne retarde ou n'entrave grandement l'essor colonial, tant individuel que public. A la tête de ce ministère qui, au moins autant que celui des Affaires Étrangères, exigerait un long bail avec la même direction, les mêmes tendances, les mêmes traditions, une suite rigoureuse dans les idées, la persistance d'un effort intelligent vers un but dûment envisagé, on place un homme d'élite comme M. Lebon, mais qu'un vote emportera ce soir ou demain, détruisant son œuvre ébauchée, anéantissant ses conceptions, ses réformes, pour lui substituer, avec un autre homme, peut-être très compétent, très capable, très bien intentionné également, d'autres conceptions, d'autres réformes, tout un plan nouveau qui sera peut-être l'exacte contre-partie de celui appliqué précédemment. Quoi d'étonnant, dès lors, que les bureaux, subissant le contre-coup de toutes ces fluctuations, de tous ces bouleversemens du pouvoir central, se

contentent de vivre obscurément, muets et ignorés, dans une médiocrité heureuse? Il n'y a nulle crainte à éprouver, certes, qu'ils se compromettent jamais. Comme le sage de Lucrèce, ils regardent de la rive, sans s'y mêler, la tempête coloniale. Aussi toutes les réclamations, toutes les protestations, toutes les demandes, toutes les sollicitations, en un mot, de prendre parti, sont-elles vouées d'avance et d'office à un enterrement de première classe sous les linceuls verts de ces cartons si soigneusement étiquetés. N'est-ce pas d'ailleurs, au fond, une constatation officielle de l'impuissance de ces bureaux et dont eux-mêmes devraient ressentir la honte, que la création et le développement, parallèlement au ministère d'État, d'une Union coloniale française, sorte de ministère privé destiné à venir en aide à l'autorité défaillante, à suppléer l'initiative discréditée, à assurer le service débordé, anarchique, de l'administration gouvernementale?

III

Les voies de pénétration à l'intérieur de la Côte d'Ivoire sont encore, — nous en avons touché quelques mots tout à l'heure, — très imparfaites, très insuffisantes. Il ne faut pas croire pourtant que ces élémens, si rudimentaires qu'ils soient, de communication, ne puissent être, dans une certaine mesure, perfectionnés. Les lagunes qui constituent, en quelque sorte, de larges fleuves parallèles à la côte, sont, de bout en bout, navigables, suivant un chenal naturel irrégulier et sinueux qu'il serait très facile de baliser. Il est même à peine croyable que ce travail si simple et si peu coûteux n'ait pas encore été accompli pour la grande et belle lagune Aby, par exemple, que deux barres de sable avec passes praticables obstruent à ses deux extrémités, l'une à l'embouchure de la rivière Bia, l'autre à la sortie de la rivière d'Assinie. C'est à peine si la lagune Tendo, la lagune Ehy, la lagune Ébrié, plus profondes, auraient besoin de ces pieux indicateurs.

Quant à la navigation des rivières, elle comporte des obstacles de deux sortes : les rapides d'abord, ensuite la diminution du volume de leurs eaux dans le bief supérieur, à la saison sèche; accessoirement enfin, les troncs d'arbres plus ou moins volumineux, plus ou moins garnis de branches, tombés en travers de leur cours et qui l'embarrassent quelquefois d'une manière presque complète, d'une défense naturelle insurmontable. Il est vraisemblable qu'on n'arrivera pas avant longtemps à se frayer un chemin dans les rapides vraiment infranchissables. Les chutes d'Aboiso sur la rivière Bia, les rapides de Dabiabosson et d'Amenvo sont

du nombre. Mais la dynamite viendra à bout de beaucoup d'autres ; ceux d'Yakassé, de Kassi-Amonkrou, sur la Comoé, pourront être ainsi partiellement détruits; d'autres exigeront peut-être, celui d'Annocankrou notamment, le creusage d'un chenal parallèle à la rivière. Pour les successions continues de rapides et de barrages sur de longues portions de cours, comme entre Malamalasso et Daboisué où la Comoé cesse d'être navigable sur plus de trente kilomètres, une route de terre latérale sera indispensable, mais on pourra l'établir à assez bon compte.

Le manque d'eau, dans les fleuves et cours d'eau secondaires, pendant une partie de l'année, est également un inconvénient fort grave, mais auquel il est plus aisé de remédier qu'aux embarras de rochers obstruant leur lit. Il est dû naturellement à la déclivité du fond de ces cours d'eau, à leur pente vers la mer, tout autant qu'à la disette de pluie : pendant l'été, les rivières se réduisent à un filet d'eau qui coule, sinueux, au pied des berges abruptes : vienne le changement de saison et le ruisseau gazouillant se transforme en une nappe torrentueuse qui roule avec rapidité et permet de passer souvent presque sans s'en douter, des rapides parfois fort brisans. Il n'est pas rare, en effet, que ces différences de niveau atteignent cinq et six mètres. La nécessité s'impose donc de créer enfin ces écluses que la colonie ne cesse de réclamer depuis si longtemps. La dépense n'en saurait être considérable, eu égard au bon marché de la main-d'œuvre, à l'abondance, sur place, de pierre et de bois. Mobiles et s'abattant au fond de la rivière dans le temps des eaux hautes, se relevant vers la fin de la crue, ces barrages augmenteront d'une manière considérable le rôle de la navigation et permettront aux bateaux à vapeur d'atteindre, même à la saison sèche, Thiassalé sur le Bandama, Annapé sur le Mmé, Annocankrou sur la Comoé, Nougoua et Alankwabo sur le Tanoé. Quant aux arbres abattus dans le courant, quelques équipes de Kroumen armés de haches en viendraient rapidement à bout à l'époque des eaux basses; il serait juste en retour que le gouvernement local ou la maison de commerce qui entreprendrait de tels travaux fussent rémunérés par l'application d'un droit, d'une taxe quelconque de péage sur tous bateaux européens pénétrant après eux et profitant de leur travail dans les rivières. Ainsi débarrassés des rochers et des troncs les plus gênans, ainsi maintenus pendant l'été à un tirant d'eau suffisant, les fleuves de la Côte d'Ivoire porteront dans tout le pays la race blanche et ses produits. Nougoua, où le bief, à sec en saison sèche, atteint cinq mètres de hauteur, ne sera plus qu'à deux jours d'Assinie ; d'Annapé, où l'étiage des eaux sera encore de trois mètres, on ne comptera plus qu'un jour et demi jusqu'à

Grand-Bassam. De Thiassalé, on se rendra à Lahou entre le lever et le coucher du soleil.

Il sera probablement nécessaire d'adopter pour cette navigation fluviale un type de bateaux à vapeur plus léger, calant moins que celui actuellement en usage, se rapprochant, avec la vitesse en plus, de l'embarcation indigène. Une sorte de pirogue à vapeur et à roues, qu'alimenterait le pétrole du pays et qui se mouvrait avec facilité dans les rapides, réaliserait cet idéal.

Les sentiers indigènes, avons-nous dit, sont impraticables au commerce dans leur état actuel. Mais il ne serait pas impossible non plus d'en modifier le tracé, de les débarrasser des arbres qui les obstruent, de les élargir considérablement, de leur faire contourner les collines et les marais, de leur faire aborder les rivières sur des ponceaux légers en poutrelles de fer, apportés démontés de France. L'expérience tentée à cet égard par M. l'administrateur Bricard, mort aujourd'hui, est des plus intéressantes et encourageantes. A force de diplomatie, de ténacité, de bonnes paroles, il est arrivé à faire élargir, par les indigènes et pour un prix dérisoire, de cinquante centimètres à six mètres, la route qui conduit d'Aboiso à Assikasso avec embranchement sur Attakrou, c'est-à-dire d'un développement total d'environ 250 kilomètres. Sans doute, il reste beaucoup à faire pour qu'elle devienne carrossable : telle quelle, pourtant, elle active et facilite considérablement le commerce indigène et elle constitue un précieux enseignement pour l'avenir.

Pour conduire à travers le Baoulé la colonne expéditionnaire de Kong, on avait dû également ouvrir une voie carrossable vers Toumodi et Kodiokoffi. Elle existe toujours; convenablement entretenue, elle assurerait au Baoulé, pays déboisé où les communications sont faciles, un intérêt industriel et commercial prépondérant sur toutes les autres régions de la Côte d'Ivoire. Il faut enfin espérer que les voitures et les bêtes de somme, encore inconnues dans notre colonie, remplaceront bientôt le primitif transport à dos d'homme et véhiculeront rapidement personnes et marchandises sur des chemins appropriés.

Mais la véritable voie de communication et de pénétration coloniale, celle qui créera réellement la vie commerciale et économique de la Côte d'Ivoire, c'est celle qui permettra de se transporter de Grand-Bassam à Bondoukou ou à Kong en vingt-quatre heures, c'est le chemin de fer. Tandis que les Anglais, à la Côte d'Or, poussent activement les devis de leur railway de la Volta, destiné à atteindre l'important centre commercial du Salaga, les ministères qui se succèdent en France sans se ressembler, contemplent d'un œil platonique la carte où se juxtaposent les deux

tracés de voie ferrée proposés l'un par M. le gouverneur Binger, l'autre par le capitaine Marchand, sans parvenir à se décider entre les deux. Le projet Marchand a surtout pour but de suppléer à l'innavigabilité de certaines portions, assez considérables, du cours moyen et supérieur du Bandama. C'est donc la région du Baoulé qu'il se propose de desservir. Le tracé de M. Binger tendrait au contraire à rattacher à Grand-Bassam le bassin moyen de la Comoé et les territoires qui en dépendent géographiquement et naturellement, l'Indénié, pays de commerce; l'Assikasso et le Bondoukou, pays de l'or. Ce chemin de fer circulerait ainsi constamment en forêt; il serait donc d'une construction un peu plus coûteuse et plus difficile qu'une voie ferrée à travers le Baoulé pays de savane. En définitive, le projet Marchand paraît moins onéreux, le projet Binger semble d'un intérêt plus général; c'est peut-être à ce dernier que notre modeste préférence personnelle se rallierait. Il importe en tous cas que la question, soit d'un côté, soit de l'autre, reçoive une solution rapide; comme nous l'avons dit, l'avenir entier de notre colonie en dépend, et toutes nos hésitations et le temps perdu ne sauraient profiter qu'à nos voisins, plus prompts à la décision et plus entreprenans que nous, les Anglais.

IV

Les moyens de colonisation dont nous disposons à la Côte d'Ivoire ne diffèrent pas sensiblement de ceux que nous avons déjà expérimentés dans nos colonies antérieures, au Sénégal et au Tonkin, par exemple. Nous avons tout à l'heure indiqué le rôle prépondérant que sont appelées à jouer dans cet ordre d'idées les maisons de commerce de la côte.

La divulgation de l'existence abondante, rémunératrice de l'or, est également un moyen puissant de colonisation par l'appel latent qu'elle contient et les espérances légitimes de lucre qu'elle autorise. Si la « fièvre de l'or » a son mauvais côté, il faut bien convenir aussi qu'elle a toujours fait la prospérité rapide, magique, des pays qui en ont été la proie. Il est banal de rappeler l'exemple si connu du Transvaal. Celui de l'Arizona et de l'Australie n'est pas moins remarquable et suggestif. Aussi ne s'explique-t-on guère que M. Chautemps ait entouré d'un mystère impénétrable le rapport si intéressant du capitaine Marchand sur les richesses aurifères du Baoulé.

L'extension de la langue française, la création d'écoles nombreuses dans les milieux indigènes, sont également des facteurs précieux de la diffusion de notre influence. Bien que la langue

européenne, de beaucoup la plus familière aux noirs, soit l'anglais, à cause de son usage plus répandu, plus commercial, et de sa syntaxe plus facile, on pourra obtenir avec le temps la prépondérance du français : l'action persévérante des missionnaires récemment établis à Grand-Bassam et à Memni, dans le pays de Potou, y contribuera largement. Les écoles du gouvernement de Grand-Bassam, de Mouoso, d'Assinie, sont bien suivies, et les petits indigènes ne paraissent pas insensibles à l'honneur de « parler blanc ».

Passant rapidement sur l'aide efficace que doit apporter à l'œuvre de colonisation l'extension du réseau télégraphique et téléphonique qui relie déjà Assinie à Lahou en passant par Grand-Bassam, il convient de signaler le concours précieux que pourra apporter à l'œuvre générale, si l'on sait s'appuyer sur elle et la faire habilement servir à nos desseins, une race indigène rusée et commerçante, intellectuellement supérieure à celles au milieu desquelles elle a été appelée à se développer, les Apolloniens, originaires du royaume noir d'Apollonie (Côte-d'Or), qui ont pu être surnommés avec raison les Juifs de Guinée.

D'une réelle aptitude aux affaires, retors, actifs, entreprenans, ils se sont disséminés, pour ne pas se gêner entre eux, sur presque toute la surface de la Côte d'Ivoire, exploitant l'autochtone dans la mesure du possible, assez habiles cependant pour l'écorcher sans le faire crier. Lorsque le Baoulé fut ouvert à l'influence française, un millier d'entre eux y monta en même temps pour se livrer à l'exploitation de l'or. Depuis longtemps ce pays leur était fermé, et ils ne guettaient qu'une occasion de s'introduire dans la place. Ils y sont installés aujourd'hui et y prospèrent. Leur qualité d'étrangers au sol permet d'exercer sur eux un contrôle rigoureux, et la menace de l'expulsion doit servir aussi bien à garantir leur collaboration qu'à nous préserver de leurs écarts.

Le rôle des administrateurs surtout est capital en matière de développement colonial : encore gagnerait-il à être étendu. Le chef de cercle, semble-t-il, ne doit pas se borner à exercer l'action politique, à assurer l'exécution des ordres ou des vues du pouvoir central, à représenter la France ; il doit être surtout un agent commercial général au service de tous. Il doit, par un contact incessant avec l'élément indigène, par une information de tous les instans, par d'habiles enquêtes, être en mesure de fournir tous les renseignemens possibles d'ordre industriel, agricole ou commercial sur le cercle qu'il administre et qu'il a le devoir de connaître à fond. Dans un tel portrait, tous ces fonctionnaires peuvent-ils loyalement se reconnaître? N'en existe-t-il pas qui,

confinés dans leur poste, ignorent à deux kilomètres à la ronde la topographie même du pays qui leur est soumis?

Les procédés d'exploitation, — main-d'œuvre, application des forces naturelles, — se ressentiront à la Côte d'Ivoire de l'impossibilité de s'assurer des bras sur place et du peu de puissance de ces mêmes élémens que l'industrie tire de l'eau et de l'air. Si le premier défaut du noir de Guinée est son incurable ivrognerie, le second est assurément son insurmontable paresse. Au reste, c'est une règle presque sans exceptions, que le nègre africain ne travaille pas dans le pays qui lui a donné le jour; il est de toute nécessité de l'exporter. Ainsi l'Agni de la Côte d'Ivoire ferait peut-être au Congo un manœuvre passable : en terre natale, même, il faut renoncer à l'employer. On le remplacera aisément, il est vrai, par des Sénégalais ou des Sierra-Léonais, qui ont déjà fourni à maintes reprises chez nous des services appréciables. Le Sénégalais, malheureusement, par la conscience de sa supériorité sur le Bushman, l'homme de la brousse, est porté envers celui-ci à une brutalité dont il faut trop souvent réprimer les manifestations. Rien ne saurait rendre le dédain, l'incommensurable mépris du Yolof ou du Sérère, qui se croit aussi Français qu'un Parisien de Paris, vis-à-vis de son congénère de la côte de Guinée. La milice indigène, recrutée parmi les Sénégalais mahométans, a souvent motivé, par ses excès, les justes réclamations de la population indigène. Le Sierra-Léonais au contraire, le Sherbro, comme on l'appelle plus couramment, est d'intelligence aussi compréhensive que le Sénégalais, très laborieux au reste, ivrogne sans doute, mais à ses heures. Un peu dépaysé hors de chez lui, il est naturellement porté à une réelle docilité envers l'Européen qui est sa sauvegarde, son paravent en pays étranger. Le Sherbro se paye 1 shelling par jour, nourriture comprise, et l'on peut se l'assurer par traité pour des périodes assez longues. L'Agni ne travaillerait pas, et Dieu sait quel travail il fournirait! — à moins de 1 fr. 50 par jour. On regagnera donc très rapidement, sur la différence des salaires, le passage de ces Sherbro qui s'élève à 20 francs environ.

La paresse, la mauvaise foi et l'imprévoyance des noirs rendront toujours impossible en Guinée ce système du métayage qui a donné parfois de bons résultats en d'autres endroits, notamment en Tunisie. Le planteur devra donc se trouver lui-même sur les lieux, quitte à s'entourer de bons contremaîtres noirs. Les missions bâloise et wesleyenne de la Côte d'Or forment depuis longtemps des sujets, Fantis d'origine généralement, susceptibles de rendre dans ce rôle d'excellens services.

Quant aux forces naturelles, nous avons déjà malheureusement

constaté qu'elles faisaient presque complètement défaut. Le vent est très faible, les chutes d'eau, des plus rares. A peine signale-t-on çà et là une cascade susceptible d'alimenter une turbine, comme, sans doute, celle de la Malamala, au-dessous de Malamalasso. Peut-être, par la suite, trouvera-t-on une application industrielle de la force développée par les rapides.

V

Il nous reste encore un point de vue à examiner brièvement, c'est celui des vœux que suggèrent aux esprits nets et prévoyans les débuts de la colonisation à la Côte d'Ivoire, de certaines appréhensions légitimement conçues par eux pour l'avenir, enfin l'expression des nécessités qui s'imposent d'une manière impérieuse et immédiate à l'attention des pouvoirs publics.

Nous avons rendu pleine justice à l'administration de M. le gouverneur Binger; elle a toujours été habile, bienveillante, paternelle et ferme. On peut dire sans exagération que, si le fonctionnaire est aveuglément obéi, l'homme privé n'est pas moins aimé de ses administrés; si nous ajoutons que peu de personnes ont une science aussi consommée du pays et de l'indigène, nous aurons implicitement donné la mesure de ses hautes qualités et des services qu'il a rendus. Mais, outre que l'absence prolongée de ce haut fonctionnaire a pu être préjudiciable dans une certaine mesure au développement de la colonie accoutumée à tout rapporter à lui, à en référer à lui de toutes les difficultés, on ne peut nier qu'il y ait encore à faire pour le perfectionnement ou l'amélioration de ce qui existe déjà.

L'une des réformes qu'il serait en tout cas souhaitable de voir promptement aboutir, malgré les protestations indignées qu'elle suscitera de la part des maisons de commerce, est la restriction de la vente du gin. Tout le monde connaît cette horrible boisson à base d'alcool de pommes de terre que la Hollande et Hambourg fabriquent et expédient en quantités considérables, que Stanley dénonçait naguère à la Chambre des communes et dont on vient, plus récemment, de signaler à Cuba la désastreuse apparition. Un chiffre donnera une idée de la valeur intrinsèque de ce produit. La caisse de « gin vert » de douze bouteilles, emballée, étiquetée, en un mot, prête à l'exportation, vaut, prise à Hambourg, 2 fr. 50. On la vend 10 francs à Grand-Bassam. Que peut-on vendre pour un peu plus de 20 centimes la bouteille quand, sur ce prix, doit encore être imputé celui du verre, du bouchage, de l'étiquetage et de l'emballage, sans parler du légitime bénéfice du marchand? Et c'est pourtant ce liquide nauséabond que les noirs ingurgitent

en quantités effrayantes, dont ils s'enivrent jusqu'à l'abrutissement, jusqu'à la dégradation générale de l'espèce. C'est aussi le seul produit européen dont la vente soit, de tout temps et par quelques arrivages qu'il s'en présente, absolument assurée. Des bateaux spéciaux dits « bateaux de gin » exclusivement chargés du liquide en question en déversent continuellement le long de la côte les torrens délétères. Un de ces navires débarque-t-il à Grand-Bassam ou à Lahou dix, quinze mille caisses de gin, on sera surpris s'il en reste deux jours après une bouteille invendue. Très souvent même toute la cargaison est achetée sur la plage. Ce sont les traitans indigènes principalement qui se livrent à ce commerce et véhiculent lentement à dos d'homme ce gin jusqu'à Kong et même, assure-t-on, jusque dans le Mossi, où, en arrivant, il a triplé ou quadruplé de valeur.

On conçoit quel supplément d'ennuis et de bagages cause à l'explorateur qui s'enfonce dans la forêt, la « question du gin », puisque cet affreux alcool sert aux échanges, paye l'hospitalité, exprime l'amitié, et que les noirs sont d'autant plus exigeans qu'ils aperçoivent dans votre convoi un plus grand nombre de ces inévitables caisses. Lorsque votre provision est épuisée par leurs incessantes demandes ou par leur vols purs et simples, l'accueil que vous recevez d'eux se rafraîchit considérablement; d'où la nécessité de traîner, derrière soi, une longue théorie d'hommes inutiles uniquement occupés à véhiculer cette encombrante et malsaine monnaie.

L'abus du gin a fini par revêtir chez les noirs un caractère si révoltant qu'il serait grand temps de prendre des mesures sérieuses contre cette invasion de nos colonies par les boissons nuisibles. Nous n'avons pas le droit, fût-ce au nom du commerce que le mot de civilisation couvre trop souvent de son pavillon complaisant, de consommer lentement l'avilissement physique et moral de toute une race. On ne manquera pas d'objecter que la prohibition ou la restriction considérable de la traite du gin ne saurait empêcher une pénétration de contrebande par la frontière anglaise, enfin qu'elle arrêterait complètement le travail indigène, puisque les noirs ne travaillent guère que pour satisfaire leur triste penchant à l'ivrognerie; que ce serait en définitive la fin du commerce à la Côte d'Ivoire.

A cela il est facile de répondre que l'Angleterre, commençant elle-même à ressentir la nécessité de mettre un frein à la consommation de ce lent toxique, ne se refuserait probablement pas à prendre, de concert avec nous, les mesures nécessaires pour en interdire la pénétration clandestine; puis qu'on pourrait remplacer le gin dont le succès et l'abus découlent principalement du bon

marché, par une boisson plus chère, le vin par exemple, ce qui favoriserait la production française au lieu d'enrichir quatre ou cinq maisons de Rotterdam, de Schiedam et de Hambourg. Déjà les noirs frottés de civilisation dédaignent ce casse-poitrine trop démocratique pour eux; rien de plus facile que de flatter leur vanité enfantine en leur démontrant que la seule boisson vraiment distinguée est le vin, le *n'zan brofoé*, ce « gin des blancs ». L'exemple donné par les Allemands, dans leur Est-Africain, est d'ailleurs à méditer et à imiter : nous ne savons pas que la prohibition draconienne du gin et du tafia entre Zanzibar et le Tanganyika ait plongé dans l'oisiveté les peuplades protégées malgré elles.

Dans l'ordre administratif, une autre amélioration est également des plus désirables. Croirait-on qu'il n'existe à la côte aucun système de ravitaillement des administrateurs détachés dans le haut pays? Personne n'est chargé de leur subsistance, de l'exécution de leurs commandes. Nous n'ignorons pas qu'ils doivent subvenir eux-mêmes à leur entretien, mais comment un fonctionnaire n'est-il pas préposé, en quelque sorte, à la surveillance de leur approvisionnement? Que le messager envoyé par eux oublie la commission en route, que la factorerie chargée de l'expédition soit négligente, que les porteurs des précieuses conserves et des providentielles pommes de terre s'attardent à Grand-Bassam ou dans la forêt, comme il arrive si fréquemment, et le malheureux fonctionnaire retenu à son poste, se voit acculé à la ration de riz, au pain d'ignames, à la maigre chère des poulets étiques. Il nous souvient qu'un administrateur de nos amis, en résidence dans un poste très avancé, après avoir attendu plus de six semaines l'arrivée d'une urgente commande de vivres, et réduit littéralement à la disette, dut un jour descendre clandestinement à la côte et venir chercher lui-même de nuit à Grand-Bassam ses provisions qu'on avait oubliées. Au point du jour il repartit; ce fut une promenade de 90 lieues dans le seul dessein de se procurer à manger. On aurait pu la lui épargner.

Parmi les abus auxquels sont souvent trop portés ceux surtout des colons qui viennent de débarquer à la côte, le plus funeste peut-être est celui qu'on nous permettra de désigner sous le nom de négrophilie à outrance. Gardons-nous de l'excès même dans les plus généreux sentimens. Quelqu'un ne parlait-il pas déjà devant nous, à la Côte d'Ivoire même, de suffrage universel? Les résultats encore plus navrans que risibles de l'élévation à la cité française des noirs de nos Antilles et du Sénégal sembleraient cependant avoir dû donner à réfléchir à nos plus intrépides utopistes. Au surplus, il suffit de voir ce qu'a fait de Sierra-

Leone la négrophilie insensée des Anglais, pour être à tout jamais dégoûté de suivre dans cette voie le grand peuple qui nous a, en matière coloniale, assez de fois montré le chemin.

Les arrivans ou ceux qui se proposent de ne rester que peu de temps dans le pays éprouvent encore une démangeaison singulièrement regrettable pour ceux appelés à venir derrière eux : c'est celle de la générosité mal entendue. S'il est un sentiment qui paraisse incroyable, paradoxal, naïf, disons le mot, aux indigènes, c'est assurément celui-là. Incapables de l'éprouver eux-mêmes, ils considèrent comme une rare aubaine de pouvoir l'exploiter chez les autres jusqu'à ses plus extrêmes limites. Un don n'est pour eux que le prélude de dix autres dons, une demande satisfaite en appelle vingt autres. Le blanc qui s'imagine, par le nombre et l'importance de ses largesses, s'ouvrir une route commode et libre, pavée de reconnaissance, ne fait au contraire qu'autoriser l'expression de plus insatiables convoitises. Il en est la plupart du temps la première victime. C'est, en termes populaires mais concrets, « gâter les prix ». Certaines régions ont été ainsi complètement perdues par des explorateurs maladroits, et l'infortuné qui s'y aventure après eux se voit rançonné sans vergogne, contraint d'acheter à des prix exorbitans les choses les plus indispensables à sa vie.

Il est, avons-nous dit, parmi les *desiderata* dont la réalisation est condition *sine qua non* du développement de la colonie, des vœux dont on n'entrevoit l'exécution que dans un avenir plus ou moins prochain, et d'autres au contraire qui réclament une intervention immédiate, urgente, une solution que l'on regrette de n'avoir pu acclamer déjà.

Au nombre des premiers, nous avons cité plus haut la création de routes, ou tout au moins de chemins muletiers, de voies ferrées, l'amélioration des rivières, la suppression ou l'utilisation des rapides; nous aurions pu ajouter : un sanatorium à Drewin et un port à Sassandra. Chose curieuse, tandis que Fresco passe avec raison pour le point le plus malsain, le moins habitable de la côte, Drewin, qui en est assez rapproché, jouit au contraire d'une réputation de salubrité justifiée. L'idée, depuis longtemps émise, d'y construire un sanatorium est donc heureuse, et il serait à souhaiter qu'on l'examinât comme elle le mérite.

La question d'un port où les navires pourraient échapper à la houle implacable du golfe offre également un intérêt sur lequel il est inutile d'insister. Or il existe précisément à Sassandra une digue naturelle de rochers qui semble l'amorce providentielle d'une jetée, d'un brise-lames conçu par la nature. Un autre projet consisterait à utiliser la « vallée profonde », sorte de

dépression considérable des fonds de la mer située sur la côte entre Grand et Petit-Bassam. Cette solution comporterait, croyons-nous, des difficultés d'exécution assez considérables.

Passant aux vœux de réalisation urgente, nous citerons tout d'abord un wharf, le wharf déjà célèbre, quoique encore simplement projeté, de Grand-Bassam. Lorsqu'un architecte construit une maison, sa première préoccupation est d'y ménager une porte. La Côte d'Ivoire ressemble en ce moment à une riche demeure où l'on pénétrerait par la fenêtre au risque, à chaque instant, de s'y rompre le cou. L'État, architecte de notre nouvelle habitation coloniale, nous doit une porte; c'est le wharf en question : il nous la fait bien attendre. Et sa longue inertie est d'autant plus incompréhensible et regrettable que le précédent créé par le wharf de Kotonou a permis de se rendre compte du fonctionnement exact d'une pareille entreprise, en même temps que des services inappréciables qu'elle est appelée à rendre. Car c'est un fait aujourd'hui constant que l'appontement métallique de Kotonou dessert non plus seulement notre colonie du Dahomey, mais encore la colonie allemande de Togo et la possession anglaise de Lagos. Pareil phénomène se passerait à la Côte d'Ivoire. Le wharf de Grand-Bassam desservirait bien vite Assinie d'abord, puis Lahou, si l'on ne créait pas d'appontement spécial en ce dernier point. Un railway à voie étroite courant le long de la plage ne tarderait pas à mettre ces trois comptoirs en relations. Bref, ce serait le commencement de la vie active pour la colonie. Quand donc verra-t-on s'enfoncer dans la plage la première poutrelle de ce wharf tant désiré? C'est ce qu'on se demande avec inquiétude à la Côte d'Ivoire. Pourtant le ministère fait procéder en ce moment à de nouveaux sondages,à de nouvelles études. Qu'en adviendra-t-il? Les cartons verts sont là, qui guettent leur proie...

Il faut aussi, sans retard, se préoccuper un peu plus qu'on ne l'a fait jusqu'ici de la santé publique. Croirait-on qu'il n'existe pas encore de médecin à Assinie? Les malades, pour recevoir les soins que comporte leur état, doivent être convoyés, souvent dans les plus mauvaises, sinon les plus dangereuses conditions, à Grand-Bassam. On frémit quand on pense à l'état dans lequel doivent arriver ces malheureux après un transport en hamac de onze lieues le long de la plage sous un soleil brûlant, avec le sassement et les soubresauts des porteurs. Il y a là une question d'humanité qui crie bien haut. Il faut augmenter le personnel médical de la Côte d'Ivoire, il faut installer un docteur suppléant à Grand-Bassam, un docteur également à Assinie.

Une nécessité qui ne s'impose pas moins est celle de débrous-

ser, d'assainir les abords des agglomérations européennes. Il faut notamment, à Assinie, déplacer la résidence, si pittoresque soit-elle, et la réédifier au bord de la mer dans une situation qui permette au malheureux administrateur d'emplir ses poumons d'autre chose que des microbes soigneusement entretenus par les joncs de la rivière; il faut enfin à Lahou, obtenir la disparition de ce charnier vaseux qui s'appelle l'île des Esclaves, encombrée de cadavres que viennent dévorer des crabes presque verts et des crevettes géantes.

L'amelioration des banlieues devra accompagner le perfectionnement de l'habitation. Il n'est pas indifférent que les ouvertures d'une demeure soient offertes à certains vents, fermées à d'autres; leur surélévation au-dessus du sol a pour conséquence l'immunisation de ceux qui l'habitent contre les miasmes telluriques toujours à redouter en terre vierge. Enfin il faut bien convenir que le confort bien compris, un aménagement sain et agréable des appartemens, une vie le plus européenne possible fourniront un contrepoids des plus sérieux aux influences climatologiques. Combattre la débilité et l'anémie par une sustentation énergique à l'aide d'une bonne nourriture, prendre sur un lit véritable un repos complet, vivre dans l'air pur et bleu et non au niveau des émanations du sol, c'est s'assurer des moyens de résistance singulièrement puissans à l'action pernicieuse du milieu. Qu'on veuille bien se rappeler l'exemple du Sénégal, et, en remontant plus haut, celui de l'Algérie.

Nous voudrions, en terminant, insister d'une manière si pressante que notre appel pût être entendu en haut lieu, sur l'un des points les plus faibles de notre colonisation à la Côte d'Ivoire, l'insuffisance de la force publique.

Laissant de côté le Baoulé, où les événemens suscités par le passage de la colonne de Kong font entretenir encore aujourd'hui une certaine garnison, pour ne nous occuper que de la moitié orientale de la colonie, nous sommes obligé de constater que l'impudence et l'audace des noirs croissent en raison directe de la faiblesse qu'ils nous supposent. Que le *Diamant*, la canonnière qui croise derrière Grand-Bassam, sur la lagune Ebrié, soit mis en réparation, l'arrogance des riverains monte à un diapason inimaginable. Il est de toute nécessité de mater cette insolence des indigènes, ces bravades qui s'enhardissent l'une l'autre, parfois jusqu'à la prise d'armes et au soulèvement, — la révolte de l'Akapless, il y a deux ans et demi, en témoigne avec éloquence; — et nous estimons que l'appareil de la force, bien plus que l'exercice de la force elle-même, est de nature à produire dans les esprits cette crainte du blanc qui est le commencement de la sagesse. Faire

monter périodiquement, sans violence, sans bruit, sans ostentation, une troupe silencieuse, nombreuse, d'haoussas commandée par un administrateur et dont les fusils sonneraient tous ensemble à la parade du soir dans la rue principale des villages; parcourir ainsi le pays en promenades militaires; revenir inopinément, montrer qu'on est toujours là, invisible mais latent, qu'on veut froidement, fermement, le respect, la bonne foi dans les transactions, la justice pour tous et entre tous, que d'un seul mot, d'un geste de tous ces fusils abaissés, l'on pourrait... ne serait-ce pas s'assurer un prestige considérable, une soumission absolue, cet attachement presque câlin que donne la peur de la force jointe au sentiment de protection qu'on ressent auprès d'elle? Insistons à dessein : aucune violence, aucun abus; se servir de la force, c'est s'affaiblir, car c'est permettre de la mesurer. Mais l'appareil muet, impassible, de la puissance, voilà la raison qui commande le respect. Nous le répétons, ces colonnes pacifiques sont absolument nécessaires à l'extension et à la consolidation de notre influence. Et pour créer ces colonnes, il est indispensable d'augmenter le nombre des miliciens indigènes à la Côte d'Ivoire.

Ces réformes, ces améliorations, nous en avons l'indestructible confiance, l'avenir, un avenir prochain les fera. Elles ne seront pas l'œuvre d'un jour, mais leur jour, lentement et sûrement, viendra. Sans doute quelques-uns d'entre nous succomberont en route : la masse passera par la trouée ouverte. Des temps nouveaux paraissent luire enfin; une ère s'ouvre, de vie coloniale et d'expansion lointaine. Puisse-t-elle être généreuse à notre colonie toute débile encore, presque née d'hier! Puisse la Côte d'Ivoire entrer bientôt enfin dans cette voie de magnifique développement que lui réserve la nature féconde, s'éveiller à la destinée que lui promettent toutes les bonnes fées équatoriales penchées sur son berceau! Oui, qu'elle devienne heureuse et prospère à son tour, cette côte française de Guinée, si mystérieuse, si attachante, d'où l'on pense si souvent, par les belles nuits de la Croix du Sud, à la patrie lointaine, au cher « ruisseau de la rue du Bac », cette terre où des Français abordèrent les premiers voici cinq cent quatorze ans, et sur laquelle, tant que le monde sera monde, on ne cessera de chérir la France et d'acclamer son nom!

PIERRE D'ESPAGNAT.

L'AGE DE L'AFFICHE

I

Si un homme du temps de Richelieu ou de Mazarin pouvait se réveiller du sommeil dont il dort depuis deux siècles, reprendre ses souvenirs où il les a laissés, et se retrouver ainsi, sans y être préparé, au milieu du Paris actuel, quelles seraient, sur le boulevard, ou même sur le Pont-Neuf, ses impressions les plus fortes? Tout en y rencontrant peut-être encore de rares et vagues ressemblances avec les aspects et les silhouettes de son temps, il ne reconnaîtrait probablement plus rien, commencerait par croire à une hallucination, et finirait sans doute par devenir fou, après avoir vu passer un certain nombre de bicyclettes, d'hommes en « tuyaux de poêle », et d'omnibus. Il y aurait, toutefois, des degrés dans ses surprises, et tous ses saisissemens n'auraient pas la même brutalité; mais le spectacle des affiches, des murs tout tapissés de coloriages grimaçans ou licencieux, de clowns, de pantins et de femmes multicolores riant et cabriolant dans tous les feux et tous les punchs de Gomorrhe, occasionneraient certainement ses stupeurs les plus profondes, celles où il aurait la vision la plus rapide qu'il ne se réveille pas là où il s'est endormi, ou qu'il fait un de ces rêves dont l'étrangeté, dans le rêve même, nous avertit que nous rêvons.

L'affiche illustrée, de couleur batailleuse, de dessin fou, de caractère fantastique, et annonçant partout, dans des milliers de papiers que d'autres milliers de papiers auront recouverts le lendemain, une huile, un bouillon, un pétrole, un cirage ou un chocolat nouveaux : rien n'est, en effet, d'une modernité plus violente, rien ne date aussi insolemment d'aujourd'hui. On assimile, d'une façon ingénieuse, mais où il entre plus d'érudition amu-

sante que de justesse, la mode de l'affiche contemporaine à certains usages antiques. M. Charles Saunier, dans une étude très vivante, rappelle que les Grecs et les Romains, et même, paraît-il, les Syriens et les Égyptiens, employaient la publicité de la rue. Il cite aussi les placards historiés, par lesquels, au XVIIe siècle, on annonçait les propositions qu'on devait soutenir en Sorbonne, et nous renvoie au *Malade imaginaire*, où Toinette « orne sa chambre » avec la thèse de Thomas Diafoirus. Ces vignettes, en bonne conscience, ont-elles un rapport bien sérieux avec l'affiche illustrée? Peuvent-elles vraiment se donner pour des précédens? Et, même à une époque beaucoup plus rapprochée, il y a seulement un demi-siècle, étaient-ce bien aussi des affiches, ces compositions artistiques de Jean Gigoux, de Devéria, de Tony Johannot, de Raffet, de Nanteuil, de Gavarni, destinées à servir de frontispices aux publications du temps? N'était-ce pas de l'illustration traditionnelle, de l'art et de la fantaisie classiques, et qui se trouvaient un peu là comme la musique dans les distributions de prix, où elle est une musique semblable à toutes les musiques, et non une musique spéciale, qu'on n'entend et qu'on ne peut entendre que là? N'était-ce pas, en un mot, du simple dessin, de l'excellent dessin, du dessin de maître, mais du dessin normal, régulier, en quelque sorte légal, et non ce je ne sais quoi de fantasque, de désarticulé, de pervers, de barbouillé, de non encore vu nulle part, d'uniquement nouveau, de diaboliquement moderne, qu'est l'affiche?

Le créateur de l'affiche, — de cette affiche-là, — c'est Chéret, et jamais créateur ne l'a été plus complètement que lui. Il n'a pas renouvelé ou perfectionné un genre, il l'a inventé. L'affiche, telle qu'elle réjouit ou scandalise à présent nos rues, n'existait pas avant lui, et rien même ne l'annonçait. Elle a jailli, toute fulgurante, de sa brosse; elle a éclos sur nos murs comme une végétation magique. Si magique, pourtant, que fût cette éclosion de l'affiche, ne pouvait-on pas en reconnaître les élémens, et rien ne la rattachait-il à rien? On y retrouvait, en réalité, sous la fantaisie la plus étrange et la plus exceptionnelle, certains aspects déjà étranges et exceptionnels par eux-mêmes de la vie contemporaine; et les plus visibles, quoique magistralement déguisés, étaient ces visions précipitées et fantomatiques que vous offrent certaines rues de Londres, sans cesse traversées, dans leur brouillard, de couleurs et de figures criardes. Vous y remarquiez les mêmes apparences et la même atmosphère de rêve, ces spectres de gens et de choses lancés comme dans un abîme, ces formes hétéroclites et ces contorsions affolées, emportées dans un ver-

tige fuligineux. Tout cela, seulement, n'avait ni le côté morne, ni la raideur de la vie londonienne, et se transfigurait même en quelque chose de pimpant, de clair et d'aérien. C'était bien toujours du rêve, mais ce n'était plus du cauchemar, ou c'était, tout au moins, du cauchemar raconté avec gaieté. Non seulement cela ne pesait plus, mais amusait, allégé par un éclairage de féerie, et de féerie libertine, autre élément de l'affiche, dans lequel s'accusait encore un aspect bien caractérisé de la vie actuelle, celui des petits théâtres, des cafés-concerts et des établissemens de nuit. Rappelez-vous bien la rue du Londres frénétique, voyez le flamboiement de gaz et de lumière électrique du Paris joyeux et nocturne, mêlez à ces fantasmagories un reflet de virtuosité japonaise, et vous aurez peut-être, dans ces trois élémens, toute l'histoire du génie de Chéret, car Chéret est bien un génie, et le plus merveilleusement outrancier et parisien d'aujourd'hui.

Un art véritable, avec tout ce qui le caractérise et l'accompagne, nous est donc né de l'affiche illustrée. Elle a son esthétique, ses critiques, ses amateurs, ses historiens; elle est vraiment le frisson du jour. Si quelqu'un en doutait encore, comme on aime à douter de ce qui est nouveau, il pourrait feuilleter des ouvrages et visiter des « galeries » qui le convaincraient. Le beau livre de M. Maindron, et bien d'autres écrits, d'articles, d'études, le renseigneraient avec abondance; la collection, à peu près unique, réunie par *la Plume*, la petite revue d'avant-garde qui s'intéresse avec une passion si particulière à la chromolithographie murale, continuerait à l'initier; enfin, la publication, entreprise en ce moment même par la maison Chaix, *les Maîtres de l'Affiche*, où sont reproduites avec beaucoup de soin et de luxe, un choix des affiches les plus estimées et les plus célèbres, achèverait de l'éclairer et de l'informer. Un grand nombre d'artistes, en effet, se consacrent maintenant à l'art du placard; tous y touchent plus ou moins, et les *Maîtres de l'Affiche* nous mettent à même d'en juger. Voici, dans les planches déjà parues, d'abord Chéret lui-même, avec ses femmes frissonnantes sous leurs transparences chiffonnées, coiffées d'ébouriffemens incendiaires, se tordant comme des couleuvres ou passant comme des comètes; puis, des affiches d'Ibels, pour un journal; de Georges Meunier, pour des cigares; de De Feure et de Cazals, pour des expositions; de Grasset, pour un magasin; de Willette, pour une pantomime; de Mucha, pour un théâtre; de Toulouse-Lautrec, pour un divan; de Bac et de Métivet, pour des cafés-concerts; de Réalier-Dumas, pour un gaz; de Guillaume, pour une opérette; de Boutet de Monvel, pour une pâte dentifrice. Et voilà aussi des affiches belges,

anglaises, américaines : de Duyck et Crespin, pour une ferme; de Rassenfosse, pour une brasserie ; des frères Beggarstaff et de Greiffenhagen, pour des revues ; de Penfield, pour un Magazine ; de Rhead, pour un journal. Nous en aurons plus tard de Forain, de Bonnard, de Steinlen ; on nous en donnera même de Puvis de Chavannes.

Toutes ces affiches d'art, il est vrai, ne sont pas toujours des « affiches », et quelques-unes seraient mieux dans un album que sur une palissade ou contre une porte ; mais d'autres, et de nombreuses, ont bien le caractère mural, ou s'en rapprochent. Les uns, parmi leurs auteurs, ont suivi Chéret; les autres ont cherché, hors de son influence, des effets personnels ; la plupart sont arrivés ou tendent, après lui, à ces déformations de rêve et de féerie, à ces pervertissemens exaltés et chimériques dans lesquels triomphe le genre, et toute une génération de peintres d'affiches, de maîtres du placard, faisant de l'art ou y visant, a pris possession de toutes les surfaces libres, le long de toutes les voies publiques, dans toutes les villes, grandes ou petites ; le coloriage forain, bon ou mauvais, génial ou médiocre, mais toujours violent ou voyant, sollicite maintenant partout les yeux, les agace, et transforme vraiment la physionomie des rues.

II

L'art de l'affiche, bien que ne datant même pas de trente ans, s'est déjà propagé dans de nombreux pays, et M. Octave Uzanne, l'un de ses historiographes les mieux informés, nous le montre répandu à peu près dans le monde entier. En Angleterre, Walker, Walter-Crane, Dudley Hardy, Greiffenhagen et les frères Beggarstaff l'ont déjà poussé, et continuent à le pousser très loin. Walker, dès 1871, sans aller encore jusqu'au coloriage, commençait cependant à le présager dans la gravure murale destinée à l'annonce de la *Femme en blanc*, le roman de Wilkie Collins. Une femme vue de dos, emmitouflée d'un châle, arrivait d'un pas pressé au sommet d'un escalier, et là, tournant la tête, un doigt sur la bouche, tirait une lourde porte qui s'ouvrait sur les étoiles. Ce fut la première affiche illustrée collée sur les murs de Londres, et qui impliquait déjà la couleur, si elle ne la réalisait pas. Walter-Crane, ensuite, révolutionnait le monde des amateurs par une « symphonie en bleu et en jaune pour la *Promenade-Concert de Covent-Garden* », et toute une jeune école, depuis quelques années, innove et produit à outrance, visant toujours à l'effet le plus saisissant par le procédé le plus simplifié,

comme dans les extraordinaires silhouettes dansantes de Dudley Hardy, blanches sur fond rouge ou rouges sur fond blanc, la femme de Greiffenhagen, également brossée par à-plats aveuglans, et surtout les sommaires et mystifiantes indications des frères Beggarstaff, jetées sur d'immenses feuilles de papier d'emballage, où ils en sont arrivés à ne plus dessiner leurs visions qu'avec des lacunes, qui demeurent pourtant des visions.

En Amérique, plus encore qu'en Angleterre, l'affiche tapageuse et racolante sévit et pullule, mais là aussi, comme ailleurs, inspire des artistes. Citons surtout Bradley, dont le Salon des Cent, l'an dernier, nous a révélé sept jolies compositions exécutées pour une petite revue bimensuelle de Chicago, le *Chap-Book;* Will Carqueville, attaché au *Lippincott's* de Philadelphie; Penfield, Woodbury, Rhead et Warton Edwards. Les fonds gris tendre ou roses, les images blanches ou vert pâle, les femmes en cheveux jaunes sur les horizons bleu clair, les grandes fleurs mystiques, les forêts symboliques, avec on ne sait quoi du moyen âge corrigé par on ne sait quoi de japonais, on retrouve un peu de tout cela, si indigeste que semble le mélange, dans beaucoup d'affiches américaines. Quelques-unes, comme celles de Penfield, de Bradley, de Carqueville, ont de la sveltesse ou de la drôlerie, et parfois une vraie maîtrise. D'autres vous rappellent en même temps les vignettes des vieux missels et celles des boîtes de cigares. Et la Belgique, l'Allemagne, l'Italie, l'Espagne ont aussi leur « affiche d'art ». Le placard belge est particulièrement artistique, avec les Rassenfosse, les Léon Dardenne, les Fabry, les de Feure, mais tire trop quelquefois sur le vitrail et la céramique. En Autriche, selon le mot de M. Uzanne, l'affiche est « molle et rondouillarde »; en Suisse, « raide et guindée »; en Italie, « criarde », avec des débauches d' « indigos » et de « rouges solférino ». En Espagne, elle a des « tonalités d'omelette aux oranges ».

Ce qu'il y a de frappant dans les affiches de tous ces pays, c'est combien elles en marquent vraiment les frontières et comme elles en expriment bien les différences d'esprit, d'état social et de climat. Entre l'affiche anglaise et l'affiche française, malgré toutes les analogies et tous les échanges de procédés qui les rapprochent, on sent deux races. L'affiche française, légère, subtile, a des finesses, des sous-entendus, des miroitemens voilés; celle de Chéret, notamment, est toute en souplesses, en froissemens, en transparences, en plis et en replis. Ses femmes sont des fantômes, mais des fantômes palpitans; on les sentirait vivre en les touchant; ils vous laisseraient des parfums de chair amou-

reuse et des bruissemens de soie entre les doigts. Les femmes de Dudley-Hardy et de Greiffenhagen, tout en procédant de celles de Chéret, reproduisent surtout la marionnette anglaise, froide, ironique, à la fois frénétique et raide; elles doivent, quand elles remuent, claquer comme des poupées de bois. Aucun rapport non plus entre l'affiche anglaise et l'affiche américaine, ni entre l'affiche belge et l'affiche suisse, ni entre les « solferinos » de l'Italie et l' « omelette aux oranges » des Espagnols. Toutes ces annonces illustrées sont aussi diverses, aussi étrangères de ton, d'allure et d'esprit, que les physionomies, la langue, la société, les habitudes, l'atmosphère et l'architecture diffèrent de Berlin à Madrid, de Bruxelles à Constantinople et de Saint-Pétersbourg à Paris. Vous retrouverez exactement le même écart entre la chromolithographie qu'on placarde à Naples et celle qu'on placarde à la Haye, qu'entre les deux villes elles-mêmes, les costumes de leurs habitans et les fleurs de leurs jardins. Elles sont donc bien, en somme, des manifestations plutôt que des importations, et l'affiche d'art, malgré la nouveauté de son expansion, n'est pas un article-Paris, un article-Londres ou un article New-York, uniquement propagé par la mode, expédié ou reproduit partout, dans un courant de caprice et de curiosité, mais ne sortant pas, au fond, d'un besoin général. Elle est un résultat, une flore, et la poussée la plus puissante, la plus logique, dans laquelle se soit depuis longtemps formulée la vie. C'est bien une phase pittoresque répondant à une phase humaine.

III

Quand on aperçoit, dans les rues, les zigzags flamboyans des affiches de Chéret, de Bac, de Meunier, ou même de Dudley-Hardy, on ne peut guère ne pas se rappeler certains mots célèbres, dits à propos de Delacroix: le « balai ivre » et la « fanfare de couleurs ». Étaient-ils bien toujours justes, appliqués à son œuvre noble et hautaine, et ne devaient-ils pas plutôt convenir à l'affiche? N'est-ce pas elle qui donne rigoureusement, par la folie bien caractérisée des tons et des touches, par le retentissement de cymbales qu'elle est pour les yeux, l'impression d'une ivresse de sons joyeux et d'une peinture au balai? Et n'est-il même pas singulier que le phénomène souvent remarqué, au sujet des personnages de Balzac, se reproduise encore ici, et de façon presque identique? C'est surtout, en effet, comme on l'a observé, vingt ou trente ans après son apparition en personnages de romans, que l'humanité de la *Comédie Humaine* s'est pleinement réa-

lisée dans la vie, comme si la génération venue ensuite en était sortie, ou, ce qui est plus probable, comme si le romancier, en procédant à ses créations, n'avait pas cessé d'avoir la seconde vue de l'avenir, par la puissance même de la logique. Le cas de l'affiche, prévue ou produite par des appréciations qui l'ont précédée, est presque rigoureusement le même. Delacroix, dans ses tableaux achevés, ne peint pas avec le « balai ivre » qu'on lui voit à la main, et ses toiles ne font pas le tapage de musique foraine qu'on y entend, de même que la société de 1820 à 1850 ne montrait pas encore tout ce que Balzac y voyait déjà. Mais l'espèce d'enluminure volcanique, exprimée par la « fanfare » et le « balai », est venue depuis, avec l'affiche, exactement comme le monde imaginé ou deviné par Balzac s'est réalisé depuis ses romans. C'est la modernité du lendemain impliquée dans celle de la veille, et rien ne prouve mieux encore combien l'affiche a logiquement poussé de la vie moderne, combien elle en est la végétation naturelle.

Ces images d'un jour ou d'une heure, délavées par les averses, charbonnées par les gamins, brûlées par le soleil, et que d'autres ont quelquefois recouvertes avant même qu'elles n'aient séché, symbolisent, à un degré plus intense encore que la presse, la vie rapide, secouée et multiforme qui nous emporte. On mettait quinze jours, autrefois, pour aller de Paris à Lyon, avec des relais, des haltes, et toutes sortes d'incidens, de difficultés, ou même d'aventures de route. Un voyage à Rouen constituait un événement, et l'on s'embrassait alors avant de partir pour Toulouse, comme on s'embrasse aujourd'hui avant de partir pour la Chine. On avait sa fortune en biens sédentaires, en domaines tranquilles, qui prospéraient ou dépérissaient peu à peu, et dont le revenu ne pouvait avoir que des oscillations naturelles; on récoltait du blé, du vin, de l'huile, qui se retrouvaient tous les ans le même blé, le même vin et la même huile; on mettait plusieurs années à bâtir des maisons qui devaient durer plusieurs siècles; on s'écrivait de longues lettres, qui attendaient le courrier huit jours, et que le même courrier ne vous remettait qu'au bout de six semaines... Maintenant, on se couche le soir en sleeping-car à Paris, et l'on prend son chocolat le lendemain matin à Marseille; on repart après son dîner, on se retrouve chez soi après un nouveau somme, et l'on apprend, en rentrant, qu'on est ruiné ! On était millionnaire, mais en millions qui n'existaient pas, et l'on n'a plus que sa garde-robe, qu'on a même oublié de payer. On construit en trois mois des hôtels de carton-pierre qu'on revend avant d'avoir posé le toit; on s'écrit par dépêches,

on va donner une signature à New-York par le paquebot, on correspond par le tube, on cause par le téléphone, et l'on y surprend, sans le vouloir, en faisant une commande de champagne à une maison de vins, le secret d'un adultère qui se combine dans un bureau de poste... Cette vie-là, l'affiche en est le reflet continu, la réverbération incessante; elle s'y mêle en la reproduisant, et la reproduit en s'y mêlant, comme l'instabilité de l'eau reproduit, en y ajoutant, le tremblement des feuilles. Elle en emmagasine, pour les restituer en cris bizarres, avec des déformations de phonographe, non seulement la rapidité, mais l'acuité et la cruauté. Elle rend, par ses couleurs indéfinissables, ses tons pervers, son étrangeté, tout ce que cette vie renferme et donne, dans sa brièveté, de secousses détraquantes, de vanités intenses, de frénésies éphémères, d'efforts maladifs vers le soleil et le triomphe, destinés à la boue mélancolique du ruisseau. La vie passée était la vie forte et lente, dont l'expression naturelle se trouvait dans l'architecture, dans ces grandes choses de pierre qu'il fallait la pioche et le feu pour détruire; la vie actuelle est la vie fébrile et hachée, miroitante, multicolore, et se résume dans l'affiche posée le matin, déchirée le soir, vouée au tombereau municipal, et dans laquelle, pourtant, on met un art concentré.

Plus on compare ainsi la vie ancienne et celle d'à présent, plus on les retrouve l'une et l'autre, avec tous leurs caractères, même avec leur caractère moral, dans l'édifice et dans l'affiche. Le monument d'autrefois, avec tous les arts qu'il englobait, peinture, sculpture, ornementations et décorations de toutes sortes, relevait d'un art seigneurial, éminemment aristocratique ou dominateur, qui répondait au train social de l'époque. L'idée d'une autorité, de quelque chose de supérieur au peuple, de plus fort, de plus grand, d'autre que lui, se dégageait du château et de la cathédrale, et leurs masses ou leurs poèmes de pierre, malgré tout ce qui pouvait les égayer, ne parlaient guère à la foule que de son devoir social ou religieux; ils le lui imposaient par la sainteté, la puissance ou la majesté. Le peuple n'y trouvait que des exhortations à prier et des suggestions d'obéissance. L'église vous criait l'éternité de la religion, le palais la splendeur du prince, et l'individu, le sujet, se sentait ainsi écrasé par le poids et l'ampleur d'un intérêt divin ou royal auprès duquel le sien n'existait plus. L'affiche, au contraire, ne nous parle que de nous-mêmes, de nos plaisirs, de nos goûts, de nos intérêts, de notre alimentation, de notre santé, de notre vie. Elle ne nous dit pas : « Prie, obéis, sacrifie-toi, adore Dieu, crains le maître,

respecte le roi... » Elle nous chuchote : « Amuse-toi, soigne-toi, nourris-toi, va au théâtre, au bal, au concert, danse, lis des romans, bois de bonne bière, achète de bon bouillon, fume de bons cigares, mange de bon chocolat, fais ton carnaval, tiens-toi frais, beau, fort, dispos, plais aux femmes, teins-toi, peigne-toi, purge-toi, parfume-toi, veille à ton linge, à tes habits, à tes dents, à tes mains, et prends des pastilles, si tu t'enrhumes ! » N'est-ce pas ce que l'affiche d'art, du haut en bas des murs, et des vitres de tous les kiosques, nous répète sur tous les tons, par tous ses bariolages, toutes ses fantasmagories, et toutes ses Renommées à chignons jaunes qui distribuent leurs œillades en embouchant leurs trompettes ? Et n'est-ce pas là, en effet, l'art naturel et logique d'une époque d'individualisme et d'égoïsme à outrance ? N'est-ce pas bien là le monument moderne, le château de papier, la cathédrale de sensualité, où tout ce que nous avons en nous de culture et d'esthétique ne trouve plus à s'employer que dans l'exaltation du bien-être et le chatouillement des instincts ? Les architectes peuvent encore construire des églises, comme les professeurs de rhétorique peuvent encore faire des vers latins ! Ils composent, les uns et les autres, dans des langues mortes, et la véritable architecture, aujourd'hui, celle qui pousse de la vie ambiante et palpitante, c'est l'affiche, le pullulement de couleurs sous lequel disparaît le monument de pierre, comme les ruines sous la nature fourmillante ; c'est l'édifice instable, démoli tous les soirs, et reconstruit tous les matins, d'images voyantes et changeantes qui agacent et interpellent le passant, le flattent, le provoquent, lui rient, l'entraînent et le racolent.

Et ce triomphe du papier sur la pierre est si évident et si normal, que les architectes eux-mêmes, dans les gares de chemin de fer, les magasins, les hôtels, les théâtres et les expositions, ne font plus guère que de l'affiche. Ils font de l'affiche en pierre, en fer, en stuc, en plâtre, en marbre, mais de l'affiche. La Tour Eiffel ? Affiche ! Immense et colossale réclame de la serrurerie ! Et les dômes, les façades, les verrières, les galeries, les pavillons des expositions universelles ? Affiches ! Monstrueuses et somptueuses affiches ! Ce sont les mêmes bariolages, les mêmes violences fantasques, les mêmes effets de cauchemars folâtres et multicolores, aboutissant aux mêmes excitations à boire, à manger, à aimer, à danser, à se divertir, à se parer, à s'habiller, et à se déshabiller ! Et c'est aussi la même destinée d'un jour ! Nous en sommes arrivés à construire et à démolir nos palais, comme nous collons et comme nous enlevons nos affiches. L'âme moderne est si bien dans la mobilité et le caprice, que la pierre et

le fer eux-mêmes en sont devenus éphémères, et se changent en chiffons, tout pierre et tout fer qu'ils sont, tant la matière est ce que la fait l'esprit, et tant l'esprit actuel est le vertige et le bouleversement.

IV

Le résultat nécessaire de cet art mobile et dégénéré est, comme on le conçoit facilement, une démoralisation spéciale, mécanique, et comme à coups d'images de cinématographe. Feuilletez bien les affiches des collections, examinez bien celles des rues, et vous ne trouverez jamais, ni sur un mur, ni chez un amateur, une belle affiche « morale », dont l'effet soit l'exaltation d'un sentiment noble. Vous en verrez d'admirables qui annoncent des pétroles, des pâtes dentifrices, des cacaos, des cirages, des bals masqués, des bastringues, des tripots, des cabarets, ou des réunions révolutionnaires, des meetings de revendication ou d'indignation; vous n'en découvrirez pas une qui vous recommande une bonne action, un sacrifice élevé, ou vous inspire la sagesse. Ou bien l'affiche est une œuvre d'art, et s'adressera toujours, alors, à un appétit, à un goût, à un besoin de bien-être ou de plaisir, à un instinct de révolte, à un vice. Ou bien elle s'adressera à l'esprit de soumission, de travail, de religion, de dévouement, d'oubli de soi-même, et ne sera plus, en ce cas, qu'un barbouillage attristant. La belle affiche, excitante ou licencieuse, se voit partout; la belle affiche, pudique ou chaste, ne se voit nulle part. La belle affiche frivole fourmille; la belle affiche grave est à trouver. La belle affiche anti-sociale existe; la belle affiche conservatrice n'existe pas.

La morale, en somme, n'est donc jamais où est l'art, l'art n'est jamais où est la morale; et rien ne détermine mieux le caractère de l'affiche. Il y a une logique nécessaire à laquelle une œuvre d'art, quelle qu'elle soit, ne peut pas manquer. A la condition d'en user avec bonheur, l'artiste a toutes les libertés, sauf une seule, celle de se mettre en contradiction avec son principe, et d'oublier sa raison d'être. S'il est dans la fantaisie et la féerie, il ne doit pas cesser de s'y maintenir, même quand il semble en sortir, et, plus il y mettra de logique, plus son art y prendra d'intensité. Il peut éclairer ses toiles comme bon lui semble, et voir bleu, vert, jaune, gris, noir, clair, sombre, selon son œil; qu'il reste dans la loi des atmosphères qu'il imagine, et ses visions les moins réelles produiront les plus surprenans effets de réalité. Les déformations les plus insensées lui sont permises, pourvu qu'il

demeure logique dans l'insanité, et l'affiche, en raison même de cette logique, de cette harmonie entre le principe et son but, n'est pas, et ne peut pas être morale. Née de l'individualisme, de tout ce qui en découle d'appétits, d'égoïsmes, d'exigences, de caprices, de sensualité, de besoin de jouir, d'effroi de souffrir, de néant intellectuel, de futilité, de culte aigu de soi-même, de mépris ennuyé pour tout ce qui n'est pas soi, elle doit logiquement reproduire et rendre tout cela. Son fond est là, son âme est là, et elle ne sera de l'art qu'en se conformant à son âme et à son fond; elle ne tentera même les esprits véritablement artistes qu'en cela, et jamais dans le contraire, qu'elle ne rendra jamais. Qu'elle nous annonce un savon, une brasserie, une poudre de riz, une coiffure, une pommade, un rasoir, ou un appel à l'insurrection, et elle sera de l'Art! Qu'elle nous parle de la patrie, de Dieu, de l'obéissance aux lois, et elle n'en sera plus! Elle est le contraire exact de l'édifice, et il se produit logiquement pour elle le contraire de ce qui se produit pour lui. Nous ne connaissons pas, en réalité, de beaux théâtres, de belles gares de chemin de fer, de belles expositions universelles et de beaux casinos, c'est-à-dire de beaux édifices industriels ou futiles, et il n'existe, au contraire, de bonnes affiches, que dans le domaine de la futilité, de l'industrie ou de la révolution.

Ainsi, en dehors de l'image aimable, qui éclaire nos rues de caprice et de joie pimpante, l'affiche d'art ne peut rien pour le bien, et peut tout pour le mal. Elle n'engagera jamais à respecter les femmes, les lois, l'autorité, la famille, la religion, la propriété, la justice, et tout ce que toute morale engage à respecter, mais poussera tout naturellement à le violer. Vous figurez-vous le bon citoyen, le bon père de famille, le bon mari, le bon pauvre, le bon riche, et le bon ouvrier, tirés en quatre couleurs, et collés sur nos murailles, entre une fille à bicyclette, une eau de Jouvence et un pitre éclatant de rire? Mais voyez la moindre annonce de ménage, de droguerie ou de parfumerie! Comme le placard, ici, devient tout de suite saisissant! Comme on y retrouve bien la descente de courtille et l'étourdissement de bal masqué, l'espèce de danse équivoque et bousculée qu'est la partie brillante, ou pressée de l'être, de la Société! Comme toutes ces figures de carnaval et de bamboche, et tous ces décolletages de plages galantes ou de cabinets particuliers, triomphent bien par leur folie même et leur gaîté de corrosion, sous le ruissellement des lumières exaspérées! Quelle trépidation, quelle titillation de couleurs perpétuelle, accomplissant bien leur fonction trépidante et titillante! Quelle jolie et chatoyante séduction vous invitant à chaque pas à jouir de

quelque chose de nouveau, et comme la rapidité même avec laquelle l'affiche apparaît et disparaît, pour s'en aller en lambeaux, sous le piétinement et dans la hâte des passans, ajoute encore à ce qu'elle a déjà de corrupteur et de corrompu! Et ne devinons-nous pas aussi le parti qu'on pourra tirer des procédés mêmes de Chéret, pour mener à l'assaut du paradis social, le grand déchaînement des misérables! On ne voit pas la vertu, la chasteté, le renoncement, la probité et la sagesse en affiches, mais on y voit fort bien le viol et le pillage. Et l'affiche démagogique, chatouillant la férocité, montrant du rouge à la brute, aura son heure. L'affiche détruit, et ne peut que détruire. Elle détruit déjà comme le plaisir, et détruira comme la fureur. Elle nous annonce les joies nocturnes? Elle nous annoncera celles du « Grand Soir ». Paul Bourget raconte l'histoire d'une fille de brasserie, une certaine « Nini-Pétrole », qui s'était faite infirmière sous la Commune, et fusillait les prêtres rue Cujas. L'affiche ressemble à cette fille. Elle en est à la brasserie; nous la verrons rue Cujas.

V

On a souvent remarqué le caractère scandaleux de l'affiche. La fille sous les armes, battant le pavé ou dansant le cancan, en est le thème privilégié. Qu'on veuille nous écouler une pâte épilatoire ou un reconstituant, on nous les fait toujours annoncer par elle; elle achalande la boutique, et l'on ne sait même plus trop ce qu'elle y vend. L'art mural, toutefois, il faut bien le dire, a toujours eu ce côté licencieux, même aux époques de compression et d'autorité. Les indescriptibles fourmillemens de moines vicieux, de nonnes, de sorciers, de diables et de boucs, fouillés dans les vieux monumens, nous prouvent à quelle luxuriance de lubricité fantaisiste et décorative se livraient les artistes et les ouvriers chargés d'ornementer les graves édifices. On y retrouve toutes les imaginations de l'éternelle perversité, et l'affiche, ici, continue la tradition, et ne la continue même qu'en la gazant. Le mur, comme le latin, brave l'honnêteté, et la muraille moderne la brave à sa façon. Les anciennes sorcières des vieux bas-reliefs ont quitté les vieux chapiteaux et les vieux portails, passé chez la modiste et la lingère, mis des chapeaux à plumes et des peignoirs transparens, changé leur manche à balai en éventail, et sauté, ainsi transformées, dans les fulgurans chromos où elles nous engagent à acheter les élixirs de jeunesse qui les ont elles-mêmes rajeunies. Ève, si souvent aperçue dans les antiques vignettes de pierre de nos cathédrales, a ressuscité sur les kiosques, dans de

joyeuses descendantes un peu moins déshabillées qu'elle, mais tout aussi tentatrices, et qui ont d'innombrables variétés de pommes à nous offrir.

Une différence énorme, cependant, n'en existe pas moins entre l'immoralité murale d'autrefois et celle d'à présent. Lorsque l'ancien bas-relief est obscène, il l'est crûment, avec quelque chose de naturel et de barbare, ou de naturien et de mythologique. C'est une fantaisie impudique, étalée en toute nudité, mais n'allant pas plus loin que la fantaisie pour la fantaisie et la nudité pour la nudité. C'est l'impudeur animale interprétée par l'impudeur artiste. L'affiche est tout autre chose, et son impudeur, à elle, est savante, systématique, calculée, dosée, commerciale; c'est une impudeur de profession, qui se gouverne et se mesure selon les exigences et les roueries d'un métier; c'est l'impudeur de la prostitution. Cette femme agile et preste de l'annonce, qui se déshabille ou se rhabille à volonté, s'emmitouffle de fourrures ou nous montre ses épaules, et se détaille avec tant de science, sous tous ces effets de lumière ou de coups de vent, cette jolie femme-là ne fait pas tout cela pour son plaisir, comme la bonne dame sans malice des chapiteaux, mais dans une intention, pour la galerie, pour la rue, pour le fils de famille qui va passer, ou le vieux monsieur qui la regarde. Elle nous appelle, nous cligne de l'œil, se déhanche, rit, trottine et se démène pour qu'on la suive. Elle *fait le mur*, et nous guette pour nous dévaliser. Le naïf bas-relief, lui, se perd dans l'ombre et le gris de la pierre; il a peur du jour. L'insolente affiche, au contraire, est équipée pour la guerre, harnachée pour le trottoir, parée pour la promenade ou le théâtre, et sa nudité même, quand elle est nue, est une nudité composée, fardée, blanchie, une nudité maquillée. C'est une cabotine et une créature qui est là pour « faire ses affaires », et qui, en cela encore, résume bien son temps. Prostitution et cabotinage, toute l'époque est là, et c'est bien aussi l'esprit de l'affiche. Vous apercevez une almée de Montmartre ou de Batignolles danser et se tortiller sous des tuniques lumineuses, comme réclame au meilleur remède contre la dyspepsie ou le coryza? Ce n'est pas là seulement l'annonce d'un remède, mais l'incarnation même du peuple qui en a besoin.

Et voyez où se manifestent le caractère destructeur et la dissolvance naturelle de l'affiche! Les sculptures plus ou moins cyniques des églises ou des palais ont-elles vraiment jamais corrompu quelqu'un? En quoi l'ouvrier ou l'enfant qui passent sont-ils démoralisés par les joyeux chèvrepieds qui gambadent dans les frises du Louvre, et de quelles distractions les mystères sati-

riques de Notre-Dame troublent-ils la piété, depuis huit cents ans qu'elle prie et médite à côté d'eux? Imaginez, cependant, une affiche qui reproduirait sur un mur, avec la brutalité de sa couleur, l'équivalent de ces images, et figurez-vous le scandale! Les moindres légèretés prennent plus de valeur dans le coloriage de l'affiche, que les scènes de bas-reliefs les plus grossières dans l'ordonnance et la pierre du monument. Les images les plus lubriques se perdent et s'épurent dans la puissance générale de l'édifice, et n'en dérangent pas plus la majesté que les grouillemens de crabes et de poulpes ne dérangent celle de la mer. La silhouette d'une belle ligne de pierre est si noble qu'elle transfigure tout dans sa noblesse, et le placard mural, au contraire, est si bien la langue naturelle des excitations inférieures, que les plus faibles audaces, les ambiguïtés les plus vagues, y produisent tout de suite d'extraordinaires effets d'ébranlement. La ligne est le dernier mot de l'âme, la couleur celui de la sensualité, et cette pensée d'Eugène Delacroix, le peintre du « balai ivre », vous revient ici d'elle-même à la mémoire : « L'architecture est l'idéal même; tout est idéalisé par l'homme. La ligne droite elle-même est de son invention, *car elle n'est nulle part dans la nature.* »

Et l'affiche? D'où vient-elle? Où la retrouve-t-on? Elle ne relève même pas de la nature; tout y est pris dans la dépravation.

VI

Singulier état d'imagination, et singulière atmosphère morale, que ceux où nous maintient ainsi l'affiche! La foule, avec elle, et ceux-là mêmes, ceux-là surtout, dont les impressions sont les plus vives, la femme, l'enfant, la jeune fille, demeurent dans une continuelle vision de café-concert et de jardin de nuit. De même que l'homme de mer et l'homme des champs, tout en devenant insensibles au pittoresque de leurs milieux, n'en reçoivent pas moins une certaine façon de penser et d'être, de même l'habitant des grandes villes finit, tout en s'en blasant, par prendre pour âme quelque chose de ces éternelles images de prostitution et de chahut. L'habitant de Paris porte en lui comme un perpétuel « Moulin Rouge » intérieur. Quels que soient l'endroit ou la circonstance où nous puissions nous trouver, nous avons toujours un peu de la poussière des Folies-Bergère à nos semelles, comme les Persans ont toujours un peu du sol de la Perse dans leurs chaussures. Étudiez bien les gens du peuple, les mondains, les mondaines, les bourgeois, les artistes, les commerçans, et vous remarquerez chez tous, avec la différence que comportera leur

rang, l'esprit, les goûts, les préoccupations, la tenue, les façons ou la moralité de gens pour qui il est aussi normal de ne jamais regarder un mur sans y voir danser des filles, qu'il est naturel pour le paysan d'avoir continuellement ses bêtes et son fumier sous les yeux. Est-ce là un état d'esprit supérieur? On pourrait en imaginer de plus nobles. Ce n'est pas le culte et le goût de la beauté physique comme ils existaient chez les anciens, sous un Phidias ou un Apelles; ce n'est pas non plus le grand courant d'art de l'Italie à l'époque d'un Titien ou d'un Raphaël, mais simplement une habitude d'équivoque, de scandale, de retroussement, de sous-entendus, de dessous, de vice, et de vice vénal et public. C'est un état d'esprit de mauvais lieu et de pornographie. Et, ce qui distingue encore ici l'affiche, c'est qu'elle ne me propose pas tout cela plus ou moins persuasivement, mais me l'impose. Je lis un livre si je le veux bien; je vais voir un tableau s'il me plaît d'y aller; je n'achète pas mon journal malgré moi. Mais l'affiche? Je la vois, même si je ne veux pas la voir. Que cela me froisse ou me convienne, il faut que je la subisse. Elle outrage mes délicatesses, mes convictions, ma religion, mon goût? Elle s'en moque, et m'entre dans les yeux! Et pour m'inoculer l'esprit de beuglant, de casino, de lupanar, d'avilissement, de décomposition. C'est cela que je suis obligé de respirer, et qu'on m'introduit de force dans le sang! Et non seulement à moi, mais à la femme, à la jeune fille, à l'enfant qui apprend ses lettres, et dont l'œil ne lit encore que l'image.

L'excuse de l'affiche, c'est qu'elle est elle-même un effet. Elle est comme ces fleurs des pays insalubres, qui, en donnant la fièvre, exhalent ce qu'elles ont puisé du sol. Elle rend à la société ce qu'elle en reçoit. Et puis, quel art original, vraiment et spontanément moderne! Art morbide, pervers, pestilentiel, paludéen, mais art quand même, contrairement à la pornographie littéraire que nous avons vue pousser à côté, et dont les excentricités fétides ou les préciosités aphasiques n'ont jamais été que du faux art. Dans tout ce torrent de productions gomorrhéennes, ou pseudo-gomorrhéennes, dont on nous inonde depuis vingt ans, et qui semblent toutes sorties d'un grand cénacle de confection, je remarque surtout une intarissable indécence industrielle, tandis que je sens une sève et une sincérité dans l'affiche. Elle a vraiment lâché sur le monde toute une horde ailée d'incendiaires *Marseillaises* de joie et de vice. Elle est vraiment une flamme de perdition. J'y vois vraiment l'art de Gomorrhe.

La conclusion, ou les conclusions, — car il pourrait y en avoir beaucoup, — ne se tirent-elles pas maintenant d'elles-mêmes?

Au point de vue d'une certaine morale permanente et d'un certain esprit de conservation nécessaire, l'affiche, telle qu'elle fleurit aujourd'hui sur nos murs, est un redoutable agent de perversion. Exaltante pour tout ce qui est frivolité et sensualité, dissolvante de toute idée haute, de tout sentiment fort, elle agit en même temps avec une insolence et un tapage despotiques, à la façon d'un étendard ou d'un tocsin, à la vue ou au son desquels on n'est pas libre d'échapper. Le musée secret tiré de son secret, colorié à l'usage du peuple, devenu musée de plein air, et placardé sur les murs! Voilà ce que finira peut-être par nous donner l'affiche, et c'est peut-être là, vers cette abolition totale de la pudeur, que nous roulons un peu tous les jours. C'est peut-être cette chute cabriolante, dans l'étourdissement d'une prostitution générale, que nous pouvons déjà lire dans le grimaçant et fatidique bariolage de nos maisons. Transportez-vous à mille ou deux mille ans dans l'avenir, et supposez un de nos coins de rue retrouvé avec ses affiches. Quel enfantillage deviendrait déjà la légende du mur de Balthazar, auprès de certains pans de murailles parisiennes simplement barbouillées de certaines annonces! Et combien aussi n'est-il pas vrai que les seuls arts réellement vivans, les seuls destinés à rester les témoins d'un temps, sont les arts véritablement sortis de la sève et du fond de ce temps. L'affiche, à cet égard, sort du nôtre comme le Parthénon est sorti de la Grèce, et comme les cathédrales sont sorties du moyen âge. Ce coloriage, jeté sur un papier volant, résume aussi complètement, aussi mystérieusement le monde moderne, que les enluminures des vieux portails, solidement fixées sur la pierre, en résument un autre. Triomphante, exultante, brossée, placardée, déchirée en quelques heures, et nous minant continuellement le cœur et l'âme par sa vibrante futilité, l'affiche est bien l'art, et presque le seul art, de cet âge de fièvre et de rire, de lutte, de ruine, d'électricité et d'oubli. Il n'en restera rien? Sans aucun doute! Mais que restera-t-il aussi un jour des plus indestructibles pyramides? Vus d'une certaine hauteur, l'éternel et l'éphémère ne se distinguent plus, et la pierre et le papier se confondent dans l'infini.

MAURICE TALMEYR.

UN LIVRE NOUVEAU

SUR L'ISLAMISME

Le premier devoir d'une nation qui fait gloire de posséder des colonies est de se dépouiller de ses préventions naturelles contre les peuples dont les mœurs, les coutumes, les croyances diffèrent des siennes. Elle ne réussira à les gouverner qu'à la condition de se familiariser avec leurs idées et leurs habitudes d'esprit, d'admettre les diversités de la vie et de l'âme humaine, de se convaincre que tous les cerveaux ne sont pas faits comme les nôtres, que tout ce qui nous étonne n'est pas nécessairement absurde, qu'il y a souvent une raison cachée dans les déraisons apparentes qui nous choquent. Un peuple colonisateur doit apprendre à sortir de sa peau pour entrer dans celle des autres, se donner la peine de savoir ce qui peut bien se passer dans la tête d'un Annamite, d'un Malgache ou d'un Haoussa, se défaire de ses ignorances et de ses sots dédains.

La France possède aujourd'hui en Afrique un empire musulman qu'elle se promet d'agrandir encore; il lui importe de se mettre en règle avec Mahomet, de savoir exactement ce qu'elle doit attendre, espérer ou craindre de lui, de régler là-dessus sa conduite et sa politique africaine. Le prophète a trouvé plus d'une fois en Europe des juges impartiaux et même des amis sympathiques, tels qu'un Anglais, M. Bosworth Smith, qui affirmait naguère « que, si les musulmans ont beaucoup à apprendre des chrétiens, tout en restant musulmans, les chrétiens ont de leur côté plus d'une leçon à recevoir des musulmans et qu'ils n'en seront que meilleurs chrétiens. » Mais ce n'est pas sur ce ton qu'on parle habituellement de l'islamisme. Les chroniqueurs du moyen âge le traitaient « de foi de chameaux et de buffles ou de religion de pourceaux. » Nous sommes devenus plus polis, nous ne sommes pas toujours plus équitables.

Le célèbre voyageur allemand M. Gerhard Rohlfs, mort depuis peu,

a fait, dans son *Voyage de Tripoli à l'oasis de Kufra*, un effroyable portrait des mahométans, quoiqu'il en eût rencontré en chemin de fort honnêtes et fort hospitaliers, et il engageait charitablement la France à exterminer « ces intrus asiatiques, ces brigands sémites, qui viennent du désert et sont dignes d'y retourner. » Comme M. Rohlfs, Renan s'est montré fort dur pour Mahomet et ses fidèles, il s'est départi à leur égard de son aménité accoutumée. Il estimait que l'Islam est l'irréconciliable ennemi de toute vraie civilisation, que l'Europe devrait se coaliser pour l'anéantir, qu'au surplus ce serait chose facile, que cette religion se décompose à vue d'œil, que sa dernière heure est proche. Ce grand penseur ne pouvait que détester et mépriser une doctrine dont le fondateur a été qualifié par un orientaliste allemand « de prophète des illettrés. » On n'est pas tenu d'aimer les illettrés et leurs prophètes ; mais on est tenu de leur rendre justice et de reconnaître que la terre et le soleil ont été faits pour eux aussi bien que pour les grands savans et les plus illustres mandarins.

Dans un livre récemment paru, M. le comte Henry de Castries a vengé l'islamisme des injures de M. Rohlfs et des mépris de l'auteur de la *Vie de Jésus* (1). En signalant à mon attention ce livre aussi captivant qu'instructif, l'aimable et savant secrétaire de la Société de géographie, M. Charles Maunoir, le définissait « un sourire de la Croix au Croissant. » Dans le chapitre de ses *Confessions* où il raconte son séjour à Venise, Rousseau nous dit qu'il avait apporté de Paris les préjugés qu'on avait dans ce pays-là contre la musique italienne, mais qu'il avait reçu de la nature cette sensibilité de tact contre laquelle les préjugés ne tiennent pas. Je soupçonne M. de Castries d'avoir apporté à Alger les préjugés qu'on peut avoir dans le faubourg Saint-Germain contre l'islamisme ; ils ont fondu bien vite au soleil de l'Afrique.

Je crois savoir que nommé, sans qu'il l'eût demandé ni désiré, lieutenant au 1er régiment de tirailleurs algériens, à peine eut-il débarqué, il subit la séduction du pays arabe, dont il se promit aussitôt d'étudier la langue, la religion, l'histoire, la géographie. L'amour fait des miracles ; le sien le rendit topographe, au grand étonnement de ceux qui, à Saint-Cyr, l'avaient vu pâlir sur sa planchette. Détaché durant sept années, de 1874 à 1880, dans le service des affaires indigènes, il eut toujours à commander les tribus sahariennes, qu'il suivait dans leur migration hivernale. On l'expédia en 1880 dans le Sud oranais, pour surveiller la région des Ksours. En 1881, la connaissance qu'il avait acquise du pays et des indigènes le fit attacher à l'état-major du général Delebecque, commandant la colonne d'opération. On lui confia la direction d'une brigade topographique, chargée non seulement de reconnaître les itinéraires des colonnes, mais de dresser la carte de la

(1) *L'Islam, impressions et études*, par le comte Henry de Castries. Paris, 1896. Armand Colin et Cie, éditeurs.

région. En 1887, il fut dépêché en mission au Maroc pour remettre au sultan une carte de ses États en arabe, et il profita de l'occasion pour voir beaucoup de choses qu'on n'avait pas vues avant lui. On conviendra qu'ayant étudié, médité son sujet sur place, personne n'était plus autorisé que lui à dire son mot sur l'islamisme. Son livre, qui est une réhabilitation documentée de la religion du prophète, a la valeur d'un témoignage. Il a longtemps vécu auprès d'elle et avec elle, et quoique vivre avec les gens nous rende d'ordinaire plus sensible à leurs défauts qu'à leurs qualités, les qualités lui ont paru si séduisantes qu'il a fait grâce aux défauts.

Il a raconté d'une manière charmante la première impression qui décida de lui et de ses sentimens pour l'Islam. Ce fut dans le Sahara de la province d'Oran, entre Zergoum et Segguer, que son cœur parla et qu'il trouva son chemin de Damas : — « Derrière moi, trente superbes cavaliers de la tribu des Oulad Yagoub marchaient en groupe confus, l'ardeur de leurs montures rendant tout alignement impossible... Un peu en avant, monté sur une jument blanche qui énervait nos chevaux, un troubadour excitait l'enthousiasme du goum par une improvisation dont mon éloge faisait en partie les frais. J'étais pour ces cavaliers un véritable sultan, et ils rivalisaient à mon égard de ces prévenances serviles dont l'Orient a le secret. »

Les vers du troubadour disaient : « Sa tente est illustre en France. Vois les sentinelles chrétiennes le saluer au passage... Aïcha, belle comme la lune au quatorzième jour, aux sourcils arqués, est venue dans sa tente la nuit passée ; nous avons entendu le cliquetis de ses khelkhal. Dénouez votre ceinture, ô fraîcheur de mon œil ! Objet d'amour, la femme à la ceinture dénouée ! Objet d'horreur, le cheval à la sangle lâche ! Le cavalier dont la selle tourne pendant le combat ne revoit plus sa maîtresse aimée. » Le jeune sultan avait vingt-cinq ans ; il se sentait comme exalté par une belle et lumineuse journée d'hiver saharien, et les parfums capiteux de l'armoise l'enivraient. A toutes ces sensations s'en mêlait une autre plus voluptueuse : il rêvait à cette Aïcha imaginaire, aux sourcils arqués, dont il n'avait jamais dénoué la ceinture. Tout à coup l'improvisateur interrompit son chant, et s'étant retourné, cria d'une voix grave : « Maître, c'est l'heure de *l'asser*. » Ce qui signifiait : « L'heure de la prière commune a sonné. »

Aussitôt, sans en demander la permission à leur chef, tous les cavaliers mirent pied à terre, pour rendre leurs hommages à un plus grand maître que lui, au sultan d'en haut. Près d'eux, leurs chevaux, dont la bride traînait, subitement calmés, semblaient respecter leurs adorations et leur prière : — « Je m'éloignai, j'aurais voulu rentrer sous terre. Je voyais les amples burnous s'incliner tous à la fois dans un geste superbe aux prostrations rituelles. J'entendais, revenant sur un ton plus élevé, l'invocation : « *Allah akber*, Dieu est grand ! » Et cet

attribut de la divinité prenait dans mon esprit un sens que toutes les démonstrations métaphysiques des théodicées n'avaient jamais réussi à lui donner. J'étais en proie à un malaise indicible, fait de honte et de colère. Je sentais que, dans ce moment de la prière, ces cavaliers arabes si serviles tout à l'heure avaient conscience qu'ils reprenaient sur moi leur supériorité. J'aurais voulu leur crier que, moi aussi, je croyais, que je savais prier, que je savais adorer. »

Il comparait ces hommes majestueusement drapés dans leurs vêtemens de laine au Français qui les commandait, son uniforme étriqué à leurs amples burnous qui semblaient s'harmoniser avec l'immensité du désert, la noblesse de leur attitude à son air de confusion et d'embarras, la fausse pudeur d'une foi qui se ménage et se cache à la courageuse certitude d'une piété fière de se prosterner à la face du soleil. Il les trouvait très grands, il se sentait très petit, et soudain la solennelle prédiction de la Genèse lui revint à la mémoire : « Que Dieu habite la tente de Sem! Que Dieu donne l'étendue à Japhet! » — « Ils étaient bien là face à face les descendans des deux fils de Noé : eux, les fils de Sem, fiers de leur foi, adorant le Dieu de leurs pères, le Dieu qui avait visité la tente d'Abraham; moi, l'aryen, fils de Japhet, celui qui s'étend par la conquête... Il me semblait que dans cette vie nomade du désert, j'avais réellement vu, pour la première fois, des hommes rendre hommage à la divinité. Ma pensée se reportait à ces temples chrétiens où le plus souvent les femmes seules sont en prière, et l'indignation me venait contre cette irréligion des hommes d'Occident. »

Il rêva dès lors d'écrire un livre intitulé : *le Génie de l'Islamisme*. Il ne l'a pas écrit; il s'est défié de ses premières impressions, il a attendu pour prendre la plume d'avoir achevé ses études. Le livre qu'il nous a donné est l'œuvre d'un esprit mûr, qui a beaucoup médité et réfléchi. Il pourrait se faire toutefois, et il s'y attend, que tel orientaliste de cabinet, qui n'a jamais vécu dans le monde musulman, et qui fait peu de cas des impressions, n'en ayant jamais eu, le traitât dédaigneusement « d'arabisant d'Algérie », et relevât dans son précieux petit volume quelques assertions contestables.

Peut-être lui reprochera-t-on d'avoir avancé que Mahomet tira tout de son fonds, d'avoir fait une trop grande part à son inspiration personnelle. Il faut avouer que l'islamisme a tous les caractères d'une religion syncrétique, dont le fondateur emprunta aux juifs le principe de l'unité absolue de Dieu, au christianisme le dogme de l'immortalité de l'âme. Sans le traiter, comme on l'a fait, de plagiaire ou de « prophète pillard », on peut admettre qu'il s'appropria les doctrines qui répondaient aux besoins de son âme, qu'il a pris son bien où il l'a trouvé. Quelques savans affirment que plus de mille ans avant l'hégire, des tribus de race israélite s'établirent en Arabie, que leurs colonies

s'augmentèrent sans cesse par de nouvelles émigrations, qu'au temps de Mahomet les Juifs étaient tout-puissans à Médine (1). M. de Castries allègue que Mahomet était un illettré, qu'il n'a jamais lu la Bible, qu'il n'a pu s'instruire qu'en conversant avec lui-même. Mais M. de Castries sait mieux que nous que l'Orient est le pays de la transmission orale, que la parole y a des ailes. Le rhapsode de génie qui, s'inspirant de ballades populaires, composa l'*Iliade* et l'*Odyssée*, ne savait ni lire ni écrire ; il savait cependant tout ce qu'on pouvait savoir de son temps, et ses poèmes sont comme une encyclopédie de la Grèce primitive.

Peut-être aussi accusera-t-on M. de Castries d'être parfois un commentateur aussi complaisant qu'ingénieux. On le chicanera, j'en suis certain, sur le sens symbolique qu'il prête au paradis musulman, aux voluptés charnelles promises aux croyans par le Prophète. Croirons-nous que ces jardins de délices, où jaillissent des sources vives, que ces belles filles aux seins arrondis et aux grands yeux noirs, enfermées dans des pavillons et pareilles à des perles soigneusement cachées, ne soient que des emblèmes des félicités spirituelles et de la vision béatifique? A la vérité, il est écrit dans le Coran « que Dieu ne rougit pas d'offrir en parabole jusqu'à un moucheron, que ceux dont le cœur dévie de la vraie route courent après la métaphore. » Mais la plupart des hommes courent après la métaphore, et Mahomet ne s'est point soucié de les faire revenir de leur erreur ; il ne les a point avertis qu'il s'était accommodé à la grossièreté de leurs pensées en matérialisant des joies mystiques par des images terrestres, que les vierges célestes n'ont pas des seins arrondis, que les houris sont des idées. Il nous a laissés libres d'en penser ce qu'il nous plairait, et c'est le cas de dire que qui ne dit mot consent.

L'originalité de l'islamisme n'est pas dans le dogme, mais dans la personne du fondateur, qui seul entre tous les législateurs religieux, ne s'est point donné pour un Dieu, pour un être surnaturel, pour un thaumaturge, ni même pour un saint, pour un impeccable. La miséricorde divine à laquelle il recommandait ses frères lui était nécessaire comme à eux, et il l'implorait pour lui-même. Il a toujours déclaré qu'il n'était qu'un homme, que son seul privilège était sa mission prophétique et les communications qu'il avait reçues du ciel pour le bien de son peuple. M. de Castries en convient, Mahomet, qui avait de la divinité une conception si élevée, n'avait qu'une médiocre idée de l'humanité, et il faisait une large part à ses faiblesses et à ses passions. Il n'a point entendu créer une de ces religions idéalistes qui commandent à l'homme de violenter sa nature, de devenir un homme nouveau. Il aurait cru blasphémer s'il avait dit : « Soyez parfaits comme votre père qui est aux cieux. » Nous ne sommes qu'une vile poussière ; notre néant pré-

(1) *Babylonierthum, Judenthum und Christenthum*, von Dr Adolf Wahrmund. Leipzig, 1882, p. 228.

tendra-t-il s'égaler à Dieu par ses vertus? Il n'a pas dit non plus : « Si votre œil, si votre main sont pour vous des occasions de chute, arrachez-les. » Il n'a pas dit : « Aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs ; ne vous mettez pas en souci du lendemain ; portez votre croix et donnez votre bien aux pauvres. » Il dit : « Donnez aux nécessiteux une notable portion de votre revenu ; on s'enrichit en faisant l'aumône. »

Ce prophète, qui n'était et ne voulait être qu'un homme, s'est proposé d'instituer une religion qui servît à maintenir les hommes dans l'ordre, à leur faire mériter les miséricordes de Dieu par l'acquiescement à certaines formules, par des actes intérieurs et par de bonnes actions, par la prière, les dévotions, les observances. Aussi l'islamisme est peut-être la seule religion de la terre qui puisse être pratiquée exactement et à la lettre, sans recourir aux accommodemens, à la distinction subtile des préceptes et des conseils. Faite pour une race chez qui les appétits des sens et le penchant sexuel sont très forts, elle n'a eu garde de lui proposer une perfection chimérique, de lui prêcher des vertus surhumaines. Partant, il est permis de croire que le bonheur qu'elle lui promet dans une autre vie n'a rien non plus qui surpasse la nature, et comme le dit si bien M. de Castries, « la possession de deux êtres l'un par l'autre donnera toujours à nos esprits, si spiritualisés qu'ils puissent être, l'image la plus rapprochée de la jouissance infinie. »

Mais il faut ajouter que dans la pensée du Prophète les joies de la chair n'excluent point celles de l'esprit. « Dieu a promis aux croyans, hommes et femmes, lit-on dans le Coran, des jardins arrosés par des cours d'eau ; mais la satisfaction de Dieu est quelque chose de plus grand encore ; c'est un bonheur immense. » M. de Castries cite ce mot d'un pieux musulman, Cheik-el-Alem : « Le paradis, Seigneur, n'est souhaitable que parce qu'on vous y voit, car sans l'éclat de votre beauté il nous serait ennuyeux. » Un autre disait : « Ah ! Seigneur, faites de moi tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je ne sois jamais séparé de vous... Cent mille morts les plus cruelles se peuvent souffrir, car elles n'ont rien de si terrible que la privation de votre divine face... Votre absence est ce qui cause tous les maux de l'enfer. » On croit lire l'*Imitation*. Des houris et des joies mystiques, le paradis de Mahomet n'est fermé à aucun genre de félicité. Il avouait lui-même avec candeur qu'il aimait trois choses en ce monde, les femmes, les parfums, mais par-dessus tout la prière. Il disait aussi, s'il en faut croire la tradition, que la jouissance des femmes le rendait plus fervent à l'oraison. Ses fidèles trouveront dans le paradis qu'il leur ouvre et des parfums suaves et des femmes exquises et des prières plus fraîches que la rosée, plus douces que le miel. L'islamisme est en quelque sorte une religion à hauteur d'appui ou, pour mieux dire, à hauteur d'homme ; c'est ce qui lui attire les mépris des idéalistes, mais c'est aussi ce qui fait sa force. Cet

habit va si bien à une grande partie de l'humanité que, ne l'eût-elle porté qu'un jour durant, elle n'en veut plus changer.

De quelque manière qu'on apprécie ou qu'on juge la religion du Prophète, il est un point qu'il faut accorder sans réserve à M. de Castries et une vérité dont il importe de nous bien pénétrer : nous ne saurions trop nous persuader que l'islamisme est une puissance avec laquelle il faut compter. Renan se plaisait à croire à son irrémédiable décadence, et M. Barthélemy Saint-Hilaire, qui lui rendait plus de justice, ne laissait pas de dire : « Le mahométisme ne fait plus de nouveaux prosélytes. » C'est une énorme erreur : l'islamisme est au contraire la seule religion qui fasse preuve d'une irrésistible force d'expansion. Il est de tous les cultes le plus universel, si l'on entend par là qu'aucune race ne lui est absolument réfractaire. Cette religion sémitique a conquis sur les Aryens la Perse et une partie de l'Inde ; elle s'est emparée de l'Asie centrale, et le Turc lui appartient ; elle compte en Chine vingt millions de fidèles ; un savant russe ne croit pas impossible qu'elle se substitue à la doctrine de Sakia-Mouni dans le céleste empire.

Que cette prédiction s'accomplisse ou non, il est certain que l'islamisme a fait et continue de faire d'immenses progrès en Afrique. « C'est l'Afrique, dit M. de Castries, qui reste la terre d'élection de l'Islam ; il s'y sent chez lui comme le christianisme en Europe. Depuis Sierra-Leone, écrivait le colonel de Polignac, jusqu'au Mozambique portugais, en passant par le Maroc, les États barbaresques et le canal de Suez, toute la ligne côtière, d'une manière non interrompue, est habitée par des populations musulmanes. Si des côtes nous pénétrons vers l'intérieur, nous constatons que l'hinterland de l'Islam forme un territoire compact s'étendant de la Mer-Rouge à l'Atlantique... Sa marche a dépassé le Soudan et se continue vers les régions équatoriales. » Depuis que nous nous sommes établis dans le bassin du Niger et que nous occupons les affluens nord du Congo, nous sommes devenus les proches voisins de ces conquérans ; que cela nous agrée ou nous déplaise, nous aurons souvent affaire à eux.

Comment s'expliquent les prodigieux succès de la propagande islamique parmi les populations fétichistes du continent noir ? C'est une religion très simple, qui convient à merveille aux simples. Que propose-t-elle ou qu'impose-t-elle à des esprits courts et durs ? La croyance au Dieu unique, la prière et le Coran. Les Soudaniens adoptent facilement l'habitude de la prière, à laquelle ils attribuent sans doute une vertu magique, et lorsqu'ils ont appris à lire un peu d'arabe, le Coran leur procure des plaisirs que ne leur donnèrent jamais leurs fétiches.

« Peut-on attribuer à l'inspiration purement humaine d'un illettré, s'écrie l'auteur de l'*Islam*, ces pages qui, entendues pour la première fois par Okba-ben-Rebia, le plongèrent dans le ravissement et dont la

beauté littéraire suffit à la conversion d'Omar? » Je me souviens d'avoir vu un jour à Smyrne un portefaix turc assis sur un des ballots qui encombraient une grande cour; on l'avait fait venir pour aider au chargement des chameaux, et ayant interrompu un instant son travail, il avait tiré de sa poche son Coran, qu'il lisait avec un recueillement béat : quand je veux penser à un homme parfaitement heureux, j'évoque l'image de ce portefaix et de son turban. Le livre qui l'enchantait exerce, paraît-il, la même fascination sur les noirs que sur les Turcs et les Arabes. M. de Castries aurait pu en appeler au témoignage d'un homme bien informé, de M. Edward Blyden, ex-ministre plénipotentiaire de la république de Liberia auprès de la cour de Saint-James. Il a constaté que les Haoussas, les Foulahs, les Mandingues, les Sousous trouvent dans les versets sacrés, dont le sens leur échappe souvent, une beauté sans nom, c'est un charme subtil, indéfinissable, une musique céleste. Comme les Africains n'ont aucune répugnance pour les moyens violens, ils recourent à la contrainte pour décider leurs fils à partager leur plaisir. « Le jour de la grande fête, raconte M. Blyden, j'entrai chez le juge, et m'étant avisé que ses enfans étaient à la chaîne : « Qu'ont-ils donc fait? lui demandai-je. Ne les mettras-tu pas en liberté? » Il répondit : « Je ne les détacherai que lorsqu'ils sauront le Coran par cœur (1). »

On disait jadis : « Quand le soleil se couche, toute l'Afrique danse. » Depuis qu'elle entretient commerce avec Mahomet, l'Afrique noire danse moins; elle prie cinq fois par jour, et de temps à autre elle se grise de la musique du Coran. C'est le seul genre d'ivresse qui lui soit permis et la seule violence que Mahomet ait faite à la nature humaine : il a proscrit les boissons fermentées, créé des millions de buveurs d'eau, et l'insoluble question de l'alcoolisme a été résolue par lui dans le Soudan. Est-ce à dire que personne ne boive en Afrique? Là comme ailleurs, il y a des règles pour les petits qui ne sont pas faites pour les puissans. L'islamisme a, lui aussi, ses docteurs relâchés, dont les opinions probables mettent les consciences en sûreté. N'est-il pas dans l'intérêt de la religion « de ne rebuter qui que ce soit pour ne pas désespérer le monde? » Le mahdi n'a pas porté les fardeaux qu'il imposait à ses sujets; ce voluptueux, cet homme de bonne chère leur prêchait toutes les abstinences, sans se croire tenu de se rien refuser, et son successeur en fait autant.

Ce qui contribue plus que tout le reste aux progrès de l'islamisme, c'est la personne de ses propagateurs et leur méthode pour convertir les peuples primitifs. « Ce sont les seuls missionnaires, dit M. Blyden, qui soient absolument étrangers à tout préjugé de race. » Le christianisme, religion sémitique par ses origines, universelle par son esprit,

(1) *Christianity, Islam and the Negro Race,* by Edward W. Blyden. Londres, 1887.

est devenu de fait la propriété exclusive d'une race qui l'a accommodé à ses besoins. Il a absorbé la Grèce et Rome et produit une civilisation qui croit avec raison à sa supériorité, mais qui la fait trop sentir. Si charitable, si dévoué à sa tâche que soit le missionnaire européen, l'orgueil du civilisé perce toujours sous son humilité chrétienne, et quand il traite de frères les fétichistes qu'il évangélise, c'est un effort de condescendance qui lui coûte, et ses catéchumènes s'en aperçoivent.

Les missionnaires musulmans ne méprisent rien ni personne ; où qu'ils se trouvent, ils se plient sans peine aux coutumes, aux habitudes d'esprit des indigènes. Aussi bien sont-ils pour la plupart des natifs convertis qui, à la fois marchands et prédicateurs, sont à l'affût des occasions et font du prosélytisme sans en avoir l'air. L'islamisme est la plus égalitaire des religions. Non seulement le noir qui se convertit devient libre, il peut aspirer à tout, et que sait-on ? peut-être un jour, par un coup de fortune, sera-t-il empereur. « Craignez Dieu, a dit le prophète, et obéissez à mon successeur, lors même qu'il serait un esclave noir. » Les missionnaires musulmans se fixent volontiers dans les villages où ils ont ouvert des boutiques, qui sont des écoles. Ils épousent des femmes du pays, et quand les femmes et les enfans s'en mêlent, la cause est gagnée. Ces mariages, souvent très féconds, font plus pour la propagande de l'islamisme que les plus éloquentes prédications. Y a-t-il beaucoup de missionnaires anglicans ou méthodistes qui consentissent à épouser une négresse ? Ils craindraient peut-être, dans le secret de leur cœur, que cette mésalliance ne déshonorât leur Dieu autant qu'eux-mêmes.

Tous les Français qui connaissent l'Afrique centrale accorderont à M. de Castries qu'il y a des contagions auxquelles on ne résiste pas, qu'il est difficile, sinon impossible, d'arrêter l'Islam dans sa marche victorieuse, de combattre un mouvement d'expansion si puissant. Mais ils ajouteront que c'est un malheur pour nous. Le général Borgnis-Desbordes, qui, dans sa mémorable expédition du Sénégal au Niger, a vu tant de choses et les a si bien vues, m'a dit plus d'une fois : « Les fétichistes sont nos amis naturels, les musulmans sont nos pires ennemis. »—« Ils ne sont pas encore chez moi, me disait de son côté le gouverneur du Congo, M. de Brazza ; mais je les attends de jour en jour et je les redoute. » Si les fétichistes sont nos amis, ce n'est pas qu'ils nous aiment ; mais faibles et sans résistance, incapables de s'unir en corps de nation, ils ont souvent besoin de nous pour se défendre contre des voisins qui les molestent. Les musulmans sont dangereux parce qu'ils donnent à ces peuples en poussière une sorte d'organisation politique, et font de leurs protégés les dociles instrumens de leurs turbulentes entreprises.

L'islamisme a été fondé par un prophète qui portait le casque et l'épée et s'était fait un trésor en rançonnant les caravanes de la Mecque.

Les sultans soudaniens qui se réclament de son nom ont l'amour de la rapine, et ils croient lui être agréables en s'emparant du bien des infidèles. Ils ressemblent fort peu à ces très honnêtes musulmans, qui ont le cœur droit et toutes les vertus d'un bon chien. Ces renards artificieux, grands dévastateurs de poulaillers, joignent à l'humeur pillarde la perception confuse, mais très juste de beaucoup de choses, et ils ne manquent pas de génie ; ils n'en sont que plus pervers : il est difficile à l'Africain d'acquérir des idées sans perdre des scrupules.

Heureusement l'islamisme s'entend mieux à créer qu'à conserver ; ces empires musulmans sont des créations éphémères. Celui que fonda Omar-Al-Hadji a disparu comme le ricin qui ombragea la tête du prophète Jonas et se flétrit en une nuit, séché par un ver. « L'anarchie est le mal endémique de l'Islam, Ismaël dresse toujours sa tente à l'encontre de celle de son frère. » Les sultans disparaissent, mais les fétichistes convertis n'oublient pas de prier et de lire le Coran : l'Islam n'est pas une église gouvernée d'en haut, c'est une foi qui a tant de prise sur les cerveaux que, lorsqu'elle y est entrée, elle n'en sort plus. Nous ne pouvons nous dissimuler que nous avons en Afrique d'incommodes voisins, que nous sommes appelés à les surveiller sans cesse, mais que nous devons les ménager. Nous avons fait de brillantes campagnes, dont le résultat a déçu notre attente. Nous en avons fini avec Ahmadou ; mais que de fois nous a-t-on assuré que Samory était détruit, et il est plus vivant que jamais ! Il nous l'a prouvé. Nous songeons désormais à nous accommoder avec lui ; peut-être eussions-nous mieux fait de commencer par là. Ne nous brouillons pas avec Mahomet, et pour avoir raison de lui, comptons sur notre diplomatie plus que sur nos canons : la plus dangereuse des erreurs est de croire à la faiblesse des forts.

Prompts à entreprendre, prompts à nous rebuter, nous sommes disposés à croire les choses plus faciles qu'elles ne sont, et leurs résistances nous étonnent. On peut nous excuser de n'avoir pas pris Samory au sérieux, nous avons commis un plus gros péché en nous faisant si longtemps de grandes illusions sur les Arabes d'Algérie. En 1865, M. Delangle, chargé de rédiger le rapport sur le sénatus-consulte, écrivait : « Le moment n'est pas loin où une population, chez qui le sentiment de l'honneur est ardent, ressentira un légitime orgueil à partager sans restriction les destinées d'une nation qui tient dans le monde civilisé une si grande place. » M. Delangle n'avait pas étudié de près l'orgueil musulman ; il ne se doutait pas qu'un Arabe révère moins notre civilisation qu'un seul poil de la barbe d'un de ses marabouts ; mais il y a des choses qu'on n'apprend qu'en sortant de chez soi, et il y a des hommes qui, même en voyageant, ne sortent jamais de chez eux. « Un peu de patience ! disons-nous aujourd'hui sur un ton plus modeste ; avec le temps les Arabes deviendront des sujets loyaux et

dévoués. » Pourquoi nous seraient-ils dévoués ? Nous leur avons pris beaucoup et peu donné. Ne faisons fond que sur leur résignation ; c'est une vertu enseignée dans le Coran.

— « Tant qu'ils resteront musulmans, nous ne ferons rien de ces gens-là ; convertissons-les. » Malheureusement ces grands convertisseurs sont eux-mêmes inconvertissables. « L'Islam, dit M. de Castries, est la seule religion qui ne compte pas d'apostats. » Mahomet regardait le fils de Marie comme un vrai prophète, un homme inspiré et envoyé de Dieu ; mais il s'indignait contre son apothéose. Fermement convaincus que de la divinité à nous la distance est infinie, serviteurs d'un Allah qui n'engendre point et n'est pas engendré, monothéistes intransigeans, les fils de l'Islam traitent d'idolâtrie une religion qui enseigne un Dieu en trois personnes, un Dieu qui eut un fils, un Dieu qui a revêtu une chair humaine et dont on montre les images, un Dieu qui se révèle à ses croyans sous les espèces du pain et du vin. Au surplus, expliquant par la volonté divine tout ce qui se passe dans le monde, et trop respectueux pour lui demander des comptes, notre goût pour la recherche scientifique des causes secondes leur est suspect, ils la tiennent pour une secrète impiété. On a plus facilement raison de la haine que du mépris ; le musulman éprouve à notre égard une sorte de défiance méprisante ; si elle venait à s'affaiblir, les confréries religieuses, dont les affiliés pullulent, auraient bientôt fait de la réveiller.

— « Si nous ne pouvons les convertir, dit-on encore, appliquons-nous à les instruire. » Nous nous moquons des fétichistes, et nous avons nos fétiches ; tel libre penseur attribue à l'enseignement primaire la vertu d'une amulette ou d'un breuvage magique. Hélas ! un membre de l'Université, qui fit une tournée dans l'Algérie, écrivait à son retour : « L'hostilité d'un indigène se mesure à son degré d'instruction française ; plus il est instruit, plus il y a lieu de s'en défier. » — « Laissons-les donc à leur crasse ignorance, mais obligeons-les du moins à se faire naturaliser. » En vertu de la convention d'Alger, nous n'avons pas le droit de leur imposer la naturalisation, nous ne pouvons que la leur offrir à titre de faveur ; c'est une faveur dont ils font peu de cas. — « Soit ! disent les grincheux, les violens, les rapaces qui convoitent leurs terres, donnons-leur force dégoûts ; nous les contraindrons à s'en aller, et s'ils ne s'en vont pas, peut-être les verrons-nous disparaître peu à peu, comme les Peaux-Rouges ont disparu au contact des Yankees. » C'est encore une illusion. Les musulmans arabes ont une étonnante faculté d'endurance, ils sont capables de beaucoup pâtir, de tout supporter sans en mourir. Loin de disparaître, ils font beaucoup plus d'enfans que nous, et cette race féconde multiplie d'année en année.

Que faut-il donc faire ? Tout d'abord, dit M. de Castries, renonçons à nous les assimiler. « Au fond, ajoute-t-il, cette assimilation flatte

surtout notre goût déplorable pour l'uniformité; tout fonctionnaire rêve d'une Algérie qui, malgré son sol, son climat et sa population, serait absolument semblable à la métropole. » Les musulmans verront toujours en nous des étrangers; eh! qu'importe, pourvu qu'ils soient inoffensifs et que de plus en plus ils se laissent persuader de travailler pour nous, de se rendre utiles à nos colons. C'est par la politique des bons procédés que nous les amènerons peu à peu à accepter leur sort. Délivrons-nous de la manie que nous avons de vouloir rendre les gens heureux non à leur façon, mais à la nôtre. « Si nos gouvernans veulent étudier cette population indigène qu'ils connaissent si mal, si leurs efforts tendent à satisfaire quelques-unes de ses aspirations, à alléger quelques-unes de ses charges, elle cessera d'être un danger, et la colonisation trouvera en elle son plus précieux auxiliaire. »

Surtout appliquons-nous à les comprendre. Je sais que les Arabes de la Régence sont plus faciles à conduire que leurs frères de l'Occident, mais s'ils nous ont donné si peu d'ennuis, cela tient aussi à ce que dès le début nous leur avons envoyé des hommes très intelligens, capables de les comprendre et de les apprivoiser. Il y a peu d'années, à Kairouan, M. Tochon, pour qui la langue du Coran et l'âme arabe n'ont point de secrets, et qui était alors contrôleur civil de la cité sainte, me racontait que des conférences religieuses avaient eu lieu dans la mosquée principale et qu'à sa vive surprise on l'avait invité à y prendre part. Son tour venu, il avait lu quelques versets du Coran, en les accompagnant d'un commentaire, et son auditoire l'avait écouté avec une respectueuse attention. On se disait : « Ce chrétien mérite d'être entendu; il comprend Mahomet. »

M. de Castries, lui aussi, a compris Mahomet; et son livre, j'en suis sûr, sera goûté par les esprits ouverts et libres. L'*Islam* a paru en temps opportun puisqu'un comité, dans lequel figurent de bons catholiques, s'occupe de construire une mosquée à Paris. C'est un projet louable, inspiré à la fois par un sentiment d'humanité et par une vue juste de nos vrais intérêts. Bourdaloue reprochait au jansénisme de prêcher « un Christ aux bras étroits. » Comme le zèle religieux, la science et la politique ont leurs préjugés, dieux intolérans et jaloux, qui n'aiment pas à ouvrir leurs bras : ce sont de mauvais patrons pour un peuple qui a des colonies. Toute nation qui aspire à se répandre jusqu'aux extrémités de la terre est tenue d'élargir son esprit et son cœur.

G. VALBERT.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 août.

On s'était demandé si la session d'août des conseils généraux ressemblerait à celle d'avril, et si nos assemblées départementales, se faisant l'organe d'une opinion dominante dans le pays, exprimeraient un avis quelconque sur les projets de réforme fiscale déposés par le gouvernement. Il n'en a rien été. Les conseils généraux se sont confinés à peu près exclusivement dans les affaires départementales. A peine quelques-uns d'entre eux ont-ils émis des vœux, soit pour, soit contre l'impôt sur la rente. Il y avait d'ailleurs un excellent motif pour que la question ne soulevât aucune passion; c'est qu'on la regarde généralement comme écartée, sinon comme résolue. L'ancien ministère avait présenté un projet d'impôt sur le revenu, et ce projet ayant rencontré dans la Chambre des résistances très vives, M. Bourgeois, M. Doumer, M. Sarrien avaient jugé opportun de provoquer à ce sujet une sorte de consultation des conseils généraux. Ils espéraient évidemment que cette consultation leur serait favorable; on sait à quelle majorité écrasante elle leur a été contraire. Mais aujourd'hui, il n'en est plus de même. Bien qu'il ne l'ait pas dit formellement, tout le monde est convaincu que le ministère Méline a fait, à part soi, le sacrifice de l'impôt sur la rente. Il ne cherche pas dans le pays un appui contre la Chambre. Il n'a pas demandé leur avis aux assemblées locales. Celles-ci se sont dispensées de le donner, et leur session n'a présenté aucun caractère qui mérite d'être relevé. Dans certains départemens agricoles, des vœux ont été émis en faveur, soit du monopole de l'alcool, soit d'une augmentation considérable des droits qui pèsent sur ce liquide : on trouverait là des ressources considérables qui permettraient d'opérer un large dégrèvement au profit de l'agriculture. Peut-être y a-t-il beaucoup d'illusions en tout cela. Les partisans du monopole de l'alcool n'ont pas toujours mesuré toutes les difficultés qu'il y aurait à l'établir. Les partisans d'une surtaxe très élevée n'ont pas encore trouvé un moyen sûr de prévenir la fraude, déjà si considérable, mais qui le deviendrait encore davantage lorsqu'elle produirait un bénéfice plus grand. Quoi qu'il en soit, la campagne contre l'alcool a été habilement menée dans la presse, et la question est aujourd'hui posée. L'échec de

tous les autres systèmes qui ont été successivement présentés par tels et tels ministères a donné plus d'opportunité à cet expédient. Il occupera sans doute une grande place dans les prochaines discussions parlementaires. Cela ne veut pas dire qu'il sera voté. On oublie un peu trop que, de toutes les réformes fiscales, celle des boissons ne s'est pas montrée jusqu'ici la plus facile à opérer. Elle fait la navette entre la Chambre et le Sénat depuis déjà plusieurs années. Le Sénat vient de la voter une fois de plus, après l'avoir assez considérablement amendée, à la fin de la session dernière : le tour de la Chambre est revenu, que fera celle-ci? Nous n'essayerons pas de le prévoir; mais il est à craindre que les vœux émis par un certain nombre de conseils généraux ne rendent pas la solution aussi aisée qu'on pourrait le croire. Notre appareil parlementaire et législatif ne comporte guère que des demi-résultats, faits de compromis, de concessions, de transactions réciproques : si on lui demande des réformes radicales, on s'expose à n'en rien obtenir.

A chaque session suffit sa peine : il serait prématuré de parler dès maintenant de celle qui s'ouvrira en octobre prochain. L'état moral du pays ne nous fournit à ce sujet aucune indication sûre. Cet état est, pour le moment, aussi calme qu'il l'était peu il y a quelques mois, et rien ne montre mieux à quel point était artificielle l'agitation, si vive en apparence, qu'avait soulevée un peu partout le ministère radical. Le mouvement déchaîné par M. Bourgeois et ses amis s'est arrêté tout seul. C'est à peine si on en retrouve quelques traces. Les radicaux ont besoin du pouvoir pour faire figure. Ils sont merveilleusement habiles, et surtout hardis à en exploiter à leur profit toutes les ressources. Ils ont une clientèle encore plus qu'un parti, et leur clientèle ne se montre active, remuante et vraiment confiante que lorsqu'elle est bien desservie et pourvue. Alors les radicaux se sentent et deviennent presque quelque chose : hors de là, ils ne sont plus rien. Nous ne parlerons pas de même des socialistes et des collectivistes; ceux-ci ont un parti, ils ont un programme, ils peuvent croire ou faire croire qu'ils ont des idées et des principes; ils promettent beaucoup; ils parlent à la fois aux imaginations et aux appétits; eux seuls sont un danger véritable. Toutefois, quelque puissant, ou du moins quelque inquiétant qu'il soit déjà, le socialisme est encore très éloigné d'atteindre le pouvoir; il le sait, il ne se fait aucune illusion à cet égard; aussi ne cherche-t-il qu'à y pousser le parti radical. Celui-ci est condamné, bon gré, mal gré, à faire les affaires du socialisme, et M. Bourgeois a beau, comme il vient de le répéter à Figeac, se déclarer partisan résolu de la propriété individuelle, M. Jaurès et M. Millerand ne font qu'en rire; ils ne prennent même pas la peine de s'en fâcher; ils savent fort bien que, le jour où il arriverait de nouveau au ministère, M. Bourgeois ne pourrait pas se passer de leur concours. Il serait à leur merci, comme il l'a été pendant les quelques

mois qu'a duré son gouvernement. Cette certitude leur suffit. A parler franchement, ce discours de Figeac, qui était attendu avec une certaine impatience, a été pour tout le monde une déception. Deux ou trois jours auparavant, à Commercy, M. Poincaré avait prononcé un discours très remarqué, véritable programme des républicains du centre. On croyait généralement qu'à ce programme net et précis, M. Bourgeois profiterait de l'occasion pour en opposer un autre. Il n'en a rien été, et ce n'est pas nous qui nous en étonnerons : tout ce que nous avons dit du parti radical montre suffisamment qu'il n'a pas, et ne peut pas avoir de programme. Il en avait un autrefois : en reste-t-il un seul article dont M. Bourgeois voudrait promettre la réalisation immédiate? Il n'a même parlé de la revision qu'éventuellement, à la manière d'un en-cas auquel il ne fallait pas renoncer parce qu'il pourrait servir à l'occasion, mais dont il vaudrait mieux pourtant n'avoir pas à user. « La revision, a-t-il dit, n'est pas chose inévitable, nécessaire... elle le deviendra si certains yeux ne s'ouvrent pas, si certaines oreilles ne veulent pas entendre. » C'est là, il faut en convenir, rapetisser singulièrement la question. On comprendrait qu'après avoir longuement observé, réfléchi, comparé, un esprit indépendant et ferme arrivât à la conclusion qu'il y a lieu de reviser les lois constitutionnelles. Mais un si grave problème doit être pris dans son ensemble, et on ne saurait trop l'élever pour le mieux résoudre. M. Bourgeois n'y voit qu'un moyen d'intimider le Sénat, comme d'autres ne voient dans la dissolution qu'un moyen d'intimider la Chambre. La revision, dit-il, est un moyen bien plus qu'un but, ce qui est vrai en un sens, mais ce qui cesse de l'être si ce moyen n'a d'autre objet que d'agir comme une férule sur la haute assemblée, et de l'amener par crainte à capituler devant les exigences du radicalisme, lequel a capitulé lui-même devant celles du socialisme. Et il en est ainsi tout le long du discours de M. Bourgeois. Il reste à côté de toutes les questions sans en aborder franchement aucune. Il n'indique ni une solution, ni même une méthode. Il serait difficile de voir autre chose dans ses paroles, sinon que M. Bourgeois a la prétention d'avoir l'âme généreuse et qu'il ne néglige aucune occasion de le proclamer. Il faut lui savoir gré de n'avoir pas ajouté, cette fois, que ses adversaires constituent le parti de l'égoïsme sans pitié; mais cela va sans dire et résulte de la simple opposition des choses et des hommes.

On s'est un peu amusé de l'affectation avec laquelle M. Bourgeois et ses amis parlent de leur cœur, et ne parlent même pas d'autre chose. Lorsqu'on les écoute ou qu'on les lit, on se croirait reporté à la sensiblerie du dernier siècle, qui a été d'ailleurs le prélude de si impitoyables catastrophes. Nous sommes convaincus que M. Bourgeois a un excellent cœur, et qu'il se trompe seulement lorsqu'il s'imagine être le seul dans ce cas ; mais on disait autrefois qu'un homme d'État devait avoir

le cœur dans sa tête, et nous n'avons pas cessé de le penser. On peut faire beaucoup de mal lorsqu'on cède aux seules inspirations du sentiment, et nous craignons que M. Bourgeois n'ait de la peine à satisfaire tous les appétits qu'il aura suscités, si, n'ayant pas trouvé d'autre moyen de les rassasier, à la manière du pélican du poète,

Pour toute nourriture, il apporte son cœur.

Ce ne sera probablement pas jugé suffisant. Nous voudrions nous-même, comme indication politique, quelque chose de plus substantiel. Il ne suffit pas de dire, en termes éloquens peut-être mais bien vagues à coup sûr, que « la société n'est pas un champ clos où sont laissés aux prises les faibles et les forts, les riches et les pauvres, sans qu'il y ait entre eux une règle, non de droit strict, mais d'équité véritable, un juge du camp pour juger, non seulement avec la règle du droit, mais avec la lumière du sentiment, avec la raison éclairée par le cœur. » Ce n'est pas avec ces métaphores décevantes et inquiétantes qu'un homme politique doit aborder et traiter les questions qui se rattachent à l'ordre social. Il faut y apporter un esprit autrement pratique. Il faut tenir prêtes des solutions autrement précises. Enfin, nous sera-t-il permis d'avouer qu'à voir la diversité, la mobilité, la caducité de nos gouvernemens successifs, et à démêler les influences auxquelles ils obéissent trop souvent, nous avons peu de confiance en eux pour jouer le rôle d'arbitres que leur assigne M. Bourgeois?

Le discours de M. Poincaré a presque toutes les qualités qui manquent à celui de M. Bourgeois. Il ne promet rien qui ne soit exécutable, et il prend même particulièrement à tâche de prévenir les esprits contre la chimérique espérance de pouvoir réaliser d'un seul coup, non seulement toutes les réformes, mais même une seule, si on la conçoit dans des termes absolus. La marche du progrès n'est constante qu'à la condition d'être graduelle. M. Poincaré rappelle qu'à la suite des élections de 1889, c'est-à-dire après la chute du boulangisme, les Chambres de cette époque, sans se piquer de bouleverser afin de le mieux perfectionner tout notre édifice fiscal, ont fait un effort méritoire pour rétablir dans nos budgets l'ordre et l'équilibre. Elles ont réalisé des économies considérables. Elles ont supprimé presque complètement l'abus des budgets extraordinaires qui, à la manière d'une végétation parasite et envahissante, épuisaient nos ressources financières et trompaient le pays sur la réalité du déficit. Elles ont préparé par là les réformes dont quelques-unes ont été accomplies : d'autres l'auraient été par la suite si on avait sagement et modestement persévéré dans la même voie. Mais est venu le socialisme, digne héritier du boulangisme auquel il a emprunté ses procédés. Au lieu de parler à la raison, il a fait appel à l'imagination des masses, il a promis le paradis terrestre. Combien petites et mesquines ont paru

alors les réformes auxquelles s'attardait la patience parlementaire! Qu'était-ce qu'une meilleure répartition de l'impôt sur les propriétés bâties ou non bâties, comparée à l'impôt sur le revenu dont les socialistes cherchaient et dont M. Doumer a cru avoir trouvé la formule? Car les radicaux, comme l'a dit M. Poincaré, ont jugé ingénieux, pour reconquérir leur puissance perdue, de se mêler aux socialistes et de leur ouvrir la voie vers les réalisations parlementaires. Il en est résulté que toutes les réformes sont devenues impossibles. Pour avoir voulu trop entreprendre et trop faire, on s'est condamné à la stérilité par l'obstruction. Et déjà la législature actuelle, aux trois quarts écoulée, est menacée de se terminer sans avoir produit une seule loi qui la recommande à l'histoire, une seule réforme qui la recommande aux électeurs.

Rien de plus vrai que cette critique, sinon ce que M. Poincaré a dit dans la suite de son discours des mauvaises habitudes qu'on a laissé prendre aux députés. Il n'a pas demandé formellement la revision de la constitution: ne suffirait-il pas de l'appliquer dans son véritable esprit pour faire disparaître les abus dont tout le monde se plaint, même et surtout ceux qui en sont les premiers instrumens et les premières victimes? Croit-on que ce soit pour leur plaisir que les députés assiègent les ministères et les administrations publiques, devenus à leurs yeux de simples bureaux de placement chargés d'assurer des places aux électeurs influens? Non, certes : et il n'en est pas un seul qui ne gémisse des lourdes et absorbantes obligations qui, de ce chef, pèsent sur lui. Ils pousseraient tous un soupir de soulagement et de délivrance le jour où une séparation rigoureuse serait établie entre le pouvoir administratif et leur fonction toute législative et parlementaire. Ce jour viendra-t-il jamais? Rien jusqu'ici n'en fait luire la moindre lueur à l'horizon, pas même le discours de M. Poincaré, qui a très bien décrit le mal, mais n'en a pas découvert le remède. Il a parlé de la diminution du nombre des députés. Ce serait une bonne mesure, parce que les assemblées trop nombreuses se font obstacle à elles-mêmes, et que le travail utile y est en quelque sorte en raison inverse du nombre des travailleurs ; mais la puissance politique d'une Chambre, avec les empiétemens qui en résultent dans le domaine de l'exécutif, ne tient pas au nombre de ses membres, et il ne suffirait pas de diminuer celui-ci pour amoindrir celle-là. Il ne suffirait même pas de reviser la constitution ; il faudrait réformer les mœurs, ce qui est infiniment plus difficile. Où est le gouvernement qui y parviendra? Si M. Poincaré le sait, il aurait bien fait de nous le dire. Sur ce point, son discours a eu quelque chose d'évasif : il a posé une question, il n'a pas conclu.

Ces deux discours auront-ils quelque influence sur la session prochaine? A parler franchement nous ne le croyons pas. D'abord, cette session n'est pas encore sur le point de s'ouvrir, et il est bien rare que l'impression produite par un discours, et même par deux, ne soit pas

un peu effacée au bout de six semaines. Et puis, d'ici là, d'autres incidens se produiront sans doute et solliciteront à leur tour l'attention publique. Leurs amis se souviendront seulement que M. Poincaré a parlé un jour en homme politique, et M. Bourgeois simplement en homme de cœur.

Nous disions il y a quinze jours que la situation de la Crète, quelque obscure qu'elle fût alors, s'éclaircirait pourtant très vite dès que l'Europe serait unanime à le vouloir. Cette unanimité s'est enfin produite. Les ambassadeurs des puissances à Constantinople, soit qu'ils aient reçu des instructions définitives de leurs gouvernemens, soit que ceux-ci leur aient laissé une plus grande liberté qu'auparavant, se sont mis à étudier les revendications des Crétois avec le désir sincère d'en extraire ce qui leur paraîtrait raisonnable et acceptable et de le faire en effet accepter par les deux parties. Pourquoi a-t-il fallu un si long temps pour en venir là? On commençait à craindre que le défaut d'entente entre les puissances, ou du moins que certaines divergences de points de vue qui s'étaient produites entre elles, n'éternisât l'insurrection. Ces craintes paraissent heureusement dissipées.

Certes toutes les puissances poursuivaient le même but, l'apaisement; mais elles n'étaient pas d'accord sur la meilleure manière de l'atteindre. L'accueil qui a été fait à la proposition de blocus du comte Goluchowski, accueil qui n'a pas été le même auprès des divers cabinets, suffirait à le démontrer. Personne n'ignore que la responsabilité du rejet du blocus revient particulièrement à l'Angleterre, et c'est d'ailleurs une responsabilité qu'elle peut porter légèrement. Le blocus de la Crète aurait présenté autant de dangers que d'avantages, plus même peut-être ; mieux vaut qu'il ait été écarté du premier coup définitivement. S'il est vrai, comme on l'a dit, que lord Salisbury ait été d'avis qu'avant de recourir à des procédés de coercition, il convenait de s'entendre sur ce qu'on avait à conseiller, ou même à imposer aux Crétois et à la Porte, il n'avait certainement pas tort. Mais il ne s'en est pas tenu là, et son langage public a été de nature à provoquer un certain étonnement. Nous voulons parler du discours qu'il a prononcé à Douvres, en prenant possession de la présidence des Cinq Ports. L'éloquence de lord Salisbury renferme tant d'intentions diverses, parfois même opposées, qu'il est bien difficile, du moins à première audition, de comprendre à quoi elle tend : nous aimons à croire que son langage diplomatique a plus de précision et qu'il va au fait plus directement. Cela vient peut-être d'un excès de modestie : lord Salisbury ne semble pas vouloir se rendre compte de l'importance considérable qu'on attache à ses paroles. Il oublie qu'il est le chef du gouvernement anglais, et que, dès lors, les jugemens qu'il porte, les sentences qu'il énonce, les condamnations qu'il prononce, prennent dans sa bouche

un caractère tout particulier. Il réclame pour lui le droit de philosopher en liberté, de dire tout haut ce qu'il pense, de n'y mettre aucune réticence, et de ne pas se préoccuper des conséquences. Depuis quelque temps, il n'élève jamais la voix sans prédire à l'Empire ottoman, et quelquefois au sultan lui-même qu'il prend personnellement à partie, les cataclysmes les plus formidables, et cela en vertu d'une fatalité historique qui ressemble beaucoup à ce qu'un de nos grands orateurs a appelé la justice immanente des choses. On est naturellement porté à en conclure que lord Salisbury est disposé à aider à l'accomplissement de ses prédictions; car enfin un homme comme lui, homme de gouvernement, homme d'action, ne se confine pas dans le rôle de prophète en chambre et de simple diseur de bonne ou de mauvaise aventure. Mais c'est ici qu'on se trompe : écoutons-le plutôt. Au moment d'aborder les affaires d'Orient dans son discours de Douvres : « J'en suis arrivé à ce sujet, dit-il, et je tremble un peu de ma témérité, car je vois que, si je dis quelque chose des maux qui existent dans le sud-est de l'Europe, on assurera que j'ai menacé l'Empire ottoman et que je suis obligé de mettre mes menaces à exécution. Je n'accepte pas cette critique, qui indique une confusion d'idées. J'ai toujours le droit d'avertir ceux à qui incombe la responsabilité des dangers actuels du châtiment que le cours des événemens peut leur infliger. Mais j'estime ne pas avoir engagé mon pays à faire la guerre dans cette éventualité. Un prédicateur peut être très ardent à combattre le péché, sans que rien l'oblige à descendre de chaire et à frapper les impénitens à coups de bâton. » La comparaison peut être spirituelle; est-elle juste? La parole d'un prédicateur, lorsqu'elle tonne contre le péché, ne fait pas toujours tout le bien qui serait désirable, mais du moins elle ne fait aucun mal. En serait-il de même si le prédicateur, assistant à une lutte sanglante entre deux groupes ennemis, jugeait le moment bien choisi pour dire avec éclat quel est, à son avis, celui qui a tort et celui qui a raison, celui qui mérite de vaincre et celui qui, fatalement et légitimement, succombera? Est-ce que son langage n'apporterait pas un encouragement à l'un des deux combattans? Est-ce qu'il ne tendrait pas à la prolongation des hostilités jusqu'à l'extermination de l'un ou de l'autre? Est-ce que le prédicateur aurait le droit de décliner ensuite toute responsabilité dans le dénouement intervenu? Est-ce que, si le juste, ou celui qu'il aurait qualifié de tel, venait à être massacré, comme cela est arrivé naguère en Arménie, il pourrait, en toute conscience, soutenir qu'il n'y est pour rien? Eh bien, soit! mais lord Salisbury n'est pas un prédicateur: il est le premier ministre de la Grande-Bretagne, et lorsqu'un homme dans sa situation fait entendre solennellement certaines paroles, on a peine à croire qu'elles ne doivent, dans sa pensée, être suivies d'aucun effet. Après s'être comparé à un prédicateur, lord Salisbury

se compare à un chirurgien, mais toujours à un chirurgien amateur, qui s'amuserait à faire des diagnostics, sans avoir jamais la pensée de procéder à une opération. En conséquence, il déclare que, si l'Europe, dans son ensemble, est saine, néanmoins « elle a, à une extrémité, une gangrène qui peut menacer la sécurité et la santé du corps entier. » Vous croyez sans doute qu'après avoir ainsi parlé, lord Salisbury va s'apprêter à introduire le fer dans le membre malade? Point du tout : il proteste encore contre cette conséquence. C'est pour se donner à lui-même une satisfaction toute subjective qu'il a qualifié comme il convient le mal rongeur dont l'Europe est menacée. « Ne croyez pas, assure-t-il, que j'aie la moindre intention de jouer le rôle de chirurgien. Au contraire, je ne crois pas probable que le gouvernement de Sa Majesté fasse rien pour se départir de cette unité d'action qui semble prescrite par le traité de Paris. Mais le danger n'en existe pas moins, et continuera. Il y a un centre de corruption d'où la maladie et la décomposition peuvent gagner les parties saines de la communauté européenne ; et aussi longtemps que cet état de choses durera dans le sud-est de l'Europe, je prierai ardemment que la sagesse des autres puissances trouve quelque moyen de diminuer le danger qui dure depuis trop longtemps déjà. »

Heureusement la sagesse des autres puissances, aidée de la sagesse de l'Angleterre, — car lord Salisbury agit mieux qu'il ne parle, — paraît avoir trouvé ce moyen. Sans cela, que serait-il arrivé? Nous n'en savons rien, lord Salisbury non plus, mais il résulte évidemment de la suite de son discours qu'il n'était pas sans redouter des complications générales, et qu'il n'était pas disposé à y jouer jusqu'au bout un rôle purement contemplatif. « Tant que cette situation existera, a-t-il dit pour conclure, il ne faudra pas nous flatter que le péril d'un équilibre troublé dans l'atmosphère européenne a entièrement disparu, et que nous ne pourrons pas être appelés à marcher en avant afin de prendre part à des dangers que nos ancêtres ont eu à combattre ; en quoi faisant ils ont acquis tant de gloire et fait de l'Angleterre ce qu'elle est. Le temps des efforts n'est pas passé, encore moins celui des préparatifs. Je souhaite que, pendant qu'il en est temps encore, nous en profitions ; mais je suis bien sûr que, quand le danger viendra, nos préparatifs fussent-ils avancés ou non, — et j'espère qu'ils seront suffisans, — la grande énergie et les sentimens de cette partie de l'Angleterre que les Cinq Ports représentent se manifesteront comme autrefois, et défendront l'Angleterre contre tout danger, inscrivant son nom comme celui de la préservatrice de la civilisation, de l'amie de la paix et de l'indomptable protectrice de la liberté des peuples indépendans, titres qui ont fait sa gloire et son honneur. » Qui se serait attendu à cette péroraison presque guerrière à la fin d'un discours où lord Salisbury avait si hautement réclamé pour lui la liberté de philo-

sopher et de diagnostiquer sans agir? La presse anglaise, qui a été sévère pour le comte Goluchowski, lui attribue la spécialité des propositions intempestives; il semble bien que lord Salisbury se soit réservé celle des paroles risquées. Il y est passé maître. On aurait pu croire qu'après avoir parlé si fièrement, il aurait déposé une demande de crédits pour augmenter encore la puissance de la flotte britannique. Il n'en a rien été, et jusqu'à ce jour les Italiens seuls ont paru prendre au sérieux cette parole de lord Salisbury que nous sommes dans le moment des préparatifs. En tout cas, leur enthousiasme pour la Crète insurgée a pris un caractère débordant. Les vieux comités garibaldiens se sont sentis revenus aux grands jours héroïques. Les dernières nouvelles d'Orient ont pourtant calmé cette effervescence. L'apaisement est à la veille de se faire; du moins on l'assure, et nous aimons trop à le croire pour ne pas y compter.

Sur quelles bases se fera-t-il? C'est ce que nous ne savons encore qu'imparfaitement, et peut-être faut-il se défier des premières informations, certainement incomplètes, que donnent les journaux à ce sujet. Le memorandum en treize points que les députés chrétiens ont rédigé, et qui contient toutes leurs revendications, ne saurait évidemment pas être accepté dans son intégralité. Tel qu'il est, il assurerait à l'île une autonomie absolue, une indépendance complète, et, sauf un tribut égal à la moitié du produit des douanes qui devrait être payé annuellement à la Porte, il ne resterait guère de la souveraineté ottomane que le souvenir. Ce qui importe, c'est d'assurer à la Crète un meilleur gouvernement que par le passé. Le caractère même que les puissances ont donné à leur intervention montre le prix qu'elles y attachent. On a dit que les chrétiens de Crète demandaient à cet égard une garantie formelle, qui serait donnée par l'Europe : s'il en est ainsi, ils prennent un peu, qu'on nous passe le mot, l'ombre pour la proie. Ce n'est pas un morceau de papier en plus ou en moins qui leur assurera l'avenir : pour le croire, il faudrait avoir oublié toute l'histoire de ce dernier demi-siècle. La garantie vraie, réelle, effective, efficace, est dans l'intérêt profond que toutes les puissances sans exception ont témoigné à la cause crétoise. Il y a eu, à cet égard, unanimité complète. La Porte a pu voir, de son côté, le danger qu'il y avait, après avoir souscrit à un arrangement, à ne pas s'y conformer loyalement. La violation du pacte d'Halepa a rendu légitime l'insurrection actuelle. Mais le pacte d'Halepa ne peut à aucun degré être comparé à celui qui est sur le point de le remplacer. Il avait été convenu directement entre le Sultan et les insurgés crétois par l'entremise du consul d'Autriche; le nouveau pacte est dû à l'intervention de toutes les grandes puissances, et il trouve dans cette origine une autorité supérieure à celle que pourraient lui donner par surcroît toutes les formalités de protocole. La question de la garantie donnée par les puissances ne saurait avoir,

à nos yeux, aucune importance pratique : il suffit que les Crétois aient la certitude que le nouveau pacte ne pourra pas être violé, et ils l'auront. L'arrangement leur assure, dit-on, la nomination d'un gouverneur chrétien, nommé pour cinq ans, avec l'assentiment de l'Europe; ce gouverneur aurait droit de *veto* sur les lois votées par l'assemblée générale. Les deux élémens de la population, l'élément chrétien et l'élément musulman, seraient représentés dans l'assemblée proportionnellement à leur nombre, ce qui assurerait la majorité aux chrétiens. L'assemblée voterait à la majorité absolue. Elle serait élue pour deux ans, délai qui est peut-être un peu court. Une gendarmerie locale, avec des officiers européens, veillerait à l'application des lois et au maintien de l'ordre. Quant à l'organisation judiciaire, elle ne pourrait évidemment pas être improvisée dans tous les détails, mais elle serait conçue conformément aux vœux qui ont été émis par les députés chrétiens, et une cour de cassation serait instituée en Crète. Il faut convenir que s'ils obtiennent toutes ces concessions, les Crétois n'auront pas à se plaindre de l'Europe; et pourtant qui sait s'ils ne s'en plaindront pas? Leurs prétentions allaient plus loin encore; mais lorsqu'ils se sont révoltés, avaient-ils l'espérance sérieuse d'obtenir autant?

Le parlement anglais vient de clore sa session ordinaire, session qui a ressemblé à beaucoup des nôtres, en ce sens qu'elle n'a absolument rien produit. La stérilité a été à peu près complète, à moins qu'il ne faille compter à l'actif du gouvernement et du parlement la présentation et le vote d'un dégrèvement de moitié sur les taxes locales de la propriété agraire et une réduction très sensible de sa cote foncière. Cette libéralité ne profite, en somme, qu'aux grands propriétaires, et elle a eu l'inconvénient de déterminer dès le premier jour la tendance du gouvernement à distribuer ses faveurs de ce côté : la propriété mobilière et les contribuables des villes en paieront les frais. Comme œuvre législative, c'est peu, et on attendait autre chose d'un gouvernement qui disposait après les élections et qui dispose encore d'une majorité de 150 voix. On n'a jamais vu une majorité pareille en France, excepté sous l'Empire, où le gouvernement parlementaire n'existait pas et où les Chambres se bornaient à enregistrer les volontés du gouvernement. Peut-être sa toute-puissance apparente a-t-elle fait illusion au ministère anglais; peut-être a-t-il cru que tout lui serait facile, et ne s'est-il pas donné assez de peine, soit pour rédiger ses projets de loi, soit pour préparer la Chambre à les voter. En tout cas, sur presque tous les points importans, il a abouti à des échecs. Il avait présenté deux projets principaux. L'un, relatif à la réforme scolaire, a dû être finalement retiré. L'autre, relatif au régime agraire en Irlande, a bien été voté, mais avec des modifications si profondes qu'il en est devenu mé-

connaissable. La loi scolaire, qui était décentralisatrice et conservatrice dans le sens français du mot, a échoué devant la Chambre des communes. La loi agraire irlandaise a rencontré, au contraire, les épreuves les plus redoutables pour elle dans la Chambre des lords. Il est vrai qu'elle y a été soutenue par le gouvernement d'une manière assez molle ; on a reproché au marquis de Salisbury d'avoir presque paru s'en désintéresser. L'autorité personnelle dont il dispose auprès de ses collègues de la Chambre haute aurait certainement suffi à vaincre toutes les résistances s'il avait voulu en user : du moins, elle n'a pas été amoindrie.

Il n'en est pas tout à fait de même de l'autorité du Premier Lord de la Trésorerie à la Chambre des communes. C'était la première session où M. Balfour exerçait ses fonctions de leader, et il faut convenir qu'il ne l'a pas fait d'une manière très heureuse. Il a été l'objet d'attaques très vives, venues des côtés les plus différens, et auxquelles il était peu préparé, car tout lui avait réussi jusqu'à ce jour, et son mérite incontestable avait été constamment aidé par une bonne fortune sans interruption. Peut-être a-t-on été autrefois trop prompt à admirer M. Balfour, et peut-être est-on aujourd'hui trop enclin à le dénigrer. On lui reproche d'avoir mal préparé le programme de la session ; on l'accuse de n'avoir pas tenu la main, avec assez de vigilance et de vigueur, à ce qu'il fût pleinement exécuté. Incontestablement, le projet scolaire avait été l'objet d'une préparation insuffisante. Il était très long, un peu diffus, et prêtait le flanc à des objections si nombreuses que, dès le premier moment, treize cents amendemens ont été déposés contre lui ! Que vouliez-vous qu'il fît contre treize cents amendemens ? Son tort principal était de ne satisfaire absolument personne, ni les libéraux qu'il avait exaspérés, ni les conservateurs. Le but principal du projet était de remettre de plus en plus la direction des établissemens primaires entre les mains des autorités locales, d'assurer aux écoles volontaires ou libres une part plus considérable dans la répartition des subsides de l'État, enfin et surtout d'introduire dans tous ces établissemens, ou dans presque tous, l'enseignement confessionnel. On sait que les écoles primaires anglaises se divisent en deux catégories. Les écoles volontaires, qui correspondent à peu près à nos écoles libres, y sont au nombre de 11 834, où l'enseignement religieux de l'Église d'Angleterre, l'enseignement religieux officiel est donné à 1 854 000 élèves. Les écoles catholiques, également volontaires et libres, et aux yeux de la loi sur le même pied que les autres, sont au nombre de 994 avec 231 000 enfans. Enfin 1 672 écoles volontaires appartiennent aux diverses sectes protestantes indépendantes de l'Église officielle ; quelques-unes sont entièrement laïques. A côté des écoles libres sont les « bureaux scolaires » institués par l'État, et administrés par des « conseils scolaires », assemblées

élues par les contribuables et investies de pouvoirs étendus. Le nombre total des conseils est de 2452. Ils entretiennent 5316 écoles avec un personnel de 1894000 enfans. On voit que le nombre des enfans est à peu près égal dans les écoles libres et dans les écoles officielles. La différence entre les unes et les autres est que, dans les dernières, bien qu'on y lise la Bible, il n'est donné aucun enseignement religieux se rattachant à une confession déterminée. Les libéraux tiennent passionnément au maintien de cette situation : le bill du gouvernement y portait atteinte. Il suffisait que les pères de famille, en « un nombre raisonnable », demandassent un enseignement religieux pour que leurs enfans le reçussent. Inutile de dire que, ni dans les écoles volontaires, ni dans les écoles officielles, pas un enfant ne reçoit, ou n'aurait reçu si le projet de loi avait été voté, l'instruction religieuse contre sa volonté ou contre celle de ses parens. La plus entière liberté règne à cet égard. Il n'en est pas moins vrai que l'introduction d'un enseignement dogmatique dans les écoles officielles aurait été une sorte de révolution. De plus, le projet accordait, au point de vue des subsides de l'État, des faveurs particulières aux écoles libres. Il n'en fallait pas tant pour qu'il provoquât une grande émotion, et même de vives colères; on a pu reconnaître tout de suite qu'il ne passerait pas. Qu'a fait alors M. Balfour ? La seule chose à faire; il l'a retiré, sauf à le représenter dans une session prochaine. C'est toujours ainsi qu'on retire un projet de loi. Mais il en est résulté que la session a été remarquablement vide, et que le gouvernement, avec une majorité formidable dont il n'a pas su se servir, a donné le spectacle d'une véritable impuissance. Ses adversaires n'ont pas manqué de le lui reprocher. M. John Morley l'a comparé à une baleine échouée à la côte, dont les mouvemens désordonnés n'ont d'autre résultat que de l'enliser davantage. Est-ce à dire que le ministère Salisbury soit affaibli? Non, assurément; il est de taille à subir d'autres mésaventures. Il ne faudrait pourtant pas qu'il s'exposât deux fois à celle-là.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LES VIERGES AUX ROCHERS

DEUXIÈME PARTIE (1)

Quand je posai le pied sur le seuil, l'image fantastique de la démente me réapparut, si vive et si farouche que j'en eus un frisson secret. Tout le lieu me sembla occupé par sa domination sinistre, attristé et terrifié par son omniprésence. Il me sembla lire sur le visage de ses enfans une inquiétude pareille à la mienne. Et la pensée me vint que nous la trouverions peut-être au haut de l'escalier à nous attendre.

Anatolia devina ma pensée; et, pour me rassurer, elle me dit à voix basse :

— Je vous en prie, ne craignez rien... Vous ne la verrez pas... J'ai pu faire en sorte que vous ne la voyiez pas, du moins à cette heure... Tâchez de n'y plus penser, pour que notre hospitalité ne vous semble pas trop triste.

Antonello regardait en l'air les vitrages des loges qui entouraient la cour, épiant de ses yeux inquiets où les cils mettaient une palpitation incessante.

— Tu vois l'herbe? s'écria Odon en m'indiquant la verdure qui croissait le long des murailles dans les interstices des dalles.

— Signe et augure de paix, répondis-je en faisant effort pour secouer mon oppression et reprendre courage. J'ai été bien fâché de n'en pas trouver hier dans ma cour. On l'avait enlevée; mais j'aurais mieux aimé l'y voir que le feuillage solennel des lauriers et des myrtes. Il faut laisser croître l'herbe, surtout dans les maisons trop vastes. C'est une chose vivante de plus.

(1) Voyez la *Revue* du 1er septembre.

La cour était sonore comme une nef, et les échos y étaient prêts à recueillir jusqu'aux paroles chuchotées. En regardant la fontaine muette, j'imaginai les musiques mystérieuses auxquelles l'eau pourrait inviter ces échos attentifs et favorables.

— Pourquoi la fontaine est-elle silencieuse ? demandai-je, empressé à saisir toutes les occasions de défendre la cause de la vie dans cette enceinte pleine de choses oubliées ou mortes. Tout à l'heure, comme nous montions la rampe, j'ai entendu l'eau courir.

— Adressez-vous à Antonello, dit Violante. C'est lui qui a imposé ce silence.

La face du pauvre malade se colora légèrement et son regard se troubla, comme lorsqu'on est sur le point de céder à un accès de colère. Il semblait que l'innocente dénonciation de Violante lui fît honte et lui fît mal, ou qu'elle rouvrît une querelle déjà arrangée. Il se contint, mais le dépit altérait sa voix.

— Figure-toi, Claude, dit-il en indiquant un côté de la loggia, figure-toi que ma chambre est précisément à cette place, et que, de là, on entend la fontaine gronder comme une cascade. Figure-toi ! Un bruit incroyable, qui affole. Dis, n'entends-tu pas comme la voix ici résonne ? En plein jour !

Tout son corps long et décharné vibrait d'aversion contre le bruit, de cette horreur nerveuse, de cette insurmontable abomination dont il m'avait déjà donné des signes le jour précédent, lorsqu'il avait entendu les coups de carabine et les cris humains.

— Mais si tu entendais, la nuit ! poursuivit-il en s'animant. Si tu entendais ! L'eau n'est plus de l'eau ; elle devient une âme perdue qui hurle, qui rit, qui sanglote, qui balbutie, qui raille, qui se plaint, qui appelle, qui commande. C'est incroyable ! Parfois, dans l'insomnie, en écoutant, j'ai oublié que c'était de l'eau, je n'ai plus réussi à m'en souvenir... Comprends-tu ?

Il s'arrêta tout à coup, avec un visible effort pour se dominer ; et il fixa sur Anatolia un regard plein d'égarement. Le chagrin qui contractait le visage de celle-ci disparut sous ce regard, se renfonça, se cacha. Et, comme pour dissiper le malaise qui nous oppressait tous, elle dit d'un air presque gai :

— Vraiment, Antonello n'exagère pas. Voulez-vous que nous évoquions l'âme perdue ? C'est facile.

Nous étions tous auprès de la fontaine aride. La halte imprévue, les paroles et l'aspect de la victime, la solennité du lieu clos, la froideur argentée de la lumière qui pleuvait du ciel et l'imminence de la métamorphose, tout semblait conférer à cette vieille chose inerte le mystère d'une œuvre de magie. La masse marmo-

réenne, assemblage pompeux de chevaux marins, de tritons, de dauphins et de conques disposés en trois étages, se dressait devant nous revêtue de croûtes grisâtres et de lichens desséchés, parsemée de taches blanches comme le tronc du tremble; et ses nombreuses bouches humaines et bestiales semblaient avoir conservé dans le silence l'attitude de la dernière voix liquide qu'elles avaient émise.

— Écartez-vous, reprit Anatolia en se penchant vers un disque de bronze qui fermait une ouverture circulaire dans le dallage sur le bord du bassin inférieur. Je donne l'eau.

Et elle passa les doigts dans l'anneau qui faisait saillie au centre du disque, essaya de soulever le poids du métal; mais, n'y pouvant réussir, elle se remit debout, le visage empourpré par l'effort. Je lui vins en aide et j'ouvris. Alors elle se pencha de nouveau, et sa main retrouva l'engin caché. Nous reculâmes tous deux d'un même mouvement, tandis qu'on entendait déjà murmurer l'eau montant par les veines de la fontaine inanimée.

Et il y eut une seconde d'attente anxieuse, comme si les bouches des monstres allaient proférer une réponse. Involontairement, j'imaginai la volupté de la pierre envahie par la fraîche et fluide vie, et j'imitai en moi-même l'impossible frisson.

Les buccins des tritons soufflaient, les gorges des dauphins gargouillaient. A la cime, un jet s'élança en sifflant, splendide et rapide comme un coup d'estoc pointé contre l'azur il se brisa, se retira, hésita, remonta plus aigu et plus fort; il se maintint droit en l'air, se fit de diamant, devint une tige, parut fleurir. Un bruit sec et bref comme le claquement d'un fouet retentit d'abord dans le cloître; puis ce fut comme un éclat de rires puissans, comme un tonnerre d'applaudissemens, comme une averse de pluie. Toutes les bouches poussèrent leurs jets, qui se courbèrent en arc pour emplir les vasques intérieures. La pierre, en se mouillant, se couvrait çà et là de taches sombres, luisait aux parties lisses, se rayait de petites rigoles de plus en plus serrées; enfin elle jouit toute du contact de l'eau, parut ouvrir tous ses pores aux gouttes innombrables, se raviva comme un arbre sous une ondée bienfaisante. Rapidement les cavités les les plus étroites se remplirent, débordèrent, formèrent des couronnes argentées sans cesse détruites, renouvelées sans cesse. A mesure que les jeux soudains se multipliaient sur la diversité des sculptures, les sons ininterrompus grandissaient, faisaient dans le vaste écho des murailles une musique de plus en plus profonde. Hardis, sur la volubile symphonie de l'eau retombant dans l'eau, dominaient les chocs du jet central qui brisait contre

les nuques des tritons les fleurs miraculeuses fleurissant de seconde en seconde au sommet de sa tige.

— Entends-tu ? s'écria Antonello qui regardait ce triomphe avec des yeux d'ennemi. Crois-tu qu'à la longue ce vacarme ne soit pas intolérable?

Et il me sembla que Violante, couvrant sa voix d'un voile plus lourd, répondait :

— Oh! moi, je passerais des heures et des jours à écouter. Pour moi, nulle musique ne vaut celle-ci.

Elle était restée si près de la fontaine qu'elle recevait sur sa personne les éclaboussures des jets d'eau et avait déjà les cheveux semés d'une poussière lumineuse. La puissance de sa beauté chassait encore une fois de mon esprit toute pensée étrangère, toute image discordante. Encore une fois, elle m'apparaissait isolée et intangible, hors de la vie commune, plutôt semblable à une fiction d'art qu'à une créature de notre espèce. Autour d'elle toutes les choses reconnaissaient la souveraineté de sa présence, puisque toutes s'adaptaient et se soumettaient et s'harmonisaient à sa beauté. Comme naguère le grand arceau de verdure qui s'était recourbé sur elle à sa première apparition, comme naguère le socle ancien qui l'avait portée, ce vase sonore ouvert vers le ciel semblait créé pour elle seule, semblait répondre parfaitement à l'idéale harmonie qu'elle réalisait par sa simple attitude. De secrètes affinités, non intelligibles, reliaient à son être les choses les plus diverses, rapportaient à son mystère les mystères environnans. Puisque la nature, par le moyen de cette forme humaine, avait manifesté une sienne idée de perfection absolue, il me semblait que toute autre idée renfermée en toute autre enveloppe naturelle devait nécessairement servir comme un signe pour guider l'esprit du contemplateur à l'intelligence de cette beauté suprême et unique. De là vint que, considérant la vierge près de la fontaine, je trouvai et je cueillis cette vérité pure : « Lorsque la Beauté se montre, toutes les essences de la vie convergent en elle comme en un centre ; et par conséquent elle a pour tributaire l'Univers entier. »

*
* *

— Une de nos peines, me disait Odon tandis que nous gravissions le large escalier à balustres sur le silence duquel les envolemens et les nuées des allégories du XVIIe siècle imitaient la furie d'une rafale, une de nos peines, c'est l'espace que voilà : il nous donne comme une sensation d'égarement continuel, de diminution humiliante...

En effet, l'édifice était trop vaste et trop vide. Restauré au XVIIe siècle, et, de forteresse féodale transformé en villa pompeuse, il conservait toutefois l'énormité formidable de ses murailles et de ses voûtes où les époques successives avaient laissé des empreintes diverses d'art et de luxe, tantôt contrastantes et tantôt superposées. Le grand nombre des miroirs qui recouvraient des parois entières multipliait l'espace à l'infini. Et rien n'était plus triste que ces pâles abîmes illusoires qui semblaient s'ouvrir dans un monde surnaturel et, de minute en minute, promettre au regard des vivans de funèbres apparitions.

— Claude, mon enfant! s'écria d'une voix émue le prince Luzio dès qu'il me vit. Mon enfant, mon cher enfant!

Et il vint à ma rencontre.

Lorsqu'il me prit dans ses bras et me mit sur le front un baiser paternel, je sentis son vieux corps trembler. Ensuite, ayant toujours la main posée sur mon épaule, il me contempla longuement au visage, comme perdu dans un rêve, tandis qu'un flot de souvenirs, de douleurs et de regrets traversait l'azur cendré de ses yeux affaiblis.

— Comme tu rappelles ton père! ajouta-t-il d'une voix encore plus affectueuse, qui me communiqua son émotion. C'est une ressemblance incroyable. Je m'imagine revoir Maxence dans sa jeunesse, quand nous étions compagnons d'armes aux chevau-légers de la garde... Je m'imagine le revoir vivant. Comme tu lui ressembles, mon enfant!

Il me prit par la main et me conduisit vers la fenêtre, comme s'il eût voulu m'emmener à l'écart et m'attirer dans l'évocation des choses lointaines.

— Comme tu lui ressembles! répéta-t-il, lorsque mon visage lui apparut en pleine lumière. Oh! si cette âme bénie vivait encore! Il n'aurait pas dû mourir! Non, mon Dieu, il n'aurait pas dû mourir!

Il secouait la tête avec un geste de regret, devant le fantôme de cette vie si belle, trop tôt moissonnée. Et telle était la sincérité de son émotion que j'en fus pénétré jusqu'au fond de l'âme; et je ne me sentis plus étranger dans cette demeure où je retrouvais le souvenir de mes morts si purement conservé.

— Regarde, continua le prince en effleurant des doigts les fils extrêmes de sa barbe blanche et en souriant d'un sourire où j'entrevis quelque chose de la noble douceur d'Anatolia; regarde comme je suis vieilli!

Il montrait dans toute sa personne un douloureux accablement; mais la splendeur de ses cheveux précocement blanchis

conférait à sa tête une majesté vénérable ; et il portait sur le front, vive encore, la marque héréditaire de sa race dominatrice. Ses mains, comme par miracle, n'avaient souffert aucune injure de la maladie et de la vieillesse, ne laissaient voir aucune déformation sénile. Elles s'étaient conservées belles et pures comme si un baume les eût rendues inaltérables, les mains prodigues de ce seigneur magnifique qui avait dispersé ses richesses sur la route de l'exil pour maintenir plus longtemps dans les yeux de son Roi un reflet de la royauté déchue. Et, comme en mémoire des trésors prodigués, un camée resplendissait à l'annulaire.

Ces mains aux gestes lents, dont le sang engourdi se ravivait à la chaleur des souvenirs, semblaient tirer d'une zone d'ombre les lambeaux d'un monde éteint; et, pour les yeux de mon esprit, cette fonction les rendait plus singulières. Lorsque le vieillard, s'étant assis, les eut posées sur les bras de son fauteuil, elles prirent pour moi un aspect de reliques et je les considérai avec un sentiment inconnu de respect presque superstitieux. Si forte fut leur vertu qu'à cette minute je crus vivre dans ma poésie et non dans la réalité des choses, indiciblement.

Comme mon regard restait fixé sur la gemme gravée, le prince me dit avec un sourire :

— C'est le portrait de Violante.

Et il ôta l'anneau, qu'il me tendit.

Cette œuvre délicate d'un artiste ancien n'était pas indigne de Pyrgotèle ou de Dioscoride ; mais le divin profil de Méduse en relief sur le champ pourpré de la sardoine répondait avec tant de perfection aux traits de la créature superbe que je pensai : « Il est donc vrai qu'elle a illuminé l'art des âges disparus et conféré depuis un temps immémorial aux matières durables le privilège de perpétuer l'Idée qu'elle incarne aujourd'hui ! »

— Sa mère, enceinte d'elle, reprit le prince avec le même sourire, portait cet anneau et ne le quittait jamais.

*
* *

Ainsi, à chaque moment, les concordances des choses mettaient mon esprit dans un état idéal qui confinait à l'état de rêve et de prescience, mais pourtant sans y atteindre, en offrant une harmonique matière à ma sensibilité et à mon imagination. Et j'assistais en moi-même à la genèse continue d'une vie supérieure où les apparences se transfiguraient comme dans la vertu d'un miroir magique.

Les trois créatures élues semblaient s'illuminer et s'obscurcir tour à tour; et en elles les ombres et les lumières avaient les

intimes significations d'un langage que déjà j'interprétais avec une lucidité extraordinaire, comme s'il m'eût été depuis longtemps familier. Aussi restai-je ébloui, non seulement par les réverbérations de la roche, mais encore par les éclairs confus qui jaillirent de ma pensée lorsque Violante, s'approchant d'une fenêtre ouverte, me montra un spectacle qu'elle aurait pu créer d'un geste et me dit :

— Regardez!

La fenêtre était tournée au septentrion, dans la façade du palais opposée au jardin, et cette fenêtre était béante sur un abîme. Quand je me penchai, une sorte de vibration impétueuse traversa tout mon être, l'exaltant soudain au sentiment d'une grandeur muette et terrible.

« Voilà peut-être votre secret? » dis-je à la révélatrice, mais sans paroles, tant à son côté le silence me semblait parlant.

Le précipice descendait presque à pic sous les contreforts massifs qui soutenaient la muraille septentrionale, plongeant jusqu'à un âpre ravin blanchâtre qui, encore que desséché, donnait à craindre les colères dévastatrices du torrent. Avec la même violence atroce et désespérée que les fleuves de lave qui, descendus vers la mer sicilienne, rebondirent, se dressèrent, se contractèrent, noirs et rouges, grinçans, rugissans, sifflant au premier contact de l'eau, avec cette même violence la roche remontait du fond du ravin et rejaillissait contre le ciel, opposant à la muraille construite par les hommes une gigantesque masse tourmentée par une muette fureur. Les plus cruelles convulsions et contorsions des corps en proie à des puissances démoniaques ou à des spasmes mortels semblaient s'être figées toutes dans cette masse aussi horrible que la côte où Dante eut l'indice des nouveaux martyres avant d'arriver à la rivière de sang gardée par les Centaures. Toutes les formes des matières flexibles et fluides y paraissaient reproduites dans la dureté de la pierre : les boucles des chevelures rebelles, les enroulemens des reptiles qui se battent, les enlacemens des racines arrachées, les entortillemens des viscères, les faisceaux des muscles, les cercles des remous, les plis des tuniques, les rouleaux des cordages. Le fantôme d'une turbulence frénétique surgissait de cette parfaite immobilité à laquelle midi ne laissait aucune ombre. La palpitation d'une fièvre violente semblait comprimée sous cette croûte inerte.

« Voilà votre secret? » répétai-je à la révélatrice, mais toujours sans paroles; car le tumulte intérieur ne me permettait pas de choisir et de régler les sons de ma voix.

Elle aussi se taisait, à mes côtés. Je ne la regardais pas et elle

ne me regardait pas. Mais, penchés vers les rochers multiformes, nous étions unis par cette fascination qui rapproche ceux qui lisent ensemble dans le même livre. Nous lisions ensemble dans un même livre, fascinateur et périlleux.

Redressant la tête avec un léger sursaut, elle me dit :

— Entendez-vous les éperviers?

Et en même temps nos yeux éblouis cherchèrent les cimes.

— Écoutez!

La roche assaillait le ciel de son arme hérissée de pointes, maculée de teintes rougeâtres comme de la rouille ou du sang séché; et les cris des oiseaux rapaces augmentaient la véhémence de son élan.

Alors un vertige soudain m'envahit, qui ressemblait à l'horreur d'un désir et d'un orgueil trop vastes. Dans les racines mêmes de ma substance se réveilla peut-être l'ivresse barbare de mes ancêtres; car mon trouble indéfinissable se traduisit par une fulgurante succession d'images où, comme à la lueur des éclairs, je vis des hommes qui me ressemblaient faire irruption dans la ville forcée, sauter par-dessus des entassemens de cadavres, enfoncer leurs épées dans les chairs avec un geste infatigable, emporter sur l'arçon de leur selle des femmes demi-nues à travers les langues innombrables de l'incendie, tandis que le sang montait jusqu'au ventre de leurs chevaux agiles et cruels comme des léopards.

« Ah! j'étais digne de te posséder au milieu du carnage, dans une couche de feu, sous l'aile de la mort! disait en moi l'âme antique à celle qui était à mon flanc. Ma volonté aurait su contraindre mon corps au miracle : j'aurais escaladé les pierres lisses de cette muraille défendue par mille arbalètes et, vivant, je t'aurais enlevée! »

Pleins de la désolation magnifique et terrible qui s'élevait dans le ciel, mes yeux rencontrèrent le visage de la vierge illuminé si violemment par la réverbération que ce leur fut une joie presque douloureuse. Et j'éprouvai un désir fou de saisir cette tête entre mes mains, de la renverser en arrière, de la rapprocher de mon souffle, de l'examiner de plus près, toujours de plus près, d'imprimer dans ma pensée chacune de ses lignes; — semblable à celui qui, sous les glèbes stériles, aurait découvert un fragment sublime où le monde retrouvera la gloire d'une idée qui paraissait éteinte.

Elle était comme la statue dressée en face du soleil levant : sa perfection ne craignait pas la lumière. Dans sa forme corporelle, je vis l'empreinte du type éternel et je reconnus en même temps la fragilité de sa chair sujette à l'humaine destinée. Elle était

comme le fruit délicieux qui arrive à cette minute précise de la maturité au delà de laquelle commence la corruption. La peau de son visage avait l'ineffable transparence de la corolle qui demain sera flétrie.

« Qui te soustraira au sacrilège du temps destructeur? Qui t'arrêtera d'un dard mortel à la cime de ta perfection, lorsque tu seras sur le point de décliner misérablement? » Les obscures paroles du frère me revinrent à la mémoire : — Violante se tue avec les parfums... — Et, par un besoin religieux de la célébrer dans tous ses actes, je la louai silencieusement : « O créature souveraine, comme tu te sens parfaite, tu sens la nécessité de mourir. Tu sens que la mort seule peut te préserver de tout indigne outrage; et, puisque en toi tout est noble, tu médites d'offrir à la solennelle gardienne un corps embaumé royalement de parfums. »

*
* *

Après avoir bu ce vin de myrrhe, quelle saveur pouvait avoir pour nous la table où nous prîmes place?

Autour de moi pensif, des choses vagues et décolorées composaient je ne sais quelle harmonie sourde où devait insensiblement s'apaiser la passion communiquée à mon âme par la roche de feu.

Les murs étaient couverts de miroirs disposés symétriquement autour de la salle et encadrés de colonnettes d'or; et, sur le champ des panneaux, étaient peints dans un ordre alternatif des festons et des corymbes de roses; et les miroirs étaient ternis et verdis comme les eaux des étangs solitaires, et les colonnettes étaient fines et tordues comme les tresses des filles blondes, et les roses étaient languissantes et pieuses comme les guirlandes qui ceignent les martyrs de cire dans les tabernacles. Mais, peut-être pour rendre hommage à l'hôte donateur, les longs rameaux d'amandier, suspendus ingénieusement aux bras des candélabres, étalaient leur floraison encore vive et fraîche devant les miroirs anciens et, se reflétant et se multipliant dans la glauque pâleur, créaient l'apparence d'un printemps lointain sous les eaux.

Toutes ces choses avaient un charme muet qui descendait se mêler à la grâce humble de Maximilla; de sorte qu'il me semblait que la vierge déjà promise à Jésus participât de leur essence et de leur mystère, et qu'elle offrît déjà l'apparence d'une créature « partie de ce siècle », comme Béatrice dans le songe de la *Vita nuova*, et qu'elle répétât aussi, dans l'humilité de son attitude : « Je suis à contempler le principe de la paix. »

Comme elle était en face de moi et que je la regardais, cette imagination devint si forte que, pendant quelques secondes, j'arrivai à croire elle absente et sa place vide. Et aussitôt ce vide s'emplit d'une ombre si profonde qu'il me parut presque la bouche d'un gouffre où devaient s'engloutir l'un après l'autre tous ceux de sa race. Et ainsi je pus m'élever à une vision unique et tragique de tous ces vivans, dans le relief extraordinaire que leur donnait ce fond d'ombre.

Ils prenaient leur repas assis autour de la table accoutumée; ils faisaient les gestes communs qu'exige la satisfaction de la nature et proféraient de temps à autre des paroles simples : mais leurs actes et leurs accens paraissaient accompagnés d'un mystère qui parfois les chargeait de significations presque terribles ou les rendait presque ridicules comme le jeu des automates. Il y avait un contraste d'une cruelle évidence entre les actes de la fonction vitale qu'ils accomplissaient et les signes de l'inévitable destruction qui s'accomplissait en eux. Antonello, assis à la droite de Maximilla, montrait dans tout son maintien une sorte d'impatience réprimée, comme s'il eût été contraint de nourrir de ses mains, non pas lui-même, mais un étranger. Et moi, qui fixais sur lui mon regard, j'eus dans un éclair l'intuition de l'horreur qui le suffoquait à sentir dans le fond de lui-même la présence de cet étranger, confuse peut-être encore, mais cependant non douteuse. Et mes yeux, courant par instinct vers Odon assis à gauche de Maximilla, surprirent dans sa contenance quelque chose qui était comme le reflet atténué du trouble fraternel. Et rien ne me sembla plus lugubre que cette occulte correspondance entre les deux frères nés dans un même enfantement et voués à un même destin; rien ne me sembla plus doux que cette figure virginale disposée entre leurs inquiétudes comme l'image de la prière.

Les fleurs d'amandier exhalaient dans l'air tiède une étrange odeur de miel. De temps à autre, un pétale qui paraissait devenu plus rose tombait le long des miroirs comme dans un silence d'eaux. Et je repensais à la halte dans le verger.

Ah! en vérité, comment auraient-ils pu, ces pauvres yeux effrayés par tant de fantômes, voir les choses belles et pures? Que faisais-je moi-même dans ce lieu, sinon une commémoration de la mort? Autour de moi, tout se ternissait à l'imitation des murailles, semblait reculer dans un passé lointain; tout prenait un aspect vieilli et fané, semblait comme se couvrir de poussière. Les deux domestiques, avec leurs livrées bleues et leurs longs bas blancs, lents et distraits, avaient l'air de sortir d'une garde-robe du siècle passé, tristes débris d'un luxe aboli. Lorsqu'ils se

retiraient à l'écart, ils semblaient se dissiper comme des ombres dans l'éloignement illusoire des miroirs et rentrer dans leur monde sans vie.

*
* *

Mais la voix du prince, continuelle évocatrice de souvenirs, transformait l'enchantement. Lorsqu'il parlait, chacun se taisait par respect; et l'on n'entendait plus que la profonde voix sénile qui, par momens, devenait rauque de colère contenue ou tremblait de douleur et de regret.

Ce jour était pour le vieillard un jour néfaste : c'était l'anniversaire de celui où le Roi était parti de Gaëte. En ce jour s'accomplissait la vingt et unième année d'exil.

— Eh bien ! me disait-il avec le feu de la foi, tandis que sa belle barbe blanche lui donnait un aspect prophétique, eh bien ! Claude, quand un Roi tombe comme est tombé François de Bourbon à Gaëte, en martyr et en héros, il est impossible que Dieu ne le relève pas et ne lui restitue pas son royaume. Écoute ma parole, fils de Maxence Cantelmo, et ne l'oublie jamais. Le Roi des Deux-Siciles finira glorieusement ses jours sur son trône légitime. Et puisse Dieu m'accorder que cela s'accomplisse avant que je ferme les yeux ! C'est tout ce que je souhaite.

Il composait au pâle fantôme royal une apothéose de flammes et de sang sur les ruines de la ville forte.

« Admirable foi ! pensais-je en apercevant les étincelles qui pouvaient s'allumer encore dans l'azur cendré de ces yeux affaiblis. Admirable foi, et si vaine ! La vertu des Bourbons dort à Saint-Denis. » Et comme, dans les paroles du vieillard, passait l'image flamboyante de l'héroïne bavaroise, je sentis en moi renaître plus fier le dépit contre ce roi de vingt-trois ans auquel la Fortune avait présenté le cheval qui porta Henri de Navarre à Paris, tandis que le pusillanime, — tel Philippe V hébété, — n'aurait voulu monter que les chevaux figurés sur les tapisseries qui décoraient ses appartemens.

« Quelle magnifique entreprise avait devant lui ce Bourbon, lorsqu'il sortit du palais de Caserte où les médecins s'occupaient à embaumer le cadavre de son père couvert de mille plaies putrides ! pensais-je dans l'exaltation que me redonnaient les images guerrières évoquées par le vieillard vénérable. Vraiment, il avait tout : la force impérieuse de son nom antique, la jeunesse qui séduit et entraîne, un royaume sur trois mers et habitué aux tyrannies, un palais opulent en face d'un golfe recourbé et sonore comme une cithare, une compagne passionnée dont les narines

félines semblaient respirer dans un rêve héroïque et palpiter de volupté aux électriques effluves des ouragans pressentis. Tous ces biens, il avait à en jouir et à les défendre; et, jeune époux revenant de l'extrême rivage de l'autre mer, il portait encore dans les oreilles la clameur des peuples fidèles; mais il entendait aussi une autre clameur, et l'occasion d'une superbe lutte s'offrait à lui par delà les frontières de son empire, sur des plaines déjà arrosées de sang et fumeuses d'une fermentation violente, ouvertes aux pensées les plus fortes, au verbe le plus noble, à l'épée la plus rapide. Vraiment il avait tout, hormis la nature du lion. Pourquoi donc la Fortune voulut-elle combler de tant de faveurs ce débile agneau? Jamais sang ne fut plus timide dans des veines juvéniles, jamais sensualité ne fut plus engourdie. La beauté même de la domination légitime, la divine forme des rivages, la brise voluptueuse, le mystère des nuits, tous les prestiges de l'été mourant, tout cela devait au moins troubler ses sens de jeune homme, irriter en lui l'instinct profond de la possession et lui communiquer un sauvage élan de vie. Ah! le dernier soir passé dans le palais presque désert, abandonné par les courtisans, traversé par les grands souffles du vent marin qui apportait les parfums de septembre et la suprême douceur du golfe, tandis que les rideaux bruissaient en répandant de vagues effrois, tandis que les lampes vacillaient et s'éteignaient sur les tables couvertes des tristes lettres par lesquelles avaient pris congé à l'heure de l'agonie les serviteurs qu'on avait crus les plus dévoués! Et la désolation de ce départ dans le crépuscule, sur le petit navire commandé par un homme du peuple, par un des rares fidèles; et la rencontre silencieuse des vaisseaux de guerre pleins de trahison, déjà livrés à l'ennemi; et l'interminable nuit sans sommeil passée sur le pont en vains regrets, tandis que la Reine lasse dormait sous les étoiles, exposée à l'humidité de la brise; et enfin, au lever du soleil, la roche de Gaëte, le suprême refuge destiné à la ruine suprême, où la dignité royale devait se soumettre aux clauses imposées par un soldat vaniteux! »

— La trahison était partout, comme la fumée et l'odeur du nitre, continuait le prince qui, de plus en plus troublé par ces sanglans souvenirs, avivait de temps à autre son discours d'un geste de sa main blanche sur laquelle resplendissait le camée. La journée la plus terrible du siège fut celle du 5 février, lorsque la poudrière de la batterie Saint-Antoine sauta par trahison...

— Oh! quelle chose atroce! s'exclama Violante qui, secouée d'un sursaut, fit le geste instinctif de se boucher les oreilles avec ses paumes. Quelle terreur!

— Tu t'en souviens toujours? lui dit son père en posant sur elle des regards devenus plus doux.

— Oui, toujours.

— Violante était restée avec nous dans Gaëte, reprit-il en s'adressant à moi. Elle avait cinq ans à peine; elle était le grand amour de la Reine. Les autres étaient partis pour Civita-Vecchia sur le *Vulcain*, avec la comtesse de Trapani. Nous habitions dans la casemate, sous les batteries du Front-de-Mer...

— Je me souviens de tout! interrompit Violante, émue d'une animation soudaine qui semblait lui venir de cette immense lueur empourprée répandue sur son enfance... Je me souviens de tout, de tout, comme des choses arrivées hier. La chambre était isolée par deux cloisons faites de drapeaux cousus ensemble. J'en vois distinctement les couleurs : c'étaient des pavillons pour signaux, bleus, jaunes et rouges. Les lampes étaient allumées, parce que les blindes couvraient les fenêtres. Lorsque l'explosion se produisit, il pouvait être trois ou quatre heures du soir. Nina Rizzo, la caméristé de la Reine, venait de sortir à l'instant; je tenais dans mes mains une tasse de lait que m'avaient envoyée les sœurs de l'Hôpital...

Ainsi parlait-elle, par phrases brèves, d'une voix un peu sourde, le regard un peu extatique, révélant l'une après l'autre ces particularités précises, comme si elle les eût vues dans une succession d'éclairs. Et les images évoquées par sa parole de voyante se distinguaient par une extraordinaire puissance de relief sur le fond confus des autres images.

La vierge et le vieillard, commémorant à l'envi la ruine et le carnage, semblaient abolir les choses vagues et décolorées d'alentour, créer une sorte d'atmosphère fumeuse où mon âme respira quelques minutes anxieusement. — C'était l'assaut avec toutes ses horreurs, dans la ville encombrée de soldats, de chevaux et de mulets, dépourvue de vivres et d'argent, armée d'armes faibles ou inutiles, travaillée par le typhus et par la félonie. Les pluies torrentielles l'emplissaient d'une boue noirâtre où les bêtes de somme faméliques, errantes dans les rues, s'abattaient et agonisaient. Une grêle de fer la criblait, la démantelait, la dévastait, l'incendiait, toujours plus épaisse et plus assourdissante, interrompue seulement par les courtes trêves conclues pour ensevelir les cadavres déjà putréfiés. Dans les églises, pendant qu'on célébrait l'office divin et qu'on invoquait l'Invincible Padrone, des pierres se détachaient des murs, des vitres brisées tombaient, on entendait les gémissemens des blessés transportés sur des civières. Dans les hôpitaux, lorsqu'une bombe traversait la paroi du

dortoir, les malades se soulevaient sur leurs lits; et, au moment de l'explosion, croyant mourir, ils criaient : « Vive le Roi ! » — A l'improviste éclatait une poudrière, ébranlant jusqu'aux fondations toute la ville qui restait suffoquée par la fumée et par la terreur, tandis que dans l'abîme ouvert disparaissaient les bastions, les canons, les fascines, les casemates, les maisons et des centaines d'hommes. Mais, par intervalles, aux jours de grand soleil, une sorte de délire héroïque s'emparait des assiégés, une sorte d'ivresse de la mort les poussait au péril sur les batteries, là où le feu était le plus terrible. En vue de l'ennemi, au son des fanfares, les artilleurs chantaient et dansaient frénétiquement; et si l'un d'eux tombait frappé, c'était une exaltation d'allégresse guerrière. Un immense cri de joie et d'amour saluait l'apparition de la Reine sur les esplanades où le fer grêlait. Elle s'avançait d'un pas audacieux, avec la grâce souple de ses dix-neuf ans, serrée dans un corsage splendide comme un corselet, souriante sous les plumes de son feutre. Sans battre des cils au sifflement des balles, elle fixait sur les soldats un regard aussi enivrant que l'ondulation des drapeaux; et, sous ce regard, l'orgueil semblait élargir les blessures, tandis que ceux qui n'étaient pas blessés enviaient la gloire d'une tache sanglante. De temps à autre, des hommes aux yeux ardens sur un visage noirci, les habits comme triturés par les mâchoires d'un ruminant, couverts de sang et de poussière, s'élançaient des canons vers elle en l'appelant par son nom et baisaient le bord de sa robe...

— Ah ! comme elle était belle et comme elle était digne de son trône ! s'exclama le prince dont la voix retrouvait les plus mâles accens pour célébrer cette prouesse. Sa présence avait sur les soldats un pouvoir magnétique. Lorsqu'elle était là, tous devenaient des lions. Le 22 janvier fut le jour le plus glorieux de l'assaut, parce qu'elle resta jusqu'à la nuit sur les batteries.

Il y eut ensuite une pause où chacun de nous parut contempler l'idéale figure de l'héroïne sur un champ de décombres et de cadavres.

— Elles étaient étranges, les larmes dans ses yeux ! dit Violante avec lenteur, tout absorbée dans ce lointain souvenir. A la dernière heure, lorsque je la vis pleurer, je restai effrayée et étonnée comme devant un fait imprévu et presque incroyable. En m'embrassant, elle me mouilla toute la face.

Après un silence, elle ajouta :

— Elle portait au chapeau une petite plume verte.

Elle ajouta encore :

— Elle avait sur la gorge une grande émeraude.

Comme elle était assise à mon côté, un trouble m'envahit lorsque, par un mouvement involontaire, je me penchai un peu vers elle et respirai son parfum, qui me sembla devenir plus fort et dominer la fragrance miellée des fleurs. Les personnes et les objets présens m'inspirèrent une aversion subite, me donnèrent une sorte d'impatience et d'âcre dégoût, comme s'ils me fussent soudain devenus plus lourdement à charge. Je regardai avec une hostilité instinctive le frère du prince, Octave Montaga, assis au bout de la table, taciturne et un peu sinistre à la façon d'un homme masqué, symbole d'une défense obscure et intransgressible. Je sentis une insurrection haineuse de ma santé, de ma vigueur et de mon désir contre la maladie, contre la tristesse, contre l'ennui mortel où cette prodigieuse créature se consumait sans remède. Repoussant les inquiétudes engendrées naguère dans mon esprit par les trois formes différentes successivement apparues, je crus avoir déjà fait élection de celle en qui tous les prestiges semblaient se joindre à la solennité du passé pour l'ennoblir. Une fois encore elle remuait seule tout mon être, comme au moment où les cris des éperviers m'avaient fait lever la tête.

Le prince me dit :

— N'est-il pas étrange, Claude, que Violante conserve de ce temps-là une mémoire si lucide? Cela ne te paraît-il pas bien étrange?

Puis, souriant de son premier sourire, très doux :

— Marie-Sophie n'a jamais cessé d'avoir pour elle une prédilection. La sachant passionnée pour les parfums, elle lui envoie tous les ans, au jour de son anniversaire, une grande quantité d'essences. Depuis que nous sommes ici, elle n'y a pas manqué une fois.

Il se tourna vers sa fille, tendrement :

— Désormais, tu ne pourrais plus t'en passer, n'est-il pas vrai?

Et, avec une ombre de tristesse :

— Elle en vit, me dit-il. Tu vois, Claude, comme elle s'est faite blanche!

Il me sembla qu'Anatolia murmurait :

— Elle en meurt.

*
* *

Quand nous quittâmes la table, Anatolia nous proposa de descendre au jardin.

— Allons prendre encore un peu de soleil, dit-elle en levant la main vers un faisceau de rayons qui pénétrait par une fenêtre

dont le rideau décoloré ne recouvrait pas la plus haute vitre. Qui veut descendre ?

Dans le geste, sa main s'illumina, se dora jusqu'au poignet; et les rayons coulèrent entre ses doigts comme une chevelure docile.

— Allons tous, répondis-je.

Don Octave prit congé et se retira, — parmi nous, son aspect était celui d'un intrus. — Mais le prince mit son bras sous le bras d'Anatolia, ainsi qu'avait fait Antonello sur la rampe.

— Je vous accompagnerai, dit-il, jusqu'au vestibule.

En passant par la vaste salle des audiences, déchue au rôle d'antichambre vide, je remarquai une vieille chaise à porteurs garnie de ses deux barres, comme si elle eût à l'instant même déposé sa dame ou qu'elle fût préparée pour la recevoir. Je m'arrêtai.

— Qui va en chaise à porteurs ? demandai-je.

— Aucun de nous, répondit Anatolia après une seconde d'hésitation, tandis que l'ombre d'un trouble passait sur tous les visages.

— Elle est du temps de Charles III, dit le prince, dissimulant par un sourire sa triste pensée. Elle a appartenu à donna Raimondetta Montaga, duchesse de Cublana, qui fut la plus belle dame de la Cour et célébrée comme la plus grande beauté du royaume.

Je m'approchai, attiré par cette vieille chose qui ne semblait pas encore bien morte et à laquelle le souvenir de donna Raimondetta conférait au contraire un prix et une grâce non pareils, et une sorte de reviviscence fictive sous mon regard.

— Le style en est excellent, déclarai-je. C'est une exquise œuvre d'art, et conservée à merveille.

Mais je m'aperçus qu'autour de moi une inquiétude étrange dominait mes hôtes et que la cause de leur malaise venait de l'objet présent. Et alors, en ce bois précieux, je sentis vivre, d'autant plus forte par la vertu du mystère, la vie de mes imaginations.

— L'âme de donna Raimondetta y habite peut-être, dis-je sur un ton léger, avec l'irrésistible envie d'ouvrir la portière. Il serait impossible qu'elle eût un asile plus élégant. Voyons.

Lorsque j'ouvris, une subtile odeur vint à mes narines; et, pour l'aspirer mieux, j'avançai la tête à l'intérieur.

— Quel parfum ! m'écriai-je, délecté par cette sensation imprévue. C'est le parfum de la duchesse de Cublana ?

Et, pendant quelques secondes, mon esprit resta suspendu

dans la molle atmosphère créée par le charme de la dame de jadis, imaginant une petite bouche ronde comme une fraise, une haute chevelure chargée de poudre et une robe de brocatelle gonflée par le panier.

La chaise à porteurs embaumait comme un coffre de mariage, capitonnée au dedans d'un velours vert comme le feuillage du saule et ornée sur chaque côté d'un petit miroir ovale, toute dorée au dehors et peinte avec un goût superfin, enrichie de ciselures délicates aux joints et aux corniches, rendue plus harmonieuse et plus douce à la vue par le voile des siècles, œuvre aimable d'une fantaisie gracieuse et d'une savante main.

— Ou peut-être, repris-je, c'est vous, Donna Violante, qui avez vidé l'une de vos fioles sur ce velours si tendre, en hommage à l'ancêtre fameuse?

— Non, ce n'est pas moi, fit-elle presque indifférente, comme reprise de l'ennui accoutumé, comme redevenue étrangère.

— Allons, allons! dit Anatolia en nous pressant. Il fait toujours très froid dans cette salle.

Et elle entraîna son père qui lui tenait encore le bras.

— Allons! répéta Antonello en frissonnant.

*
* *

De la plus haute marche, on percevait déjà la rumeur de l'eau : sourde d'abord, puis de plus en plus claire et forte.

— La fontaine est rouverte? dit le prince.

— Tout à l'heure, fit Anatolia, nous l'avons rouverte en l'honneur de notre hôte.

— As-tu remarqué, Claude, le jeu des échos dans la cour? me demanda don Luzio. Cela est extraordinaire.

— Vraiment extraordinaire, répondis-je. C'est un prodigieux effet de sonorité; cela ressemble à l'artifice d'un musicien. Je crois qu'un harmoniste attentif trouverait ici le secret d'accords et de dissonances inconnus. Voilà une incomparable école pour une oreille délicate. N'est-ce pas, donna Violante? Vous êtes pour la fontaine contre Antonello?

— Oui, dit-elle avec simplicité. J'aime et je comprends l'eau.

— *Loué sois-tu, mon Dieu, pour sœur Eau...* Vous vous rappelez, donna Maximilla, le cantique de saint François d'Assise?

— Certes, répondit la fiancée de Jésus rougissante, avec un faible sourire. Je suis une clarisse.

Son père la caressa d'un mélancolique regard.

— Sœur Eau! l'appela Anatolia en effleurant du bout des

doigts le lisse bandeau de cheveux qui lui descendait sur la tempe. C'est le nom que tu devrais prendre.

— Ce serait de l'orgueil, fit la clarisse avec une riante humilité.

Elle me remit en mémoire, avec une légère variante, la sentence de la bienheureuse : *Symphonialis est aqua.*

Nous étions tous auprès de la fontaine sonore. Chaque bouche donnait ses notes par un chalumeau de verre semblable à une flûte recourbée. La conque inférieure était déjà pleine et l'eau submergeait jusqu'au ventre les quatre chevaux marins.

— Le dessin est d'Algardi de Bologne, l'architecte d'Innocent X, dit le prince, mais les sculptures ont été exécutées par le napolitain Domenico Guidi, le même qui exécuta la plus grande partie du haut-relief d'Attila, dans Saint-Pierre.

Comme Violante s'était encore approchée du bord de la conque, je voyais son image réfléchie dans le cercle liquide où un tremblotement continuel en brouillait les lignes entre les jambes des chevaux.

— Un tragique épisode se rattache à cette fontaine, continua le prince ; un épisode qui, plus tard, fut l'occasion de certaines croyances superstitieuses. Tu ne le connais pas ?

— Non, répondis-je. Mais racontez-le-moi, si vous voulez bien.

Et je regardai Antonello, en songeant à l'âme perdue qui le tourmentait et l'épouvantait la nuit. Lui aussi, maintenant, tenait les yeux fixés sur l'image de Violante qui tremblotait au fond de l'eau.

Don Luzio commença :

— C'est ici, dans ce bassin, que Panthée Montaga mourut noyée, au temps du vice-roi Pierre d'Aragon...

Mais il s'interrompit.

— Je te raconterai cela un autre jour.

Je compris la réserve qui l'empêchait de ressusciter ce souvenir en présence de ses filles ; et je ne voulus pas insister.

Mais un peu plus tard, dans le vestibule extérieur, pendant la lente promenade qu'il faisait seul à mon bras, il reprit son récit, tandis qu'autour de nous le soleil resplendissait sur la rangée de balustres d'où les hautes statues blanches des Saisons contemplaient la vallée fauve du Saurgo.

C'était un drame de passion et de mort, intime et secret, bien digne du puissant cloître de pierre qui en avait comprimé, puis, par un rapide retour, exalté la violence. Il me signifiait l'empire exercé par le génie des lieux sur une âme similaire, en

laquelle tout sincère sentiment devait se condenser jusqu'à l'extrême tension compatible avec la nature humaine, pour déployer ensuite toute sa force dans un acte définitif et d'effet certain.

En écoutant le récit imparfait du prince, je reconstituais mentalement l'heure de vie essentielle qui avait abouti à la mort de Panthée ; et le crime nocturne prenait à mes yeux une beauté révélatrice de choses profondes.

Profond, en vérité, devait être le vouloir de cet Umbelino qui, brûlant d'un implacable amour pour sa sœur non complice, mais résolu à demeurer seul dans sa faute, médita de la tuer pour séparer de l'âme cette chair qui l'enflammait d'un si terrible désir et pouvoir ne souiller que celle-ci de toutes les caresses. « Il dut tirer de son secret des frissons merveilleux, pensais-je en contemplant le visage maigre et olivâtre que me représentait mon imagination. Puisqu'un sortilège inconnu lui avait infusé dans le sang ce feu impur, il refusa de reconnaître comme objet de sa concupiscence autre chose que l'enveloppe corporelle qui renfermait l'âme inviolable ; et alors, par la force de sa pensée, il sut les séparer distinctement l'une de l'autre et retenir en même temps dans son cœur deux amours, le sacré et le profane. Quel devait être le frisson de son horreur lorsque, dans les instans où le dévorait plus ardente la fièvre alimentée par les effluves de ce corps voisin, il entendait la chère âme de sa sœur exhaler de suaves paroles par ces mêmes lèvres qu'en songe il couvrait de luxurieux baisers ! Quels épouvantables tourbillons de vertige devaient agiter sans trêve sa vie intérieure, multipliée par la solitude et rendue plus dense par la contrainte ! A la fin, comme il sentait s'alourdir le joug de la fatalité qui lui rendait le crime nécessaire, il médita de réduire la beauté funeste de Panthée à une forme vide et à une dépouille insensible, par le moyen de la mort. Quels témoignages de pitié et de douleur ne prodigua-t-il pas en silence à cette chère âme qui devait s'envoler innocente vers le ciel pour ne lui laisser entre les bras que la chair convoitée ! Certes, lorsqu'il accompagnait sa sœur à la chapelle pour la prière matinale, il lui disait d'ineffables choses. — O Panthée, lui disait-il pour qu'elle s'attardât à prier avec plus de ferveur, rien au monde n'est plus doux que ta prière : elle est plus douce que la rosée. — Et, pour qu'elle se préparât à mourir : — O Panthée, lui disait-il, que tu es heureuse ! Le lieu de ton âme est le giron de Notre-Seigneur Jésus-Christ. — Mais, en silence, il lui disait d'autres choses ineffables, qu'elle ne pouvait pas comprendre. Et un soir d'été plein de fatals prestiges, l'heure de la mort sonna. Tout était

invraisemblable et propice, comme dans un rêve. Ils se tenaient ensemble près de la fontaine éloquente et rafraîchissaient leurs mains dans l'ombre humide, taciturnes. Une fièvre d'enfer brûlait aux poignets d'Umbelino, dont les yeux fixes regardaient l'image de Panthée réfléchie par l'onde sous la clarté des étoiles. Et ses mains, comme dans un songe, presque magiquement, avec autant de facilité qu'elles auraient fléchi la tige d'un lis, ployèrent la personne de Panthée vers l'image profonde jusqu'à ce que l'une et l'autre se confondissent; et la fontaine garda un blanc cadavre...

***

En me quittant, le prince Luzio me dit :

— J'espère qu'à partir de ce jour tu voudras bien considérer cette maison comme la tienne. Toujours, quand tu viendras, mon cher enfant, tu seras le bienvenu. Ne te fais donc pas trop désirer.

J'étais si triste de le voir rentrer seul dans le palais désolé que je l'accompagnai un bout de chemin en lui parlant affectueusement. Nous nous arrêtâmes devant la fontaine; et il fit un geste vague vers la conque où, dans la limpidité glaciale, j'entrevis la funeste beauté de Panthée, et les blanches mains à fleur d'eau concaves comme deux pétales de magnolia, et la molle chevelure ondulante sous les jambes des chevaux marins.

— Les années qui suivirent, dit le prince en souriant, une légende courut. Durant les nuits sans lune, l'âme de Panthée chantait à la cime du jet d'eau et celle d'Umbelino se désespérait dans les gueules des bêtes de pierre, jusqu'à l'aurore.

***

Comme nous étions penchés sur la balustrade vers le jardin en pente, l'anxiété du printemps nous montait à la face. Nous étions enveloppés d'une sorte d'éther qui vibrait avec la vitesse d'un pouls fébrile; et cette sensation avait une force si continue qu'elle engourdissait les nerfs. Les pupilles se fixaient et les paupières s'abaissaient comme au début du sommeil. Je sentais mon âme lourde comme une nuée.

Sur notre silence commun, Anatolia dit :

— C'est le Bonheur qui passe.

Par cette parole inattendue, elle nous révélait à nous-mêmes le secret de notre angoisse intérieure; et elle exprimait l'essence de l'ineffable mélancolie répandue sur la campagne à l'époque du renouveau.

— C'est le Bonheur qui passe.

« Quelles mains pourraient l'arrêter? » me demandai-je subitement, dans une aveugle agitation de mon besoin d'amour, dans une insurrection confuse de mes plus profonds instincts.

Les trois sœurs, accoudées sur la balustrade de pierre, tenaient en dehors leurs mains nues, sans anneaux, plongées dans le soleil comme dans un tiède bain d'or : Maximilla, les doigts enlacés, Anatolia, les paumes prises l'une dans l'autre, de telle façon que les pouces étaient par-dessus ; Violante, écrasant quelques violettes déjà fanées qu'elle prenait à sa ceinture et laissait ensuite tomber dans l'espace.

« Quelles mains pourraient l'arrêter?

Celles d'Anatolia étaient évidemment les plus fortes et les plus sensitives. Sous la peau s'y dessinaient avec fermeté les muscles et les tendons qui rendaient vigoureux les pouces gemmés d'un ongle rose à la racine duquel s'insérait une lunule presque blanche, tel un onyx à deux lames. — Ne m'avaient-elles pas déjà, au premier contact, communiqué une sensation de force généreuse et de bonté efficace ? N'avais-je pas cru déjà sentir dans le creux de leur paume une chaleur vivifiante?

Mais celles de Maximilla semblaient pour ainsi dire incréées, comme les formes des apparitions, tant elles étaient fines; et si blanches que le rayon d'or ne réussissait pas à les dorer; et si bien connues de moi que, dans la pleine lumière du jour, je revoyais les ténèbres de l'abside ombrienne où je les avais vues pour la première fois sur l'icone de l'autel, seules survivantes d'une figure réabsorbée par le mystère et capables pourtant, à elles seules, d'enchanter et de caresser les âmes. A cette heure, par l'entre-croisement de leurs doigts enlacés, elles exprimaient l'entrave de l'esclavage volontaire. — « Me voici tienne, prisonnière d'un lien plus fort que toutes les chaînes. Je n'ouvrirai les bras que lorsqu'il te plaira de me détacher. Je ne puis et ne veux qu'adorer et obéir, obéir et adorer. » — Telle était la confession qu'au moyen de ces indices la vierge pieuse faisait à son idéal seigneur. Et j'imaginai que ces mains se dénouaient et que ces paumes engendraient de longues zones de silence vivant, comme s'envolent de celles des anges peints en haut et en bas des tableaux d'église les banderoles enroulées des cartouches qui portent un verset et encadrent les personnages dans la signification mystique des paroles écrites. « Ainsi tu pourrais, ô Adorante, dans les cercles de ton vivant silence d'amour, enfermer mon esprit méditatif! Et je serais infidèle aux solitudes de la terre, aux solennelles montagnes, aux forêts musicales, aux fleuves pacifiques

et même aux cieux étoilés; car nul spectacle terrestre n'élève autant le génie de l'homme que la présence d'une belle âme soumise. Elle donne une immensité sans limite aux murs de la chambre secrète, comme la lampe votive dilate dans le temple la grandeur de la nuit. C'est pourquoi je voudrais, ô douce esclave, t'avoir dans ma demeure. Celui dont une adoration muette entoure les méditations, celui-là sent la divinité de ses pensées et crée comme un dieu. »

Mais les mains sublimes de Violante, exprimant des tendres fleurs la goutte essentielle, puis les laissant tomber meurtries sur le sol, accomplissaient un acte qui, comme symbole, répondait parfaitement au caractère de mon style : — elles extrayaient d'une chose jusqu'au dernier arome de la vie, c'est-à-dire qu'elles en tiraient tout ce que cette chose pouvait rendre, et ensuite elles la laissaient épuisée. N'était-ce pas là une des tâches les plus graves de mon art de vivre?

Violante m'apparaissait donc comme un divin et incomparable instrument de mon art. « Son alliance m'est nécessaire pour connaître et pour épuiser les innombrables choses qui se cachent dans les profondeurs des sens humains, ces choses dont l'éternelle luxure est l'unique révélatrice. La chair tangible renferme des mystères infinis que le seul contact d'une autre chair peut dévoiler à ceux à qui la nature donna de les comprendre et de les célébrer religieusement. Le corps de cette femme n'a-t-il pas la sainteté et la magnificence d'un temple? Sa beauté ne promet-elle pas à ma sensualité les plus hautes initiations? »

Ainsi, comme naguère pendant la première montée, j'attirais en moi les trois formes intégrales qui offraient à toutes les puissances de mon être la joie de se manifester et de se satisfaire totalement dans une harmonie parfaite. L'une, — dans mon rêve, — avec son pur front rayonnant de présages, veillait sur le fils de mon sang et de mon âme; et l'autre, comme la pyrauste dans la fournaise du métallurgiste, vivait dans le feu de mes pensées; et l'autre me rappelait au culte religieux du corps et me conviait à de secrètes cérémonies pour m'enseigner à revivre la vie des dieux antiques. Toutes trois semblaient nées pour servir mes volontés de perfection sur la terre. Et la nécessité de les disjoindre m'offensait comme un désordre, m'irritait comme une injustice du préjugé et de la coutume. « Pourquoi ne pourrais-je pas les conduire le même jour dans ma demeure et orner ma solitude de leur triple grâce? Mon amour et mon art sauraient créer autour de chacune d'elles un enchantement divers, et construire pour chacune un trône, et offrir à chacune le sceptre d'un idéal royaume peuplé de fictions où elle retrouverait, transfigurée sous des

aspects multiples, la partie non mortelle de son être. Et puisque la brièveté est le très juste attribut du rêve superbe et de la vie belle, mon amour et mon art sauraient aussi composer pour ces Béatrices (mais non pour toi, ô Anatolia, destinée aux longues veilles!) une mort harmonieuse à l'heure opportune... »

Ainsi pleuvaient sans trêve sur les mains virginales mes pensées qu'en cette précoce chaleur du soleil enflammait un doux délire, lorsque Violante laissa tomber la dernière fleur meurtrie et se pencha vers les extrémités des longs sarmens qui grimpaient de la terrasse inférieure et s'enroulaient aux balustres. Elle réussit à casser une petite branche dont elle examina les fibres internes pour voir si elles étaient déjà pénétrées par la sève printanière.

— Ils dorment encore, dit-elle.

Nous étions donc inclinés sur l'extrême sommeil, déjà diaphane, de ces ternes dépouilles où allait s'accomplir un des plus grands miracles terrestres, évoqué par une parole.

— Vous verrez dans quelques semaines, me dit Anatolia. Tout se recouvrira d'un manteau vert, toutes les treilles auront de l'ombre.

C'étaient, non pas les mères du raisin, mais certaines vignes fécondes en pampres dont les innombrables lianes volubiles s'étalaient sur la vaste muraille et sur les treilles des rampes comme un tissu réticulaire. Elles n'avaient pas un aspect de végétaux, mais elles ressemblaient à des cordelettes usées, détrempées par la pluie, desséchées par le soleil, fragiles à la vue comme des toiles d'araignées. Et pourtant, l'imminence de la métamorphose les rendait mystiques comme les plus énormes troncs des forêts alpestres. Des myriades de feuilles vivantes allaient jaillir des fibres de ces cordages inertes, miraculeusement.

— En automne, me dit Violante, tout devient rouge, d'un rouge splendide; et, par certaines journées d'octobre, sous le soleil, les murailles et les rampes semblent tendues de pourpre. A cette époque, le jardin a vraiment son heure de beauté. Vous verrez, si vous êtes encore ici.

— Il n'y sera plus, interrompit Antonello en hochant la tête.

— Pourquoi répéter toujours cela? lui demandai-je sur un ton de doux reproche. Qu'en sais-tu?

— Personne ne sait jamais rien, murmura Odon de sa voix sourde, que je ne distinguai de la voix fraternelle qu'au seul mouvement des lèvres. Qui peut dire ce qu'il adviendra de nous d'ici à l'automne? Maximilla seule est tranquille : elle a trouvé son refuge.

Une imperceptible goutte d'amertume altérait peut-être les derniers mots.

— Maximilla va prier pour nous, dit Anatolia gravement.

La clarisse baissa la tête vers ses mains jointes. Et il y eut un intervalle où nous gardâmes le silence, sous une onde de choses indistinctes et pourtant impérieuses.

*
* *

L'hallucinante vision de la pourpre automnale faisait pâlir à mes yeux ce limpide après-midi du premier renouveau, tandis que nous descendions la rampe où, quelques heures auparavant, les trois princesses m'étaient apparues comme au début d'un conte, sortant avec un sourire neuf d'une nuit d'immémoriales angoisses. Autant me semblait déjà lointaine cette heure matinale, autant me semblait proche l'automne auquel, — selon un pressentiment obscur, — devaient me conduire les vicissitudes d'une foudroyante destinée. Et, si j'imaginais le feuillage empourpré autour des sarmens nus, je voyais sur le visage des trois sœurs tomber une sinistre ombre de deuil.

Encore une fois le sentiment de la mort passionna et exalta mon âme de telle sorte que toutes les apparences s'y reflétaient avec de poétiques transfigurations. Et, dans la splendeur de l'air printanier, les frêles créatures me semblèrent « merveilleusement tristes », comme ces femmes du songe de la *Vita nuova* auxquelles Maximilla m'avait fait penser parmi les branches coupées des amandiers et les miroirs anciens. Et il me sembla que j'étais tout saisi de l'esprit ardent qui embrase la page de ce petit livre où Dante jeune montre comment il savait agiter les profondeurs de son âme et l'exalter jusqu'au sommet de l'ivresse douloureuse en imaginant Béatrice morte et en contemplant ce cher visage à travers un voile funéraire. « Je me disais à moi-même, avec de grands soupirs : C'est une nécessité que la très noble Béatrice meure un jour... Et, plein d'épouvante, j'imaginai qu'un de mes amis venait me dire : Tu ne sais pas ? ton admirable dame est partie de ce siècle... Alors il me semblait que mon cœur, où il y avait tant d'amour, me disait : C'est vrai, que notre dame gît morte... Et si puissante fut l'erreur de ma fantaisie qu'elle me fit voir cette dame morte... » Ne devais-je pas à une pareille imagination le flot des ineffables beautés intérieures ?

Une noblesse souveraine émanait de tous les actes de ces vierges qui devaient mourir, rayonnait sur les choses au milieu desquelles elles passaient. Et peut-être ne les ai-je jamais revues dans tant de lumière et tant d'ombre.

*
* *

Lorsque nous fûmes au pied de la rampe, sur une terrasse qu'environnaient les vertes ruines d'un portique de buis, Anatolia s'arrêta en me demandant :

— Voulez-vous revoir tout le jardin? Vous y retrouverez peut-être quelques souvenirs.

Et Violante, comme pour affirmer sa domination :

— Puisque vous aimez la musique de l'eau, dit-elle, je vous ferai visiter mes sept fontaines.

Et Maximilla, avec sa gentillesse timide :

— En récompense des branches d'amandier, je vous montrerai une aubépine qui a fleuri cette nuit même, là-bas.

Il me semblait qu'elles parlaient de leurs choses intimes et que, comme la vierge de Fontebranda, elles voulaient dire : « Nous sommes un jardin ».

Ne pouvant pas exprimer mon sentiment, je dis de vaines paroles.

— Conduisez-moi donc, répondis-je. Sans aucun doute je retrouverai des souvenirs, au moins des souvenirs de mes premières lectures, qui furent des contes de fées...

— Pauvres fées sans baguette! fit Odon en prenant la main d'Anatolia avec un geste caressant.

Et dans les yeux des trois sœurs souriaient toutes les désespérances.

Alors Violante nous conduisit comme à travers un labyrinthe.

Nous marchions entre la verdure perpétuelle, entre les buis, les lauriers et les myrtes très vieux, dont la sauvage vieillesse ne gardait pas mémoire de la discipline subie autrefois. A peine restait-il çà et là quelque vestige des formes symétriques modelées jadis par les ciseaux des jardiniers; et j'étais attentif à reconnaître dans les plantes muettes l'humanité de ces figurations qui n'avaient pas encore disparu complètement, avec une mélancolie un peu semblable à celle qu'on éprouve quand on recherche sur les marbres des tombeaux l'effigie indistincte des morts oubliés. Une senteur douce-amère accompagnait nos pas; et, de temps à autre, l'un de nous, comme à dessein de rattacher les fils d'une trame défaite, recomposait un souvenir de sa lointaine enfance. Et voilà que revenait la pure image de ma mère; et elle semblait se nourrir de toutes les choses que nos cœurs exhalaient dans les intervalles de silence, sans se détacher jamais du flanc d'Anatolia comme pour me désigner son élue. Et une senteur douce-amère accompagnait notre mélancolie.

*
* *

Violante s'arrêta pour me demander, presque avec le même aspect et le même accent qu'elle avait eus lors de l'entretien à la fenêtre :

— Entendez-vous?

— Nous sommes à présent dans votre domaine, lui dis-je, puisque vous êtes la reine des fontaines...

Le chant rauque des jets d'eau nous arrivait à travers une haute haie de myrtes, dans un petit pré semé de jonquilles et gardé par une statue de Pan toute verte de mousse. Il me semblait que, de l'herbe molle foulée par mes pas, une mollesse délicieuse me montait dans les veines; et une fois encore la joie imprévue de la vie dilata ma respiration. Tout à coup, la présence des deux frères me gêna et ma pitié pour eux me devint à charge. « Oh! comme je saurais troubler jusqu'au fond vos âmes closes! pensai-je en regardant les trois prisonnières. Comme je saurais exaspérer jusqu'à l'angoisse les inquiétudes qui sont en vous! » Et j'imaginai la volupté de savourer ces âmes neuves, pleines d'un suc essentiel, fruits précieux mûris avec lenteur dans le Jardin de la connaissance de soi-même et restés jusqu'alors intacts pour s'offrir à mon désir. Et ce qui avivait encore mon regret, c'était la certitude de ne pouvoir plus recomposer ensuite ce singulier enchantement qui ne se forme que dans la nouveauté des premières communications entre les êtres appelés à unir leurs destins : singulier enchantement et très bref, mêlé de stupeur, d'attente, de pressentiment, d'espoir et de mille choses indéfinissables qui participent de la nature des rêves, choses vaines, mais qui surgissent pourtant des plus sacrés abîmes de la vie.

Dans la transparence de l'ambre aérien, tout se faisait riche et suave; et partout fleurissaient des idées de beauté qui demandaient à être cueillies; et les plus nobles fleurissaient aux pieds des tristes princesses, où je m'imaginai courbé pour les cueillir. Et j'imaginai la volupté de caresser et d'irriter ces âmes en vaguant à travers cet enclos secret sur lequel les fantômes des anciennes Saisons paraissaient tisser un voile de poésie où ils figuraient à l'intérieur, avec des fils presque invisibles, d'étranges visages de créatures inconnues, riantes et pleurantes dans l'alternative de la joie et de la douleur.

N'y avait-il pas en chacune de ces fontaines une Panthée qui chantait, candide victime d'une passion scélérate et sublime? Certes, une émotion extraordinaire me pénétra lorsque Violante me conduisit par delà des myrtes, dans la longue zone comprise entre la haie et le mur oriental. Là régnait ce mystérieux esprit

qui occupe les lieux écartés où la légende rapporte que venaient s'entretenir jadis des amans célèbres par la splendeur tragique de leurs destins. Les statues, les colonnes, les troncs d'arbre avaient l'aspect des choses qui furent témoins et complices d'une grande ivresse humaine et qui en ont perpétué la mémoire à travers les âges. Les profondes injures du Temps rongeur et des Constellations inclémentes conféraient aux formes de la pierre ces expressions et pour ainsi dire cette éloquence que les ruines seules peuvent avoir. De hautes pensées s'en dégageaient, exprimées par les lignes interrompues.

Et j'imaginai la volupté de confesser dans ce lieu mon rêve magnifique aux trois Béatrices qui seules pouvaient le transformer en harmonie vivante ; j'imaginai la volupté de parler d'amour dans ce même lieu où se pressaient tant de symboles efficaces pour exalter les âmes au-dessus des habituelles misères humaines et les épanouir dans un ciel de suprême beauté.

*
* *

Nous marchions lentement, faisant halte de temps à autre, prononçant des paroles qui dissimulaient l'inquiétude dont nous étions agités. Odon et Antonello paraissaient las et s'attardaient un peu en arrière, taciturnes. Et je croyais avoir derrière moi les ombres de la maladie et de la mort.

Ma ferveur était tombée. Je sentais combien était cruel le contraste entre mes transports impétueux et ces douloureuses fatalités qui restaient immuables à mon flanc, autour de moi, partout, dans le grand enclos plein de choses oubliées ou mortes. Je sentais que chacune de ces créatures, déjà tant de fois en une heure illuminées par mon intelligence et transfigurées par mon désir, gardait son secret intact et que le langage des apparences était impuissant à me le révéler. En les regardant, je les vis distantes l'une de l'autre, étrangères l'une à l'autre, avec, chacune, une pensée inconnue entre les sourcils, avec, chacune, un sentiment inconnu dans le fond de son cœur. — J'allais m'éloigner d'elles et retourner dans ma solitude ; le jour tirait à sa fin. — Quelles choses nouvelles cette première communication avait-elle fait entrer dans leurs âmes engourdies par la longue habitude d'une tristesse que n'illusionnait plus peut-être même le dernier espoir d'un événement inopiné ? Sous quels aspects étais-je apparu à chacune ? Leur besoin d'amour et de bonheur s'était-il élancé vers moi avec un irrésistible transport ? ou une incrédulité découragée comme celle des deux frères leur ôtait-elle la confiance ?

Elles cheminaient, pensives ; et, même lorsqu'elles parlaient, elles semblaient si profondément absorbées que plus d'une fois

je fus sur le point de leur dire : « A quoi pensez-vous ? » Et il naissait en moi comme une volonté de violence et d'extorsion, devant ce secret qu'elles célaient ; et il me montait aux lèvres de ces paroles téméraires qui peuvent soudain ouvrir un cœur clos et en surprendre la peine la plus occulte ou le contraindre à se confesser. Mais en même temps une tendresse compatissante m'inclinait vers elles, comme pour leur demander pardon d'un mal que je leur aurais fait souffrir en ce moment et d'un autre mal plus rude qu'elles auraient plus tard à souffrir de moi. La nécessité de choisir m'apparaissait comme une épreuve cruelle, source de douleurs et de sacrifices inévitables. Ne sentais-je pas une angoisse véhémente remplir les pauses de notre dialogue inutile?

— Oh! quand viendra l'été! soupirait Violante en levant les yeux vers les larges parasols des pins. En été, je passe ici toutes les heures du jour, seule avec mes fontaines. Et c'est la saison des tubéreuses!

Des pins gigantesques, aux troncs droits et ronds comme des mâts de galères, alignés à distances égales, se dressaient le long du mur de l'enclos et le protégeaient de leurs coupoles opaques. Entre un tronc et l'autre, comme dans un entre-colonnement, le mur était creusé de niches habitées par des statues nues ou enveloppées de peplums, en des attitudes calmes, portant les visions du Passé dans leur cécité divine. A distances égales, les sept fontaines faisaient saillie en forme de petits temples, composées chacune d'une ample vasque où se miraient des déités assises sur les margelles et accoudées à l'urne, dans l'espace compris entre deux couples de colonnes qui soutenaient un fronton portant un distique sculpté. La haute haie de myrtes s'élevait en face, toute verte, entrecoupée seulement par de blancs hermès méditatifs. Et le sol humide était presque entièrement revêtu de mousses pareilles à un feutre, qui rendaient silencieux notre passage et augmentaient ainsi la douceur du mystère.

— Pouvez-vous lire ces vers? dit Violante en me voyant attentif à déchiffrer sur la pierre les lettres gravées qu'effaçaient çà et là le tartre et les crevasses. J'ai su autrefois ce qu'ils voulaient dire.

Ils disaient : « Hâtez-vous, hâtez-vous! Tressez les belles roses en guirlandes pour couronner les heures qui passent. »

PRÆCIPITATE MORAS, VOLUCRES CINGATIS UT HORAS,
NECTITE FORMOSAS, MOLLIA SERTA, ROSAS.

C'était, adoucie par les rimes, l'antique admonition qui, dans le cours des siècles, avait invité les hommes aux plaisirs de la vie brève, enflammé les baisers sur la bouche des amans et multiplié sur les tables les coupes de vin. C'était l'antique mélodie

voluptueuse, modulée sur la nouvelle syrinx qu'un moine industrieux avait construite en forme d'aile de colombe avec les roseaux inégaux cueillis dans le jardin abandonné de Pan, mais reliés ensemble avec la cire des petits cierges votifs et le lin d'une vieille nappe d'autel.

« La fontaine luit et résonne; et sa splendeur te dit : Réjouis-toi ! et son murmure te dit : Aime ! »

FONS LUCET, PLAUDE, ELOQUITUR FONS LUMINE : GAUDE.
FONS SONAT, ADCLAMA, MURMURE DICIT : AMA.

Ils répandaient dans mon esprit un charme ambigu, les échos de ces rimes léonines dont les eaux faisaient la glose interminable. Dans ces échos, je sentais l'accent voilé de la mélancolie qui donne au plaisir une indéfinissable grâce et qui, tout en le troublant, le rend plus profond. Non moins tendres et non moins tristes étaient les divines jeunesses qui allongeaient sur les margelles leurs membres nus, ondulés comme le miroir où elles se miraient depuis si longtemps : — peut-être des Salmacis, avides de la perfection d'un embrassement encore inconnu des hommes et des dieux ? ou peut-être des Biblis, attentives à comprimer dans leur sein virginal le feu d'un incestueux désir ? ou des Aréthuses ployées comme des saules flexibles sous la violence d'un brutal amour vainement repoussé ?

« Versez ici vos pleurs, amans qui venez boire. L'eau est trop douce. Mêlez-y le sel de vos larmes. »

FLETE HIC POTANTES, NIMIS EST AQUA DULCIS, AMANTES.
SALSUS, UT APTA VEHAM, TEMPERET HUMOR EAM.

Ainsi la douce fontaine, enviant la saveur des larmes, enseignait aux heureux l'art subtil de savourer quelque amertune dans la pleine félicité. « Il est bon de mêler aux roses quelques fleurs rosées du noir ellébore, indistinctes dans la guirlande, afin que par momens le front couronné s'incline. » Il semblait que, de pas en pas sur ce long chemin d'amour, la volupté devînt plus recueillie, plus savante et plus passionnée. Les liquides miroirs invitaient les amans à pencher leurs fronts lourds de rêves et à contempler leurs propres images, de sorte que, arrivés enfin à ne plus voir en elles que des figures d'êtres inconnus émergeant d'un monde inaccessible vers la lumière, ils pussent mieux sentir ce qu'il y avait dans leur vie d'indiciblement étranger et lointain. « Inclinez-vous pour vous mirer, afin que vos baisers soient doublés dans l'eau par l'image. »

OSCULA JUCUNDA UT DUPLICENTUR IMAGINE IN UNDA,
VULTUS HIC VERO CERNITE FONTE MERO.

En cet acte si simple, n'y avait-il pas le signe révélateur d'un secret? Les deux amans, penchés pour contempler le reflet de leur caresse, représentaient inconsciemment la puissance mystique de la volupté, cette puissance qui expulse pour quelques instans l'homme inconnu que nous portons en nous-mêmes et qui nous le fait apercevoir lointain et étranger comme un fantôme...

Telle était la vision que me donnaient les rimes de la dernière fontaine mélodieuse sur laquelle s'inclinait le visage de Violante, dans l'ombre descendant des pins comme un lent velum d'azur. « Ici se mirèrent ensemble la Volupté et la Mort; et leurs deux visages ne faisaient qu'un seul visage. »

SPECTARUNT NUPTAS HIC SE MORS ATQUE VOLUPTAS.
UNUS (FAMA FERAT), QUUM DUO, VULTUS ERAT.

***

Comme le soleil s'était voilé au passage d'une nuée blanche et molle, l'air parut s'adoucir encore et prendre en quelque sorte la saveur d'un lait diaphane où serait dissous un arome. Et, tandis que nous passions au travers de petits prés clos, jaunes de jonquilles, où il était facile d'imaginer les épisodes d'une fête pastorale à l'ombre de pavillons enguirlandés, j'avais encore dans l'oreille les cadences des rimes latines. Sur le piédestal d'une nymphe privée de ses deux bras était sculpté l'emblème des Arcadiens, la syrinx à sept tuyaux, dans une tresse de laurier.

— N'étiez-vous pas ici ce matin? dis-je à Violante, en reconnaissant dans le voisinage l'arceau de buis où elle m'était apparue pour la première fois.

Elle sourit, et il me sembla que le haut de ses joues se colorait d'une lueur fugitive. Quelques heures seulement s'étaient écoulées; et je fus stupéfait d'avoir perdu la notion exacte du temps. Ce bref intervalle m'apparaissait plein d'événemens confus qui, dans ma conscience, lui donnaient une durée illusoire sans limites certaines. Je ne pouvais mesurer encore la gravité de la vie que j'avais vécue dans cette enceinte depuis le moment où mon pied en avait foulé le seuil; mais je sentais déjà qu'une chose obscure, de conséquences incalculables, allait se résoudre en moi indépendamment de ma volonté; et je pensais que mon pressentiment matinal sur la route solitaire n'avait pas été trompeur.

***

— Si nous nous asseyions un peu? demanda Antonello, presque suppliant. Vous n'êtes pas encore fatigués?

— Asseyons-nous, approuva Anatolia avec sa douce condes-

cendance habituelle. Moi aussi je suis un peu lasse. C'est peut-être l'effet du printemps... Quelle odeur de violettes !

— Mais votre aubépine ? m'écriai-je en me tournant vers Maximilla, pour lui faire entendre que je n'avais pas oublié son offre.

— Elle est encore loin.

— Où ?

— Là-bas.

— Maximilla a ses cachettes, fit Anatolia en riant. Lorsqu'elle se cache, il n'y a plus moyen de la retrouver.

— Comme l'hermine, ajoutai-je.

— Et puis, continua-t-elle par badinage, elle fait de temps en temps une allusion mystérieuse à quelque petite merveille connue d'elle seule, mais avec prudence, en conservant toujours son secret, sans jamais concéder rien à notre curiosité. Aujourd'hui, pour l'aubépine, vous êtes l'objet d'une faveur spéciale...

La clarisse tenait les yeux baissés; mais le rire brillait entre ses cils et illuminait toute sa face.

— Un jour, continua la bonne sœur, qui semblait se plaire à réveiller ce rayon inaccoutumé, un jour je vous conterai l'histoire du hérisson et des quatre petits hérissons aveugles...

Alors Maximilla eut un éclat de rire si juvénile et si limpide, qui la para d'une fraîcheur si imprévue, que j'en fus étonné comme devant un prodige de grâce.

— Oh ! n'écoutez pas ce que dit Anatolia ! s'exclama-t-elle sans me regarder. Elle veut se moquer de moi.

— L'histoire du hérisson et des quatre petits hérissons aveugles ! dis-je, buvant avec délice à ce courant d'hilarité soudaine qui traversait notre mélancolie. Mais vous êtes donc un exemplaire de perfection franciscaine ? Il faut ajouter une fleurette aux *Fioretti :* « Comment sœur Eau apprivoisa le hérisson sauvage et lui fit un nid pour qu'il multipliât selon les commandemens de notre Créateur. » Contez-moi, contez-moi !

La clarisse riait avec sa chère Anatolia, et ce subtil esprit de cette joie se communiquait aussi à Violante et aux deux frères ; et, pour la première fois en ce jour, nous reconnaissions notre jeunesse.

Qui pourra jamais dire combien est étrange et douce l'éclosion imprévue du rire sur les lèvres et dans les pupilles des affligés ? Ma première stupeur persistait en mon âme et semblait couvrir tout le reste d'un voile. L'agitation insolite qui, pendant quelques secondes, avait secoué la gorge délicate de Maximilla, se propageait en moi-même à toutes les images antérieures, dont elle brouillait ou effaçait les lignes. Un éclat de rire argentin avait

donc ouvert tout à coup la bouche mi-close de la Béatrice extatique dont les paumes immobiles engendraient les spirales du silence! Rien autant que le son de ce rire ne pouvait me révéler l'inaccessible profondeur du mystère que portait en soi chacune des trois vierges. N'était-ce pas le signe fortuit d'une vie instinctive dormant comme un trésor accumulé dans les racines mêmes de la substance animale? Et n'enfermait-elle pas les germes d'innombrables énergies, cette vie impénétrable et tenace sur laquelle pesait sans l'étouffer la conscience de tant de douleur? — De même que la source apporte sur le roc aride l'indice d'une secrète humidité souterraine, de même le beau rire subit semblait surgir de ce fonds de joie native que les créatures les plus malheureuses conservent dans le secret de leur propre inconscience. Et c'est pourquoi mon émotion s'éclaira d'une pensée d'amour et d'orgueil : « Je pourrais faire de toi un être de joie. »

Alors mes yeux s'armèrent d'une curiosité nouvelle; et je fus comme assailli d'une envie folle de regarder, d'examiner plus attentivement ces trois personnes, comme si je ne les eusse pas bien vues. Et j'observai une fois encore quelle indéchiffrable énigme il y a en toute forme féminine, et combien il est difficile de *voir*, non seulement les âmes, mais les corps. De fait, ces mains aux longs doigts desquelles j'avais enroulé mes rêves les plus subtils comme autant d'invisibles anneaux, ces mains me semblaient déjà différentes et m'apparaissaient comme les réceptacles de forces infinies et innomées d'où pouvaient surgir de merveilleuses générations de choses nouvelles. Et, par une analogie étrange, j'imaginai l'angoisse et l'horreur de ce jeune prince qui, enfermé dans un lieu obscur avec la nécessité de choisir son destin parmi les inconnaissables destins que lui apportaient de muettes messagères, passa toute la nuit à palper les mains fatales qui se tendaient vers lui dans les ténèbres. Les mains dans les ténèbres : — y a-t-il une plus effrayante image du mystère?

Celles des trois princesses nubiles étaient posées dans la lumière, nues; et, pendant que je les regardais, je pensais à l'infini de gestes incréés qui étaient en elles et aux myriades de feuilles futures qui étaient dans le jardin.

Anatolia, s'apercevant de mon regard, eut un sourire.

— Pourquoi regardez-vous nos mains avec tant de persistance? Vous êtes chiromancien peut-être?

— Oui, je suis chiromancien, répondis-je par jeu.

— Alors, lisez nos destins.

— Faites-moi voir la paume de votre main gauche.

Elle me fit voir la paume de sa main gauche, et ses sœurs l'imitèrent. Et, me penchant, je feignis d'explorer dans chaque

paume les lignes de la vie, de la conjonction et du bonheur. Et, devant ces trois belles mains tendues comme pour recevoir ou pour offrir, tandis que la pause alimentait mes inquiétudes des mille choses inexprimées et inexpliquées qu'elle faisait naître, je pensais : « Quels sont leurs destins? Peut-être le stylet de fer de la fatalité a-t-il aussi de ces changemens brusques auxquels est sujette la déclinaison des aiguilles magnétiques... Peut-être toutes les volontés que je porte en moi-même, obscures ou lucides, exercent-elles déjà leur action commutatrice, et les destins dévient-ils vers un événement fatal d'où mon bien sortira. Mais il est possible aussi que je sois le jouet d'une illusion créée par mon orgueil et par ma foi, et que mon état présent ne soit que celui d'un prisonnier parmi des prisonniers... »

Pendant la pause, le silence était profond, si profond qu'à le percevoir j'eus une épouvante devant l'immensité des choses muettes qu'il embrassait. Le soleil restait toujours voilé. Soudain Antonello tressaillit, se tourna vers le palais, fit le geste de quelqu'un qui entendrait un appel. Nous le regardâmes tous, inquiets; et il nous regarda avec égarement. Les mains des trois sœurs s'abaissèrent.

— Eh bien? me demanda Anatolia avec l'ombre de la préoccupation sur le front. Qu'avez-vous lu?

— J'ai lu, répondis-je; mais je ne puis révéler.

— Pourquoi? fit-elle en recouvrant son sourire. Ce que vous avez lu est donc bien terrible ?

— Ce n'est pas terrible, dis-je; au contraire, c'est réjouissant.

— Vrai?

— Vrai.

— Pour toutes ou pour une seule?

J'hésitai une seconde. Sa question ne visait-elle pas inconsciemment ma perplexité et ne me rappelait-elle pas le choix nécessaire?

— Ne répondez pas! reprit-elle.

— Pour toutes, répondis-je.

— Et pour moi aussi? demanda Maximilla, songeuse.

— Pour vous aussi. Ne prenez-vous pas le voile par une libre élection? Et n'êtes-vous pas sûre d'arriver enfin à la béatitude qui récompense le total renoncement?

Comme je la fixais dans les pupilles, elle se colora d'une rougeur qui, sur ce teint pâle, me parut presque violente.

— « Soyez, soyez cette fleur odoriférante que vous devez être, et versez vos parfums en la douce présence de Dieu, » a écrit pour vous sainte Catherine.

— Vous connaissez sainte Catherine! fit la clarisse avec un éclair d'étonnement sur sa rougeur.

— C'est ma sainte de prédilection, ajoutai-je, heureux de la voir si étonnée, tenté par le plaisir de troubler et d'éblouir cette âme qui me semblait ardente et mal assurée. Je l'aime pour son aspect purpurin. Dans le Jardin de la connaissance de soi-même, elle ressemble à une rose de feu.

La fiancée de Jésus me regardait, presque incrédule; mais le désir d'interroger et d'écouter se peignait sur son visage, et déjà une ombre légère indiquait sur son front le pli de l'attention.

— Le livre que j'avais ce matin, dit-elle avec un petit tremblement dans la voix, comme si elle m'eût fait quelque intime confidence, c'était un volume de ses Lettres.

— J'ai remarqué qu'en bonne franciscaine vous mettez entre les pages un brin d'herbe pour signet. Mais ce n'est pas le signet que ce livre demande. L'herbe s'y brûle comme au bord d'une fournaise. Toute l'essence de la bienheureuse est concentrée en ces mots d'elle : « Feu et sang unis par amour! » Vous les rappelez-vous ?

— O Maximilla, interrompit Odon en riant, tu peux congédier ton père spirituel. Tu viens de trouver le vrai guide pour le Chemin de la perfection.

Nous étions assis sur la berge d'un bassin desséché qui était peut-être un ancien vivier, presque entièrement rempli de terreau et envahi par les plantes sauvages au milieu desquelles se cachaient les violettes, — très nombreuses, à en juger par la force du parfum. — En face de nous, tout près devant, s'étendait la muraille de buis décrépite qui déjà, lors de mon arrivée dans le parc, avait de ses trouées profondes exhalé vers moi ce même effluve. Par les clairières et par l'arceau, on apercevait l'avenue déserte avec ses statues mutilées et ses urnes veuves.

— Le jour est-il déjà fixé pour votre prise de voile ? demandai-je à Maximilla.

— Non, il n'est pas fixé encore, répondit-elle ; mais ce sera très probablement avant Pâques.

— Bientôt, donc. Trop tôt !

Antonello se leva, agité tout à coup d'une inquiétude insoutenable. Nous nous tournâmes tous vers lui. Il regarda Anatolia, avec un vague effroi dans ses yeux pâles. Puis il se rassit... Un malaise indéfinissable pénétrait en nous, comme si Antonello nous eût communiqué une partie de son angoisse.

— Hier, à cette heure, nous étions dans le champ des amandiers, dit Odon avec l'accent du regret vers un plaisir enfui.

Spontanément résonnèrent dans ma mémoire les paroles d'Antonello : « Il faut les conduire sous les fleurs. »

— Il faut que nous retournions là-bas tous ensemble, m'écriai-je avec vivacité, pour rompre cette étrange atmosphère de craintes et d'angoisses qui, sans causes connues, menaçait de s'appesantir sur nos âmes. Il faut que nous jouissions de ce printemps si doux. Dans une semaine, toute la vallée sera fleurie. Je me propose de la parcourir toute, de faire l'ascension du Corace, de revoir Scultro, Secli, Linturne... Comme je serais heureux si j'obtenais que vous m'accompagniez! Ne vous plairait-il pas de venir? J'espère, donna Anatolia, que vous voudrez donner le bon exemple.

— Certainement, répondit-elle. Vous nous offrez ce dont nous avons le désir.

— Et vous aussi, donna Maximilla, vous pourrez vous permettre ce divertissement. Saint François, comme vous savez, composa le Cantique du Soleil dans la cellule de roseaux que sainte Claire lui avait construite au jardin du monastère. Les bois, les fleuves, les montagnes, les collines doivent, selon l'ancienne règle, être vos frères et vos sœurs. Aller vers eux, c'est accomplir une visitation votive... Et puis, à Linturne, dans la ville morte, la nef d'une église est restée debout; et il y a une grande madone en mosaïque, seule dans le ciel de l'abside... Je m'en souviens toujours. Elle est inoubliable. Et toi, Antonello, t'en souviens-tu?

En entendant prononcer son nom, il eut un sursaut.

— Tu dis? balbutia-t-il, confus.

Et son pauvre visage contracté exprima une telle souffrance que je restai sans parole.

— Oui, oui, allons-nous-en, allons-nous-en! ajouta-t-il, feignant d'avoir compris; et il se remit debout, en proie à une agitation manifeste, de l'air d'un maniaque, blême et chancelant. Allons-nous-en! Lève-toi, Anatolia!...

Il parlait bas, comme par crainte d'être entendu de quelqu'un dans le voisinage; et cela nous remplissait d'épouvante.

— Lève-toi, Claude! Allons-nous-en!

Anatolia courut à lui, lui prit les mains.

— La voici, la voici qui arrive! balbutia-t-il éperdu, tournant vers l'allée ses yeux pâles que semblait dilater une hallucination. La voilà! L'entends-tu?

Perplexe et troublé intérieurement, je crus d'abord qu'il s'effrayait d'un fantôme produit par son délire. Mais mon oreille aussi perçut un bruit de pas qui s'approchaient. Et, lorsque je vis apparaître entre les buis la chaise à porteurs, je compris soudain.

Nous restâmes sur place, muets, immobiles, retenant notre

souffle, au passage de l'étrange convoi. On distinguait le grincement léger que faisait le frottement des barres portées par les deux serviteurs, dans un silence glacial comme celui qui entoure les cercueils.

Par l'ouverture de la portière, sur le fond de velours verdâtre, je vis alors le visage de la princesse démente : un visage méconnaissable, défiguré par une bouffissure exsangue, pareil à un masque de neige, avec les cheveux relevés sur le front en manière de diadème. Les yeux larges et noirs brillaient sur la blancheur opaque de la peau, sous l'arc impérieux des sourcils; et peut-être devaient-ils d'avoir conservé cet éclat extraordinaire à la continuelle vision d'un faste fantastique. La chair du menton se plissait sous les colliers qui ceignaient le cou. Et cette énormité pâle et inerte ressuscita dans mon imagination je ne sais quelle figure rêvée de vieille impératrice byzantine, au temps d'un Nicéphore ou d'un Basile, obèse et ambiguë comme un eunuque, couchée au fond de sa litière d'or.

« Elle va nous apercevoir, s'arrêter, descendre, venir à nous, supposais-je avec une anxiété croissante, attendant pour ainsi dire la preuve que ce qui me paraissait une forme invraisemblable, sur le point de se dissoudre et de rentrer dans le néant comme un songe au réveil, était bien une réalité. Elle va interpeller l'un de nous, se mettre à parler, demander qui je suis, me poser des questions... » J'imaginai le son réel de cette voix dans ce silence, le dialogue entre ces enfans voués à un sacrifice inhumain et cette mère transportée par la folie dans un autre monde où elle devait inévitablement les attirer l'un après l'autre. Et mon horreur me fit comprendre le profond frémissement de répugnance instinctive qui avait été pour Antonello un avertissement mystérieux, un peu semblable à celui qui assaille le troupeau dans le parc à l'approche du fauve qui va le dévorer.

Mais elle passa sans remarquer notre présence, sans battre des paupières; et elle disparut entre les buis. Deux servantes habillées de gris comme les béguines, taciturnes et tristes, blémies par l'ennui et la lassitude, suivaient de près la chaise à porteurs; et leurs bras abandonnés le long de leurs flancs se balançaient à chaque pas comme les rosaires suspendus à leur ceinture, comme des choses mortes.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La troisième partie au prochain numéro.*)

SOUVENIRS ACADÉMIQUES

UN ARTICLE ANONYME DE LA *REVUE DES DEUX MONDES*

Le numéro de la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1840 fut très remarqué et très commenté à l'Académie des sciences. Un écrivain spirituel, bien informé, modéré dans son langage, et, en apparence au moins, impartial dans ses jugemens, dénonçait, dans une lettre sans signature *sur l'État des sciences en France*, les abus qui menaçaient l'avenir de l'Académie, signalait les influences qui la dirigeaient et les coteries qui la troublaient.

Il ne saurait y avoir un grand inconvénient, — disait l'auteur anonyme, — à répéter tout haut ce que déjà tant de personnes disent tout bas; et, d'ailleurs, il est bon que les faits dont j'ai à vous entretenir soient constatés par un contemporain, afin que, si quelque érudit des temps futurs parvient d'ici à cent ans à découvrir dans un coin cet écrit, et s'il a le courage de le lire, il puisse y trouver l'explication des événemens qui se passent de nos jours à l'Académie des sciences, et qui ne seront consignés ni dans les éloges, ni dans les relations officielles.

C'est une véritable dénonciation, adressée à la postérité, et confiée à la discrétion des lecteurs de la *Revue*. L'auteur, évidemment, était un ennemi d'Arago; le nombre en était grand, et plusieurs mois s'écoulèrent avant qu'on associât un nom aux reproches de ceux qui déclaraient l'article calomnieux et perfide. Quand le nom fut connu, — c'était Guillaume Libri, — l'indignation redoubla. Ce réfugié italien avait été accueilli comme un frère par ceux qu'il jugeait, en cachant son nom, avec une sévère et malveillante franchise. Arago, à ses débuts dans la science, avait fait pour lui « ce qu'un père ferait pour son fils »; je copie ces mots

dans une lettre, adressée à Arago, en 1827. Je lis dans une autre, datée de 1835, dont l'original est sous mes yeux :

Je viens parler au meilleur de mes amis, à celui en qui j'ai toujours trouvé appui et assistance,— et après lui avoir demandé un service qu'Arago s'empressa de lui rendre, il ajoutait : — La certitude de pouvoir faire le bonheur de deux personnes (sa mère et lui) qui ont pour vous les sentiments d'une profonde admiration et une affection bien vive, doit être, ce me semble, un puissant motif pour un cœur comme le vôtre, de m'accorder un appui auquel je dois tout ce que je suis, et tout ce que j'ai.

Libri, proscrit, sans asile, avait été logé, nourri, caché même, je ne sais pourquoi, à l'Observatoire, où il puisait dans la bourse des parens d'Arago, dont il était encore et est toujours resté le débiteur. A l'Académie des sciences, où, grâce au chaleureux appui du secrétaire perpétuel, on l'avait élu bien légèrement, on en pensait, on en disait surtout, beaucoup de mal. Pourtant, d'illustres amis lui restaient. Guizot lui témoignait une haute estime, Mérimée vantait la solidité de son érudition et la finesse de son esprit, Poisson l'admettait dans son intimité. Candidat à une chaire du Collège de France, Libri, tout récemment, sur le rapport de Biot, avec l'appui chaleureux de Michelet, avait été préféré à l'un des géomètres les plus marquans alors, Joseph Liouville. Des savans très compétens ayant affirmé à cette occasion la nullité de ses travaux mathématiques, on les taxait d'exagération. Comment concilier, en effet, un jugement aussi sévère avec la présentation de la section de géométrie de l'Académie des sciences, qui, sept ans auparavant, classant par ordre de mérite les candidats à la place laissée vacante par la mort de Legendre, avait accordé à Libri le premier rang, lorsque les concurrens se nommaient Sturm, Duhamel et Liouville? comment expliquer l'intervention motivée de Poisson? le rapport louangeur de Lacroix, les démarches d'Arago pour décider ceux des concurrens qu'il redoutait le plus à se désister en faveur de Libri, l'opinion de Cauchy enfin qui, parlant au nom de Legendre, de Fourier et d'Ampère, avait, en 1824 et en 1827, appelé l'attention de l'Académie des sciences sur les *découvertes intéressantes* et les *méthodes ingénieuses* du jeune Libri, débutant dans la science?

Toute passion a disparu, et avec elle toute exagération. Les travaux mathématiques de Libri ne se lisent plus, ils n'occupent aucune place dans l'histoire des progrès de la science, mais ils ne sont pas introuvables et leur lecture explique tout. Les premiers travaux, ceux que Cauchy, Fourier, Ampère et Legendre, un peu indulgens peut-être, ont loués et approuvés, justifiaient leurs espérances. Libri, très jeune alors, pouvait devenir un géomètre.

Il a cessé d'étudier, non de produire. Pour ne pas se laisser oublier, comme on en donne souvent le conseil, il écrivit des mémoires insignifians d'abord, puis mauvais, et enfin ridicules. Un juge perspicace aurait pu deviner qu'il manquait de conscience. On pouvait, de très bonne foi, affirmer et démontrer son ignorance; on pouvait, de très bonne foi aussi, le regarder comme un géomètre ingénieux, ayant fait ses preuves, et calomnié par l'esprit de parti. Ses recherches sur l'histoire de la science et la distinction de son esprit justifiaient d'ailleurs la situation qu'il avait prise dans la haute société parisienne.

Il n'est pas sans intérêt de relire, après cinquante-six ans écoulés, les jugemens de cet homme très intelligent, qui sait haïr sans colère, et qui préfère la vérité à l'erreur, quand elle ne nuit pas à sa thèse. On peut y apprendre ce que valent les témoignages contemporains quand ils ne sont pas contrôlés, et ce qu'il faut penser d'un argument accepté par les érudits qui, dans les ténèbres du passé, croient triompher de toutes les objections et de tous les doutes, par ces seules paroles :

Il y a un texte authentique!

Un texte authentique peut induire en erreur, parce que telle a été l'intention de l'auteur; quelquefois aussi, parce qu'il exprime mal sa pensée. Quoique Libri connaisse bien notre langue, il s'expose quelquefois par une expression mal choisie, ou qui dépasse sa pensée, à la faire imparfaitement comprendre. C'est ce qu'il a fait tout d'abord en parlant des *événemens* qui se passent à l'Académie; l'expression est beaucoup trop forte, il ne se passait rien qu'on pût nommer ainsi. Si dans cinq cents ans, un historien curieux des origines de l'Institut lisait les lignes suivantes :

> Malgré leur unité primitive, les liens qui attachaient les différentes Académies de l'Institut s'étant relâchés par diverses circonstances, elles ont cessé, peu à peu, de se réunir et de *vivre en commun*,

il pourrait en conclure, à tort, chez nos confrères du commencement du siècle, des habitudes d'intimité dont l'expression de *vivre en commun* serait la preuve. Libri égare le lecteur quand il dit plus loin :

> Sous la République et sous l'Empire, les différentes classes de l'Institut formaient un tout *indivisible*.

Si les Académies formaient un tout, ce tout était, comme aujourd'hui, non seulement divisible, mais divisé. Jamais un géomètre n'a voté dans l'élection d'un peintre, jamais un peintre dans celle d'un poète. Libri, d'autre part, est mal informé quand il écrit :

A la Restauration, quelques membres de la classe de langue et de littérature française, se rappelant qu'ils étaient les héritiers légitimes de *Messieurs les Quarante*, réclamèrent les entrées au château dont jouissaient leurs prédécesseurs, et voulurent se séparer de leurs confrères trop bourgeois.

La chapelle des Tuileries, où l'on pouvait entendre la messe et saluer la famille royale, était ouverte tous les dimanches aux membres de l'Institut, sans distinction de classe, et l'accusation d'y oublier un livre marqué à son nom était une plaisanterie courante des journaux satiriques adressée aux académiciens de toutes les classes qu'ils voulaient signaler comme courtisans et flétrir comme hypocrites.

Une connaissance imparfaite de la langue française ne suffirait pas pour expliquer les lignes suivantes :

L'attitude de l'Académie française, les tentatives criminelles d'un gouvernement qui, redoutant partout le principe d'élection, voulait diriger les choix de l'Institut et refusait même quelquefois de sanctionner les élections qui lui déplaisaient, obligèrent l'Académie des sciences, un peu délaissée par ses sœurs, à chercher une défense dans ses propres forces, dans la conscience de son utilité, dans la faveur dont elle jouissait auprès du public, et dans tous les moyens que lui offrait alors le mouvement libéral qui s'opérait parmi nous. Le plus puissant de ces moyens, ce fut la publicité.

L'Académie des sciences, *obligée* de se défendre par la publiblicité contre les tentatives *criminelles* du gouvernement, est une appréciation injuste et fausse.

Le gouvernement, égaré en 1816 par une fureur anti-révolutionnaire et anti-bonapartiste, avait écarté de l'Institut deux de ses membres les plus illustres, Monge et Carnot ; à la même époque, sous l'influence des mêmes passions, il refusa de ratifier l'élection de Fourier, élevé à la dignité de comte pendant les Cent Jours. Dès l'année suivante, l'élection unanime de Fourier faite de nouveau par l'Académie était acceptée sans difficulté. En dehors de ces décisions maladroites des premiers jours, on ne rencontre dans nos archives, de 1816 à 1830, aucune tentative contre nos libertés et nos droits. La recommandation d'un ministre du Roy n'était pas rare dans les élections ; on a même cité des menaces, quelques-unes suivies d'effet ; mais de telles interventions excitaient l'indignation et diminuaient les chances du candidat trop indiscrètement protégé.

On peut rappeler l'exemple de Binet. Très favorisé par l'évêque d'Hermopolis, et vivement recommandé par le ministre de l'Intérieur, il a échoué sous la Restauration, et à plusieurs reprises, dans chacune des sections de géométrie et de mécanique, pour être élu enfin en 1843, en dehors de toute influence politique

ou cléricale, trente ans après sa première candidature contre Poinsot, Ampère et Cauchy.

La publicité des séances était très restreinte sous la Restauration, comme elle l'avait été sous l'empire et sous l'ancien régime. Quelques savans, — en principe ceux dont les travaux avaient été approuvés par une commission, — étaient admis à l'honneur d'écouter les discussions académiques. La faveur, aisée à obtenir, était rarement demandée. Le journal purement littéraire, *le Globe*, fondé en 1825, inaugura le compte rendu des séances auxquelles les gens du monde, jusque-là, étaient restés complètement étrangers. Pierre Leroux, l'un des fondateurs et gérant du *Globe*, l'a rappelé dans un article de l'*Encyclopédie Nouvelle :*

Nous eûmes l'idée de faire tomber ces barrières, d'intéresser la société aux travaux des savans, de mettre les savans en présence du public. Ce fut Bertrand qui exécuta ce projet (c'était mon père). Faut-il dire que nous eûmes d'abord à surmonter de grandes difficultés pour le réaliser, et que le célèbre Cuvier, entre autres, qui dominait en maître à l'Académie des sciences, nous opposa la plus vive résistance, et fit voter par l'Assemblée des lois draconiennes pour bannir des séances notre ami.

Arago, devenu secrétaire perpétuel, ouvrit les portes à deux battans, en réservant dans la salle des séances une banquette spéciale aux représentans de la Presse ; il alla même, après la mort de Cuvier, jusqu'à leur livrer après la séance, dans une salle éclairée et chauffée pour eux, tous les manuscrits, sans exception, qu'ils pouvaient commenter et copier avant qu'ils entrassent aux archives de l'Académie. Plus d'une fois, les plis cachetés confiés à la discrétion de l'Académie ont été, par négligence, confondus avec les autres pièces de la correspondance, et livrés aux journalistes, qui n'en ont jamais abusé.

Libri blâme ces innovations ; il a raison peut-être, mais jamais elles ne furent un moyen de défense, qui, nécessaire sous la Restauration, devenait inutile et nuisible sous un gouvernement meilleur.

Si dans les dernières années de la Restauration l'ascendant de M. Arago eut des avantages pour l'Académie, il devint nécessairement inutile, et même dangereux, dès que les besoins qui l'avaient créé eurent cessé de se faire sentir.

L'influence des opinions et des intérêts politiques sur les questions de science est une légende qui ne supporte pas l'examen. On ne lit pas sans étonnement dans le *Journal des Débats* du 2 janvier 1840 :

Nous ne sommes plus, Dieu merci ! au temps où, comme sous la Restau-

ration, on ne pouvait soutenir en optique le système de l'émission sans être accusé de jésuitisme.

On ne s'expose aujourd'hui, on ne s'exposait en 1840, en adoptant une conception condamnée par les faits, qu'à être accusé et convaincu d'ignorance. Il n'en avait pas toujours été ainsi. Le système était celui de Newton; Laplace et Poisson furent ses défenseurs ; si plusieurs de leurs amis l'ont accepté par confiance en eux, la foi politique n'y était pour rien. Lorsque les défenseurs d'une théorie erronée se trouvaient en même temps ceux du trône et de l'autel, la coïncidence était fortuite. Lorsque Raspail combattait Gay-Lussac, ses amis lui donnaient raison, et les partisans de la mauvaise cause méprisaient les rois. L'appréciation étrange de l'influence d'Arago, nécessaire et bienfaisante au temps où Libri lui devait tout ce qu'il était et tout ce qu'il avait, inutile et dangereuse depuis que, changeant d'amis, il appuyait ses ambitions et sa cupidité sur la protection de Guizot, aurait pu faire deviner l'auteur de l'article; on n'y songea pas.

Quelles que soient les influences exercées dans les élections, une force irrésistible, à l'Académie des sciences tout au moins, fait à la longue triompher la justice. La liste des membres de l'Académie, pendant toutes les périodes de son histoire, a été ce qu'elle devait être ; les complaisances et les erreurs changent seulement l'ordre dans lequel les noms y sont inscrits.

Les savans, cités avec distinction dans l'histoire de l'une des branches de la science et qui n'ont pas figuré sur nos listes, sont en bien petit nombre. Pour les rares exceptions que l'on pourrait citer, nous avons de légitimes excuses. Pour ne parler que des plus récentes, Laurent et Gerhardt, ces deux illustres chimistes, malgré les hostilités qu'ils semblaient soulever à plaisir, étaient l'un et l'autre près de forcer la porte et de rallier leurs plus ardens adversaires, lorsque tous deux sont morts dans la force de l'âge. Le commandant Alphonse Laurent, géomètre éminent, dont le nom a grandi, mais qui n'a rien publié de son vivant, avait été apprécié par Cauchy qui, spontanément, posait sa candidature, au moment où la mort le frappait jeune encore. Si l'éminent ingénieur des mines Ebelmen n'a pas fait partie de l'Académie des sciences, c'est que, malgré son rare mérite, l'Académie, la seule fois qu'il se soit présenté, lui a très justement préféré son camarade de Sénarmont, plus âgé que lui et de mérite non moins éminent. La première place vacante, dans l'opinion de tous, était réservée à Ebelmen ; il mourut trop tôt pour l'obtenir. Edmond Bour, dans sa courte carrière, s'est montré digne de tous les honneurs académiques, mais il est mort à l'âge de 35 ans;

il n'a pu, comme Ebelmen, briguer qu'une seule fois les suffrages de l'Académie, qui, très équitablement, lui préféra Ossian Bonnet, beaucoup plus âgé que lui, et non moins digne de s'asseoir parmi les maîtres. L'histoire de notre « quarante et unième fauteuil » rappellerait à l'Académie des sciences beaucoup plus de deuils que de fautes. Dans un seul cas, peut-être, l'excuse qu'on a donnée, — on en donne toujours, — n'était pas acceptable. Si Charles Briot n'a pas appartenu à l'Institut, c'est que, pour ses plus belles découvertes, il avait un collaborateur. L'Académie, en nommant Bouquet, s'est acquittée envers la science, mais un savant de premier ordre a été sacrifié.

Pour quelques savans de mérite réel, très rares, on le devine, — je ne pourrais citer qu'un seul nom, — une honorabilité trop douteuse a empêché l'élection. Ce nom n'est ni assez illustre pour qu'on le devine sur cette indication, ni assez indigne pour qu'il soit permis de le flétrir inutilement ici. Ce n'est pas Libri, on sait qu'il fut élu par cinquante suffrages, Nicolet non plus, dont les titres scientifiques étaient nuls.

Le désir d'accroître, avec le retentissement des discussions académiques, l'importance auprès du grand public, — c'est-à-dire des ignorans, — de ceux qui y prennent part; l'espoir d'intéresser la génération présente aux efforts qui souvent laisseront la postérité indifférente, et de placer, pour ainsi dire, en viager la petite part de gloire pour laquelle on s'agite et travaille, telles ont été les causes qui ont appelé les journalistes à nos séances.

Arago, que Libri rend seul responsable, la porte une fois ouverte, n'aurait pas eu la force de la fermer; il n'en avait d'ailleurs aucun désir. L'illustre secrétaire perpétuel aimait les applaudissemens de la foule; pour appeler à nos séances un public de plus en plus nombreux, il s'appliquait à lui faire entendre sur les questions les plus variées de savantes et spirituelles leçons. Ces leçons, improvisées en apparence, étaient soigneusement préparées. C'était une petite coquetterie d'Arago. La correspondance, dépouillée publiquement le lundi, lui était portée le samedi; toute communication arrivée plus tard à l'Académie était remise à la semaine suivante, et Arago se réservait ainsi deux journées entières pour assurer son érudition. Ce n'était un secret pour personne; ses amis ne cessaient pourtant d'admirer que, sur toutes les questions, il invoquât constamment des citations et des dates précises. Telle n'était pas, disaient ses adversaires, la destination de l'Académie des sciences. Ils disaient vrai, mais si l'Académie, sans négliger aucun devoir, donnait en outre au public un plaisir qu'elle ne lui devait pas, était-il juste de s'en plaindre?

Tous les journaux rendaient compte des séances de l'Académie des sciences et prenaient parti dans les discussions. Pour chaque journal et pour chaque membre de l'Académie on savait d'avance dans quel sens. Chaque fois qu'Arago prenait la parole, *le National* s'étonnait qu'un talent si parfait eût pu grandir encore, et le *Journal des Débats* déplorait la décadence rapide des qualités autrefois brillantes, auxquelles il serait heureux de rendre justice s'il en restait la moindre trace.

Un fruit sec de l'École polytechnique, gardant souvenir de ses faibles études et ne manquant ni d'esprit ni de style, se faisait remarquer dans le feuilleton d'un grand journal par la profondeur de ses connaissances mathématiques. Quand une discussion s'élevait entre Le Verrier et l'un de ses confrères, non seulement il donnait tort invariablement à l'inventeur de Neptune, mais il manquait rarement de se récrier sur l'audace de ce *calculateur* osant contredire des géomètres, de ce *maçon* refusant de s'incliner devant les architectes.

Libri lui-même avait des partisans, et les journaux ministériels lui étaient en toute occasion favorables.

Les journalistes, traitant à l'improviste toutes les questions et trouvant tout facile, donnaient quelquefois de singulières surprises. Un folliculaire, non des moins importans, voulant louer les recherches de Bessel sur la parallaxe de la soixante et unième étoile de la constellation du *Cygne*, annonçait aux astronomes comme une heureuse nouvelle que l'on allait enfin connaître la distance du soixante et unième *Signe* du Zodiaque.

Le prédécesseur de Léon Foucault au *Journal des Débats* apprenait un autre jour à ses lecteurs qu'il existe trois sections coniques : les deux premières, l'Ellipse et la Parabole, étant des courbes fermées, une comète peut les parcourir, mais la troisième, l'Hyperbole, est composée de deux branches distinctes ; aucun astre ne peut la décrire, car lorsqu'il parviendrait à *l'extrémité de sa limite*, il *s'élancerait dans l'espace*, et Dieu sait ce qu'il y deviendrait ! Ces juges sans appel de tous les mérites instruisaient des milliers de lecteurs. Les savans les plus illustres riaient de leurs bévues, sans dédaigner leurs louanges. Quand ils s'étaient montrés bienveillans dans un grand journal, on les remerciait avec effusion, affectant d'oublier, sans oser les traiter de maîtres, qu'ils n'étaient pas même des écoliers.

La publication des *Comptes rendus*, en 1835, vint atténuer les inconvéniens d'une publicité arbitraire et partiale. Les avantages étaient grands, et après avoir publié cent vingt volumes, nous pouvons déclarer avec une légitime fierté que les *Comptes rendus*

ont fait, sans interruption, grand honneur à ceux qui les dirigent. Libri, cinq ans après le début, juge sévèrement cette entreprise dont, contrairement à ses prévisions, le succès a été complet.

Comme si tout cela, dit-il, n'était pas assez, on finit par obtenir de l'Académie la permission d'imprimer officiellement les *comptes rendus* de ses séances, et ce journal, qui a reçu depuis un prodigieux accroissement, est devenu une espèce de feuilles d'insertions gratuites où, parmi beaucoup de choses intéressantes, se trouvent parfois des annonces qui ne sont pas dignes de paraître sous le patronage de l'Institut.

Le reproche est injurieux et injuste. Dès le premier jour, on a aperçu et écarté le danger. La tradition est solidement établie, et les plus avides de réclames ont depuis longtemps renoncé à en obtenir de l'Académie des sciences. Les secrétaires perpétuels, soigneux de les écarter, ont très rarement l'occasion d'exercer une sévérité qui reste absolue. Tout n'est pas à louer dans nos cent vingt volumes, mais Libri semble craindre que tout y devienne à blâmer.

Cette facilité de publication, dit-il, a donné une extension inattendue à la correspondance, qui occupe, souvent sans beaucoup d'intérêt, la moitié des séances académiques, et elle sert merveilleusement à augmenter l'influence des personnes qui sont chargées de rédiger ce recueil périodique et de choisir à leur gré les matériaux qui doivent le composer.

Le devoir de choisir les travaux insérés au *Compte rendu* n'a jamais procuré aux secrétaires perpétuels de l'Académie des sciences que le regret, étant trop indulgens, de se voir accuser d'être trop sévères. Notre complaisance, c'est là qu'est le mal, dépasse la limite raisonnable; tout le monde le sait, mais le remède est encore à trouver. Pour l'admission dans ce recueil, qui plus qu'aucun autre prépare et entretient les réputations scientifiques, la présentation de l'un des membres de l'Académie supprime tout examen; c'est un usage. Les aspirans aux honneurs du *Compte rendu* savent, parmi tant de portes, trouver les plus faciles à ouvrir; celles-là ne sont jamais fermées. Un des savans les plus illustres de notre époque, — je puis le nommer sans faire tort à sa mémoire respectée et aimée, c'est Henri Sainte-Claire Deville, — m'apporte un jour une note pour le Compte rendu. *Elle est bonne!* me dit-il, — c'est le mot de passe, — puis il parle de tout autre chose. Pendant la séance, craignant une confusion ou un oubli, je lui demande quel est le sujet de la note qu'il recommande; il réfléchit un instant, puis laissant éclater le rire si franc et si gai qu'on aimait tant en lui : « Mon ami, me dit-il, je n'en sais rien. » Si, comme cela était peut-être mon devoir, j'avais

examiné, jugé, et refusé cette note qu'il n'avait pas lue, il m'aurait su mauvais gré de l'atteinte portée à ses droits.

« La publication des *Comptes rendus*, ajoute Libri, enlève chaque année à l'Académie des sommes très considérables qu'elle devrait consacrer au progrès de la science. »

Volontaire ou non, l'erreur est complète. Les *Comptes rendus* ont leur budget qui jamais n'a été et n'a pu être prélevé sur les fonds destinés à d'autres services.

Libri, s'éloignant de la vérité et de la raison, attribue aux prix de plus en plus nombreux que distribue l'Académie une influence regrettable sur les travaux de ses membres.

Il est hors de doute, dit-il, qu'en chargeant ce corps de distribuer chaque année des sommes très considérables pour des travaux de médecine pratique, de mécanique et de chimie appliquées aux arts, on a rendu un très mauvais service à l'Académie en masse, qui s'est trouvée engagée de plus en plus dans la voie de la science subalterne, et à chacun de ses membres en particulier, qu'on oblige à perdre un temps précieux pour examiner une foule d'inventions et d'ouvrages qui ne sont trop souvent que des entreprises purement industrielles.

La liste de nos lauréats répond chaque année à cet étrange regret.

Les critiques de Libri étaient présentées avec convenance. Tout le monde, écrivait-on dans un journal quelques semaines après leur publication, a été frappé de leur modération et de leur impartialité. De leur modération, il est juste d'en convenir, mais de leur impartialité ! qui peut le savoir ?

L'article de Libri attaquait l'influence, et beaucoup aussi, la personne d'Arago. Sur de tels sujets, on peut, sans beaucoup d'habileté, et sans beaucoup de peine, associer la modération à toutes les méchancetés, à toutes les insinuations, à toutes les calomnies et à toutes les injustices.

Eh bien, donc, dit Libri, puisqu'il faut nommer le magicien qui a eu le pouvoir de produire cette grande transformation,... ce magicien, c'est M. Arago.

Pourquoi tant d'importance abandonnée par l'Académie à un seul de ses membres? L'Académie, c'est là l'explication qu'il propose, frappée par une triste fatalité dans ses membres les plus illustres, l'Académie qui avait vu disparaître en dix ans Cuvier, Laplace, Fourier, Fresnel, Jussieu, Ampère, Legendre et Dulong, privée de la plupart de ses chefs naturels, ne savait plus autour de qui se grouper, et acceptait sans murmure les pilotes qui s'emparaient du gouvernail.

Il était vrai, malheureusement, que l'Académie avait fait, coup

sur coup, des pertes irréparables, mais combien peu, parmi ces illustres morts, ressemblaient à des chefs !

Pour qui le grand et excellent Ampère, naïf et timide jusqu'au ridicule, pouvait-il devenir un guide dans les luttes académiques ?

Fresnel, non moins qu'Ampère, était illustre par de grandes découvertes et d'admirables travaux, mais, comme lui aussi, c'est l'éloquente et chaude amitié d'Arago qu'il devait remercier de leur retentissement et de leur rapide triomphe. Ces deux grands hommes, plus grands que lui, il ne l'ignorait pas, avaient été les protégés d'Arago, et s'il fût arrivé que l'Académie les eût choisis pour guides, c'est près de leur ami, plus actif, plus ardent, plus soucieux des affaires académiques, qu'ils auraient pris leurs inspirations. Legendre était respecté, mais peu connu de ses confrères; il vivait à l'écart et ne s'occupait que de mathématiques.

Laplace et Cuvier ont désiré et obtenu une grande influence, mais c'est de leur vivant, et non dans le trouble causé par leur absence, qu'Arago a établi la sienne. Plus d'une fois, dans des élections importantes, il a combattu et vaincu Laplace, qui, sans lui retirer son amitié, le nommait avec amertume le grand électeur de l'Académie. Arago aimait à rappeler que, grâce à lui, l'illustre Malus avait été, malgré l'opposition de Laplace, préféré à un concurrent oublié aujourd'hui. Lorsque Gay-Lussac fut élu, le candidat de Laplace se nommait Trémery. Il ne faut pas croire, d'ailleurs, que, dans chaque élection, comme dans celle-là, il y ait un bon et un mauvais choix; que, d'un côté, se trouve la justice, de l'autre, la complaisance et l'intrigue. Le plus souvent, beaucoup plus, j'ose le dire, de trois fois sur quatre, l'hésitation est permise, et, faute de photomètre différentiel pour comparer l'éclat des mérites, il est permis, en toute conscience, de voter pour le candidat préféré. Laplace faisait souvent de très bons choix; sa haute situation, jointe à une éclatante et juste renommée, lui donnait alors une influence à laquelle rien ne résistait; dans ces cas-là, d'ailleurs, Arago était presque toujours avec lui; il a pu, dans les dernières années de sa vie, écrire avec fierté : « Je puis me rendre cette justice que, sauf dans trois ou quatre circonstances, ma voix et mes démarches furent toujours acquises au candidat le plus méritant, et, plus d'une fois, je parvins à empêcher l'Académie de faire des choix déplorables. » J'ai entendu raconter à Biot que quelques semaines avant une élection dans la section de physique, Laplace se décida à proposer Poisson, profond et ingénieux analyste, auquel personne n'avait songé, et qui n'avait jamais touché un instrument de physique, très heureusement, car il l'aurait cassé. Laplace en parla à quelques confrères qui promirent

leur concours. Bouvard était absent, Biot fut chargé de le prévenir. Il le rencontre le lendemain dans l'avenue de l'Observatoire. « Pour qui votez-vous dans notre prochaine élection ? » lui demanda-t-il. Bouvard, sans hésiter, lui nomma son candidat : c'était Girard, en ajoutant les motifs qui le décidaient. « Eh bien, vous vous trompez, lui dit Biot, vous voterez pour Poisson ; M. Laplace m'a chargé de vous le dire. » Quinze jours après, Poisson était nommé, et Bouvard votait pour lui. La section de physique lui convenait aussi peu qu'à Biot celle de géométrie, et il le sentait si bien que, peu d'années après, ils proposaient une permutation, qui, acceptée d'abord, rencontra des objections très fondées, et ne put s'accomplir.

L'influence d'Arago était due à ses qualités personnelles, beaucoup plus qu'à sa renommée scientifique. Une science très vaste, un grand talent, un brillant esprit, le don de persuader, de conduire et de soumettre les hommes, sont des qualités très différentes du génie d'invention. Poinsot était une des gloires de l'Académie ; sans subir aucune influence, il ne voulait, et, probablement, n'aurait su en exercer aucune dans les élections. Quand après la visite d'un candidat, sans se soucier de ses découvertes et de ses travaux, il pouvait dire de lui : « Ce monsieur est un sot ! » son enquête était terminée, et il faisait des vœux pour les concurrens. Une Académie dirigée par Poinsot, en écartant, sans rien entendre, les savans de peu d'esprit, serait restée fort incomplète.

Après avoir dit le rôle d'Arago à l'Académie, Libri rappelait rapidement sa biographie, sans inexactitude, mais sans bienveillance et par conséquent sans justice. Sans refuser tout mérite à son ennemi, il élevait au-dessus de lui, comme si l'hésitation n'était pas permise, tous les membres marquans de l'Académie.

Les destinées futures de la science confiées aux mains des Cuvier, des Poisson, des Fourier, des Cauchy, des Biot, des Dulong, des Ampère, des Geoffroy, des Gay-Lussac, des Thénard, des Malus, des Brongniart, des Mirbel, des Fresnel, des Magendie, des Blainville, semblaient devoir grandir sans cesse, et M. Arago n'avait qu'à suivre de si beaux exemples pour se créer, par des travaux solides, une réputation européenne ; mais la facilité de ses premiers succès, une certaine indolence que, malheureusement, il n'a jamais pu surmonter, la disposition particulière de son esprit qui semble plus propre aux aperçus brillans et soudains qu'aux vastes conceptions, aux recherches longues et opiniâtres et aux théories élevées, le portèrent peu à peu à abandonner l'étude des mathématiques, à négliger l'astronomie théorique, et à ne chercher dans la physique, à laquelle il se livra presque exclusivement, que les faits curieux et singuliers qui frappent, il est vrai, vivement l'imagination, mais qui sont aussi souvent le résultat d'un hasard heureux que de l'habileté de l'observateur.

La vague obscurité de ces lignes est habilement perfide. La liste des confrères dont Arago aurait pu suivre les traces était faite pour l'irriter. Les hommes supérieurs ne se classent pas, mais ils sont inégaux. Parmi ceux que cite Libri, il en est de très illustres, comme Ampère et Cauchy, dont Arago aurait eu peine à suivre les traces, mais le plus grand nombre aurait à gagner si leur nom s'inscrivait à côté du sien. Mirbel, par exemple, reste connu surtout par les charmantes miniatures de Mme de Mirbel.

L'attente « d'un hasard heureux, » pour rencontrer des faits capables de frapper vivement l'imagination des physiciens, était une malice. Arago, désirant une boussole parfaite, l'avait commandée à Gambey, en réclamant de son amitié, il aurait pu dire de sa reconnaissance, les soins les plus minutieux dans sa construction. Gambey n'épargna ni son temps ni sa peine et apporta à Arago une boussole dont l'aiguille paresseuse rendait les observations interminables. Pourquoi cette déception? Le hasard posait à Arago un beau problème qu'il avait proposé à cent autres avant lui. Arago, pour le résoudre, découvrit l'action, inconnue jusque-là, du cuivre sur l'aiguille en mouvement qu'il n'attire ni ne repousse à l'état de repos. Le mot « hasard » était introduit là pour déprécier une découverte importante dont les conséquences ont été immenses.

En évitant d'apprécier les discussions de Biot avec Arago, Libri se montre plus malveillant encore. Cette impartialité affectée et sereine, qui tient la balance soigneusement égale entre l'erreur et la vérité bien connue, a quelque chose de plus irritant que l'ignorance qui prend le mauvais parti, ou la passion qui favorise un ami.

L'Académie, dit simplement Libri, fut souvent émue par les luttes de ces deux rivaux qui, dans la chaleur de leurs débats, se laissèrent parfois emporter beaucoup trop loin, surtout en discutant des questions toujours si délicates de priorité.

Il semble difficile d'être plus modéré et plus injuste. Libri y parvient cependant, quand il ajoute :

D'autres savans se mêlèrent à ces discussions, et comme Laplace, qui voulait que l'on fût géomètre avant tout, avait semblé prendre parti contre M. Arago, on lui suscita des ennemis de toutes parts, on grandit exprès Legendre pour le lui opposer, on tendit la main à tous ceux qui attaquaient les résultats contenus dans la *Mecanique céleste*, et l'on remua toute la presse libérale pour la lancer contre nos anciennes gloires, qui, disait-on, n'étaient plus que de vieilles idoles qu'il fallait briser. Parce que le géomètre Laplace était devenu le marquis de la Place sous prétexte que d'autres académiciens faisaient partie de la *Société des Bonnes Lettres*, ils furent, *de par la Charte*, déclarés ignorans dans tous les journaux ; c'est alors que, comme je l'ai dit, le public commença à être admis à l'Académie, où

il se fit le soutien des hommes qui ne voulaient pas briller uniquement par la science. Laplace fut réduit au silence. M. Biot s'absenta de l'Institut pendant plusieurs années, et M. Arago resta maître du champ de bataille.

Comment François Buloz, si attentif à revoir les épreuves de la *Revue*, a-t-il pu, en si peu de lignes, laisser passer tant d'absurdités ? Laplace, qui veut qu'on soit géomètre avant tout, *semble*, dans une discussion sur la physique, prendre parti pour Biot contre Arago ? Tous deux, Libri feignait de l'ignorer, savaient très bien les mathématiques, aucun d'eux n'était géomètre.

On a grandi exprès Legendre pour l'opposer à Laplace !

Comment pouvait-on s'y prendre ? Les deux illustres amis avaient passé l'âge où l'on brigue les témoignages d'estime et de confiance. Lorsque l'Académie nommait une commission de géomètres, leurs deux noms réunissaient l'unanimité des suffrages. Comment les louanges données à Legendre, d'où qu'elles lui fussent adressées, pouvaient-elles amoindrir l'auteur de la *Mécanique céleste ?* Quel pouvait être le journaliste assez impudemment stupide pour déclarer, *de par la Charte*, le marquis de Laplace ignorant, et croire par là le réduire au silence ?

A quoi pensait Libri en ajoutant : « M. Biot s'absenta de l'Institut pendant plusieurs années. » Les lecteurs de la *Revue* semblent invités à croire que Biot avait fui devant la terrible accusation d'être membre de la Société des Bonnes Lettres. C'est une erreur, et Libri, qui, tout récemment, avait dû à Biot sa nomination au Collège de France, l'en récompensait mal en appelant l'attention sur un souvenir presque oublié. Puisque Libri savait que Biot s'était éloigné, il ne pouvait ignorer à quelle occasion. Quant à moi, je l'ai su par Arago ; j'aurais pu demander à Biot la confirmation du récit, je ne l'ai pas osé.

Biot présentait à l'Académie un projet ou une invention, relative, je crois, à la photométrie. Arago l'interrompit pour réclamer la priorité de principe. Biot continuait ses explications et, les déclarant siennes, alla tracer une figure au tableau. « Cette figure, s'écria Arago, est précisément celle que j'ai faite devant vous, pour vaincre votre résistance à l'idée que vous adoptez aujourd'hui. » Biot n'en avait aucun souvenir. « Je demande, dit alors Arago, que l'Académie veuille bien rester en séance, et que deux de ses membres se transportent rue Saint-Jacques, devant l'église Saint-Jacques du Haut-Pas, ils y trouveront la figure que j'ai tracée avec ma clef sur l'une des colonnes, mercredi dernier, en sortant avec M. Biot du Bureau des longitudes ; s'ils veulent bien, ensuite, se transporter dans mon cabinet, ils y trouveront, dans une note que je les prie de rapporter, tout ce que l'Académie vient d'entendre. »

Quand les deux commissaires, dont j'ai su les noms, revinrent, une heure après, confirmer les assertions d'Arago, Biot était parti, et resta deux ans sans revenir. Lorsque, quarante ans plus tard, Biot fut reçu à l'Académie française, Guizot, chargé de le recevoir, consulta Sénarmont sur ses travaux scientifiques qu'il désirait connaître avant de les louer. Sur les discussions de Biot avec Fresnel et avec Arago, relatives à l'optique, dit Sénarmont, très ami de Biot, mais respectueux de la vérité, le mieux est de se taire.

Entre tous les reproches adressés à Arago, le plus injuste est celui d'ignorer les mathématiques.

Mais ce qui lui nuit le plus, dit Libri, et ce qu'il s'efforce en vain de cacher c'est que, secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques, il n'est guère en état d'apprécier les travaux analytiques qui sont adressés à l'Institut. Sur ce point, les avis de tous les hommes compétens sont unanimes : ses amis les plus dévoués se taisent, mais n'osent pas contester la vérité du fait. Ce défaut se révèle à chaque instant de la manière la plus fâcheuse dans son cours et surtout à l'Académie où il lui est arrivé parfois de se tromper, même dans les expressions techniques et dans les termes les plus usuels. C'est là véritablement son côté faible, et l'on conçoit combien un tel fait a de gravité pour le successeur de Fourier. Il n'y a pas un seul géomètre au monde qui ne sache au juste combien sont restreintes les connaissances mathématiques de M. Arago... Il y a eu sans doute d'autres illustres physiciens qui n'étaient guère géomètres, mais ceux-là avouaient leur insuffisance et, probablement, ils n'auraient pas ambitionné la place de secrétaire perpétuel pour les sciences mathématiques à l'Académie des sciences de Paris.

J'arrête la citation. Pas un mot ne s'y rencontre qui ne soit contraire à la vérité. Le reproche d'ignorer les mathématiques, dans les termes où il est adressé à Arago, semble une de ces injures cherchées au hasard qu'on entend de tout temps sortir des rassemblemens populaires, ou qu'on doit s'habituer de nos jours à lire dans certains journaux. Un canotier géomètre, échangeant des injures dans la rade de Brest avec un adversaire inconnu, lui cria à tout hasard, de toute la force de son porte-voix : « Si tu tournais autour d'un axe, tu engendrerais un ganachoïde de révolution ! » L'adversaire étonné ne trouva pas de réponse. Les paroles de Libri sur l'ignorance mathématique d'Arago n'en méritent pas davantage. Arago en trouva une, et des plus concluantes.

Par une coïncidence qui n'était pas fortuite, plusieurs attaques dirigées contre le secrétaire de l'Académie des sciences avaient précédé ou suivi le jugement *impartial et modéré* de Libri. Arago, en répondant à toutes, aurait attiré des répliques et, vraisemblablement des injures nouvelles provoquées par l'espoir d'une réponse. Il résuma tout dans une lettre adressée à Alexandre de Humboldt, qui, étonné par ce concert d'injures adressées à

son ami, lui en avait demandé l'explication. Arago le rassure, affirme et feint de croire que les traits décochés en apparence contre l'académicien, sont destinés au député de l'opposition. Je n'en crois rien pour ma part, l'article de Libri n'était destiné ni à l'homme politique, ni au secrétaire de l'Académie des sciences, mais à l'ancien ami, qui, dans des occasions où la science n'était pas en jeu, avait eu à se plaindre de lui; celui de Pontécoulant s'adressait à l'académicien qui, dans une élection récente, avait écrit sur son bulletin le nom de Liouville.

Ne commettrais-je pas une énorme faute, dit Arago, si, en matière de sciences, je me reconnaissais justiciable du premier venu? Il ne veut pas répondre à l'article de la *Revue des Deux Mondes*. Malgré ses constantes prières, l'auteur qui l'a écrit a refusé de se nommer. Quant au *Journal des Débats*, il tient les articles signés Donné pour complètement anonymes. Les titres de membre de la Société Royale de Londres et de l'Académie de Berlin ne peuvent être dédaignés; il montrera, en discutant les écrits de Pontécoulant, ce que vaut celui à qui l'on a donné le droit de s'en faire honneur.

Pontécoulant était un astronome géomètre. Arago le prend corps à corps, et quiconque lira cette lettre à Humboldt aura peine à comprendre l'imprudence du confrère qui, le connaissant bien, lui reprocha l'ignorance des mathématiques.

La lettre à Alexandre de Humboldt, pleine de science et pleine d'esprit, d'un esprit un peu gros, — c'était sa manière, — est aussi cruelle que la diatribe du docteur Akakia. Les flèches à pointe aiguë de Voltaire sont remplacées par des coups de massue qui, bien assénés, permettaient aux amis de l'auteur de substituer dans l'intimité au nom de la victime, celui de « Pontécoulé » et à Arago, — j'ai dit que ses plaisanteries étaient grosses, — de parler de la mécanique « pontécoulânienne ». Les bévues signalées à plus de dix mille lecteurs avaient été découvertes par Arago, et par ses amis il faut le dire, dans un livre de hautes mathématiques. Arago les discute avec une supériorité qui ne permet pas la réplique, et une clarté que tous peuvent apprécier.

L'attaque d'Arago, — il est difficile de lui refuser ce nom, — avait la forme d'une lettre à Alexandre de Humboldt, Pontécoulant tenta d'y répondre par une lettre adressée à Encke, secrétaire perpétuel de l'Académie de Berlin, qu'il semblait prendre pour juge, et qui, prudemment, garda le silence.

La réponse de Pontécoulant est faible et maladroite. Pontécoulant concède toutes les erreurs qu'on lui reproche, et se plaint seulement qu'on en exagère l'importance. Les unes

ont été commises par des auteurs illustres auxquels il les a empruntées sans discussion, d'autres disparaîtraient si l'on voulait bien détourner les mots du sens que leur attribuent tous les dictionnaires. Si Pontécoulant, dans la théorie des planètes, a commis des erreurs qu'Arago nomme incroyables, énormes, colossales, cela ne lui démontre que l'ignorance d'Arago. Les erreurs existent, il ne saurait le nier, mais ce sont des erreurs de calcul; et qui a fait les calculs? un élève de l'Observatoire, un disciple de M. Arago, en qui Pontécoulant a eu trop de confiance. Le géomètre astronome se plaint enfin que, non content de lui reprocher une erreur grave qu'il a commise, il ne sait comment, on le rende responsable des conséquences qu'on peut en déduire.

Arago, très spirituellement, avait traité Pontécoulant coupable d'un théorème faux, comme plus tard Labiche celui de ses héros qui a mis *un pied dans le crime;* il déduit les conséquences possibles d'une erreur presque innocente et, par des raisonnemens rigoureux, parvient aux dernières limites de l'absurde. C'était une plaisanterie ; Pontécoulant la trouve mauvaise, inconvenante, presque criminelle.

Parmi les erreurs relevées par Arago, Pontécoulant n'en repousse formellement qu'une seule, et c'est par là que, pour les juges compétens, sa lettre à Encke a été le plus sévèrement jugée. Arago, en mettant soigneusement les points sur les i, avait signalé à la page 186 du premier volume de la *Théorie analytique du système du monde* une erreur mathématique impliquant une ignorance tellement invraisemblable, qu'on pouvait croire à une inadvertance, prolongée il est vrai pendant plusieurs pages. On pouvait l'avouer sans honte et s'écrier comme Fénelon dans un cas semblable : « Si je suis capable d'une telle folie, je ne suis pas en état d'avoir aucun tort, et c'est vous qu'il faut blâmer d'avoir écrit d'une manière si sérieuse et si vive contre un insensé. » Pontécoulant, moins habile, prend le parti tout opposé. Mais véritablement, dit-il, M. Arago jouit-il en ce moment de toutes ses facultés mentales?

Deux hypothèses restent possibles : Pontécoulant, même averti, n'a pas compris sa propre exposition, ou, comme on fait la part du feu, sachant que les juges compétens sont, sur de telles questions, en très petit nombre, il a nié sans scrupule une vérité évidente. Les deux explications sont inadmissibles. Il n'en existe pas de troisième.

Après s'être défendu, victorieusement suivant lui : — « Vous voyez que jusqu'à présent, mon illustre confrère, je me tire assez passablement, et sans y laisser trop de mes plumes, des serres dans

lesquelles l'aigle terrible qui m'étreignait prétendait m'étouffer, » — Pontécoulant veut prendre l'offensive. L'accusation qu'il élève est imprévue. A-t-on remarqué que les erreurs signalées et commises presque à chaque page, sont relatives à des questions très élémentaires et très simples? Pourquoi? c'est que les questions transcendantes sont de trop haute portée pour Arago et pour ses amis. Ils n'ont pas signalé d'erreur dans les pages consacrées aux hautes théories; donc ils ne les ont pas lues.

Les jeunes aspirans aux fauteuils académiques, qui acceptent le *vil métier* de lire un livre de science et d'en souligner les erreurs, — il les désigne clairement, — Sturm, Liouville, Lamé, Le Verrier, Delaunay, nos maîtres alors, n'ont jamais *passé la portée* des études élémentaires, et sont obligés d'abandonner les écrits qu'ils critiquent dès qu'ils les voient s'élever jusqu'aux *sublimités de la mécanique céleste*. Ce n'était pas d'ailleurs comme auteur d'un traité de mécanique qu'il se présentait à l'Académie, et il y avait mauvaise foi évidente à alléguer contre sa candidature des erreurs qu'il a pu y commettre. Ainsi pourrait parler un candidat au baccalauréat à qui l'on a adressé une question en dehors du programme.

Arago, sans avoir composé sur les mathématiques aucun travail original, inventé aucun théorème, découvert aucune méthode, était savant en mathématiques et prompt à les comprendre. Chaque lundi, à l'Académie des sciences, il se plaisait, sur certains sujets surtout, à développer les mémoires présentés par de jeunes géomètres. Pendant plusieurs années, à l'École polytechnique, il avait été chargé du cours sur la théorie des surfaces, que les élèves appelaient *le gros Monge*, pour le distinguer des leçons sur la géométrie descriptive, ouvrage du même géomètre beaucoup plus élémentaire. Quarante ans après, il se souvenait de ces théories difficiles et prenait intérêt à leur progrès.

Les classiques d'Arago en mathématiques, étaient Monge et Lagrange. Il ignorait, très certainement, comme le lui reprochait Libri, un grand nombre de termes employés par des géomètres de grand mérite et de grande fécondité. Quand le néologisme devient une habitude, l'ignorance devient un droit.

On aurait pu, presque aussi justement, disons tout aussi injustement, reprocher à Dumas d'ignorer la chimie, qu'à Arago d'ignorer les mathématiques. Il m'est arrivé souvent, ayant à lire le titre d'un mémoire de chimie, — mon rôle n'allait pas plus loin, — de me tourner vers mon illustre confrère, pour lui en demander l'explication; il m'a répondu plus d'une fois : « J'ignore cette langue nouvelle. » Wurtz la savait alors, l'ayant inventée en partie, mais Henri Sainte-Claire-Deville ne l'a jamais apprise.

Un grand nombre d'académiciens, en 1840 déjà, associaient au nom de Libri les épithètes les plus injurieuses. Fallait-il les accuser d'injustice? L'avenir a prouvé que l'érudit rayé plus tard comme indigne de la liste des académiciens valait moins encore qu'ils ne le disaient. Leurs jugemens sévères étaient donc mérités! J'en doutais alors, et je n'en suis pas certain aujourd'hui. Si l'on avait dit en 1840 : Libri dérobe des livres dans les bibliothèques qu'il est chargé d'inspecter et s'enrichit en les vendant à l'étranger, une telle accusation, le jour où elle a été reconnue vraie, aurait pleinement justifié l'animosité de ceux qui l'auraient produite, mais ceux-là n'existaient pas alors. Les griefs allégués étaient de tout autre sorte. Libri, disait-on, est un fourbe. On alléguait, pour en donner la preuve, des méfaits purement académiques : il promettait sa voix à un candidat et écrivait sur son bulletin le nom d'un autre, il abandonnait dans les luttes académiques, avec la plus impudente ingratitude, ceux qui l'avaient appelé dans la Compagnie avec tant d'empressement et de bienveillance. Les plus sages étaient les moins indignés. Ainsi faisait Poinsot, qui, connaisseur en honnêtes gens, n'estimait pas Libri et évitait les occasions de le voir, mais souriait aux violences de langage que suscitait son nom. On parlait d'autres accusations, alors bien vagues. Son rôle dans les conspirations à la suite desquelles il avait quitté la Toscane avait été celui d'un traître; on l'affirmait, sans en avoir la preuve. La politique enfin, disait-on tout bas, n'avait été pour rien dans son départ : s'il retournait à Florence, ce n'est pas le gouvernement, c'est la police correctionnelle qu'il aurait à craindre, et l'on ajoutait qu'il s'était enfui après avoir été convaincu de tricher au jeu. Ces accusations, aujourd'hui devenues vraisemblables, semblaient inconciliables avec l'amitié, l'intimité même, dont l'honoraient les hommes les mieux placés pour les vérifier, comme M. Guizot, l'éminent professeur Rossi et le très respecté Montalivet. Les défenseurs de Libri, — il en avait à l'Académie des sciences, — croyaient connaître la cause des colères soulevées contre lui. C'était le secret de tout le monde; je ne veux pas le divulguer aujourd'hui. Les rivalités, qui transformaient les amitiés en inimitiés irréconciliables, n'avaient rien d'académique. Poinsot s'en disait certain. C'était alors l'explication la plus vraisemblable, et, même après la preuve éclatante apportée à tant d'autres, je persiste à croire qu'elle fut d'abord la vraie.

J. Bertrand.

LE SERVICE MILITAIRE DE 15 MOIS

ET LES RENGAGÉS

Les lois d'organisation du service militaire d'un grand pays peuvent servir à en mesurer le degré de vitalité ; leur importance est considérable ; leur détermination constitue, à l'époque actuelle, un des problèmes militaires et sociaux les plus difficiles à résoudre. Elles touchent, en effet, à tant d'intérêts divers et essentiels, que les opinions les plus variées peuvent être rationnellement émises à leur sujet ; leur mise en pratique diffère d'ailleurs actuellement dans la plupart des armées modernes.

L'étude de ces lois est particulièrement intéressante : aussi semble t-il permis, en mettant à part tout esprit de critique de l'état de choses existant, d'examiner si les dispositions, en ce moment en vigueur, notamment en France, répondent bien aux besoins de l'armée et du pays, ou si certains perfectionnemens, de nature à augmenter les forces militaires et à alléger en même temps les charges très lourdes imposées par la loi, ne paraissent pas devoir y être apportés.

Avant d'aborder une étude aussi complexe et aussi délicate et afin de se faire une idée très nette et comparative de la situation actuelle, il est essentiel de jeter un coup d'œil rapide sur le mécanisme de recrutement des grandes armées européennes et de se rendre compte des ressources qu'il peut, en cas de danger, mettre à la disposition de chacune d'elles.

I. — LES LOIS DE RECRUTEMENT A L'ÉTRANGER

Angleterre.

L'Angleterre se singularise dans le concert européen par son système de recrutement. Alors que toutes les grandes puissances ont adopté, après 1870, le service obligatoire personnel et la théorie de la nation armée en cas de guerre, l'Angleterre seule

est restée fidèle à ses erremens anciens et un peu surannés. Son armée ne représente pas un tout homogène : elle se compose de cinq grands groupes distincts et différens l'un de l'autre par leur constitution, leur recrutement et leur organisation. Ce défaut d'homogénéité est poussé même fort loin, puisqu'il s'applique même au régime disciplinaire, lequel est variable d'un groupe à un autre.

L'armée anglaise comprend :

L'armée active,
Les réserves,
La milice,
La yeomanry,
Les volontaires.

Armée active. — L'armée active se recrute uniquement au moyen d'engagemens volontaires sans prime : on ne remet aux jeunes gens, au moment de leur engagement, que des sommes insignifiantes. La durée de l'engagement est en principe de douze ans ; toutefois, l'homme de recrue peut faire choix, soit du service long (12 ans), soit du service court (3 à 7 ans) ; dans ce dernier cas, il termine sa période de douze années dans la réserve. Les sous-officiers et soldats peuvent se rengager ; au bout de vingt et un ans de service, ils ont droit à une pension de retraite.

Le nombre annuel des engagés est essentiellement variable : il en résulte que celui de l'armée active l'est aussi ; le chiffre des engagemens augmente ou diminue suivant la saison, les circonstances locales, le degré de prospérité publique.

Au 1er avril 1893, l'effectif de l'armée active était de 224 258 hommes, dont 107 866 stationnés aux Indes.

Réserves. — Les réserves anglaises se composent de deux élémens principaux : la réserve de première classe et la réserve de la milice.

La réserve de 1re classe se recrute au moyen des engagés n'ayant pas terminé leurs douze années de service actif. Cette réserve s'accroît d'une deuxième catégorie de réservistes, dite recrues de 2e classe, qui comprend un certain nombre d'hommes, parvenus au terme de leur engagement de douze ans et autorisés à se rengager dans la réserve pour quatre ans.

Les réservistes de première et deuxième classe jouissent de certains avantages pécuniaires. Ils sont soumis au principe des appels annuels ; mais dans la pratique ces appels n'ont pas lieu, le gouvernement craignant d'imposer ainsi des charges trop lourdes au commerce et à l'industrie nationale.

La réserve de la milice a été créée pour renforcer les effectifs toujours faibles des réserves de 1re et 2e classe. Elle se compose

de miliciens, qui s'engagent à entrer dans l'armée active, dès que l'ordre d'appel des réserves est donné.

Au 1er janvier 1893, l'effectif des réserves anglaises était le suivant :

Réserves de 1re et 2e classe.	76595	hommes.
Réserve de la milice	30417	—
Total.	107000	hommes environ.

Milice. — L'origine des milices anglaises est de date très ancienne. Elle remonte aux levées féodales. Le *militia act* de 1882 a réorganisé ainsi qu'il suit cette institution :

Le recrutement de la milice se fait au moyen d'engagemens volontaires, sans prime, de six ans au plus, et de rengagemens successifs de quatre ans jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans.

Les recrues et les miliciens rengagés ont droit à une gratification d'importance variable suivant l'époque de l'engagement ou du rengagement et le corps qui les reçoit.

L'incorporation de la milice, c'est-à-dire sa convocation générale ou partielle, n'a lieu qu'en cas de péril national ou de nécessité urgente.

En 1892, le nombre de recrues miliciens s'est élevé à 44799.

L'effectif total de la milice est d'environ 120 000 hommes.

Yeomanry. — De même que la milice, la *yeomanry cavalry* est un reste des anciennes levées féodales.

Elle se compose uniquement de corps de cavalerie, équipés et armés en cavalerie légère, qui se recrutent parmi les fermiers et petits propriétaires fonciers, tous excellens cavaliers.

Les yeomen s'engagent pour une durée variable : ils doivent posséder une monture. Ils sont convoqués à des périodes d'exercices annuelles, pendant lesquelles ils touchent une solde journalière très élevée.

La force numérique de la yeomanry est en décroissance depuis plusieurs années. En 1869-1870, son effectif budgétaire était de 16 745 hommes; en 1889-1890, il atteignait à peine le chiffre de 14140 cavaliers.

Volontaires. — L'institution des volontaires constitue l'un des traits les plus caractéristiques de l'armée anglaise : aucune fraction de l'armée ne jouit d'une plus grande popularité.

La loi qui régit l'organisation de ce corps date de 1863; un règlement de 1887 lui sert de complément.

La durée de l'engagement dans le corps des volontaires n'est fixée ni par la loi ni par les règlemens. En principe, tout volontaire a droit de se considérer comme libéré du service quatorze jours après avoir averti son chef de corps qu'il a l'intention de se retirer.

Le corps des volontaires est donc une sorte d'association subventionnée par l'État, qui s'administre d'après des règles spécialement déterminées pour elle.

Les recrues doivent assister la première et la deuxième année à trente séances d'exercices ; ce nombre se réduit à onze, neuf et sept pendant les années suivantes. Ces exercices se font, en partie, en tenue bourgeoise.

Les volontaires sont admis à se joindre, pendant huit ou quinze jours, aux troupes régulières ou à celles de la milice qui occupent un camp.

Les souscriptions, les amendes et certaines allocations perçues par les volontaires constituent, entre les mains du chef de corps, un fonds commun qui sert à solder les dépenses de toute nature.

Les volontaires ne sont mobilisés qu'en cas d'invasion du territoire national effective ou redoutée.

La force offensive du corps des volontaires est nulle : même s'ils pouvaient être employés hors de la Grande-Bretagne, ils feraient d'assez piètres soldats. Mais la proportion de bons tireurs qu'ils renferment, la ténacité ordinaire aux troupes britanniques qui les anime, accroîtraient certainement leur valeur s'il s'agissait de lutter pour la défense du sol britannique.

L'effectif des volontaires, qui va toujours en augmentant, s'élevait en 1890 à 196052 hommes.

En récapitulant les effectifs ci-dessus mentionnés, on voit que l'armée anglaise, abstraction faite de l'armée indigène des Indes, dispose de :

Armée active.	224258	dont 107866 aux Indes. Restent disponibles pour une guerre européenne 223392.
Réserves. . .	107000	
Milice. . . .	120000	330191 spécialement affectés à la défense du sol national.
Yeomanry. .	14139	
Volontaires. .	196052	
Total. . .	661449 hommes.	

Russie.

La loi générale sur le recrutement de l'armée, du 1/13 janvier 1874, a introduit dans l'armée russe le principe du service militaire obligatoire et personnel. Depuis sa promulgation, d'assez nombreuses modifications y ont été apportées, dont les plus importantes, relatives à la durée du service et à l'organisation de la milice, datent de 1888 et 1891. Des lois spéciales ont trait au service militaire des cosaques du Don, des populations du Caucase et du grand-duché de Finlande.

Les recrues ne sont appelées qu'à vingt et un ans accomplis ; l'âge moyen des hommes de chaque contingent est donc de vingt-

un ans et six mois. Les dates d'incorporation sont fixées du 15 octobre au 15 novembre au plus tard.

Les forces militaires de l'empire russe comprennent l'armée proprement dite, la réserve de cette armée et la milice (*Opoltchenié*).

La milice comporte d'ailleurs deux bans, le premier, sorte de sélection, comprenant les anciens réservistes et les miliciens reconnus absolument aptes au service militaire par les commissions de recrutement, le deuxième, les non exercés.

Les miliciens sont soumis à des appels et exercices de courte durée.

Si l'on examine le rendement d'une classe en Russie, on voit que le contingent des inscrits, en 1893, s'est élevé à 626 060 hommes, sur lesquels 134 275 ont été exemptés, de droit, du service. Restaient par conséquent 491 785 hommes disponibles, sur lesquels 262 000 seulement ont été incorporés.

Ces chiffres montrent les ressources considérables en hommes dont dispose la Russie, et font ressortir les facilités qu'elle aurait à augmenter d'une façon presque infinie sa puissance militaire, si d'autres considérations que le nombre ne limitaient forcément l'accroissement des effectifs.

Les ressources dont dispose actuellement l'armée russe s'élèvent à : 4 677 000 hommes exercés, 4 000 000 d'hommes non exercés.

Autriche.

Les lois des 11 avril 1889 et 25 décembre 1893 ont déterminé les conditions de recrutement de l'armée austro-hongroise, dont la réorganisation avait d'ailleurs été commencée à la suite des événemens de 1866 et qui, dès cette époque, avait été dotée du service militaire obligatoire et personnel.

Le durée du service est fixée à vingt et une années, de 21 à 42 ans révolus.

Chaque contingent est réparti, au moyen du tirage au sort, dans les catégories ci-après :

Armée commune;

Réserve de complément;

Landwehrs cisleithane et Honved;

Réserves de complément des landwehrs;

Landsturm.

Les hommes valides, non classés dans l'armée commune, les landwehrs ou leurs complémens, sont affectés au landsturm, où ils comptent jusqu'à quarante-deux ans.

Les landwehrs semblaient au début ne devoir fournir qu'une

simple milice tout au plus bonne au service de garnison. Elles ont, peu à peu, pris un caractère tout autre, le gouvernement hongrois s'étant constamment efforcé de donner à la landwehr-honved une réelle valeur militaire : la landwehr cisleithane a suivi le mouvement, et actuellement les deux landwehrs fournissent plus du quart des unités de campagne de première ligne.

Le contingent annuel se répartit approximativement de la façon suivante :

Armée commune	101 200	hommes.
Réserve de complément	20 300	—
Landwehrs avec leurs réserves de complément	22 500	—
	6 000	—
Total	150 000	hommes.

Les effectifs de mobilisation de l'armée austro-hongroise comportent aujourd'hui 2 076 000 soldats instruits, 442 000 hommes sans aucune instruction.

Italie.

La loi du 8 mars 1888 sur le recrutement de l'armée prescrit que tout Italien valide doit personnellement le service militaire depuis 20 ans jusqu'à l'âge de 39 ans révolus.

Chaque contingent est réparti en trois catégories et versé dans :

L'armée active et sa disponibilité;
La milice mobile;
La milice territoriale.

Les hommes des deuxième et troisième catégories, bien qu'astreints à quelques réunions et obligations militaires, doivent être considérés comme non instruits. En vue de renforcer le nombre des hommes exercés, l'autorité militaire italienne a cherché à augmenter le nombre des élémens de première catégorie, en élevant le chiffre du contingent d'activité et en diminuant d'autant l'effectif de la deuxième catégorie ; afin d'éviter un dépassement d'effectifs budgétaires, un certain nombre d'hommes sont renvoyés après deux ans de service actif. C'est là un acheminement au service de deux ans.

Grâce à ces dispositions, l'armée italienne pourra, au 1er janvier 1899, avoir sur ses contrôles un nombre d'hommes instruits suffisant pour constituer ses différentes unités sur le pied de guerre, sans qu'il soit nécessaire, comme on le faisait précédemment, de prendre pour ces formations des hommes de deuxième et troisième catégories, ayant pour la plupart peu ou point d'instruction et par suite d'une valeur militaire fort douteuse.

Les ressources dont disposera alors l'armée italienne s'élèveront à : 1473000 hommes instruits, 727000 hommes non instruits.

Allemagne.

La loi du 11 février 1888 avait déterminé ainsi qu'il suit les obligations du service militaire personnel et obligatoire en Allemagne.

Le contingent se divisait en 5 bans :

L'armée active, où l'homme faisait trois ans de service;
La réserve de l'armée active, *Stehendes Heer;*
L'armée territoriale, *Landwehr I-Aufgebot;*
La réserve de l'armée territoriale, *Landwehr II-Aufgebot;*
L'arrière-ban.

Chaque ban comportait trois portions : la première comprenait les hommes ayant fait trois ans de service actif; la seconde, *Ersatzréserve*, ceux en excédent n'ayant pu être incorporés et appelés seulement pendant quelques semaines sous les drapeaux; la troisième, *Landsturm I-Aufgebot*, les hommes des services auxiliaires et tous les non-exercés à quelque titre que ce soit.

Les effectifs de mobilisation que la loi du 11 février 1888 mettait à la disposition de l'autorité militaire allemande s'élevaient aux chiffres respectables de 3228000 soldats instruits, 396000 hommes exercés seulement pendant vingt semaines, 3576000 hommes restant sans aucune instruction.

La loi du 3 août 1893, en réduisant, à deux années, la durée du service actif sous les drapeaux des hommes, autres que ceux appartenant à la cavalerie et aux batteries à cheval, a permis d'augmenter encore la proportion des hommes instruits. L'accroissement constant de la population de l'empire ne permettait en effet d'incorporer en première portion qu'une partie relativement restreinte du contingent. Ainsi, avec le service de trois ans, sur un contingent annuel de 470000 jeunes gens, il n'était pas possible, en raison des exigences budgétaires, d'en incorporer plus de 175000 à 178000 : le reste était versé en troisième portion et restait sans instruction dans ses foyers, sauf un quart environ d'entre eux, placé en deuxième portion et instruit pendant quelques semaines. En appliquant le service de deux ans, l'effectif du contingent à incorporer en première portion peut s'élever de 175000 à 229000, sans dépassement des crédits budgétaires.

Le chiffre des hommes exercés de première portion tendra ainsi à s'élever progressivement et à atteindre le chiffre de 4300000 soldats.

France.

La loi du 15 juillet 1889 a fixé les conditions du service militaire en France.

Tout Français reconnu propre au service militaire fait successivement partie :

De l'armée active pendant	3 ans.
De la réserve de l'armée active pendant	10 —
De l'armée territoriale pendant	6 —
De la réserve de l'armée territoriale pendant	6 —
Total	25 ans.

Les hommes de chaque contingent sont, à part les ajournés à un ou deux ans, appelés dans l'année qui suit leur vingtième année.

Le calcul permet d'établir que les ressources en hommes exercés, mises à la disposition de l'autorité militaire française, par la loi du 15 juillet 1889, s'éléveront approximativement aux mêmes chiffres que ceux obtenus en Allemagne par la loi du 3 août 1893.

Si l'on considère les chiffres indiqués précédemment pour chaque puissance continentale d'Europe et faisant ressortir les ressources de leurs recrutemens respectifs, on obtient, en les réunissant par groupe d'États, les résultats suivans :

PUISSANCES.	HOMMES EXERCÉS.	HOMMES NON EXERCÉS.	TOTAUX.
Italie	1473000	727000	2200000
Autriche	2076000	442000	2518000
Allemagne	4300000	2900000	7200000
Totaux	7849000	4069000	11918000
Russie	4677000	4000000	8677000
France	4300000	400000	4700000
Totaux	8977000	4400000	13377000
Totaux généraux	16826000	8469000	25295000

II. — DE LA FORCE MORALE RÉSULTANT DE L'ENCADREMENT. — INCONVÉNIENS DES SERVICES DE DEUX ET TROIS ANS

En présence de ces chiffres formidables, on est en droit de se demander si les nations européennes ne sont pas atteintes de la folie du nombre; si c'est bien là la solution vraie d'une forte organisation militaire; si en un mot ces masses innombrables sont suffisamment encadrées pour être mues et dirigées, et ensuite aller au feu.

Il est permis d'en douter dans une certaine mesure; le danger serait alors évident; des troupes mal encadrées et peu dirigeables sont vouées à la débandade et à une destruction d'autant plus rapide et plus certaine qu'elles sont plus nombreuses.

Le remède est donc à chercher; car, s'il est vrai que le nombre soit indispensable dans les armées modernes, il n'en est pas moins certain que, pour produire un effet utile, ce nombre doit être encadré par la qualité, et par une qualité représentée par un chiffre d'individus assez élevé pour être vraiment efficace.

Les Allemands ont compris cette vérité, en créant un corps de gradés subalternes qui comprend actuellement plus de 70 000 rengagés. L'encadrement est dans les armées modernes une nécessité; on semble partout l'oublier, sauf en Allemagne.

Sans remonter bien haut dans l'histoire, on trouve des exemples nombreux de la force morale résultant de l'encadrement de troupes jeunes et inexpérimentées. Les armées de la première République ont dû leurs succès aux anciens soldats de la monarchie, qui en formaient le noyau, et parmi lesquels se recrutèrent les grands généraux du premier empire. Plus tard, dans cette admirable campagne de 1814, où les débris de l'armée française tenaient encore avec succès contre l'invasion de l'ennemi, l'empereur n'utilisait-il pas tous les hommes valides, même non exercés, en les encadrant par ses vieux soldats? A la bataille de Montereau, le 18 février 1814, le général Pajol, au moment de marcher sur cette ville à l'attaque de l'ennemi, intercale un garde national entre deux gendarmes.

Pendant la guerre de 1870, au mois d'octobre, une division allemande entière, sous les ordres du général de Werder, se présenta devant la ville de Dijon, défendue par quelques compagnies de vieux soldats d'infanterie de ligne et des gardes nationaux, sans artillerie. Cette poignée de braves lutta toute une journée, de midi à six heures du soir, contre l'ennemi: les Allemands n'osèrent entrer que le lendemain dans la place. Dans ce combat, les gardes nationaux, entraînés par les vieux troupiers

de la ligne, et mêlés à eux, s'étaient battus comme d'anciens soldats.

Enfin, pendant cette même guerre, un exemple plus frappant de la force morale et de la discipline résultant de l'encadrement est encore à citer. Au mois de janvier 1870, le 25e corps d'armée français occupait Vierzon et la région environnante : une des brigades de ce corps d'armée se composait de deux régimens : l'un, formé de gardes nationaux mobilisés, l'autre, de compagnies de marche de l'armée régulière. Les recrues de l'infanterie de ligne, qui composaient ces compagnies, appartenaient à la classe 1870, appelée par anticipation; elles avaient à peine quelques semaines d'instruction dans les dépôts, mais étaient encadrées par quelques vieux soldats et gradés de l'ancienne armée. Les gardes nationaux mobilisés, qui formaient l'autre régiment de la brigade, avaient été levés en même temps que les recrues de la classe 1870. Ces deux régimens étaient donc composés d'hommes la plupart aussi novices les uns que les autres.

Vers le milieu de janvier, le général commandant le 25e corps d'armée se portait sur Blois pour enlever cette ville aux Allemands qui l'occupaient. L'ordre de mouvement avait été donné la veille au soir, et la brigade mixte indiquée ci-dessus devait quitter Vierzon à huit heures du matin pour se diriger sur le théâtre des opérations. Or, au moment du départ, le lendemain matin, le général commandant la brigade ne trouvait réuni que le régiment de marche d'infanterie avec lequel il se portait d'ailleurs immédiatement en avant. Le colonel du régiment de mobilisés, désespéré, venait lui rendre compte qu'il avait été dans l'impossibilité de réunir ses compagnies.

Le soir, en rentrant à Vierzon, à la tête du régiment de ligne, qui s'était admirablement comporté, le général de brigade rencontrait, aux portes de la ville, le corps des mobilisés, qui en sortaient seulement et qui sans doute, pour se remonter le moral, tiraient à tort et à travers des coups de fusil dans toutes les directions. Ces hommes, plus âgés cependant que les recrues de la ligne, dont par conséquent le moral devait être plus solide que celui de ces jeunes soldats, encore des enfans, n'avaient pas marché parce qu'ils étaient mal encadrés.

Qu'il soit permis enfin de citer comme un dernier exemple frappant la marche sur Tananarive, pendant la campagne récente de Madagascar, de la colonne mobile de deux à trois mille hommes seulement, qui enleva la capitale des Hovas. Cette colonne, parfaitement organisée et encadrée, fit une véritable trouée parmi les ennemis vingt fois plus nombreux, qui lui tenaient

tête et qui, malgré leur nombre et leur courage individuel, furent débandés et promptement désorganisés.

Ces exemples démontrent amplement que le vieux soldat, le professionnel, qui a le sentiment, incarné en lui, du devoir militaire et qui en a l'amour-propre, qui, grâce à son âge, a le moral solide et le sang-froid nécessaire pour aller crânement au-devant du danger, entraîne, par son exemple, les jeunes soldats encore inexpérimentés qui l'entourent et les transforme, grâce au caractère français, qui est tout d'impulsion, en solides combattans.

Le service de trois ans, qui assure aujourd'hui le recrutement de la plupart des armées européennes, et le service de deux ans, en lequel ce service tend à se transformer, ne sont pas de nature à produire l'encadrement dont il vient d'être parlé. Les anciens soldats ne sont représentés dans ces armées, en Allemagne excepté, que par un nombre de sous-officiers rengagés relativement faible. En France, ce nombre, d'après le budget de 1896, ne s'élève qu'à 23 688, en Russie qu'à 14 000. Que sont ces chiffres en présence des millions d'hommes à mobiliser ?

Les services de deux et trois ans ont encore d'autres inconvéniens qu'il est utile de signaler ici.

Les hommes très jeunes (hommes de 20 à 23 ans), qui sont sous les drapeaux en temps de paix et qui seuls constituent l'armée active, ne sont pas plus formés physiquement que moralement. Ils ne peuvent résister aux fatigues d'une campagne, qui peut devenir extrêmement pénible, si, comme cela est très possible, la guerre éclate en hiver ou a lieu aux colonies sous des climats excessifs. Le compte rendu des décès survenus par suite de maladies pendant l'expédition de Madagascar, du commencement de l'expédition au 15 novembre 1895, confirme cette manière de voir. La répartition des décès a été la suivante :

Troupes exclusivement françaises	2487	morts.
Troupes étrangères, y compris les cadres français.	520	—

D'ailleurs, vers la même époque, le ministre de la guerre, appelé à la tribune de la Chambre, s'exprimait ainsi sur cette question : « 17 500 hommes sont allés à Madagascar, 3 000 y sont morts, 6 000 ont été rapatriés, le reste est à Tananarive et sur la route de Majunga. Le corps le plus éprouvé a été le 40e bataillon de chasseurs, puis vient le 200e. La conclusion de tout cela est qu'il ne faut envoyer dans ces régions que *des hommes faits.* »

Il semble qu'une campagne européenne ne sera pas moins

pénible qu'une campagne aux colonies; en raison des effectifs considérables qui y figureront, le cantonnement y sera impossible, les approvisionnemens de vivres pourront souvent faire défaut, les privations de toutes sortes, les fatigues ne manqueront donc pas. Les hommes faits y résisteront mieux que les jeunes soldats de vingt ans. Et alors, que deviendra, dans ces conditions, une armée active du temps de paix, composée exclusivement de ces jeunes gens de vingt ans, et considérée comme le cadre et le noyau des formations de guerre? Elle tendra à disparaître, ne laissant sur le théâtre des opérations que les hommes déjà âgés et plus robustes des réserves, pleins de bonne volonté sans doute, mais privés ainsi de tout encadrement.

Cette opinion est celle d'un ancien ministre de la guerre, M. le général du Barail, qui dernièrement écrivait ce qui suit :

« Dans l'état actuel de l'Europe, une guerre maritime aurait pour corollaire obligé une guerre continentale. C'est donc la puissance et la force de notre armée nationale qui doivent être l'objet des premières préoccupations.

« On veut retenir dans les troupes spéciales destinées au service des colonies des hommes dans toute la force de l'âge, parce qu'ils montrent plus de résistance aux climats meurtriers, et dans cette louable intention il est question de leur accorder certains avantages pécuniaires. C'est donc que l'on est persuadé que des hommes de vingt-cinq à trente ans, par exemple, sont plus résistans, plus robustes que le jeune soldat dans son premier congé.

« Mais alors, s'il en est ainsi, pourquoi ne pas faire le même avantage à l'armée nationale, dont le rôle plus important encore consiste à défendre l'intégralité du territoire contre les attaques de l'étranger?

« Les réserves, me dira-t-on, sont là pour fournir ces hommes. Non. Les réserves ne suffisent pas. Il faudrait qu'il y eût dans chaque compagnie, escadron ou batterie, quelques soldats vraiment d'élite, c'est-à-dire des soldats de métier ou de vocation. »

Les services de deux et trois ans, tels qu'ils sont appliqués, présentent encore un autre inconvénient, celui de fournir pour chaque arme des réservistes en nombre tantôt insuffisant ou tantôt excessif. Les nombres de réservistes, créés annuellement par le départ des classes libérées du service actif, ne répondent pas aux besoins des armes.

Au point de vue des incorporations annuelles et des exigences

budgétaires, la mise en vigueur des services de trois et deux ans n'est pas non plus sans défaut.

L'effectif budgétaire de l'armée s'élève à : 544 179 hommes.

Or, cet effectif comprend une portion qu'on peut considérer comme ne variant pas sensiblement d'une année à l'autre; cette portion est composée des élémens ci-après :

Engagés volontaires..	90 000
Effectif permanent, rengagés, commissionnés, etc.	25 000
Dispensés incorporés pour un an..	54 000
Ajournés de 2 classes	14 000
	183 000

Il reste donc un déficit de : 544 179 — 183 000, soit 361 179, qui doit être constitué uniquement par les appelés pour trois ans, ou pour deux ans : dans le premier cas, ce sont trois classes d'appelés pour trois ans, dans le deuxième cas deux classes d'appelés pour deux ans, qui devront constituer cet effectif.

Or les ressources d'une classe sont très approximativement les suivantes :

340 000 hommes tirent annuellement au sort. Ce nombre se décompose ainsi qu'il suit :

Engagés volontaires	35 000
Dispensés (à incorporer pour un an)	54 000
Ajournés (à 1 ou 2 ans)	45 000
Classés dans les services auxiliaires.	18 000
Ne s'étant pas présentés aux conseils de revision.	10 000
Exemptés comme impropres à tout service. . . .	28 000
	190 000

Restent, sur 340 000, 150 000 hommes à incorporer comme appelés pour deux ou trois ans.

Avec le service de deux ans, deux classes de 150 000, soit 300 000, sont insuffisantes pour constituer l'effectif de 361 179 hommes indiqué plus haut. Le service de deux ans, étant donné les ressources du contingent en France, ne peut y être appliqué intégralement; on aurait un effectif d'armée active trop faible.

Avec le service de trois ans au contraire, trois classes de 150 000 hommes donnent un chiffre de soldats de trois ans de 450 000, dépassant de 89 000 l'effectif complémentaire de 361 179 à atteindre. On est donc obligé, avec le service de trois ans, ou de renvoyer annuellement par anticipation des appelés pour trois ans, qui n'auront fait que deux ans ou un an de service, mesure désastreuse au point de vue de la constitution des cadres, — ou bien de réduire le chiffre des incorporations.

Or, aux termes de la loi, cette réduction ne pourrait se faire

que par les conseils de revision, en augmentant le nombre des exemptés auxquels aucune instruction militaire n'est donnée. Cette manière de faire serait encore plus mauvaise que la première, car elle réduirait d'autant le nombre des hommes exercés à verser annuellement dans les réserves, et par suite l'effectif total des réservistes exercés dont dispose l'armée en cas de guerre. On s'en tire actuellement en ne faisant pas du service de trois ans, mais bien du service de deux ans et dix mois, la classe ancienne étant libérée en septembre et la classe nouvelle appelée en novembre seulement.

Considérée au point de vue social, la loi de deux ans et surtout celle de trois ans produisent des effets qu'on ne peut nier et qui ne sont pas sans danger. Sans approfondir ce côté de la question, qu'il soit permis de citer ici les paroles suivantes, prononcées, le 25 novembre dernier, par un député, M. Jules Delafosse, dont on ne peut suspecter ni le patriotisme éclairé, ni les sympathies pour l'armée :

« Je considère le service militaire obligatoire, tel que nous l'avons conçu, tel que nous le pratiquons, comme le pire agent de déclassement social et de dissolution nationale, qui existe au monde. J'ai la conviction très réfléchie et très arrêtée que, si nous lui permettons de produire encore pendant vingt ans les ravages qu'il a déjà commencés, il n'y aura plus alors ni société, ni armée. Il n'y aura qu'une poussière de peuple sans lien, sans discipline, sans cohésion... Le service militaire actuel déshabitue des milliers de jeunes gens des milieux où ils ont grandi, des carrières qu'ils ont commencées, de la vie droite et simple qu'ils devaient suivre et lorsque, après trois années de cette aliénation constante de leur personnalité, il les rend à la vie civile, ils n'en veulent plus.

« Beaucoup d'entre eux se sont habitués à l'existence des villes : beaucoup veulent y rester et y restent en effet pour devenir des ouvriers sans ouvrage, des besogneux sans emploi, des mécontens et des déclassés. Et c'est ainsi que les villes se remplissent et que les campagnes se vident. Cette rupture d'équilibre me paraît être un gros danger de l'heure présente. Je n'hésite pas à dire que je considère le service militaire obligatoire comme l'un des plus puissans agens de recrutement du socialisme révolutionnaire. »

L'orateur évidemment a poussé les choses au noir. La situation qu'il signale n'en est pas moins grave et absolument exacte en ce qui concerne la dépopulation des campagnes. Le service actuel est trop court pour faire un vieux soldat ; il est trop long pour

permettre à l'homme de garder le souvenir de son clocher natal et lui laisser l'envie d'y retourner. Les charges qu'il impose sont évidemment très lourdes : trois ans de service complets à tout le monde, au moment où l'on entre véritablement dans la vie et où l'on commence sa carrière, c'est une gêne évidente, un dérangement absolu, non seulement des habitudes, mais aussi des aptitudes, qui laisse l'homme le mieux préparé au début, indécis et inerte au moment le plus critique de son existence.

III. — LES RENGAGÉS ET LE SERVICE A COURTE DURÉE

Les charges imposées par le service militaire obligatoire de trois ans sont la véritable cause du désir déjà exprimé, non seulement en France, mais encore à l'étranger, d'une réduction à deux années de ce service. A peine la loi du 15 juillet 1889 est-elle en vigueur en France qu'elle est attaquée. Or le service de deux ans est inapplicable, en raison des ressources insuffisantes du contingent français. Il faut donc trouver autre chose, car cette tendance des esprits ne fera que s'accentuer, et l'on sera tôt ou tard obligé d'en tenir compte.

Il n'y a rien là de bien inquiétant; et si l'on met de côté toute idée préconçue et tout esprit de routine, on voit même qu'il serait avantageux de saisir cette occasion, de profiter de cet état d'âme du pays, pour changer l'organisation de l'armée et trouver un système de recrutement qui n'ait, s'il est possible, aucun des inconvéniens signalés précédemment.

Quelles seraient donc actuellement les conditions essentielles d'une bonne loi de recrutement? En premier lieu, créer une armée active du temps de paix très solide, servant d'encadrement à un effectif de réserves instruites, au moins égal à celui que la loi actuelle met à la disposition de l'autorité militaire; en second lieu, réduire au strict minimum les charges du pays.

La première partie de ce problème semble difficile; elle n'est cependant pas insoluble. L'armée active ne peut être solide, très forte, que si elle se compose en grande partie de vieux soldats, de professionnels, en un mot de rengagés, qui constitueront à l'égal des gradés de véritables cadres aux formations de réserve. C'est la voie dans laquelle s'est engagée l'Allemagne, en créant ses soixante-dix mille gradés rengagés, tous anciens soldats.

Le rengagement n'a rien d'immoral, on a bien déjà des sous-officiers rengagés ; pourquoi n'aurait-on pas de simples soldats? Le tout est de trouver des rengagés ; or, on en aura certainement et autant qu'on le voudra en les payant.

La réduction des charges imposées au pays par le service militaire soulève une question d'ordre plus délicat et qui est de nature à donner lieu à de sérieuses controverses. Il doit rester entendu, en effet, qu'en temps de paix, comme en temps de guerre, tout citoyen français doit le service personnel à son pays. Cette disposition est indispensable, en temps de guerre pour assurer le nombre, en temps de paix pour donner l'instruction militaire nécessaire à tout soldat français.

C'est sur cette instruction militaire du temps de paix qu'il s'agit de s'entendre ; car c'est là le point de départ, le point essentiel d'un nouveau système de recrutement.

Actuellement, l'homme appelé pour trois ans sous les drapeaux ne fait réellement que deux ans et dix mois de service : cette durée de service n'est même pas atteinte en raison des permissions et des indisponibilités. Ce temps peut-il, sans inconvénient, au point de vue de l'instruction militaire proprement dite, être réduit à quinze mois ?

Il semble que dans de nouvelles conditions d'organisation de l'armée on puisse répondre hardiment oui.

Si l'homme de recrue est en contact permanent avec de vieux soldats, choisis avec soin, imprégnés d'esprit militaire, il recevra, pendant ses quinze mois de service seulement, une instruction et surtout une éducation militaires certainement plus fortes que pendant les deux ans et quelques mois qu'il fait actuellement au milieu de ses pareils, lesquels ne songent qu'à une chose, compter les jours qui les séparent de leur libération.

D'ailleurs, en envisageant la chose en elle-même, l'instruction militaire proprement dite et indispensable peut s'acquérir en un an pour le fantassin et même à la rigueur pour le cavalier et l'artilleur, s'ils sont bien doués. Aujourd'hui, après les grandes manœuvres, au bout de sa première année de service, l'homme n'est-il pas considéré effectivement comme instruit, comme ancien soldat et traité comme tel ? Renvoyé à ce moment dans ses foyers et rappelé de temps en temps à des périodes d'instruction, il fera un aussi bon réserviste, que s'il avait passé une année de plus dans le service d'activité.

Il n'est donc pas téméraire de dire qu'une classe de recrues, versée pour un an et quelques mois dans des corps composés de vétérans, peut y acquérir l'instruction militaire indispensable à tout homme des réserves. Par le contact qu'ils subiront, ces jeunes gens auront même certainement plus d'esprit militaire qu'ils n'en ont aujourd'hui.

Ces principes étant posés, il convient d'examiner quelle serait, dans ces conditions nouvelles, la composition de l'armée.

Actuellement cette composition est la suivante :

Effectif permanent	25 000
Engagés volontaires (3, 4 et 5 ans)	90 000
Appelés pour 1 an (dispensés et ajournés)	61 000
Appelés pour 2 ans (ajournés) et pour 3 ans	368 179
Effectif budgétaire	544 179

D'autre part, la répartition des élémens incorporables d'une classe comprend en ce moment :

Appelés pour 3 ans	150 000
Appelés pour 1 an (dispensés)	54 000
Engagés volontaires	35 000
	239 000

Si l'on ajoute à ce nombre 14 000 ajournés à un et deux ans, qui, chaque année, sont incorporés en sus du contingent normal, on aura le chiffre de : 239 000 + 14 000, soit 253 000 jeunes soldats arrivant annuellement sous les drapeaux.

L'adoption du nouveau système entraînerait forcément une diminution considérable du nombre des engagemens volontaires sans primes ni hautes-payes. Il serait nécessaire cependant qu'un certain nombre d'engagemens volontaires de cette nature, de quatre et cinq ans, fussent maintenus, pour former la pépinière des sous-officiers destinés à devenir officiers. Le chiffre de 90 000 indiqué ci-dessus pourrait être réduit à 21 000 et ne comprendre que des engagés pour quatre et cinq ans, soit environ par an 5 000 volontaires.

Dans ces conditions, la composition de l'armée, d'après le nouveau système, deviendrait la suivante :

Effectif permanent	25 000
Engagés volontaires pour 4 et 5 ans (21 179 au lieu de 21 000 pour arriver à l'effectif budgétaire)	21 179
Vétérans (1)	250 000
Incorporés pour 1 an (2)	248 000
Effectif budgétaire	544 179

La répartition des différentes catégories d'une classe comprendrait alors :

(1) Incorporés réellement pour 15 mois, comme il sera indiqué ultérieurement.

(2) 248 000 égal à 253 000, chiffre des incorporations annuelles indiquées plus haut, diminué de 5 000 engagés volontaires comptés dans les 21 179 hommes de cette catégorie.

Appelés	234000
Engagés volontaires	5000
Ajournés	45000
Services auxiliaires	18000
Ne s'étant pas présentés	10000
Exemptés comme impropres à tout service	28000
Total	340000

L'effectif permanent (25 000 hommes) se compose actuellement des rengagés et commissionnés : en réalité, ce sont d'anciens soldats qui viendront grossir la chiffre des 250 000 vétérans et le porteront à 275 000 hommes.

Les engagés volontaires, sans primes ni hautes payes, sont des soldats de quatre et cinq ans.

En résumé, l'armée active se composerait de :

Vétérans	275000	
Soldats de 4 et 5 ans	21000	
	296000	anciens soldats.

248000 soldats de 1 an (15 mois).

Les anciens soldats (vétérans ou engagés) ne seraient affectés qu'aux armes combattantes et ne devraient pas sortir du rang.

Or, d'après les prévisions budgétaires, sur les 544 179 hommes de l'armée,

Appartiennent à l'infanterie	347777
— à la cavalerie	72874
— à l'artillerie	77767
— au génie	12642
Total	511060

Sur ces 511 060 combattans, on aura une proportion de 296 000 vétérans et anciens soldats, soit environ trois vétérans ou anciens soldats pour deux recrues de quinze mois. Ce chiffre de trois vétérans augmentera encore sensiblement, si l'on considère que les anciens soldats ne sortiront pas du rang; la proportion deviendra facilement deux vétérans ou anciens soldats pour une recrue. On peut donc constater que l'armée active du temps de paix sera très fortement organisée, puisqu'elle comprendra dans le rang des armes combattantes deux tiers de vétérans ou d'anciens soldats.

Les autres avantages résultant du système proposé sont indiscutables.

Les charges militaires imposées au pays sont réduites au strict minimum, chaque homme ne faisant plus en temps de paix qu'un an (quinze mois) de service au lieu de trois ans. Ce temps

de service, relativement court, ne gênera pas la carrière choisie par le jeune soldat; il ne jettera pas non plus dans son esprit des idées d'indépendance, de nature à l'empêcher de rejoindre les lieux ou il est né.

L'armée active se compose en majeure partie d'hommes faits et solides, capables d'affronter les fatigues et les maladies d'une guerre européenne ou coloniale.

La question, si difficile à régler dans l'état de choses actuel, du rengagement des sous-officiers trouve sa solution naturelle : non seulement le sous-officier de carrière, mais encore le brigadier et le caporal auront leurs places marquées dans le corps des vétérans.

Enfin, les excédens de réservistes, produits dans certaines armes par l'application du service de trois ans, disparaîtront; car rien n'empêchera d'augmenter, dans une certaine mesure, le chiffre des vétérans dans ces armes, ce qui diminuera d'autant le chiffre des recrues à y incorporer annuellement et par suite le nombre des réservistes ainsi créés.

IV. — DU RENGAGEMENT

Le rengagement est-il possible dans une mesure assez large pour assurer le recrutement des 250 000 vétérans de l'armée active? Oui, si l'on peut accorder aux rengagés des avantages d'argent et ultérieurement des situations, qui fassent pour eux du métier militaire une profession, et plus tard leur procure une existence aisée, leur carrière militaire une fois finie. On y est arrivé en Allemagne, on peut y arriver en France.

La crise sociale, que traversent en ce moment la plupart des peuples civilisés, le renchérissement de la vie, les difficultés sérieuses où se débat l'agriculture française, toutes ces causes ne produisent-elles pas l'ardent désir de places régulièrement soldées qui s'empare de tous; et ne sont-elles pas la raison motivant la création souvent peu justifiée de ces emplois, qui surchargent effroyablement le budget des nations? Or, quels emplois plus beaux et plus utiles pourra-t-on créer que ceux susceptibles de rendre à l'armée française des élémens de force qu'elle n'a plus aujourd'hui, à la France, ces vieux soldats d'autrefois qui ont été les premiers soldats du monde et ont promené son drapeau victorieux aux quatre coins de l'univers?

Avant de rechercher comment pourrait s'effectuer le rengagement, il faut examiner les conditions de ce mode de recrutement, aujourd'hui en vigueur en France et à l'étranger.

En Russie, le rengagement des sous-officiers s'effectue d'année en année, après le service actif réglementaire une fois accompli.

Les hautes-payes annuelles auxquelles ont droit les rengagés sont assez élevées. Les sous-officiers, qui ont servi cinq ans comme rengagés, reçoivent des certificats de recommandation, leur donnant droit à certains emplois civils, de préférence à tous les autres postulans. Le système des hautes-payes ayant été jugé insuffisant pour assurer le rengagement d'un assez grand nombre de sous-officiers, l'autorité militaire russe à créé récemment, en faveur des gradés rengagés, des primes de rengagement.

En Italie, les rengagemens sont admis pour les hommes de troupe, rengagemens d'un an sans prime, rengagemens de trois ans avec prime annuelle. Pour les sous-officiers le rengagement de trois ans donne droit à une haute-paye annuelle, augmentée d'une prime payée au moment du rengagement. Des rengagemens successifs de un an peuvent avoir lieu ultérieurement. Des emplois civils de trois catégories sont réservés aux anciens sous-officiers dans les compagnies de chemins de fer et dans les administrations des Ministères.

En Allemagne, la question du rengagement des sous-officiers semble résolue : en 1893, cette puissance disposait de 77 883 sous-officiers qui presque tous sont rengagés. L'Allemagne entre donc résolument dans cette voie du rengagement et de la création de vétérans servant de guides et de cadres aux jeunes soldats et aux réserves appelées en cas de guerre. Pour obtenir ce résultat, le gouvernement allemand a augmenté les avantages offerts aux gradés rengagés.

Le sous-officier allemand ne peut pas devenir officier : tel est le principe fondamental sur lequel reposent le recrutement et la constitution du corps des sous-officiers en Allemagne. On a donc dû, pour le retenir sous les drapeaux, lui créer des avantages de toute nature suffisans pour faire de son état de sous-officier une véritable carrière. Les sous-officiers allemands proviennent soit du rang, soit des écoles de sous-officiers. Le *gefreite* (soldat de 1re classe) proposé pour être nommé sous-officier (*unter-officier*, grade à peu près équivalent à celui de caporal dans les autres armées) doit au préalable contracter un rengagement. Les élèves des écoles de sous-officiers suivent les cours de ces écoles pendant deux ou trois ans, puis ils sont nommés sous-officiers en contractant un rengagement de quatre ans. On voit donc que presque tous les sous-officiers allemands sont rengagés.

Indépendamment d'une solde assez élevée et des primes de rengagement, des indemnités de déplacement, de déménage-

ment, etc., sont accordées aux sous-officiers comme aux officiers. Après dix-huit ans de service, ils ont droit à une pension de retraite, qui varie avec l'ancienneté des services. Cette pension ne peut se cumuler que dans certaines limites avec les traitemens afférens aux emplois civils octroyés par l'État.

Il y a lieu de remarquer toutefois que les primes de rengagement sont faibles et que la solde, bien qu'assez forte, n'a rien d'excessif : c'est donc surtout à l'esprit militaire de la nation, au prestige et aux prérogatives du grade dans l'armée allemande, qu'on doit attribuer le courant régulier des rengagemens qui s'y produit et qui alimente presque au complet son effectif de 77 000 gradés.

En France, la loi du 15 juillet 1889 sur le recrutement de l'armée a prescrit que des rengagemens avec prime pourraient avoir lieu en faveur des sous-officiers, caporaux, brigadiers et soldats décorés ou médaillés. Dans la cavalerie cependant tout cavalier peut se rengager.

Les avantages pécuniaires qui ont été faits aux rengagés par la loi du 18 mars 1889 et le décret du 5 octobre de la même année comportent des premières mises de rengagemens variant suivant la durée du rengagement, des gratifications annuelles, enfin des primes assez élevées. Des hautes-payes mensuelles sont accordées aux rengagés. Des retraites proportionnelles et d'ancienneté de services leur sont attribuées après quinze et vingt-cinq ans.

La loi du 18 mars 1889, sur le rengagement des sous-officiers, avait amené un afflux de demandes de rengagemens. Depuis 1893, le chiffre des rengagés a diminué, par suite de la réduction de la gratification annuelle et de la suppression des adjudans de bataillon dans l'infanterie. Mais il est probable qu'avant peu on reviendra aux dispositions primitivement en vigueur et que le nombre des sous-officiers rengagés reprendra sa marche ascendante.

Quoi qu'il en soit, l'application de la loi du 18 mars 1889 a prouvé qu'avec des sacrifices pécuniaires les rengagés ne manquaient pas.

Le décret du 5 octobre 1889 qui a réglé les conditions de rengagement des caporaux, brigadiers et soldats a établi des primes de rengagement et des hautes-payes si faibles qu'il ne s'est produit qu'un nombre insignifiant de rengagemens dans cette catégorie d'hommes de troupe. A proprement parler, on peut dire que le caporal ou brigadier, que le soldat rengagé n'existe pas dans l'armée française.

Si l'on veut des rengagemens de simples soldats, il faut donc

dans la mesure du possible, adopter, en leur faveur, des avantages pécuniaires, se rapprochant de ceux accordés aux sous-officiers par la loi du 15 juillet 1889.

C'est dans cet ordre d'idées que les dispositions suivantes paraissent pouvoir être appliquées pour le recrutement des 250 000 vétérans, nécessaires à l'armée d'après le nouveau système de recrutement proposé.

Les 250 000 vieux soldats dont il s'agit comprendraient (1) :

Rengagés pour six ans	150 000
— — huit ans.	70 000
— — dix ans	30 000

les deuxième et troisième catégories se recrutant en principe au moyen de rengagés ayant terminé leur premier rengagement de six ans, la troisième catégorie recevant de préférence les rengagés ayant déjà fait deux engagemens, l'un de six ans, l'autre de huit ans.

Les vétérans de 3e catégorie auront donc en général fait, après leur troisième rengagement, 25 ans de services.

Service personnel obligatoire à tout Français. .	1 an.
Rengagement de 1re catégorie	6 —
— — 2e —	8 —
— — 3e —	10 —
Total.	25 ans.

Ils auront droit alors à une pension de retraite, à 45 ans d'âge environ.

Les primes de rengagement seraient établies pour les trois catégories de la façon suivante :

Pour un engagement de 6 ans.	1 000 francs.
— — 8 —	1 000 —
— — 10 —	1 200 —

Ces primes paraissent suffisantes, si en majeure partie elles sont payées au moment de la signature de l'acte de rengagement, car l'homme simple ne croit le plus souvent qu'au présent; il croit plus au don immédiatement fait qu'aux promesses.

Ce sont les hautes-payes surtout qu'il y a lieu de renforcer,

(1) L'expérience seule peut faire connaître si les durées de 6, 8, 10 ans, indiquées ci-dessus doivent être appliquées, ou s'il serait préférable de scinder chacune d'elles en 2 ou 3 rengagemens partiels de durée plus courte, sans toutefois que les dépenses pussent en être augmentées. Dans ce cas, les primes de rengagement indiquées seraient diminuées dans des proportions analogues.

car elles assurent le bien-être journalier de l'homme, et lui créent, si elles sont suffisantes, un véritable état social. En les fixant par an à : 300 francs pour les quatrième, cinquième et sixième années d'un premier rengagement, 500 francs de la septième à la quinzième année de service comme rengagé, 600 francs de la seizième à la vingt-cinquième année de service comme rengagé, on obtient des chiffres supérieurs à ceux actuellement attribués aux sous-officiers rengagés. Cette solde seule, sans les primes, suffirait peut-être pour assurer les rengagemens.

Enfin les pensions de retraite à attribuer aux vétérans, ayant fait ving-cinq ans de services, pourraient être fixées à 400 francs. Outre ces retraites, les anciens soldats, parfaitement notés et proposés en conséquence, seraient nommés de droit, en quittant le service, à des emplois civils à déterminer, dont les traitemens se cumuleraient avec leurs pensions de retraite.

V. — CONSÉQUENCES BUDGÉTAIRES DU SYSTÈME PROPOSÉ

Les charges budgétaires annuelles, résultant des dispositions ci-dessus énoncées, sont faciles à calculer.

Les primes de rengagement à payer annuellement seront :

Pour 1/6	de 150000 rengagés	pour 6 ans	25000 × 1000	= 25000000
Pour 1/8	de 70000	— 8 —	8750 × 1000	= 8750000
Pour 1/10	de 30000	— 10 —	3000 × 1200	= 3600000
			Total.	37350000

Lorsque le système nouveau aura son plein fonctionnement, les hautes-payes à payer annuellement se répartiront ainsi qu'il suit :

300 francs pour les quatrième, cinquième et sixième années d'un premier rengagement de six ans, soit pour 150 000 rengagés :

pour 6 ans.	$\frac{150000}{2} \times 300 = 22500000$
500 fr. pour 70000 rengagés, ayant de 7 à 15 ans de services.	70000 × 500 = 35000000
600 fr. pour 30000 rengagés, de 16 à 25 ans de services	30000 × 600 = 18000000
Total.	75500000

Enfin si les 30 000 rengagés pour dix ans avaient tous, avant leur troisième rengagement, quinze années de services, cette troisième catégorie de rengagés verserait annuellement dans la vie civile comme retraités 30 000/10 soit 3 000 vieux soldats. Ce chiffre de 3 000 diminué des pertes normales subies pendant 10 ans se

réduit à 2 400. D'après les tables de mortalité, ce nombre de retraités, créé annuellement, donne un total permanent invariable, au bout de soixante années, de 61 108 retraités. Ce serait donc, à ce moment, un chiffre de pensions annuelles à payer s'élevant à la somme de $61108 \times 400 = 24\,443\,200$ fr.

En résumant les dépenses ci-dessus énumérées, on voit que les charges budgétaires résultant du système proposé s'élèvent à :

Primes de rengagement	37 350 000	francs.
Hautes-payes.	75 500 000	—
Pensions de retraite.	24 443 200	—
Total.	137 293 200	francs.

En chiffres ronds 138 000 000 francs.

Il s'agit de trouver comment on peut faire face à ces dépenses nouvelles sans accroître les charges déjà si lourdes du budget militaire français.

Il est de toute justice que les appelés de chaque contingent, qui profiteront dans une large mesure des avantages du nouveau système, puisqu'ils ne feront plus qu'un an et quelques mois de service, au lieu de trois ans, soient les seuls à contribuer aux dépenses qui en résultent. Ce sera donc par le fait la taxe militaire actuelle appliquée à tous et non plus seulement à certaines catégories, et dans des conditions telles qu'elle puisse faire face aux dépenses dont il s'agit.

Or l'effectif d'un contingent annuel s'élève, ainsi qu'il a été dit précédemment, à 340 000 hommes, qui doivent le service militaire au pays et par conséquent doivent être, à l'exception de 5 000 engagés volontaires annuels, assujettis à la taxe militaire, soit comme ne faisant aucun service, ou comme ne faisant que le service à courte durée d'un an (15 mois).

Cette taxe serait donc moyennement égale à

$$\frac{138\,000\,000}{335\,000} = 411 \text{ francs.}$$

411 francs une fois payés par chaque appelé au moment de son incorporation. Ce chiffre n'a rien d'excessif, si l'on considère les résultats obtenus et le taux de la taxe militaire aujourd'hui payée.

La taxe actuelle frappe tous les hommes d'un contingent à l'exception des engagés volontaires et des hommes faisant trois ans de service; elle est payable par l'assujetti pendant dix-huit années, c'est-à-dire jusqu'à son passage dans la réserve de l'armée territoriale.

Le budget de 1895 indique 3 264 500 francs produits par la taxe militaire, celui de 1896 prévoit de ce chef une recette de 4 734 275 francs, soit un accroissement pour une année, produit par conséquent par une classe, de 1 469 775 francs.

Or les assujettis de cette classe à la taxe sont actuellement :

Dispensés	54 000	hommes.
Ajournés	45 000	—
Affectés aux services auxiliaires	18 000	—
Ne s'étant pas présentés	10 000	—
Exemptés	28 000	—
Total	155 000	hommes.

Ce qui donne une moyenne de taxe annuelle payée par tête de :

$$\frac{1\,469\,775}{155\,000} = 9 \text{ fr. } 48.$$

Avec le système proposé, la taxe à payer une fois pour toutes, au moment de l'appel, par l'incorporé est de 411 francs.

Si, au lieu de faire ce paiement unique, on peut l'échelonner, par analogie avec ce qui se fait actuellement, sur les vingt-quatre années de service que doit chaque homme au pays, en sus de l'année d'activité qu'il a déjà accomplie, on trouve que la taxe annuelle moyenne à payer serait de :

$$\frac{411 \text{ fr.}}{24} = 17 \text{ fr. } 12.$$

soit, avec la taxe actuelle, une différence de 7 fr. 64 seulement.

L'échelonnement sur vingt-quatre années du paiement de la taxe pourrait s'obtenir, soit par un artifice de trésorerie budgétaire, soit par une avance que pourrait faire l'État aux assujettis. D'ailleurs il est probable que le plus grand nombre des intéressés tiendraient à se libérer antérieurement et une fois pour toutes de la taxe, en en payant en bloc le montant, au moment de l'incorporation.

Il y a lieu de remarquer du reste que le chiffre de 411 francs indiqué ci-dessus est un maximum, qui ne sera atteint que lorsque la loi nouvelle aura son plein fonctionnement, notamment lorsque le chiffre entier des retraites sera à payer, ce qui ne se produira que soixante ans après les premières retraites liquidées, soit 60 + 25 = 85 années après la mise en vigueur du nouveau système.

D'autre part, il est absolument équitable que la taxe militaire

ne soit pas payée uniformément, mais soit calculée pour chaque assujetti au prorata de sa fortune ou de celle de ses ascendans. Il en résultera que, pour les petites fortunes, le chiffre moyen de 111 francs s'abaissera sensiblement pour tomber à 50, 100 ou 200 francs.

Quel est l'ouvrier, le paysan ou l'artisan, qui ne consentira avec empressement à payer 50, 100 ou même 200 francs pour ne faire qu'une année de service au lieu de trois, dans la pensée qu'il regagnera et au delà, pendant les deux années de vie civile à lui ainsi rendues, la maigre somme qu'il aura déboursée pour payer sa quote-part de la taxe militaire?

Pour l'indigent qui ne peut la payer, la taxe militaire, calculée au tarif le plus bas, serait acquittée par la commune de l'intéressé, au moyen de centimes additionnels.

On peut donc affirmer que le nouveau système proposé ne produira pas de charges pécuniaires trop lourdes, en échange des avantages indiscutables qu'il produira au point de vue social. En tous cas, ces charges ne porteront que sur les principaux intéressés, ceux qui profitent de la loi.

VI. — DISPOSITIONS TRANSITOIRES

Il est certain qu'on ne peut passer instantanément du système actuellement en vigueur au système nouveau. Ce n'est que progressivement que les anciens soldats rengagés peuvent prendre rang dans l'armée pour former au bout d'un certain nombre d'années un noyau de 250 000 vétérans.

Pour passer de l'état de choses actuel au nouveau, on pourrait opérer ainsi qu'il suit :

1° Ouvrir immédiatement des engagemens de six, huit et dix années dans chacune des trois catégories de rengagés, avec primes correspondantes et nombre de rengagés limités par an aux chiffres respectifs de :

1re catégorie, 6 ans	25 000
2e — 8 —	8 750
3e — 10 —	3 000
Total des rengagés par an	36 750

ces chiffres étant ceux fixés comme devant être atteints annuellement dans chaque catégorie au moment du plein fonctionnement de la loi.

2° N'admettre dans les deuxième et troisième catégories que les soldats ayant fait déjà trois, quatre et cinq ans de service.

3° Donner les hautes-payes prévues au projet aux rengagés dans les première et deuxième catégories; mais n'accorder la haute-paye de la troisième catégorie (600 fr.) que lorsque les hommes rengagés dans cette catégorie pour dix ans auront fait huit années de rengagement; jusqu'à cette date leur attribuer la haute-paye de deuxième catégorie.

4° Par voie de tirage au sort, renvoyer dans leurs foyers chaque année, après leur première ou deuxième année de service, le nombre d'hommes excédant l'effectif budgétaire par suite de l'arrivée sous les drapeaux des vétérans.

En appliquant ces dispositions le calcul démontre aisément que :

1° Au bout de dix ans, le nombre total des 250 000 vétérans rengagés sera atteint et qu'à partir de cette date aucun homme du contingent ne fera plus qu'un an (quinze mois de service); que, dès la quatrième année, on aura un chiffre respectable de rengagés, 150 000 environ.

2° Que la taxe militaire entière n'atteindra son chiffre maximum, 411 francs, qu'à partir de la quatre-vingt-quatrième année après la mise en vigueur de la loi; jusqu'à la huitième année, elle restera inférieure à 300 francs.

VII. — LE SERVICE DE QUINZE MOIS

Les considérations qui viennent d'être exposées plus haut, l'établissement du nouveau système de recrutement, ont été fondés sur ce principe que chaque classe incorporée ne ferait qu'un an de service. Il est indispensable que ce service de douze mois soit allongé quelque peu et porté à quinze mois.

Un des plus graves inconvéniens des services militaires de courte durée est de créer des contingens d'incorporation très élevés, qui, lors de leur libération, font un vide considérable dans les rangs des corps de troupe. Ainsi, avec le service de trois ans, une classe qui est renvoyée dans ses foyers diminue de moitié l'effectif du rang des différentes unités; et cet effectif ne peut être recomplété qu'après les premiers mois d'instruction des recrues de la nouvelle classe appelée. Il s'ensuit qu'entre le départ d'une classe (fin de septembre) et le moment où la nouvelle classe appelée peut être utilisée (commencement de mars), c'est-à-dire pendant cinq mois, les corps de troupe sont dans une période des plus critiques, et à laquelle on ne paraît pas porter une attention suffisante. Qu'une mobilisation générale survienne à ce moment, sont-ce ces squelettes de régiment avec leurs cadres dés-

organisés ou encore inexpérimentés qui pourront assurer dans de bonnes conditions l'encadrement des réserves et la formation des élémens de seconde ligne?

On semble supposer en principe que la guerre ne sera déclarée qu'au printemps ou en été ; or, rien n'est moins sûr, et la nation qui aura l'initiative de l'attaque et par suite de la préparation, profitera évidemment du moment de crise que traverse l'armée française pendant la période d'hiver pour rappeler ses recrues, se mobiliser pour ainsi dire en silence, sans qu'en France on puisse ou l'on ose répondre, par des mesures analogues, à ces préparatifs menaçans. Les manœuvres d'hiver qui ont été exécutées en Allemagne pendant les années 1893-1894 et 1894-1895, notamment en Alsace-Lorraine, celles que l'empereur de Russie a prescrites, pendant la période s'étendant du 15 janvier au 15 mars dernier, semblent indiquer qu'on se préoccupe un peu partout de l'éventualité d'une mobilisation d'hiver.

Il faut donc, à tout prix, supprimer cet état critique, dans lequel se trouve, en cette saison, l'armée française et ne renvoyer les hommes d'une classe que lorsque les recrues de la classe remplaçante sont en état de figurer dans le rang. En un mot, dans le jeu de renvoi et d'appel des classes, il ne faut pas qu'il y ait juxtaposition et à plus forte raison séparation, comme cela a lieu actuellement, mais bien superposition.

D'après le nouveau système de recrutement proposé, l'appelé de chaque contingent ne fera pas douze mois de service, mais bien quinze mois, les recrues d'une classe nouvelle arrivant sous les drapeaux à la fin des douze premiers mois de service des hommes de la classe précédente. Ces recrues auront ainsi trois mois de service au moment de la libération de leurs aînés et pourront les remplacer dans le rang, sans faire trop mauvaise figure. Il résulte de cette disposition un accroissement d'effectif budgétaire et par suite une dépense supplémentaire correspondant à l'entretien sous les drapeaux pendant trois mois de tout un contingent de 248000 hommes, ou pendant un an de 62000 hommes, soit environ 25000000 de francs.

On peut faire face à cette dépense supplémentaire par des réductions sur certains personnels de l'armée et même certains corps actuellement trop bien dotés pour le temps de paix.

Ainsi, le train des équipages comprend au budget de 1896 :

390 officiers,
11810 hommes de troupe,
8991 chevaux ou mulets.

Pour l'ensemble de l'empire allemand, le train ne comporte que :

295 officiers,
6 842 hommes de troupe,
3 987 chevaux.

On voit que la différence est sensible, et qu'une large réduction pourrait s'opérer dans l'arme dont il s'agit. Le train des équipages militaires ne semble pas plus utile en temps de paix que l'ancien train d'artillerie : qu'on laisse subsister un petit noyau de cadres subalternes avec quelques chevaux au dépôt d'un des régimens de la brigade de cavalerie de corps de chaque corps d'armée, et qu'on charge ce dépôt de la mobilisation du train de chaque région, ce sera suffisant.

L'homme du train n'a pas besoin d'être un homme de l'activité : un réserviste ancien cavalier, auquel on aura donné quelques notions de conduite de voitures, en saura bien assez long pour remplir sa mission. Quant aux chevaux de trait, la réquisition peut en fournir en abondance.

La suppression du train donnerait une économie de plus de 12 millions par an. Si l'on ajoute à cette économie celles qu'on pourrait d'autre part réaliser sur la fusion de l'artillerie et du génie, la diminution d'effectif des officiers de l'état-major de cette dernière arme, la réduction de certains services administratifs et du personnel hors cadre aujourd'hui trop nombreux du service d'état-major, on arriverait ainsi à trouver facilement les 25 millions nécessaires à l'application d'une mesure qui, aussi bien avec le service militaire proposé qu'avec le service actuel de trois ans, paraît indispensable.

Le système des appels et renvois de classes superposés présente d'autre part le gros avantage de permettre l'appel annuel du contingent à une époque autre que celle où il a lieu ordinairement. Il est hors de doute que les derniers mois de l'année (novembre et décembre) sont les mois les plus mauvais pour procéder à l'incorporation des recrues. L'instruction commence avec l'hiver, elle se fait difficilement et dans des conditions plus pénibles qu'aux autres époques de l'année. En outre, l'homme de recrue, dépaysé à son arrivée au régiment, soumis à un régime et à un genre de vie auxquels il n'est pas habitué, est un sujet particulièrement exposé aux atteintes des maladies épidémiques, qui sévissent la plupart en hiver et dont les jeunes soldats sont généralement les premières victimes.

L'appel des recrues au printemps ou en été est indiqué pour remédier à ces inconvéniens. Or, rien n'empêche de le faire avec

le système proposé : la classe ancienne étant libérée à la fin de septembre à l'issue des manœuvres d'automne, la jeune classe serait appelée au mois de juin : les cadres sont suffisans, notamment dans l'infanterie et l'artillerie, pour permettre de commencer le débourrage des recrues à cette époque, sans gêner l'instruction générale des corps.

VIII. — L'ARMÉE COLONIALE ET LE NOUVEAU SYSTÈME DE RECRUTEMENT

Il est facile d'établir par le calcul que les réserves créées par l'application du nouveau système de recrutement proposé contiendront un nombre relativement élevé de réservistes anciens soldats, provenant, soit des vétérans, soit des rengagés, soit des engagés volontaires. Ce nombre dépassera sensiblement le chiffre de 300000 vétérans réservistes.

Ces hommes ont tous de 25 à 45 ans, ils sont dans la force de l'âge et rompus au métier militaire, grâce aux nombreuses années qu'ils ont passées sous les drapeaux ; ils en ont gardé l'esprit, et très probablement ne demanderont qu'à reprendre du service, si on leur fait des avantages pécuniaires suffisans.

Or, c'est dans la création d'une réserve semblable, d'une réserve solide et d'anciens soldats que réside la solution si controversée de l'armée coloniale. Dans les projets actuellement en discussion, on est à côté de la question; on se querelle sur les mots d'autonomie, de passage à la guerre, aux colonies, etc., sans chercher à résoudre le point essentiel de l'organisation nouvelle, qui est le suivant : créer, pour toutes les troupes à destination coloniale, une réserve dont elles puissent, à un moment donné, tirer des élémens robustes, aguerris et suffisans pour former un corps expéditionnaire solide, sans toucher aux troupes actives des corps d'armée de la métropole.

Le nouveau système de recrutement donne la solution de cette question. Qu'on rattache les troupes destinées à la garde et à la défense des colonies au département de la guerre; qu'elles constituent le prolongement des corps d'armée maritimes, auxquelles elles appartiendront; qu'elles puissent, en cas d'expédition à gros effectif, former leurs unités au complet de guerre par l'appel de volontaires réservistes puisés dans les réserves de vétérans de l'armée : tout ceci n'est-il pas simple, logique et d'une exécution facile? Peu importe qu'on appelle les régimens destinés aux colonies, régimens coloniaux ou régimens de marine; le point essentiel est de les rattacher à l'armée continentale pour leur permettre de s'alimenter, le cas échéant, dans les réserves

pour ainsi dire inépuisables, et en particulier excellentes, dont elle disposera. Qui fera un meilleur soldat pour une expédition coloniale que le vétéran réserviste, dans la force de l'âge, aussi solide au moral qu'au physique? Et dans les 300 000 (1) hommes de cette catégorie dont disposent les réserves de l'armée continentale, combien n'en trouvera-t-on pas qui, grâce au caractère français et à son esprit d'aventure, demanderont à expéditionner! Combien sera forte une colonne expéditionnaire qui pourra disposer de pareils soldats, si peu semblables aux soldats de 20 ans, pour lesquels le climat des colonies est plus meurtrier mille fois que les balles de l'ennemi!

CONCLUSION

En résumé, les dispositions qui précèdent semblent avoir démontré :

1° Que par un système de rengagement bien organisé on peut arriver à constituer rapidement un corps de vétérans et à devancer l'Allemagne, qui nous a précédés dans cette voie;

2° Que les charges pécuniaires, résultant de cette organisation nouvelle, ne semblent pas devoir être mal accueillies par le pays, en raison de la diminution très sensible des charges militaires, qui en est la conséquence, et qui les compensera dans une large mesure;

3° Que l'armée active du temps de paix recevra, de l'application du système nouveau, un supplément de force et de vitalité, qu'elle n'a pas en ce moment et qui lui permettra d'encadrer, dans d'excellentes conditions, les réserves nombreuses, qui sont indispensables pour la grande guerre;

4° Qu'enfin l'existence de vétérans réservistes permettra, à un moment donné, de forner, sans difficulté et sans toucher aux organes essentiels de l'armée continentale, un corps expéditionnaire de premier ordre, capable d'affronter sans crainte, grâce à l'état physique et moral de ses élémens, aussi bien les indigènes coloniaux que les climats les plus meurtriers des pays lointains.

C^dt G. DE L.

(1) Ce chiffre est d'ailleurs un minimum qui s'augmenterait sensiblement, si les troupes actuelles de la marine étaient rattachées à la guerre et recrutées exclusivement, comme tout paraît devoir l'indiquer, au moyen de vieux soldats.

ESSAI SUR GŒTHE

IV [1]

LE POÈTE DE COUR

Au lendemain de la publication de *Werther*, Gœthe, à peine âgé de vingt-cinq ans, se trouva célèbre. Mais ce n'était point sa véritable nature que manifestaient les deux œuvres qui venaient de lui conquérir la faveur publique : des influences étrangères l'avaient conduit au romantisme, des rêveries de jeune homme au sentiment; comme il n'était en réalité ni sentimental ni romantique, il se trouva pour ainsi dire embarrassé d'un être artificiel entré en lui-même, dont son instinct et les circonstances de sa vie allaient le délivrer. Ce travail, en grande partie inconscient, s'accomplit avec une extrême lenteur, pendant un séjour prolongé, monotone et vide, dans la petite cour de Weimar. Il fallut plus de dix années à l'homme qui avait si lestement enlevé *Gœtz de Berlichingen* et *Werther* pour donner une nouvelle œuvre digne de ses débuts. Et quand il reparut sur la scène littéraire, paré de ses nouveaux titres, auréolé de la légende qui s'était formée autour de lui, mûri pour une gloire plus éclatante et plus universelle, il était entièrement transformé. Aucun trait du petit bourgeois de Francfort, de l'ancien étudiant de Strasbourg, du nuageux stagiaire de Wetzlar, ne subsistait en la brillante personnalité du conseiller von Gœthe. Avant de chercher dans une de ses œuvres nouvelles les lignes et le sens de sa transformation, nous voudrions rappeler sommairement les

(1) Voyez la *Revue* des 1er juillet, 1er avril et 1er septembre 1895.

circonstances qui la produisirent. Un tel travail pourrait être une curieuse page d'histoire littéraire, ou plutôt un beau chapitre de cette *Philosophie de l'Inconscient* qu'a esquissée M. de Hartmann : car l'esprit se perd à chercher les liens qui rattachent la composition d'*Iphigénie*, d'*Egmont* ou de *Tasse* à l'existence que mena pendant plusieurs années le confident de Charles-Auguste. Une fois de plus, quand on a examiné les pièces du procès, on est forcé de conclure que le génie est un grand magicien et que souvent, en admirant ses tours, il faut renoncer à les expliquer.

I

La vie de Gœthe à Weimar est, pour ses fidèles, un sujet inépuisable d'admiration ou plutôt d'ébahissement. Les uns, comme Riemer, en classent avec méthode les traits dont ils reconnaissent la diversité, s'appliquent à la réduire, et, à force d'analyser, de séparer, de diviser, puis de grouper et d'additionner, aboutissent au total le plus incohérent qu'on puisse concevoir. D'autres, comme Lewes, renonçant à réunir en faisceau les « fils bariolés » de leur trame, se contentent d'en broder de fines miniatures, en assortissant de leur mieux les couleurs. Il en est, comme M. Hermann Grimm, qui se donnent un mal infini pour trouver un point central sur lequel ils puissent établir leur intransigeante admiration. Il en est aussi, comme Düntzer ou M. Bernays, qui jettent sur l'ensemble des faits un manteau bleu, couleur de leur rêve innocent. M. Baumgartner, au contraire, y puise d'abondans détails pour le réquisitoire qu'est sa biographie en trois volumes. Parmi les nouveaux biographes, M. Richard M. Meyer glisse très vite, admiratif et sommaire, en signalant à peine les dangers dont la vie de cour menaça Gœthe, mais qu'il sut éviter; M. Heinemann (1) s'efforce de le représenter comme un ministre habile, bon administrateur, homme d'État à larges vues, bien qu'un peu trop « conservateur », qui ne dédaigna point de prendre au sérieux son rôle politique et tâcha de faire autant de bien qu'il pouvait; ce point de vue est à peu près aussi celui de M. Bielschovsky (2), dont la toute récente « biographie » serait certainement une des meilleures, si l'on en pouvait accepter sans réserves l'ardeur apologétique.

Entre ces diverses méthodes, il se pourrait que celle de

(1) *Gœthe*, par Karl Heinemann. 3 vol. in-18, avec de nombreuses illustrations; Leipzig, Leemann, 1895.

(2) *Gœthe*, par le Dr A. Bielschowsky. 2 vol. in-8° (dont le premier seul a paru); Munich, Beck, 1896.

M. Richard M. Meyer fût la meilleure. En tout cas, elle est la plus commode. Car ces dix années de Weimar (1775-86) qui précèdent le voyage en Italie, sont d'un récit difficile, comme le sont toujours des années vides, des années de paresse, de plaisirs médiocres, de tâtonnemens perdus, d'activité diffuse.

C'est le 7 novembre 1775, à cinq heures du matin, que Gœthe arriva à Weimar. Il quittait une grande et belle ville historique pour une petite résidence de 6265 âmes, capitale d'un duché (Saxe-Weimar-Eisenach) dont la population totale (encore ce chiffre est-il celui de l'année 1786) était de 93360 habitans.

Ce pays était administré par 842 fonctionnaires, et défendu par une armée de 310 soldats. Les mœurs en étaient simples, le gouvernement patriarcal. Rien de remarquable dans la ville, dont l'ornement principal, le château, venait d'être détruit par un incendie. Mais les portes étaient rigoureusement fermées toute la nuit, et des ordonnances de police y réglaient les moindres détails de la vie. Il y avait des lois somptuaires pour réprimer le luxe des toilettes, des maisons, des plaisirs. Une loi spéciale défendait de fumer dans les rues; une autre, les visites trop fréquentes dans les villages de la banlieue; une autre encore interdisait de tenir des propos inutiles sur les événemens du jour.

Ce pays, dont le souverain venait d'être déclaré majeur à dix-sept ans (3 septembre 1775), avait été gouverné pendant une quinzaine d'années par la duchesse-mère Anna-Amélie, fille du duc Charles de Brunswick et nièce de Frédéric II. Très jeune au moment de la mort de son mari, mais de tête solide et naturellement adroite, Anna-Amélie se tira honorablement des difficultés de sa tâche. Comme régente, elle ne manqua ni d'habileté ni d'esprit de suite ; comme mère, elle prit à cœur l'éducation de ses deux fils, dont elle confia la direction à Wieland ; comme femme, elle est diversement jugée : bien qu'elle aimât à s'entourer d'hommes de lettres, Schiller lui trouvait l'esprit excessivement borné : « Rien ne l'intéresse, écrivait-il à Körner, que ce qui touche à la sensualité, qui seule lui donne le goût qu'elle a ou veut avoir pour la peinture, la musique et les autres arts. » Il est vrai que Wieland, plus indulgent, saluait en elle « un des plus aimables mélanges d'humanité, de féminité et de majesté ». En réalité, la jeune duchesse-mère était une personne d'esprit et de sens, intelligente et gaie, gracieuse sans être jolie, fort éprise de plaisirs. Comme tous les princes allemands de l'époque, elle avait organisé sa cour sur le modèle de celle de Versailles : on s'y habillait, autant que possible, à la française, on y parlait le français plutôt que l'allemand, on applaudissait au théâtre

des poètes français ou imités du français, on donnait des « redoutes » qui tâchaient de rappeler les fêtes de Versailles : de très loin, cela va sans dire, car les ressources étaient bornées : les comptes de la duchesse, de 1775 à 1776, accusent 30783 thalers 16 groschen de revenu, et 28 982 thalers 21 groschen de dépenses : budget assez modeste pour entretenir une cour de vingt-deux personnes, dont la grande-maîtresse, Mme de Puttbus, touchait un traitement de 1 200 thalers.

Des deux jeunes princes, le cadet, Constantin, d'âme inquiète, de cœur sensible, était destiné à de romanesques et douloureuses aventures. L'aîné, Charles-Auguste, était intelligent, ardent, plein de vie. Imbu des théories de Rousseau, il invoquait volontiers la « nature », dont il se préparait à jouir, non sans quelque affectation, sur les bords de l'Ilm. Rempli de bonnes intentions, il rêvait que son avènement inaugurât, dans son duché minuscule, une ère nouvelle de prospérité, de plaisirs, de beaux-arts et de belles-lettres. Peu de semaines après avoir pris la direction des affaires, il épousa la princesse Louise de Hesse-Darmstadt : personne pieuse, sérieuse, effacée, qui ne devait point porter ombrage à sa brillante belle-mère, et que son caractère prédestinait aux chagrins domestiques.

Autour de ces hauts personnages, gravitait le petit monde des ministres, des chambellans, des dames de cour, des courtisans, des lettrés appelés à la résidence. Il y avait, parmi le monde féminin, la belle comtesse Werthern, que Gœthe a mise en scène dans *Tasse* et dans *Wilhelm Meister;* la spirituelle Mlle de Göchhausen, surnommée Thusnelda, qui prêtait à la plaisanterie et savait la comprendre ; les deux demoiselles von Ilten, dont l'une devait inspirer au prince Constantin la passion contrariée qui fit le malheur de sa vie ; enfin, la femme du grand-écuyer, Mme Charlotte de Stein, que nous retrouverons tout à l'heure.

Parmi les hommes, il faut citer, à côté de Wieland, en partie absorbé par le souci de sa nombreuse famille, le capitaine prussien Knebel, chargé jusqu'alors de l'instruction militaire des jeunes princes ; le professeur Musäus, auteur du *Grandison allemand,* qui avait renoncé au roman sentimental pour recueillir de précieux récits populaires ; Bertuch, qui traduisait *Don Quichotte;* le peintre Kraus, élève de Greuze et de Boucher ; le ministre Fritzsch, président du Conseil, homme de confiance de la duchesse-mère, dont l'astre allait bientôt pâlir, etc. Voilà de bons élémens pour attirer à Weimar des visiteurs, illustres ou du moins célèbres, et pour faire de la modeste résidence un centre agréable.

L'arrivée de Gœthe mit ce petit monde en ébullition. Avec sa gaîté, sa verve, sa confiance en soi, le double éclat de sa robuste jeunesse et de sa réputation déjà grande, il eut bientôt fait la conquête du jeune duc et de ses amis. On le trouva « amusant ». Wieland, qui aurait pu concevoir quelque dépit du succès de ce nouveau venu, avait l'âme bonne et s'en réjouit. D'ailleurs, Gœthe débuta par un acte de générosité des mieux entendus : il fit appeler à Weimar, en qualité de président du consistoire (*Superintendent*) son ancien ami Herder. Herder, Wieland et Gœthe, c'était la trilogie du génie, les trois premiers noms de la jeune littérature allemande. Leur présence simultanée pouvait tout remuer, tout changer. Les partisans de l'*ancien cours* s'inquiétèrent. Le ministre Fritzsch tenta de résister : quand le duc lui annonça que le Dr Gœthe allait entrer au conseil avec le titre de « conseiller privé de légation », il répondit en envoyant sa démission. Mais le duc ayant maintenu son choix, il la retira. Les mécontens s'agitèrent : « Gœthe cause ici un grand bouleversement, écrivait l'un d'eux, en français du cru ; s'il sait y remettre ordre, tant mieux pour son génie. Il est sûr qu'il y va de bonnes intention ; cependant trop de jeunesse et peu d'expérience, mais attendons la fin. Tout notre bonheur a disparu ici : notre cour n'est plus ce qu'elle était. Un seigneur mécontent de soi et de tout le monde, hasardant tous les jours sa vie avec peu de santé pour la soutenir, son frère encore plus fluet, une mère chagrine, une épouse mécontente, tous ensemble de bonnes gens, et rien qui s'accorde dans cette malheureuse famille. » Le tableau n'est pas aimable : qu'il soit exact ou poussé au noir, il montre du moins que Gœthe avait bien complètement conquis la petite résidence de Charles-Auguste, dont il allait peu à peu faire la sienne. Il entrait dans une période nouvelle de sa vie : comment la remplirait-il?

Qu'on étudie son séjour à Weimar dans les récits de ses admirateurs ou dans ceux de ses détracteurs, on est frappé de la médiocrité du bilan que les uns et les autres en établissent. Ces dix années, de quelque côté qu'on les examine, sont un néant. Gœthe l'atteste lui-même. « Tous les travaux que j'avais apportés à Weimar, écrit-il dans ses *Annales* avec l'arrière-pensée évidente de s'excuser, je ne pouvais les continuer, car le poète se créant un monde par anticipation, le monde vil qui s'impose à lui l'importune et le trouble : le monde veut lui donner ce qu'il possède déjà, mais autrement, et qu'il doit s'approprier pour la seconde fois. » Cela n'est pas très clair. Pour mieux comprendre, relisez quelques-unes des « chansons de société » qui datent de

cette époque, entre autres la petite pièce intitulée : *Les bons vivans de Weimar*, que nous avons citée ailleurs (1). Mais surtout, parcourez le journal où Gœthe notait chaque soir l'emploi de sa journée. Vous y verrez que l'important pour lui paraît être de savoir exactement chez qui il a dîné ou soupé, s'il a chassé, dansé ou tiré aux oiseaux. Jamais *snob* initié soudain aux mystères de la vie élégante et sportive ne s'y adonna plus complètement, avec une joie plus entière. « C'est là, note avec empressement — et non sans quelque apparence de fondement — M. Baumgartner, une des raisons pour lesquelles Gœthe plaît tant à tous les philistins et à tous les blasés de notre XIXe siècle : ils sentent qu'il est un des leurs. »

Tâchons d'entrer de plus près dans le détail de cette existence.

Partout où Gœthe avait passé jusqu'alors, il avait formé quelque liaison nouvelle : l'amour était indispensable à sa vie ; mais il le concevait, semble-t-il, comme dépendant des lieux où il naissait, et complétant leur harmonie. Dès son arrivée à Weimar, il trouva ce qu'il lui fallait, en la personne de Mme de Stein : charmante sans être belle, de caractère agréable et facile, intelligente, délicate, de santé chétive, un peu romanesque, très sentimentale, Charlotte de Stein rappelait par plus d'un trait les douces figures raisonnables, tendres, dévouées, de Frédérique Brion et de Charlotte Buff. Fille du maréchal de la cour de Schardt et d'une Écossaise, elle était née en 1742 : au moment où Gœthe arriva à Weimar, elle était de sept ans son aînée, et mère de sept enfans. Gœthe la connaissait déjà : à Strasbourg, il avait remarqué sa « silhouette » dans la collection d'un physionomiste adepte de Lavater, le docteur Zimmermann ; et il avait écrit au-dessous : « Ce serait un divin spectacle d'observer comment le monde se réfléchit dans cette âme. Elle voit le monde tel qu'il est, et cependant à travers le *médium* de l'amour. La douceur est l'impression générale. » Son impression, à lui, avait été si vive, que de trois nuits il n'en dormit pas. On comprend donc qu'il eût hâte de connaître une personne dont l'image rudimentaire lui plaisait à un tel point ; de son côté, Mme de Stein n'était pas moins curieuse de le rencontrer, un officier lui ayant raconté l'anecdote. Ils se virent, et, dès le 3 janvier 1776, Gœthe commença avec elle un commerce de correspondance amoureuse, qui devait devenir bientôt sa préoccupation principale. Pendant de longues années, il lui a écrit presque tous les jours, parfois plusieurs fois par jour, de courts billets insignifians ou des lettres plus longues, exprimant tou-

(1) Voir, dans la *Revue* du 1er juillet, l'article sur les *Mémoires*.

jours un sentiment très vif à l'aide de la rhétorique que nous connaissons déjà : il appelle « or » la nouvelle Charlotte, comme il l'appelait l'ancienne *Lotte d'or;* elle est un « ange » de même espèce; il prend pour elle, au début, le ton décousu qu'il donnait, en quittant Wetzlar, à ses billets à Kestner :

« Toi seul être féminin que j'aime encore dans la contrée, et toi seule qui me souhaiterais le bonheur si je pouvais avoir quelque chose de plus cher que toi. — Comme je serai heureux là ! — ou malheureux ! Adieu ! — Viens, et ne fais voir mes lettres à personne. Seulement-NB le NB. Je te le dirai de bouche, parce qu'il est inutile de le dire. *Ade,* ange. »

Ainsi, jusqu'à ce que s'établisse la régularité d'une liaison pour ainsi dire officielle.

Quelle fut la vraie nature de cette liaison ? Les critiques ne sont pas d'accord. Les plus malveillans ne ménagent point à Mme de Stein les soupçons et les reproches; d'autres voient dans l'affection que lui voua Gœthe, et qu'elle lui rendit, un attachement tout intellectuel, une liaison mystique qui n'eut rien de coupable. Les plus indulgens reconnaissent sans doute que Mme de Stein alla « jusqu'aux extrêmes limites de ce qui est permis » (1); mais ils affirment qu'elle ne les dépassa pas. Le problème est de ceux qu'il est facile de discuter, impossible de trancher : je reconnais volontiers que les apparences ne donnent point raison aux avocats de la nouvelle Charlotte; que l'âge de Gœthe, son ardeur, ses habitudes d'esprit, la facilité de ses mœurs, la nature de ses écrits, sont autant d'argumens qui contredisent la légende de son platonisme; que Mme de Stein, mère de sept enfans et de sept ans son aînée, témoigna, en recevant ses premières déclarations, d'une grande légèreté; que les tendances morales du siècle en général, celles de la cour de Weimar en particulier, n'enfermaient point une liaison comme la leur dans des « limites » très rigoureuses. Mais tous ces argumens ne pourront jamais constituer qu'une forte présomption; et après tout, il n'y a point de raison péremptoire pour que Gœthe ne se soit pas plu à recommencer l'aventure de Pétrarque : bien qu'il n'eût ni la pureté de cœur, ni la piété de l'auteur des *Triomphes*, il était assez curieux de sensations de toutes sortes pour s'en tenir, avec une personne dont il avait de confiance admiré l'âme sur sa silhouette, aux délices raffinés du platonisme : le dilet-

(1) Le mot est de Düntzer, qui s'est fait le champion déclaré de la vertu de Mme de Stein dans une longue série d'ouvrages et d'articles. Voir entre autres *Charlotte von Stein,* 2 vol. in-8°, 1874, et *Charlotte von Stein und Corona Schröter,* in-8°, 1876.

tantisme tient quelquefois lieu de vertu. Du reste, Mme de Stein ne fut point sa seule amie : elle eut bientôt pour rivale — ou pour complément — Corona Schröter, la brillante artiste que Gœthe fit appeler de Leipzig à Weimar. A celle-ci, il n'adressa ni prose ni vers ; mais il y eut des périodes où il ne la quittait pas. Il chantait avec elle, il répétait avec elle, il se promenait avec elle, il « mangeait » avec elle, il passait ses soirées avec elle ; et il la célèbre sur un ton qui franchit bravement les « limites » de l'enthousiasme :

« Ainsi faites place ! Reculez d'un petit pas ! Voyez qui vient là, et s'approche solennellement. C'est elle-même, la Bonne ne nous manque jamais ; nous sommes exaucés, les heures nous l'envoient. Vous la connaissez bien ; c'est celle qui plaît toujours ; comme une fleur elle se montre au monde : sa belle figure, en se développant, est devenue un modèle : accomplie à présent, elle l'est et le représente. Les Muses lui dispensèrent tous les dons, et la nature a créé l'art en elle. C'est ainsi qu'elle réunit tous les charmes, et ton nom même, Corona, est une parure pour toi !

« Elle s'avance. Voyez-la s'arrêter avec grâce ! Sans y songer, et pourtant belle comme si elle s'appliquait à l'être. Et voyez, étonnés, se réaliser en elle un idéal qui n'apparaît qu'aux seuls artistes... (1). »

Enfin, ce fut pour elle qu'il écrivit la seule œuvre importante qu'il ait composée pendant cette période, son *Iphigénie*. Encore s'en tint-il à la version en prose, qu'il devait plus tard seulement transcrire en vers, comme le sujet l'exigeait.

Car, pendant ces dix années, le « génie » de Gœthe, si vanté, si bruyant, si éclatant, qui justifiait sa tapageuse attitude, demeure d'une incroyable stérilité. Il avait commencé *Wilhelm Meister* qu'il n'acheva pas. Son œuvre de prédilection, *Faust*, semblait abandonnée. D'*Egmont* et de *Tasse*, il ne sut rédiger que quelques scènes. En revanche, il travailla beaucoup pour le théâtre d'amateurs, qu'avait fondé la duchesse-mère et qui faisait les délices de la cour : il en fut le régisseur, et son entrain si communicatif menait la compagnie des artistes improvisés ; il en fut un des acteurs principaux, excellent dans les rôles humoristiques, habile à cacher, sous ses improvisations heureuses, les défauts fréquens de sa mémoire. Il aurait bien voulu en être le principal fournisseur, mais c'est ici surtout qu'on voit combien fut complète sa stérilité momentanée. Tout ce qu'il put faire, ce fut de remanier les mauvaises petites pièces de sa première

(1) *Sur la mort de Mieding.*

jeunesse, comme *les Complices*, et d'en composer deux ou trois autres dont la médiocrité stupéfie, comme *le Frère et la Sœur*. Cette dernière œuvre, — un petit drame larmoyant, en un acte, qui fut écrit en trois jours, — a du moins cet intérêt de nous montrer jusqu'à quel degré peut descendre le poète le mieux doué. Le sujet en est d'une incroyable faiblesse : le héros, Guillaume, ayant perdu une maîtresse aimée, vit avec la fille de cette maîtresse, Marianne, qu'il fait passer pour sa sœur et qui, elle-même, le croit son frère. En la voyant sans cesse auprès de lui, il s'est épris d'elle, tandis qu'elle a conçu pour lui, de son côté, les sentimens les plus tendres. Un ami commun, Fabien, vient demander sa main : sa déclaration est l'étincelle qui les éclaire. Guillaume laisse échapper son secret; comme il n'y a plus d'obstacle entre eux, ils seront l'un à l'autre : la passion la plus ardente est née de l'amour fraternel. N'était que l'auteur a voulu peut-être définir, sous le transparent symbolisme de cette fiction, la nature vraie de son sentiment pour Mme de Stein, ce thème apparaîtrait entièrement dépourvu d'intérêt. Le style ne le relève certes pas. Jamais l'amour n'a parlé pire rhétorique, plus fade, plus pleurarde, plus fausse : qu'on en juge par ce seul monologue de Guillaume, qui suffira à justifier notre jugement :

« Ange ! cher ange ! Que je puisse me contenir ! ne pas lui sauter au cou et lui tout découvrir ! Nous vois-tu du haut des cieux, sainte femme qui m'as donné ce trésor à garder ? Oui : ils savent là-haut ce que nous faisons, ils le savent !... Charlotte, tu ne pouvais plus magnifiquement, plus saintement récompenser mon amour pour toi qu'en me confiant ta fille à ta mort ! Tu me donnas tout ce dont j'avais besoin : tu m'attachas à la vie ! Je l'aimai comme ton enfant... et maintenant... C'est encore pour moi une illusion. Je crois te revoir, je crois que le sort t'a rendue à moi rajeunie; que je puis aujourd'hui habiter et rester uni avec toi, comme cela ne pouvait ni ne devait se réaliser dans ce premier rêve de ma vie... Heureux ! Heureux ! Toutes ces faveurs me viennent de toi, Père céleste ! »

On reconnaîtra que cela est immédiatement au-dessous de rien ; et les autres pièces remaniées ou composées dans les mêmes circonstances (à l'exception de *Proserpine*), *Erwin et Elmire*, *Claudine de Villa-Bella*, *le Triomphe de la Sensibilité*, *Jery et Bätely*, etc., demeurent à peu de chose près au même niveau. Gœthe ne se retrouvait que pour écrire de courts morceaux de vers, qui n'exigeaient point un effort soutenu, et dont les banalités de sa vie n'avaient pas le temps de le distraire : *Ilmenau*, *le Pêcheur*, *le Divin*, *Traversée*, *Voyage dans le Harz en hiver*, *Chant des esprits sur les*

eaux, etc. Là, son génie assoupi se réveille, dans tout son éclat, ou même avec un éclat nouveau. Il ne songe plus à distraire Charles-Auguste ou la duchesse-mère, à s'amuser soi-même comme un oisif qui chercherait à tuer le temps, à présenter sous les couleurs qui lui conviennent ses liaisons du jour, à recueillir les applaudissemens faciles des petits courtisans de sa petite cour. Avec ce don merveilleux de *s'objectiver* qu'il possédait à un si haut degré, il semble regarder de très haut le « moi » frivole et dissipé qu'est pour un temps le conseiller von Gœthe, ministre de la Guerre, puis des Finances, du grand-duché de Weimar, régisseur du théâtre d'amateurs et coureur d'aventures ; et il affirme qu'en cet être futile, aux dehors capricieux, il y a toujours, malgré tout, un superbe exemplaire de l'humanité, fécond en forces qui trouveront un jour leur emploi, riche de génie, capable de grands coups d'ailes. Écoutez-le se parler et se répondre, dans cette espèce de vision fantastique qu'est le poème d'*Ilmenau*, écrit pour l'anniversaire du duc :

« Je te salue, ô toi qui, à cette heure avancée de la nuit, veilles, plein de pensées, sur ce seuil. Pourquoi restes-tu éloigné de ces joies? Tu me parais plongé dans des réflexions importantes. Qu'est-ce donc, que tu te perds dans tes pensées et n'attises pas même ton petit feu?

« — Oh ! ne m'interroge pas, car je ne suis point disposé à satisfaire légèrement la curiosité de l'étranger; épargne-moi même ton bon vouloir; voici le moment de se taire et de souffrir. Je ne suis pas en état de te dire moi-même d'où je viens, qui m'a envoyé ici; j'ai échoué ici de mes régions étrangères, et j'y suis retenu par les liens de l'amitié.

« Qui se connaît soi-même? Qui sait ce dont il est capable? Le courageux n'a-t-il jamais risqué d'entreprises téméraires? *Et ce que tu fais, c'est demain seul qui dira si ton action était nuisible ou profitable*. Prométhée lui-même ne laissa-t-il pas couler la pure flamme du ciel sur l'argile nouvelle pour la diviniser? Et pouvait-il s'infuser mieux que du sang terrestre dans les veines animées? *J'apportai le feu pur de l'autel; ce que j'ai allumé n'est pas une flamme pure*. L'orage étend le brasier et le danger; je ne chancelle pas en me condamnant.

« Et si j'ai chanté imprudemment le courage et la liberté, la loyauté et la liberté sans peine, l'orgueil de soi-même et le contentement du cœur, j'ai mérité la belle faveur des hommes. Pourtant, hélas! un dieu m'a refusé l'art, le pauvre art de me comporter avec adresse. C'est pourquoi me voici en même temps élevé et abaissé, innocent et puni, innocent et heureux... »

Pour compléter cette apologie, cette réponse anticipée à ceux qui lui reprocheront un jour d'avoir pendant dix ans gaspillé sa vie, lisez encore la *Traversée* (*Seefahrt*) :

« Depuis de longs jours et de longues nuits, mon navire était équipé ; attendant des vens favorables, j'étais assis dans le port avec de fidèles amis, prenant, le verre en main, patience et bon courage.

« Et ils étaient doublement impatiens : « De bon cœur nous te « souhaitons le plus prompt voyage, de bon cœur une heureuse « traversée ; la richesse t'attend là-bas dans le pays lointain ; au « retour, l'estime et l'amitié dans nos bras ».

« Et de grand matin il se fait un tumulte ; le matelot avec ses cris de joie nous arrache au sommeil ; tout fourmille, tout vit et s'agite pour partir au premier souffle favorable.

« Et les voiles se gonflent au vent ; et le soleil nous attire par ses feux caressans ; les rivages filent, les hauts nuages filent ; de la rive tous nos amis nous accompagnent de chans d'espoir, imaginant, dans le vertige de la joie, des plaisirs de voyage comme ceux du matin de l'embarquement, comme ceux des premières grandes nuits étoilées.

« Mais des vents variables, envoyés de Dieu, l'écartent de la route projetée, et il paraît s'abandonner à eux, s'efforce doucement de déjouer leurs ruses, fidèle à son but, même par des chemins détournés.

« Mais des lointains gris voilés, voici que s'annonce l'orage, qui lentement approche, refoule les oiseaux à la surface des flots, oppresse le cœur gonflé des hommes et arrive enfin. Devant sa fureur inflexible, le pilote prudent serre les voiles ; le vent et les flots jouent avec le ballon tourmenté.

« Et là-bas, sur la rive, sont les amis et les aimés, tremblant sur la terre ferme : « Ah ! que n'est-il resté ici ! Ah ! l'orage !... « Banni, loin du bonheur !... Le cher va-t-il périr ?... Ah ! il « devrait !... Ah ! il pourrait !... Dieu !... »

« Pourtant, il tient ferme au gouvernail ; le vent et les flots jouent avec le navire, le vent et les flots ne jouent pas avec son cœur ; son regard impérieux contemple l'abîme en fureur, et, qu'il échoue ou qu'il aborde, il se fie à ses dieux. »

N'y a-t-il pas là de quoi réconcilier un peu les plus sévères avec le séjour de Weimar ?

II

Mais ce n'étaient que des éclaircies. De ces hauteurs, Gœthe retombait bientôt dans son existence de ministre-courtisan, combien banale et combien pauvre !

Certes, l'idée est loin de nous de reprocher à un poète de s'être laissé vivre, pendant un temps, en oubliant d'écrire. La vie est l'étoffe même de la poésie : ses joies, ses douleurs, ses fatigues, ses blessures, ses déceptions, ses efforts, n'est-ce pas la matière brute que le génie s'assimile avant de la travailler? L'écrivain qui ne sait pas se créer le loisir de vivre, — ne fût-ce que dans les retraites intimes de son cœur, — ne sera jamais qu'un rhétoricien; car l'art, quel qu'il soit, dépend de la vie : il est sa fleur et son fruit, c'est par elle qu'il s'épanouit, qu'il se dore et qu'il se mûrit. D'ailleurs, est-ce que ce que nous sommes n'importe pas davantage encore que ce que nous faisons? Les plus beaux poèmes, les livres les plus admirés, les drames les plus applaudis, ne manifestent qu'une portion de leur auteur : derrière, il y a tout l'homme, avec le monde inexprimé des sentimens qu'il a gardés pour soi seul, des pensées qu'il n'a pas formulées, des actes qu'il a exécutés ou seulement conçus, avec les vibrations intimes de son âme aux contacts étrangers, au choc des événemens, avec, en un mot, le mystère de son être véritable. C'est ce fond, si souvent ignoré, qui constitue la source de son génie, quand il en a, et qui nourrit son œuvre, quelle qu'en soit l'envergure : les larges fleuves font les grands lacs, comme les ruisseaux font des étangs.

Il faut que, chez Gœthe, les facultés de réalisation dont l'ensemble forme ce qu'on appelle le talent aient été bien puissantes, il faut qu'il ait possédé à un degré bien surprenant l'art de tirer parti de toute matière : car celle que lui fournit sa vie, pendant ces dix années, paraît de pauvre qualité.

Son cœur se vide en des sentimens dont il sent la misère, qui le laissent mécontent de lui-même et ne s'alimentent que par l'effort répété d'une correspondance artificielle et fastidieuse. Sa pensée, comme enchaînée, s'échappe à peine en des élans aussi rares qu'il sont magnifiques. Ses actes se dispersent en vaines tentatives, en essais avortés, en bagatelles insignifiantes. Si l'on recherche ce qui l'a préoccupé, en dehors de Mme de Stein et du théâtre d'amateurs, on ne trouve que des futilités, ou bien, au mieux, des projets qui n'aboutissent pas. C'est la reconstruction du château et l'arrangement du parc au bord de l'Ilm : œuvre méritoire, à coup sûr, mais qui pouvait s'accomplir sans génie.

C'est un essai malheureux d'exploitation des mines abandonnées d'Ilmenau. Ce sont des promenades, des excursions, des voyages qui dégagent l'impression d'une lassitude inquiète, désireuse de se reposer dans un semblant d'action. Plus tard, c'est un dilettantisme scientifique qui se complaît en recherches inexpertes, dont la vanité a été démontrée. En politique, — car enfin, Gœthe fut conseiller, ministre de la guerre, ministre des finances, — ce sont de menues réformes dans l'administration du duché, qui témoignent sans doute d'intentions excellentes, mais auxquelles un bon commis aurait pu suffire. Dès que l'homme d'État se trouve aux prises avec des difficultés sérieuses, il s'esquive : il laisse Charles-Auguste conduire tout seul des négociations de politique extérieure qui, cependant, auraient dû l'intéresser, — puisqu'il ne s'agissait alors de rien moins que de la transformation du vieil Empire au profit de la Prusse, — et qui l'ennuient. En sortant des conférences auxquelles il a dû assister, il écrit à son amie : « Je l'ai souvent dit et je le répéterai souvent, les *causes finales* du commerce du monde et des hommes, c'est l'art dramatique. Car autrement, la matière en est absolument inutilisable. » Ou bien : « Je n'ai que deux divinités, toi et le sommeil. Vous guérissez en moi tout ce qui a besoin d'être guéri, et vous êtes mes antidotes contre les méchans esprits. » Ayant quitté son maître, il finit par s'excuser sur ses multiples occupations de ne pouvoir le rejoindre : on n'imagine pas un chef de gouvernement qui en use avec plus de sans-gêne.

Si l'on se demande de quelle façon Gœthe se jugeait lui-même, on verra que, du moins pendant plusieurs années, il se complut dans son existence de poète-courtisan et d'homme d'État en diminutif. Il la prenait au sérieux. Il en attendait « quelque chose », — quelque chose de vague et d'indéterminé, mais quelque chose. Il croyait réellement travailler à son développement. En 1780, il écrit encore à Lavater : « La tâche dont je suis chargé, et qui me devient chaque jour plus facile et plus difficile, exige jour et nuit ma présence; ce devoir me devient de plus en plus cher, et je voudrais y égaler les plus grands hommes. Cette ambition d'élever aussi haut que possible dans les airs la pyramide de mon existence dont la base est maintenant dessinée et fondée, surpasse tout et me laisse à peine une minute d'oubli. Je ne puis pas m'attarder, je suis déjà avancé en années. Le sort me brisera peut-être au milieu de mon œuvre, et la tour babylonienne restera grossièrement inachevée. Qu'on dise au moins qu'elle a été hardiment conçue, et si je vis, qu'il plaise à Dieu de me conserver les forces jusqu'au bout. »

Ces images étonnent un peu : une « tour babylonienne », une « pyramide », une conception hardie que le « sort » malicieux empêchera peut-être d'aboutir, qu'est-ce que tout cela désigne? L'administration du duché de Weimar, la direction du théâtre d'amateurs et des « thés » littéraires chez la duchesse-mère, des manuscrits si bien abandonnés que leur auteur même devait avoir quelque peine à les prendre au sérieux : peu de chose, en somme, une « base » étroite, sur laquelle se dressaient à peine encore quelques pans de murailles commencées qui n'annonçaient point un monument somptueux. Gœthe, cependant, se maintint longtemps dans ces dispositions confiantes : ce sont celles qu'il exprime dans les fragmens poétiques que nous avons cités plus haut : « C'est demain seul qui dira si son action était nuisible ou profitable... » « Qu'il échoue ou qu'il aborde, il se fie à ses dieux. » Ou encore, dans le *Chant d'orage du pèlerin :* « O Génie ! celui que tu n'abandonnes pas, ni la pluie ni la tempête ne lui soufflent le frisson dans le cœur... Muses et Grâces, moi qu'attendent toutes les couronnes de félicité dont vous avez embelli la vie, je reviendrais découragé?... » Il se découragea pourtant, à la longue; ou plutôt il se lassa, — il se lassa de la monotonie de ses plaisirs, de la médiocrité de ses actes, il se lassa de disperser ses forces en futilités, en recherches trop variées pour qu'il n'en sentît pas la faiblesse, il se lassa de la disproportion qu'il fut bien obligé de reconnaître entre son génie et ses œuvres. Mécontent de lui-même, il le devient des autres : il déplore alors de menus changemens qui surviennent dans l'étiquette de la cour; il se plaint à Mme de Stein du tapage qu'on fait « pour chasser un lièvre mort »; dès qu'il est séparé d'elle, il lui écrit sur un ton de tendresse sentimentale qui trahit le désarroi d'une âme incapable de porter le faix de la solitude. D'autre part, les visites qui égaient Weimar lui paraissent fastidieuses, comme aussi les distractions qu'il affectionnait autrefois : « Notre compagnie est vraiment la plus ennuyeuse qu'il y ait au monde », écrit-il à Knebel. C'est l'ennui, le spleen, le *tædium vitæ* d'un inutile désœuvré. Gœthe avait trop d'énergie, trop de confiance en soi, pour s'abandonner longtemps à un tel sentiment : il prit donc la résolution, pour changer de vie, de changer de place : le 3 septembre 1786, il partit pour l'Italie, mystérieusement, sans prendre congé de personne. Il n'avait confié ses projets de voyage qu'à Charles-Auguste, de qui il dépendait. Mme de Stein elle-même les ignorait. Il s'en allait « tout seul, sous un nom d'emprunt », écrivait-il au duc en le priant de ne pas parler de la durée probable de son voyage. Cela ressemblait à une fuite.

On a souvent raconté ce voyage fameux (1), dont le détail nous entraînerait trop loin. Le fait est que Gœthe en revint transformé.

A son retour, il retrouva la cour telle qu'il l'avait laissée, marquée encore de son empreinte, modelée d'après son génie, selon l'expression de Schiller, qui y avait fait une première apparition dans l'été de 1787. On l'attendait en l'adorant, en l'admirant, en tuant le temps comme on pouvait : la politique du duché, dirigée par le conseiller privé Schmidt et par le duc en personne qui y prenait un intérêt croissant, marchait fort bien sans lui ; quant à la vie sociale, elle ne fut troublée par aucun incident, sinon que la duchesse-mère voulut apprendre le grec et l'italien. Il se fit attendre près de deux ans, et, dès son retour, il changea, selon son expression d'autrefois, la « base » de la « pyramide de son existence ». Son premier acte fut de se démettre de ses fonctions officielles : « Je puis bien le dire, écrivait-il à Charles-Auguste pour justifier sa démission, pendant cette solitude d'une année et demie, je me suis retrouvé moi-même ; mais comme quoi ? Comme artiste ! » Le bienveillant monarque accepta la démission, en laissant au ministre libéré son titre de conseiller privé et son traitement annuel de 1 800 thalers ; et Gœthe demeura ce qu'il était auparavant, le second personnage du duché — ou peut-être même le premier.

Il devait introduire dans sa vie privée un changement plus important encore.

Son absence n'avait point interrompu sa correspondance avec Mme de Stein. A vrai dire, ses lettres étaient moins abondantes qu'autrefois, mais elles restaient affectueuses et, de-ci de-là, par bonds, presque encore passionnées. Il assurait l'ancienne amie de son amour, de son souvenir, de sa fidélité, sans que ces assurances l'empêchassent d'ailleurs, comme on sait, de cueillir sur sa route quelque distraction agréable. Soit que ces distractions l'eussent entraîné trop loin de son amie pour qu'il pût revenir à elle ; soit que son commerce avec le monde antique eût éveillé en lui une sensualité qui ne s'accommodait plus du platonisme plus ou moins certain de leur liaison ; soit qu'au retour Charlotte, vieillie et souffrante, ne lui parût plus la même ou contrastât par trop vivement avec les statues dont il venait d'admirer les formes magnifiques et saines, il se mit en devoir, presque dès l'arrivée, de rompre sans éclat les chaînes dont il avait, en tant de vers et de prose, proclamé l'éternité. Des temps nouveaux commençaient

(1) Voir entre autres H. Grimm, *Gœthe in Italien* (Berlin, 1861), et, en français, l'excellente étude de M. Théophile Cart, *Gœthe en Italie* (Paris, 1881).

pour lui : par cela même qu'elle était la femme du passé, Mme de Stein ne pouvait être celle de l'avenir. Le « tout harmonieux » que Gœthe voulait faire de sa vie exigeait de tels changemens. Jusqu'alors, il les avait accomplis avec un bonheur exceptionnel, sans laisser aucune amertume dans les cœurs féminins qu'il rendait à la liberté. Cette fois-ci, il fut moins heureux.

Il faut dire aussi qu'il fut moins adroit, qu'une passion nouvelle intervint, que Mme de Stein put être offensée dans son amour-propre par le choix de celle qui la remplaça autant qu'elle fut atteinte au cœur par l'abandon. Gœthe était rentré à Weimar le 18 juin. Moins d'un mois après (13 juillet), il installait dans la modeste maison de campagne (*Gartenhaus*) qu'il tenait de la générosité du duc une fleuriste du nom de Christiane Vulpius, — petite personne rondelette, fraîche, gaie et gracieuse, mais d'humble origine et dépourvue de tout bel esprit. Naturellement, ce coup inattendu causa quelque éclat dans Weimar. Mais à Gœthe, tout était permis : on devait tolérer sa liaison nouvelle, jusqu'au moment où il lui plairait de la légitimer. Seule, Mme de Stein lui causait de sérieuses inquiétudes. Aussi longtemps qu'il put, il lui cacha la vérité, continuant avec elle son petit commerce épistolaire, bien que ses lettres se fissent de plus en plus rares et de moins en moins affectueuses. Cela dura pendant plusieurs mois. Quand l'équivoque, enfin, se dissipa (mars 1789), Gœthe se retrancha d'abord derrière des protestations d'amitié ; puis, l'ancienne amie ne se résignant pas, il changea de tactique, et, dans la lettre qui marque la fin lamentable de leur longue liaison, il eut le courage de prendre l'offensive et de plaider, non pour lui, mais contre elle :

« Je te remercie de la lettre que tu m'as laissée, bien qu'elle m'ait affligé de plus d'une manière. J'ai hésité à te répondre, car il est difficile, en un cas pareil, d'être juste et de ne pas blesser... Ce que j'ai laissé en Italie, je ne puis plus le répéter, tu as assez mal accueilli mes confidences à ce sujet. Malheureusement, tu étais à mon arrivée dans un état d'esprit particulier, et je dois avouer que la manière dont tu me reçus, et dont d'autres me reçurent, m'a été extrêmement sensible. J'ai vu Herder, la duchesse partie, qui insistait pour m'offrir une place libre dans la voiture, et je suis resté pour l'amour de l'ami pour qui d'ailleurs j'étais venu ; et cela, pour m'entendre dire que j'aurais aussi bien fait de ne pas venir, que je ne m'intéresse pas à lui, etc., tout cela, avant qu'il ait été question des relations qui paraissent tant t'offenser. Et quelles sont ces relations ? Et qui s'en trouve lésé ? Qui élève des prétentions sur les sentimens que j'ai pour la pauvre

créature (1)? sur les heures que je passe avec elle? Demande à Fritz (2), aux Herder, si n'importe qui me tient de plus près, si je m'intéresse moins à mes amis, si je leur suis moins dévoué qu'autrefois? Si, au contraire, je ne leur appartiens pas davantage, à eux et à la société? Et il faudrait un miracle pour que je perdisse en toi seule l'amie la meilleure et la plus intime. Avec quelle vivacité j'ai senti que notre amitié existe encore, en te trouvant enfin disposée à causer avec moi de sujets intéressans! Mais je dois avouer que je ne puis supporter la manière dont tu m'as traité jusque-là. Si j'étais communicatif, tu me fermais les lèvres; si j'étais compatissant, tu m'accusais d'indifférence; si je m'occupais de mes amis, de froideur ou d'abandon. Tu contrôlais chacune de mes expressions, tu blâmais chacun de mes mouvemens, chacune de mes manières d'être, et me mettais toujours mal à l'aise. Comment pouvais-je être confiant et ouvert quand, de propos délibéré, tu me repoussais de toi? Je pourrais ajouter encore bien des choses, si je ne craignais, dans ta disposition, de t'offenser plutôt que de t'apaiser. Malheureusement, tu as déjà depuis longtemps fait fi de mes conseils à propos du café, et adopté un régime contraire à ta santé. Il ne te suffit pas qu'il soit déjà difficile de surmonter moralement certaines impressions, tu accrois encore la force hypocondriaque et angoissante des idées noires par des moyens physiques dont tu as pu déjà éprouver la nocuité et que, par amour pour moi, tu avais délaissés pendant un certain temps. Puissent la cure et le voyage t'être salutaires! Je ne renonce pas tout à fait à l'espoir que tu me rendras bientôt de nouveau justice. Adieu. Fritz est content et vient me voir souvent. »

On reconnaîtra que, cette fois, le grand homme s'y prenait avec une insigne maladresse. Froissée jusqu'à l'âme, Mme de Stein écrivit sur sa lettre un O!!! s'abstint d'y répondre, et tomba gravement malade, sans que l'histoire nous dise ce qui, du chagrin ou de l'abus du café, contribua le plus à sa maladie. Gœthe, après lui avoir vainement écrit une seconde lettre, se mit à composer une *Didon*, que d'ailleurs il ne publia pas: peut-être songeait-il que, puisqu'il se consolait de toutes ses tristesses en transformant ses peines en poésie, la poésie qu'il se plaisait à jeter sur les douleurs des autres pouvait aussi les apaiser. Le sentiment dont sa vie avait été pleine pendant dix années s'était évanoui en un instant: déjà, l'amie célébrée avec un enthousiasme si ardent ne comptait pas plus dans son souvenir que celles qui l'avaient pré-

(1) C'est Christiane que Gœthe désigne ainsi.
(2) Le fils de Mme de Stein, dont Gœthe s'était beaucoup occupé.

cédée, Marguerite, Annette ou Frédérique. Il appartenait tout entier à sa nouvelle passion, dont il a raconté la naissance dans une de ses plus gracieuses chansons :

J'errais dans la forêt, comme cela, pour moi : ne rien chercher, telle était [mon idée.
Dans l'ombre, je vis se dresser une fleurette, luisante comme les étoiles, [belle comme de petits yeux.
Je voulais la cueillir quand elle dit gentiment : Faut-il qu'on me cueille [pour me flétrir?
Je l'arrachai avec toutes ses racines, je l'emportai dans le jardin de la jolie [maison,
Et la replantai dans un coin tranquille; maintenant elle continue à croître [et à s'épanouir.

En réalité, il s'agissait d'un sentiment tout autre que celui qu'avait inspiré Mme de Stein. Plus trace de platonisme ni d'intellectualisme : les derniers vestiges de la « Wertherei » disparaissent. Gœthe était revenu d'Italie païen et sensuel : il s'abandonne sans réserve aux joies de la sensualité, et il les célèbre en belle langue, à la fois copieuse et plastique, dans ces *Élégies romaines* qu'il composa en 1789 et 1790, en l'honneur de Christiane. Ces petits poèmes, dont la forme est parfaite, sont en effet la glorification de l'amour charnel, de l'inconscience qui entraîne les amans robustes, jeunes et heureux, de l'harmonie qui existe entre la beauté du corps et la beauté des pensées :

« Ne te repens pas, ma bien-aimée, de t'être sitôt donnée à moi! Crois-le, je ne pense rien qui t'offense ni te rabaisse. Les flèches de l'amour ont des effets divers : quelques-unes nous effleurent, et de leur poison pénétrant le cœur souffre pour des années; mais les autres, puissamment empennées, à la pointe acérée, entrent dans la moelle, enflamment promptement le sang. Dans le temps héroïque où les dieux et les déesses aimaient, le désir suivait le regard, la jouissance suivait le désir. Crois-tu que la déesse de l'amour ait longtemps réfléchi, lorsqu'un jour Anchise lui plut dans les bois de l'Ida? Si la lune avait hésité à baiser le bel endormi, oh! l'Aurore jalouse l'aurait bien vite éveillé! Héro aperçut Léandre dans une fête bruyante, et soudain l'amant enflammé s'élança dans le flot nocturne. Rhéa Sylvia, la vierge royale, descend puiser de l'eau dans le Tibre, et le dieu la saisit. Et c'est ainsi que Mars devint père. Une louve allaita les jumeaux, et Rome s'appela la reine du monde. »

Ou bien :

« Je me sens maintenant joyeux et enchanté sur la terre classique : le passé et le présent me parlent plus haut et avec plus de charme. Ici je suis le conseil des anciens et feuillette leurs œuvres

d'une main diligente, chaque jour avec un nouveau plaisir. Mais, pendant les nuits, Amour m'occupe autrement; si je ne suis instruit qu'à demi, je suis doublement heureux. Et est-ce que je ne m'instruis pas, en observant les formes d'un beau sein, en promenant ma main sur les hanches? Alors seulement je comprends bien le marbre; je réfléchis et je compare, je vois avec des yeux qui sentent, je sens avec une main voyante. Si la bien-aimée me vole quelques heures du jour, elle me donne en dédommagement les heures de la nuit. Pourtant, on ne s'embrasse pas toujours, on cause raisonnablement; si le sommeil la surprend, je pense beaucoup, à côté d'elle. Souvent même, j'ai poétisé dans ses bras, et, d'une main musicale, j'ai compté sur ses épaules la mesure de l'hexamètre. Elle respire dans son aimable sommeil, et son haleine m'enflamme jusqu'au fond du cœur. Cependant, Amour entretient la lampe, et songe au temps où il remplissait le même office pour ses triumvirs. »

Quelques nuages glissaient dans cet Olympe : le principal, une fois passé l'orage qu'on pouvait craindre des ressentimens de Mme de Stein, ce furent les rumeurs publiques, les jugemens sévères, la tyrannie du qu'en-dira-t-on, car « la Renommée, je le sais, est en guerre avec l'Amour ». Mais ces difficultés mêmes devaient s'arranger. Peu à peu, en effet, on acceptait la liaison de Gœthe avec Christiane, comme un fait accompli qu'on ne pouvait changer, Mme Herder, qui d'abord avait pris assez vivement le parti de Mme de Stein, ne s'offusquait plus; Herder, que ses fonctions de *Generalsuperintendent* auraient pu rendre plus rigoureux, se prêtait aux confidences de son ami; « Frau Rath » elle-même prodiguait, en parlant à sa pseudo belle-fille, les diminutifs caressans et intraduisibles, l'appelant *mein Liebchen* ou *mein Bettschatz;* la duchesse-mère était, d'instinct, indulgente à ces choses-là; quant à la duchesse Louise, elle était trop effacée pour qu'on s'inquiétât beaucoup de sa désapprobation. Christiane devint mère, et cela acheva d'arranger tout : son fils fut baptisé, deux jours après sa naissance, Jules-Auguste-Werther, par le *Generalsuperintendent* Herder en personne, avec le duc pour parrain. Après cela, les dames de Weimar encore récalcitrantes se trouvaient désarmées.

Il faut le dire à l'éloge de la petite fleuriste Christiane Vulpius : elle rendit Gœthe parfaitement heureux, porta dignement le nom qu'il lui donna plus tard, et fut une mère excellente. Et, fait singulier, tandis que, pendant toute la durée de sa liaison intellectuelle avec Mme de Stein, Gœthe avait été comme frappé de stérilité, il retrouva, dans la paix de sa vie plus retirée et plus normale, toute sa puissance de production, tout son génie : sans abondonner ses travaux scientifiques, et tout en composant ses

Elégies romaines, nous le voyons, en effet, achever de publier coup sur coup quelques-unes des œuvres qu'il mûrissait depuis si longtemps. *Iphigénie* avait paru, dans sa version poétique et définitive, en 1787; *Egmont* parut l'année suivante; *Tasse*, commencé depuis 1780, fut achevé en 1789 et publié en 1790; la version en prose de la *Métamorphose des plantes* est de la même année.

III

Une seule de ces œuvres nous arrêtera : celle dans laquelle Gœthe, de son propre aveu, a mis le plus de lui-même, celle qui, à l'en croire, est au même titre que *Werther* une page de sa biographie. Vous me demandez quelle idée j'ai voulu exposer dans ce drame, disait-il un jour à ses amis; « est-ce que je le sais? J'avais la vie de Tasse, j'avais ma propre vie; en mêlant les différens traits de ces deux figures si étranges, je vis naître l'image de Tasse, et, comme contraste, je plaçai en face de lui Antonio, pour lequel les modèles ne me manquaient pas non plus. La cour, les situations, les relations, l'amour, *tout était à Weimar comme à Ferrare*, et je peux dire justement de ma peinture : elle est l'os de mes os et la chair de ma chair (1). »

« Tout était à Weimar comme à Ferrare », voilà une affirmation qui paraîtra pour le moins aussi étrange que le mélange des deux figures de l'auteur et du modèle. Aujourd'hui, muni des renseignemens que nous possédons, Gœthe ne pourrait plus parler ainsi : il aurait lu le beau livre de M. Victor Cherbuliez, *le Prince Vitale*, évocation si pittoresque à la fois et si divinatrice de ce que furent en réalité l'âme et la vie du poète de la *Jérusalem;* il aurait compulsé les innombrables travaux de la critique italienne, entre autres ceux de M. Angelo Solerti, qui modifient singulièrement la légende de la cour de Ferrare (2); il aurait lu les curieux *Discours* d'Annibale Romei, gentilhomme ferrarais, que nous a fait connaître le même M. Solerti : après quoi, Alphonse d'Este, ses deux sœurs Éléonore et Lucrèce, la comtesse de Scandiano et Antonio Montecatino lui-même, lui auraient apparu sous un jour tout différent. Mais en son temps, il ne pouvait rien savoir de tout cela : dans la légende de Tasse, telle qu'il pouvait la connaître, il y avait place encore pour cette « Fantaisie » en laquelle il se plaisait à saluer sa déesse. Il conçut et commença son œuvre en 1780. A ce moment-là, sa seule source était la biographie du marquis Manso, ami fidèle, mais historiographe

(1) *Conversations avec Eckermann.*
(2) *Ferrara e la corte estense.* Città de Castello.

suspect (1), et l'édition vénitienne des œuvres de Tasse (2), dans le dixième volume de laquelle il trouva, raconté par Muratori, l'épisode qui lui fournit son dénouement : un jour, en présence de plusieurs personnes, Tasse se serait laissé entraîner par sa passion jusqu'à embrasser la princesse Éléonore ; le duc se serait alors tourné vers ses gardes en disant : « Voyez quel malheur vient de frapper cet homme de génie : il a perdu la raison, » et l'aurait fait arrêter. Cet épisode est devenu légendaire : Muratori l'avait entendu raconter dans sa jeunesse par un vieux prêtre, l'abbé Carretta, qui disait le tenir de Tassoni. Manso et Muratori ne fournirent à Gœthe que le thème général de sa pièce, dont il n'écrivit que le premier acte, dans lequel n'apparaissait pas encore le personnage d'Antonio Montecatino. Il en lut des fragmens à Mme de Stein et à Knebel, puis abandonna son manuscrit. Il y songea en Italie : « *Tasse* croît lentement comme un oranger, écrivait-il quelques mois avant son retour. Puisse-t-il porter de bons fruits ! » A Rome, il avait pu lire une œuvre toute récente, qu'il étudia avec soin, la biographie de l'abbé Serassi (3), beaucoup plus complète et critique que celle de Manso : « Je lis maintenant la Vie de Tasse, de l'abbé Serassi, écrivait-il à Charles-Auguste en date du 28 mars 1788. Mon intention est de me remplir l'esprit du caractère et du sort de ce poète, pour avoir quelque chose qui m'occupe en voyage. Je ne désire pas achever la pièce commencée avant mon retour, mais j'espère la pousser plus loin. » Ce fut Serassi qui lui fournit Antonio, et la création de cette nouvelle figure l'amena à remanier entièrement son œuvre : il y mit la dernière main en 1789, menant ainsi de front, ou à peu près, la composition de ses sensuelles *Élégies romaines*, dont Christiane, son petit *Erotikon*, comme il l'appelait volontiers, était l'inspiratrice, et celle du drame quasi-platonicien que remplissait le souvenir de Mme de Stein.

Cette œuvre, qui fut si longue à mûrir, est une œuvre de belle ordonnance, savante et forte, « classique » de parti pris, dans ses formes régulières, dans la sévérité voulue de son style, dans l'apaisement même de son dénouement. Elle se développe presque sans incidens : on ne saurait imaginer une action moins mouvementée, d'allures plus sobres, de ton plus paisible. De lents dialogues se déroulent avec une ampleur majestueuse, auxquels le décor d'un temple grec conviendrait mieux que celui de

(1) *Vita di Torquato Tasso, scritta da Giov. Battista Manso, Marchese della Villa.* Rome, 1634.

(2) *Opere di Torquato Tasso*, Venise, 1739.

(3) *La vita di Torquato Tasso, scritta dall' Abate Pierantonio Serassi.* Rome, 1785.

Belriguardo. Pas une allusion ne rappelle les tragédies dont la cour de Ferrare était d'habitude le théâtre. Les milieux ne sont pas même esquissés où de graves figures, auxquelles le caprice du poète a donné des noms historiques, glissent dans un éther subtil, en débitant de sages maximes et de nobles pensées qu'enchaîne le fil ténu de l'action.

Cette action est tout entière dans l'analyse des souffrances morales de Tasse, — non point telles qu'elles furent dans la réalité historique, mais telles que Gœthe se plaît à se les figurer.

Au début, dans un jardin « orné de bustes de poètes épiques », parmi lesquels ceux de Virgile et d'Arioste occupent la place d'honneur, les deux Éléonore (la princesse d'Este et la comtesse de Scandiano) s'amusent à le couronner et s'entretiennent du poète qu'elles admirent l'une et l'autre et qu'elles aiment toutes deux. Le portrait qu'en trace leur enthousiasme répond d'ailleurs beaucoup mieux à l'idée que Gœthe se faisait de lui-même qu'à celle que nous avons de son héros : « Son œil s'arrête à peine sur cette terre, dit Éléonore ; son oreille saisit l'harmonie de la nature ; ce que fournit l'histoire, ce que présente la vie, son cœur le recueille aussitôt avec empressement ; son génie rassemble ce qui est au loin dispersé, et son sentiment anime les choses inanimées. Souvent il ennoblit ce qui nous paraissait vulgaire, et ce qu'on estime s'anéantit devant lui. » Et la princesse renchérit en réclamant sa place dans un coin du tableau : « Mais la réalité me semble aussi l'attirer et le retenir puissamment. Les beaux vers que nous trouvons parfois attachés à un arbre, et qui, semblables aux pommes d'or, nous représentent, avec ses parfums, un nouveau jardin des Hespérides, ne les reconnais-tu pas tous pour les fruits gracieux d'un véritable amour? » Les allures inquiètes et douloureuses du cher poète les préoccupent : aussi s'efforcent-elles de bien disposer en sa faveur le duc Alphonse. Le duc est très bienveillant ; et, quand le poète lui apporte le manuscrit depuis si longtemps attendu de son œuvre capitale, il invite sa sœur à poser sur son front la couronne même dont elle venait d'orner le buste de Virgile. Cette faveur remplit Tasse de la joie la plus pure. Mais sa joie est gâtée par l'arrivée d'Antonio Montecatino, qui vient de rendre des services à l'État, que le duc, pense-t-il, lui préfère, que la princesse aimera bientôt autant que lui, et qui d'ailleurs, étant homme positif, rafraîchit son enthousiasme par des propos de sagesse pratique, un peu pédans. Et en effet, Antonio devient la cause des malheurs qui fondent sur le poète : non pas qu'il cherche à lui nuire, ou qu'il le haïsse ; mais il y a entre ces deux hommes l'antipathie irréductible qui sépare les âmes d'essence différente, et le poète, incliné à la mélancolie, s'excite à mille tourmens sur cet étranger

dont la seule présence lui est une torture. En vain Éléonore et la princesse s'efforcent-elles de l'apaiser : il feint d'entrer dans leurs vues, il se prête au jeu d'une réconciliation, il écoute les sages avis d'Antonio et lui répond avec une apparente cordialité : la méfiance demeure dans son cœur. Les moindres incidens l'alimentent : ce n'est plus Antonio seul qui lui est suspect, mais Éléonore, Alphonse, la princesse elle-même; il leur prête des desseins perfides, des calculs ténébreux. Ainsi jusqu'au moment où ses transports amènent la catastrophe. Ici, l'optimisme de Gœthe adoucit singulièrement la réalité. Bien que le duc se soit écrié, comme dans le récit de Muratori : « Il perd l'esprit! qu'on l'arrête! » — Tasse ne donne aucun signe de folie, et rien n'annonce la terrible cellule où des visiteurs le trouvèrent nu et affamé. Resté avec Antonio, il s'abandonne à sa fureur, il se désespère, il invective ses amis de la veille, jusqu'au moment où un mot de son compagnon lui rend la possession de soi-même :

— Quand tu sembles te perdre tout entier, lui dit Antonio, compare-toi à d'autres : reconnais ce que tu es.

Tasse répond :

— Oui, tu me le rappelles à propos!... Aucun exemple de l'histoire ne viendra-t-il plus à mon secours? Ne s'offre-t-il à mes yeux aucun noble caractère, qui ait plus souffert que je ne souffris jamais, afin que je prenne courage en me comparant à lui? Non... tout est perdu... Une seule chose me reste. La nature nous a donné les larmes, le cri de la douleur, quand l'homme enfin ne la supporte plus... Elle m'a laissé par-dessus tout, elle m'a laissé, dans la douleur, la mélodie et l'éloquence, pour déplorer toute la profondeur de ma misère : et *tandis que l'homme reste muet dans sa souffrance, un Dieu m'a donné de pouvoir dire combien je souffre.* (Antonio s'approche de lui et le prend par la main.) Noble Antonio, tu demeures ferme et tranquille; je ne parais que le flot agité par la tempête; mais réfléchis, et ne triomphe pas de ta force. La puissante nature, qui fonda ce rocher, a donné aussi aux flots leur mobilité; elle envoie sa tempête : la vague fuit, et se balance, et s'enfle et se brise par-dessus en écumant. Dans cette vague, le soleil se reflétait si beau; les étoiles reposaient sur son sein doucement agité. L'éclat a disparu, le repos s'est enfui... Je ne me reverrai plus dans le péril, et ne rougis plus de l'avouer. Le gouvernail est brisé; le navire craque de toutes parts; la planche éclate et s'ouvre sous les pieds! Je la saisis de mes deux bras! Ainsi le matelot s'attache encore avec force au rocher contre lequel il devait échouer. »

Le rideau tombe sur ce discours, dans lequel il n'est point difficile de reconnaître ce que M. Kuno Fischer appelle « l'idée

fondamentale » de la pièce (1), l'idée qui rattache *Tasse* à *Werther*, et fait de celui-là un frère assagi de celui-ci. Cette idée se trouve enfermée dans les deux vers que nous avons soulignés. Elle était si chère à Gœthe, qu'il l'a reprise plus tard dans ses *Stances à Werther*, dont il se servit, plus tard encore, pour composer sa *Trilogie de la Passion*, qui se ferme sur le même thème : « La séparation est la mort, peut-on lire dans les *Stances*. Comme nous sommes émus quand le poète chante pour éviter la mort qu'apporte la séparation. Enchaînés dans de tels tourmens à demi mérités, *un dieu lui donne d'exprimer ce qu'il souffre*. » Le morceau final (*Réconciliation*) n'est qu'un nouveau développement de ce motif :

«... Quelle puissance calmera le cœur oppressé qui a tout perdu? Où sont les heures si vite envolées? Vainement tu avais eu en partage le sort le plus beau : ton âme est troublée, ta résolution confuse. Ce monde sublime, comme il échappe à tes sens!

« Soudain s'élève et se balance une musique aux ailes d'ange; elle entremêle des mélodies sans nombre, pour pénétrer le cœur de l'homme, pour le remplir de l'éternelle beauté : les yeux se mouillent; ils sentent, dans une plus haute aspiration, le mérite divin des chants comme des larmes.

« Et le cœur, ainsi soulagé, s'aperçoit bientôt qu'il vit encore, qu'il bat, et voudrait battre, pour se donner à lui-même, à son tour, avec joie, en pure reconnaissance de cette magnifique largesse... »

M. Kuno Fischer traduit ces sentimens en une prose un peu rébarbative, mais qui ne laisse pas que de dire ce qu'elle veut : « On se délivre de ses passions en les représentant clairement, explique-t-il; alors on transforme ses conditions en objets, et par là même on s'en affranchit. Ainsi a enseigné et agi le philosophe Spinoza. Comme penseur et poète, Gœthe en use de même. C'est là qu'est le nœud de son entente la plus profonde avec Spinoza, dont il avait étudié les doctrines avec zèle et pour sa profonde satisfaction entre ses deux versions de *Tasse* (1784-1786). Il avait trouvé en *Tasse* un sujet de même condition : un grand poète qui souffre comme *Werther*, et, comme lui, trouve délicieux de plonger dans l'abîme de son propre cœur. Il ne le peut et ne le doit pas. Dans les souffrances d'un tel poète, il y a la force du relèvement, la force créatrice qui suffit à la guérison. » Avouerai-je que ce prétentieux commentaire ne me paraît point amplifier une pensée pour laquelle il est peut-être superflu de répéter à

(1) Kuno Fischer, *Gœthe's Tasso*, 2te *Auflage. Heidelberg*, 1890. — Voir également *Gœthe's Tasso und Kuno Fischer*, par F. Kern; Berlin, 1892, et une étude de M. W. Büchner, *Selbsterlebtes in Gœthe's Tasso*, dans le *Gœthe-Jahrbuch* de 1894.

toutes les lignes le mot « profond », d'invoquer Spinoza, de remuer le problème du subjectif et de l'objectif. Dans la suite, un poète, Allemand aussi, mais d'esprit limpide, devait dire beaucoup plus simplement : « Avec ma grande douleur, j'ai fait de petites chansons. » Des milliers de poètes, de tous les temps, de toutes les races, en ont usé de même ; les uns avec conscience, les autres emportés par leur instinct, par la force mystérieuse qui, dans leurs âmes privilégiées, transforme en nobles pensées, en belles images, en rimes sonores, la pauvre matière humaine de leurs peines. Une des originalités de Gœthe, c'est, une fois cette transformation constatée, d'en avoir fait à la fois la méthode de son esthétique et le principe essentiel de sa morale particulière. On peut bien accepter *Tasse* pour un brillant plaidoyer en faveur de cette doctrine, mais il est autre chose encore.

Il répercute d'abord les derniers échos assourdis d'une tempête que Gœthe avait traversée, mais dont les ravages ne le menaçaient plus.

Pendant toute la période que le critique allemand appelle, non sans raison, celle des « années sauvages », et qui comprend les premiers temps du séjour à Weimar, Gœthe, comme un peu plus tard Schiller et les romantiques, s'était abandonné au rêve habituel des jeunes gens, au rêve d'une vie libre, affranchie de la tyrannie des conventions, des usages, des lois, propice à la large expansion d'une individualité exigeante et robuste. Chacun à sa manière, *Gœtz* et *Werther* expriment ce rêve : le premier, en nous faisant admirer un héros qui, dressé contre les forces sociales de son *temps*, les brave, et, même vaincu, les domine ; le second, en nous attendrissant sur une intéressante victime des conditions normales de la vie sociale. Or, les années avaient soufflé sur cet esprit de révolte ; les dernières flammes, dirait-on, en vacillent dans certains propos de Tasse, qui ne semblent ni des revendications justes, comme celles du Chevalier à la main de fer, ni des plaintes fondées et émouvantes comme celles de l'amant de Charlotte, mais des rêveries malsaines que dissipent de sages paroles. C'est en effet avec une douce puérilité d'enfant gâté, mais docile au fond, prêt à s'assagir, que Tasse regrette l'âge d'or, — celui « où chaque oiseau, dans le libre espace de l'air, où chaque animal, errant par les monts et les vallées, disait à l'homme : « Ce qui me plaît est permis ». — Ce qui lui vaut aussitôt une affectueuse réprimande de la princesse : « Mon ami, l'âge d'or est passé sans doute, mais les nobles cœurs le ramènent. Et, s'il faut t'avouer ce que je pense, l'âge d'or dont le poète a coutume de nous flatter, ce beau temps n'exista peut-être pas davantage qu'il n'existe. S'il fut jamais, il n'était certainement que

ce qu'il peut toujours redevenir pour nous. Il est encore des âmes sympathiques, qui se rencontrent et jouissent ensemble de ce bel univers. Il ne faut, mon ami, que changer un seul mot dans la devise : « Ce qui est convenable est permis. » — Cela n'est plus du tout la même chose. Aussi Tasse proteste-t-il, mais sans avoir le dernier mot, qui reste à la princesse. C'est que Gœthe est maintenant avec elle. L'homme qui, dix ans auparavant, se passionnait avec tant d'ardeur juvénile pour la justice élémentaire des *Raubritter* est bien près déjà d'être celui qui dira : « J'aime mieux commettre une injustice que supporter un désordre. »

On doit remarquer encore dans *Tasse* les traces d'un autre conflit que Gœthe connaissait aussi, et qu'il s'efforce, dirait-on, de décrire de très haut, sans prendre parti, en observateur tranquille et rassuré : la lutte éternelle qui sévit entre les êtres d'espèce différente, les uns inclinés au rêve, amans de la chimère, toujours prêts à se perdre pour elle ; les autres, vrais fils de la terre, épris des biens positifs dont elle est féconde, trop curieux des meilleurs chemins pour lever jamais les yeux vers les nuages. Par le fait des circonstances qui, en le poussant à Weimar, le transformèrent en secrétaire d'État, mais plus encore par l'œuvre même de sa nature si diverse, où se réunissaient tant de contrastes, Gœthe appartenait à ces deux catégories d'hommes, et simultanément il était poète et ministre. Il savait, par propre expérience, quelles sont pour un rêveur les difficultés de la vie pratique et d'où viennent les obstacles qui les aggravent encore ; il se souvenait des adroits efforts de M. von Fritzsch pour l'arrêter dès les premiers pas dans sa carrière officielle ; il se rappelait aussi les sacrifices faits aux « affaires » par son ambition d'écrivain, tant de plans abandonnés dans ses cartons, tant de projets délaissés que seuls les loisirs du voyage lui permettaient enfin de reprendre. Et une fois de plus, selon la méthode qu'il connaissait déjà, il se dédoubla. A côté de la figure de son protagoniste, il en plaça une autre, qui la compléta en lui faisant contraste. Antonio Montecatino, en effet, ne représente pas seulement les ennemis historiques qui poursuivirent le Tasse de leurs rancunes : Pigna, Guarini, et l'authentique Montecatino, lequel, avant d'être secrétaire d'État, avait été professeur de philosophie à l'académie de Ferrare : il représente encore, et surtout, l'*autre face* de l'éternel *Moi* que Gœthe décrit sous les traits de son héros. Il est à Tasse ce que Weislingen est à Gœtz, ce que Méphistophélès est à Faust, son complément, l'ombre inséparable qui dépend de lui, bien qu'elle semble le contredire ou même le railler ; telle, dans la vieille légende, l'ombre moqueuse de Marcolf suivant le grave roi Salomon. L'un est ardent, l'autre froid ; l'un rêve sans

cesse, l'autre ne veut qu'agir; de celui-ci, le « cœur demeure inébranlable sur le flot inconstant de la vie » ; de celui-là, il flotte au gré de tous les vents et de toutes les vagues. Aussi se heurtent-ils comme des élémens contraires; de leurs lèvres jaillissent naturellement les paroles qui se contredisent; entre eux, la querelle éclate d'elle-même, au premier incident. Et pourtant ils se confondent, ils cohabitent dans la même âme, ils ne sont qu'un seul et même être. Aussi se réconcilient-ils à la fin; l'harmonie se rétablit entre eux, comme elle s'était rétablie en Gœthe au moment où il prit la résolution de quitter Weimar pour rendre au poète sa part de droits.

Vous voyez tout ce qu'il y a de personnel dans cette œuvre aux allures si calmes, d'une ordonnance si tranquille, dans cette œuvre d'apaisement et de sérénité. Au fond, elle est une confession, au même titre que *Werther*, mais en serrant de plus près l'intime vérité. Si l'on veut savoir comment Gœthe concevait sa propre image, c'est ici qu'on pourra l'apprendre, en regardant, pour ainsi dire, Tasse et Antonio dans l'être unique qui a été leur seul modèle.

On ne saurait méconnaître que cette image est fort belle. A eux deux, ces deux hommes possèdent une âme commune capable de réfléchir l'univers, et le contraste qu'ils forment embrasse toute la vie. Nous ne pourrions imaginer aucune idée qui ne trouvât en l'un ou en l'autre l'espace de s'épanouir, aucun sentiment dont l'un ou l'autre ne pourrait être la haute expression, aucun acte que l'un ou l'autre ne pourrait accomplir. Les répliques qu'ils échangent, les reproches même qu'ils s'adressent, ce sont de profondes paroles, au sens lointain, qui traduisent avec une puissance symbolique le désaccord flagrant du rêve et de l'action, et, — malgré l'optimisme de parti pris répandu sur l'œuvre comme un sable d'or, — la douleur qui résulte de leurs perpétuels malentendus. Gœthe dut éprouver un bien vif mouvement de joie le jour où, dans le livre de Serassi, il découvrit ce personnage d'Antonio Montecatino, presque oublié de l'histoire, dont il s'empara, qu'il fit sien, qui seul lui permit de développer toute sa pensée, de traiter tout son sujet, d'étaler toute son apologie : sans Antonio, sa pièce fût probablement demeurée un fragment inachevé, comme son *Prométhée;* au plus, elle serait devenue une rapsodie lyrique ennuyeuse et de saveur fade; Antonio l'a relevée, il en est le sel savoureux et salutaire.

En même temps qu'il peignait son portrait embelli, Gœthe était amené à peindre aussi les figures qui, dans la vie, accompagnaient la sienne. Il les a bien traitées : elles bénéficient toutes de la volonté qu'il avait de ne voir et de ne rencontrer que des

exemplaires irréprochables de l'humanité, décorés des vertus qu'il regardait alors comme les plus hautes, tous beaux, tous intelligens, tous bons, — du moins selon l'idée qu'il se faisait de la bonté, de l'intelligence, de la beauté. On les reconnaît sans peine sous leurs déguisemens italiens, — d'autant plus qu'ils s'éloignent davantage des données de l'histoire. A coup sûr, c'est à Weimar qu'il pense, ce n'est point à Ferrare, quand il réunit les traits de la petite ville qui sert de théâtre à son drame. « Elle est devenue grande par ses princes, » dit la comtesse de Scandiano. A quoi la princesse réplique : « Plus encore par les hommes excellens qui s'y sont rencontrés par hasard et heureusement réunis. » Ce qui amène la comtesse à reprendre : « Le hasard disperse aisément ce qu'il rassemble. Un noble esprit attire de nobles esprits et sait les fixer comme vous faites. Autour de ton frère et de toi, se réunissent des cœurs qui sont dignes de vous, et vous égalez vos illustres ancêtres. » Quelle que fût l'indifférence de Gœthe pour l'exactitude historique, quelque imparfaits que fussent ses documens, il ne pouvait ignorer que de tels complimens adressés aux princes de la famille d'Este eussent paru de l'ironie ; qu'Alphonse II avait du sang de Borgia dans les veines ; que pour lui comme pour ses « illustres ancêtres », l'accueil fait aux poètes n'était guère qu'un calcul d'ambition ; que cet accueil, — ainsi que l'Arioste, avant Tasse, en fit l'expérience, — était étroit, parcimonieux et intéressé, car ces princes, habiles ménagers de leurs ressources, entendaient que leurs protégés servissent à double fin, et, tout en célébrant à loisir leurs noms pour la postérité, leur rendissent maint service délicat dans le siècle présent. ; que l'administration de leurs États, surtout l'organisation de leur armée, les préoccupait beaucoup plus que l'érudition, les lettres et les arts. Alphonse II, en particulier, ne rappelait en rien le prince humanitaire, sentencieux, modéré qui donne à Tasse de sages conseils, s'applique à lui rendre la vie agréable, cherche à le guérir de sa misanthropie, montre dans tous ses propos autant de justesse d'esprit que d'élévation d'âme. C'était, au contraire, un rude homme, ambitieux, tenace, qui poursuivait âprement les desseins d'une diplomatie ténébreuse tout en expérimentant de nouveaux systèmes de canons et d'arquebuses pour appuyer au besoin ses droits, et en surveillant de très près l'instruction de son infanterie. Peu fortuné dans ses négociations, mal servi par des ministres infidèles (dont un des pires fut précisément Antonio Montecatino), il s'efforçait de cacher les déceptions de son orgueil et s'enfermait en lui-même. Si quelque souverain plus moderne ou plus près de Gœthe eût eu certains traits de ressemblance avec lui, c'eût été, peut-être, un des Hohenzollern, prédécesseurs de Frédéric II,

souverains d'un État modique, ambitieux de s'accroître, bien plus en tout cas que l'honnête Charles-Auguste. Mais Gœthe s'était hâté de perdre de vue son modèle authentique : il traçait, selon sa fantaisie, le portrait idéal du Prince; et, comme il était poète de cour, il émaillait sa description d'allusions aimables et de complimens flatteurs.

Comme Alphonse, les autres personnages du drame ne ressemblent en rien à leurs modèles historiques et rappellent, au contraire, les figures que Gœthe avait depuis dix ans sous les yeux. Merck, qui depuis des années posait déjà pour Méphistophélès, posa pour Antonio Montecatino, ou du moins pour les lignes extérieures de ce personnage dont nous connaissons les véritables origines. En la gracieuse figure d'Éléonore Sanvitale, si séduisante bien qu'entachée un peu d'esprit d'intrigue, on se plut à reconnaître la belle comtesse Werthern, qu'on devait retrouver plus tard dans *Wilhelm Meister*. Mais, surtout, la princesse parut un portrait ressemblant de Mme de Stein; et l'on ne doute pas que Gœthe ait ici retracé sous les couleurs qu'il tenait à lui donner l'histoire de sa longue liaison avec elle. Une fois de plus, pour employer le langage abstrait de M. Kuno Fischer, le « sujet » s'est pris pour l' « objet ». Rappelez-vous le ravissement où la « silhouette » de la seconde Charlotte avait plongé Gœthe; les expériences dont il sortait à peine, aussi meurtri qu'il pouvait l'être, en tous cas fatigué, lorsqu'il la rencontra; le ton enthousiaste, presque dévot, des premiers billets qu'il lui écrivait; et lisez ces vers :

« ... Ainsi que l'homme égaré par de vains prestiges est aisément et doucement guéri par l'approche de la divinité, je fus doucement guéri de toute fantaisie, de tout égarement, de tout désir trompeur, aussitôt que mon regard eut rencontré le tien. Tandis qu'auparavant mes vœux ignorans s'égaraient entre mille objets, pour la première fois je rentrai en moi-même avec confusion, et j'appris à connaître le bien désirable. C'est ainsi qu'on cherche vainement, dans le vaste sable des mers, une perle qui repose cachée dans l'écaille, sa retraite solitaire. »

Remarquez encore l'influence toute bienfaisante qu'exerce sur le fougueux poète l'âme tranquille de la princesse, l'art savant et délicat dont elle use pour le modérer, pour retenir sa passion dans les limites que prescrivent les mœurs et sa faible santé. Ce sentiment subtil, qui ne réclame aucune satisfaction sensuelle, redoute l'aveu comme un commencement de brutalité, s'enfuit dans des régions tout intellectuelles, raisonne, discute, esthétise et poétise — ce sentiment est analysé avec une sûreté de touche qui porterait à croire que les relations de Gœthe et de Mme de Stein ne furent

jamais plus passionnées. En tout cas, elles apparaissent ici ramenées à un pur commmerce d'âme à âme, et les points de contact sont frappans : « Ah! chère Lotte, écrivait Gœthe à son amie, le 27 février 1787, — et l'on ne sait si l'allusion porte sur la séparation du moment ou sur tout leur amour, — tu ne sais pas quelle violence je me suis faite et me fais, et qu'au fond la pensée de ne pas te posséder, de quelque façon que je la prenne, me tourmente et me dévore. » C'est bien là, presque exacte, la nuance des regrets qu'exprime Tasse, dans l'entretien suprême où il laisse éclater son cœur, en employant le mot même qu'il appliquait de préférence à la seconde Charlotte : « Tu es toujours celle qui m'apparut, dès le premier moment, comme un *ange* sacré... Est-ce un délire qui m'entraîne vers toi? Est-ce une frénésie, ou un sens plus relevé qui saisit, pour la première fois, la plus haute, la plus pure vérité? Oui, c'est le sentiment qui seul peut me rendre heureux sur cette terre; qui seul m'a laissé misérable quand je lui résistais et voulais le bannir de mon cœur. Cette passion, je songeais à la combattre, je luttais, et je luttais contre le fond de mon être : *je détruisais ma propre nature*, à laquelle tu appartins si complètement. » Dans les transports où Tasse se laisse entraîner ensuite, d'aucuns ont voulu voir une revanche des sens violentés contre un amour incomplet, un réquisitoire contre l'amour platonique, ou même un plaidoyer du poète pour son amie du jour contre celle de la veille, pour Christiane contre Charlotte, une espèce de justification des ardeurs des *Élégies romaines*. Les bons argumens ne manquent point à l'appui d'une telle thèse : on rappelle que, pendant les années qui précèdent son voyage, Gœthe se réclamait volontiers des doctrines d'un *naturisme* presque intransigeant, et qu'athée déjà en partant pour l'Italie, il en était revenu païen. Il ne faut cependant pas pousser trop loin l'exégèse. Les œuvres des poètes n'ont pas toujours les dessous compliqués que leur prêtent les commentateurs. Aussi, tout en reconnaissant en *Tasse* une œuvre en grande partie personnelle, dont on peut même accepter certains fragmens comme des pages de confession, vaut-il mieux résister à la tentation d'y chercher des données trop précises sur la vie de Gœthe et sur son âme. Nous ne saurons jamais exactement ce qu'il y a mis de lui-même, comme aussi nous ignorerons toujours quelle part de son œuvre revient à l'inconscience de l'artiste, et quelle aux calculs de l'habile homme, soucieux de composer son attitude. Le secret de tels amalgames, c'est celui même du génie, qui ne le livre pas.

IV

Parmi les réflexions que *Tasse* suggère à son plus habile commentateur, M. Kuno Fischer, il en est une à laquelle je voudrais m'arrêter un instant :

« Si, dit-il, un de nos dramaturges actuels les mieux doués et les plus intéressans, Henrik Ibsen, par exemple, avait écrit un *Torquato Tasso*, il se serait efforcé de peindre d'après nature la misère et les souffrances du poète italien : nous verrions un Tasse, fugitif et mendiant, en habits déchirés, mélancolique dans les accès de sa folie, et, à la fin, gémissant dans sa cellule de l'hôpital Sainte-Anne. Je m'étonne qu'Ibsen se soit jusqu'à présent refusé cet intéressant sujet. »

Il ne semble point que M. Kuno Fischer ait une haute opinion du génie d'Ibsen : car vraiment, traiter de telle sorte « l'attirant sujet » de Torquato Tasso, ce serait le ramener à ses lignes les plus pittoresques si l'on veut, mais aussi les plus banales. Le spectacle du malheureux poète, poursuivi par la haine de ceux qu'il aimait, cherchant en vain un asile chez des protecteurs trop craintifs pour le défendre, trouvant à peine un peu de réconfort auprès d'une sœur qu'il ne peut visiter que sous un déguisement, revenant implorer le pardon du prince rancunier qu'il avait offensé, « gémissant dans sa cellule » de Sainte-Anne et succombant enfin dans la pénitence au moment où son sort paraissait s'adoucir, ce spectacle, sans doute, ne pourrait être que fort émouvant ; et je suis persuadé qu'un dramaturge « bien doué » en saurait tirer de beaux effets. Néanmoins, j'aime à croire qu'Henrik Ibsen, ou tout autre écrivain moderne que tenterait le sujet, en pénétrerait mieux le sens humain et profond. Pourquoi ne nous demanderions-nous pas, à notre tour, ce qu'il y verrait? Il ne s'agit que d'un calcul tout hypothétique ; mais peut-être ce calcul nous permettra-t-il de mieux comprendre l'œuvre même que nous étudions.

Ce qu'un dramaturge comme Ibsen verrait avant tout dans le cas de Torquato Tasso, c'est un des exemples les plus tragiques parmi ceux qu'offre l'histoire des conflits qui éclatent souvent entre des individus d'élite et leur époque ou leur milieu.

Tasse, en effet, par la nature et la qualité de son génie, par les aspirations intimes de son être intellectuel, par l'idée qu'il se faisait de la poésie et du rôle du poète, relevait moralement de la génération qui précéda la sienne. Il aurait dû naître au temps où des papes lettrés et des cardinaux philosophes hésitaient entre Platon et Jésus-Christ, avant le concile de Trente : il eût alors

été l'un des héros de l'humanisme, et son génie se fût épanoui en fleurs superbes. Naïvement épris de la beauté des idées et de celle des mots, il ignorait que les uns et les autres ont une valeur pratique, qu'il y a des époques où l'on ne peut les employer qu'en vue de résultats positifs, pour des fins déterminées, et que, justement, le malheur l'avait jeté dans le monde en une de ces époques-là. Souvent, dans ses lettres, il se plaint de la *strettezza dei tempi*, de *l'étroitesse des temps :* peut-être ne comprenait-il pas lui-même tout le sens de cette expression qui tombait de sa plume affligée. Elle signifiait, hélas! qu'un monde nouveau opposait aux libres rêves des penseurs comme aux fantaisies toujours dangereuses des poètes des barrières très rapprochées. Il ne s'agissait plus de chercher, comme au siècle précédent, la réconciliation des dogmes du Christ et des doctrines de l'Académie, ou celle de l'Église d'Orient avec l'Église d'Occident : il s'agissait d'une lutte ouverte, violente, impitoyable, entre l'Église catholique et la Réforme. Directement ou indirectement, toutes les forces des hommes agissaient dans ce grand débat, qui seul alors semblait digne d'intérêt. Qu'un poème fût bien ordonné, écrit en belle langue, tissé de fictions magnifiques, émaillé d'images admirables, que signifiait cela? Une œuvre nouvelle était une arme nouvelle, pour Rome ou contre Rome : l'unique problème qu'elle pût soulever, c'était celui de son orthodoxie; on la jugeait selon qu'elle semblait utile ou nuisible aux plans de la défense catholique; et il n'y avait même guère de chances pour que, considérée à ce point de vue, elle pût paraître simplement indifférente. Ces conditions nouvelles, le censeur de la *Jérusalem délivrée*, Sperone Speroni, les connaissait à merveille, — tandis que l'auteur les ignorait absolument. Pas un instant, pendant son long travail, Tasse ne songea qu'en chantant « les pieux combats et le guerrier qui délivra le tombeau de Jésus-Christ », il jouait avec un feu redoutable, — celui qui allumait les bûchers; pas un instant, il ne se méfia du « périssable laurier cueilli sur l'Hélicon », des dangers qu'on court à « orner la vérité de fleurs » et à mélanger aux héros de l'histoire des croisades les mythes de la belle antiquité ou les magiciens des contes arabes. Quand il s'en aperçut, — parce qu'on le lui fit voir, — son œuvre était achevée et circulait déjà : elle ne fut plus pour lui qu'une source d'angoisses, la persuasion d'être hérétique devint un de ses pires tourmens.

Parallèlement à ce premier conflit, un autre se développait dans l'âme du malheureux : moins élevé peut-être, celui-là, moins abstrait, mais plus humain, plus accessible, plus réelle-

(1) Voir *Luigi, Leonora e Lucrezia d'Este*, par G. Campori et A. Solerti; Turin, 1888.

ment dramatique, plus naturellement fécond en riches péripéties et en tableaux pittoresques : si Tasse vécut dans une époque difficile, son milieu immédiat fut aussi le moins propice à son génie, le moins favorable à son caractère.

Nous avons déjà parlé, incidemment, de la ville de Ferrare, pour marquer ses dissemblances avec la bonne petite cour paisible d'Anna-Amélie et de Charles-Auguste. Si nous y pénétrions de façon plus intime, nous trouverions qu'elle fut un milieu abominable. La famille d'Este était une des plus tragiques parmi les tragiques familles régnantes d'Italie : une horrible hérédité de meurtres, d'empoisonnemens, de passions monstrueuses, de haines et de férocités consanguines pesait sur Alphonse II et ses sœurs, que divisaient des rivalités moins sanguinaires que celles d'autrefois, mais pourtant violentes aussi. Eléonore en paraît avoir été l'instigatrice et la Furie : elle soutint de longs procès contre le duc, qu'elle finit par réduire, et s'appliqua de son mieux à entretenir la division entre lui et son autre frère, le cardinal Luigi. C'était une femme habile, énergique, résolue, toujours maîtresse d'elle-même, correcte, froide, indifférente et tracassière. Est-ce elle que Tasse a chantée? Est-ce elle qu'il aima ? Peut-être, car il était assez vain pour se laisser éblouir par l'éclat de son rang, assez peu clairvoyant pour se tromper sur son âme, assez imaginatif pour prendre pour de l'amour cette double illusion. Quant à elle, ses procès, ses intrigues, sa santé l'occupaient trop pour qu'elle pensât à l'amour : son poète l'aima peut-être, mais il est plus que probable qu'elle ne l'aima point; nous savons en tout cas qu'elle prit ouvertement parti contre lui dans un des nombreux conflits qu'il eut avec ses rivaux de cour; nous savons aussi qu'en 1577, le comte Cesare Lambertini lui ayant écrit que Tasse invoquait son aide et sa protection, elle se contenta de faire remettre la lettre au duc, sans insistance.

Dans la réalité, les deux sœurs, Éléonore et Lucrèce, les deux frères, Alphonse et Louis, leurs ministres, leurs secrétaires, leurs courtisans, leurs hommes de confiance, leurs suivantes, leurs officiers et leurs artistes formaient le milieu le moins propice à des sentimens délicats, à de nobles rêves, à de hautes pensées. Hélas! et Tasse arrivait parmi eux, rempli de toutes les illusions. Au moment de sa venue, on fêtait par de somptueuses réjouissances l'entrée dans la ville de la nouvelle duchesse, Barbara d'Autriche. Il en fut frappé d'un éblouissement dont il ne se remit jamais : « Il me sembla, racontait-il plus tard, que toute la ville fût une scène merveilleuse et jusque-là inouïe, pleine de couleurs et de lumières, présentant mille formes et mille apparences, que tout ce qui s'y passait ressemblait aux actions

représentées dans tous les théâtres en diverses langues et par toutes sortes d'acteurs. Et non content d'en être le spectateur, je voulus faire partie de la comédie et me mêler avec les autres... » Quand il évoquait ce beau souvenir, il avait déjà reconnu la vanité de son désir; car il ajoute : «... Jusqu'à ce que je m'aperçus que j'étais la fable et le rêve de tout ce peuple : alors la honte me prit, et je dus confesser que tout ce qui plaît au monde n'est qu'un songe d'un instant. » Il y a là tout le drame de sa vie. Ce drame fut d'autant plus intense que chez le héros, comme chez presque tous les poètes, les sentimens prenaient une acuité exceptionnelle, amplifiés par l'imagination. Son orgueil, son ambition, ses caprices étaient extrêmes. Il les avouait avec une candeur touchante : « De tous mes désirs, écrivait-il, le plus grand est de ne rien faire, et ensuite d'être flatté par mes amis, bien servi par mes domestiques, caressé par mon entourage, honoré par mes protecteurs, célébré par les poètes et montré au doigt par le peuple. » Oui, c'est bien cela qu'il vint chercher à Ferrare, le pauvre homme. Son génie lui donnait peut-être quelque droit à l'obtenir. Un instant même, il crut marcher dans la réalisation de ses rêves. Le réveil n'en fut que plus cruel. — Ne sont-ce pas là des élémens bien dignes en effet de tenter un écrivain moderne, un de ceux que hante le difficile problème des rapports de l'individu et de la société et qui se plaisent à transporter sur la scène l'image des conflits douloureux que multiplient les conditions de la vie actuelle entre l'être isolé et le monde qui l'entoure?

Rapprochez de ces données, qui sont simplement celles de l'histoire, telles que M. Cherbuliez les a présentées, telles qu'elles ressortent avec évidence des travaux de la critique contemporaine, le *Tasse* de Gœthe, avec ses allusions personnelles, ses complimens de cour, ses belles maximes de sagesse optimiste, avec tout le développement psychologique de son héros retracé en raccourcis habiles, avec toute la haute philosophie qu'il exprime et toute la savante esthétique qui le soutient, — vous serez forcé de reconnaître que, quelque séduisante que vous semble l'œuvre, le simple sujet historique ne s'y est point élargi. Gœthe, dirait-on, l'a nettoyé de tout ce qu'il comportait d'humain. De plus en plus, la conception qu'il se faisait de sa propre personnalité, de l'art et de la vie, l'éloignait de la vie. Sous prétexte de la dominer, il en arrivait à la dédaigner. Il en négligeait les aspects vrais, pour leur substituer les images arbitraires qu'il s'en formait dans son esprit, non sans certains partis pris. Sa belle intelligence ne lui servait plus à pénétrer les sens cachés des données que fournit la nature, mais à les arranger d'après des lois qu'il édictait lui-même, les unes pour répondre à ses aspirations particulières, les

autres empruntées, je ne dirai pas aux anciens, — Aristote n'a plus rien à voir dans l'affaire, — mais aux impressions antiques recueillies en Italie. *Naturiste* à tant d'autres égards, observateur attentif de pierres et de plantes, défenseur d'une morale qui rompait hardiment avec les conventions établies, il semblait, comme poète, vouer un culte exclusif aux artifices de l'art : et c'est justement dans Tasse que nous pouvons saisir, si j'ose dire, le secret de sa pensée intime, la clef de ce qu'il était, à ce moment-là, comme homme et comme artiste. La beauté plastique, qui n'existe que dans la sérénité, était devenue à ses yeux l'essentielle beauté. Il se proposa donc de l'introduire dans la poésie, en oubliant qu'entre l'art et la poésie il y aura toujours la différence irréductible de leurs matières premières, celui-là ayant à reproduire, par le bronze ou le marbre, des formes visibles et sensibles, celle-ci ne pouvant que pétrir de la vie dans l'immatérialité des mots et des rythmes. D'autre part, sa doctrine était qu'entre la poésie et la vie, il doit exister une juste harmonie, qu'on ne saurait rompre sans préjudice pour les deux : il s'efforça donc de régler sa vie d'après les mêmes principes qui gouvernaient son esthétique. Il sacrifia les sentimens qui troublaient la paix limpide de son âme, il ne voulut plus d'autres passions que celles qui pourraient réjouir ses sens sans menaces pour sa sérénité ; — et, persuadé de l'excellence de cette nouvelle manière d'être, il choisit, pour la célébrer, l'histoire de Torquato Tasso. Il en fit l'expression la plus haute de l'espèce de programme esthétique qui devenait sa religion, mais aussi la moins vraie de ses œuvres et la moins humaine. « Le vrai Tasse était un grand poète, dit M. Kuno Fischer; le Tasse de Gœthe en est un plus grand encore. » Corrigeons, s'il vous plaît, ce jugement, qui, avec une modification légère, nous fournira notre conclusion. Le vrai Tasse, né dans une époque peu propice, gêné par son milieu, en butte à des soupçons dangereux, fut cependant un grand poète, mais déjà un poète artificiel ; le Tasse de Gœthe, produit d'une imagination pliée à certains partis pris par une intelligence despotique, demeure un grand poète, mais plus artificiel encore. Peut-être l'œuvre qu'il a inspirée restera-t-elle longtemps l'œuvre préférée des métaphysiciens comme M. Kuno Fischer; les simples hommes, comme vous et moi, auront une peine croissante à y goûter quelque plaisir.

ÉDOUARD ROD.

QUESTIONS ACTUELLES

LA FIN DE CARTHAGE

Delenda est Carthago. Carthage, c'est l'empire industriel et commercial de l'Angleterre. L'ennemi juré de Carthage, le Caton qui s'endort le soir et s'éveille le matin en ruminant les moyens de lui nuire, c'est l'Allemagne, devenue industrielle et commerçante par un acte de volonté, et décidée à être la première au comptoir et à l'usine comme elle l'a été sur le champ de bataille. Sa puissance militaire avait trouvé la France en face d'elle; patiemment et méthodiquement, son armée s'est préparée à nous vaincre, et elle nous a vaincus. Sa jeune puissance industrielle trouve aujourd'hui l'Angleterre en face d'elle; patiemment et méthodiquement, ses fabricans, ses marchands, ses contremaîtres, ses commis voyageurs, ses ouvriers se préparent à vaincre l'Angleterre. Que dis-je? Ils l'ont aux trois quarts vaincue. « La suprématie industrielle de la Grande-Bretagne a été longtemps un lieu commun passé en axiome; mais elle devient rapidement un mythe. L'affirmation semble téméraire. C'est pourtant la vérité. La gloire industrielle de l'Angleterre agonise, et l'Angleterre n'en sait rien. » L'Angleterre ne remarque pas davantage d'où partent les coups, et ce n'est pourtant pas difficile à voir : « Car l'Allemagne est entrée de propos délibéré dans une lutte à mort contre elle, et combat de toutes ses forces pour détruire sa suprématie. »

Tel est le cri d'alarme jeté par M. Edwin Williams dans un livre qui vient de paraître à Londres : *Fait en Allemagne* (1), et

(1) *Made in Germany.*

dont une revue très répandue (1) avait eu la primeur. Il est presque inutile d'ajouter que des propositions aussi malsonnantes ont valu des injures à leur auteur. M. Williams en a empoché beaucoup, et de fort grosses, qui lui apprendront à jouer les Cassandre. Pour des complimens, c'est différent; la récolte a été maigre. Il a cependant été soutenu avec chaleur par un homme d'État qui n'est rien moins que lord Rosebery, dans un discours dont il sera parlé en son lieu, et par un journaliste au moins, le même qui attacha le grelot dans la presse britannique, en 1884, pour forcer la main au gouvernement dans la question de l'accroissement de la flotte. Ce dernier écrit aujourd'hui avec sa décision accoutumée : « Nous sommes en face d'un danger aussi grand et aussi accablant que celui qui nous menaçait sur mer il y a douze ans... Puisons du courage dans les souvenirs de 1884... Il a suffi alors de quelques articles pour réveiller la nation. Nous espérons — et nous y comptons — que la publication de M. Williams sur l'état auquel en est réduit le commerce anglais dans sa lutte contre la concurrence allemande provoquera une volte-face semblable. » L'auteur de cet article pessimiste ajoute qu'il n'y a pas de temps à perdre ; encore quelques années d'incurie, et il sera trop tard. L'Angleterre sera une « nation ruinée », d'où montera un long cri de désespoir et de colère à l'adresse de ses gouvernans : « Nous sommes trahis (2) ! »

Comment faire entrer une idée pareille, aussi paradoxale, aussi cruelle, presque blasphématoire, dans l'esprit d'un peuple qui se croit le premier du monde, et qui a vu dans la dernière reprise sur les cotons « une dispensation spéciale de la Providence en faveur de l'Angleterre » ? M. Williams a recours à tous les argumens. D'abord, ceux qui sont à la portée du premier venu, du *gentleman* qui n'est pas dans les affaires, qui n'y entend rien, et qui se perdrait dans des statistiques : « Regardez autour de vous, lui dit M. Williams; voici à peu près ce que vous verrez. Vous découvrirez que l'étoffe d'une partie de vos vêtemens a probablement été tissée en Allemagne. Il est encore plus probable qu'une partie des objets d'habillement de votre femme est d'importation allemande, et il est hors de doute que les beaux manteaux et les magnifiques jaquettes avec lesquelles ses bonnes s'endimanchent ont été faites en Allemagne et vendues par des Allemands, sans quoi on ne les aurait pas eues à ce prix-là. Le fiancé de votre institutrice est commis dans la Cité, mais lui aussi a été fait en Allemagne. Les joujoux, les poupées et les livres de contes que vos

(1) *New Review.*
(2) *Review of Reviews*, 15 juillet 1896.

enfans abîment dans la *nursery* ont été faits en Allemagne, et toutes les apparences sont pour que le papier de votre journal favori (un journal patriote) ait la même provenance. Parcourez votre maison du haut en bas, et vous rencontrerez à chaque pas l'étiquette fatale, depuis le piano du salon jusqu'au pot à bière de la cuisine, en dépit de son inscription anglaise. Descendez dans les entrailles de votre maison, et vous constaterez que vos drains ont été faits en Allemagne. Vous ramassez le papier qui enveloppait un paquet de livres, et lui aussi a été fait en Allemagne. Vous le jetez au feu : le tisonnier que vous tenez à la main a été forgé en Allemagne. En vous relevant, vous cassez un bibelot sur la cheminée : vous ramassez les morceaux, et vous lisez sur ce qui formait le dessous : « Fait en Allemagne. » Et vous notez vos tristes réflexions avec un crayon fait en Allemagne. A minuit, votre femme rentre du théâtre. Elle a entendu un opéra fait en Allemagne, exécuté ici par des chanteurs, des musiciens et un chef d'orchestre faits en Allemagne, avec l'aide d'instrumens et de cahiers de musique faits en Allemagne. Vous allez vous coucher, et vos regards irrités tombent sur le verset de l'Écriture apposé à la muraille; il est orné de la vue d'une église de village anglaise, mais il a été imprimé en Allemagne. Pour peu que vous ayez de l'imagination et un mauvais estomac, vous rêvez, à peine endormi, que saint Pierre (dont l'auréole et les clefs portent la bonne marque de fabrique, l'allemande) refuse de vous recevoir au Paradis, parce que vous n'avez pas le Sceau de la Bête sur le front, et que vous n'avez pas été fait en Allemagne. Vous vous consolez en pensant qu'après tout, ce Paradis-là n'était qu'une brasserie; et vous êtes réveillé au matin par les cuivres sonores d'une musique allemande. »

Le tableau est peint de verve et ne laisse pas d'être saisissant; mais les gens qui ne sont pas dans les affaires se contentent de sourire, et les autres, ceux qui ne croient qu'aux chiffres, haussent dédaigneusement les épaules, car ce sont des mots, rien que des mots.

Qu'à cela ne tienne. M. Williams va les combler de chiffres, empruntés aux statistiques officielles. Il leur prouvera par des tables que « les progrès merveilleux de l'Angleterre », dont la pensée continue à remplir d'orgueil les cœurs britanniques, sont de l'histoire ancienne. Un déclin régulier leur a succédé, et c'est l'Allemagne qui fait maintenant des « progrès merveilleux ». A la vérité, les affaires se relèvent, en ce moment même, dans la Grande-Bretagne; mais qu'est-ce que cela signifie, si elles se relèvent encore bien davantage chez sa rivale? Il est vrai aussi que

la dépression commerciale de 1892 à 1894 n'avait pas épargné l'Allemagne ; « mais, tandis que les exportations du Royaume Uni diminuaient de 6 pour 100, celles de l'Allemagne ne reculaient que de 3 pour 100 ». De sorte que les fluctuations des dernières années sont à l'appui de la thèse de M. Williams; l'Allemagne résiste mieux dans les mauvais jours, et elle rebondit plus vite, et plus vigoureusement, quand le baromètre commercial remonte. Au surplus, voici quelques chiffres, le moins possible ; le lecteur qu'ils ennuient n'à qu'à sauter deux pages et à en croire M. Williams sur sa parole.

En 1872, les exportations du Royaume-Uni s'étaient montées à 256, 257, 347 £. En 1895, elles n'ont été que de 226, 169, 174 £. Observez la marche de leur décroissance dans les différentes parties du monde, vous verrez que, presque invariablement, les produits anglais ont été évincés par les produits allemands, qui s'infiltrent, font tache d'huile, et finissent par régner en maîtres. Exemple : les exportations des deux pays en Russie pour les fers, les fers travaillés et les machines.

EXPORTATIONS ANGLAISES

1893	1894
161413 tonnes.	138318 tonnes.

EXPORTATIONS ALLEMANDES

1893	1894
505881 quintaux métriques.	1568002 quintaux métriques.

Et le progrès s'est encore accéléré, pour l'Allemagne, en 1895.

Au Japon, l'un des deux rivaux fait des pas de géant, l'autre des pas de tortue; en 1895, les importations allemandes ont augmenté de 55 pour 100 sur l'année précédente, les importations anglaises de 10 pour 100. En Égypte, où le commerce anglais est presque chez lui, les importations allemandes ont plus que triplé en quinze ans. La Grèce, qui était l'une des bonnes clientes de l'Angleterre, est en train de lui retirer sa pratique.

IMPORTATIONS ANGLAISES EN GRÈCE

Objets d'habillement et quincaillerie.

1891	1894
7646 £	2238 £

Cotonnades.

406855 £	297621 £

Pas n'est besoin de demander qui a profité de la différence. Une enquête faite par les Italiens constatait au même moment qu'un Macédonien est aujourd'hui habillé de la tête aux pieds par l'Allemagne : « Ça ne vaut rien du tout, ajoutait le rapport, mais ça ne coûte presque rien. » L'Italie est aussi très entamée. A Naples, dit un autre rapport, — anglais celui-là, — « la bonneterie de coton de Chemnitz a pris la place des marchandises anglaises, qui ont moins de coup d'œil et se vendent moins bien. » Même décadence pour les étoffes anglaises, dans toute l'Italie; les importations de tissus de chanvre, entre autres, tombent à rien.

L'Amérique du Sud passe à l'Allemagne, grâce à un déploiement d'activité vraiment admirable et auquel concourent avec un zèle égal fabricans et négocians, placiers et agens officiels. Enfin il n'est pas jusqu'aux États-Unis, si bien protégés à ce qu'il semble, qui ne voient arriver des marchandises allemandes depuis l'exposition de Chicago. Tandis que les industriels anglais faisaient la petite bouche, sous prétexte que ces exhibitions coûtent plus qu'elles ne rapportent, les Allemands profitaient de l'occasion pour se faire connaître, et ils n'ont pas eu à s'en repentir. (Toujours d'après M. Williams, je dois dire qu'ici les Allemands eux-mêmes ne sont pas tous de son avis.)

Jusqu'aux colonies anglaises qui font infidélité à la mère-patrie : « On croit généralement, écrit M. Williams, que nos colonies aident à la prospérité de la mère-patrie. En fait, elles fournissent de bons débouchés à l'Allemagne. » L'Angleterre exportait jadis des quantités considérables de fer aux Indes. Les chiffres sont tombés de près de moitié dans les douze dernières années; et c'est au profit de la Belgique et de l'Allemagne. Question de fret, paraît-il. Même décadence pour les machines anglaises, pour le sel anglais, pour les instrumens de musique anglais, pour toutes sortes de produits anglais, et non seulement aux Indes, mais au Canada, en Australie, dans la Nouvelle-Zélande, dans la Tasmanie, et le concurrent heureux est toujours « l'invincible Allemand ». M. Williams ajoute, non sans raison, hélas ! « La France n'a pas l'air plus capable que nous de lui résister. »

Pour comble d'humiliation, l'Allemagne vient attaquer sa rivale chez elle. De cliente de la Grande-Bretagne, elle se transforme rapidement en fournisseur. « Odieuses comparaisons, s'écrie M. Williams : en 1891, nous avons exporté en Allemagne 31 839 tonnes de fers et aciers travaillés; mais l'Allemagne (qui dépendait en très grande partie de nous-mêmes, quelques

années plus tôt, pour sa propre consommation) nous en a envoyé 109 958... Nous lui avions vendu pour 196 026 £ de fils et appareils télégraphiques, contre 21 638 en 1895. » Cette énorme diminution s'explique par les statistiques allemandes, qui accusent un développement fabuleux des industries du fer, et une augmentation proportionnée, si ce n'est même plus que proportionnée, de leurs importations dans le Royaume-Uni.

De toutes les tables officielles ressort pour M. Williams une même conclusion. Qu'il s'agisse de lainages ou de pianos, de coutellerie ou de produits chimiques, de fils métalliques ou de livres d'images, l'Allemagne a commencé par s'affranchir des tributs qu'elle payait aux autres nations; elle est devenue son propre fournisseur. Après quoi elle a procédé à l'inondation méthodique du globe par les produits allemands, sans épargner l'Angleterre. Pourquoi l'aurait-elle épargnée? L'Angleterre n'était-elle pas, au contraire, l'ennemie naturelle? Il ne peut pas y avoir à la fois, en Europe, deux reines du commerce et de l'industrie; il faut que l'une des deux abdique ou périsse. L'Allemagne compte bien que ce ne sera pas elle, et toutes ses forces sont tendues vers l'étranglement de *l'autre :* « Tout ce qu'elle fait en faveur de son industrie est dirigé contre la rivalité de l'Angleterre. » Ce n'est pas M. Williams qui le dit, cette fois ; c'est un rapport officiel (1).

Il reste à trouver l'explication de sa facile victoire, ou — n'exagérons rien — de son commencement de victoire. M. Williams en propose une, et elle est curieuse, et elle a tout l'air d'être la bonne. Elle n'est pas tirée de considérations sur la main-d'œuvre ou les prix de revient. Elle se passe de chiffres, rassurez-vous; elle est toute psychologique.

L'homme d'affaires allemand est modeste. Cela ne durera peut-être pas. Il est même sûr que cela ne durera pas, l'âme germanique étant une de celles qui se gonflent le plus vite dans la prospérité, témoin l'officier allemand. Mais enfin, pour l'instant, leurs hommes d'affaires sont modestes. Ils sont les premiers à dire qu'ils ont besoin de se mettre à l'école, et ils y mettent leurs fils, s'y mettent eux-mêmes, chez les Anglais de préférence, puisque ce sont les Anglais qu'il s'agit d'évincer. Chaque année voit débarquer dans la Grande-Bretagne une armée de jeunes hommes de bonne volonté et de prétentions modestes, qui donnent sans compter leur temps et leurs peines, qui sont doux et patiens, laborieux et souples, excellens commis, en somme, et très appré-

(1) Rapport de la *Royal Commission on Technical Education* (1884).

ciés de leurs patrons. Ils ont l'air de ne rien voir, à cause de leurs lunettes, et rien ne leur échappe. Au bout de quelques mois, ils savent d'où l'usine fait venir ses matières premières et ils ont dans leur carnet les noms et adresses des producteurs qui la fournissent; ils connaissent tous les procédés, tous les débouchés, les goûts des cliens et leur solvabilité, le fort et le faible de chaque méthode et de chaque opération, et aucun de ces renseignemens ne se perd.

En 1880, des délégués de l'Institut anglais pour le fer et l'acier visitaient Dusseldorf. Un docteur allemand chargé de leur souhaiter la bienvenue le fit dans les termes suivans : « Nous ne pouvons pas refuser de reconnaître, — il y aurait déjà de l'ingratitude à le passer sous silence devant nos hôtes anglais, — que le plus grand nombre, de beaucoup, des inventions importantes et des perfectionnemens, dans l'industrie du fer, sont venus de la Grande-Bretagne; mais vous reconnaîtrez, vous, nos visiteurs anglais, dès que vous aurez fait connaissance avec notre industrie du fer, que les Allemands ont su adapter avantageusement aux circonstances locales ce qu'ils avaient reçu de vous, et le développer d'une façon qui leur est personnelle. » M. Williams devient amer en parlant de ce petit discours, qui lui paraît empreint d'une ironie cruelle et de mauvais goût. Je suis convaincu qu'il se trompe et que son docteur s'exprimait en toute candeur, comme un écolier qui a mérité des bons points et qui tient à se les faire donner; tant pis s'il tombe mal à propos, au moment où ses maîtres ont le cœur barbouillé ou les nerfs malades. L'Allemand a la fureur de se faire rendre justice. Quiconque a voyagé au delà du Rhin sait à quoi s'en tenir sur ce sujet, à quel point il peut manquer de tact, quelles questions blessantes il est capable de vous adresser avec un bon sourire et de bons gros yeux.

Les Anglais commencent à leur rendre justice, mais ils ont mis des années à ouvrir les yeux. Il n'y a pas longtemps que d'autres délégués britanniques, chargés d'expliquer pourquoi les hauts fourneaux anglais fermaient, tandis que ceux d'Allemagne donnaient jusqu'à 30 pour 100 de dividende, ont résumé dans les termes suivans leur voyage en terre germanique : « Nous avons à recommencer par le commencement et à tout rapprendre. » L'un d'eux disait, au cours de son rapport : « Je suis resté confondu. »

D'élève modeste et reconnaissant, l'Allemand devient un fournisseur non moins modeste et non moins reconnaissant. Ce n'est pas lui qui dirait jamais, comme l'industriel ou le négociant anglais d'après M. Williams : « Je sais mieux qu'eux ce qu'il leur

faut. » L'Allemand est aux petits soins pour le client. Il respecte ses goûts, ses manies (qu'est-ce que ça lui fait?), et le client lui en sait gré, lui achète aujourd'hui un mouchoir, demain un couteau, après-demain une locomotive. Ce ne sont point des expressions symboliques. Lisez plutôt : « Il y a bien des années, l'Angleterre exportait en Russie des quantités considérables de mouchoirs rouges, qui servaient surtout de mouchoirs de tête pour les femmes. Ils étaient de forme oblongue. Les femmes russes les auraient voulus carrés, et le Lancashire avait été informé de leur désir; mais le Lancashire se trouvait meilleur juge, d'autant qu'un changement de forme impliquait un changement d'outillage. Les jeunes filles russes continuèrent donc à maudire leur coiffure, jusqu'au jour où leur tristesse fut changée en joie par l'arrivée d'un commis voyageur allemand. Aujourd'hui, leurs têtes sont toujours égayées de mouchoirs pourpres; mais ils ne viennent plus de Manchester. »

Autre anecdote, tirée d'un rapport (1894) du consul anglais à Belgrade. — Le Serbe est très conservateur pour les objets de ménage, très attaché aux formes et aux modèles que lui ont transmis ses pères. Il tient beaucoup plus à avoir un couteau à l'ancienne mode qu'un couteau mieux trempé, mais d'une forme nouvelle, et ce n'est pas pur caprice de sa part; étant donné sa manière de s'en servir, il se coupe moins les doigts avec le vieux modèle. Les fabricans anglais n'ont jamais voulu se soumettre. Survint un Allemand, qui s'empressa de copier un vieux couteau. Les siens ne coupent pas, et ceux des Anglais coupent; mais ce n'est pas l'important. « La question de modèle est également décisive pour les autres instrumens, » ajoute le consul anglais. Morale de l'histoire : en 1893, l'Allemagne a exporté en Serbie pour 1 296 £ de coutellerie et d'outils, l'Angleterre « pour moins de 10 livres sterling ».

Ce n'est pas non plus le négociant allemand qui humilierait et découragerait le client en refusant les petites commandes. Il laisse ces façons désobligeantes au gros bonnet de la Cité, qui trouve volontiers que « l'affaire n'en vaut pas la peine ». Imprudent gros bonnet, qui laisse aux Allemands le soin d'appliquer le proverbe anglais : « Prenez garde au sou; la pièce d'or se surveillera toute seule. » L'Allemand prend garde à son petit sou, et il est récompensé une fois de plus de sa modestie : « Les grandes maisons anglaises veulent de grosses commandes. Dans leur dignité empesée, leur dédain de myope pour les expansions possibles, elles méprisent les petites, les abandonnent généreusement aux maisons allemandes, qui sont lestes à les happer au vol, quelque

infimes qu'elles soient... On se racontait dernièrement dans la Cité l'anecdote suivante. Un commis voyageur anglais, de retour de l'Amérique du Sud, reçut des reproches d'un de ses patrons pour avoir accepté de petites commandes : il n'y avait pas une grande maison qui acceptât des affaires de 5 £. Le commis voyageur allégua les habitudes allemandes ; le patron envoya les Allemands au diable. Cinq ans après, le même commis voyageur revenait de nouveau et avait à subir les lamentations du même patron sur la décadence des affaires. « C'est, fit l'autre, les Allemands. Les commandes de 500 £ ont suivi celles de 5 £. » Le patron déclara qu'à l'avenir il faudrait prendre ce que l'on trouverait. « Il n'y a plus rien à prendre, répliqua le commis voyageur. Vous m'avez saboulé pour avoir accepté de petites commandes et vous avez envoyé les Allemands au diable. Ce sont nos affaires qui sont allées au diable ! »

Ce n'est pas le négociant allemand qui dirait : « C'est bien assez bon pour eux. » Il ne le pense réellement pas. La preuve en est qu'il ne se lasse pas d'améliorer sa fabrication, et qu'il lui arrive aujourd'hui de travailler mieux que ses maîtres, n'en déplaise aux industriels anglais qui continuent à répéter de confiance, en parlant des produits allemands : « Pas cher, mais de la camelote ». Ce n'est plus toujours de la camelote, et quand c'est encore de la camelote (je laisse à M. Williams la responsabilité de ce qui va suivre), l'Allemand est si désolé, il a si grande honte, qu'il n'a pas le cœur d'y mettre une marque de fabrique allemande ; il met une marque anglaise, et réserve la sienne pour les produits de choix.

Ce n'est pas le négociant allemand qui se représenterait l'humanité entière acharnée à acheter ses chaussettes ou ses assiettes au prix de n'importe quelles difficultés, pour le plaisir, et pour la gloire, et pour entrer dans les vues du Seigneur. C'est une idée anglaise ; on peut bien se donner un peu de peine pour avoir l'honneur d'être servi par un citoyen de la première nation du monde. La plupart des placiers anglais, affirme M. Williams, se dispensent d'apprendre la langue du pays où ils ont leurs affaires, quitte à prendre un interprète. Le patron leur a donné l'exemple en les faisant précéder de circulaires et de catalogues en anglais, où les prix sont en monnaie anglaise, les mesures en mesures anglaises. C'est au client à comprendre ; tant pis pour lui s'il a la tête dure ou l'humeur paresseuse. Vous avez de la peine à le croire ? Moi aussi ; mais M. Williams s'y attendait, et il cite ses auteurs. Le consul britannique à Moscou dit dans une dépêche officielle : « Les maisons anglaises ne doivent pas s'atten-

dre à produire grand'chose en nous envoyant des listes de prix et des circulaires en anglais; cela doit coûter très cher en impression et frais de poste, et c'est de l'argent perdu; les acheteurs russes ne les apprécient pas du tout. »

Arrive le commis voyageur allemand. Il prend toute la peine pour lui. Il baragouine les langues les plus bizarres, adopte sans hésiter les poids et mesures du pays, la monnaie du pays; le pays n'aurait ni monnaie, ni poids, ni mesures, qu'il adopterait tout de même son système. On le rencontre partout, dans les endroits les plus extraordinaires, les plus ignorés des fiers agens « de la première nation du monde ». Il ne méprise ni les petites bourses, ni les petits bénéfices. Il est insinuant, et toujours si modeste! si empressé à entrer dans les idées de chacun, fût-ce d'un enfant! Les petites filles n'ont pas besoin de lui dire deux fois qu'elles veulent des poupées « qu'on puisse débarbouiller ». Il en rapportera à son prochain voyage, et elles détrôneront jusque dans la *nursery* anglaise la poupée nationale, qui déteint, et qui *fond*, ô horreur!

Ce n'est pas le négociant allemand qui dédaignerait de donner ses soins à l'emballage de ses marchandises. Aussi arrivent-elles en parfait état, au rebours des marchandises anglaises, emballées avec une indifférence olympienne pour la casse ou le « défraîchi ». Le client réclame? Il ose réclamer? « Nos émissaires commerciaux, écrit M. Williams, sont tous chargés du même message: — C'est à prendre ou à laisser. » On laisse, et « l'invincible Allemand » ramasse la commande.

Tant de choses dans la modestie? Assurément. Elle ne suffirait pourtant pas à elle toute seule, étant essentiellement une vertu négative. L'Allemand ne serait point « parti à la conquête du monde industriel » s'il ne possédait aussi une volonté patiente et tenace, et une idée, une seule, dont se sont souvent moquées les autres nations, à commencer par nous, qui l'a fait traiter de rêveur ou de pédant, et qui s'est trouvée en définitive la bonne. Son idée, aussi contraire que possible à l'opinion courante en Angleterre, c'est que tout peut s'apprendre et gagne à s'apprendre dans les livres, même la manière de tisser la toile ou de creuser un puits de mine, à condition que le livre ait continuellement la pratique pour vivant commentaire. Il veut que les exercices pratiques soient imprégnés de théorie. Il leur donne un *substratum* de notions scientifiques aussi large et aussi solide que le permettent le degré d'intelligence et de culture des élèves. En un mot, il instruit l'apprenti avant de le dresser.

M. Williams ne s'est pas dissimulé la difficulté de faire

admettre à ses compatriotes que la théorie doive primer la pratique pour former un contremaître ou un courtaud de boutique. « Le monde entier, dit-il, sait combien l'État s'occupe de l'éducation en Allemagne, et, en particulier, de l'éducation technique et scientifique. Cela ne fait pas qu'on en ait fini avec l'idée d'une Allemagne perdue dans les brumes d'une philosophie nuageuse ou dans les éternelles recherches d'une érudition de détail; d'un peuple passant sa vie à empiler des faits inutiles à tout le monde, au compilateur tout le premier. Il y a des songe-creux partout, et l'Allemagne en a sa part; mais l'enseignement scientifique de la masse de son peuple n'est rien moins que favorable aux songe-creux. Il est rigoureusement pratique. L'éducation technique donnée en Allemagne est très complète et tout à fait scientifique; *mais elle est calculée en vue de l'application* (1). »

Chaque métier, là-bas, a ses écoles techniques, organisées d'après les principes qu'on vient de voir, et le système a toujours réussi. L'État aide au besoin; mais le peuple a compris l'importance d'un enseignement qui fait aujourd'hui « partie de sa vie au même titre que les écoles primaires », et il est capable de lui faire des sacrifices d'argent : c'est tout dire. La caisse de prévoyance des mineurs westphaliens entretient quinze écoles préparatoires (*Bergvorschulen*), où les enfans apprennent tout ce qui peut servir dans le métier. On leur fait étudier les charbons et les minerais de fer, les gaz et les explosifs. Ils ont un laboratoire pour les analyses et un coin de mine pour toutes sortes d'expériences. Ils savent dresser la carte des charbonnages de la région et le plan des travaux de chaque mine. On leur fait aussi mettre la main à la pâte, creuser un puits ou une galerie; mais la théorie d'abord.

Chemnitz possède une école de tissage fondée en 1856. On y enseigne le dessin, les principes et le mécanisme de toutes les sortes de métiers à tisser, et l'instruction pratique marche parallèlement; au sortir de l'école, l'enfant doit savoir faire aller sans aide n'importe quel métier.

L'école technique de Stuttgart pour l'industrie du bâtiment (qu'il ne faut pas confondre avec l'école technique supérieure établie dans la même ville) possède une bibliothèque de 70 000 volumes.

Ainsi de suite; il y en a partout, et les effets commencent à s'en faire sentir dans le peuple. L'ouvrier allemand avait, à juste titre, la réputation de manquer d'initiative et d'invention; il

(1) Souligné dans l'original.

n'avait pas « d'idée », selon l'expression populaire, et c'est encore son défaut, mais déjà moins. L' « idée » lui vient peu à peu, grâce aux maîtres qui travaillent sans relâche à lui ouvrir l'esprit, cet esprit si lent, mais si robuste, si bien outillé par la nature pour le mener loin dans tout ce qu'il entreprendra sérieusement, et il entreprend tout sérieusement. Le lièvre n'a qu'à se bien tenir s'il ne veut être battu une fois de plus par la tortue, et je ne pense plus ici à l'Angleterre ni au livre de M. Williams; je pense au lièvre français et à sa confiance aveugle dans son génie d'invention, dans sa vivacité d'intelligence, dans toutes les qualités « qui ne se donnent pas », il le croit du moins. C'est justement la question; elles se donnent peut-être dans une certaine mesure, et peut-être *qu'elles se remplacent*. Je crains que nous n'en ayons la révélation foudroyante à l'Exposition de 1900, lorsqu'il sera trop tard.

M. Williams estime qu'on ne peut pas exagérer l'importance d'un bon système d'éducation technique, et il s'exprime très durement sur celui de la Grande-Bretagne : « Je me suis laissé entraîner, dit-il, dans le détail de l'éducation technique allemande, parce que je voulais faire embrasser à mon lecteur cette splendide organisation, qui est un facteur essentiel du succès industriel de l'Allemagne. Comparée à ce qui existe en Angleterre, *c'est la lampe électrique et la chandelle de résine.* »

Ses compatriotes ne sont point de son avis, parce qu'ils partent d'un autre point de vue, que beaucoup de Français partagent, faute d'avoir compris le système de pénétration mutuelle et intime entre la théorie et la pratique, qui fait la force et la fécondité de l'enseignement technique allemand. L'Anglais en est encore à les juxtaposer, ce qui le conduit à donner le pas à la pratique sur la théorie, au travail manuel sur la classe; ses apprentis ingénieurs forgent tout le jour et vont au cours le soir, à moins qu'ils ne s'endorment : « On a l'air de croire, en Angleterre, qu'un jeune homme peut acquérir (dans ces conditions) l'instruction technique nécessaire. » Mieux avisé, et mieux partagé, le professeur allemand s'adresse, autant que faire se peut, à des élèves frais et dispos : « l'enseignement du soir est une exception dans toutes ces écoles techniques. » Il n'en faut pas davantage pour marquer la différence d'attitude des deux peuples à l'égard de l'instruction; objet de luxe pour l'un, de première nécessité pour l'autre; l'Anglais la traite en esclave, l'Allemand en souveraine.

Il a la foi. Il croit que la science désintéressée est encore, tout compte fait, ce qui rapporte les gros dividendes, et l'événement

lui donne raison : « Il existe à Elberfeld une usine (*de produits chimiques*) dont le personnel fixe comprend, entre autres, soixante bons chimistes. Ces messieurs ont à leur disposition des laboratoires bien installés, et ils reçoivent des appointemens pour ce que les Anglais appelleraient « ne rien faire » ; les Allemands appellent cela « faire des recherches ». Ils n'ont pas à s'occuper de ce qui se passe dans l'usine, ne sont chargés d'aucune besogne routinière ; leur tâche consiste simplement à faire des analyses et des expériences, jour après jour, année après année, jusqu'à ce que l'un d'eux ait découvert un nouveau procédé, ou un moyen d'utiliser en grand quelque déchet : ce jour-là, ses patrons et lui-même sont payés de leurs peines. L'usine d'Elberfeld n'est pas une exception ; son système est la règle en Allemagne. L'usine badoise d'aniline et de soude de Mannheim, par exemple, emploie encore plus de chimistes (soixante-dix-huit, pas un de moins !). Un industriel anglais dirait que c'est de l'extravagance et de la folie. Il y a apparemment des extravagances qui rapportent : le dernier dividende de l'usine badoise a été de 25 pour 100. Voilà comment les industries chimiques allemandes ont conquis une partie du monde, et comment elles continuent à étendre leur empire. Payer de gros appointemens à un gros état-major de premier ordre, à seule fin de permettre à ses membres de faire de la science à leur idée, c'est jeter l'argent par les fenêtres d'une manière idiote aux yeux du manufacturier anglais, lui qui emploie rarement plus de six chimistes, dont pas un pour la recherche pure. Avec l'argent gaspillé, il y aurait de quoi louer une forêt pour chasser le daim ou avoir une maison de campagne ! Soit ; mais que le manufacturier anglais ne vienne pas ensuite geindre parce que les affaires vont mal et qu'il faut vendre la maison de campagne, ou renoncer à inviter ses amis à chasser. »

L'Anglais s'est endormi sur ses lauriers, voilà son malheur ; l'Allemand veille et avance. Il est sans cesse sur le qui-vive, et il trouve aide et secours dans toute la machine gouvernementale. Chez lui, tout le monde pousse à la roue. Le plus grand personnage et le plus humble fonctionnaire sont également pénétrés de l'idée que le devoir de tout bon Allemand est de faire gagner des petits sous à ses compatriotes. On raconte que M. de Bismarck, lorsqu'il était au pouvoir, eut à causer avec un envoyé chinois. Les questions diplomatiques épuisées, le Chinois voulut s'en aller. M. de Bismarck ne le lâcha qu'après lui avoir soutiré une commande de rails pour une maison allemande. Un exemple pareil, tombé de si haut, est fait pour stimuler le zèle des agens officiels de tout grade. Aussi le zèle n'est-il point ce

qui leur manque. Un rapport lu en 1895 à la Chambre de commerce de Londres expose qu'à Bucharest la légation allemande possède des attachés commerciaux à la piste de toutes les affaires, qu'ils signalent en détail aux maisons allemandes.

Pour toutes les raisons qu'on vient de voir, et encore pour plusieurs autres que l'on trouvera dans son livre, M. Williams se croit autorisé à clore ses lamentations de Jérémie par cette conclusion (c'est lui qui souligne) : « *L'Angleterre a perdu sa position unique de maîtresse incontestée du monde industriel, et il n'y a pas apparence qu'elle la reprenne.* » L'arrêt est dur. Pour toute fiche de consolation, le prophète de malheur ajoute : — « On peut encore lui rendre quelques bribes de la gloire perdue. Et voyons du moins à ce que les choses n'aillent pas encore plus mal. »

Il s'attendait à être lapidé ; il l'a été. On en est venu aux gros mots : on l'a traité de protectionniste, et je dois dire qu'il ne s'en est pas défendu. Mais les injures ne sont pas des raisons, et je ne sache pas que M. Williams, au moment où j'écris, ait été réfuté sérieusement, pièces en main. Lord Rosebery a accepté ses chiffres et admis ses pronostics dans un discours auquel il a déjà été fait allusion et auquel il est temps de revenir.

C'était à Epsom, le 24 juillet dernier. Lord Rosebery vint à parler de la concurrence étrangère. « Quand même nous n'y serions pas exposés, dit-il, puisque l'ancien système d'apprentissage s'en va, il faut de toute nécessité que nos petites villes — et nos grandes villes, cela va sans dire — aient un moyen quelconque de former de bons ouvriers, et d'assurer aux artisans le capital que représente pour un homme l'habileté dans un métier. Mais nous ne sommes pas libres de concurrence, en ce moment. Nos consuls et nos divers fonctionnaires du *Board of Trade* n'ont pas cessé depuis des années d'appeler l'attention de la communauté sur ce fait que nous ne sommes plus comme autrefois les maîtres incontestés de l'empire du commerce, et que nous sommes menacés par un rival au moins, des plus formidables, qui gagne sur nous comme la mer sur les parties faibles de la côte, ainsi que M. Aston pourrait vous le dire d'après son expérience de la Cité, — je veux parler de l'Allemagne. Il a paru dernièrement un petit livre, *Fait en Allemagne*, sur lequel je crois devoir appeler votre attention. »

Suivait une analyse de la thèse de M. Williams, avec chiffres à l'appui, et l'orateur poursuivait : « A mon sens, ce sont là des faits graves et frappans. Peut-être n'est-ce pas ici le lieu de s'enquérir des causes en ce qui concerne la Grande-Bretagne,

mais, en ce qui touche l'Allemagne, on n'a pas loin à aller pour les trouver. Voilà soixante ou quatre-vingts ans qu'elle se prépare à être une grande nation industrielle par le système d'éducation technique le plus parfait qui soit au monde, la Suisse exceptée peut-être. Elle a été lente, elle a été patiente, elle a été laborieuse, elle nous a envoyé des commis et des agens qui se sont appropriés les secrets que nous pouvions avoir et qui les ont perfectionnés à leur retour en Allemagne, et le résultat est que nous n'avons pas encore perdu notre position, mais que l'Allemagne nous rattrape tout doucement — ou, plutôt, pas doucement. Dans quelques-unes de nos colonies, aux Indes, en Égypte, malgré notre tutelle provisoire, le commerce anglais est gravement menacé par le commerce allemand. Je ne suppose pas qu'à Epsom nous soyons préparés à combattre à nous tout seuls une situation aussi grave; mais nous pouvons toujours examiner la situation au point de vue de la nation en général. Nous pouvons regarder ce qui a fait le succès de l'Allemagne, et rechercher s'il n'y a pas chez nous-mêmes des causes internes, — une certaine léthargie, une certaine indifférence, un certain sentiment hautain de notre supériorité, — qui ont amené notre décadence. »

Le seul moyen d'arrêter cette décadence serait de créer un courant d'opinion qui forçât les ayans droit à prendre les mesures commandées par les circonstances. Le plus pressé est donc de fournir au public des documens officiels et authentiques : « Il est certainement possible d'instituer une enquête qui pourrait être courte, qui pourrait être pratique, et qui pourrait être complète, sur les causes de la décadence du commerce britannique et sur les progrès alarmans de nos rivaux de l'étranger. J'imagine qu'on peut la résumer d'avance; voici ce qu'on trouvera : Depuis la défaite de l'Autriche, l'Allemagne n'a pas cessé de se préparer silencieusement et posément à deux grandes guerres. Elle en a fait une, celle pour la consolidation de l'Allemagne. L'autre, qu'elle est en train de faire, c'est la guerre industrielle. Et j'ai grand'peur — tout en lui voulant beaucoup de bien — qu'elle n'y soit aussi victorieuse, à moins que nous ne prenions nos précautions à temps. »

Lord Rosebery admet donc comme M. Williams que l'Allemagne a engagé un duel à mort avec la Grande-Bretagne sur le terrain commercial, et que l'issue en est à tout le moins douteuse. *Delenda est Carthago*, et Carthage ne se défend pas, engourdie dans une orgueilleuse sécurité. De quel côté est la vérité dans cette question de vie et de mort? Nous le saurions si l'Angleterre se résolvait à l'enquête demandée par lord Rosebery, « rapide, pra-

tique et complète ». D'autres encore que ses compatriotes y prendraient un intérêt extrême. L'Angleterre vaincue par l'Allemagne, ou simplement menacée, et s'en rendant compte, et l'avouant, il y aurait de quoi donner à penser à d'autres qu'à elle-même, il y aurait plus d'une leçon — et combien sérieuse! — à en tirer. En France aussi, nous ne prêtons pas assez l'oreille au bruit formidable et sans cesse grossissant de ce grand peuple en marche pour la conquête pacifique du globe à coups d'échantillons. A défaut d'orgueil, nous avons la vanité, non moins berceuse et non moins dangereuse, qui nous empêche de nous interroger sans complaisance. Apportons-nous dans la bataille industrielle la haute méthode dont s'émerveillaient les délégués anglais, et qui a permis à l'Allemand de tirer un si prodigieux parti des élémens que lui fournissaient la nature et la race? Mettons-nous le même génie pédagogique à équiper l'intelligence et à discipliner l'adresse des masses ouvrières? Possédons-nous les qualités de caractère qui font de l'Allemand « l'invincible Allemand » sur tous les marchés du monde, et tâchons-nous à les développer en nous et autour de nous? Avons-nous son esprit d'entreprise, sa volonté arrêtée de s'adapter à tous les besoins et de se plier à tous les goûts? Avons-nous la vigilance infatigable qui ne laisse jamais échapper ni l'espoir d'un débouché, ni la chance d'une commande? Et si nous n'avons pas tout cela, que faisons-nous? Qu'attendons-nous? Qu'espérons-nous?

ARVÈDE BARINE.

L'IMAGE

DERNIÈRE PARTIE (1)

XXXVII

Il n'est rien de tel que les contemplatifs, les irrésolus, s'ils sortent par hasard de l'hésitation et du rêve, pour aller jusqu'au bout de leurs folies, pour se lancer à fond dans les pires aventures. Je n'arrivai pourtant pas à ces extrémités sans quelques transitions d'inquiétude et de souffrance. Sans doute, les premiers pas étaient faits depuis longtemps. Mon départ d'Argelès, en rompant l'équilibre de ma vie, en m'enlevant la tutelle de l'habitude, m'avait mis hors d'état de lutter contre moi-même. La passion me tenait, je n'avais pas cessé de lui céder un peu chaque jour. Seule la nécessité de sauver les apparences avait ralenti ma chute. En mentant aux autres, je me mentais un peu à moi-même, et, grâce à l'illusion de ce mensonge, certains restes de délicatesse, des retours intermittens de scrupules enrayaient encore par moment la force supérieure dont je subissais l'impulsion.

Ce léger obstacle n'existait plus désormais. Pour la première fois, je me trouvais nu et désarmé en face de la passion. Ce tête-à-tête me déroutait quelque peu. Le cas était nouveau pour moi; il m'obligeait à réfléchir. Je ne m'étais pas trop ressenti jusqu'à ce moment-là, dans la conduite de ma vie, de la banqueroute déjà ancienne de ma foi religieuse, ni de la pauvreté des idées philosophiques par où j'avais tenté d'y suppléer. A défaut de règles certaines, une sorte de correction naturelle m'avait préservé des

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 août et du 1er septembre.

écarts graves. Un caractère plutôt timide, un tempérament sans exigence avaient favorisé cet équilibre. Quoique tendre aux tentations, j'avais été un célibataire assez rangé en somme, et un mari irréprochable. Même dans l'aventure où je me trouvais actuellement engagé, malgré les imprudences déjà commises, je ne m'étais pas encore avancé au point de ne pouvoir pas battre en retraite.

Maintenant je touchais à la limite extrême. Un pas de plus et je devenais un réfractaire, un irrégulier du monde et de la famille, je me déclassais. Terrible affaire pour un égoïste. J'hésitai. Ce n'était déjà plus l'honnête homme qui luttait en moi, c'était le civilisé. Toutes les forces de résistance accumulées par la tradition, par l'hérédité, se débattaient confusément, faisaient tête à la barbarie, au retour offensif de l'instinct. Avant de céder, avant d'agir, je voulus regarder jusqu'au fond de mon acte, l'examiner jusqu'aux dernières conséquences.

Je vous ai dit quels projets j'avais formés en choisissant mon nouveau domicile. L'image d'une Thérèse en délire, désertant le devoir pour se réfugier dans mes bras, m'avait entraîné. Et la tentation durait encore. Cependant il fallait prévoir les heures qui suivraient cette minute sublime. Avec un être de fierté et de droiture comme mon amie, je ne pouvais pas compter sur un de ces compromis qui mettent le respect humain d'accord avec le plaisir. Si Thérèse se donnait, elle se donnerait toute, et je devrais, à mon tour, me donner tout à elle. C'était l'enlèvement, l'expatriation, l'exil. Grosse histoire ! Ici la question morale se compliquait d'une question matérielle. Ce n'était pas tout de fuir, il fallait vivre. Je ne pouvais pas m'en aller comme un voleur, les mains garnies des dépouilles de ma femme et de mon fils. Et alors, quel gagne-pain chercher? quel métier prendre? Avec ma pauvre tête de songe-creux, avec mon incapacité chronique de vouloir et d'agir, c'était la misère à bref délai. J'en serais réduit à me faire nourrir par ma maîtresse, à vivre de ses leçons ! Belle perspective ! Ah ! oui, certes, il valait la peine d'y réfléchir.

Je me souviens encore du lieu et de l'heure de ma délibération. C'était le surlendemain de mon retour à Toulouse, après le premier repas pris dans mon nouveau logement. La tristesse des plats réchauffés qu'on m'avait apportés du restaurant, l'hostilité de la fumée qu'exhalait à rebours la cheminée récalcitrante, et plus persuasive encore, l'âme empreinte sur les étoffes, l'âme discordante et mélancolique des ménages illégitimes campés là avant moi, tout me conseillait le retour à Argelès, la reprise de ma vie familiale. Il était temps encore. Thérèse m'avait délié, Cyprienne

ne savait rien. J'étais libre. Mais plus éloquente que la paresse, la passion parlait à son tour ; l'orgueil de la vie, la luxure, me tiraient en avant, vers l'accomplissement intégral de mon rêve. L'image de Thérèse revenait, ardente et douloureuse, et dans ses yeux meurtris, sur ses lèvres crispées, m'apparaissaient les stigmates du supplice qu'elle endurait à cause de moi, des tortures de l'absence ! Sollicité en sens contraire par ces deux formes de mon égoïsme, la passion et la prudence, je ne savais à quoi me résoudre. Je sortis. Marcher soulage les indécis ; c'est comme un acte de volonté plus facile, en attendant l'autre.

Mon habitation touchait presque au sommet du coteau qui fait un premier socle à la Colonne. De là-haut, la vue s'amplifiait tout à coup, embrassait une étendue immense. Au delà de Toulouse, au delà des faubourgs et des banlieues, les campagnes s'étalaient en une ordonnance panoramique ; une rivière, un canal, un fleuve les sillonnaient ; les rubans blancs des routes, la ligne inflexible des railways, le linéament imperceptible des chemins, emmaillaient de leurs réseaux la monotonie verte des emblavures. Des îlots de maisons, des silhouettes de clochers désignaient les hameaux et les villages. Des départemens, des provinces tenaient dans le vague fourmillement de l'horizon. Et c'était tout un royaume étranger qu'appelait, dressée comme sur des fumées de songes, la barre tumultueuse des Pyrénées...

Je regardais ; et sans même y penser, l'écrasement de la comparaison ramenait à de plus justes limites mon être que la passion avait enflé et dilaté outre mesure. La large tranche d'humanité en spectacle devant mes yeux, et l'humanité morte, en recul, évoquée par les monumens de l'autrefois, tout ce grouillement d'existences rapetissait l'importance de ma destinée, épave après tant d'autres, emportée dans la course de ce flot sans rivages. L'exemple des violences pour toujours refroidies m'invitait, par la certitude de l'inévitable apaisement final, à modérer l'exaltation de mes sentimens actuels. L'à quoi bon de la souffrance et du bonheur et de tout se posait en face du nivellement universel, et la leçon devenait plus éloquente encore, administrée par les cyprès et les marbres du cimetière étagé près de moi sur la pente de la colline : ville du sommeil tassée et silencieuse, opposée à la cité vivante qui étalait au-dessous l'orgueil de ses clochers, la rumeur de ses carrefours.

C'était une après-midi de février presque tiède, avec des percées d'un soleil languissant dans un ciel laiteux, fumant de vapeurs et de brumes. Des souffles espacés de l'autan m'apportaient par bouffées les voix éparses de Toulouse : roulement des voitures, gron-

dement des chaussées lointaines. Un merle près de moi s'était mis à chanter; ce n'était pas encore sa chanson de printemps, le son de flûte ardent et velouté qui dit si bien l'ivresse de la saison amoureuse, mais un appel timide, un balbutiement d'une tendresse ingénue, jeté peureusement à la lisière d'un bosquet. Un air de danse sortait en même temps d'une guinguette voisine où festoyait une noce pauvre; des couples d'invités s'ébattaient au jardin dans les entr'actes du quadrille; on entendait le grincement d'une balançoire, le choc des palets de bronze dégringolant dans les trappes d'un jeu de tonneau. Puis ce fut autour de l'obélisque de brique la promenade à pas distraits, ignorans de l'histoire, de quelques fantassins désœuvrés. La claquette d'un marchand de plaisirs résonna un moment en appel et s'éloigna presque aussitôt comme effrayée de la solitude environnante; le violon de la noce grinça ensuite en mesure le long de la rue penchante et disparut avec le menu cortège à l'entrée du faubourg.

Et la vie humaine fit silence.

Le soir tombait. Les cloches parlèrent à leur tour. Par-dessus la houle des maisons naufragées dans l'obscur, les églises entrèrent en colloque. Pareils à des oiseaux nocturnes, les carillons prirent leur essor, planèrent un moment sur la ville. Bientôt leurs voix se mêlèrent; le gazouillement fêlé des cloches de couvent sonneuses de cantiques s'éparpilla en bruine, traversé par les lentes, les graves prières, que versaient à larges ondes les basiliques énormes agenouillées dans la paix crépusculaire : Saint-Étienne, Saint-Sernin. Et ces bouches l'une après l'autre se fermèrent. Les cloches se turent ayant annoncé le mystère. Et le mystère commença.

Très vite, les lointains s'effacèrent; les linéamens des choses s'anéantirent de proche en proche, se perdirent en de vagues fumées. La ville et la campagne, la colline et la plaine se fondirent en l'unité abstraite de l'espace. Seul un moment, dans cette déroute universelle de la vie, le cimetière garda sa figure. Plus rigides maintenant, plus expressifs, sur la lividité du ciel, les cyprès s'érigeaient, noire armée gardienne des blancs sépulcres. Un versant de la colline funèbre me regardait, penchait vers moi ses sillons de verdure et de pierre. C'était une enclave nouvellement ajoutée au grand enclos; les tombes neuves se pressaient, s'étouffaient, appuyées l'une à l'autre comme une foule attentive.

Et voilà que cette vision commençait à me troubler. Ma méditation finissait en angoisse. La solitude nocturne me serrait le cœur. Et tout mon effort de la journée vers la retraite et vers la sagesse se résolvait en un appel impérieux à la vie, en un recours

immédiat à l'amour. De cet abîme de la douleur humaine sur lequel je venais de me pencher, une seule douleur me revenait, et c'était la mienne ; de tous les souvenirs, de toutes les images évoquées, je n'avais plus dans la pensée, devant les yeux, que le souvenir, que l'image de Thérèse. Ce fut une subite, une inarrêtable déroute. Les objections fuyaient, les résistances s'effondraient sous l'assaut des regrets et des désirs. Qu'avais-je à calculer, à prévoir ? Thérèse était là, à quelques pas de moi, et je délibérais ! Oh ! la voir, la voir d'abord ! Après il serait temps de prendre un parti.

XXXVIII

Six heures sonnaient à une horloge lointaine. « Elle donne sa leçon chez les de Vore, pensai-je ; tout à l'heure elle rentrera par la rue de Metz. Elle en pleine lumière des étalages, moi dans l'ombre d'une porte cochère, je pourrai la voir sans qu'elle me voie. Allons ! »

J'étais déjà en route. Je connaissais assez les habitudes de Marc Échette pour être certain de ne pas le rencontrer, et il n'y avait guère de chances que le docteur Estenave pût me reconnaître la nuit à travers les glaces de sa voiture. J'étais à peu près rassuré de ce côté ; mais je m'inquiétais de ce que j'allais découvrir sur la figure de Thérèse. Tristesse, abattement ? Et qui sait si, déjà lasse, découragée de la lutte, résignée à me perdre, elle n'aurait pas retrouvé sa tranquillité d'esprit habituelle ?

Du poste que j'avais choisi au seuil d'un corridor, je ne tardai pas à la voir venir. Drapée dans un manteau d'hiver très ample, elle allait droit devant elle, sans une déviation de curiosité vers les étalages, sans un arrêt de songerie. Elle portait la tête un peu basse et, sa voilette très épaisse ne m'ayant pas laissé voir l'expression de son visage, je n'eus, pour interpréter son état d'âme, que le renseignement un peu sommaire de son attitude. Sa manche en passant me frôla, mais ce contact ne l'avertit de rien. Elle poursuivit son chemin, inattentive, absorbée en elle-même. Je la laissai prendre l'avance, et, quand je la jugeai assez loin, je me mis à la suivre. Arrivée au coin de la rue des Couteliers, elle ralentit le pas. L'obscurité où elle entrait, le calme du quartier l'invitaient sans doute à se détendre, à dépouiller le masque imposé jusque-là par le coudoiement de la foule. Je le pensai du moins. Le changement d'allures impliquait le changement de pensée. Elle allait maintenant d'une marche inégale, tantôt pressée et tantôt lente, telle que l'ordonnaient les

nuances fugitives de son rêve. Au tournant de la rue du Pont-de Tounis, elle hésita. Il lui en coûtait peut-être de rentrer, de revoir des visages, d'écouter des propos qui m'étaient devenus hostiles. A l'entrée du pont, nouvelle hésitation, nouvelle défaillance. Elle s'était penchée sur le parapet, comme attirée par l'énigme de l'eau tourbillonnante. A un mouvement plus brusque qu'elle fit, je crus que le vertige la prenait; je faillis m'élancer à son secours. Mais quelle qu'eût été son intention, la velléité fut courte. Elle se redressa presque aussitôt, et, comme si elle avait peur de céder à une tentation mauvaise, elle s'enfuit vers sa maison.

La porte se referma. J'étais seul de nouveau; mais cette fois avec le dégoût, avec l'horreur de la solitude. J'observai la maison de Thérèse. La façade du côté de la rivière était obscure. Un léger reflet dansait aux vitres de la véranda, venu par la porte, sans doute ouverte, de la salle à manger. Je m'éloignai; je marchai au hasard devant moi. Où allai-je? Tout à coup, sans savoir au juste par quel chemin j'y étais revenu, je me retrouvai planté devant la maison. Une demie sonna au clocher de la Dalbade; la demie après huit heures. C'était le signal de la réunion quotidienne; Marc Échette allait arriver. Blotti dans les décombres d'une bâtisse qu'on reconstruisait de l'autre côté du pont, je le vis, à la minute exacte, déboucher dans la rue de son pas régulier et ferme; je l'entendis sonner à la porte de ces dames. Bientôt de la lumière parut aux vitres de la véranda, des ombres remuèrent, noires sur la mousseline des rideaux. Je reconnus la silhouette de Thérèse; Marc était à côté d'elle; Thérèse s'assit et Marc resta debout; un livre à la main gauche, il lisait, et les gestes de la main droite dont il soulignait sa lecture, ses attitudes dont la raideur s'exagérait dans le jeu des ombres chinoises, me parurent ridicules.

Il s'assit, et Thérèse se leva à son tour, vint se mettre au piano. Le haut de son buste m'apparaissait en profil, nettement découpé par la lumière de la lampe. Et je ne fis plus attention qu'à elle. Ce fut, malgré la distance, malgré l'obstacle des murs et des volontés entre nous, comme la douceur d'un tête-à-tête. Aux premiers accords qui jaillirent du piano, projetés comme de tièdes rayons dans le froid de la nuit, mon cœur s'émut, des larmes s'échappèrent de mes yeux. C'était, joué pour moi certainement, voué à la commémoration de notre bonheur perdu, le *Souvenir* de Schumann. Je n'avais jamais entendu la série des morceaux qu'elle joua ensuite; c'étaient, autant que j'en pus juger, des pages de Chopin, et l'artiste les avait choisies parmi les plus désespérées, les plus angoissantes. Une surtout, la dernière,

un prélude, je crois, âpre, grinçant, monotone, avec des chocs répétés qui évoquaient des coups de marteau dans le bois d'un cercueil, le cahotement d'un char funèbre oscillant dans des ornières de pierre, avait l'air de célébrer les funérailles de notre amour. Une courte prière le terminait; une phrase d'apaisement suprême, de chute douce dans le néant.

Cette fin de tout fut aussi la fin du concert. Comme si elles obéissaient à l'ordre de la musique, les lumières s'éteignirent. Le pas de Marc, toujours égal, toujours résolu, résonna dans l'escalier, se perdit au lointain de la rue. Je quittai à mon tour ma cachette.

La tête perdue, le cœur malade, je traversai la ville à moitié sommeillante. Je longeai les façades lumineuses des casinos et des théâtres, phares du plaisir qui éclataient dans le désert des promenades, je frôlai dans le noir des carrefours les tristes appels de la débauche. Solitaire, je grimpai à mon logis de hasard, là-haut, entre les étoiles et les tombes.

XXXIX

Et ce fut une suite de journées pareilles : des matinées lentes de rêvasseries sous les couvertures, des après-midi d'attente, traînées comme un boulet au pied, usées tant bien que mal en des flâneries maussades, en des visites minutieuses et indifférentes à mon jardin, en d'interminables étapes sur les grand'routes, vers quelque auberge de village. Comme les voleurs ou les gens de mauvaise vie, j'épiais avidement la tombée de l'ombre, le retour du crépuscule. Je descendais alors vers l'embuscade. Thérèse allait venir. Sur les légers indices rapportés de ma rencontre de la veille, sur les menus changemens que j'avais cru saisir dans sa démarche, dans son attitude, j'avais pendant mes insomnies de la nuit, pendant mes demi-sommeils de la journée, construit des hypothèses.

J'avais hâte de les vérifier, de les soumettre à un nouveau contrôle. Quand je la verrais à bout de forces, prête à succomber, j'interviendrais, je lui tendrais la main. Mais l'heure tardait. Après quelques semaines d'enquête, il me sembla même, un certain soir, que ces symptômes d'abattement s'atténuaient au lieu de s'aggraver. Il y avait moins d'inharmonie dans ses mouvemens, moins de disgrâce ou de lassitude dans sa démarche. Je la suivis, et je m'étonnai de la voir s'arrêter un moment devant un étalage de modiste. Plus loin ce fut une autre surprise. Au lieu de rentrer au plus court par la rue, elle alla devant elle jusqu'au pont de

pierre, et tourna vers le quai. Un reste de crépuscule flottait au couchant sur les ramiers — les plantations de peupliers — qui bordent la Garonne.

Il faisait doux; un souffle presque tiède agitait la flamme des becs de gaz dont la clarté se prolongeait reflétée au fil de l'eau. Les ateliers de la manufacture de tabac se vidaient, jetaient sur le quai des troupes bavardantes de cigarières, et dans les saules, au bord du fleuve, une chouette chantait. Il y avait quelque chose de mystérieux en l'air, un frisson précurseur de la saison nouvelle. Et il me semblait que Thérèse, en arrêt devant l'horizon du fleuve, écoutait ces conseils chuchotés à voix basse, cette invitation à revivre, à se préparer à la fête de l'imminent avril.

Elle m'oubliait déjà peut-être. Et n'était-ce pas ce qui pouvait arriver de mieux dans l'intérêt de notre avenir à tous deux? N'était-ce pas ce que je souhaitais, la conclusion naturelle de l'expérience que j'avais tentée, de l'attente que je m'étais imposée? Oui, sans doute, c'était tout cela; mais c'était aussi le triomphe de Marc; et c'est à quoi ma jalousie ne pouvait pas se résoudre. Je consentais bien à rendre Thérèse à elle-même; la rendre à Marc, jamais!

Jugez de mon saisissement quand je le vis arriver par le quai et aborder mon amie. L'attendait-elle? J'eus un tel coup au cœur que je faillis me faire prendre. Ils étaient tout près de moi, mais si animés à leur colloque, qu'ils ne se doutèrent pas de ma présence. Leurs voix presque mêlées m'arrivaient ensemble; mon trouble seul m'empêcha de saisir le sens de leurs paroles. Ils remontaient le quai. Je les suivis. Une ou deux fois, je vis Marc se pencher vers Thérèse; leurs têtes se touchaient. Que lui disait-il? C'était comme un débat entre eux, Thérèse avait des hochemens de refus, Marc des gestes d'impatience. Au coin de la rue du Pont-de-Tounis, Thérèse tendit la main à Marc qui revint sur ses pas, me croisa sans me voir. Et moi, sans me donner le temps de réfléchir, je me jetai à la poursuite de Thérèse.

Qu'allais-je faire, qu'allais-je dire? Je n'en savais rien, mais il fallait que je lui parle.

— Vous? dit-elle en m'apercevant; et elle se reculait, tremblante.

— Oui, c'est moi, lui dis-je. Est-ce que je vous ferais peur maintenant?

Et elle :

— Malheureux! Pourquoi êtes-vous revenu? Que voulez-vous de moi? Thérèse est morte.

— Morte pour moi, lui répondis-je, mais pas pour Marc. Il

me semble que vous étiez assez vivante avec lui, tout à l'heure. Je vous dérange, n'est-ce pas?

— Taisez-vous! taisez-vous! me commanda Thérèse. Mon Dieu! est-ce vous qui me parlez ainsi?

Elle marchait en me répondant, elle essayait de fuir, d'échapper à mes mains tendues vers elle, à mes mains suppliantes qui cherchaient à l'arrêter. L'obscurité me cachait son visage; je ne la voyais pas, je l'entendais; et cette voix me bouleversait comme une voix d'outre-tombe.

— Thérèse, lui disais-je; Thérèse, pardonnez-moi; mais j'ai cru mourir en vous rencontrant avec Marc! Pardonnez-moi, je me suis trompé; ce n'est pas vrai, n'est-ce pas? Vous m'aimez encore! Oh! dites-le-moi, je vous en supplie, parlez si vous voulez que je vous quitte!

Elle ne me répondait pas. Elle s'obstinait à passer, à m'écarter de son chemin.

— Pardonnez-moi! insistai-je, j'ai manqué de parole; j'ai eu tort, je n'aurais pas dû revenir. Je n'ai pas pu m'en empêcher. Depuis quinze jours, je vous suis, je vous guette, je suis là dans la rue quand vous passez, le soir quand vous faites de la musique, je suis là encore. Pardonnez-moi! Ah! si vous saviez! Thérèse, ne me renvoyez pas, je ne vous demande rien. Un mot, que j'entende encore votre voix. Après, je m'en irai.

— Mais c'est odieux, ce que vous faites, me dit-elle; on peut nous voir; partez! Ne vous acharnez pas après moi, c'est inutile; tout est fini entre nous.

Des gens venaient vers nous. Je la quittai, je disparus dans la nuit.

XL

Je ne me montrai pas le lendemain, je me terrai prudemment dans mon gîte. Après ce premier coup porté à Thérèse, il fallait lui laisser le temps de se calmer, de s'habituer à l'idée de ma présence à Toulouse. J'avais d'ailleurs de quoi occuper ma solitude. L'image de mon amie ne me quittait plus. Celle de Marc l'accompagnait quelquefois; mais j'avais cessé de le craindre. Thérèse avait eu beau me malmener en paroles, elle m'aimait, j'en étais sûr; je l'avais sentie frémir à mon contact; elle était effrayée et fascinée. Le choc de cette rencontre imprévue l'avait mise à la limite des sentimens extrêmes. Elle était également prête à me détester et à se donner à moi.

Qu'allais-je faire? Ma délibération cette fois ne fut pas longue. A tout prix et quoi qu'il en pût arriver, je résolus de revoir Thérèse, de l'attirer chez moi. Mais ce n'était pas verbalement, dans la minute d'un tête-à-tête aussi troublé que celui de la veille que je pouvais la décider à y venir. L'écriture offrait plus de ressources. La résistance, qu'une première lettre aurait entamée, céderait peut-être à la seconde. Sur ce terrain d'ailleurs je me sentais plus à l'aise. J'écrivis. Vous comprenez dans quel sens, et avec quelles précautions. Je dois dire cependant que mes artifices, à mesure qu'ils se présentaient à mon esprit, y prenaient une ardeur de sincérité incontestable. Je vivais ma passion à mesure que je la composais.

« Dans quel état vous ai-je abordée hier soir, chère amie! disais-je à Thérèse. Vous avez dû me croire fou. Et je l'étais en effet. Je le suis encore. Je vous attends, je vous appelle, je me consume de regrets et de désirs. Ah! c'est trop souffrir vraiment. Votre absence me tue. Vous quitter! Comment avez-vous pu croire que je m'y résignerais jamais? J'ai essayé, je n'ai pas pu; je ne recommencerai pas. Vous pouvez me repousser, vous pouvez me chasser comme vous l'avez fait hier; vous ne pourrez pas empêcher mes yeux de chercher vos yeux, mes pas de s'attacher à vos pas. Quoi que vous fassiez, ma vie restera mêlée à votre vie. Je vous ai promis de ne plus vous tourmenter et je tiendrai parole. Mais ne me demandez pas davantage. Soyez bonne si je suis sage. Ayez pitié de moi, ne me laissez pas tout à fait seul, ne m'abandonnez pas aux mauvais conseils du désespoir. Si je dois renoncer à vous voir, à vous parler dans la rue, faites-moi l'aumône de m'écrire. Une ligne de vous suffira à me réconforter, à me faire supporter des privations qui me sont encore trop douloureuses. Quoi que vous en pensiez, même séparés, nous sommes solidaires l'un de l'autre. Vous avez intérêt à ce que je ne sois pas trop malheureux. Songez que j'ai tout quitté, que je n'ai plus de famille, plus d'amis, plus rien qui m'oblige à vivre. La mort me tente. Prêchez-moi, raisonnez-moi. Tout me sera bon venant de vous. Et quand je serai un peu plus fort, un peu plus calme, eh bien, alors, nous nous dirons un adieu définitif. »

Je terminais en donnant mon adresse à Thérèse et en lui promettant de ne pas me montrer. Il restait à lui faire tenir ma lettre. Je l'abordai le soir même au passage le plus obscur de la rue des Couteliers et sans un mot d'explication, profitant de son trouble, je glissai, presque de force, le papier dans sa main.

Il n'y avait plus qu'à attendre la réponse. Elle arriva le lendemain.

« Qu'espérez-vous, que prétendez-vous, mon pauvre ami? m'écrivait Thérèse. Sous prétexte de pitié, d'aide à nous porter l'un à l'autre, vous ne faites qu'envenimer notre mal à tous les deux. Et, au fond, c'est bien ce que vous cherchez, j'en ai peur. Vous m'avez crue consolée, vous m'avez crue guérie et vous en avez eu du dépit contre moi. Vous avez pris pour une souffrance infligée à votre amour, une blessure faite à votre amour-propre. Votre conquête vous échappait, pensiez-vous; coûte que coûte il fallait remettre la main sur elle. Et, sans remords du mal que vous m'aviez déjà fait, sans souci du mal que vous alliez me faire, vous êtes revenu, vous m'avez accostée au risque de me compromettre encore une fois, de me perdre tout à fait. Et vous dites que vous m'aimez, et vous exigez que je m'attendrisse sur votre malheur. Vous me tuez, et il faut que je vous donne la force de vivre! Ah! je commence à vous connaître, je commence à voir clair en vous. Je vous aime pourtant, — à quoi servirait de le nier? — mais je ne m'abuse plus sur votre compte; je vous aime malgré moi; je vous hais presque d'être obligée de vous aimer!

« Ne vous hâtez pas d'ailleurs de triompher de mon aveu. Je vous jure que je n'ai pas cessé de penser à vous, mais je vous jure aussi que vous n'obtiendrez rien de moi.

« O injuste, ô ingrat ami! Vous m'avez pris mon repos, mon bonheur; vous vous êtes emparé de moi au point que je ne puis plus être à personne, et vous gâtez le seul bien qui me reste, l'image que je m'étais faite de vous, le souvenir de l'ami tendre, désintéressé, fidèle, à qui je m'étais donnée. Mais, non; je suis injuste à mon tour. Un accès de folle jalousie vous a un moment égaré; parce que vous aviez cessé de croire en moi, vous avez cessé un moment d'être vous. C'est passé maintenant; vous reconnaissez quelle folie ce serait et quel crime de tenter de quelque façon que ce soit un rapprochement impossible. C'est aujourd'hui, mon ami, que je vous dis cet adieu que vous me demandez de retarder et qui, plus attendu, ne serait que plus cruel. Si vous m'aimez réellement, vous aurez pitié de moi; vous ne jouerez pas plus longtemps avec l'honneur, avec la vie d'une malheureuse. Tout est fini cette fois et bien fini, mon pauvre André. Vous n'aurez plus de moi, ni une ligne, ni une parole, pas même un regard. Je me mettrai plutôt entre les mains de Marc Échette, je quitterai Toulouse, si vous vous acharnez à me poursuivre. Je vous aime, André, et je vous dis un éternel adieu! »

Il n'y avait pas à s'y tromper. La violence de mon émotion pendant que je lisais cette lettre aurait suffi à m'en convaincre:

Thérèse avait pris son parti ; sa conscience plus droite, sa volonté plus ferme que la mienne, l'appui du docteur et de Marc, la présence de Julien et de sa mère, la mettaient hors de mes atteintes. C'était la fin. Je lus, je relus ces lignes ; je n'y trouvai pas trace d'une défaillance. La tendresse et la vertu y brillaient du même éclat, aussi évidentes, aussi désespérantes l'une que l'autre.

Un découragement me prit alors, une lassitude de tout et de moi-même, une agonie sans secousse où sombraient mes dernières énergies. Je ne voyais plus rien devant moi. Argelès, quand j'essayais d'y penser, m'apparaissait comme un pays très lointain, indéfiniment reculé dans le temps et dans l'espace. Cyprienne et Jacques étaient des personnes que j'avais connues, que j'avais aimées autrefois. Leurs visages même s'effaçaient comme les visages des morts sur des photographies anciennes. Seule dans l'effondrement de tout le reste, l'image de Thérèse survivait, planait, meurtrière idole, sur les ruines qu'elle avait faites. Mais, loin de m'apporter quelque soulagement, sa contemplation ne servait, en irritant mon désir, qu'à exaspérer mon supplice. J'aimais, j'étais aimé et je devais renoncer au bonheur! Était-ce possible?

Cependant, de cette impossibilité même, une solution se dégageait peu à peu ; écartée elle revenait, elle s'insinuait, bienfaisante et redoutable ; elle s'imposait enfin : la mort. Mourir arrangeait tout, facilitait tout. C'était la fin du désir et du regret ; c'était peut-être la continuation plus libre du rêve, l'apothéose de l'inachevé dans l'éternel. Plus j'y réfléchissais et plus impérieux se fixait dans mon esprit le dénouement libérateur. Mais au seuil du renoncement définitif, l'amour, prêt à se sacrifier, demandait, exigeait encore. Je voulais revoir Thérèse, m'en aller dans les délices d'un dernier regard ; confondre dans un geste suprême mes adieux à la beauté et à la vie. J'écrivis à mon amie et lui remis le soir même ma supplique de la même façon violente et muette qui m'avait réussi déjà.

« Oui, vous avez raison, lui disais-je. Il faut nous quitter et pour toujours. Je ne veux pas être la honte et le malheur de votre vie. Vous m'aimez! que puis-je demander de plus? Pour ce don, pour cet aveu, je n'aurai jamais assez de reconnaissance. Mais puisque je suis monté par vous et avec vous jusqu'au sommet du bonheur, vous ne m'en voudrez pas si je refuse d'en descendre. Vivre avec vous, hélas! je ne le peux pas ; vivre sans vous, je ne le peux pas davantage. Pardonnez-moi de vous donner encore un chagrin ; celui-là au moins sera le dernier. Ne me plaignez pas,

si je m'en vais plus loin que vous ne me l'aviez ordonné. Revenir chez moi? mais je n'ai plus de chez moi! Me dévouer aux miens? mais je n'ai plus que vous au monde. Adieu, Thérèse! Soyez sans remords comme vous êtes sans reproche. Je mourrai heureux, puisque je mourrai avec la certitude que je suis aimé. Et, qui sait s'il en serait toujours ainsi? Ne vous inquiétez de rien; je brûlerai votre photographie et vos lettres et j'arrangerai mon grand départ de manière à n'en laisser pas soupçonner le motif. Adieu, Thérèse! Si pourtant, — je n'ose pas vous le demander! — mais enfin, si vous vouliez me faire une dernière visite, je vous attendrai demain jusqu'à six heures. Après, nous serons si longtemps sans nous revoir! »

XLI

Etais-je sérieusement résolu à me tuer? Le seul fait de me poser cette question quatre ans après implique bien un peu la réponse. Et cependant je suis sûr d'avoir été sincère, au moins pendant quelques heures. Mon imagination m'avait montré la vie sous des couleurs telles que je m'évadais vers la mort comme vers la délivrance. En me séparant pour toujours de Thérèse, mon projet de suicide avait encore cet avantage de me rapprocher peut-être d'elle pour une minute puisqu'il fournissait le prétexte à un dernier rendez-vous. Dès lors les images funèbres s'écartaient, s'attendrissaient tout au moins. L'amour et la mort se jouaient autour de moi, s'enlaçaient en de nobles attitudes. Après être venue chez moi, après m'avoir accompagné au seuil du mystère, comment Thérèse pourrait-elle se refuser à la violence de ma passion? Les transports du désespoir finiraient d'eux-mêmes en transports de bonheur; les bras noués pour l'adieu s'étreindraient pour la caresse.

Grâce à cette perspective, je pouvais, affranchi de la peur, de cette peur brutale qui vide le cœur et paralyse la pensée, me livrer sans trop d'angoisse à mes préparatifs de mort. Les heures passaient, les dernières, et il me semblait, à mesure que se rapprochait l'échéance, que mon humanité s'allégeait, qu'elle flottait déjà au bord de l'inconnu.

Mes impressions étaient d'une acuité singulière. Des souvenirs me traversaient, lucides et brefs à la façon de ces paysages qui jaillissent brusquement dans la flambée d'un éclair. C'était une couleur de ciel, une odeur de saison : des lambeaux de vie incohé-

rens et intenses. Et à chacun des morceaux de ce moi disparu, j'envoyais le salut de celui qui les résumait, de l'unité passagère qui allait disparaître, s'évanouir volontairement à son tour.

Les heures passaient ; la dorure triomphale du couchant s'était éteinte aux carreaux de la chambre que gagnait insensiblement le doute du crépuscule. L'ombre secourable enveloppait d'un voile la réalité méchante du flacon préparé pour l'acte suprême, un flacon de laudanum à étiquette rouge, couleur de nuit et couleur de sang. Accessoire de théâtre pour une scène à jouer ou véritable engin de mort, qui sait ? La minute finale ne s'offrait encore à moi que par échappées et, aussitôt entrevue, précisée à peine, je détournais la tête, décidé à ne pas la regarder en face. J'eus même une hésitation à allumer la lampe ; il me semblait que la lumière allait se faire en moi du même coup, illuminant ce que je ne voulais pas voir, dessinant dans leur relief les attitudes du meurtre, de l'agonie. Mais Thérèse allait venir sans doute, et j'étais avide de sa figure à peine entrevue et si mal, depuis un mois, dans nos brèves rencontres. Pour lui faciliter l'accès de la maison, pour assurer le secret de sa visite, j'entr'ouvris la porte du jardin, je fermai les volets.

Et ce furent, oh ! combien longues, combien fiévreuses, les dernières minutes de l'attente. J'avais des intervalles de prostration où je m'étendais sur le divan, la figure écrasée aux coussins, et des élans d'impatience qui me jetaient au jardin, au seuil de la porte. Là, penché vers la descente de la rue, je scrutais longuement l'obscurité. Des roulemens de fiacre montaient, approchaient quelquefois, puis décroissaient dans un vague lointain, ou bien c'était la rentrée à pas lens, essoufflés, d'un voisin, d'une voisine, qui refermaient leur porte. Je rentrais alors, moi aussi, je consultais ma montre. Cinq heures et demie ; six heures moins un quart. Six heures ! « C'est fini ! elle ne viendra pas », me disais-je. J'écoutais de nouveau malgré moi. Mes nerfs trop tendus grossissaient, dénaturaient les bruits ; le craquement d'un meuble à côté de moi, le coup de lime d'un insecte dans le bois de la table, c'était la porte de la rue qui s'ouvrait, c'était quelqu'un qui marchait dans le jardin.

— André ? André ?

C'était Thérèse, cette fois. Je me jetai à sa rencontre. Elle me repoussa doucement, mais pour chercher aussitôt de la main l'appui du mur, le secours de la table.

— Thérèse ? m'écriai-je en m'agenouillant devant elle. — Elle se recula, inquiète, regarda autour d'elle. Un manteau l'empaquetait, l'épais grillage d'une voilette masquait son visage. Ses

yeux seuls parlaient au travers. Muette et raidie, elle observait furtivement, inspectait le mobilier, jusqu'à ce qu'elle eût aperçu la fiole de laudanum sur la cheminée. Elle s'en empara vivement, la brisa sur la pierre de l'âtre. Et aussitôt ses forces l'abandonnèrent; elle se laissa tomber dans un fauteuil. Ses mains tremblaient; des sanglots étouffés soulevaient sa poitrine. Ils éclatèrent enfin. Je ne savais que faire pour la calmer. Elle me fit signe de ne pas intervenir.

Et quand la crise fut un peu apaisée :

— Promettez-moi que c'est fini, me dit-elle; jurez-moi de ne pas recommencer! Ne me faites plus peur! Savez-vous que j'ai failli en mourir? Oui, j'étais si malade ce matin, que j'ai craint de n'avoir pas la force d'arriver jusqu'ici. Je m'y suis traînée. Tout à l'heure en passant sur le pont du chemin de fer, il m'a semblé que quelqu'un me suivait. J'ai couru, je me suis perdue dans ces rues noires. Je ne pouvais pas achever de monter chez vous. J'avais des éblouissemens, des vertiges; j'en ai encore. Jurez! ordonna-t-elle de nouveau, ou je vous quitte à l'instant.

— Je ferai ce que vous voudrez, lui dis-je. Mais pourquoi m'imposer ce supplice de vivre sans vous?

— Je souffrirai bien, moi! Pourquoi serais-je seule à souffrir?

— Oh! vous? Votre orgueil vous viendra en aide. Si j'étais sûr de n'être pas plus malheureux que vous!

— Vous enviez ma tranquillité, n'est-ce pas? Je suis trop raisonnable! Et c'est vous qui me le reprochez! Raisonnable! Et je suis seule ici, chez vous. Et je suis perdue si quelqu'un m'a vue entrer, si quelqu'un me voit sortir. Quelqu'un? Marc peut-être; il sait que vous êtes à Toulouse; il nous surveille, il est là, qui me guette. Perdue! C'est vrai que je l'étais déjà avant de venir. Et ce qui reste de mon honneur ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. Si vous saviez les affronts que j'ai endurés depuis quinze jours, les portes qu'on m'a refusées. Tout le monde pleure à la maison; c'est la ruine. Mais que vous importe à vous? Ah! mauvais, mauvais ami! Vous ne voyez donc rien? Vous ne voyez pas que je n'en peux plus! Tenez, tâtez mes mains. N'est-ce pas que j'ai la peau fraîche et le pouls tranquille?

Ma réponse fut d'abord de serrer la main, la main brûlante et sèche qu'elle avait mise dans la mienne.

— Thérèse, lui dis-je, ma chère Thérèse. Ah! si vous le vouliez, comme nous serions forts, comme nous serions heureux encore.

Mon geste qui l'obligeait presque à se pencher vers moi, achevait de lui signifier ma pensée. Elle était debout, et moi devant

elle, sur le divan où je l'invitais à s'asseoir à mon côté. Sans me répondre, elle dégagea sa main. Plus pressant alors, j'entourai sa taille qui se raidissait, se dérobait à mon étreinte. Tout à coup, je la sentis fléchir; ses yeux se fermèrent, et, comme une masse, elle s'abattit dans mes bras. Elle était évanouie. Je l'allongeai sur le divan, je désépinglai son chapeau, je dégrafai le col de sa robe, je baignai ses tempes d'eau froide, je frappai dans le creux de ses mains. C'était tout ce que j'avais vu faire, tout ce je savais faire en pareil cas. Et ce n'était pas assez sans doute, puisque la malade ne se réveillait pas. Inerte, la figure blanche, les bras morts, elle était là étendue, voilée à demi de ses cheveux, dans l'attitude du dernier sommeil.

Ah! il n'était plus question d'amour, maintenant, je vous le jure; c'était la peur qui me tenait, l'angoisse d'un malheur possible, d'un malheur tel que je n'osais pas y penser. Imprudent, j'avais joué avec la mort, et la mort appelée était venue. Que faire, cependant? Ma tête se perdait. Agenouillé devant Thérèse, je répétais machinalement mes gestes de secours sans effet. Respirait-elle au moins? Oui; le pouls battait, la poitrine se soulevait à de longs intervalles. C'était la vie. Je me désangoissai alors, le sang-froid me revint. Je regardai Thérèse plus attentivement que je ne l'avais fait jusque-là.

Pauvre Thérèse! c'est vrai qu'elle était bien changée. La malade que j'avais là sous les yeux n'avait presque plus rien de l'image avec laquelle je vivais depuis un mois. Le malheur qui embellit en les humanisant certains visages d'un éclat trop vif, — effigies d'héroïnes ou de déesses, — le malheur avait gâté les harmonies discrètes, le charme délicat, de cette figure toute en nuances. Le galbe, l'enveloppe, l'expression, tout était altéré. Les roses et les lis étaient fauchés; la cernure des yeux, le pli amer de la bouche, l'ombre grise, comme un peu de nuit déjà, amassée au creux des joues amaigries, tout dénonçait la détresse profonde d'un être dévoré par une passion sans espoir.

Je la regardais, et cette constatation qui aurait dû, en me montrant la profondeur de sa blessure, exalter mon adoration pour elle, la déconcertait au lieu de l'accroître. J'étais ému, bouleversé, mais d'une émotion qui m'était tout à fait nouvelle. Le choc qui ébranlait ma sensibilité, la modifiait en même temps. L'amour descendait de la tête au cœur. Du désir éteint, la pitié jaillissait, la tendresse. Et non pas seulement la tendresse égoïste, limitée, de l'aimée à l'amant. C'était quelque chose de mieux, quelque chose de plus haut, de plus large : l'humanité. Pour la première fois peut-être, depuis le commencement de ma liaison avec Thérèse,

elle m'apparaissait détachée de moi, distincte, dans l'unité de son être, dans l'intégrité de sa destinée à elle, dans la réalité de sa douleur. Le prisme, la belle prison d'amour où mon imagination l'avait enfermée, se brisait enfin. Elle n'était plus l'idole, l'image de rêve, la chose monstrueuse et illusoire, peu à peu substituée à sa chair et à son sang; elle était Thérèse, une créature pareille aux autres, plus malheureuse que les autres, et c'était moi qui avais fait son malheur.

Ainsi le mystère sacré de la vie s'ouvrait subitement devant moi; j'entendais monter, du fond de l'abîme où se débattent les existences humaines, son cri à elle, le cri de cette détresse dont j'étais responsable. Pauvre Thérèse! Ah! s'il en était temps encore! Le remords me poignait; un mouvement de dégoût me soulevait contre moi, contre le piège où j'avais attiré mon amie, contre la demi-violence que je lui avais faite. Ah! qu'il était loin, le désir! Je maudissais ma faute, j'implorais ma victime. J'avais hâte qu'elle se réveillât pour me repentir, pour m'humilier devant elle.

Je l'épiais. Sa main frémit enfin, le rideau des paupières remonta, le regard apparut. Elle revenait. Elle se souleva, regarda autour d'elle, étonnée. Cette chambre, ce divan... où était-elle? Elle se souvint et, tout de suite, elle se mit sur pied, pressée de partir. Mais ses forces la trahirent. Elle serait tombée si je ne l'avais pas soutenue. Des frissons la secouaient, ses mains s'étaient glacées. Je la portai devant le feu, je posai une couverture sur ses épaules. La chaleur la remit :

— Je vais mieux, me dit-elle. — Mais son regard s'arrêta sur la pendule. — Six heures et demie!... Mon Dieu! je suis en retard. Vite, aidez-moi. — Elle agrafait le col de sa robe, rattachait ses cheveux, piquait des épingles dans sa coiffure. La fièvre, maintenant, la soutenait, activait ses gestes, multipliait ses paroles : — Que je puisse rentrer seulement! disait-elle. C'est tout ce que je demande. Après, tant pis! Je n'ai pas peur de la maladie, ni du reste. Quoi qu'il arrive, je ne souffrirai jamais autant que j'ai souffert! — Elle avait fini d'ajuster sa voilette. Elle me tendit la main : — Adieu! me dit-elle. Vous savez ce que vous m'avez promis. Puisque j'ai fait cette folie de venir chez vous, que cette folie au moins serve à quelque chose. Adieu pour toujours!

Je n'essayai pas de la retenir, je ne protestai pas contre l'éternité de son adieu. Je laissais agir la fatalité, il me semblait qu'elle savait mieux que moi ce qu'il y avait à faire.

— N'appelez pas folie un acte de dévouement qui nous a

sauves tous les deux, répliquai-je cependant. Pardonnez-moi. Vous êtes un ange et moi un misérable. Ah! j'avais bien un peu raison de vouloir me tuer; je me rendais justice. Mais rassurez-vous, tout cela est fini. Vous pouvez être heureuse encore, vous guérirez et vous m'oublierez. Si vous vous souveniez de moi plus tard, ce serait peut-être pour me haïr!

Nous étions au jardin, elle chancela encore avant d'arriver à la grille. Je me portai à son aide.

— Rentrez, lui dis-je; je vais chercher une voiture, ou bien appuyez-vous sur moi, je vous accompagnerai jusqu'au bas de la descente. — Elle ne voulait pas, j'insistai :

— Je vous ai fait assez de mal avec mon amour; laissez-moi maintenant m'occuper de vous comme un frère.

— Ni frère, ni amoureux, répliqua Thérèse. C'est le châtiment de notre faute, qu'elle nous rende désormais étrangers l'un à l'autre.

— Pourquoi parler de faute? Vous savez bien que vous n'avez rien fait de mal... lui dis-je.

— C'est mal de donner son cœur à qui n'a pas le droit de le prendre, répondit-elle. Adieu, André. Laissez-moi. Il faut bien que je m'habitue à m'en aller seule dans la vie...

Je ne sais ce que j'allais répondre. Ce fut Marc qui répondit à ma place. Il sortit rapidement de l'ombre d'un massif et s'avança vers Thérèse.

— Tant que je vivrai, vous ne serez jamais seule, mademoiselle Romée, dit-il simplement. — Et comme elle hésitait, étonnée de le voir là : — Pardonnez-moi d'être venu vous chercher jusqu'ici, ajouta-t-il; je n'ai pas douté de vous, croyez-le bien; j'ai pensé seulement que vous pouviez avoir besoin de moi...

— En venant chez moi, réclamai-je, Mlle Romée savait qu'elle n'avait rien à craindre.

Marc ne se donna pas la peine de me répondre. Thérèse avait pris son bras. J'entendis la porte de la grille se refermer sur eux. Dans la traînée d'un bec de gaz, sous la bruine qui tombait, je les vis disparaître lentement.

Je sortis, je descendis après eux vers la ville. La mortification que m'avait infligée Marc, sa prise de possession de la malade, n'allégeaient pas la responsabilité que j'avais encourue. Thérèse avait l'air d'être gravement atteinte; tant que je ne la saurais pas en voie de guérison, ma vie à moi demeurait en suspens. J'allai droit à la rue du Pont-de-Tounis. Du même coin d'ombre où je m'étais blotti pendant quelques soirs, témoin indiscret des concerts de Thérèse, — mais qu'étaient mes fièvres d'alors, mes

transports de jalousie auprès de mes angoisses de maintenant, — j'épiais l'appartement des Romée, les allées et venues autour du drame commencé chez moi, et dont je voulais à tout prix connaître la suite. Je fus assez longtemps sans rien découvrir. Les fenêtres du côté de la rue et du pont étaient fermées, la véranda était obscure. Tout le monde était réuni dans la chambre de Thérèse qui donnait à l'opposé, sur le jardin. Sans doute, Marc, après avoir ramené la malade, n'avait pas voulu la laisser seule avec sa mère; la femme de ménage était restée aussi, puisque je ne l'avais pas vue partir. Il était tard déjà quand le docteur Estenave, appelé probablement dès la première heure, sonna à la porte de ces dames. Sa visite fut longue; elle me parut interminable. Que se passait-il là-haut? Il descendit enfin, et je me jetai à sa rencontre.

Il eut un haut-le-corps en m'apercevant.

— Encore vous? dit-il.

— Oui, moi. Comment va Thérèse?

— Mlle Romée va mieux, me répondit-il. Vous ne l'avez pas tuée tout à fait. Elle a passé un mauvais quart d'heure; j'ai craint un moment une complication du côté des méninges; ça n'a été qu'une alerte. La fatigue est extrême, mais l'équilibre revient; les phénomènes nerveux disparaissent l'un après l'autre. Nous achèverons de la calmer, à moins d'une nouvelle imprudence de sa part ou d'une seconde tentative d'assassinat.

— Vous pouvez m'injurier à votre aise, lui dis-je. Thérèse est sauvée, c'est tout ce que je voulais savoir.

Je m'éloignais; le docteur m'empoigna le bras, rudement :

— Minute, monsieur Lavernose, me dit-il. J'ai encore un mot à vous dire. Je vous défends, entendez-vous? je vous défends de vous occuper en bien ou en mal de Mlle Romée. Je vous en avais prié l'autre jour et vous aviez consenti à rentrer à Argelès. Vous m'avez joué indignement. Cette fois, je ne vous demande rien; j'exige. Mlle Romée est ma cliente, Cyprienne est ma cousine. J'ai le droit de les protéger toutes les deux contre vous. Ce n'est pas une menace en l'air que je vous fais, songez-y. Je vous ai traité une première fois comme un gamin, comme un inconscient, si vous aimez mieux. Si vous récidivez, je vous traiterai comme un malfaiteur...

— Peut-être me jugeriez-vous moins sévèrement si vous vous souveniez d'avoir été amoureux, me contentai-je de répondre. Au surplus votre opinion m'importe peu, et encore moins votre menace. Vous n'avez rien à m'interdire, et je n'ai rien à vous promettre. Je tiendrai les engagemens que j'ai pris avec Mlle Romée.

C'est à elle que je remets le soin de me disculper auprès de vous.

Je quittai le docteur là-dessus. Thérèse était hors de danger; je respirais. Elle d'abord. Demain il serait temps de penser à moi, d'aviser à mon salut.

XLII

Si vous me demandiez ce que je devins le lendemain et les jours après, comment j'employai les heures qui suivirent ma séparation définitive avec Thérèse, je serais bien obligé pour être véridique, de vous répondre que je les employai à dormir : un sommeil de quinze jours, une somnolence plutôt, une hébétude complète. Mes ressorts étaient brisés, ma force nerveuse dépensée jusqu'au dernier effluve. Toutes les sources de ma vie semblaient s'être taries à la fois. Je n'avais pas plus de courage à vouloir que de goût à imaginer. Ni action, ni rêve; c'était une vague torpeur où je m'enfonçais, où je m'allongeais délicieusement comme le vagabond dans la paille tiède de l'étable.

Je ne sortais plus ; je marchais à peine; juste les mouvemens indispensables pour aller du lit au fauteuil, du fauteuil à la table : des mouvemens de somnambule, des gestes mécaniques d'où la pensée était absente. Si j'essayais de prendre un livre, il me tombait des mains à la première ligne; de songer, mes idées refusaient de s'enchaîner, flottaient dans un demi-rêve et, si je tentais de les poursuivre, s'immobilisaient, se figeaient dans un inéluctable sommeil. Je n'avais plus conscience du jour ni de l'heure. La saison y aidait, cette saison entre l'hiver et le printemps, sommeillante, elle aussi, engourdie sous les voiles de la brume, comme la chrysalide dans le nuage du cocon qui va s'ouvrir. La montée tardive du matin et la chute lente du crépuscule se rejoignaient presque pour moi, se confondaient dans la grisaille de mon inconscience.

Mon amour aussi participait à ce non-être. La pensée de Thérèse, toujours présente autrefois, ne m'arrivait plus que par secousses. J'avais presque le même effort à faire pour la retenir que j'en avais eu pour m'en délivrer.

L'Image, cette reine despotique de ma vie, avait perdu, avec sa netteté ancienne, une partie de son pouvoir. L'Image changeait. Sous la figure idéale que ma fantaisie avait créée pour l'amour, une figure de maladie et de douleur transparaissait, appelait uniquement la pitié. Et c'était obscurément en moi, le conflit entre les deux images. Mais, plus récente, plus réelle, l'image

de pitié prenait de jour en jour plus de relief, plus de triste et attendrissant prestige, tandis que l'ancienne image avec sa grâce légère et sa parure de sourires, s'atténuait en fine poussière de pastel, s'évanouissait aux lointains de ma mémoire.

Je m'apercevais à peine de ce travail de substitution qui se faisait sans moi pour ainsi dire, puisque mon anémie d'esprit et de cœur me livrait pour le moment, sans initiative et sans défense, au jeu des forces élémentaires. Je ne me rendis compte du changement que le jour où je reçus la visite du docteur Estenave. Deux semaines s'étaient écoulées depuis notre dernière rencontre, quand il vint frapper à ma porte. Il avait eu le temps de s'humaniser dans l'intervalle; une plus juste appréciation des choses l'avait incliné à l'indulgence. D'ailleurs je m'étais tenu tranquille pendant ces quinze jours, et quel qu'en pût être le mobile, il fallait bien me tenir compte de ma sagesse. Sans s'humilier à des excuses, le docteur me témoigna cependant quelque regret de sa vivacité de l'autre soir.

— J'avais eu peur pour Thérèse, et comme elle était trop souffrante pour que je pusse m'en prendre à elle, c'est vous qui avez attrapé le paquet, me dit-il. J'ai su depuis comment les choses s'étaient passées, et je vous condamne toujours, mais je vous comprends mieux. Vous avez été fou plus encore que criminel, n'est-il pas vrai? Tout cela est loin, d'ailleurs. Je suppose que vous n'êtes plus d'humeur à perpétrer aucune espèce d'attentat. Deux semaines de réflexion ont dû vous châtier suffisamment. C'est pourquoi je viens, en messager de paix, vous annoncer la fin de votre épreuve. Mlle Romée est guérie, et de toute façon; comprenez-vous? Le mal a disparu et la cause du mal également. La chère enfant voudrait vous voir guéri comme elle : « Qu'il me pardonne et qu'il m'oublie, m'a-t-elle dit, c'est mon souhait le plus ardent. » Et ce souhait est son testament de jeune fille. Mlle Romée se marie; vous devinez avec qui. Marc Échette ne fait que presser, selon le désir de Mme Romée et de sa fille, la conclusion d'un projet arrêté depuis longtemps dans l'esprit de tous. Vous connaissez Marc. Peut-être êtes-vous en mauvaise posture pour le juger équitablement aujourd'hui. Plus tard vous rendrez hommage à la noblesse de son caractère. Ce petit garçon est décidément un héros... Et voilà tout ce que j'avais à vous communiquer, termina le docteur. Je ne vous demande pas de me donner vos commissions en retour. Il vaut mieux, n'est-ce pas? rompre une fois pour toutes.

— En effet, répondis-je; et je n'ai qu'à vous remercier de vous être chargé de pratiquer la rupture. Mais si je ne dois plus corres-

pondre avec Mlle Thérèse, rien ne s'oppose à ce que vous transmettiez mes félicitations à M. Échette. Je suis vraiment enchanté d'avoir travaillé, — sans m'en douter il est vrai, et cela diminue un peu mon mérite, — à avancer de quelques mois la date de son bonheur.

— Si vous avez rendu service à Marc, avouez qu'il vous tire d'un bien mauvais pas, répondit le docteur. Au surplus, je livre la chose à vos réflexions. Vous en jugerez mieux quand vous serez à Argelès... Car vous allez bientôt rentrer, j'espère. L'air de Toulouse ne vous vaut rien, mon pauvre ami, et si vous aviez un peu de courage... Vous avez assez rêvé, assez flâné, que diable! Quelle vie! Au lit à une heure de l'après-midi, comme les joueurs et les filles. Savez-vous à quelle heure je me suis levé ce matin? A six heures; et depuis je trotte. Allons, paresseux, au travail! Allez planter vos choux et surveiller l'éducation de Jacques... Et comme je secouais la tête en signe de vague protestation : — Vous avez beau vous révolter, faire la mauvaise tête, vous y viendrez! conclut le docteur. Je ne désespère pas de vous voir finir dans la peau d'un brave homme!

Le docteur était parti et, resté seul, je me tâtais, je m'analysais, étonné du calme avec lequel j'avais écouté, accepté ces notifications étranges. Eh quoi? Thérèse se mariait, elle se mariait avec Marc, et j'étais là tranquille, sans un mouvement de colère dans le cœur! Le malheur que ma jalousie avait tant redouté me frappait et je ne trouvais pas trace de la blessure. Le coup de poignard s'était changé en coup d'épingle. Je n'en revenais pas. Cet amour dont je vivais depuis bientôt un an, cet amour dont j'avais failli mourir il n'y avait pas quinze jours, cet amour n'existait donc plus! Je me refusais à l'admettre. Non, ce que je prenais pour de l'indifférence n'était que de la prostration physique. Les émotions trop violentes pour mon endurance de ces derniers temps m'avaient laissé sans énergie, même pour souffrir. Mais cette léthargie de mon cœur ne pouvait pas se prolonger. Je n'en étais pas quitte avec la passion. Mes forces revenues me rendraient sans doute le sentiment de mon malheur. J'attendis. Mes forces en effet se rétablirent peu à peu; je recommençai à penser, à rêver. Mais je ne pensais plus, je ne rêvais plus à Thérèse. L'amour invoqué se refusait à mon appel.

Je n'acceptai pourtant pas immédiatement cette faillite, L'amour se dérobait, je courus après lui.

Je recueillis les restes de mon ardeur; j'allai chercher sous la cendre encore tiède, les braises du foyer éteint, j'essayai de les ranimer de mon haleine. Ce que j'avais fait une première fois

pour fixer l'image de Thérèse, je le tentai de nouveau; je mis en œuvre toutes les ressources de mon esprit pour sensibiliser l'image morte. Peut-être la retrouverais-je, là où je l'avais laissée, le long des rues où nous étions passés ensemble. Selon la méthode que j'avais pratiquée à Argelès pour nos courses de montagne, je résolus de suivre pas à pas, dans Toulouse, les itinéraires encore récens de ma passion. Un jour sous les platanes, au bord du canal, je cherchais dans l'eau paisible la trace du reflet adoré qui s'y était posé un moment avec le mien; le lendemain, au jardin du couvent, je recensais les empreintes de ses pas dans les allées molles, sous la litière des feuilles que soulevait déjà la poussée des premières violettes. Pèlerin scrupuleux, je m'enquis de l'écho de ses paroles aux bancs des promenades sur lesquels nous nous étions assis côte à côte; dans le square suspendu comme un nid de verdure au bord de la Garonne, je demandai à la musique de l'autan dans les rameaux du cèdre de me suggérer la musique de sa voix. Mais c'était, à chaque tentative, la même impossibilité de ressaisir dans sa forme, dans son expression des anciens jours, l'image de l'aimée; c'était la même obsession de l'image nouvelle, de l'image douloureuse et triste d'une Thérèse malade, évanouie dans mes bras. J'avais beau m'évertuer, m'entêter à une résurrection de plus en plus laborieuse, mes artifices rataient, mon imagination travaillait dans le vide. L'amour était mort.

Vous entendez bien, n'est-ce pas? que je vous raconte tout cela en gros, sans les transitions insensibles dont après quatre années écoulées il me serait impossible de retrouver le minutieux enchaînement. Le changement que je vous explique en quelques mots s'opéra lentement pendant des semaines, avant que j'en eusse acquis la notion exacte. Une circonstance inattendue m'aida à faire cette précision. Rue d'Alsace, en plein jour, sans préméditation aucune de ma part — j'aurais plutôt cherché à l'éviter — je rencontrai Thérèse. Elle arrivait par une rue adjacente qui coupait mon chemin à angle droit, et si vite, qu'elle n'eut pas le temps de fuir le choc. Il fut affreux pour elle. Rouge de honte, les paupières battantes, elle passa devant moi, raidie en une volonté de ne pas me voir. Mais cet effort d'une seconde l'avait anéantie; quelques pas plus loin, je la vis chanceler, entrer à la hâte dans un magasin où sa frayeur cherchait un refuge. Cette confrontation me laissa une tristesse que la réflexion fit plus amère encore. Voilà donc où nous avait conduits, Thérèse et moi, ce grand essor, cette exaltation folle de nos cœurs! à nous rendre l'un pour l'autre un objet d'effroi. Oh! cette figure d'une Thérèse épeurée, fuyant

devant moi! J'en gardai longtemps comme une impression de dégoût pour moi-même, une horreur pour mes expériences de résurrection sentimentale. Il me semblait que j'étais coupable d'une profanation, de l'exhumation brutale d'une morte. Et c'était cette fois, signifiée par le remords, la fin de mes illusoires tentatives.

Je touchai alors au plus bas de ma détresse. Tout me manquait. La passion, en s'en allant, me laissait le cœur à sec, l'imagination fourbue, sans ressource aucune de camaraderie ou d'amitié, sans même cet enveloppement secourable des habitudes qui est autour de nos malheurs, comme la pitié des choses. Ma vie était sans but, mon esprit sans aliment. Rien ne m'intéressait du dehors, et chaque fois que ma pensée m'y ramenait, je me détournais de moi-même, comme du plus misérable, du plus insipide spectacle. Je m'abandonnais. Le hasard était le maître de mes heures. Il voulait pour moi, il agissait à ma place. La poussée d'un grain de sable sous mon pied décidait de la direction de mes pas, déterminait le cours de mes errances. Ici ou là m'étaient pareils. Je me surprenais quelquefois absorbé en des contemplations stupides, occupé à de ces riens qui passionnent les tout petits ou les très vieux. Je passais des après-midi allongé dans l'herbe de mon jardin, mon attention en affût sur les manèges d'une bestiole, et l'intérêt de mon réveil, chaque matin, était d'examiner le dépliement des pétales d'une grappe de glycine suspendue au mur de la maison. Quand ces menus drames ne me retenaient pas à la surface de la vie, je perdais la notion de l'être, je me laissais couler à fond dans des abîmes d'indifférence. Des espaces gris, des déserts immobiles et muets m'enveloppaient de leurs limbes.

Il m'arrivait rarement de songer à Argelès, à celui d'hier pas plus qu'à celui de demain. L'avenir me semblait mort autant que le passé. Tout ce qui m'arrivait de là-bas avait un son grêle, sans écho. Depuis plus d'un mois, j'étais sans nouvelles de Cyprienne, et cet oubli, qui aurait dû m'inquiéter, ne me troublait pas autrement. Que le docteur ou Marc, pressés de se débarrasser de moi, m'eussent dénoncé à ma femme, la chose n'avait rien d'invraisemblable; mais je n'y attachais aucune importance. Seuls, de tous les miens, ma mère et Jacques m'intéressaient encore. Mais la différence de nos âges mettait d'eux à moi une distance presque infranchissable. Dans l'impasse où je me trouvais, l'un pas plus que l'autre ne pouvaient m'être d'aucun secours. Et moi-même, avec mon état d'esprit actuel, à quoi pouvais-je leur être utile? Non, tant que mon cœur n'aurait pas changé,

tant que ma vie n'aurait pas repris son équilibre, ce que j'avais de mieux à faire était encore de me terrer et d'attendre.

XLIII

Un matin, — nous étions aux premiers jours de mars, — comme je rentrais d'une flânerie d'une heure autour de la Colonne, j'aperçus de loin une vieille femme assise sur le seuil de la porte de mon jardin. Affalée, les coudes aux genoux, elle avait l'attitude résignée et lasse d'une mendiante. C'était sans doute — la couleur de son fichu en pointe noué sous le menton et la façon de sa robe de serge le racontaient — une de ces émigrantes que nos pauvres vallées envoient l'hiver quêter leur pain sur les grandes routes. Elle me tournait le dos; son visage qu'elle portait dans la paume de sa main regardait vers la ville. Elle releva la tête au bruit de mon pas sur le gravier. C'était ma mère. Elle avait sonné à la grille et, n'ayant pas eu de réponse, elle était restée là, sûre de cette façon de ne pas me manquer.

— C'est donc toi, méchant garçon ! proféra-t-elle après une longue, une violente étreinte. C'est toi ! — Et à mesure que son anxiété se calmait, que se dissipaient ses craintes aggravées sans doute de tous les mauvais rêves qu'elle avait dû faire en chemin, l'air de reproche s'accentuait; la réprobation de la chrétienne, de la femme de religion et de devoir, remplaçait dans ses yeux la tendresse de la mère. « Toi ! toi ! » répétait-elle, effarée comme si elle avait de la peine à accorder la réalité de ma figure avec la réalité de ma faute. Mais en me dévisageant, elle s'apercevait de l'état de fatigue, de flétrissure où m'avait laissé la passion. Et la pitié reprenait le dessus. Elle me palpait, m'obligeait à lever la tête, à la regarder en face : — Tu sais que l'air de Toulouse ne t'a pas fait de bien, petit ! te voilà pâle comme si tu relevais de quelque grosse fièvre; et ces cheveux blancs, sur tes tempes, c'est la neige de cet hiver qui s'y est oubliée; n'est-il pas vrai ? — Elle soupirait : — Ah ! pauvre fou, quelle inquiétude tu nous a donnée, quel tourment ! Et si loin de nous, si loin ! Cyprienne en a été tournée. Et moi ! je n'avais pas besoin de ça, tu penses. Un chagrin pareil à mon âge ! Il te tarde donc bien d'hériter, malheureux enfant !

Nous étions entrés. Elle m'avait repris à bras-le-corps; elle m'étouffait de ses baisers. — Je parie, disait-elle, qu'au milieu de toutes ces histoires, tu n'as pas pensé à moi une minute. Si tu y avais pensé !... Et ta mère, encore passe ! mais Jacques, ton petit Jacques ! Et lui, le cher petit, il ne cessait pas de parler de toi,

paraît-il. Il t'a écrit au jour de l'an, et tu ne lui as même pas répondu. C'est donc vrai que tu voulais nous quitter ! Oh ! j'ai tort de te parler comme ça ; je suis trop faible ; j'aurais dû te mépriser, te faire pâtir un peu. Je ne peux pas. Te rappelles-tu ? quand tu étais petit, je ne sais pas ce que t'avait fait la vieille Mette, notre servante, vous aviez eu des paroles ensemble ; alors tu as mis un morceau de pain dans ta poche et tu t'es sauvé ; tu avais décidé de ne plus nous voir. Ton père vivait alors, et il te reçut mal le lendemain quand on te ramena de force à la maison. Et moi je me mis entre vous deux. Tu avais déjà mauvaise tête et j'étais déjà trop faible. Ah ! je suis bien châtiée maintenant !

Elle pleurait, je mêlai mes larmes aux siennes. Pour la première fois, depuis que j'avais cessé d'aimer Thérèse, je sentis que j'avais un cœur.

— Cyprienne est fâchée contre toi, continua ma mère. Et elle a raison. Elle n'est pas obligée de te pardonner comme moi. Il paraît que tu avais écrit des choses sur un cahier qui avaient rapport à cette demoiselle ; elle a trouvé ça dans un placard fermé à clef, en faisant faire ta chambre. Ça lui a donné l'éveil, et le docteur Estenave a fini de l'instruire. Tu devines comment elle l'a pris. Et moi, que lui répondre ? « Pas moins qu'il est le père de Jacques, » lui disais-je toujours. — « Eh bien soit, qu'il rentre, m'a-t-elle dit, je ne lui ferme pas la porte ; mais qu'il reste là-bas ou qu'il revienne, c'est fini entre nous. » Elle a dit comme ça ; mais ce ne sont que des paroles. Elle est pieuse ; son confesseur lui fera comprendre son devoir. Et puis, si on te fait la vie trop dure à Argelès, tu n'auras qu'à venir me retrouver à Marsous. Je ne veux pas t'en faire le reproche aujourd'hui, mais on ne t'y voit pas trop souvent. Ce n'est pas si beau que chez ta belle-mère ; mais c'est ta maison de naissance. Et plût à Dieu que tu ne l'eusses jamais quittée ! Si tu avais travaillé de tes mains comme moi, si tu n'avais pas été dans les collèges, rien de ce qui t'arrive ne te serait peut-être arrivé. Ce sont toutes ces histoires qu'on a fait entrer dans ta tête qui ont été cause de ton malheur. Les livres ont failli te tuer. Mais laissons ça ; ce qui est fait est fait. C'est une affaire à régler entre ton confesseur et toi, quand tu feras tes pâques. En attendant, occupons-nous de ce qui presse. A quelle heure partons-nous ?

Je n'eus pas la moindre velléité de résister, je ne songeai pas même à retarder le départ. Dans l'état d'apathie, de démoralisation profonde où j'étais, ce me fut un soulagement de trouver quelqu'un qui voulût pour moi. L'obéissance était déjà un commencement d'action. Nous eûmes bientôt fait mes préparatifs.

Le loyer réglé, la malle prête, en attendant l'heure du train, j'offris à ma mère de lui faire visiter Toulouse. Mais la vieille paysanne ne se soucia pas de l'admirer de près. Elle gardait rancune à la grande ville d'avoir abrité, qui sait? protégé ma faute. Son étonnement des clochers et des dômes en perspective se nuançait d'une vague frayeur. Dans son ignorance des choses, elle flairait dans cet abîme de maisons et de rues des pièges tendus, de nouveaux pièges où je pourrais me prendre au dernier moment.

Elle ne retrouva de sécurité qu'en montant dans le train qui nous ramenait à la montagne. Et même là encore, c'était, attentive à mes moindres gestes, une surveillance où je me sentais étroitement gardé, défendu contre moi-même. J'étais, par ma déchéance, redevenu pour elle le petit enfant d'autrefois, le mauvais petit enfant dont elle avait repris la charge. Elle me choyait, et ses prévenances étaient comme autant de liens très doux où elle me tenait emprisonné. Cependant le sommeil vint bientôt la délivrer de son souci. La secousse de notre revoir plus encore que la fatigue de la nuit blanche en chemin de fer l'avait sans doute anéantie. Et moi, penché sur elle, je la regardais dormir. Je la regardais et je ne la retrouvais plus. Dans mes brèves montées à Marsous, dans ses rapides descentes à Argelès, je n'avais pas eu depuis longtemps le loisir ni peut-être la pensée de l'observer d'un peu près. Sous le hâle uniforme qui fardait son visage, dans la lenteur grave de son allure paysanne, elle me semblait toujours pareille. Mais ici, dans la détente du sommeil, les bras pesans, le regard éteint sous le couvercle des paupières, comme elle me parut changée! Les rides que ne plissait plus le jeu des muscles se creusaient largement en sillons, labouraient ses tempes, rayonnaient au coin de ses lèvres comme les fentes d'une écorce. A la peau des mains, les veines se gonflaient en paquets, tandis que les paumes calleuses luisaient comme le bois des outils, polis par l'usure du travail. Hélas! ces mains, ce visage, cette lassitude, tout me dénonçait, tout me criait la décrépitude toute proche, la ruine imminente. Et j'avais travaillé, fils ingrat, à hâter cette décadence, à précipiter cette chute! La leçon était dure. Elle avait au moins cet avantage de me rendre docile d'avance aux affronts qui sans doute m'attendaient à Argelès. La contrition me préparait au châtiment.

Notre voyage touchait à son terme. La montagne déjà voisine, signifiait son approche. Une croix des rogations qui veillait, haut dressée sur un socle de pierre, au seuil d'un carrefour, le toit fortement incliné d'une grange, un frisson d'eau courante dans

l'herbe d'une prairie disaient les habitudes, les nécessités d'un autre climat. Bientôt, à un tournant de la vallée de la Garonne, dans un recul subit de l'horizon, les hauts sommets apparurent. Et ce fut, parlant à mes yeux, comme tout à l'heure à mon cœur, l'appel d'une autre maternité. La terre natale se plaignait de ma désertion; elle m'invitait à reprendre le contact depuis trop longtemps interrompu. Un moment voilé par l'écran des collines immédiates, le pays bleu, couleur de rêve, reparut, mais plus proche cette fois, avec des éblouissemens de glaciers, des audaces de pics, des souplesses délicates de cols en festons sur le ciel. A mesure que je les contemplais, je sentais mon injustice à avoir négligé pour une liaison fragile mes rapports d'amitié avec la terre. Et sans doute cette amitié était illusoire. Mais même en amour, ne trouvons-nous pas le même obstacle, la même impossibilité à nous fondre dans une autre existence?

Le soir tombait quand nous descendîmes à Argelès. La gare était à peu près déserte. Mon arrivée avait chance de ne pas ameuter la curiosité de mes concitoyens. Pour la dépister, j'avais eu le soin de rabattre mon chapeau sur les yeux et de relever le col de mon pardessus. Précaution inutile. On me reconnut, on me salua; mais évidemment mon retour ne faisait pas événement dans ma ville natale. A la maison même, je fus frappé de l'aspect quotidien des choses. Cyprienne et ma belle-mère m'accueillirent comme si je rentrais d'une promenade de quelques heures à Lourdes ou à Marsous. Et ce fut avec un peu plus de bavardage chez mon fils, un peu plus de silence chez ma femme, une soirée comme toutes celles de jadis, comme celle d'aujourd'hui.

Ma pauvre mère, tout heureuse de me ravoir, essaya bien de communiquer sa joie à ses voisines, mais ses tentatives ne réussirent pas à dégeler la dignité revêche de ces dames.

Évidemment leur siège était fait; la forme de leur accueil, la mesure exacte de leur pardon avaient été délibérées et réglées avec la précision d'un protocole. Un peu de respect humain, beaucoup de religion avaient décidé Cyprienne à reprendre la vie commune avec moi. A cause du monde et à cause de Jacques, elle avait consenti à faire la paix, mais c'était une paix forcée. Le cœur n'y était pour rien. Qu'y faire? Essayer de plaider ma cause, de faire revenir ma femme de ses préventions trop justifiées contre moi? La tâche était peut-être au-dessus de mes forces. Jacques me restait, et c'était l'essentiel. Cyprienne et sa mère étaient trop étrangères à la vie, enfermées dans des limites trop étroites pour qu'il fût possible de les faire entrer dans mes raisons, de les amener à excuser ma faute. Il était trop tard d'ailleurs. Bien

avant que je leur en eusse fourni le prétexte, ces dames avaient perdu leurs illusions sur mon compte. J'étais un artiste, autrement dit un pas grand'chose. Mon aventure n'avait fait que les confirmer dans leur mauvaise opinion. J'acceptai ma déchéance. Elle me fut signifiée le soir même et de la façon la moins équivoque. Au moment où, la veillée finie, nous remontions dans nos chambres, Cyprienne m'offrit un bougeoir :

— J'ai fait faire votre lit dans la chambre du second, me dit-elle. Depuis votre départ, ma mère couche dans ma chambre, elle est un peu souffrante; avec votre permission, je la garderai auprès de moi. Là-haut d'ailleurs, vous vous trouverez mieux à portée pour surveiller votre fils.

Ainsi le mari de Cyprienne était mort; il ne restait plus que le père de Jacques.

XLIV

André se taisait. Dans le silence de la maison endormie, la pluie, qui n'avait pas cessé de tomber depuis le dîner, faisait entendre sa musique. Elle redoublait par momens ; l'averse fouettait les murs, cinglait les volets. Tout près de nous, le long de la façade, un tuyau de conduite engorgé sanglotait, et au plafond, au-dessus de nos têtes, le trop-plein d'une gouttière s'égouttait par intervalles, s'écrasait en une chute molle sur le plâtre... Et ces rumeurs ajoutaient à la tranquillité de notre refuge; elles faisaient plus intense l'habituelle impression de dénuement calme qui se dégageait pour moi de cette vie de province dont mon ami venait de me conter un épisode.

— Et après ? lui demandai-je ; fûtes-vous délivré pour toujours du souvenir de Thérèse? N'y eut-il pas quelque revie, quelque bout de l'an de votre amour?

— Aucun, au moins à l'état conscient. Car, puisque vous êtes curieux de ces analyses, je vous avouerai qu'une ou deux fois, deux fois pour préciser, et à d'assez longs intervalles, j'ai cru sentir comme une vague et très brève reprise de ma passion; quelle en fut l'occasion immédiate? je serais en peine de vous le dire. Peut-être une simple concordance de saison, de lumière, d'odeur, le rappel d'une sensation éprouvée l'année avant à la même heure, dans le même paysage, en compagnie de Thérèse; mais de cela je ne puis pas être sûr, parce que le point initial de chacune de ces crises a été un de ces états de vague hébétude où la pensée perd pied, flotte sans direction, noyée dans un chaos de rêves.

Tout à coup et sans que j'aie jamais pu ensuite remonter la chaîne de mes impressions, une émotion me souleva, un frisson de volupté, de félicité intense. C'était l'amour, mais l'amour indéterminé, quelque chose de pénétrant et de confus à la fois, où il y avait du trouble de l'aveu et de la fièvre du désir; une émotion si forte, si violente, que je me mis sur pied, d'un élan, comme si quelqu'un m'appelait. Qui? Hélas! personne ne m'attendait; je n'aimais personne. L'élan fut court. Il ne me resta bientôt de cette étrange secousse que le sentiment du vide affreux qui la suivit, le dégoût des minutes à passer après cette minute.

Cependant le miracle pouvait se renouveler. Le lendemain et pendant quelques jours encore, j'en espérai le retour. Rien ne vint et, fatigué d'attendre, las de ma vaine poursuite, je pensai à autre chose. Plusieurs mois s'écoulèrent. Une après-midi, — c'était en hiver, — j'étais assis là, au coin du feu, dans ce fauteuil où vous êtes, assoupi à moitié, rêvassant; la même émotion me revint, le même délicieux frisson de mes nerfs tendus par le plus vague, le plus décevant des désirs; et, à peine née, l'émotion s'en allait, plus rapide encore que la première fois, plus inconsistante. Et ce fut le même regret ensuite, la même insipidité d'une vie qui ne me semblait plus valoir la peine d'être vécue.

J'usai des heures, des nuits d'insomnie à pénétrer ce mystère. Était-ce un tressaillement de ma mécanique à aimer, de mes nerfs et de mes lobes cérébraux, fonctionnant à vide par un reste d'habitude, ou se détendant en une vibration dernière comme une guitare qui se désaccorde? était-ce quelque influence de télépathie, la pensée de Thérèse plus fidèle, moins oublieuse que la mienne, venant à moi de loin, onde supraterrestre qui arrivait pour y mourir au rivage de mon cœur? Quelle qu'en pût être la cause, le phénomène ne se reproduisit jamais plus.

André Lavernose se tut une seconde fois. Une horloge sonnait au loin, dans la rafale.

— Neuf heures; l'omnibus va être là, lui dis-je; il va falloir nous dire adieu... jusqu'à l'année prochaine, ajoutai-je. — Il secoua la tête.

— Si vous le permettez, me dit-il, j'aime mieux ne pas trop y compter. Ce serait beaucoup de fidélité pour un nomade comme vous de passer deux étés de suite à Argelès. Le pays est gracieux, mais je ne m'en exagère pas le charme. Peut-être l'avez-vous épuisé dans une première visite.

— Il y a les Pyrénées, et il y a vous... insistai-je.

— Oh! moi! fit André avec un de ces claquemens de doigts où s'exprimait son découragement habituel... moi!... dans le

dénuement de cette fin de saison, vous avez pu vous intéresser au peu que je suis ; peut-être même, faute d'objet de comparaison, m'avez-vous apprécié au-dessus de mon mérite. Vous en reviendrez et je ne vous en voudrai pas, croyez-le bien. Grâce à vous, j'ai eu un grand mois de conversation, de vie intellectuelle. Pour un résigné qui ne vit plus qu'au jour le jour, un mois, c'est énorme, et je serai toujours votre obligé, quoi qu'il arrive.

Je protestai, je lui dis tout le bien que je pensais de lui, de son esprit, de la tournure de son imagination :

— Vous m'avez révélé un exemplaire de l'âme provinciale, vous m'avez enseigné une nuance de l'amour de tête.

— Avec figures et décors assortis... dit Lavernose en souriant. Et justement, vous savez maintenant tout ce que j'avais à vous apprendre. Même, si vous croyez pouvoir utiliser ma confession, je vous la livre ; à condition cependant de changer quelques petites choses par-ci par-là : de quoi dépister Marc Échette. Je ne voudrais pas me brouiller tout à fait avec lui. Le voilà professeur, et c'est lui peut-être qui fera passer le baccalauréat à mon fils...

L'omnibus stoppait à grand bruit de grelots devant la porte. André Lavernose m'accompagna jusqu'au seuil de sa maison.

— Après tout, me disait-il en traversant le corridor, Marc aurait tort de m'en vouloir. Mon intervention aura mis dans sa vie un élément d'intérêt qu'il était incapable d'y introduire de lui-même. C'est grâce à moi qu'il aura connu le prix de Thérèse. D'un mariage de simple inclination, la jalousie aura fait un mariage d'amour... On a bien raison de dire que dans la vie on ne doit rien prendre au tragique, ...au sérieux tout au plus ; et encore, à y bien réfléchir, le sérieux est peut-être de trop !

Nous passions devant la chambre de Jacques.

— Ne parlez pas si haut, lui répondis-je. Votre fils pourrait vous entendre.

Émile Pouvillon.

L'AUSTRALIE

ET LA NOUVELLE-ZÉLANDE [1]

LES PRODUCTIONS — LA CRISE RÉCENTE

I

Nul pays au monde n'a été transformé par l'introduction de la civilisation européenne d'une manière aussi rapide et aussi brillante que l'Australie. Abandonnés il y a un siècle encore à quelques misérables tribus sauvages, sans utilité aucune pour le reste de l'humanité, ce continent et les grandes îles adjacentes nourrissent aujourd'hui une population de 4 millions d'hommes et leur commerce extérieur s'élève à 2 milliards de francs. Les produits de ces pays, qui semblaient, hier encore, relégués aux extrémités du monde, viennent, jusqu'en Europe, lutter avec les nôtres : il n'est pas jusqu'aux denrées les plus périssables, les moins capables en apparence de supporter un voyage prolongé : les viandes, le beurre, les fruits, les œufs, qui n'aient à lutter contre cette concurrence. L'Australie vient même à la tête de tous les pays du globe dans la production d'une des denrées les plus vulgaires, mais les plus indispensables à l'homme, la laine, et elle occupe aussi l'un des premiers rangs dans celle du plus précieux des métaux, l'or. De l'une et de l'autre, elle fournit le quart de ce qui s'en produit chaque année dans le monde.

(1) Voir la *Revue* des 1er juin et 1er août.

La plus brillante de ces deux industries, celle de l'or, qui a tant contribué au peuplement rapide de l'Australie, est bien loin aujourd'hui d'être la plus essentielle, quoiqu'il ait été extrait depuis quarante-cinq ans des mines et des *placers* d'Australasie 9 milliards et demi de francs de métal jaune, dont près des deux tiers proviennent de la seule colonie de Victoria. Après avoir atteint une moyenne annuelle de 280 millions pendant la première décade d'années qui suivit la découverte des mines, la production aurifère était tombée en 1886 à la moitié de ce chiffre, par suite de l'épuisement de nombreux placers à Victoria, en Nouvelle-Zélande, dans la Nouvelle-Galles du Sud. Depuis 1887, l'importance croissante des mines du Queensland, et tout récemment la découverte de celles de l'Australie de l'ouest, jointes à une recrudescence d'activité à Victoria et en Nouvelle-Zélande, ont de nouveau beaucoup augmenté l'importance de l'extraction. En 1895, il a été extrait dans le monde entier plus d'or qu'en aucune année précédente : si la colonie de l'ouest tient ses promesses, peut-être l'Australie arrivera-t-elle aussi à dépasser tous ses chiffres antérieurs. Mais, si grande que soit cette industrie, le nombre d'hommes qu'elle occupe est relativement très faible : il ne s'élevait, en 1892, qu'à 54 000, dont un dixième de Chinois, qui arrivent à gagner leur vie en lavant une seconde fois les sables déjà traités par les blancs. C'est là vraiment un chiffre infime et qui montre bien que les mines d'or sont surtout, pour les pays où elles se trouvent, une excellente réclame, mais ne peuvent d'elles-mêmes nourrir qu'une proportion très restreinte des immigrans qu'elles attirent. D'ailleurs, l'exploitation des mines d'or a très rarement pris en Australie le caractère d'une grande industrie comportant de très vastes installations matérielles qu'elle a aujourd'hui au Transvaal. Des concessions peu étendues, aux mains de petits groupes de quelques personnes, qu'on s'efforçait de travailler très économiquement, beaucoup de *placers* ou alluvions aurifères exploités quelquefois par des mineurs individuels, voilà quelle a été surtout, jusqu'à ces trois ou quatre dernières années, l'organisation de l'industrie aurifère. L'incertitude sur la durée des mines, plus grande en Australie que partout ailleurs, a contribué à lui donner ce caractère : j'ai entendu dire bien des fois à des « capitaines, » — c'est ainsi qu'il est d'usage d'appeler les directeurs des exploitations minières, — qu'en règle générale les actions d'une société devaient se capitaliser au denier trois. Quelques mines cependant font exception, et certaines d'entre elles, aux environs de Bendigo, ont aujourd'hui poussé leurs puits à plus de 900 mètres de profondeur.

L'or a joué le rôle d'un stimulant énergique dans le développement de l'Australie, mais les bienfaits de sa découverte n'ont pas été sans mélange, car l'état d'équilibre instable de la société coloniale et l'importance excessive des agglomérations urbaines en ont été les résultats. Si l'exploitation des mines et des placers a fait oublier pendant quelques années les ressources plus essentielles et plus durables du pays, celles-ci n'ont pas tardé à reprendre le premier rang ; aujourd'hui, comme avant la découverte des gisemens aurifères, c'est la production de la laine qui est le fondement de la prospérité économique des colonies australiennes et, longtemps encore, sinon toujours, l'élevage des troupeaux, des moutons surtout, restera au premier rang de leurs industries.

La prépondérance du pâturage sur l'agriculture, du *squatter* sur le *farmer*, est la conséquence directe de la nature du sol et du climat. Une bande de terre qui suit le rivage de la mer, large de 100 kilomètres en moyenne le long de la côte orientale, d'un peu plus dans Victoria, d'un peu moins dans l'Australie du Sud, existant à peine ailleurs, voilà tout ce qui est propre à la culture dans ce pays. Dès que l'on a dépassé les chaînes plus ou moins élevées qui limitent cette zone, on se trouve, si l'on est parti de la côte occidentale, dans cet étrange désert couvert d'arbres, mais absolument stérile, où sont semés les nouveaux champs d'or de l'Australie de l'Ouest. Si l'on vient au contraire de l'est ou du sud-est, ce sont d'immenses steppes où les affluens du Murray, profondément encaissés entre des berges de sable jaune plus élevées que les plaines voisines, promènent leur maigre cours en interminables sinuosités. Les principales de ces rivières, le Murrumbidgee, le Lachlan, le Darling, ont de l'eau toute l'année, sont même navigables pendant quelques mois ; mais combien de leurs affluens ne sont que des *oueds*, au fond desquels pendant l'été on ne trouve que quelques mares ! Le débit total du Murray à son embouchure n'atteint pas celui de la Seine, et l'étendue qu'il draine est double de celle de la France. En temps de crue, ces rivières débordent au contraire et se déversent de place en place dans des dépressions plus basses que le niveau moyen des plaines, qui sont alors transformées en lacs. Dans cette moitié orientale du continent, les grandes forêts d'eucalyptus ne couvrent que la région maritime et les flancs des chaînes côtières ; vers l'intérieur, le pays accidenté qui se trouve au pied des montagnes est encore parsemé de bouquets d'arbres : les vallées du Murray et du Murrumbidgee, au point où les coupe le chemin de fer de Melbourne à Sydney, avaient, lorsque je les vis au prin-

temps, presque l'aspect d'un paysage anglais où l'eucalyptus aurait remplacé le chêne. Mais plus on s'avance vers l'ouest et plus les arbres deviennent rares : les éleveurs en sont d'ailleurs les ennemis et les détruisent pour pouvoir nourrir plus de moutons. Les immenses plaines du Darling sont couvertes d'herbes spéciales, de *salt-bush*, qui se plaisent dans ces sols légèrement salés, et l'on n'y voit guère d'eucalyptus qu'aux abords des villes et des habitations.

Toute cette région du bassin du Murray, et en particulier le pays du *salt-bush*, est la terre d'élection des mérinos importés d'Espagne à la fin du siècle dernier et qui forment aujourd'hui les neuf dixièmes des troupeaux du continent australien. Le climat du littoral serait trop humide pour eux, mais à l'intérieur la pluie totale n'est que de 200 à 400 millimètres, et pendant les deux tiers de l'année la sécheresse est absolue. L'été y est torride : celui de Bourke sur le Darling, la principale ville de l'ouest de la Nouvelle-Galles, est aussi chaud que celui du Caire, et l'on y a noté 53° à l'ombre, plus qu'on n'a jamais vu à Biskra; entre le jour et la nuit, entre l'hiver et l'été, les écarts du thermomètre sont énormes ; mais la température moyenne de l'hiver est encore de 12°; s'il gèle parfois la nuit, ce n'est que rarement et très légèrement, et la neige est inconnue. Les éleveurs peuvent ainsi laisser leurs troupeaux en plein air toute l'année, sans avoir à craindre que le froid ne les décime, comme il arrive trop souvent sur les hauts plateaux algériens par exemple. La douceur de l'hiver est une condition essentielle pour l'élevage extensif des bêtes à laines; elle se retrouve dans tous les pays qui s'y livrent, l'Amérique et l'Afrique méridionales, tandis que des conditions climatologiques opposées ont empêché les États-Unis de prendre un des premiers rangs dans cette industrie. Le nombre des moutons australiens, qui était de 105 en 1792, s'élevait en 1892 à 122 millions. En 1861, on n'en comptait encore que 23 millions, 49 dix ans plus tard, 78 en 1881. La seule colonie de la Nouvelle-Galles du Sud a décuplé son troupeau depuis trente ans et possédait, en 1892, 58 millions de bêtes à laine; sa voisine du nord, le Queensland, où le mouton n'est élevé que dans le tiers méridional, en avait 21 millions ; sa voisine du sud, Victoria, 13 millions. A l'ouest de ces trois colonies commence le véritable désert australien, où les pluies deviennent extrêmement faibles, où le sol est souvent couvert de fourrés inextricables d'eucalyptus rabougris; déjà le nord-est de Victoria, le pays du *mallee-scrub*, se trouve dans ce cas. Dans l'Australie du Sud, dont l'immense territoire traverse d'outre en outre le continent, il n'y a plus que 7 millions de mou-

tons : les *stations* sont disséminées au pied de quelques chaînons montagneux qui arrêtent les rares nuages et les obligent à verser quelques pluies sur leurs pentes : c'est pour porter des provisions à leur personnel à travers les solitudes qui les séparent des terrains cultivables que le chameau, aujourd'hui si utile dans les champs d'or de l'ouest, a été d'abord introduit en Australie. Toute la partie occidentale du continent, avec ses immenses déserts, ses pluies tout à fait insuffisantes et les herbes vénéneuses qui se mêlent trop souvent à ses pâturages déjà rares, ne contient pas 2 millions de moutons. La richesse, comme la population de cette région, n'est encore qu'un facteur insignifiant dans l'ensemble de la société australienne. Dans l'étude du développement économique de l'Australie, on peut négliger toute la moitié du continent située à l'ouest de la ligne télégraphique qui le traverse du nord au sud, du fond du golfe Spencer à Port Darwin, en face des îles de la Sonde.

La valeur des 350 millions de kilogrammes de laine produits par les moutons australiens était en 1892 de 560 millions de francs ; 2 millions et demi de kilogrammes seulement étaient conservés pour la consommation locale ; tout le reste était envoyé en Europe et en Amérique et formait un peu plus de la moitié de la valeur totale des exportations australiennes (1 020 millions de francs). Ce n'est donc pas à Melbourne ou à Sydney, ni même dans les champs d'or de Ballarat, de Bendigo ou de Coolgardie, c'est dans les immenses plaines du Murray et du Darling qu'il faut aller chercher la véritable source de la prospérité de l'Australie.

Ces plaines sont découpées en énormes exploitations, dont la plus grande partie est seulement louée par leurs propriétaires à la couronne. Dans la *Western division* de la Nouvelle-Galles, la partie la plus occidentale et exclusivement pastorale de la colonie, 16 millions d'hectares sont loués pour 28 ans à 309 *squatters* qui ont ainsi en moyenne 50 000 hectares chacun pour y faire paître leurs troupeaux : il ne faudrait que 10 à 12 de ces propriétés juxtaposées pour égaler la surface d'un département français. Certaines sont plus grandes encore ; je rencontrai sur le paquebot qui me portait d'Amérique en Australie le régisseur d'une ferme de 200 000 hectares, qui venait de prendre un congé de six mois pour voir l'Europe et l'Amérique, et retournait s'enfermer au milieu de ses 250 000 moutons à 1 000 kilomètres de Sydney, dans les torrides solitudes de l'ouest de la Nouvelle-Galles. L'exploitation que je visitai, dans la région du Lachlan, et qui contenait 160 000 bêtes à laine sur environ 120 000 hectares, était beaucoup

moins éloignée, à quelques kilomètres seulement d'une station de chemin de fer. Une route passable mène de la gare à l'habitation du régisseur, une maison légèrement bâtie, entourée de vérandas, comme il convient dans les pays chauds. A l'intérieur on pourrait se croire chez un gentleman-farmer d'Angleterre; seule, la vue par la fenêtre des eucalyptus qui en ombragent les abords rappelle qu'on est aux antipodes. Près de là sont les logemens, assez confortables, eux aussi, du personnel qui, pour cet énorme troupeau, ne comprend que 60 hommes. Encore, me dit-on, est-ce la propriété d'une compagnie, qui ne regarde pas à la dépense : un particulier se chargerait de diriger ce domaine en n'employant qu'une vingtaine de personnes. Autrefois il aurait fallu un très grand nombre de bergers. Mais, aujourd'hui, on a supprimé ceux-ci : des barrières de fil de fer divisent tout le terrain en de nombreux paddocks, dans lesquels les moutons sont enfermés; le rôle des employés se borne presque à faire des rondes pour s'assurer qu'on ne vole pas les animaux, et que les barrières sont en bon état. On a pu ainsi mieux aménager le terrain, et laisser reposer régulièrement certaines parties de la propriété.

Il faut, certes, un tempérament bien trempé pour diriger des exploitations de ce genre et vivre presque constamment loin de toutes les distractions de la vie civilisée, surtout dans l'extrême ouest de la Nouvelle-Galles ou du Queensland, où nombre de domaines sont à plus de 100 kilomètres de toute ville. Aussi la plupart des squatters avaient-ils pris l'habitude de ne rester que la moitié de l'année sur leurs terres et de venir passer l'autre à Sydney ou à Melbourne; au moins s'y rendaient-ils tous, lors de la grande saison des courses, — le divertissement favori des Australiens, — en octobre et novembre, aussitôt après la tonte des moutons, et y menaient-ils grand train; quelques-uns ne paraissaient que fort rarement sur leurs « stations » et passaient une grande partie de l'année à voyager en Europe. Des régisseurs, hommes de métier, s'occupaient pendant leur absence de leurs troupeaux. La production de la laine a été longtemps la source de bénéfices extraordinaires, et les bonnes terres de pâtures ont été parfois l'objet de spéculations aussi grandes que les terrains des villes. Avant la découverte des mines d'or, il y avait eu à Victoria un premier *boom* accompagné d'une grande immigration des habitans des colonies voisines, et déterminé par l'excellence des pâturages de ce qu'on nommait alors le district de Port-Philip. Mais depuis la crise de 1893, qui a durement éprouvé beaucoup de *squatters* imprudens, et la baisse des prix, tombés de 10 pence (1 fr. 05) en 1890, à 8 pence (0 fr. 85) en 1893, pour la laine de mérinos de la

Nouvelle-Galles, et de 11 3/4 pence (1 fr. 23) à 10 pence (1 fr. 05) pour celle de Victoria, la situation des propriétaires de troupeaux est au contraire devenue fort peu enviable. Pris entre les banques, qui les pressent de rembourser les avances qu'elles leur ont faites, et les tondeurs de moutons, constamment en grève, ils ne savent à quel saint se vouer. Durant la grande grève de 1894, les squatters, décidés à ne plus céder aux exigences des tondeurs, ont dû parfois, eux et leurs familles, prendre les cisailles ou plutôt les machines perfectionnées qui servent en Australie à recueillir la laine, à cause de la difficulté de recruter un personnel suffisant. Depuis un an, une hausse des prix est venue leur donner un peu de répit et améliorer leur position.

A côté des crises, des grèves, de la baisse de la laine, parfois du manque de bienveillance des gouvernemens, les infortunés *squatters* ont encore à combattre un autre ennemi, dont on a peine en Europe à parler sans sourire, et qui cependant est terrible. Ce fléau, que les colons eux-mêmes ont introduit, croyant n'amener qu'un gibier inoffensif, c'est le lapin. Dans ce pays à peine peuplé, dont le climat paraît leur être particulièrement favorable, les rongeurs ont pullulé. Dans les régions où ils sont nombreux, ils mangent toute l'herbe jusqu'à la racine, n'en laissant plus pour les moutons. La nécessité aidant, ils sont même, dit-on, devenus grimpeurs, et, s'ils ne peuvent encore monter sur les grands arbres, du moins s'élèvent-ils sur les eucalyptus rabougris qui couvrent certaines parties de l'intérieur, et en mangent-ils toutes les feuilles lorsque l'herbe leur manque. Un district est-il envahi par les lapins, c'est la ruine à bref délai des *squatters* qui l'occupent et dont les moutons meurent de faim. On ne peut comparer l'effet de l'invasion des rongeurs qu'à celle des criquets : ils ont tôt fait de transformer le plus beau pâturage en une étendue aride, aussi dénuée d'herbe que le macadam des voies les plus fréquentées d'une grande ville. Les gouvernemens australiens ont institué des prix de plusieurs centaines de mille francs pour récompenser les inventeurs de procédés d'extermination rapide. On n'en a point trouvé de pratique jusqu'à présent. Ils ont payé des primes élevées à la destruction des lapins : 25 millions ont été tués en Nouvelle-Galles dans une seule année : leur nombre n'en a pas paru diminué. En désespoir de cause, les *squatters* se sont décidés à construire des barrières pour limiter du moins l'invasion : ces barrières sont constituées par des grillages de fil de fer s'enfonçant de trente centimètres dans le sol. Le gouvernement de la Nouvelle-Galles en a fait élever un sur une longueur ininterrompue de 1 130 kilomètres :

les frais n'ont pas été moindres de 900 francs par kilomètre; une autre barrière du gouvernement a 480 kilomètres, et il faut y ajouter 22000 kilomètres environ posés par les particuliers pour la défense de leurs propriétés. Dans le Queensland, les *rabbits boards*, conseils spéciaux chargés de veiller à la protection des pâturages contre les lapins, ont entrepris la construction de plusieurs énormes lignes de grillages parallèles à la frontière de cette colonie et de la Nouvelle-Galles, d'une longueur totale de 3400 kilomètres. L'ingéniosité des colons a su cependant faire sortir quelque bien de ce fléau, et aujourd'hui des envois considérables de lapins congelés sont faits en Angleterre, où ils se vendent 1 franc à 1 fr. 25 pièce sur le marché de Londres. C'est une faible compensation aux ruines qu'ils causent.

La colonisation pastorale pénètre dès aujourd'hui fort avant dans le centre de l'Australie. Grâce à elle, 64 des 80 millions d'hectares de la Nouvelle-Galles sont occupés déjà par des Européens, 60 millions d'hectares sont entourés de clôtures; mais 18 millions seulement sont possédés par leurs occupans; le reste est loué par l'État aux *squatters*. La location, si le bail est suffisamment prolongé, n'a pas les mêmes inconvéniens pour la pâture que pour l'agriculture, et la prédominance de ce mode de tenure accompagne partout en Australie la prédominance de l'élevage sur les autres industries agricoles : dans le Queensland, 112 millions d'hectares sont affermés par l'État, 5 millions seulement appartiennent en toute propriété à des particuliers, 52 millions sont encore inoccupés. Dans l'Australie du Sud, les proportions sont analogues; mais Victoria compte 10 millions d'hectares appartenant à leurs occupans contre 6 millions affermés et 6 millions et demi inoccupés, et en Nouvelle-Zélande les chiffres correspondans sont 8, 6 et 13 millions d'hectares. On voit que, si l'on tient compte des montagnes et des parties stériles, il reste moins de terres libres en Australie, du moins dans les colonies de l'est, qu'on ne serait porté à le croire d'après le peu de densité de la population. C'est que, dans le bassin du Murray, le grand centre actuel de l'élevage, on considère une propriété pouvant porter 1 mouton par 2 acres, soit 80 ares, comme étant d'une bonne moyenne; en Nouvelle-Zélande, il est vrai, où le climat est plus humide, on voit quinze ou vingt bêtes par hectare; mais dans mainte propriété de l'Australie du Sud ou de l'extrême Ouest de la Nouvelle-Galles, il faut jusqu'à deux ou trois hectares pour en nourrir une. Lorsqu'on dépasse ce nombre, les troupeaux sont décimés s'il survient une grande sécheresse, et ce phénomène se produit presque périodiquement en Australie : celle des trois

dernières années a réduit de 60 à 52 millions de têtes le troupeau de la Nouvelle-Galles. Il est cependant certain que le Queensland et même Victoria et l'Australie du Sud sont susceptibles d'augmenter considérablement leur cheptel, et la première de ces colonies pourra sans doute le doubler. L'énorme Australie de l'Ouest, malgré les déserts qui en couvrent la plus grande partie, devra offrir aussi quelques régions propres à l'élevage.

II

La laine a été longtemps le seul produit d'exportation que les colonies australiennes aient tiré de leurs troupeaux. Le voyage sur mer était trop long entre elles et les grands marchés d'Europe pour permettre d'y expédier du bétail sur pied. La fabrication du suif et de quelques viandes salées, dont le débouché était forcément restreint, n'ajoutait que bien peu de chose aux bénéfices que procurait aux éleveurs la vente de la laine. Depuis quelques années, l'exportation des viandes gelées a ouvert au contraire des horizons tout nouveaux et singulièrement vastes à l'industrie pastorale.

La révolution économique produite par les applications du froid, dont nous ne voyons encore que les débuts, promet de rivaliser d'importance avec celle qu'a amenée, il y a un demi-siècle, l'établissement des moyens de transport à grande vitesse et à grande capacité. Les chemins de fer et les bateaux à vapeur ont permis aux grains, aux textiles, aux minéraux, à toutes les denrées de conservation facile de venir des pays les plus éloignés lutter sur les grands marchés, dans les grands centres de consommation et d'industrie du vieux monde, avec les denrées similaires produites dans le voisinage. Mais les viandes, les fruits, le beurre, toute cette catégorie si importante des produits alimentaires autres que les grains, incapables de se conserver plus de quelques jours, n'avaient pu profiter du perfectionnement des transports. L'application industrielle du froid a étendu aux *perishable goods*, aux « denrées périssables », les bienfaits que celle de la vapeur avait procurés aux autres : grâce à elle, les viandes, les beurres, le fromage, les fruits, le miel, les œufs même peuvent supporter un voyage en mer de plus de quarante jours et arriver en parfait état de conservation d'Australie et de Nouvelle-Zélande dans les ports du Royaume-Uni.

Les premiers essais de transport des viandes congelées remontent à près de trente ans en arrière, au voyage du navire le *Frigorifique* de Bordeaux à la Plata. Comme pour tant d'autres

industries, c'était un Français, M. Tellier, qui fit les premières expériences concluantes au point de vue technique. Mais, de même que pour l'éclairage par le gaz, de même que pour l'utilisation de la vapeur, nous avons laissé à d'autres le soin d'exploiter ce nouveau champ d'application de la science que nous avions découvert, comme nous leur avons abandonné, pour les mettre en valeur, tant de riches territoires que nos compatriotes avaient les premiers explorés. Ce n'est que depuis 1880 que le commerce des viandes congelées a pris un très grand développement; le transport des beurres est venu ensuite; les autres applications sont encore nouvelles et sortent à peine de la période expérimentale.

Une visite aux *freezing-works* du gouvernement, à Melbourne, m'a permis de me rendre compte de l'organisation de cette industrie, encore toute récente à Victoria. Des compagnies particulières s'occupent aussi de la congélation des diverses denrées; mais, dans ce pays de socialisme d'État, le gouvernement a voulu créer un établissement modèle muni des derniers perfectionnemens et qui lui permît de faire des expériences pour étendre à de nouveaux produits la méthode de conservation par le froid. Les bâtimens sont situés de part et d'autre de voies de chemins de fer qui apportent les produits des campagnes et permettent de les amener ensuite dans des wagons spéciaux jusqu'au quai où ils sont chargés sur les navires. Le froid est produit par la détente de l'ammoniaque liquéfiée dans des tuyaux qui circulent à travers les chambres et peut s'abaisser jusqu'à plusieurs dizaines de degrés au-dessous de zéro. Les viandes seules sont soumises à une très basse température, — 18° à — 20°. On me fait passer successivement dans les chambres où se trouvent les moutons, puis les volailles, dindons, poulets, canards, enfin les lapins. Toutes ces viandes ont la dureté du bois; aussi, les petits animaux, lapins et volailles, qui sont placés par 30 ou 40 dans des caisses à claire-voie, y sont-ils entassés avant d'être gelés : on peut en faire entrer ainsi un plus grand nombre dans un plus petit espace. Après les viandes voici les œufs : l'année précédente, où on les exportait pour la première fois, on les avait soumis à un très grand froid; mais ils s'étaient brisés en morceaux; aussi les maintient-on à présent un peu au-dessus du point de glace, entre 0° et 1 degré. Ils sont soigneusement empaquetés dans des cadres de carton en forme de damier, chaque œuf ayant sa case et complètement entouré de cosses de pois pour amortir les chocs. Le beurre n'est envoyé qu'après avoir été stérilisé. Le miel, enfin, avait été d'abord expédié dans des boîtes d'étain, mais les résultats ont

été mauvais ; aussi expérimente-t-on maintenant son envoi en rayons. Cinq ou six gâteaux de miel sont superposés dans une boîte en bois, séparés par des feuilles de fort carton. Autour de cette première enveloppe s'en trouve une seconde, qui ne lui est reliée que par des ressorts, en sorte que les chocs ne parviennent que très adoucis à la boîte intérieure.

A bord des navires qui les chargent, les viandes et les autres produits continuent à être soumis aux mêmes températures que dans les *freezing-works*, dans de grandes chambres spécialement aménagées. A la fin de 1894, trente-six navires de 4 000 à 7000 tonnes, dont trente vapeurs, étaient employés au transport des viandes de mouton congelées entre la seule colonie de la Nouvelle-Zélande — où cette industrie est, il est vrai, beaucoup plus développée et plus ancienne qu'en Australie même — et l'Angleterre. Les plus petits peuvent transporter de 25 à 30000, les plus grands 70 000 carcasses de moutons : l'ensemble de cette flotte suffirait au transport de 3 millions de carcasses par an. Deux compagnies anglaises s'occupent spécialement de ce trafic. Leurs bateaux partent tous les quinze jours de Londres, doublent le cap de Bonne-Espérance, font escale en Tasmanie, puis aux divers ports néo-zélandais et rentrent en Angleterre en doublant le cap Horn. Le voyage est un peu plus long que par le canal de Suez, — quarante jours environ dans chaque sens, — mais les navires ne subissent pas les chaleurs prolongées qu'imposent la traversée oblique des tropiques et celle de la Mer-Rouge, et profitent des vents d'ouest favorables qui règnent dans le Pacifique austral. Plusieurs sont aussi magnifiquement organisés pour le transport des passagers : le *Gothic*, que je visitai à Wellington, peut lutter à ce point de vue avec les plus beaux des Transatlantiques,

En 1880, il n'était entré dans les ports anglais que 400 carcasses de moutons et d'agneaux venant toutes d'Australie. En 1895, il en est arrivé dans le Royaume-Uni 5 013 000, dont 2409500 venaient de Nouvelle-Zélande, 968 900 d'Australie, 19 400 des îles Falkland, 1615200 de la République Argentine. C'est surtout dans la Nouvelle-Zélande, dont le climat plus humide a permis d'acclimater les herbes anglaises et est plus favorable à l'engraissement des moutons, que ce commerce a pris un grand essor. En Australie, il a longtemps végété et ne s'est accru rapidement et dans de fortes proportions que depuis 1890 : il se développera sans doute encore beaucoup dans l'avenir, car on estime que les colonies australiennes, la Nouvelle-Zélande non comprise, pourraient disposer d'un excédent annuel de 4 à 5 millions de moutons à expédier en Europe. Elles ne sont pas aussi avancées en ce qui

concerne la viande de bœuf, qui n'est produite sur une grande échelle que dans l'Australie tropicale ou semi-tropicale, dans le Queensland et le nord de la Nouvelle-Galles. La première de ces colonies exportait néanmoins 161 000 quintaux de bœuf gelé en 1895 au lieu de 20 000 seulement en 1891, et la seconde 63 500 au lieu de 400 quatre ans plus tôt. Elles commencent à faire concurrence sur le marché anglais aux exportations similaires des États-Unis, qui oscillent entre 800 000 et un million de quintaux par an.

Cette concurrence même que se font l'Australie et les deux Amériques tend, toutefois, à réduire les prix de vente à un niveau qui ne laisse plus aux éleveurs qu'un bien faible profit. La viande gelée se vend toujours beaucoup moins cher que la viande fraîche, parce que l'opération du dégel, malgré tous les perfectionnemens qu'on a cherché à y apporter, lui laisse un aspect peu agréable et lui fait perdre une partie de ses qualités : le mouton australien ou néo-zélandais ne valait ainsi à Londres, l'été dernier, que 35 à 40 centimes la livre, alors que le mouton anglais ou écossais se payait en gros 60 à 65 centimes. Le fret, qui était d'environ 20 centimes, il y a quelques années, n'est plus que de 10 aujourd'hui; les dépenses de congélation et d'embarquement faites dans la colonie sont d'environ 4 centimes; en y ajoutant les frais d'assurance et ceux qu'il faut encore faire à Londres, on arrive (1) à un total de 20 centimes de dépense pour amener de Nouvelle-Zélande sur le marché anglais une livre de mouton qui se vendra environ 40 centimes. On considère cependant dans la colonie que les 20 centimes restant suffisent à rémunérer convenablement l'éleveur, bien qu'il doive amener à ses frais le mouton de sa propriété au port d'embarquement; mais il ne faudrait pas que les prix éprouvassent une plus forte baisse. Les compagnies qui possèdent les *freezing-works* et qui achètent aux propriétaires sont elles-mêmes en relation avec des maisons de Londres, à qui elles expédient à intervalles fixes un nombre déterminé de moutons, de façon à éviter les alternatives d'encombrement et d'insuffisance du marché. Ce sont les produits accessoires, suif et autres, qui constituent la plus grande partie des bénéfices de ces compagnies. Certaines maisons anglaises très importantes possèdent elles-mêmes des *freezing-works* dans les colonies et achètent du bétail directement aux éleveurs, aussi bien qu'aux compagnies secondaires. C'est la grande échelle sur laquelle est organisée l'industrie de la congélation, aussi bien que l'élevage lui-même,

(1) D'après le *New Zealand official Year Book*.

qui, avec l'abaissement du fret, permet aux produits des antipodes de venir lutter avec profit contre les produits européens.

Nulle part ce caractère industriel que prend, dans les pays neufs, la fabrication de denrées qui ne semblaient nullement s'y prêter n'est plus marqué que dans la production du beurre. Ce n'est pas dans les fermes, avec les vieilles barattes d'autrefois qu'ont été faites les 7 000 tonnes de beurre que la colonie de Victoria a expédiées en Angleterre en 1894 et les 11 000 qu'elle y a envoyées l'année suivante. Ces antiques instrumens ont été remplacés par des machines des — « séparateurs » — qui leur sont aussi supérieures qu'une moisonneuse-lieuse l'est à une faucille. Des 12 500 tonnes de beurre produites dans Victoria en 1893-94, 8 000 l'avaient été dans 133 fabriques, dont 119 se servaient de la vapeur comme force motrice et qui employaient en tout 516 ouvriers; leurs installations réunies avaient une valeur de 5 millions de francs. La Nouvelle-Zélande, qui est surtout le domaine des beurreries coopératives, et la Nouvelle-Galles du Sud exportent aussi du beurre, mais en moindre quantité que Victoria. Ces produits des antipodes arrivent sur le marché de Londres au même prix que le beurre du Danemark, qui est le plus grand fournisseur de l'Angleterre. Les derniers contrats passés par le gouvernement de Victoria avec les compagnies de navigation assurent, à partir du mois de mai de cette année, un service hebdomadaire l'été, bimensuel l'hiver, pour le transport des viandes, des beurres et des fromages, moyennant 7 centimes et demi par livre seulement, et celui des volailles, des lapins et des œufs renfermés dans des caisses à raison de 82 francs par mètre cube, ce qui représente un abaissement de 10 à 25 pour 100 sur les prix en vigueur au moment où je me trouvais en Australie. Les gouvernemens des diverses colonies s'occupent aussi beaucoup de ces nouvelles industries d'exportation. Leurs ministères de l'agriculture envoient gratuitement à tous ceux qui les demandent les renseignemens nécessaires à l'installation de beurreries et de crèmeries; des écoles ont été fondées, des fonctionnaires spéciaux envoyés à Londres à demeure pour aider à la vente; des primes même ont été établies à Victoria pour favoriser la production du beurre. Cette intervention de l'État a donné lieu à quelques critiques, quoiqu'elle s'explique par le désir des gouvernemens de faciliter la création de nouvelles ressources qui aident les colonies à sortir de la grave crise économique où elles sont plongées depuis 1893. Peut-être, cependant, les colons se sont-ils lancés trop vivement dans cette voie : le prix de 5 centimes le litre, où le lait était tombé dans l'automne de 1896 à Victoria, est bien peu rémuné-

rateur, même pour les producteurs australiens. Un des grands journaux de Melbourne, — ces questions occupent une place très importante dans la presse des colonies, — calculait qu'une vache devait donner par an 1 800 litres de lait pour rémunérer son propriétaire à ce prix, et de pareilles quantités sont rares, sous le climat sec des colonies.

Mais les procédés de conservation par le froid se perfectionnent tous les jours : après la viande gelée, *frozen meat*, voici la *chilled meat*, la viande simplement refroidie, « qui a eu le frisson », faudrait-il dire pour rendre exactement l'expression anglaise. Depuis longtemps on en exporte des États-Unis, mais on doutait que, refroidie seulement à 2 degrés au-dessous de zéro, elle pût supporter un voyage de quarante jours, dont un tiers sous les tropiques. Une expérience faite l'année dernière a pourtant pleinement réussi. Un grand navire le *Gothic*, de 7 700 tonnes, parti de Nouvelle-Zélande le 2 mai, arriva à Londres le 11 juin, après avoir doublé le cap Horn avec une cargaison de viande refroidie : le bœuf, en parfait état, fut vendu près du double du bœuf congelé; le mouton, arrivé en moins bonne condition, trouva néanmoins preneur à 20 ou 25 pour 100 de plus que la même viande congelée. L'effet du simple refroidissement est de ne geler que la partie extérieure des viandes sur une faible épaisseur; la masse intérieure reste aussi fraîche que si l'animal venait d'être abattu et, protégée par la croûte durcie, ne se putréfie pas. On expérimente aussi la substitution du simple refroidissement à la congélation complète pour le beurre, auquel les très basses températures enlèvent une partie de sa saveur.

Les agriculteurs européens s'étaient en grand nombre réfugiés dans l'élevage du bétail, où ils espéraient trouver une compensation aux déboires que leur avait causés la baisse des prix du blé. Grâce à de nouvelles applications de la science, les voici menacés de la concurrence, non plus seulement des grains, mais des produits animaux exotiques. Allons-nous voir, sous l'influence des exportations américaines et australiennes, les prix du bétail s'abaisser dans les mêmes proportions que ceux des céréales ? A la longue, il est probable qu'il en sera ainsi. Toutefois le phénomène sera sans doute moins brusque. La consommation de la viande est susceptible de se développer beaucoup avec l'amélioration du bien-être général, pour peu que les prix baissent légèrement, tandis que l'importance relative du pain dans l'alimentation tend plutôt à diminuer un peu quand l'aisance augmente; toute baisse de prix du beurre et des œufs doit également

en élargir beaucoup le marché. D'ailleurs ces produits animaux offrent beaucoup moins d'homogénéité que les grains, ce qui est un grand désavantage pour les ventes à distance et en gros : des correspondances de Londres, parues dans les journaux d'Australie pendant mon séjour, signalaient comme un grave inconvénient le manque d'uniformité dans l'aspect et surtout la coloration des beurres. Les fluctuations de prix qui ont lieu à Londres entre le moment des achats dans les colonies et celui de l'arrivée des produits en Angleterre, bien des semaines après, sont aussi l'une des grandes difficultés de ce commerce, de même que l'établissement d'arrivages à intervalles déterminés. De grands progrès ont toutefois déjà été faits et, en 1895, le marché de Londres a été approvisionné avec assez de régularité.

Cependant les viandes importées ne formaient encore, en 1892, que moins d'un tiers de la consommation totale du Royaume-Uni, 600 000 tonnes sur 2 200 000. L'importation avait presque doublé depuis 1885, où elle n'atteignait que 335 000 tonnes. Les colonies australasiennes mêmes, qui avaient une grande part dans ce progrès, envoyaient, l'année dernière, 110 000 tonnes. Elles sont donc loin d'occuper encore dans la production de la viande la même place prépondérante que dans celle de la laine, quoiqu'elles y avancent vite. Leur concurrence est peut-être plus dangereuse dans l'industrie de la laiterie, où elles menacent sérieusement les fournisseurs continentaux du marché anglais, dont la France est, après le Danemark, le principal. Sans doute, en 1894, les importations de beurres exotiques en Angleterre ne s'élevaient qu'à 15 000 tonnes, dont 11 000 d'Australasie et 4 000 d'Amérique, tandis que le continent européen expédiait 117 000 tonnes, dont 49 000 pour le Danemark et 21 000 pour la France : mais ce n'étaient là que des débuts : les importations australiennes ont certainement été moitié plus fortes l'année dernière, et, grâce à l'organisation industrielle perfectionnée de leurs beurreries, les producteurs des antipodes pourront peut-être triompher de leurs rivaux européens. La révolution économique commencée il y a cinquante ans s'achève aujourd'hui : la distance n'est plus un obstacle sérieux au transport d'aucune denrée ; pourvu que la production en soit habilement dirigée, que le sol et le climat s'y prêtent, peu importe que des milliers de lieues séparent le producteur du consommateur.

III

La découverte des moyens de conservation des « denrées périssables » a été d'autant plus précieuse pour l'Australie qu'elle

est loin d'occuper au point de vue agricole le même rang parmi les divers pays du monde qu'au point de vue pastoral. On estimait en 1892-1893 la valeur totale des produits de son bétail à plus de 1 200 millions de francs, dont 560 pour une seule denrée, la laine, tandis que ses cultures n'avaient donné que 540 millions. Celle des colonies où l'agriculture proprement dite joue le plus grand rôle dans la production est l'Australie du Sud, quoique, d'une façon absolue, la valeur de ses récoltes soit légèrement inférieure à celle de Victoria. Ces deux colonies et la Nouvelle-Zélande sont les seules où les céréales indigènes suffisent à la consommation : après qu'elles en ont approvisionné les autres contrées de l'Australie, elles n'ont encore à exporter dans le reste du monde que 2 millions et demi d'hectolitres de blé (1892-93) et moins d'un million d'hectolitres d'avoine : ces derniers viennent presque tous de la Nouvelle-Zélande. L'ensemble des colonies se suffit encore à peu près à lui-même pour le maïs, cultivé surtout en Nouvelle-Galles et en Queensland, dans les parties chaudes du continent australien, pour le foin, pour les pommes de terre, qui viennent surtout de Victoria et de Nouvelle-Zélande; mais aucun commerce d'exportation de ces denrées n'existe encore.

L'insignifiance relative des cultures est un des traits qui frappent le plus un voyageur européen en Australie. Durant le trajet de vingt heures en chemin de fer qui sépare Melbourne de Sydney, l'on ne voit guère de champs de quelque étendue qu'aux environs de la première de ces villes, quelques vergers et quelques vignes lorsqu'on passe le Murray à la limite des deux colonies, des cultures maraîchères au moment d'entrer à Sydney. Des forêts d'eucalyptus, des pâturages semés d'arbres, où paissent des moutons ou des bêtes à cornes, suivant qu'on est plus ou moins loin des côtes, c'est là le paysage qui se déroule avec monotonie pendant tout le parcours. De Melbourne à Adélaïde, les cultures sont un peu moins rares, mais les pâturages, ou même de vrais déserts couverts de *scrub* rabougri, occupent de beaucoup la plus grande place. Rien ne diffère plus des immenses champs de maïs ou de blé de l'Illinois, de l'Iowa, du Minnesota, où les charrues à vapeur tracent des sillons rigoureusement droits d'un ou deux kilomètres de long. On aurait tort de reprocher aux Australiens leur négligence pour le labourage. En se consacrant avant tout à la production du bétail, ils n'ont fait que suivre la voie que leur indiquait la nature: ils n'ont point à leur disposition la prairie rase de l'Amérique du Nord soumise au climat encore assez humide de la partie centrale du bassin du Mississipi. Chez eux, les régions voisines de la mer, où la pluie est suffisante,

sont presque toujours couvertes de denses forêts d'eucalyptus malaisées à défricher; dès qu'on s'avance un peu dans l'intérieur, le climat est trop irrégulier et trop sec pour permettre les cultures. Seuls sur le continent australien, le pays ondulé qui forme le centre de la colonie de Victoria et les plaines qui s'étendent dans l'Australie du Sud entre le golfe de Saint-Vincent et les collines de l'intérieur offrent aux céréales des conditions favorables de développement.

Encore le rendement est-il souvent bien maigre. Dans l'Australie du Sud, il est descendu en 1889 à trois hectolitres et demi par hectare; il y est en moyenne de six, de neuf dans Victoria, de dix et demi dans la Nouvelle-Galles du Sud. On comprend qu'au prix actuel du blé, qui est de 10 à 12 francs l'hectolitre, les Australiens ne croient pas avoir intérêt à développer leur production notablement au delà de leurs besoins. Peut-être pourrait-il en être autrement en Nouvelle-Zélande, où le climat est humide et beaucoup plus favorable, comme le prouve un rendement moyen de 21 hectolitres à l'hectare. Les grandes plaines de Canterbury, dans l'île du Sud, sont la seule région de l'Australasie où la culture des céréales soit pratiquée sur une vaste échelle. Elle y est, du fait du climat, plus intensive qu'en Australie; les prairies artificielles, presque inconnues sur le continent voisin, y couvrent aussi 3 millions d'hectares, plus que l'ensemble de toutes les autres cultures dans l'Australasie entière.

La production des céréales, si perfectionnés que soient les nouveaux procédés d'exploitation, exige plus de main-d'œuvre que l'élève du bétail, et c'est encore une des causes qui tendent à en ralentir le développement aux antipodes, où le prix du travail humain est fort élevé. A plus forte raison, cette cherté est-elle un obstacle pour les cultures raffinées nécessitant des soins assidus, comme celle de la vigne, à laquelle le climat des parties les moins chaudes de l'Australie conviendrait cependant fort bien. Les Australiens sont assez fiers de leur production vinicole; ils prétendent même un jour détrôner les vins français sur le marché anglais, et non seulement les vins français, mais ceux du Rhin, d'Espagne, de Portugal, car ils ont fait venir des plants de tous les pays et imitent tous les crus possibles de l'Europe et de l'Asie. Demandez dans un hôtel de Melbourne la carte des vins: sur la partie réservée aux vins du pays, vous trouverez inscrits du bordeaux (*claret*), du bourgogne, du reisling, du chablis, du vin du Rhin (*hock*), du porto, du madère, du xérès (*sherry*), même du chiraz, qui doit être, d'après son nom, une imitation de vin persan! Cette ardeur à vouloir tout produire du premier coup dénote

quelque inexpérience, d'autant que les divers cépages sont souvent mélangés au hasard sans tenir compte des terrains et des expositions qui leur conviendraient le mieux. Mais la science du vigneron ne s'acquiert pas en un jour, et tandis qu'il est assez facile de transformer en quelques mois le premier immigrant venu débarqué d'Europe en un auxiliaire utile sur une *station* de moutons, il faut des années, on serait tenté presque de dire des générations, pour accoutumer un homme à donner à la vigne les soins délicats qu'elle exige, surtout lorsque cet homme est un Anglo-Saxon et n'en a jamais vu un cep avant d'arriver en Australie.

Aussi 23 500 hectares seulement étaient-ils, en 1893, consacrés à la culture de la vigne : c'était trois fois plus, il est vrai, qu'en 1881, huit fois plus qu'en 1861. Les quatre cinquièmes de ce vignoble appartenaient aux colonies de Victoria et de l'Australie du Sud.

Aux environs d'Adélaïde, les vignes sont très nombreuses : j'y visitai un domaine dirigé par l'un des très rares Français que j'aie rencontrés aux antipodes, un Bourguignon, établi là depuis douze ans. Des coteaux où se trouvait la propriété, la vue était charmante sur la plaine bien cultivée, coupée de champs, de vergers, de vignobles, parsemée de bouquets d'eucalyptus, et limitée par la mer à l'horizon du couchant. La netteté des contours, le bleu profond du ciel, la blancheur éclatante des routes poussiéreuses, la chaleur qui faisait monter le thermomètre à 30° en cette journée d'octobre, l'avril de l'hémisphère sud, me rappelaient l'Afrique du Nord plus encore que l'Europe méditerranéenne.

Les sarmens des vignes qu'on laisse courir sur le sol, entre les ceps plantés à grande distance, comme dans le midi de la France, étaient plus vigoureux qu'ils ne le sont au début de juin en Languedoc ou en Provence. Le régisseur français se plaignait vivement de la diversité des cépages plantés avant son arrivée, mélangés au hasard, et sans tenir compte ni de l'exposition, ni de la nature du sol; on avait de plus, disait-il, abîmé les plants par des tailles maladroites, et ils s'en étaient longtemps ressentis. Aujourd'hui tout le vignoble était en bon état, et les 58 hectares produisaient 1 800 à 2 000 hectolitres de vin, soit 30 à 35 à l'hectare. Les trois quarts de cette récolte étaient formés de *claret* ou imitation de bordeaux, vin rouge en réalité un peu plus corsé que son prototype. Le reste comprenait les vins les plus variés : chaque grand producteur de vin, me disait mon hôte, a en ville un bureau où ses cliens s'adressent pour lui faire leurs commandes sur échantillons. Ils s'attendent à y trouver tous les vins

qu'ils peuvent avoir fantaisie de boire, rouges et blancs, secs, doux et mousseux, tout comme ils se procurent chez un pâtissier toute espèce de gâteaux. Cela complique absurdement la besogne du vigneron et l'installation de sa cave; mais c'est une condition nécessaire. « Je vends même, ajoutait-il, du vin non fermenté à l'usage de certaines *dénominations* religieuses, qui poussent le fanatisme de la tempérance jusqu'à ne pas vouloir se servir de liquides alcooliques pour donner la communion. » Ce « vin non fermenté » n'était que du moût pasteurisé.

On éprouve en Australie, sauf en quelques districts favorisés de Victoria, les mêmes difficultés qu'en Algérie à produire du vin susceptible d'une longue conservation; la cause en est la même : la grande chaleur qui règne au moment de la vendange, — les maxima de plus de 40° sont fréquents à Adélaïde, — fait monter la température dans les caves à 27° ou 28°, et empêche la fermentation d'être régulière et le sucre du raisin de se transformer complètement en alcool. Aussi les vins australiens sont-ils trop souvent louches et douceâtres, quoique très chargés d'alcool. L'inexpérience des vignerons vient aggraver les mauvaises conditions climatologiques. Dans le domaine dont je viens de parler, le régisseur me faisait remarquer la mauvaise construction de la cave, bâtie avant son arrivée en matériaux très légers, en un endroit très exposé au soleil; dans une autre grande propriété de la plaine d'Adélaïde que je visitai, le cellier n'était qu'un mauvais hangar mal fermé, où la température s'élève parfois à 32° ou même à 35°. Les petits cultivateurs, qui sont nombreux, ne font pas en général leur vin eux-mêmes, mais vendent leurs raisins aux grands propriétaires du voisinage.

Malgré leurs défauts, les vins australiens seraient une boisson bien préférable au *whiskey*, au *gin* et autres alcools frelatés que beaucoup de colons boivent purs ou mélangés à l'eau. Mais c'est précisément le manque de débouché local qui nuit le plus à la viticulture en Australie. La production égale à peu près aujourd'hui la consommation : celle-ci était de 130000 hectolitres en 1893, alors que la récolte précédente atteignait 165000 hectolitres. L'exportation en Angleterre aurait été de 23000 hectolitres en 1892 contre 17000 en 1891. C'est là une bien faible fraction de la consommation anglaise, qui monte de 650000 à 700000 hectolitres annuellement. Les vignerons de France et d'Espagne n'auront sans doute pas à craindre d'ici longtemps la concurrence des Australiens sur le marché anglais. Le vin, en Angleterre, est un article de grand luxe; on n'y importe guère que des vins de choix, et les crus classés du continent européen, produits de vieilles

vignes et d'une culture vraiment artistique, conserveront bien des années l'avantage sur ceux de l'Australie, auxquels la jeunesse des plants, l'inexpérience de viticulteurs novices, des conditions de climat moins favorables, la longueur du voyage, rendront toujours la lutte difficile. Dût-elle même fournir un jour à la plus grande partie de la consommation anglaise, la viticulture australienne n'en deviendrait pas encore une des industries importantes des colonies. Il faudrait, pour qu'elle atteignît ce rang, que la consommation locale augmentât énormément; elle n'est en moyenne que d'un peu plus de 3 litres par tête et par an dans l'ensemble de l'Australasie, variant de $0^{l},60$ en Tasmanie à 10 litres dans l'Australie de l'Ouest. Dans les deux grandes colonies productrices de Victoria et de l'Australie du Sud, elle atteint à peine 4 litres à 4 litres et demi. Il est difficile de faire renoncer une population à des boissons dont elle a l'habitude héréditaire : les Anglo-Saxons ont celle de la bière et du *whiskey*. Ils apprécient peu le vin, qui se vend d'ailleurs beaucoup plus cher en Australie que la bière; les vins les plus communs sont vendus dans l'Australie du Sud par les producteurs 65 à 70 francs l'hectolitre, rendus à Adélaïde; on les paye chez les détaillans de même qu'à Melbourne, au moins 0 fr. 80 à 0 fr. 90 le litre. Les vins un peu supérieurs se vendent le plus souvent par caisses de 12 bouteilles d'un litre, et l'on en obtient d'assez agréables, blancs ou rouges, à partir du prix de 15 à 18 francs la caisse. Ce ne sont pas là des conditions qui permettent au vin de devenir une boisson populaire. On se rend facilement compte, dans les clubs, dans les restaurans, que, même chez les classes élevées, il reste un objet de demi-luxe tout au moins, dont on ne se sert qu'en médiocre quantité. D'autre part, l'élévation du prix de la main-d'œuvre rend l'abaissement de ceux du vin difficile. Il est impossible de trouver un homme pour biner la vigne, ce qui n'est pas un travail pénible, à moins de 5 fr. 60 par jour; il l'aurait fallu payer 6 fr. 85 avant la crise de 1893; tous les autres ouvriers sont payés à l'avenant. Aussi les viticulteurs australiens, non contens d'être protégés par des droits énormes de 6 fr. 25 à 7 fr. 50 le *gallon* de quatre litres et demi, demandent-ils encore des primes à leurs gouvernemens.

Bien d'autres cultures ont été essayées en Australie, surtout dans ces dernières années, mais sont encore pour la plupart à l'état expérimental. Quelques-unes d'entre elles seraient susceptibles d'extension à l'avenir : celle des arbres fruitiers est de ce nombre. La portion du globe où se trouvent les colonies anglaises des antipodes étant tournée vers le soleil lorsque notre

hémisphère s'en détourne, toutes les récoltes s'y font six mois plus tôt ou plus tard qu'en Europe. Les fruits qu'elles nous expédieraient, arrivant en une saison où nous en sommes privés, seraient donc les bienvenus et trouveraient certainement un débouché. Toute la question est d'amener les fruits frais en Angleterre en bon état de conservation. Pour les oranges et les citrons, le problème est déjà résolu. Quelques envois ont été faits des orangeries de la Nouvelle-Galles du Sud, qui couvrent 4500 hectares, surtout aux environs de Paramatta, au fond de cette baie enchanteresse de Port-Jackson qui forme le port de Sydney. Les orangers de Paramatta sont aussi beaux que ceux de Blidah, en Algérie, et les vergers qui couvrent les environs en font l'endroit le plus agréable que j'aie vu en Australie.

Toutes les colonies du reste, à l'exception de la Tasmanie et de la partie méridionale de la Nouvelle-Zélande, sont propres à la culture de l'oranger, du citronnier ; toutes commencent à s'y livrer, et la production australasienne atteint déjà la consommation. La Tasmanie exporte en Europe des pommes et, chaque année, à l'automne des antipodes, qui est notre printemps, les grands paquebots-poste de la Compagnie Péninsulaire et Orientale font escale dans le magnifique port de sa capitale, Hobart, pour les y charger. Les autres fruits ne sont pas produits en assez grande quantité pour la consommation locale ; de plus, on n'est pas encore assez assuré de la valeur des procédés de conservation, qui consistent soit à refroidir les fruits un peu au-dessus de zéro, soit à les enduire de compositions spéciales qui nuisent légèrement à leur apparence, mais maintiennent l'intérieur à l'abri de l'air et des germes qui y flottent. La surface totale occupée par les jardins était, en 1892, de 60000 hectares, et leur produit de 66 millions de francs.

Des expériences ont été faites sur une grande échelle pour cultiver les fruits, non seulement dans les régions côtières, mais encore à l'intérieur en suppléant par l'irrigation à l'insuffisance et à l'irrégularité des pluies. L'aménagement des eaux est un point sur lequel notre temps se trouve fort en arrière des anciens et des Arabes du moyen âge ; il y a eu là un véritable recul de la civilisation qui s'explique parce que le centre en est passé dans des pays où l'humidité du climat diminuait l'importance de l'irrigation. Maintenant que les Européens se sont taillé de nouveaux domaines dans tous les coins du monde et s'occupent de les mettre en valeur, ils se sont aperçus que les contrées où le régime des pluies est semblable à celui de l'Europe du nord-ouest sont des régions favorisées, mais presque exceptionnelles,

et leur attention s'est de nouveau portée vers l'utilisation des eaux courantes ou souterraines là où celles du ciel faisaient défaut.

Mais la culture irriguée demande une grande dépense de main-d'œuvre, une attention constante et délicate qui ne se rencontre guère chez les nouveaux colons. Comme celle de la vigne, comme les industries artistiques, elle exige des qualités qui se trouvent rarement dans les pays neufs. La grande exploitation de Mildura, sur le Murray, où une grande compagnie avait affermé par lots à de petits cultivateurs auxquels elle faisait des avances les terrains qu'elle tenait elle-même du gouvernement, vient d'aboutir à une déconfiture financière complète, et presque tous les colons devront quitter le pays.

Toute la partie tropicale de l'Australie est encore pour ainsi dire inexploitée; la canne à sucre est cultivée dans le Queensland et le nord de la Nouvelle-Galles, mais la présence d'engagés polynésiens importés des îles Salomon et des Nouvelles-Hébrides pour le travail des plantations y donne lieu à de vives discussions politiques et à des réclamations des ouvriers blancs, plus exclusifs en Australie que partout ailleurs. Cependant il semble impossible de mettre en valeur tout le nord du continent sans avoir recours à la main-d'œuvre de couleur : on a dû maintenir aux Chinois l'autorisation de s'établir dans le territoire du nord dépendant de l'Australie du Sud, alors qu'ils ont à payer 2 500 francs par tête pour entrer dans les autres colonies. Le problème de l'exploitation de l'Australie tropicale, pour n'être pas pressant, n'en est pas moins assez difficile pour l'avenir.

L'industrie existe à peine en Australie et ne s'y maintient que grâce à des tarifs protecteurs démesurés ; elle ne constitue pas une des ressources réelles du pays. Mais l'exploitation des mines, en dehors des gisemens d'or, en est une sérieuse : la valeur de la production argentifère a été en 1892 de 63 millions de francs, venant presque tous de Broken Hill, la plus grande mine d'argent du monde, en Nouvelle-Galles. Ce qui est plus important encore, c'est que cette colonie est un pays exportateur de charbon; malheureusement des grèves répétées, nuisant à la régularité des exploitations, ont fait abandonner à beaucoup de navires le port de Newcastle, où se trouvent les principales mines, et favorisé la concurrence que les charbons japonais font à ceux d'Australie dans le Pacifique. La production du charbon atteignait, en 1892, en Australasie, 4 718 000 tonnes, dont 3 780 000 en Nouvelle-Galles, 673 000 en Nouvelle-Zélande et 265 000 en Queensland.

IV

Comment l'Australasie a-t-elle atteint le prodigieux développement économique dont nous venons de faire le tableau et qui peut se résumer par la valeur totale de sa production en 1891, — 117 millions et demi de livres sterling ou 2 milliards 940 millions de francs, soit 750 francs par tête, chiffre qui n'est atteint en aucune autre contrée — et par celui de son commerce extérieur dans la même année : 2 milliards 120 millions, dont 1 080 millions d'exportations (1)? Comment ont pu s'élever ces grandes villes, se creuser ces ports, se construire ces 20 000 kilomètres de chemins de fer? Les colons venus du vieux monde et les capitaux qu'ils apportaient avec eux n'auraient pas suffi à pareille tâche; mais l'Angleterre a permis à ses fils expatriés de puiser largement dans ses trésors, et c'est grâce aux énormes sommes qu'elle leur a prêtées, non sans en retirer un important profit, qu'ils ont pu parfaire en si peu de temps une œuvre si colossale. La prospérité si rapidement acquise par l'Australasie est ainsi une démonstration éclatante de l'utilité de la colonisation pour le pays colonisé, aussi bien que pour le pays colonisateur, de l'importance du capital dans la production de la richesse, et de la puissance du crédit. Elle n'a que trop montré aussi, dans ces derniers temps, combien funestes peuvent être les abus de celui-ci.

A la fin de 1871, les Anglais avaient déjà placé en Australasie plus de 1 900 millions de francs, dont 825 étaient prêtés aux gouvernemens et aux municipalités et 1 118 engagés dans des entreprises particulières. Dans les dix années suivantes, le chiffre des dettes publiques s'accrut de 1 300 millions, tandis que les immigrans arrivés dans les colonies y apportaient 578 millions et que 500 nouveaux millions étaient encore placés par des capitalistes britanniques dans diverses entreprises. De l'ensemble des deux derniers nombres, il faut déduire 585 millions représentant des sommes retirées d'Australasie par leurs possesseurs ou simplement transférées d'une colonie dans une autre. La caractéristique de cette période, 1871-1881, fut surtout l'accroissement des dettes

(1) Les chiffres que nous donnons pour le commerce australasien sont ceux du commerce extérieur seulement, c'est-à-dire du commerce avec les possessions britanniques en dehors de l'Australasie et les pays étrangers. Les importations et exportations intercoloniales n'y sont pas comprises. Pour juger de l'énorme importance relative du commerce de l'Australie, il faut se souvenir que celui de l'Angleterre était à la même date de 19 milliards et demi, et celui de la France de 12 milliards seulement, quoique ces pays fussent dix fois plus peuplés. Depuis 1891, les échanges des colonies australiennes ont quelque peu fléchi, les importations surtout, à cause de la crise économique.

publiques, dû principalement à la construction des réseaux de chemins de fer, qui étaient à peine ébauchés à son début. En dehors des emprunts gouvernementaux, les capitaux apportés par les immigrans l'emportèrent sur ceux qui furent prêtés par les habitans de la mère-patrie. De 1881 à 1892, il n'en fut pas de même, et l'augmentation des dettes australiennes, tant publiques que privées, prit des proportions gigantesques. Les gouvernemens et les municipalités empruntèrent 2 935 millions; les immigrans apportèrent 875 millions; mais, en outre, 2 305 millions d'argent anglais vinrent chercher en Australasie, dans des entreprises de toutes sortes, un emploi plus rémunérateur qu'ils n'en pouvaient trouver en Europe, où le taux de l'intérêt s'abaissait tous les jours. D'autre part, 600 millions avaient été retirés de leur emploi en Australie par leurs possesseurs ou transférés d'une colonie à une autre et doivent être retranchés des sommes que nous venons de citer.

Cet énorme afflux de capitaux dans les douze années 1881-1892 n'était plus l'indice d'un développement sain; il accompagnait une augmentation excessive de la population urbaine, et toute cette période fut caractérisée par une spéculation énorme portant surtout sur les biens-fonds, en particulier sur les terrains des villes, par une inflation générale. Les cinq milliards et demi introduits en Australasie de 1881 à 1892 développèrent à peine autant la production de ce pays que l'avaient fait les 1800 millions apportés de 1871 à 1881. En 1871, la valeur totale de cette production était évaluée à 1 410 millions de francs; en 1881, à 2 190 millions, en 1891 à 2 940. C'est un fait bien connu que les premiers capitaux appliqués à la mise en valeur d'un pays sont toujours plus productifs que ceux qui suivent; mais l'effet de cette loi avait été exagéré aux antipodes par la furie des travaux publics et des constructions de chemins de fer, qui atteignit l'Australie comme elle avait atteint peu de temps auparavant la France et beaucoup de pays d'Europe. La plupart des lignes utiles étaient achevées en 1880 ou l'ont été peu après avec des capitaux empruntés avant cette époque. Les énormes emprunts d'État contractés depuis lors furent en grande partie gaspillés en prétendus *reproductive works* qui ne produisirent presque rien; quant aux compagnies particulières qui se fondèrent, ce furent des sociétés financières et immobilières de spéculation, beaucoup plus que des entreprises destinées au développement réel des ressources du pays.

C'est à Melbourne surtout que l'on peut se rendre compte de ce qu'a été le *boom*, la grande période d'inflation et de spécula-

tion, qui a sévi de 1886 à 1891, et dont on parle encore comme d'une sorte de temps fantastique. La seule colonie de Victoria, peuplée de 1 100 000 habitans, reçut pendant ces cinq années, outre 150 millions de francs apportés par des immigrans, 1 215 millions de capitaux anglais, dont 425 prêtés à son gouvernement. Le mouvement de son commerce extérieur révélait une situation tout à fait anormale pour un pays neuf : ses importations étaient en moyenne des deux tiers plus fortes que ses exportations. L'immigration considérable qui s'y portait se concentrait tout entière à Melbourne même, dont la population, entre les recensemens de 1881 et de 1891, s'accrut de 208 000 habitans, tandis que tout le reste de la colonie n'en gagnait que 70 000, chiffre inférieur à l'excédent des naissances sur les décès et qui indique un dépeuplement des campagnes au profit de la grande ville. C'était là, en effet, qu'on pouvait faire fortune rapidement en spéculant sur les terrains : dès 1884, dans Collins-Street, la plus grande artère de Melbourne, un lot de terrain s'était vendu 22 000 francs le pied anglais (30 centimètres) de façade; plus récemment, le prix atteignit 50 000 francs pour la même unité. Une maison contenant des bureaux fut vendue, — m'affirmait un des anciens locataires, — 1 800 000 francs en 1889 à une société immobilière, qui trouva dernièrement à grand'peine à s'en défaire pour 300 000. C'est à ces créations de sociétés immobilières de spéculation que furent surtout consacrées les énormes sommes placées à Victoria par les capitalistes anglais. La seule année 1888 vit se fonder à Melbourne 433 sociétés par actions, avec un capital de 360 millions réellement versés, dont 247 étaient des sociétés financières, *chiefly connected with real estate*, c'est-à-dire s'occupant surtout de terrains, dit la publication officielle *the Victorian Year Book;* au contraire, 17 de ces 433 compagnies seulement avaient pour but le développement des ressources naturelles du pays, en dehors des mines. Cette année 1888 marqua le point culminant de la période de spéculation : les opérations du *clearing house* de Melbourne portèrent alors sur 8 milliards 200 millions : trois ans auparavant, en 1885, elles n'avaient été que de 4 milliards 200 millions.

Ces excès ne contribuaient en rien au développement réel du pays, et une crise financière devait inévitablement les suivre. Ce qui l'aggrava, ce qui produisit en 1893 la catastrophe des banques australiennes, ce fut la forme particulière sous laquelle l'argent anglais était placé en Australie. Au lieu de s'associer directement entre eux pour constituer des compagnies opérant dans les colonies, la plupart des capitalistes du Royaume-Uni avaient

mis leurs fonds en dépôt dans des banques, le plus souvent à six mois ou un an. C'était un placement des plus avantageux puisque, de novembre 1881 à février 1893, l'intérêt servi aux dépôts à un an dans les principales banques fut en moyenne de 5 pour 100 et ne descendit jamais au-dessous de 4 pour 100. Aussi, au début de 1892, plus d'un milliard de francs étaient déposés dans les 27 principales banques australiennes par des capitalistes britanniques, en dehors des 2800 millions que le public australien leur avait confiés. Une partie de cette dernière somme provenait, il est vrai, de comptes courans auxquels il n'était servi aucun intérêt. Néanmoins, il restait plus de 3 milliards de francs, auxquels il fallait payer un intérêt de 5 pour 100; les profits tirés des opérations de banques proprement dites n'y auraient jamais suffi. Aussi les banques australiennes les considéraient-elles comme tout à fait secondaires : elles distribuaient le crédit foncier, le crédit agricole, prêtant sur les terres, sur les maisons, sur le bétail, la laine, les récoltes, sur tous les gages qu'on leur présentait, et de la façon la plus imprudente, sans tenir compte de l'inflation énorme des prix des immeubles, de la difficulté de réalisation, des chances de dépréciation. Elles fondaient des *building societies*, des sociétés de construction à Melbourne; elles spéculaient sur les terrains. L'industrie pastorale était des plus florissantes alors, les cours de la laine étaient élevés, et les *squatters* empruntaient pour augmenter leur exploitation, souvent aussi pour acheter les terres dont ils n'étaient que locataires, afin de les mettre à l'abri des *free selectors*, des immigrans nouveau venus auxquels les lois foncières permettaient d'acquérir du gouvernement certaines terres, même lorsqu'elles étaient déjà louées pour la pâture : les banques leur ouvraient largement leurs caisses : elles avaient en général commencé par prêter sur les troupeaux et se trouvaient entraînées à augmenter leurs avances pour faciliter l'achat du sol, de crainte que l'occupation d'une partie de la *station* par les *free selectors* ne vînt altérer la valeur de leur gage.

Emprunter à court terme et à un taux élevé, faire avec l'argent qu'on s'était ainsi procuré des prêts à long terme, sur des gages dont la valeur était énormément et artificiellement surélevée, et dont la réalisation devait devenir impossible en cas de crise, voilà quelle fut la ligne de conduite suivie de 1880 à 1892 par la plupart des banques australiennes. Par suite de l'importance des dépôts britanniques, elles devaient être compromises, non seulement si des événemens fâcheux se produisaient en Australie même, mais encore si quelque incident un peu grave venait influencer le marché financier anglais et amenait les capitalistes

du Royaume-Uni à retirer leurs dépôts. Le malheur voulut que ces deux éventualités se produisissent à la fois : la chute de la grande spéculation immobilière à Melbourne et une forte baisse du prix de la laine, rendant fort difficile la situation des *squatters*, eurent lieu au moment même où les désastres financiers des pays de l'Amérique et de l'Europe méridionales ébranlaient profondément le marché de Londres et obligeaient à liquider l'une des plus grandes et des plus anciennes maisons de banque de l'Angleterre. Les relations entre les diverses parties du monde sont si étroites aujourd'hui que la crise de l'Argentine, les troubles du Brésil, la banqueroute du Portugal et de la Grèce eurent leur contre-coup en Australie et y précipitèrent un désastre.

La période de spéculation qui avait atteint son point culminant à Melbourne en 1888 continua jusqu'en 1890 ; en 1891, la crise commença, non par les banques proprement dites, mais par de nombreuses institutions financières, improprement affublées de ce nom, qui servaient à leurs dépôts à un an un intérêt atteignant jusqu'à 7 pour 100. Toutes ces sociétés, qu'elles s'appelassent banques ou bien *Land Building* ou *Trade Companies*, pratiquaient, en l'exagérant encore, la politique d'emprunts à court terme et de prêts à long terme des grandes banques ; beaucoup d'entre elles, après avoir divisé en petits lots et vendu à des prix très élevés, payables par annuités, les terrains qu'elles détenaient, s'étaient empressées de répartir entre leurs actionnaires tout le profit présumé de l'opération, en le prélevant sur les dépôts ; souvent les acheteurs, qui n'avaient eux-mêmes d'autre but que de spéculer, abandonnèrent leurs lots après avoir versé les premiers acomptes ; les compagnies se trouvèrent alors dans l'impossibilité de faire face à leurs engagemens. De juillet 1891 à mars 1892, 41 sociétés durent suspendre leurs paiemens tant à Melbourne qu'à Sydney : leur capital s'élevait à 135 millions de francs, leurs dépôts à 365, leurs autres dettes à 90 millions. Trois des trente banques d'émission australiennes furent entraînées dans la crise et durent fermer leurs portes ; deux autres liquidèrent en 1892, une troisième en janvier 1893.

A ce moment, la spéculation immobilière s'était complètement effondrée ; la baisse des prix de la laine qui s'étaient affaissés de 15 à 20 pour 100 depuis 1891 avait rendu fort embarrassée la position des *squatters*, grands débiteurs des banques, et leurs cliens anglais, fort alarmés des nombreuses faillites et déjà très atteints d'autre part, retiraient leurs fonds en grand nombre. Au printemps de 1893 eut lieu une catastrophe financière comme il n'y en a peut-être pas d'autre exemple : douze des vingt-quatre

banques d'émission, dont les bilans réunis atteignaient 2 milliards et demi de francs, et la circulation de billets 64 millions, fermèrent leurs portes, se déclarant incapables de rembourser les 1 800 millions de dépôts qui avaient été versés dans leurs caisses.

On peut difficilement se faire une idée de la violence de la commotion qui suivit ce désastre. En Australie comme en Amérique, les particuliers ne conservent jamais par devers eux que des sommes minimes, quelques livres sterling; tout ce dont ils n'ont pas besoin dans le courant d'une même semaine est déposé dans les banques, qui ont des succursales dans les localités même les moins importantes. Or, voici que 250 millions de comptes courans se trouvaient arrêtés dans les banques. Les personnes les plus riches se virent du jour au lendemain totalement dépourvues d'argent liquide, à Melbourne surtout, où cinq des banques suspendues avaient leur siège. La panique eut heureusement peu d'effet sur les billets émis par les banques, à cause du petit nombre de ceux-ci : les législations australiennes sont fort restrictives en cette matière et le chiffre des billets en circulation est toujours resté très inférieur à l'encaisse métallique; il n'en atteint pas actuellement le cinquième. La période la plus aiguë de la crise dura peu, toutefois, et, avant la fin de 1893, la plus grande partie des comptes courans avait été remboursée.

Il n'en put être de même des autres dépôts. Si l'on avait cherché à réaliser les gages sur lesquels les banques avaient imprudemment prêté ces fonds, on n'aurait abouti qu'à ruiner absolument débiteurs et créanciers : toutes les terres d'Australie eussent été à vendre, et elles n'auraient trouvé acquéreur qu'à des prix désastreux. Les créanciers s'en rendirent compte, renoncèrent à liquider et acceptèrent les arrangemens que leur proposaient les banques. Avant la fin de 1893, les douze sociétés qui avaient suspendu leurs paiemens en avril et mai étaient « reconstruites » et avaient rouvert leurs portes, mais on va juger à quelles dures conditions pour leurs créanciers : en échange de tous les dépôts non remboursables à vue des particuliers et d'une partie même des comptes courans, formant une somme totale de 1 500 millions de francs, dont 530 millions de capitaux britanniques, les banques remettaient à leurs cliens des bons de dépôts auxquels devait être servi un intérêt de 4 1/2 pour 100 jusqu'à leur remboursement. Celui-ci devait avoir lieu à des dates diverses entre 1896 et 1907 : l'une des banques convertit même les trois quarts de ses dépôts en obligations perpétuelles 4 et 4 1/2 pour 100, une autre les deux tiers d'entre eux en actions privilégiées. En outre, les diverses sociétés ont appelé 150 millions de francs sur le capital non versé. Malgré

cela et quoiqu'elles aient retiré de la circulation une partie de leurs bons, en les acceptant en échange de créances douteuses, leur position est difficile, puisqu'elles doivent être en mesure de rembourser, avant dix ans, plus de 1 300 millions de francs de dépôts.

Les gages sur lesquels elles ont prêté ont subi une effroyable dépréciation. La persistance des bas prix de la laine en 1893 et 1894 n'a fait qu'aggraver la situation des *squatters*, dont un certain nombre semblent être dans l'impossibilité de se libérer à jamais. Quant aux terrains urbains et aux maisons, ils ont perdu les deux tiers ou les trois quarts de leur valeur. Dans les plus beaux quartiers de Melbourne, des propriétaires, qui menaient, il y a cinq ans, un train effréné, offrent aujourd'hui de louer leurs somptueuses habitations à la simple condition de les entretenir en bon état, ainsi que les jardins y attenant. Les logemens les plus modestes ont subi la même dépréciation : telle petite maison, louée à raison de 130 francs par mois avant le moment de la plus grande spéculation, ne se payait plus, en 1895, que 30 francs; en 1888, on en louait de pareilles à 200 francs. C'est que la ville de Melbourne a été effroyablement atteinte par cette crise : sa population qui, de 1881 à 1891, avait augmenté de 20 000 âmes par an, a diminué d'autant depuis; de 490 000 habitans, elle est tombée, d'après les estimations officielles, à 444 000 en décembre 1893; elle aurait encore perdu 15 à 20 000 personnes l'année suivante, et un peu moins en 1895. Les recettes de son réseau de tramways sont tombées de 14 millions en 1890-1891 à 9 millions en 1894-95, témoignant de la diminution et de l'appauvrissement des habitans, du mauvais état des affaires. De même, les chemins de fer de la colonie de Victoria, dont le réseau est presque moitié plus considérable qu'il y a six ans, ont un chiffre total de recettes brutes d'un sixième inférieur. Partout on relève les signes d'une dépression profonde.

J'ai cité les faits qui se rapportent à la colonie de Victoria, parce que c'est elle qui donnait l'impulsion à toutes les autres, parce que c'est là que l'apparente prospérité produite par l'excès de spéculation et l'abus du crédit a été le plus caractérisée, et le désastre qui l'a suivie le plus profond. Elle a été depuis quinze ans la colonie type australienne, mais on retrouve dans toutes les autres les mêmes traits, un peu atténués. En Australie du Sud, la secousse a été presque aussi forte, en Nouvelles-Galles un peu moins, parce que les ressources réelles en sont plus grandes que celles de Victoria et que le développement en avait été moins artificiel; dans le Queensland moins encore, parce que le pays est tout à fait neuf. La Nouvelle-Zélande, où une crise analogue,

quoique moins intense, s'était produite quelques années plus tôt, a paru profiter un instant, par un effet de contraste, des embarras de ses voisines ; mais son gouvernement s'épuise aujourd'hui à vouloir sauver sa principale institution de crédit, compromise aussi par l'abus des prêts hypothécaires, et ses expériences politiques et sociales influent d'une manière défavorable sur son état économique.

Si la dépression a été aussi générale et aussi intense, si les colonies australiennes s'en dégagent si difficilement, c'est que des causes plus profondes s'étaient jointes, pour la produire, aux excès de spéculation. L'Australie est comme un homme dont la santé florissante cachait des tares constitutionnelles graves ; une secousse accidentelle, dont l'effet eût été assez vite réparé dans un organisme sain, est venue la frapper ; elle en a été profondément atteinte, et les défectuosités qu'on soupçonnait bien sous ses brillans dehors, mais qui n'avaient pas encore produit d'effets, se sont montrées à nu et l'ont empêchée de guérir rapidement. Ces vices généraux, nous les avons signalés : c'est d'abord le manque d'harmonie entre la distribution des habitans et les ressources du pays, près de la moitié des premiers se trouvant dans les villes, les secondes dans les campagnes. C'est ensuite le protectionnisme à outrance, qui est en partie la conséquence de l'excès de la population urbaine et qui a produit des conditions de vie tout artificielles. Enfin un phénomène universel s'étendant non pas à l'Australasie seule, mais au monde entier, est venu encore accentuer la crise : c'est la baisse de prix des produits bruts. Les pays neufs qui exportent leurs denrées sur les marchés européens y luttent non seulement avec les producteurs locaux, mais entre eux, et, tous les perfectionnemens récens de l'agriculture leur permettant d'augmenter beaucoup les rendemens, les prix s'effondrent. Les laines australiennes, bien que supérieures en qualité, ont à souffrir de la concurrence de celles de l'Argentine et du Cap de Bonne-Espérance. Une baisse de 2 pence, soit 20 centimes par livre, comme il s'en est produit de 1890 à 1893 dans le prix de cet article essentiel du commerce australien, représente pour l'ensemble des colonies une perte annuelle de 150 millions. Le prix élevé de la main-d'œuvre place l'Australie dans de fort mauvaises conditions pour lutter avec l'Amérique du Sud, et, grâce à son protectionnisme jaloux, elle souffre de l'avilissement des produits bruts, sans profiter de la baisse de prix des articles manufacturés.

On peut cependant distinguer en Australie, depuis le début de 1895, des signes de relèvement : ils se manifestent surtout dans

le Queensland et la Nouvelle-Galles du Sud; la première de ces colonies paraît aujourd'hui la plus sagement gouvernée de l'Australie; la seconde possède une assez grande variété de ressources; ses mines de charbon peuvent permettre à l'industrie de s'y développer avec plus de spontanéité que dans ses voisines; elle a moins versé dans le protectionnisme; elle s'en dégage tout à fait aujourd'hui, et le magnifique port de Sydney ne peut manquer de voir son trafic s'accroître sous un régime libéral. Les recettes des chemins de fer, les recettes budgétaires également, indiquaient en 1895 un progrès sur l'année précédente. Aussi envisage-t-on à Sydney l'avenir avec assez de confiance et pense-t-on avoir franchi le point le plus bas de la dépression. On n'en pouvait dire encore autant à Victoria et dans l'Australie du Sud; aujourd'hui même, il semble que la situation, sans y avoir empiré depuis un ou deux ans, soit stagnante. La hausse des prix de la laine, qui a eu lieu depuis un an, lors même qu'elle ne serait que momentanée, doit cependant exercer une influence très favorable en Australie, et pourrait permettre aux *squatters* endettés de commencer du moins à se libérer vis-à-vis de leurs créanciers, ce qui affermirait quelque peu la position des banques reconstruites.

Celle-ci est actuellement assez difficile et constitue une menace pour l'avenir. Les banques se sont engagées à servir aux dépôts, dont elles ont différé le paiement, un intérêt de 4 1/2 0/0, alors qu'aujourd'hui leurs concurrentes qui ont résisté à la crise se procurent très facilement de l'argent à 3 0/0; c'est là une grave cause d'infériorité pour les premières. Dès le moment où furent conclus les arrangemens, quelques personnes manifestèrent la crainte qu'un intérêt aussi élevé ne fût une charge trop lourde pour les institutions réorganisées; ces prévisions n'ont été que trop vérifiées : l'une des banques s'est vue forcée d'offrir à ses créanciers le choix entre une liquidation désastreuse et une réduction d'intérêt à 2 1/2 0/0 qu'ils ont acceptée. Une autre a été moins heureuse, les nouveaux arrangemens qu'elle offrait étaient trop défavorables; elle a dû fermer ses portes définitivement, et sa liquidation a permis de voir que, trop souvent, ce n'était pas seulement par imprudence qu'avaient péché les administrateurs de ces sociétés incapables de tenir leurs engagemens. On n'attend pas sans anxiété les échéances de 1898, 1899 et 1900. Dans chacune de ces trois années, 275 à 300 millions de francs de bons de dépôts viennent à expiration, et si les porteurs venaient retirer leurs fonds en masse, les banques n'y résisteraient certainement pas. Mais elles espèrent que l'état général de l'Australie sera assez amélioré alors pour que la confiance soit revenue, et que

leurs cliens continueront à leur confier leurs capitaux, non plus à des taux d'intérêt démesurés, mais à des conditions qui leur permettent de faire quelques bénéfices.

Ces catastrophes financières, suivant de si près les crises de la République Argentine et de l'Uruguay et venant se joindre aux déboires éprouvés par les capitalistes anglais dans plusieurs pays du sud de l'Europe, avaient fortement éprouvé le crédit des colonies australiennes, jusqu'alors si ferme que leurs derniers empunts de 1888 à 1890 avaient été contractés en 3 1/2 0/0 aux environs et même au-dessus du pair : Victoria avait émis en 1899 à 102 3/4 un fonds 3 1/2 0/0 remboursable au pair en 1923; en juin 1893, en pleine crise, il tomba au-dessous de 87. Le 3 1/2 de la Nouvelle-Galles, émis en 1888 à 102 1/4 et remboursable en 1924, ne cotait plus que 92 au même moment. Celui de l'Australie du Sud, lancé en 1889 à 98 et remboursable en 1939, avait fléchi à 93; celui du Queensland, émis en 1890 à 96 3/4 venant à échéance en 1949, à 87 3/4. C'était le crédit de Victoria, le meilleur avant la crise, qui avait été le plus atteint. Depuis lors, ces titres se sont rapidement relevés : en 1894, le 3 1/2 0/0 néo-gallois était presque revenu au pair, et aujourd'hui les cours sont plus élevés que jamais : 106 1/2 pour Victoria, 110 pour la Nouvelle-Zélande, 111 pour l'Australie du Sud, 109 1/2 pour le Queensland; voilà les cours des 3 1/2 0/0 des diverses colonies australiennes en juillet 1896 à la bourse de Londres. La Nouvelle-Zélande, dont les fonds n'avaient guère fléchi pendant la crise, voyait au même moment son 3 1/2 0/0 remboursable en 1939 coté à 109 et son 3 0/0 remboursable en 1945 à 103; de même la Nouvelle-Galles a pu émettre en 1896 un emprunt 3 0/0 à 98. Si l'on tient compte de ce que ces fonds sont remboursables à date fixe et de la prime à amortir, leurs cours sont donc aujourd'hui, malgré la crise de 1893, aussi élevés, sinon plus, que ceux des rentes françaises.

On le voit, les créanciers de l'Australie ont repris confiance vite et facilement. Peut-être même peut-on dire qu'il est un peu prématuré de capitaliser à 3 pour 100 les fonds publics des colonies. L'ensemble de leurs dettes atteint 5 300 millions de francs; c'est le total le plus élevé du monde relativement à la population : la dette par tête d'habitant varie, en Australie, de 1 000 francs en Victoria, à 1 800 au Queensland; elle est de 1 300 francs en moyenne, alors que le chiffre correspondant n'est que de 800 en France, et notre pays est cependant le plus endetté de l'Europe. Sans doute, les emprunts des colonies n'ont pas été contractés, comme beaucoup des nôtres, pour réparer les désastres d'une guerre et pourvoir

à la sécurité militaire du pays : les trois cinquièmes, notamment, ont été consacrés à la construction des chemins de fer, et la recette nette de ceux-ci fournissait, en 1892-93, 90 des 209 millions d'arrérages que les gouvernemens avaient à payer. D'autre part, la baisse générale de l'intérêt a aidé à la hausse des fonds australiens, et si on compare leurs cours à ceux des Consolidés anglais, on voit qu'ils sont relativement plutôt moins élevés qu'en 1889. Néanmoins le chiffre des dettes australiennes est colossal, et il est à craindre que les gouvernans de ces pays, tentés par le bas taux de l'intérêt, ne recommencent à emprunter, comme l'ont déjà fait la Nouvelle-Galles du Sud et la Nouvelle-Zélande. Les impôts sont très lourds en Australie et peu susceptibles d'être augmentés sans inconvéniens ; tous les grands travaux publics vraiment utiles sont faits dans la plupart des colonies, et les fonds qu'elles cherchent à se procurer risquent d'être employés à des expériences sociales plus ou moins aventureuses. L'ensemble de cette situation semble justifier à peine le taux actuel de leur crédit.

Si les capitalistes ont vite repris confiance dans l'Australie, il n'en a pas été de même des immigrans. Ceux-ci étaient arrivés en très grandes quantités jusqu'à ces dernières années. De 1881 à 1890, l'Australie avait encore gagné 386 000 habitans par l'excédent de l'immigration sur l'émigration. C'étaient presque exclusivement la Nouvelle-Galles, Victoria et le Queensland qui avaient profité de ce mouvement : les parts respectives de ces trois colonies étaient de 164 000, de 112 000 et de 101 000. Au contraire, l'Australie du Sud avait perdu 17 100 habitans, la Tasmanie et la Nouvelle-Zélande étaient restées presque stationnaires. En 1891, les arrivées en Australasie dépassèrent encore les départs de 39 000 dont 20 000 en Nouvelle-Galles ; mais en 1892, cet excédent tomba brusquement à 6 930 et resta à peu près stationnaire à 8 224 l'année suivante. Comme les statistiques des départs sont toujours, d'après les documens officiels eux-mêmes, défectueuses et les chiffres donnés inférieurs à la vérité, il a dû y avoir perte sèche pour ces deux années. Cette perte est officiellement constatée pour Victoria (12 000 départs de plus que d'arrivées en 1892, et 13 000 en 1894) ; mais la Nouvelle-Zélande était en notable progrès, gagnant 10 000 âmes en 1893, parce qu'elle échappait à la crise et recevait beaucoup d'Australiens. L'Australie de l'Ouest, où l'on venait de découvrir des mines d'or, gagnait de même 5 000 habitans. C'est elle seule qui maintient aujourd'hui un courant d'immigration vers l'Australasie : depuis trois ans, en effet, le mouvement n'a guère repris : dans le premier semestre de 1896, 6 000 personnes seulement ont quitté le Royaume-Uni pour se

rendre aux antipodes : or, c'est presque exclusivement en Angleterre que se recrutent les colons de l'Australie : de 1881 à 1890, 40 000 personnes quittaient chaque année les Iles Britanniques pour s'y rendre. D'autre part, les départs continuent à être nombreux et s'étendent à toutes les colonies : en 1895, la Nouvelle-Zélande a de nouveau perdu des habitans comme elle l'avait fait de 1888 à 1891.

Malgré ces côtés défavorables, les immenses ressources de l'Australie permettent d'espérer qu'elle surmontera définitivement l'effet de cette crise. Par une heureuse chance, les mines de l'ouest ont été découvertes au moment précis où chancelait la prospérité des grandes colonies de l'est, et ont retenu sur l'Australie l'attention du monde : la fortune n'a pas voulu abandonner tout à fait ce pays qu'elle avait tant gâté. D'ailleurs, la crise a permis aux colons de montrer qu'ils avaient en eux-mêmes de grandes réserves d'énergie et d'initiative. Voyant diminuer les gains qu'ils tiraient de leurs anciennes industries, comme la laine, ils ne se sont pas découragés; ils en ont cherché de nouvelles; et c'est au plus fort de l'ébranlement financier que la colonie de Victoria a commencé d'exporter sur une grande échelle des viandes congelées, du beurre, des fromages. Pour que la prospérité leur revînt, il faudrait seulement que ses habitans montrassent un peu de sagesse et cessassent de se croire destinés à guider le monde dans les voies de la rénovation sociale; il faudrait aussi qu'ils fussent convaincus que certaines lois économiques, celles-là surtout qui concernent le crédit et la monnaie, sont aussi immuables et universelles que les lois physiques, et que les pays neufs ne peuvent pas, plus que les vieilles contrées, les violer impunément. Si la crise de 1893 avait pu leur apprendre ces vérités, elle aurait peut-être été un bienfait. De toutes manières l'ère des *booms*, des spéculations désordonnées, est aujourd'hui terminée pour l'Australasie. Il ne dépend que de ses colons qu'une immigration d'hommes et de capitaux aussi nombreuse, mais plus saine, que celle qui s'y est précipitée naguère s'y porte de nouveau pour développer les vastes ressources inexploitées qu'elle renferme encore.

PIERRE LEROY-BEAULIEU.

REVUE LITTÉRAIRE

LES STATUES DE PARIS

Paul Verlaine aura-t-il sa statue? L'affaire était bien engagée et ne semblait pas devoir rencontrer d'opposition sérieuse, lorsqu'un incident est venu tout compromettre : la publication maladroite — d'autres disent trop habile — des *Invectives*. La légende s'était accréditée d'un Verlaine à l'âme innocente et pure comme une âme d'enfant : crûment la vérité apparaissait d'un Verlaine à l'ivresse méchante. Il y eut une brusque débandade. On avait eu des trésors d'indulgence pour certaines « irrégularités » un peu fortes de la conduite du poète ; mais il a mal parlé des confrères : c'est cela qui a fait scandale. La presse s'est émue. Il faudra laisser passer un peu de temps. Au surplus, les amis du pauvre Lélian ne se découragent pas. L'idée est lancée ; ils pensent que c'est l'essentiel. Nous le pensons avec eux. En effet, ce n'est pas le talent, quel qu'il soit, de l'écrivain qui est ici mis en cause, puisqu'il est question, non pas de réserver une place à ses vers dans les anthologies, mais de faire une place à son buste dans ce jardin du Luxembourg que fréquente encore la jeunesse. Mais en promenant dans le Paris d'aujourd'hui la parodie moyen-âgeuse des mœurs d'un Villon, Verlaine s'était composé, non sans application, une physionomie qui lui avait valu l'attendrissement des chroniqueurs et la curiosité des badauds : c'est cette image qu'il s'agit de fixer dans le bronze. Pour s'être placé en dehors de toute règle, avoir jeté le défi à l'opinion, tiré vanité de ses défaillances, étalé ses plaies avec une orgueilleuse humilité, traîné sa veulerie du café borgne à la prison, de la prison au confessionnal, du confessionnal à la brasserie mal famée, de la brasserie à l'hôpital, et pour avoir enfin donné une forme d'art aux suggestions de l'alcoolisme et au ressouvenir de vices innommables, Ver-

laine a semblé digne de recevoir un hommage solennel et d'être, avec l'assentiment des pouvoirs publics, proposé en exemple aux jeunes gens. A notre avis, c'est cela qui donne à réfléchir, et bien plutôt que dans la bordée méprisable des injures d'outre-tombe, c'est là qu'est le scandale. Si d'ailleurs il a été précédé de plusieurs autres qui ne choquent pas moins violemment le bon sens et la morale, nous n'en concluons pas que cela soit de nature à l'atténuer, mais au contraire c'est donc qu'il est grand temps d'ouvrir les yeux, d'élever la voix, et de dénoncer l'étendue et la gravité du mal.

Cette question des statues a beaucoup plus d'importance que nous n'avons coutume de lui en prêter. Nous en raillons volontiers entre lettrés. Certes, dans la facilité avec laquelle on décerne aujourd'hui les honneurs du bronze, dans la disproportion qui éclate entre les mérites de l'élu et la pompe des panégyriques, il y a quelque chose de plaisant, bien fait pour divertir l'ironie du philosophe et qui nous amuse aux heures où nous contemplons les choses de la terre du point de vue de Sirius, avec désintéressement. Pouvons-nous cependant pousser toujours si loin le désintéressement, que nous nous désintéressions du bon renom de notre pays, de l'avenir de notre société, de l'éducation de nos jeunes gens? Or, c'est cela qui est en jeu. Une statue n'est pas seulement une parure pour nos places et la satisfaction posthume accordée à la vanité. Elle est tout autre chose. A ne consulter que le sens des mots, élever un « monument », c'est perpétuer un souvenir et protéger contre la mort l'idée qu'un homme a représentée pendant le cours de sa vie mortelle. On déclare que l'idée était bonne et qu'elle ne doit pas cesser de développer à travers le temps ses plus lointaines conséquences. Un enseignement s'en dégage, le plus efficace qui soit, l'enseignement concret, matériel et visible, exposé sans cesse aux regards de tous, et qui à tous les momens sollicite l'attention et s'impose à la réflexion. Cet enseignement ne s'adresse pas à l'élite, à ceux qui peuvent dominer les modes passagères, échapper aux engouemens, deviner les arrière-pensées. Il s'adresse à la foule. Les entrepreneurs de statues le savent bien, et c'est pourquoi ils laissent passer sans s'en émouvoir les épigrammes des délicats, qui s'émoussent sur la pierre et n'entament pas le métal. Ils savent que la leçon trouvera quelqu'un pour la recueillir. Ils ont confiance qu'elle s'en ira éveiller dans la masse obscure et anonyme l'élan de la sympathie et la vertu de l'imitation.

Voici un jeune homme tel que nous voudrions que fussent tous nos fils et tel que par bonheur il y en a plus d'un parmi eux. Son rêve se détourne des désirs médiocres et des calculs vulgaires. Ambitieux, il n'est ambitieux de rien autre chose que de gloire. Et si rude que doive être la route, il sent en lui la force de la suivre jusqu'au bout sans épuiser ses réserves d'énergie, d'enthousiasme et de renoncement.

Il a quitté l'école et il est à la veille d'entrer dans la vie. Les préceptes abstraits ne lui suffisent plus et il comprend que l'héroïsme à la Plutarque s'adapte mal aux exigences de la société moderne. Mais elle a, cette société, ses héros, ceux-là mêmes dont elle dresse l'effigie au coin de ses carrefours. Il est naturel qu'il se tourne vers eux et qu'il les interroge. Qu'ont-ils fait quand ils étaient des hommes de chair? Quelles émotions ont fait battre leur poitrine, à quels sentimens ont-ils ouvert leurs cœurs, vers quelles idées ont-ils haussé leurs âmes? Quelles sont les paroles qu'ils ont dites? En quel sens s'est exercée leur action? A coup sûr, et en dépit des faiblesses qui sont la marque de l'humaine condition, rien n'a trouvé accès en eux qui ne fût noble et généreux. La volonté chez eux a dompté l'instinct, et ils ont étouffé ce tumulte que font en nous les appétits de jouissance, les passions de haine et de violence. Ils ont fait rayonner autour d'eux leur beauté intérieure. A mesure qu'ils passaient parmi les hommes, ils y ont répandu plus de concorde, plus d'harmonie, plus d'amour. Ils ont travaillé comme de bons ouvriers à cette tâche commune du progrès qui fait que l'humanité, si elle ne devient pas plus heureuse, devient meilleure et s'écarte davantage de la brutalité et de la férocité primitives. Ils ont porté témoignage pour le bien. C'est de quoi nous leur savons gré. Qu'ils nous rendent donc le dernier service que nous en attendons encore! Qu'ils rompent leur silence! Qu'ils révèlent leur secret! Qu'ils disent la parole de vie à celui qui la leur demande, et l'ayant, à des signes certains, reconnu pour un des leurs, qu'ils l'accueillent comme font des aînés, propices au nouveau venu, qui réclame sa place parmi les mieux faisants!

Prenons donc par la main ce jeune homme et faisons avec lui une courte promenade à travers les symboles de bronze où Paris, en ces quelques dernières années, a mis l'expression de sa pensée. Partons, comme il convient, de cette place de la Bastille, véritable entrée du Paris moderne qui fait dater son existence du jour où l'émeute força la prison d'État, tua Flesselles et de Launay, dans l'espoir de rendre le marquis de Sade à la société. Passons devant l'Hôtel de Ville réédifié sur les ruines qu'avait faites l'incendie. Il est gardé par un cavalier de fière allure, le front haut, l'air imposant et calme. C'est le prévôt des marchands, Étienne Marcel. Sa carrière fut courte et bien remplie. On était au lendemain de Poitiers. Le pays était envahi, le roi prisonnier, le pouvoir aux mains d'un enfant débile; ou plutôt le pouvoir appartiendrait à celui qui se donnerait la peine de le ramasser dans le désastre public. Marcel fut cet homme-là. L'ordonnance de 1357, qu'il fit signer au Dauphin, était plus qu'une réforme. Elle mettait l'administration entre les mains des états. « Constituer un nouveau gouvernement au milieu d'une telle guerre, c'était une opération singulièrement périlleuse, comme celle d'une armée qui renverserait son ordre de bataille en

présence de l'ennemi. Il y avait à craindre que la France ne périt dans ce revirement (1). » Si la France ne périt pas tout entière, du moins peut-elle être démembrée : Marcel délivre Charles le Mauvais, un des princes les plus funestes de notre histoire, qui réclame pour lui la Champagne, une partie de la Normandie, le Limousin, nos forteresses les plus sûres, nos meilleures provinces. Comme signe de ralliement, Marcel donne à ses partisans le chaperon mi-parti de rouge et de bleu. Voici quel en fut le baptême. Le 23 février au matin, le prévôt des marchands assemble les corps de métiers, se met à la tête de la foule armée, égorge en passant Me Regnault Dacy, avocat au Parlement, envahit l'hôtel du Dauphin, monte à la chambre où il se tenait entre ses conseillers ordinaires, les maréchaux de Champagne et de Normandie. « Sire, dit-il, ne vous ébahissez des choses que vous allez voir : il est bon qu'il en soit ainsi ; » et se tournant vers ceux qu'il avait amenés : « Faites vite ce pourquoi vous êtes venus ! » Il jette au peuple ce ferment de toutes les émotions populaires : « C'étaient des traîtres ; » au Dauphin cette excuse de toutes les révolutions : « Ce qui s'est fait, s'est fait de la volonté du peuple. » Les mesures arbitraires se multiplient ; on écartèle les suspects en place de Grève. Cependant la misère augmente ; Jacques Bonhomme affolé par la souffrance se rue comme une bête fauve sur les campagnes. Marcel s'allie avec les Jacques. Il s'allie avec les mercenaires anglais. Quand il fut lui-même assassiné à la porte Saint-Antoine, allait-il livrer à Charles le Mauvais les clés de la ville dont-il était le gardien, ou périt-il simplement sous la haine des Parisiens lassés d'être trompés ? Ce point reste obscur. Il est inutile de charger d'un crime de plus cette mémoire sur laquelle a pesé une infamie de cinq siècles. C'est de cette infamie que ceux de l'Hôtel de Ville ont tiré leur patron, pour lui décerner les honneurs équestres. Tout se recommence en histoire, et le passé nous est un garant des entreprises vers lesquelles ce cavalier de fière allure peut mener les siens. Il les mène, comme aux jours d'autrefois, comme en ces jours que nous avons revus, à la guerre civile déchaînée en face de l'étranger.

Jeune homme épris de gloire, veux-tu que tes compatriotes te décernent des statues ? Soulever l'émeute en présence de l'ennemi, tel est le moyen que par son exemple un Étienne Marcel indique à ton patriotisme.

Place Maubert, debout, les mains liées, autant que permettent de l'apercevoir les couronnes d'immortelles rouges envoyées par les diverses « libres pensées », Étienne Dolet, imprimeur. On aimerait à l'imaginer comme un homme d'un grand caractère contre qui les seuls chefs d'accusation eussent été sa vertu et sa science. Alors,

(1) Michelet, *Histoire de France*, IV, 261.

parmi ceux qui mettent au-dessus de tout : le dévouement à l'idée, nul ne refuserait de s'incliner devant le rude batailleur d'avant-garde, proclamant l'évangile nouveau d'après lequel chacun ne doit compte de ses convictions qu'à sa conscience. Il se trouve que ce triste représentant d'une belle cause semble avoir été choisi tout exprès pour la discréditer. De tous les coins du siècle et de toutes les bouches, il ne sort contre lui que réclamations indignées. Ceux qui le poursuivent devant la postérité ce ne sont ni les dévots, catholiques et protestans, ni les gens de loi, ce sont ses amis dont il a méconnu le zèle et lassé la patience, ce sont les lettrés et les savans révoltés par ses procédés, ce sont les partisans des doctrines nouvelles, ceux que la pensée libre réclame pour elle, un Érasme, un Marot qui se plaint de sa « perversité », un Rabelais qui, après lui avoir reproché son « avare convoitise », son « envieuse affection de la perte et du dommage d'aultruy », ses « fraudulentes supplantations », conclut : « Tel est ce monsieur. » Follement vaniteux et vindicatif, il a injurié tout le monde. Ses livres sont pleins de la glorification de lui-même et des attaques qu'il dirige contre ses ennemis réels ou imaginaires. A une époque où la violence et la grossièreté sont de règle en matière de polémique, il a étonné le monde savant par sa grossièreté et sa violence. Un trait caractérise celui qu'on nous donne pour un défenseur des droits supérieurs de la conscience : son indifférence à l'égard des questions qui touchent à la vie morale. Autant pour lui de rêves creux qui ont moins de portée qu'une élégance cicéronienne. Il blâme l'affectation stupide et le désir de réclame de plusieurs qui se sont fait jeter en prison pour leurs opinions religieuses. « Dans ces tragédies je joue le rôle de spectateur. Je déplore la situation, je plains les malheurs de quelques-uns des accusés, mais je me ris de la folie de certains autres qui mettent leur vie en danger par leur entêtement ridicule et leur obstination insupportable. » Il fait plus et ne craint pas d'attirer sur eux les derniers dangers. Il publie les lettres de ses amis, pleines des confidences les plus compromettantes. Rabelais, inquiet de l'effet produit sur les docteurs de la Sorbonne par ses deux premiers livres, et n'ayant nul désir d'être brûlé comme « harans sorets », imprime une nouvelle édition de son ouvrage d'où il fait disparaître tout ce qui sentait l'hérésie. La même année il apprend qu'à son insu vient de paraître chez Dolet une édition donnée pour être « revue et de beaucoup augmentée par l'autheur mesme », et dans laquelle tous les passages répréhensibles reparaissaient. Il y allait pour lui de la tête. Dolet envisage avec une belle insouciance le péril d'autrui.

Pour ce qui est de lui, pendant les dix années qui ont précédé sa condamnation, il ne cesse de se mettre en opposition violente avec les lois, lois sévères, attendu qu'elles sont les lois du XVIe siècle et non pas celles du XIXe, mais lois qui n'usurpaient en rien sur la liberté de sa

conscience, et que nous appellerions aujourd'hui lois sur la presse, sur les sociétés, sur le travail, et enfin lois réprimant l'homicide. Il ne fait que passer à Toulouse : le Parlement venait de publier un édit pour réglementer les réunions d'étudians; il prononce deux discours où il blâme le Parlement, attaque les magistrats qui empêchent les étudians de se réunir, attaque les étudians d'une autre « nation » que la sienne, s'emporte contre la barbarie et la sottise des Toulousains. Le succès de cette éloquence, ce fut qu'il y eut des troubles parmi les étudians. Le Parlement supprima les réunions et bannit Dolet pour excitation à la révolte. Il arrive à Lyon. A peine installé, il se mêle aux querelles entre ouvriers et patrons; ce n'est pas pour les apaiser : Dolet est admirable pour faire battre les gens entre eux. Il s'en faut d'ailleurs qu'il ne soit violent qu'en paroles. Le dernier jour de décembre 1536, il tue de sa main le peintre Compaing, d'une bonne famille de Lyon. L'empressement qu'il mit à quitter la ville, les difficultés que fit la cour de Lyon pour enregistrer les lettres de pardon, rendent malaisé de mettre le meurtre uniquement sur le compte de la légitime défense. La grande protectrice des lettrés, Marguerite de Navarre, intervint. Le roi pardonna. De retour à Lyon, Dolet refuse de se soumettre aux conditions stipulées dans le privilège royal pour l'impression des livres, publie des livres suspects d'hérésie, vend des livres de Genève. C'est à l'instigation des maîtres imprimeurs et libraires qu'il est accusé et condamné. Le roi pardonne pour la seconde fois, et l'évêque de Tulle, Pierre Duchâtel, obtient pour Dolet des lettres de grâce qui lui rendent sa liberté et ses biens, « ses bonnes fame, vie et renommée ». Dolet va-t-il consentir à se tenir tranquille? En 1544, un paquet de livres prohibés portant son nom est saisi aux barrières de Paris. Conduit en prison il s'échappe sans beaucoup de peine au bout de trois jours et profite de sa liberté pour publier un dernier volume qui donne lieu à un nouveau procès, dont on ne peut dire qu'il fut tranché à la légère, attendu que l'instruction n'en dura pas moins de deux ans. C'est cette troisième sentence capitale qui fut exécutée. Coupable de mort d'homme et de dix années de désobéissance aux lois, ce n'est pas comme « athée relaps » que les magistrats frappèrent Dolet, c'est comme récidiviste.

Sème la discorde, prodigue l'insulte, trahis tes amis, frappe tes adversaires, traite les lois de ton pays comme si elles n'existaient pas, et ton nom sera honoré parmi les hommes, — déclare Dolet du haut de son socle.

Allons tout de suite, dans notre pèlerinage vers un autre ouvrier de l'affranchissement de l'esprit. On a représenté Diderot en train de causer. On ne pouvait mieux faire. Sa conversation était éblouissante : c'est là qu'il excellait. Il est assis dans un fauteuil d'où il se soulève à demi, emporté par sa verve et par son besoin de gesticuler. C'est bien ainsi qu'on put le voir, dans les salons, dans le « sublime palais de la

Chevrette », où Grimm et Mme d'Épinay font un ménage un peu morne, chez le baron d'Holbach, au Grandval, où il est étincelant les soirs qu'il ne s'est pas trop « crevé de mangeaille », ou encore à la cour de Catherine : « Je ne me tire pas de mes entretiens avec lui, écrivait l'impératrice de toutes les Russies, sans avoir les cuisses meurtries et toutes noires. » Que dit-il? Ce n'est pas un mystère, et pour qu'on croie l'entendre il n'y a qu'à faire parler ses livres. L'unité y règne sous l'apparence des contradictions. Depuis la *Religieuse*, — seul pendant qu'il y ait à la *Pucelle*, — et depuis les *Bijoux indiscrets*, jusqu'au *Supplément au voyage de Bougainville* et à l'*Entretien avec la Maréchale* ***, en passant par la *Lettre sur les aveugles*, par *Jacques le fataliste*, par le *Neveu de Rameau*, par les *Salons*, c'est toujours la même chose. Mais Diderot a bénéficié du décousu de sa composition comme du débraillé de sa tenue. Le moyen de prendre tout à fait au sérieux un prédicateur qui mêle à tant d'emphase sentimentale et de déclamation vertueuse tant d'incongruités? Donc écartons les gravelures, laissons les mots parmi lesquels il y en a trop de malpropres, et ne nous attachons qu'aux idées. Dans la campagne que mènent les philosophes, Diderot a son rôle nettement déterminé et qui lui appartient en propre. Tandis que Voltaire s'attaque à la religion et Rousseau à l'institution sociale, il est sans doute leur allié, mais il y a un autre point sur lequel il porte spécialement son effort : ce qu'il veut détruire, c'est la morale. Cette morale, ou ce qu'on appelle encore parmi nous de ce nom, quel ramas de sottises et quel tissu d'extravagances monstrueuses! D'où vient qu'on ait attaché une sorte de honte aux fonctions de reproduction? En quoi pudeur, retenue, décence, sont-elles des vertus? Quoi de plus insensé que nos idées sur l'amour? Quoi de plus révoltant que le mariage « qui viole la liberté du mâle et de la femelle en les enchaînant pour jamais l'un à l'autre »? Dans l'infidélité, dans la séduction, dans l'inconduite, où est la faute? Et qu'y a-t-il dans l'inceste qui blesse la nature? Si encore toutes ces absurdités n'étaient qu'absurdes! Mais elles sont dangereuses. La loi morale fait le malheur de l'homme. Parce qu'on s'est avisé d'attacher à certaines actions les idées de bien ou de mal, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise. Non seulement la morale met l'homme au supplice, mais elle le dépravе. Elle est la grande corruptrice. Elle crée le vol, la dissimulation et le mensonge; elle est cause que le monde se compose, en proportion inégale, d'hypocrites, d'infortunés et d'imbéciles. C'est la morale qui est immorale. En fait, tout en elle est factice, arbitraire, conventionnel. Rien n'est réel que la jouissance immédiate. Il n'y a qu'un devoir au monde, c'est d'être heureux. Il n'y a qu'une définition du bonheur, c'est le plaisir. Chacun prend son plaisir où il le trouve. « Boire de bons vins, se gorger de mets délicats, avoir de jolies femmes, se reposer sur des lits bien mollets, excepté cela le reste n'est que vanité. » Le reste, ce sont cer-

tains principes généraux que les gens ont sans cesse à la bouche, que personne ne pratique, et qui ne reposent sur aucune base certaine. Car le bien et le mal ne sont pas quelque chose qui existe en soi, mais tout uniment ce qu'il a plu aux magistrats et aux prêtres de prononcer tel. Invention d'une poignée de fripons! Joug séculaire dont il faut enfin que l'humanité se délivre...

« La morale est une gêne. Suis le pur instinct de la nature! » tel est l'oracle de Diderot.

Où va l'humanité quand elle suit le pur instinct de la nature? nous le demanderons à Danton. Si d'ailleurs c'est auprès de l'école de Médecine, en face de la statue d'un chirurgien qu'il nous faut chercher le monument élevé au grand conventionnel, ne voyez là qu'une simple coïncidence. Chacun, parmi les chefs révolutionnaires, a sa caractéristique. Mirabeau est gentilhomme, Roland bourgeois, Robespierre pédant, Marat fou; Danton avec sa taille de colosse, sa face tourmentée, son cou de taureau, ses épaules de portefaix, sa voix tonnante qui roule les menaces, les adjurations et les jurons, avec ses fureurs et ses accès de pitié, ses besoins de jouissance, ses attendrissemens devant la campagne, ses emportemens, ses lassitudes, tout ce qui vient des impulsions d'une nature exubérante et d'un tempérament brutal, Danton est peuple. Aussi l'alliance entre le peuple et lui est-elle immédiate, comme elle est naturelle. Tout de suite le peuple l'a reconnu pour un des siens; en récompense, il accrédite et répand dans le peuple même cette croyance, reçue encore aujourd'hui pour un dogme, que les vengeances du peuple sont légitimes, que ses colères créent la justice, et que ses crimes sont sacrés. Tout de suite il a compris que la Révolution ne peut marcher, ne peut être consolidée qu'avec le peuple. Le peuple en est l'instrument. Soyez peuple! Nul n'a contribué plus que lui à faire du peuple le principal acteur de la Révolution, à faire passer la toute-puissance aux mains de la multitude, à réaliser le triomphe de la force dans ce qu'elle a de plus grossier et de plus violent.

De là est sortie la théorie du terrorisme, à savoir qu'on ne peut sauver la France qu'en la tyrannisant et vaincre l'ennemi à l'extérieur qu'en anéantissant l'ennemi intérieur. C'est le sens de toutes les mesures d'oppression auxquelles s'est associé Danton, substitut du procureur de la Commune, ministre, orateur de la Montagne, membre du premier Comité de salut public, au début ami de l'individu Marat, presque jusqu'à la fin complice de Robespierre. C'est le sens de ses mots les plus fameux, des mots dont on fait le plus d'honneur à son patriotisme : « Eh! je me f... des prisonniers. Je songe à la Révolution, à la France... Il s'agit de la tragédie que vous devez donner aux nations : il s'agit de faire tomber sous la hache des lois la tête d'un tyran, et non de misérables comédies... Que la France soit libre et que mon nom soit flétri! Que

m'importe d'être appelé buveur de sang? Buvons le sang des ennemis de l'humanité, s'il le faut... »

Le sang a coulé le 10 août. Danton a été le principal organisateur de la journée, il a lancé le peuple à l'attaque du château. Il en est récompensé : il ramasse dans le sang du 10 août un portefeuille qui par une sorte de dérision se trouve être le portefeuille de la justice. Depuis cette date jusqu'à la fin de septembre, il est en fait le maître de la France. Le 28 août il s'est écrié : « Ce n'est que par une grande convulsion nationale que nous ferons rétrograder les despotes. » Il faut s'assurer des traîtres, mettre la main sur les lâches. Pendant la nuit du 29 au 30 on opère les visites domiciliaires, on emplit les prisons. Le 2 septembre le massacre commence. On massacre aux Carmes, à l'Abbaye, au Châtelet, à la Force, à la Conciergerie, à Bicêtre, à la Salpêtrière, hommes, femmes, les prisonniers quels qu'ils soient, pendant le jour, pendant la nuit, à la lueur des torches, jusqu'au 6 septembre. Pendant tous ces jours, toutes ces heures, que fait Danton? De son propre aveu, il gémit. En vérité, c'était bien le temps de gémir, au lieu de tonner, de tonner à l'Assemblée, dans la rue, et de lancer le peuple, tout le peuple contre la petite bande des massacreurs payés! Pour innocenter Danton de son inaction elle-même, on cite ce passage de l'unique discours où il ait fait allusion aux massacres : « Puisqu'on a osé dans cette assemblée rappeler ces journées sanglantes sur lesquelles tout bon citoyen a *gémi*, je dirai, moi, que si un tribunal eût alors existé, le peuple auquel on a *si souvent, si cruellement* reproché ces journées, ne les aurait pas ensanglantées; je dirai et j'aurai l'assentiment de tous ceux qui auront été les témoins de ces mouvements que nulle puissance humaine n'était dans le cas d'arrêter le débordement de la vengeance nationale. » Excuse qui est une aggravation. Pour prévenir le retour de ces journées, il ne trouve qu'un moyen : c'est de substituer à l'assassinat par le peuple l'assassinat légal. Les massacres lui sont un argument pour l'institution du tribunal révolutionnaire. Ce tribunal est sa création. Il se peut qu'il en ait plus tard demandé pardon à Dieu et aux hommes. Il était trop tard. Les hommes ne peuvent pardonner la mort de tant d'innocens dans la parodie des formes de la justice. Il y a sur le nom de Danton trop de sang. Les taches en sont trop larges pour qu'il soit possible de ne pas les voir. En fait, on se partage au sujet de Danton en deux écoles. Il y a celle qui lui reprochera toujours d'avoir fait couler tout ce sang. Il y a celle qui le glorifie pour avoir fait couler tout ce sang français... (1).

(1) Nous avons eu soin de ne rappeler que les faits qui sont hors de toute contestation. Nous renvoyons le lecteur aux ouvrages les plus favorables aux hommes dont nous avons parlé : Perrens, *Étienne Marcel* (Hachette); R. Copley-Cristie, *Dolet*, traduit par C. Stryienski (Fischbacher); Robinet, *Danton, homme d'État* (Charavay); Aulard, *Danton* (Picard et Kaan).

Ce que signifie la glorification de Danton, c'est qu'il est glorieux de déchaîner la violence et le meurtre.

Après le drame, le vaudeville. Entrons dans ce jardin du Luxembourg, l'incomparable jardin, majestueux et souriant, avec ses avenues plantées de vieux arbres et ses allées pleines de jeux d'enfans. Quelques étudians viennent y flâner. C'est à eux que Mürger adresse ses conseils et qu'il découvre les perspectives enchanteresses de la vie de Bohême, vie délicieuse, que n'attristent ni la contrainte de travailler, ni l'ennui de payer ses dettes, vie d'insouciance et d'exquise paresse, de jolies escroqueries et de coquineries élégantes, encore embellie par les rapides apparitions de Mlle Musette ou les faveurs de l'agréable Phémie, teinturière. Cependant elle passe, cette vie si courte et déjà manquée ; et l'heure est déjà venue de constater que le cerveau est vidé, le cœur tari, le courage usé, que les habitudes sont prises et qu'on s'en va devenir de jour en jour plus semblable à cette chose morne : un vieux bohême, à cet être dangereux, un bohême aigri chez qui les déceptions d'une existence gâchée se tournent en haine... C'est pourquoi chez ce poète de la médiocrité impuissante, le ton de gouaillerie sonne si faux et le rire fait mal. Un de ses récits les plus connus, et qui est devenu, sous la forme du théâtre, une bluette encore représentée, le *Bonhomme Jadis*, contient ce qu'on pourrait appeler sa philosophie. Il y est dit expressément que le devoir de la jeunesse, c'est de s'amuser. Je ne connais rien de plus répugnant que cette histoire d'un vieillard qui se ragaillardit en donnant à un jeune homme des leçons de polissonnerie. Ajoutez que ces tristes conceptions n'ont pas même le mérite d'être relevées par quelque mérite littéraire. Dans la prose comme dans les vers, Mürger reste un des plus piètres écrivains que nous ayons. La forme est lâche et plate. Un fade et niais sentimentalisme cache mal la vilenie du fond. Dans le mensonge de ses livres, Mürger a donné pour spirituel ce qui est imbécile et pour gai ce qui est lugubre. Son excuse, si c'en est une, est qu'il a été sa propre victime. Quelle duperie d'avoir célébré dans une harangue officielle celui pour qui il eût suffi de l'aumône d'un peu de pitié !

Et ce buste semble dire à ceux qui ont vingt ans : « Faites la fête et moquez-vous des pédans ! »

Nous pourrions prolonger cette revue des statues de Paris ; il ne serait pas moins instructif d'établir en regard la liste des défunts illustres qui n'ont pas même un buste, de ceux qui, suivant les apparences n'en auront jamais, et de ceux aussi dont on trouve qu'ils peuvent attendre. Un comité s'était formé pour la statue d'André Chénier : il a dû se dissoudre ces jours-ci faute de pouvoir aboutir. Pour le monument de Victor Hugo, la souscription languit : c'est que Victor Hugo a cessé d'être un mannequin politique : il n'est plus qu'un grand poète. La Société des gens de lettres voudrait bien rendre enfin son

hommage à Balzac ; elle presse M. Rodin d'achever la statue attendue depuis cinq ans. M. Rodin se presse lentement. Il ne veut rien livrer qui ne soit digne de Balzac et de lui-même. Il s'entoure de documens, visite la Touraine, collectionne les types, entasse les projets : la statue sera prête l'année prochaine. Pour donner plus de vie à son œuvre il fait poser un industriel parisien dont la ressemblance avec le grand romancier est bien connue. Sur ces entrefaites, il retrouve les traces d'un vieux tailleur qui avait autrefois confectionné des pantalons et des gilets pour Balzac. Ce tailleur avait gardé les « mesures » de son client : il reçoit la commande d'un « complet ». Cela prend du temps ; mais tout sera fini à Pâques assurément. Jusqu'ici le statuaire avait « vu » son Balzac assis ; après réflexion, il se décide pour un Balzac debout. La Trinité se passe, la Société des gens de lettres s'impatiente. Mais alors les amis de M. Rodin se fâchent et invitent avec aigreur les gens de lettres à ne plus fatiguer l'artiste de leur insistance qui est du plus mauvais goût... Les statues ont leur destin. Celles dont l'érection ne constituerait pas un scandale ne naissent pas viables.

Nous savons bien ce qu'on ne manquera pas de nous répondre. On nous accusera de n'avoir pas tenu compte des mérites, des vrais titres de gloire, des services rendus. Pour notre part, nous ne songeons guère à refuser à tous ceux dont le passage a laissé sa trace dans l'histoire la large justice qui leur est due. Nous n'ignorons pas que le prévôt des marchands a été en son temps une manière de précurseur et que le mouvement des communes a par la suite porté ses fruits. Nous savons que Dolet fut un des meilleurs lettrés de son temps et nous n'avons garde de renier ceux en qui se personnifie le mouvement de la Renaissance. Diderot a sa place dans la suite de notre littérature et nous n'oublions pas qu'il a pressenti le transformisme. Danton est homme d'État et diplomate, et, pourvu qu'on ne nous parle plus de sa « bonté » et qu'on nous fasse grâce du mot de Royer-Collard sur sa « magnanimité », nous n'avons pas la sottise de contester ce qu'on lui doit pour la défense de nos frontières. Nous sommes prêts encore, si l'on y tient, à avouer qu'aux heures de révolution la conscience s'obscurcit et il est trop évident que nous sommes tous en partie dépendans du milieu où la destinée nous a placés, des conditions dans lesquelles s'est exercée notre action. Mais c'est à l'histoire qu'il appartient de traiter ces questions ; elle peut louer l'homme qu'elle a en même temps le pouvoir de blâmer ; elle a dans ses libres discussions le moyen de tout dire. Les leçons de la place publique et de la rue n'ont ni la souplesse ni la variété de celles de l'histoire ; c'est M. Camille Pelletan qui le faisait remarquer hier à propos du buste de Charette (1). Il reconnaît volontiers que la guerre de Vendée a eu

(1) Dans *l'Éclair* du 29 août.

sa « grandeur », que les Vendéens se sont « dévoués à une conviction », qu'ils ont « laissé des exemples de courage et de fidélité dignes de l'honneur de la France ». Néanmoins il refuse des statues à leurs chefs. Car « l'histoire peut tenir compte des circonstances; l'enseignement brutal des monumens ne comporte pas de subtilités ». C'est ce que nous n'avons fait que redire après lui. L'enseignement par les statues est un enseignement brutal. Il ne retient que le trait dominant d'une physionomie, que l'acte, le mot où se résume une vie tout entière. L'idée qui s'en dégage est précise et sans nuances. Elle entre dans des intelligences terriblement simplistes. Elle devient un des fermens qui travaillent une démocratie dont il semble qu'on veuille, au lieu de les contraindre, développer et déchaîner les bas instincts. Une nation vit de concorde et non de guerre civile, une société vit de travail et d'esprit de sacrifice, non de flânerie et de désir de jouissance. Or celui-ci a jadis soulevé la guerre civile, et du haut de son piédestal il semble rappeler à ses concitoyens, pour le cas où ils seraient tentés de l'oublier, que l'insurrection peut être le plus saint des devoirs. Celui-là a été en son temps un véritable fléau pour tous ceux qui l'ont approché. Ce troisième a dans sa vie comme dans ses livres donné l'exemple et prêché la théorie du cynisme. Cet autre, par son nom seul, évoque les souvenirs les plus lugubres de notre histoire. Cet autre enseigne aux jeunes gens le mépris de tout ce que nous leur recommandons; il les détourne du labeur, du respect de soi, de la dignité de la vie. Et ce sont dans notre pays de France, fertile en grands hommes et riche des plus pures gloires, ce sont ceux-là que nous avons choisis pour en faire des éducateurs publics! La Ville de Paris a donné l'emplacement où devait s'élever leur image; le gouvernement a délégué un de ses représentans pour s'associer à l'hommage qui leur est rendu; ils témoignent ainsi en faveur d'une sorte de doctrine officielle, d'une morale d'État qui, par malheur, se trouve en contradiction flagrante avec la morale. C'est ce spectacle même qui nous paraît démoralisant. Nous demandons si une société a le droit d'exalter précisément tout ce qui est pour elle une menace de ruine. Nous demandons quels lendemains se prépare une ville qui dresse sur ses places la statue de l'Émeute, la statue de la Désobéissance aux Lois, la statue de l'Immoralité, la statue de la Violence et de la Haine.

René Doumic.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ALLEMANDES

LA CORRESPONDANCE DE CAROLINE DE GUNDERODE ET DE FRÉDÉRIC CREUZER

Dans la fine et pénétrante étude qu'il consacrait naguère, ici même, à *Caroline de Gunderode* et à ses amis (1), G. Valbert regrettait, on s'en souvient, que tant de mystère planât encore sur les relations de Caroline avec le philosophe Frédéric Creuzer, dont nous savions seulement, en effet, qu'elles avaient conduit la jeune poète à son tragique suicide. « Comment Creuzer fit-il connaissance avec Caroline? Nous l'ignorons, et nous ne possédons, par malheur, aucune des lettres qu'ils s'écrivirent. » Nous possédions bien, en revanche, le gros volume publié sur *la Gunderode* par Bettina d'Arnim, qui avait été longtemps l'amie et la confidente de l'infortunée jeune fille : mais tout le volume n'était rempli que de la correspondance de Caroline de Gunderode avec Bettina; et pour comble de malheur on s'est aperçu que cette dernière, suivant son habitude, avait substitué aux vraies lettres de son amie des poèmes en prose de son invention. Une seule chose était certaine : que Caroline de Gunderode avait aimé Frédéric Creuzer assez passionnément pour mourir de cet amour; et, de fait, il n'en fallait pas davantage pour rendre à jamais poétique et touchante la figure de cette chanoinesse, « qui avait de si beaux yeux et une taille de nymphe ». Mais Creuzer, l'auteur de la *Symbolique*, quel rôle avait-il joué dans

(1) Voyez la *Revue* du 1er février 1895.

cette triste aventure ? S'était-il simplement laissé aimer, ou bien avait-il donné en échange un peu de son cœur à celle qui, avec tant d'abandon, lui avait offert tout le sien ?

C'est ce que nous ignorions absolument il y a encore quelques mois, mais nous le savons à présent avec une certitude parfaite. Et du même coup nous savons comment se sont engagées les relations de Creuzer avec Caroline, et ce qu'elles ont été, et pourquoi la jeune fille s'est tuée d'un coup de poignard, sur la berge du Rhin, un beau soir de juillet. Presque simultanément, en effet, deux séries de documens viennent d'être publiées, en Allemagne, qui jettent sur ce drame et sur tous ses antécédens une lumière définitive. Les pièces qui auraient eu pour nous le plus d'intérêt, les lettres de Caroline à Creuzer, semblent en vérité à jamais perdues ; mais à leur défaut nous trouvons, dans les *Westermann's Monatshefte* de décembre 1895, une collection de lettres où la jeune fille, s'adressant à un ami commun, insiste à plusieurs reprises sur la nature de ses sentimens pour le philosophe ; et voici qu'on nous offre, d'autre part, les lettres de Creuzer à Caroline de Gunderode, telles que l'auteur de la *Symbolique* a pris soin de les classer, voire de les annoter lui-même, à l'adresse, sans doute, de la postérité (1).

Les lettres de Caroline datent toutes de 1805, l'avant-dernière année de sa courte vie. Elles ont pour destinataire un certain Daub, professeur de théologie à l'Université d'Heidelberg, qui se trouvait ainsi le collègue de Creuzer, et dont la femme, par ailleurs, était une amie d'enfance de Mlle de Gunderode. Et si elles nous aident un peu à connaître l'âme naïve et romanesque de la jeune chanoinesse, elles ne sont pas non plus sans nous fournir des renseignemens assez curieux sur l'âme de ce théologien, que Caroline croyait son ami : une vilaine âme dure et froide, la moins propre qui fût à recevoir de pareilles confidences. « Depuis longtemps déjà, mon cher Daub, lui écrit Caroline le 14 septembre, c'était mon plus ardent désir de vous mettre au courant de mes relations avec Creuzer. Je sens bien que ma conduite est folle et tous les reproches qu'elle mérite ; mais j'aime Creuzer si profondément que je ne puis plus même en avoir de regret. Toute ma vie désormais sera un effort pour me valoir et pour me conserver son amour. »

Et quelques jours après, comme Daub refusait de répondre : « Le désir et le doute, l'amour et la crainte, — lui écrit de nouveau la jeune

(1) Ces lettres de Creuzer, dont une partie a paru déjà dans la *Conversationsblatt*, viennent d'être publiées avec d'intéressans commentaires par M. Erwin Rohde. Les manuscrits autographes appartiennent, depuis 1894, à la bibliothèque de l'Université d'Heidelberg.

fille, — me dominent tour à tour, de telle sorte que moi-même je ne sais plus ce que je puis et dois faire. Mon ami est dans un état analogue : je ne puis me fier à son jugement, non plus qu'au mien. Vous seul, mon bien cher Daub, pouvez nous dire ce qu'il nous convient de décider. Je vous en supplie, ne nous refusez pas votre conseil! »

Ce serait peut-être une exagération de dire qu'en manière de conseil Daub ait engagé Caroline à se donner la mort. Mais voici la lettre qu'il écrivait, en juillet 1806, à Mme Suzanne von Heyden, l'amie de la jeune fille. Après lui avoir annoncé que Creuzer avait été très malade, et que sa femme l'avait soigné avec beaucoup de sollicitude : « C'est maintenant la volonté formelle et définitive de notre ami, poursuivait-il, que soient rompus à jamais tous les liens qui le rattachaient à Mme Caroline. Cette volonté est exprimée par Creuzer avec tant de calme, de réflexion, et de résolution, que je puis dire que les liens en question sont dès maintenant détruits. Lui-même vous prie très instamment, Madame, de vouloir bien faire part aussitôt de cette nouvelle à Mme Caroline : et je suis d'autant plus heureux de vous voir servir d'intermédiaire dans cette circonstance, que depuis de longues années j'estime et apprécie extrêmement votre jeune amie, et que pour rien au monde je ne voudrais l'affliger. »

Mme de Heyden répond, le jour suivant, que son amie est à Winkel, sur les bords du Rhin, et qu'elle ne saurait donc lui transmettre de vive voix, en ce moment, un message dont elle n'ose point, d'autre part, l'informer par lettre. « Vous sentez bien comme moi, dit-elle à Daub, *qu'il s'agit ici de la vie même de la pauvre fille,* et qu'il est de notre devoir à tous que la vérité lui soit transmise par des mains capables, en même temps, de lui en adoucir la rigueur. »

Et elle demande quelques jours de délai, fût-ce seulement jusqu'au retour de Caroline à Francfort. Mais l'impitoyable professeur de théologie n'entre pas dans tant de raisons ; et Mme de Heyden lui écrit, le 24 juillet : « *Sur vos instances réitérées*, monsieur le professeur, je viens d'annoncer à Caroline la décision de Creuzer, et je lui ai en même temps envoyé vos deux lettres. Il m'en coûte infiniment de ne pouvoir lui transmettre d'une façon moins pénible une aussi affreuse nouvelle ; mais puisque, comme vous le savez, il m'est impossible de quitter Francfort ces jours-ci, et que d'autre part Creuzer, à ce que vous me dites, exige qu'elle soit immédiatement informée, force est donc qu'elle vide le calice dans toute son amertume. »

Combien le calice fut amer à la pauvre fille, c'est ce que n'ont pas oublié les lecteurs de la *Revue*. « La personne chargée de la prévenir (on vient de voir que c'était Mme de Heyden), n'osant s'adresser directement à elle, écrivit à son amie Charlotte, en ayant soin de contrefaire son écriture. Ce fut Caroline qui reçut la lettre des mains du facteur.

Cette écriture déguisée lui parut suspecte. Elle flaira quelque mystère, elle ouvrit le pli. Après s'être enfermée quelques instans dans sa chambre, elle sortit, en disant le sourire aux lèvres qu'elle allait se promener au bord du Rhin; elle ne reparut pas. On la chercha toute la nuit, on la retrouva au matin sur la berge. Cet ange s'était percé le cœur d'un coup de poignard. »

Qu'avait-elle donc fait à Daub, à Creuzer lui-même, pour en être aussi impitoyablement traitée? A Daub elle s'était ingénument ouverte de tous ses secrets, s'obstinant, malgré la froideur du théologien, à lui demander conseil et à le traiter en ami. Vainement Creuzer l'avait prévenue, dans ses lettres, de l'hostilité que Mme Daub, en particulier, témoignait contre elle. Elle espérait toujours, à force de franchise, reconquérir sa faveur et celle de son mari : et toujours à leur grossièreté elle répondait par de plus pressantes tendresses.

Quant à Creuzer, qui exigeait, on l'a vu, qu'elle fût immédiatement avertie de son intention de rompre avec elle, Caroline ne lui avait rien fait d'autre que de l'aimer avec une ardeur, une soumission, une fidélité infinies. Laid et ridicule comme il était, avec ses jambes trop courtes et sa figure toujours grimaçante, elle l'adorait vraiment à l'égal d'un Dieu. « Il a une âme sainte, la plus sainte qui soit, écrivait-elle à Daub pour se justifier de son amour : je ne puis souhaiter d'être plus parfaite qu'il ne l'est; et de faire ce qui lui agrée, c'est pour moi désormais toute la vertu, tout le devoir, tout le droit. Cela seul me met la conscience en repos. Que si vous êtes décidément fâché contre moi, mon cher et excellent Daub, ne le faites pas payer, du moins, à notre ami! Restez toujours bon pour lui; personne n'est plus digne d'amitié ni d'amour. »

Ces lignes ne sont point, d'ailleurs, le seul témoignage qui nous reste de sa folle passion pour Creuzer. Celui-ci s'était chargé, quelque temps avant la rupture, de faire imprimer et publier un recueil de poèmes, en vers et en prose, que Caroline avait écrits sous son inspiration. Le recueil allait paraître, lorsque survint la catastrophe ; mais aussitôt Creuzer, sans en demander l'autorisation à personne, s'empressa de détruire épreuves et manuscrit : de telle sorte que longtemps on crut l'œuvre posthume de la jeune chanoinesse définitivement perdue. Elle ne l'était point cependant : une épreuve avait survécu, pieusement conservée dans une famille de Francfort, qui vient enfin de consentir à la laisser reproduire. Ce n'est d'un bout à l'autre qu'un chant de passion, ou plutôt un hymne respectueux et tendre, l'hommage d'un jeune cœur sur l'autel d'un dieu. En vers et en prose, sous des noms tour à tour grecs, indiens ou scandinaves, Creuzer y est célébré comme un être surnaturel. « Lui seul, dit le sonnet prélimi-

naire, lui seul reconnaît le sens dernier des choses. Pour lui elles sont des symboles et rien d'autre, des signes extérieurs ; et lors même qu'elles se taisent, à lui elles parlent encore. » Et dans un autre sonnet Caroline s'excuse d'avoir osé entr'ouvrir « le sanctuaire profond » du cœur de Creuzer.

Si du moins elle l'avait entr'ouvert de vive force, le « sanctuaire » de ce cœur! Si elle s'était spontanément imposée à l'amitié du philosophe! C'est ce qu'elle-même, la pauvre fille, était assez disposée à croire. Dans un fragment de son recueil posthume, elle rappelle le jour bienheureux où son ami lui est apparu pour la première fois. « Je m'étais d'avance proposé, avoue-t-elle, de faire tout mon possible pour te plaire ; et dès lors je ne pouvais me résigner à te voir indifférent pour moi. » Mais sans doute Caroline se trompe, dans la fièvre de son amour ; et tous ceux-là, en tout cas, se sont trompés sur elle qui lui ont reproché d'avoir fait les premières avances. La vérité nous apparaît aujourd'hui, à ce sujet, manifeste et irréfutable : et c'est Creuzer lui-même qui nous l'apporte, dans ces lettres que son amour-propre de littérateur l'a empêché de détruire. Nous y voyons clairement, au contraire, que c'est lui qui a, le premier, poursuivi la jeune fille des déclarations les plus passionnées, que plus d'un an il l'a suppliée sur tous les tons de lui livrer son cœur, ou plutôt de se livrer toute à lui, car son cœur n'était qu'une partie de ce qu'il voulait avoir d'elle. Tous ces projets qu'on prête à Caroline, et auxquels on loue son ami de s'être refusé, le divorce, la fuite, le déguisement de la jeune fille sous un costume masculin, c'est Creuzer d'abord qui en a eu l'idée : et l'on n'imagine pas avec quelle insistance il en a réclamé la réalisation. Puis, peu à peu, la fatigue lui est venue : et sur le conseil de quelques théologiens ses collègues, il l'a fait savoir un beau jour à la jeune fille. Mais avant de la tuer il n'y a point de folies qu'il n'ait faites pour elle : sans compter cette suprême folie de conserver ses lettres, témoignage définitif de sa médiocrité intellectuelle et morale.

Il ne nous en a pas, à dire vrai, transmis la série tout à fait complète. Deux ou trois de ses lettres manquent, celles précisément qui datent de la période la plus orageuse de ses relations avec Caroline. Étaient-elles trop tendres ou déjà trop dures ? Ou simplement les a-t-il jugées d'une valeur poétique inférieure aux autres? Elles n'auraient pu, du moins, nous rien apprendre sur lui que celles qu'il nous a conservées ne nous apprennent déjà. Nous connaissons désormais tout son rôle, dans cette tragi-comédie de ses amours avec Caroline de Gunderode : et il nous suffira de feuilleter la série de ses lettres pour que, du même coup, la tragi-comédie tout entière se déroule devant nos yeux.

Frédéric Creuzer avait trente-trois ans lorsque, en 1804, il fut nommé professeur de philologie à l'Université d'Heidelberg. Il avait épousé, cinq ans auparavant, la veuve d'un de ses collègues de Marbourg, mère de deux enfans, et plus âgée que lui d'une quinzaine d'années. Ses premières lettres à son cousin Léopold Creuzer, après son installation à Heidelberg, sont remplies de menus détails sur ses nouveaux collègues et ses nouveaux élèves, sur l'emploi de son temps, voire même sur le prix des denrées et leur qualité. Le 17 août 1804, il annonce à son cousin que, la veille, Clément Brentano lui a présenté, dans une allée du Parc, une demoiselle de Gunderode, qui a publié des vers sous le pseudonyme de Tian. « Mais elle m'est devenue chère tout de suite, et c'est après seulement que j'ai lu ses vers. Une chère, chère jeune fille, dont je te souhaiterais de faire la connaissance. »

Le 1er septembre, il a déjà « sur le cœur des choses qu'il ne peut confier à une lettre ». Il prie son cousin de venir le voir, mais de venir seul, car toute autre société lui serait insupportable. Et un mois ne s'est point passé que le voici en correspondance régulière avec Caroline. « Comme j'ai compté les jours, lui écrit-il le 4 octobre, jusqu'à l'arrivée de votre lettre! J'enviais tous ceux que je voyais en possession de lettres de vous. L'autre jour, ayant rencontré la femme de Brentano seule à Schwetzingen, je n'ai pu m'empêcher de lui confier la peine de mon âme! Vous allez encore me dire que je ne vous aime pas avec assez de calme, que je vous demande plus que vous ne sauriez m'accorder! etc. Mais puis-je vous cacher ce que j'éprouve si profondément?... Toute la journée je médite votre lettre. La nuit, après avoir lu une page de votre recueil, je m'endors avec votre image dans le cœur. Ainsi, vous le voyez, vous sanctifiez ma vie! »

Quelques jours après, il eut à Francfort un long entretien avec sa bien-aimée, au sortir duquel il écrivait, en latin, à son cousin Léonard : « Sache que je nage en plein ciel. Mais c'est la tragédie qui commence, telle que tu l'as prédite. Le sort en est jeté : point de milieu, le ciel ou la mort. Et déjà je porte sur mon cœur un symbole sensible, un médaillon d'or qu'elle m'a donné. »

La tragédie allait commencer, en effet, dès le lendemain de ce jour de délices. « Écoutez, écrit-il le 16 octobre à Caroline, apprenez comment le ciel a favorisé mes vœux. Je suis rentré ici hier soir dans un état d'agitation extraordinaire. Ma femme s'approche de moi, me demande avec sympathie comment je vais. Un torrent de larmes jaillit de mon cœur. Je prends courage, et, plus vrai envers elle que je ne l'ai jamais été, je lui déclare d'un ton ferme, mais doux, que je ne puis plus la considérer comme ma femme, que jamais d'ailleurs je ne l'ai tenue pour telle, mais que je lui garderai toute ma vie une reconnaissance profonde. Ceci l'élève au-dessus d'elle-même. Avec une

énergie que je ne lui aurais point soupçonnée, elle consent à mon amour, me fait votre éloge, m'assure que dès à présent elle ne sera plus pour moi qu'une amie... Tu le vois, je suis libre; c'est maintenant à toi de vouloir. Jusqu'à présent tu n'as pas su vouloir : c'est là ton malheur... Mon collègue Schwartz croit que notre vie de ménage pourrait continuer comme par le passé, que tu pourrais venir demeurer avec moi, devenir ma vraie femme, et Sophie, cependant, en conserver le titre. Mais je n'aime pas les demi-mesures. Donc, choisis toi-même! »

Celle qui « ne savait pas vouloir » paraît avoir trouvé, à ce moment, que son ami allait un peu vite, et détestait trop les demi-mesures. De ce que Creuzer nous a transmis de ses réponses on devine bien qu'alors, et même longtemps après, elle n'avait pour lui qu'une sympathie tout intellectuelle. C'est par la pitié qu'elle fut conquise à l'amour. Elle eut compassion de tant de souffrances que Creuzer lui faisait voir dans ses lettres, avec une obstination, une violence, une emphase incroyables. Et peut-être les constantes flatteries du symboliste ne furent-elles point sans l'émouvoir aussi. Creuzer n'y mettait point de réserve, joignant même parfois à ses dithyrambes des dénonciations dans le genre de celle-ci : « Combien je suis accoutumé déjà à reconnaître ta domination, — écrit-il à Caroline dans une de ses premières lettres, — c'est ce que m'a prouvé la joie que j'ai eue de l'éloge que Gœthe vient de faire de tes vers. Je n'ai pas trouvé de cesse que je ne l'eusse transmis à Savigny et à Clément Brentano, qui l'ont accueilli, d'ailleurs, chacun à sa façon. Savigny m'a dit affectueusement « qu'un tel éloge allait te rendre bien heureuse »; et Clément « que « sans doute ce n'était là qu'une ironie de la part de Gœthe ». Sa femme, de son côté, a déclaré que Gœthe avait déjà employé la même plaisanterie pour une autre poète. Ceci nous a conduits a une discussion sur ta poésie. Sophie Brentano a dit que tu étais incapable de toute idée originale. Puis on a parlé de ton caractère, et Clément nous a expliqué pourquoi il lui serait toujours impossible de t'aimer. » Ajoutons seulement, pour donner toute sa saveur à ce passage d'une lettre d'amour, que Caroline, à ce moment, passait pour aimer Clément Brentano.

Mais il est temps de revenir à la note pathétique. « Combien votre lettre m'a blessé! écrit Creuzer quelques jours après. Vous m'accusez d'avoir mal compris vos sentimens, d'avoir voulu vous rendre heureuse à ma façon! Destin, tu me frappes trop fort!... Vous écrivez à Lisette que c'est par compassion seulement que vous voulez partager ma peine! A moi-même, d'ailleurs, n'avez-vous pas déclaré l'autre soir que vous pouviez m'accorder votre estime, votre confiance, mais non votre amour! Par pitié du moins, ne m'abandonnez pas! Continuez à m'écrire! »

Sans cesse il la supplie de consentir à un nouveau rendez-vous, où il pourra enfin réaliser son « espoir de la posséder ». Sans cesse la jeune fille s'y refuse. Elle ne veut plus lui écrire que de façon que Mme Creuzer puisse lire ses lettres. « Quelle horreur, s'écrie son ami, de penser que vous n'avez plus rien à me dire que d'autres ne puissent entendre ! » Et comme elle lui reprochait de l'avoir encore tutoyée, il la tutoie de nouveau, avec de grands sermens et des sanglots entre toutes les lignes.

A force peut-être de l'entendre constamment parler de sa mort, Caroline se laisse entraîner elle-même à des pensées de suicide : mais elle y apporte tant de sérieux et un air si résolu, que Creuzer, épouvanté, interrompt brusquement ses dissertations sur la « béatitude du retour au grand Tout ». Il l'engage à jouir de la nature, et du printemps, et de la vie. Il la supplie de vivre, « pour sa Suzanne et pour lui ».

Le 2 mai 1805, il écrit à son cousin qu'il vient d'arriver à Francfort, mais que cette fois sa femme elle-même lui a fait son sac de voyage, et l'a autorisé à se rendre près de Caroline. Celle-ci, cependant, lui a à peine accordé une minute d'entretien. Et de nouveau le philosophe se désespère de l'impossibilité de l'avoir toute à lui. Sa femme met à la séparation des conditions impossibles : il supplie son cousin d'intervenir auprès d'elle. « Tu le vois, lui dit-il, il y a ici deux personnes sacrifiées parce qu'une troisième personne ne consent pas à se sacrifier. Si tu voulais écrire à ma femme, mais une lettre bien vraie, bien chaude, et bien expressive, où tu lui représenterais ses quarante-sept ans vis-à-vis de mes trente-quatre ans ! »

Mme Creuzer, du reste, s'était, dès le premier jour, parfaitement résignée, du moins en apparence, à l'amour de son mari pour la jeune chanoinesse. Elle écrivait à celle-ci des billets pleins de cordialité, où elle exprimait le vœu « de voir le bonheur des deux amans réalisé le plus vite possible ». Mais pour quitter la place elle réclamait une pension, qui lui permît de vivre à l'aise avec ses enfans. Son mariage avec Creuzer, en effet, lui avait fait perdre sa rente de veuve de professeur ; et elle faisait valoir de plus — détail assez comique — l'impossibilité pour elle, si elle consentait au divorce, de toucher un jour une rente de veuve, en cas de mort de Creuzer. En un mot, elle voulait de l'argent, et son mari, d'ailleurs très pauvre, se refusait à lui en donner. De là ces tergiversations, ces projets et ces contre-projets, qui remplissent, durant toute l'année 1805, la correspondance de Creuzer avec Caroline. De jour en jour, celle-ci s'éprend davantage de lui ; et lui, sans précisément se fatiguer d'elle, on sent que de jour en jour il trouve plus agréable d'être ainsi adoré de loin, sans qu'il lui en coûte aucun sacrifice d'argent ni d'honneurs. Après avoir proposé lui-même

la fuite en Russie (on lui offrait une chaire à l'Université de Moscou), il hésite, demande des délais, se plaint des incertitudes de la politique, et disserte sur les religions de l'antiquité.

Il semble l'aimer encore, toutefois, et continue de lui parler sur le ton le plus passionné. Mais voici qu'un beau jour ce ton même s'altère. Il déclare à Caroline qu'il ne tolérera pas davantage ses relations avec « l'impérieuse et vaniteuse coquette qu'est Bettina Brentano ». — « A toi de choisir, lui dit-il : ou bien tu t'éloigneras de cette maison des Brentano, ou bien, si tu n'as pas ce courage, tu feras en sorte que j'ignore tes relations avec ces gens-là ! »

C'est qu'il s'était passé, quelque temps auparavant, entre Creuzer et l'amie de Caroline, une scène assez imprévue, dont Bettina nous a laissé elle-même le récit, dans sa *Correspondance* avec Gœthe. « Creuzer, dit-elle, était venu à Marbourg chez mon beau-frère Savigny. Laid comme il était, je ne pouvais me figurer qu'il eût de quoi intéresser une femme. Et ma surprise fut grande, et mon indignation, lorsque je l'entendis parler de la Gunderode en termes familiers, à la façon d'un homme qui aurait des droits sur son cœur. Il prit en ma présence une de mes nièces sur ses genoux, et lui demanda comment elle s'appelait. « Sophie ! — Eh bien ! tout le temps que je resterai ici, tu devras changer de nom et t'appeler Caroline ! Caroline, donne-moi un baiser ! » Voilà ce qu'il me fallut entendre ! Là-dessus la colère me saisit, je lui arrachai l'enfant, et l'emportai dans le jardin. »

Cette petite scène, où pourtant Caroline n'avait point de part, eut une influence décisive sur la destinée de la jeune fille. En vain, dès qu'elle eut reçu la lettre de Creuzer, s'empressa-t-elle de rompre avec Bettina. Le professeur avait désormais transporté sur elle un peu de sa rancune contre son amie. A tout propos désormais, dans ses lettres, il l'humilie, l'insulte, se fâchant par exemple de ce qu'elle ne partage pas son enthousiasme pour Empédocle, ou lui disant qu'il écrit un article sur les *Tournois*, mais qu'elle fera mieux de ne pas le lire, « car il y parle d'un temps où les nobles avaient du courage ».

Il finit même par oublier de la tutoyer. Et comme son amie s'en plaint : « Ma foi, s'écrie-t-il, je ne l'ai pas fait exprès ! Et je ne sais plus moi-même à quel propos cela m'est arrivé. »

« Tes lettres, lui dit-il le 26 juin 1806, me prouvent ce que depuis longtemps je pensais : que tu es incapable de me comprendre, de pénétrer dans mon âme. » Et de ce que Caroline lui disait dans ces lettres, nous pouvons nous faire l'idée par les quelques lignes suivantes que Creuzer lui reproche d'avoir écrites : « Je t'aime jusqu'à la mort, mon doux, mon cher ami, toi qui es toute ma vie. Je veux vivre avec toi ou mourir. Mais la mort est meilleure que de vivre ainsi. »

La malheureuse! Creuzer, en réponse, lui apprenait le latin : il lui composait de petites versions, qu'il lui conseillait de traduire. A toutes les demandes de rendez-vous, il se dérobait, prétextant des articles à écrire, des leçons à préparer, des « célébrités à promener dans Heidelberg. » Dans une lettre du 23 juin, il lui exposait la nécessité où il était « de mettre une réserve à ses sentimens pour elle » ; encore la lui exposait-il en des termes si durs et si grossiers, qu'on aurait de la honte à les reproduire. Et tout cela en continuant à se prétendre l'ami de celle qui, désormais, ne vivait plus que pour lui, de celle à propos de qui, six mois auparavant, il écrivait à son cousin Léonard : « Écoute la seule chose qui soit sûre : c'est que la vie s'en ira de mon corps avant que mon amour pour Caroline s'efface de mon cœur; et cela quand l'univers entier se mettrait à l'encontre ! »

La jeune fille, cependant, ne lui demandait plus de grands sacrifices. « Cherche, lui écrivait-elle, à te regagner plus encore la confiance de ta femme! Dis-lui que nous avons décidément renoncé l'un à l'autre! Si tu me le permets, je lui dirai la même chose, de mon côté, afin que tu retrouves la paix dans ta maison, et que Sophie ne puisse plus troubler notre union, puisque aussi bien celle-ci n'offre plus pour elle le moindre danger. »

Mais ce n'était point de cette manière que Creuzer entendait « retrouver la paix ». Ayant appris qu'un jeune poète, Léo de Seckendorff, venait d'arriver à Francfort, et que Caroline l'y avait rencontré, il imagina simplement d'engager la jeune fille à se marier avec lui! Voici, exactement traduite, la lettre extraordinaire qu'il lui écrivit, quelques jours après avoir reçu d'elle les lignes si touchantes qu'on a lues plus haut :

« J'ai fait ici la connaissance de Seckendorff, et j'ai passé quelques heures avec lui chez les Brentano. De ses livres je n'ai encore rien lu : mais à en juger par sa conversation, c'est, me paraît-il, un homme de talent et qui sait beaucoup. Je le trouve, de plus, un fort bel homme; ses traits, en vérité, me plaisent moins, mais il a dans ses formes, dans ses mouvemens, dans sa façon de se vêtir, quelque chose d'élégant et de distingué. Tandis que moi, comme tu le sais, je suis pauvre et mal doué de la nature à tous les points de vue : et pour comble de malheur je ne suis pas libre, me trouvant enchaîné par un mariage dont, au dire de mes amis, je n'ai point le droit de me délivrer. Dans ces conditions, il me faut bien m'habituer peu à peu à admettre que mon amie s'engage dans de nouveaux liens. »

Ainsi Creuzer s'ingéniait aux combinaisons les plus diverses, dans son désir de secouer un joug qu'il s'était lui-même imposé. Et comme la jeune fille s'obstinait à ne point comprendre, il résolut enfin, vers le milieu de juillet, de lui signifier son désir en des termes précis. C'est

alors qu'il pria le théologien Daub d'écrire à Mme de Heyden la lettre qui devait amener des suites si tragiques.

Ces suites, du moins, eurent sur la destinée de Creuzer un contre-coup excellent. Définitivement délivré d'une liaison trop absorbante, le philosophe put continuer à loisir la préparation de son gros ouvrage, qui devait être pour lui, comme l'on sait, une source infinie d'honneurs et de richesses. Il eut en outre, peu de temps après, la satisfaction de pouvoir épouser une riche héritière, et cela de la façon la plus convenable, sa première femme étant morte avant d'avoir pu obtenir cette rente de veuve, qui lui tenait si à cœur. Dans les *Souvenirs* qu'il a publiés sur son séjour à l'Université d'Heidelberg, Caroline de Gunderode n'est pas même nommée.

***

Je ne puis m'empêcher de signaler encore, avant de quitter les revues allemandes, l'article consacré par M. Hausrath, dans la *Deutsche Rundschau*, à l'attitude de Luther devant la Diète de Worms. On sait en effet qu'interrogé dans cette assemblée sur la question de savoir « s'il rétractait les doctrines contenues dans ses écrits », le réformateur demanda quelques jours de délai, pour réfléchir à ce qu'il devait répondre : admirable occasion pour les historiens catholiques de l'accuser de pusillanimité. Et il n'y a pas jusqu'aux écrivains protestans qui n'aient vu là une défaillance, un moment de faiblesse, qu'ils ont cherché d'ailleurs à excuser de leur mieux. « Luther, après tout, n'était qu'un homme, écrit Baumgarten dans son *Histoire de Charles V;* l'extrême gravité de la situation l'aura d'abord effrayé. » D'après l'historien de la *Réforme allemande*, Bezold, « cette âme à l'ordinaire si vaillante s'est trouvée un moment paralysée par la peur ». Et Janssen a eu beau jeu à rappeler, avec son ironie habituelle, comment plus tard Luther s'est vanté de « l'héroïque folie » que Dieu lui avait inspirée ce jour-là.

Car non seulement le fougueux moine augustin a demandé un délai, au lieu de défendre résolument ses doctrines, mais il a encore fait cette demande d'une voix à peine distincte, avec toutes les marques de l'hésitation et de l'abattement. C'est du moins ce qu'ont répété, l'un après l'autre, tous ses biographes, sur la foi de l'un des témoins de la scène, Philippe Furstemberg, délégué à la Diète par la ville de Francfort. Mais M. Hausrath se fait fort de prouver que le témoignage de ce Furstemberg n'a absolument aucune valeur. Les contradictions en effet y abondent, et les inexactitudes matérielles : et Furstemberg finit même par avouer expressément qu'il était assis trop loin de Luther pour entendre un seul mot de tout ce qu'il a dit.

M. Hausrath ne conteste pas, cependant, que Luther, au lieu de

répondre ait demandé un délai. La chose est trop certaine, trop d'autres témoins sont d'accord avec Furstemberg pour nous l'affirmer. Mais il s'efforce de démontrer que, loin d'avoir paru abattu et découragé, le moine, devant la Diète, s'est comporté avec sa fougue et sa vaillance ordinaires. Le nonce Aleander, qui était assis à deux pas de lui, entre l'Empereur et le Prince Électeur, et qui pouvait ainsi l'observer à loisir, ne lui a-t-il pas reproché « sa mine souriante » et la « scandaleuse forfanterie » de son attitude ?

Reste à savoir pourquoi, si ce n'est point parce qu'il avait peur, Luther a demandé ce fameux délai. C'est, suivant M. Hausrath, pour rester plus longtemps à Worms, pour faire durer le débat, et pour pouvoir, à la séance suivante, exposer sa doctrine avec plus de détail. Ce qu'on a mis sur le compte de sa faiblesse était au contraire le fait de sa ruse, soutenue et stimulée encore, sans doute, par celle de son princier ami, Frédéric le Sage. Celui-ci était par excellence l'homme des délais et des réponses évasives. « Le temps de réfléchir », jamais il ne manquait à le demander, avant de prendre un parti : et ce n'est pas sans raison que son confident Spalatin l'appelait : « Fridericus Cunctator. »

Admettons donc, avec M. Hausrath, que Luther, en agissant comme il l'a fait, s'est proposé simplement de jouer un bon tour au nonce et aux légats. Mais il ne nous paraît point prouvé que cette ingénieuse explication serve beaucoup sa mémoire : et peut-être ceux-là même qui lui eussent le plus volontiers pardonné un moment de défaillance lui sauront-ils mauvais gré de s'être montré si malin dans des circonstances si graves. Il y a là, en tout cas, un petit problème de morale qui mériterait, croyons-nous, d'être discuté.

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 septembre.

Ce n'est pas sans inquiétude que les regards se portent du côté de l'Orient. La question de Crète paraît close, au moins à titre provisoire; mais divers symptômes qui se sont manifestés dans d'autres parties de l'empire ottoman, et dans la capitale même, ne permettent pas de regarder comme finie la crise que traverse depuis près de deux ans « l'homme malade ». Qui sait même si elle n'est pas à la veille d'atteindre l'état aigu? Elle a commencé par les affaires d'Arménie, elle a continué par les affaires de Crète, elle se poursuit en Macédoine, elle menace de s'étendre partout. Il importe que le sultan se rende compte de sa gravité croissante, ce qu'il n'a pas toujours paru faire jusqu'ici : s'il ne le fait pas, les pires conséquences sont à craindre. Personne n'aurait cru, il y a quelques jours à peine, à la possibilité des événemens qui viennent d'avoir lieu à Constantinople. Sur d'autres points de l'empire, sur tous les autres peut-être, on était habitué à voir éclater des troubles subits qui étaient l'objet d'une répression brutale. C'était tantôt dans les Balkans, tantôt en Anatolie, tantôt ailleurs, que le phénomène se produisait, et l'Europe y prenait un intérêt plus ou moins vif, suivant que ses préoccupations générales laissaient plus ou moins de liberté à l'expansion de ses sentimens d'humanité. Il y a une année, des massacres épouvantables ont eu lieu en Anatolie. Nous les avons signalés au moment où ils ont été perpétrés. Nous n'en avons pas atténué l'horreur. Nous nous sommes demandé à qui, en Europe, revenait la responsabilité des encouragemens donnés aux Arméniens, encouragemens qui n'ont été et ne pouvaient être suivis d'aucun appui effectif. A d'autres époques, un aussi large fleuve de sang n'aurait pas été ouvert et n'aurait pas coulé impunément. L'Europe en a été saisie d'angoisse; mais elle a détourné les yeux d'un spectacle plus propre à ébranler ses nerfs qu'à donner à sa volonté, c'est-à-dire à sa politique, une direction uniforme et acceptée

par tous. Bientôt après, l'insurrection a éclaté en Crète. La violation sans excuses du pacte d'Halepa donnait aux revendications crétoises une base légitime. Il a été facile, dès le premier jour, de comprendre que la Porte devait céder et qu'elle céderait. Elle devait le faire, non seulement parce que les chrétiens de Crète étaient dans leur droit, non seulement parce que certaines puissances de l'Europe s'intéressaient à eux avec beaucoup d'ardeur, non seulement parce que la situation géographique du pays permettait de leur apporter des secours de tous les genres, et parce que la diplomatie aurait trouvé au besoin toutes les voies ouvertes à une intervention effective, mais parce qu'il était impossible à la Porte, dans une île européenne, au milieu de la Méditerranée, d'appliquer les procédés de répression, ou, pour mieux dire, d'extermination dont elle avait usé en Arménie. Il ne fallait pas songer à recourir à de pareils moyens de pacification. Nous l'avons dit; c'était l'évidence même; l'Europe entière se serait soulevée si la Crète, placée en quelque sorte à portée de sa main, avait été soumise au même régime que l'Anatolie et même une partie de la Syrie. Mais ce que personne alors n'avait prévu et ne pouvait prévoir, c'est ce qui s'est passé à Constantinople. Comment ce qui paraissait impossible en Crète ne l'a-t-il pas été à Constantinople? Constantinople n'est pas seulement la capitale de l'empire ottoman, c'est une ville européenne. Les colonies étrangères y occupent de vastes quartiers. Toutes les puissances y ont des intérêts matériels qui sont représentés par des institutions puissantes. Les intérêts privés y abondent, dans le commerce, dans l'industrie. Il ne nous serait même pas venu à l'esprit de dire, tant la chose allait de soi, que l'ordre ne pouvait pas être troublé à Constantinople sans qu'un immense péril en résultât. L'ordre, pourtant, y a été troublé de la manière la plus grave. A toutes les causes d'alarme qui existaient déjà en Orient, est venue s'en ajouter une autre : la sécurité de la capitale n'est plus assurée.

Nous arrivons trop tard aujourd'hui pour raconter des faits que tout le monde connaît. Les journaux en ont multiplié les récits. On sait qu'une poignée d'Arméniens ont conçu le projet insensé de se rendre maîtres, par surprise et par force, de la Banque ottomane, et de dicter de là leurs volontés à l'Europe. C'est le système des otages appliqué à un grand établissement public et à tout le personnel de ses directeurs et de ses agens. Qui aurait pu s'attendre à un coup de main de ce genre? L'histoire des conspirations, si fertile en inventions à la fois puériles et violentes, n'offre pourtant rien de pareil. On se croirait transporté dans le domaine du pur mélodrame. Comment les vingt à vingt-cinq Arméniens qui se sont emparés en quelques minutes de la Banque ottomane ont-ils cru qu'une fois là ils pourraient négocier avec l'Europe de puissance à puissance? nous ne nous chargeons pas de ré-

soudre ce problème de psychologie ou de pathologie. Ils n'ont pas tardé à reconnaître leur erreur. Dès que la première ivresse causée par la poudre et par la mélinite a été tombée, ces vaillans conjurés ne semblent pas avoir eu d'autre préoccupation que de s'assurer la vie sauve. Jamais roman commencé dans le style des grandes aventures ne s'est terminé aussi vite, ni d'une manière aussi mesquine. Le marchandage qui s'est établi entre les auteurs de l'échauffourée et les directeurs de la Banque n'a eu assurément rien d'épique. Le yacht de sir Edgar Vincent a recueilli les héros dégrisés, et, suivant les engagemens pris avec eux, les a conduits en lieu sûr. Quelques-uns avaient péri; ils avaient fait autour d'eux un plus grand nombre de victimes, soit dans la Banque même, soit dans les rues voisines; mais s'il s'était arrêté là, le mal n'aurait pas été bien considérable. Un nouveau et curieux chapitre aurait été ajouté à l'histoire des conspirations avortées, et on se serait demandé avec surprise comment des êtres doués de raison avaient pu croire qu'il leur suffirait de se rendre maîtres d'une banque d'État pendant quelques heures, pour dominer, du haut de cette situation politico-financière, toute la diplomatie européenne. N'était-il pas certain, au contraire, qu'une entreprise aussi follement conçue, aussi criminellement exécutée, ne pouvait que jeter le discrédit sur la cause qu'elle prétendait servir, en montrant une fois de plus ce qu'on savait déjà, mais ce qui ne s'était jamais si clairement manifesté, à savoir que la ruse et la violence étaient des deux côtés à la fois, aussi bien du côté arménien que du côté ottoman. Il est même hors de doute que, depuis l'origine de toutes ces affaires, les premières provocations sont toujours venues des Arméniens.

Et ils s'en vantent; mais en même temps ils s'indignent d'avoir tiré si peu de profit de leurs imprudentes initiatives. D'autres ont été mieux traités, et les Arméniens ne peuvent s'expliquer pourquoi. Après avoir été les premiers à souffler sur l'empire ottoman le vent des émeutes et des révolutions, on comprend avec quelle amertume ils se sont aperçus qu'ils ne récoltaient eux-mêmes que tempêtes meurtrières, tandis que d'autres, plus favorisés, voyaient l'orage se résoudre sur leur tête en une pluie bienfaisante. Sans l'insurrection arménienne, l'insurrection crétoise n'aurait probablement pas eu lieu; car c'est la loi fatale à laquelle obéissent les populations de l'empire que si les unes s'agitent, toutes les autres ont aussitôt une tendance à s'ébranler. Le sultan ne l'ignore pas; c'est pour cela qu'il hésite, ou du moins c'est une des raisons pour lesquelles il hésite à accorder des réformes aux uns, sachant très bien que les autres y trouveront un encouragement à en demander, à en exiger leur part. L'exemple des Arméniens n'était pourtant pas de nature à séduire; ils avaient obtenu seulement des promesses; aucune réalisation effective n'avait suivi. Le sang avait

coulé sur tout le territoire avec une abondance inaccoutumée, et néanmoins stérile. N'importe; les Crétois n'ont pas tardé à s'insurger eux aussi et à adresser leurs revendications à Constantinople. Et la fortune a été pour eux plus clémente. Ils ont vu leurs vœux accueillis, non pas dans leur intégralité sans doute, mais dans leurs parties essentielles. Ils ont obtenu une sorte d'autonomie, un gouverneur chrétien, une représentation nationale ou quelque chose qui y ressemble, une gendarmerie avec des officiers européens, une justice offrant des garanties sérieuses, le droit, moyennant un tribut payé à la Porte, de disposer du reste de leurs ressources, enfin l'assurance que l'Europe veillerait à ce que toutes ces réformes ne restassent pas lettre morte. Heureux Crétois! A peine quelques-uns ont péri dans la lutte. On comprend très bien l'impression douloureuse qu'ont éprouvée les Arméniens quand ils ont fait un retour sur eux-mêmes et comparé leur propre sort à celui que d'autres avaient réussi à s'assurer. Après l'immense effort qu'ils avaient fait en pure perte, après la répression terrible dont ils avaient été victimes, les forces leur manquaient pour une insurrection nouvelle. Voilà pourquoi quelques-uns d'entre eux ont essayé d'attirer au moins l'attention par un coup de désespoir, un peu à la manière de ces déséquilibrés qui tirent un coup de pistolet dans la foule, sans mesurer la portée de leur acte et sans en prévoir toutes les conséquences. Le rêve, pour eux, était de lier leur cause à celle des Crétois et de l'imposer conjointement aux préoccupations de l'Europe : le réveil a été tragique.

Pendant deux jours, Constantinople a été livrée à une populace exaspérée. La troupe étonnée, peut-être complaisante, en tout cas sans ordres, regardait et laissait faire. Des armes de toute nature, fusils, pistolets, poignards, gourdins ferrés, se sont trouvées comme par enchantement dans toutes les mains. On a dit qu'elles avaient été distribuées d'avance, en prévision des événemens possibles, peut-être secrètement désirés, et rien ne paraît plus probable. Quoi qu'il en soit, la chasse à l'Arménien a commencé dans les rues, dans les maisons même, avec une férocité sans égale, et, comme on peut le penser, la vengeance ottomane s'est égarée plus d'une fois sur d'autres têtes que celles des Arméniens. Cela d'ailleurs importe peu : la vie humaine est toujours sacrée, quelle que soit la nationalité de ceux qui tombent sous la violence déchaînée. En quelques heures, des milliers de victimes ont péri. La panique a été générale; elle n'est pas encore calmée; elle est prête à renaître au moindre incident. La sécurité, dont les Européens croyaient du moins pouvoir jouir à l'extrémité de la Corne d'Or, autour du Bosphore, à deux pas d'Yldiz-Kiosk, n'est plus qu'un vain mot, — fait très considérable, que l'on ne saurait trop recommander à l'attention de la Porte. C'est au sultan

à prendre les moyens les plus propres à ramener dans les esprits la confiance qui n'y existe plus : s'il y échoue, la situation de son empire deviendra de plus en plus alarmante, pour lui plus encore que pour les autres. On frémit à la pensée des malheureux qui ont succombé l'année dernière en Arménie. Le nombre de ceux qui viennent d'être massacrés à Constantinople est assurément beaucoup moins considérable ; mais quand même il ne s'élèverait qu'à cinq ou six mille, avons-nous besoin de dire quelle impression de stupeur doit se produire dans une ville civilisée, ou réputée telle, lorsqu'on voit tout d'un coup s'y ouvrir un pareil charnier ? Quand ces actes odieux étaient commis loin des yeux européens, ils n'en étaient certes pas moins condamnables, mais on pouvait croire à quelque exagération dans la manière dont ils étaient racontés. On se demandait si l'imagination affolée, terrorisée, n'en avait pas grossi l'atrocité. Ces doutes dont le gouvernement ottoman pouvait — qu'on nous passe le mot — profiter, comment subsisteraient-ils lorsque les mêmes scènes de barbarie se reproduisent dans cette banlieue de l'Europe qui s'étend à l'entrée et le long des rives du Bosphore ? Cette fois l'évidence éclate aux yeux, et les conséquences s'imposent à l'esprit. Le massacre à jet continu, en cette fin du XIXe siècle, ne saurait être accepté comme un moyen de gouvernement. Il est temps, soit du côté du sultan, soit du côté de l'Europe, qu'on envisage cette situation, qu'on l'étudie sous toutes ses faces, et surtout qu'on prenne les résolutions qu'elle exige.

Nous ne nous en dissimulons pas les difficultés : elles sont telles qu'on ne saurait les exagérer. Lorsque, il y a environ un an et demi, la question arménienne s'est trouvée posée, nous en avons exposé tous les élémens, et on a pu comprendre dès ce moment combien elle serait délicate à résoudre. Nous avons dit alors que s'il y a des Arméniens disséminés sur tous les points du globe et plus particulièrement dans cinq ou six districts de l'Anatolie, il n'y a pas, ou il n'y a plus d'Arménie. C'est tout au plus si, dans un de ces districts, les Arméniens sont à égalité de nombre avec les musulmans ; dans tous les autres, ils sont en minorité, quelquefois même en minorité considérable. La masse de la population est musulmane. La vérité — il faut encore la confesser — est que les musulmans ne sont en rien inférieurs aux chrétiens ; loin de là ; une longue domination, même brutale, une longue pratique de l'administration, même arbitraire et vicieuse, leur ont donné plutôt une sorte de supériorité intellectuelle et morale, car tout est relatif. Nous ne parlons pas, bien entendu, des exceptions ; elles sont nombreuses ; mais elles ne détruisent pas la loi générale. La dégénérescence des races vaincues et opprimées depuis des siècles ressemble souvent à la dépravation. Ce sont là des faits dont il faut bien tenir compte et qui embarrassent singulièrement l'œuvre de la diplo-

matie. Les chrétiens d'Orient demandent partout l'autonomie : il a été, non pas facile assurément, mais moins difficile de la leur attribuer dans les pays où ils étaient en grande majorité, et où la conquête musulmane, peut-être parce qu'elle était plus récente, n'avait pas encore pénétré aussi profondément. Là, on a dit avec une certaine justesse que les Turcs étaient simplement campés. Ils ont été évincés, refoulés peu à peu, avec de grandes souffrances pour l'humanité, et on a vu naître à l'autonomie, puis à l'indépendance, les petites principautés, puis les petits royaumes des Balkans et de la Grèce. En Crète aussi, les chrétiens sont en majorité environ des deux tiers; on a pu arriver dès lors à y introduire la charte nouvelle dont l'Europe vient de prendre l'initiative; mais l'œuvre ne s'est pas accomplie et elle ne se poursuivra pas sans peine. On a dû tenir compte, et on a bien fait, non seulement des résistances naturelles des musulmans, mais de ce qu'elles ont en quelque mesure de légitime, et ce n'est pas sans avoir pris des précautions pour garantir les droits de la minorité que les consuls des puissances à la Canée et leurs ambassadeurs à Constantinople ont rédigé le pacte nouveau qui a été finalement accepté par tout le monde. Les musulmans eux-mêmes s'y sont résignés, non sans répugnance, non sans révolte intérieure, mais avec le sentiment qu'ils y avaient été ménagés autant qu'ils pouvaient l'être, puisqu'on leur assurait, dans la distribution des fonctions publiques, une part proportionnelle à leur quantité numérique. Ils se sont inclinés.

Mais, pour revenir aux chrétiens, la situation qu'ils revendiquent et qu'on parvient quelquefois à leur assurer dans les pays où ils sont les plus nombreux est la mesure de celle qu'ils exigent dans ceux où ils ne le sont pas. Leurs prétentions sont les mêmes en Arménie ou en Crète. Ils ne tiennent aucun compte des différences de situation. Partout ils veulent être les maîtres. Même inférieurs en nombre, ils veulent être supérieurs en puissance politique. La question d'Orient entre dès lors dans une phase nouvelle. Les provinces vraiment chrétiennes de la Turquie en ayant été successivement détachées, l'Europe se trouve aujourd'hui en présence des provinces vraiment musulmanes ou turques. Si les musulmans se sont défendus autrefois, ils se défendront dorénavant avec plus de vigueur encore s'il est possible, avec l'énergie du désespoir. A mesure qu'ils se sont repliés sur les derniers territoires qu'on leur a laissés, ils y sont devenus plus compacts et plus forts. Chacune des révolutions politiques qui se sont succédé dans les anciennes provinces et qui y ont établi la domination chrétienne a été suivie d'un exode des populations musulmanes. Combien lamentables ont été quelques-uns de ces exodes! Combien l'humanité n'y a-t-elle pas été cruellement meurtrie! Combien d'innocens, ici encore, ont payé pour les coupables! On a gémi souvent sur le

sort des chrétiens; celui des musulmans a été parfois plus misérable encore. Le sol a été souvent jonché de leurs cadavres. Mais tous ces réfugiés ne disparaissent pas de la face du monde, et s'ils diminuent sur un point la force de résistance, c'est à la condition d'aller l'augmenter sur un autre. On annonce, et depuis longtemps déjà, la chute prochaine, nécessaire, inévitable de l'empire ottoman. Ces prophéties se reproduiront encore maintes fois avant de s'accomplir, et tout porte à croire que plusieurs générations s'écouleront avant qu'elles se réalisent. Dieu veuille qu'il en soit ainsi! Le temps, en effet, arrange et facilite beaucoup de choses. Il habitue aux transactions, il impose la conciliation. Une solution brusque et rapide, si par malheur on voulait la poursuivre, ne produirait, au contraire, qu'un amoncellement de ruines. L'empire ottoman ne pourrait disparaître que dans des convulsions terribles. Les massacres de ces dernières années ou de ces derniers jours, quelque effroyables qu'ils aient été, ne seraient rien en comparaison de ceux qui ne manqueraient pas d'ensanglanter tout l'Orient. Le fanatisme musulman, uni à la vigueur guerrière d'une race qui a fait ses preuves sur tant de champs de bataille et qui, à ce point de vue, n'a pas sensiblement dégénéré, ferait naître les événemens les plus douloureux. La lutte prendrait un caractère d'extermination, et sur bien des points ce ne seraient pas les musulmans qui seraient exterminés : du moins ils ne le seraient pas les premiers.

Détournons les yeux de pareilles atrocités, et surtout faisons en sorte qu'elles ne se produisent pas. Que faut-il pour cela? Il faut qu'au milieu des incidens les plus divers et quel qu'en soit le caractère plus ou moins propre à exciter l'émotion, la diplomatie européenne ne perde pas de vue quelques idées simples, précises, sensées, et qu'elle s'y attache avec un inaltérable sang-froid. Le maintien de l'intégrité de l'empire ottoman dans ses limites actuelles doit être un des points fixes de la politique occidentale. On ne voit pas trop, en effet, quelles provinces pourraient aujourd'hui être détachées de l'empire sans faire naître l'un ou l'autre inconvénient, ou de placer une majorité de musulmans sous la domination d'une minorité chrétienne, ou de provoquer parmi les puissances une opposition d'influences et d'intérêts qui ne tarderait pas à dégénérer en conflit. Seule peut-être, encore n'est-ce pas bien sûr, la Crète pourrait échapper à cette double objection; mais sa réunion à la Grèce, qui n'est très désirable en ce moment ni pour celle-ci, ni pour celle-là, ne manquerait pas d'encourager ailleurs des espérances et d'entretenir des illusions périlleuses. On a pu voir quelle solidarité étroite existe entre toutes les parties de l'empire. Si l'une remue, les autres en éprouvent presque immédiatement la secousse. L'insurrection est terriblement contagieuse. Après l'Arménie,

la Crète; après la Crète, la Macédoine. Espérons que l'apaisement de l'insurrection crétoise arrêtera l'insurrection macédonienne; mais à coup sûr la première n'aurait pas pu se prolonger longtemps encore sans faire prendre à la seconde des proportions redoutables. L'esprit d'imitation souffle partout, et si la Crète venait à être détachée de l'empire, la Macédoine, et vraisemblablement d'autres provinces encore, demanderaient aussitôt à s'en détacher également. L'Europe doit donc s'appliquer à décourager toute velléité de sécession, et à maintenir, avec l'intégrité de l'empire, l'exercice de la souveraineté du sultan dans chacune de ses provinces. Tout ce qui porte atteinte à cette souveraineté est un mal. Voilà ce qu'il ne faut jamais oublier, même dans ces momens où la conscience se trouble et où l'esprit hésite et s'obscurcit. C'est le propre des politiques faibles de suivre au hasard le cours des incidens, de s'abandonner aux impressions du moment, de s'y laisser entraîner et égarer; les hommes d'État dignes de ce nom, après avoir reconnu les intérêts généraux de leurs pays et de l'Europe, y subordonnent tout le reste et ne s'en laissent plus détourner. Mais en même temps que l'Europe doit s'appliquer au maintien de l'empire, tel qu'il est aujourd'hui composé et constitué, elle a le devoir de faire accepter par le sultan les réformes devenues nécessaires et d'en assurer l'exécution. Ce n'est pas la plus facile partie de sa tâche. D'abord la nature, le caractère même de ces réformes, variables à l'infini suivant qu'on passe d'une province à l'autre, est toujours difficile à déterminer. Puis, il faut exercer sur le Sultan une pression suffisante pour les lui imposer, sans pourtant porter atteinte à son prestige sur ses peuples. Enfin, après avoir réussi dans ce premier effort, on n'a encore rien fait si on ne continue pas de veiller au respect des engagemens contractés. Le Sultan, en effet, dans les momens les plus critiques, consent quelquefois aux réformes avec une apparente bonne grâce; mais l'expérience a prouvé que le danger une fois passé, lorsque le ciel est rasséréné, lorsque l'orage est calmé, il revient à ses anciennes habitudes, à ses vieux procédés de gouvernement et d'administration. C'est en vain, comme nous le disions il y a quinze jours, que l'Europe a donné sa garantie nominale à tel ou tel arrangement; sa garantie reste lettre morte, si elle n'apporte pas une attention constante à en assurer la réalité et l'efficacité. Le sultan est remarquablement habile à profiter des distractions des puissances, distractions inévitables, qui se produisent un peu plus tôt, un peu plus tard, et qui permettent à un gouvernement toujours en éveil de reprendre sournoisement les concessions faites et de reconquérir le terrain perdu. Tels sont les dangers contre lesquels il convient de réagir. Nous ne voyons pour cela d'autre moyen que d'user, en vue de la conservation de l'œuvre faite, des mêmes procédés qui ont servi à la faire, et qui, après plusieurs semaines de tâtonnemens, d'hési-

tations et de fausses manœuvres, ont permis, par exemple, de conduire l'affaire crétoise à bonne fin. En d'autres termes, il faut confier aux consuls des grandes puissances, sous la haute direction des ambassadeurs à Constantinople, la surveillance des réformes, de manière à en assurer la pleine et constante exécution. N'est-ce pas, en effet, grâce aux consuls de l'Europe à la Canée et à ses ambassadeurs à Constantinople que la question crétoise a été résolue au moment même où elle paraissait le plus irrémédiablement embrouillée ?

Les journaux ont raconté que le consul de France avait eu au moment décisif un rôle particulièrement opportun et utile, et le fait n'a pas été contesté. On reproche quelquefois, et non pas toujours sans raison, à notre ministère des Affaires étrangères la mobilité qu'il imprime à ses agens ; il les change trop souvent de poste ; il les envoie indifféremment de l'un à l'autre sans souci suffisant des spécialités acquises et éprouvées. En tout cas, cette critique ne s'applique pas à M. Blanc, notre consul à la Canée. Il occupe le même poste depuis dix années déjà, et il faut souhaiter qu'en lui donnant sur place toutes les satisfactions qu'il mérite, on l'y laisse assez longtemps encore. Il connaît à fond toutes les affaires de Crète ; il est familier avec les choses et avec les hommes ; il a su inspirer confiance à tout le monde, en y comprenant ses collègues, ce qui lui a permis de rendre, dans les dernières circonstances, des services particulièrement importans. Il s'est montré un bon serviteur de la cause européenne. Diverses propositions avaient été faites en vue de régler la question crétoise ; la plus connue est le blocus imaginé par le comte Goluchowski ; aucune n'avait été acceptée, et la situation se compliquait et s'obscurcissait de jour en jour davantage. C'est alors que M. Hanotaux a eu l'idée toute simple de laisser aux ambassadeurs à Constantinople le soin de se mettre d'accord sur le programme de réformes à présenter à la Porte, et ceux-ci ont eu l'idée non moins sensée de prendre pour canevas de leurs travaux les suggestions qui avaient été déjà faites par les consuls à la Canée, notamment par le nôtre. Il y avait, en effet, beaucoup à parier que les consuls à la Canée sauraient mieux que personne, pour peu qu'ils fussent doués d'intelligence et de tact, de quelles concessions les Crétois se contenteraient finalement, et que les ambassadeurs à Constantinople ne sauraient pas avec moins d'exactitude jusqu'à quel point pourraient aller celles de la Porte. Rien ne vaut l'expérience des hommes du métier lorsqu'ils sont sur place, aux prises avec les difficultés, en rapport étroit avec les personnes. On n'a pas tardé à s'en apercevoir. L'entente qu'il avait été si difficile d'établir de chancellerie à chancellerie s'est produite presque aussitôt. Pour ne rien exagérer, il faut dire que la lassitude générale, le désir d'en finir, la crainte de complications plus étendues ont été pour quelque chose dans ce dénouement. N'importe : le procédé employé, bien qu'il ait, nous

n'avons pas besoin de le dire, besoin de surveillance et de contrôle, se recommande par sa simplicité, et il y a tout lieu de croire qu'il pourrait être utilisé pour maintenir dans la pratique les réformes qu'il a contribué avec tant d'efficacité à faire accepter en principe par tous les intéressés. Pourquoi les consuls ne seraient-ils pas chargés de veiller, sans esprit d'empiètement, mais avec assiduité, à l'exécution des réformes, et d'en référer à leurs ambassadeurs? On pourrait ainsi arrêter le mal dans son germe, et en prévenir le développement qu'il est quelquefois si difficile d'arrêter plus tard.

Quoi qu'il en soit, la situation de l'Orient, telle que les derniers événemens l'ont manifestée, est des plus inquiétantes, et nous ne voyons d'autres moyens d'y pourvoir que ceux que nous venons d'indiquer. L'intégrité de l'empire ottoman a toujours été dans les traditions de la politique française ; plus que jamais elle est nécessaire au repos de l'Europe; mais, au point où en sont les choses, avec les besoins nouveaux qui ont pénétré partout, avec l'immense publicité qui ne laisse presque rien ignorer de ce qui se passe, soit dans les montagnes de la Crète, soit dans un village perdu au fond de l'Anatolie, le maintien de cette intégrité ne peut plus se concevoir qu'avec de nouveaux procédés de gouvernement et d'administration. Le sultan est-il a même de le comprendre? Oui, sans doute, car ce n'est pas l'intelligence qui manque à Abdul-Hamid, ni le sérieux dans l'esprit, ni l'application au détail des affaires, et il a donné dans plus d'une circonstance des preuves d'une véritable bonne volonté. Le malheur est que les influences les plus diverses, les plus contradictoires, s'exercent successivement sur lui, et que celles qui agissent de la manière la plus continue ne sont pas les meilleures. Dans la vie de claustration qu'il mène, l'air de l'Europe a beaucoup de peine à parvenir jusqu'à lui. Il devrait savoir pourtant qu'il a en Occident des amis sincères, dont les intérêts se confondent avec les siens et dont il ferait sagement d'écouter les conseils. Nous ne voulons désigner plus particulièrement personne, et au surplus, lorsqu'il s'agit des intérêts généraux de la civilisation et de l'humanité, il n'existe plus que de très faibles divergences d'attitude entre les puissances. Personne aujourd'hui, nous en sommes convaincus, ne désire la chute de l'empire ottoman. L'Angleterre elle-même, malgré le langage imprudent que tiennent quelquefois ses ministres, en serait la première effrayée. L'Europe n'est pas prête à subir une crise aussi redoutable. Mais le sultan aurait tort de tirer de cet état des esprits une sécurité trop grande. Pour peu qu'il y réfléchisse, il se rendra compte que, suivant le langage de Shakspeare, il y a quelque chose de pourri dans son empire. Comment lui, qui n'est pas naturellement cruel, a-t-il pu faire couler tant de sang? Un état de choses qui ne se maintient que par des massacres intermittens, et quels massacres ! on n'ose pas dire à quel chiffre s'élève le nombre des

victimes! un tel état de choses n'est pas sain. Il ne saurait se prolonger sans amener des accidens nouveaux, ni amener ces incidens sans provoquer une réaction soudaine et toute-puissante de l'humanité outragée. Voilà ce que le sultan doit se dire, ou ce qu'il faut qu'on lui dise et qu'on lui fasse entendre, pour prévenir ces fatalités historiques dont lord Salisbury aime tant à évoquer le fantôme menaçant. Le mal répandu dans les provinces éloignées, où il était peut-être moins apparent, a reflué au cœur, à la tête même de l'empire. Un accès violent s'en est produit à Constantinople sous les yeux de l'Europe consternée. Certes, les Arméniens qui ont mis la main sur la Banque ottomane n'ont pas rendu, comme ils l'espéraient sans doute, leur cause plus intéressante; l'acte qu'ils ont commis est aussi inintelligent que criminel; mais les représailles qui ont suivi, l'égorgement de toute une race à travers les rues de la capitale, sont un spectacle qu'il serait dangereux de donner deux fois au monde, non seulement parce qu'il est révoltant en lui-même, mais parce qu'il inspirerait les craintes les plus sérieuses, les mieux fondées, sur la sécurité des Européens eux-mêmes dans une ville où ils ont tant d'intérêts accumulés. Le jour où ces craintes prendraient un certain caractère d'acuité, l'Europe devrait se protéger elle-même, et puisse sa bonne fortune la dispenser d'établir jamais à Constantinople un *condominium* à six!

Le trouble du présent, l'incertitude de l'avenir en Orient ajoutent aux regets que nous cause la mort inopinée du prince Lobanof. On attendait le prince à Paris, où il devait dans peu de jours accompagner son auguste maître, lorsqu'un mal subit l'a foudroyé dans le train impérial. La nouvelle qui s'en est aussitôt répandue en Europe a produit universellement une émotion très vive, mais qui n'a été nulle part plus profonde qu'en France, et non pas seulement dans ces classes de la société où la perte du prince Lobanof pouvait être appréciée en pleine connaissance de cause, mais parmi les classes populaires elles-mêmes, qui, par une sorte d'intuition, ont compris l'importance, sinon la nature même de l'événement. On a vu dans le prince Lobanof un ami de la France, et un ami digne de toute sa confiance. On s'est rassuré en pensant que la politique de la Russie était et qu'elle continuerait d'être celle de l'empereur, ce qui est la vérité. A un instrument brisé, un autre sera substitué pour la poursuite de la même œuvre; mais, lorsqu'il s'agit d'un ministre des affaires étrangères, il s'en faut de beaucoup que l'instrument soit indifférent en lui-même, et celui que l'empereur s'était assuré dans la personne du prince Lobanof était d'une qualité tout à fait rare. Avant que le prince Lobanof arrivât au ministère, on le regardait comme un diplomate distingué, comme un écrivain de talent, comme un historien de mérite, mais personne ne soupçonnait en lui les qualités de l'homme de résolution et d'action au degré supérieur où il les a manifestées.

L'instinct populaire dont nous parlions plus haut a quelquefois des divinations heureuses; quelquefois aussi il se trompe. Lorsque M. de Giers est mort, il n'a pas soupçonné le rôle modeste, mais très actif et très utile que ce ministre avait eu dans l'établissement de l'alliance franco-russe. M. de Giers, quoi qu'on en ait dit, a vraiment voulu l'alliance, et il a personnellement contribué à la faire. Il a eu à lutter pour cela contre des préjugés traditionnels qu'il avait autrefois partagés lui-même, et qui n'existaient pas seulement en Russie : le bon sens et la ferme volonté de l'empereur Alexandre III l'ont aidé à vaincre tous les obstacles. Quant au prince Lobanof, il n'a point participé à la préparation de l'alliance, et rien ne prouve qu'il en ait été partisan à l'origine; ses tendances naturelles semblaient le porter d'un autre côté; mais, arrivé aux affaires au moment où l'alliance était faite, où elle était même avouée, en homme intelligent, avisé, résolu, il ne s'est pas posé d'autre question que de savoir le meilleur parti à en tirer. Il ne s'est pas trompé sur ce point. Partisan de l'alliance, peu importe que le prince Lobanof l'ait toujours été : ce dont on peut être sûr, c'est qu'il l'était devenu en toute sincérité. On arrive tout naturellement à aimer un instrument dont on sait faire un aussi bon usage. Jusqu'à lui, peut-être parce que le temps avait manqué auparavant, le gouvernement russe n'avait pas, en quelque sorte, fait usage de l'alliance pour sa politique courante. Il s'était borné à resserrer entre les deux pays des rapports d'intérêts purement matériels et financiers; on sait que plusieurs emprunts russes, s'élevant au total à une somme très considérable, ont été négociés sur le marché de Paris. Le prince Lobanof n'a pas négligé cet ordre d'affaires, mais il n'a eu garde d'y borner son action, et en l'espace de quelques mois il a réussi d'abord à rectifier la politique de la Russie sur tous les points où elle était mal engagée, ensuite à lui donner une allure alerte et vive, et une activité et un essor tout nouveaux. Pour les hommes du métier, le travail diplomatique auquel il s'est livré peut vraiment servir de modèle, car il n'y a pas eu une seule faute, pas une négligence de commise, mais bien une perfection de doigté qui ne saurait être trop remarquée et étudiée. Incontestablement, le prince Lobanof, le jour de sa mort, a laissé la Russie dans une situation supérieure à celle où il l'avait trouvée; et lorsqu'on pense que ces heureux résultats ont été obtenus en quelques mois, on se demande quel en aurait été le terme si la série s'en était continuée quelque temps encore. Les journaux anglais se sont posé cette question avec une sorte d'inquiétude rétrospective, et ils n'ont mis aucun amour-propre à refouler en eux-mêmes le soupir de soulagement provoqué chez eux par la mort d'un homme qu'ils considéraient comme un adversaire : ils l'ont même exhalé assez bruyamment. Et pourtant, le prince Lobanof était un sincère ami de la paix; il n'a jamais rien risqué qui pût amener des complications

graves; mais il avait une vue très juste des intérêts de son pays et des moyens de les servir, et dans l'emploi de ces moyens il a fait preuve d'une habileté consommée.

Personne n'a oublié la campagne diplomatique que, d'accord avec M. Hanotaux, il a poursuivie en Extrême-Orient entre la Chine et le Japon. L'Allemagne y a été mêlée en tiers, mais ce n'est pas elle assurément qui en a tiré le plus grand profit: on ne s'est même expliqué l'énergie de son intervention que par le désir de faire œuvre agréable à la Russie au début d'un nouveau règne, et peut-être aussi de ne pas laisser la France seule dans ce premier tête-à-tête. Notre rôle, à nous, était tout tracé. Notre voisinage avec la Chine nous conseillait à son égard de bons procédés dont nous n'avons d'ailleurs pas tardé à recueillir les fruits; et puis, comme l'a dit M. Hanotaux à la tribune de la Chambre, nous devions mettre avant tout la préoccupation de nos alliances. Mais c'est évidemment la Russie qui a obtenu en Extrême-Orient le principal avantage, parce qu'elle y avait aussi le principal intérêt. La Corée a été arrachée au Japon et rendue à elle-même ou à la Chine, et peu de temps après la Russie a conclu avec cette dernière des arrangemens dont les termes ne sont pas encore bien connus, mais qui ont singulièrement intrigué et préoccupé l'Angleterre. Et le prince Lobanof, lorsqu'il paraissait tout entier à l'orient de l'Asie, n'oubliait pas celui de l'Europe. Son attention se portait également sur les Balkans. Nous constations, il y a deux ans à peine, les progrès constans que la politique autrichienne faisait de ce côté. La Russie, piquée de l'ingratitude de la Bulgarie, ou plutôt de M. Stamboulof, se confinait dans un recueillement boudeur qui ressemblait à de l'inertie: elle laissait le champ libre à sa rivale, qui avait admirablement su s'en emparer. La Serbie et la Bulgarie gravitaient dans l'orbite de l'Autriche, et semblaient ne pas devoir en sortir. De plus en plus, l'influence du cabinet de Vienne devenait prépondérante dans toutes les principautés ou royaumes balkaniques. Le prince Lobanof a compris que le moment était venu de rompre, au moins par quelques anneaux, cette chaîne tendue tout le long du Danube entre son pays et l'empire ottoman; il l'a essayé avec à-propos, et il y a réussi. La Serbie s'est rapprochée non seulement de la Russie, mais de son antique ami et allié le Monténégro; l'intimité paraît même être devenue très étroite entre le jeune roi Alexandre et le prince Nicolas. En Bulgarie, au moment même où mourait Stamboulof, victime des hostilités que son implacable politique avait accumulées sur sa tête, le prince Ferdinand était occupé à sa réconciliation avec le tsar. On sait comment cette réconciliation s'est faite, et par quels engagemens religieux elle a été scellée. Qui aurait pu s'y attendre il y quelques années seulement? Tant il est vrai que la logique des situations finit toujours par l'emporter sur les combinaisons provisoires de l'habileté ou de l'intrigue humaines. Certes,

le prince Lobanof a eu de la chance ; il est arrivé à l'heure propice; peut-être n'aurait-il pas pu faire une année plus tôt ce qu'il a fait avec tant d'opportunité au moment précis où l'événement était devenu possible; mais si les circonstances l'ont favorisé, il faut convenir qu'il a eu, pour en profiter, la main singulièrement experte et rapide. Il n'a pas laissé échapper une seule occasion, il n'a pas perdu un seul jour, comme s'il avait eu le secret pressentiment que le temps était pour lui une quantité parcimonieusement mesurée et comptée. Il faudrait remonter assez haut dans l'histoire de l'Europe pour retrouver l'exemple d'une activité aussi grande et aussi féconde. Bien qu'il n'ait guère duré qu'un an et demi, le prince Lobanof a su donner toute sa mesure : il s'est montré diplomate accompli et véritable homme d'État.

Évidemment son œuvre lui survivra; son successeur, quel qu'il soit, saura la continuer; l'orientation de la politique russe ne tient pas à la personne d'un ministre. Quant à nous, qui suivions avec une sympathie attentive les succès et les progrès du prince Lobanof, soit en Extrême-Orient où nos intérêts se confondaient avec les siens, soit dans les Balkans où ils n'avaient rien qui leur fût contraire, nous étions heureux de voir l'alliance franco-russe faire ainsi ses preuves et montrer son efficacité. La Russie a été autrefois l'amie de l'Allemagne: cela l'a conduite au traité de Berlin. On affirme aujourd'hui que pour mettre le dernier sceau à son habileté, et aussi pour écarter dans un sincère amour de la paix tous les conflits futurs, le prince Lobanof était parvenu à s'entendre avec l'Autriche sur la conduite à tenir dans les affaires d'Orient. S'il en est ainsi, on ne peut qu'applaudir une fois de plus à sa dextérité et à sa prudence. D'accord avec la France dans sa politique générale, et subsidiairement avec l'Autriche sur tous les points où la Russie et l'Autriche pouvaient se trouver en opposition d'intérêts, il avait le droit d'attendre les événemens avec confiance. Il a succombé après avoir fait son œuvre, et le meilleur éloge qu'on puisse faire de lui est que, s'il est très difficile à remplacer, il a pourtant rendu plus facile la tâche de son successeur.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

CARNETS DE VOYAGE

LE MIDI [1]

Bordeaux.

En avançant vers le Midi, le type change visiblement. — Déjà, à Poitiers et à Ruelle, il était autre. C'est surtout chez les jeunes filles qu'il faut le voir. Quelque chose de fin et d'alerte; quand l'enfant est très jeune, encore neuve et un peu modeste, l'effet est charmant. Le bonnet blanc fait un large chignon et se retrousse haut étalé, à peu près comme ceux de 1830. Cette belle tache blanche, nette et propre, relève le fin et intelligent visage, peu coloré, légèrement bruni. Le cou est svelte, les yeux noirs, le corps un peu maigre. Cette gaieté intelligente fait plaisir.

Les traits sont encore bien plus marqués à Bordeaux. L'accent, le regard, les proportions, tout change. Les gens sont petits, remuans; leurs gestes, leur démarche font penser à des rats, à des souris trottinantes et agiles. Les plus pauvres filles portent bien et coquettement leur robe, la font bomber, ployer, se donnent une jolie taille. Le foulard qui les coiffe est élégamment posé. Du reste, cette ville-ci est une sorte de Paris, magnifique et gaie,

(1) Les *Carnets de voyage*, dont nous publions aujourd'hui un fragment, ont été écrits par M. Taine au cours des tournées qu'il fit, de 1863 à 1866, comme examinateur d'admission à l'École de Saint-Cyr. Quelques parties avaient déjà été reprises par lui, notamment dans le *Voyage en Italie* qu'il publia en 1866 ; c'est le cas pour la page sur la *Niobé* de Florence qui termine ce morceau. Les lecteurs de la *Revue* compareront peut-être avec intérêt ce premier jet de la pensée et de l'image avec la page du livre où elles ont reçu leur forme définitive.

avec de larges rues, des promenades, des monumens, des maisons monumentales. Les rues sont bruyantes, pleines de voitures; beaucoup d'équipages, de toilettes, de dépenses. On ne songe qu'à s'amuser : quel contraste avec Rennes! C... qui a vécu ici quatre ans, après avoir passé onze mois à Rennes, disait qu'il se croyait entré dans le Paradis. En effet, la vie y est gaie, répandue à l'extérieur, toute méridionale, et le commerce, les vins, jettent à foison l'argent aux mains des gens.

Ils ont raison de s'amuser; depuis que je fais un métier, je sens ce que c'est qu'un métier. On veut en sortir, oublier la platitude, la monotonie des affaires, faire boire à tous les sens une sorte de vin de Champagne. — La vie de l'artiste, de l'écrivain est tout autre. Il a joui, produit, fait œuvre d'homme pendant le jour, il lui faut le repos du soir.

J'étais trop las, je n'ai rien vu ici, ni en voiture depuis Tours, sauf des formes brouillées, vagues, infiniment touchantes et tristes le soir et la nuit, et ce riant pays de Ruelle. Des vignes sur toutes les collines, et dans les fonds des prairies étincelantes; des eaux claires de sources richement épandues, avec des joncs, des herbes aquatiques pullulantes, des peupliers sur tous les bords et une étrange teinte d'émeraude à l'ombre, sous les flèches du soleil qui glissent et la brisent; çà et là des éclairs sur les remous. A l'horizon, des toits presque plats en tuiles pâles, des moulins jetés au hasard, une église ancienne avec un vieux village pittoresque comme en Italie, au-dessus de la source bleuâtre, transparente, qui sort d'un gouffre.

Je suis déjà venu deux ou trois fois à Bordeaux; j'ai vu et décrit le fleuve et l'admirable port (1). Aujourd'hui, entre deux pluies, promenade au jardin botanique qui est nouveau; il a une rivière verdâtre tranquille, des plantations de petits bananiers, de grands arbres bien disposés comme Saint-James, à Londres. — Mais les maisons voisines apparaissent trop.

Ce qu'il faut surtout regarder ici, ce sont les gens. Nos élèves ont un air décidé, net; ils inventent quand ils ne savent pas. Ils ont la parole facile, improvisent, ont de la ressource. Les têtes sont bien coupées, souvent maigres et toujours actives. Quelle différence si l'on pense aux candidats somnolens de La Flèche!

L'accent est étonnant; on a envie de leur dire : « As-tu déjeuné, Jacquot? » Prononciation brève, roulante; une volubilité de langue et un chant sur certaines parties de la phrase.

(1) *Voyage aux Pyrénées.*

Familiarité égalitaire ; j'étais en chapeau noir et ganté, avec une serviette d'avocat sous le bras ; je demande mon chemin à une vieille vendeuse d'huîtres : « Eh, mon ami, c'est là, tout près. » Elle se lève et me met la main sur l'épaule. Par compensation, ajoutez qu'elle fait six pas et se dérange pour me montrer la rue. Cela m'est arrivé plusieurs fois ici. — A l'hôtel, les garçons nous parlent, parlent à notre colonel lui-même, d'un air d'égalité, font des observations sur les plats qu'ils apportent, les jugent et les commentent.

Une scène plaisante est celle que j'ai eue en allant à Cenon. Je cherchais l'omnibus ; je tombe sur un ramassis de fiacres, de coucous, etc... Dix cochers se précipitent sur moi : « Où allez-vous? Eh ! c'est ici... Cinquanté sous, quarranté sous, trennté sous... Je vous mènerai jusqu'au bas de la côte... Je vais tout près, tout près, je connais la maison, jé né connais qué cela... Voulez-vous monter?... Voulez-vous que je vous conduise?... Ténez, voilà une place, uné bonné placé. » Bref un déluge. J'en prends un, je répète ma question. Intarissable inondation de protestations. A la fin, il me débarque, il me dit que c'est à deux minutes. Tempête d'indignation ; il saute de voiture, il devient rouge comme un coq, il gesticule, il apostrophe les laveuses, il prend à témoin les gens de la voiture. J'étais à cinquante pas, j'entendais encore sa voix de clarinette et je voyais les bras aller. Il avait menti ; c'est bien ici l'imagination et l'invention hâbleuse des Méridionaux. En chemin, il sautait à chaque tournant de sa voiture, raccommodait un trait, parlait à son cheval. Un cigare à la bouche, déguenillé, crasseux ; un horrible coucou attelé avec des cordes, une rossinante jaune. Le soin manque partout ici : ils se laissent aller et improvisent. Le fond du caractère, c'est le besoin et l'habitude de l'expansion immédiate ; sitôt que l'idée apparaît, elle sort avec une espèce d'exagération un peu risible. — Cela leur suffit ; ils se contentent de l'excitation et de la production facile et instantanée : sortir, danser, aller au café, se promener, causer en riant et en gesticulant. Le caractère français est bien plus marqué et même outré ici qu'ailleurs.

L'esprit à Paris est tout autre. Je rencontre deux caricatures dans la rue ; du premier coup on se sent à deux cents lieues. Un mari tient un bébé de six mois ; il a le nez d'une aune ; cependant sa femme, une femme de trente ans, se peigne et s'attife. Il dit d'un air désolé et comique : « Si l'on réfléchissait, crénom ! » — L'autre est sur un mari trompé. La finesse parisienne n'est pas extérieure, elle va à fond, il y a là une nuance de philosophie immorale. Voyez Daumier, Marcelin, Gavarni, les jeunes gens de

Marlotte. Sous leur gaieté, il y a des idées, et même souvent leur gaieté n'est qu'apparente ou passagère. — Les idées sceptiques sont le fond.

Belle vue de Cenon, à cause de la grandeur, je veux dire de la largeur du paysage, mais point de caractère; ce n'est qu'une carte de géographie naturelle. La gloire dorée, l'incendie rougeâtre du soleil couchant dans ces panaches de brumes lumineuses, en font la seule beauté.

Arcachon.

Journée à Arcachon. Je suis parti par un train de plaisir. La multitude, surtout la foule de gens du peuple est incroyable. Ils ont un besoin étonnant de changement; quel contraste que la vie moderne si agitée, si remplie, si diversifiée, avec la vie collée au sol du moyen-âge. Plus on y pense, plus on y voit une transformation complète de la tête humaine. Les grandes passions persistantes et acharnées, les coups de foudre deviennent rares ou impossibles. Figurez-vous, par contraste, un tisserand d'une cave de Bruges au xve siècle devenant lollard, ou un paysan comme on en trouve encore en Bretagne. — Et celui-là, aujourd'hui, à la conscription!

Dans le wagon, plusieurs types de femmes : une mère, amoureuse de son fils, peut-être parce qu'elle n'a pas eu l'assouvissement de son cœur dans le mariage ; elle le gâte, elle l'appelle tout haut mon bijou, mon chéri, elle le caresse de la main, elle lui pose la main sur le genou, elle le couve encore, et il a dix-huit ans! Elle ne songe qu'à un point : lui voir de bonnes manières et le garder le plus longtemps possible auprès d'elle : elle veut qu'il fasse sa première année de droit à Bordeaux; lui, veut Paris tout de suite et donne pour raison qu'il désire concourir pour le grand prix de droit de Paris. — C'est un flâneur blême, lymphatique, habitué aux flatteries, répondant d'un ton sec et écartant les caresses de sa mère, comme on fait d'un insecte importun. Il est désolé d'avoir oublié son lorgnon, conte qu'il a fait une expérience avec du nitrate d'argent sur la main d'une femme de chambre pour voir si la peau deviendrait noire...

A côté de lui, une cousine de vingt-huit ans, point riche, non mariée, irritée de ne pas l'être, attentive aux toilettes, ayant l'expérience de la parole, sachant tourner un compliment, femme du monde en disponibilité et très belle, le menton grec, le nez parfaitement pur et droit, de beaux yeux noirs qui nagent dans un fluide bleuâtre, des mains blanches, des ongles soignés; une

maîtresse femme qui a manqué son coup. Plus on avance vers le Midi, plus la femme devient incapable de timidité, de pudeur rougissante, de réserve délicate. Ce sont des hommes.

Peut-être faut-il dire que la femme, à la longue, se modèle sur les exigences de l'homme ; au Nord, dans la race germanique, il a besoin de commandement, il sait l'exercer, il lui faut la paix domestique ; de plus, il est froid de tempérament. A cause de tout cela, l'influence de la femme est moindre ; elle est forcée de plier davantage et elle se plie dans le sens indiqué.

D'autre part, selon les climats et les constitutions, ce sont telles ou telles vertus qui ont l'importance et l'empire. — Ainsi, dans le Nord, vous avez la réflexion froide, le bon sens, toutes les habitudes de calcul et d'empire de soi nécessaires pour soutenir la bataille de la vie, tout ce qui convient au naturel lent, au tempérament froid ; dans le Midi, le génie de l'improvisation, la hardiesse, le brillant, tout ce qui se rattache à l'action et à la sensation vive. Or, le naturel de la femme est celui de l'homme avec un degré plus grand de sensibilité, d'improvisation, d'émotion, d'invention, de convoitise nerveuse. D'où il suit qu'elles tombent plus bas et dans une dépendance plus grande dans le Nord, où ces qualités sont moins utiles, et que, par suite, elles montent plus haut, jusqu'à l'égalité et à la supériorité, dans le Midi, où ces qualités sont plus utiles. Une femme d'intrigue et de salon à Paris, aujourd'hui ou sous Louis XV, ou bien encore la Sanseverina de Stendhal (1), est égale ou supérieure en influence à n'importe quel homme. Au contraire, une femme dans le Nord se trouverait dépaysée pour le commandement de cinquante commis, pour supporter de sang-froid une banqueroute, raisonner tarif, douane, économie politique, etc. La vie et le naturel du Midi étant plus féminins, les femmes sont sur leur terrain et commandent.

Arcachon est un village d'opéra-comique : un débarcadère rouge, jaune et vert, avec des toits retroussés en pavillon chinois, une lieue de plage couverte de trois rangées de cottages, chalets peints bordés de balcons, pavillons pointus, tourelles gothiques, toits ouvragés en bois colorié. Sur les collines de sable, à l'arrière-garde, entre les pins, sont des chalets plus riches. Quantité étonnante de restaurans, chevaux, boutiques, tout cela neuf et verni ; cela ressemble à une fête d'Asnières en permanence. Le mètre de terrain sur la côte se paye 15 francs ; il y a vingt ans, on aurait eu la moitié de la côte pour 2000 francs.

(1) Dans *la Chartreuse de Parme*.

Promenade dans le bateau à vapeur qui traverse toute la baie et va jusqu'au Goulet. On oublie bien vite la fourmilière humaine pour ne penser qu'à l'eau, au sable et au ciel. A droite et à gauche, bien loin, parfois à perte de vue, presque au bord de l'horizon, s'allongent et ondulent les collines de sable, molles et monotones, telles que le vent et les flots les ont faites. Elles croulent éternellement; aux endroits abrités, il faut des branchages de sapin et des sortes de claies pour les maintenir. On oublie tous les autres bruits, on se figure ce petit murmure incessant du sable qui fond, s'écoule ou s'entasse. Leurs longues raies frangent l'eau bleue d'une blancheur mate et forte; elles n'ont point d'étincelles, mais il n'y a pas de plus beau cadre que leur puissante couleur. — Au-dessus d'elles et avec elles, ondoient les forêts de pins. Point d'autre arbre, on n'aperçoit que ce vert, aussi solide que la blancheur du sable. La vivante frange des forêts monte et descend, puis par derrière s'enfonce à l'infini avec des creux et des bosselures. Quelques têtes crénellent l'horizon; tout cela respire et épanche une vague odeur d'aromates qui se mêle avec la brise salée de la mer. Cependant l'eau bleuâtre roule, çà et là brodée d'argent, dans sa ceinture de plages blanches et de forêts vertes. C'est un grand port, une sorte de refuge naturel où les êtres tranquilles peuvent pulluler et s'abandonner à l'abri des violentes vagues de l'Océan; les méduses flottantes passent à chaque minute sous leur grand capuchon, étendant le réseau de leurs tentacules, comme d'énormes champignons ballottés par le flot transparent. — C'est là un spectacle comme en ont vu les premiers hommes; une terre vierge, du sable et toujours du sable. Des pins, puis encore des pins, quelques ajoncs, quelques traînées de plantes grimpantes entre les troncs résineux qui suintent, un sol primitif, simple dépôt de la mer, peuplé par une seule espèce de plantes; puis la grande eau, sa mère, qui l'enveloppe de ses replis, et le ciel éblouissant de blancheur lumineuse qui aspire les parfums et la sève.

Tout à l'entour, des marais, des morceaux de plages sablonneuses et luisantes, tour à tour inondés et découverts, rien d'humain; une œuvre nue et brute, les premières végétations encore toutes barbares sur le lit délaissé de la grande eau primitive. — Quand les premiers navigateurs sont venus ici sur leurs pirogues, ils ont trouvé peut-être quelques hérons, une mouette, un épervier comme celui qui planait tout à l'heure au-dessus du bleu des vagues, parmi la magnificence des rayons célestes épanchés dans la blancheur. Ils ont débarqué; leurs pieds, comme les nôtres, se sont enfoncés dans la grève; ils ont entendu le même chant

sonore des cimes bruissantes; ils ont fait craquer les aiguilles tombées sur le sable; ils ont admiré cette couleur blanche du sol qui troue à chaque pas le maigre tapis d'herbes altérées; ils ont frissonné à demi, en écoutant le merveilleux silence; ils se sont arrêtés devant quelque énorme pin demi-ébranché par la foudre, seul, debout sur le sommet d'un monticule nu. Le pays n'a guère changé depuis leur venue et cette vue repose du grand potager aligné, régulier, partagé, surveillé par le garde champêtre, que je retrouve partout de Poitiers à Toulouse.

Et pourtant, dans cette espèce de potager, j'avais eu la veille une sensation folle. J'étais seul dans mon wagon, et pendant quatre heures j'avais vu défiler les haies, les arbres, les vignes, les cultures. Les roues roulaient infatigablement, avec un grand bruit uniforme, comme le retentissement prolongé d'un orgue qui ronfle. Toutes les idées mondaines, toutes les choses humaines et sociales se sont encore effacées. Je n'ai plus vu que le soleil et la terre, la terre parée, riante, toute verte, et d'une verdure si diversifiée, si épanouie, si confiante sous cette douce pluie de rayons chauds qui la caressaient. L'air était si pur, la lumière si amplement épanchée, la campagne si florissante et si heureuse! A chaque chêne, à chaque châtaignier qui passait, chacun avec sa pose et dans son petit monde de compagnons et de voisins, je me sentais touché comme par la rencontre d'un être animé. J'avais envie de lui crier : « Tu te portes bien, tu es un beau et puissant chêne, tu es fort, tu jouis du luxe et de la magnificence de ton feuillage. » Je considérais les bouleaux, les frênes, comme des créatures délicates, de vraies femmes pensives, dont personne n'avait entendu la pensée, une pensée timide et gracieuse qui m'arrivait avec leurs chuchotemens et l'agitation de leurs fins rameaux. Il y avait des douceurs ou des coquetteries d'arbres dans les creux ombragés, sur les tapis de bruyères rousses et violettes, dans les sentiers tortueux laissant voir un morceau de leur ruban de sable, au bord d'une petite source qui noircissait le sol entre les pierres, et tout d'un coup descendait avec des étincelles et comme une pluie d'éclairs. C'était un regard soudain, une mutinerie, une mièvrerie d'enfant, d'un dieu enfantin qui rit en liberté. Au delà de cette plaine de vignes si vertes, et d'arbres épars tout reluisans et tout étincelans, on voyait des collines bleuâtres qui portaient leur forêt jusqu'au bord du ciel, une sorte de cirque d'ancêtres végétaux plus serrés et plus sévères, heureux pourtant sous la gaze de vapeur dorée, et qui, dans l'enceinte dont ils occupaient les plus hauts gradins, regardaient leurs enfans, toute la jeune et élégante postérité de plantes civilisées et fructueuses, se mêler, se ranger,

s'étaler en groupes, chacun sous sa couronne de fleurs avec sa gerbe de grappes ou sa corbeille de fruits.

DE BORDEAUX A TOULOUSE

Pays plat et tout en culture. Je n'ai vu qu'un seul bois en six heures de chemin de fer; ni collines, ni rien, — pas même une grande plaine; tout est petit ou ordinaire. On dit seulement : « C'est un bon pays ».

Certaines terres, formées par les alluvions de la Garonne, valent 15 000 francs l'hectare; on les cultive en blé, tabac, chanvre. Les terres ici sont comme partout et rapportent 2 1/2 pour cent.

La Garonne se montre souvent sur la droite, jaune et rousse à cause de ses sables. Des oseraies pâles l'enveloppent. — Puis, entre deux chaussées, le canal du Midi. S'il est grand par l'utilité, il ne l'est pas pour la vue. — Variété de culture, petits champs, propriétés divisées, médiocres récoltes, dit-on. — Le partage des terres a gâté le paysage.

Ce qu'il y a d'intéressant, ce sont les constructions; on sent le voisinage de l'Italie, la clémence du climat. Les toits sont presque plats; il n'y a pas de neige l'hiver. Beaucoup de maisons ont deux ailes, ce qui leur donne tout de suite un caractère. Plusieurs ont des péristyles, de longs balcons, des avançages pour prendre frais le soir. Les clochers sont carrés; quelques-uns, neufs, s'élancent bien, et dans ce beau ciel, sous cette riche lumière, leur blancheur, leur propreté, leur taille effilée, sont agréables à voir. Les cloches ne sont point enfermées dans un clocher; on élève seulement une sorte de mur isolé percé à jour. Parfois une tour, quelques jolis châteaux à pavillons et à tourelles. — Il y a ici une sorte de sentiment de l'architecture.

Mais je sens bien que pour mon compte, mon vrai, mon profond plaisir me viendra toujours des forêts et des fleuves. — Je ne suis pas un homme du Midi, mais du Nord.

Toulouse.

Hier, sur la place, j'ai noté quelques figures. On s'assoit sous les arcades, les cafés sont pleins, la place est remplie de boutiques et de lauriers; gaieté et mouvement.

J'ai passé cinq ou six fois devant deux jeunes filles. L'une d'elles est vraiment jolie, en robe de calicot jaune; c'est une grisette en cheveux; la taille est fine, le corsage bombe bien, les cheveux sont noirs, retroussés. Elles causent poliment, facilement,

avec une grâce naturelle. Le vieux voisin boutiquier qui les accoste est très bien traité. Elles sont presque dames au premier aspect. Le Méridional a naturellement une sorte d'éducation, il est dégrossi de naissance. Le visage est régulier, brun pâle ; on se croit au premier instant devant une réelle beauté profonde ; on imagine de la finesse, de l'esprit vrai, de la noblesse même. — Au bout d'un quart d'heure, le tuf se montre ; tout est à la surface en ce genre de beauté et d'esprit. Elles ont la grâce, la vivacité d'un oiseau, d'une fine mésange babillarde ; rien de plus, c'est un caquet. Pour leur plaire, il faudrait les mener au bal, les régaler, faire des calembours, parler beaucoup, les faire parler davantage, leur faire écouter des contredanses ou de la musique de régiment. — « Ah ! comme les étoiles sont plus belles quand elles se mirent dans le ruisseau de la rue du Bac. » Elles me font penser à la Juliette du pauvre Heine qui devait passer singulièrement son temps avec elle, aux Pyrénées. — La Parisienne est autre ; plus politique, plus curieuse du grand luxe et de la grande corruption.

PROMENADES DANS TOULOUSE

Mon impression hier, sur le Cours, est que ces gens-là ont besoin d'être gouvernés par autrui. — Ils sont parfaitement incapables d'avoir le moindre empire sur eux-mêmes. Le sang, l'action, la colère, leur montent tout de suite à la tête. On me contait comment ils ont manqué, en 1841, d'écharper M. Plougoulm, le procureur général...

Plus j'avance, plus je me convaincs de la tournure plate de notre démocratie. L'air y est mortel aux hommes complets, aux êtres de la grande espèce. — Il y a des monstres et des machines puissantes, rien de plus ; au-dessous, la foule des prud'hommes. C'est un idéal atteint, mais un idéal inférieur. En somme, l'homme complet est celui qui est de loisir, qui n'a pas de métier, qui ne songe qu'à demi à son intérêt propre, qui est préoccupé de vues générales et qui commande, comme l'aristocratie anglaise d'aujourd'hui, les Romains et les Athéniens dans l'antiquité. Pour que cette aristocratie dure et se fasse pardonner, il faut qu'elle emploie sa force et son temps au service du public ; il faut de plus qu'elle aille chercher dans le public les enfans distingués. — Un législateur doit se dire : Il faut produire les plus beaux, les plus parfaits spécimens possibles de nature humaine, choisir comme dans un troupeau, faire des élèves supérieurs au moral comme au physique, c'est-à-dire grands de cœur et d'esprit,

munis de toutes les connaissances, libres de se développer jusqu'au bout, exempts de la servitude machinale du métier. — En outre, il faut que le reste du troupeau broute paisiblement, régulièrement, sous la conduite et les soins des autres. — Donner une prime magnifique, les honneurs, la fortune, la possibilité de fonder une famille, tous les plus hauts objets de l'ambition humaine aux grands mérites prouvés, quelque part qu'ils se trouvent. Cette prime, chez nous, est insuffisante; mais il y en a une petite pour chaque petit mérite.

D'autre part, on peut répondre qu'un pays est comme un jardin, que tel produit en soi est plus beau, meilleur, mais que tous les jardins ne peuvent pas le produire; que tout dépend du sol et de l'exposition, que le bon jardinier est dirigé d'avance, qu'il est absurde de demander des ananas à la craie de Champagne, et qu'en somme la France produit maintenant les légumes à la culture desquels elle est propre. Pour les esprits élevés, le remède est de ne pas tomber dans la vie bourgeoise, de vivre seul comme Wœpke (1), en bouddhiste.

Beaux quais, l'eau est toujours belle. Un moulin énorme avec différens étages et canaux d'eau courante, encadrés de verdure vivante. Une large écluse réunissant les eaux au centre de la rivière. — Les maisons rouges luisent d'une belle couleur franche ou sombre au soleil couchant. — En face est un vieil hôpital avec d'étranges fenêtres borgnes, mais vaste et grandiose; le haut mur bruni, mal percé, surplombe avec un air menaçant comme au moyen-âge.

Derrière, monte un grand dôme, celui de Saint-Nicolas qui, à la nuit tombée, prenait une apparence tragique.

En amont, s'allonge un solide pont de pierre, flanqué à l'entrée de deux tours carrées terminées en pointe (style Louis XIII). Elles le défendaient sans doute autrefois.

Vers le midi, les collines montent. L'air est si transparent, qu'on aperçoit dans un lointain énorme, comme une assise vaporeuse de nuages blanchâtres, la chaîne des Pyrénées. Ces collines, haussées les unes par-dessus les autres, font plaisir. La rivière arrive en les longeant, enveloppée de verdure riante. Cela m'a rappelé mon beau voyage — un beau et triste voyage — j'en ai mis la partie idéale dans mon livre (2). On fait toujours ainsi; il n'y a que certains passages et encore à certains momens qui présentent la beauté achevée. Ordinairement, on n'a que des

(1) Voir dans les Nouveaux Essais de critique et d'histoire, la notice sur *Franz Wœpke*, p. 365.

(2) Le *Voyage aux Pyrénées*.

commencemens de sensations, des *motifs* de cavatine! Pour les avoir parfaites, il faut les corriger, les compléter. J'éprouve ici la même chose; il y a çà et là une façade, quelques vieilles maisons en bois et en terre, quelques tourelles de la Renaissance, des églises gothiques. Mais j'aurais besoin d'achever le tableau.

Cependant hier, l'église de Saint-Étienne, à six heures du soir, était grandiose et lugubre. Elle est toute biscornue, déjetée d'un côté. Mais au dedans, dans l'obscurité, un pilier gigantesque montait, noirci, indistinct, parmi des clartés indécises, des tableaux énormes, des boiseries. Je ne trouve pas de mots pour rendre ces noirceurs insondables, vagues, mouvantes, à la Rembrandt, ce grandiose vaisseau rempli d'ombres. — La rosace gardait encore quelque lumière, douloureuse et mystique avec son incarnat violacé, ses figures étranges et entrelacées, les derniers scintillemens de la sanglante magnificence. Comme c'est là le ciel, vu le soir en rêve, par un homme qui aime et qui souffre!

Beaucoup de promenades dans la ville, surtout le soir. Elle est bien tortue, bossue. « C'est un Poitiers endimanché », disait le colonel. Mais il y a du mouvement dans la rue, une foule sur la place, au café; tout cela ondoie dans l'ombre noire rayée de lumière. — Ce n'est pas une ville morte, c'est un centre, une capitale provinciale, fière d'elle-même. Elle a deux journaux fort répandus; on les trouve chez le plus mince coiffeur ou gargotier; ici, dans notre hôtel qui est le meilleur, pas un journal de Paris. L'*Aigle* et le *Journal de Toulouse* s'occupent des événemens locaux, de tel chanteur du pays qui vient de débuter à Lyon. Léotard, le gymnaste, est d'ici, ils s'en font un titre de gloire. Ils ont un correspondant, un certain monsieur du pays, qui traite les hautes questions politiques. Je vois plusieurs libraires; l'un très bien fourni, avec les livres nouveaux et les réfutations de Renan, même les réfutations des réfutations. — Les gens soignent leur toilette; les hommes ont l'air pimpant et propret, avec leur barbe noire bien taillée en brosse, leur redingote serrée à la taille.

Figures et poses involontairement comiques de bravaches et de matamores dans les rues. — Plus souvent encore, la suffisance heureuse d'Acaste, dans Molière :

> J'ai du bien, je suis jeune, et sors d'une maison
> Qui se peut dire noble avec quelque raison...
> Et l'on m'a vu pousser, dans le monde, une affaire
> D'une assez vigoureuse et gaillarde manière...
> Je suis assez adroit; j'ai bon air, bonne mine,
> Les dents belles surtout, et la taille fort fine.
> Quant à se mettre bien, je crois, sans me flatter,
> Qu'on serait mal venu de me le disputer.

Le *gentleman* manque en France ; voyez tous ces gros personnages, fonctionnaires et propriétaires qui viennent au débotté nous solliciter pour leurs fils, demandant qu'on prive autrui d'une place pour la leur donner (1). Tout cela impudemment ou délicatement, ce n'en est pas moins demander une injustice. Ils croient la faveur chose toute naturelle. — C'est une tradition en France. Sous l'ancienne monarchie, il fallait aller solliciter les juges. Encore aujourd'hui, on n'a d'articles dans les journaux que par camaraderie. Au contraire en Angleterre, C... disait qu'on ne remerciait jamais un journal pour un article ; ce serait le choquer. Voyez dans Carlyle, *Life of John Stirling*, la lettre de sir Robert Peel à l'éditeur du *Times*, et la réponse! Ici le royaume de la grâce, et là-bas, celui de la justice.

Vieilles maisons mal raccommodées, toits en tuiles, pêle-mêle étrange de constructions de tous degrés et de tous styles. Horribles petits pavés pointus, formés de cailloux de rivière, qui blessent les pieds. — Mais la joie, la sérénité du ciel, la pureté, le rayonnement de l'azur, sont admirables.

Promenade hier, sous la conduite de M. B..., professeur d'histoire à la Faculté. Il a cinquante-cinq ans et en paraît quarante. Il est libéral, il va dans le monde poli, aristocratique ; il est fort bien, presque artiste et antiquaire passionné. — Chemin faisant, il nous conte l'état des choses. — Il y a, à Toulouse, soixante-dix-sept maisons religieuses sur une population de cent mille âmes ; entre autres, trois énormes collèges, l'un ayant cinq cents élèves. Quand le frère Léotade a été condamné, beaucoup de gens l'ont déclaré martyr ; l'année suivante, son collège a eu trente ou quarante élèves de plus à la rentrée. — De même à Poitiers, trente-huit maisons religieuses sur trente-cinq mille habitans. A Poitiers, à Rennes, le lycée est tombé de moitié par la concurrence. J'ai vu à Bordeaux, il y a six ans, un énorme et magnifique bâtiment qu'on construisait pour les congréganistes. — Tel de ces bâtimens, ici, a coûté deux millions. — A Paris, les pensionnats religieux font entrer par an, à Saint-Cyr, soixante-dix à quatre-vingts jeunes gens qui font bande à part. Jusqu'à des bicoques comme Rethel, ils prennent tout et font tomber le petit collège municipal ; tout cela depuis 1852, principalement par les Jésuites. M. Billault a parlé à la tribune des legs qu'autorisait le gouvernement, legs qui vont à plusieurs

(1) Il y a de bonnes comédies : tel père veut amener d'avance son fils à l'hôtel pour l'habituer à la figure du colonel. Un autre dépose en cadeau pour les examinateurs des bouteilles d'huile chez le portier de l'hôtel. — Nous avons dû les renvoyer au commissaire de police.

millions chaque année : « Et tout ce qu'on ne déclare pas! »

Nous n'avons pas idée de cela à Paris; nous vivons dans un petit cercle de sceptiques instruits et spirituels; nous ne voyons pas le gros public, la grosse France. Nous autres écrivains, nous avons besoin plus que personne d'apprendre ces faits. Qu'est-ce que peut lire un homme à redingote noire et à gants corrects de province, marchand, fonctionnaire, noble, campagnard, propriétaire? Presque rien. Ils sont en dehors de notre vie. — Dans ce marais stagnant s'étend le filet ecclésiastique. Les vieilles dames, les pères devenus conservateurs avec l'âge, font des legs au clergé. Nulle excitation, nul renouvellement d'esprit : le culte avec ses pompes, l'habitude, le poids de la tradition, la litanie solennelle indéfiniment répétée, les ramènent à la vieille routine. De là le tapage causé par la *Vie de Jésus;* c'est comme une pierre qui tombe dans un étang de grenouilles.

Nous discourions à table sur les conséquences probables d'un pareil état; le catholicisme s'atténuera-t-il, comme le croit M. Guizot, à la façon du paganisme sous Julien, en se transformant, en s'interprétant, en acceptant une tournure symbolique? Je ne crois pas, pour mon compte, que jamais un professeur dans un séminaire fasse, comme M. Michel Nicolas, de la critique ou, comme Jamblique, du symbolisme. L'avenir qu'on peut le plus raisonnablement prévoir, c'est une suite de pléthores et de saignées, Les gens d'église s'enrichiront pendant cinquante ans de paix, et quand les révolutions viendront, on leur prendra leurs biens. Mais ces purgations périodiques violentes sont malsaines.

Ici, toutes les sociétés sont séparées. Il n'y a qu'une maison mixte, chez une vieille dame où M. B... voulait me conduire hier soir. — Beaucoup de petits nobles, des familles ayant de dix à trente mille livres de rente; on passe trois mois à Toulouse avec un luxe tel quel, et le reste du temps à la campagne pour faire des économies. On fait un aîné; les cadets tâchent de se marier richement; pêcher à la dot est leur grosse affaire. Nulle occupation; il n'y a qu'un emploi qu'ils consentent à rechercher, celui d'officier, officier de cavalerie. — Au-dessous sont les fonctionnaires, puis les bourgeois, les enrichis qui sont grossiers, bien moins polis que dans le Nord. Ils ne donnent pas trop dans la mangeaille, et ils ont une maison de campagne, une voiture.

Mauvaises mœurs; aventures de toutes espèces et de tout degré. Les jeunes gens riches n'ont pas d'autre occupation. — Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'on dit la même chose dans tous les centres.

Voyez dans Gœthe le contraste de la bourgeoisie allemande;

je lisais cette nuit *Aus meinem Leben*. Quelle innocence de mœurs et quelle froideur de sang dans toutes ces libertés permises de son temps! Les jeunes gens s'embrassent, donnent des gages, jouent au mariage, vont se promener en tête à tête, se tutoient, etc. Mais vous avez donc de la glace dans les nerfs?

M. B... nous montre d'abord le musée; j'en ai parlé à la fin de mon *Voyage aux Pyrénées;* il est charmant. C'est un ancien cloître; deux cours avec des arcades qui font un promenoir carré, séparé de la cour par des piliers en trèfle. Ces cours sont pleines d'arbustes du plus beau vert, et les galeries ont des toits de tuiles rouges; au delà, monte une haute tour en briques, ornementée de petites fenêtres cintrées avec des colonnettes. — Ce rouge debout, solide, dans le magnifique bleu du ciel, réjouit le cœur. — Nous remarquons que le gothique du Nord ne s'est jamais véritablement établi ici. Voyez la collection des églises italiennes; rien de triste, de douloureusement fantastique. Le gothique lui-même y est transformé, pacifié, tourné vers la beauté vraie et presque saine. La grande curiosité de la ville est Saint-Sernin, église romane du XIe siècle, « la plus belle de France », dit M. B... (c'est un homme du monde, mais la passion, l'orgueil involontaire et aimable de l'antiquaire, percent sous sa modestie obligée). En effet, cette église est vaste et curieuse, d'un style pur; on travaille à la restaurer. C'est du pur roman et encore tout latin; à ce titre, l'esprit en est intéressant; c'est la limite de deux arts. — Voici ce qui est latin : toutes les arcades circulaires à plein cintre, aucune ogivale; la voûte principale elle-même cintrée par des arcs semblables; les piliers carrés, sans ornemens, ayant sur le devant une colonne demi-saillante qui monte pour expliquer et soutenir la voûte supérieure. Partant, une grande impression de solidité, quelque chose de simple, de sain, de serein, qui par sa régularité et sa force paisible rassure l'esprit.

Le passage d'un art à l'autre se voit dans l'altération des chapiteaux : quelques-uns gardent l'acanthe grecque; mais la plupart ont déjà des feuilles transformées, ou un lacis barbare de mailles et de petits animaux entremêlés les uns dans les autres.

Cinq voûtes et nefs; à mesure qu'on approche du mur latéral, chaque voûte baisse de hauteur. Les fenêtres sont de médiocre grandeur, les murs sont très épais; point de vitraux. Cette abondance de formes rondes et de belles structures antiques est très noble, et la transformation de l'antique par l'élévation de l'édifice, par la galerie, par le plan en croix de l'église donne un vif plaisir, une sensation de nouveauté et d'invention.

Les figures debout en bas-reliefs qui sont comme incrustées

autour de la crypte sont tout à fait primitives, dignes du xe siècle, apparence égyptienne, jambes raides, pas de poitrine, tête tournée de côté, maladroitement, avec une expression presque grotesque. Sur l'abside, plusieurs statues à barbares costumes ont du mouvement et semblent du xve siècle.

Au dehors, charmant clocher formé par cinq étages octogones d'arcades, les trois premières rondes, les supérieures anguleuses ; c'est original et élégant ; par derrière, une abside de chapelles rondes qui montent les unes sur les autres comme à Ravenne et à Vérone. En somme, c'est une belle œuvre, fille directe de l'architecture romane, construite comme toutes les œuvres antiques et classiques, avec une idée très simple et bien développée. — Les nefs latérales, l'étage superposé, le clocher, les absides secondaires sont le bourgeonnement de l'idée architecturale antique. — Cette idée se développe en même temps que la société et le culte. Il faut un plus grand espace pour contenir toute cette foule nouvelle, esclaves, femmes, enfans ; un peuple entier. L'ancien temple était local et aristocratique.

M. B... nous montre plusieurs maisons anciennes bien conservées ; l'hôtel d'Assédat, bâti pour Marguerite de Valois ; l'hôtel des Cariatides, bâti par Bachelier sous François Ier ; d'autres encore, tous charmans. Ce style de la Renaissance, ces fenêtres encadrées de fruits, de fleurs, d'enfans nus, de satyres, de torses de femmes, ce goût pour la nature florissante, ce sentiment de l'ornementation riche et vivante, font un plaisir extrême. — Il n'y a eu d'artistes qu'en ce temps-là : nous sommes des bourgeois archéologues. Comme à côté de cela toutes nos constructions modernes, nos rues de Richelieu sont plates ! Comme le Louvre et la place de la Concorde ne semblent plus que des décorations d'opéra !

Ces maisons ont une terrasse sur le devant, avec des verdures, des vignes, des glycines pendantes ; les chevelures vertes montent parfois jusqu'au premier étage. Il y a des figures, des corps en mouvement au-dessus des portes, dans les coins ; les façades sont peuplées ; rien de plat, aucune philosophie allégorique et pédante comme aujourd'hui. — Les gens de la Renaissance aimaient à voir des êtres bien portans et vivans ; ils se réjouissaient de la vie.

B... nous conduit chez lui et nous montre son musée. — Beaucoup de goût, bien des choses rares : collection des poids du Midi, de colliers et ornemens de l'époque gallo-romaine, d'ambres de toutes espèces, etc. Il aime passionnément l'art des xiie et xiiie siècles. Il nous avait fait voir au musée de superbes abbés

courbés sur leur tombe ; têtes et vêtemens d'une simplicité grandiose. Il nous montre chez lui une Vierge, paysanne à grosse figure vulgaire, mais vierge, avec des bras trop grêles et des vêtemens gracieusement plissés ; puis un ivoire du XIe siècle, — un Christ au centre avec tous les saints personnages à droite et à gauche, hiératique et raide, vrai contemporain des massacres et des grandeurs de la première croisade. Toutes ces acquisitions ont leur histoire. Sa passion d'archéologue a conservé B... au physique et au moral, l'a préservé de l'ennui, de la bassesse, de la trivialité, il est resté ou devenu libre et fin. — Ce souci, cet idéal toujours présent, ce tact toujours éveillé, en ont fait un Parisien.

DE TOULOUSE A CETTE

Encore une grande plaine, comme entre Toulouse et Bordeaux.

Du maïs, puis des vignes. Le maïs luit au soleil avec une couleur forte, roussie ou jaune. Chaque épi est dans une gaine sèche ou grillée, et l'effet est étrange. — La tache d'un champ entier est bien plus granuleuse à l'œil que celle du blé. — Les vignes rampent à terre ; pas d'échalas, l'arbuste est dans son pays et n'a pas besoin de soutien. Les feuilles sont bien vertes et vivantes, et cela est beau sous ce soleil.

Les bâtisses sont carrées, souvent il y a des tours quadrangulaires comme dans les fabriques des paysages italiens. Beaucoup de granges sont ouvertes et posent sur des arcades. On sent partout l'absence de pluie, la vie en plein air.

Les villes passent à droite et à gauche sur des collines, Carcassonne, Castelnaudary, Narbonne, demi-féodales et demi-romaines. La plupart sont sur des hauteurs pour la défense, telle a tous ses remparts, sa ceinture de tours, on dirait un décor d'opéra, sicilien ou espagnol. Elles sont fauves, bronzées, on sent la pluie infinie, séculaire des rayons brûlans. Pierres sur roches ; les yeux habitués au Nord ne s'y accoutument pas.

Vers le soir, des montagnes pelées qui ondulent à droite et à gauche ; les bâtisses antiques, brunies, sont grandioses dans la pourpre vive du couchant ; on dirait des spectres. Sur la droite, derrière les premières montagnes ondulent les Pyrénées, blanches comme des vierges.

Cette.

Je suis monté sur la colline Saint-Clair. Un vrai paysage du Midi ; un coteau âpre, encombré de pierres effondrées, rayé de

longs murs secs en pierres entassées ; rien que de la pierre et des amas de pierres, tout cela au hasard et négligé. Derrière les clôtures, des jardins en étages où luit la feuille roussie et dorée d'une vigne, où sur le bord des murs vient se poser la lourde feuille dentelée du figuier, où parfois les pins, collés l'un contre l'autre, laissent échapper sous l'ardent soleil leurs senteurs pénétrantes.

Du sommet s'étale tout d'un coup, tout ouverte, la magnifique mer bleue, d'un bleu doux et tendre, tout matinal et virginal ; on ne voit pas de vapeurs, il y en a pourtant, mais leur mousseline est si finement diaphane qu'elles ne marquent leur présence qu'en confondant la mer et le ciel à l'horizon. Le soleil qui monte fait un lac d'or ruisselant et tremblotant sur la soie azurée de l'eau immobile. Tout est azur, azur tendre, l'immense mer, le grand ciel ouvert; de petites barques lointaines, grisâtres, y remuent imperceptiblement comme des mouettes.

On descend par une longue ruelle tortueuse où les entassemens de pierres rougeâtres et brunes sont encore roussies par le soleil ; c'est un calvaire, les stations sont marquées. — Cette aridité n'a rien de repoussant, les longues lignes des murailles découpent des pans de ciel riant. On se sent peintre dans ce pays. — Au tournant, apparaissent les lointains du côté de la terre, longues et hautes collines onduleuses et vaporeuses, veloutées par la distance, sèches, mais cependant si belles ! Ces grandes formes baignées d'air et de lumière s'allongent si paisiblement et si noblement ! A leur pied, l'étang de Thau, petite mer laissée par la mer, luit comme une glace de métal poli. — Cette splendeur rejaillit et fait contraste avec la douceur des montagnes. Comme on sent ici la noblesse de la beauté et comme le Midi offre le Paradis tout fait aux sens qui savent le comprendre !

Les plantes ont un parfum étrange et enivrant; les fruits sont savoureux, les raisins énormes sont dorés et veloutés; il y en a tant, que les plus pauvres enfans en ont les mains pleines dans la rue.

Il faut ici avoir une *vigne*, comme disaient les Italiens du XVIe siècle, avec le voluptueux accompagnement des tableaux et de tous les arts.

Nous nous sommes assis sur les quartiers de roche fendue à mi-côte. J'y suis resté seul une demi-heure ; c'est la plus vive et la plus complète sensation heureuse que j'aie eue depuis longtemps. La mer immense en face, d'un bleu divin; le ciel est presque blanc en comparaison. Cette mer est calme comme le Paradis; seulement sur la large nappe étincelante où le soleil

épanche son incendie et sa gloire, on aperçoit un petit frétillement, des myriades presque imperceptibles d'écailles d'or, comme d'un beau poisson bienheureux, divin, endormi dans l'azur. Deux ou trois bandes minces d'un bleu plus pâle marquent l'endroit où tout d'un coup la profondeur augmente, et le ciel avec la mer ainsi veinée ressemble aux deux valves lustrées, marbrées, d'une coquille de nacre.

Plus près, le port; une trentaine de petits navires s'approchent lentement de l'ouverture; les trois jetées dessinent avec un vif contour noir leur bande étroite; le phare monte net, en relief; une vieille forteresse fauve, sur une croupe, fait saillie sur la droite; cette netteté des arêtes, cet admirable contraste des teintes claires, lumineuses et des formes âpres et tranchées, font un plaisir qu'on n'imaginait pas. Le port lui-même, protégé, luit comme une coupe de diamans. — Comme on comprend, en pareil pays, l'origine de la peinture!

Tout le long de la côte, descendent et tournoient les rayures des chemins rougeâtres; on se retourne et l'on voit l'escarpement abrupt de la montagne fauve et brûlée, puis, tout au loin, les chaînes des Pyrénées qui nagent bleuies, dorées, enveloppées de violet pâle dans le jeune et immuable azur.

Tout sort du climat; la tête humaine ne fait que reproduire et concentrer la nature qui l'environne. Vous voyez bien que des hommes ainsi entourés ne peuvent pas avoir la même âme que des gens du Nord.

Négligence et saleté quand on rentre, les premières rues sont des dépotoirs; les enfans sont crasseux et vont pieds nus. — La ville s'allonge au bord de ses canaux; cela fait une petite Venise; elle aussi est bâtie sur des lagunes, entre un énorme étang qui est un morceau de mer devenu intérieur et de l'autre côté la mer. — C'est l'entrepôt des vins du Midi; les tonneaux, les foudres sont partout.

Les plus grands spectacles sont imprévus. Quelle vision la nuit, à l'arrivée dans cette ville inconnue, avec la mer et le lac à demi devinés dans une demi-lueur douteuse, puis, du haut de l'impériale de la diligence, ces canaux blafards, ces rues noires, silencieuses, léchées çà et là par une lumière, ce port, et, au bout, la noirceur énorme sans dimensions ni limites, une file de navires avec leurs agrès, et les mâts comme la toile d'une araignée monstrueuse; au centre un bateau toueur, horriblement noir, lentement promène avec une respiration rauque, sans but visible, son fanal rouge et menaçant comme le fanal du dieu des morts; puis, au-dessus, l'escadron obscurci des silencieuses étoiles!

DE CETTE A MARSEILLE

Pendant les premières lieues, le train roule sur une bande étroite de sable, entre le grand étang salé et la mer. L'eau arrive à dix pieds des roues sur un sable poli; profonde de six pouces, elle remue brune et claire avec des irisations charmantes. Je ne peux pas me lasser de voir l'eau.

La mer est bleue; une vraie vierge heureuse et riante; une Vénus encore chaste. — Le ciel est blanc, tant la lumière scintille et ruisselle. — Toutes les plus belles idées grecques reviennent à l'esprit, l'hyménée des dieux, les corps de marbre couchés entre les roseaux, pendant que les vagues viennent baiser de leur écume les pieds des déesses.

Les tamaris fins et frissonnans commencent à se montrer par bandes; à l'horizon les belles montagnes dans les lointains violets; tout à l'entour, les plantes infécondes, filles de la mer et du sable; la mer elle-même, au fond à droite comme un gros sillon de velours pâle. Puis les vignes; elles avancent jusqu'au bord de la mer; quel beau et bon pays, cultivé, fructueux jusqu'à l'endroit où arrivent les vagues. — Ces grandes plaines sont d'une verdeur admirable; il n'y a que la vigne qui puisse végéter si riche et si jeune sous ce soleil. Les grappes noires pendent; les vignerons, avec leurs cuves ambulantes, sont plongés jusqu'à mi-corps dans la verdure.

On monte à travers Frontignan, Lunel, jusqu'à Montpellier. — La plaine est un vrai jardin, vignobles coupés d'amandiers, de pêchers, et, çà et là, des maisons de campagne proprettes. — Que de vignes en France ! Nul pays n'en a une telle proportion et de si fines. On a essayé de transporter des centaines de nos vignerons avec des plants français dans la Russie méridionale; on n'a pu reproduire ce bouquet. — Le pain et le vin chez nous; en Angleterre le lait et la viande. — Certainement la vigne entre pour moitié dans les causes de notre tempérament et de notre caractère.

Vers Nîmes, les oliviers commencent. Campagne sèche et blanchâtre. Les oliviers par rangées la couvrent de leur feuillage terne et pâle; et leur taille courte, bossue, leur air rabougri, attristent.

On redescend; la vraie Provence apparaît: la Crau d'abord, énorme plaine stérile, couverte de pierres, puis les montagnes concassées, bosselées, nues ou mal revêtues de plaques éparses d'un vert noirâtre, broussailles de pins rabougris, de bruyères,

de lichens; elles-mêmes brûlées par l'âpre soleil, sans une source ni un filet d'eau, montrant à nu les tas de pierres rondes, blanches, collées ensemble, qui font leur substance. Pas d'arbres, sauf dans les creux, sur les pentes un peu douces, les rangées souffreteuses d'amandiers et d'oliviers. Cela produit pourtant et malgré les chances de gelée. Un hectare moyen d'oliviers vaut cinq mille francs.

Enfin, voici l'étang de Berre; une vraie mer intérieure. Il a je ne sais combien de lieues, on le voit pendant plus d'une demi-heure sur la droite. — Je parlerais toujours de cette admirable nappe bleue immobile dans sa coupe de montagnes blanches.

Un souterrain noir, long de plus d'une lieue, puis tout d'un coup la haute mer, Marseille et ses rochers; j'ai poussé un cri: « Oh! que c'est beau! » — Un immense lac qui vers la droite n'a plus de fin, rayonnant, paisible, dont la couleur lustrée a la délicatesse de la plus charmante violette ou d'une pervenche épanouie. Des montagnes rayées qui semblent couvertes d'une gloire angélique, tant la lumière y habite, tant cette lumière, emprisonnée par l'air et la distance, semble être leur vêtement. Les plus riches ornemens d'une fleur de serre, les veines nacrées d'un orchis, le velours pâle qui borde les ailes d'un papillon n'est pas plus doux et à la fois plus splendide. Il faut avoir recours aux plus beaux objets du luxe et de la nature pour trouver des comparaisons, aux jupes de soie ruisselantes de lumières, aux broderies qui rayent une moire, à la chair rose et vivante qui palpite sous un voile; et quant à ce soleil qui flamboie, et de sa torche immobile verse comme un fleuve d'or sur la mer, rien au monde ne peut en donner l'idée ni en fournir l'image.

Marseille.

Énorme quantité de maisons religieuses. Nous avons compté trente grands couvens de femmes dans l'annuaire. La plupart des jeunes gens, tout ce qu'il y a de plus riche, y est élevé. M. B..., à Toulouse, estimait aux deux tiers les jeunes gens élevés, en France, par les ecclésiastiques.

La dévotion est ici celle du Midi, tout extérieure. Dernièrement il y eut une procession à Notre-Dame de la Garde, on y portait en visite toutes les reliques de la ville; elles y restent un an, après quoi on les ramène. Les très nombreuses confréries de pénitens, gens de la ville, laïques affiliés, en froc et en cagoule avec des bannières, des cierges, etc., ont accompagné en longues files; des pigeons étaient attachés aux croix, les ailes liées, mais

de façon à pouvoir remuer la tête. P... dit qu'au premier instant, voyant ces cols remuer, on était prêt à crier au miracle. — Un plaisant dit : « Ils les mangeront ce soir à la crapaudine », et le rire se répandit au loin. — Tous les gens étaient en toilette, causant, mangeant, paradant. Aux églises, sans-gêne parfait. Ils assistent et pratiquent, mais s'amusent. La religion dans tous ces pays du Sud est un opéra pour les yeux et les oreilles. Voyez les églises d'Espagne dans Mme d'Aulnoy, en 1680, avec des fontaines jaillissantes, des volières, des orangers, des tableaux, etc.

Marseille est une grande, une énorme ville : 250 000 habitans ; on dit qu'elle en aura 500 000, lorsque le canal de Suez sera achevé. Elle croît tous les jours, on bâtit, on perce partout, on abat des pans de collines, on fait de nouveaux ports ; je l'ai vue il y a quatre ans, c'est à ne pas la reconnaître. Même changement qu'à Paris : maisons monumentales, sculptées, toutes neuves et splendides, à sept étages, beaucoup plus vastes et magnifiques qu'à Paris ; je n'en ai vu de pareilles qu'à Londres.

On a fait un canal qui a coûté 40 millions ; il amène ici, par les plateaux, l'eau de la Durance, arrose tout Marseille, et de plus fertilise tout le pays par lequel il passe. Il fournit assez d'eau pour donner 300 litres par jour à chaque habitant, même quand la ville aura 500 000 âmes. L'eau vient dans les maisons, court dans les ruisseaux. Beaucoup de rues sont arrosées tout entières, tous les jours.

Magnifique port de la Joliette ; puis port Napoléon, qu'on construit. Allées de platanes de tous côtés. Quantité de maisons de campagne neuves, sur tout le rivage et sur toutes les hauteurs. — Des 40 000 hectares de la Crau, 10 000 ont été défrichés. — Par l'effet du traité de commerce, les vins de l'Hérault ont trouvé un débouché tel que la récolte de l'an dernier a payé la moitié du fonds.

Il faut admettre en ce pays un essor soudain de la prospérité publique, pareil à celui de la Renaissance ou du siècle de Colbert. Cette année, on fait 3 000 kilomètres de chemin de fer. L'empereur entend mieux la France et son siècle qu'aucun de ses prédécesseurs.

J'ai fait deux promenades, l'une aux Catalans, l'autre sur la jetée de la Joliette. Cette jetée est pratiquée par une traînée d'énormes blocs, gros comme une chambre, en pierres et ciments agglomérés, jetés au hasard et pêle-mêle l'un sur l'autre, pour briser par leur irrégularité le choc des vagues.

Toujours la même sensation ; en l'analysant, on découvre que cet extrême plaisir, cette joie saine et aisée a pour cause la sim-

plicité et la grandeur du paysage; comme la tragédie et la sculpture grecques, il se compose de deux ou trois choses, rien de plus. Une raie de rochers violacés et tendrement veloutés à droite; en face, une autre raie âpre, noirâtre, en repoussoir devant le soleil couchant; la mer unie, hérissée de tout petits flots uniformes, le grand ciel de saphir, cela se comprend d'un coup, et chaque partie est grande.

Cette longue arête des rochers du Lazaret s'allonge comme une échine tranchante, âpre, cassée, avec des pointes et des angles d'une netteté architecturale, toute noire dans la flamme pourprée qui embrase la brume lointaine. Au pied les flots bleus jouent et s'étalent comme des poissons qui jouissent des derniers rayons.

Mais ma plus belle promenade est celle d'hier matin, à Redon, avec P... Non pas le commencement; il a voulu me montrer la partie originale de Marseille, la villégiature, les *Cabanons*, les *Grilladous*, cela est comique et affreux; tout Marseille et tous les environs se composent de mamelons nus, âpres, escarpés, formés de pierre blanchâtre, tranchante, fendillée qui s'effondre, coupés de murs et de petites maisons de campagne rôties au soleil; c'est une sorte de lèpre bourgeoise; rien de plus laid et de plus fatigant; on dirait qu'on marche dans un fond de bouteille cassée, peuplé de tessons. Baraques improvisées de tout genre, linge qui sèche, gargotes, murs de pierres entassées sans ciment, et, çà et là, un malheureux olivier. Tous ces gens-là se contentent du soleil et du ciel et n'ont pas besoin d'arbres.

Cependant, en avançant, des jardins, des pins se montrent. M. Talabot a fait amener de Sicile 60 000 voitures de terre et en a couvert une colline qu'il a plantée. Il a l'eau perdue du canal, ce qui lui fait une ample cascade. — Nous nous sommes assis sur des rochers qui surplombent. Ils sont tout concassés, blancs, mais d'un beau blanc de marbre qui est en harmonie avec le soleil. Dans les fentes pousse une sorte de plante grasse, et les abeilles bourdonnent à l'entour. La mer vient baiser la plage, ou heurte doucement les roches mouillées. Elle est si transparente qu'on voit le fond à trois pieds, — les eaux de cristal des Pyrénées ne sont pas plus pures. Les inégalités de l'eau font sous le soleil un treillis doré et, sous ces topazes mouvantes, le sable uni, les algues verdâtres ont une grâce infinie.

Impossible d'exprimer la beauté de cet azur illimité, qui s'étale de tous côtés à perte de vue; quel contraste avec le dangereux et lugubre Océan! Cette mer est une belle fille heureuse, dans sa robe de soie lustrée toute neuve. Du bleu et encore du bleu rayonnant, jusqu'au bout, jusqu'au fond; l'horizon manque.

— Par contraste, la longue bande de roche du Lazaret, le château d'If, sont d'une blancheur délicieuse — blanc et bleu, c'est la couleur des vierges. Comment faire comprendre une couleur? Comment, avec des mots, montrer que ce blanc, ce bleu, sont divins par eux-mêmes? Rien autre chose dans tout le paysage. La nature se réduit à cela, une coupe de marbre blanc et de l'azur dedans. — Aux deux bouts, à droite et à gauche, les hauts rochers, labourés, rayés, ravinés, lointains, emprisonnent l'air dans leurs crevasses, dans leurs enfoncemens, et semblent dormir sous un voile.

Nous nous sommes baignés; la mer porte le corps; un sable uni accueille les pieds. En voyant les membres se mouvoir si facilement dans l'eau, on pense aux félicités antiques. Le soleil a beau être dans son plein, la brise et la fraîcheur de la mer le tempèrent. Tout en nageant sur le dos, on voit la côte, les sables, les tamaris qui frémissent, les bois de pins qui se chauffent et répandent des senteurs; on sent les vagues bleues qui arrivent, qui viennent vous bercer; on regarde la frange d'argent mobile dont elles entourent la côte, on y sent le perçant regard, la force virile, la sérénité joyeuse du magnifique soleil. Comme il triomphe là-haut! Comme il lance à pleines poignées toutes ses flèches sur cette nappe immense! Comme ces flots miroitent, étincellent et tressaillent sous cette pluie de flammes! On pense aux Néréides, à Apollon. Que la Galatée de Raphaël est vraie, comme on entend les conques sonnantes des Tritons, et que des cheveux blonds dénoués, des corps blancs lavés d'écume, seraient beaux sur cet azur!

Nous sommes entrés dans une auberge, et nous sommes restés une heure accoudés sur la terrasse... Dans les lointains et aux endroits où poussent les algues, le bleu de la turquoise et des saphirs devient celui de l'indigo. On n'imagine pas une couleur si intense et si solide, quelque chose de si plein et de si fort, un si puissant et si riche contraste entre la blancheur nette des roches découpées et l'azur profond qui les entoure; il faudrait venir vivre ici pendant trois mois, cela guérirait des tristesses.

La veille, P... m'avait conduit dans le quartier vieux; quartier des pauvres, des filles et des matelots. Une vingtaine de rues en pente sur une sorte de montagne escarpée, avec des ruisseaux bourbeux qui gargouillent, et vingt mauvais lieux par rue. Une âcre odeur concentrée d'immondices entassées monte; des lueurs étranges tombent dans la noirceur de la ruelle encaissée. Sur les deux bords, à chaque maison, des femmes en cheveux, souvent décolletées, avec leur toilette étalée

telle quelle, parlent assises sur les marches, provoquent, chantonnent, disent de gros mots. Quelques-unes sont belles ; la plupart plantureuses et carrées. Des groupes serrés d'ouvriers, de matelots s'avancent, se bousculent. On boit, on fume, on crie dans la première salle. Cela ressemble à un pandémonium blafard et ignoble. Je n'ai rien vu de pis, sauf certaines rues de Liverpool. Mais ici, on sent en plus, au lieu de la misère froidement résignée ou abrutie, l'âpreté, l'énergie méridionales, et le besoin violent de jouissances, la révolte de l'homme enfermé trois mois, six mois dans un entrepont. — Quelques rues désertes, silencieuses, sans une porte ouverte, avec un seul fanal qui tremblote au fond et le ruisseau qui dégringole, fangeux, sont sépulcrales sous leurs ombres livides et dans leur immobilité. On dirait un dessin de Doré, une horrible vision après une peste, pendant le moyen-âge.

J'ai vu aussi ce quartier en plein jour; c'est un fouillis de ruelles inaccessibles aux voitures; on y monte par des sortes de marches. Des poules, des chèvres y vivent en liberté. — Les habitans, les femmes surtout, sont assises sur leur porte, vivent en plein air, crasseuses; une âcre odeur indescriptible emplit l'air. Aujourd'hui il y a des fontaines et des ruisseaux. Qu'est-ce que cela devait être quand la ville n'était pas arrosée? Encore à présent, dès qu'un coin est à demi solitaire, il est infecté. — L'eau de la Canebière est d'une couleur extraordinaire, un cloaque d'ordures délayées.

Je me suis assis sur une place et j'ai regardé attentivement pour bien démêler le type, surtout chez les jeunes filles de la basse classe. Elles sont petites, trapues; quelquefois il n'y a pas plus d'un pied entre la taille et le chignon. Elles marchent équarries sur des pieds solides. Les seins sont amples, le cou épais et court. Le trait essentiel, c'est le menton italien carré, bien dessiné comme celui des Antiques ou celui de Napoléon, largement détaché du cou et emmanché par de forts muscles. La figure est large, les sourcils aisément froncés, le front peu élevé, les cheveux drus, l'expression décidée et dangereuse. On dirait des filles de portefaix grecs; ce sont des boulottes énergiques. — Mme P... dit que leur audace est étrange. De petites jeunes filles regardent en face, longuement, une femme qui passe, la jugeant et la critiquant tout haut.

La vie est chère ici. Mon cocher de fiacre me dit qu'une chambre d'ouvrier, sous les combles, non meublée, coûte 15 francs par mois, mais les salaires sont assez élevés. Par exemple, un charpentier gagne 7 francs par jour, un tailleur de pierres,

4 fr. 50; un maître portefaix, de 30 à 50 francs; un portefaix simple, de la corporation, 12 francs. Il est vrai qu'ils sont probes. — Ils sont ici de quinze à dix-huit cents, formant l'aristocratie populaire. En 1848, ils ont empêché la ville d'être pillée par les ouvriers piémontais et toute la canaille qui y pullule. On a eu peur de leurs poings. — Un maître portefaix, représentant du peuple en 1848, a donné sa démission au bout de trois mois, ne voulant plus rien avoir de commun avec les « bavards et intrigans » qui, d'après lui, composaient l'Assemblée.

La Provence.

J'ai bien vu cette année la Provence dans sa sécheresse, il n'a pas plu depuis quatre mois. C'est une Italie, une sœur de la Grèce, de l'Espagne; cela s'est vu au XIIe siècle à sa langue, à son génie, à sa littérature. — A Lyon, le contraste commence, avec les teintes vertes, le brouillard, les fleuves gonflés ou abondans, la pluie qui depuis hier noie les rues, les fabriques d'ouvriers sérieux, laborieux, entassés comme à Londres.

Hors de Marseille et de la mer, cette Provence est lugubre à voir; on dirait d'un pays brûlé, usé, rongé jusqu'à l'os par une civilisation détruite. Point d'arbres, sauf des mûriers espacés, des oliviers souffreteux, parmi des myriades de cailloux et des rocs nus, desséchés, blanchâtres; parfois un quart de lieue de côte démantelée et stérile; à l'horizon, des hauteurs dégarnies allongeant les unes au-dessus des autres leurs squelettes de pierre; l'homme a tout mangé, il ne reste rien de vivant; de misérables herbes épineuses, de petites broussailles vivaces se blottissent dans les creux, sur les escarpemens. La terre elle-même manque, elle a été grattée et ratissée; les forêts une fois détruites, les rivières sont devenues torrens et l'ont raclée, emportant avec elles tout ce qui alimente la vie. Il ne reste plus que la charpente primitive du sol et le terrible soleil. En avançant au delà de Tarascon, on trouve des lits de rivières sans une goutte d'eau, immenses épanchemens de cailloux et de sable au-dessus desquels passe un pont attendant les crues de l'hiver; puis sur les rives des villes encore à demi romaines, gardant des colonnes, des théâtres, des temples, des cirques, parfois montrant dans leurs vieilles bâtisses féodales des pierres romaines, des sculptures antiques employées comme moellons, sorte d'habit disparate où le vieux manteau d'un peuple détruit fournit un haillon et bouche un trou. — Deux ruines se sont faites ici, celle de la grande Rome et de la jeune Provence.

Mais le ciel reste, et la nuit tout est divin comme aux premiers jours. J'étais seul à dix heures du soir en allant de Marseille à Aix et je voyais, à droite, le ciel et la mer qui se continuaient l'un dans l'autre par un agrandissement extraordinaire de l'un et de l'autre, comme si, le soleil éteint, la terre fût tombée dans un monde sublime et inconnu. — Tout ce grand espace était d'un bleu tendre d'une douceur infinie, comme le velours du lit d'une jeune mariée. La lune montait, et son ruissellement faisait sur l'azur une colonne tremblante de lumière. — Ce divin azur s'étendait à perte de vue, et la lune, cheminant, le montrait peu à peu reposé, délicieux, comme les rideaux et les profondeurs chastes d'une silencieuse chambre nuptiale. — Là-dessus, il m'est venu des idées folles ; j'ai vu passer dans ma tête une espèce de dialogue comme celui de Lucrèce : la conversation de l'homme avec la nature infinie, le spectacle de tous ces vivans, cité héroïque incessamment assiégée par les élémens bruts, où les combattans, à mesure qu'ils tombent, sont remplacés, où, sous le soleil pacifique, indifférent, se joue avec des sanglots et des cris d'admiration, la tragédie éternelle de la vie. Comme je l'ai eu, ce sentiment, une fois déjà cette année à Florence (1) ! Cette humanité dont nous sommes les fils et qui vit en chacun de nous, est une Niobé, dont les enfans tombent incessamment sous les flèches des archers invisibles; les fils et les filles blessés s'abattent et palpitent; les plus jeunes cachent leur tête dans la robe de leur mère; l'une, encore vivante, lève des bras inutiles vers les meurtriers célestes. Elle, froide et raidie, se redresse sans espérance et, élevée un instant au-dessus des sentimens humains, elle aperçoit avec admiration et avec horreur le nimbe éblouissant et funéraire, les bras tendus, les flèches inévitables, l'implacable sérénité des dieux.

H. Taine.

(1) Voyez *Voyage en Italie*, t. II, p. 80.

LES VIERGES AUX ROCHERS

TROISIÈME PARTIE (1)

Seul maintenant, à cheval sur la route de Rebursa, je revoyais le visage bouffi et exsangue de la princesse Aldoïna, et le lugubre labeur des serviteurs, et les deux larves grises des suivantes, et tous les aspects de ce convoi étrange. Quelque partie vive de moi était restée dans le grand parc ; et néanmoins je sentais au fond de moi-même une joie de me retrouver seul.

Je revoyais les gestes de l'adieu près de la grille, et la profondeur merveilleuse qu'avaient les yeux des prisonnières, et les lointains presque mythiques du jardin s'évanouissant derrière leurs belles personnes. Et, dans le même temps, tous les autres fantômes de la vie intense que j'avais vécue en ces heures brèves s'amassaient dans mon âme comme une richesse variée et confuse recueillie pour être employée à l'ornement de mon palais secret.

« Quelles somptuosités ! me disait le Démoniaque, m'apparaissant non sans joie et sans orgueil. Quelles magnificences dans un seul jour ! Tu ne pouvais mieux servir ton dessein, qui est de vivifier tout et d'extraire de la vie même des choses les plus arides. Ne reconnais-tu pas à présent la sagesse de mon admonition matinale ? Ne bénis-tu pas la rigueur de la longue discipline qui t'a valu ce fruit dont tu t'enivres ? Ta poésie, comme ta volonté, est sans limites. Tout ce qui naît et existe autour de toi naît et existe par un souffle de ta volonté et de ta poésie. Et

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre.

néanmoins tu vis dans l'ordre des choses les plus réelles, car il n'est rien au monde de plus réel qu'une chose poétique. »

Le jour déclinait sur le val ondulé du Saurgo; et, aux rayons obliques, les terres fauves s'enrichissaient d'or, tandis que les claires nuées se tenaient assises en cercle sur les sommets des roches comme sur les gradins supérieurs d'un amphithéâtre, en des attitudes féminines, attendant que le soir les revêtît de pourpre.

« Désormais, me disait le Démoniaque, tu pourrais féconder le sel. Là où ton esprit s'incline, la fertilité se dilate subitement. Mais tu as aussi pour toi la faveur de la fortune : tu es entré dans l'inconnu et dans l'imprévu, non comme celui qui tente, et explore avec incertitude, mais comme celui qui est attendu et élu pour moissonner un champ où se pressent toutes les plus superbes maturités, intactes encore et prêtes à remplir le creux de ses mains toutes les fois qu'il lui plaira de les tendre dans la lumière ou dans l'ombre. Tu es entré dans un jardin clos, délicieux et redoutable comme celui des antiques Hespérides. La félicité t'a souri sur trois visages, entre la Folie et la Mort, pareille à cette statue de marbre de Luni qui resplendissait entre deux colonnes noires. N'y a-t-il point pour toi un sens caché dans la disposition d'une telle figure? »

« O despote, répondis-je, il y a certainement un sens caché dans la figure que tu m'expliques; et je veux la connaître. Mais, puisque la perfection de cette trinité m'attire et puisque mon entreprise m'oblige à faire un choix, je demeure perplexe et non sans crainte d'être trompé comme un homme. »

Et le Démoniaque : « Ce soir non moins que ce matin, ta crainte est vaine. Et là n'est pas ta seule faute. Tout à l'heure déjà, en présence des trois Béatrices, après avoir composé sur la beauté de leurs mains nues une belle musique, tu as regretté de ne pouvoir les conduire toutes en même temps dans tes demeures et tu t'es indigné contre l'injustice du préjugé et de la coutume. Or, ce faisant, tu t'es humilié, non seulement jusqu'à reconnaître la puissance de la loi d'autrui, mais jusqu'à méconnaître la puissance de ton rêve, qui seule est sacrée. Pourquoi aspires-tu à la possession légitime des corps, lorsque les images idéales ornent déjà de leur triple grâce la demeure de ton rêve? Tu ne pourrais enlever de leur prison les trois prisonnières sans les enlever aussi de l'enchantement qui les transfigure. Innombrables sont les mystérieuses correspondances qui ondoient entre ces vies profondes et les lieux muets où elles souffrirent et t'attendirent. Leur grâce, leur désolation et leur orgueil tirent des ver-

tus occultes d'élémens infinis le charme où tu t'es complu. Ainsi les nobles plantes à longues racines subdivisées en myriades de fibrilles extraient du sein profond de la terre les énergies immortelles qui, poussées à la lumière par l'impétueuse ascension de la tige, se subliment dans le prodige de la corolle et du parfum. Peux-tu, ô poète, te représenter Églé, Aréthuse et Hyperthuse chassées de leur jardin? Lorsqu'Héraclès vêtu d'étoiles pénétra dans ce paradis occidental pour y ravir les fruits d'or, il renonça à emmener avec lui les filles de la Nuit; car, quelque atroce que fût son âme, il sentit que cela diminuerait et peut-être détruirait le paradisiaque mystère de leur beauté. »

« O Despote, dis-je alors, je pense à celui qui doit venir. »

Et lui : « Que ce soit toujours ta pensée suprême. Mais tout à l'heure la nécessité du choix t'apparaissait comme une épreuve cruelle, source de douleurs et de sacrifices inévitables; et ton cœur en était endolori. Considère que nulle Moire n'est plus que la Douleur digne d'être invoquée pour présider à une génération. Rien dans le monde ne se perd, et parfois des choses inouïes peuvent naître des larmes. Considère que la plus haute puissance du vouloir se manifeste, non dans la promptitude du choix entre plusieurs offres ou dans la fermeté de la résistance à plusieurs impulsions, mais bien dans l'art de conférer aux indistincts mouvemens de la nature l'efficacité, la lucidité, et la dignité de forces reconnues et dirigées. Considère qu'il y a un moyen d'être toujours égal à l'événement, dans les vicissitudes de la très incertaine vie. Tel s'est déjà rencontré qui, aux côtés du tyran dont un geste pouvait l'envoyer à la mort, eut une contenance à faire douter qui des deux était le véritable maître. Sois donc semblable à cet homme et traite l'événement avec une âme royale. »

La coupole du ciel s'était teintée d'une pâleur de jacinthe, et les oliviers en recevaient la sérénité sur leur feuillage où se dissimulaient les attitudes douloureuses des troncs noirs. Les nuées assises sur les sommets des rochers s'étaient revêtues, non de pourpre, mais d'un vêtement de couleur plus délicate, qui les faisait languir; pourtant quelques-unes d'entre elles élevaient au-dessus de leurs compagnes une tête altière aspirant à une couronne d'étoiles.

« D'ailleurs, continuait le Démoniaque, tu peux composer tes musiques sur les merveilleuses générations de choses qui naissent des affinités et des rapports entre les trois formes intégrales, quand tu les contemples purement. Il y a dans leurs liaisons et leurs attenances un langage extraordinaire que tu comprends déjà

comme si tu l'avais toi-même inventé. De chacune de leurs lignes tu peux faire l'axe d'un monde. Elles semblent te donner la joie de la continuelle création et de la continuelle découverte, et t'aider à parfaire ton union avec une partie de toi-même inopinément révélée. Elles semblent reverser en toi la vie qu'elles reçurent de toi en un temps immémorial. — N'avais-tu pas joui d'elles avant ce jourd'hui où elles te sourirent? Debout en silence à leur flanc, ne sentais-tu pas ton âme lourde comme une nuée?

« O Despote, lui dis-je, sentant mon âme se retourner avec un désir infini vers le jardin dont je m'éloignais dans le crépuscule harmonieux; ô Despote, c'est vrai : debout en silence à leur flanc, j'ai goûté une volupté plus forte que si j'eusse dénoué leurs chevelures ou pressé de mes lèvres leurs nuques si belles; et j'en suis encore tout plein. Mais pourtant je voudrais, dans l'ombre tombante, retourner là-bas à la dérobée, et me pencher invisible sur leurs poitrines virginales, et m'y attarder longuement; car je pense que vers moi, dans l'ombre, ces poitrines exhaleront une grande douceur et une grande tristesse que je ne connaîtrai jamais! »

*
* *

... a sedere, con le dita delle man insieme tessute, tenendovi dentro il ginocchio stanco.

LEONARDO DA VINCI.

Dove è più sentimento, lì è più martirio.

Le même.

Et je les conduisis sous les fleurs.

Elles écoutaient avec un trouble visible les mélodies infinies du printemps, s'inclinant ou se retournant parfois vers leurs ombres qui les précédaient ou les suivaient comme de bleuâtres figures prosternées pour baiser la terre. Quelquefois, une confuse joie de liberté et d'espérance passait dans leurs yeux éblouis; quelquefois, une parole non prononcée entr'ouvrait leurs lèvres qu'elle rendait semblables aux bords des coupes débordantes. Et, quand elles s'arrêtaient, je pensais avec une intime ivresse à la plénitude qui les suffoquait.

Ce que nous disions de temps à autre devait leur paraître inutile, mais servait à nous faire sentir combien était profonde notre vie vraie. Un regard furtif, une inclination de tête, une pause brève , suffisaient pour remuer les profondeurs de ces abîmes où ne parvient que très rarement et très faiblement la lumière de la conscience commune; et ce que nous disions était

aussi lointain pour nous que l'est pour les plus basses racines des arbres le murmure des cimes.

Rien ne pouvait égaler en beauté cette austère campagne en fleur. Sur cette terre fauve et âpre comme la crinière du lion, les floraisons blanches et roses évoquaient des fantômes de jouvencelles craintivement ployées sur les poitrines larges et velues des géans légendaires. Les rayons du soleil créaient autour des pétales diaphanes cette mobile splendeur qu'ont les pierres fines. Çà et là reluisaient d'un double éclair les hoyaux polis par la glèbe brisée.

Nous sentions combien était profonde notre vie vraie. Et peu à peu, d'un commun accord, nous négligeâmes de prononcer ces vaines paroles qui ne servent qu'à rompre la gravité des silences et à dissiper la nuée trop épaisse des pensées ou des rêves. Une communion plus lucide nous rapprocha; autour de nous se forma une atmosphère divinatoire un peu semblable à celle où respirent les mystiques; et, sans parler, nous échangeâmes plus d'un merveilleux secret. Parfois, nous étions si imprégnés de volupté que nos pupilles en exhalaient un flot dans un regard et nos moindres gestes en transmettaient sans contact autant qu'en peut donner la plus lente caresse. Les pétales qui tombaient sous nos pas des branches à peine remuées nous attendrissaient étrangement, comme une confession de langueur, comme une complicité des arbres heureux de nouer. Les vignes bientôt bourgeonnantes, inclinées sur les mottes, tordues et comme convulsées, nous stimulaient par l'exemple d'un effort fiévreux qui devait se résoudre en un don enivrant. Et, dans la feuille caduque et dans le maigre sarment, nous sentions en idéale vertu l'huile odorante de l'amande et la flamme d'oubli que distille le raisin.

Un jour, à la vue d'une goutte de sang sur la main de Violante qu'une épine avait blessée parmi les fleurs neigeuses d'une haie, j'eus un subit vertige de désir. Elle, souriante, retira sa belle main qui s'emperlait; et, comme nous étions par hasard un peu éloignés de ses sœurs et que problablement elles ne nous voyaient pas, une envie sauvage me vint de presser mes lèvres sur ce sang et d'en goûter la saveur. Et, pour me retenir, je dus me faire à moi-même une telle violence que j'en tremblai.

— La vue du sang vous effraie? me demanda-t-elle, d'une voix que la dissimulation ne réussissait à rendre ni assurée ni railleuse.

Et, ses prunelles s'étant fixées sur les miennes, il me sembla que je me couvrais de pâleur; car j'éprouvai intérieurement une émotion indéfinissable dont je ne puis donner qu'une idée

confuse par l'image d'une roue immense qui, tournant à tours précipités, s'arrêterait tout d'un coup. Cette seconde allait résoudre une grande chose pour elle et pour moi ; et, bien que nous eussions l'un vis-à-vis de l'autre une contenance composée, notre attitude intérieure était celle de la tension qui précède une irrésistible détente. Nos deux vies se contractaient de toutes leurs forces.

Ah! comment pourrais-je oublier ce silence ardent où palpita l'aile invisible d'un messager qui apportait une tacite parole? Quelle vertu d'oubli pourrait effacer de ma mémoire cette main emperlée de sang et ce buisson chargé de fleurs?

La voix d'Anatolia nous rappela de loin, et nous reprîmes notre marche aux côtés l'un de l'autre, envahis soudain d'une lassitude et d'une tristesse corporelles, comme si nous venions de sortir d'une longue nuit de volupté.

Mais il y eut aussi des instans où mon âme inclina davantage vers celle qui nous avait rappelés et vers celle qui allait partir. Je me complus en ces alternatives d'amour qui, au lieu de dissiper ma force, la stimulaient comme le conflit des vents stimule la flamme. Il me semblait que j'avais trouvé une nouvelle espèce de perceptions : spontanément se coordonnaient en moi les plus diverses et les plus étranges. Parfois il en naissait une musique si neuve et si belle qu'il me semblait que j'étais sur le point de me transfigurer; et je croyais qu'allait se réaliser mon désir de devenir un dieu.

Je pensais : « S'il y eut jamais un dieu qui, à la saison nouvelle, aima s'asseoir sous les arbres en fleurs et tirer de leurs enveloppes d'écorce les secrètes hamadryades pour les caresser sur ses genoux, il n'éprouva certes pas une joie plus vive que celle que j'éprouve à recueillir les beautés essentielles de ces créatures délicieuses et à les entremêler avec autant de facilité qu'il en avait à confondre les chevelures variées et obéissantes de ses nymphes végétales pour composer une harmonie d'ors. »

Ainsi me figurais-je par momens vivre dans un mythe créé par moi-même à la ressemblance de ceux que produisit la jeunesse de l'âme humaine sous les cieux de l'Hellade. L'antique esprit de déité errait sur la campagne comme au temps où la fille de Rhéa fit don de ses épis à Triptolème pour qu'il les épandît dans les sillons et fît participer tous les hommes à la jouissance du bienfait divin. Les énergies immortelles circulant dans les choses paraissaient se ressouvenir encore de l'antique transfiguration qui, pour la joie des hommes, les avait converties en grandes images de beauté. Comme les Charites, comme les Gorgones et comme les Moires, elles étaient trois, les vierges qui m'accompa-

gnaient à travers ce printemps mystérieux. Et j'aimais à m'imaginer moi-même pareil à ce jeune homme représenté sur le vase de Ruvo, que conduit à la lisière d'un bois de myrtes un génie ailé. Au-dessus de sa tête est écrit le mot de Félicité, et trois vierges l'entourent : l'une qui porte dans ses mains un plat chargé de fruits, l'autre tout enveloppée d'un manteau constellé, et la troisième avec le fil de Lachésis entre ses doigts agiles.

Un jour, par hasard, nous rencontrâmes un espace enclos où les agriculteurs indigènes, perpétuant la coutume religieuse des Gentils, avaient consacré un chêne frappé par la foudre.

— Voilà une belle mort! s'écria Violante en s'appuyant à la clôture de pieux en forme de parallélogramme.

Une sainteté presque terrible régnait sur ce lieu solitaire. Tel devait être l'aspect du bidental que les prêtres latins consacraient par le sacrifice d'une brebis de deux ans.

— Vous commettez un sacrilège, dis-je à Violante. On ne peut pas toucher la clôture sacrée sans la profaner; et le ciel punit de la frénésie la personne coupable.

— De la frénésie? fit-elle en s'écartant par un instinct superstitieux.

Et son geste marqua d'une gravité imprévue mon allusion à la croyance païenne.

Dans un éclair, je revis le visage bouffi et exsangue de la mère folle et les yeux égarés d'Antonello; et je réentendis le cri tragique : « Nous respirons sa folie ! »; et je ne sais quelle sensation glaciale de fatalité me parcourut.

— Non, non, ne craignez rien! dis-je involontairement.

Et peut-être, par cette marque évidente de regret pour l'allusion qui devait paraître un triste augure ou un cruel présage, ne fis-je que rendre l'ombre plus épaisse.

— Je ne crains rien, répondit-elle sans sourire, en s'appuyant de nouveau à la clôture.

Ainsi d'une vaine parole naquit une grande ombre.

L'arbre foudroyé se dressait devant nous, noirâtre et pétrifié comme le basalte, montrant son tronc robuste ouvert jusqu'aux racines par une déchirure qui évoquait la terreur d'une force vengeresse. Privé de branches sur le flanc frappé, il en conservait quelques-unes au sommet de l'autre flanc, pareilles à des bras qui se tordent, levant vers le soleil l'implacable désespoir de leurs gestes. A chaque angle de l'enceinte était fixé un crâne de bouc aux cornes recourbées, devenu très blanc sous les intempéries sans nombre. Tout était immobile et mort, et sacré, et d'aspect primordial.

Du haut de l'azur venaient de temps à autre les cris des éperviers.

*
* *

Les jours passèrent, rapides; et ils furent comme des jours d'adieu à celle qui allait partir.

Je lui disais :

— Regardez le printemps de toute l'intensité de vos prunelles; car vous ne le verrez plus, jamais plus !

Je lui disais :

— Réchauffez vos mains au soleil; baignez-les dans le soleil, ces pauvres mains; car, d'ici peu, vous les tiendrez croisées sur votre poitrine ou cachées sous le tablier de laine brune, dans l'ombre.

Je lui disais, en lui montrant une fleur :

— Voilà un prodige dont il faut louer le Ciel. Considérez les innombrables écritures que porte le tissu argenté de cette corolle, et le rapport occulte entre le nombre des pétales et celui des étamines, et la délicatesse des filamens qui soutiennent les lobes des anthères, et ces tuniques diaphanes et ces réticules et ces valves et ces membranes couvertes d'un duvet presque imperceptible, où est enfermée l'agitation mystérieuse du pollen, et tout l'art divin que révèle la structure de ce petit corps vivant, si frêle et doué pourtant de puissances infinies pour aimer et pour féconder. Considérez le réseau mobile des ombres que le frémissement des feuilles fait sur le sol et celui que fait sur la muraille le rayon réverbéré par l'eau tremblotante, réseau d'azur et réseau d'or pour bercer votre mélancolie; et encore les petits doigts blonds qui s'allongent à la cime des rameaux des pins; et les gouttes de rosée qui pendent à la cime des barbes de l'avoine; et les nervures déliées sur les ailes des abeilles; et les splendides yeux verts des libellules fugitives; et les irisations qui chatoient sur la gorge gonflée des colombes; et les étranges figures que dessinent les taches des lichens, les crevasses des troncs d'arbre et les veines des silex... Recueillez toutes ces merveilles sous vos paupières qui devront si longtemps rester abaissées devant le crucifié. Dans le vieux monastère de la reine Sanche, il n'y a pas, je crois, de jardins; il n'y a que des préaux de pierre.

Et elle me demandait :

— Pourquoi me tentez-vous? Pourquoi vous plaisez-vous à troubler ma volonté si débile? Dieu vous a peut-être envoyé pour me soumettre à une épreuve?

Et je lui répondais :

— Non, je ne veux pas troubler votre volonté; mais j'ose vous donner un conseil fraternel, pour que vous ayez moins à souffrir. Je prévois que quand vous serez ensevelie, quand vous ne pourrez approcher votre joue de la grille sans vous blesser contre les pointes, vous qui avez grandi dans un jardin, vous aurez des semaines de furieuses impatiences; et toutes les visions de l'air libre repasseront dans votre mémoire. Alors ce sera pour vous une torture inouïe, si vous ne pouvez pas vous représenter avec exactitude les fines bigarrures noires et jaunes qui ornent le dos du lézard ou la tendre feuille laineuse qui pointe sur la branche du pommier. Je connais la folie de ces curiosités tardives. Autrefois, j'ai aimé passionnément un grand lévrier d'Écosse, présent de mon père. C'était une bête magnifique, très élégante, d'une noblesse sans pareille. Lorsqu'il mourut, je tombai dans une affliction profonde; et ce qui me tourmentait singulièrement, c'était le regret de ne pouvoir me représenter sous une forme précise les petits grains d'or qui constellaient ses yeux bruns et les taches grises qui marbraient son beau palais rosé entrevu parfois dans un bâillement ou dans un aboiement. Nous devons donc regarder toutes choses avec des pupilles attentives, et surtout les créatures qui nous sont les plus chères. Ne chérissez-vous pas les choses que j'indiquais tout à l'heure à votre attention, et n'êtes-vous pas sur le point de les abandonner? N'êtes-vous pas sur le point de mettre entre elles et vous une sorte de mort?

Elle était assise, soutenant son genou las dans ses mains aux doigts entrelacés. Sa grâce délicate était un peu contractée par l'inquiétude que lui donnait mon discours ambigu, grave et futile, trompeur et sincère. Et moi, en lui tenant ce langage, j'éprouvais un plaisir analogue à celui que j'aurais éprouvé à défaire les bandeaux lisses de ses cheveux menacés par les ciseaux d'argent de la tonsure. *Tondeantur in rotundum.* J'avais encore limpide dans la mémoire la fraîcheur du rire juvénile qui, le premier jour, jaillissant de ses lèvres à l'heure de la séparation, m'avait rempli d'émerveillement. Et il me plaisait de rassembler les images de ces choses multicolores et mignonnes autour de la clarisse qui, en cet après-midi déjà lointain de février, m'avait révélé comme un secret miracle la floraison nocturne de son aubépine.

*
* *

Je la recherchais comme on recherche un bien dont on connaît la brièveté. Elle m'attirait comme une pure forme de jeunesse qui, avec un sourire mêlé de larmes, se serait retournée

vers moi du seuil d'une porte obscure où elle aurait été sur le point d'entrer et de se perdre. J'aurais voulu dire à ses sœurs : « Laissez-moi l'aimer tant qu'elle est de ce monde et verser quelques gouttes d'aromates sur ses petits pieds ! »

Au cours de mes longues visites, il m'arriva souvent de rester seul avec elle et de pouvoir attirer dans un entretien spirituel cette âme si ductile et si avide d'esclavage. Anatolia disparaissait de temps à autre, lorsqu'une des deux femmes grises venait l'appeler d'un regard. Violante, depuis quelques jours, se laissait voir difficilement, semblait éviter ma compagnie et me considérer avec indifférence, reprise de son ennui habituel. Les deux frères ne supportaient pas longtemps la grande clarté du plein ciel. Aussi m'arriva-t-il plusieurs fois de rester seul avec la clarisse, dans la cour intérieure, sur un banc de marbre qui était au dessous de la statue de l'été, ou dans l'ombre des rampes déjà verdoyantes, ou sur la berge du vivier aride.

Je lui disais :

— Peut-être vous êtes-vous trompée, chère sœur, dans l'élection de votre époux. Lorsque vous entendrez l'évêque annoncer : *Ecce sponsus venit*, vous tremblerez au fond de votre cœur, croyant qu'une main belle et forte va s'étendre vers vous et vous recueillir toute dans le creux de sa paume comme de l'eau ; car tel est bien l'acte doux et impérieux que vous attendez de votre dominateur et qui convient à votre naturelle fluidité. Mais, au pied de l'autel, vous aurez peut-être une déception. Et, si vous osez lever les yeux, vous le verrez, l'Époux attendu, immobile entre les cierges ardens, les mains percées, la tête couronnée d'épines. Il semble donc, chère sœur, qu'il soit nécessaire d'arracher ces clous cruels, si profondément plantés. Et il semble que, pour accomplir cette tâche, une force terrible soit requise. Ensuite, il faut panser les plaies avec une infatigable patience et avec des baumes composés d'herbes qui ne se récoltent que sur certains sommets vertigineux où l'air est irrespirable. Et, lorsque les plaies se sont cicatrisées, il reste à reverser dans les veines le sang qu'elles ont perdu. Et lorsque enfin ce dur labeur est accompli, il advient parfois que les mains guéries se retirent à l'improviste. Il semble que bien rares soient les épouses auxquelles il est donné de les voir revivre vraiment ; et parmi ces élues, à peine s'en trouve-t-il une qui, en quelque soirée mystique, ait la joie suprême de se sentir prendre tout entière, enfermer tout entière dans l'étreinte de ce poing, comme c'est votre vœu...

Et elle murmurait, la vierge servile :

— Dieu veuille que je sois cette élue !

Je lui disais :

— Ah ! chère sœur, songez quelle force immense doit avoir en soi cette élue pour faire revivre une main morte et pour la contracter si violemment !

— Je n'ai aucune force, mais j'en implorerai du Seigneur.

— Le Seigneur pourra seulement vous rendre la force que vous lui aurez infusée vous-même, ô Maximilla !

Et elle suppliait :

— Taisez-vous, je vous en conjure ! Je crains que vos paroles ne soient impies.

— Elles ne sont pas impies ; vous pouvez les écouter. N'avez-vous pas dans la mémoire la première strophe de la Glose de sainte Thérèse ? La sainte y parle d'un Dieu fait prisonnier. Pensez à ce qu'il faut de puissance pour enchaîner le Seigneur ! Vous voyez bien, sœur Eau, que ce sont toujours des actes virils extraordinaires qu'on réclame de l'épouse louée dans les Antiennes et dans les Répons ? Aussi, comme j'ai pour vous une sollicitude fraternelle, je voudrais au moins préparer votre âme à l'amertume du désenchantement. Ne la bercez pas trop dans les promesses des Psaumes. Il y a, ce me semble, une promesse magnifique et voluptueuse dans les versets que vous avez appris : « *Veni, electa mea*... Viens, ô mon Élue ; car un Roi désire ta beauté. Viens ! l'hiver est passé, la tourterelle chante, les vignes fleuries embaument... » Ah ! il est vraiment incomparable, ce latin des Psaumes, pour donner l'image d'une ivresse d'amour submergée sous une opulence qui étouffe. Certains versets semblent ruisseler d'huiles aromatiques comme des chevelures d'esclaves, ou peser et reluire comme des lingots d'or. Lorsque l'évêque vous posera sur la tête la couronne de l'excellence virginale, vos lèvres auront à prononcer des paroles admirables où je sens et vois je ne sais quelle pesanteur et quelle splendeur mystérieuses : *Et immensis monilibus ornavit me.* Paroles admirables, n'est-ce pas ?

Elle me regardait maintenant avec une telle passion que toute sa petite âme tremblait entre ses cils comme une larme ; et j'aurais pu la boire en m'inclinant à peine.

Je lui dis :

— Peut-être vous fais-je un peu de mal. Mais, chère sœur, je vois au fond de vos yeux un rêve si ardent que je crains pour vous ; car la vie à laquelle vous vous préparez ne pourra pas être conforme à votre rêve et à votre nature. Ce qui vous attend, c'est une vie médiocre, toujours égale, comme engourdie, mesurée par l'immuable Règle, dans ce vieux monastère de la reine Sanche qui fut déjà la tombe de plus d'une Montaga et de plus d'une Can-

telmo. J'ai dans la mémoire une vision de ces clarisses, en un jour des Cendres. Lorsque j'étais à Naples, l'église angevine de Sainte-Claire m'attirait, non seulement parce que certains de mes ancêtres y reposent, non seulement parce qu'on y peut envier le duc de Rhodes qui dort dans le sarcophage païen de Protésilaus et de Laodamia, mais encore parce qu'en fermant les yeux on y peut savourer la poésie répandue là par quelques beaux noms de femmes mortes. Là repose Marie, duchesse de Durazzo et impératrice de Constantinople; là repose la princesse Clémence; là reposent Isotta d'Altamura, et Isabelle de Soleto, et Béatrice de Caserte, et cette délicieuse Antonia Gaudino, si gracieusement endormie dans le marbre sous le voile que Jean de Nole déroba pour elle à la plus jeune des Grâces. J'ai dans la mémoire une vision de ces clarisses, en un jour des Cendres. Derrière le grand autel, il y a une large grille noire, toute hérissée de pointes, qui ferme le chœur des religieuses et à travers laquelle on aperçoit les rangées des stalles où les sœurs sont assises, tandis que l'évêque assisté d'un capucin siège en deçà de l'obstacle, tenant entre les mains un bassin d'argent plein de cendres. Un guichet est ouvert dans la grille; et les clarisses, une à une, viennent et s'agenouillent. L'évêque introduit par le trou son bras vacillant et marque de cendre les fronts l'un après l'autre. Les cendres prises, elles se lèvent et retournent à leur stalle comme des fantômes, effleurant le pavé de leurs pieds silencieux chaussés de drap. Tout s'accomplit en silence et tout est glacial comme la cendre. Ah! chère sœur, lorsque vous aurez reçu, vous aussi, cette glace, qui réchauffera jamais votre petite âme?

— Qui réchauffait l'âme de sainte Claire et la rendait si ardente? m'opposa la clarisse, qui parut rassembler ses forces pour ne pas être vaincue, tandis que ses joues se coloraient.

— Un homme : François d'Assise. Il vous est impossible d'imaginer la Damianite autrement qu'agenouillée aux pieds de saint François. Un artiste religieux l'a représentée dans l'attitude d'échanger un baiser avec le Séraphique. Et rappelez-vous la longue idylle qui se trama entre l'ermitage de Saint-Damien et la Portioncule; rappelez-vous les semaines de passion, de douleur et de pitié passées dans le jardin du monastère à l'ombre des oliviers, en un été de grande soif, lorsque Claire buvait les larmes répandues des yeux de François presque aveugle; rappelez-vous enfin le colloque entre les deux mystiques amans, celui qui précéda la suprême extase d'où jaillit comme un jet de lumière le Cantique des Créatures. Vous avez là, près de vous, les *Fioretti*. Eh bien! relisez le chapitre qui raconte : « comment

sainte Claire mangea avec saint François. » Jamais festin nuptial ne fut illuminé de plus splendides flambeaux d'amour. Le voici : « Les hommes d'Assise et de Bettone et ceux de la région d'alentour voyaient sainte Marie des Anges, et tout le lieu, et la forêt qui bordait le lieu, flamboyer fortement; et il semblait que ce fût un grand feu qui eût envahi l'église et le lieu et la forêt tout ensemble; c'est pourquoi les habitans d'Assise en grande hâte coururent là-bas pour éteindre le feu, croyant véritablement que tout fût en flammes; mais, étant arrivés au lieu et ayant trouvé que rien ne brûlait, ils pénétrèrent dans le lieu et trouvèrent saint François avec sainte Claire... » Vous voyez, chère sœur, par quels moyens l'institutrice de votre Règle savait se protéger contre le froid. Convenez que la différence est grande entre l'ermitage lumineux de Saint-Damien et la clôture de votre monastère angevin. Ici, nul incendie, mais une ombre grise uniforme, où l'humilité se fait inerte... De quelle sorte est votre humilité, Maximilla? Je crois que votre besoin d'esclavage est très altier.

Elle se taisait, découragée et haletante; et, dans sa consternation, elle était si douce et si misérable que j'aurais voulu la prendre sur mes genoux.

— Le premier jour, lorsque vous apparûtes sur la rampe, vous me donnâtes aussitôt l'idée de l'hermine. Or il semble que, dans notre imagination, la blancheur de l'hermine ne puisse aller sans l'orgueil de la pourpre; tant nous sommes accoutumés à nous les représenter toutes deux réunies dans les manteaux des rois. Ne portez-vous pas peut-être votre manteau à l'envers, de telle façon que la pourpre reste dessous invisible? C'est bien une manière digne d'une Montaga.

— Je ne sais, répondait-elle éperdue. Il semble que tout ce que vous dites doit être.

Et c'était comme si elle eût confessé : Je serai telle que vous me voudrez.

— Si j'étais votre époux, Maximilla, ajoutai-je pour caresser sa petite âme tremblante, je vous donnerais une maison où le jour entrerait à travers des lames d'albâtre couleur de miel ou des vitraux historiés d'histoires sibyllines; et je vous ferais servir par des caméristes et des silentiaires chaussées de feutre et vêtues d'étoffes calmes, qui passeraient devant vous comme de grands papillons nocturnes; et, autour de la maison, je voudrais vous créer un jardin planté d'arbres qui prodigueraient des fleurs et pleureraient des aromes, et je le peuplerais d'animaux gracieux et doux comme des gazelles, des colombes, des cygnes et des

paons. Et là, en harmonie avec toutes ces choses, vous vivriez pour moi seul. Et moi, chaque jour, après avoir satisfait par quelque acte efficace mon besoin de dominer les hommes, je viendrais respirer l'air sublimé par votre silencieux amour, je viendrais vivre près de vous la vie pure et profonde de mes pensées. Et parfois je vous communiquerais une fièvre véhémente; et parfois je vous ferais pleurer d'inexplicables larmes; et parfois je vous ferais mourir et revivre, pour être à vos yeux plus qu'un homme.

Cependant, se préparait-elle au départ, ou s'attardait-elle à attendre avec impatience ce qui toutefois pour elle était inattendu?

*
* *

Un jour que je montais par l'allée des vieux buis où Violante m'était apparue pour la première fois sous le grand arceau, elle se présenta devant moi presque au même lieu, souriant d'un nouveau sourire.

— Aujourd'hui, lui dis-je, vous avez l'air d'un ange qui apporterait le bon message. Tout l'esprit d'avril est en vous.

Elle me tendit sa main, que je pris et gardai quelques instans dans la mienne.

— Qu'avez-vous donc à m'annoncer? demandai-je en lisant dans ses yeux la nouvelle qui la transfigurait.

Elle se troubla sous mon regard et se couvrit encore une fois d'une rougeur qui, sur ce teint pâle, me parut presque violente.

— Rien, répondit-elle.

— Et pourtant, lui dis-je, il y a dans toute votre personne une annonciation. Si vous voulez bien me permettre de faire à votre côté un bout de chemin, vous me la communiquerez sans paroles. Jamais, Maximilla, je n'ai senti votre harmonie comme à cette heure.

Sûrement, elle croyait que je lui parlais d'amour, tant elle était confuse! Et toute sa personne rayonnait d'un si vif esprit de gentillesse que je repensai à ces gentilles dames, assemblées dans les imaginations de Dante jeune : ces dames qui de temps à autre, comme tombe « une eau mêlée de belle neige », laissent tomber de leurs lèvres des paroles mêlées de soupirs. Et, parce que je l'aimais d'une façon inhumaine, il me revint aussi à la mémoire quelques-unes des paroles de jadis : « A quelle fin aimes-tu?... Dis-le-nous; car la fin d'un tel amour doit certainement être très nouvelle. »

Nous avions quitté l'avenue centrale pour nous enfoncer dans le labyrinthe herbeux. Les oiseaux, hôtes du jardin clos, chan-

taient; les insectes luisans bourdonnaient autour de nous; mais mon oreille n'était attentive qu'au frôlement produit par le bord de la robe qui courbait les cimes des herbes grandies.

Enfin, d'une voix timide, elle confessa :

— Mon départ est différé.

Puis, comme pour se justifier :

— De cette façon, ajouta-t-elle, je pourrai célébrer avec les miens les dernières Pâques...

Mais moi, subitement, j'eus comme la sensation qu'elle venait de me tomber entre les bras et que sa joue adhérait à ma poitrine et que, pour l'en détacher, je devais la faire saigner.

Je m'écriai néanmoins :

— La voilà donc, cette bonne nouvelle !

Et je ne dis rien de plus; car, au contact de cette vie palpitante, mon trouble fut si fort qu'il me rendit impossible toute simulation de pitié. Certes elle attendait de moi des paroles d'amour et d'allégresse, et que je lui prisse les mains, et que je lui demandasse : — Voulez-vous renoncer pour toujours à vos vœux et être mienne tout entière? — Oui, elle attendait cela. Et, sentant son angoisse si voisine, sentant souffler comme un vent de flamme sur mon visage sa passion de se donner et d'être heureuse, j'étais agité d'un frémissement pareil à celui de l'homme sous les yeux duquel est placée tout à coup une large blessure qui découvre les intimes tissus de la chair vive. Il y avait dans ma souffrance quelque chose de cet effroi. Jusqu'à cette heure, je m'étais délecté de la chère âme comme d'une chevelure soyeuse où il est doux de plonger les doigts en pensant que demain elle sera coupée. Et voilà que cette âme adhérait à la mienne par toutes ses douleurs.

« Je pourrais faire de toi un être de joie ! » C'était comme une promesse; c'était presque un désir. Et cette promesse et ce désir transparaissaient dans mes dernières paroles; et vraiment, jusqu'à cette heure, en m'inclinant vers la chère âme, j'avais de temps à autre tendu l'oreille pour découvrir un indice de cette source occulte d'où avait jailli un jour le beau rire imprévu. Ah! pourquoi devais-je décevoir une espérance si douloureuse et renoncer à ceindre ma force de cette muette adoration?

Nous étions seuls, dans une étrange solitude où je sentais pour ainsi dire la vacuité de l'espace aérien qu'auraient occupé les deux autres sœurs si elles eussent été présentes à côté de nous. Et l'anxiété produite dans mon esprit par leur absence était pénible comme le halètement de l'attente. — Où étaient, que faisaient à cette heure Anatolia et Violante? Étaient-elles aussi dans le jar-

din? — Je les voyais poindre au détour de chaque sentier, et j'imaginais l'expression de leur premier regard en nous rencontrant. Et je réfléchissais à la singularité de la contenance qu'elles avaient gardée toutes deux en ces derniers jours, et je cherchais à en pénétrer la signification véritable. Anatolia m'apparaissait avec son héroïque et bénin sourire de martyre, résignée à exprimer jusqu'à la dernière goutte toutes les vertus de son cœur pour adoucir d'inguérissables maux; elle m'apparaissait avec ses yeux purs qui avaient parfois une lueur attirante : telles, dans les légendes, les eaux des lacs révèlent par un reflet inaccoutumé l'existence des trésors engloutis. Renfermée dans son ennui et dans son dédain, Violante m'apparaissait en une énigmatique attitude qui pouvait sembler presque hostile et qui m'emplissait d'un malaise pareil à celui que donnent les pressentimens funestes; car, pour mon imagination, elle avait derrière elle l'ombre de son rocher fatidique et le mystère de ses chambres reculées, pleines de parfums mortels.

J'aurais voulu demander à celle qui cheminait près de moi : — Y a-t-il quelque chose de changé dans la voix de vos sœurs chéries, lorsqu'elles vous parlent et lorsqu'elles parlent entre elles? Y a-t-il parfois dans leur accent et dans leur regard quelque chose qui vous fait mal? Et, quand vous êtes à côté l'une de l'autre et respirez dans le même cercle, s'abat-il parfois sur vous un silence qui vous suffoque, semblable à celui qui précède les ouragans? Et sentez-vous alors se dessécher soudain votre tendresse et s'élever du fond de votre cœur une amertume semblable à un poison? Et, dites-moi, vos sœurs pleurent-elles à l'écart? Ou encore, vous arrive-t-il parfois de pleurer ensemble?

Ainsi aurais-je voulu interroger la taciturne et souffrir d'amour avec elle.

Je la regardai. Elle souffrait et elle était heureuse. Pour rompre enfin le charme ambigu, je lui dis :

— Vous portez toujours un livre, à la façon d'une sibylle.

Elle me montra le volume.

— C'est le livre que je portais le premier jour, dit-elle avec ce timbre indéfinissable qui révèle dans la voix l'humidité des larmes.

— Et le brin d'herbe?

— Il s'est brûlé.

— Mettez-y donc une rose rouge.

Mais elle avait dans son émotion une grâce si humble, et elle laissait si ingénument transparaître l'intime ardeur qui la dévorait, que je ne sus ni l'écarter de moi ni me refuser la douceur de la sentir se dissoudre peu à peu.

— Asseyez-vous, lui dis-je. Lisons ensemble quelques pages. Ce lieu vous plaît-il?

C'était une petite éminence prairiale, constellée d'anémones, tranquille, à laquelle des ifs aigus et sombres donnaient presque un aspect de cimetière. Dans le centre, une cariatide, repliée de manière que sa poitrine touchait presque ses genoux, soutenait la plaque de marbre d'un cadran solaire. Et là, comme auprès d'une table, étaient deux sièges pour un couple d'amans qui auraient voulu, en regardant l'ombre du gnomon, éprouver la volupté mélancolique d'un lent périr ensemble. On distinguait encore, gravée dans le marbre sous les lignes horaires, l'épigraphe :

Me lumen, vos umbra regit.

— Asseyons-nous ici, lui dis-je. Ce lieu est délicieux pour jouir du soleil d'avril et sentir couler la vie.

Arrêté sur le cadran, un lézard vert nous regardait de ses petits yeux luisans, sans peur, comme un être familier. Lorsque nous nous assîmes, il disparut. Alors je posai les mains sur le marbre, qui était très chaud.

— Il brûle presque. Touchez!

Maximilla y posa aussi ses deux mains, blanches sur la blancheur; et elle les y laissa. La pointe de l'ombre atteignait l'extrémité de son annulaire, et le chiffre indicateur des heures demeurait caché sous sa paume.

— Voyez! l'aiguille vous désigne comme l'heure de la béatitude, lui dis-je parce que je goûtais profondément l'harmonie de sa grâce dans cette attitude et parce que je l'aimais ainsi.

Elle ferma les yeux à demi; et, une fois encore, sa petite âme trembla entre ses cils comme une larme, et j'aurais pu la boire en m'inclinant à peine.

J'ajoutai, en touchant le livre :

— La sainte, dans le flot de sa prose, a pour vous un vers divin, d'une suavité suprême, plus suave que ceux qui germaient dans l'esprit de Dante avant l'exil. *Stava quasi beata e dolorosa.*

Maximilla se sentait inondée de lumière et d'amour, comme déjà peut-être dans ses rêves secrets; et mes paroles, et ma présence, et son illusion, et le printemps épanoui l'abreuvaient d'une ivresse dont le souvenir devait peut-être remplir toute son existence. Immobile dans l'attitude où je l'avais louée, elle ne parlait pas; mais je comprenais les ineffables choses que disait le sang éloquent dans les veines de ses belles mains nues.

« Laissez-moi l'aimer tant qu'elle est encore de ce monde ! répétais-je à ses sœurs, dont je croyais voir les yeux tristes luire à travers le feuillage des ifs. Laissez-moi cueillir ces anémones et les répandre sur sa chevelure qui sera coupée ! »

Elle semblait heureuse, et son inconscience m'attendrissait davantage ; car je l'aimais et lui disais : « Je t'aime, mais à condition que demain tu meures. Je te donne cette flamme pour que tu l'emportes avec toi dans le sépulcre. Telle est la nécessité qui pèse sur nous. »

Elle se secoua et se passa la main sur la face ; et elle murmura :

— Ce soleil étourdit.

— Voulez-vous que nous nous en allions ? lui demandai-je.

— Non, répondit-elle avec un faible sourire. Selon votre conseil, je dois me saturer de soleil. Restons encore un peu. Tout à l'heure, vous vouliez lire quelques pages.

Elle avait l'air exténué, comme si elle venait de reprendre ses sens après un évanouissement.

— Lisez donc, pria-t-elle.

Et elle avança le livre vers moi.

Je le pris, l'ouvris et le feuilletai en parcourant des yeux quelques lignes. L'ombre fuyante d'une hirondelle passa sur la page et nous entendîmes de tout près le frémissement de ses ailes.

— Quel étonnement ce fut pour moi, reprit-elle, le jour où vous m'avez répété l'exhortation de sainte Catherine ! J'étais encore toute pleine de son esprit, et, comme si vous eussiez deviné, vous aviez parlé d'elle...

Je sentais dans la voix de la clarisse une confiance et un abandon si complets qu'elle n'aurait pas pu me signifier plus clairement : « Me voilà, je suis tienne ; je t'appartiens tout entière, comme aucune autre créature vivante, comme aucune chose inanimée ne pourrait t'appartenir. Je suis ton esclave et ta chose. »

Vraiment, elle semblait posséder une vertu non naturelle et abolir pour elle-même la loi qui, dans l'amour, interdit aux hommes le don et la possession perpétuels et parfaits. Sous la grande lumière du soleil, mon imagination la voyait vraiment se transfigurer en une forme cristalline et fluide, en une liquide essence que j'aurais pu absorber, dont j'aurais pu m'imprégner comme d'un parfum.

— Je crois, lui dis-je, qu'en lisant ce livre vous devez parfois sentir votre âme s'évaporer comme une goutte d'eau sur un fer rouge. N'est-il pas vrai ? « Feu et abîme de charité, dissous pour

jamais le nuage de mon corps! » s'écrie la sainte. Et vous avez noté ces paroles en marge. Il y a en vous une aspiration constante à s'évanouir.

Son blanc visage me sourit dans le soleil sur la blancheur du marbre, presque indistinct.

— Voici un autre passage noté : « Ame enivrée, angoissée et brûlée d'amour. » En voici encore un autre : « Soyez un arbre d'amour enté sur l'arbre de la Vie. » Quelle éloquence de passion possède cette vierge! Elle fascine toutes les taciturnes, parce qu'elle parle et crie pour elles. Mais ce qui rend son livre précieux pour quiconque aime la vie, c'est l'abondance du sang qui y coule, y bout et y flamboie continuellement comme sur un autel de sacrifice au jour des grandes immolations. On dirait que cette dominicaine n'a du monde qu'une vision vermeille. Elle voit toutes choses à travers un voile de sang embrasé. « Ma mémoire s'est emplie de sang, dit-elle. Je trouverai le sang et les créatures, et je boirai leur amour dans le sang. » Parfois, une sorte de rouge démence l'envahit. « Noyez-vous dans le sang, s'écrie-t-elle, baignez-vous dans le sang, rassasiez-vous de sang, enivrez-vous de sang, revêtez-vous de sang, contristez-vous dans le sang, réjouissez-vous dans le sang, grandissez et fortifiez-vous dans le sang! » Elle connaît tout le prix de la douce et terrible liqueur, puisqu'elle la voit, non seulement au fond du calice, mais aussi jaillir des veines des hommes, elle qui est prise dans le tourbillon de la vie, elle qui porte son voile au milieu du frémissement des haines atroces et des passions violentes qui font la beauté de son siècle. Voici l'admirable lettre au frère Rémond de Capoue. Vous a-t-il été possible de la lire sans trembler dans les moelles? « Il tenait sa tête sur ma poitrine. Et alors je sentais une allégresse et l'odeur de son sang... » Ce que je sens, moi, dans ces lignes, ce n'est pas seulement l'extase eucharistique, c'est la volupté réelle. Il me semble que je vois palpiter et se dilater les délicates narines de la jeune femme. Cette phrase que j'admire est bien d'elle : « S'armer de sa propre sensualité. » Elle devait avoir les sens aigus, puisque tout ce qu'elle écrit pullule d'images vives, est fier de coloris et de mouvement, presque dantesque de vigueur et d'audace. Ah! chère sœur, ce n'est pas là un guide qui puisse vous conduire en paix à la porte du cloître! Dans la robe de l'Hospitalière, vous respirez avec l'odeur du sang toutes les odeurs de la vie superbe au travers de laquelle cette vierge s'est élancée, indomptable. Une multitude sans nombre, vêtue de bure et de pourpre, de fer et d'or, l'a enveloppée comme un tourbillon, « avec le feu de la colère et de la haine », qui n'est pas moins

ardent que le feu de l'amour. Moines, religieuses, ermites, courtisanes, condottières, princes, cardinaux, reines, pontifes, toutes les forces de ce siècle dur et magnifique, elle les traite avec la même volonté inflexible. Elle est puissante dans la contemplation et dans l'action. Elle appelle « très cher frère » Albéric de Balbiano, et « très chers fils » les chevaliers de la Compagnie de Saint-Georges. A la reine Jeanne de Naples, elle ose écrire : « Hélas ! on peut pleurer sur vous comme sur une morte. » Et à Grégoire XI : « Soyez-moi un homme viril, et non un timoré. » Et au roi de France, elle dit : « Je veux. » C'est pour cela, Maximilla, que je l'aime, et aussi parce qu'elle possède un Jardin, une Maison et une Cellule de la connaissance de soi-même ; et encore parce qu'il est d'elle, ce mot-ci : « Manger et savourer des âmes » ; et enfin parce que, devançant Léonard, elle a écrit : « L'intellect nourrit l'amour. Plus on connaît, plus on aime; et, quand on aime plus, on goûte mieux. » Haute parole, qui doit être la règle de toute belle vie intérieure.

En parlant, je suivais dans les yeux ouverts et fixes de Maximilla le rythme lent d'une onde qui paraissait avoir je ne sais quelle correspondance musicale avec le son de ma voix; et cette sensation m'était si nouvelle et si étrange que je prolongeais mon discours par crainte de la faire cesser.

En effet, dès que je me tus, elle courba le front, et, silencieusement, laissa couler de ses yeux limpides deux ruisseaux de larmes.

Je ne lui demandai pas pourquoi elle pleurait, mais je pris ses mains, qui étaient comme de tendres feuilles brûlées par le midi. Et sous ce ciel enflammé d'avril, près de ce marbre éblouissant où l'ombre de l'aiguille semblait immobile depuis un temps infini, entre ces ifs funéraires et ces anémones coronaires, j'eus quelques secondes d'indicible joie. Je vis une âme qui n'était pas la mienne parvenir tout à coup et se maintenir quelques secondes dans cette région de la vie au delà de laquelle, — selon la parole de Dante, — on ne peut plus avancer par intention de retour.

Et il me sembla qu'ensuite, pour cette âme, le reste de l'amour et de la vie ne devait avoir aucun prix.

*
* *

Ensuite, il me sembla que la Béatrice reprenait à mes yeux l'apparence qu'elle m'avait montrée le premier jour, assise entre ses deux frères comme l'image de la Prière. J'avais soulevé son voile pour regarder dans la profondeur de ses yeux, et, durant mon investigation, j'avais vu s'accomplir un rapide prodige. J'en

gardais encore une espèce d'éblouissement intérieur; mais le voile était retombé, et pour toujours.

De nouveau elle me sembla « partie de ce siècle ».

*
* *

En sorte que le jour où Odon me raconta l'histoire attendrissante d'un mariage empêché par la mort, je l'écoutai comme on écoute une légende des temps anciens, et je sentis alors combien mon détachement était sincère et profond.

Deux ans auparavant, elle avait été aimée et demandée pour épouse par Simonetto Belprato, et, comme Iphyanée, elle avait perdu son fiancé presque à la veille des noces.

Già vicina alle sue nozze, beata
Le ghirlande apprestava, e le fu spento (1).

Odon raviva dans ma mémoire le pâle souvenir de Simonetto, me représenta la douce figure juvénile de ce studieux qui, dernier rejeton d'une noble famille de Trigente, s'était retiré dans la province près de sa mère veuve pour herboriser et mourir.

Odon, le plaignant avec une âme fraternelle, disait :

— Pauvre Simonetto! Je le vois encore équipé en herboriseur, avec sa boîte de fer-blanc pendue à l'épaule, avec son bâton crochu et son portefeuille de maroquin vert. Il passait presque toutes ses journées à herboriser ou à préparer et faire sécher les plantes recueillies. Il avait rempli sa maison d'herbiers et, sur les gardes, il pouvait bien mettre pour emblème son blason fleuri. Tu connais les armes des Belprato : ils portent coupé, au premier de gueules à un lys d'argent, au deuxième de sinople semé de roses feuillées d'or, à la fasce d'or brochant sur le tout. Cette coïncidence ne te paraît-elle pas singulière? Le dernier des Belprato herboriseur! Pour rire, je prédisais à Maximilla : — Tu finiras entre deux feuilles de papier gris. — Ils s'étaient fiancés au jardin en herborisant, et semblaient faits l'un pour l'autre. Nous aussi nous étions contens, parce que Maximilla ne se serait pas trop éloignée de nous et serait entrée dans une bonne maison. Les Belprato, comme tu sais, sont d'ancienne noblesse, quoique déchus pendant les derniers siècles. Originaires d'Espagne, ils vinrent au royaume avec Alphonse d'Aragon. Tout était prêt pour les noces. Je me rappelle encore le jour où arriva de Naples la robe nuptiale avec la guirlande de fleurs d'oranger, don magnifique de notre tante Sabrano. La fiancée l'essaya : elle

(1) « A la veille des noces, heureuse, elle apprêtait les guirlandes; et la mort le lui enleva. »

était délicieuse. Antonello et moi, nous voulûmes qu'Anatolia et Violante l'essayassent aussi par manière d'augure, les pauvres adorées! La guirlande, je m'en souviens, s'embarrassa de façon si étrange dans les tresses de Violante qu'il fut impossible de l'enlever sans arracher quelques cheveux qui restèrent parmi les fleurs. Une des servantes murmura que c'était un mauvais présage. Et elle disait vrai, car Simonetto devait être victime de sa manie. C'était l'automne et il se rendait souvent à Linturne pour recueillir des plantes aquatiques dans la rivière morte. Ce fut là sûrement, et non ailleurs, qu'il prit le germe de la fièvre pernicieuse qui le fit périr en deux jours. Au lieu de noces nous eûmes des funérailles. Toujours fortunés!

Nous étions dans l'appartement d'Antonello, que les stores baissés rendaient presque obscur, parce que le jour s'embrumait au dehors. Je ne voyais pas le ciel par les fenêtres; et pourtant j'avais sur moi la sensation de la tiédeur externe, un peu énervante; et j'étais certain que dehors commençaient à tomber quelques gouttes de pluie, quelques-unes de ces larmes chaudes qui sont si douces lorsqu'elles touchent le visage ou les mains. Antonello était étendu sur son lit, immobile, ne parlant pas. De temps à autre on entendait gazouiller une hirondelle.

— Et c'est pour cela peut-être, demandai-je à Odon, que Maximilla entre au couvent?

— Je ne sais pas; je ne crois pas, répondit-il. Depuis lors, beaucoup de temps a passé. Mais certainement la vie dans cette maison doit lui être plus pénible qu'aux autres. Je me figure toujours qu'elle doit se croire desséchée et morte comme les plantes des herbiers que Simonetto lui a laissés par testament. Ah! cette robe nuptiale qui reste enfermée dans une armoire comme une relique! Y songes-tu, à cette blanche dépouille qui maintenant doit avoir pris l'odeur des plantes sèches? Y songes-tu? Crois-tu que la mort puisse avoir au monde un musée plus triste que celui dont Maximilla est la gardienne? Quelquefois je suis injuste; quelquefois je ne sais pas dissimuler une espèce d'amertume qui me monte du cœur à la pensée que Maximilla part et nous abandonne. Il me semble que, elle partie, va suivre la dissolution finale; il me semble qu'un tourbillon va nous éparpiller et nous disperser tous comme un monceau de débris. Elle cependant, cherche son propre salut... Mais je suis injuste. Et, en vérité, c'est elle peut-être qui, de nous tous, est la plus malheureuse. Ce que je lui disais en riant s'est vérifié. Elle se croit semblable aux fleurs et aux feuilles de ses herbiers. Pour revivre, pour retrouver une illusion de vie, elle s'efforce d'entrer en communion avec les

choses vivantes. Ne l'as-tu pas vue, lorsqu'elle plonge ses mains dans la verdure et reste immobile en cette attitude pour sentir les chenilles courir sur sa peau? Ne sais-tu pas qu'elle passe des heures et des heures dans le jardin à rechercher les bestioles et à s'en faire des amies? En cela, comme tu l'as dit, elle est un modèle de perfection franciscaine. Mais que dirais-tu si tu savais que cela n'est qu'un désir anxieux de sentir la vie? Je l'ai compris, moi; et je suis peut-être le seul à l'avoir compris...

Il prononça ces dernières paroles à voix basse, comme s'il ne les eût dites que pour lui-même; et puis il se tut, peut-être pour contempler intérieurement la créature de son imagination troublée. — Était-ce un rêve de malade? Ou bien la Maximilla vivante correspondait-elle réellement à cette gardienne abandonnée de plantes mortes? — Je ne m'arrêtai pas à ce doute, et j'aimai mieux savourer toute la poésie que ces étranges images répandaient dans l'ombre de la pièce où le sourd crépitement de la pluie venait éveiller dans mes narines le besoin d'aspirer l'odeur de la terre humectée. Je me levai pour entr'ouvrir la fenêtre la plus voisine, et l'odeur de la terre entra.

Odon reprit :

— Dans les premiers mois qui suivirent la mort de Simonetto, elle avait grand soin des herbiers. Elle passait de longues heures dans la chambre où on les avait serrés, à examiner les plantes et à lire les étiquettes. Et souvent je lui tenais compagnie, tant elle me faisait peine. Un jour, je m'en souviens, je la surpris tandis qu'elle ouvrait l'armoire où, dans la même chambre, elle conserve sa robe nuptiale. Un autre jour, je m'en souviens, un jour de printemps, je la trouvai tout émue parce qu'un bulbe de narcisse avait germé... C'est étrange, n'est-ce pas, Claude? Je l'ai vu, ce bulbe de narcisse, repousser une fois encore au printemps de l'année dernière. Et cette année-ci? je n'ai pas demandé à Maximilla... Veux-tu que nous allions voir?

Il se mit debout, comme pris d'une impatience fébrile; et il fit quelques pas vers la porte. Mais Antonello, qui était encore étendu sur ses coussins, se leva aussi, du même air, — toujours vivant dans ma mémoire, — dont il avait annoncé le passage de la lugubre chaise à porteurs; et, se posant l'index sur la bouche pour nous signifier de nous taire, il se pencha vers la muraille du côté de la loggia et se mit aux écoutes. Dans le silence, on n'entendait que le bruissement égal et doux de la tiède ondée printanière sur le jardin clos.

— Ne sortez pas! chuchota-t-il.

Nous ne demandâmes pas pourquoi : sur son visage émacié et

contracté, la cause de sa crainte était trop évidente. Et, lorsqu'un son de pas et de voix fut venu jusqu'à nous, Odon s'approcha de la porte qu'il ouvrit un peu pour entre-regarder. Je m'approchai à mon tour; et debout derrière ses épaules, par l'entre-bâillement, j'aperçus Anatolia qui, dans la loggia couverte, promenait sa mère à son bras, suivie par une des deux femmes grises. La princesse Aldoïna marchait avec peine, appuyée de tout son poids sur sa fille, vêtue étrangement d'une somptueuse robe à longue traîne, parée de faux joyaux, pâle et énorme, la tête relevée et un peu rejetée en arrière, les yeux mi-clos, avec un indescriptible sourire errant sur ses lèvres flétries, comme si le clapotement de la pluie sur les dalles de la cour eût été pour elle un murmure d'hommage au milieu duquel elle aurait passé en reine qui va vers son trône. Et toute la lumière d'une pitié douloureuse éclairait le visage filial penché vers la démente.

Quand l'apparition se fut dissipée, nous restâmes quelques secondes en suspens dans une angoisse fraternelle. Et tandis qu'on entendait encore le son des tristes pas, je revoyais en moi-même avec une extraordinaire évidence l'attitude de pitié et de douleur où la vierge s'était révélée à moi dans son jour vrai et suprême. Et du fond de mon être s'élevait une émotion presque religieuse, comme en face d'un mystère sacré; car aucun des actes antérieurs accomplis devant moi par la pure consolatrice n'avait le prix et la signification de l'acte qu'elle venait à son insu d'accomplir sous mon regard caché. D'un seul coup elle atteignait dans mon âme une hauteur sublime, s'irradiant de toute la splendeur de sa beauté morale, s'exhaussant de toute la force de son héroïque volonté. Ainsi contemplée, hors de toute attenance avec moi-même, dans le secret de sa vie propre à laquelle je restais étranger, dans la sincérité absolue de son sentiment, elle prenait un aspect idéal qui, dans ma pensée, l'assimilait aux intrépides créatures rendues immortelles par les poètes, aux victimes divines d'un sacrifice volontaire. Antigone conduisant par la main son vieux père aveugle, ou prosternée pour recouvrir de poussière le cadavre fraternel, n'était ni plus tendre ni plus forte qu'elle, n'avait ni le front plus pur ni le cœur plus large. Dans cette sorte d'ennui languide, dans cette ombre énervante où un malade approfondissait son mal tandis qu'une voix inquiète évoquait l'image d'un vain supplice au milieu d'une flore défunte, la consolatrice apparue donnait subitement à mon âme un soulèvement de vie; et, comme une lumière soudaine frappant une muraille obscure fait scintiller dans le trophée l'épée immobile, ainsi tirait-elle un grand éclair de ma volonté secrète. Il y avait

en elle une vertu qui aurait pu produire un fruit prodigieux. Sa substance aurait pu nourrir un germe surhumain. Elle était véritablement la « nourrice », mais telle qu'apparaissait la vierge Antigone à l'aveugle Œdipe exilé et errant. Une immense multitude de créatures avides aurait pu s'abreuver à sa tendresse sans la tarir. N'était-elle pas seule à conserver en soi, dans son grand cœur, comme l'héroïne antique, la flamme vivifiante qui manquait au foyer de sa race moribonde ? N'était-elle pas uniquement l'âme de la triste maison ? Maximilla dans son jardin aride, Violante dans son nuage de parfums, pâlissaient devant cette sœur qui cheminait d'un pas si ferme et avec un si doux sourire dans la voie de l'immolation.

Et je pensai à celui qui devait venir.

Nous étions assis, le prince Luzio et moi, près d'un balcon ouvert, à l'heure de l'après-midi où l'ardeur déjà trop forte de ce mai mourant commençait à s'apaiser et où les nuages pèlerins imprimaient çà et là de vastes ombres bleuâtres sur la vallée brûlante. C'était l'anniversaire du Roi Ferdinand ; et le prince, fidèle à commémorer son deuil, évoquait dans mon esprit toutes les tristesses et toutes les horreurs de la longue agonie royale. Sur les parfums qui montaient du jardin clos, les lugubres fantômes se succédaient sans trêve, réveillés par la voix sénile. Le muet voyage à travers les hauteurs d'Ariano et dans le Val de Bovino, parmi les rafales de neige ; les funestes présages qui se dressaient à chaque pas ; les premiers symptômes du mal apparus en une froide soirée, tandis que le roi transi trébuchait sur les glaçons qui hérissaient la pente ; son acharnement anxieux à poursuivre la marche sans retard, comme si le destin inexorable eût été à ses trousses ; l'affreuse pâleur dont il se couvrait soudain à l'aspect de la foule, parmi les honneurs qu'il pressentait suprêmes ; les cris que lui arrachait la souffrance et qu'étouffait la clameur de la fête nuptiale ; le trouble des médecins rassemblés autour de son lit et leur hésitation sous le regard hostile et soupçonneux de la reine ; l'explosion de ses larmes à l'entrée de la duchesse de Calabre, fraîche fleur de jeunesse, dans la chambre qu'infectaient déjà les miasmes et où il gisait vieilli et presque hébété par la douleur ; puis le tragique adieu adressé par lui à sa propre statue pendant que les infirmiers le transportaient dans une autre pièce ; puis l'embarquement sur le navire, cérémonie aussi triste que des obsèques, et le mot lugubre qu'il prononça lorsque la civière fut descendue dans l'écoutille élargie à coups de hache ; puis l'arrivée à Caserte, la rapide aggravation, la décomposition putride de son corps dans le grand lit entouré de saintes images,

de reliques miraculeuses, de crucifix, de lampes, de cierges; enfin la pompe du Viatique, le geste du roi se soulevant sur les oreillers, méconnaissable, parmi la terreur des assistans, les dernières paroles, la chrétienne sérénité de la mort, le débat entre la reine et les docteurs pour l'embaumement du cadavre, l'assistance autour de la bière des soldats occupés à nettoyer sans relâche les innombrables plaies purulentes : toutes les tristesses et toutes les horreurs passaient dans les souvenirs du vieillard. Et moi, en l'écoutant, je pensais au duc de Calabre sanglotant dans un angle comme une femmelette. « Ah! quel beau et terrible rêve auraient pu nourrir en ce jeune homme les images de la mort, par ces orageuses semaines de printemps! Dans quelles superbes et enivrantes méditations se serait plongée mon âme à l'ombre des grands arbres, et comme l'impétueuse effervescence resserrée en leurs troncs puissans m'aurait semblé petite au regard de la mienne! »

Le prince Luzio racontait comment un jour le duc de Calabre était entré à l'improviste, tout effrayé et haletant, dans la chambre de son père malade pour lui annoncer l'expulsion du grand-duc de Toscane, et avec quelle violence de paroles le roi avait jugé la pusillanimité de ce parent.

— Ah! si Ferdinand n'était pas mort! s'exclama le vieillard avec un geste de menace. Peu d'heures avant d'expirer, il disait : « On m'a offert la couronne d'Italie... » Ne crois-tu pas, Claude, qu'à cette heure un Bourbon la porterait sur sa tête?

— Peut-être, répondis-je avec un grand respect. Et, s'il en était ainsi, celui qui devrait être élevé aux premiers honneurs du Royaume, ce serait le Prince de Castromitrano. Permettez-moi de vous dire combien j'admire votre dignité et votre foi. Vous êtes du très petit nombre de ceux d'entre nos pairs qui aient gardé intact et intense le sentiment de la vertu du sang. Plutôt que de renoncer au privilège, et de prendre une attitude malséante à votre légitime orgueil, plutôt que de paraître vous survivre à vous-même, vous vous êtes retiré du monde, mais après l'avoir ébloui par une suprême splendeur de magnificence; et vous êtes venu dans la solitude pour attendre l'événement que le Destin réserve à votre Maison. L'infortune vous a traité selon votre mérite; car il y a aussi un privilège de douleur, et ce privilège ne vous a pas été dénié.

Le visage paternel du prince s'était fait grave et attentif. La vénération inspirée à mon âme par ses beaux cheveux blancs était beaucoup plus profonde que ne pouvaient l'exprimer mes paroles; mais il s'y ajoutait une tendresse d'essence si pure que la

présence d'une femme pouvait seule me l'inspirer. De fait, je sentis l'esprit d'Anatolia. Apparue sur le seuil de la porte qui s'ouvrait au fond de la chambre, elle avait glissé silencieusement le long de la muraille et s'était assise dans l'ombre d'un angle, blanche, mystérieuse et propice comme un Génie familier.

— Loin du monde, repris-je, enfermé dans un nuage si épais de tristesse, vous avez pu nourrir jusqu'à ce jour l'espoir d'une résurrection des choses qui sont mortes; et j'ai encore dans les oreilles la prophétie de votre foi. Certes ce qui est mort ressuscitera, mais transformé. Si vous vouliez pour un seul moment considérer le spectacle qu'offre aujourd'hui le monde, vous sentiriez votre long rêve tomber de votre âme comme une feuille aride et vous jugeriez inutile pour François de Bourbon le recouvrement de son petit État et même l'acquisition de toute l'Italie. Qu'il y ait sur le trône un Bourbon ou un prince de Savoie, de toute manière le Roi est absent, car est-ce un Roi, celui qui, s'étant soumis à la volonté de la multitude dans l'acceptation d'une charge bien limitée et restreinte, s'humilie jusqu'à l'accomplir avec la diligence et la modestie d'un scribe public qu'aiguillonne sans trêve la crainte d'être congédié? Ne dis-je pas vrai? Et, au surplus, François ne saurait pas régner autrement. Aussitôt après la mort de son père n'écrivit-il pas de sa propre main un édit pour rétablir les effets de la Constitution abolie? Et ce décret n'aurait-il pas été promulgué sans l'intervention d'Alexandre Nunziante? Rappelez-vous aussi cette lamentable proclamation du 8 décembre, datée des casemates de Gaëte. Est-ce là le langage d'un Roi, et d'un Roi vaincu?

Après avoir écouté en silence, les sourcils contractés, le prince me dit, non sans une ombre de sévérité :

— On voit bien que tu as dans les veines le sang de Jean-Paul Cantelmo.

— J'ai dans les veines le sang de tous mes aïeux. Ah! mon père, — laissez-moi vous donner ce nom, — je sais combien vous est douloureuse la renonciation à un rêve de justice devant lequel est restée brûlante pendant tant et tant d'années la flamme de votre foi. Mais il faut que je vous le dise : pour nous et pour nos pairs, il n'y a plus désormais qu'une seule voie de salut : substituer l'énergie des résolutions à l'inutilité des espérances. Souffrez que je vous parle sans ambages. Rien ne sert d'espérer qu'à l'improviste un bouillonnement héroïque s'élèvera dans le sang stagnant de saint Louis. Naguère, j'ai visité l'exilé : il est plein d'une placide résignation, adonné à la bienfaisance et à la prière, ne se souvenant de son règne si court que comme d'un rêve lointain

et angoissé. Votre prophétie ferait éclore sur ses lèvres un sourire incrédule et doux, rien de plus. Si parfois sa pensée émigre vers le Golfe, elle se porte, non pas à Capodimonte, mais à la colline des Camaldules. Il a pris l'accoutumance d'une vie modeste et pieuse; il ne voit plus la couronne resplendir dans ses nuits. Laissons-le dormir en paix.

Le prince fidèle avait penché la tête sur sa poitrine; et, à son front penché, je voyais les rides s'approfondir comme des sillons pleins de pensée.

— Ce n'est pas pour lui seul que le destin est sombre. Le crépuscule des rois est gris, dépouillé de toute splendeur. Portez vos regards par delà les pays latins. A l'ombre de trônes postiches, vous verrez de faux monarques accomplissant avec exactitude leurs fonctions publiques comme des automates ou s'appliquant à cultiver leurs manies puériles et leurs vices médiocres. Le plus puissant, le maître des plus vastes foules, rongé en ses muscles herculéens par le taret du soupçon, se consume dans l'isolement d'une sombre misanthropie, sans avoir même le goût d'opposer aux petites formules chimiques de ses rebelles quelque superbe massacre à l'arme blanche pour arroser et fumer ses terres stérilisées. Pourtant, il existe une âme vraiment royale, et peut-être avez-vous pu l'observer de près : elle est de la lignée de Marie-Sophie. Ce Wittelsbach m'attire par l'immensité de son orgueil et de sa tristesse. Ses efforts pour rendre sa vie conforme à son rêve ont une violence désespérée. Tout contact humain le fait frémir de dégoût et de colère; toute joie lui semble vile, si elle n'est pas celle qu'il a lui-même imaginée. Indemne de tout poison d'amour, hostile à tous les intrus, il n'a communié pendant des années qu'avec les splendides héros qu'un créateur de beauté lui a donnés pour compagnons dans des régions supraterrestres. C'est au plus profond des fleuves musicaux qu'il étanche sa soif anxieuse du Divin; et ensuite il remonte à ses demeures solitaires où, sur le mystère des montagnes et des lacs, son esprit crée un inviolable royaume, le seul dont il veuille être roi. Par cet amour infini de la solitude, par cette faculté de pouvoir respirer sur les cimes les plus hautes et les plus désertes, par cette conscience d'être unique et intangible dans sa vie, Louis de Bavière est un Roi véritable, mais Roi de lui-même et de son rêve. Il est incapable d'imprimer sa volonté aux multitudes et de les courber sous le joug de son Idéal; il est incapable de traduire en acte sa puissance intérieure. Il apparaît en même temps sublime et puéril. Lorsque ses Bavarois se battaient avec les Prussiens, il se tenait très loin du champ de bataille, et, caché dans une de ses petites

îles lacustres, il oubliait la honte sous un de ces ridicules travestissemens qui lui servent à favoriser ses belles illusions. Ah! mieux eût valu pour lui, plutôt que d'interposer un paravent entre sa majesté et ses ministres, mieux eût valu rejoindre enfin le merveilleux empire nocturne chanté par son Poète! C'est chose incroyable qu'il ne soit point déjà parti de ce monde, entraîné par le vol de ses chimères...

Le prince avait toujours le front penché, dans une attitude si grave que, malgré la fougue de mon discours, je sentais peser sur mon cœur la crainte de l'avoir affligé; et une filiale impatience m'envahit de le consoler, de relever sa belle tête blanche, de voir briller encore dans ses yeux la joie insolite. La présence d'Anatolia me communiquait je ne sais quelle ardeur généreuse et comme un besoin de révéler tout ce qu'il y avait en moi de plus superbe et de plus fort. Elle était immobile et muette dans l'ombre, comme une statue; mais son attention m'irradiait l'âme comme un faisceau de lumière.

— Vous voyez, mon père, repris-je sans pouvoir refréner les palpitations qui me semblaient se répercuter dans ma voix, vous voyez que partout les anciennes royautés légitimes déclinent et que la foule s'apprête à les engloutir dans ses remous fangeux. En vérité, elles ne méritent pas d'autre sort. Et non seulement les royautés, mais tout ce qui est grand, noble et beau, toutes les idéalités souveraines qui en d'autres temps furent la gloire de l'homme guerrier et dominateur, toutes sont sur le point de disparaître dans l'immense pourriture qui ondoie et se soulève. Je ne vous rapporterai pas jusqu'où va l'ignominie, parce que je devrais user de mots qui offenseraient vos oreilles; et ensuite il faudrait purifier l'air avec quelques grains d'encens. Je m'en suis allé de la ville parce que j'étais suffoqué de dégoût. Mais maintenant, je songe à la dissolution avec une sorte d'allégresse. Lorsque tout sera profané, lorsque tous les autels de la Pensée et de la Beauté seront abattus, lorsque toutes les urnes des essences idéales seront brisées, lorsque la vie commune sera descendue à un tel niveau d'avilissement qu'il paraîtra impossible de descendre plus bas, lorsque la dernière torche fumeuse se sera éteinte dans les ténèbres, alors la Foule s'arrêtera, prise d'une panique bien plus terrible que toutes celles qui ébranlèrent jamais son âme misérable; et, délivrée soudain de la frénésie qui l'aveuglait, ne voyant plus devant elle ni route ni lumière, elle se sentira perdue dans son désert encombré de ruines. Alors descendra sur elle la nécessité des Héros; et elle invoquera les verges de fer qui devront de nouveau la discipliner. Eh bien! je crois que ces Héros, que

ces nouveaux Rois de la terre, doivent surgir de notre race et que dès aujourd'hui toutes nos énergies doivent concourir à en préparer l'avènement, prochain ou lointain. Telle est ma foi.

Le prince avait relevé le front; et il me regardait avec des yeux attentifs et un peu étonnés, comme si je lui fusse apparu sous un aspect inopiné. Mais une vivacité insolite ranimait toute sa personne et me disait combien il avait été touché par mon ardeur.

— J'ai vécu quelques années à Rome, continuai-je avec une confiance plus sûre, dans cette troisième Rome qui devait représenter « l'Amour indompté du sang latin pour la terre latine » et projeter de ses sommets la sublime lumière d'un Idéal tout nouveau. J'y ai été témoin des plus ignominieuses violations et des plus obscènes conjonctions qui aient jamais déshonoré un lieu sacré. Et j'ai compris le haut symbole que recèle l'acte de ce conquérant asiatique qui jeta cinq myriades de têtes humaines dans les fondations de Samarcande, dont il voulait faire sa capitale. Ne vous semble-t-il pas que par là ce sage tyran voulait signifier la nécessité des amputations cruelles lorsqu'il s'agit de fonder un ordre de choses vraiment nouveau? Il fallait immoler, puis jeter dans les fondations de la troisième Rome ceux qu'on appelle les libérateurs; et, suivant l'antique usage funéraire, placer aussi à leurs pieds, à leurs flancs et entre leurs mains libératrices les objets qu'ils aimèrent et qui leur furent familiers; et déraciner et traîner du faîte des montagnes les plus lourdes masses de granit pour clore éternellement leurs sépultures profondes. Mais on n'a jamais vu sur terre vies plus tenaces et plus pernicieuses. Voici donc, mon père, le premier enseignement que j'ai reçu à Rome : le navire des Mille n'a cinglé du port de Quarto que pour obtenir au commerce des immondices la protection de l'État. Néanmoins, parmi les criailleries des trafiquans, j'ai pu entendre la voix mystérieuse et lointaine qui, à Rome, persiste dans toutes les pierres comme dans les coquilles marines; et, au spectacle sublime de l'Agro, j'ai pu me consoler de tous les dégoûts. Ah! mon père, qui pourra désespérer jamais des destinées du Monde, tant que Rome existera sous les cieux? Lorsque je la pense et l'adore, je ne puis la voir autrement que dans l'attitude où elle a été figurée sur la médaille de Nerva : le gouvernail à la main. Lorsque je la pense et l'adore, je ne puis spécifier autrement sa vertu que par les paroles du Dante : « En toute génération de choses, la meilleure est celle qui est la plus complètement Une. » Et ce que son principe d'unité fut déjà dans le passé, il devra l'être encore à l'avenir : rassembleur, ordonnateur et conservateur de

tout ce que le Monde a de bon et de flexible à l'ordre. Les comparaisons dantesques des glèbes et des flammes lui conviennent bien, puisque les premières peuvent se concevoir comme formant une base unique, et les secondes comme réunies en un seul et même faîte. Je crois fermement que la plus grande somme de domination future sera celle qui aura en Rome sa base et son faîte; car, moi Latin, je me glorifie d'avoir donné pour principe à ma foi la mystique vérité énoncée par le Poète : « Il n'est pas douteux que la Nature a disposé dans le monde un lieu propre à l'universel empire; et ce lieu, c'est Rome. » Or, par quel mystérieux concours de sangs, de quelle vaste expérience de cultures, en quel propice accord de circonstances surgira le nouveau Roi de Rome?

La belle fièvre qui, dans le désert latin, avait échauffé mes méditations jusqu'à l'ivresse, se rallumait dans mes veines; et les grands fantômes jaillis naguère de ce sol sacré reprenaient possession de mon âme tumultueusement; et les espérances qu'avait engendrées mon violent orgueil dans cette solitude remplie par le souvenir de la plus sanglante des tragédies humaines se relevaient toutes, recommençaient toutes à s'agiter confusément et me donnaient une angoisse que j'avais peine à supporter. L'aspect du vénérable vieillard prenait pour moi une solennité plus grave, parce qu'à cette heure je voyais en lui le dépositaire de la vertu qui, sur le tronc séculaire de sa race, s'était épanouie en formes magnifiques à la lumière de la gloire. Et c'était ce vieillard, incliné déjà vers la tombe et rendu voyant par la douleur, à qui j'allais démontrer comme à un juge les droits de mon rêve ambitieux, et demander comme à un augure l'heureux auspice, et proposer comme à mon égal l'alliance qui m'était nécessaire. La muette présence de la vierge dans l'ombre augmentait encore mon anxiété; car elle m'apparaissait véritablement comme destinée à devenir par l'amour « celle qui propage et perpétue les idéalités d'une race favorisée des Cieux. » Je n'osais pas me retourner vers elle, tant à cette minute me semblait sacré le mystère de sa virginité; mais en moi se précisait l'image indistincte des trésors occultes que m'avait déjà suggérée quelquefois une lueur extraordinaire entrevue dans le fond de ses yeux transparens; et, sans me retourner, je sentais palpiter dans ce coin d'ombre une sorte de richesse animée, une vivante forme d'un inestimable prix, je ne sais quoi d'infiniment auguste et secret comme les substances divines gardées sous les voiles dans les sanctuaires des temples.

— Vous êtes convaincu comme moi, repris-je, que toute excel-

lence du type humain est l'effet d'une vertu initiale qui, par d'innombrables degrés, d'élection en élection, arrive à son intensité suprême et se manifeste enfin dans la descendance à la faveur de conjonctures propices. La valeur du Sang n'est pas seulement vantée par notre orgueil patricien; elle est reconnue aussi par la science la plus sévère. Le plus haut exemplaire de conscience ne peut apparaître qu'à la cime d'une race qui s'est élevée dans le cours du temps par une accumulation continue de forces et d'œuvres, à la cime d'une race où soient nés et se soient conservés pendant une longue suite de siècles les rêves les plus beaux, les sentimens les plus fiers, les pensées les plus nobles, les vouloirs les plus impérieux. Représentez-vous maintenant une famille d'antique origine royale, fleurie au soleil latin sur une terre heureuse baignée par les ruisseaux d'une poésie nouvelle. Transplantée en Italie, elle y pousse avec tant d'exubérance que bientôt nulle autre ne peut soutenir la comparaison. « C'est un triste disciple, selon la sentence de Vinci, que celui qui ne dépasse pas son maître. » Et cette famille semble avoir posé pour principe de sa grandeur une sentence plus superbe encore : « C'est un triste fils que celui qui ne dépasse pas son père. » Par un effort concordant et ininterrompu, de génération en génération, elle poursuit sa marche ascensionnelle vers les manifestations supérieures de la vie. Aux époques d'aveugle colère où la raison ne se fie qu'aux armes, elle semble déjà comprendre « que les hommes qui ont plus de vigueur d'intelligence que les autres sont par nature les maîtres des autres. » Et, dès le début, sa discipline a un caractère intellectuel et semble dictée par Dante; car elle consiste à traduire toujours en acte toute la puissance possible de l'esprit, en partant de la spéculation pour aboutir à l'action. Aussi bien dans les plus grandes charges que sur les champs de bataille les plus sanglans et aux fêtes les plus magnifiques, elle est partout la première : toujours excellente, soit pour commander les armées, soit pour gouverner les États, soit pour protéger les artistes et les savans, soit pour ériger les palais et les églises. Elle se mêle à la vie italienne tout entière, sous ses formes les plus diverses; elle se plonge dans les plus fraîches sources de la culture. Vivre, c'est pour elle s'affermir et s'accroître continuellement, lutter et vaincre continuellement; vivre, c'est pour elle prédominer. Un instinct formidable de domination la lance en avant sans relâche, tandis qu'une pensée lucide et sûre dirige cet élan durable. Et toujours, — comme ces prudens archers que Machiavel donne en exemple, — elle vise beaucoup plus haut que le but. Ses hauts faits sont insignes à ce point que les plus

grands poètes en perpétuent la renommée, que les historiens les comparent à ceux des anciens capitaines et les proposent en exemple à la postérité. Pourtant, il semble que sa vertu ne s'est pas encore manifestée toute, n'a pas encore atteint le comble de sa grandeur; il semble que demain, ou dans un siècle, ou dans un temps indéfini, ses énergies accumulées doivent s'épanouir en une apparition suprême...

— *Cave adsum!* interrompit le prince en souriant d'un magnifique sourire. N'est-ce pas peut-être la devise de cette famille dont tu parles?

— Elle pourrait aussi porter la devise des Montaga : *Sub se omnia!* répondis-je vivement.

Le prince s'inclina avec un geste qui suffisait pour démontrer que ma réponse n'avait pas été une simple politesse et qu'elle convenait bien à la dignité de son grand nom. Il me réapparaissait semblable à l'image que ma mémoire avait gardée de lui depuis le temps de mon enfance : admirable type d'une humanité supérieure, manifestant en chacun de ses actes la différence de son essence, sa conviction d'être absolument séparé de la multitude, des communs devoirs, des communes vertus. Il me semblait qu'il avait réussi à secouer de son âme le poids du malheur qui l'écrasait et à se redresser de toute sa stature virile, prenant pour ainsi dire dans toute sa personne la qualité merveilleuse de ses mains si belles et si pures, comme rendues inaltérables par un baume, dispensatrices survivantes d'une libéralité comparable seulement à cette libéralité ancienne « qui, pour de petits services, aimait à récompenser grandement. »

La dernière heure du jour s'écoulait; et, des cieux embrasés, l'annonciation de l'Été descendait sur le jardin seigneurial où, parmi la senteur âcre des buis centenaires, les statues — pâles et pourtant vigilantes comme les souvenirs dans une âme fidèle — évoquaient par leurs gestes les fantômes d'une grandeur abolie. Mais au delà de l'enceinte s'ouvrait l'immense couronne de rochers forgés par le feu primordial, si âpre et superbe qu'elle semblait digne de soutenir sur chacun de ses pics un Prométhée enchaîné.

Ces pics, je les avais vus flamboyer dans le ciel du premier soir comme des escarboucles, avec un incroyable éclat, et le plus haut rester de flamme sur l'ombre commune, frapper le ciel de sa pointe, comme le cri de la passion sans espoir. Dans ce crépuscule désert, j'étais seul, et les trois princesses mystérieuses étaient bien loin dans leur jardin clos, et mon sort était encore étranger à leur sort. Mais voici qu'en une semblable conjoncture

de choses allait se réaliser le destin pressenti dans cette première agitation de mon désir : j'allais proférer une parole solennelle et irrévocable. Étais-je donc sorti de toute perplexité ? Entre les trois Béatrices que, ce soir lointain, j'avais cru entrevoir les bras tendus pour accueillir ma printanière offrande, avais-je enfin fait choix de l'une pour l'alliance nécessaire ? Et j'allais donc proférer en présence du père le nom de l'élue? — Un nouveau trouble m'envahit; et il me sembla que, dans l'ombre, Anatolia n'était plus seule, mais que ses sœurs étaient venues en silence s'asseoir auprès d'elle et que leurs yeux me regardaient fixement.

Lorsque je me retournai, j'aperçus dans l'ombre la figure immobile et blanche; et toute autre image se dissipa, et toute vaine inquiétude tomba.

Elle était le symbole vivant de la sécurité; elle était la Vigilante et la Tutélaire. Par sa force et sa patience, à la lueur de son propre sourire, elle avait su convertir la douleur en une armure de diamant qui la rendait invincible. Elle était faite pour protéger, pour alimenter et pour défendre jusqu'à la mort ce qui était commis à sa foi. Et de nouveau — dans mon rêve — je la vis qui veillait, avec son pur front rayonnant de présages, sur le fils de mon sang et de mon âme.

Alors, des racines mêmes de ma substance, — là où dort l'indestructible vertu des aïeux, — s'éleva et se porta vers l'élue la volonté de créer cet Un auquel devaient se transmettre toutes les richesses idéales de ma race et mes propres conquêtes et les perfections maternelles. Et alors devint en moi très profond le sentiment de la dépendance originaire qui liait mon être actuel à mes ancêtres les plus reculés; et, de même que la cime de l'arbre résume en soi toute la vie du tronc rameux jusqu'aux extrêmes racines, ainsi je sentis vivre en moi toute ma race, que la mort n'avait détruite que dans les apparences corporelles, dans les formes transitoires des générations. Et la plénitude et la véhémence de cette vie semblaient abolir les limites de mon naturel pouvoir.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

(*La dernière partie au prochain numéro.*)

LE VOYAGE DU TSAR

Le tsar va débarquer en France; le tsar vient à Paris faire visite à la République française. Quelle émotion, mêlée de colère et d'anxiété chez les uns, d'orgueil et de délirantes espérances chez les autres, eût suscitée, des Pyrénées au Rhin et du Rhin aux Carpathes, pareille nouvelle, il y a quinze ans, il y a vingt ans! Le prophète qui eût osé l'annoncer n'eût guère rencontré que des incrédules; ou, pour ajouter foi à semblable prédiction, les politiques se fussent représenté une Europe en feu, au moins une Europe belliqueuse, prête à tous les conflits, car une pareille conjonction de la démocratie française et de l'autocratie russe ne semblait se concevoir qu'à la veille ou au lendemain d'une commotion européenne. Or, c'est la première réflexion qui se présente à l'esprit, s'il y a quelque chose de changé en Europe, et de changé en mieux, à l'avantage de l'Europe et de la France, — comme le prouve cette visite impériale, — force nous est bien de reconnaître que les fondemens de l'Europe de 1871, de l'Europe du traité de Francfort, n'en sont ni modifiés ni ébranlés. Au lieu d'être le signe avant-coureur d'une grande guerre, prélude d'une revision des traités existans, le voyage du tsar à travers l'Europe apparaît bien plutôt comme une promesse de paix, partant, qu'on le veuille ou non, comme un tacite acquiescement aux traités. C'est là un point sur lequel il nous importe, à nous Français, de ne garder aucune illusion. C'est parce qu'il se présente, partout, en messager de paix que le jeune tsar est acclamé de tous les peuples. Or, qui dit paix, dit forcément maintien des traités, et qui dit maintien des traités dit respect des frontières actuelles. Rien donc de changé, quant aux

limites des États; l'Europe en reste à la paix de Francfort. La grande iniquité de 1871 n'est pas effacée, et rien, hélas! ne fait encore présager l'heure des réparations patiemment attendues !

La répartition des territoires n'a pas changé; elle semblerait plutôt consolidée par les dernières années; mais la répartition des territoires n'est pas tout, pour les États et pour les nations. Qui dans l'histoire et dans la politique n'aperçoit que des mutations territoriales ne comprend ni l'histoire ni la politique. De ce que l'entente franco-russe n'a pas remué les bornes des États, de ce qu'elle ne promet pas de restaurer la frontière de la France, il ne suit point qu'elle ait été sans importance pour l'Europe et sans profit pour notre pays. A parler franc, — et s'il importe jamais d'être sincères avec nous-mêmes, c'est ici, — il est deux choses dont, en face de nos amis du Nord, nous devons nous défendre également, sous peine d'être dupes, ou sous peine d'être injustes; l'une est de trop exalter l'alliance russe, l'autre de la trop rabaisser; l'une est d'en magnifier outre mesure les résultats, l'autre de les méconnaître ou de les déprécier. Excès en sens inverse que nous réprouvons, l'un et l'autre, avec la même énergie, les jugeant, tous deux, — l'enivrement aveugle et le dénigrement chagrin, — peu dignes de la France et dangereux pour la France. La politique n'est ni affaire d'imagination, ni affaire de sentiment, et c'est une vérité que nous avons trop souvent oubliée, à nos dépens pour ne pas avoir appris à nous en souvenir. Aussi bien, la prochaine arrivée du jeune autocrate sur la terre française est-elle, pour nous, comme une invitation à mesurer ce que, depuis Cronstadt et depuis Toulon, l'entente franco-russe a valu à l'Europe et à la France. Pendant que sur le chemin du couple impérial se dressent, à la hâte, les arcs de triomphe qui doivent l'accueillir sur le sol français, avant que nos yeux ne soient éblouis par l'éclat des fêtes que la France prépare à ses hôtes, qu'on nous permette de nous recueillir un instant, et de nous demander ce qu'apporte, à la France et au monde, cette visite impériale, et avec elle, l'alliance franco-russe dont la visite du tsar Nicolas II est comme le couronnement et la consécration. Tout, du reste, dans ce voyage princier, a sa portée, tout est significatif, jusqu'à l'itinéraire de leurs jeunes Majestés tsariennes, et si l'on prend la peine d'en écarter le fastueux décor et les magnificences souveraines, on y découvre comme un symbole de la politique russe et une image de la situation de l'Europe. C'est pour cela que ce voyage du jeune couple fraîchement couronné est vraiment un voyage historique qui marquera une heure dans les dernières années de ce siècle expirant.

I

Et, d'abord, première remarque qui n'a rien pour déplaire à tout Français mettant la patrie au-dessus de l'esprit de parti. La forme même du gouvernement français donne à la visite du tsar en France plus de prix pour nous, et plus d'importance pour l'étranger. Si la France était restée ou redevenue une monarchie, si, à la place des vides jardins plantés sur leurs décombres, les Tuileries reconstruites abritaient, de nouveau, un empereur ou un roi, la visite de Nicolas II n'aurait assurément rien que d'agréable pour notre amour-propre national. Mais le fait que nous sommes en république, qu'il n'y a plus, chez nous, ni trône ni tête couronnée, qu'ainsi que son ancienne demeure, la monarchie a été rasée jusqu'en ses fondemens, que les souverains n'ont plus en France de frère ou d'égal qui puisse leur rendre politesse pour politesse, rend la démarche de Sa Majesté l'empereur de toutes les Russies plus flatteuse encore et plus significative. L'étiquette républicaine de l'Élysée, par un involontaire souvenir des mœurs monarchiques, a beau entourer nos présidens en voyage d'honneurs presque royaux, ce n'est pas à M. et à Mme Faure que le tsar et la tsarine viennent faire visite, ce n'est même point à la République, c'est à la France elle-même, à la nation française. Cela seul est un fait nouveau, peut-être sans précédent ; et, — républicains ou non — nous avons le droit de nous en réjouir, car cela donne un solennel démenti aux calculs anciens des ennemis de la France.

Sur ce point, les combinaisons du Richelieu prussien ont été déjouées ; les complaisances et les espérances mises par M. de Bismarck sur le berceau de la République ont été trompées. Il est bon, à l'occasion, de nous rappeler la querelle faite par le chancelier de fer à M. d'Arnim, ne fût-ce qu'afin de ne pas laisser la République justifier par ses écarts les machiavéliques calculs du ministre de Guillaume Ier. Le fondateur de l'Unité allemande comptait sur la République et sur l'instabilité républicaine pour nous isoler des monarchies militaires du continent. C'est pour cette raison, — et avec sa franchise hautaine, il ne prenait même pas le soin de le dissimuler, — que ce grand contempteur de la démocratie était républicain — en France. Par bonheur pour nous et pour la Russie, le fossé creusé par la République entre Paris et Pétersbourg ne s'est trouvé ni assez profond ni assez large pour empêcher l'autocratie russe de tendre la main à la démocratie française ; tout au plus, la République a-t-elle retardé leur rapprochement d'une quinzaine d'années. Le prince de Bismarck, devenu

l'ermite chagrin de Friedrichsruhe, a vécu assez pour assister à cette alliance du turbulent coq gaulois et de l'aigle russe qu'il avait, durant vingt ans, tout fait pour prévenir. Nous sommes loin de l'époque, pourtant si voisine, des exclusives entrevues des trois empereurs. Et c'est le tsar Alexandre III, le plus obstinément conservateur des souverains, le plus défiant des choses de l'Occident et de l'esprit nouveau, qui n'a pas craint, à Cronstadt, d'offrir la main à la République française sur le pont du *Marengo*, tant le rapprochement de la France et de la Russie était écrit, d'avance, dans la nouvelle carte de l'Europe. Et en passant, aussi délibérément, par-dessus le préjugé des cours, en séparant ainsi sa politique étrangère de sa politique intérieure, en ne craignant pas, lui, l'autocrate convaincu, qui, entre une constitution et les bombes, avait opté pour les bombes, d'entendre debout, tête nue, *la Marseillaise*, Alexandre III s'est montré plus clairvoyant, plus politique, plus homme d'État que son grand-père Nicolas Ier, adversaire implacable de la Révolution et des gouvernemens issus de la Révolution. A l'inverse de Nicolas Ier, que, au dedans de son vaste empire, il semblait avoir pris comme modèle, Alexandre III a compris que, pour l'autocratie russe, c'était une tâche ingrate que de se faire le paladin de la légitimité ou le gendarme de l'Europe monarchique; il a senti que, même coiffée du bonnet phrygien, la France restait la France, c'est-à-dire un État essentiel à l'Europe et au monde; et pour s'allier à la République, il a noblement fait taire ses préférences de souverain et ses répugnances dynastiques, n'écoutant que l'intérêt de l'Europe et les besoins de ses peuples.

Cette entente des nécessités du temps présent, le feu tsar l'a transmise à son fils, héritier de sa politique aussi bien que de sa couronne. Ainsi, en dépit du contraste de leurs institutions, malgré l'opposition de leurs procédés de gouvernement, non moins que de leurs formes de gouvernement, s'est nouée, entre la troisième République française et le tsarisme russe, une alliance qui a survécu à son fondateur, et qui, vieille à peine de cinq ans, semble déjà, avec le nouveau règne, entrée dans les traditions de la chancellerie impériale.

Cette alliance, officiellement scellée par la visite du tsar autocrate, quel en est l'esprit? quel en est le but? Va-t-elle, comme le craignaient les sages, comme s'en flattaient les téméraires, couper décidément l'Europe en deux camps, et lancer, les unes contre les autres, les armées qui veillent à la frontière des États? Non, tout au contraire, ce qu'on avait pris de loin pour un instrument de guerre s'est montré un agent de pacification. L'entente de la

France et de la Russie a eu pour premier effet de consolider la paix, de renforcer la paix, — la seule paix, il est vrai, dont ose jouir l'Europe que nous a faite M. de Bismarck, la paix armée, la paix appuyée sur dix millions de baïonnettes. L'antique *si vis pacem* reste plus de mise que jamais. La triple alliance n'est pas dissoute; la triple alliance a été récemment renouvelée; mais avec M. de Bismarck et avec M. Crispi, elle a perdu de son aigreur et de son arrogance; peut-être aussi a-t-elle perdu de sa solidité ou de sa confiance en soi. En tout cas, la *triplice* ne se sait plus omnipotente; elle a, devant elle, à qui parler. La paix ne dépend plus uniquement d'un froncement de sourcils du chancelier germanique; elle n'est plus, autant qu'elle le semblait naguère encore, à la merci d'un caprice de l'inquiétant Kaiser au sommeil léger, qui, par les nuits de printemps, se plaît à faire sonner à l'improviste le boute-selle de ses uhlans.

Assez longtemps l'Europe, pareille à un régiment en campagne, a dormi tout équipée, prête à toutes les alertes. Depuis que la France et la Russie se sont donné la main, elle peut du moins, cette Europe tant surmenée, reposer tranquille, sans avoir à redouter quelque alarme soudaine de Berlin ou de Rome. La paix, telle que l'entendait la triple alliance de M. de Bismarck ou de M. Crispi, avait des allures provocatrices et des airs de défi; les déclarations les plus rassurantes aimaient à s'accompagner de fanfares guerrières. *Pace imposta*, *Bismarck Crispi*, proclamaient, mensongèrement, les fastueuses devises des arcs de triomphe érigés en Italie, il y a quelque dix ans, sur le passage du fils de Guillaume Ier, du père de Guillaume II. On affectait de croire à Berlin, à Vienne, à Pest, à Rome, à Londres même, que la tranquillité du monde n'avait d'autres ennemis que l'ambition moscovite et la turbulence gauloise. A force de le répéter, les reptiles d'outre-Rhin avaient presque persuadé à l'Europe que si elle n'avait pas encore été surprise par la guerre, elle le devait, uniquement, à la vigilance désintéressée des sentinelles de la triplice. Comment ne pas sentir que la paix est devenue plus solide, depuis que l'Allemagne et ses deux acolytes ne peuvent plus se vanter de l'imposer à la France et à la Russie, isolées et impuissantes? La *pace imposta* des Bismarck et des Crispi, la démocratie française et l'autocratie russe seraient en droit de la retourner contre la triple alliance. Si elle a besoin de bras pour veiller sur elle, la paix de l'Europe a d'autres gardiens, aujourd'hui, que les grenadiers de Poméranie ou les bersagliers piémontais. Et ainsi, la paix est plus sûre, parce qu'elle ne semble plus un défi ou une menace à personne. Elle n'a pas seulement pour appui la volonté changeante

des gouvernemens et les vœux des peuples; elle repose sur quelque chose de plus substantiel et de moins fragile, sur l'équilibre des forces et des armes. Si elle est arc-boutée, d'un côté, par l'Allemagne et ses deux alliées, elle l'est, de l'autre, par le tsar russe et par la République française; et, pour qu'elle dure, le mieux est qu'il n'y ait pas dans un sens une poussée plus forte que dans l'autre. Triste paix! diront les esprits chagrins; paix écrasante, paix ruineuse que celle qui repose sur l'immensité des armemens! Mais l'Europe de la fin du XIXe siècle en peut-elle connaître une autre? — Et le siècle qui vient, le siècle dont l'aube blanchit l'horizon, sera-t-il lui-même plus heureux que son aîné?

S'il est de nos contemporains qui veulent exiger davantage, nous n'y contredisons point. Puisse l'avenir, sur lequel il est toujours si facile de bâtir de beaux songes, ne pas décourager trop vite les vastes espérances! Après tout, le voyage même du tsar Nicolas II semble fait pour autoriser quelques rêves. N'est-ce point, en tout temps, le privilège de la jeunesse? et notre vieille Europe ne saurait-elle un peu se rajeunir, ou se renouveler, au contact de ce jeune souverain et de sa jeune femme, acclamés partout comme une promesse d'avenir et une vision de paix? Et si de pareils messagers n'y réussissent point, qui le ciel lui devra-t-il envoyer, à cette Europe divisée, pour lui faire oublier, ne fût-ce que l'espace d'une semaine, ses jalousies anciennes et ses défiances invétérées? — Mais, pourquoi ne pas le reconnaître? quand nous disons que l'entente franco-russe a raffermi la paix, ce qui en soi est déjà de grand prix, nous ne disons pas tout; nous sommes injustes envers la Russie et envers nous-mêmes. Notre entente avec l'empire du Nord va peut-être faire quelque chose de plus, et quelque chose de mieux. Cette alliance qui, aux yeux de ses adversaires, et aux yeux même de certains de ses promoteurs, devait précipiter l'Europe dans la guerre, cette alliance longtemps suspecte aux pacifiques, voici que, non contente de renforcer la paix, elle s'efforçait, hier encore, avec le tsar Nicolas II et avec son ministre, feu le prince Lobanof, de reconstituer une chose bien surannée, bien archaïque, qui paraissait à jamais finie, ce que nos pères appelaient, un peu ambitieusement, le concert européen. — Le concert européen, quel revenant d'une époque à jamais, semblait-il, évanouie! Il paraissait bien mort depuis quelque trente ans, cet antique concert européen, et l'on aurait naguère fait sourire d'incrédulité les hommes à qui l'on eût promis de le faire revivre. Combien de fois, depuis Sadowa et depuis Sedan, n'avons-nous pas entendu répéter : Il n'y a plus d'Europe. Cela en certains cercles était devenu une banalité. *Finis Europæ!* gémissaient, en

hochant la tête, les vieux diplomates. Et ils avaient raison, avec leur air de radoter; l'Europe au sens diplomatique du mot, l'Europe agissant d'accord, comme une personne vivante, en vue d'intérêts communs, paraissait bien finie. Elle n'avait pas survécu aux violences de la politique bismarckienne, et il semblait qu'un miracle seul pût la ressusciter. — Le miracle, — est-il déjà permis d'y croire? — s'est accompli; et par qui a-t-il été opéré, sinon par ceux que l'on dénonçait naguère comme les ennemis nés de la paix européenne? Cette Europe qu'avaient laissé périr les empereurs et les rois de droit divin, si elle a l'air de renaître, c'est l'entente de la République française avec le tsar russe qui la fait revivre. Cela tient en vérité du paradoxe, et cela pourrait bien être une réalité. Le voyage de l'empereur Nicolas II en témoigne. L'empereur Alexandre III, le tsar pacificateur, en nouant l'alliance franco-russe lui avait donné le caractère pacifique qui seul convenait à son cœur de chrétien et à sa conscience d'autocrate. L'empereur Nicolas II, en continuant l'œuvre politique de son père, aura eu l'honneur d'avoir fait, ou d'avoir tenté quelque chose de plus. Il ne paraît pas se borner au rôle de gardien de la paix de l'Europe, il semble aspirer à être le restaurateur du concert européen. Tel paraît bien, du moins, avoir été, pour son jeune souverain, l'ambition du ministre que la Russie et le tsar viennent de perdre, et n'eût-il fait qu'y réussir, durant une saison, le prince Lobanof aurait bien mérité de l'Europe.

Le rétablissement du concert européen, si tant est qu'il ne soit pas prématuré de le célébrer, la France y a volontiers prêté la main, heureuse d'y retrouver sa place, en dépit de ses révolutions et de sa forme de gouvernement. Cette place que les monarchies anciennes contestaient, autrefois, à ses rois issus de l'émeute, ou à ses empereurs sacrés par un vote populaire, les dynasties héritières de la sainte alliance la concèdent, de bonne grâce, à la République française. Ce n'est pas seulement qu'elle se présente en compagnie de la Russie, sous l'égide et comme sous le patronage de la puissance autocratique la plus obstinée jadis à tenir à l'écart les Louis-Philippe ou les Napoléon; c'est que l'esprit de l'Europe a changé; que, sauf au sud des Alpes, peut-être, les cours, ne craignant plus guère la contagion républicaine, ne se croient plus tenues de faire grise mine à la République. On peut dire d'elle qu'elle sera bien reçue, partout, tant qu'elle sera correcte, ou tant qu'elle sera sage, — bien que, au milieu des têtes couronnées et des monarchies, elle semble souvent, dans un monde étranger, un peu comme une invitée sans naissance et sans relations au milieu d'hôtes de haute origine; et

en personne avisée, elle fera bien de prendre garde de ne jamais l'oublier.

N'importe, la reconstitution du concert européen, si précaire semble-t-elle, est un fait dont, en bons Européens, comme en bons Français, — deux choses que, pour notre part, nous n'aimons pas séparer, — nous avons le droit de nous féliciter. Ce n'est pas, cependant, que le nouveau concert européen semble devoir donner aux amis de l'humanité et aux amans de la justice toutes les satisfactions qu'ils en avaient osé rêver. Non, hélas! il ne faut pas que l'éclat des fêtes officielles et le retentissement des acclamations populaires sur le chemin du jeune couple impérial fassent illusion à un temps, toujours prêt à se repaître d'espérances vagues. Non, notre siècle finissant ne va pas voir s'ouvrir, devant le monde moderne, l'ère messianique de justice et de fraternité annoncée au vieux monde par les voyans d'Israël et les sibylles alexandrines. Cette Europe que nous voudrions croire en train de renaître, cette Europe des diplomates et des chancelleries, elle a ses plaies, elle a ses blessures, les unes anciennes déjà et mal cicatrisées, les autres toutes récentes, et saignant encore; et si douce et caressante que semble la main des diplomates, on ne voit pas qu'elle soit bien habile à les panser; s'y emploierait-elle, avec un zèle patient, il est douteux qu'elle réussisse à les guérir. Il avait raison, ce ministre anglais qui s'écriait, il y a quelques semaines : « L'Europe n'en est plus au temps des croisades. » Parvînt-il vraiment à se reformer, ce concert européen, il semble hors d'état de mettre fin à toutes les souffrances et à toutes les iniquités de l'Europe contemporaine. A vrai dire, peut-être même ne peut-il se reconstituer, ou n'a-t-il quelque chance de durer qu'à condition de renoncer à des ambitions aussi hautes. C'est ici que se font sentir, malgré tout, les tares constitutionnelles et pour ainsi dire les vices d'origine de la vieille Europe. Elle ne peut rester unie, elle ne peut agir en commun qu'en demeurant modeste, en sachant se borner, en s'abstenant des grandes vues et des grandes œuvres. Tout principe de direction lui manque; il ne lui en reste qu'un, terre à terre, auquel elle est réduite à tout sacrifier : le souci égoïste de sa sécurité présente.

Pauvre Europe! pauvre concert européen! les idéalistes ne sauraient s'en promettre la réalisation de leur chimère de justice. Il ne faut pas trop attendre de cette Europe, dût-elle se reconstituer par les soins du tsar, notre allié; — et du même coup, nous devrions, pour être sincères, en dire autant de l'alliance russe elle-même. A quoi bon, à la veille de ces jours de fête, parler de nos frères d'entre les monts et le fleuve? Notre cœur français n'a

pourtant pas le droit de les oublier. A travers le bruit des réjouissances publiques, notre pensée se reporte en secret vers eux, se demandant si, de toute cette allégresse nationale, quelque chose ira traverser les Vosges. Mais mieux vaut ne pas donner aux autres, amis ou ennemis, l'importun spectacle de nos regrets persistans et de notre impuissante douleur. Laissant de côté nos blessures et nos souvenirs, à nous, Français, si nous songeons à autrui, comme, aux beaux jours de notre puissance, s'y est longtemps complu la générosité française, n'y a-t-il pas, en Europe, ou au seuil de l'Europe, des hommes, des chrétiens, des peuples, nos parens par l'origine et par tous les élémens de la civilisation, dont l'Europe officielle a vu couler le sang à flots, sans savoir ou sans pouvoir rien faire pour les sauver, ou les venger? sans avoir rien trouvé de mieux que de fermer l'oreille à leurs gémissemens, et de détourner la tête pour ne pas voir ce qu'elle aurait eu honte de n'avoir su empêcher? De tout temps, il est vrai, par imprévoyance, par impuissance, ou par complicité, le concert européen a laissé s'accomplir, sous son couvert, bien des violences et bien des vilenies. La diplomatie ne peut parer à tout ; justement éprise de la paix, elle a toujours eu coutume de sacrifier les petits à l'entente des grands. Elle a le droit de renvoyer à l'histoire qui aurait la naïveté de lui en faire un reproche ; n'importe, la diplomatie européenne n'a pas lieu d'être bien fière. C'est au moment où l'Europe reprenait conscience de son unité et apprenait, de nouveau, à agir ou à parler en commun que se sont perpétrés, au grand jour, en des pays de longue date confiés à sa vigilance, les plus horribles massacres qu'ait jamais éclairés le soleil. Il y a une capitale que, dans son tour d'Europe, le jeune tsar se gardera de visiter, — celle vers laquelle ont semblé s'allonger plus d'une fois les serres de l'aigle impériale, celle que le poète de Moscou réclamait jadis comme faisant partie de l'héritage de la Russie.

Dieu veuille que, chez nous, au moins, durant les dernières étapes de son voyage à travers les cours et les peuples, le jeune empereur n'entende pas percer, à travers les hourrahs de nos foules françaises, les gémissemens lointains de nouvelles victimes et le vain cri d'appel de ces chrétiens d'Orient sur qui, toutes deux autrefois, France et Russie, se croyaient, de par le ciel et de par leurs ancêtres, la mission d'étendre une main protectrice ! Qu'aucun bruit sinistre, aucun deuil importun ne vienne troubler la joie des deux nations ! Mais n'assombrissons pas ces jours de fête ; éloignons de nos yeux le fâcheux spectacle des douleurs que nous ne pouvons soulager ; jouissons des splendeurs et des magnificences de l'heure présente ; et pendant qu'on massacre en Orient,

goûtons la sécurité qui nous semble assurée. Ne soyons pas trop exigeans envers l'Europe, envers nos amis, envers nous-mêmes; comprenons les difficultés de la tâche des gouvernemens, et faisons quelque crédit à la diplomatie. Espérons, — il est toujours bon d'espérer, — que, les défiances anciennes dissipées, les mutuelles suspicions assoupies, ce voyage impérial va donner à l'Europe plus de cohésion, plus de confiance en elle-même, plus de prévoyance aussi et de résolution pour écarter les nuages sanglans qui viennent d'Orient, pour parer aux dangers d'aujourd'hui et aux périls de demain.

L'Europe a la paix; l'Europe et la Russie, la première, semblent décidées à tout sacrifier à la paix. Qui voudrait leur en faire un reproche? Plus les nations se sont ingéniées à se tenir prêtes pour la guerre, et plus elles redoutent la guerre. Elles se sentent mutuellement trop bien armées pour oser déchaîner un conflit. L'énormité même des préparatifs militaires est devenue un gage de paix. Il n'y a plus, en Europe, que des pacifiques, et c'est en l'honneur de la paix que les empereurs font défiler, devant leurs hôtes, régimens, escadrons et batteries. Ces masses épaisses de fantassins, ces nuées de cavaliers qu'ils se montrent les uns aux autres, avec orgueil, ne sont plus, à en croire leurs chefs héréditaires, que les gendarmes de la paix européenne. Acceptons-en l'augure, et jouissons de ce bien de la paix que nous donnent, après Dieu, la sagesse de la diplomatie et l'amitié du tsar. Les peuples ne sauraient tout avoir à la fois; et ceux d'entre les Français qui s'étaient promis autre chose de l'alliance russe, ceux qui en attendaient, avec le redressement de tous les torts, la réparation de la grande iniquité de 1871, étaient la dupe de leur rêve. Ils s'étaient laissé décevoir par un de ces mirages d'Orient fréquens dans la steppe, comme dans le désert. Ils s'étaient mépris sur notre temps; ils avaient compté sans les calculs et les besoins de la politique. Ils ne connaissaient ni la Russie, ni l'Europe contemporaine. De ceux-là, s'il nous est permis de le rappeler, nous n'avons jamais été, quant à nous. Il nous a toujours paru que, en regard de la triple alliance, l'entente franco-russe ne pouvait, ne devait avoir qu'un caractère pacifique. « En face de la triple alliance, écrivions-nous ici même, — voici huit ans déjà, — le rapprochement de la France et de la Russie est naturel, inévitable. La triple alliance les y invite, elle les y contraint; mais toute entente entre Paris et Pétersbourg doit avoir en vue la paix, non la guerre (1). » Ainsi en a jugé l'empereur Alexandre III, le fon-

(1) Voyez la *Revue* du 16 février 1888; Cf. *la France, la Russie et l'Europe;* Calmann Lévy, 1888.

dateur de l'entente; ainsi en juge, après lui, son héritier et son continuateur, l'empereur Nicolas II. Je ne sais s'il reste encore, parmi nous, de ces rêveurs qui voyaient déjà, dans leurs songes, l'armée française et l'armée du tsar marchant à la rencontre l'une de l'autre, à travers l'Allemagne, et s'embrassant, sur le champ de bataille, au cœur de la Prusse vaincue? Est-il encore, au fond de la France, de ces téméraires ingénus au patriotisme trop crédule, le voyage de Nicolas II semble fait pour leur dessiller les yeux. Ce n'est pas la guerre que, dans sa visite à Vienne ou à Breslau, le jeune tsar est allé porter aux empereurs ses voisins. Si l'Europe en doit jamais être le témoin, le duel suprême, tant de fois annoncé par les voyans, du Slave et du Teuton, ne semble pas encore sur le point de faire trembler le continent. Peut-être sera-ce pour le XXe siècle; peut-être seulement pour le XXIe; peut-être bien pour jamais, tant chacun des deux antagonistes en semble redouter l'heure. En attendant et tout en pressant chacun ses armemens, tout en germanisant ou russifiant chacun à force, l'Allemand et le Russe, le Slave et le Teuton sont tout à la paix. Les empereurs s'embrassent et se portent des toasts, les peuples applaudissent et poussent des hourrahs, — et les rêveurs, qui, sauf à en changer, ne se lassent jamais de poursuivre leurs songes, se demandent déjà si l'aube de la paix perpétuelle ne va pas enfin se lever sur le monde.

II

Suivons l'empereur Nicolas II dans son tour d'Europe. C'est tout ensemble un voyage diplomatique (bien que le tsar ait eu le regret de perdre, dès la première étape, son ministre des Affaires étrangères) et un voyage de famille, on pourrait presque dire un voyage de noces. Le jeune tsar a voulu visiter à la fois les empereurs, ses frères en souveraineté, et les princes, ses parens par le sang; et comme les maisons régnantes sont alliées entre elles par des nœuds multiples, il s'est trouvé parfois qu'en faisant une visite politique, il faisait du même coup une visite de famille. Après avoir été reçu par les chefs des grands États, Nicolas II doit, au retour de France, terminer son voyage par le berceau de la tsarine, la petite cour de Darmstadt, une de ces maisons allemandes en possession de fournir la Russie d'impératrices. Nicolas II n'a eu garde d'oublier le pays de sa mère, cette verte et calme terre danoise, la seule contrée, en dehors de la Russie, où son père Alexandre III aimât séjourner, y revenant prendre, chaque année, ses courtes vacances d'autocrate. Et comme

le tsar son père, s'il ne s'y est pas entièrement délassé de la politique, Nicolas II aura rencontré, à la cour de Danemark, dans cette sorte d'annuel congrès de famille de princes et de rois, des amis, et aussi des amies de la France. Le Danemark et la Hesse, c'est la partie intime, la partie domestique du voyage impérial, celle qui doit échapper à l'indiscrète curiosité des diplomates et des reporters; et si quelque vieux ministre professait que dans la vie des princes rien n'est indifférent, qu'il se rassure, Bernstorf aura d'avance neutralisé Darmstadt.

Aux yeux de l'Europe, l'intérêt du voyage de l'empereur Nicolas II était dans sa rencontre avec les chefs des grands États. Il les a tous visités, au moins les plus puissans d'entre eux, les souverains, ses égaux, parés, ainsi que lui-même, du double titre impérial et royal. Il ne tendra la main à notre président, M. Faure, qu'après avoir été l'hôte de Sa Majesté Apostolique l'empereur d'Autriche roi de Hongrie, de Sa Majesté l'empereur allemand roi de Prusse, de Sa Majesté la reine de Grande-Bretagne et d'Irlande impératrice des Indes. Officielles démonstrations de courtoisie, d'usage entre têtes couronnées, où se reconnaît une sorte d'éclectisme diplomatique. Quelques-uns, parmi nous, eussent peut-être préféré, de la part de notre jeune allié du Nord, une marque d'amitié un peu plus exclusive. Ils auraient tort. En politique aussi, la jalousie est mauvaise conseillère. Alors qu'il fait autant pour la République française que pour les empereurs ses frères, le tsar, en réalité fait plus pour la France. De Pétersbourg ou de Kief à Paris, le chemin est par l'Allemagne ou par l'Autriche, et l'autocrate russe, désireux de rassurer l'Europe, ne pouvait venir à nous qu'en passant par les cours impériales. En visitant, avant nous, le Hohenzollern et le Habsbourg, Nicolas II n'a fait que remplir sa mission de prince de la paix. Bien mieux, le jeune couple impérial n'aurait pas redouté un surcroît de fatigue; il lui eût plu, au retour de Paris, de franchir les Alpes et de descendre jusqu'à Turin ou à Monza, que nous n'y aurions vu qu'un service de plus rendu à la paix et à la bonne harmonie de l'Europe. Quoi qu'en aient les maladives suspicions de certains de nos voisins du Sud-Est, nous n'avons pas, en France, pour l'Italie, les jalouses et mesquines rancunes que nous a trop souvent laissé voir Montecitorio; nous nous serions sincèrement réjouis de tout ce qui eût réconforté l'amour-propre national de la dernière venue des six puissances. Mais on doit, j'imagine, savoir, au Quirinal, que ce n'est pas le quai d'Orsay qui a réglé l'itinéraire de Nicolas II.

Le jeune tsar a commencé son tour d'Europe par une visite au doyen des souverains du continent, l'empereur François-

Joseph. Nicolas II connaissait le chemin de Vienne; étant encore prince héritier, il avait déjà, sous le règne de son père et par l'ordre de son père, gravi l'escalier de la Hofburg; et à la suite de la rencontre du jeune césarévitch et du vieil empereur, on avait cru remarquer une détente dans les relations entre les deux empires. A qui veut la paix de l'Europe, à qui désire qu'il y ait encore une Europe, je ne saurais guère souhaiter une meilleure nouvelle que celle d'un rapprochement entre les Habsbourg et les Romanof. Tout bon Européen s'en devrait réjouir, et aucun Français ne saurait s'en alarmer.

L'histoire a de curieux reviremens et d'instructifs retours; s'il est aujourd'hui une puissance qui n'ait contre l'Autriche-Hongrie ni haine, ni jalousie, c'est assurément son ancienne rivale, la France. Qu'ils sont loin de nous, les temps où tout Français voyait dans ce que nos pères appelaient la maison d'Autriche l'ennemie naturelle! Depuis que, repliant ses ailes, l'aigle veillie des Habsbourg a cessé de couvrir de son ombre l'Allemagne et l'Italie, plus de cause de conflit entre la France et la vieille monarchie. Entre elles, pour qui veut regarder au fond des choses, il n'y a plus qu'un intérêt commun, qui, pour toutes deux, devrait tout primer, le maintien ou le rétablissement d'une Europe. Après s'être longtemps disputé la suprématie et s'être porté, l'une à l'autre, des coups qui n'ont souvent profité qu'à leurs jeunes rivaux, elles ne peuvent, toutes deux, défendre ou recouvrer leur grandeur ancienne qu'en reconstituant, en face de puissances plus jeunes, ce que, faute d'autre terme, nous devons bien nommer des vieux noms d'équilibre ou de balance de l'Europe. Une Autriche n'est guère moins nécessaire à l'Europe qu'une France; et aucun État ne perdrait plus que la France au morcellement ou à la dissolution de la mosaïque austro-hongroise. Il est bon que nous en ayons conscience, la France ne peut guère rester une puissance de premier rang qu'autant que l'Autriche demeure elle-même une puissance de premier ordre, et j'ajouterai une puissance de l'Europe centrale. Pas plus que la Russie, en effet, nous ne saurions souhaiter que l'axe historique de l'Autriche se déplace vers l'Orient, car ce serait livrer tout le centre de l'Europe à l'Allemagne. Alors même que, par leurs alliances, elles se trouvent rangées en des camps différens, France et Autriche ont tout intérêt à ne pas s'affaiblir l'une et l'autre. Aussi ai-je toujours professé, pour ma part, que si nous pouvions encore avoir une diplomatie, et si l'instabilité de nos gouvernemens nous permettait d'avoir une politique, un des objectifs principaux de notre politique devrait être de travailler au rapprochement de la

Russie et de l'Autriche. Ne serait-ce là qu'un rêve, ce devrait être le rêve de la diplomatie française.

La tâche, il faut bien le reconnaître, semblait malaisée, surtout depuis 1878, depuis le traité de Berlin, depuis l'occupation de la Bosnie et de l'Herzégovine, depuis les révolutions de Bulgarie. Si la France a toute raison de souhaiter l'entente de Pétersbourg et de Vienne, il est, en Europe, une autre puissance qui, à en juger par ses actes, obéit à des sentimens ou à des calculs tout différens. Il s'est rencontré, à Berlin, un grand ministre qui a paru s'arroger entre la Russie et l'Autriche-Hongrie le rôle de médiateur, se décernant à lui-même, au Congrès de 1878, le titre d'honnête courtier. En dépit de son zèle apparent de conciliateur, peut-être s'est-il plutôt complu, afin de garder le champ libre en Occident, à mettre aux prises, en Orient, les ambitions ou les intérêts des deux empires voisins. L'intention avouée de détourner les ambitions de l'Autriche-Hongrie vers le Balkan ne pouvait sourire à Pétersbourg ou à Moscou.

Avec le centre de gravité de la puissance autrichienne, se sont déplacées les jalousies ou les inimitiés suscitées par la maison d'Autriche. Pour nombre de Russes, l'Autriche-Hongrie semble devenue ce qu'elle avait paru jadis à nos Bourbons, l'ennemie naturelle. A leurs yeux, le compétiteur de l'aigle tsarienne, héritée des Paléologues de Byzance, ce n'est pas le jeune aiglon des Hohenzollern, mais bien la vieille aigle bicéphale des Habsbourg dont une tête regarde, plus que jamais, vers l'Orient, menaçant du bec les cimes du Balkan. L'Autriche tudesco-magyare, avec son partage de souveraineté entre deux races également hostiles au nom slave, ne s'est-elle pas montrée, de l'Elbe à la Bosna, l'oppresseur des Slaves et du slavisme? Et si elle a paru, au sud du Danube, se réconcilier avec la résurrection nationale des Slaves du Balkan, affranchis par les armées russes, n'était-ce pas pour séduire leur jeunesse, les détourner de leur libératrice et patronne légitime, la Russie orthodoxe? A ces griefs des Russes trop souvent justifiés par les faits, Vienne et Pest opposaient bruyamment des griefs qui, pour être parfois imaginaires, n'en étaient pas moins sincères, s'en prenant à la Russie et aux comités moscovites de toutes les résistances des Slaves au centralisme viennois ou à la magyarisation hongroise, se figurant partout découvrir ce spectre familier aux Allemands et aux Magyars, épouvantail habituel de Vienne et de Pest, le panslavisme. Et comme si ce n'était pas assez de ces soupçons et de ces défiances réciproques, les services autrefois rendus par les tsars à l'ingrate Autriche se retournaient contre les successeurs de Nicolas Ier.

Après cinquante ans, l'opiniâtre rancune des compatriotes de Kossuth et de Gœrgey ne pardonne pas encore aux sotnias cosaques d'avoir franchi les Carpathes pour replacer la Hongrie sous le joug de la bureaucratie viennoise. Conflits d'ambitions ou rivalités d'intérêts, ressentimens du passé et appréhensions de l'avenir, antipathies de races et préjugés nationaux, que d'obstacles entre les deux empires! Et par quel art amener entre eux une entente? Pour opérer un rapprochement, il suffisait, après tout, de deux choses qui, pour cette fois au moins, semblent s'être rencontrées chez les deux empereurs et les deux gouvernemens : un commun amour de la paix et une égale loyauté. A défaut d'amitié ou d'alliance, la diplomatie ne pouvait-elle trouver, entre les deux chancelleries, un terrain d'entente et, sinon écarter tous les dissentimens, empêcher les rivalités de dégénérer en hostilité? Un homme, un Russe a osé le tenter, et il semblait avoir su y réussir, à une heure périlleuse pour la paix du monde. Cela seul légitimerait les regrets inspirés par la disparition subite du prince Lobanof. Avant de tomber de la scène, comme un acteur frappé en plein rôle, au moment d'un de ses grands succès, le prince Lobanof a eu la joie d'accompagner son maître, à Vienne, sur le théâtre longuement préparé par ses soins. Dans l'intervalle de ses conférences avec le comte Goluchowski, le ministre russe a pu jouir de l'accueil fait, par la cour et par le peuple de Vienne, au tsar et à la tsarine. Devant la loyale figure du jeune souverain, devant la beauté souriante de la nouvelle impératrice, bien des préventions sont tombées. Les Hongrois mêmes n'ont pu s'empêcher de savoir gré au petit-fils de Nicolas Ier de leur avoir fait présent, pour le millénaire de la monarchie d'Arpad, du sabre de Rakoczi. Je ne sais si cette attention délicate a valu au jeune tsar beaucoup d'*Eljen;* mais on a remarqué que partout, sur son passage dans la vieille capitale, aux *Zivios* slaves se mêlaient les *Hoch* allemands.

De Vienne, le tsar et la tsarine se sont rendus en Allemagne, ou mieux (on sait pourquoi), ils sont rentrés, pour quelques jours, à Kief, dans leurs États, ayant soin de n'arriver, sur le territoire allemand qu'après le 2 septembre et la fête de Sedan, le lendemain de l'inauguration du monument de l'empereur Guillaume Ier, évitant ainsi de paraître s'associer à tout souvenir qui eût pu froisser le cœur de leurs amis de France. C'est à Breslau et à Gœrlitz, en Silésie, sur une terre qui fut longtemps slave et qui n'est pas encore entièrement germanisée; c'est à Breslau, au milieu de ses troupes réunies pour les grandes manœuvres annuelles,

en homme qui préfère la vie de camp à la vie de cour, que l'empereur allemand a reçu le tsar russe. L'empereur Nicolas II a passé en revue cette armée toujours tenue en haleine qui, après avoir fait la Prusse, a fait l'Allemagne; devant lui ont marché en rangs serrés les jeunes fantassins de deux ans de la nouvelle loi militaire allemande, et derrière ces jeunes soldats, il a vu défiler, en troupes bigarrées, les robustes vétérans des grandes guerres. Tsar russe et Kaiser allemand, Breslau a pu admirer, chevauchant côte à côte, pareils sous leur moderne uniforme à deux dieux terrestres, les deux souverains du monde chrétien, ou mieux les deux potentats du globe qui détiennent le plus de pouvoir parmi les hommes; car, tous deux, avec des formes différentes, peuvent, presque également, se vanter d'être autocrates, c'est-à-dire de commander par eux-mêmes, sans avoir, au-dessus d'eux, d'autre autorité que le Ciel. Tsar russe et Kaiser allemand, deux Césars, maîtres de leurs armées et de leur empire, autant que d'eux-mêmes, tous deux portant en leur main fermée la paix du monde. Un caprice, un emportement d'un de ces hommes, dont le plus âgé touche à peine à la maturité, un ordre, un mot, une signature, un télégramme, et l'Europe, éprise de paix, et l'univers civilisé sont précipités dans la plus effroyable des guerres qui aient encore ravagé la planète. En ce sens, ils n'ont pas d'égaux, ces deux empereurs, même parmi les souverains des nations rivales; ils sont sans pairs ni pareils sur la face du globe; et peut-être est-il heureux, pour le monde, qu'ils soient deux, car cela seul est, pour chacun, comme une limite ou un frein. Tous deux jeunes, et chefs de deux États, eux aussi, relativement jeunes; tous deux héritiers d'une tradition d'agrandissement continu et comme parallèle; issus de deux maisons maintes fois alliées, dont l'amitié plus que séculaire, comme s'est complu à le rappeler Guillaume II, parut longtemps un dogme dynastique, ils semblent, l'un et l'autre, avoir pleine conscience de la hauteur de leur fonction d'empereur-roi ou de tsar autocrate.

Quoi que pense la France de Guillaume II, en dépit de ses bravades tudesques, de son activité quelque peu brouillonne, de son imagination mystique et de ses allures féodales, c'est un homme, et c'est un souverain. Il a mûri, depuis son avènement et son émancipation de la tutelle bismarckienne, et voilà que, grâce à Nicolas II, il a cessé d'être le jeune empereur. En lui, sous le revenant du moyen âge, tout plein de réminiscences des Othon et des Barberousse, semble percer l'homme moderne. Entre tous les souverains qui occupent aujourd'hui la scène du monde, Guillaume II est encore celui qui apporte le plus d'entrain, le plus

de variété, le plus de brillant et de brio dans son rôle d'empereur-roi. Certains affirment que le jeune tsar Nicolas tient son impérial cousin, son aîné en âge et son ancien en grade, en haute estime, admirant la forte culture, le port souverain, la parole imagée et royalement hautaine, l'activité infatigable, en un mot la personnalité si vivante et vibrante de ce rejeton des Hohenzollern, en qui, par un mystérieux atavisme, semblent revivre tour à tour et batailler ensemble tant d'ancêtres d'humeurs et d'époques différentes. Quelques-uns ont été jusqu'à dire que, à vingt ans, le futur Nicolas II avait pris Guillaume II pour modèle. Est-ce là autre chose qu'une légende, l'admiration du jeune tsarévitch pour le fils de Frédéric III s'expliquerait plutôt par la diversité, voire par l'opposition de leurs caractères, que par leur similitude. Si modeste, si timide, si réservé qu'il a longtemps paru, le tsar Nicolas est, comme son père, Russe avant tout et, comme son père, il n'entend être le second de personne. Il l'a suffisamment montré, à Breslau même, par le ton et le laconisme de sa réponse française au toast allemand de son exubérant cousin.

De quoi ont bien pu s'entretenir les deux monarques si, en dehors des parades militaires et des fastueuses réceptions de cour, ils ont trouvé le loisir de causer une heure? Une chose est certaine, ils se sont fait part, mutuellement, de leur amour de la paix, se déclarant, tous deux, résolus à tout faire pour la maintenir. L'empereur Guillaume, celui même qui, naguère, entonnait une invocation à l'épée libératrice, annonçait à ses troupes, au lendemain de l'entrevue de Breslau, qu'il était pleinement d'accord avec son puissant voisin. D'accord pour la paix sans doute, nous en pouvons, aujourd'hui, croire Guillaume II. Une faute de tact qu'un prince n'aurait pas commise, il s'est rencontré des Allemands pour nous apprendre que le tsar avait dû s'excuser d'avance, auprès de son cousin, de sa prochaine visite en France, comme, entre gens du même monde, on cherche à se faire pardonner des fréquentations vulgaires. Personne en France, ni en Russie, ne s'est laissé prendre à cette inepte billevesée. Chacun sait que, si le tsar vient chez nous, il le fait de propos délibéré, par politique, non par politesse. S'il a fait, durant ce voyage, des visites de courtoisie, c'est ailleurs. Il n'a, sur sa venue en France, d'explications à donner à personne, et moins peut-être à l'empereur allemand qu'à tout autre. L'Allemagne est, de tous les pays du monde, le dernier qui se puisse étonner de l'alliance franco-russe. Comment s'en montrerait-elle surprise? Cette alliance est son œuvre, c'est elle qui l'a préparée, elle qui l'a nouée, à Francfort,

en 1871, à Berlin en 1878. Ses vrais parrains sont l'empereur Guillaume Ier et le prince Bismarck.

Que les Allemands se plaisent à railler certaines naïvetés ou puérilités de nos Franco-Russes, libre à eux d'en sourire; mais ils n'ont ni le droit de s'étonner de l'alliance, ni le droit de s'en scandaliser; car, encore une fois, c'est bien l'Allemagne qui a mis la main de la France dans celle de la Russie. Le trait d'union entre les deux pays, il n'est pas difficile à découvrir; les Allemands le connaissent bien, c'est l'Alsace-Lorraine. En annexant l'Alsace-Lorraine au nouvel empire, l'Allemagne a dû savoir ce qu'elle faisait.

La paix de Francfort était grosse de l'alliance franco-russe; elle portait dans son sein Cronstadt et Toulon. Le vieux Guillaume Ier et son grand ministre ont-ils pu s'y tromper? ont-ils vraiment compté, pour empêcher l'alliance de venir au jour, sur la parenté des Romanof et des Hohenzollern, sur la solidarité monarchique, sur les fautes et les frasques de la république, sur l'antipathie d'un autocrate pour une démocratie? Si oui, ces grands politiques se sont fait illusion, et le prince Bismarck a vécu assez longtemps pour s'en apercevoir. Au fond, tout en cherchant à écarter la Russie de la France, le fondateur de l'unité germanique était trop clairvoyant pour se flatter d'y réussir. C'est pour cela qu'il a pris ses précautions avec la triple alliance; mais la triple alliance même devait déterminer une contre-alliance. L'unique moyen de prévenir l'entente franco-russe, ni Bismarck, ni Moltke, ni Guillaume n'en ont voulu. Aussi, quand les Allemands reprochent à la France de couper l'Europe en deux devant le colosse slave, quand ils nous accusent de trahir la cause de l'Occident et de la civilisation au profit de la barbarie moscovite et de la servitude autocratique, les Allemands oublient que, si l'Europe occidentale est aujourd'hui scindée en deux, la faute en est à l'épée qui a fait une entaille entre le Rhin et les Vosges.

Oui, il est vrai, l'Europe occidentale, la vieille Europe, la véritable Europe, semble, pour longtemps, pour jamais peut-être, divisée, irréconciliablement désunie, en face de l'orientale Russie qui, de la Vistule au Pacifique, tient déjà ramassée dans sa main la moitié du continent. Au siècle qui vient, la scission de l'Europe semblera sans doute le principal résultat de la paix de Francfort et l'involontaire couronnement de la politique bismarckienne.

Déjà, aux yeux qui osent fixer l'avenir, une chose apparaît de plus en plus claire : le grand bénéficiaire de la guerre franco-allemande, c'est l'empire russe. L'avènement de Nicolas II ne re-

monte pas encore à deux ans, et déjà le règne de ce jeune tsar couronné d'hier, son voyage même à travers l'Europe, témoignent, assez haut, de l'ascendant croissant de la Russie. La voilà, sans avoir eu besoin de tirer l'épée, qui se montre aux peuples comme l'arbitre de l'Europe; on dira peut-être bientôt comme l'arbitre du monde. La fière Allemagne dont la pudeur se révolte contre les viles complaisances des Welches envers les Tatars slavisés du Nord, l'Allemagne elle-même, lors de la guerre de la Chine et du Japon, s'est empressée de saisir l'occasion d'être agréable aux Russes; tout comme la République française, le nouvel empire s'est mis à la remorque de la chancellerie pétersbourgeoise, heureux de rendre, lui aussi, service à son grand voisin. On eût dit que pour neutraliser l'entente de la Russie et de la France, l'Allemagne n'eût rien trouvé de mieux que de chercher à s'introduire en tiers dans leur intimité. Entre les deux adversaires de 1870, entre Paris et Berlin, le monde peut, à certaines heures, voir une sorte d'émulation de prévenances, une façon de concours et comme de surenchère, au profit de la Russie. Déjà, si le concert européen semble avoir quelque chance de se reformer, c'est par l'initiative russe, sous la direction russe. Ce surcroît de puissance, acquis par son impérial voisin, Guillaume II sait mieux que personne d'où le tsar l'a tiré. Ce que Nicolas II va faire en France, l'empereur Guillaume n'a pas besoin de le lui demander; et qui sait? dans le secret de son cœur, peut-être le Kaiser-Kœnig envie-t-il, à son cousin de Russie, ce voyage aux bords de la Seine.

Pour invraisemblable que cela semble, le petit-fils du vainqueur de Sedan est homme à rêver, lui aussi, d'une promenade pacifique à travers les boulevards de Paris. Il semble bien, au moins, s'être promis de contraindre la France à se réconcilier avec son ennemi de 1870. Peut-être va-t-il jusqu'à compter, pour cela, sur les bons offices de la naïveté russe. Telle serait, à en croire certains indices, la triple alliance de ses rêves. Gageure d'un prince avide d'une gloire plus rare que celle des conquêtes, ou chimère d'un esprit résolu à tout courber devant sa volonté, cette alliance à trois, ébauchée en Asie, bonne peut-être en terre exotique, reste bien loin des sentimens et des instincts de l'Europe contemporaine. Le présent, et avec lui l'avenir prochain, est à l'entente nouée à Cronstadt et bientôt scellée à Paris. Ni la Russie, ni la France ne sentent le besoin de changer de voie. L'ascendant croissant qu'elle exerce dans le monde, la Russie sent qu'elle le doit à l'alliance de la France; et si l'Allemagne elle-même, en face de l'homme jaune, s'est empressée de seconder la politique russe, on n'ignore pas, à Pétersbourg, que c'est encore

à l'alliance française que la Russie a dû le concours de Berlin. Après cela, bien ingénu, ou bien présomptueux, l'empereur ou le chancelier qui demanderait au jeune tsar de renoncer au bénéfice de l'entente avec la France; — et bien soupçonneux, ou bien mal-avisé, le Français qui garderait quelque ombrage de l'entrevue de Breslau.

Autant en pourrait-on dire du voyage de Nicolas II en Grande-Bretagne. Rien de ce que les Trois-Royaumes pourraient offrir au tsar russe ne saurait le détourner de la politique héritée de son père. Et que lui peuvent offrir les Anglais, si ce n'est le partage du vieux monde, des tours en ruines de Byzance à la muraille croulante de la Chine? Autrefois, il y avait, entre l'Angleterre et la Russie, un homme malade et un héritage. Aujourd'hui, de l'Archipel à la mer du Japon, ils sont deux malades, on pourrait presque dire trois malades; car le pâle successeur des Darius et des Chosroès, le roi des rois de l'Iran n'est guère plus robuste ou guère mieux portant que le padishah de Stamboul ou le fils du Ciel. C'est toute la vieille Asie, minée dans ses fondemens, l'Asie musulmane ou païenne, usée par les siècles, qui menace de s'effondrer sur l'Europe. Par bonheur pour la paix du monde, les empires branlans mettent longtemps à crouler, et qu'ils s'appellent sultan, shah ou fils du Ciel, ces malades d'Orient, dont tant d'héritiers ont escompté prématurément la succession, ont une agonie lente qui peut durer cent ans et plus. Encore une leçon d'histoire que la diplomatie russe a reçue de l'incurable gardien des détroits, et qui n'a pas été perdue pour elle. Jadis l'Anglais, jaloux de préserver tout ce qui ne pouvait tomber dans son lot, accusait le Russe de guetter, impatiemment, la fin de l'impérial moribond du Bosphore; et les défiances de l'Anglais semblaient avoir raison. Aujourd'hui, on dirait que les rôles sont renversés. La hâte d'hériter, attribuée longtemps à Moscou, semble être passée à Londres. La Russie est devenue patiente; a-t-elle gardé ses ambitions d'antan, elle n'est pas pressée, elle sait attendre. De la mer de Marmara à la mer Jaune, loin de chercher à précipiter la chute des empires en déclin, sa main semble plutôt prête à les étayer, pour en arrêter, ou en retarder la ruine. L'aigle du Nord, sûre de sa proie, au lieu de déchirer du bec et de l'ongle la Turquie expirante ou la Chine blessée, semble se plaire à étendre sur elles l'ombre protectrice de ses ailes déployées. Politique nouvelle, en effet, et non moins que l'ancienne suspecte aux Anglais, car, si on la laisse agir, le monde risque de voir, sans guerre et sans bruit, l'influence russe s'affermir len-

tement à Pékin, comme à Stamboul, et ces deux images de Dieu, le commandeur des croyans et l'empereur de la Chine, devenir, insensiblement, au fond de leurs palais, les dociles lieutenans du tsar blanc.

Comment s'étonner que la Russie préconise la paix et le *statu quo*, alors que la paix, le temps aidant, promet de travailler pour le tsar? Aussi, quand Nicolas II se présente à l'Angleterre en ami de la paix, le monde peut s'en fier à sa parole; mais, aux Anglais, la paix russe est suspecte. Entre la Russie et l'Angleterre, entre les deux suzeraines de l'Asie, persistent les défiances anciennes, ranimées par des incidens récens. C'est, en vérité, grand dommage, sinon pour la paix de l'Europe, du moins pour une chose qui nous tient encore à cœur, à nous, Français, pour la civilisation chrétienne et pour l'humanité. Il y a, de par le monde, des vallées de la Macédoine et des collines du Bosphore aux pentes légendaires de l'Ararat, des milliers de familles qui souffrent, des peuples entiers qui meurent des soupçons réciproques du Russe et de l'Anglais. Osons le dire, des races qui ont survécu à trente siècles d'oppression, restes vivaces de nations autrefois illustres, sont menacées d'extermination, d'ici à quelques semaines, pour peu que les conversations des diplomates traînent encore en longueur. Il serait reçu en sauveur, des rives de la Corne d'Or aux sources de l'Euphrate, le messager qui annoncerait à l'Orient que la visite du tsar russe à la Grande-Bretagne a dissipé les préventions des deux peuples et rétabli, ne fût-ce que pour quelques mois, la confiance entre les deux gouvernemens. Les fêtes célébrées par l'opulente Angleterre en l'honneur de son hôte impérial, l'écho en va retentir au fond de l'Orient, comme une promesse de vie, ou comme un glas de mort. Ils sont, là-bas, sous le sceptre ensanglanté du maître d'Yldiz-Kiosk, entre le Rhodope et les frontières de la Perse, quatre ou cinq millions d'hommes, coupables de porter le nom de chrétiens, qui ne peuvent espérer de salut que d'une entente entre les deux lointaines rivales, la Tamise et la Néva.

Nous autres, Français, si longtemps les premiers aux pays des croisades, nous voici, par notre faute, plus peut-être que par les efforts de nos concurrens, déjà relégués au second plan. Encore une part, et non la moins glorieuse, de l'héritage de l'ancienne France que nous semblons en train de perdre. Ce ne sont pourtant pas les adjurations de nos consuls et de nos missionnaires qui nous auront manqué. Déjà, l'Orient, étonné de notre effacement ou de notre silence, s'habitue à tourner vers d'autres ses regards et ses espérances. Peut-être avions-nous là, en ces contrées

tant de fois pacifiées par nos conseils ou par nos armes, une occasion nouvelle de faire bénir le nom de la France, ne fût-ce qu'en servant d'intermédiaires entre nos amis les Russes et nos voisins les Anglais, pour arracher les chrétiens d'Asie au yatagan des fanatiques. Ne soyons pas injustes envers nous-mêmes; cette tâche, nous nous y sommes essayés, l'automne dernier; il est vrai que le succès a été maigre. Le monde a eu cette déception de voir la France, la Russie, l'Angleterre, en apparence unies, impuissantes à retenir ou à punir le bras des égorgeurs.

La faute, vont murmurer les Anglais, sur le passage du tsar, en est à la Russie, devenue infidèle à sa mission ancienne, et à la France, pour complaire à la Russie, oublieuse de ses traditions séculaires. Ainsi raisonnent les Anglais, ne voulant voir, comme d'habitude, que la paille dans l'œil du voisin. La faute, hélas! est aux défiances des puissances; et ces défiances, les Anglais feignent d'ignorer que d'alimens l'Angleterre n'a cessé de leur fournir. Ne s'en souviennent-ils plus, les autres se rappellent quels ont été les procédés de la politique britannique à Cypre, en Égypte, au Soudan, sans parler des incorrections ou des incartades des Compagnies à charte au Transvaal et sur le Niger. Les gouvernemens sont-ils injustes envers la politique anglaise, c'est que son passé légitime toutes les suspicions. Lorsque, prise d'un zèle nouveau chez elle, l'Angleterre est venue se poser en champion des chrétiens égorgés comme un vil troupeau, les autres nations, la Russie la première, peu habituées à voir le cabinet britannique aussi soucieux de la sécurité des sujets chrétiens du sultan, se sont demandé quelle intrigue nouvelle machinait l'Angleterre, sur quelle autre Cypre ou sur quelle autre Alexandrie ses flottes s'apprêtaient à planter son drapeau. La chancellerie pétersbourgeoise, alors attentive à l'Extrême-Orient, a cru que le Foreign-Office cherchait à la distraire de la Corée et de la Mandchourie au moyen d'une diversion dans les montagnes d'Arménie. La politique anglaise avait d'avance discrédité la philanthropie anglaise. Soupçons injustes! défiances à tout le moins exagérées! dont les disciples de Gladstone, jadis auxiliaires des Russes en Bulgarie, ont le droit de s'indigner, mais qui ne sauraient beaucoup surprendre les héritiers de lord Beaconsfield, si longtemps patrons aveugles des brigands kurdes ou des pachas turcs, et hier encore, négateurs obstinés, à l'encontre des Russes, des « atrocités bulgares ». N'est-ce pas une loi de ce triste monde que les innocens payent pour les coupables? Les chrétiens d'Asie ont été les victimes, sinon de la politique anglaise, du moins des suspicions fomentées par les pratiques anciennes ou récentes de la politique anglaise. Les malheu-

reux Arméniens ont pâti du peu de scrupules de leurs tardifs protecteurs, aux bords du Nil ou sur les plateaux de l'Afrique; et après avoir, en vain, attendu, dix-huit ans, l'exécution des illusoires promesses du traité de Berlin, ils ont payé, de milliers d'existences, leur foi aux encouragemens de Westminster.

N'importe. Quelles que soient les fautes et les inconséquences de leurs avocats d'outre-Manche, l'Europe ne saurait laisser égorger, impunément, un peuple entier. L'extermination méthodique des chrétiens n'est pas un procédé que la diplomatie franco-russe puisse couvrir de son autorité. A s'en tenir à l'intérêt égoïste des deux puissances, il ne serait bon, ni pour la France, ni pour la Russie, d'abandonner aux Anglais, ne fût-ce qu'en apparence, le monopole de l'humanité. Déjà, les Échelles du Levant et les bazars d'Asie, grâce aux matelots et aux missionnaires britanniques, tendent à se persuader que, de toutes les puissances, l'Angleterre est la seule qui s'intéresse aux chrétiens et ose prendre en main la cause des opprimés. Laisser s'accréditer pareille opinion dans les ports de l'Anatolie, ou dans les khans de Syrie ne serait pas faire pièce à l'Angleterre, mais, tout au rebours, favoriser les menées de la politique anglaise. L'humanité, la civilisation, la justice, ne sont pas seulement des mots sonores, bons à faire retentir à l'oreille des foules, dans les meetings de Hyde-Park; malavisés les diplomates qui en laisseraient tout le bénéfice aux ministres et aux consuls de Sa Très Gracieuse Majesté la reine Victoria. La trop longue tolérance de l'Europe n'a fait qu'aggraver la situation de l'Orient et mettre en péril l'existence de l'empire turc. Au lieu d'assurer la paix, l'inaction des puissances finirait par la compromettre. Il est grand temps, pour elles, d'exiger de la Porte les réparations et les réformes nécessaires. Si malaisée que soit la tâche, l'exemple de la Crète montre qu'elle n'est pas au-dessus des forces d'une Europe unie; et cette union de l'Europe, le séjour du tsar à Balmoral peut la refaire, ou la compléter. Au sortir de ses entrevues impériales, Nicolas II se présente en quelque sorte à la Grande-Bretagne, comme le plénipotentiaire du continent. Que les Anglais montrent au jeune empereur qu'ils n'ont d'autre souci que celui de l'humanité; que, suivant le conseil donné à ses amis par lord Rosebery, ils fassent appel à la conscience et au cœur de Nicolas II, et ils auront plus fait, pour la pacification de l'Orient et pour le salut des chrétiens d'Europe et d'Asie, qu'en ameutant l'opinion des Trois-Royaumes, ou en fomentant, chez leurs nouveaux cliens, des espérances irréalisables.

III

Et maintenant, voici que le tsar et la tsarine, au terme de leur voyage, vont débarquer sur la terre de France. Comment allons-nous les recevoir? Notre souci, à nous, Français, le souci du moins du grand nombre d'entre nous, ce n'est pas la politique, ce ne sont ni les négociations entre les puissances, ni les combinaisons diplomatiques. L'heure a beau être grave pour l'Europe, la situation traditionnelle et l'honneur même de la France ont beau être en jeu, malgré nous, là-bas, sur les plages du Levant, la plupart des Français n'en ont cure; l'intérêt pour eux est ailleurs. La grande préoccupation du public est la réception impériale; il s'inquiète peu de savoir si, entre la France et la Russie, il existe un traité, une convention formelle, des arrangemens réciproques. Politique, diplomatie, traités, tout s'efface devant le programme de l'entrée du tsar à Paris; rien n'existe plus en regard de la décoration de nos rues et des préparatifs de nos fêtes.

Le grand enfant qu'est demeuré le peuple, l'impersonnel souverain à qui le tsar autocrate daigne rendre visite, n'a de pensée que pour l'accueil à faire à son hôte impérial. Qui donc disait que le travers des cours et le vice des monarchies était de subordonner les réalités de la politique au faste du cérémonial? La France républicaine fait songer à une maîtresse de maison qui donnerait, pour la première fois, une soirée à un invité de marque. La réception du jeune couple impérial a mis toutes les imaginations en branle. De la magnificence des fêtes, de la splendeur de la décoration de Paris, nul ne doute; nous nous fions, pour cela, à l'ingéniosité de nos architectes et au goût de nos artistes. Nous comptons bien que l'éclat de nos pompes républicaines va faire rentrer dans l'ombre tout le fastueux attirail et la froide solennité des vieilles cours. Faut-il l'avouer? le grand souci des gens sérieux est que nous nous montrions corrects, qu'aucun manquement à l'étiquette ne vienne effaroucher nos hôtes. On tient à prouver au monde que, pour avoir renversé rois et empereurs, la France n'en est pas moins respectueuse des règles du protocole. Or, l'on m'affirme que, à cet égard, les connaisseurs ne sont pas sans appréhensions. Le puis-je confesser? si légitimes qu'elles soient, de semblables préoccupations me semblent avoir quelque chose d'un peu mesquin et enfantin. Il y aurait, pour nous, à l'heure actuelle, en présence même du tsar, de plus graves questions que celle du cérémonial. Il nous répugne de voir, aux yeux du monde, le directeur du protocole devenir le plus important personnage de l'État. Cela risque de donner, à la République

française, un faux air de parvenue, embarrassée de recevoir le couple impérial qui l'honore de sa visite. Or, la République ici représente la France, et si la République est jeune, la France est vieille, la France n'est pas une parvenue, même en regard de l'héritier de la couronne de Monomaque.

Nous ne sommes pas, quant à nous, des Français qui se persuadent que, par le seul fait d'être en république, la France est au-dessus des autres nations européennes, comme ayant atteint un degré supérieur dans la série des organismes politiques; mais dès lors que nous sommes en république, il nous paraît que ce qui sied le mieux à notre gouvernement, c'est encore ce que nous vantaient autrefois les républicains, la simplicité républicaine. Aussi ne sommes-nous pas de ceux qui regrettent que le président de la République n'ait, pour se présenter devant le tsar, qu'un vulgaire habit noir, ou que nos ministres aient laissé tomber l'usage des uniformes chamarrés d'or. Quand bien même M. Faure se fût affublé, pour la circonstance, d'un costume à la Barras, avec grande plume blanche et manteau de soie, il n'eût pu rendre à notre hôte les mêmes honneurs que les autres chefs d'État; nous ne le voyons pas, à l'imitation de l'empereur François-Joseph ou de l'empereur Guillaume, défiler à la tête de nos régimens, devant le tsar, en le saluant de l'épée. Il faut en prendre notre parti, et laisser les pompes monarchiques aux monarchies, — à moins que l'engouement franco-russe n'aille jusqu'à nous faire regretter d'être en république. Quant aux minuties du code de l'étiquette, nous pouvons nous rassurer; les Russes sont gens d'esprit, et quand le tsar aurait à sourire de quelque infraction au protocole, ce n'est pas cela qui mettrait en péril l'alliance.

La vraie réception ne sera pas du reste celle de l'Élysée et de la cour présidentielle; ce sera celle des boulevards et de la rue. Là aussi sera le spectacle. Le tsar reçu par le peuple, voilà ce qui fera l'originalité inoubliable de la visite à Paris. Le peuple le sait bien, et en fêtant ses hôtes, il semble, lui aussi, tenir à être correct, — ou l'on s'en préoccupe pour lui. On a entendu poser de graves questions. De quel drapeau convient-il de pavoiser nos maisons? Est-ce du drapeau national russe aux trois couleurs horizontales, ou de l'étendard impérial à fond jaune et à aigle noire? Certains conseillers des foules semblent croire qu'arborer ce dernier, réservé au tsar, serait tout compromettre. J'incline, humblement, à penser que les yeux du tsar et de la tsarine ne seront pas si faciles à offusquer, et que drapeau jaune ou drapeau tricolore, ils ne voudront voir dans les couleurs russes qu'un hommage de leurs hôtes. De même, autre question fort controversée, de quels vivats faut-il saluer le jeune souverain? doit-on

crier Vive le tsar, ou Vive l'empereur ? ou ne serait-il pas mieux de s'en tenir au hourra ? Encore un scrupule d'étiquette qui nous laisse assez froid. Au rebours de certains pédans de chancellerie, nous irons même jusqu'à confesser que, entre ces vivats, celui qui nous agréerait le plus, c'est celui que veulent proscrire les dévots du protocole, le Vive le tsar ; il a, pour nous, le mérite d'être moins officiel et de n'être pas équivoque, sans compter qu'il a plus de saveur, étant plus russe et plus populaire. Ne craignez rien, du reste ; qu'on l'appelle tsar ou empereur, Nicolas II saura reconnaître les acclamations dont il sera salué.

Il y a quelques cris cependant dont nous oserons engager Français et Parisiens à s'abstenir sur le passage du couple impérial, — fût-ce au seuil de l'Hôtel de Ville, en présence des députés et des conseillers municipaux de Paris. Tels les cris de Vive la Révolution ! Vive la Sociale ! Vive la Commune ! Vive l'Anarchie ! Vive l'Internationale ! ou même, A bas le Sénat ! A bas le ministère ! A bas les bourgeois. Ce sont là des manifestations qui, pour être parfois tolérées autour du cortège présidentiel, détonneraient sur le chemin du tsar. Ni le socialisme, ni l'anarchie, ni l'internationalisme ne sont en faveur chez notre auguste allié, et si nous avons quelque faiblesse pour eux, nous ferons sagement de ne pas trop le lui laisser voir. Socialistes et anarchistes veulent bien nous informer qu'ils se tiendront tranquilles, annonçant que, durant le séjour du tsar, ils nous feront grâce de la plus petite bombe. Plaise au ciel ! nous ne demandons pas mieux que de les en croire, quand ils s'indignent qu'on ait pu imaginer que les explosifs de leurs amis, les fenians d'Anvers, étaient destinés au couple impérial. Puissent-ils dire vrai ! qu'ils nous accordent une trêve de quelques jours ; autrement, mal leur en prendrait. S'ils ne peuvent réclamer leur part de l'allégresse nationale, qu'ils se gardent d'irriter le sentiment des masses en tentant d'arborer leur drapeau noir ou leur drapeau rouge. Ils apprendraient, à leurs dépens, le peu que pèsent leurs théories, quand dans la chair des foules court un frisson de patriotisme.

Le tsar et la tsarine vont visiter Paris, infortunés touristes impériaux, condamnés à voir, en un jour, l'œuvre de dix siècles. Qu'au moins leurs guides officiels ne se croient pas tenus de leur faire admirer ce qui constitue l'œuvre propre de la troisième république. Qu'on leur fasse grâce de nos écoles, aussi bien que de nos hôpitaux ; non qu'un tsar ne s'y puisse intéresser, tout comme un président de république, mais les beautés de la laïcisation pourraient lui échapper ; et peut-être aurait-il la naïveté de demander, cet autocrate qui, à l'instar de ses moujiks, a une icone dans chaque salle de ses palais, ce qu'a de dangereux une croix au-

dessus du pupitre d'un enfant ou du lit d'un mourant. De même, dans sa course à travers nos monumens, qu'en lui faisant visiter Notre-Dame, l'on ne se croie pas obligé de s'excuser, auprès de lui, de n'avoir pu encore désaffecter ce temple de la superstition; et quand il entrera au Panthéon, cherchant des yeux l'autel supprimé, qu'on n'insiste pas trop pour qu'il demeure la tête couverte; car peut-être est-il inutile de lui révéler que, en France, les grands hommes ne peuvent reposer en paix que là d'où l'on a chassé Dieu.

Après cela, s'il convient d'écarter tout ce qui peut choquer ou scandaliser nos hôtes impériaux, il n'importe pas moins de nous garder, dans l'expression de notre joie, de tout ce qui peut paraître excessif ou servile. Certes, la France attache un grand prix à l'honneur que lui fait le tsar de toutes les Russies; mais en lui témoignant sa reconnaissance, la France ne doit point oublier qu'elle est l'aînée des nations européennes, et qu'aucune n'a derrière elle une aussi longue traînée de gloire. Un pareil passé oblige; nous ne saurions supporter qu'en s'inclinant, devant le tsar, les Français aient l'air d'abaisser, devant lui, la dignité de la France; même en face de son auguste allié, la France doit savoir se tenir debout. Quelques épreuves que nous ayons traversées, si peu de raisons que nous ayons d'être fiers des hommes qui nous gouvernaient hier et qui peuvent nous gouverner demain, l'humilité ne sied pas plus que la forfanterie, à un pays comme le nôtre. Notre France n'est pas encore assez mince puissance pour être la cliente de personne, fût-ce de l'immense Russie. Ce qui est bon pour une Serbie ou pour un Monténégro convient mal à la France de Louis XIV et de Napoléon, même convertie en République. Le coq gaulois n'est pas encore assez dégénéré pour avoir besoin de chercher un abri sous les ailes de l'aigle moscovite. C'est un allié, non un protecteur, que nous allons recevoir, et c'est d'égal à égal que nous devons traiter avec le tsar. Laissons dire les rivaux ou les jaloux d'outre-Rhin ou d'outre-Manche; il n'est pas vrai que la France soit résignée au rôle de satellite. Le quai d'Orsay n'est pas encore une succursale de la chancellerie pétersbourgeoise; nous n'entendons rien abdiquer des droits, rien abandonner du patrimoine de la France. Ce n'est pas de la politique russe, mais bien de la politique franco-russe que nous attendons de notre gouvernement.

Aussi bien, la Russie n'a-t-elle pas à se plaindre de nous; nous avons assez fait pour elle pour qu'elle daigne tenir compte de nos intérêts. Notre alliance ne lui a pas été inutile; nous nous en réjouissons; mais nous avons le droit de lui laisser voir que nous ne l'ignorons point. Entre amis, mieux vaut ne pas calculer le

prix des services rendus. Si l'on dressait le bilan de l'alliance, peut-être trouverait-on que, suivant son tempérament, la France a donné plus qu'elle n'a reçu. Ne fut-ce point, de tout temps, l'habitude française? Sa haute situation en Europe, et plus encore peut-être en Asie, la Russie la doit bien, pour une bonne part, au concours de notre diplomatie. Constantinople et Pékin en savent quelque chose. Le développement de ses forces militaires, l'essor surprenant de son industrie, sa rapide et continue transformation économique, le raffermissement de ses finances menacées de fléchir sous le poids de ses charges, la suppression du cours forcé du papier et la réapparition du rouble or, l'achèvement de ses voies ferrées et jusqu'à ce prodigieux Transsibérien qui va mettre ses marchands et ses soldats aux portes de la Corée et du Japon, la Russie les doit, avant tout, à la Bourse de Paris et à nos banquiers français, à la confiance de nos petits bourgeois et de nos petits rentiers, au légendaire bas de laine de nos paysans, — si bien que l'on pourrait dire que l'alliance a été faite, en réalité, autant par ces braves gens que par nos diplomates, et qu'en les venant voir, le tsar et la tsarine ne font que leur payer une juste dette.

Encore quelques jours, et le voyage du tsar va s'achever dans l'éblouissement des fêtes que, de la digue de Cherbourg aux colonnades du Trocadéro, lui prépare le peuple de France. De cette visite qui, pour la première fois peut-être depuis vingt-cinq ans, fait battre à l'unisson les cœurs français et qui, à l'encontre des sophismes débilitans du socialisme international, montre à l'Europe quelle prise garde sur l'âme du peuple l'idée de patrie, restera-t-il autre chose, à la France et à la Russie, qu'un brillant et fugitif souvenir? Elles sont si différentes, les deux alliées que, en dépit de leur rapprochement, il semble qu'elles ne puissent avoir d'ascendant l'une sur l'autre. Dirons-nous que leur intimité ne peut exercer d'action qu'en dehors d'elles-mêmes? Et pourtant, si la Russie avait quelque influence sur la France, je doute que la République eût à s'en plaindre. Et si la France avait, à son tour, quelque ascendant sur l'empire autocratique, la Russie n'en serait peut-être pas plus malheureuse. Tout paradoxal que cela puisse sembler, les deux pays gagneraient beaucoup à prendre quelque influence l'un sur l'autre, — non pas, certes, pour se copier ou s'imiter; ils sont trop différens pour avoir rien à s'emprunter; — non point, à coup sûr, pour intervenir dans les affaires l'un de l'autre; ni la France, ni la Russie ne le toléreraient, et j'espère que, sur ce point, notre démocratie serait non moins chatouilleuse qu'un autocrate; mais pour exercer l'un sur l'autre une action modératrice, et tout en conservant chacun leur prin-

cipe, pour se préserver mutuellement de pousser leur principe à l'excès, ce qui, sous le régime populaire, comme sous le régime absolu, est le grand danger de tout gouvernement. Qui ne le sent, parmi nous, en France? Et quel patriote, en ces jours d'allègre attente, ne se demande, avec un serrement de cœur, quel sera, pour notre démocratie, le lendemain de ces fêtes franco-russes dont la France est déjà comme éblouie? Le peuple français sait ce qu'il veut en politique étrangère; son enthousiasme le témoigne assez haut; mais cette alliance russe, dont il se montre presque unanimement épris, sait-il seulement à quelles conditions elle peut durer?

Puisse l'éclat féerique de cette réception impériale ne pas nous aveugler! Notre alliance lui a valu trop d'avantages pour que la Russie n'en sente pas le prix; mais n'ayons pas la fatuité de vouloir être aimés pour nous-mêmes. Notre alliance, la Russie ne l'estimera qu'autant qu'elle nous croira forts et riches; et pour croire en notre richesse et en notre force, il faut qu'elle nous croie sages. — Serons-nous sages? tout est là; ou mieux, — car être sages serait beaucoup exiger de notre fragilité, — jusqu'où pouvons-nous glisser sur la pente des aventures et des entraînemens, sans mettre en péril, au regard de nos amis, les forces vives de la nation? Ne l'oublions point, notre politique étrangère est, malgré nous, dans la dépendance de notre politique intérieure. Nous avons, au quai d'Orsay, des diplomates et des patriotes; mais ils ne peuvent nous faire de bonne diplomatie, au dehors, si nous leur faisons, au dedans, de mauvaise politique. Radicaux et socialistes, tous ceux qui, par système ou par faiblesse, travaillent à détruire les ressorts essentiels de la puissance française, peuvent bien nous assurer qu'ils demeureront fidèles à l'alliance russe; qu'importe, si la France doit perdre, en leurs mains, tout ce qui rendait son alliance désirable? Que la République française soit livrée au couteau des barbares opérateurs déjà penchés sur elle, quand la France devrait survivre à leurs périlleuses expériences, elle serait, bien vite, trop affaiblie et trop appauvrie pour ne pas retomber dans l'isolement. Soyons sages, pour être forts, — soyons forts, pour avoir des amis. Autrement, la visite du tsar à la République ne laisserait pas plus de traces dans notre histoire que, demain, les lampions, les girandoles et les lanternes vénitiennes de nos illuminations ne laisseront de reflet sur le ciel de Paris ou sur les eaux de la Seine.

ANATOLE LEROY-BEAULIEU.

L'ALLEMAGNE RELIGIEUSE

L'ÉVOLUTION DU PROTESTANTISME CONTEMPORAIN

II[1]

LES FAITS

D'une façon toute spéculative, et comme il conviendrait pour de simples opinions d'école, nous avons étudié le conflit des doctrines au sein du protestantisme allemand. Mais c'est une Église, et non point une académie religieuse, c'est une société ouverte à toutes les consciences, et non point seulement à quelques esprits distingués, que Luther voulut instituer. Tout de suite les courans théologiques, dès qu'ils ont entraîné quelques intelligences de pasteurs, aspirent à charrier, en foule, les âmes des fidèles ; et dans la vie entière de l'Église, le choc des affirmations et des négations, de la croyance et des diverses formes d'incroyance, se répercute et se multiplie. Sauf dans les « congrès évangéliques sociaux », qui rallient les différentes fractions du protestantisme, le souvenir des antagonismes dogmatiques maintient, entre protestans de bonne volonté, des barrières de défiance : c'est ainsi que l'Association de Gustave-Adolphe et la Ligue Évangélique, créées, disait-on, par des libéraux, et destinées à la diffusion du protestantisme, eurent à combattre, quelque temps durant, la malveillante réserve des orthodoxes. Rarement un théologien croit au

(1) Voir la *Revue* du 15 août.

désintéressement de ses adversaires ; bien plutôt il les soupçonne, lorsqu'il les voit apôtres, de vouloir gagner, non point des âmes à Dieu, mais des cerveaux à leur doctrine. Dans les universités, les écoles rivales passent la revue de leurs forces et font l'épreuve de leurs armes ; mais c'est au champ clos des communautés qu'elles prétendent descendre, pour préparer lentement la collision décisive, suprême, entre ceux qui veulent retarder l'évolution du protestantisme et ceux qui la veulent précipiter. Dans quelle mesure, au prix de quels inconvéniens, survit à ces hostilités intestines une certaine unité de l'Église protestante ? à ces inconvéniens, quels remèdes pourraient être apportés ? mais quels obstacles s'opposent à l'application de ces remèdes ? voilà ce qu'il nous faut à présent chercher.

I

Si les simples fidèles, par tout l'Empire, prenaient une part active aux luttes théologiques, l'apparente unité de l'établissement religieux disparaîtrait. Il suffit, pour s'en convaincre, d'observer ce qui se passe en Bade ou à Berlin lorsqu'on renouvelle les représentations des communautés : entre les deux listes opposées, « croyante » et libérale, les polémiques se déchaînent ; les libéraux publient des appels contre la « servitude spirituelle », contre les « hypocrites », contre les « porteurs de manteaux » ; et les « croyans » rendent injure pour injure. Après le vote, l'âpreté des haines subsiste : vaincus en Bade en 1895, les orthodoxes traitèrent de sots fieffés (*ausgemachte Tröpfe*) la majorité des électeurs, et se plaignirent d'ailleurs que certains fanatiques de l'irréligion se fussent pressés aux urnes pour faire triompher, dans l'Église, les opinions les plus avancées. Échauffé par ces argumens un peu grossiers qu'on appelle des argumens électoraux, le suffrage universel, en l'espèce, laisse volontiers aux théologiens de profession l'art et l'intelligence des nuances ; aux subtiles cottes de mailles, aux jolis et pénétrans stylets, que l'école de Ritschl a forgés pour une élite, le commun des laïques préfèrent, lorsqu'ils se mêlent en ces bagarres, la lourde artillerie de l'orthodoxie ou du vieux libéralisme, grosses affirmations qu'aisément ils saisissent, gros mots aussi, parfois, qu'aisément ils redisent ; ce n'est point une vertu plébéienne que l'élégance théologique. Mais cet attrait des ouailles pour des discussions qui les dépassent est un fait exceptionnel. Dans les communautés, mettez à part une élite, qui s'intéresse aux choses d'Église, et qui, lorsqu'il est besoin, pétitionne, proteste, et fait du bruit au nom

de la masse : cette masse elle-même se répartit en deux groupes, dont les uns, docilement pieux, suivent le pasteur tel qu'il est, et dont les autres, indifférens, le négligent quel qu'il soit.

Tièdes ou dévots, pourtant, il est un cas où presque tous deviennent attentifs et volontiers susceptibles : c'est lorsque des doutes s'élèvent sur la loyauté du pasteur. De ses rapports avec les autorités de l'Église, de son orthodoxie, de sa foi en un mot, on s'inquiéterait assez peu; mais ce qu'on épie, ce sont ses rapports avec sa conscience, sa sincérité, sa bonne foi, bref son état d'âme; et parmi le branle-bas des négations théologiques, l'âme d'un pasteur est parfois fort oscillante, et par là même endolorie. Au contact de ses manuels, au pied des chaires universitaires, il a appris à critiquer le dogme ; on a mis à nu, sous ses yeux, ce que l'Écriture et le symbole renfermaient d'erreurs ou d'interpolations humaines; et ces détails se sont gravés dans sa mémoire, avant que les vérités divines, exprimées en ces documens sacrés, n'aient mis leur empreinte dans son cœur. Par surcroît, les grands faits de l'histoire évangélique sont pour lui comme une écorce, que la hache de la critique a fait tomber. On lui assigne une paroisse ; il y doit prêcher ce dogme, expliquer ces grands faits, les célébrer même; car précisément les fêtes de la communauté, Noël, Pâques, l'Ascension, la Pentecôte, en ramènent l'anniversaire. Pour être fidèle, tout ensemble, à ses professeurs d'hier et à sa profession d'aujourd'hui, comment s'y prendra-t-il? Il n'y a qu'un recours : c'est l'équivoque.

S'indigner est facile; mais l'équivoque, ici, loin de trahir une lâcheté, traduit une nécessité; et si la cohésion de l'Église protestante requiert, comme une condition *sine qua non*, l'emploi de ce procédé, pourquoi l'impuissante orthodoxie dénonce-t-elle si durement ceux qui s'en servent? De ces accommodemens avec le ciel, commandés par l'intérêt même du ciel, l'histoire de la Réforme est d'ailleurs toute pleine. Le théologien Bahrdt, un triste personnage au demeurant, disait au XVIIIe siècle : « On n'a qu'à prononcer le nom de Jésus bien fréquemment, pour persuader à la grande masse que l'on enseigne le vrai christianisme... » Son contemporain Semler, homme de science et de foi, professait une religion subjective ; « mais de peur que l'institution si utile de la communauté chrétienne ne fût ébranlée, il consentait à s'accommoder, si ce n'est aux idées, du moins aux termes conventionnels, et à s'associer au culte de la communauté, alors même qu'il ne partageait plus les convictions qu'il était chargé d'exprimer. » C'est M. Lichtenberger, en son instructive *Histoire des idées religieuses en Allemagne*, qui rend à Semler cet hommage.

« Il faut avoir une pensée de derrière la tête, et juger de tout par là, en parlant cependant comme le peuple » : Strauss, chargé d'édifier, au fond de la Souabe, quelques âmes rurales, racontait cette tactique à son ami Märcklin. On s'est, il y a deux ans, scandalisé, dans certains cercles croyans, de cette phrase de M. Meinhold, professeur à Bonn : « Si une vieille petite mère me parle du bienheureux Abraham, je ne la trouble pas, je me réjouis de la simplicité de sa foi, et je pense à cette parole du Christ, que quiconque ne recevra pas le royaume de Dieu comme un enfant n'y entrera point. » De quelque irrévérence qu'elle témoigne pour la vieille petite mère, pour Abraham, peut-être même pour le royaume de Dieu, une telle maxime n'a rien de plus étrange que la conduite de M. Pfleiderer, le célèbre professeur de Berlin, qui conteste, devant les étudians, l'apparition de Jésus sur le lac de Génésareth, racontée dans l'Évangile de Jean, et qui, devant les fidèles, à la Quasimodo de 1881, prêche, dit-on, sur cette apparition. « Le mensonge dans les chaires est pire que le manque de chaires », s'écriait il y a deux ans un pasteur croyant de Hambourg, M. Glage, bientôt châtié par ses supérieurs pour son appel à la franchise et pour son exemple de franchise. Il avait souvenance, peut-être, d'un gracieux distique inscrit sur les murs de la Wartburg : « Lorsque le cœur et la bouche sont d'accord, c'est bien la meilleure musique. » Mais si ce distique est aujourd'hui lettre morte, la faute en est-elle aux prédicateurs, ou bien au travail théologique qui a divisé l'Église contre elle-même?

Une Bretonne, un jour, entendant Ernest Renan parler du « divin », trouva qu'il causait comme M. le recteur, et même mieux; et certaines personnes, plus confiantes que sagaces, ne virent point de différences entre la *Vie de Jésus* et un livre d'édification. Si sévères que soient les théologiens d'Allemagne pour la science d'Ernest Renan, il serait un excellent maître de rhétorique pour beaucoup de prédicateurs, qui cherchent à produire sur leur auditoire l'impression qu'il fit, à son insu, sur la paysanne bretonne. L'art suprême, la souplesse accomplie, consiste, devant une communauté croyante, à prêcher comme si l'on croyait, et devant un auditoire mêlé d'orthodoxes et de libéraux, à satisfaire les uns et les autres. On se rappelle la réflexion de Marguerite sur le mystique pathos de Faust: « Le prêtre dit bien à peu près la même chose, mais avec des mots un peu différens. — En tous lieux, réplique Faust, tous les cœurs que la clarté des cieux illumine parlent ainsi chacun dans sa langue; pourquoi ne le ferais-je pas, moi, dans la mienne ? » Et Marguerite, alors, de reprendre : « A l'entendre ainsi, la chose peut paraître raisonnable. Cependant

j'y trouve encore du louche, car tu n'as point de christianisme. » Les prédicateurs incroyans, en Allemagne, procèdent souvent comme Faust; et les auditeurs croyans n'ont pas toujours le flair de Marguerite.

De cette élasticité qu'on peut atteindre dans l'exposition du dogme, M. le professeur Herrmann, de Marbourg, se pique de donner un exemple, à propos de cet article du symbole : « Conçu du Saint-Esprit, né de la vierge Marie. » Il fera comprendre aux orthodoxes que, « pour la foi, cela veut dire que Jésus, en nous rachetant, nous convainc qu'il n'est point un produit du développement naturel de l'humanité, mais qu'en lui Dieu lui-même fait son entrée dans l'histoire humaine » ; et quant aux prétendus « incroyans », il les préviendra que, du moment qu'ils ont confiance en Christ, ils ont « saisi la pensée qu'exprime le symbole. » Observez pourtant que, pour tenir un tel langage, il faudrait que le pasteur appartînt à la théologie « moderne » et que sa foi, comme le dit ailleurs M. Herrmann, fût comme un diamant nettoyé de sa gangue, — la gangue, ce sont les croyances des orthodoxes. Et ceux-ci de traduire qu'au jugement de M. Herrmann, le prédicateur le plus séant pour tous, dévots et incrédules, ne saurait être qu'un incrédule : on comprend qu'ils s'emportèrent contre une pareille conclusion. C'était en 1893 : ils trouvèrent un écho, légèrement inattendu, dans une longue lettre pastorale des surintendans de Hesse-Cassel.

Nous ne pouvons admettre, disait cette lettre, lorsqu'il s'agit d'entrer dans la charge où l'on prêche la Rédemption, qu'il soit question d'un autre Christ que du Seigneur Christ *effectif* (*wirklich*), tel que les évangélistes et les apôtres l'ont annoncé, et à qui l'Église a cru et croit encore jusqu'à ce jour conformément à ses symboles, spécialement au symbole apostolique, qui nous met sous les yeux, dans ses grandes lignes, l'image du Seigneur... C'est maintenant un fait notoire, que, de nos jours, on s'efforce de substituer à ce Christ l'image d'un Christ prétendu *historique*, qu'aucune source historique ne nous fournit, que nous ne trouvons ni dans les lettres des apôtres ni dans un seul des évangiles, et dont on ramasse les traits çà et là dans les évangiles en écartant tout ce qui paraît choquer le sens propre, la pensée personnelle, — l'image d'un simple fils de l'homme, dont on ne veut connaître ni la naissance de toute éternité, malgré les témoignages que d'après tous les évangiles il en a donnés lui-même, ni la résurrection effective, ni le séjour sur terre après sa mort... On nous enseigne maintenant que la vraie foi évangélique, séparée des grands événemens qu'a concertés Dieu pour le salut, doit reposer uniquement sur l'impression du Christ humain « historique », et que, subsidiairement, ce point de départ étant admis, les pensées religieuses (*Glaubensgedanken*) qui concernent ces événemens eux-mêmes, naissance, mort, résurrection et ascension du Christ, prendront une forme différente dans les différens individus, mais que cela n'intéresse en aucune façon l'essence de la foi, puisque, pour la foi, ces matières n'ont

point une importance essentielle. On nous dit que les prédicateurs doivent avoir pour mission, non point d'annoncer les actes de Dieu pour notre rédemption, comme les célèbre la chrétienté dans ses grandes fêtes, mais bien plutôt d'annoncer leurs propres pensées religieuses (*Glaubensgedanken*), que par là ils servent aussi bien les membres de la communauté chrétienne qui conservent une fidélité coutumière au symbole, que ceux qui, par l'histoire même de leur vie spirituelle, résultant de l'action divine, ont été arrachés à cette accoutumance; et qu'il devient donc tout à fait indifférent de savoir auquel des deux groupes le pasteur lui-même appartient... Nous ne pouvons point acquiescer à ces conseils, par lesquels on donnerait accès à une doctrine nouvelle... Que dirait Luther à des prédicateurs qui songeraient à remplir leur office avec une telle théorie d'équivoque? Au lieu de réclamer des candidats qu'ils fassent preuve de leur aptitude à traiter le symbole d'une pareille façon, nous devons plutôt dénoncer, comme une dangereuse tentation, ces conseils qu'on insinue à nos ecclésiastiques; d'admettre à une fonction un homme qui aurait de pareilles pensées, nous n'en prendrions pas la responsabilité, tant pour sa propre conscience que pour celle de la communauté. Il n'échapperait point à la tentation de jouer un double jeu, et de professer de bouche des enseignemens qu'il ne pourrait justifier aux yeux de sa conscience que par des réserves mentales. La communauté aurait toujours à craindre d'être trompée sur l'objet de sa foi... Celui qui ne peut plus à Noël, au Vendredi-Saint, à Pâques, à l'Ascension, à la Pentecôte, célébrer avec nos communautés les grands actes de Dieu pour notre salut, celui-là doit loyalement s'abstenir de rechercher, dans nos églises, une fonction ecclésiastique...

Il paraîtrait qu'en effet, parmi les fidèles, la confiance s'en va. « Croyez-vous à ce que vous me dites? » demande un malade au pasteur assis près de son chevet; et sous la grossière accusation de duplicité, exploitée par les publicistes des sectes indépendantes, comme M. Carl Scholl, et par les journaux socialistes, chancelle le crédit du clergé tout entier. Ce sont surtout les maîtres d'école, ses auxiliaires officiels pour le catéchisme, qui dessillent les yeux. Longtemps ils réclamèrent une édition scolaire de la Bible; on leur ajourna cette satisfaction, parce qu'on craignait de s'entendre malaisément, entre orthodoxes et libéraux, sur le choix des fragmens bibliques. De crainte que les incroyans ne voulussent expulser les récits miraculeux, certains croyans voulaient donner à l'enfance la Bible intégrale : « Tout est pur pour les purs », observaient-ils. Finalement, pour rédiger à Brême un livre de lectures bibliques qui ne pût encourir la suspicion d'aucune fraction théologique, onze théologiens et vingt-neuf pédagogues, d'opinions et de tendances diverses, collaborèrent. Que, surpris de tous ces manèges, les instituteurs prêtent l'oreille; qu'ils entendent dire qu'on dédaigne et qu'on réfute, à l'université, les vieux dogmes qu'ils ont mission d'enseigner aux enfans; alors, écrit M. le pasteur Seydel, de Berlin, « ils se croient dupés,

trompés par les pasteurs, qui se serviraient d'eux pour tromper le peuple et le maintenir dans sa sottise. Et cette pensée, qu'il leur a fallu devenir des instrumens de mensonge, contient tant de poison, que l'estime qu'ils avaient jusque-là pour toute notion religieuse se peut changer en haine, et que, dès l'instant d'une telle révélation, ils considèrent comme leur devoir d'être ennemis des pasteurs. » M. Seydel, adepte du libéralisme, conclut que les archaïsmes dogmatiques devraient être bannis du catéchisme, et que l'esprit de liberté qui souffle dans les universités devrait circuler partout.

II

Moyennant une certaine technique du genre vague, la prédication, le catéchisme même s'assouplissent aux exigences simultanées des écoles théologiques les plus divergentes. Mais le mobilier du temple ne se réduit point à la chaire; non loin d'elle, il y a l'autel. Intendante des services divins, des baptêmes, des confirmations, des ordinations, la liturgie prétend à une certaine fixité; elle est la même pour toutes les communautés et pour tous les pasteurs d'une église, sous le contrôle des autorités administratives; et, dans une mesure plus ou moins large suivant les États de l'Allemagne, elle impose, en des circonstances déterminées, l'usage du symbole apostolique.

Pour les orthodoxes, rien certes n'est plus naturel; mais il n'en faut pas plus, d'autre part, pour que les libéraux protestent, pour que les théologiens du « juste milieu » s'inquiètent, et pour que les disciples du ritschlianisme épiloguent longuement. Des milliers de protestans ne croient plus au symbole: première objection, qu'on justifie par des faits. Imposer à quelqu'un, pasteur ou fidèle, la récitation du symbole, c'est l'obliger à professer la foi d'autrui, une foi qu'il n'a pas personnellement conçue : seconde objection, que semblent légitimer les principes individualistes de la Réforme, développés par Schleiermacher, épuisés par Ritschl. Enfin, une fois grattées ces vieilles effigies qui sont les phrases du symbole, les vérités évangéliques, monnaies précieuses, pourraient être frappées à neuf; et précisément « la théologie, en même temps qu'elle rend intelligibles les anciennes formes de la foi chrétienne, doit, d'après M. Harnack, suivre les signes impérieux de l'histoire et enseigner d'une nouvelle façon l'antique vérité. » Voilà une troisième objection, précisée, développée, par un examen critique du symbole lui-même, d'où l'on conclut que le symbole est, tout à la fois, trop surchargé et trop indigent.

M. Harnack et ses disciples en font la preuve. Ils signalent, dans le symbole, des parties parasites : le Saint-Esprit, disent-ils, en qui les premiers chrétiens voyaient un don de Dieu, acquiert, dans ce document tardif, le rôle d'une personne divine ; l'élévation de Jésus au ciel, très vaguement mentionnée, à l'origine, en une sorte de glose qui suivait et délayait le récit de la résurrection, prend l'importance d'un épisode historique, d'un miracle distinct ; enfin les versets : « conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie » sont, paraît-il, démentis par deux évangiles sur quatre, par un manuscrit syrien récemment découvert, par des généalogies du Christ, enfin par le récit du baptême de Jésus, où Dieu le père dit à son fils, au sens de M. Harnack, non point : « J'ai mis en toi toute ma complaisance », mais : « Je t'ai engendré aujourd'hui. » Même en passant condamnation sur ces excroissances, l'école de M. Harnack maintiendrait que la vieille tradition chrétienne sur Jésus, loin d'être une vérité historique supérieure à tous les doutes, fut forgée comme une arme pour combattre le gnosticisme, et qu'en assistant au culte superstitieux d'une pareille tradition depuis près de deux mille ans, on croit proprement rêver.

D'autre part, le symbole est trop indigent. Derrière cette végétation de formules, la personne du Christ disparaît ; et l'on ne saisit plus l'objet essentiel de la croyance évangélique, le pardon des péchés obtenu par la foi et procuré par Jésus. Ritschl, dès 1873, écrivait à l'un de ses correspondans que le symbole ne pouvait être une profession de foi, n'étant point une prière ; et il ajoutait : « Même comme règle d'enseignement, il est incomplet, et, par suite, insuffisant. On y trouve maints détails indifférens, et l'essentiel y manque, c'est-à-dire l'enseignement du royaume de Dieu et de notre filiation à l'égard de Dieu. » Bref, le superflu qu'on dénonce dans le symbole, c'est ce qu'on rejette du christianisme ; le nécessaire dont on y déplore l'absence, c'est la variété de christianisme qu'on s'est à soi-même inventée.

De ces critiques générales, auxquelles MM. Harnack et Kattenbusch joignent de savans aperçus historiques sur le symbole, on passe aux diverses cérémonies où cette profession de foi figure. Au baptême, que vient-il faire ? Ce n'est point en une foi, c'est en Christ, que l'enfant doit être baptisé ; et puisque l'adulte compte sur le baptême et sur les influences de la communauté pour progresser dans la croyance, lui demander, avant son baptême, la récitation d'un symbole vénéré par les dévots comme l'expression la plus mûre de la foi, c'est commettre un aussi grave anachronisme que si l'on exigeait d'un arbre, à l'instant même de la plantation, des fruits d'une maturité parfaite : la comparaison est

de M. le pasteur de Soden, de Berlin. Pour la confirmation, qui constate et qui scelle l'initiative du chrétien évangélique, qu'a-t-on besoin du symbole ? Outre que les enfans n'en savent point saisir les formules, une profession de foi librement composée, personnellement énoncée par chacun d'eux, n'aurait-elle pas plus de valeur ? Que pour tous les jeunes chrétiens admis à la confirmation, une adhésion publique à une formule définie soit obligatoire, cela paraît à M. Bornemann, de Magdebourg, une immoralité, une impiété. Et quant à l'ordination, enfin, il est permis de supposer, chez les futurs pasteurs, des doutes à l'endroit du vieux symbole, et une aptitude d'élite à se faire eux-mêmes leur foi : est-il légitime de négliger leurs doutes en les voulant enchaîner au symbole, et ne ferait-on pas mieux d'éprouver leur aptitude en les priant d'énoncer leur croyance individuelle ?

D'une façon logique, cette série de conséquences est déduite par les théologiens libéraux ou « modernes » : pour plaider la cause de la liberté, la Réforme n'est jamais à court d'argumens. C'est une ingrate tâche, pour les orthodoxes, d'établir les droits de l'autorité, de commander le respect du symbole, de réclamer enfin une déférence uniforme aux habitudes liturgiques et aux traditions dogmatiques de la communauté. On leur objecte la « Formule de concorde », document luthérien du XVIe siècle, où les symboles sont présentés simplement comme un « témoignage » et une « énonciation » de la foi, et où l'Écriture est proclamée « juge » de cette foi. Ce texte, gênant pour les prétentions orthodoxes, offre aux incroyans une échappatoire ; puisqu'en dernier ressort l'Écriture est juge, ils finiront par adhérer au symbole, non *parce que*, mais *autant que* sa conformité avec l'Écriture sera pour eux évidente. « Restriction mentale ! » s'exclame M. le pasteur Glage. Préférerait-il l'excuse du célèbre pasteur de Sydow, de Berlin, qui déchirait le symbole devant ses collègues de la libérale « Association protestante », et qui le prononçait, pourtant, devant la communauté ? A quelqu'un qui s'en étonnait : « Je ne professe pas ces articles, répondait-il, je les lis. » Une *Revue* luthérienne accusa Berlin d'avoir, en cette circonstance, « offert au monde le spectacle d'un mensonge jésuitique » ; mais si l'on n'avait point tracassé M. de Sydow, le « mensonge » eût pris moins de relief ; et lorsque les incroyans sont flétris comme des auteurs de scandales, ils peuvent demander, de fort bonne foi, si la faute en est à leurs manèges, toujours discrets, souvent onctueux, ou bien à l'impitoyable étalage qu'en fait l'école adverse. Pour satisfaire, en dépit de leurs négations, les consistoires et l'élite croyante des communautés, ils se fient à certaines réti-

cences, pardonnées ou admirées par les habiles, inaperçues des simples : dans le silence on pourrait s'entendre... mais seulement dans le silence ; et pourquoi donc les orthodoxes font-ils si souvent du fracas ?

III

Parfois, à vrai dire, parmi les incroyans eux-mêmes, se produisent certains éclats. L'affaire Schrempf, l'affaire Lisco, l'affaire Stendel, pour ne citer que les principales, ont bruyamment rempli les dernières années. A ces trois pasteurs, affamés de franchise, épris des situations nettes, il répugnait de paraître affirmer, par la récitation liturgique du symbole, une foi qui n'était pas la leur.

Lorsque, en 1884, M. Schrempf devint curé de Leuzendorf, il déclara loyalement aux autorités religieuses du Wurtemberg qu'il ne prêcherait que les trois évangiles synoptiques ; elles le tinrent quitte de tout surplus ; et M. Schrempf, tout en repoussant, comme n'étant pas formellement contenues dans les synoptiques, la Trinité, la faute originelle, la divinité du Christ, les notions d'inspiration biblique et de sacrement, fut chargé d'une communauté. « A Noël, raconte-t-il, je prêchais, non point sur l'enfant Jésus, l'étable et la crèche, mais sur Christ, ce qu'il nous apporte, ce qu'il veut de nous. A Pâques, je disais volontiers que seule la foi du Sauveur, qui s'est révélé vivant après la mort, assure au chrétien la vraie joie : cela, je le savais par ma propre expérience ; sans la foi au Christ vivant, on n'obtient point la vraie joie. A l'Ascension, je parlais de la maîtrise du Christ sur l'Église et le monde entier ; je ne me servais du mot Ascension que comme d'une épigraphe. A la Pentecôte, je parlais de l'Esprit-Saint ; du récit de la première Pentecôte, je n'utilisais que le discours de Pierre. » Ce ne fut point le consistoire qui s'inquiéta de cette tactique ; ce fut la conscience de M. Schrempf, choquée, surtout, parce que ce « manque de véracité » (*Unwahrheit*) lui procurait un « poste et des appointemens ». Avec une délicatesse qui dut sembler maladive à ses collègues incroyans, il fit savoir au doyenné, le 5 juillet 1891, que, fatigué de feindre toujours, il supprimerait le symbole, à l'avenir, dans la cérémonie du baptême. « D'une façon ou d'une autre, expliqua-t-il plus tard, je devais violer la promesse de mon ordination. A l'origine, conformément à ma promesse, j'ai simplement énoncé le symbole ; et contrairement à ma promesse, je n'ai pas laissé voir ma position subjective à l'endroit de ce symbole ; ensuite, conformément à ma promesse, j'ai déclaré ma position subjective à l'endroit du

symbole; et contrairement à ma promesse, j'ai énoncé des opinions qui divergeaient de la doctrine évangélique. » On eût préféré, à Stuttgart, que M. Schrempf appréciât avec moins de minutie l'esprit et la portée de ses sermens d'ordinand, et qu'au pied de l'autel il marquât à la liturgie une obéissance plus littérale, s'arrangeant avec sa conscience comme il le voudrait ou comme il le pourrait. Le 14 juin 1892, il dut quitter le service pastoral, et malgré la ferveur orthodoxe de beaucoup de prêtres wurtembergeois, la noblesse de sa conduite inspirait un tel respect que la décision du consistoire fut l'objet d'une générale défaveur.

Son exemple fut contagieux : M. Lisco, pasteur en Prusse, M. Stendel, pasteur en Wurtemberg, signifièrent qu'ils refusaient à l'avenir l'usage du symbole; leur déposition suivit. Lorsque Schleiermacher, en 1829, informa son consistoire qu'il emploierait les formules liturgiques comme bon lui semblerait, on toléra l'incartade; mais il est des exceptions qu'on ne peut étendre. Et puis, aux yeux des autorités religieuses, le vrai crime de MM. Schrempf, Lisco, Stendel, était moins d'avoir violé les rites que de s'en être targués. M. de Schmid, prédicateur à la cour de Stuttgart, voulut un jour convaincre M. Stendel qu'on peut accepter et suivre toute la liturgie; au hasard, pour en donner les preuves, il saisit un vieux livre d'église qui avait appartenu à l'ancien prédicateur, M. de Gerok : quel ne fut point son embarras en constatant, sous les regards victorieux de M. Stendel, que M. de Gerok, tout le premier, avait, au crayon bleu, pour son usage, corrigé plus d'un passage! Mais le défunt prédicateur n'avait point avoué ces actes de désinvolture, tandis que M. Schrempf, M. Stendel, M. Lisco, furent punis, suivant la brutale expression du dernier, pour « n'avoir pas voulu devenir menteurs ».

Ces partis pris de loyauté sont fort gênans pour les chefs de l'Église. Entre eux et les pasteurs rebelles, on observe d'étranges divergences dans la façon même de définir les litiges. « Nous nions tel et tel article du symbole; faites-nous un procès pour erreur doctrinale (*Irrlehre*) », réclamaient M. Schrempf et M. Lisco. A l'aide d'un tel procès, ils espéraient atteindre le fond même du débat. Le principe de l'absolue liberté d'examen permet-il cette harmonie nécessaire à la vitalité d'une Église? Si chacun pense à son gré, l'Église peut-elle faire figure? Primordialement, lequel de ces deux faits est le plus essentiel au protestantisme, l'existence d'une Église ou l'autonomie effrénée de toutes les consciences? Prudemment, les autorités religieuses déclinèrent ces discussions : de son indocilité, M. Schrempf voulait qu'on examinât l'esprit;

on s'en tint à la lettre; on ergota sur des détails de procédure pieuse. A Luther révolté, l'Église romaine accorda, demanda même, qu'il s'expliquât sur le dogme; avec M. Schrempf révolté, le consistoire n'osa point engager un pareil colloque.

Cependant M. Schrempf, spolié de sa paroisse, et qualifié de « génie religieux » par M. le professeur Ziegler, de l'Université de Strasbourg, importuna l'Église de Wurtemberg par un opuscule passionnant, qui se ramassait en une question : « Ayant retiré, d'une façon publique, ma profession de foi de confirmation, suis-je encore membre de l'Église? » La réponse me permettra, expliquait-il, de « rentrer dans un rapport naturel avec mon Église. Souffrir en silence qu'on m'inscrive toujours, sur les registres, comme membre d'une Église, et rompre, en silence, la communion qui m'unissait à elle, c'est une combinaison dont je ne veux point, bien qu'elle soit fort pratiquée. Esthétiquement, moralement, religieusement, je la trouve odieuse; je préfère le franc conflit, et, s'il le faut, la séparation définitive. » La question de M. Schrempf resta sans réponse, et pour cause. En lui concédant qu'il était toujours chrétien, le consistoire eût couru le péril d'une seconde interrogation : « Pourquoi dès lors ne suis-je plus capable de servir l'Église? » et, sur ce terrain-là, il n'est pas un théologien « moderne » qui n'aurait prêté renfort à M. Schrempf.

« S'il doit y avoir conflit, proclamait-il, je préfère qu'il soit notoire. » Les autorités de l'Église ont d'autres goûts; elles aiment mieux que les conflits soient occultes, tout au moins discrets; elles ne sévissent, même, que lorsqu'ils sont suffisamment notoires. M. de Sydow, dont nous parlions tout à l'heure, fut absous, en 1877, par le conseil suprême évangélique de Prusse, parce qu'il réservait ses opinions hétérodoxes pour des assemblées privées; le vieil empereur Guillaume Ier s'indigna de cette tolérance; mais inutilement. M. Schwarz, pasteur badois, fit imprimer en 1894, en une brochure de propagande, un certain nombre de propositions; elles établissaient que : « les Églises conservent de vieilles erreurs et entretiennent l'hypocrisie; que l'Évangile n'enseigne point la rédemption, mais l'évolution de l'être humain vers une grandeur divine; que la Trinité est une doctrine néfaste; et que l'Église évangélique, en maintenant des dogmes, se met au service du papisme. » Le conseil supérieur de l'Église de Bade jugea tout procès doctrinal inutile; il estima que le pasteur Schwarz avait « ravalé la conviction religieuse de ses collègues, qui, eux *aussi*, ont le droit d'avoir une conviction et de la faire protéger », et que la diffusion de ces thèses dans un écrit populaire, dé-

pourvu de tout caractère scientifique, pouvait troubler les consciences : pour ces motifs, M. Schwarz, qui refusa de retirer sa brochure, fut déposé; il expiait moins ses propositions elles-mêmes que l'indocile acharnement qu'il mettait à les répandre et la notoriété prolongée qu'il leur avait voulu garantir. On ne pouvait alléguer ni l'un ni l'autre grief contre le pasteur Längin et le pasteur Wimmer qui, vers la même époque, soutinrent dans des réunions publiques des thèses également subversives : malgré la campagne entreprise par l'orthodoxie, l'autorité badoise leur fut clémente. En somme, l'incroyance paraît bien être un droit; mais une certaine correction dans l'incroyance est un devoir; quant à la ligne idéale qui sépare cette correction d'avec la dissimulation, jamais on n'a tenté de la définir; et c'est tant pis pour le pasteur qui, considérant ses auditeurs laïques comme des frères en Christ, leur veut exprimer toute sa conscience, en y risquant son gagne-pain.

« Ou bien l'Église devrait expliquer sans équivoque que chez ses serviteurs, qui sont en même temps ses membres, elle présuppose une adhésion, sans conditions ni réserves, à son symbole et à son enseignement, et par là faire connaître sans équivoque, aux théologiens hétérodoxes, qu'ils ne conviennent point pour le service divin. Ou bien elle devrait fixer de telle sorte sa position à l'égard du symbole et réglementer de telle sorte le service divin, que l'ecclésiastique, en communiquant suivant sa conscience le symbole de l'Église devenu un document historique, pût exprimer comme il convient sa position personnelle à l'endroit de ce symbole, et ne fût jamais obligé de laisser croire que sa foi à lui est sans réserve. Mais l'Église n'accepte ni l'une ni l'autre solution, ou, plus exactement, elle fait le contraire des deux. » Ces fortes paroles sont de M. Schrempf : inattaquable en est la logique; mais en imposant une orthodoxie réelle, la Réforme abdiquerait ses principes de libre examen; en cessant d'imposer une certaine apparence d'orthodoxie, elle dissoudrait les cadres de l'Église; sous peine de se démentir ou de se tuer, elle ne peut admettre l'alternative que lui définit M. Schrempf.

IV

Peu s'en fallut, toutefois, entre 1892 et 1894, que l'Église de Prusse ne se laissât séduire au second terme de cette alternative, et que, par des concessions au sujet du symbole, elle ne rectifiât la conscience et la situation des pasteurs incroyans : l'épisode est d'insigne importance, et mérite d'être relaté.

En 1829, avec la haute approbation de Frédéric-Guillaume III, la liturgie prussienne avait été fixée dans un rituel appelé *Agende*. En 1846, en 1879, on projeta la revision de cette liturgie et la composition d'une nouvelle « Agende »; c'est seulement en mars 1892 qu'une commission de vingt-quatre membres, appartenant la plupart aux fractions croyantes de l'Église, se mit sérieusement à l'œuvre. Tout aussitôt, la question du symbole surgit. Les plus fervens d'entre les orthodoxes souhaitaient profiter de cette revision pour donner au symbole, dans la cérémonie de l'ordination, une force juridiquement obligatoire. Les « libéraux » auraient désiré l'évincer à peu près complètement de l' « Agende » tout entière, à l'exemple de Hambourg et de Gotha, ou lui substituer autant que possible, suivant la coutume saxonne, des chants d'Église; les théologiens du « juste milieu », les jeunes et laborieux adeptes de la théologie « moderne » cherchaient avant tout des procédés pour que le symbole fût énoncé *in referierender Form*, c'est-à-dire à titre de document, presque à titre de récit intéressant la vieille foi chrétienne et reliant, en une communion réciproque, les chrétiens d'aujourd'hui et les chrétiens de jadis. Frédéric-Guillaume III, en publiant la précédente « Agende », avait spécifié qu'elle ne devrait point « limiter la liberté de foi et de conscience, si chèrement obtenue » : tous les théologiens étrangers à la stricte orthodoxie redoutaient que sous Guillaume II les fanatiques du dogme intégral ne prétendissent revenir sur la déclaration de Frédéric-Guillaume III.

Quelques mois durant, les polémiques furent discrètes; elles firent explosion, de toutes parts, lorsque M. Harnack, le 18 août 1892, publia dans la revue : *Die christliche Welt* une consultation qu'il avait donnée, concernant le symbole, à ses étudians de Berlin. De prendre ouvertement le parti de M. Schrempf, qui venait d'être révoqué, et de pétitionner contre l'usage du symbole, M. Harnack les dissuadait; mais il se hâtait d'ajouter que ce document contient plusieurs articles susceptibles de choquer un esprit mûr, un chrétien savant en histoire, et que le verset : « né de la Vierge Marie » ne comportait, même, aucune interprétation satisfaisante. Tout en rendant hommage à M. Schrempf, il admettait qu'on pouvait, en toute sécurité de conscience, entrer dans le ministère pastoral sans chercher un accommodement avec ce terrible verset. Un jour viendrait où le vieux symbole pourrait être remplacé par un autre, et provisoirement il fallait patienter.

Par une très courte déclaration, datée du 20 septembre, le luthéranisme orthodoxe répondit à M. Harnack; elle se résumait en trois points :

1° Toute tentative d'écarter le symbole de l'usage ecclésiastique est un soufflet à l'Église du Christ.

2° Il est temps, et grand temps, que nos étudians en théologie soient efficacement protégés contre le trouble où des professeurs de théologie, par un enseignement subversif, jettent leurs consciences.

3° Que le Fils de Dieu est conçu du Saint-Esprit et né de la Vierge Marie, c'est le fondement du christianisme, c'en est la pierre angulaire, contre laquelle se brisera toute sagesse de ce monde.

Les signataires de ces trois articles étaient beaucoup plus réputés dans les sphères d'Église que dans les cercles savans. Point par point, quinze jours après, on eut la riposte universitaire : datée d'Eisenach, une ville sainte de la Réforme, elle était ainsi conçue :

Les nombreuses protestations ecclésiastiques, auxquelles ont donné lieu les propositions récemment émises par le professeur Harnack au sujet du symbole apostolique, contraignent les soussignés, amis et collaborateurs de la *Christliche Welt*, réunis à Eisenach, à l'explication suivante :

1° Nous ne pensons point à enlever à l'Église évangélique le symbole dit apostolique ; mais nous contestons que l'autorité de ce symbole dans l'Église et l'usage qui en est fait contraigne juridiquement ecclésiastiques ou laïques à en accepter en détail toutes les phrases. Est chrétien évangélique quiconque, en vivant et en mourant, met sa confiance exclusive en Jésus son Seigneur; nous désirons que cet indubitable principe du christianisme évangélique soit publiquement reconnu comme tel, et qu'on cesse de se targuer, contrairement au sain esprit évangélique, de quelques opinions dogmatiques de détail.

2° Cette vraie foi évangélique elle-même implique le droit et le devoir de mettre en crédit, même dans l'Église et vis-à-vis des traditions du passé de l'Église, le travail scientifique, consciencieux et loyal.

3° Nous devons donc dénoncer un bouleversement perturbateur des consciences, lorsque par exemple dans l'une des protestations publiques on a soutenu que cet article: « conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie » est le *fondement* du christianisme, qu'il en est la *pierre angulaire*, où se brisera toute la sagesse de ce monde. Ni l'Écriture ni les symboles évangéliques n'ont attribué au récit contenu dans les premiers chapitres du premier et du troisième Évangile une importance si décisive pour la foi. Dans la prédication de Jésus et de ses apôtres concernant le salut, il n'y a aucune allusion à ce récit. On commet donc une déviation de la foi et une perturbation des consciences, quand, au nom de l'Écriture et du symbole, on énonce une affirmation qui ferait croire le contraire.

C'est sur les bases mêmes du christianisme qu'on discutait et qu'on disputait; ce qui, pour les uns, était une pierre fondamentale de l'édifice, n'apparaissait aux autres que comme une partie postiche. Guillaume II sentit le péril ; pape en ses terres, comme tout bon monarque évangélique, et croyant entendre, peut-être, un appel posthume de Luther, qui si souvent recourut aux souverains de son temps, il trouva façon d'intervenir. Inaugurant à

Wittenberg, le 31 octobre 1892, en présence d'un certain nombre de princes allemands, cette église du château (*Schlosskirche*), qu'ont restaurée les Hohenzollern et sur les portes de laquelle Luther avait affiché ses thèses, l'empereur déclara : « Nous professons de cœur la foi en Jésus-Christ, *fils de Dieu devenu homme*, crucifié et ressuscité, foi qui est un lien pour la chrétienté tout entière, et c'est par *cette* foi que nous espérons obtenir le salut, et par elle seule. Aussi nous attendons de tous les serviteurs de l'Église évangélique qu'en tout temps ils s'appliquent à gérer leur charge en prenant pour règle la parole de Dieu, dans le sens et dans l'esprit de la pure foi chrétienne, reconquise par la Réforme. »

Guillaume II s'était prononcé ; le conseil suprême de l'Église prussienne ne craignit plus d'émettre un avis, par une circulaire datée du 25 novembre 1892.

Nous déplorons, expliquait la circulaire, que les explications du professeur Harnack dans sa réponse aux étudians en théologie, concernant la valeur et l'usage ecclésiastique du symbole apostolique, aient soulevé un profond émoi chez beaucoup de pasteurs évangéliques, et même en beaucoup de sphères du peuple évangélique. A cet émoi, une raison profonde existe : on s'imagine que ces consultations sur le symbole mettent en péril l'intégrité de la foi chrétienne, spécialement la doctrine fondamentale de l'Incarnation du Fils de Dieu. En présence de ces craintes, nous rendons hommage à une insigne coïncidence concertée par la grâce divine ; elle a permis que, dans les plus profondes couches du peuple évangélique, un bruyant écho répercutât la manifestation faite à Wittenberg, le 31 octobre, par S. M. l'Empereur et Roi et les princes évangéliques d'Allemagne ; or dans cette manifestation, l'attachement à la croyance au Fils de Dieu fait homme, comme au lien commun qui cimente la chrétienté, était exprimé d'une façon simple, mais formelle.

Que l'avis de M. Harnack sur les phrases : conçu du Saint-Esprit, né de la Vierge Marie, fût exposé comme une opinion doctrinale, unanimement admise par la recherche théologique : voilà surtout, au dire des surintendans généraux, ce qui a provoqué l'émoi, la communauté voyant dans ces phrases un sanctuaire de sa foi, chéri et inviolé. S'il en est ainsi, il suffira de rappeler qu'au jugement de beaucoup de représentans éminens de la science théologique, et spécialement, même, de membres distingués de la Faculté de théologie de Berlin, le fait affirmé dans ces phrases soutient encore, devant une recherche scientifique impartiale, l'épreuve de la vérité. Avec les surintendans généraux, nous croyons que l'auguste symbole apostolique, remontant en son fond jusqu'aux temps les plus anciens de l'Église, et jusqu'aux environs du temps même des apôtres; témoignant éloquemment, en sa brièveté, des grandes œuvres de Dieu ; offrant à l'instruction catéchétique, par ses divisions, un important modèle, ménageant à tous dans la communauté, jeunes et vieux, une inépuisable source d'édification, est d'autant plus indispensable à l'Église que, par son contenu, il établit un lien d'unité entre toute la chrétienté terrestre. L'éloigner du service divin, ou même seulement en sacrifier l'usage au caprice de chaque communauté, ce serait

diminuer la conscience juridique de la communauté de l'Église prussienne, enlever au culte un précieux bijou, à la communauté un moyen suprême de recueillement et de prière.

Il sera de notre office, dans l'Église évangélique de notre ressort, de veiller à ce qu'on demeure attaché, d'une intime fidélité, à la profession de foi de notre église, qui contient, à côté des autres vérités fondamentales de la foi chrétienne, traduites dans le symbole apostolique, une profession de foi à l'incarnation de Dieu en Christ; et pareillement, le devoir de notre charge et de notre conscience requiert qu'à l'égard de l'usage liturgique du symbole nous maintenions, comme nous l'avons fait jusqu'ici, et même plus strictement, les règlemens ecclésiastiques en vigueur. C'est avec une largeur de cœur tout évangélique et sans vouloir faire du symbole ou d'un détail de ce symbole une rigoureuse loi d'enseignement (*ein starres Lehrgesetz*) que nous refusons de tolérer, chez nos ecclésiastiques, toute agitation qui tendrait à bannir le symbole de la place qui lui revient... Nous nous consolons par cette espérance que vous réussirez à évincer cette idée, que celui-là même qui a une croyance opposée aux vérités fondamentales de la commune foi chrétienne peut être, dans l'Église évangélique, un serviteur au cœur droit. Puisqu'un malentendu a pu s'élever à ce sujet, les surintendans doivent, plus que jamais, ériger en devoir de conscience, pour ceux qui aspirent aux fonctions ecclésiastiques, un sérieux examen personnel, fait avec loyauté, avec souci des âmes, concernant leur situation à l'endroit des croyances de l'Église évangélique, et leur représenter toute l'importance des obligations qu'ils assument au moment des promesses de l'ordination.

Ce document fut très commenté. L'orthodoxie, assez satisfaite, en conclut qu'au jugement du conseil suprême la naissance miraculeuse de Jésus était une « vérité fondamentale »; et les écoles incroyantes firent observer que le conseil suprême ne considérait point le symbole comme une rigoureuse « loi d'enseignement ». Sous un certain vernis de netteté, une équivoque subsistait. « La faute en est à l'Église même de Prusse, déclara M. Herrmann : ses membres étant en désaccord sur la foi elle-même, le conseil suprême ne peut rien faire autre chose, que de publier des édits qui manquent d'une véritable unité. Car s'il voulait trancher le conflit, ou se déclarer pour un groupe et opprimer l'autre groupe, il s'arrogerait une puissance papale. »

Ainsi le conseil suprême laissait les esprits en suspens, et sa circulaire, tout compte fait, atténuait l'effet de la harangue impériale plutôt qu'elle ne le précisait. Et sur la question du symbole, les brochures, les articles de journaux et de revues, les protestations des dévots, les contre-protestations des incroyans, continuèrent de s'empiler : on formerait une bibliothèque considérable avec toute la « littérature » à laquelle donna lieu cet épisode. « Si le symbole possède une force obligatoire, s'il est un lien pour la conscience, et dans quelle mesure », c'est ainsi que beaucoup de théologiens, orthodoxes exigeans ou libéraux alarmés,

posaient la question. Le professeur Cremer, de Greifswald, la définissait d'une tout autre façon : « Il s'agit de savoir, expliquait-il, s'il appartient à la recherche historique de prononcer le mot décisif sur le Christ, et si, du symbole, il faut effacer les articles qui ne sont point le résultat de la recherche historique » ; croyant fervent, il répondait négativement. Mais M. Harnack objectait que, de la critique historique, tous les faits évangéliques relèvent, même le « miracle physiologique » de la naissance surnaturelle de Jésus. Et le public s'apercevait sans peine qu'aux yeux de M. Cremer, Jésus était un Dieu devenu homme; qu'aux yeux de M. Harnack, Jésus n'était qu'un homme, élevé par son baptême, à l'âge de 30 ans, jusqu'à la dignité divine; et qu'il faudrait quasiment un tour de force pour réconcilier en un symbole commun ces deux professeurs, qui formaient des pasteurs pour la même Église. Entre les diverses tendances, la chaleur menaçante des polémiques élargissait le fossé : de part et d'autre, on annonçait que l'Église ne survivrait point à la victoire de l'école adverse. « Les pères de notre Église, disait l'organe du pasteur Stoecker, avaient la conviction que leurs professions de foi étaient conformes à la Bible, c'est-à-dire à la parole révélée de Dieu. Nous sommes absolument du même avis. Sans cette conviction, l'Église évangélique se disloque ; elle devient une sorte de casino, avec cette différence qu'un casino a des règlemens, et que l'Église n'en a point. » — « Il n'est pas besoin du don de prophétie, ripostait en ses pétitions la libérale « Association protestante », pour prévoir que, si l'œuvre de la réforme de l' « Agende » se terminait au gré des orthodoxes intransigeans, l'Église en serait ébranlée dans ses fondemens. »

Parmi ces sonneries de glas et ces disputes, la commission de l' « Agende » travaillait; elle soumit aux synodes provinciaux, en juillet 1893, un premier projet, qui fut vivement discuté. Avec une joie mal dissimulée, les écoles « incroyantes » saluèrent l'absence du symbole dans le nouveau rituel de l'ordination; et l'orthodoxie inquiète en fit réclamer le rétablissement par la majorité des synodes provinciaux, où elle est encore maîtresse : à cette objection, que le symbole, avant 1829, n'avait aucune place dans la cérémonie de l'ordination, elle riposta qu'avant cette date on s'enquérait, par un sérieux examen, de la correction doctrinale des futurs pasteurs. Il y avait je ne sais quoi d'insolent dans la vigilance des orthodoxes; ils épiaient, avec une provocante âpreté, tous les détails derrière lesquels se pouvait retrancher l'incrédulité; ils épluchaient les « formulaires parallèles », c'est-à-dire les diverses séries de variantes entre lesquelles, pour les céré-

monies, le pasteur demeurait libre d'opter; ils pourchassaient telle formule d'introduction au symbole, par laquelle le pasteur semblait plutôt annoncer la lecture d'un document, la récitation d'un témoignage historique, qu'exprimer sa propre conviction; ils en venaient à s'alarmer, même, de cette formule d'engagement : « Oui, avec l'aide de Dieu », préférant « un *Ia* net, clair et joyeux », comme si l'expérience leur eût fait craindre qu'un appel au secours divin n'annulât le *Ia* et n'abritât l'hypocrisie.

Derechef, la commission se réunit; elle remania son travail, avec d'étranges oscillations. Le bruit courut, en mai 1894, qu'elle continuait d'exclure le symbole des cérémonies de l'ordination. Lorsque fut mis au jour le projet définitif, le symbole y resplendissait, à une autre place, d'ailleurs, — et, paraît-il, moins choquante pour les incroyans, — que dans l' « Agende » de 1829. Présenté et signé par Guillaume II, roi de Prusse, ce texte fut soumis, en novembre, au synode général extraordinairement convoqué. Dans ce synode, auguste parade d'union, les plus croyans, comme MM. Holtzheuer et Zorn, se félicitèrent de l'obligation qui continuait de peser sur le pasteur : « Est-elle d'un caractère juridique? demandait M. Zorn : c'est là une question que nous tenons pour superflue »; mais comme à certaines heures on ne l'avait point tenue pour telle, M. Koestlin, parlant au nom d'un groupe moins strictement confessionnel, put constater avec affectation que l'importance du symbole n'avait point été augmentée. Malgré ces restes d'escarmouches, il y eut au synode une quasi-unanimité officielle; la presse, naturellement, fut moins unanime en ses commentaires. On salua l'« Agende », dans certains journaux très orthodoxes, comme une barrière contre le libéralisme; de cette barrière, la presse adverse parut médiocrement inquiète. M. le pasteur Rade, l'un des maîtres du chœur de la théologie « moderne », observa, dans la *Chronik der christlichen Welt*, que sur la valeur objective du symbole et sur le degré de perfection avec lequel il traduisait les vérités religieuses, l' « Agende » laissait les opinions libres; et les jeunes écoles, à l'abri de cette remarque, maintenaient leur liberté d'opinions.

Deux années de discussions avaient ébranlé le crédit du symbole auprès d'une partie de l'Église protestante; avec la liturgie nouvelle, non moins qu'avec l'ancienne, les accommodemens demeuraient possibles; sur la portée juridique des professions de foi imposées aux pasteurs, on n'avait point osé se prononcer; et la théologie moderne gardait tous les bénéfices du mouvement d'opinion qu'elle avait créé, sans être réellement atteinte par le mouvement de recul auquel les autorités religieuses, en réintégrant

le symbole, avaient finalement cédé. Sous le titre : *Science théologique et ministère pastoral*, M. le professeur Gottschick, de Tubingue, destina bientôt à ses amis incroyans un curieux opuscule, dans lequel il expliquait que la liturgie, avec son caractère mécanique, impersonnel, est un assez insignifiant office du ministère pastoral, et que la prédication, c'est-à-dire une fonction sur laquelle l'« Agende » n'avait aucune prise, demeure l'essentiel. Il importait peu, dès lors, que le symbole subsistât dans l'« Agende » ; et grâce à l'effervescence scientifique qu'avaient provoquée ces longs débats, dans le monde des étudians, des candidats en théologie, des jeunes pasteurs, les nouveautés dogmatiques — ou plutôt antidogmatiques — avaient affermi leur règne. Si pour quelque temps encore, en matière de liturgie, les orthodoxes demeuraient les arbitres d'une littéralité réputée d'ailleurs insignifiante, c'est au camp de leurs adversaires que soufflait l'esprit. Et les orthodoxes, enfin, avaient bien pu maintenir, pour les jeunes pasteurs, l'obligation, souvent douloureuse, de certaines feintes liturgiques ; mais une très fine observation de M. le pasteur Rade leur aurait pu révéler la médiocre portée de leur victoire : « Nous avons dû sacrifier quelques positions au synode général, écrivait-il le 29 novembre 1894. Il fallait éviter que les orthodoxes, dont le courage grandissait, n'accrussent leurs ambitions. Il y avait encore, à l'ordre du jour du synode, quelques points critiques : la question des professeurs, par exemple. On a fait un sacrifice, d'un côté, pour n'être point tracassé d'un autre. Ces questions critiques n'ont point été abordées. »

V

En deux mots, la « question des professeurs », qui seule vraiment est vitale, peut être ainsi définie : avant d'être l'esclave d'une liturgie et le subordonné d'un consistoire, le pasteur allemand est l'élève d'une université : c'est à des professeurs d'université qu'il apporte les primeurs de son intelligence, et c'est en eux qu'il se confie pour l'élaboration de sa foi. Sa conscience est en général moins personnelle, moins originale, moins autodidacte, que ne permettraient de l'espérer les principes de la Réforme ; elle est livrée, suivant la piquante expression de M. le pasteur Glage, à des « papes d'université » ; c'est, si l'on ose dire, une conscience disciple, fascinée, façonnée par quelques maîtres de théologie, d'exégèse et d'histoire ecclésiastique. Or, on a bientôt compté les facultés de théologie où ces maîtres sont unanimement croyans : Rostock, Greifswald, Erlangen, en ajoutant

peut-être Leipzig, épuisent la liste. Partout ailleurs, c'est-à-dire dans treize autres universités, les écoles dites incroyantes sont maîtresses ou en passe de le devenir. L'école de Ritschl, surtout, fait de constans progrès; au dire du journal de M. Stoecker, elle exercerait une sorte de terrorisme; elle a conquis Giessen, grâce à l'habileté zélée du professeur Stade; elle entreprit, dès la mort du théologien Lipsius, libéral de vieil aloi, la conquête de Iéna; ailleurs, ce sont les orthodoxes qu'elle détrône, toute prête à continuer cette série d'étapes que M. le professeur Nippold, un de ses féroces ennemis, dénonçait naguère en un livre amusant et bizarre, — cinq cents pages de cancans. La revue *Die christliche Welt*, dirigée par M. le pasteur Rade, de Francfort-sur-le-Mein, signalée comme très dangereuse par les orthodoxes, à la conférence d'août de l'année 1893, et comptant d'ailleurs beaucoup plus d'abonnés que tout autre périodique théologique, propage, avec une discrète activité et une dextérité souveraine, dans les sphères universitaires, tous les principes, tous les argumens, toutes les tendances de la théologie « moderne ». Aussi, en face des autorités administratives, qui par déférence envers les croyans maintiennent les dehors de l'orthodoxie, se multiplient et s'enhardissent les autorités enseignantes qui en affichent et en justifient le dédain.

Les premières prétendent aviser aux intérêts de l'Église, les secondes se réclament de la science. Or, à la science enseignante, l'Allemagne religieuse est si bien accoutumée à reconnaître tous les droits, que les professeurs de religion des gymnases, dans le grand-duché de Bade, approuvent publiquement les négations les plus téméraires, et que M. Schrempf, gêné dans le ministère liturgique par le sentiment de son incroyance, souhaitait être chargé d'un cours d'instruction religieuse. Pour mettre un surintendant à l'angoisse, il suffit de le cerner entre deux questions, dont l'une l'invite à sévir contre les audaces universitaires, et dont l'autre le lui défend. « Pourquoi tracassez-vous certains pasteurs incroyans si vous tolérez les incartades des professeurs incroyans? lui demande-t-on d'abord. Vous respectez les pères et vous opprimez les fils; vous épargnez les grands et vous maltraitez les petits. » Si le surintendant, comme il advient en général, a l'âme bien placée, son équité naturelle s'éveille; il projette des sévérités. Mais une autre question suspend son bras et, en un bégaiement, fait expirer ses anathèmes : « De quel droit enchaîneriez-vous la conscience et les recherches des professeurs incroyans? Thomas était un docteur, moi aussi je suis un docteur, disait ce Jean Wessel en qui Luther saluait un précurseur; comme Luther et comme

ce précurseur, les professeurs incroyans sont aussi des docteurs. » Toute riposte est impossible; et voilà pourquoi perpétuellement la « question des professeurs » sera soulevée, et perpétuellement ajournée. Entre les consistoires et les universités, le conflit est toujours latent, le plus souvent inavoué.

Brusquement, en 1893, il éclata en Hesse-Cassel : dans une pastorale, que déjà nous avons citée plus haut, les surintendans généraux de cette province dénoncèrent deux brochures de MM. Achelis et Herrmann et l'influence de ces professeurs sur les étudians de Marbourg. « Nous voulons espérer, disaient-ils, que par une étude approfondie de la Sainte Écriture et par leurs expériences dans leurs fonctions sacrées, les jeunes ecclésiastiques seront ramenés à la foi de l'Église, s'ils cherchent la vérité avec une sainte gravité et en s'aidant de la prière. Mais l'indulgence a ses limites dans le devoir que nous avons, vis-à-vis des communautés à nous confiées, de ne les point livrer, sans défense, à l'erreur et au trouble. » En termes assez formels, les jeunes candidats étaient menacés d'éviction, s'ils ne répudiaient certaines négations universitaires. Mais le professeur Beyschlag, de Halle, champion de la libre science théologique, flétrit ce « bloc erratique ultramontain »; et les surintendans intimidés avouèrent leur surprise du bruit qu'avait fait leur pastorale : ce qui n'était peut-être qu'une façon séante de s'excuser. On savait, d'ailleurs, que la consultation de M. Harnack sur le symbole, réfutée par Guillaume II lui-même à Wittenberg, n'avait attiré à son auteur aucun désagrément administratif; et dans certaine brochure inspirée par l'illustre professeur, on expliquait, bientôt après, que les professeurs de théologie révoqués passeraient dans la faculté de philosophie, et que rien n'empêcherait les futurs pasteurs de s'empresser à leurs leçons. L'avis était clair; et parmi ces savans universitaires, aucun n'eut à subir une retraite qui n'aurait été qu'un déménagement.

Donnant à la faculté de Bonn, en octobre 1894, des cours de vacances sur l'histoire d'Israël et le sacrement de l'Eucharistie, les professeurs Meinhold et Grafe développèrent, devant une centaine de pasteurs rhénans et westphaliens, des conclusions que l'orthodoxie la plus tolérante jugea monstrueuses. Dénoncés par un journal d'Essen, ils reçurent de la *Gazette de la Croix* une mercuriale en trois points : « Pour qui travaillent de tels professeurs? demanda ce journal. Ce n'est point pour l'Église évangélique, qu'ils doivent servir; c'est pour les ennemis de l'Église. Notre empereur nous a conviés au combat contre la révolution, pour la religion, l'ordre et la morale. Et ces professeurs détrui-

sent la religion, fondement de toute morale et de tout ordre. Ils sont les avant-coureurs scientifiques du socialisme... Professeurs de théologie, ils devraient former des serviteurs de l'Église. Or ils annoncent aux jeunes théologiens que toutes les vérités auxquelles ceux-ci prêtent serment à leur entrée en charge sont renversées et contredites par la science... Contre la tyrannie des professeurs libéraux, contre la contrainte qu'ils exercent au nom d'une prétendue science, la communauté évangélique doit protester. Elle ne peut pas se laisser ravir par les professeurs incroyans son bien le plus précieux, la parole de Dieu. » Et la *Gazette* concluait en invitant le ministre à rappeler à leurs devoirs MM. Meinhold et Grafe.

Ils ripostèrent, applaudis par leurs élèves, que les fanatiques de l'orthodoxie travaillaient au profit de Rome, que la liberté de la science avait son prix, non moins que le service de l'Église, et qu'enfin les communautés renfermaient un certain nombre de membres fatigués de « l'apparat des dogmes » et fort reconnaissans à MM. Meinhold et Grafe. Un instant, toute l'Allemagne religieuse et savante regarda vers Bonn; et l'épisode eut même les honneurs d'une chanson satirique, dans le *Kladderadatsch*. Mais rien ne finit, là-bas, par des chansons. Des deux parts on insista: 200 théologiens, 180 laïques, remirent aux deux professeurs, le 18 janvier 1895, une adresse de sympathie; et la riposte survint, en février, rédigée par l' « Union rhénane et westphalienne des amis du symbole. » Tantôt les deux savans étaient présentés comme des parricides de leur Église, et tantôt comme des héros, peut-être des martyrs, de la libre science. Le conseil supérieur évangélique excusa ces parricides et n'en fit point des martyrs. Dans un document assez alambiqué, il maintint, tout à la fois, les droits de la liberté scientifique et la nécessité de former des serviteurs de l'Église, et constata, sans pourtant le prouver, que parmi ces conflits d'hypothèses scientifiques la vérité évangélique subsistait sans dommage. Dix ans auparavant, le professeur Bender, réputé subversif, avait dû quitter la faculté de théologie de Bonn; MM. Meinhold et Grafe, en 1895, échappèrent à tout blâme.

On devine les désespoirs de l'orthodoxie, toujours croissans. Puisqu'en fait les autorités de l'Église tergiversent ou abdiquent, on s'ingénia, parmi les croyans, à trouver des remèdes. M. de Bodelschwingh rêva l'établissement d'une faculté libre de théologie à Herford; M. Zahn, à lui tout seul, improvisa une chaire à Tubingue, pour y réfuter le libéralisme. Douze cents orthodoxes, réunis à Berlin en mai 1895, émirent divers vœux : ils propo-

sèrent de créer, à côté des universités, des « convicts », sortes de séminaires où les étudians en théologie seraient abrités; — on les y inviterait, sans doute, à brûler ce que les professeurs leur faisaient adorer, à adorer ce qu'ils leur faisaient brûler; — et l'on projeta, en second lieu, d'installer dans les universités, aux frais des groupes orthodoxes, des pasteurs qui donneraient de saines et pures leçons, — le bon grain à côté de l'ivraie. Pour ce double objectif, l'« Union rhénane westphalienne des amis du symbole » a cette année même ouvert une souscription; avec les premiers fonds recueillis, un « convict » s'est établi à Bonn. On s'est demandé, aussi, si les futurs pasteurs, après leur séjour universitaire, ne pourraient pas être astreints à une année de séminaire, et si on ne devrait pas les examiner soigneusement, avant leur entrée dans le ministère, sur leurs croyances au sujet du Christ, de l'Église et du symbole. L'essentiel, surtout, serait que l'Église eût une influence plus immédiate, plus décisive, sur le choix des professeurs d'université, et que l'État, protecteur de la libre science, cessât de régir, presque à lui seul, les nominations aux facultés de théologie. M. Stoecker, au cours de l'année 1895, écrivit sur cet ensemble de questions une série d'articles; on l'y sentit moins agressif que de coutume, peut-être un peu découragé; il paraissait croire qu'aussi longtemps que les Églises seraient asservies à l'État, le mal demeurerait vivace.

Mais c'est de l'État, seulement, qu'on pouvait obtenir des palliatifs provisoires; et l'État les accorda. A la fin de 1895, il installa, dans les facultés de Bonn et de Marbourg, deux professeurs orthodoxes; tout de suite on les affubla d'un vilain nom, à peu près intraduisible : *Strafprofessoren* (des professeurs de châtiment), pour marquer que leur choix était un avertissement à ces deux facultés incroyantes; et M. Bosse, le ministre des cultes, recueillit de cette histoire un double ennui, d'être interpellé à la chambre prussienne en mars dernier, et d'être fortement critiqué pour la maladresse de sa réponse. Ainsi, contre les audaces de la théologie nouvelle, l'État ne peut lutter sans ridicule, et les orthodoxes, impuissans mais tenaces, prolongent inutilement les plaintes dont en 1893 ils faisaient retentir la conférence d'août : « La conscience des étudians est fourvoyée par de nombreux professeurs, et les doctrines qu'on leur fait absorber les rendent impropres au ministère ecclésiastique. »

« Qu'est-ce que la vérité? » Cette insoluble question qui, loin d'être une conclusion, remet en doute l'ensemble des conclusions antérieures, nous est apparue, dans un précédent article, comme

l'aboutissement théorique de cet immense travail théologique, où l'élite intellectuelle de l'Allemagne protestante épuise sa profondeur, émousse sa subtilité.

« Doit-il y avoir une double vérité dans l'Église évangélique? une vérité que l'Église enseigne, et une vérité, précisément inverse de la première, que les professeurs enseignent? » Ainsi s'exprime la *Gazette de la Croix*. « Depuis cinquante ans, dans les introductions au Nouveau Testament, dans les commentaires de Luc et de Matthieu, dans les *Vies de Jésus*, le caractère historique du récit qui fait naître Jésus d'une vierge a été contesté à d'innombrables reprises; l'Église ne s'en émouvait plus. Et parce qu'on conteste ce même récit à propos du symbole, une tempête s'élève. Comment expliquer l'incident? Doit-il y avoir une double vérité? doit-on voiler dans l'Église évangélique la connaissance historique? » Ainsi s'exprime M. Harnack. Aux deux pôles du protestantisme allemand, on est d'accord pour définir ainsi la crise : « Doit-il y avoir une double vérité? » Mais s'il s'agit d'opter entre ces deux « vérités », l'une séante pour les professeurs, l'autre bonne pour les fidèles, ici le désaccord commence; la *Gazette de la Croix* et M. Harnack ne se pourront jamais entendre. Fatalement elles coexistent; il y a, dans l'Église allemande, une double vérité : de l'évolution à laquelle nous avons assisté, tel est l'aboutissement pratique.

Dans ce cycle de quatre siècles que la Réforme aura bientôt parcouru, elle a voulu demeurer fidèle, jusqu'à épuisement, au principe de la liberté d'examen; et par le fait même de cette fidélité, la voilà parvenue, par une évolution grosse de surprises, à l'antipode de ses origines. « Vous êtes tous prêtres », ce fut le point de départ. Luther, par cette magique parole, ébranla plus d'une âme noble; de tout son cœur il la développa, dans son petit écrit *Sur la Liberté du chrétien;* il sembla qu'elle allait inaugurer la plus démocratique des communions religieuses, où tous, quels qu'ils fussent, de plain-pied, auraient un égal et libre accès aux vérités élaborées par tous et pour tous. En observant aujourd'hui l'Église évangélique d'Allemagne, nous saisissons le point d'arrivée : d'une part une vérité ésotérique, à l'usage des savans; d'autre part une vérité exotérique, à l'usage du commun des fidèles; d'une part une élite intellectuelle, qui prétend, en matière de foi, tout dire, tout enseigner, tout ébranler; d'autre part, au-dessous d'elle, bien loin d'elle, la masse, à laquelle on inculque, en bloc, autant que faire se peut, le contraire de ce que l'élite enseigne et le respect de ce que l'élite ébranle; et puis, entre ces deux groupes, les pasteurs; éduqués par l'élite, éducateurs de la

masse, ils doivent avoir, si l'on ose dire, une conscience enseignée et une conscience enseignante, partiellement ou totalement inverses l'une de l'autre; et dans le pont qu'ils jettent entre l'élite et la masse, il y a des vices originels de construction, des ébranlemens incessans, des dislocations fréquentes.

C'en est fait de la joyeuse exaltation, ivresse de science, ivresse de foi, ivresse de piété, qu'éprouvèrent les premiers convertis de la Réforme, lorsque à toutes les âmes, assoiffées de mieux connaître Dieu, les arcanes de la théologie semblaient enfin s'ouvrir, hospitaliers et révélateurs; se raillant de l'Église romaine, on dénonçait alors la scolastique, qui volontairement restait inaccessible aux fidèles, encore qu'elle développât et justifiât le dogme catholique. Et voici qu'aujourd'hui, dans les universités évangéliques, on enseigne une théologie pareillement inaccessible, ou qui du moins excuse ses propres témérités en alléguant qu'elle ne vise point les fidèles; et par cette théologie, le dogme évangélique est contredit et renversé. Jamais on ne vit un plus terrible hiatus entre les maîtres de la foi et l'humble foule, écolière de la foi; une aristocratie intellectuelle, incroyante en grande partie, incarne aujourd'hui la démocratique Réforme. Pour combler cet hiatus, il faudrait recourir aux dépositaires authentiques de la foi; mais où les chercher? et comment s'y prendraient-ils, pour faire la lumière et l'unité? car théoriquement, les dépositaires authentiques de la foi, ce sont tous les chrétiens évangéliques. Un miracle de Dieu, ou bien une intervention de l'empereur, cette « moitié de Dieu », obsèdent les rêves de certains croyans. Mais Guillaume II, depuis son avènement, n'a reculé qu'une fois; et c'était devant la « libre science », qui lui arracha, il y a quatre ans, le retrait du projet de loi scolaire. Oublieux de cette première défaite, voudra-t-il un jour, lui souverain de son Église, arrêter, par quelque coup d'État césaro-papiste, la périlleuse évolution de la Réforme, et prolonger, par un éclat d'autorité, l'Église de la liberté? Et si jamais il le veut, le pourra-t-il?

GEORGE GOYAU.

PAYSANS ET OUVRIERS

DEPUIS SEPT SIÈCLES

I

LES SALAIRES AU MOYEN AGE

L'histoire des salaires, c'est l'histoire de ces quatre cinquièmes de la nation qui sont tenus de signer en naissant un pacte avec le travail manuel, qui vendent leur vie pour avoir de quoi vivre, pour jouir seulement d'un nécessaire plus ou moins strict, semblables en cela à des marchands qui se donneraient beaucoup de mal pour revendre leur marchandise au prix coûtant. Un des problèmes dont notre époque s'honore de rechercher la solution est celui de savoir par quels moyens peut être amélioré le sort de cette majorité laborieuse qui n'a pas d'héritage à léguer ni à recueillir, qui n'a point ou presque point de part à la possession du capital, et ne saurait même, dans son ensemble, en avoir qu'une très faible. Car si, par l'épargne persévérante, le cuivre en ses mains devient or, l'or aussitôt « devient à rien » ou à peu de chose, précisément à cause de son abondance qui fait à la fois baisser le taux de l'intérêt et augmenter le prix de la vie. Et plus elle épargne, cette classe des travailleurs, pour parvenir à cesser son travail, plus elle élève le chiffre minimum du revenu indispensable à l'homme qui veut demeurer les bras croisés, plus elle accroît aussi l'écart entre le loyer de l'argent et sa valeur.

C'est un nouveau rocher de Sisyphe, qui ne roule plus au bas de la montagne lorsqu'il en touche le sommet, comme celui de la mythologie antique, mais devant lequel le sommet se dérobe comme si la montagne ne cessait de se hausser à mesure qu'on la gravit.

C'est le côté insoluble de ce qu'on nomme la « question sociale ». Les réformateurs les plus utopistes veulent bien reconnaître que dans aucun temps, proche ou lointain, l'universalité des hommes ne pourront vivre de leurs rentes; c'est donc à augmenter les salaires qu'ils entendent s'appliquer. Mais le prix du travail, non plus que celui de la terre ou celui de l'argent, n'obéit à personne. Sur lui les lois n'ont guère de prise. Que ces lois émanent d'un monarque, en pays despotique, ou d'une assemblée populaire en pays démocratique, il leur échappe et s'en joue. Par compensation, il a ses règles qui lui sont propres et il y demeure soumis, en tous les temps, sous toutes les latitudes, de quelque manière que les sociétés soient construites et que les individus soient groupés. « Au fond de l'histoire intérieure et de l'histoire extérieure des nations, a dit quelque part Victor Hugo, il n'y a qu'un seul fait : la lutte du malaise contre le bien-être. A de certains momens les peuples mal situés dérangent l'ordre européen, les classes mal partagées dérangent l'ordre social. » Il est vrai, mais ni les invasions ne changent les lois géographiques, ni les révolutions les lois économiques. On pourra plusieurs fois bouleverser le monde avant de faire que le nord ait autant de soleil que le midi et que le travail soit bon marché là où il sera rare.

I

A l'appui de cette observation, banale et pourtant méconnue, le témoignage de l'histoire mérite d'être recueilli. Pour dissiper l'obscurité qui règne encore dans ces régions de la science, on nous pardonnera l'accumulation des chiffres, froids et nus, qui se succèdent dans cet article. Le lecteur se souviendra que chacun de ces chiffres, dont la longue suite forme un texte rebutant, recouvre mille émotions secrètes de nos pères, que ces hausses ou ces baisses de quelques centimes sur la journée du manœuvre cachent cent plaisirs et cent peines ignorés, qui n'ont point trouvé place dans les chroniques. Tout au plus les annalistes leur consacrent-ils quelques lignes s'il s'agit d'une catastrophe fameuse, d'une famine bien caractérisée, où la plèbe silencieuse est morte par grands tas. L'intimité des petits foyers, des petits budgets, les

salaires nous la révéleront, et seuls ils peuvent nous la révéler.

Longtemps nos yeux, dans le passé, n'ont aperçu que l'écorce des choses, les modifications tout extérieures des royaumes, les têtes qui dépassaient le niveau des foules, les faits qui contrariaient le cours ordinaire de la vie. Mais le champ des études historiques s'est élargi de nos jours; il s'élargira encore. Les mesquines affaires des grands de ce monde, le récit de leurs passions, de leurs intrigues, de leurs vertus ou de leurs forfaits n'ont plus le don de nous intéresser uniquement. On s'est lassé d'admirer les stratagèmes des généraux, de compter les cadavres sur les champs de bataille. Les finesses des diplomates qui amènent la guerre pour profiter de la paix et profitent de la paix pour préparer la guerre, l'élargissement des empires qui soudent les hommes en grosses masses, leurs morcellemens qui divisent les citoyens en minces troupeaux, ne sont-ce pas là des matières à réflexions qui vieillissent et qui s'usent? Au contraire, pour cette foule intelligente que nous sommes, passionnés pour nos destinées de demain, est-il rien dans les siècles d'hier qui mérite mieux de fixer notre attention que la marche du progrès moral et matériel, que l'histoire de ces deux biens dont la possession est en somme le seul objectif de l'humanité : la liberté et le bien-être ?

Or ces deux biens n'ont entre eux aucun lien positif; ils ne s'appellent pas, ils ne s'engendrent pas l'un l'autre: les temps passés le démontrent clairement. Dans une société civilisée, il peut arriver, il arrive quelquefois, qu'un homme meure de faim; cela n'arrive jamais à un cheval. Sans aller jusqu'au décès par inanition, il est des misères dont souffrira maint électeur et que n'endurera jamais un bœuf. Les conditions économiques dans lesquelles ces animaux sont placés les préservent, durant la vie, de certaines privations dont la civilisation ne préserve pas toujours des hommes. Un esclave que son maître peut battre ou tuer est plus à l'abri de certains dénûmens que bien des travailleurs maîtres de leur existence.

Prenons le serf du moyen âge : il vit dans un pays où la population est rare, où la plupart des produits de la terre sont à bas prix. Il jouira donc, tout serf qu'il est, d'un nombre de kilogrammes de pain ou de viande, de laine ou de bois, comparativement plus grand que le journalier libre des XVIIe et XVIIIe siècles, qui doit partager, avec vingt millions de concitoyens, des denrées dont la somme n'a pas augmenté autant que le nombre des bouches à nourrir. Est-ce à dire que le moyen âge, dans son ensemble, vaille mieux que les temps modernes? La civilisation en créant l'épargne, en morcelant le sol et en consacrant la pro-

priété exclusive de quelques individus, en multipliant les habitans surtout et en faisant par là renchérir les vivres, a été jadis défavorable à l'être qui n'avait que ses deux bras pour toute fortune. Chaque paire de bras représentait une bouche; la bouche de ce nouveau convive qui arrivait ainsi, lorsque déjà tant d'autres étaient à table qui avaient peine à se suffire, paraissait de plus en plus importune; ses bras semblaient de moins en moins nécessaires. Notre XIXe siècle a trouvé le moyen d'accueillir beaucoup de nouvelles bouches et d'utiliser beaucoup de nouveaux bras. Il a su renouveler, au profit des travailleurs, le miracle de la multiplication des pains. Les bras et les bouches ne se déclarent pas encore satisfaits, puisque les premiers trouvent qu'ils ont trop à faire et les secondes qu'elles n'ont pas assez à manger; mais qui donc est jamais satisfait en ce monde? On verra si nos contemporains, comparés à leurs aïeux immédiats, sont bien fondés à se plaindre.

La mesure universellement admise des prix du travail, c'est la journée du manœuvre, la rémunération de la force brutale, dépouillée autant que possible de science et d'intelligence. Les exemples des salaires de ce genre sont rares au XIIIe siècle. Presque tous les journaliers sont alors, ou des serfs qu'on ne paie point ou des vassaux que l'on a, une fois pour toutes, payés en terres. Les relations d'homme à homme étaient alors *exclusivement féodales;* le féodalisme s'était fourré partout. L'on prêtait hommage-lige à un voisin pour cinq cents francs dont il vous faisait cadeau en espèces — féodalité financière. — De même on s'assurait les services perpétuels d'un boulanger ou d'un charron moyennant l'octroi de quelques hectares labourables — féodalité ouvrière. — Brasseur, berger, messager, forgeron, tous sont fiefs. Toute besogne, tout achat, apparaissent ainsi sous forme fieffée aux gens du moyen âge. Au lieu de payer son cordonnier ou son tailleur, le rentier, laïque ou clerc, passe avec eux des contrats à perte de vue, compliqués et éternels. Chacune des parties concédait des avantages et se soumettait à des obligations qui parurent peu à peu aussi gênantes aux employeurs qu'aux employés.

Si ces derniers ont une postérité abondante, la terre qui constitue leur rétribution passe à une collectivité assez nombreuse : le fief du vacher de telle abbaye normande est représenté, en 1400, par sept personnes, celui du vigneron par quatorze, celui du maréchal par plus de vingt. En ce cas, l'aîné du fief en rend le service, taille les vignes, ferre les chevaux. Avec ces emplois héréditaires il arriva, au bout de plusieurs générations, qu'une charge incombant dans le principe à un chevalier échut à des paysans, qu'au contraire

un métier peu illustre, comme celui de portier, ou exigeant un minimum de compétence, comme celui de cuisinier, vint en partage à des bourgeois qui se substituèrent des remplaçans quelconques. Mieux valait, en pareil cas, se rendre mutuellement sa liberté. C'est ce que firent, du XIIIe au XIVe siècle, des conventions intervenues pour détruire ce que les conventions antérieures avaient cru organiser à jamais. Un « queu » fieffé se libère, en 1524, par une rente en argent, de l'office dont il est encore tenu.

Aucune époque ne s'est plus efforcée de combiner entre les individus des rapports immuables; aucune n'a été ensuite plus embarrassée de son œuvre et n'a plus souffert pour l'anéantir. Les prix de toutes choses étant dans un mouvement perpétuel, ces marchés permanens qui avaient satisfait, le jour de leur conclusion, l'intérêt réciproque des deux parties, cessaient, au bout de très peu de temps de plaire à l'une ou à l'autre. Tantôt le maître estimait payer trop cher, tantôt le travailleur se jugeait payé trop bon marché. Le travail fieffé était, autant qu'on en peut juger, très largement rémunéré au XIIIe siècle; non pas que les particuliers de ce temps fussent plus généreux que ceux d'aujourd'hui, mais simplement parce qu'ils en avaient fixé, à l'origine, le prix invariable en une monnaie — la terre — qui avait, depuis, augmenté de valeur. Un terrassier qui jouit d'un fief de 7 hectares et demi, en 1270, doit, comme redevance, labourer, ensemencer de blé et moissonner 54 ares de terre, faucher et engranger le foin de 27 ares de pré. Au prix actuel ces diverses façons agricoles représentent une *centaine de francs*, si le cultivateur fournit la semence; tandis que le revenu de 7 hectares et demi, par lequel ce travail est jadis rétribué, correspond présentement à un chiffre moyen de 375 francs. L'écart entre la valeur de la main-d'œuvre et celle de la terre était donc ici, au XIIIe siècle, trois fois moindre qu'il ne l'est de nos jours.

Ces inféodations s'étant faites librement, il avait fallu, pour que le seigneur et le vilain tombassent d'accord, qu'à une heure donnée la possession des 7 hectares et demi fût aussi avantageuse à l'un que l'était à l'autre l'exploitation des 80 ares en blé et en herbe. C'était le résultat d'une situation économique qui s'imposait. On ne saurait en faire honneur politiquement au régime féodal, pas plus qu'on ne serait fondé à louer la générosité du gouvernement des États-Unis d'avoir vendu, depuis cinquante ans, pour 10 francs l'hectare, nombre de surfaces fertiles aux colons européens. Seulement il n'est pas niable que la condition de l'ouvrier fieffé du XIIIe siècle ait été avantageuse et que son salaire, évalué en argent, ait à cette époque singulièrement progressé.

Ce qui le prouve, c'est que les maîtres d'alors offrent fréquemment aux prolétaires ruraux une prime pour annuler les anciennes conventions. Un monastère rachète ainsi, sous Philippe le Hardi, les emplois de charretier, de gardeur de porcs, de fournisseuse héréditaire du fil à coudre, — ce dernier moyennant 560 francs de nos jours, — afin de supprimer en même temps les distributions de lin et de chanvre qui constituaient le paiement de cette ouvrière. Il fallait que les propriétaires, pour agir ainsi, eussent la certitude de se faire servir à meilleur compte, soit par des paysans affieffés à des conditions nouvelles, soit par des colons indépendans.

Cependant ce travail libre était lui-même bien payé : un faucheur gagne, en 1200, 5 francs par jour *de notre monnaie*, en tenant compte et de la valeur *intrinsèque* du métal et de sa valeur *relative* par rapport au prix de la vie, — de la *puissance d'achat* de l'argent, — ainsi que seront établis tous les chiffres qui vont suivre (1). Les journaliers de Languedoc et de Normandie reçoivent, en 1240, 2 francs; et si, à Paris, la journée des porteurs d'eau de Saint-Louis n'est que de 1 franc, c'est qu'ils sont nourris et logés au palais royal, et qu'il s'agit de gages assurés pour toute l'année. Comparés aux salaires actuels, que l'on évalue, pour le manœuvre non nourri, à 2 fr. 50 et pour le manœuvre nourri à 1 fr. 50 par jour, les rétributions du XIVe siècle ne leur sont pas inférieures. Celles que nous avons recueillies fournissent une moyenne de 2 fr. 34 entre 1301 et 1325, de 2 fr. 80 de 1326 à 1350, de 2 fr. 70 de 1351 à 1375, pour la journée des laboureurs, vendangeurs, bûcherons, batteurs en grange. Les plus heureux vont jusqu'à 4 fr. 20; les moins favorisés descendent à 1 fr. 40; on constate, dans notre France de 1896, des différences semblables, et même de plus grandes, suivant les départemens et les saisons. Or les moyennes qui précèdent, résumés de chiffres venus des quatre points cardinaux et puisés à mille sources diverses s'appliquent *à l'ensemble de l'année*. On tomberait dans de singulières exagérations, si l'on ne prenait pas garde que les salaires de moisson ou de vendange, — les plus nombreux et aussi les plus hauts de ceux que l'on rencontre dans les comptes, parce qu'en ces périodes beaucoup de gens embauchaient des ouvriers supplémentaires, — ne sont pratiqués que durant des momens assez courts.

(1) Ce procédé a pour but d'épargner au lecteur des calculs perpétuels et fastidieux. Voyez notre *Histoire économique de la propriété*, t. I, p. 27 et 62. Ainsi le journalier touche 6 deniers tournois en 1240; ces 6 deniers valent intrinsèquement 0 fr. 50, parce qu'ils signifient 2 grammes et demi d'argent fin, et comme ces 2 grammes et demi d'argent fin ont une puissance d'achat quatre fois plus forte que celle qu'ils ont aujourd'hui, les 50 centimes de 1240 correspondent à 2 francs de 1896.

Le traitement de l'homme le plus bas placé dans la hiérarchie laborieuse était donc égal à ce qu'il est aujourd'hui et certainement plus avantageux qu'il n'a été de 1801 à 1840. Il était impossible qu'il en fût autrement, si l'on se reporte aux conditions de la France entre 1301 et 1350. Les causes qui favorisaient alors le travailleur rural sont analogues à celles qui faisaient payer, il y a trente ans, un manœuvre du Far-West 12 et 15 francs par jour. Quand on peut devenir propriétaire sans bourse délier, comme au temps de Philippe de Valois, et cultiver son propre fonds, personne ne veut plus cultiver la terre d'autrui. Pour que ce serf affranchi, à qui son maître d'hier, devenu simplement son seigneur, « accensait » le sol à discrétion, consentît à travailler à la tâche, il fallait qu'il n'eût pas en poche les quelques dizaines de francs indispensables à l'achat du matériel sommaire d'une petite exploitation. C'est pourquoi les services de l'ouvrier agricole furent à plus haut prix sous Jean le Bon que sous Louis XVI. Il en est de même des femmes employées aux besognes des champs, dont on évalue aujourd'hui le salaire moyen à 90 centimes, quand elles sont nourries, et 1 fr. 50 quand elles ne le sont pas. Elles gagnaient en moyenne, au XIVe siècle, 1 fr. 80 sans nourriture, en Normandie ou en Champagne; et les faneuses de l'Anjou n'ont que 1 fr. 50, mais les vigneronnes de la Lorraine ont 2 fr. 10.

Que serait-il advenu de cette prospérité d'un pays, que Froissart nous dit être « gras, plein et dru, les gens riches et possédant de grands avoir », si la guerre de Cent ans ne fût venue brusquement l'interrompre? Sans doute la population eût continué à s'accroître, le sol eût été rapidement utilisé. Le contraire arriva; avec la fin du XIVe siècle commence une ère navrante où la civilisation, rudement, fut refoulée en arrière; la terre tomba au XVe siècle à moins du cinquième des prix qu'elle avait naguère atteints. Mais les salaires augmentèrent à mesure que le pays se dépeuplait. Au lieu de 2 fr. 70 sous Charles V, le manœuvre gagna 3 fr. 15 sous Charles VI et 3 fr. 60 sous Louis XI. De son côté la journalière rurale qui recevait, en 1326-1350, 1 fr. 80, acquiert, de 1401 à 1500, une paye normale de 2 fr. 25 à 2 fr. 30. Les bras mâles ou femelles, les simples bras du XVe siècle sont moitié plus rémunérés que ceux du XIXe, si l'on n'envisage que le taux de la journée.

Les travaux auxquels s'appliquent les chiffres qui précèdent sont tous de la nature la moins compliquée, travaux des champs pour la plupart : tasseurs de foin, hotteurs de raisins, scieurs de bois, faucheurs ou laboureurs, les moindres d'entre eux touchent 1 fr. 20 s'ils sont nourris, et 2 fr. 40 s'ils ne le sont pas; les mieux

rétribués ont jusqu'à 3 francs avec nourriture et jusqu'à 6 francs lorsqu'ils se nourrissent à leurs frais. Les femmes occupées à cueillir du lin ou des pommes, à sarcler ou à blanchir le linge, touchent de 1 fr. 25 à 3 fr. 50. Et cela dans les diverses provinces, au nord ou au sud de la France, sans que l'on puisse discerner une supériorité quelconque du journalier urbain : en effet les hommes de peine — « sommeliers du corps » — de la maison royale ne reçoivent pas plus de 1 fr. 50 en 1380 ; les balayeurs de Paris n'obtienent pas davantage au début du règne de François Ier ; les uns et les autres étant, bien entendu, nourris. Le journalier de Bayreuth, en Bavière, recevait, dans les mêmes conditions, un salaire identique ; celui d'Augsbourg avait 3 francs, mais sans alimens, et ceux d'Angleterre un salaire un peu plus élevé, 3 fr. 50 à 3 fr. 80, qui se rapprochait par conséquent beaucoup de notre moyenne française. Ce n'est pas une des moindres singularités du moyen âge que le faible écart de ces chiffres, d'un pays à l'autre, au xve siècle.

II

Par combien de jours faut-il multiplier cette paie quotidienne pour connaître le salaire annuel ? Le nombre des jours chômés a beaucoup varié sous l'ancien régime suivant les siècles, les régions et, dans chaque région, suivant la nature du travail. Si l'on en croyait Boisguillebert, il n'y aurait pas eu dans l'année plus de 200 jours où il fût permis de se livrer aux « œuvres serviles ». Les magistrats, à en juger par leur calendrier, respectaient avec scrupule 89 fêtes d'obligation, en plus des dimanches ; mais de tout temps, les administrations publiques chôment plus volontiers que la classe ouvrière. Il est par exemple inadmissible que le paysan ait jamais consenti à se croiser les bras au mois d'août, en pleine récolte, pendant les quinze jours que les gens du Tiers État classaient comme « non ouvrables ». Mais on peut considérer que, sur les onze autres mois, étaient répartis, en sus des jours où le cultivateur se repose aujourd'hui volontairement, une cinquantaine de jours de chômage obligatoire : soit 250 jours de labeur par an.

La comparaison du salaire des *journaliers nourris* avec celui des *domestiques de ferme* tend à prouver que la durée du travail était autrefois moindre que de nos jours : il a dû exister de tout temps, entre ces deux salaires, une marge représentant la somme des dépenses incombant au journalier et non au domestique, telles que le loyer, l'éclairage, le chauffage ; et l'écart n'a jamais pu

représenter beaucoup plus que ces dépenses. La journée du manœuvre nourri, à 1 fr. 50, donne aujourd'hui, multipliée par 300, 450 francs par an, soit 100 francs de plus que le salaire du domestique, évalué à 350 francs. Proportionnellement le journalier semble moins payé que le domestique. Il a pu l'être davantage au temps jadis. Le service personnel était aussi honorable et noble, aux XIVe et XVe siècles, qu'il est discrédité dans l'esprit de nos travailleurs contemporains, et si l'état de domestique s'est depuis cent ans amélioré plus que tous les autres, sous le rapport du salaire, c'est précisément parce qu'il a été moins recherché par les salariés.

Mais en admettant l'influence de ce courant d'opinion, qui a dû faire monter les gages du serviteur rural et baisser ceux du journalier, il serait toutefois inexplicable que les propriétaires d'il y a quatre et cinq cents ans se fussent plu à donner bénévolement aux seconds le *double* de ce que leur eussent coûté les premiers. Si le manœuvre nourri du XIVe siècle, payé 1 fr. 40 par jour, eût travaillé 300 jours, il aurait eu au bout de l'année 420 francs, tandis que le valet de ferme n'avait alors que 192 francs. Le salaire moyen du domestique de 1896 représente 233 journées du manœuvre nourri : jamais cette proportion n'a été atteinte au moyen âge. Du XIIIe siècle au XVIe siècle le salaire du domestique équivaut au maximum à 187 journées et au minimum à 150 journées de manœuvre nourri. De sorte qu'en attribuant au manœuvre nourri, comme revenu annuel, le produit de 250 jours de travail seulement dans les siècles passés, on trouve encore, entre ce revenu et les gages du domestique, un écart plus grand qu'aujourd'hui. Le fait est d'autant plus notable que les dépenses incombant au journalier et non au domestique, notamment le chauffage et le loyer, sont au nombre de celles qui ont le plus augmenté.

Cette observation confirme ce que je disais tout à l'heure, que la condition du journalier était meilleure autrefois que celle du domestique, tandis que c'est le contraire en 1896. Il y avait pourtant, *proportionnellement au nombre d'hectares cultivés*, plus de bras dans les campagnes : d'abord parce qu'il en fallait davantage pour la culture — le batteur au fléau avait en grange de la besogne pour une partie de l'hiver; — ensuite parce que beaucoup des moissonneurs et des faneuses étaient des ouvriers de métier, fileuses ou tisserands souvent, qui quittaient le rouet ou la navette pour la fourche ou la faucille. S'il y avait aujourd'hui, avec les machines agricoles et l'organisation mécanique de l'industrie textile, autant de monde aux champs qu'il y en avait au XVe ou au XVIe siècle, comme le souhaitent ceux qui se plaignent

de la dépopulation des campagnes, les malheureux laboureurs, privés d'ouvrage, crèveraient de faim durant dix mois de l'année.

Pas plus que ceux de 1896 les domestiques de ferme d'autrefois n'étaient habillés aux frais de leurs maîtres; la preuve, c'est que, dans un bon nombre de contrats, il est stipulé que ces derniers fourniront aux hommes une robe, un chaperon, aux femmes une jupe, un surcot, aux uns et aux autres quelques aunes de toile ou quelques livres de laine, mais les gages monnayés subissent toujours une réduction proportionnée à l'importance de ces objets de toilette, et il importe peu qu'ils soient remis en nature par le maître, du moment où le serviteur paie leur prix en argent.

Comme les salaires des manœuvres, les gages des domestiques ruraux s'élevèrent du XIIIe au XVe siècle : de 1276 à 1325, la moyenne est de 180 francs par an; de 1326 à 1350, elle fut de 192 fr.; dans la seconde moitié du siècle elle se hausse à 242 francs; puis, en 1401-1450 elle passe à 320 francs et à 342 francs en 1451-1475. Ces gages étaient, comme on voit, presque équivalens à ceux de nos jours; ce fut, on vient de le dire, le point culminant de la courbe des prix du travail; mais à cette même date le journalier, avec ses 3 fr. 60 par jour, se faisait 900 francs avec un labeur de 250 jours par an, c'est-à-dire 20 pour 100 de plus que le journalier de 1896 avec un labeur de 300 jours.

Les moyennes qui précèdent recouvrent naturellement de grandes inégalités : nous ne regarderons pas, il est vrai, comme des domestiques, ces « charretiers à pied », ou à cheval, dont les uns reçoivent 5 francs et les autres 10 francs par jour pour convoyer l'armée de Louis IX en 1231, ou celle de son fils en 1285; il s'agit ici d'un service militaire — le train des équipages — non d'un service agricole, et tout ce qui a trait à la guerre est fort bien payé en ce temps-là. Nous ne comprendrons pas non plus, dans la catégorie des adultes employés à l'exploitation rurale, les bambins auxquels on ne donnait que 20 francs par an et quelquefois 12 francs. Le besoin de bras, la hausse des gages, multiplia, dès la fin du XIVe siècle, les embauchages de petits êtres saisis par le travail à des âges invraisemblables. Tel père loue pour un an et demi, comme servante, sa fille âgée de 8 ans; tel autre « baille » pour 9 ans, à un fermier voisin, « le corps d'une sienne fille âgée de 4 ans. » Les liens de famille ne sont pas un obstacle à ces engagemens : des fils se louent comme serviteurs chez leurs pères, avec leurs femmes et leurs enfans, au nom desquels ils se portent garans. Dans les mœurs d'une époque qui sortait à peine du servage, il ne pouvait s'attacher aucune idée humiliante au

service domestique. Le peuple des campagnes, au sein duquel le mouvement des idées s'opère avec plus de lenteur, n'a pas encore là-dessus la même manière de voir que celui des villes : il est aujourd'hui nombre de métayers et de curés de village qui ont chez eux leur sœur comme servante appointée. Les valets ne mangent-ils pas à la ferme à côté des maîtres, dont la prérogative est seulement d'occuper à table le « haut bout » ?

Dans la hiérarchie du faire-valoir rural, le petit berger, le gardeur de porcs, le « petit valet pour les chevaux » tiennent le plus bas degré : ils touchent 80 à 100 francs par an. Beaucoup de ceux d'aujourd'hui, à l'âge égal, n'ont pas autant. Les « bons valets de charrue » bouviers, vachers, domestiques batteurs en grange, constituent le gros de l'effectif; leurs gages variaient de 200 à 350 francs suivant la capacité; enfin, au haut de l'échelle, sont les charretiers—comme de nos jours d'ailleurs, le « fin charretier » était un personnage rare; on lui donnait jusqu'à 400 et 500 francs par an.

Comparera-t-on à ces valets rustiques les serviteurs attachés, dans le « plat pays » ou dans une « bonne ville », non à *la terre*, mais *à la personne* d'un bourgeois ou d'un châtelain? Si l'on néglige ceux qui ont une aptitude spéciale, cochers, cuisiniers, etc., et si l'on ne s'occupe que de la province, — les gages des hommes à Paris étant aujourd'hui exceptionnellement élevés, — on remarque que les domestiques de l'intérieur ressortent *à l'heure actuelle* en moyenne à 370 francs, contre 350 francs pour ceux de la ferme. La même analogie de traitement se retrouve au moyen âge. Il faut naturellement laisser de côté les privilégiés : le valet de chambre de saint Louis payé 728 francs, ou le barbier-valet de Charles le Sage qui recevait 2 000 francs; comme aussi les valets de princes, bien que celui du comte d'Artois ne soit pas appointé plus de 550 francs au XIVe siècle, et celui de la comtesse de Savoie plus de 316 francs en 1299. Encore moins doit-on ranger dans la simple domesticité les semi-fonctionnaires auxquels incombent les emplois cynégétiques des châteaux opulens : un fauconnier qui touche 3 300 francs, un veneur qui touche 1 500 francs. On pourrait plutôt y faire rentrer les pages — à 190 francs par an en 1313 — puisque aux XIVe et XVe siècles ces jeunes gens, poétisés par le roman et le théâtre, joignaient à leur service d'honneur les tâches les plus vulgaires, voire les plus malpropres. Le valet d'un rentier urbain, d'un curé, d'un marchand, d'un notaire, avait des gages peu différens de ceux du domestique de ferme, un peu plus bas cependant, tandis qu'aujourd'hui ils sont un peu plus hauts. On en rencontre depuis 150 francs au XIVe siècle, et les plus favorisés

vers la fin du XVe siècle ne dépassaient pas 300 francs dans les familles bourgeoises. Des gages de 500 francs, comme en donne la comtesse d'Angoulême, mère de François Ier, en 1497, ou 600 francs, ainsi que paye à la même époque la vicomtesse de Rohan, sont vraiment hors de pair.

On en peut dire autant des « valets de chariot » — cochers — et palefreniers, des cuisiniers à la journée qui se font 5 francs par jour à Paris, au XIIIe siècle, ou des « queux » de grande maison, auxquels on paye jusqu'à 600 francs de gages chez le duc d'Orléans fils de Philippe VI, et jusqu'à 1 000 francs chez le prince de Piémont. Ceux des simples particuliers ont depuis 500 francs jusqu'à 300, chiffre dont se contente le chef de cuisine de l'évêque de Troyes. Si l'Hôtel-Dieu de Paris paye ce dernier prix, d'autres hospices trouvent à meilleur marché à qui confier la direction de leurs casseroles. Quant aux aides, aux « valets d'escuellerie », ils descendent à 100 francs et ne dépassent jamais 250. On rencontre même en Allemagne des marmitons à 40 francs par an. Le reste du personnel qu'abritait le manoir féodal et dont l'effectif variait selon le rang et la richesse des maîtres, depuis une douzaine de personnes chez des seigneurs ordinaires jusqu'à deux cents chez la duchesse de Bourgogne, avait une condition analogue. La diversité de leur traitement en numéraire vient de l'importance plus ou moins grande de leurs loisirs et des bénéfices en nature qui leur sont concédés.

Pour les domestiques femmes, la distinction entre celles des fermes et celles des bourgeois offre moins d'intérêt que pour les hommes; non seulement parce que les salaires des unes et des autres se ressemblent, mais aussi parce que leurs fonctions, du XIIIe au XVIe siècle, différaient peu dans les petits ménages urbains, où elles traient la vache et font la litière du cochon, de leur emploi aux champs, où elles poussent le rouet et remplissent la marmite dans l'âtre. La moyenne des unes et des autres, servantes de ferme et d'intérieur, « chambelières » ou filles de basse-cour, balayant la salle ou battant en grange, *bonnes à tout faire*, suivant l'expression moderne, est de 108 francs de gages au XIVe siècle, de 145 francs au XVe où, comme les hommes, elles ont enchéri. La moins payée ne touche qu'une soixantaine de francs chez un charretier; une vachère, « servante à la cour », près d'Orléans, n'a guère davantage; mais une chambrière de chanoine a 135 francs; une lavandière de ville en a 200. Au-dessus de cette plèbe de la domesticité est l'élite, naturellement peu nombreuse, les « femmes de chambre » des châtelaines, dont les gages n'ont pas de règles et vont à 500 francs et même à 750 chez une prin-

cesse, belle-sœur du roi. Les cuisinières, que le XIXe siècle traite avec une faveur marquée, étaient à peu de chose près sur le même rang que les autres servantes. Quant aux nourrices, leur lait est payé suivant sa destination : celles de l'Hôtel-Dieu de Paris n'ont que 45 francs sous Louis XII, celle d'un bourgeois d'Angers avait 110 francs, tandis que la nourrice d'une princesse avait 500 francs et que le sein qui alimente, au XIIIe siècle, un frère de Philippe le Bel est appointé à 8 francs par jour, allaitement exceptionnellement coûteux, puisqu'il ferait ressortir l'année entière à 2 900 francs.

Si nous rapprochons le salaire des servantes de celui des journalières nourries, nous voyons que l'écart entre ces deux catégories est très certainement supérieur à la somme des dépenses dont la première est dispensée et qui incombent à la seconde. On en doit conclure que journalières ou manœuvres, travaillant 250 jours par an, ont été beaucoup mieux rétribués au moyen âge que les domestiques des deux sexes; ce qui est le contraire aujourd'hui, quoique les manœuvres travaillent 300 jours. Il y a là un phénomène positif, quoique singulier : les servantes de ce temps étaient moins payées que celles du nôtre, les journaliers l'étaient davantage qu'aujourd'hui.

Autre matière à réflexion : la proportion variable du salaire des hommes à celui des femmes, dans la suite des âges. On évalue en 1896 la journée des uns à 2 fr. 50, celle des autres à 1 fr. 50, c'est-à-dire aux trois cinquièmes — 60 p. 100; — mais il s'en faut de beaucoup que ce rapport soit uniforme sur tout le territoire de la République. Ceux d'entre nous qui habitent la campagne peuvent s'en rendre compte par leur expérience personnelle. Les salaires masculins sont plus élevés dans tel département où les salaires féminins sont bas, que dans tel autre où les femmes sont mieux rémunérées. Quelle est la cause de cette anomalie? Les ennemis du travail féminin se hâteront de répondre que la faute en est au sexe faible, qui fait, par sa concurrence, baisser le prix du travail des hommes. Mais comment se pourrait-il faire alors que, dans les districts où un plus grand nombre de femmes travaillent, elles soient mieux rétribuées que dans ceux où il y en a peu à aller en journée; qu'en un mot leur travail soit plus cher quoique plus abondant?

Nous venons de dire que la journée de femme équivaut aujourd'hui à 60 p. 100 du prix de la journée d'homme. Dans l'espace de quatre cents ans (1200-1600) le rapport entre les bras mâles et femelles varia au point de faire estimer ceux-ci jusqu'aux trois quarts du prix de ceux-là, à la fin du XIVe siècle, et de déprécier ensuite

au xve le labeur des femmes jusqu'à près de moitié seulement de celui des hommes. Quelle a été la cause de ce changement, et ne faut-il pas dire, en retournant l'argument de ceux qui cherchent de nos jours à entraver le travail féminin pour faire hausser le masculin, que c'est au contraire la baisse de la paie masculine, *provoquée par des causes indépendantes des salaires*, qui, amenant la gène du ménage, contraignit un plus grand nombre de femmes à solliciter de l'ouvrage et à en restreindre la valeur par leur mutuelle concurrence?

III

Jamais le salaire des paysans n'avait été au moyen âge aussi élevé que dans la seconde moitié du xve siècle; jamais dans les temps qui vont suivre il n'atteindra des chiffres équivalens, pas même de nos jours. Dès le règne de Louis XII (1498-1515), les dépenses du prolétaire, comparées à ses recettes, accusent une situation moins favorable : l'influence de la crue de population se manifestait.

Le journalier qui gagnait 3 fr. 60 sous Charles VIII, ne gagna plus que 2 fr. 90 sous François Ier, 2 fr. 25 sous Charles IX et 1 fr. 95 à l'avènement d'Henri IV. Le laboureur de la fin du xvie siècle n'avait ainsi, pour vivre, *que la moitié de ce qu'avait eu son aïeul*, cent ans auparavant. Il n'avait guère plus des deux tiers de ce dont avait joui le moins fortuné de ses pères depuis le milieu du xive siècle. Le salaire, sous Henri III, oscille depuis 1 fr. 27, prix d'un vendangeur à Issoudun, jusqu'à 3 francs, prix d'un journalier de Bourgogne. Nourri, le manœuvre doit se contenter en moyenne de 90 centimes à cette époque, tandis qu'un siècle plus tôt il recevait 1 fr. 80, et que 50 ans avant il touchait 1 fr. 20. Une paie quotidienne de 1 fr. 60, encore assez ordinaire en 1510, est tout exceptionnelle en 1545 pour un journalier *nourri;* le seul à qui nous la voyons accordée, à cette date, doit en retour un service particulièrement pénible : il soigne les pestiférés à Montélimar.

Le xvie siècle, qui vit le triomphe des propriétaires fonciers, vit aussi la déroute des travailleurs manuels; tandis que le xve siècle, où les terres étaient tombées presque à rien, avait été l'ère la plus avantageuse pour les salariés. Veut-on se rendre compte de la valeur respective du travail et de la terre? Rapprochons les moyennes du revenu de l'hectare labourable de celles du salaire des manœuvres. Au xiiie siècle et jusqu'au premier quart du xive, — époque où le sol labourable n'est que très partiellement

dans le commerce, — le gain annuel du vilain correspond au revenu annuel de 8 hectares, puis au revenu de 19 hectares (1326-1350); enfin au xve siècle, le journalier est aussi riche avec sa paie que le propriétaire oisif de 32 hectares. Cet état de choses, il est vrai, ne dure pas longtemps; le travailleur ne gagne déjà plus à l'avènement de Louis XII que l'intérêt de 19 hectares, puis de 15 hectares vers 1550, enfin de 9 hectares et demi en 1600. Quelle qu'ait été, depuis cette époque jusqu'à nos jours, où l'hectare rapporte 50 francs, la hausse du sol cultivé, le salaire de notre journalier actuel à 750 francs égale l'intérêt de 15 hectares, et le travail par conséquent est plus apprécié, par rapport à la terre, qu'il n'était il y a 300 ans.

La dépression des gages au xvie siècle ne se produit pas brusquement; elle n'est le résultat d'aucune catastrophe, d'aucun krack dans la fortune publique; au contraire elle s'accentue en raison inverse des progrès de cette fortune et procède insensiblement comme une mer qui se retire. L'avilissement des salaires atteint au même degré presque toutes les professions : le domestique de ferme, au lieu de 306 francs en 1500, ne reçoit plus en 1600 que 150 francs; le domestique de ville ou d'intérieur, au lieu de 282 francs, n'en touche plus que 120. Tous ces chiffres sont formulés, ainsi qu'on l'a expliqué ci-dessus, d'après le pouvoir d'achat de la monnaie. *Nominalement*, intrinsèquement, le prix du travail s'élève à la vérité de 33 pour 100, mais le prix de la vie augmente de 200 pour 100.

Les servantes qui, de 1476 à 1525, avaient 138 francs et qui, à ce taux, étaient beaucoup moins payées que celles d'aujourd'hui, dont le salaire est de 210 et de 300 francs selon qu'elles sont employées à la campagne ou dans les villes, les servantes n'ont plus en 1600 que 73 francs. La fille de ferme et la bonne à tout faire sont donc, au point de vue des gages, sans avoir fomenté aucune grève, *les privilégiées de la civilisation moderne*, celles qui en ont le plus profité. Du commencement à la fin du xvie siècle, la journalière nourrie est passée de 1 fr. 20 à 50 centimes. Si elles se nourrissent à leurs frais, les femmes employées aux travaux champêtres n'obtiennent plus que 1 fr. 07 en moyenne, au lieu de 1 fr. 92. Pour prétendre davantage il faut des capacités particulières : une ouvrière en tapisserie se fera 1 fr. 75 à Orléans; près de Nancy on donnera 1 fr. 60 à une vigneronne.

Ce n'est pas que les métiers ruraux aient été, plus que les bras du simple manœuvre, épargnés par la crise nouvelle. Les vignerons, dont le salaire moyen est, en 1600, de 2 fr. 50 sans nourriture, étaient payés, cinquante ans avant, 3 fr. 84. Ils avaient

gagné 3 fr. 50 au XIVe siècle, 3 fr. 37 au début du XVe siècle et 4 fr. 50 sous Louis XI. Il en est de même des jardiniers à la journée, auxquels on donnait 3 fr. 50 au XIVe siècle et seulement 2 fr. 10 au XVIe. Employés à l'année, ce genre de serviteurs n'avaient pas en 1590 plus de 227 francs, tandis qu'on les payait 330 fr. en 1490.

Par le salaire des vignerons au moyen âge l'on peut augurer que la culture de la vigne coûtait aussi cher qu'aujourd'hui. Il serait facile de s'en rendre compte par la comparaison, à diverses époques, du prix des façons, si les indications des comptes n'étaient souvent trop vagues pour servir de base à des calculs. Le travail qu'exige le vignoble se divise, comme on sait, en une série d'opérations de valeur inégale. La connaissance détaillée des unes ou des autres — enlèvement des échalas, labourage, taille, recépage, binage, liage des ceps — ne nous instruit pas du total des frais qui seul ici nous importe. Pourtant la culture à forfait de la vigne, lorsqu'elle paraît embrasser l'ensemble des soins nécessaires, durant les douze mois de l'année, à la préparation d'une bonne récolte, revient en 1202, dans le département de la Seine, à 418 francs l'hectare. En 1350, à Dourdan, dans Seine-et-Oise, elle coûte 714 francs. En Normandie elle s'élève, en 1410, à 1125 francs l'hectare, chiffre extraordinaire qui tenait sans doute à la pénurie des hommes du métier ; ceux sur lesquels on parvenait à mettre la main faisant la loi aux propriétaires. A la fin du siècle on ne dépensait plus dans la même localité (1498) que 756 francs. Mais au XVIe siècle l'hectare de vigne ne représentait que 660 francs de débours à Argenteuil et 540 sous les murs de Paris. Au temps de la Ligue la moyenne, en France, était tombée depuis le centre jusqu'à l'est à 380 francs ; le vigneron devait donc se contenter, sous Henri III, d'un gain non seulement inférieur de près de moitié à celui qu'il avait eu sous Charles VI et sous Louis XII, mais qui n'égalait même pas celui dont, quatre siècles auparavant, il jouissait sous Philippe-Auguste.

Les autres façons agricoles, rapprochées de leurs prix actuels, viennent confirmer les observations précédentes. Je laisse de côté tous les travaux malaisément comparables, soit parce qu'ils sont peu définis, — défrichement de terres, abatage d'arbres, creusement de fossés, — soit parce qu'ils n'ont plus leurs pareils de nos jours.

Dans la catégorie des ouvrages sans analogie présente rentre le battage des grains à façon. Il n'existe presque plus en France de batteurs au fléau, ni pour le blé ni pour l'avoine ou l'orge. Si quelques fermiers bretons usent encore, pour leur *sarrasin*, de cet

instrument antique, le nombre en diminue sans cesse et cette besogne, en tous cas, n'est l'objet d'aucun de ces contrats si usités jadis pour la séparation du grain et des pailles. Comparons toutefois la fin du XVIe siècle avec les quatre cents années antérieures : en 1590 le battage et le vannage de l'hectolitre de blé coûtaient 73 centimes ; au XVe siècle ils avaient valu en moyenne 1 fr. 60, et, dans les deux siècles précédens, 1 fr. 28.

Il est des travaux champêtres, comme le labourage, qui sont demeurés les mêmes jusqu'à ce jour ; il en est, comme le fauchage de l'herbe, pour lequel les machines commencent à se substituer aux bras, mais qui se font encore exclusivement de main d'homme dans les régions où la petite propriété domine. Ceux-là permettent d'assez exactes assimilations entre le présent et le passé. Or le labour à façon se paie aujourd'hui 25 francs pour les blés de mars et 50 francs pour les blés d'hiver, dont les semailles sont précédées du passage deux fois répété de la charrue. Ce *double* labour valait en 1346, à Montauban, 73 francs ; il se payait à Rouen, en 1404, 68 francs l'hectare, et en 1588, en Artois, 35 francs seulement. Quant au fauchage des prés à façon, qui se paie environ 15 francs l'hectare dans la Normandie du XIXe siècle, il coûtait jusqu'à 24 francs dans la Normandie du XIIIe siècle, et en général 18 francs. Le prix moyen haussa aux siècles suivans et se maintient à 22 francs de 1401 à 1500. A la fin du XVIe siècle il était descendu à 12 francs.

IV

J'ai essayé de montrer que le moyen âge, par les conditions matérielles où il se trouvait, — et non pas par ses institutions sociales ni politiques, — avait été contraint de payer la main-d'œuvre un prix très élevé et de la payer d'autant plus cher qu'elle était plus rare à l'époque de nos désastres. La même *force des choses*, qui agissait alors en faveur des classes laborieuses, en procurant au serf affranchi la propriété de la majeure partie du sol cultivable, l'avait gratifié aussi, par les « droits d'usage », de l'usufruit d'une autre portion très notable de la terre française : la superficie boisée ; elle lui avait conféré enfin, par le « droit de vaine pâture », la jouissance de tout le reste du territoire pendant la moitié de l'année.

Ces deux derniers avantages constituaient, pour le « pauvre homme de labeur » d'autrefois, de véritables subventions nationales. C'était une propriété collective, une richesse banale, à la participation de laquelle étaient admis tous les citoyens des champs. Notre temps ménage aux non-possédans des subventions d'un

autre ordre — telle est l'instruction gratuite ; — il dote et entretient sur le budget, cette bourse commune, beaucoup d'institutions d'assistance pour les enfans, les malades, les infirmes, les vieillards, et tout fait prévoir que la part des déshérités est destinée à s'accroître, sinon par les soins du législateur, du moins par l'initiative privée. On objectera que la charité, sous toutes ses formes, n'est pas nouvelle et que le régime féodal, qui l'a pratiquée sur une vaste échelle vis-à-vis des malheureux non valides, abandonnait en outre aux valides, destitués de tout capital, des biens que la civilisation leur a repris.

Ce serait soutenir que la civilisation ou du moins le peuplement est un mal, et que, au-dessus d'un certain chiffre, plus les hommes sont nombreux, plus ils sont misérables. C'est la thèse de Malthus et, jusqu'à notre siècle, il semble qu'elle ait été vraie. L'étude des temps qui ont immédiatement précédé le nôtre en fournit la preuve. Toujours le développement de la population pose des problèmes redoutables, et il ne les résout pas toujours. Pour que notre siècle se soit tiré à sa gloire des difficultés qu'il a eues à surmonter de ce chef, difficultés contre lesquelles nos pères, accablés pendant trois cents ans — de 1525 à 1830 — sous le poids de leur nombre, ont vainement lutté, il a fallu des inventions, des découvertes, qui ont changé la face du monde. C'est à ces découvertes contemporaines que nous devons d'avoir pu augmenter la production des marchandises, plus encore que n'augmente le chiffre des hommes ; tandis qu'auparavant c'était le contraire qui avait lieu. C'est à ce progrès récent de la science que nous devons par conséquent notre richesse et la faculté de créer, au profit des moins favorisés d'entre nous, des subventions artificielles qui remplacent les subventions naturelles d'époques à demi barbares.

Les forêts devaient être, au XIIIe siècle, dans une telle disproportion, avec la population d'une part, et de l'autre avec le reste du sol, qu'elles ressemblaient, entre les terres cultivées, aux surfaces couvertes par la mer entre les continens. Les arbres n'avaient guère plus de valeur sans doute que les flots de l'Océan. De ce sol commun, de cette étendue « vaine et vague », le seigneur se déclara plus ou moins propriétaire, parce qu'à ses yeux les choses qui étaient à tout le monde n'étaient à personne, et que les choses qui n'étaient à personne étaient à lui. Possession nominale du reste, là même où elle fut reconnue. Comme il n'en aurait tiré aucun profit, le maître se trouva heureux de laisser, pour quelques francs ou quelques centimes, user et abuser de son bien.

En matière de bois le droit d'usage des habitans fut donc général : usage pour pâtures, pour chauffage, pour charpente,

pour meubles et ustensiles de toute sorte, aussi bien dans les forêts royales que dans les domaines des seigneurs laïques ou clercs. Il en était du chêne dans la futaie, comme aujourd'hui du moellon qui sommeille dans les entrailles de la terre, et qui n'a de prix que par le travail d'extraction, de charroi, de façonnage, dont il est l'objet. Les habitans de Perpignan prennent en 1296 le bois dont ils ont besoin moyennant 20 centimes le stère — 80 centimes de notre monnaie ; — somme élevée et qui n'était payée qu'aux abords d'une ville, puisque cent ans plus tard, dans la même province, de vastes forêts sont concédées à des particuliers avec autorisation d'y mettre le feu, « pour tuer et mettre en fuite les bêtes sauvages. » Ce mode sommaire de défrichement est encore appliqué dans le Midi au début du xve siècle.

D'autres personnes, même sans être propriétaires, obtiennent le droit d'incendier ou de détruire certains bois de leur voisinage, pour détruire en même temps les sangliers et les ours qui les habitaient. Rien qui ressemble moins à nos idées étriquées, à nos économies sordides, sur cet article, que la magnifique prodigalité de nos pères en fait de bois. Aux portes de Paris, en 1346, le roi de France donne au duc de Bourgogne quatre hectares de la forêt de Crécy-en-Brie « pour la construction d'une nouvelle salle à son château » ; politesse bien naturelle, puisque l'année précédente ce duc, recevant dans ses États le roi Philippe de Valois, lui offrait une suite de festins dont la cuisine avait consommé 14 hectares de taillis. Quand on absorbe, pour débiter quelques solives ou faire rôtir quelques moutons, de telles surfaces forestières, c'est qu'elles ne sont pas bien précieuses. Dans le Gard, en 1271, la tuilerie de Campagnoles est louée moyennant une redevance de 6000 tuiles par an, valant 300 francs d'aujourd'hui, avec pouvoirs pour les preneurs de couper tout le bois que bon leur semble, et de faire paître partout leurs bestiaux. A Chéry-Chartreuve, dans l'Aisne, le seigneur concède même aux riverains (1231) une partie du sol boisé ; il en interdit seulement le défrichement, sans doute afin que le droit de chasse qu'il s'est réservé ne devienne pas illusoire. Dès le milieu du viiie siècle, on trouve les populations de la Marche en possession des droits d'usage et de pacage les plus larges dans la forêt d'Aubusson. Une charte seigneuriale reconnait ces droits en 1265, « sans qu'il soit permis aux habitans de disposer des bois ni pour trafic, ni pour don. » Le seigneur se réserve seulement « un certain lieu de la forêt » ; on le cantonne. Plus tard, en pareil cas, ce sont les usagers que l'on cantonnera. Les paysans, pour prix de cet usage, doivent seulement au suzerain une journée de charroi, « un voyage au bois. » Les choses marchaient ainsi depuis des centaines d'années quand, au xvie siècle,

le procureur fiscal du seigneur — ce fief appartenait alors à la dame de Beaujeu, fille de Louis XI — voulut troubler les vilains dans leur jouissance. De là, entre les officiers de la princesse et les usagers, un procès où ces derniers obtinrent d'ailleurs gain de cause.

Dix-sept paroisses de l'arrondissement d'Avallon louent en 1319 le droit d'usage dans la forêt d'Hervaux; elles pourront y couper « tous bois qui leur seront nécessaires » moyennant un cens annuel de 10 deniers par feu. Au XIVe siècle ces 10 deniers valent 1 fr. 75, moins d'une journée de travail; au XVIIIe siècle ils vaudront 8 centimes. Pour une poule et 5 deniers par tête et par an, les paroissiens de Parassy, en Berry, obtiennent la libre possession de la forêt qui les entoure. Ces « concessions », il faut le dire, ne sont en général que des « reconnaissances » de droits plus ou moins obscurs, plus ou moins anciens, qui s'affirment et se précisent. Les gens de Jumièges et de Braquetuit, en Normandie, soutiennent, dans un procès de 1579, que la forêt est commune entre eux et l'abbaye à qui nominalement elle semble appartenir; que, moyennant un sol par an et par famille, ils y ont droit de pâture, de chauffage et de *glandée* pour leurs porcs.

Outre ces droits d'usage et de pâturage dans les bois seigneuriaux, les campagnards possèdent en propre une grande quantité de bois communaux; soit qu'ils en jouissent de temps immémorial, soit qu'ils leur aient été abandonnés par des traités en bonne forme. Le revenu des forêts demeure, en bien des localités, si minime au XVIe siècle que ces « accords » ne sont pas bien onéreux au détenteur du fonds. En 1573, les herbes d'une forêt entière, celle de Fletz, en Limousin, ne sont affermées à nouveau que pour 10 sous et 2 poules (à peu près 7 francs par an). Le cens féodal des habitans de Chalonnet, en Franche-Comté, pour droit d'usage dans les forêts royales, ne s'élève en 1584 qu'à 6 centimes par personne.

Le seigneur de La Rochefoucauld avait « accordé à toujours » au XIIIe siècle, aux riverains de la forêt de La Boixe, en Saintonge, dont il était propriétaire, le droit de pacage à raison de 2 deniers — soit intrinsèquement 18 centimes — par chaque bœuf ou vache avec son veau. Il crut évidemment faire un bon marché, et les riverains crurent en faire un mauvais, puisqu'ils prétendaient avoir ce droit pour rien. Ils n'acceptèrent l'arrangement que parce qu'ils ne purent faire autrement, « n'ayant, disaient-ils, d'autre justice à laquelle il leur fût loisible de recourir. » Au XVe siècle les vassaux jouissent non seulement du pacage, mais aussi du chauffage dans la forêt; un procès leur est intenté à ce sujet par les seigneurs, qui le perdent. Les juges transforment seulement les 2 deniers de jadis en une redevance

de 36 litres de froment, à payer par chaque « laboureur à bœufs », *quel que fût le nombre de ses bestiaux*, et de 18 litres par chaque « laboureur à bras ».

En 1515, nouveau procès, puis en 1634, puis en 1740; chaque siècle voit renaître d'interminables litiges. La rente en nature avait été, dans l'intervalle, reconvertie en numéraire; mais comme la dépréciation du numéraire était continue et que le prix du bois suivait une progression constante, elle était devenue presque nulle. En même temps la population augmentait; par suite le droit d'usage devenait plus onéreux à celui qui le supportait. Au XVIIe siècle une douzaine de paroisses envoient leur bétail à La Boixe; chaque matin des caravanes de bœufs, de vaches, de porcs et de moutons se dirigent en longues files vers la forêt. Le seigneur trouvait toujours qu'on prenait trop de bois; les usagers n'en avaient jamais assez. Pour 6 fours banaux, dont le revenu était insignifiant, on employait annuellement 70 000 fagots, qui très probablement ne servaient pas tous à cuire du pain. En 1759 La Boixe ne rapportait au propriétaire que 5 400 francs par an, et sa contenance était de 1 330 hectares.

Certes elle avait été dans le principe beaucoup plus étendue. Les cultivateurs ne se contentaient pas de tondre le sol forestier à mesure qu'il se repeuplait; ils s'en emparaient tout doucement, d'âge en âge, et le défrichaient à leur profit personnel. Les « accrues », accroissemens, ou, pour mieux dire, les empiétemens des riverains étaient chose si prévue, si naturelle, que souvent dans des chartes on règle d'*avance* de quel seigneur ils relèveront. Rarement il arrive que le châtelain songe à placer des bornes, pour empêcher de nouvelles annexions du paysan. Les bornes d'ailleurs ne sont pas éternelles. S'il s'agit de biens d'église, les moines auxquels ils appartiennent, le receveur de l'abbaye, sont parens ou amis des paroissiens du voisinage. Ils ferment les yeux sur leurs main mises, timidement accomplies, sillon par sillon, ou font cause commune avec eux. Quand un supérieur plus attentif « blâmera » les « aveux », c'est-à-dire criera à la spoliation, il sera trop tard. Des procès nombreux nous révèlent que, depuis un temps infini, une lutte incessante se poursuit entre le château et la chaumière qui entame tous les jours la forêt, « laquelle, à chaque génération, perd plusieurs centaines d'arpens » (1482). L'homme d'épée accuse l'homme de bêche d'avoir transformé ici près de 1 500 hectares en terres labourables. Une fois défrichés, avec l'absence de cadastre, impossible de revendiquer les bois. Rongés par le bétail, hachés par la main de l'homme, les bords « abroutis » de la forêt étaient bientôt impuissans à se défendre contre la charrue, qui venait sournoisement

par derrière. Ce fut ainsi que l'usage et le pacage eurent raison de centaines de milliers d'hectares.

De-ci, de-là, il est bien opposé quelque digue à ces envahissemens, comme aux abus des usagers que l'on essaie de faire jouir en bons pères de famille. En certains cantons de l'Ile-de-France, les droits de pâture ne peuvent être exercés que dans les taillis âgés au moins de trente ans. On inflige à Gray, en Franche-Comté, une amende à deux hommes qui ont abattu un chêne « parce qu'ils le croyaient mort, tandis qu'il avait encore du vif. » Pour prévenir le gâchage, une transaction intervient à Allan, en Dauphiné, entre le seigneur et ses vassaux (1464), portant que nul ne pourra couper des poutres pour sa maison sans la permission du seigneur, *qui ne pourra la refuser*. Si, après avoir coupé ces poutres, il les laissait pourrir sur place, le vilain devrait en payer le prix à dire d'expert au profit de la commune.

Mais ce fut seulement au milieu du XVIe siècle, avec l'accroissement de la population, que les intéressés commencèrent à se préoccuper sérieusement de la déperdition inutile des arbres. Dans telle paroisse où, cent vingt ans auparavant, on reconnaissait à tout le monde le droit de couper du bois pour son usage ou *pour le vendre*, un accord de 1551 déclare que « ni le seigneur ni les habitans ne pourront en couper que pour leur provision et ustensile. » La durée du pacage est bornée alors en quelques forêts : il commencera au 15 mars pour finir au 1er octobre. A d'autres égards les déboisemens, opérés sans aucune règle, avaient leurs dangers ; la population s'en apercevait. Le vice-légat d'Avignon défend, dans le Comtat-Venaissin (1595), « de dépopuler les bois et de faire aucun essart aux montagnes, attendu les grands dégâts que cela apporte au plat pays. »

Quelques gentilshommes, pour mettre fin à la communauté orageuse qui existait entre eux et les usagers, s'efforçaient de divorcer à l'amiable : le duc de La Trémoïlle offrait aux paysans de Benon de renoncer à leur droit sur la *totalité* de cette forêt, contre l'abandon en toute propriété d'une *partie* du sol (1599) ; mais tous les suzerains n'étaient pas aussi raisonnables. Puis, quand il s'agissait de traiter, de définir les droits réciproques, le campagnard sentait obscurément sourdre dans sa cervelle les prétentions inavouées des aïeux à la possession exclusive du bois, comme de la lande. La tradition confuse du communisme foncier, que pratiquent toutes les sociétés humaines dans leur enfance et dont tant de vestiges subsistaient encore, le rendait hostile au partage. « Nous avons des griefs au sujet des bois », disaient dans leur manifeste de 1525 les paysans révoltés de l'Alsace, qui pourtant, moyennant quelques pfennings par arpent, jouissaient de

très vastes superficies ; « nos seigneuries *ont usurpé les forêts pour elles seules*. Notre opinion est que tous les bois, aux mains d'ecclésiastiques et de laïques qui ne les ont pas acquis par achat, doivent *retourner* à la communauté. »

Un autre reste de ce communisme rural dont nous parlons était le droit de vaine pâture. On constate dans l'Europe du moyen âge, comme dans tous les pays à demi barbares d'aujourd'hui, une grande différence entre la propriété du bétail, qui est entière, et la propriété du sol qui est restreinte et bornée. Le maître d'une prairie n'avait droit qu'à la récolte du foin ; il n'était chez lui que pendant trois mois et demi par an, de mars à juin ; les coutumes fixent soigneusement les dates : ici le 1er mars, là le 8, ailleurs le 15. Sauf cette période, les prés appartiennent à tout le monde. Chacun peut y faire paître son bétail ; c'est pour les paroissiens un bien public, comme la grande route pour les citoyens d'un même pays. Une prairie ne pouvait donc jamais être enclose, du moins complètement, puisque la généralité des habitans, pendant huit mois et demi par an, devaient y avoir accès. Là-dessus l'opinion est aussi susceptible que la jurisprudence est formelle. Pour soustraire égoïstement quelques hectares à la communauté, il faut qu'elle y consente par une transaction spéciale, comme on en voit une à Taulignan entre le suzerain et ses vassaux, qui déclare « en défense » *toute l'année* le pré du seigneur « lorsqu'il sera clos ». Trop de gens sont intéressés à maintenir intact ce patrimoine pour qu'aucune infraction puisse passer inaperçue. Quelques propriétaires de Bort (Limousin) ayant enclos des prés en 1564, la masse des paysans leur intente un procès, « comme étant privés ainsi du droit de secondes herbes » ; et ces propriétaires s'empressent de déclarer, par acte notarié, « qu'ils n'entendent pas faire du *revivre* (ou regain) leur profit particulier », et qu'ils n'ont droit audit pré que depuis le 25 mars jusqu'à la récolte de la première herbe. Aux prairies s'ajoutent toutes espèces de pâtures, que l'on appelle « vaines, » — et qui effectivement le sont assez, il n'y pousse pas grand'chose, — les terres labourables après la moisson enlevée, les jachères, les friches, les landes et les marais.

Chacun peut seulement clôturer les alentours de sa maison, à la campagne comme à la ville, son jardin, son parc. En certaines provinces le laboureur a droit en plus à la retenue de 35 ares environ, à une « épargne » de prairie, voisine de son habitation. Sauf ces exceptions le sol, pendant la moitié ou même la totalité de l'année, s'il s'agit de terres au repos, reste banal. Le droit de vaine pâture n'est limité dans son exercice qu'en ce qui concerne le nombre des têtes de bétail que chacun peut ainsi envoyer

chercher leur vie à travers champs : 4 bœufs par charrue en Languedoc, 4 moutons par florin d'impôt en Provence. Quelquefois ce n'est qu'à proportion de son bien personnel que l'on a part au bien commun. La vaine pâture est alors un mutualisme limité aux seuls propriétaires. Il est rare pourtant que les pauvres, quoique sans terre, n'entretiennent pas gratis une vache et quelques brebis.

Tantôt ce droit de vaine pâture est restreint à la commune; on applique la règle du chacun chez soi en Bourgogne, Auvergne, Bourbonnais. Tantôt il comporte, entre communes voisines, une réciprocité assez étendue; c'est le cas en Orléanais ou en Champagne. Mais partout, jusqu'à un temps très proche de nous, a subsisté cette idée que, si la culture des céréales exigeait la propriété individuelle, la jouissance collective du sol s'imposait pour la nourriture du bétail. L'agriculture contemporaine a fait justice de ce préjugé si bizarre, mais si puissant jadis qu'il était interdit de remettre en culture « une terre qui avait été une fois en nature de pré »; le seigneur du lieu n'ayant pas plus de privilège à cet égard que le dernier des habitans. En effet, avec le système en vigueur, un propriétaire qui mettait sa prairie en labour frustrait toute la paroisse. Le labourage même ne doit pas se renouveler tous les ans : une culture intensive ne laisserait pas à l'herbe le temps de pousser dans les guérets entre les moissons d'été et les semailles d'automne.

Nécessaire pour assurer un supplément de subsistances, par un meilleur usage des biens-fonds, la révolution qui s'est opérée à cet égard dans les temps modernes constitua un incontestable progrès. Mais on doit remarquer qu'avec la propriété flottante et relâchée du moyen âge le non-possédant était chez lui à peu près partout; tandis que, resserré ensuite entre des domaines jalousement exploités, celui qui n'eut pas quelque lopin en propre ne fut plus chez lui à peu près nulle part.

V

Quelle a été l'influence des corporations sur le salaire des ouvriers de métier? C'est là une question qui se pose naturellement dans cette étude et dont l'intérêt nous semble d'autant plus vif que beaucoup de gens paraissent las, à l'heure actuelle, de la liberté du travail, telle qu'elle existe depuis cent ans, et recommandent la restauration, sous des noms modernisés, des pratiques socialistes de nos pères. L'histoire des corporations anciennes est faite. M. Levasseur, dans le livre magistral qu'il a consacré aux *Classes ouvrières avant 1789*, a épuisé le sujet. Mais

si le fonctionnement de ces pesans rouages nous est révélé dans tous ses détails, les conséquences qu'ils ont pu avoir sur le prix de la main-d'œuvre ne nous sont pas connues encore.

Il les faut étudier sans parti pris pour se convaincre de l'inanité des efforts tentés en ces matières par les pouvoirs publics du moyen âge et des temps modernes. Nous avons vu la loi économique gouverner en souveraine le taux des gages du journalier, du domestique, de toutes ces paires de bras que les Anglais appellent *unskilled* — sans capacités ni connaissances spéciales. — Mais c'étaient là, dira-t-on, des espèces faciles à vivre, qui ne savaient point résister au courant des choses, qui ne formaient ni association, ni confrérie d'aucune sorte. Or il résulte des chiffres recueillis par nous que les corporations plus ou moins fermées, avec leur cortège de règlemens et les prérogatives dont elles s'étaient fait investir, *n'ont pas exercé d'influence sur le prix du travail*, ni aux temps féodaux, ni dans les derniers siècles. Les ouvriers de métier ont eu beau se grouper et se raidir dans leurs jurandes; ils ont subi les mêmes vicissitudes que les malléables hommes de peine, isolés, désarmés, devant les mouvemens de hausse et de baisse des salaires que causaient la rareté ou l'abondance des hommes.

Ni la puissance des rois, ni la coalition des intérêts savamment organisée en faveur des *beati possidentes*, ne sont parvenues à maîtriser la valeur de la main-d'œuvre. La proportion a été, à peu de chose près, la même autrefois qu'aujourd'hui : entre le salaire des journaliers ruraux et celui des ouvriers de métier; entre les salaires respectifs des divers métiers (maçons, charpentiers, couvreurs, etc.) et par suite entre le nombre de ceux qui s'y adonnaient. Enfin il n'y a aucune différence appréciable, dans la rétribution de chaque corps d'état, entre les villes où ces corps d'état étaient libres et celles où ils étaient monopolisés. Les corporations ne mériteraient donc, à ce point de vue, — et ce point de vue est le principal, — d'une hausse artificielle des salaires, ni les éloges, ni les colères dont elles ont été l'objet de la part de certaines personnes qui n'en parlent que par ouï-dire, d'après des légendes non contrôlées. Doit-on attribuer cet insuccès aux ordonnances de *maximum*, que promulguait de temps en temps la puissance sociale, — monarques ou municipalités urbaines, — pour réduire la paye des « gens de métier » à de « justes limites », lorsqu'elle paraissait « exorbitante »? Nullement. L'ingérence de l'État et en général de toute autorité constituée, les efforts faits, par voie coercitive, pour diminuer les salaires quand ils s'élevaient naturellement, ont été aussi peu efficaces que ceux des salariés pour les maintenir quand, d'eux-mêmes, ils tombaient.

Peut-on croire cependant que les corporations, j'entends les corporations propriétaires exclusives, dans une certaine ville, d'une certaine branche d'activité manuelle, aient été une institution indifférente? Non pas. Ces corporations, inspirées par un communisme assez étroit, par le besoin d'une farouche égalité, arrivaient en effet à empêcher personne de s'enrichir. Le souci d'un niveau à faire passer et repasser sur chacun de leurs membres remplit les ateliers du moyen âge. Les commerçans d'alors semblaient condamnés à vivoter à perpétuité. Malgré tout, les conditions humaines étant nécessairement instables, il se trouvait que les uns grandissaient, ne fût-ce qu'à force d'économie, et que les autres se ruinaient. Mais l'association, née d'une prévoyance et d'une jalousie mutuelles, avait pour but de faire marcher ses membres du même pas, de les faire flotter à la même hauteur, en interdisant par exemple aux « maîtres » d'occuper plus d'un ou deux compagnons, d'instruire plus d'un ou deux « apprentifs ». Ce système, qui s'opposait à la réduction des frais généraux, à la division du travail, qui paralysait les efforts d'innovation et d'amélioration et consacrait la routine, constituait dans son ensemble une entrave à la production; et toute entrave à la production est une entrave au bien-être de la masse, dont les travailleurs font partie.

A ce titre, les corporations furent plutôt nuisibles au peuple des ouvriers. Ces derniers y gagnèrent-ils, comme consommateurs, une qualité meilleure dans les marchandises fabriquées? La probité industrielle a-t-elle été plus grande dans les obscures échoppes de jadis que dans les gigantesques usines ou les magasins administratifs de nos jours? Personne ne serait assez naïf pour le croire. Ces « chefs-d'œuvre » qu'il fallut exécuter, dit-on, pour accéder à la maîtrise, les jeunes gens aisés, après avoir esquivé tous les règlemens d'apprentissage, les confectionnaient chez des patrons indulgens qui les laissaient aider ou les aidaient eux-mêmes, et, quelle que fût l'incapacité du candidat, le chef-d'œuvre dans ces conditions était toujours admis. Dès le XVIe siècle les « gardes » et « jurés » de ces petites églises aristocratiques se recrutaient entre eux, et les membres de ce conseil de surveillance, inaccessible au vulgaire, pouvaient impunément, à l'abri des visites et des saisies, débiter de la camelote. En somme, l'ancienne organisation du travail, malgré son appareil très compliqué, aboutissait pour les salaires à peu près au même résultat que la complète liberté contemporaine. La société en général éprouva, aux derniers siècles surtout, par le fait de ces restrictions chicanières, un préjudice difficile à chiffrer, mais réel. Les artisans n'en ressentirent, *directement*, ni avantage, ni inconvénient.

Les ouvriers réunis en corporation, ai-je dit, n'étaient ni mieux ni plus mal rémunérés que ceux des professions libres. Rien de moins uniforme en effet que l'état de la France sous ce rapport; à la campagne le travail demeura, jusqu'à la fin de la monarchie, aussi indépendant que de nos jours; on voyait au xve siècle des femmes employées comme maçons. Beaucoup de villes, et non des moins importantes, furent à cet égard semblables aux simples villages : Saint-Malo n'avait aucun corps de métier « juré », c'est-à-dire exclusif. Lyon, qui en avait eu jusqu'alors, fut, par lettres patentes de 1606, affranchie à jamais des maîtrises. Le contraire arriva plus fréquemment; l'on transforma aux xvie et xviie siècles, en corporations fermées, bien des métiers exercés au moyen âge sans aucune entrave. Le maire de Saintes érigea en 1600 la pharmacie en maîtrise; le premier venu tenait auparavant, dans cette localité, boutique d'apothicaire. A Nîmes l'industrie était à peu près libre; on n'y voyait que quatre ou cinq maîtrises au xvie siècle; de 1550 à 1640 il y fut créé trois corporations nouvelles. Durant le même laps de temps il en est créé vingt-huit à Bourges; ce qui prouve qu'il n'en devait pas exister beaucoup avant. A Paris même, chef-lieu de la réglementation, où elle était le plus minutieusement usitée, bon nombre des associations que l'on voit au xviiie siècle avaient une origine récente. Il y eut ailleurs des confréries qui surgirent et disparurent dans la suite des temps, sans laisser de trace, après avoir passé tour à tour pour utiles et pour gênantes.

Si le régime corporatif avait eu les conséquences que l'on suppose, les ouvriers de métier eussent été autrefois beaucoup mieux payés que les journaliers; et ils l'eussent été beaucoup mieux dans les villes où leur privilège les eût rendus maîtres des prix du travail que dans les localités où la concurrence était ouverte à tout le monde. Or rien de tout cela ne s'est produit. On évalue en 1896 le salaire du journalier non nourri à 2 fr. 50, celui du maçon à 3 fr. 40, celui du charpentier à 3 fr. 70, celui du couvreur à 3 fr. 50. Le maçon gagne donc un tiers plus que le journalier; le journalier gagne les trois quarts du maçon. Eh bien! cette proportion a été identique depuis six siècles. Malgré leurs variations respectives, qui élèvent tantôt l'un de ces salaires, tantôt l'autre, on peut les considérer comme demeurant en moyenne dans le rapport de 3 à 4.

Pour les maçons, du xiiie au xvie siècle, une observation est nécessaire : le mot de « maître-maçon » n'a pas alors la même signification qu'aujourd'hui. Il s'applique souvent à un entrepreneur de maçonnerie, à moitié architecte. Il s'ensuit que sa rémunération ne peut servir de base aux salaires des simples compa-

gnons. Les maîtres sont des patrons, propriétaires d'un matériel dont la location est comprise dans leur salaire individuel. Il faut prendre garde aussi que parfois le terme « maçon » désigne un maître et parfois un compagnon, que le mot « aide-maçon » s'employait, ou pour un ouvrier véritable, ou pour un simple gâcheur de mortier, ou même pour le premier journalier venu, montant des moellons dans sa hotte. De tout cela résulte quelque confusion, parce que, dans ces essais de statistiques rétrospectives, on marche à tâtons, sans avoir pour guide aucune de ces vastes enquêtes, de ces innombrables tarifs, où les administrations modernes ont condensé les renseignemens et établi des classifications multiples. On sait qu'à Paris, aujourd'hui, la journée de ceux qui collaborent à la maçonnerie d'un édifice varie de 5 francs, pour les garçons, à 12 fr. 50 pour les sculpteurs, en suivant une échelle ascendante depuis les « limousins » jusqu'aux « bardeurs » et aux « ravaleurs ». En province aussi et dans les campagnes, il y a des maçons à 5 francs et à 2 fr. 50, dont les derniers ne sont que simples manœuvres.

Aux XIIIe et XIVe siècles on rencontre des tailleurs de pierre parisiens payés 6 fr. 10 par jour et des « serviteurs de maçons » payés 2 francs, voire des apprentis gagés à 1 fr. 20 par jour. Dans la première moitié du XVe siècle, en pleine crise, il se produisit le même phénomène que pour le salaire des journaliers : on paie les bras plus cher parce qu'ils sont plus rares. Et ce phénomène se produit, pour les ouvriers de métier, avec plus d'intensité parce qu'il était moins aisé de parer à cette pénurie, et de confier à d'autres une besogne qui exigeait un certain savoir-faire. On vit ainsi, au milieu de la guerre de Cent ans, des maçons gagner jusqu'à 8 fr. 50 à Orléans, en 1429, au lendemain du siège que Jeanne d'Arc avait fait lever, jusqu'à 9 fr. 50 à Dieppe, jusqu'à 11 fr. 25 à Perpignan. Et, où l'on peut observer que seule la loi de l'offre et de la demande, et non les combinaisons factices des associations ouvrières, amène ces fluctuations, c'est quand on voit le maçon payé 6 francs à Rouen, ville corporative, et 7 fr. 60 à Alihermont, commune rurale de la Seine-Inférieure dont les métiers sont accessibles à tout venant. En ce temps-là le maçon ne gagnait que 4 fr. 60 en Angleterre. Ce furent aussi les prix des journées du « maître-des-œuvres de maçonnerie », dans les villes que je citais tout à l'heure, aussitôt que l'état normal eut reparu.

Le salaire moyen des ouvriers maçons, pour les différentes provinces et pour l'ensemble de l'année, avait été de 4 francs au XIIIe siècle; il s'abaisse à 3 fr. 45 de 1350 à 1300 et se maintient à ce chiffre pendant les vingt-cinq années suivantes. Puis, de

même que celui du travailleur des champs, ce taux s'élève à la fin du XIVe siècle, sous l'influence de la dépopulation, à 4 fr. 16, et, dans la première moitié du XVe siècle à 4 fr. 60; enfin, en 1451-1475, à 5 fr. 20. Quoi de plus naturel qu'une hausse de la rétribution des ouvriers du bâtiment à l'heure où la France commença à respirer et à rebâtir ses maisons en ruines? Quoi de plus probable ensuite qu'une multiplication du nombre de ces ouvriers, tentés par l'appât d'un gain exceptionnel et qu'une diminution de leur salaire provoquée par cette augmentation même de leur nombre? Toutes les fois que l'on pourra discerner les causes des révolutions survenues dans le traitement des ouvriers en général, ou d'une catégorie d'ouvriers en particulier, on les trouvera purement mécaniques, pour ainsi dire, dominées par la force des choses, non par les artifices des intéressés.

On ne saurait nier qu'il y eut parfois pléthore et parfois disette dans tel ou tel corps d'état d'une ville ou de l'autre; mais la faute n'en est pas imputable au régime des corporations, car les campagnes libres offraient souvent le spectacle d'une distribution aussi défectueuse, et aujourd'hui, sous l'empire d'une liberté absolue, cette accumulation d'un trop grand nombre d'hommes dans une même profession se rencontre encore : parmi nos 86 chefs-lieux de départemens, les uns possèdent, par 10 000 habitans, 7 boulangers, les autres en ont 15, d'autres 30 et jusqu'à 40. Et ces localités, si diversement partagées, ne sont distantes que de quelques lieues les unes des autres, et celles où le chiffre des boulangers est proportionnellement le plus haut ne sont pas celles où la consommation du pain, par tête, est la plus forte.

La paie moyenne de 5 fr. 20 par jour pour les maçons, en 1451-1475, comprend des salaires de 11 francs, pour un piqueur de pierre du Roussillon, et de 3 fr. 25 pour un compagnon de Limoges. Notons en passant que ce chiffre, le plus bas de l'époque, diffère peu de notre salaire contemporain, Paris excepté. La journée de ce Limousin était exactement la même que celle de son congénère saxon, à une date peu éloignée (1492). Le maçon anglais gagnait alors le même prix que le nôtre — 5 fr. 20 — d'après les recherches de M. Thorold Rogers; et les chiffres fournis pour l'empire germanique par le docteur Janssen nous apprennent que le maçon autrichien était payé 4 fr. 70.

Avec le XVIe siècle commence la baisse des salaires, pour les maçons comme pour les manœuvres. La journée était descendue à 4 fr. 80 à l'avènement de Louis XII; elle se réduit à 4 francs sous François Ier et continue de s'avilir jusqu'à la mort de Charles IX, où elle n'était plus que de 2 fr. 85. Ainsi, quoique les corporations se fussent multipliées de 1500 à 1600, elles n'avaient

pas sauvé les artisans des « œuvres de maçonnerie » qui en faisaient partie, non plus que les ouvriers isolés de la campagne, des privations que leur imposait la baisse des salaires.

VI

Ce que nous venons de dire du maçon s'applique à l'ensemble des corps d'état du moyen âge. Si nous avons pris celui-là pour type, c'est que sa paie actuelle (3 fr. 40) s'écarte peu de la moyenne des salaires ouvriers en 1896, dont le taux, d'après les statistiques officielles, est de 3 fr. 53 dans la grande industrie — comprenant 3 millions de personnes — et de 3 fr. 20 dans la petite industrie — occupant 6 millions d'individus. — Cette profession nous a paru capable aussi de refléter plus fidèlement que beaucoup d'autres les variations séculaires que nous étudions, parce que la nature du travail ne s'y est guère modifiée. Quantité de besognes qui ont occupé les bras d'il y a cinq cents ans — ceux des écrivains, enlumineurs, potiers d'étain, tisserands, fileuses, etc. — n'existent plus ou sont en train de disparaître. Quantité d'autres ont tellement changé que l'on ne peut les comparer sincèrement aux anciennes; elles exigent plus ou moins de force, plus ou moins d'intelligence que jadis. Tout ce que nous appelons « grande industrie » (métaux, mines, textiles) rentre dans cette catégorie. Il y a trois cents ans, toute industrie ne pouvait, légalement et matériellement, être que petite; et parmi ces ouvrages qui composent notre « petite industrie » actuelle, il y a des métiers nouveaux — carrossiers, imprimeurs... — et des métiers transformés, bien qu'ils portent les mêmes noms : les vitriers contemporains n'ont vraiment rien de commun avec les verriers du XIVe siècle, dont la plupart étaient peintres, ni les tapissiers de 1896 avec les haut-liciers de 1500.

Les chiffres que j'ai recueillis sur les divers corps d'état de l'alimentation ou des tissus, de l'ameublement, de la métallurgie ou du bâtiment, suffisent d'ailleurs pour établir que leur rétribution était naguère, vis-à-vis les uns des autres, dans le même rapport qu'aujourd'hui. La moyenne en France — Paris non compris — est actuellement pour les charpentiers de 3 fr. 70, pour les couvreurs de 3 fr. 65, pour les peintres en bâtiment de 3 fr. 40. Ces diverses payes se rapprochent donc fort de celle du maçon. Il en était de même au moyen âge. De 1200 à 1350, les charpentiers gagnent 3 fr. 35; les peintres et couvreurs 4 francs; dans la seconde moitié du XIVe siècle, les mêmes corps d'état reçoivent 3 fr. 50 et 3 fr. 80. De 1401 à 1450, les couvreurs, les peintres et les charpentiers touchent, à quelques centimes près,

une rémunération identique à celle des maçons, 4 fr. 60; en 1451-1500, où les maçons avaient 5 francs, les peintres ont 5 fr. 60, et les charpentiers 6 francs. De 1501 à 1575, les charpentiers ont 4 francs, les peintres ont, ainsi que les maçons, 3 fr. 60. Enfin, de 1576 à 1600, ces divers ouvriers descendent presque uniformément à 2 fr. 80.

Comme ces moyennes, bien qu'issues d'un grand nombre de prix, ne peuvent être regardées que comme des indications utiles et non comme des résultats mathématiques, qu'il en faut par suite retenir uniquement les grandes lignes, on en peut conclure qu'il n'y a pas eu, depuis quatre, cinq et six cents ans, de changement dans l'appréciation sociale des services d'un couvreur, d'un peintre, d'un charpentier et que, malgré toutes les combinaisons féodales, malgré le morcellement des souverainetés et l'absence de communication des territoires, les besoins locaux avaient, pour se satisfaire, dosé et réparti d'eux-mêmes, sur chaque kilomètre carré, le nombre voulu de maçons, de charpentiers, de peintres et de couvreurs. Non certes que cette parité, cette proportion, soit immuable partout et toujours; il se rencontre des charpentiers à 8 francs et des charpentiers à 2 fr. 50; il en est de même aujourd'hui, mais souvent les mieux rétribués travaillent dans des villages, les plus modestes dans des cités populeuses; c'est la capacité de l'individu, la difficulté de l' « œuvre de charpenterie » à entreprendre, qui déterminent la quotité du salaire et non le taux artificiel imposé par une corporation quelconque. Ainsi, en 1500, un charpentier de Romorantin est payé 5 fr. 16, le même prix qu'à Orléans, ce qui semble naturel vu la proximité des lieux; en 1530, le charpentier d'Orléans gagne 3 fr. 20, et à Romorantin, un *maître-charpentier* est payé 7 fr. 60.

Les oscillations que nous venons de suivre ont été supportées par tous les autres salaires ouvriers. Leur énumération serait insupportable si nous voulions les faire passer, les uns après les autres, sous les yeux du lecteur. Aussi bien pourra-t-on juger de la tendance qu'eurent ces rétributions multiples à se rapprocher du rapport qu'elles observent entre elles au XIXe siècle, tellement les lois mystérieuses qui règlent les prix sont fortes et durables. Il faut toutefois prendre garde de classer aveuglément les ouvriers du moyen âge d'après leur nom, parce que la signification de ces noms n'est pas toujours la même. Elle a changé en six siècles comme celle des noms de *facteur*, de *commis*, de *notaire*, de *domestique*, de *concierge*, de *sergent*, de *valet*, d'*écuyer*, de *physicien*, et comme le sens, l'acception de mille mots de notre langue et de toutes les langues. En Artois (1299) un « maître-peintre » est payé 6 fr. 40, un simple peintre 4 fr. 80, un *apprenti* 2 francs

et un manœuvre broyant les couleurs 1 fr. 60. Cet *apprenti* gagnant ici 25 pour 100 de plus qu'un manœuvre devait déjà posséder quelque habileté de main. Le terme d'apprenti lui aussi a varié. Il ne s'appliquait pas exclusivement à l'espiègle et joyeux gamin qui symbolise aujourd'hui le type. C'était souvent, si l'on songe à la longue durée des apprentissages, un ouvrier capable.

De même voit-on des charrons à 2 fr. 70 en Normandie, tandis que pendant la guerre de Guienne, sous saint Louis, un autre charron est payé 10 francs. Ce ne sont pas seulement les risques à courir, ni le caractère éminemment provisoire de ce salaire qui en expliquent l'élévation, c'est que ce charron du XIIIe siècle est plus qu'un ouvrier, plus qu'un contre maître, c'est un patron. Un patron d'aujourd'hui ne travaille guère personnellement *à la journée*. Quand il le fait et qu'il se contente *pour lui-même* d'un salaire moyen, c'est à la condition d'être accompagné d'un certain nombre de compagnons, de « garçons » ou d'apprentis, dont il compte le salaire à son client plus cher qu'il ne le paie lui-même. Cette majoration d'un quart ou d'un cinquième de la journée de ses ouvriers, constitue la rémunération de son expérience, de sa responsabilité, l'intérêt de ses avances, de ses outils. Au moyen âge, où il n'y a aucun gros entrepreneur, il y en a beaucoup de petits. Quand ces petits industriels, ces « maîtres », vont en journée chez un particulier, l'usage est qu'ils ne prélèvent rien sur le salaire de leur personnel. Ce que paie le bourgeois pour le manœuvre, pour l'apprenti, est vraiment ce que reçoivent ces derniers; mais le patron se fait payer *ouvertement* beaucoup plus cher.

Le boulanger, nourri, touche 1 fr. 30 à Poitiers, le pâtissier, défrayé de tout, reçoit 1 franc à Arras au XIVe siècle; de même le boucher à Colmar. Ils avaient ainsi une paie un peu plus faible que le journalier nourri de la même époque à 1 fr. 26. Il en est de même en 1896, où le traitement des manœuvres nourris est de 1 fr. 50, tandis que la paie des bouchers et des boulangers n'est que de 1 fr. 31 et 1 fr. 35. Au XIVe siècle, comme d'ailleurs au XIXe, les corps d'état de l'alimentation, dont les membres sont engagés à l'année, prennent rang parmi les moins lucratifs; boulangers et brasseurs, entretenus par leurs patrons, ne touchent pas en espèces plus de 1 fr. 80, au moment des plus forts salaires du XVe siècle.

Nous ne pouvons classer parmi les ouvriers ordinaires le tailleur des robes royales, sous Charles V, à 8 fr. 40 par jour; c'est presque un fonctionnaire. Un couturier pour dames, un coupeur, pour mieux dire, employé par une princesse aux environs de Paris vers la même date, a 6 francs par jour; ce sont là des

privilégiés. Ils sont de beaucoup dépassés encore, au siècle suivant, par le tailleur ordinaire de monseigneur le duc de Bourgogne, le fastueux Philippe le Bon, dont la paie journalière est de 20 francs en 1424, tandis que le couturier d'un couvent de la Seine-Inférieure ne gagnait que 60 centimes. Entre les 20 francs de cet aristocrate du ciseau et les 60 centimes du modeste confectionneur des frocs de moines normands, il y a toute la distance qui sépare actuellement le coupeur anglais des maisons parisiennes du quartier de l'Opéra — à 10 000 francs par an d'appointemens — de la petite « cousette » de nos fermes de l'Ouest, nourrie et invitée « ès noces des filles », dont elle a fait le trousseau, mais payée seulement 50 centimes par jour. Le salaire normal du moyen âge nous est fourni par le tailleur à 3 francs par jour en Alsace, par le couturier de 2 fr. 80 à Dijon.

Parmi les ouvriers en métaux, le « premier maréchal du roi » et le fondeur de canons occupent au XIVe siècle le haut de l'échelle : tous deux gagnent 8 francs par jour. Les forgerons et maréchaux les plus ordinaires avaient seulement 1 franc, s'ils étaient nourris et occupés à l'année. A la fin du XVIe siècle le fondeur de Franche-Comté, un graveur de la monnaie à Bruxelles, nourris tous deux, ne touchaient que 1 fr. 40, tandis qu'au XVe siècle le simple forgeron, non nourri, était payé 4 fr. 50.

Un enlumineur et son « compagnon » se faisaient à Tours, sous Louis XI, 24 francs par jour chacun; c'étaient des artistes sans doute; car d'autres enlumineurs, nourris, ne reçoivent que 3 fr. 10 à Cognac, sous Louis XII, et un « écrivain » copiste, obtient seulement 2 fr. 20, lorsque le journalier nourri avait 1 fr. 80. Parmi les plus favorisés nous remarquons l' « artilleur » (fabricant de poudre) gagnant 11 fr. 50 à Nevers (1505), l'armurier « pileur de poudre à canon » payé 7 francs, le « huchier », sculpteur de coffres, recevant à Amiens 8 fr. 40. Au nombre des salariés moyens on peut classer l'ouvrier en orgues qui touche 4 fr. 40, d'autres ouvriers *nourris* tels qu'un pelletier au service de l'Hôtel-Dieu à 2 fr. 70 par jour, un peintre payé 2 fr. 40 pour lessiver les chambres de l'Hôtel de Nesle à Paris, un plâtrier à 2 fr. 20; tandis qu'au nombre des moins estimés l'on peut classer les matelassiers à 2 fr. 90 par jour *sans nourriture*, le paveur à 1 fr. 80. Mais quelque variées que soient ces besognes, lorsque l'on compare les gages du XVe siècle à ceux du XVIe, on s'aperçoit que, d'une date à l'autre, le loyer des bras, comme celui de l'intelligence, a baissé de prix. Tandis qu'un simple plafonneur avait 4 fr. 50 sous Charles VII, un tapissier peintre-décorateur n'a que 3 fr. 90 sous Henri III.

Nous avons constaté plus haut que le salaire de l'artisan

avait été, de 1200 à 1600, à peu près dans la même proportion que de nos jours avec le salaire du journalier. Le premier gagne aujourd'hui 36 p. 100 de plus que le second; or la différence moyenne des quatre siècles qui viennent de passer sous nos yeux a été de 39 p. 100. Cette prime de 39 p. 100, qui rémunéra la capacité de l'ouvrier de métier, est loin, il est vrai, d'avoir été invariable de Philippe-Auguste à Henri IV. Mais à travers les oscillations qu'elle a subies, nous pouvons discerner encore la loi inflexible de l'offre et de la demande. Si par exemple l'écart, après s'être réduit jusqu'à 20 p. 100 en 1326-1350, époque de la hausse continue des salaires ruraux, provoquée par le développement de l'agriculture, s'élève à 57 p. 100 sous Charles VI, au profit des individus possédant une éducation professionnelle, n'est-ce pas, au milieu du désarroi universel, la difficulté du recrutement et de l'apprentissage, par suite la rareté des ouvriers instruits, qui les fait renchérir?

Comparerons-nous le salaire ouvrier du moyen âge au salaire actuel? La rémunération annuelle calculée *sur 250 jours de travail seulement* débute au XIVe siècle à 782 francs et s'élève à 860, puis à 1 040 francs en 1376-1400. Au XVe siècle elle oscille entre 1 100 et 1 240 francs. Elle était donc incontestablement supérieure à la paie de 1896 qui, *pour un travail de 300 jours*, n'atteint que 1 020 francs par an. On objectera que ces fixations du chiffre des jours de labeur contiennent quelque part d'arbitraire, parce que toutes les professions subissent un chômage plus ou moins prolongé; mais cette considération a peu d'importance dans une étude du genre de celle-ci. Si l'on adoptait le même nombre de jours, autrefois et aujourd'hui, l'avantage de l'ouvrier ancien serait seulement exprimé en argent au lieu de l'être en loisirs.

De 1 240 francs qu'il recevait en 1476-1500, — c'est-à-dire en espèces 20 pour 100 de plus qu'en 1896, avec 17 pour 100 de moins en efforts, — l'ouvrier tombe à 980 francs à la fin du règne de François Ier, puis à 750 francs à la fin du XVIe siècle. Pour avoir moins perdu que le journalier, qui, de Louis XII à Henri IV, était passé de 900 francs à 490, l'ouvrier d'état n'en avait pas moins subi une baisse de 62 pour 100 dans ses recettes. Et sa condition ne devait pas se relever, dans les deux cents ans qui séparent le début du XVIIe siècle de la Révolution de 1789, au contraire!

Vte G. D'AVENEL.

L'ALGÉRIE EN 1896

I

Successivement phénicienne, carthaginoise et numide, romaine, vandale, puis arabe, la longue bande de terre africaine qui, sur 1 100 kilomètres, des frontières du Maroc à celles de la Tunisie, se déroule en face de l'Europe, est, depuis soixante-seize ans, possession française. Les siècles y ont laissé leur empreinte : plaines asséchées et collines déboisées, fleuves souterrains et mers de sable. Les hommes y ont laissé la leur : vestiges du passé, souvenirs du culte de Tanit, des dieux de la Grèce et de Rome, mosquées musulmanes et basiliques chrétiennes, traditions, coutumes et mœurs, races, langues et concepts philosophiques, depuis les cadres élastiques et souples de l'antique théogonie, jusqu'aux cadres rigides de l'islamisme fataliste.

Plus vaste que la France européenne, l'Algérie, la France africaine, occupe une superficie de 670 000 kilomètres carrés peuplés de 4 393 696 habitans. On sait ce que la France a fait de cette région, repaire de pirates il y a moins d'un siècle, aujourd'hui sa plus importante colonie; on sait ce qu'il lui en a coûté et de sang et d'or pour y asseoir sa domination, y implanter sa civilisation. Actuellement, le mouvement commercial de l'Algérie atteint 500 millions de francs; ses cultures s'étendent, le désert recule devant les oasis créées par la science de l'ingénieur, faisant jaillir du sol aride la nappe d'eau qui fertilise les sables; mais pour étendre les cultures, pour forer les puits, pour créer les routes, pour défricher les plaines, il faut encore et surtout des hommes; et de récentes constatations statistiques, en confir-

mant les appréciations de ceux que préoccupaient de fâcheux indices, ont prouvé que ce que la France produisait le moins en ce moment était des hommes. Stationnaire, ou à peu près, au point de vue de la natalité, en présence de voisins et de rivaux dont la population s'accroît, la France agrandit son domaine colonial au moment précis où elle semble le moins en mesure de le peupler.

Entre ces deux courans de faits et d'idées, la contradiction est flagrante, et tous deux cependant résultent d'impérieuses nécessités. Sous peine de nous laisser devancer par nos concurrens, force nous est de maintenir notre influence extérieure; force nous est de fortifier notre situation coloniale dans cette Afrique que l'Europe dépèce, dans l'Océanie que l'Europe convoite, sentant approcher l'heure du partage; force nous est plus encore de conserver ce que nous avons payé de tant de sacrifices sous peine de déchoir et d'abandonner à d'autres le fruit de nos efforts.

Problème insoluble, si l'on pose en principe que toute expansion coloniale exige un accroissement de la population chez la mère patrie; qu'elle exige en outre de cette population l'instinct nomade, l'esprit d'aventure, puis aussi le désir de fortune rapide, l'emportant sur les goûts de bien-être restreint, mais assuré, l'ambition enfin, sans issue le plus souvent dans un ordre social où chacun a sa place marquée et son horizon limité. De ces conditions, les unes ne se rencontrent pas en France, les autres n'y existent qu'à l'état d'exceptions. Pour les trouver réunies, il faudrait remonter, en Europe, au XVIe et au XVIIe siècle, à la découverte de l'Amérique, aux expéditions espagnoles et portugaises, hollandaises, anglaises et françaises, dont l'élan fut irrésistible. Plus près de nous, les quelques années qui suivirent la découverte de l'or, en Californie et en Australie, donnèrent à l'émigration une impulsion nouvelle, promptement épuisée.

Problème soluble cependant, si l'on reconnaît que le nombre n'est ni l'unique ni le principal facteur de la suprématie d'une race. Dans l'Algérie, conquise depuis plus d'un demi-siècle, depuis quarante ans à peu près pacifiée, nous comptons à peine 400 000 Français et le nombre des indigènes y dépasse 3 millions. Si grande que soit la disproportion qu'indiquent ces chiffres, elle n'est pas pour alarmer. Une poignée d'hommes administre et gouverne les Indes néerlandaises; une poignée de fonctionnaires, quelques milliers de marchands et de colons, 60 000 hommes de troupes, en partie indigènes, suffisent à l'Angleterre pour maintenir l'ordre dans l'Inde peuplée de 260 millions d'Hindous. Et cependant Calcutta est à vingt jours de Londres, tandis qu'Alger n'est qu'à quarante heures de Paris, à vingt-quatre de Marseille notre grand

port commercial, et de Toulon, notre port militaire du Midi.

De nos jours, la colonisation n'implique plus l'idée de substitution d'une race supérieure à une race inférieure, de la suppression brutale de la seconde au profit de la première, mais de la suprématie intellectuelle et morale, militaire et navale, industrielle et commerciale de l'une sur l'autre. Ces facteurs équivalent au nombre, rétablissant, et au delà, l'apparent équilibre rompu, à la condition toutefois de s'incarner dans ceux qui, par leurs fonctions, les personnifient. La qualité des administrateurs, détenteurs, à quelque titre que ce soit, de l'autorité déléguée par la métropole, est ici d'une importance capitale; elle compense l'infériorité du nombre.

Rome le savait et tenait le monde dans sa dépendance. L'Angleterre, en cela véritablement supérieure, le sait; aussi choisit-elle, pour administrer ses colonies, les hommes d'État les plus capables, les juges les plus éclairés, les percepteurs les plus intègres. Le prestige est à ce prix, et ce prestige supplée à la force matérielle. Nous sommes appelés à en faire l'expérience dans la Cochinchine, qui compte 1 700 000 autochtones, dans l'Annam qui en possède 4 à 5 millions, dans le Tonkin peuplé de près de 9 millions, à Madagascar peuplé de 4 millions. Ici, la disproportion est autre qu'en Algérie, autre aussi la distance. A défaut de l'émigration française, active et continue, nous ne triompherons des difficultés que nous créent cette disproportion et cette distance, qu'à la condition d'élever, avec la situation qui leur est faite, le niveau intellectuel et moral des fonctionnaires de tous rangs chargés d'administrer nos colonies naissantes. Pour cela : choisir les plus capables, mettre leurs pouvoirs à la hauteur de leurs responsabilités, modifier l'opinion erronée que les capacités doivent refluer au centre, et qu'aux extrémités, les médiocrités suffisent. C'est à distance et au dehors que les erreurs sont dangereuses, lentes et difficiles à réparer, et que la valeur morale de ceux qui dirigent et commandent doit se hausser au niveau des responsabilités à assumer, de l'importance des décisions à prendre.

Prolongement de la France par delà la Méditerranée, l'Algérie, nonobstant l'infériorité du chiffre des colons à celui des indigènes, s'assimile de plus en plus à la France. Si fière et si indépendante que soit une race, elle finit toujours par subir l'ascendant d'un vainqueur intelligent et tolérant, qui lui donne, avec la sécurité, les moyens de vivre et de prospérer. Romaniser, comme le faisait Rome avec ses rois sujets ou ses proconsuls, une contrée qu'elle convertissait plus tard en province, ouvrant largement aux nouveaux venus la porte de la cité, est devenu, après

bien des essais, le procédé adopté. Les traditions de Rome survivent sur ce sol où Rome a laissé des traces profondes. En les reprenant, la première des races latines ne fait que renouer la chaîne brisée.

Aussi la France est-elle aujourd'hui l'une des grandes puissances musulmanes du monde. De par le cours des événemens, « la fille aînée de l'Église », invinciblement attirée sur la terre d'Afrique, y a pris une grande place et joué un grand rôle. Quels qu'aient été ses chefs et ses conducteurs, qu'ils aient eu nom saint Louis ou Louis XIV, Charles X ou Louis-Philippe, Napoléon III, Thiers ou Grévy; quelles qu'aient été ses formes de gouvernement : monarchie, empire ou république, la France a toujours poursuivi, entre autres buts, celui d'arracher sa proie à l'islamisme et de conquérir à la civilisation cette terre africaine qui, sur l'autre rive de la Méditerranée, déployait, ainsi qu'un insolent défi, l'étendard barbaresque, le fanion de pirates approvisionnant Tanger, Alger et Tunis d'esclaves européens. Si cette Méditerranée, qui fut le berceau de la civilisation européenne, est redevenue libre et sûre, on le doit en grande partie à la France. N'eût-il vu que cela, ce siècle qui finit eût vu une grande chose. Mesurant le progrès à la courte durée de sa propre existence, l'homme est souvent porté à incriminer la lenteur de sa marche. Loin de s'étonner des prodigieux changemens effectués en Algérie, volontiers on gourmande la prétendue inertie de colons persévérans et laborieux. La conquête qui a porté jusqu'aux confins du Sahara les puissans moyens d'action de l'Europe paraît lente à l'impatience humaine. Si, au seuil du désert, on s'arrête, c'est pour mieux s'orienter. On interroge, on sonde l'horizon, et par delà la mer de sable, peuplée de nomades, jalonnée d'oasis, sillonnée de caravanes, on entrevoit d'autres régions.

On a beaucoup dit, on a beaucoup controversé sur l'Algérie. Ce champ de bataille, illustré par tant de combats, arrosé de tant de sang, cette colonie, dernier legs de la vieille monarchie, devint, après la période héroïque, un champ d'expériences, un thème à dissertations sans fin sur les meilleurs modes de colonisation. Par son sol et son climat, par sa population et ses productions, cette terre hybride, « aux ports rares, aux flots tourmentés, *mare sævum, littus importuosum* », écrivait Salluste, autorisait les thèses les plus contradictoires; elle donnait tour à tour raison à ses panégyristes et à ses détracteurs, et aussi à ceux qui niaient et à ceux qui affirmaient le génie colonisateur de notre race, à ceux qui approuvaient et à ceux qui blâmaient les procédés d'administration et de gouvernement tour à tour essayés.

Il en va encore de même aujourd'hui. Entre les pessimistes et

les optimistes, entre ceux qui ont foi dans l'avenir de l'Algérie et ceux qui doutent, la lutte se poursuit; aux uns comme aux autres les argumens ne font pas défaut et les événemens donnent alternativement raison. Il est vrai qu'à mesure que les années s'écoulent, de nouvelles questions se posent et de nouveaux problèmes s'imposent.

Ce n'est pas après quatre voyages en Algérie et quatorze mois de séjour consacrés, en partie, à visiter cette province plus vaste que la France, que je puis prétendre à résoudre ces problèmes compliqués. Je constate ce qui a été fait et j'entrevois ce qu'il y aurait lieu de faire, et je me sens d'autant plus à l'aise pour en parler que je n'ai ni thèse à soutenir ni thèse à combattre, que voyageur, et observateur impartial, je me suis borné à voir, à noter et à *comparer*. J'insiste sur ce dernier terme, car tout est là. Affirmer ou nier nos facultés colonisatrices, préconiser ou dénigrer nos procédés de colonisation, c'est n'exprimer qu'une opinion superficielle et toute personnelle, faite d'impressions accidentelles et relativement sans grande valeur, tant que la comparaison avec les résultats obtenus par ceux que l'on nous cite comme nos modèles et nos maîtres en la matière ne confirme pas l'assertion. Puis, j'ai conscience d'avoir passé, moi aussi, en ce qui concerne l'Algérie, par des phases diverses, par le pessimisme et l'optimisme, selon le milieu et les circonstances. La réalité, telle qu'elle m'est apparue, s'est dégagée lentement du brouillard d'impressions contradictoires. De longs voyages en des pays lointains, une expérience personnelle du gouvernement de races étrangères, l'étude attentive des modes divers de colonisation employés par les Européens, hors d'Europe, m'ont fourni les termes de comparaison que j'estime indispensables. Dans cette voie où j'invite mes lecteurs à me suivre, je ne me propose d'autre but que la recherche de la vérité sur l'état *actuel* de notre colonie; que de leur montrer l'Algérie telle qu'elle est aujourd'hui, après soixante-seize années de conquête et d'occupation, telle que l'ont façonnée nos colons et nos capitaux; et, sans parti pris ni opinion préconçue, signaler les erreurs commises et les progrès accomplis.

II

Alger. — Sur une mer bleue, sous un ciel blanc de chaleur, le navire court à toute vapeur. A l'horizon se profile une côte accidentée, formant presqu'île, et parsemée d'habitations que domine Notre-Dame d'Afrique; en arrière : les massifs dentelés des monts de la Kabylie, l'Atlas aux croupes sinueuses et le Djurjura neigeux. Encore quelques tours d'hélice et Alger, la ville

blanche, adossée au Sahel, apparaît dans son cadre de verdure et de villas, de ravins ombreux et de crêtes couronnées de verdure. La Kasba, la vieille cité arabe, étale sur les pentes sa masse crayeuse trouée de rares lucarnes, coupée de ruelles étroites et tortueuses sur lesquelles s'entr'ouvrent, la nuit venue, les portes basses de maisons louches, rendez-vous de toutes les races qui s'y coudoient dans la promiscuité du vice.

Faisant face à la mer et longeant le port qu'il surplombe, le boulevard de la République dresse sa longue et monumentale façade de hautes et belles maisons, son long portique couvert, réminiscence de la rue de Rivoli, sa large chaussée sillonnée de voitures, ses trottoirs encombrés de piétons, ses magasins, ses banques, ses cafés ombragés de tentes. L'impression est forte. On se sent en présence d'une capitale cosmopolite, d'une tête d'empire, du seuil d'accès d'un continent, et cette métropole de l'Afrique réveille, par sa masse imposante et ses solides assises, le souvenir des contours géographiques compacts du continent noir. Tout ici indique une main mise définitive, un fait irrévocablement accompli : la France maîtresse de ce nid de pirates, et la civilisation européenne se substituant à celle de l'Islam vaincu. Tout l'atteste : les villas mauresques converties en modernes et luxueuses résidences, la citadelle arabe transformée en caserne, le fort l'Empereur en magasin militaire, et aussi et surtout les voies ferrées longeant le littoral, s'enfonçant par la Mitidja dans l'intérieur, les paquebots rapides et les sombres cuirassés.

De là des contrastes singuliers et aussi des notes inattendues ; les uns et les autres m'avaient déjà frappé lors de mes précédens voyages. Je les retrouve, atténués ou accentués ; ils se précisent et des impressions plus nettes se dégagent d'observations plus attentives. Involontairement la comparaison s'impose entre ce que je vois ici et ce que j'ai vu ailleurs, entre la colonisation telle que nous la concevons et telle que d'autres races la pratiquent. Et, tout d'abord, l'adaptation du cadre à l'idée ; sur qui, l'ayant déjà vu, le revoit, ce cadre produit une impression plus vive, contrairement à mon expérience antérieure alors que je revoyais, après des années, d'autres cités et d'autres ports. Et cependant, quand on analyse cette vue d'ensemble, ainsi qu'on analyserait les traits d'un visage humain, quand on la compare à d'autres, on note en quoi elle diffère, on se demande en quoi elle l'emporte. La baie de Naples est plus vaste, Rio Janeiro est plus grandiose, Lisbonne est plus monumentale, San Francisco plus étonnant. Ici, le port est étroit, le trafic restreint. En tant que ville commerciale, Alger est dépassée par Oran ; en tant que station hivernale, elle l'est par Nice ; mais elle a une beauté particulière, un charme étrange qui

attire et qui retient. De son ciel et de sa mer, de ses collines et des montagnes lointaines, de ses rues bruyantes et animées, se dégagent une impression de vie facile, une note gaie, faite de couleurs voyantes et de tonalités variées, de douceur et de détente, de végétation exotique, de races juxtaposées, de visions orientales, de mosquées d'un blanc cru et de maisons d'un bleu pâle. Le cadre est riant, comme la population qui s'y meut; les inévitables soucis et les préoccupations inhérentes à la condition humaine semblent ici moins pesans qu'ailleurs.

Puis le temps a, dans une certaine mesure, amorti les rancunes des vaincus et les défiances des vainqueurs. Rien ici qui rappelle l'obséquiosité de l'Hindou aux Indes, le Huanca mélancolique du Pérou, le soupçonneux Gaucho du Chili, le Malais frémissant de l'archipel d'Asie. Arabes et Français, Kabyles et Espagnols, Maltais et Maures se coudoient en égaux possédant mêmes droits et en ayant conscience. Voilà pour l'apparence. En réalité : élémens ethniques irréductibles, comme les corps simples en chimie, inconciliables dans leurs conceptions de la vie, dans leurs idées religieuses, dans leurs traditions. Le problème qui se posait, au lendemain de la conquête, se résumait en trois mots, suppression, superposition, juxtaposition : — suppression, comme celle des autochtones australiens par l'Angleterre, et des Peaux-Rouges par les États-Unis; — superposition, comme celle des Anglais aux Indes, des Espagnols aux Philippines, au Mexique, au Pérou, au Chili; — juxtaposition, la France y eut recours, comme autrefois au Canada, en Louisiane et aux Indes.

En agissant ainsi, elle compliquait le problème, mais elle respectait les droits de l'humanité. Si elle retardait l'œuvre de conquête, ce n'était pas qu'elle se leurrât de l'espoir d'une impossible assimilation. Elle restait simplement fidèle à son génie, profondément humain; et c'était beau, c'était bon, mais ce n'était ni sage ni prudent au point de vue purement pratique. Un Anglo-Saxon eût écarté avec dédain une pareille politique et déclaré aussi impraticable que dangereuse une juxtaposition qui ne pouvait aboutir à une fusion de races. Le tenter, eût-il dit, c'est se condamner au militarisme permanent, assumer des charges onéreuses et des responsabilités redoutables, s'obliger à maintenir une armée sur le sol conquis et une flotte dans les ports, tendre à l'excès les rouages d'une administration appelée à assurer la sécurité de colons noyés dans une population hostile et belliqueuse. Cela est vrai! toutes nos difficultés sont venues de ce point de départ, équitable et juste cependant, que la France accepta sans s'en dissimuler les périls et dont elle porte, sans se lasser, toutes les conséquences.

Elles sont lourdes et elles expliquent bien des choses : les tâtonnemens du début; les insurrections et les répressions; la longue prépondérance de l'élément militaire et les hésitations à lui substituer l'administration civile; le régime des communes indigènes, mixtes et de plein exercice; toute cette organisation compliquée et savante que nous sommes nous-mêmes enclins à critiquer et qui fait hausser les épaules à nos rivaux en matière de colonisation. Ils ont procédé autrement; ils ont simplifié la question, faisant le vide autour d'eux, là où la population autochtone était clairsemée, se superposant à elle là où elle était trop dense. Ils étaient dans le vrai, dira-t-on. Est-ce bien sûr? On en peut douter quand on examine quelques-uns des résultats; quand on voit l'Espagne sans un pouce de terre dans l'Amérique du Sud découverte, conquise et colonisée par elle; l'Angleterre expulsée des États-Unis; le Canada prêt à se séparer; l'Australie réclamant son autonomie. Puis et enfin, la question est plus haute : l'homme a des droits, les nations ont des devoirs, et plus ces nations sont civilisées, plus ces devoirs sont impérieux.

Ceci dit, si je compare ce que je vois ici à ce que j'ai vu ailleurs, je constate tout d'abord que la tâche entreprise est plus difficile et la marche en avant plus lente; que, sur certains points, l'œuvre n'est encore qu'ébauchée, mais aussi qu'elle repose sur une base profondément morale et profondément logique. Nous répugnons à la suppression systématique des races subjuguées, à l'extermination savante et aussi à la compression brutale. La cruauté, même utile, nous révolte, et, vainqueurs clémens, nos sympathies vont instinctivement aux vaincus. Nous compliquons ainsi des problèmes que d'autres simplifient. Nous aspirons à les résoudre par la douceur qui gagne les cœurs et non par la force qui anéantit ou asservit les corps.

L'aspect de la foule bigarrée et disparate qui se presse au long des quais et que l'on croise dans les rues confirme cette impression. L'Arabe et le Kabyle, le Maure et le Biskri y coudoient l'Européen en égaux, en gens qui se sentent et se savent chez eux, non pas tolérés et subordonnés. Drapé dans son burnous ou couvert de haillons, l'Arabe passe, silencieux, grand, sec, nerveux, distinct des Maures dans les veines duquel se mélange le sang de tous les peuples qui ont successivement abordé sur ces rives, distinct aussi des Kabyles, à la tête forte, aux yeux bleus, aux lèvres épaisses, travailleurs, industrieux et sobres.

Empaquetée dans son haïk, la femme arabe, instrument de plaisir chez le riche, bête de somme chez le pauvre, circule timidement, à petits pas, comme effarouchée et dépaysée. Gauche sous ses vêtemens qui dénaturent ses formes et gênent ses mou-

vemens, sous son voile qui donne à sa démarche l'allure hésitante d'un oiseau de nuit égaré en plein jour, on ne voit d'elle qu'un œil furtif et craintif qui trahit des siècles de sujétion et d'infériorité morale.

Juxtaposée à la ville européenne, la Kasba, la ville arabe, abrite les descendans des janissaires et des pirates d'autrefois. Par les larges trouées de rues modernes la civilisation l'envahit. L'un de ses quartiers les plus curieux est à coup sûr celui où se trouvent agglomérées ces maisons interlopes que l'on rencontre dans tous les ports de mer, dans toutes les grandes cités. Il emprunte ici, au cadre étrange et au mélange des races, un aspect singulier, de nature à éveiller l'attention et à impressionner l'imagination. L'occasion s'offrit à moi de le visiter en la compagnie du plus compétent des guides, et je n'eus garde de la laisser échapper. Avec lui, on peut, sans danger, s'aventurer la nuit dans ce dédale de ruelles où grouille tout un monde dont on ne soupçonne pas l'existence, terré qu'il est dans des tanières souterraines, dont les portes closes ne laissent filtrer que d'indistinctes rumeurs. Connu, respecté des louches habitans qu'il soigne depuis des années, le docteur S... est, ici, partout le bienvenu. La porte à laquelle il frappe s'ouvre. De l'intérieur, par un judas pratiqué dans l'épaisseur de la muraille, on l'a reconnu. Par un couloir étroit on nous introduit dans un vaste sous-sol dallé de marbre. Des colonnes supportent le faix de la maison. Entre ces colonnes, sur des divans d'apparat encadrés de tentures aux vives couleurs, des femmes aux costumes brillans, aux pendeloques bruyantes, sont étendues en des poses d'odalisques.

Les instrumens préludent, les danseuses s'étirent, puis, sur un mode monotone et rythmé, glissent plus qu'elles ne marchent sur le marbre poli. Le rythme s'accentue, les *you-you* s'accélèrent, les battemens de mains se succèdent, cadencés, rapides, plus rapides encore, entraînant dans leurs vertigineux appels les almées éperdues dont les voiles tourbillonnent, dont les petits pieds battent fiévreusement les dalles, dont le corps tout entier vibre et frémit sous le violent effort, qui tout à coup cesse et les laisse retomber, affaissées, sur les épais tapis. Ce sont des femmes de la tribu des Ouled-Naïd, que les matelots, par un à peu près plus pittoresque qu'exact, désignent du nom d'« alouettes naïves ». Dans ces antres, elles gagnent leur dot, et, mariées, me dit mon guide, elles seront d'honnêtes femmes et feront d'excellentes mères de famille.

Elles sont nombreuses; nombreuses aussi les Mauresques, les Kabyles et les Espagnoles. Puis, ce soir, la Kasba est en fête. Deux bâtimens de guerre sont mouillés dans le port, et les ma-

telots ont la permission de nuit. Ils sont descendus à terre, lestés de leur paie et impatiens de « courir une bordée. » Sur le seuil étroit de leurs demeures, les filles de l'Islam, adossées au mur et comme figées en une pose hiératique, les regardent passer, sans appels ni provocations. Il en est de belles, très belles même, d'une beauté orientale; il en est de jolies, fines et gracieuses, toutes muettes en leurs attitudes statuesques, mais avec un énigmatique sourire aux lèvres. Autres sont les Espagnoles, agaçantes et bruyantes, accompagnant leurs voix gutturales du cliquetis de leurs castagnettes. La rue qu'elles habitent est la plus surveillée par la police. Les rixes y sont fréquentes; les femmes y incitent les hommes et elles-mêmes y prennent part. Ça leur est un plaisir, les coups échangés, les couteaux qui brillent et le sang qui coule.

Dans les ruelles étroites du quartier arabe où trois hommes auraient peine à passer de front, des formes voilées circulent et nous frôlent silencieusement. Au-dessus de nos têtes, les maisons, l'une vers l'autre inclinées, se rejoignent presque, blanches, d'un blanc cru, étayées par des poutrelles de thuya. Le jour, un mince filet de lumière, une raie de soleil éclaire ces voies tortueuses; cette nuit, la lune filtre à travers la fente, rendant plus blanches, plus pâles encore les crayeuses demeures trouées de judas profonds et de portes basses.

Entre ces louches tanières, muettes au dehors, grouillantes de vie à l'intérieur, s'ouvrent, de loin en loin, d'étranges cafés, longs corridors que bordent des bancs étroits et bas, polis par un long usage. Taciturnes et sombres, les hôtes qui les fréquentent dégustent à petites gorgées des tasses d'un café trouble et bouillant que leur sert un vigoureux Arabe aux allures de janissaire. Notre entrée fait sensation. Autour de nous s'échangent des mots inintelligibles, sur nous s'arrêtent des regards méfians. Ils cessent à la vue de notre compagnon qui entre le dernier. Il nous explique l'émoi que nous causons. Nous sommes dans l'un des repaires de la Kasba où l'on se procure, à prix débattu, des témoins complaisans, où l'on racole, au besoin, des « bravi ». Tous ces gens ont eu, ont ou auront maille à partir avec la police, et des visages inconnus ne sont pas pour leur plaire. La présence du docteur S*** les rassure. Ils nous tiennent pour ce que nous sommes, d'inoffensifs curieux. Drapés dans leurs guenilles, les jambes repliées sous eux ou les genoux à la hauteur du menton, ils attendent les cliens d'occasion. A la lueur tremblotante d'une lampe fumeuse, leurs visages immobiles ne reflètent qu'une brutalité bestiale, l'apathie du fauve rassasié et patient, terré, mais aux aguets. Ils suivent d'un œil distrait les formes voilées qui

passent dans la ruelle étroite, qui s'éclairent brusquement et rentrent dans l'ombre, puis les rudes matelots, aux pas lourds, aux bruyans éclats de voix, qui les suivent. Il y aura peut-être, plus tard, quelque bon coup à faire pour eux, et demain on lira dans les journaux d'Alger le récit d'une rixe dans la Kasba, de quelque marin assommé et dépouillé dans l'une de ces voies tortueuses que sillonnent cependant, une partie de la nuit, des patrouilles.

Parvenus au sommet de la ville arabe, au débouché de ce labyrinthe, nos yeux étonnés entrevoient tout à coup la mer calme sous les rayons de la pleine lune et baignant dans une lumière douce. Nous avons peine à nous arracher à ce spectacle qui offre un saisissant contraste avec ce que nous venons de voir, mais notre guide nous réserve une dernière surprise. Il s'engage dans un bois d'eucalyptus, sombre et odorant, vrai repaire, nous dit-il, de bandits à cette heure, et par un sentier à peine visible, il nous amène au bord d'un ravin dénudé, aux parois presque à pic et semé d'innombrables taches blanches. Ces taches, ce sont les tombes arabes du cimetière d'El-Katar, longue vallée de Josaphat qui se déroule sous nos yeux et emprunte aux rayons argentés un aspect fantastique. Rien de plus étrange que cette brusque antithèse entre la vie et la mort, entre la cité des vivans et la nécropole des morts. Nécropole profanée, comme la cité que nous venons de visiter. Çà et là, sous l'ombre des arbres, entre les tombes, des formes blanches se meuvent, fantômes errant comme au hasard. C'est le rebut de la Kasba, les femmes vieillies et flétries qui fuient la lumière crue, entraînant ici des amans de rencontre. Il ne fait pas bon s'aventurer seul dans ce lieu perdu dont la beauté séduit cependant, et où l'on aimerait rêver pendant les heures d'une nuit comme celle-ci.

Nous reprenons le chemin de la ville arabe, nous redescendons ses ruelles étroites, ses escaliers glissans. Il est une heure du matin; l'orgie bat son plein dans les bruyantes salles de danse espagnoles, comparativement silencieuse dans les repaires arabes et maures, coupée de temps à autre par le juron brutal d'un matelot ivre et dépouillé que l'on jette dehors, par des bruits confus de rixes derrière des murs épais. Au-dessous de nous, Alger, El-Djezaïr, dort, indifférent à ces rumeurs qui n'arrivent pas jusqu'à lui. Sur la place du Gouvernement, de rares promeneurs attardés hâtent le pas vers le boulevard de la République, les becs de gaz brillent sous les hautes arcades, désertes et silencieuses, se profilant en une fuyante perspective, tandis que sur le port, le golfe et les monts lointains de l'Atlas, la lune, au zénith, déverse sa lueur nacrée.

III

En étudiant de plus près cette ville étrange et attrayante, des discordances me frappent; à les analyser, je les reconnais éphémères et transitoires. Je me rappelle les avoir vues ailleurs, plus crues et plus accentuées encore, et, quand je suis repassé, elles n'existaient plus, comme elles n'existeront plus ici dans quelques années. Par ce mot de « discordances », j'entends une négligence d'allures et de langage chez beaucoup d'hommes qui contraste avec la tenue correcte et la mise soignée des femmes; puis une incurie fâcheuse qui fait trop souvent des rues d'Alger des mares de boue alternant avec des trombes de poussière. On aurait tôt fait d'obvier à cet inconvénient; quant au premier, il est la note caractéristique de toutes les colonies de peuplement. Le temps aura raison de ces ombres au tableau que les étrangers notent et signalent et qui, plus qu'on ne le croit, nuisent au bon renom d'Alger au dehors. Avant d'en faire et pour en faire une ville d'hiverneurs, ce à quoi elle paraît prédestinée, il importe d'en faire une ville propre. La nature l'a richement dotée; à ses habitans de parachever son œuvre.

Puis, on ferait fausse route en voulant rivaliser avec les villes du littoral méditerranéen sur un terrain où on ne saurait les égaler ni les surpasser. Alger n'est pas Nice, non plus que Nice n'est Alger. Les plaisirs, les distractions, les amusemens mondains qui sont de mise chez la « Reine de la Provence fleurie » détonneraient ici. C'est dans un autre ordre d'idées qu'il convient de chercher, et que des hommes intelligens trouveront les moyens de détourner au profit de leur ville bon nombre des riches étrangers qui vont demander à la côte d'azur un climat plus doux et des cieux plus clémens que ceux du Nord. Alger possède des élémens d'attraction qui font défaut à l'étroite bande de terre où se groupent les stations hivernales à la mode. Ses merveilleux environs, son Sahel ensoleillé et boisé, les bosquets d'orangers et de citronniers de Blida, la riche plaine de la Mitidja, Cherchell et Fort-National, la Kabylie, les gorges du Chabet-El-Akra et de la Chiffa, Timgad, la Pompéi africaine (1), et Tlemcen, Laghouat et Biskra, les oasis ombreuses et le désert sans fin sont pour séduire les peintres, les archéologues, les touristes et les oisifs. Ils sont pour ouvrir à l'imagination curieuse, comme à l'observation intelligente, un champ infiniment varié de sites, de coutumes, de mœurs et de vie qui contraste avec l'existence que l'on mène dans les stations

(1) Voir la *Revue* des 15 août et 15 novembre 1894.

hivernales. C'est un autre monde, moins connu et moins fréquenté, d'un accès facile et d'un charme étrange, où, chemin faisant, l'observateur voit se poser d'intéressans problèmes.

Si Alger est, avec la ville du Cap au sud, avec Saint-Louis à l'ouest et Zanzibar à l'est, l'un des seuils d'accès du continent africain, ce seuil d'accès fait face à l'Europe, il n'en est séparé que par vingt-six heures de mer, il est essentiellement méditerranéen. Les bruits du continent noir, les secousses qui agitent ce grand corps n'ont qu'une lointaine répercussion dans la ville cosmopolite. Les nouvelles lui en viennent par la France. Le Sahara est une barrière de sable plus infranchissable que les montagnes et les mers; à travers cette barrière, rien ne filtre. Alger vit donc en dehors du mouvement d'exploration et d'expansion, de dépeçage et de partage de l'Afrique entre les puissances européennes. Il regarde vers le nord, et son horizon, au sud, ne dépasse guère Ouargla, Ghardaia et les dunes de sable de Bénoud, horizon assez vaste, puisqu'il mesure 600 kilomètres à vol d'oiseau. Aussi Alger est-il, à certains égards, une capitale provinciale et, en fait, essentiellement coloniale. Les questions d'intérêts locaux absorbent forcément des colons que des visées lointaines, et à lointaine échéance, ne sauraient détourner des préoccupations quotidiennes. Il faut vivre; pour cela travailler, défricher, semer, planter, récolter et vendre. Les colonies agricoles ont cure avant tout de solutions d'un ordre immédiat et pratique, et l'Algérie est, par-dessus tout, une colonie agricole.

Terre hybride, avons-nous dit. Elle l'est entre toutes. A demi tropicale au long des côtes et dans le sud, tempérée sur les hauts plateaux, elle n'a ni la moyenne normale de température qui permet les cultures exotiques, ni le sol fertile et les eaux abondantes des tropiques; elle n'a non plus ni les conditions climatologiques de l'Europe ni ses pluies régulières. Ses productions : vins, blé et moutons, viennent faire, sur nos marchés, concurrence aux produits français, déterminant souvent une baisse des prix dont la colonie souffre et fait aussi souffrir nos régions méridionales. Un problème se pose : découvrir une culture appropriée aux conditions particulières de l'Algérie, culture dont la similaire n'existe pas en Europe et qui réponde à un besoin général. En attendant qu'on la trouve, l'Algérie multiplie ses vignobles et ses champs de blé, sa culture maraîchère et ses moutons. Chaque année de nouveaux plants de vigne s'ajoutent à ceux qui existent. L'Algérie produit aujourd'hui autant de vin que l'Autriche, le double de la Hongrie, presque autant que l'Allemagne. Ses 4 millions d'hectolitres ne sont encore que le dixième de la production de la France, mais ce n'est là qu'un

début; avant peu ce chiffre sera considérablement accru, et si l'on tient compte de ce fait que la production du vin dans le monde entier dépasse déjà 120 millions d'hectolitres à l'année; que la consommation en est limitée à une partie de l'Europe; que l'Asie en use peu, que l'Amérique ne tardera pas à se suffire; et que l'Océanie en ignore à peu près l'usage, on peut se demander si la France, productrice de vin par excellence, bientôt réduite, pour les vins ordinaires et de par sa politique protectionniste, à sa consommation locale, pourra soutenir, sans une baisse notable des prix, la concurrence de l'Algérie.

Déjà, et non sans raison, on s'en émeut dans le Midi. Ce que j'ai vu et noté au cours de mes excursions n'est pas pour dissiper ces appréhensions. Les vignobles succèdent aux vignobles. Des pentes du Sahel, ils débordent sur la Mitidja; de Staouéli à Rouïba, ils enserrent le golfe; entre Alger et Oran ils se déroulent sur des milliers d'hectares, merveilleusement cultivés et entretenus, mieux qu'aucun de nos vignobles du Midi. On y chercherait vainement des herbes parasites et des sillons négligés. Le regard s'étend sur cet océan de vignes en plein rapport que prolongent au loin des champs nouvellement plantés.

Ici apparaît le labeur du colon, l'Algérie agricole que l'on ne fait qu'entrevoir à Alger, et dont l'hiverneur ne soupçonne guère l'existence et encore moins l'importance. On peut, en effet, passer des mois à Alger sans voir autre chose de l'œuvre de colonisation qu'une grande et belle cité, un centre administratif et militaire, un cadre attrayant à un tableau curieux, et aussi, ce qui ne tente que quelques *utilitarians* que préoccupent les questions pratiques, les rapides progrès d'une industrie maraîchère appelée à de grands développemens.

Quiconque, par son travail ou son initiative intelligente, ouvre des voies nouvelles à l'activité humaine et crée ou développe une industrie utile, est un artisan du progrès, un créateur de richesse, ajoutant une plus-value à l'actif de l'humanité. A ce titre, ses efforts valent d'être notés et encouragés; ils valent aussi d'être rémunérés; ils le sont d'ordinaire quand ils répondent aux besoins de tous et mettent à la portée du plus grand nombre ce qui n'était accessible qu'aux rares privilégiés de la fortune. Ainsi font, en Algérie, les capitalistes, grands ou petits, les cultivateurs, les maraîchers qui se consacrent à la production des primeurs : fruits ou légumes, mandarines, oranges, raisins précoces, bananes, citrons, artichauts, pois, haricots, pommes de terre nouvelles, et qui, devançant la marche des saisons, contribuent à varier, sur nos marchés du nord, l'alimentation générale. Commerce de luxe, dira-t-on? Demandez s'il en est ainsi aux

malades ou aux convalescens, aux estomacs affaiblis ou délicats, aux gens de toutes classes qui consomment ces produits, désireux d'en voir accroître les quantités et diminuer les prix. Concurrence, dira-t-on encore, aux produits du Midi? Nullement, car l'exportation de l'Algérie cesse forcément dès que les produits similaires du Midi qui ont, pour atteindre Lyon et Paris, un moindre et moins onéreux parcours, entrent en ligne, et se limite alors aux fruits que le Midi ne cultive pas.

Il y a trois ans de cela, instruit par une expérience de quatorze années de séjour dans les pays tropicaux, je signalais ici même (1) les avantages que pouvait et devait donner l'introduction, dans l'alimentation générale, des bananes des Antilles; je relatais l'initiative intelligente et la fortune rapide d'Antonio Gomez, de Baracoa, enrichi par l'exportation des bananes de Cuba à New-York, exportation qui se chiffre aujourd'hui par plus de cent millions de régimes de ce fruit savoureux et sain et qui emploie une flotte de plus de cent navires à vapeur spécialement aménagés pour leur transport. Depuis, l'importation s'en est étendue à la France où les bananes d'Algérie, comme celles des Antilles, trouvent un débouché. La consommation s'en accroît et la production pourrait centupler avec grand avantage pour la santé publique. Je signalais aussi les progrès si rapides du maraîchage dans le sud des États-Unis; cette industrie rémunérait déjà un capital de 500 millions de francs. Sur une superficie de 90 000 hectares, elle faisait vivre une population ouvrière de 217 000 hommes, de 9 000 femmes et 15 000 enfans dont les salaires s'élevaient à 60 millions; elle écoulait, sur les marchés des grandes villes du nord, pour 400 millions de produits, laissant aux producteurs un revenu net de 200 millions de francs. On est bien loin encore de pareils résultats en Algérie, mais qui affirmerait qu'on n'en puisse approcher?

L'Europe est un bien autre consommateur que le nord et l'ouest des États-Unis et, pour se faire plus longtemps attendre, l'expansion du commerce des primeurs n'en est pas moins certaine pour qui sait observer et noter les progrès simultanés et soutenus que font en France les industries ayant pour but d'accroître le confort général. Nice, Cannes et Grasse en témoignent. Enrichie par la culture des fleurs, Grasse, d'abord rivale heureuse de Kazanlik, ne se borne pas à disputer à la cité « Reine des roses des Balkans », sa prééminence. Centre de la Provence fleurie, Grasse déroule sur les pentes du Roquevignon ses champs

(1) Voyez *le Monde antilien* dans la *Revue* du 1er septembre 1893.

de roses, de violettes, de jasmins, que ses fabriques distillent et dont les essences s'exportent dans le monde entier. Nulle part on ne cultive autant de fleurs, nulle part les fleurs ne constituent à ce point la principale industrie de toute une région qu'elles enrichissent. Dans cet immense jardin de plus de 20 000 hectares, les cultures, savamment échelonnées, se succèdent, alimentant toute l'année des usines puissamment outillées. Si Nice et Cannes fournissent, l'hiver, aux grandes villes de France des fleurs coupées, mettant le luxe des riches à la portée de ceux qui ne le sont pas ; si Grasse approvisionne l'Europe et l'Asie de ses essences et de ses parfums, l'Algérie a pour elle ses fruits et ses primeurs, plus nécessaires encore, répondant à d'autres et de plus impérieux besoins, et susceptibles d'une bien autre consommation. Par ce qu'est déjà ce commerce, on peut juger ce qu'il sera ; par les résultats obtenus aux États-Unis on peut apprécier ce qu'il est appelé à devenir. Les demandes croissent avec les mêmes besoins ; ce qui était, hier, un luxe pour beaucoup, sera demain une nécessité.

L'Algérie obéit, elle aussi, à cette impulsion ; et ce n'est pas l'un des moins curieux spectacles que les environs d'Alger offrent aux touristes, aux voyageurs, aux observateurs, celui de l'incessant labeur qui a métamorphosé en champs de culture intensive les terrains, autrefois sans valeur et longtemps en friche, des nombreux villages qui bordent le golfe et les côtes d'Alger. De janvier à avril, Maison-Carrée, Fort-de-l'Eau, Husseïn-Dey, Rovigo, expédient à Paris, Lyon, Marseille et aux grandes villes du nord près de 100 000 colis d'artichauts de primeur. D'octobre à décembre et d'avril à mai, 200 000 colis de haricots verts récoltés à Guyotville, Husseïn-Dey et Zéralda partent pour la France. On n'estime pas à moins de 50 000 colis l'exportation des petits pois, laquelle, commençant en décembre, dure jusqu'en mai, où les produits similaires du Midi font leur apparition sur nos marchés. Husseïn-Dey, Kouba, Birkadem, Birmandreis et Guyotville sont les centres principaux de cette production et aussi de celle des pommes de terre nouvelles dont, de février en juin, on récolte en moyenne 5 000 tonnes. Pour les fruits, Blida, Boufarik et Staouéli sont les centres de la production des oranges, des citrons et des mandarines dont, de novembre à mars, 100 000 fardeaux font, sur nos marchés, concurrence aux produits étrangers. En mai, 20 000 colis d'amandes et du 5 juillet au 15 août, 175 000 fardeaux de raisins viennent encore d'Algérie permettre aux consommateurs impatiens d'attendre l'apparition, sur les carreaux des halles, des amandes et des raisins de France.

Rien de plus intéressant à visiter que ces champs de primeurs, conquis sur les landes ou les sables, soigneusement épierrés, aisément et à peu de frais engraissés par les déchets des fabriques avoisinantes ou par les détritus d'Alger, cultivés avec un art savant qui règle, presqu'à jour fixe, la maturation et la récolte des produits, irrigués au moyen d'écluses qui limitent à une intelligente surveillance le pénible travail de l'arrosage. Toute une population — française, mahonnaise, maltaise, espagnole — vit de ces champs dont pas un pied de terre ne demeure improductif. Le visiteur est frappé du labeur dépensé sur ce sol et rémunéré par lui, de l'apparence saine et vigoureuse de la population qui le cultive, de la quantité d'enfans qui grouillent autour des habitations proprettes qu'encadrent, presque partout, des carrés de fleurs entretenues par les femmes et vendues aux débitans d'Alger, lont les étalages parfumés s'abritent sous les palmiers de la régence.

La plupart de ces ouvriers agricoles sont d'origine étrangère. Les Français n'y figurent guère que comme propriétaires des petits champs qu'ils cultivent, ou surveillans des exploitations qui exigent une importante main-d'œuvre. L'emploi d'ouvriers étrangers n'est cependant pas pour éveiller des jalousies, non plus que pour faire à nos nationaux une concurrence regrettable, Mahonnais, Maltais et Espagnols contribuent, dans une très large mesure, à la prospérité de cette industrie maraîchère appelée à prendre une place importante en Algérie. D'ailleurs parmi ces étrangers, la France recrute des citoyens. Si la première génération conserve sa nationalité, au moins de nom, celle qui suit, née en Algérie, élevée dans nos écoles, imbue de nos idées, devient, par la force des choses, en grande partie française, et comble ainsi, dans une certaine mesure, le vide que creuse, en France, une natalité décroissante. Notre patrie n'a qu'à gagner à cette assimilation d'élémens ethniques, à cette infusion de sang nouveau de races sœurs de la nôtre, de même que l'Algérie n'a qu'à gagner à l'adjonction de ces bras qui mettent ses terres en valeur, accroissent sa production, font fructifier ses capitaux, fournissent du fret à ses navires, alimentent les marchés de la métropole et suscitent un commerce important autour duquel gravitent d'autres industries qui en bénéficient. Le labeur ainsi dépensé sur une lande jusque-là en friche, convertit un hectare, dont la primitive valeur était nulle, en un capital, dont le revenu annuel atteint et dépasse, en certaines localités, 1 500 francs. Que l'ouvrier soit étranger ou non, qu'il réside ou quitte le pays, l'œuvre par lui faite subsiste; ceux qui lui succèdent n'ont plus qu'à l'entretenir et à la continuer; il ne l'emporte pas

avec lui; inhérente au sol, elle demeure, et ce sol est français.

Ces vérités se font jour dans cette Algérie ouverte à toutes les bonnes volontés; les théories d'un patriotisme étroit n'y éveillent plus guère d'échos. Il y a place pour tous et, facteur tout-puissant du progrès, le travail rapproche ceux qui, vivant du même sol, attendent de lui leur gain de chaque jour. Instinctivement, ces idées prédominent à Alger, la ville cosmopolite où les nationalités diverses qui contribuent à former l'ensemble sont à tel point multiples et variées que, si chacune d'elles se détache en relief, elle ne saurait donner l'idée de l'agrégat qu'elle représente. Les colons que l'on y coudoie sont nombreux, mais venus de l'intérieur pour leurs affaires ou leurs plaisirs, mais de passage, momentanément hors de leur milieu habituel et de leurs occupations quotidiennes. Ni les Kabyles qui travaillent dans les jardins et les champs avoisinant Alger, ni les Biskri occupés au chargement et au déchargement des navires, ni les Arabes qui passent, indifférens et hautains, ou sommeillent au seuil des mosquées, ne se dégagent de la foule avec leur note vraiment caractéristique, pour qui n'a pas vu les industrieux villages de la haute Kabylie, perchés comme des nids d'aigle sur des cimes aiguës, les centres agricoles de Sétif, Batna, Sidi-Bel-Abbès, non plus que, dans leur cadre saharien, les habitans de Biskra, la ville reine du Zab, ou de la ville sainte de Sidi-Okba. C'est dans ces localités diverses qu'il faut chercher les traits distinctifs de chacun de ces types dont le mélange donne à Alger sa physionomie mobile et curieuse. Et Alger lui-même gagne à être vu de loin. Il faut, pour le bien comprendre, un effet de recul. Il est, comme la plupart des capitales, une synthèse d'élémens ethniques divers, de facteurs dont l'analyse révèle seule les détails et les proportions. « *Distance lends enchantment to the view*, la distance ajoute au charme du paysage », disent les Anglo-Saxons. En cela ils ont raison. Le Paris dont le citoyen de Chicago se souvient sur les rives du Michigan lui apparaît, sinon plus beau, du moins plus intelligible que le Paris qu'il a vu, parcouru, fréquenté. Ainsi vu, ou revu, à distance, Alger apparaît autre et se comprend mieux.

IV

Constantine. — D'Alger à Constantine on compte 494 kilomètres. Pour franchir cette distance, moindre que celle de Paris à Lyon, on met près de dix-sept heures. La vitesse moyenne sur les voies ferrées algériennes excède rarement 30 kilomètres à l'heure, y compris les temps d'arrêt, et ces temps d'arrêt sont

fréquens et prolongés; les besoins du service l'exigent, les trains étant omnibus, les voyageurs relativement peu nombreux, les marchandises parfois abondantes et encombrantes. D'aucuns critiquent cette lenteur, mais sur nos grandes lignes la marche des trains omnibus, arrêts compris, n'excède guère 30 à 35 kilomètres à l'heure. Il est à souhaiter que le trafic des voyageurs justifie bientôt la création de trains directs ou « légers », comme ceux qui circulent déjà entre Alger et Blida. En attendant, on aurait mauvaise grâce à se plaindre, le service étant convenablement fait, les employés actifs et polis. Ce que l'on serait en droit de demander c'est l'addition d'un wagon-restaurant entre Alger et Constantine, comme celui qui existe entre Alger et Oran.

Chemin faisant, bien des sites pittoresques ou grandioses, intéressans et curieux, se déroulent devant les yeux. Sous un ciel brûlant, même en novembre, se profilent les montagnes de la haute Kabylie, blanches à donner l'illusion de la neige. Par le défilé des Bibans, ou « Portes de Fer », — que n'abordèrent jamais les légions romaines et que franchirent nos bataillons, laissant, en souvenir de leur passage et gravée dans le roc, la laconique et fière inscription : « Armée Française, 1839 », — on passe de la province d'Alger dans celle de Constantine ; on traverse les longues plaines de Sétif, « Brie et Beauce dans les années pluvieuses, Sahara dans les années de sécheresse », écrit Piesse.

Nid d'aigle construit sur la cime du rocher que contourne l'Oued Rummel, ou Roumel, dont les eaux torrentueuses ont creusé autour de la ville un précipice qui atteint 120 mètres de profondeur, Constantine apparaît isolée, menaçante, redoutable. Elle le fut pour les légions romaines, alors que sous le nom de Cirta, et capitale des rois numides, elle brava l'empire. Elle le fut pour nos bataillons, alors que, du 6 au 13 octobre 1837, défendue par les Arabes, elle leur disputa l'étroit terre-plein qui alors, de même que deux mille ans auparavant, reliait la cité à la plaine et sur lequel tomba, mortellement blessé, le général Damrémont, commandant le corps expéditionnaire. Dans ce torrent du Roumel, le sang romain et le sang français ont successivement coulé; ses eaux ont roulé bien des cadavres de vaillans soldats. Les milliers de corbeaux et de vautours qui volent en décrivant leurs courbes au-dessus de l'abîme aux eaux troubles évoquent le souvenir des luttes passées et de l'homicide carnage.

Ville de guerre au temps des Numides et au temps des Arabes, elle l'est restée, dans son enceinte de rochers et de ravins, nonobstant la conquête et la pacification. Les vaincus s'y cramponnent encore, proportionnellement plus nombreux que dans

les autres grandes villes de l'Algérie : 24 500 Arabes contre 12 000 Français, 6 300 Juifs et 3 000 étrangers. Mais il n'y a plus ici qu'une apparence : le fantôme d'une cité guerrière, le souvenir de combats homériques à une époque où l'art militaire ne disposait pas des moyens d'action qu'il a faits siens aujourd'hui. Ce qui persiste à Constantine, c'est la couleur locale qui s'efface ailleurs, c'est la vie arabe qui ne se révèle plus intense que dans le sud, et que l'on retrouve dans les quartiers indigènes de cette ville, dans ses ruelles étroites, dans les tortueuses impasses et dans les louches masures qui surplombent le cours du Roumel. « Ailleurs, selon un dicton arabe dont nous atténuons la crudité, les oiseaux de proie planent au-dessus des hommes ; ici, les hommes déversent leurs immondices sur les oiseaux de proie. »

Les idées antisémitiques prévalent dans cette cité. L'Arabe n'y pardonne pas à la France le décret par lequel le gouvernement de la Défense nationale a, en 1870, et sur la proposition de M. Crémieux, naturalisé en bloc tous les Israélites ; le colon fait, dans une certaine mesure, cause commune avec l'Arabe ; et Constantine est le foyer le plus ardent de cette haine de race. Elle est peut-être aussi la ville où le mécanisme gouvernemental de l'Algérie est le plus vivement critiqué. On lui reproche les lenteurs apportées aux concessions de terres, parcimonieusement octroyées, et la superficie restreinte de ces concessions, oscillant entre vingt et trente hectares, superficie insuffisante pour assurer l'existence d'une famille de colons. On se plaint des formalités de l'administration, on blâme ses exigences, et, plus qu'ailleurs, on exalte le système colonial anglais : les concessions larges, promptes et gratuites, le fonctionnarisme réduit à son minimum d'ingérence, l'initiative privée portée à son maximum d'action. Des droits de l'Arabe, d'aucuns n'ont cure ; ils le tiennent pour un obstacle à la marche en avant ; s'ils ne réclament pas son impossible suppression, tout au moins ils demandent qu'on le refoule vers le sud, qu'on l'accule au désert, et qu'il cède, sur ces hauts plateaux où le sol est fertile, où les conditions du climat favorisent l'expansion de la race blanche, la place aux émigrans européens, mieux à même que lui d'obtenir de ce sol son maximum de rendement.

J'essaye de résumer, sous leur forme la plus claire et la plus précise, les *desiderata* que j'entends formuler autour de moi. Il en est qui, par leur vague, se dérobent à l'examen : velléités mal définies d'une impraticable autonomie ; conceptions chimériques d'un mode de gouvernement qui, affranchissant la colonie de tout contrôle et la laissant libre d'évoluer à sa guise, imposerait, d'autre part, les charges de son entretien et la responsabilité de sa

défense à la mère-patrie. Puis d'impraticables suggestions soi-disant empruntées au système colonial anglais, des comparaisons et des accusations échafaudées sur l'ignorance ou l'inintelligence des faits. Les prôneurs de panacées abondent. Il est si facile de faire miroiter aux yeux un ordre de choses idéal, de mettre au service d'une idée, plausible en apparence, chimérique en réalité, de grands mots et de grandes phrases, et d'estimer pratique ce que l'on tient pour bien dit.

Les plus réfléchis et les plus intelligens parmi ceux des Algériens avec lesquels j'ai eu, ici et ailleurs, l'occasion de m'entretenir de ces questions, sont, au demeurant, partisans de l'organisation actuelle; par certains côtés elle se rapproche de l'organisation coloniale anglaise, par d'autres elle en diffère. Aux Indes, comme en Algérie, l'exercice du pouvoir est délégué aux mains d'un civil : voilà pour l'analogie. Mais en Algérie, le gouverneur général est, en tant que civil, sans prestige militaire, inconvénient grave pour un personnage appelé à gouverner des races chez lesquelles le respect pénètre par les yeux, qui ne s'inclinent que devant la force et l'appareil visible et tangible de cette force. Une pompe, même un peu théâtrale, des marques extérieures et sensibles en imposent à leur imagination. Elles ont peine à admettre l'autorité supérieure incarnée en un homme que rien, dans son costume, dans sa manière d'être, dans son mode de vie, ne distingue de ceux qui l'entourent, que son entourage militaire même relègue involontairement dans l'ombre, attirant sur les brillans uniformes l'attention qui se détourne de lui. Puis, l'obligation, pour le gouverneur général de l'Algérie, d'osciller perpétuellement entre Paris, où l'appellent les explications à donner aux ministres ainsi que son budget à défendre devant les Chambres, et Alger, où le réclament l'expédition des affaires et l'étude des questions locales, provoque les critiques et affaiblit son autorité en le condamnant à une existence instable et nomade, en exagérant la dépendance où il est de l'autorité centrale et la constante nécessité d'en référer à elle.

Les Anglais ont su conjurer la plupart de ces inconvéniens. Outre que la distance plus grande entre la métropole et l'Inde n'autorise pas des déplacemens fréquens et permet au vice-roi des Indes de garder ce que les Hindous appellent « la majesté du repos », ils ont, tout en maintenant le principe de l'autorité civile, rehaussé le prestige de cette autorité en l'affranchissant de toute apparente sujétion, en faisant appel, pour l'exercer, aux représentans de la plus riche et la plus puissante aristocratie qui soit au monde. Au prestige que donnent la naissance et le titre, la

fortune et les hautes charges précédemment exercées, ils ont ajouté une liste civile considérable, une maison civile et militaire imposante, un luxe de palais et d'équipages, de suite et de serviteurs bien propre à impressionner des Asiatiques. Dans le cadre factice et somptueux que lui font l'étiquette et les signes apparens d'une situation sans rivale, le représentant de l'impératrice des Indes, que l'Hindou n'entrevoit, dans sa calèche armoriée, que suivi d'une escorte militaire ou d'un cortège de rajahs et de hauts dignitaires, lui apparaît grandi, incarnant en sa personne un pouvoir indiscuté. Effet d'optique, j'en conviens, trompe-l'œil qui n'en impose qu'aux simples, mais c'est sur des simples que l'on voulait agir; et nul, mieux que l'Angleterre, ne s'est rendu compte du parti que l'on peut tirer du prestige extérieur et de l'empire qu'il exerce sur les races qu'elle gouverne.

Cet empire, le prestige l'exerce aussi sur les races africaines, mais il y a conflit entre nos mœurs démocratiques et le recours à des apparences purement adventices. Qu'avant tout nous exigions d'un gouverneur général ainsi que de ses collaborateurs des capacités administratives et des aptitudes gouvernementales de premier ordre, rien de mieux, mais il est sage et de bonne politique de rehausser, autant que faire se peut, son autorité, à tout le moins d'éviter ce qui serait de nature à l'amoindrir, de lui laisser un champ d'action assez vaste où se mouvoir, et d'étendre ses pouvoirs avec ses responsabilités. Il serait aussi d'une sage politique de n'en point faire, même en apparence, un fonctionnaire constamment appelé sur la sellette, contredit et discuté, et par cela même diminué. Si l'instabilité ministérielle est regrettable, combien plus regrettable encore l'apparente instabilité de l'homme qui nous représente aux yeux d'une population vaincue par la force, soumise à la force, mais qu'un abîme de traditions et de croyances, de souvenirs vivans encore, et d'espérances vagues sépare de nous.

Ces réserves faites, si je compare les résultats acquis aux Indes et en Algérie et la compétence des hommes préposés à l'administration de ces colonies, je ne vois pas que la comparaison soit défavorable à la France. Je constate que, là encore, la France se prive volontairement d'un élément de succès que l'Angleterre n'a garde de négliger, mais je constate aussi que les autres moyens mis en œuvre par elle sont de premier ordre. Je vois des hommes, moins rétribués, accomplir une tâche plus difficile. On ne saurait contester leur capacité, leur intelligence pratique, leur activité, et surtout leur humanité. Ils ont à cœur la prospérité de

la colonie, le souci de concilier les intérêts des races diverses qui la peuplent et, dans les accusations contradictoires auxquelles ils sont en butte, d'être ou trop *arabophiles* ou trop *arabophobes*, l'examen des faits m'amène à ne voir qu'un hommage rendu à leur impartialité.

V

Tébessa et les gisemens de phosphates (1). — A 170 kilomètres au sud-est de Constantine, sur la route de Gafsa et de Gabès et près de la frontière de Tunisie, apparaissent les affleuremens de phosphates de chaux de la région de Tébessa ; au Djebel Dyr, ils se prolongent, apparens et ininterrompus sur une longueur de 4 kilomètres. La teneur du minerai varie de 60 à 70 pour 100, ce qui donne, pour la tonne de phosphate, de 42 à 47 francs. Or les frais d'abatage, sortage et séchage, de transport, transbordement, ne dépassent pas 26 francs, — ce qui laisse un bénéfice moyen de 16 à 20 francs.

La découverte et l'exploitation de ces phosphates, l'un des engrais les plus appréciés, pouvait avoir pour l'Algérie d'incalculables conséquences. Des rapports qui m'étaient communiqués, il résultait que, dans le Djebel Dyr, la réserve de phosphate était soixante fois supérieure à celle de tout le département de la Somme qui, seul, en possède d'importans gisemens; qu'elle était douze fois plus grande que celle de la Caroline du Sud, et supérieure à celle de toute la Floride. L'Algérie paraissait donc appelée sous peu à devenir le plus grand pays producteur de phosphates du monde, le maître et le régulateur du marché européen.

Autour des centaines de millions que représentaient les gisemens algériens, les convoitises s'éveillaient et les impatiences s'agitaient. Était-ce la solution attendue, désirée, au problème complexe que je résumais plus haut : découvrir en Algérie un produit qui n'eût que peu ou pas de similaire en France et qui fût d'une consommation générale ? Les phosphates allaient-ils jouer en Algérie le rôle qu'avaient joué en Californie et en Australie les mines d'or ? La question se posait en France. La presse et la Chambre, les capitalistes et les cultivateurs, s'en préoccupaient ; les partisans de notre expansion coloniale voyaient, dans cette découverte et dans les résultats déjà acquis par deux compagnies anglaises, une justification nouvelle de la conquête et de la confiance dans l'avenir ; les adversaires : une affaire louche,

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 septembre 1895, *La question des phosphates algériens*.

aux dessous malpropres, et dont les bénéfices incertains ne compenseraient pas les dommages causés à la morale publique et au bon renom de notre administration. Le chauvinisme s'en mêlait, et les plus ardens allaient disant que les concessions faites étaient entachées de fraude et de corruption, que l'Algérie était en voie de passer aux mains des capitalistes anglais et des ouvriers italiens ; que si la France savait conquérir, elle était inhabile à exploiter, et que, dans notre incurable insouciance et notre infinie naïveté, nous travaillions toujours et partout pour d'autres qui s'enrichissaient à nos dépens. Une visite à Tébessa pouvait seule permettre de dégager la vérité de ces assertions contradictoires.

De Constantine, je gagnai le Kroubs, point de jonction des voies ferrées de Biskra et de Tunis. Au Kroubs, le paysage plus riant devient plus boisé. Les vergers apparaissent; des bouquets d'eucalyptus encadrent de leur maigre feuillage les maisons carrées des colons, gardant de leur origine première des allures de forteresses, les longs hangars troués de meurtrières. Sur les pentes fissurées et ravinées des montagnes se déploient des forêts de chênes-liège, de pins d'Alep et de chênes verts. Au long des rivières aux eaux rares, les lauriers rabougris étalent leur sombre verdure mouchetée de fleurs roses ; dans la plaine, le Kabyle promène sa primitive charrue dont le soc égratigne la terre ; les bœufs paissent l'herbe courte; l'automne est venu; hommes et bêtes, tout se meut lentement sur ce sol qui, lui-même, se repose. Guelma se dresse au flanc d'un coteau dominant une plaine fertile qu'encadrent à l'horizon lointain des montagnes boisées et de vertes collines. La voie ferrée, courant au long des crêtes, surplombe un vaste panorama de collines et de plaines, avant d'atteindre Souk-Ahras, point de départ de la ligne de pénétration qui, plus au sud, se termine à Tébessa.

A Souk-Ahras se concentrent, avant d'aller gagner le port de Bône, les produits de la région de Tébessa ; les céréales et les bois, le liège et les bestiaux, et surtout les phosphates, dont 550 tonnes arrivent quotidiennement, donnant à la gare une importance croissante et un trafic des plus actifs. Sous cette impulsion, Souk-Ahras — où naquit saint-Augustin et qui fut, sous le nom de Thagasta, un établissement militaire romain — se métamorphose, rappelant sous son nouvel aspect les villes américaines naissantes. N'était l'élément indigène, on pourrait se croire brusquement transporté dans un bourg prospère du Far-West; mais cet élément prévaut, représentant, comme l'Hindou en Asie, le nègre dans les États-Unis du sud, le Chinois partout où il

prend pied, l'un des facteurs indispensables du mouvement en avant : la main-d'œuvre à bon marché.

De Souk-Ahras à Tébessa : 128 kilomètres, franchis en six heures. La vieille Théveste apparaît, par 1 088 mètres d'altitude, avec ses ruines romaines du premier siècle de notre ère, si bien décrites par M. A. Ballu, avec son arc de triomphe de Caracalla, ses remparts byzantins construits par l'eunuque Salomon, son temple tétrastyle, dit de Minerve, sa basilique et son monastère recouvrant une superficie de 20 000 mètres carrés. Entre ce qui fut et ce qui est, le contraste est saisissant. Dans les ruines de la basilique, située hors des murs, on se croirait à Lambessa ou à Timgad. Le même soleil y dore les colonnes, les dalles et les voies désertes; le même grand silence plane sur ces pierres sculptées par la main de l'homme, effritées par le temps; tandis qu'à l'horizon, aux flancs des collines dénudées, s'estompent les hangars blancs de la concession du Dyr, et qu'à quelque pas, dans Tébessa, une foule hétérogène circule sur le cours, entre les remparts byzantins et une ébauche de jardin public moderne, où les chapiteaux de colonnes servent de siège aux Arabes indolens. Et pourtant, dans ce cadre antique, sur cette terre française, la note dominante m'apparaît essentiellement américaine. Les gens s'abordent et parlent de phosphates, comme autrefois, à San Francisco, de mines d'or. Les mêmes préoccupations se lisent sur les visages; on sent passer sur cette ville, sentinelle avancée de l'Algérie sur la route de Kairouan et de la Tunisie, un souffle de vie intense et d'impatiente attente. Je retrouve ici le *go ahead* yankee, l'assurance d'une réussite prochaine, la foi dans l'avenir, puis aussi la fantasmagorie des chiffres jetés au hasard, des paroles qui grisent, des imaginations qui s'enflamment.

J'y retrouve aussi autre chose; Tébessa est en fête. Une kermesse y est organisée au profit des blessés de Madagascar. Tous y prennent part, tous y contribuent avec une touchante unanimité, Un sentiment intime, profond, rapproche les cœurs et joint les mains, ajoutant une note nouvelle, sincère, émue, aux évocations du passé et aux préoccupations du présent.

Ces évocations et ces rapprochemens sont curieux à observer dans ce coin perdu et naguère somnolent de l'Afrique française, qui tout à coup s'éveille et se dit que, demain peut-être, il sera, lui aussi, un grand centre commercial et une populeuse cité. A cela, rien d'impossible; on a vu des choses plus invraisemblables, et le rêve, si ambitieux soit-il, peut devenir une réalité. Le phosphate est plus nécessaire à l'humanité que les diamans du Cap

et les perles du golfe du Mexique; il existe ici, et en abondance. Le fait étant acquis, voit-on trop vite et va-t-on trop loin? Ne tient-on pas un compte suffisant des obstacles, ou le tenant, estime-t-on, comme en Amérique, que le plus sûr moyen de les surmonter est encore de les dédaigner et que la foi intrépide a raison de tout? Plus ici qu'ailleurs, les passions sont intenses; plus ici qu'ailleurs, les idées s'incarnent en des individualités; et les questions de personnes prennent le pas sur l'intérêt général. Ce n'est pas l'un des moindres étonnemens qu'éprouve l'observateur d'entendre apprécier les solutions à intervenir moins d'après leurs conséquences probables et leur répercussion possible sur la prospérité publique, qu'au point de vue des personnalités qui s'en constituent, au nom de leurs intérêts privés, les partisans ou les adversaires. Il semblerait que, lorsqu'il s'agit d'une question d'ordre général, comme celle des phosphates, l'accord dût être prompt et que l'évident avantage de tous suffit à faire taire les animosités personnelles. Il n'en est rien. Les préoccupations qui se font jour et qui dominent semblent n'avoir qu'un objectif unique : exclure *per fas aut nefas* certains hommes de toute participation à une exploitation lucrative, assez vaste pour tous, faire appel aux haines locales et aux rancunes nationales, accuser des adversaires politiques des pires méfaits et réclamer, au nom de la morale publique et privée, moins une enquête impartiale qu'une condamnation sans appel.

Que les accusations portées contre les premiers concessionnaires soient fondées, qu'il y ait eu des agissemens délictueux, des compromissions fâcheuses, des actes de pression, cela paraît vraisemblable; que des offres sérieuses aient été écartées, que des dénis de justice aient été commis et que certains intérêts aient été lésés, les mesures prises par le gouvernement vis-à-vis de ses fonctionnaires autorisent cette créance; mais, à examiner la question à ce point de vue, les mesures de répression prises par lui n'ont pas un caractère de sévérité tel qu'elles justifient la gravité des accusations formulées, et il n'a rien moins fallu pour en amener là l'opinion que l'ordre brusquement donné de dénoncer en bloc toutes les concessions octroyées et de suspendre les travaux d'exploitation en cours. Tant que l'incident se bornait à des contestations soulevées et des récriminations échangées, il n'était que regrettable, mais il pouvait, avec le temps, s'apaiser et se terminer par une transaction. Il était déplorable en ce sens, qu'une fois de plus, et dans des circonstances où les intérêts généraux étaient en jeu, où un avenir brillant s'ouvrait pour la colonie, il mettait à nu l'une des plaies vives de l'Algérie, il

jetait à nouveau le discrédit sur des individualités en vue, sur les communes, sur l'administration, sur, ceux qui, de près ou de loin, avaient eu affaire avec les phosphates. Il rouvrait l'ère des scandales, il autorisait les assertions des pires ennemis de l'Algérie, et de ceux qui, Français ou étrangers, visiteurs de passage ou résidens permanens, affectent de ne voir ici que vol ou concussion, illégal arbitraire ou corruption s'étalant au grand jour.

Et cela, au moment même où l'exploitation des phosphates, justifiant les espérances conçues, entrait dans une voie de prospérité, attirant l'attention des capitalistes sur l'Algérie, appelant les capitaux chez elle et réalisant ce *desideratum* de notre grande colonie africaine, fournissant, sans concurrence possible, à la mère patrie et à l'Europe, l'engrais nécessaire pour féconder le sol épuisé et raviver son ancienne fertilité, enrichissant le monde en s'enrichissant elle-même, ouvrant à son commerce des débouchés importans et à ses ports un trafic considérable. A cette ère naissante et brillante succédait, sans transition, un temps d'arrêt, puis une série de complications coïncidant avec une crise financière en Europe provoquée par la baisse des actions des mines d'or du Transvaal. Brusquement ramenée en arrière, entravée dans son développement, l'Algérie voyait, une fois encore, la probité de ses ressortissans mise en cause, l'intégrité de ses administrateurs mise en doute, et une défiance légitime remplacer une confiance que motivaient des résultats acquis.

Ce qui s'est passé ici n'est, à tout prendre, spécial ni à l'Algérie ni à la France. On a vu, on voit, partout où une découverte inattendue révèle une source de richesses inespérées, les appétits en éveil, les convoitises surexcitées. On affirme que des concessions ont été octroyées au mépris des droits de l'État et de l'équité, mais s'il n'est que juste de signaler à la réprobation publique les agissemens de certains politiciens, on est aussi en droit de s'enquérir quel a été, en cette occurrence, le rôle de ceux qui, représentant le gouvernement, ont, par leur insouciance, leur faiblesse ou leur complicité morale, prêté la main à ces agissemens, et qui, engageant la signature de la France, ont consacré la spoliation des droits de la France. La justice ne saurait avoir deux poids et deux mesures, et, indulgente aux uns, être implacable pour les autres. Puis, dans quelle mesure les compagnies d'exploitation de Tébessa sont-elles complices des fraudes commises? A s'en tenir aux faits, elles ont acquis des détenteurs des concessions primitives leur droit d'exploitation; elles croyaient au succès et, y croyant, ont fait partager leur confiance à leurs actionnaires; elles ont réuni des capitaux, ouvert des galeries, embauché des ouvriers,

construit des chemins de fer et procédé à l'extraction du phosphate. Les premières s'y ruinèrent; celles qui les imitèrent couraient le risque de se ruiner comme leurs devancières. Éclairées par l'expérience, elles sont en voie de s'enrichir. Puis, ces galeries qu'elles ouvraient, nul n'en ignorait; ces voies ferrées qu'elles construisaient, et dont une, celle du Kouif, mesure vingt-six kilomètres, elles les construisaient avec l'autorisation formelle et le concours des agens de l'administration, les terrains à exproprier pour les constructions appartenant, en partie, à l'État. L'extraction à laquelle elles se livraient et qui employait près de 800 ouvriers était contrôlée et vérifiée par les agens de l'État, transportée par la compagnie de Bône-Guelma au port de Bône, et de là en Europe. Tout cela se faisait ouvertement, au grand jour et depuis plus de deux ans.

Si, comme leurs devancières, ces deux compagnies anglaises s'étaient ruinées, il n'en eût été que cela. Nul, à coup sûr, ne leur fût venu en aide, et elles n'avaient nul recours contre les vendeurs, ni contre l'État qui avait octroyé les concessions. Sur la terre d'Afrique, on eût compté quelques ruines de plus, quelques autres millions engloutis, et la question de droit et de moralité publique n'eût certainement pas même été soulevée. Heureusement pour l'Algérie il en a été autrement. L'expérience faite par ces compagnies, à leurs risques et périls, prouve que l'exploitation est lucrative, que la colonie possède une source considérable de richesses. Sur ce, les convoitises de s'éveiller, les réclamations de surgir, l'opinion publique de s'indigner. N'est-il pas un peu tard? Non, répond-on, car les droits de l'État, non plus que ceux de l'honnêteté publique ne sauraient se prescrire; et il y a ici de légitimes intérêts lésés. Que justice se fasse donc, mais, pour Dieu, que dans ce conflit de haines personnelles et de cupidités déçues, on ait quelque peu souci de l'Algérie, éprouvée par la prospérité, semble-t-il, autant que par l'adversité, toujours victime et toujours décriée, que l'on sacrifie au milieu de ce vacarme d'accusations diffamatoires et d'imputations outrageantes dont on l'a rendue responsable.

VI

Biskra. — Le Sahara. — Déployée en une longue façade de 1 100 kilomètres sur la Méditerranée au nord, notre colonie africaine s'adosse, au sud, au Sahara. De chacune des capitales des trois provinces, une voie ferrée, amorce de futurs prolongemens, s'enfonce dans l'intérieur, aboutissant à l'un des seuils d'accès

du désert. Oran, par la ligne d'Arzew, mesurant 454 kilomètres, atteint Aïn-Sefra; Alger, par sa ligne achevée jusqu'à Barrouaghia, tend à se relier à Laghouat; Constantine, que le chemin de fer de Philippeville rattache à la mer, rejoint Biskra par une voie ferrée de 239 kilomètres, que l'on doit prolonger jusqu'à Ouargla située à 350 kilomètres plus au sud. En tant que vestibule du Sahara, ville d'hiverneurs, *sanatorium* et *solarium*, Biskra est la plus rapprochée de Paris dont 2 000 kilomètres et soixante heures de voyage la séparent.

Le Sahara s'annonce de loin. Par delà Batna, distant de 99 kilomètres de Constantine, le paysage change, plus plat, plus dénudé, semé de genévriers et de tamaris. Le train, côtoyant les lacs salés de Tinslitt et de Mrouri, fuit, sur de longues pentes inclinées, vers le sud, laissant derrière lui la chaîne de l'Aurès, tandis qu'à l'horizon se profilent les arêtes de l'Amar-Kraddhou « Montagne à la joue rose », que le soleil qui décline dore de teintes invraisemblables. Entre des roches rouges court et bruit l'Oued-El-Kantara. Une haute muraille verticale, aux arêtes bizarrement découpées, se dresse, fissurée par les eaux. La voie ferrée serpente, suivant les sinuosités du torrent, contournant, puis abordant l'obstacle, le franchissant par trois tunnels, et, brusquement, débouchant dans un paysage fantastique, dans une région d'un gris jaune, aux infinis lointains, aux collines et aux plateaux écrasés, aux dunes de sable écrêtées par les vents. C'est El-Kantara, la porte du désert. Sur l'oued du même nom, un pont romain; en 1844, nos bataillons le franchissaient sous le commandement du duc d'Aumale, et, devant le même paysage, s'arrêtaient, saisis d'étonnement, s'écriant : « La mer, la mer ! »

C'est en effet la mer de sable et de cailloux, de l'Erg sablonneuse et de l'Hamada caillouteuse, semée de chotts et d'oasis, de végétation rabougrie et de palmiers aux troncs majestueux et au feuillage échevelé, mais recouvrant plus de 6 millions de kilomètres carrés, région longtemps mystérieuse et redoutée des anciens, et dont nos explorateurs modernes ont enfin soulevé le voile et révélé les secrets. En l'abordant, on se sent au seuil d'un monde nouveau. Je retrouve ici des sensations éprouvées ailleurs, celles que je ressentais quand, par delà les mers tempétueuses du pôle sud, par delà le cap Horn doublé, j'entrevoyais l'Océan Pacifique aux flots bleus, et que, plus tard, sur l'Océan équatorial, je voyais surgir les terres polynésiennes, la masse énorme du Mauna-Loa, dressant au-dessus des vagues sa cime neigeuse sous un ciel tropical.

Après avoir franchi les gorges d'El-Kantara, le train descend

dans la plaine que teintent de rose les rayons du soleil couchant. Longeant l'oasis d'El-Kantara, il dépasse la fontaine des Gazelles pour atteindre enfin, à 50 kilomètres plus au sud, Biskra, la « Reine des Zibans », que les Arabes appellent : Biskra el Sekera, « la Sucrée », que les Romains nommaient : *Ad Piscinam*, à cause de ses eaux thermales. C'était alors, comme aujourd'hui, un point stratégique important, le point de départ des voies de pénétration. Des postes avancés couvraient cette ville que les Vandales dévastèrent, que les Turcs relevèrent et occupèrent, dont ils firent « une grande et belle cité », comme l'écrivait Moula-Ahmed en 1710, comme l'attestent ses ruines, et aussi une relation de la peste constatant que le nombre des victimes du fléau y fut de 71 000. Biskra ne s'en est pas relevée, et sa population, au dernier recensement en 1891, n'excédait pas 7 166 habitans, dont 502 Français. Ces chiffres sont aujourd'hui dépassés. Biskra se repeuple, hiverneurs et touristes y affluent. On en compte près de 5 000 en moyenne.

Située par un peu plus de 100 mètres d'altitude, dans un cadre de verdure qu'enserre, non pas encore le désert, mais la steppe, Biskra apparaît comme une petite ville coquette, gracieuse et propre, construite autour d'un grand jardin qui en occupe le centre, qu'ombragent des ficus et des palmiers, des poivriers et des gommiers, que sillonnent des ruisseaux d'eau courante dérivés de l'Oued-Biskra, et qui vont, à quelques pas de là, arroser sa merveilleuse oasis de 140 000 palmiers-dattiers. Le fort Saint-Germain commande le barrage des eaux et tient à sa merci l'oasis et les habitans qui en vivent. En cas d'insurrection, la dérivation des eaux de l'Oued amènerait promptement les Arabes à composition.

Autour de ce jardin se profilent des rues en façade, coupées à angle droit, bordées de maisons n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et parfois un premier étage avec toit formant terrasse, blanches ou teintées de rose. Des arcades extérieures abritent le promeneur des rayons brûlans du soleil, et des cours intérieures entretiennent la fraîcheur dans les appartemens. L'hôtel de ville est, sans contredit, le plus gracieux monument de Biskra. Il s'élève en façade sur le jardin, et, bien que de construction récente, il charme l'œil et cadre avec le site; ses colonnettes, ses coupoles, ses galeries, son frais patio et ses arcades sont d'un heureux effet. Autrement curieux pour le touriste est le marché de Biskra, vaste cour intérieure qu'entourent des galeries voûtées, sous lesquelles, du matin au soir, se presse une foule affairée, autour desquelles s'allongent d'interminables files de chameaux; ils

débordent, dans les rues adjacentes, ou attendent, accroupis, leurs charges. Partout des piles de sacs remplis de dattes, de sel, d'orge, de blé dur, d'oranges et d'étoffes; partout des Arabes chargeant ou déchargeant leurs animaux, ou bien étendus sur des nattes, adossés au mur, la tête à l'ombre et les pieds au soleil. Puis, sur des tréteaux improvisés, d'invraisemblables objets: colliers d'excrémens de gazelles aromatisés de civette; lézards du désert vivans ou empaillés, mesurant plus d'un mètre de longueur; lézards de palmiers, outres en peau de chamelle, gazelles vivantes, armes touaregs, nattes aux couleurs vives, étoffes aux couleurs crues, peaux de chacal et de panthère, coussins en cuir, paniers d'alfa tressé, fruits et comestibles inconnus, tout un monde d'objets étranges, tout un assemblage d'hétéroclites étalages. Des sons criards dominant le bruit des voix et la traînante mélopée de la guzla annoncent le voisinage de la rue des Ouled-Naïls. Chaque soir, parées de leurs lourds et bruyans bijoux, elles dansent dans les nombreux cafés maures de Biskra. Arabes et nègres, semble-t-il, ne se lassent pas de cette danse du ventre, plus grotesque encore que lascive, et qui rappelle de très loin mais avec infiniment moins de grâce, celle des almées javanaises.

A Biskra, l'été est torride, la température variant de 40° à 48° à l'ombre pour ne descendre que rarement au-dessous de 30° pendant la nuit. L'hiver est doux; d'octobre à avril la température moyenne est de 14°,9, supérieure de 3°,5 à celle de Nice. Mais où Biskra l'emporte, c'est par la siccité de son climat. Alors que la moyenne de pluie est à Nice de 92^{mm},495, elle n'est, à Biskra, que de 17^{mm},429. Ces conditions particulières font de Biskra une station hivernale à l'usage des rhumatisans et de tous ceux qui ont peine à supporter l'humidité de nos régions du nord. Sa source thermale ajoute, par ses propriétés curatives, aux qualités préventives du climat. Cette source, Hammam-es-Salahin, la « source des Saints », la *Piscina* des Romains, la « Fontaine Chaude », comme on la désigne ici, est située à huit kilomètres de Biskra, à laquelle la relie un petit tramway. Légèrement alcaline, cette source rentre dans la catégorie des eaux chlorurées, sodiques, sulfurées. Son débit est de 25 litres par seconde, sa température, au point d'émergence, est de 46°,2. Les Arabes, dont beaucoup sont atteints de maladies de peau, ont, dans l'eau de cette source, une confiance justifiée par ses effets et une expérience séculaire. « Va au Hammam de Biskra et tu seras guéri en peu de jours », disent-ils à l'Européen débilité. Les Romains connaissaient les propriétés de ces eaux thermales pour les cardiaques, les dyspeptiques, goutteux, rhumatisans et bronchitiques.

Tant d'avantages justifient-ils les craintes qu'inspire aux hôteliers d'Alger la concurrence éventuelle de Biskra au point de vue des hiverneurs? Je ne le crois pas. Si Biskra, en tant que station thermale et hivernale, est appelée à attirer à à elle un certain courant de valétudinaires, elle n'est pas pour détourner d'Alger ceux qu'y appellent le charme de la vie, le voisinage de la mer, la beauté des sites. Que les hiverneurs d'Alger terminent leur séjour par une excursion à Biskra, que Biskra recrute en Europe une clientèle spéciale de malades qui n'iraient peut-être pas à Alger, c'est vraisemblable; mais tout ce qui est pour attirer le touriste et le valétudinaire sur la terre algérienne ne peut que profiter à la grande ville, que vingt-six heures de mer seulement séparent de Marseille et qui restera toujours le pôle d'attraction. Beaucoup iront à Alger sans visiter Biskra, très peu iront à Biskra sans venir à Alger.

A quelques kilomètres de Biskra se trouve le col de Sfa. On traverse, pour l'atteindre, une plaine ondulée et caillouteuse. Par un sentier qu'ont tracé les caravanes, on gagne le sommet du col d'où l'on découvre au nord-est la chaîne de l'Aurès, au sud le Sahara. Vu du col de Sfa, il apparaît tel que le décrit Ptolémée : « Pareil à une peau de panthère étendue sur le sol. » Les taches sombres, ce sont les oasis de Biskra, de Chatma, de Filiach, de Sidi-Khélif, et celles plus lointaines d'El-Outaïa, de Sidi-Okba, se détachant sur le sable jaune du désert. La vue est grandiose, le site est solitaire, et sur cette nature étrange, le soleil, alternativement brillant et voilé par de grands nuages blancs, produit d'indicibles effets de lumière.

Par sa position, Biskra est le centre politique et militaire, administratif et commercial du Zab, mais c'est à 20 kilomètres plus au sud que se trouve le centre religieux, Sidi-Okba. Située dans l'oasis du même nom, Sidi-Okba, peuplée de 5000 Arabes et nègres et de deux Européens, est un lieu de pèlerinage très fréquenté, possédant une école de droit musulman d'où sont sortis des théologiens célèbres et où le fanatisme musulman est intense. Ses rues étroites, ses maisons en pisé lui donnent une apparence misérable; sa population grouille dans les rues, se presse dans la mosquée, l'une des plus anciennes de l'Algérie, où repose, dans une koubba, le corps de Sidi-Okba, fondateur de Kairouan. Dans le demi-jour du sanctuaire, sous le dôme soutenu par des colonnes, des centaines d'Arabes se livrent à leurs dévotions. La mosquée est trop petite pour contenir tous les fidèles, et, au dehors, des centaines d'autres sont accroupis, psalmodiant des versets du Koran. Non sans peine, le visiteur pénètre

dans l'enceinte à travers la foule indifférente ou hostile, non sans peine il s'en dégage, et gravit l'escalier aux hautes marches qui aboutit au sommet du minaret. De là se déroule un merveilleux panorama. Par-dessus les palmiers de l'oasis dont les pieds plongent dans l'eau et la tête dans le feu, par delà la ville accroupie sous leur ombre, se dessinent au nord la longue crête du Djebel Amarkaddou; au nord-ouest, Biskra et son oasis; au sud, le désert.

VII

Oran. — Par Blida et la plaine de la Mitidja, par Orléansville et l'immense plaine du Chélif, par Relizane et les plaines de la basse Mina, on gagne Oran, la ville hispano-française, que sa voie ferrée relie à Alger distant de 421 kilomètres, que la Compagnie transatlantique rattache à Marseille, à Malaga, Gibraltar et Tanger. Des fenêtres de l'hôtel Continental, j'aperçois au-dessous de moi le ravin profond de la Rouina, les fortifications du Château-Neuf, puis un coin de mer blanc sous un ciel d'azur. Chemin faisant, j'ai revu Blida, « Blida la parfumée », « Blida la courtisane », que Mohammed-Ben-Yussen comparait à une rose.

Rose, elle l'est; elle en a la couleur, le charme et le parfum qui se mêle à celui de ses bosquets d'orangers en fleurs. On comprend en la voyant, en y séjournant, même peu de jours, l'attrait que cette ville exerçait sur les Arabes. Ils y venaient autrefois, au temps de leur domination, loin d'Alger, nid de pirates, loin de la mer, qu'ils écumaient, chercher le repos, l'ombre et le plaisir. Sous les yeux se déploie la Mitidja, tapis de verdure, les pentes douces du Sahel, l'Atlas, et dans le lointain, se détachant sur une crête élevée, le « tombeau de la Chrétienne ». A l'extrémité du jardin de Blida s'étend « le Bois sacré ». Des oliviers gigantesques, aux troncs noueux et plusieurs fois séculaires, abritent de leur ombre épaisse les tombeaux des saints de l'Islam.

Nul lieu plus solitaire et plus propice à la rêverie; mais ce jour-là même avait lieu le pèlerinage annuel des femmes arabes au mausolée de Sidi-Ahmed-El-Kébir, enseveli dans le cimetière pittoresque qui borde l'une des rives de l'oued auquel le saint a donné son nom. Le coup d'œil est merveilleux. Revêtues de leurs plus riches costumes, les femmes remontent, en longues théories, l'étroit sentier qui mène au champ de repos et qu'ombragent de grands caroubiers, des oliviers et des peupliers-trembles. Groupées sur les tertres gazonnés, assises sur les tombes, ces fantômes blancs, drapés dans leurs haïks, ne laissent voir sous le

voile qui recouvre leur visage que des yeux agrandis par le kohl. Pas un homme au milieu d'elles; ainsi le veut la coutume. Tristes, elles ne le sont pas, non plus que recueillies. La mort ne comporte pas de tristesse pour l'Arabe, et les cimetières sont les jardins de plaisance des femmes, le vendredi, où ils constituent, avec leurs fréquentes visites aux bains maures, et leurs plus rares visites entre elles, les uniques distractions de leur vie cloîtrée. Volontiers, croirait-on, elles échangeraient cette vie contre celle que mènent nos Européennes. A quoi bon être femme, jeune et jolie, si c'est pour traverser la vie sous un voile qui dérobe la beauté à l'admiration, pour dissimuler l'élégance de sa taille et les grâces de ses formes avec autant de soin que d'autres en prennent ailleurs pour les mettre en valeur? Et cependant elles ne voudraient ni changer ni être autres. La fillette aspire au jour où, elle aussi, cachera son visage et voilera les charmes naissans réservés à son époux. La marque du Coran est profonde, l'empreinte indélébile. L'Arabe est inconvertissable, et nos missionnaires avouent ne rien gagner sur cette race réfractaire à nos idées religieuses, qui nous tient pour des païens, et qui a, elle, l'instinct croyant au plus haut degré. « Tu ne sais même pas museler ta femme », répond avec dédain l'Arabe à celui qui lui vante nos coutumes et lui parle d'une autre foi. C'est au grand jour, devant tous, qu'il professe la sienne, qu'il prie et baise le sol, qu'il invoque Allah, indifférent aux regards curieux, aux sourires railleurs qui errent sur les lèvres des *Roumis*, mais qu'arrête l'inconscient respect qu'impose toute manifestation de foi sincère.

Ici, je mesure l'abîme qui les sépare de nous. Entre deux religions *bibliques*, au sens grec du mot, c'est-à-dire ayant chacune un livre de révélations, un code moral écrit, des préceptes et des prescriptions dictés par le créateur à la créature, tout rapprochement est impossible. Entre Jéhovah et Allah, entre Christ et Mahomet la lutte dure toujours. Je comprends aussi comment le christianisme, impuissant jusqu'ici à entamer l'islamisme, eut raison des dieux de l'Olympe, de cette mythologie aux contours vagues, qui ne reposait guère que sur des légendes poétiques, sur des traditions orales et qui, brusquement, s'écroula devant un enseignement où le philosophe païen retrouvait, avec les plus hautes conceptions de ses sages, des préceptes inconnus d'eux, s'imposant à lui de par leur autorité morale, ouvrant à son intelligence, à son cœur, un monde d'idées nouvelles et de consolatrices croyances.

Mais si nous ne pouvons ni convertir l'Arabe à notre foi,

ni l'amener à penser comme nous, ni modifier sa conception de la vie et les modes de vie que cette conception implique, quelle solution pratique et logique s'imposait au début de l'œuvre de colonisation, si ce n'est la tolérance et la juxtaposition des races? On n'a donc pas fait fausse route. Et je me reportais en pensée à l'entrevue que j'avais eue, l'année précédente, avec Areski et Abdoun, deux chefs de bandits kabyles, condamnés à mort et attendant leur exécution. Résignés à leur sort, ils me disaient que, jugés et condamnés par les Roumis, comme ils nous désignent, ils n'en voulaient pas aux Roumis; que ce qu'ils avaient fait devait être fait, puisqu'il avait été fait, et qu'Allah choisit ses instrumens où il lui plaît. Doux oreiller, semble-t-il, le fatalisme, à l'heure suprême, théorie simpliste et commode, qui explique tout et absout tout, mais aussi théorie qui pourrait aboutir à des conséquences inattendues le jour où l'Arabe verrait, dans notre suprématie définitivement acquise et incontestée, un décret sans appel d'Allah, lui enjoignant de se soumettre, et d'accepter un ordre de choses de toute éternité prévu par lui; ce jour-là, toute résistance cesserait devant le fait qui, de par la logique fataliste de l'Islam, amènerait l'Islam à désarmer et justifierait du même coup, et d'une manière éclatante, les procédés humanitaires de la France.

« Oran, murmurait le chef marocain Mohammed, Oran est une vipère tapie sous son rocher; malheur à qui l'éveille! » Il laissait sous les murs et dans les ravins de la ville qu'il avait tenté de surprendre l'élite de son armée, ses meilleurs lieutenans, et suivi d'une faible escorte, il lançait à Oran une dernière imprécation, reprenant en fugitif la route d'Oudjda et de la frontière du Maroc. Sur cette sèche et dure terre qui rappelle la terre d'Espagne, l'Espagne a laissé son empreinte; les Espagnols y sont nombreux, plus nombreux que les Français. Ce port étroit est le plus commerçant de l'Algérie; des pyramides de barriques de vins et des sacs de céréales encombrent les quais; les gens qui se croisent dans les rues n'échangent que des chiffres : chiffres d'offres et de demandes, d'achat et de vente, cours des vins et des moutons, des blés et des huiles. Rien ici qui évoque le souvenir d'Alger, sauf un coin de boulevard : le boulevard Seguin, bordé de boutiques élégantes et de cafés où se réunissent, l'après-midi, les affaires terminées, les négocians de loisir et les voyageurs de passage. Cette ville est espagnole, française, arabe et nègre. Elle est surtout un port de commerce, le port occidental de l'Algérie. Elle prospère et s'étend, concentrant les produits des plaines du Chélif et de la Mina, les céréales d'Orléansville, les

sels d'Oued-Djemaa, les vins et les olives de Relizane, de Saint-Denis-du-Sig et de Sainte-Barbe-du-Tlélat. Le site sur lequel elle s'élève est pittoresque, mais la végétation est pauvre ; la lutte pour la vie est âpre et le labeur incessant. Comparée à Oran, Alger semble une Capoue.

Tout autre apparaît Tlemcen, « la ville des mosquées », l'ancienne capitale du Maghreb central, l'une des plus curieuses des cités de l'Algérie et des moins visitées par les touristes. Et cependant l'accès en est aisé : une voie ferrée de 165 kilomètres la relie à Oran. Il est vrai que ses hôtels laissent à désirer, et que pour se rendre d'Oran à Tlemcen, il convient d'être matinal, mais Tlemcen vaut qu'on le soit et qu'un peu plus ou moins de confort n'entre pas en ligne de compte. Après une visite de quelques heures à Sidi-Bel-Abbès, le train du soir m'emporte à travers un paysage fantastique qu'éclaire la lune en son plein ; des plaines fertiles de l'Isser, il gravit, par des rampes et des tunnels, une région montueuse, accidentée et boisée. Chemin faisant, je cause avec mes compagnons de route : un colon français de Saint-Denis-du-Sig, un chirurgien militaire en retraite domicilié à Orléansville. Leur conversation m'intéresse ; le premier est né en Algérie et ne l'a jamais quittée. Il appartient à cette catégorie, beaucoup plus nombreuse qu'on ne le supposerait, d'Algériens, enfans de colons français, qui ne connaissent pas la France ; j'en ai vu à Alger ; on en rencontre fréquemment dans l'intérieur. Le second habite l'Algérie depuis trente ans ; il est essentiellement Algérien et n'a, semble-t-il, nul désir de revoir la terre natale. De ce qu'ils me disent se dégage tout d'abord un point de vue particulier, une manière d'envisager les choses qui m'a déjà frappé dans d'accidentelles rencontres antérieures. Et une question nouvelle s'impose à mon attention : dans quelle mesure le fatalisme arabe agit-il sur l'Européen ?

De même que l'homme ne saurait impunément vivre dans un air ambiant vicié sans en ressentir les effets, de même il ne saurait vivre dans une atmosphère morale, dans un milieu d'idées sans s'en imprégner plus ou moins. Certes, l'on voit des natures d'élite fortement trempées résister aux plus pernicieux exemples, aux plus dangereux contacts, de même que l'on voit des êtres sains et vigoureux braver les fièvres des tropiques et le *vomito negro* du Centre-Amérique, mais ce sont là des exceptions. L'homme subit inconsciemment l'influence de son milieu, et l'exemple des races les plus résistantes le prouve ; l'Européen, aux Indes comme aux Antilles, devient insensiblement « Anglo-Indien » ou « Créole ». Or, ce qui me frappe chez mes interlo-

cuteurs, c'est une tournure d'esprit fataliste que j'ai déjà notée à Alger. Elle revêt ici, et le plus souvent, un caractère d'indifférence nonchalante et de résignation passive, d'éloignement pour ce qui est effort et de scepticisme pour ce qui est volonté. Le succès viendra, semble-t-il, s'il doit venir; à le poursuivre, à le conquérir de haute lutte, on perd ses forces et son temps. Et dans cette conception négative du labeur obstiné et persévérant, je retrouve, modifiée dans la forme, la théorie fataliste de l'Arabe : « Il en sera ce qu'il en sera; l'homme ne peut rien, Allah seul est puissant. » Puis, je note aussi l'apparente complicité de la nature, complicité plus sensible et plus visible sur cette terre d'Afrique qu'ailleurs : les nuées de criquets qui, en quelques heures, dévastent toute une région, ne laissant qu'un sol dénudé là où ondulaient de riches moissons; le soleil dévorant et les implacables sécheresses, les fleuves et les sources taries, le sirocco dévastateur, ces plaies d'Égypte, redoutables dans leur soudaineté, contre lesquelles l'homme ne peut rien, que sa prévoyance ne saurait conjurer, que ses efforts ne sauraient arrêter. En présence de pareils phénomènes, à quoi servent les calculs de l'humaine sagesse, les efforts de l'humaine faiblesse? L'homme qui se sent à la merci des événemens et des élémens doit être tenté de s'en tenir à un minimum de travail en vue d'un résultat trop incertain. Est-ce à la nature même, est-ce à l'Arabe, qui lui-même l'a empruntée à la nature et au sol qu'il cultive depuis des siècles, qu'est due cette tendance fataliste que je retrouve chez un certain nombre d'Algériens, tendance à laquelle notre race fut de tout temps réfractaire, et qui paralyserait la marche en avant, si l'incessant afflux de l'émigration, le perpétuel va-et-vient de facteurs ethniques nouveaux n'en contre-balançaient la fâcheuse influence?

En revanche, je note aussi un phénomène curieux dû au changement de milieu. Les lois qui régissent la natalité en France sont ici modifiées. Les colons venus de ceux de nos départemens où la natalité est très faible ont une nombreuse progéniture; les familles de six, huit, dix enfans sont fréquentes, dans l'intérieur surtout, et cela, j'y insiste, le père et la mère étant originaires de celles de nos régions où les familles sont le plus limitées. Rien ne prouve mieux ce qu'il y a de *voulu* dans l'apparente infécondité de nos femmes françaises. Les mêmes parens qui, en France, estiment deux ou trois enfans un lourd fardeau, tiennent ici l'enfant pour un aide, leur nombre pour une richesse; et, laissée à elle-même, la nature reprend ses droits, peuplant le sol à défricher. Il y a là un symptôme encourageant pour l'avenir. Aux

aperçus inquiétans succèdent et répondent des aperçus favorables.

Tlemcen est, avec Alger, Constantine et Biskra, l'une des villes les plus pittoresques de l'Algérie; elle est, au point de vue historique, la plus curieuse après la cité morte de Timgad. Sa décadence date de 1500, époque où les Espagnols, acharnés à la poursuite des musulmans, leur enlevèrent Oran. Tlemcen, « la ville sainte », perdit son prestige en perdant son port sur la Méditerranée; elle est aujourd'hui une sous-préfecture et le siège d'une subdivision militaire. Plus méridionale que Biskra, mais située par 800 mètres d'altitude, Tlemcen jouit d'un climat tempéré. Des bosquets de noyers, de figuiers, d'oliviers encadrent d'une luxuriante verdure ses vieux remparts et ses élégans minarets. A la ville arabe se juxtapose la ville juive, aux maisons badigeonnées en bleu, aux murailles décrépites et lézardées. Ici encore je retrouve la haine et le mépris de l'Arabe pour le juif, auquel il ne pardonne ni le mal qu'il lui a fait ni l'argent qu'il lui doit. L'antisémitisme a de nombreux adhérens en Algérie, mais le Français sait mal haïr; il n'a pas l'implacable rancune de l'Arabe, et les brutales violences lui répugnent. Sa haine se dépense en diatribes et l'humilité le désarme. Le juif n'a rien à redouter des colons tant que la conscience du pouvoir que donne l'argent ne le fera pas se départir de son attitude. Il se peut qu'il en vienne là et que l'antisémitisme revête alors une forme aiguë qui pourrait singulièrement compliquer les choses, car à Alger, comme à Oran et à Constantine, les juifs sont nombreux, et, de par leurs capitaux accumulés, influens. Le conflit, si conflit il doit y avoir, apparaît encore lointain, nonobstant quelques manifestations inquiétantes provoquées par l'ingérence des juifs dans les questions de politique locale. Il est difficile cependant d'exiger d'hommes auxquels on a conféré les droits de Français qu'ils s'abstiennent dans des questions où leurs intérêts sont en jeu, dans des élections où ils ont qualité pour voter.

Tlemcen est pour attirer les touristes; quelques-unes de ses mosquées, celles de Djama-Kébir, d'Aboul-Hassen, de Sidi-el-Haloui, sont des chefs-d'œuvre de l'architecture religieuse arabe, et si l'Alhambra de Grenade, la grande mosquée de Cordoue, la Giralda de Séville n'existaient pas, ou venaient à disparaître, c'est à Tlemcen que l'on viendrait admirer les plus merveilleuses conceptions de l'art mauresque. Puis les ruines de Mansoura, qu'édifia le sultan Abou-Yakoub, sont grandioses, et les cascades d'El-Ourit, sur la Melfrouch, rappellent, sur la terre africaine, les beaux sites des Alpes.

Autour d'Oran gravitent d'importans centres coloniaux : des villes, comme Tlemcen, Sidi-Bel-Abbès, renfermant de 20 000 à 30 000 habitans, des communes comme Mascara, Mostaganem, Saint-Denis-du-Sig, peuplées de plus de 10 000. Centres agricoles, ils témoignent de l'effort constant, persévérant du colon. On y peut constater, mesurer ses conquêtes, la mise en valeur du sol, la plus-value ajoutée par lui à l'actif de l'humanité. Ici, comme à Sétif et Batna, comme dans les nombreux villages de la province d'Alger, les résultats obtenus et aussi la somme de labeur dépensée frappent les yeux. L'avenir de l'Algérie est dans ces familles où nul n'est oisif, dans ces champs défrichés, dans ces fermes où, comme dans l'ouest des États-Unis, la population s'accroît, la fécondité humaine correspondant à la fécondité de la terre.

Dans une série de lettres adressées au *Journal de Genève* et depuis réunies en un volume (1), que nous recommandons à l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'intéressent aux choses de l'Algérie, M. A. de Claparède, diplomate distingué et écrivain de talent, raconte qu'un jour un voyageur étranger, et qui venait de parcourir la colonie, interrogé par le maréchal de Mac-Mahon, alors gouverneur général, sur ce qu'il pensait de l'Algérie, lui répondit : « Je pense à tout ce que les Anglais eussent fait de ce pays s'il leur eût appartenu. » La réponse était blessante, et le vainqueur de Magenta coupa court à l'entretien. Était-elle justifiée? Nul doute que, vainqueurs comme nous, les Anglais n'eussent procédé autrement que nous ; mais eussent-ils fait mieux? On citera les États-Unis et l'Australie. Examinons. Aux États-Unis, que l'Angleterre a d'ailleurs perdus, j'ai vu un sol vierge, sillonné de grands fleuves, fertile entre tous, un climat tempéré, un habitat prédestiné pour la race blanche; ensuite une race autochtone clairsemée, incapable de lutter, décimée et aujourd'hui presque anéantie; puis l'esclavage florissant, le sol défriché et mis en valeur par les noirs; un sous-sol d'une incomparable richesse : la houille, le fer, le plomb, le pétrole; enfin des découvertes inespérées : des gisemens d'or et d'argent comme le monde n'en avait jamais connu, provoquant une immigration comme le monde n'en avait jamais vu. En Australie : l'autochtone supprimé, un continent entier où le colon se découpait des fermes et des pâturages grands comme nos départemens, où le sol était à qui voulait, où nul ne le réclamait et ne le défendait, puis, là encore, une formidable immigration attirée par l'appât de l'or, par la découverte de métaux précieux à faire pâlir la Golconde antique.

(1) *En Algérie*, 1 vol. in-8°; Fischbacher.

Où sont, dans tout cela, les termes de comparaison applicables à l'Algérie, habitée par une race belliqueuse, défendue, pendant dix-huit années, par une population de 3 millions de Berbères et d'Arabes, maîtres et propriétaires du sol, auxquels, par les traités, la France reconnaissait leurs droits et garantissait le libre exercice de leur culte, auxquels, en un mot, le Français se juxtaposait sans se superposer? Si Alger, Oran et Constantine n'ont ni l'importance ni le chiffre d'habitans de Melbourne, de Sydney, d'Adélaïde, le continent australien, occupé sans résistance depuis 1788, renferme, sur 7 millions et demi de kilomètres carrés, une population d'environ 3 millions d'habitans. En Algérie, dont nous ne sommes les maîtres incontestés que depuis un demi-siècle, on en compte, sur 70000 kilomètres carrés, superficie onze fois moindre, près de 4 millions. Que fût-il advenu de notre colonie si une *seule* des conditions spéciales que nous venons d'énumérer, telle que la découverte des mines d'or et d'argent, s'était produite? Tout bien considéré, rien, absolument rien ne prouve que l'Angleterre eût fait mieux. Elle eût fait autrement, et administré différemment, dira-t-on. L'eût-elle pu, et, le tentant, eût-elle réussi? Sur ce point encore, nonobstant d'inévitables tâtonnemens et des réserves qui s'imposent, je me demande si, étant donnés le point de départ et les circonstances spéciales à l'Algérie, l'on eût pu concilier, dans une plus équitable mesure qu'on ne l'a fait, les droits de la conquête et ceux de l'humanité?

Comparées à notre colonie africaine, nos autres possessions d'outre-mer n'offrent ni les mêmes discordances ni les mêmes antithèses. On peut différer d'opinion sur les avantages économiques qu'elles nous offrent, sur leur plus ou moins grande utilité, sur leur inutilité même; on peut discuter la convenance d'en multiplier le nombre ou de le réduire, de garder ou d'évacuer. Pour l'Algérie, il n'en va pas ainsi. La France africaine, que 200 lieues de mer séparent de la France continentale, est le prolongement de cette dernière, dont elle fait partie intrinsèque; son abandon est chose impossible; impossible aussi sa cession ou la rupture des liens avec la métropole. Union bien ou mal assortie, mais union désormais indissoluble, dont les uns contestent les avantages pour la France, dont les autres nient les bénéfices pour l'Algérie, mais qu'aucun n'entend répudier, et dont les plus sages s'ingénient à tirer bon parti pour toutes deux, attendant beaucoup du temps et de l'expérience, estimant que soixante-cinq années troublées par des prises d'armes et des répressions, par d'inévitables tâtonnemens et des changemens de régime, ne suffisent pas pour formuler un juge-

ment définitif. Entre ceux qui voient, dans l'Algérie, une seconde France libéralement dotée par la nature, mise en culture et en valeur, sortant enfin de la crise d'une conquête difficile, de la période des sacrifices en hommes et en argent que la conquête implique et que la colonisation impose, et ceux qui ne voient ni terme ni trêve aux dépenses obligatoires, ni perspective de les restreindre, ni possibilité de les récupérer, le désaccord est absolu et tout rapprochement impossible.

Ils sont nombreux ici ceux dont l'opinion peut se résumer en une formule simpliste : « la banqueroute de l'Algérie. » La liste est longue de ceux qui, venus ici avec un capital important, l'ont perdu, de ceux qui, pour prix d'un labeur persévérant, ont récolté la ruine, et dont le sort déconcerte l'optimisme le plus robuste. Mais combien de fois ai-je dû noter, sur d'autres terres et sous d'autres climats, des faits analogues? Et je me souvenais de ce dont j'avais été témoin en Californie, où l'or abondait, où les immigrans affluaient, où quelques-uns voyaient la réalité dépasser leurs espérances, mais où tant d'autres tenaient le langage que j'entends ici, et, à bout de forces, abandonnaient la partie. Et je me rappelais l'impression éprouvée lorsque, quinze ans plus tard, je revoyais San Francisco devenue la métropole du Pacifique, la cité riche et prospère entre toutes. Le temps avait eu raison des doutes, la persévérance de la désespérance, la foi en l'avenir des défaillances partielles de la volonté. Quiconque a été spectateur ou acteur dans l'œuvre de colonisation a pu constater l'existence de la loi brutale qui fait, au début, de l'émigrant, une unité trop souvent sacrifiée. La réussite d'un bien petit nombre n'est pas pour consoler de l'insuccès du plus grand nombre, ni pour l'expliquer. A première vue, il semblerait que le hasard décide seul, qu'il est le facteur unique et l'unique dieu de toute colonie naissante.

A regarder de plus près, il n'en est pas ainsi. Il n'y a là qu'une apparence trompeuse; non que le succès aille toujours au plus digne, la fortune au plus méritant ; mais la chance a moins à faire qu'on ne le croit, l'adaptabilité a plus à voir qu'on ne suppose dans la réussite de l'émigrant. Le don d'adaptation n'est que secondaire comparé à d'autres, mais comme d'autres, de même ordre, il emprunte à des circonstances données une importance capitale. Si bien doué soit-il, un homme peut faire un colon médiocre et sans avenir. Il l'ignore lui-même; il part pour conquérir la fortune au loin, souvent mal armé pour la lutte, mal préparé pour les difficultés qu'il va affronter. Car entre l'émigrant, le sol, le climat et le milieu, une affinité est nécessaire.

Est-ce à dire que ce don d'adaptation, cette affinité entre la terre, le climat, le milieu et l'homme font plus défaut à notre race qu'à d'autres et la rendent par cela même plus impropre à la colonisation? Il n'en est rien, mais de la complexité des facteurs climatologiques, de la nature du sol et de ses productions, de la proximité de l'Algérie à la France, il est résulté que, dans la sélection des émigrans, le hasard a eu un rôle prépondérant. Le voisinage des deux pays, l'apparente similitude de cultures et, dans une certaine mesure, de climat, ont pour conséquence de faire considérer l'Algérie comme une colonie où les mêmes aptitudes trouveront les mêmes emplois et donneront les mêmes résultats qu'en France, résultats doublés et triplés par le fait seul de l'expatriation et du mirage de l'imagination. Ce qu'il faut à l'Algérie, ce sont des colons, des capitaux et l'eau. Les colons sont venus, au hasard des circonstances, plus volontiers qu'ailleurs, l'Algérie étant plus proche, mais aussi moins préparés qu'ailleurs, le changement de milieu paraissant moindre. De la multiplicité de ces cas individuels, d'absence de préparation et d'irréflexion est résultée la multiplicité des insuccès, les uns voulant importer ici les procédés de culture perfectionnée en usage en Europe, les autres espérant tirer d'un sol vierge et au prix de peu de labeur des récoltes rémunératrices; les uns, et c'était le petit nombre, apportant des capitaux imprudemment risqués et promptement absorbés, les autres n'apportant que des bras inexpérimentés.

De ce que le Kabyle, avec son rudimentaire outillage agricole, trouvait à subsister sur ce sol, de ce que l'Arabe frugal y vivait en pasteur nomade au milieu de ses troupeaux, il ne s'ensuivait pas que le Français, avec ses goûts autrement compliqués, avec son besoin de sociabilité surtout, et partant d'agglomérations urbaines et rurales, pût s'accommoder de ces primitives conditions d'existence. Implanter sur ce sol une organisation sociale en tout point conforme à ses habitudes et antagoniste à celle des indigènes, créer des centres agricoles, inaugurer d'autres procédés de culture, s'ouvrir l'accès du pays et le couvrir d'un réseau de voies de communication, ne pouvait être l'œuvre que du temps. Le résultat étonne, et plus encore la rapidité avec laquelle il a été obtenu, et si l'œuvre n'est pas achevée, elle est en voie de l'être. Il y a progrès évident et soutenu; le niveau moral de l'émigrant se relève et aussi la compétence des administrateurs coloniaux. Ce qui fait surtout défaut, c'est l'argent et c'est l'eau. Pour lutter contre la sécheresse, l'on a fait de louables efforts; des travaux d'irrigation ont été menés à bien, d'importans barrages ont

été effectués; on a reconnu les eaux souterraines, étudié le régime des puits jaillissans; mais sur nombre de points, si les études sont achevées, l'argent manque pour entreprendre les forages et les travaux de canalisation. Or, dans tous les pays naissans que j'ai visités, c'est dans les travaux d'irrigation que l'initiative privée et les capitaux individuels ont trouvé leurs plus rémunérateurs emplois. Mieux et plus sûrement encore que les mines les plus riches et les terres les plus fertiles, ces travaux ont enrichi leurs actionnaires, car sans eux les mines sont improductives et les terres sans valeur. Il en sera de même en Algérie, l'eau y étant encore plus nécessaire qu'ailleurs, sauf dans certaines régions de l'Australie, et la terre y étant aussi féconde. Il y a là, pour les capitaux français, un placement lucratif, à la condition d'opérer sur des données soigneusement étudiées.

Si sérieuse que soit la crise que l'Algérie traverse depuis plusieurs années, si plausibles que puissent paraître les allégations pessimistes des uns et les appréhensions des autres, l'Algérie n'en constitue pas moins, après plus d'un demi-siècle, l'une des plus légitimes et des plus glorieuses conquêtes de la colonisation et de la civilisation, un facteur important à l'actif de la France et de l'humanité. Placement onéreux encore pour la France, j'en conviens, mais placement d'avenir, et de très grand avenir pour qui sait voir. Le jour approche où les plus incrédules le reconnaîtront. A l'heure actuelle, l'Algérie figure au cinquième rang dans l'ensemble de nos échanges extérieurs, après l'Angleterre, la Belgique, l'Allemagne et les États-Unis, immédiatement avant la Russie, pour une somme de 407 millions. J'ai, ainsi que je le disais, commencé ce travail d'enquête et d'observation sous une impression pessimiste, redoutant, d'après ce que j'avais lu et entendu, de n'avoir à constater que d'affligeans résultats ; je l'ai poursuivi sans autre souci que celui de la vérité; je le termine sous une impression qui sera, je crois, celle de tous ceux qui voudront, par une étude impartiale, se faire une opinion mûrement réfléchie. J'ai dit le mal et le bien, signalant l'un sans amertume, approuvant l'autre sans parti pris, n'ayant nul souci de m'ériger en détracteur ou en panégyriste, soucieux seulement de dégager de l'ensemble d'assertions contradictoires et de phénomènes complexes une opinion sérieuse et motivée.

C. DE VARIGNY.

LES MAITRES

DE

LA SYMPHONIE

I

BACH. — HAYDN. — MOZART.

Il y a des satisfactions d'art qui, pour être goûtées, supposent un état de civilisation très avancé. Mais familiarisés avec elles par les habitudes de notre vie, nous nous contentons d'en jouir, sans songer à tout ce qu'il a fallu de temps et d'efforts pour nous les procurer. Une des délectations esthétiques les plus hautes et certainement une des mieux faites pour nous étonner, si nous y arrêtons notre pensée, est celle qu'on peut trouver à l'audition des grandes œuvres symphoniques des maîtres. Il n'y a guère de créations, en effet, qui émanent plus complètement du génie de l'homme. Le compositeur qui, de toutes pièces, a fait sortir cette œuvre de son cerveau, les exécutans qui l'interprètent, les instrumens dont ils se servent, les impressions diverses qui traversent les foules réunies pour les entendre, ce sont là autant de sujets d'émerveillement. Cette forme de l'art musical exige une élaboration si complexe et des concours si différens que plus qu'aucune autre elle suggère à notre esprit une foule de questions délicates

sur la nature de la musique elle-même, sur le but qu'elle se propose et sur les moyens qu'elle a d'y atteindre.

Afin de mieux fixer nos idées, supposons-nous en présence d'un de ces orchestres d'élite qui se consacrent à l'interprétation des chefs-d'œuvre classiques. L'instrument que tient en main chacun de ses artistes est le résultat de tâtonnemens multipliés et d'une longue suite de combinaisons imaginées pour améliorer la qualité du son et le mécanisme de cet instrument. Avant qu'il ait reçu sa forme actuelle, de nombreuses générations se sont appliquées à le perfectionner. Les dispositions ingénieuses de sa structure, ces courbes si délicatement infléchies, ces épaisseurs renforcées ou amoindries afin d'assurer la pureté de son timbre, n'ont été fixées qu'après des tentatives réitérées. Toutes les matières, toutes les substances ont été essayées et façonnées par l'homme pour en tirer des sons musicaux, éclatans ou graves, très opposés ou très proches, mais susceptibles d'être associés et de se fondre dans un ensemble harmonieux. Il n'a pas fallu moins d'efforts pour arriver à une notation simple et rationnelle des sons, des mouvemens, du rythme et des nuances infinies qu'ils peuvent comporter et que l'exécutant arrive à lire couramment, d'un regard, sur le cahier placé en face de lui. Pour se conformer exactement à ces indications, pour les réaliser en perfection, cet artiste a dû s'approprier lui-même tous les progrès accomplis par ses devanciers. Il a profité des méthodes imaginées par eux pour faciliter son apprentissage, et, quelles que fussent ses dispositions natives, cet apprentissage a été long et laborieux. Ce n'est qu'au prix d'exercices opiniâtres, commencés dès l'enfance, poursuivis régulièrement chaque jour, qu'il a pu acquérir et qu'il peut conserver une précision, une sûreté de mouvemens, une subtilité de perception, une finesse d'oreille et une promptitude de vue qui tiennent vraiment du prodige. Toutes ces qualités que par un régime d'entraînement adapté à sa nature il a su développer en lui, il faut qu'il les mette au service de la pensée du compositeur, avec le goût que donne un long commerce des chefs-d'œuvre, avec la connaissance du style de chacun d'eux et de l'interprétation spéciale qui lui convient. Mais cet artiste n'est pas seul. A ses côtés d'autres ont pris place qui, par des études pareilles, sont parvenus à une habileté égale. Groupés dans des proportions et un ordre définis, il se sont, comme lui, préparés à exprimer la pensée du maître, assouplis à leur tâche par de nombreuses répétitions qui ont permis d'arrêter le sens de chacune des parties et d'en nuancer les effets de manière à faire pénétrer la vie jusque dans les moindres détails, tout en respectant le caractère même de

l'œuvre. Dociles et modestes, ils doivent, sans jamais faire montre de leur virtuosité, se subordonner à l'ensemble et accepter aveuglément la direction que leur imprime leur chef. Celui-ci, musicien consommé, au courant des traditions, les tient sous sa main avec l'autorité que lui assure une capacité reconnue et acceptée de tous. Se faisant comprendre et obéir, il peut à son gré les presser ou les maintenir, en les animant de son esprit. Tout en demeurant jusqu'au bout maître d'eux et de lui-même, il a pour mission de faire converger vers la perfection l'effort réuni de toutes ces intelligences et de tous ces talens.

Mais cette pensée que l'orchestre interprète avec tant de soins, d'où est-elle venue au compositeur? Quelle inspiration la lui a fournie? Ces idées, les formes qu'elles revêtent, la coupe de chacun de ces morceaux, la proportion de ces différentes parties, l'ordre dans lequel elles se produisent, comment tout cela lui a-t-il été révélé? Sans doute, ses devanciers lui ont tracé la voie; mais à quelles réalités répondent ces déterminations diverses? qui a dicté ces règles et quelle est leur justification? Comment chacun, suivant son génie propre et suivant l'idée qu'il se faisait de son art, a-t-il démêlé ce qu'il fallait emprunter au passé et ce qu'il pouvait y ajouter lui-même d'inspirations nouvelles, pour réveiller dans nos âmes d'intimes résonances et se faire comprendre de nous? Et parmi tant d'étrangetés déjà accumulées, laquelle enfin est la plus étonnante sinon ce public lui-même qui, pour se procurer des jouissances aussi fugitives, consent à s'enfermer dans des salles où pressé, condamné à une immobilité absolue, il écoute, pendant des heures entières, avec une attention religieuse, ces successions de formes musicales qui ne répondent à aucun objet défini; que bien des fois déjà il a entendues, mais qu'il ne se lasse pas d'accueillir par les témoignages répétés de son enthousiasme ou par ces émotions profondes et silencieuses, dont l'imperceptible frémissement demeure pour un orchestre la plus flatteuse des approbations. Par quel charme mystérieux se sent-il donc attiré et comment des impressions qui sont sur lui si puissantes restent-elles cependant si vagues que chacun est libre de les interpréter à son gré? Tandis que dans les arts du dessin nous trouvons sinon une utilité formelle, du moins une intention nettement formulée et une part d'imitation dont les plus ignorans eux-mêmes sont juges en quelque manière; tandis que dans la musique dramatique l'action, le jeu des acteurs, la beauté des voix et la richesse de la mise en scène offrent au spectateur des situations clairement définies et des élémens de nature si variée, ici tout est flottant, indéterminé, tout repose sur des conventions

ou des conjectures et chacun, suivant son tempérament ou son éducation, donnerait une explication différente des sentimens qui l'agitent et de la jouissance qu'il éprouve. Tel, pour prendre intérêt à ces abstractions, a besoin de leur prêter une figuration pittoresque dans son esprit; tel autre veut suivre une idée, se composer un drame, inventer des incidens et des épisodes qui répondent à toutes les phases de l'œuvre qu'il écoute; d'autres encore se contentent de s'abandonner naïvement à un plaisir dont ils ne cherchent à analyser ni les effets ni les causes; pour d'autres enfin, les beautés de cette œuvre sont indépendantes et ne relèvent que de la musique seule, de l'inspiration des motifs, des arabesques du dessin mélodique, de la richesse des développemens, de l'enchaînement des pensées, du coloris plus ou moins brillant que leur donnent l'harmonie et l'orchestration. Entre tant de façons et si tranchées de sentir et de juger un même ouvrage, vous n'en rencontreriez pas deux qui fussent de tout point semblables.

Bien des questions, on le voit, peuvent être posées à propos de la symphonie, et critiques ou philosophes se trompent étrangement lorsque, frappés par le caractère de simplicité que les maîtres ont su lui donner, ils croient pouvoir mieux étudier et définir en elle ce qui est l'essence même de l'art musical. C'est bien là, en effet, le domaine propre de la musique pure, celui où, réduite à ses seules ressources, elle se suffit et atteint pourtant une irrésistible puissance. Mais l'idée de confier peu à peu à des instrumens qu'il a fallu longtemps façonner un rôle prépondérant et de limiter graduellement jusqu'à l'exclure tout à fait celui qu'il était naturel d'attribuer à la voix humaine, c'est-à-dire à l'instrument le plus immédiat, cette idée ne pouvait être que très tardivement réalisée. En dépit de sa simplicité apparente, la symphonie est le terme extrême d'une longue série d'efforts. De toutes les formes musicales, elle est venue la dernière, et l'oratorio, comme l'opéra, qui cependant semblent des genres plus compliqués, avaient déjà produit des chefs-d'œuvre qu'elle n'était pas encore née.

Pour apprécier les efforts qui l'ont faite ce qu'elle est, il convient donc de la suivre dans son développement historique et d'observer ainsi sur le vif les débuts et les progrès de son existence. Quand nous aurons vu les difficultés dont elle eut à triompher avant d'être constituée, nous comprendrons mieux quelques-uns des problèmes qu'elle soulève et que trop souvent on a essayé de résoudre d'emblée, *a priori*, en eux-mêmes, avec un appareil philosophique ou un parti pris systématique qui en ont augmenté les obscurités. Au lieu de dénaturer ces problèmes en les pla-

çant dans un cadre factice, nous les laisserons ici sous leur véritable jour et dans les conditions mêmes de la réalité. Peut-être saisirons-nous mieux alors l'opportunité de règles qui, autrefois adoptées et consacrées par les maîtres, sont aujourd'hui discutées ou niées parce qu'on méconnaît leur convenance et les raisons qui les avaient fait établir. Dans cette rapide revue où nous devons nous borner aux grands traits, nous prendrons souvent pour guide un ouvrage dont la publication vient d'être récemment terminée. Nous voulons parler de cette *Histoire de la Musique* d'Ambros, qui, après avoir joui en Allemagne d'un légitime succès, a été en ces derniers temps remaniée de manière à former en réalité un livre nouveau, grâce à l'importance des additions et des corrections par lesquelles M. Langhans l'a complétée. C'est là un de ces répertoires pleins de faits et de documens positifs, tels que nos voisins en possèdent sur tous les arts, supérieur même à ceux qu'ils ont publiés sur les arts du dessin, puisque la musique est en quelque sorte leur art national. Nous n'avons chez nous rien de comparable à ce travail d'ensemble où se trouvent consignés tous les résultats acquis par la critique et qu'il faudrait rechercher épars dans des études ou des monographies innombrables. Pour le sujet qui nous occupe spécialement, ceux de nos lecteurs qu'il intéresse trouveront également profit à consulter l'*Histoire de la Symphonie à orchestre* de M. Michel Brenet, un opuscule modeste, mais excellent, couronné en 1881 par la Société des compositeurs de musique. Au lieu des théories ambitieuses, ils y trouveront non seulement l'exposé historique qui leur est promis par le titre, mais, sous une forme discrète, une appréciation raisonnée des principales œuvres des maîtres, dictée toujours par un sentiment très délicat et très sûr de ce qui fait leur véritable beauté.

I

L'origine de la symphonie est très lointaine; mais, comme la plupart des créations esthétiques de l'homme, elle a eu de bien humbles commencemens, et ce n'est qu'après une suite prolongée de transformations qu'elle a pu atteindre son complet développement. Le terme même de *symphonie* a beaucoup varié dans sa signification. Chez les anciens comme au moyen âge et jusqu'au siècle dernier il a été employé avec des acceptions très différentes pour exprimer tantôt le concert de plusieurs instrumens, tantôt des mélodies reproduites à l'unisson ou à l'octave par des instrumens ou par des voix. Vers la fin du XVIe siècle, on s'en

servait pour désigner un morceau de musique quelconque, tandis qu'au XVIIIe siècle il s'appliquait soit à un accompagnement instrumental, soit à l'orchestre lui-même qui était chargé de cette exécution. Au sens où nous l'entendons aujourd'hui, la symphonie à orchestre est née du jour où, sans le secours de la voix humaine, plusieurs instrumens furent joués simultanément. Mais ces instrumens primitifs devaient eux-mêmes subir bien des modifications avant d'arriver à l'état où nous les voyons.

Les instrumens à vent semblent avoir précédé tous les autres. Plus faciles à inventer, puisqu'une branche d'arbre évidée ou un roseau percé de trous en fournissent naturellement à l'homme les matériaux, les sons qu'ils rendent y sont aussi plus directement produits par notre souffle, et ils se rapprochent par conséquent davantage des conditions de la voix. Dans les plus anciens monumens, nous voyons donc figurer des flûtes, des trompes, des trompettes et aussi les instrumens à percussion les plus élémentaires, tels que les tambourins et les cymbales. Ce sont là, du reste, les instrumens que de notre temps encore les voyageurs retrouvent chez les peuplades les plus arriérées et les plus sauvages. Vinrent ensuite les instrumens à cordes, pincées directement ou vibrant sous la pression de l'archet. Bien que, — malgré les récentes découvertes de M. Homolle et les belles recherches de M. Gevaërt, — il soit difficile de nous éclairer d'une manière positive sur la musique des anciens, il ne semble pas que ceux-ci aient jamais songé à grouper ces instrumens de manière à former un ensemble qui méritât vraiment le nom d'orchestre. D'après les bas-reliefs et les inscriptions relevées par l'épigraphie relativement aux prix décernés dans les concours musicaux, il est permis de croire qu'ils ne pratiquaient ces groupemens que d'une manière fort restreinte, et que s'ils se préoccupaient du dessin mélodique, du rythme et de l'accentuation de leurs chants, l'harmonie, celle de la musique instrumentale surtout, demeura chez eux très élémentaire.

Avec le moyen âge reparaissent non seulement tous les instrumens usités dans l'antiquité, mais beaucoup d'autres encore que nous trouvons représentés dans les statues, les bas-reliefs ou les miniatures de cette époque, et M. Lavoix, dans une intéressante étude sur la *Musique dans l'Imagerie du moyen âge* (1), s'est appliqué à rechercher les différens types d'instrumens dont on se servait alors. Les *Tableaux de Paradis* de l'École de Cologne, les volets supérieurs de l'*Adoration de l'Agneau* de van Eyck,

(1) Un vol. in-8°; Pottier de Lalaine, 1875.

quelques compositions de Memling, les bas-reliefs de Ghiberti ou de Donatello, plusieurs des œuvres de Beato Angelico attestent le goût que de bonne heure les artistes du Nord aussi bien que ceux du Midi avaient pour la musique et la place qu'elle tenait déjà dans la vie de ce temps. Mais si, dès le XIIIe siècle, les instrumens que nous voyons ainsi réunis dans ces ouvrages forment déjà des orchestres, on peut penser que bien des accouplemens de sons hasardeux, ou même tout à fait discordans, devaient s'y produire. Parmi ces instrumens, il en est plusieurs qui, après des tentatives plus ou moins nombreuses de perfectionnement, ont disparu, et qu'il a fallu rejeter de la composition de l'orchestre parce qu'ils ne pouvaient s'harmoniser avec les autres. Quant à ceux qui s'y sont maintenus, ils ont dû subir des modifications profondes avant d'arriver jusqu'à nous. Chacun d'eux a son histoire, et, afin de réaliser les améliorations désirables dans sa fabrication, on a recouru à toutes les matières, invoqué à la fois les leçons de l'expérience et de la science, essayé toutes les formes, épuisé les combinaisons de mécanisme les plus ingénieuses. C'est en examinant les différens modèles, exposés dans des collections spéciales, notamment au Conservatoire de musique et au musée de Nuremberg, qu'on peut se rendre compte de la multiplicité de ces tentatives. Dans cette dernière collection, en particulier, un tableau figuratif permet de suivre l'ordre chronologique des transformations opérées dans chacun des élémens de l'orchestre avant d'aboutir à la fixation des types adoptés aujourd'hui. On est moins étonné des innovations malencontreuses dont on peut à certains momens constater la trace, lorsqu'on songe à l'ensemble de conditions très délicates qu'il s'agit de réaliser et qui ne s'obtiennent parfois qu'au prix de longs tâtonnemens pour assurer à chaque instrument un diapason et une forme nettement spécifiés, compatibles avec la facilité de son jeu, s'accommodant avec la sonorité des autres instrumens de l'orchestre, soit par les contrastes, soit par les analogies qu'il offre avec eux.

Si défectueux que ces instrumens fussent encore au XIIIe siècle, ils constituaient déjà des groupes dont le classement était calqué sur celui des voix humaines. C'est aussi à partir de cette époque que la musique, née comme les autres arts dans l'église et qui jusque-là y avait trouvé sa plus haute expression, tend à se répandre dans la société laïque. Elle fait l'ornement des cours et les souverains entretiennent à leur solde des orchestres chargés de concourir à l'éclat des fêtes. On les voit figurer dans les entrées triomphales, dans les banquets, dans les bals, et leur répertoire se compose de pièces assez courtes, peu variées, généralement

taillées sur le même patron. Ainsi encouragés, ces orchestres deviennent à la fois plus nombreux et plus habiles, et les exécutans se groupent en corporations reconnues et soudoyées par les princes. Déjà commence à se dessiner le contraste entre la musique italienne et la musique allemande, et tandis que le rôle de la voix humaine reste prédominant dans la première, l'instrumentation est plus nourrie dans la seconde. Mais les élémens de l'orchestre sont encore trop incohérens, les formes musicales trop peu fixées pour que les œuvres instrumentales et l'interprétation qu'elles sont susceptibles de recevoir offrent une ampleur et un intérêt suffisans.

Par le développement qu'il donne à l'ouverture, par les instrumens qu'il y introduit et la façon dont il les combine entre eux, Lulli imprime un nouvel essor à la musique instrumentale. La coupe de ses ouvertures demeure cependant assez uniforme. D'ordinaire, elles débutent par un thème lent et grave, auquel succède un motif d'une allure plus rapide; puis elles se terminent par la reprise du premier mouvement. Connues sous le nom d'*Ouvertures françaises*, ces compositions servent de modèles en Italie et en Allemagne, et non seulement on y copie leur forme, mais on se contente même quelquefois de les exécuter telles quelles, sans en indiquer l'auteur, sans se préoccuper de leur caractère. Scarlatti, en renversant l'économie de la coupe adoptée par Lulli, donne à l'ordre des mouvemens une succession plus logique. Au lieu d'être placé en tête, le motif grave, mis au milieu, est encadré par deux autres motifs plus animés : le premier assez modéré, le dernier plus brillant et plus vif. Par cette préparation, le compositeur amène en quelque sorte le public aux impressions plus sérieuses et plus intimes qu'il se propose d'exciter en lui. Mais afin de ne pas prolonger outre mesure la durée de ces impressions, il conclut avec éclat, et en même temps qu'il trouve dans ces oppositions de rythmes un élément de contraste et de vie, il règle la conduite de son œuvre sur une progression plus naturelle des sentimens humains.

Ainsi modifiée, l'ouverture, tout en continuant à servir d'introduction aux opéras pour lesquels elle était faite, prend aussi place parmi ces pièces détachées que l'on commençait à rassembler sous le nom de *Suites*, et peu après sous celui de *Sonates*. Ces pièces séparées, bien que chacune d'elles fût courte, formaient des recueils assez étendus dans lesquels, sans offrir entre elles d'autre lien que celui de l'unité du ton, elles se présentaient cependant selon un ordre déterminé. Les airs de danse en formaient généralement encore la plus grosse part, et comme, à

raison du nombre et de la diversité de ces danses, *gigues*, *gavottes*, *menuets*, *bourrées*, *passacailles*, *sarabandes*, etc., ils devaient s'adapter à des mouvemens très différens, cette obligation contribuait peu à peu à donner plus de souplesse aux rythmes de la musique instrumentale. Mais le *Concerto* allait devenir pour celle-ci la cause de progrès plus décisifs. De tout temps les virtuoses ont été jaloux de faire parade de leur habileté, d'étonner le public par des fioritures et des traits qui leur semblent propres à manifester la supériorité de leur jeu. Trop souvent, il est vrai, l'art est médiocrement intéressé à ces périlleux exercices dans lesquels les tours de force extra-musicaux s'étalent un peu trop complaisamment. Mais si, à ce titre, le genre est secondaire puisqu'il vise à substituer la difficulté à l'expression, on ne saurait nier l'influence considérable et salutaire qu'il a exercée historiquement. Ce n'est qu'au prix de tâtonnemens réitérés qu'un art parvient à reconnaître son domaine propre, qu'il en prend possession et se résigne à se renfermer dans ses limites. Rarement, au début, il sait ce que vaut la simplicité. Il faut qu'il ait auparavant poussé des recherches en bien des sens pour revenir à elle et en sentir tout le prix. Aussi, malgré les excès qu'il a pu entraîner à sa suite, le *Concerto* a-t-il très utilement servi au développement de la musique. Les artistes qui voulaient y exceller devaient, en effet, par une étude suivie, découvrir les ressources spéciales de leur instrument, créer les méthodes les plus favorables pour se les approprier, et plus d'une fois, même, aider, par leurs conseils ou leurs découvertes, aux perfectionnemens matériels qu'il importait de réaliser dans la fabrication de ces instrumens. L'orchestre lui-même d'ailleurs, bien que dans le *Concerto* il s'appliquât surtout à faire briller le soliste, ne se bornait pas toujours à le soutenir par ses accompagnemens discrets et à préparer ses rentrées. En lui donnant la réponse, en entamant avec lui un dialogue, en le suppléant même dans les courts instans de répit qu'il est nécessaire de lui ménager, cet orchestre s'acheminait peu à peu vers le rôle plus important qui lui était réservé.

C'est en Italie, au pays de la virtuosité, que le *Concerto* devait naître et trouver tout d'abord ses interprètes les plus réputés. Depuis longtemps déjà les chanteurs italiens étaient célèbres, exercés dans leur art, rompus à toutes les difficultés d'exécution que pouvaient exiger d'eux les compositeurs. Cette culture et ces goûts, si conformes du reste aux instincts mélodiques de la race, expliquent la prédilection que de bonne heure on rencontre en Italie pour l'instrument qui, en se rapprochant le plus de la voix

humaine, rappelle le mieux ses qualités, la gradation ininterrompue de ses sons, le timbre et la puissance de ses vibrations, l'agilité qu'elle est capable d'acquérir. Aussi, dès le commencement du XVIe siècle, des facteurs habiles s'étaient appliqués à perfectionner dans toutes ses parties la fabrication des violons. Leurs efforts persévérans aboutissaient à la création de ces merveilleux instrumens aujourd'hui si recherchés des amateurs et qui, suivant une ingénieuse remarque, rappellent, par leurs formes savamment combinées, la structure même de la poitrine humaine. On sait la réputation que s'étaient acquise à cet égard les luthiers de Crémone et les prix élevés qu'atteignent de nos jours leurs ouvrages quand ils se recommandent des noms fameux des Amati, de Stradivarius et des Guarneri. Grâce à ces artistes restés inimitables, toute une famille d'instrumens, la plus précieuse de toutes pour la symphonie, se trouvait désormais constituée d'une manière définitive. Avec le violon, c'étaient ses dérivés, l'alto, le violoncelle et la contrebasse, qui, à proportion de leur taille, présentent des diapasons plus élevés ou plus graves, admettent dans leur jeu une rapidité de mouvemens plus ou moins grande et conviennent par conséquent à l'expression d'idées musicales vives ou sérieuses, légères ou profondes. Les sonorités ainsi conquises, outre qu'elles fournissent une échelle assez étendue, offrent en même temps au compositeur une continuité et une homogénéité parfaites dans leur succession. Au lieu des lacunes et des discordances auxquelles il lui fallait autrefois se résigner, il peut désormais former comme une trame serrée et suivie, disposée pour recevoir la broderie des dessins mélodiques qui se fondent ou se superposent à son gré. Avec la différence de leurs timbres et de leurs allures, le groupe des instrumens à cordes est admirablement propre à devenir le fond même de l'orchestre, puisque soit pour le chant, soit pour l'accompagnement, il se prête à des combinaisons d'une richesse inépuisable. Aussi, par la suite, les compositeurs les plus illustres de la symphonie, renonçant volontairement aux ressources de l'orchestre complet, continueront à écrire pour les instrumens à cordes, groupés en nombre réduit, des œuvres qui, à raison de leur beauté propre, méritent d'être citées parmi leurs meilleures productions. Mais le perfectionnement des instrumens et les progrès des exécutans étaient les bénéfices les plus assurés que le *Concerto* devait rendre à l'art musical. Inventé par les solistes italiens, il était surtout destiné à manifester leur virtuosité. Après Giuseppe Torelli qui, vers la fin du XVIIe siècle, le perfectionnait sous le nom de *Concerto grosso*, en adoptant pour lui la coupe de l'ouverture française telle

que Scarlatti l'avait établie, d'autres violonistes célèbres : Corelli, Vivaldi et Tartini, y avaient excellé, sans cependant modifier profondément son caractère. C'est à mettre en relief les qualités toutes personnelles de leur jeu qu'ils s'appliquaient surtout. Aussi attribuent-ils sans partage au violon principal le rôle prépondérant. Il conduit la bande et ne permet pas qu'on empiète sur lui. Si le dessin des motifs mélodiques qui lui sont exclusivement réservés est parfois d'une largeur et d'une simplicité extrêmes, parfois aussi il disparaît sous la surcharge des traits et des fioritures accumulés. On voit même des virtuoses jaloux d'attirer à tout prix l'attention du public se livrer aux excentricités les plus désordonnées et abaisser leur talent jusqu'à l'imitation des chants ou des cris des animaux. Mais sans parler de ces tentatives ridicules, même dans les meilleures compositions de ce genre, l'intérêt des combinaisons harmoniques est médiocre, et les idées peu développées sont généralement aussi mal reliées entre elles. C'est la science de la polyphonie qui, en leur donnant l'ampleur et l'unité qui leur manquaient, allait préparer l'avènement de la symphonie.

A raison de ses aptitudes mélodiques, le violon était resté par excellence l'organe du concerto, et l'Italie avait vu naître ses meilleurs facteurs et ses virtuoses les plus célèbres. Par les perfectionnemens qu'elle apportait à la fabrication du piano et les ouvrages nombreux que ses compositeurs écrivaient pour lui, l'Allemagne allait donner une nouvelle preuve du contraste qui existe entre le génie musical des deux nations. Les débuts de cet instrument avaient été bien humbles, et l'on a peine à croire que ces boîtes d'apparence modeste, aux sons aigres et chétifs, que, sous les noms d'épinettes ou de clavecins, on rencontre dans certaines collections, étaient appelées à conquérir les dimensions encombrantes et les tapageuses sonorités du piano moderne. Par une destinée non moins bizarre, tandis que le violon, tout en conservant un type à peu près constant dans ses proportions plus ou moins agrandies, était arrivé à constituer le groupe le plus important de l'orchestre, le piano s'en voyait exclu. Les améliorations introduites dans son mécanisme sont relativement récentes, et c'est seulement vers la fin du siècle dernier que, par une suite de transformations efficaces, on a su étendre son clavier, amplifier et prolonger ou étouffer l'éclat et la durée de ses vibrations. En dépit de ces divers perfectionnemens, le piano reste forcément condamné à des défauts nombreux : le son produit mécaniquement, s'élevant par une suite de sauts, est bien loin d'offrir chez lui la qualité ou la continuité que le souffle de

l'homme ou l'archet tenu par sa main peuvent tirer des instrumens à vent ou à cordes. Mais ces défauts sont complètement rachetés par l'avantage que seul il possède de réunir à la fois en lui le chant et l'accompagnement; la mélodie et l'harmonie. En mettant sous les mains de l'exécutant comme un abrégé des élémens de l'orchestre, il présente aussi au compositeur non seulement la possibilité de se renseigner sur la valeur de sa pensée, mais les moyens faciles d'en étudier les développemens afin d'en renforcer l'expression. Le piano dès lors est si directement mêlé aux progrès de l'art musical qu'à partir de cette époque les grands compositeurs ont été, presque sans exception, de grands pianistes. Aussi la sonate, dans la forme accomplie qu'ils lui ont donnée, devenait avec eux une symphonie en miniature.

Bach et Hændel, qui, les premiers, surent mettre en œuvre les ressources du clavecin, opéraient en même temps une rénovation complète dans la musique instrumentale. Assurément la science du contrepoint, à laquelle ils s'étaient formés, existait depuis longtemps avant eux et comptait, en Allemagne comme en Italie, de nombreux adeptes. Mais après avoir autrefois ouvert à l'art musical les voies où il était entré, elle pesait maintenant sur lui par un ensemble de formules qu'avait consacrées la tradition, formules compliquées d'âge en âge comme celles de la scolastique et stériles comme elles. Ces traits accumulés autour de la phrase mélodique sans faire corps avec elle, ces cadences banales semées hors de propos et à profusion, ces accords plus ou moins rudimentaires, mais d'une monotonie toujours pareille, ces parties enchevêtrées avec leurs conclusions invariablement prévues, tout cet appareil de formes vaines et convenues qui constituaient l'harmonie telle qu'on la pratiquait alors, loin de fournir au compositeur un secours utile, ne servaient qu'à paralyser son initiative et à étouffer son originalité.

Hændel et Bach s'affranchirent de ces servitudes en brisant le moule trop étroit où l'expression de leur pensée se trouvait comprimée. Quoique contemporains et professant l'un pour l'autre une admiration mutuelle, les deux maîtres ne devaient jamais se rencontrer. Mais presque simultanément, sans s'être entendus, ils entreprenaient la même tâche. Le premier avec son talent plus souple et sa simplicité robuste, avait aussi pour la musique dramatique des aptitudes plus marquées, dont sa carrière affairée et brillante favorisait le développement. Cependant le rôle important qu'il réservait à la musique instrumentale dans ses ouvertures, ses oratorios, ses concertos, ses suites et ses sonates pour l'orgue ou le clavecin, lui mérite une place parmi les précurseurs

de la symphonie. Plus austère, plus profond et plus puissant, le génie de Bach, s'appliquant aux formes les plus élevées de son art, était appelé à exercer sur ses destinées une action plus haute encore. La révolution capitale dont il a été le principal auteur et de laquelle date l'émancipation de l'orchestre est caractérisée par le libre emploi de la polyphonie qui allait inaugurer pour la musique moderne une ère nouvelle.

Si les paroles du chant, lorsque le compositeur recourt à un texte, servent à préciser ses intentions et donnent un sens formel à ses idées, la musique instrumentale, privée de ce soutien, doit trouver en elle-même un intérêt et des moyens d'action que seul le développement thématique peut lui procurer. N'ayant pas, comme les arts du dessin, la faculté de figurer des images finies, positives et durables, il lui faut, pour être comprise et suivie par l'auditeur, présenter itérativement à celui-ci les aspects divers d'un même motif, en les variant par des expressions différentes et cependant prochaines. C'est la répétition de formes analogues et dérivées les unes des autres qui lui permet d'assurer l'unité de ses œuvres et d'y ajouter le charme des contrastes et de la vie. Aucun compositeur n'a possédé au même degré que Bach la science de ces formes imitatives et de toutes les nuances qu'elles peuvent revêtir, sans cesser jamais d'offrir, à travers leurs modifications, des affinités avec le motif principal, suffisantes pour le rappeler à une oreille exercée, et toujours intéressantes par leur diversité. Mais cette science déjà si précieuse pour le développement mélodique du thème, Bach, avec une fécondité et une puissance de compréhension également prodigieuses, allait l'étendre à l'expression harmonique de ce thème, en rendant indépendantes les unes des autres les diverses parties que ses prédécesseurs avaient maintenues dans une étroite subordination avec la partie principale. Tandis que leur office se bornait autrefois à d'insignifians remplissages ou à de serviles accompagnemens, chez le maître d'Eisenach, chacune d'elles prend tour à tour part à l'action. Au lieu d'être condamnée au rôle effacé qui lui était dévolu, c'est avec une entière liberté qu'elle concourt avec les autres à l'expression de la pensée. Cette pensée peut dès lors se développer avec une richesse et une mobilité extrêmes, et les deux élémens qui constituent l'essence même de la musique trouveront désormais toute leur force dans cette intime fusion qui fait en quelque sorte de la mélodie une harmonie successive et de l'harmonie une mélodie simultanée. La variété des rythmes, les accélérations ou les ralentissemens des mouvemens ajoutent encore l'inépuisable diversité de leurs combinaisons au domaine déjà si

étendu de la polyphonie. Libres et puissantes, animées de leur vie propre et se fortifiant mutuellement, les parties concertantes se rapprochent ou se séparent, se heurtent ou se pénètrent, s'accentuent ou s'effacent au gré du compositeur et selon le dessein qu'il s'est proposé. Vous diriez des chemins tracés à travers une forêt magnifique qui, offrant chacun leurs beautés, s'écartent l'un de l'autre pour se croiser ensuite, et s'éloignant de nouveau, ne se rejoignent au but qu'après vous avoir montré dans leurs détours les aspects les plus caractéristiques et les sites les plus variés.

Un programme aussi vaste exige pour être rempli une intelligence d'une ouverture singulière et des inspirations sans cesse renouvelées. C'est avec une aisance naturelle que Bach se meut à travers ces combinaisons. Esprit synthétique, il voit d'ensemble l'expression compliquée de sa pensée, et avec une dialectique vigoureuse, il l'appuie d'argumens irrésistibles; revenant à la charge, il vous presse, vous convainc par la véhémence éloquente de son génie. Un art infini se montre dans la conduite de son œuvre. Dès les premières mesures, son autorité s'impose; elle se justifie et s'accroît après la noble simplicité de ce début, par l'ordre et la grandeur de ses ordonnances, par la fermeté de son dessin, par la sobriété et le goût sévère de ses ornemens, par la progression graduelle des parties vers la conclusion. Partout vous reconnaissez le maître initié à cette géométrie supérieure qui régit les formes musicales et découvre les lois secrètes suivant lesquelles elles naissent, s'enchaînent et se déduisent les unes des autres dans leurs mouvemens harmonieux. Malgré la logique inflexible qui préside à leur succession, ces formes, chez Bach, ont une grâce et un charme inattendus; elles restent toujours expressives et vivantes en dépit des contraintes du style fugué auxquelles il a dû les plier. Loin d'y trouver une gêne, il semble, ainsi que l'a remarqué Tonnellé, que « sa verve soit accrue et comme précipitée encore par les rigoureuses entraves dans lesquelles elle est enfermée, comme ces fleuves qui, maintenus entre de fortes digues, se gonflent et s'élancent d'un cours plus impétueux. » Lui aussi, d'ailleurs, bien qu'il connaisse la règle mieux que personne, il sait au besoin l'enfreindre et la dominer. Il est de ceux qui la font, non de ceux qui la subissent. « Le style de Bach, me dit un de nos compositeurs qui, après l'avoir beaucoup pratiqué, l'admire toujours davantage, est rempli de hardiesses qui seraient relevées comme des fautes sous la plume d'un écolier. Ce sont de fausses relations, des retards ou des anticipations d'une dureté insupportable, ou bien des suites de quarte et de quintes, des notes jetées au milieu d'un accord et

qui ne sont justifiables par aucune loi de l'harmonie. Et pourtant on accepte tous ces écarts de la part de ce terrible contrepointiste, parce qu'on sent que ces chocs et ces impuretés ne proviennent que de l'exubérance de sa force et de sa liberté. Ils rappellent ces incorrections de langage qu'on rencontre chez nos vieux auteurs et qui semblent parfois plus expressives et plus françaises que la correction même. »

On comprend les mâles séductions qu'exerce un pareil génie et les pures jouissances qu'il réserve à ceux qui goûtent son commerce. C'est tout un monde qu'il a découvert et où ils pénètrent à sa suite. Dans l'immense répertoire de formes musicales qu'il a laissé, tous ses successeurs sont venus puiser tour à tour des enseignemens, et son œuvre gigantesque a été pour eux ce qu'est la *Somme* de saint Thomas pour les théologiens. Et lorsque, confondu par la grandeur de cet art, on se reporte à l'existence du vieux maître, si laborieuse et si modeste dans sa dignité, et qu'on se représente cet homme simple qui vit isolé, replié sur lui-même dans une ville obscure, voué tout entier à sa chère musique, ne sachant rien du monde et n'en attendant rien, qui chaque dimanche compose pour les offices de sa paroisse quelqu'un de ces chefs-d'œuvre dont le manuscrit ira grossir le nombre de ceux qui se sont amassés peu à peu dans ses tiroirs, sans qu'il s'inquiète de les publier, c'est un sentiment de respect qui s'ajoute à notre admiration.

II

Par une longue succession d'efforts, toutes les parties de l'art musical s'étaient peu à peu perfectionnées. Les divers instrumens de l'orchestre, fixés dans leurs types définitifs, constituaient désormais un ensemble homogène et puissant. De son côté, la langue musicale élaborée par les maîtres avait acquis une souplesse et une plasticité qui lui permettaient d'exprimer les idées les plus variées. Grâce à des ressources si précieuses, la musique instrumentale prenait graduellement conscience de sa force, et des essais réitérés lui avaient révélé les formes de composition qui lui convenaient le mieux, en déterminant les proportions et le caractère de chacune d'elles. Après la chanson, l'air de danse, l'ouverture et le concerto, après la *Suite* qui souvent offrait réunis tous ces différens morceaux, la *Cassation* et la *Sérénade* inauguraient en Allemagne une nouvelle phase du goût musical. Enfin un des fils du maître d'Eisenach, Philippe-Emmanuel Bach, en donnant à la sonate la forme qu'elle a conservée depuis lors,

avait su faire de ses trois parties logiquement enchaînées un tout harmonieux et créer ainsi un genre de composition dont après lui l'ordonnance devait être respectée. Déjà même de véritables essais de symphonie s'étaient produits en Italie avec Jomelli et G. B. Sammartini, qui comptaient aussi à Vienne de nombreux admirateurs. En France, malgré les sarcasmes de J.-J. Rousseau, qui dénie à la musique instrumentale toute valeur propre, un compositeur dont M. Brenet vante avec raison l'originalité, F.-J. Gossec, augmente les parties de l'orchestre et leur donne dans ses symphonies une importance pareille à celle qu'elles devaient prendre chez Haydn. Après s'être exercé dans tous les genres, Gossec est aujourd'hui presque oublié, parce qu'il a été dépassé dans tous ; mais au point de vue historique, sa valeur propre est très réelle, car il a exercé sur ses contemporains une influence légitime.

En Allemagne aussi, un maître de chapelle de la cour de Cassel, Jean Agrelle, Suédois de naissance, avait fait exécuter de 1725 à 1769 plusieurs symphonies qui ne sont, à tout prendre, que de simples quatuors auxquels il avait adjoint quelques instrumens, sans que leur rôle fût encore bien nettement défini. Peu après, d'autres compositeurs, attachés, comme lui, à ces petites cours d'Allemagne qui devaient si utilement contribuer au développement du goût musical, avaient écrit un assez grand nombre de symphonies, Mais ces ouvrages, en général fort courts et destinés à être joués pendant les repas, étaient plus ou moins taillés sur le même patron et ne présentent plus aujourd'hui qu'un intérêt rétrospectif.

On le voit, ainsi qu'il arrive souvent dans l'histoire de l'art, le moment était venu où le génie d'un homme pourrait tirer parti de tant de progrès réalisés et donner à tous ces élémens épars la cohésion nécessaire. C'est à Joseph Haydn que cette gloire était réservée. Les circonstances de sa vie semblent d'ailleurs l'avoir admirablement préparé à la mission qu'il devait remplir. Sa naissance, il est vrai, était des plus humbles ; mais le fils du pauvre charron de Rohrau trouvait autour de lui le goût de la musique répandu parmi les siens. Les jours de fête, ou chaque soir après le travail de la journée, c'était la récréation de la famille de chanter ou de jouer en parties des airs populaires. Aussi la vocation de l'enfant s'était manifestée de bonne heure, et quand il fut temps pour lui de prendre un métier, il voulut être musicien. Comme chanteur de maîtrise, il avait pu se familiariser avec des productions de l'ordre le plus austère, et la précocité de son talent lui avait conquis l'affection de ses professeurs ; mais au moment

de la mue, forcé de renoncer à cette existence régulière, il avait dû pour satisfaire ses inclinations, courir les rues de Vienne, enrégimenté tour à tour parmi les bandes d'exécutans qui battaient le pavé de cette capitale. Dans cette situation infime, il avait pu cependant apprendre à jouer de divers instrumens et par conséquent se rendre compte du rôle que chacun d'eux doit tenir dans l'orchestre. Désireux avant tout de s'instruire, il prélevait sur ses modestes gains de quoi se procurer les livres qu'il jugeait indispensables à son avancement, et un jour que son père lui avait envoyé une somme de six florins pour remettre un peu en état sa garde-robe, il l'avait consacrée à l'achat des Traités d'harmonie de Fux et de Matthesson. Ses études solitaires occupaient tous ses loisirs, et il demeura toute sa vie tellement passionné pour le contrepoint que plus tard le seul ornement dont fût parée sa chambre à coucher était une suite de quarante-six canons trouvés par lui et qu'il avait fait encadrer pour en tapisser les parois. Mais il n'avait pas, à ce moment, beaucoup de temps à employer à ces exercices. Quel profit, du reste, aurait-il pu tirer de cette vaine scolastique à laquelle se consumaient des théoriciens tels que Marpurg et Kinberger qui, négligeant les enseignemens de Bach, traitaient la fugue en véritables manœuvres, décomposant chaque thème avant de s'en servir, afin de voir si dans cette désarticulation ses divers élémens se prêtaient bien à la strette, au renversement, à toutes les combinaisons harmoniques en vogue à cette époque. Haydn ne se laissa pas absorber comme eux par cette gymnastique stérile. Il avait quelque chose à dire, et ces formes auxquelles ils s'étaient bornés, qu'ils avaient étudiées et pratiquées pour elles-mêmes, il les fit servir à l'expression de sa pensée.

Suivant les modèles laissés par Emmanuel Bach, dont il avait fait une étude toute spéciale, il composa des sonates et des cassations qui attirèrent sur lui l'attention des connaisseurs et lui valurent d'être nommé successivement maître de chapelle d'un seigneur bohême, le comte Morzin, puis du comte Nicolas Esterhazy, dans la famille duquel il resta pendant trente ans. Vivant à Eisenstadt, au milieu d'une nature dont il sentait les beautés, Haydn avait trouvé dans cette retraite les conditions les plus favorables au développement de son talent. Il était désormais à l'abri du besoin et s'accommodait d'une quasi-domesticité qu'il ne croyait en rien incompatible avec sa dignité d'artiste. Tous ses efforts tendaient à s'acquitter en conscience des obligations de sa charge. A ses débuts, la musique ne jouait qu'un rôle assez effacé dans la vie des grands seigneurs qui l'avaient recueilli : les quelques morceaux exécutés pendant les offices religieux ou les

repas ne devant être ni trop sérieux, ni trop bruyans. Haydn s'attachait à plaire à ses maîtres et à varier son répertoire. Régulier, laborieux, correct dans ses allures et dans sa mise, il s'asseyait chaque matin devant sa table de travail sur laquelle étaient rangés en bon ordre du papier tracé et des plumes taillées avec soin. Il donnait un nombre d'heures déterminé à cette tâche journalière, et sans qu'il eût jamais à attendre l'inspiration, les productions succédaient aux productions dans son œuvre, qui ne comprend pas moins de 118 symphonies, 83 quatuors pour instrumens à cordes, et 163 morceaux pour le *baryton*, un instrument oublié aujourd'hui, à peu près semblable à la *viola di Gamba*, et pour lequel le prince Esterhazy, qui en jouait lui-même, avait une prédilection particulière.

Haydn, bien qu'il ait écrit pour la voix humaine un grand nombre de chants avec accompagnement de clavecin, des chœurs et jusqu'à dix-neuf opéras, ne montre pas sous ce rapport tout ce qu'il vaut. Ce sont, pour la plupart, des œuvres improvisées, faites pour divertir les hôtes du prince. Le maître n'y attachait pas lui-même grande importance, estimant qu'avec plus d'étude et de soin il aurait pu, lui aussi, devenir un des premiers compositeurs dramatiques, car « il est, disait-il, plus facile de composer avec l'aide d'un texte que privé de ce soutien. » En dépit de sa facilité naturelle, il éprouva plus d'une défaillance pour terminer son bel oratorio des *Saisons*. « Ce sont les *Saisons*, écrivait-il peu de temps avant sa mort, qui m'ont donné le coup de grâce ; j'ai passé quelquefois des jours entiers à piétiner sur place et à peiner plus qu'on ne pourrait croire. » En revanche, il se sentait à l'aise dans le domaine de la musique instrumentale, et c'est en ce genre qu'il a le mieux manifesté tout son génie. La forme de ses premières symphonies n'a cependant rien de nouveau. Coupées sur le patron de la sonate, telle que Ph. Emmanuel Bach l'avait établie, elles ne comprennent que trois morceaux : une *Introduction* qui, tout en préparant l'*Andante*, contraste avec lui ; puis cet *Andante* d'un caractère plus grave, qui est, à proprement parler, le centre de la composition, et en dernier lieu le *Finale* qui, avec un mouvement plus rapide, conclut par un motif encore plus animé. Quant au fond même de l'orchestre, c'est en réalité le quatuor des instrumens à cordes sur lequel se greffent, timidement d'abord, quelques instrumens à vent qui mettent un peu de variété dans la sonorité et sont le plus souvent chargés d'amener les rentrées. Comprenant peu à peu tout le parti qu'il peut tirer d'une forme musicale qui convenait si bien à son tempérament, Haydn, sans se poser en novateur, lui donne avec le temps une

importance croissante. Il associe plus librement les timbres de l'orchestre et en tire des effets plus vivans, plus expressifs. Ses développemens, toujours fondés sur l'unité thématique, deviennent aussi plus étendus, plus riches en contrastes. Entre l'*Andante* et le *Finale*, il introduit le *Menuet*, comme un intermède destiné à soulager l'attention, et sans qu'on puisse affirmer qu'il s'en soit le premier servi, c'est lui du moins qui lui a donné sa coupe et son caractère propre, grâce au charme piquant de ses deux motifs et à la franchise de leurs rythmes très nettement opposés. Plus tard, enfin, comme il était de ceux qui apprennent toujours, sa longue vie lui avait permis de profiter des progrès réalisés dans l'art musical par Mozart, et après avoir été le précurseur de celui-ci, il devait en quelque sorte devenir son continuateur. Ses dernières symphonies, particulièrement les douze qu'il composa pour l'Angleterre, dénotent, en effet, l'influence que ce jeune émule, pour lequel il professait autant d'admiration que d'amitié, avait exercée sur lui, et il se plaisait lui-même à reconnaître que jamais il n'avait entendu jouer de musique de Mozart sans en tirer un profit personnel.

L'existence de Haydn fut remplie tout entière par la pratique et l'amour de son art. Vers la fin, les honneurs ne lui avaient pas manqué : ses deux voyages à Londres, à travers l'Allemagne, ne furent qu'une suite d'ovations ; il était nommé par acclamation correspondant de l'Institut de France et membre de l'Académie de Stockholm. A Vienne, ses compatriotes étaient fiers de lui et lui prodiguaient les témoignages les plus éclatans de leur sympathie. On sait quelle scène touchante avait provoquée, dans l'hiver de 1808, l'exécution solennelle des *Saisons*, dirigée par Salieri. La plupart de ses confrères y assistaient, et, sur le seuil de la salle, ils l'avaient reçu pour le complimenter. Aux applaudissemens unanimes de la foule qui s'était levée à son entrée, le *Vater Haydn* avait été porté comme en triomphe à la place d'honneur qui lui était réservée à côté de la princesse Esterhazy et d'autres dames du plus haut rang. Durant la soirée, celles-ci, afin de le préserver du froid, s'étaient dépouillées de leurs pelisses pour entourer ses genoux, et quand le noble vieillard, cédant à la fatigue et à l'émotion, dut quitter la salle après la première partie, ce fut au milieu des marques de respect et des acclamations les plus enthousiastes.

Cet hommage que lui rendaient ses compatriotes, et auquel il ne devait survivre qu'une année à peine, Haydn l'avait mérité aussi bien par son talent que par la loyauté et la bienveillante égalité de son caractère. Incapable de jalousie, il rendait pleine

justice à ses rivaux, et avec une ardeur qui ne s'était jamais démentie, il n'avait pas cherché d'autres satisfactions que celle du travail. La plus grande partie de sa vie s'était passée à Eisenstadt. Il y trouvait, il est vrai, réunies toutes les ressources de son art : un orchestre excellent, familiarisé avec son style, rompu à toutes les difficultés d'exécution, et des chanteurs de premier ordre, si supérieurs à ceux de Vienne que l'impératrice Marie-Thérèse aimait à répéter que « pour entendre un bon opéra, il fallait aller à Esterhaza. »

Les égards qu'on avait pour Haydn, la sécurité de sa position indépendante, sa piété sincère et sa bonne constitution elle-même, tout conspirait pour lui conserver jusqu'au bout cette sérénité d'humeur que, comme il le disait en plaisantant, « rien n'avait pu altérer, pas même son mariage et sa femme. » Ce sentiment de bonheur et de placidité s'exhale naturellement de ses œuvres. Avec la clairvoyance d'une âme droite et ingénue, Haydn avait tout de suite découvert et suivi sa voie. Profitant des progrès réalisés avant lui, il avait élargi et renouvelé le cadre de la musique instrumentale, jusque-là condamnée à la coupe banale des airs de danse ou étroitement emprisonnée dans les formes abstraites de la fugue. Pour exprimer ses idées, il possédait un style libre, élevé, personnel, conciliant le respect des traditions avec le déploiement de sa vigoureuse originalité. Parfois ses procédés peuvent paraître trop simples, trop élémentaires, en comparaison des sonorités modernes et des complications dans lesquelles les compositeurs s'ingénient à noyer la mélodie, quand ces complications n'ont pas pour objet d'en masquer l'absence. On est porté aujourd'hui à trouver toute cette musique du *Père Haydn* trop régulière dans ses allures et ses combinaisons trop prévues. Certes, on n'y rencontre jamais ni tension, ni contrainte. Chez lui point de subtilités ni de raffinemens, mais des rythmes très accusés, des motifs d'un dessin mélodique toujours arrêté, des contrastes d'une franchise extrême. Cette précision des formes musicales a dans les œuvres du maître une telle netteté qu'il semble leur attribuer une signification positive, comme si elles s'adaptaient à des sujets réels. De fait, il se proposait à lui-même de tels sujets dans le travail de la composition, s'imaginant, pour stimuler sa verve, des épisodes naïfs dont il poursuivait le développement. C'est ainsi, par exemple, qu'il essayait, dans une de ses symphonies, d'exprimer les remontrances de Dieu à un pécheur endurci pour le ramener au bien et triompher de sa légèreté. Mais ce n'était là qu'un programme à son usage, qu'il ne songeait pas à imposer à ses auditeurs, laissant à

chacun d'eux l'entière liberté de ses impressions. Il lui suffisait qu'au point de vue purement musical ses pensées fussent toujours claires, correctement exprimées, reliées entre elles, sans vides, sans ambiguïtés, ni surcharges. Tantôt les divers instrumens sous la forme la mieux appropriée au timbre de chacun d'eux, répètent à tour de rôle la mélodie qui sera reprise par tous à l'unisson; tantôt le motif, présenté d'abord avec des intonations graves, passe d'un élan subit aux notes élevées, comme une aspiration ou un chant céleste; ou bien à un mouvement d'allures très lentes s'oppose un rythme précipité, et à des sonorités pleines et généreuses succèdent des accens d'une ténuité charmante, comme des gazouillemens d'oiseaux qui se cherchent et jasent gracieusement sous la feuillée.

Parfois Haydn semble s'amuser pour son compte; il rit lui-même de ses badinages et se précipite, tête baissée, dans les complications les plus audacieuses. Il sait bien qu'il s'en tirera avec honneur, et au plus fort de la mêlée il a des arrêts brusques, ainsi qu'un homme qui dans les pas les plus difficiles garde son sang-froid. Tout le premier, il est heureux de ses bonnes idées, du plaisir qu'il va vous faire en vous les communiquant. Il en voit aussitôt les côtés les plus expressifs, les présente sans trop insister, car voici déjà qu'une autre idée lui est venue qui s'oppose ou se mêle à la première. Doué comme il l'est, il se sent un fonds assez riche pour compter qu'il ne l'épuisera pas. Le souffle de l'inspiration anime et pénètre toute cette musique, et par derrière ces formes transparentes comme le cristal, on sent partout le contentement d'une âme pure, l'équilibre d'un esprit droit et réglé, cette candeur et cette joie de produire qui, dans l'histoire de l'art sont le privilège de certains précurseurs et ne durent jamais qu'un moment.

La cordialité, la confiance, la joviale bonhomie de Haydn se manifestent jusque dans le choix des tonalités qui lui sont le plus familières, et M. Brenet a remarqué avec raison que sur les soixante-treize symphonies de lui que nous connaissons en France, il n'y en a pas moins de soixante qui sont écrites en mode majeur, et que, dans ce mode même, le maître a de préférence recours aux tons réputés les plus brillans et les plus joyeux : *ré* majeur, *si* bémol majeur, *ut* majeur, etc. (1). Mais cette gaieté épanouie d'un génie heureux ne va jamais jusqu'à la vulgarité, et Mozart, évidemment bon juge en ces matières, disait : « Il n'en est pas qui, comme lui, soit capable de badiner ou d'attendrir, de provoquer le rire ou de vous émouvoir profondément, et toujours avec la

(1) *Histoire de la symphonie à orchestre*, p. 70.

même excellence. » Quelle que soit l'opinion qu'on garde aujourd'hui de ses œuvres, il importe, en tout cas, de ne jamais oublier que cet homme si modeste a été un vrai créateur. C'est bien à Eisenstadt qu'il faut placer le berceau de la symphonie à orchestre, et c'est à Haydn qu'était réservé l'honneur de lui donner sa forme définitive. Dans cette forme désormais fixée par lui, le premier aussi il a découvert l'art de mettre en œuvre des idées purement musicales, en les présentant sous les aspects les plus variés et en faisant concourir à leur expression toutes les ressources de l'orchestre, singulièrement accrues par lui.

III

Les conquêtes de Haydn, Mozart les continue et les étend. Comme lui, il avait reçu des dons merveilleux, et sa précocité fut extrême; les traits qu'on en cite tiennent vraiment du prodige. Avec la même limpidité et la même pondération que son prédécesseur, il a plus de liberté, plus d'ampleur, un coloris plus riche dans l'instrumentation. Mais, bien qu'il offre avec Haydn plus d'une affinité, pour trouver son pareil et son égal, c'est dans un autre art qu'il faut le chercher. Bien des fois déjà on l'a comparé à Raphaël, et si, à raison des similitudes évidentes de leur génie et de leur destinée, la comparaison se présentait d'elle-même à l'esprit, les travaux récens de la critique sur l'un et sur l'autre n'ont fait que confirmer les nombreuses analogies qu'on avait remarquées en eux. Non seulement, en effet, leur vocation a été marquée par des indices aussi manifestes, mais, fils d'artistes tous deux, ils ont trouvé, dès leur berceau, une direction intelligente dont des facultés d'assimilation semblables leur ont permis de profiter sans relâche. A travers les influences les plus diverses et les plus heureusement combinées, ils ont conservé l'un et l'autre toute leur originalité, ce goût, ce sens de la beauté et des proportions, cette fécondité d'invention inépuisable, ce rare mélange d'élégance et de force, de savoir et d'inspiration, cette souplesse et cette universalité d'aptitudes que nous admirons en eux et qui leur ont permis d'exceller dans toutes les branches de leur art. Là malheureusement s'arrêtent les similitudes, et si chez tous deux les excès d'un travail et d'une production à outrance ont abrégé leur vie, Raphaël, du moins, mourait en pleine gloire, comblé d'honneurs, et une population en deuil accompagnait au Panthéon ses magnifiques funérailles, tandis qu'après une enfance et une jeunesse choyées par toute l'Europe, Mozart, à peine âgé de trente-cinq ans, s'éteignait dans la gêne; que pas un ami n'accompa-

gnait jusqu'au cimetière le pauvre cercueil qui, sous la pluie et la neige, était confié à la terre et dont plus tard il fut impossible de retrouver la place. Malgré les séductions de sa personne et de son génie, le grand artiste n'avait jamais connu l'aisance. Généreux, dépourvu de toute entente des affaires, il était absolument inhabile à tirer parti de ses œuvres, et Grimm, qui pendant son séjour à Paris l'avait beaucoup connu, le trouvait au point de vue de ses intérêts matériels « trop peu actif, trop aisé à attraper, trop peu occupé des moyens qui peuvent conduire à la fortune... Je lui voudrais moitié moins de talent, ajoutait-il, et le double plus d'entregent, et je n'en serais pas embarrassé. »

Si, en regard de ce que la nature a fait pour Mozart, nous recherchons ce qu'il a fait lui-même pour son art, nous le voyons ardent, infatigable dès qu'il s'agit de s'instruire. Quand on s'étonnait devant lui de son incroyable facilité (1), il était absolument en droit de dire qu'il l'avait bien méritée par son travail. On sait mieux aujourd'hui ce que son père avait été pour lui, le soin jaloux avec lequel il veilla à son éducation. Musique d'église, oratorios, opéras, divertissemens, concertos pour violon, trios et pièces de clavecin, sans marquer dans aucun genre, Léopold Mozart les avait tous pratiqués, et, comme virtuose aussi bien que comme compositeur il put très utilement servir de guide à son fils au début de sa carrière. Plus tard, celui-ci avait trouvé dans ses voyages toutes les occasions, qu'il recherchait avec avidité, de développer son talent. Pendant son second séjour en France, en se familiarisant avec les opéras de Gluck dont il fut un auditeur assidu, il acquérait le sens de la composition dramatique. En Italie, il apprenait l'art d'écrire pour la voix humaine, et les orchestres de Munich, de Paris, surtout celui de Mannheim, alors le plus réputé de l'Allemagne, lui faisaient connaître toutes les ressources de la musique instrumentale. Enfin, dans sa patrie, une étude opiniâtre des contrepointistes le mettait en pleine possession de la science des combinaisons harmoniques. Passionné pour cette dernière étude, à laquelle ses instincts mathématiques le rendaient particulièrement propre, il sentait bien que seule elle pouvait lui permettre de donner à ses pensées l'expression la plus éloquente. Aussi se montra-t-il toujours reconnaissant à Haydn des leçons qu'il avait reçues de lui, et il avait à cœur de lui témoigner toute

(1) Le compositeur viennois Umlauf, qui lui avait donné à déchiffrer un de ses opéras sur le manuscrit, était émerveillé de la façon dont Mozart s'était acquitté de cette tâche dans les conditions les plus défavorables. « Il faut qu'il ait le diable dans la tête, au corps et dans les doigts, pour jouer ainsi mon opéra, si mal écrit que je n'aurais presque pas pu le lire, et qu'il a joué comme s'il l'avait composé lui-même. »

sa gratitude dans la dédicace de ces célèbres quatuors dont il confiait le sort « à cet homme illustre, son meilleur ami, le priant de les accueillir avec bienveillance et d'être pour eux un guide et un père. » Bach, pour lequel il professait un véritable culte, ne devait pas lui être d'un moindre secours, et l'on raconte qu'un jour, parvenu déjà à l'apogée de sa réputation, comme on lui communiquait des manuscrits inédits du maître d'Eisenach, il s'écria avec joie : « Enfin, je vais donc trouver quelque chose de nouveau à apprendre! »

C'est grâce à cet heureux accord des dons naturels et de l'étude que Mozart put librement donner carrière à cette fécondité de production qui est un des traits saillans de son génie. Avec la clarté et la correction parfaite de la forme qu'il devait à son éducation, la sûreté de son goût lui faisait trouver pour les genres les plus différens le style le mieux approprié à chacun d'eux. Mais c'est surtout la franchise d'inspiration, la variété et le charme de ses mélodies qui le distinguent de tous les autres maîtres. Plus puissamment qu'aucun d'eux dans ses œuvres dramatiques, dans les *Noces*, la *Flûte enchantée* et *Don Juan*, il a su traduire dans la langue musicale les situations les plus émouvantes, les passions les plus vives et les sentimens les plus élevés ou les plus délicats de la vie humaine. Même dans ses compositions purement orchestrales, Mozart sait chanter, et ainsi que Richard Wagner l'a remarqué avec raison (1), « il n'est pas de musique instrumentale qui autant que la sienne se rapproche de la voix humaine, et qui, par le choix des timbres en donne mieux l'illusion. » Comme virtuose, dès son enfance, il avait montré ce qu'il pouvait en ce genre, et Clementi, qu'on essayait en vain de lui opposer, proclamait lui-même que jamais il n'avait entendu un jeu aussi puissant, ni aussi expressif. Plus tard, Haydn déjà vieux ne pouvait, en l'écoutant, retenir ses larmes, « tant sa manière lui allait à l'âme. » De ses sonates, de ses Fantaisies pour piano se dégage un chant toujours inspiré, aux modulations tour à tour tendres ou pathétiques; la seconde partie y prend une importance inaccoutumée, et les accompagnemens sont eux-mêmes des mélodies. Dans ses concertos aussi, il rompt avec la tradition jusque-là respectée, de ne laisser à l'orchestre qu'un rôle secondaire, afin de faire dominer d'autant plus la virtuosité des exécutans. Chez Mozart l'orchestre a son importance propre, et si, quand la parole est au soliste, ses confrères l'accompagnent discrètement, leur tâche n'est jamais insignifiante; l'unité de l'œuvre reste donc par-

(1) *Das Kunstwerk der Zukunft.*

faite. De même, dans ses compositions à quatre mains, Mozart ne profite des perfectionnemens apportés à la fabrication du piano et de l'agrandissement du clavier que pour donner plus d'ampleur à ce genre de production et pour en faire mieux valoir les ressources expressives. Ses trios, ses quatuors et ses quintettes nous montrent la richesse croissante de ses combinaisons toujours subordonnée au développement thématique et au charme du chant qui s'exhale de l'ensemble. Aussi les contemporains étaient-ils déroutés par cette profusion d'idées qui chez lui ne laissait aucune place aux ritournelles consacrées, et l'on connaît le propos de Joseph II qui trouvait « cette musique trop belle pour les oreilles des Viennois. » Si limpide, si facile à comprendre qu'elle nous semble aujourd'hui, il n'y avait alors qu'une élite capable de saisir le lien délicat qui rattachait entre elles tant de pensées jaillissant spontanément de l'esprit du maître, comme d'une source pure et généreuse.

Pour la symphonie, dans son travail de composition, Mozart part du quatuor et, sur ce fond préparé pour le recevoir, l'éclatant coloris de sa palette musicale brille avec un charme et une fraîcheur inexprimables. A peine âgé de huit ans, il écrit à Londres sa première symphonie, et à la fin de sa dix-huitième année il n'en avait pas composé moins de vingt-deux. Mais loin d'avoir compris à ses débuts les ressources de ce genre de musique, il n'y attachait pas d'abord grande importance. Obligé, pour vivre, de tirer parti de tout ce qu'il faisait, il reprend pour les intercaler dans ces œuvres hâtives tantôt un morceau extrait d'un duo, tantôt l'ouverture d'un de ses opéras. Il adopte d'ailleurs la coupe consacrée par ses devanciers et la composition de leur orchestre. Pendant quatre années même, de 1774 à 1778, il n'écrit plus guère, en fait de musique d'orchestre, que des pièces assez courtes et d'un caractère moins sérieux. Mais à Paris, profitant des élémens plus nombreux qu'il a sous la main, il renforce le nombre des parties et les porte à dix-sept dans la symphonie qui lui est commandée par Legros pour le *Concert spirituel*, tandis que, dans celle qu'il écrit ensuite pour l'Allemagne, la partition composée ne présente plus que dix parties seulement. Peu à peu cependant, devenu maître dans le maniement de l'orchestre, il revient à cette forme musicale, et, suivant les exemples de Haydn, il y introduit le *menuet*. Dans les trois symphonies composées en moins de trois mois pendant l'année 1788, l'instrumentation a acquis une souplesse merveilleuse : elle s'adapte, en les colorant, à toutes les transformations de la pensée du maître. Le style est plus large, plus libre et les sonorités plus généreuses sont toujours choisies

en vue de l'expression. Ces qualités sont surtout sensibles dans la *Symphonie* en *sol* mineur, tour à tour si gracieuse et si véhémente, et peut-être plus encore dans la *Symphonie* en *ut*, celle que, sans doute à cause des allures triomphantes de son début, on a surnommée *Jupiter*. L'*Andante* de cette dernière est un chef-d'œuvre d'inspiration et de mélodie chez un maître pourtant si riche en ce genre. Au lieu d'être, comme trop souvent, un placage et un ornement de parade ajouté après coup, pour mettre en évidence le savoir du compositeur, la fugue du *Finale* fait absolument corps avec l'œuvre et déploie à son profit toutes les ressources de la polyphonie avec une aisance magistrale. Au-dessus des complications de la forme, le chant plane toujours, et les détails, si touffus qu'ils soient, ne servent qu'à faire valoir l'ensemble. Dans cette tête si bien organisée, tout est réglé et ordonné d'avance, et Mozart ne perd jamais de vue l'unité de son œuvre. Cette œuvre est d'ailleurs comme gravée dans son esprit avant qu'il en ait jeté une seule note sur le papier, et lorsqu'il s'assoit à sa table de travail, c'est au courant de la plume et sans une seule rature qu'il écrit ses partitions.

Mais de tels efforts, une pareille concentration de la volonté, viennent à bout des organisations les plus vigoureuses, et un épuisement prématuré devait être pour Mozart la rançon de ce génie, en apparence très facile, mais qui, dans les fatigues d'une production sans trève, avait consumé le plus pur de sa substance. Il travailla cependant jusqu'à sa dernière heure, et sur son lit de mort, entouré des feuilles de ce *Requiem* qu'il composait comme pour ses propres funérailles, il vit venir la fin sans faiblesse, stoïquement, chrétiennement résigné. Son seul regret était de n'avoir pas encore donné sa mesure, de partir au moment où, en pleine possession de son art, « il allait, ainsi qu'il le disait lui-même, écrire avec son cœur, » lui qui pourtant n'avait jamais fait autre chose.

ÉMILE MICHEL.

REVUES ÉTRANGÈRES

REVUES ITALIENNES

Le deuxième centenaire du peintre Tiepolo. — La toilette et les bijoux d'Isabelle d'Este.

Lorsque, en 1796, les délégués de la République française firent l'inspection des églises de Parme, pour y choisir les peintures qui devaient être expédiées à Paris, ce fut naturellement le Corrège qui les attira tout d'abord. Ils enlevèrent de ses tableaux autant qu'ils en purent enlever; après quoi vint le tour de ses élèves, puis celui des Bolonais, le Guerchin, les Carrache, le Guide, qui avaient rempli la petite cité émilienne de leurs savans et fastueux travaux. On prit jusqu'à des Schedone, jusqu'à des Pompeo Batoni. La chapelle des Capucins, notamment, se trouva du jour au lendemain presque tout à fait dépouillée.

Encore cette première *fournée* ne fut-elle pas jugée suffisante. Sept ans plus tard le citoyen Moreau de Saint-Méry, administrateur général des États de Parme, fit déclouer de leurs autels et envoyer à Paris des œuvres de Cima de Conegliano, de Francesco Francia, de l'illustre Lanfranco, et de Gatti et de Nuvelone, deux maîtres qui reçurent, grâce à lui, les honneurs du Louvre. La chapelle des Capucins ne fut pas épargnée : elle perdit, cette fois-là, un *Saint François* de Badalocchio.

Mais ni les délégués de 1796 ni le citoyen Moreau de Saint-Méry ne daignèrent prendre à cette chapelle, pour le joindre à tant de magnifiques envois, un grand tableau religieux du peintre vénitien Giambattista Tiepolo. Ils n'avaient pu manquer, cependant, de l'apercevoir, car

il était exposé en pleine lumière, sur le premier autel de gauche, à l'entrée de la chapelle. Et sans doute aussi on n'avait pas manqué de leur dire que ce tableau avait passé, trente ans auparavant, pour un des chefs-d'œuvre du peintre : il avait égalé en célébrité l'*Assomption* du Corrège, et de toute l'Italie on l'était venu voir. Mais depuis lors le goût avait changé. Déchus de leur gloire passée, les chefs-d'œuvre de Tiepolo paraissaient désormais inférieurs aux plus médiocres machines des faiseurs bolonais : on eût cru déshonorer le Louvre en les y exposant, fût-ce entre un Badalocchio et un Nuvelone. Et de fait, ni à Parme, ni à Padoue, ni à Venise, personne ne s'avisa de toucher aux peintures de Tiepolo. Lui seul ne prit point de part, dans les salles du Louvre, à ce glorieux et trop court congrès des grands peintres italiens de toutes les écoles : et près de cent ans devaient s'écouler encore avant que les portes de notre musée s'ouvrissent, — s'entr'ouvrissent, — pour lui.

Il subissait l'effet du profond discrédit où était tombé, dans l'Europe entière, l'art élégant et léger du XVIIIe siècle. La gloire de Pompeo Batoni, le David italien, avait brusquement effacé la sienne, comme en France le triomphe de David avait fait oublier Watteau. Mais tandis que pour la plupart de ses contemporains ce discrédit ne fut que momentané, il eut pour lui des conséquences autrement durables. Il y a encore une vingtaine d'années, lorsque depuis longtemps Watteau et Boucher, et Longhi, et Guardi, et la Rosalba étaient remontés à leur rang dans l'histoire des arts, Tiepolo continuait à passer inaperçu. Le critique italien Ranalli trouvait étrange « que des amateurs consentissent à acheter sa peinture. » Taine, dans son chapitre sur Venise, l'exécutait d'un mot ; Théophile Gautier ne le citait même pas ; et le seul critique qui se piquât de le connaître, Charles Blanc, l'accablait en toute occasion de ses épithètes les plus méprisantes. Il n'admettait point, par exemple, que Raphaël Mengs eût jamais pu être jaloux d'un aussi piètre rival. « Ce qu'on aura pris pour de la jalousie, écrivait-il, était sans doute le mécontentement légitime d'un peintre grave et digne, qui se voyait mis en parallèle avec un génie malsain et bizarre, un improvisateur lâché et incorrect, un décorateur sans frein, sans mesure et sans convenance... Que devait penser un homme tel que lui d'un peintre capable de placer dans un plafond, parmi les saints ou les anges, tantôt un hibou perché sur une branche enveloppée d'une draperie volante, tantôt un perroquet dont les couleurs naturelles viennent former une tache que Tiepolo trouve charmante dans les harmonies optiques de son orchestre ? »

Ainsi, durant près d'un siècle, l'heure de la réhabilitation s'est fait attendre pour celui que les plus fameux écrivains de son temps avaient proclamé « le prince des peintres ». Elle est enfin venue, pourtant, et Tiepolo est décidément rentré en possession de sa gloire. Cette année

même, pour fêter le deux-centième anniversaire de sa naissance, deux villes, Venise et Würzbourg, ont ouvert des expositions de ses œuvres : deux villes ou plutôt deux nations, car l'Italie entière a pris sa part de l'exposition de Venise, et l'exposition de Würzbourg a eu un caractère plus solennel encore, organisée avec le concours de tous les musées d'Allemagne, sous le patronage direct de l'Empereur et du Régent de Bavière (1).

Toutes deux, du reste, ont eu un succès extraordinaire ; et les revues italiennes abondent, à ce propos, en articles petits et grands, qu'il serait intéressant de mettre en regard des appréciations portées naguère, en Italie comme en France, sur l'œuvre et sur le talent du « dernier Vénitien ». La comparaison prouverait d'abord, sans doute, combien la critique d'art est toujours difficile, et combien ses jugemens les plus catégoriques courent encore de risques d'être démentis. Universellement méprisé il y a cinquante ans, peu s'en faut que Tiepolo ne soit aujourd'hui universellement admiré. Ceux mêmes qui refusent de voir en lui « l'émule du Véronèse » s'étonnent qu'on ait pu jadis lui préférer Batoni ; son nom figure désormais dans tous les manuels ; musées et collections particulières se disputent ses moindres esquisses ; et déjà de jeunes *tiépolistes* se sont trouvés qui ont fait pour lui seul le pèlerinage de Venise. Ainsi les générations, en se succédant, apportent aux choses de l'art un goût et des sentimens contraires.

C'est là, assurément, une vérité fort ancienne ; mais aucun exemple, depuis longtemps, ne l'avait confirmée avec tant d'éclat. Et pour ancienne qu'elle soit, d'ailleurs, toutes les occasions sont bienvenues à la remettre en mémoire. N'est-ce point faute de se la rappeler, ou faute de réfléchir à ses conséquences, que tant d'excellens esprits réclament tous les jours pour nos musées ce qu'ils appellent une « épuration », et qui serait en réalité la plus imprudente et la plus fâcheuse des mutilations? Car on entend bien que c'est surtout aux représentans des écoles démodées, aux élèves de David, à Le Sueur, aux peintres de Bologne, qu'en veulent ces trop zélés protecteurs du Louvre. Les œuvres de ces peintres ayant cessé de leur plaire, ils trouvent scandaleux qu'on s'obstine à les conserver ; et volontiers ils proposeraient l'échange de tous les Guide et de tous les Carrache pour quelque *Vierge* un peu authentique de Carlo Crivelli. Crivelli, en effet, est l'homme du moment : il nous touche par son mélange de réalisme et de bizarrerie; et Botticelli lui-même, depuis un an ou deux, ne vient plus qu'après lui dans l'admiration de nos dilettantes. Mais qui nous assure que, dans vingt ans, les peintres bolonais ne rentreront pas en faveur? Qui nous prouve que nos fils dédaigneront, comme nous, un art que nos pères

(1) On sait que le palais des princes-évêques, à Würzbourg, est décoré de fresques de Tiepolo et de son fils Dominique.

admiraient si fort? Nous reprochons aujourd'hui à Moreau de Saint-Méry de n'avoir pas enrichi le Louvre d'une peinture que ni lui, ni personne, dans son temps, n'estimait digne seulement d'être regardée; mais nous, à quels reproches ne devrons-nous pas nous attendre pour avoir voulu déposséder notre musée d'œuvres qui, dès l'origine, en ont fait partie, d'œuvres que Poussin s'est humblement efforcé d'imiter, et que, cent cinquante ans après, Stendhal proclamait encore les plus belles du monde?

Si solides, si autorisés, si réfléchis qu'ils soient, nos jugemens en matière esthétique restent souvent provisoires : c'est ce que nous montre, tout de suite, la comparaison des jugemens portés naguère sur l'œuvre de Tiepolo et de ceux qui remplissent aujourd'hui toutes les revues italiennes. Mais la même comparaison nous amène après cela à une seconde découverte, qui ne laisse pas, en apparence, de contredire la première. Nous apercevons en effet que, si d'une génération à l'autre les jugemens ont varié sur la peinture du maître vénitien, les considérans qui les appuyaient sont demeurés à peu près les mêmes. Les particularités que Charles Blanc signalait autrefois comme étant les défauts de Tiepolo, le caractère « malsain et bizarre » de son génie, son manque « de mesure et de convenance » dans la décoration, son emploi de « taches » éclatantes et imprévues « dans les harmonies optiques de son orchestre », c'est tout cela précisément qu'on vante aujourd'hui comme ses principales vertus artistiques. On l'admire pour les mêmes raisons qui, il y a trente ans, le faisaient dédaigner. On célèbre sa hardiesse, son étrangeté, son constant souci des ensembles décoratifs. Maint critique lui sait gré d'avoir été incorrect; mais personne ne nie son incorrection. Et peu s'en faut qu'on ne se demande, en retournant la phrase de l'*Histoire des Peintres*, ce que devait penser de Raphaël Mengs, timide et maladroit imitateur des Carrache, « un maître capable de placer dans un plafond, parmi les saints ou les anges, un hibou perché sur une branche, enveloppée d'une draperie volante? »

C'est en effet ce hibou qui fait à présent le grand charme de l'art de Tiepolo; ou plutôt c'est la juxtaposition que cet art nous offre toujours du hibou et des anges, de l'observation réaliste et de la fantaisie idéale. Tiepolo nous plaît, exactement, par où il déplaisait aux générations précédentes. Nous n'avons pas découvert chez lui des qualités nouvelles; mais ses défauts de naguère sont devenus pour nous autant de qualités. Et son cas, d'ailleurs, est loin d'être unique. Les motifs qu'on a eus d'admirer Poussin, par exemple, ou Ruysdael, ou David, sont les mêmes qu'on a eus ensuite pour les mépriser. Les goûts, les sentimens changent : l'œil ne change pas, et perçoit toujours la même vision.

Qu'est-ce à dire, sinon qu'à côté de la critique qui se borne à apprécier les œuvres d'art suivant son humeur du moment, une autre forme de critique est possible, plus positive et plus durable, celle-là même dont Fromentin nous a donné jadis un si parfait spécimen? Qu'on aime ou qu'on n'aime pas les peintres hollandais, les pages qui leur sont consacrées dans les *Maîtres d'autrefois* n'en gardent pas moins tout leur prix : c'est qu'avec une science, une conscience, une pénétration admirables, Fromentin s'y attache surtout à nous expliquer leur peinture ; et chacun est libre ensuite de la juger avec ses goûts, ses sentimens personnels.

Une explication de ce genre est malheureusement plus difficile pour l'œuvre de Tiepolo que pour celle de Cuyp, de Ruysdael, ou d'aucun autre des petits Hollandais. A côté des connaissances techniques les plus étendues, elle suppose encore une érudition historique qui doit, j'imagine, devenir plus rare d'année en année. Car il ne s'agit plus seulement ici de nous indiquer les points par où le talent de Tiepolo se distingue de celui des peintres de son école : c'est cette école même qu'il faut reconstituer, afin de pouvoir étudier le maître dans le milieu où il a vécu. Avant d'établir ce qui, dans son art, lui appartient en propre, il faut rechercher ce qu'il a de commun avec l'art de son temps. Et cet art a disparu : à jamais disparu, pourrions-nous dire, si l'exemple même de Tiepolo ne nous avait instruits de la vanité de toute prédiction de ce genre. Mais en attendant qu'on s'avise de le ressusciter, aucun art n'est aussi complètement mort que celui des Bruni, des Metelli, des Fulgenzio Mondina, de tous ces prédécesseurs et émules de Jean Tiepolo. Qui se souvient même de leurs noms? Et faute de les connaître, qui peut se vanter d'apprécier exactement l'originalité de leur illustre rival?

Il faut savoir gré du moins à un critique italien, M. Corrado Ricci, d'avoir tenté une première ébauche de cette enquête sur les origines historiques du génie de Tiepolo. En quelques pages, son article de la *Nuova Antologia* nous en apprend plus que les plus longs dithyrambes. Et il a suffi à M. Ricci de mettre Tiepolo à sa place dans le passé, de noter sommairement les leçons qu'il a reçues et les influences qu'il a subies, pour nous le révéler du même coup sous un aspect tout nouveau.

Étrange ironie de la destinée! Ce maître qu'on a tour à tour flétri et exalté comme le plus excentrique de tous, celui que Taine appelait un « maniériste », celui dont Charles Blanc déplorait « le génie malsain et bizarre », se trouve avoir été simplement, en réalité, l'habile et consciencieux gardien des traditions de son temps. Les particularités que ses détracteurs lui ont si longtemps reprochées, et qui lui

valent aujourd'hui de si chaleureux enthousiasmes, elles lui étaient communes avec vingt autres peintres dont c'est à peine si l'on peut exhumer les noms. « Pour qui connaît le milieu où il a vécu et travaillé, dit M. Ricci, ce soi-disant *maniériste* apparaît comme le continuateur direct des maîtres plus obscurs qui l'ont précédé. C'est un de ces rares et précieux génies qui semblent nés pour recueillir les élémens les plus caractéristiques de l'art de leur époque, et pour les fondre en une heureuse synthèse, où nous les voyons ensuite comme transfigurés, et revêtus d'une vie supérieure. Leurs œuvres sont ainsi le résumé de toute une époque ; on les comparerait à une symphonie émaillée des meilleurs motifs de vingt opéras. »

Ce n'est donc pas à Tiepolo lui-même, c'est à tous les peintres italiens du XVIIIe siècle que s'adressaient les blâmes des critiques d'il y a trente ans, et que s'adresse encore l'admiration de leurs successeurs d'à présent. De l'originalité véritable du maître vénitien, ni les uns ni les autres ne semblent se douter. Et Dieu sait si, la connaissant, Charles Blanc ne se fût point départi de sa mauvaise humeur! Dieu sait si, maintenant qu'elle est connue, elle ne va pas rabaisser Tiepolo dans l'estime de nos délicats ! L'originalité véritable de Tiepolo, en effet, ne consiste pas à avoir été plus excentrique que les artistes de son temps, mais bien au contraire à avoir voulu l'être moins. Dans la mesure où il se distingue de l'art des Dentone et des Franceschini, l'art de Tiepolo constitue une réaction contre l'excès de leur fantaisie, et leur étrangeté, et leur subtilité. On sent que, par-dessus eux, Tiepolo a essayé de revenir aux maîtres classiques, au Véronèse, au Corrège, à ce Titien dont le nom seul, aujourd'hui, fait frémir d'indignation tout vrai *tiépoliste*. Oui, ce qu'il y a dans son œuvre de « malsain » et de « bizarre » y est pour ainsi dire malgré lui ; mais par l'intention il nous apparaît encore un *classique* : encore ou plutôt déjà, car de toutes parts autour de lui, d'autres signes apparaissent annonçant l'éclosion d'un classicisme nouveau.

Tiepolo a eu seulement la chance de ne pas connaître Winckelmann, et de pouvoir continuer en paix, toute sa vie, à tenir pour des maîtres classiques les admirables artistes qui, deux siècles auparavant, avaient enrichi sa patrie de tant de chefs-d'œuvre. Mais c'est le plus consciencieusement du monde qu'il a essayé de se rapprocher d'eux : aucun éloge ne lui était plus sensible que de s'entendre comparer aux maîtres vénitiens de la Renaissance. Et il n'en a pas moins été, avec tout cela, un homme de son temps, sans cesse préoccupé de l'effet extérieur, hardi, brillant, souvent incorrect. Il n'y a pas jusqu'à ses habitudes d'improvisation qui ne lui aient été communes avec la grande majorité de ses contemporains. Son clair-obscur lui venait de Piazzetta, sa perspective de Franceschini ; sa couleur lui venait

de Paul Véronèse. Seule lui appartenait en propre sa manière d'utiliser, pour un ensemble harmonieux, tant d'élémens empruntés; et si ce n'est point là, à coup sûr, cette originalité absolue que se plaisent à lui attribuer ses admirateurs, c'est du moins, de toutes les originalités artistiques la plus précieuse, et la plus légitime.

*
* *

L'esthétique et l'histoire de l'art occupent, d'ailleurs, une place considérable dans les revues italiennes de ces mois derniers. Je ne parle pas seulement de publications spéciales, telles que ces *Archives historiques de l'art italien* qui sans cesse mettent au jour des documens nouveaux; mais jusque dans les revues les plus mondaines, et dans celles où la politique, naguère, primait tout le reste, il me semble que la part faite aux questions artistiques s'est singulièrement élargie. C'est ainsi qu'en plus du remarquable travail de M. Ricci, la *Nuova Antologia* a publié, coup sur coup, une étude de M. Venturi sur les *Anges dans la peinture italienne*, des recherches de M. Fambri sur les richesses d'art de la Vénétie, des comptes rendus de fouilles archéologiques, et une très intéressante série d'articles sur les toilettes, les bijoux, les meubles, en un mot sur tous les objets d'usage familier qu'a eus en sa possession la fameuse Isabelle d'Este, marquise de Mantoue.

Dus à la collaboration de MM. Alexandre Luzio et Rodolphe Renier, ces articles ne sont en réalité qu'un long inventaire, une façon de catalogue descriptif dont aucun résumé ne peut donner l'idée. Mais Isabelle d'Este a joué un si grand rôle dans le mouvement artistique de la Renaissance, que ses moindres relations avec les artistes de son temps ont aujourd'hui de quoi intéresser l'historien. De chacune de ses robes est sortie une mode nouvelle; les premiers orfèvres de l'Europe se sont disputé l'honneur de lui fournir des bijoux; et ce n'est point par simple flatterie que la reine de Pologne, lui écrivant de Cracovie à propos d'un détail de toilette, l'a appelée « la source et l'origine de toutes les élégances italiennes. » Aussi ne pouvons-nous savoir trop de gré à MM. Luzio et Renier de tant de renseignemens qu'ils nous ont offerts sur son mobilier et sa garde-robe. Une époque entière, grâce à eux, revit sous nos yeux, l'époque la plus élégante, la plus somptueuse, la plus imprégnée d'art qu'il y ait eu jamais.

Et ils nous font voir, de plus, combien cette époque a peu différé des autres, ou plutôt combien, sous l'énorme différence des mœurs et des usages extérieurs, le fond de la nature humaine reste toujours immuable. Les mêmes passions qui agitent aujourd'hui nos cœurs, régnaient il y a quatre siècles à la cour de Mantoue. Les femmes y avaient plus de goût, les hommes plus d'énergie et des façons plus vi-

riles : mais les mobiles qui les faisaient agir n'ont point changé depuis lors ; et il nous suffit d'entrer dans l'intimité de leur vie pour les sentir aussitôt semblables à nous.

Pour avoir été « l'origine et la source des élégances de son temps », Isabelle d'Este, par exemple, n'en a que plus constamment souffert du manque d'argent. Sans cesse nous la voyons contrainte à décommander quelque robe ou quelque jupon, faute d'avoir de quoi en payer l'achat. « Mon Dieu ! s'écriait-elle en songeant à la fortune de Ludovic le More, pourquoi nous, qui dépensons si volontiers, n'avons-nous pas tant d'argent ! » La même plainte se retrouve dans toutes ses lettres. « Je suis couverte de dettes, écrit-elle en 1497 à la seigneurie de Venise, et je serai sans ressource si vous refusez de me secourir. » Elle emprunte à des banquiers, à des orfèvres, jusqu'à des domestiques. Ses admirables bijoux, qui lui coûtent si cher, à peine se les est-elle procurés qu'elle est obligée de les mettre en gage. « Ayant entendu de la bouche de Pietro ce que vous l'avez chargé de me dire, mande-t-elle à son mari le 14 mai 1495, je vous envoie ci-joint mon grand diamant, mon *balasso*, mon grand rubis, et le joyau de ma féronnière. Le reste de mes bijoux, comme le sait Votre Excellence, est encore en gage à Venise. Je vous fais parvenir en même temps mon collier aux cent faces ; la chaîne que je porte à la ceinture, je ne puis vous l'envoyer, car on me l'a vu porter pendant mon séjour à Milan. Si j'avais connu plus tôt le désir de Votre Excellence, je l'aurais fait défaire et arranger sous une autre forme ; mais à présent je n'en ai plus le temps. » En septembre 1499, se trouvant « épuisée d'argent » au point de ne pouvoir rendre à Brognolo quatre-vingts ducats qu'elle lui doit, elle envoie un homme de confiance à Milan, avec mission d'engager ses bijoux et ses chaînes. Trois fois en deux ans les objets qu'elle a mis en gage sont sur le point d'être vendus aux enchères : grande honte et grande agitation pour la pauvre femme. Pour se tirer d'embarras, elle emprunte ailleurs. Elle est entourée d'usuriers juifs, qui sans cesse se montrent moins accommodans, sans cesse lui réclament des intérêts plus forts. En 1517, elle engage son argenterie ; en 1528, son plus beau collier. Elle meurt sans avoir pu jamais jouir à l'aise de ces merveilles, dont toutes les cours de l'Europe lui ont envié la jouissance.

De toutes parts, en effet, son luxe lui valait une admiration mêlée de jalousie. On épiait soigneusement ses moindres achats. La reine de Pologne, la duchesse d'Orléans, la consultaient sur des questions de toilette ; François Ier lui demandait des modèles de robes pour les dames de sa cour ; Suzanne Gonzague la priait de vouloir bien l'autoriser à porter une certaine pelisse semblable à celle qu'elle portait, et qui était « de son invention ». Mais tant d'hommages qu'elle recevait ne l'empêchaient pas d'épier et d'envier elle-même les « inventions »

de ses rivales. Dans toutes les villes d'Italie elle entretenait de véritables espions, chargés de lui décrire par le menu les robes et les coiffures nouvelles. Elle en entretenait auprès de sa sœur Béatrice, auprès de Renée d'Este, auprès de Lucrèce Borgia. « Je vous prie, écrivait-elle en 1502 à son frère, de continuer à me rendre compte jour par jour des diverses toilettes de notre commune parente. » En 1510, apprenant que la reine de France avait projeté de venir en Italie, elle mandait en grande hâte au comte de Pianella de la renseigner sur le luxe de cette princesse. Elle voulait tout savoir, le nombre et la couleur des robes, la forme des bonnets, la valeur des bijoux. Le linge même des dames françaises la préoccupait : elle aurait été inconsolable de penser que quelqu'un, de par le monde, avait de plus belles chemises ou des jupons de meilleure qualité. Et il n'y avait pas jusqu'à sa lointaine admiratrice la reine de Pologne, dont elle ne fût secrètement jalouse : elle se faisait envoyer par Tommaso Manfredi « un inventaire détaillé de sa garde-robe. » N'est-ce pas là une Isabelle d'Este assez imprévue? Et se serait-on attendu à trouver ces petits artifices de coquetterie féminine chez la noble et charmante inspiratrice des maîtres italiens de la Renaissance?

*
* *

Une étude de M. Barrili, que vient de publier l'*Antologia*, ne touche à l'histoire de l'art que très indirectement. Elle a surtout pour objet de raconter la vie et d'analyser les ouvrages d'un écrivain génois du XVIIe siècle, Antoine-Jules Brignole-Sale, auteur d'un recueil de *Larmes* poétiques, de deux romans, d'innombrables comédies, et d'une série de contes à la manière de Boccace. Mais je crains que malgré son zèle et sa bonne volonté M. Barrili n'échoue à tirer de l'oubli, où elles gisent depuis deux siècles, les œuvres élégantes et inutiles de ce polygraphe, tandis que le récit de sa vie ne peut manquer d'intéresser toute personne ayant gardé le souvenir des musées d'Italie. Antoine-Jules Brignole, en effet, est ce superbe cavalier aux traits délicats et aux grands yeux pensifs dont on voit le portrait, peint par Antoine Van Dyck, dans le salon d'honneur du Palais Rouge de Gênes. Et c'est aussi le mari de cette adorable jeune femme vêtue de velours vert, dont on voit le portrait en face du sien. Qui ne se rappelle son doux visage si grave et si calme, la grâce sereine de son attitude, sa main droite tenant une rose épanouie? Qui ne l'a tout de suite aimée, en l'apercevant? Et lorsque nous avons lu dans notre *guide* que cette femme charmante a été la maîtresse de Van Dyck, ne nous a-t-il point semblé que, même sans qu'on nous l'apprît, nous l'aurions deviné? L'amour seul, évidemment, avait pu inspirer au jeune peintre une œuvre à la fois aussi pure et

aussi sensuelle, le plus féminin, à coup sûr, de tous ses portraits.

Hélas ! les guides nous ont trompés, et c'est encore une de ces chères légendes auxquelles il nous est désormais interdit de croire ! Celle-là est même d'invention toute récente : elle a été imaginée en 1840 par le Marseillais Méry, qui n'admettait pas, apparemment, qu'on pût créer de belles œuvres sans être amoureux. Mais peut-être, après tout, l'histoire véritable de la marquise de Brignole paraîtra-t-elle plus touchante encore que la légende dont elle va reprendre la place. Car pour avoir à peine pris garde, sans doute, au jeune étranger qui a peint son portrait, Pauline de Brignole n'en avait pas moins un cœur infiniment tendre et voluptueux : mais c'est à son mari qu'elle l'avait donné tout entier. Elle l'aimait si profondément, et l'amour qu'elle lui avait inspiré était si profond, que quand elle mourut, en 1648, après plus de vingt années de mariage, Antoine Brignole-Sale renonça du même coup à ses fonctions publiques, à ses travaux littéraires, et aux distractions de la vie élégante. Fermant son palais, abandonnant à sa mère le soin de ses enfans, il se fit prêtre, puis moine, pour achever de rompre tout lien avec un monde d'où sa Paolina s'en était allée. C'est sous un froc de bure, la tête rasée et des sandales aux pieds, que l'ont rencontré durant dix ans, sur les routes d'Italie, ses anciens compagnons de fêtes et de combats. Encore la religion elle-même ne paraît-elle pas l'avoir jamais entièrement consolé. Il est mort en 1662, à cinquante-sept ans, tout au bonheur de pouvoir enfin rejoindre celle qui avait été l'unique pensée de sa vie. Quel n'eût pas été son désespoir, si on lui avait prédit que sa Paolina passerait un jour pour lui avoir été infidèle, et que dans son propre palais, en face de son portrait à lui, les guides la signaleraient aux visiteurs comme la maîtresse de Van Dyck?

T. DE WYZEWA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

30 septembre.

Le principal événement du jour, le seul peut-être, est le voyage du tsar à travers l'Europe : que pourrions-nous en dire après l'étude si complète qui lui a été consacrée dans une autre partie de cette Revue? L'empereur Nicolas débarquera sur les côtes de France le 5 octobre ; il arrivera à Paris le 6 ; de grands préparatifs sont faits pour le recevoir d'une manière digne de lui et de nous. Mais ce n'est là que le côté extérieur des choses. La visite que nous fait le puissant empereur n'est pas seulement un acte de courtoisie. Tel n'est pas le caractère qu'il a eu l'intention de lui assigner, puisqu'il avait été convenu, dès le début, qu'après les fêtes officielles de Vienne et de Breslau, et pendant que le tsar et sa jeune épouse iraient passer quelques jours ou quelques semaines dans l'intimité de la famille en Danemark et en Angleterre, le prince Lobanof viendrait à Paris vers le milieu de septembre, et y attendrait l'arrivée de son souverain. L'intervention d'un facteur brutal et imprévu a troublé ces arrangemens : le prince Lobanof, après avoir rempli la première partie de sa tâche, et accompagné son maître à Vienne où les heureux résultats de sa politique paraissent avoir été consacrés entre les deux empereurs, est mort subitement. On ignore encore par qui il sera remplacé, et ce n'est pas au cours de son voyage que le tsar peut prendre une décision, ni faire un choix aussi graves. M. Chichkine, qui porte le titre d'adjoint du ministre, remplit par intérim les fonctions si brusquement devenues vacantes. Bien qu'il soit très préparé à la charge qui lui incombe, il a dû en sentir le poids depuis quelques jours. La mort du prince Lobanof a rejeté sur ses épaules les plus lourdes responsabilités. Heureusement, le séjour du tsar en Danemark et en Angleterre lui ont donné quelque temps de répit. On annonce qu'il est sur le point d'arriver à Paris, où il précédera l'empereur de quatre ou cinq jours, ce qui, dans la mesure du possible, maintient au programme primitif la signification qu'on avait voulu lui donner : c'est évidemment un voyage tout politique que le tsar se propose de faire auprès de nous.

Peut-être n'en est-il pas tout à fait de même en Angleterre. La lon-

gueur du séjour que l'empereur prolonge à Balmoral, lorsqu'on le compare à la brièveté de celui qu'il a fait à Vienne et à Breslau et de celui qu'il fera chez nous, montre bien que les sentimens de famille y sont pour beaucoup. Au surplus, l'empereur est seul; il n'a aucun de ses ministres auprès de lui. D'autre part, il est souverain absolu, et moins que tout autre il n'a besoin de ses ministres pour éclairer sa conscience et pour fixer sa volonté. Il ne faut donc rien exagérer. Tout porte à penser que, si la politique ne tient qu'une place secondaire dans les entretiens de Balmoral, elle n'en sera pourtant pas exclue. Ce n'est pas seulement pour présenter ses respects à l'empereur que lord Salisbury lui a demandé une audience, et qu'il est venu passer plusieurs jours dans le vieux château d'Écosse où la reine Victoria a établi sa résidence d'été. Les télégrammes ne parlent que de parties de chasse entre le prince de Galles et son neveu; mais tout le monde sait que le prince de Galles, au milieu des loisirs que lui impose une longue attente du trône et qu'il remplit de manières très diverses, est resté un habile diplomate, toujours prêt à bien servir les intérêts de son pays. La popularité dont il jouit est, ne fût-ce qu'à ce point de vue, des plus légitimes. L'empereur de Russie, placé entre la reine Victoria qui vient de célébrer la soixantième année du règne le plus heureux et le plus fécond de l'histoire d'Angleterre, le prince de Galles, le marquis de Salisbury, n'échappera certainement pas aux préoccupations politiques si naturelles dans un pareil milieu. Et ces préoccupations, si on en juge par le ton de la presse depuis quelques semaines, sont aujourd'hui aussi vives qu'elles l'aient jamais été. Non pas, certes, que les intérêts de l'Angleterre soient compromis, menacés, ou même exposés sur aucun point du monde; rien ne justifierait un pareil jugement; mais si l'opinion n'est ni inquiète, ni alarmée, elle n'en est pas moins fort troublée, et les agitations qu'elle éprouve depuis quelques semaines ne peuvent être comparées qu'à celles de l'atmosphère : or le vent a rarement soufflé d'une manière plus anormale, ni plus déconcertante, et les oscillations du baromètre témoignent une sorte de déséquilibre et d'affolement dans les régions supérieures. L'arrivée du tsar en Angleterre était impatiemment attendue comme si elle avait dû ramener un peu de calme dans les esprits si violemment secoués : aussi le ton des journaux s'est-il modifié d'une manière assez sensible avant même que le jeune empereur ait touché le sol britannique, et dès qu'il a été, en quelque sorte, en vue.

C'est la situation de l'Orient qui a produit l'effervescence à laquelle nous faisons allusion. Les massacres arméniens ont provoqué partout la même réprobation et la même horreur. Ce sentiment, on nous permettra de le croire, n'a pas été plus vif en Angleterre que dans d'autres parties de l'Europe; mais peut-être s'y est-il manifesté par des explosions plus éclatantes, et cela pour deux motifs. Le premier est que le

gouvernement anglais lui-même, par l'organe de ses principaux ministres et notamment de lord Salisbury, avait tout fait pour amener l'opinion à ce point de nervosité où elle est bien près de ne plus pouvoir se contenir ; il suffit alors de peu de chose pour provoquer un véritable déchaînement, et ce n'est pas, hélas ! peu de chose qui s'est produit, puisque le sang a coulé à flots dans toute l'Anatolie et jusque dans les rues de Constantinople. Le second motif est que l'Angleterre, par le fait de sa situation particulière, et peut-être même sans qu'elle analyse les impressions confuses auxquelles elle s'abandonne quelquefois, a comme un instinct secret qu'elle risque moins que personne en se laissant aller à l'impétuosité de ses passions généreuses. Elle a tous les avantages d'une attitude très noble, sans en avoir les inconvéniens. Il serait sans doute injuste de nier la très grande part de spontanéité qui existe chez elle. L'Angleterre a joué un rôle trop important dans le développement de la civilisation universelle pour qu'on puisse l'accuser d'avoir toujours cédé à des calculs d'intérêt personnel. Il y a dans ce peuple un fond de mysticisme religieux et même sentimental qui a tenu dans son histoire une place considérable, et dont on ne saurait faire abstraction sans se condamner soi-même à ne pas comprendre beaucoup de choses. Que l'opinion ait été très sincèrement émue par les massacres d'Orient, cela n'est pas douteux, et comment n'en aurait-il pas été ainsi puisque, depuis de longs mois et même depuis des années, elle avait été préparée par les comités arméniens ou arménophiles à témoigner aux « frères chrétiens » d'Anatolie un intérêt qui, dans l'espoir de tous, ne pouvait pas manquer d'être efficace ? Le malheur est qu'il ne l'a pas été. L'Angleterre s'en est rendu compte avec une véritable angoisse. Mais que faire ? Fallait-il recourir aux résolutions extrêmes ? Pendant quelques jours, la presse a paru le laisser entendre : nous employons des expressions volontairement atténuées, adoucies, compliquées de réticences, afin d'être aussi exact que possible et de ne pas dépasser la mesure où nos confrères anglais devaient d'ailleurs revenir bientôt. On aurait pu croire, à les lire, que nous étions à la veille d'une nouvelle croisade. Le gouvernement se taisait, mais tous ses organes jetaient feu et flammes. Les journaux indépendans n'étaient pas moins violens. L'opposition se faisait remarquer dans ce nouveau steeple-chase par une ardeur qui stimulait celle d'autrui, comme si elle avait eu besoin d'être stimulée. Dans tout autre pays, alors surtout que l'opinion y est souveraine, un pareil soulèvement de l'esprit public aurait certainement annoncé des résolutions extrêmes. Mais les choses ne vont pas toujours ainsi en Angleterre. Précisément parce qu'elle a pleine conscience de sa grandeur qui ne saurait jamais être mise en cause, l'Angleterre ne se fait aucun scrupule de s'arrêter, ou même de revenir en arrière, lorsqu'elle se reconnaît engagée dans une voie sans issue. Elle sent bien que ces conversions subites ne la dimi-

nuent pas, parce qu'on ne peut les attribuer qu'à sa propre réflexion et à sa volonté ; et c'est pour cela que nous la voyons céder successivement à des impressions si mobiles. A cet égard, l'extrême petitesse et l'extrême grandeur produisent quelquefois des effets analogues : elles permettent, en effet, de se livrer à toute l'impétuosité de ses premiers sentimens sans aliéner sa liberté de s'arrêter à propos, dans le premier cas parce qu'on ne peut rien faire, et dans le second parce qu'on s'exposerait à faire plus qu'on ne l'aurait voulu. C'est ainsi qu'un des pays de l'Europe qui, après l'Angleterre, s'est abandonné à la plus véhémente indignation à propos des affaires d'Orient est la Suisse. Heureuse Suisse, heureuse Angleterre, qui, pour des motifs aussi divers, peuvent sortir impunément du domaine de la pure politique et se permettre de pareilles échappées de sentiment ! Cela a duré, dans la république voisine, jusqu'à ce que la *Suisse libérale*, journal neufchâtelois, ait présenté sur cette attitude quelques observations judicieuses. Il s'est demandé ce que dirait le Conseil fédéral, s'il chargeait un de ses ministres à Londres, à Paris ou à Berlin de conseiller aux grandes puissances une intervention en faveur des Arméniens, et si lord Salisbury, M. Hanotaux ou le baron Marschall répondaient avec un sourire diplomatique : « Parfaitement, enchanté ; quel concours nous offrez-vous ? » Nous ne sommes malheureusement, ni dans la situation de la Suisse, ni dans celle de l'Angleterre : nous devons mesurer davantage nos paroles et nos démarches.

Pour revenir à l'Angleterre, la presse y a discuté pendant quelques jours, dans les termes les plus passionnés, la question de savoir s'il n'y avait pas lieu pour elle à une intervention isolée dans les affaires d'Orient. C'est au moment où M. Gladstone retrouvait son ardeur d'il y a vingt ans pour traiter le sultan de « grand assassin », et pour montrer dans les atrocités arméniennes une seconde édition des « atrocités bulgares ». Le duc de Westminster allait plus loin encore ; il voyait dans Abdul-Hamid l'incarnation même de Satan. Nous ne parlerons que pour mémoire de M. Asquith, ancien ministre de l'intérieur du cabinet Rosebery, mais qui n'est diplomate à aucun degré, et qui l'a prouvé en écrivant des phrases comme celles-ci : « J'ai l'absolue conviction que le moment est arrivé où l'Angleterre doit refuser d'entretenir plus longtemps des relations avec un gouvernement qui est devenu le simple instrument d'exécution des desseins d'une volonté insensée ou criminelle. Les puissances européennes, de qui le sultan tient son trône (*sic*), ne peuvent approuver les crimes passés ou ignorer les dangers futurs, sans se faire les complices des premiers, ni sans se rendre directement responsables des seconds. » Pour qu'un homme comme M. Asquith, qui a joué un rôle important dans les conseils du gouvernement, ait pu écrire d'un pareil style, il fallait que l'opinion fût arrivée à son paroxysme. Elle y était arrivée, en effet. Quelques voix plus sages ont commencé

alors à se faire entendre, et nous aurons à y revenir bientôt; mais il est intéressant de noter l'impression produite sur la presse continentale, et en particulier sur les journaux de la triple alliance, c'est-à-dire de Vienne et de Berlin, par les manifestations excessives et intempérantes qui se succédaient sans interruption en Angleterre. Si les journaux anglais avaient cru entraîner ceux de l'Europe centrale, ils s'étaient absolument trompés, et ils n'ont pas tardé à s'en apercevoir. Le ton des journaux autrichiens et allemands a été des plus rudes. Ils ont protesté avec chaleur contre toute idée d'une action particulière et isolée de l'Angleterre, rappelant que l'Europe s'y était toujours opposée et qu'elle ne la permettrait de la part d'aucune puissance. A cet égard, les déclarations faites il y a un an par le prince Lobanof, sur la mémoire duquel M. Gladstone rejetait, il est vrai, la responsabilité des « terribles méfaits » qui venaient d'être perpétrés, avaient été catégoriques. La presse austro-allemande témoignait qu'elle ne se laissait pas émouvoir par ces accusations, et que la politique des gouvernemens dont elle était l'organe n'en serait pas ébranlée. La *Nouvelle Presse libre* et le *Nouveau Tagblatt*, bien que servant à l'intérieur des intérêts politiques opposés, s'accordaient subitement pour dénoncer au dehors les projets ténébreux de la Grande-Bretagne. Les journaux allemands n'étaient pas moins amers : nous n'avons que l'embarras des citations à faire. La *Gazette de Cologne*, par exemple, écrivait ce qui suit en s'adressant à l'Angleterre : « Si vous croyez que l'Europe vous donnera mandat d'intervenir dans les affaires turques, vous vous trompez; et votre erreur n'est pas moindre si vous imaginez qu'elle tolérera une intervention isolée de votre part, entreprise sans son consentement. Elle sait pourquoi vous étiez jadis l'ami de cœur du sultan, et pourquoi vous voici devenue son pire adversaire. Il y a plus d'or anglais que de roubles russes en circulation dans l'empire ottoman, et cela est assez significatif... Vous avez démérité de la triple alliance. Craignez qu'une tentative d'occuper la Corne d'Or n'aboutisse qu'à vous faire chasser de l'Égypte. »

C'est dans le même sens et presque dans les mêmes termes que s'exprimaient tous les autres journaux allemands. Si les Anglais sont justes pour la presse française, ils reconnaîtront que, dans cette crise, son langage à leur égard a toujours été plus modéré. Au fond l'opinion, en Allemagne, est beaucoup plus opposée à l'Angleterre qu'elle ne l'est chez nous, au moins depuis longtemps. La politique peut conseiller de mettre une sourdine à l'expression de ces sentimens, mais toutes les fois que l'occasion s'en présente, le feu qui couve sous la cendre fait explosion. L'Allemagne reconnaît de plus en plus que la grande concurrente qu'elle rencontre sur les mers et qui arrête l'expansion de son commerce, c'est l'Angleterre, et l'hostilité immanente entre les deux pays se manifeste parfois avec une violence imprévue. Quant à

l'Autriche, elle obéit sans doute à des préoccupations différentes; mais elle est sincèrement conservatrice et pacifique en Orient comme partout ailleurs, et s'il est vrai que, avant la mort du prince Lobanof et sous ses auspices, elle ait mis sa politique orientale d'accord avec celle de la Russie, on comprend que les velléités brouillonnes de l'opinion, et du gouvernement anglais, lui causent un certain malaise et fassent même naître chez elle une assez vive irritation. Cet état de l'esprit public, en Europe, était trop général pour qu'on pût le considérer à Londres comme négligeable. Évidemment les exhortations à la croisade qui étaient parties des bords de la Tamise, n'avaient pas produit sur ceux de la Sprée ou du Danube tout l'effet qu'on en avait espéré. Il y avait partout de la résistance, de la mauvaise humeur, et, pourquoi ne pas le dire? de la défiance. Nous constatons ces impressions sans rechercher pour le moment dans quelle mesure elles peuvent être justifiées. L'opinion anglaise a fait alors une sorte de retour sur elle-même; elle s'est demandé si elle n'était pas allée un peu trop loin, si elle n'avait pas effarouché, effrayé l'Europe, au lieu de la persuader. Et aussitôt le ton a changé. Les mêmes journaux qui s'étaient signalés par une ardeur inconsidérée sont revenus subitement à plus de circonspection et de mesure. Ils ont désavoué les projets hasardeux qu'on leur avait prêtés. « Une intervention armée en Turquie, a dit le *Times*, provoquerait infailliblement le renouvellement des massacres sur une grande échelle, dans maintes parties de l'empire, et si cette intervention était une intervention anglaise, décidée sans le consentement des autres puissances, elle conduirait, de plus, à une guerre européenne. Or, quels seraient nos alliés et quels seraient nos adversaires dans une pareille croisade? L'attitude de la Russie a été nettement définie l'année dernière par le prince Lobanof, et l'attitude de la France est pareille. L'Autriche et sa grande voisine du nord sont, dit-on, arrivées à une entente pendant le séjour du tsar à Vienne, et la polémique traditionnelle de l'Autriche ne laisse pas de doutes sur la nature de cette entente. L'Italie peut-être marcherait avec nous, mais elle fait partie de la triple alliance, et puis elle a les mains occupées. Quant à l'Allemagne, on peut juger de ses intentions par les articles des journaux berlinois. Les avocats de l'agitation arménienne sont-ils préparés à affronter dans de telles conditions les chances d'une guerre européenne? »

Cet article du plus répandu des journaux anglais, quelque peu différent de ceux qui l'avaient précédé, n'est passé inaperçu ni en Angleterre ni en Europe. Il a opéré comme un calmant; il a provoqué une détente presque immédiate dans l'opinion. D'autres journaux ont présenté presque en même temps des réflexions analogues. Il en résultait bien qu'on faisait retomber sur autrui la responsabilité d'une inaction qu'on jugeait d'ailleurs déplorable, comme si l'Europe était restée

indifférente aux maux de l'Arménie et de la Crète! comme si elle n'avait rien fait pour en arrêter le développement ou pour en prévenir le retour! — reproche injuste à coup sûr, et que l'histoire ne ratifiera pas, — mais enfin on consentait à tenir compte de la situation particulière des autres puissances et des ménagemens qu'elle leur imposait. Des hommes politiques considérables ont fait entendre le langage de la raison. Lord Rosebery, bien qu'on ne puisse pas tout approuver dans les nombreuses lettres qu'il a écrites et qui ont été livrées à la publicité, a mis en garde le parti libéral contre les entraînemens auxquels il avait paru trop céder. Ses observations et ses conseils se rapprochent beaucoup de ceux que le *Times*, de son côté, avait déjà présentés à ses lecteurs. Il appuie sans doute à l'excès sur le peu de crédit de l'Angleterre, et il déplore que le gouvernement de lord Salisbury n'entretienne pas de relations plus cordiales avec les autres puissances. On reconnaît là l'homme de parti. Mais il conclut que toute action séparée serait une faute, qu'elle engendrerait de très grands périls, et qu'il y a finalement lieu d'espérer que le gouvernement actuel saura à la fois éviter ces périls, c'est-à-dire la guerre, et néanmoins faire son devoir. On retrouve ici le langage de l'homme politique. Sir Charles Dilke a fait, lui aussi, entendre sa voix dans ce concert d'avertissemens donnés de partout à l'opinion un peu exaltée, un peu égarée. Il constate à son tour que l'Angleterre n'a pas su se concilier l'adhésion du sentiment européen, et il en recherche la cause dans un passé encore tout récent. « En 1882, dit-il, l'opinion publique ne vit dans le bombardement d'Alexandrie qu'un massacre, alors qu'elle-même avait réclamé la répression sévère des massacres chrétiens. Pour l'Angleterre, la perte d'un seul de ses cuirassés équivaudrait à la perte d'un corps d'armée pour la France ou pour l'Allemagne. Or, presque toutes les puissances sont mal disposées pour elle, car le protectorat virtuel de l'Angleterre sur l'île de Chypre et l'occupation de l'Égypte ont ruiné son crédit dans l'esprit de l'Europe. »

Il y a du vrai dans la manière dont sir Charles Dilke explique l'état de l'opinion, sur le continent, à l'égard de l'Angleterre; il y a aussi quelques défauts de nuances dans les griefs qu'il articule, et qui n'ont pas tous, à nos yeux, la même valeur. L'Europe, pour parler en toute franchise, n'attache plus grande importance à la question de Chypre; elle est assez disposée à la passer délibérément au compte des profits et pertes; et au surplus l'Angleterre n'a pas tiré jusqu'à ce jour un assez grand parti de son établissement à Chypre pour que l'équilibre de la Méditerranée en ait paru gravement compromis. Mais il n'en est pas de même de l'Égypte. Sur ce point, les préoccupations générales sont restées très éveillées, et, bien loin de s'être atténuées, elles ont pris à la suite des événemens d'hier un surcroît d'acuité. Les Anglais viennent, on le sait, d'entrer à Dongola. La manière dont le

major Kitchener a conduit l'expédition fait le plus grand honneur à son habileté. Ses calculs ont été si justes, et il s'est montré si soigneusement ménager du sang de ses soldats, qu'il n'a pas perdu au feu un seul homme : sur tous les points son artillerie a dépisté de loin l'ennemi et l'a mis en fuite. Son pays lui doit de la reconnaissance et tous les autres peuvent lui adresser leurs complimens. Toutefois, une affaire militaire bien conduite ne peut pas faire oublier une politique qui l'est beaucoup moins bien. On se demande de plus en plus où tend l'Angleterre sur le haut Nil. Personne ne croit qu'elle s'arrêtera à Dongola; mais jusqu'où ira-t elle? La facilité même qu'elle a rencontrée jusqu'ici dans ses opérations est une tentation à laquelle, très vraisemblablement, elle ne résistera pas. Les derviches ont montré qu'ils n'étaient pas un danger bien redoutable. On s'en doutait déjà; il n'était pas nécessaire d'être doué d'une exceptionnelle clairvoyance pour n'assigner au péril mahdiste qu'une proportion infinitésimale dans l'ensemble des motifs qui ont fait entreprendre l'expédition de Dongola. La politique égyptienne du gouvernement anglais inquiète parce qu'elle reste volontairement obscure, équivoque, couverte en quelque sorte : on n'en aperçoit pas le terme, et il a même semblé, à de certains momens, que ce terme était reporté au jour incertain, mais qu'on peut rapprocher, où aura lieu, par l'ébranlement et la chute de l'empire ottoman, la liquidation générale de toutes les affaires d'Orient. Qui sait si l'Angleterre ne dira pas alors, suivant le mot de M. de Bismarck, évidemment inspiré par un médiocre souci du droit strict : « *Beati possidentes?* » Voilà pourquoi, ou voilà du moins une des raisons pour lesquelles, — sir Charles Dilke ne se trompe pas à cet égard, — son attitude dans la question arménienne a pu paraître suspecte à certains autres pays. Évidemment, le jour où l'Angleterre aurait prononcé une parole claire et définitive au sujet de l'Égypte, si, comme il n'est pas permis d'en douter, cette parole était conforme à des engagemens souvent renouvelés et se contentait d'en fixer l'échéance, toutes les défiances tomberaient, et le gouvernement anglais rencontrerait une facilité dont il serait heureusement surpris à grouper l'Europe, en Orient, autour d'une politique dont on ne verrait plus que le côté généreux. Mais nous n'en sommes pas là. Les nuages, au contraire, s'amoncellent de plus en plus sur la politique égyptienne du cabinet de Londres. Le brillant succès des armes britanniques, qui aurait été salué avec enthousiasme si on y avait vu la promesse, les prémisses d'une solution, laisse les esprits de plus en plus perplexes en ce qui touche l'avenir. Aussi, — et tout le monde le constate à Londres avec une impatience mêlée de dépit, — n'est-il pas une puissance en Europe qui ne se réserve lorsque l'opinion anglaise se livre et s'abandonne tout entière à l'emportement des sentimens les plus honorables. Il y a là un malentendu qu'on fera cesser quand on le voudra; seulement, on

ne le veut pas encore. En attendant, chacun reste sur l'expectative. Le *Times* n'ose même pas trop compter sur l'Italie, qui, dit-il, est occupée ailleurs. L'Italie, depuis quelques mois, surtout depuis quelques semaines, paraît occupée à rajeunir un peu sa politique, qui en avait, à la vérité, quelque besoin. Elle ne la modifie pas sans doute, mais pourtant elle en élargit l'horizon. Il semble que le prochain mariage du prince royal avec une princesse de Monténégro ait déjà ouvert l'esprit italien à des conceptions un peu nouvelles. Les rapports avec la Russie sont devenus plus fréquens et plus confians. La négociation d'un traité de commerce avec la Tunisie, poursuivie par l'intermédiaire direct de la France, indique une détente entre les deux pays. La politique de M. Crispi s'éloigne et s'estompe dans le passé. L'Italie, nous n'en doutons pas, conserve les mêmes sentimens pour l'Angleterre, mais peut-être M. Visconti-Venosta ne les exprimerait-il pas avec les effusions lyriques dont M. le baron Blanc était coutumier. Il est de moins en moins probable qu'on puisse croire à Rome, à supposer qu'on l'y ait jamais cru, que l'Angleterre soit allée à Dongola pour dégager Kassala. Au reste, l'Italie tient peu à Kassala, et elle n'a pour le moment d'autre préoccupation que de mettre fin, avec honneur et dignité, à son aventure africaine. Ses aspirations se porteront peut-être bientôt d'un autre côté.

Mais revenons à Londres : cette digression au sujet de l'Égypte n'était d'ailleurs pas inutile pour expliquer l'état de l'opinion en Europe à propos des affaires d'Orient et de l'attitude que l'Angleterre y a prise. S'il y a un homme dans ce grand pays qui en représente bien les sentimens lorsqu'ils s'épanchent dans le sens de leur générosité naturelle, à coup sûr c'est M. Gladstone. La parfaite sincérité de l'illustre vieillard ne saurait être mise en cause : toute sa vie protesterait contre le moindre doute à ce sujet. L'histoire dira si M. Gladstone ne s'est pas égaré quelquefois ; ce n'est pas à nous à le rechercher aujourd'hui ; mais s'il s'est égaré, c'est toujours avec une bonne foi absolue, et toujours à la recherche, à la poursuite du bien de l'humanité. Il a conservé, jusque dans un âge avancé, les passions de sa première jeunesse, et c'est ce qui donne à ses paroles tant de force et de séduction. Ayant été à toutes les époques un des plus éloquens champions de la cause arménienne, il ne pouvait manquer, dans les circonstances tragiques de ces derniers mois, de la prendre en main de nouveau et d'apporter à sa défense toute la ferveur de son âme. Aussi est-ce bien ce qu'il a fait. Il s'est multiplié, comme il le faisait autrefois, pour faire pénétrer partout ce qu'il croit être la vérité. Il a même écrit une longue et pressante lettre à un journaliste français, dans l'espoir que sa parole, assurément désintéressée, serait écoutée en France : elle ne pouvait l'être, en effet, qu'avec sympathie et respect, sans pourtant faire, toutefois, beaucoup de conversions. L'exagération

même de quelques-uns des termes qu'emploie M. Gladstone devait mettre en garde contre lui. Tout le monde est d'accord, bien entendu, sur ce que les massacres arméniens ont eu de révoltant; ce n'est pas à ce sujet que la moindre dissidence pourrait se produire; mais il s'agit moins de condamner, de flétrir des actes contre lesquels se soulève la conscience universelle, que d'en prévenir le retour. Et que faut-il faire pour cela?

M. Gladstone n'en a rien dit dans sa lettre à un de nos confrères, pas plus d'ailleurs que dans celles qu'il avait déjà adressées à des journaux anglais. Il s'est contenté d'y exhaler son indignation, et de charger plus spécialement la Russie et la France de venger l'humanité si cruellement outragée. Soit; mais comment? C'est toujours la même question qui se pose. Il est probable qu'on l'a posée à M. Gladstone de beaucoup de côtés à la fois; on lui a demandé de s'expliquer, on l'a sommé de conclure. Il n'est pas seulement un philosophe; il a souvent et longtemps dirigé les affaires de son pays; il est homme politique et il connaît la valeur des mots. Retrouvant tout d'un coup son éloquence des meilleurs temps, il a fini par prononcer un grand discours à Liverpool. Ce discours était attendu avec impatience. S'il y avait pour l'Angleterre, s'il y avait même pour l'Europe un moyen assuré de faire prévaloir en Orient, contre les excès de la force brutale, la justice et la pitié, nul n'était plus propre que le glorieux vieillard à le reconnaître et à l'indiquer. Faut-il le dire? Le discours de Liverpool a été une déception, et cette déception a été avouée par la presse de tous les partis. M. Gladstone n'a découvert, il n'a proposé aucun moyen d'atteindre le but que vise son ardente philanthropie. Sa parole, qui avait excité tant d'espérances, n'a laissé après elle que l'hésitation. C'est qu'après avoir dirigé un véritable et très injuste réquisitoire contre les puissances qu'il a accusées d'avoir laissé tout faire, après avoir déclaré que l'Angleterre devait garder pleine et entière l'indépendance de son propre jugement sans le sacrifier à personne, pas même à l'intérêt supérieur du concert européen, après avoir tout jugé, tout condamné, tout menacé, M. Gladstone a déclaré qu'il fallait s'arrêter en deçà de la guerre, parce que la guerre serait le pire de tous les maux. Il a donné comme un modèle à suivre la conduite de la France en 1840, justification imprévue, mais un peu tardive, d'une politique qui n'a pas trouvé autrefois d'adversaire plus résolu que le gouvernement britannique. Déclarer qu'on ira jusqu'à la guerre, mais qu'on ne fera pas un pas de plus, n'est-ce pas se désarmer d'avance et se réduire à l'impuissance? En 1840, la France a laissé croire, au moins pendant un temps, elle a cru elle-même qu'elle ne reculerait pas devant l'obligation de mettre son attitude finale d'accord avec ses paroles : si elle avait dit dès le premier jour qu'en aucun cas elle ne tirerait l'épée, peut-être ne mériterait-elle pas aujourd'hui l'admiration rétrospective dont M. Gladstone veut

bien l'honorer. La Russie, il y a vingt ans, n'a pas reculé devant la guerre; aussi M. Gladstone ne lui marchande-t-il pas non plus les expressions laudatives. Lorsqu'on est résigné ou résolu à la guerre, toute une politique s'ensuit logiquement; mais il y a quelque chose de contradictoire à ne pas vouloir la guerre, et même à le dire très haut, et à parler pourtant comme si on en acceptait la terrible éventualité. C'est ce que fait M. Gladstone. Nous doutons que, par ce moyen, il réussisse à faire peur même au sultan, qui n'est pourtant pas réfractaire à ce genre de sentiment. En fin de compte, il se borne à demander que le gouvernement anglais rompe ses relations diplomatiques avec le gouvernement ottoman, et qu'il rappelle son ambassadeur de Constantinople. A quoi bon? Une rupture de ce genre n'a de valeur pratique, surtout auprès d'un souverain comme le sultan, que si elle est l'annonce d'autre chose et s'il est permis d'y voir une menace destinée à être suivie d'effet. Dans le cas contraire, elle est tout à fait inefficace, et ne peut avoir d'autre conséquence que de mettre le gouvernement qui y a eu recours dans l'embarras de savoir à quel moment il pourra renouer des relations imprudemment suspendues. Le sultan serait puni d'une manière à laquelle il risquerait d'être peu sensible si l'ambassadeur d'Angleterre le privait, pendant quelque temps, de sa présence et de ses conseils. On a fait remarquer à M. Gladstone que le seul résultat de sa proposition, si elle était adoptée, serait, en cas de troubles nouveaux, de priver ses nationaux en Orient de la protection immédiate du représentant de la Reine. Le retrait de l'ambassadeur serait un acte tout platonique de mauvaise humeur et de bouderie : ce n'est pas là ce qui convient à un grand peuple et à son gouvernement.

Mais alors, encore une fois, que faut-il faire? Nous persistons à croire qu'il n'y a en Orient qu'une politique à suivre, à savoir celle qui résulte de l'accord de toutes les puissances en vue d'exercer sur le sultan une pression aussi forte, aussi énergique que possible. C'est la conclusion de lord Rosebery dans une dernière lettre qu'il vient d'écrire de Dalmeny, et où il déclare que toute action isolée de l'Angleterre ne pourrait avoir que des effets déplorables. Ce qu'il dit de l'Angleterre ne serait pas moins vrai d'une autre puissance. Toute action séparée, non seulement d'une puissance, mais même de plusieurs d'entre elles à l'exclusion de certaines autres, serait un affaiblissement de l'Europe. Celle-ci n'a de force que dans son union. Si cette union n'est pas parfaite, absolue, sincère, le sultan n'a pas beaucoup de peine à démêler sur quels gouvernemens il peut s'appuyer pour échapper aux objurgations plus ou moins impérieuses que les autres lui adressent, et alors tout est perdu. La guerre seule, et personne ne la veut, pourrait assurer quelque efficacité à une intervention qui ne serait pas notoirement celle de tous. Sans doute, même

lorsqu'elle est unie, l'Europe ne peut pas tout; mais lorsqu'elle ne l'est pas, elle ne peut rien. Sans doute, même lorsqu'elle est unanime à demander des réformes, l'Europe n'est pas pleinement certaine d'en imposer l'acceptation et d'en assurer l'exécution; mais que serait-ce, si elle n'était pas unanime? Lord Rosebery dans une de ses lettres, d'autres que lui encore et la plupart des journaux anglais mettent avec quelque affectation leur confiance dans l'empereur de Russie pour mener à bien l'œuvre qu'il s'agit d'accomplir en Orient. Ils ont raison assurément, et nous espérons comme eux que les conversations de Balmoral ne resteront pas stériles. Le tsar, avant d'arriver en Écosse, est passé par l'Autriche et par l'Allemagne; il est allé à Vienne et à Breslau; il sait ce qu'on y pense des affaires d'Orient et de la meilleure manière d'y intervenir utilement. Si lord Salisbury peut le faire profiter de son expérience déjà vieille, il pourra lui apporter en retour quelques renseignemens précieux sur les vues actuelles des principales puissances de l'Europe, sans même en excepter la France, bien qu'il ne soit pas encore venu à Paris. Au reste, les dépêches venues d'Orient dans ces derniers jours ne laissent aucun doute sur l'attitude de notre gouvernement, ni sur sa ferme volonté de ne pas laisser se renouveler d'odieux attentats. Dès son récent retour à Constantinople, M. Cambon a eu avec le sultan un entretien auquel on s'accorde à attribuer un caractère décisif. Nous sommes partisans résolus de l'intégrité de l'Empire ottoman, mais cette intégrité ne peut être maintenue qu'avec des réformes, et il ne suffirait pas, cette fois, de les promettre, il faut les faire. Ce programme n'est pas personnel à la France; c'est en somme celui de l'Europe; il est assez large pour rallier tout le monde et pour que chacun puisse mettre à son service son tempérament et ses moyens d'action particuliers.

L'Angleterre commence à s'apercevoir qu'elle a besoin de l'Europe, et certes l'Europe, de son côté, a grandement besoin de l'Angleterre. Elle ne saurait se passer de son concours; elle fera beaucoup pour l'obtenir. Mais aussi, aucune puissance n'a le droit de se considérer comme étant d'une autre essence que les autres, ni comme l'unique dépositaire de la vérité. C'est parce qu'elle a laissé quelquefois apercevoir des sentimens de ce genre que l'Angleterre s'est subitement trouvée isolée. Mais il ne tient qu'à elle de sortir de cet isolement. Elle a sa très large place dans le concert des puissances, à la condition pourtant de consentir à l'occuper.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

LE COMTE DE CAVOUR

ET

LE PRINCE DE BISMARCK

PREMIÈRE PARTIE

Les hommes d'État, appelés à laisser derrière eux une trace lumineuse, surgissent-ils des événemens ou bien les provoquent-ils par la puissance de leur génie? Ces deux conjectures sont, nous semble-t-il, également admissibles. Supprimez les égaremens de la révolution française, supposez qu'elle se fût renfermée dans les limites de son premier programme, des cahiers remis aux députés envoyés aux États Généraux, et Napoléon vraisemblablement ne se serait pas incarné dans Bonaparte; il n'eût pas été le grand empereur. Ses immenses et prodigieuses facultés se seraient déployées sur un autre terrain et l'auraient certainement porté au plus haut rang; mais il aurait servi le trône sans l'occuper. A la place du grand Frédéric mettez un prince de sa race moins doué, moins ambitieux, et la Prusse n'eût pas conquis le rang de grande puissance auquel elle s'est élevée sous son règne; la Silésie ferait encore partie de l'empire des Habsbourg. A tout considérer, il est donc vrai de dire que les événemens et les hommes qui en assument la direction se développent et grandissent simultanément. Si l'homme est à la hauteur de sa tâche, les événemens, sous sa main, se dégagent et le poussent à des sommets exclusivement accessibles aux prédestinés, venus pour accomplir de grandes choses. Ces triomphateurs sont alors acclamés par leurs contemporains, troublés et éblouis par le succès. Mais le temps efface ou atténue le côté merveilleux des choses, et les générations suivantes, à la distance où elles sont placées, peuvent en porter un jugement plus indépendant, plus pondéré; c'est dès lors la pos-

térité écrivant, sans passion, l'histoire des temps passés. Il est acquis en effet que les témoins des perturbations politiques ou sociales en sont les appréciateurs les moins compétens et que la vérité n'apparaît dans tout son éclat qu'à leurs descendans. Il n'est pas moins utile, au lendemain des grandes crises, de recueillir les impressions qui ont frappé les esprits et d'en déterminer le caractère dans la mesure des informations que l'on possède. Une pareille étude offre un intérêt particulier si l'on peut procéder par voie de comparaison. Or dans le cours de la seconde moitié de ce siècle, deux hommes, l'un au nord, l'autre au midi de l'Europe, ont entrepris, chacun de son côté, une œuvre immense qu'ils ont conduite à bonne fin, œuvre qui a fondé, sur de nouvelles bases, l'équilibre général et sensiblement modifié la situation respective et les rapports des grandes puissances, œuvre qui est loin d'offrir au monde les gages de sécurité et de paix qui lui étaient garantis par l'état de choses qu'elle a renversé. A l'aide de quels moyens ces deux hommes y sont-ils parvenus, comment ont-ils franchi des obstacles jugés insurmontables avant eux? C'est ce que les futurs historiens, mieux documentés, raconteront avec une impartialité qu'on ne saurait observer aujourd'hui. Il est cependant un point de vue que l'on peut envisager dès à présent et qui nous attire, c'est le rapprochement, le parallélisme, pour ainsi dire, des efforts et des expédiens que M. de Bismarck et le comte de Cavour ont déployés pour atteindre le but que leur patriotisme et leur ambition s'étaient assigné. Ils ont eu, tous deux, la même pensée. L'ont-ils réalisée en prenant les mêmes voies, en usant des mêmes moyens? La question nous séduit et nous voudrions en dire notre sentiment. Pour aborder ce travail, dont nous ne nous dissimulons pas cependant les difficultés, point n'est besoin d'être initié aux arcanes de leur politique secrète; les notions acquises, les actes publics suffiront à nous guider dans cette recherche, nous aideront à contrôler l'un par l'autre, à mettre en présence ces deux génies d'ordre si différent, l'un foncièrement italien, l'autre exclusivement germanique.

I

Pour suivre ces deux élus de la fortune dans les sentiers qu'ils ont parcourus et s'initier à leurs pensées intimes, il ne saurait être superflu, il est même indispensable de les rapprocher l'un de l'autre, dès leur jeunesse, afin d'en bien connaître la véritable physionomie. Chez les plus humbles comme chez les plus favorisés, nul ne se soustrait à l'influence de son tempérament

soit au préjudice, soit à l'avantage de ses idées et de son avenir, et le tempérament émerge et se dégage dès le premier âge. Il convient, si nous voulons étudier nos deux personnages l'un par l'autre, et simultanément, de rappeler dans quel milieu et dans quelles conditions se sont écoulées leurs premières années.

Tous deux sont issus de la classe nobiliaire, classe privilégiée à cette époque soit en Prusse soit en Piémont. Ils sont nés et ils ont grandi sous un même régime, ce régime absolu que leurs ancêtres avaient servi et dont ils avaient été les bénéficiaires. L'un et l'autre se sont développés dans l'atmosphère politique qui les entourait. Mais si M. de Bismarck s'est nourri des doctrines qui avaient été celles de sa famille, Cavour s'y déroba avant d'atteindre sa majorité. C'est ainsi que le futur chancelier de l'empire germanique fit étalage, avant même d'entrer dans la vie publique, des sentimens qui avaient bercé son enfance. Sur les bancs de l'Université, dans les premiers salons qui lui furent ouverts, il se révéla le fidèle interprète des principes que ses aïeux avaient toujours professés. Ardent, vigoureux, énergique, il mit la puissance de ses muscles au service de ses opinions. Il était, pour ses condisciples, un franc et loyal camarade, mais à la condition qu'on n'exigeât pas le sacrifice de ses croyances. Il eut plusieurs duels et s'il ne s'en est pas toujours tiré heureusement, il n'a jamais fait aucune concession que son intransigeance ne pût avouer.

Les premières impressions de Cavour, ses premières manifestations furent d'une tout autre nature. Il était encore enfant que déjà il se révoltait contre un état de choses qui blessait tous ses instincts. Entré fort jeune et sans préparation littéraire à l'école militaire de Turin, il y fit de brillantes études scientifiques. Il fut choisi, parmi les cadets, pour faire partie du corps des pages ; cette faveur froissa son âme éprise déjà de liberté. Attaché en cette qualité à la maison du prince de Carignan, depuis le roi Charles-Albert, il se montra réfractaire aux devoirs de sa charge. Il déplut à ce prince et fut rayé du cadre des jeunes favorisés. Il a, depuis, révélé lui-même les sentimens qu'il apportait à la cour. A quelqu'un qui lui demandait comment les pages étaient habillés : « Parbleu, répondait-il, comment voulez-vous que nous fussions habillés, si ce n'est comme des laquais que nous étions ; j'en rougissais de honte. » Sorti de l'école dans les premiers rangs, il fut incorporé dans le génie ; il avait seize ans. Envoyé en garnison à Gênes, il s'y montra actif, laborieux, faisant preuve d'aptitudes qui le signalèrent à l'attention de ses chefs. Il s'y trouvait encore quand éclata la révolution de 1830 ; il y applaudit sans retenue, ne dissimulant pas des opinions libérales qui s'étaient affermies et

développées dans un milieu que de vieilles traditions rendaient accessible aux mouvemens patriotiques. Dès ce moment, il eut, de la liberté ou plutôt des doctrines qui l'ont engendrée, une conception large et impérieuse. On envisageait à Turin autrement qu'à Gênes les événemens dont Paris avait été le théâtre. Charles-Albert n'avait rien oublié, et après son avènement au trône, en 1831, Cavour fut envoyé au fort de Bard qu'on jugeait opportun de mettre en bon état de défense. Cette disgrâce le blessa; six mois après il donnait sa démission et il rentrait dans ses foyers.

Les deux futurs premiers ministres s'engageaient ainsi dans des voies opposées. Ni l'un ni l'autre n'en devait dévier, et pendant les années qui précédèrent leur entrée au pouvoir, chacun d'entre eux raffermissait, dans l'étude et la méditation, ses propres convictions. Désireux de donner un emploi à son activité, Cavour obtint de son père de prendre la direction d'un de ses domaines, celui de Leri, et d'en assumer personnellement l'exploitation. Il s'y dévoua tout entier et, jusqu'au moment où la politique le ressaisit de nouveau, il employa ses puissantes facultés, non sans succès, à faire fructifier les terres dont l'administration lui avait été confiée. Sa nature de novateur le servit aussi bien que son besoin d'utiliser ses forces et son temps.

Il se fixa à Leri, et sans difficulté, sans redouter aucune besogne, sans se laisser rebuter par les exigences de son nouveau labeur auquel rien ne l'avait préparé, il se constitua, de par sa propre volonté, un cultivateur obstiné et ingénieux. Ne se bornant pas à améliorer les cultures traditionnelles et nationales, il en introduisit de nouvelles en employant tous les moyens de perfectionnement révélés par la science agricole, en faisant, le premier en Italie, usage de machines qui étaient une nouveauté pour les paysans piémontais, surpris et émerveillés par ces auxiliaires inconnus. C'est pendant ces années d'un rude exercice que Cavour fut conquis par les études économiques. Dans son désir toujours impérieux de bien apprendre pour mieux faire, il se mit en rapport avec des savans et des agronomes, et, ne se contentant pas de tirer de la terre tous les fruits qu'elle pouvait donner, il s'enquit, par l'étude et par la discussion, des meilleurs moyens d'en trouver l'emploi le plus avantageux. Il les rechercha avec passion et il fut ainsi conduit à méditer les lois de l'échange et des transactions entre pays divers. Parvenu au pouvoir, il put, grâce aux notions acquises, remanier tout le système économique de la Sardaigne, et c'est en maître, aidé par l'observation et l'expérience, qu'il put, au grand profit du pays, s'acquitter de ses nouveaux devoirs.

Bien qu'il se fût dévoué tout entier à sa tâche d'agriculteur,

Cavour n'en restait pas moins fidèle aux opinions politiques qu'il avait embrassées. Réuni à un groupe d'amis qui les partageait avec lui, il suivait de loin, dans une correspondance qu'il entretenait avec eux, le développement des idées auxquelles il avait donné son adhésion et sa foi. Dans une lettre du mois de mai 1838 il dresse, en quelque sorte, son programme politique, celui auquel il conforma, autant que les circonstances le lui permirent, sa conduite ultérieure; il avait alors 23 ans, et il n'est que d'autant plus intéressant de rappeler en quels termes il le résumait. Après avoir fait allusion aux troubles suscités en Europe par la révolution de Juillet : « J'ai été longtemps indécis, dit-il, au milieu de ces mouvemens en sens contraire... Après de nombreuses et violentes agitations, j'ai fini par me fixer, comme le pendule, dans le *juste milieu*... travaillant au progrès de toutes mes forces, mais décidé à ne pas l'acheter au prix d'un bouleversement général, politique et social. Mon état de juste milieu ne m'empêchera cependant pas de désirer le plus tôt possible l'émancipation de l'Italie, des barbares qui l'oppriment, et par suite de prévoir qu'une crise tant soit peu violente est inévitable; mais cette crise, je la veux avec tous les ménagemens que comporte l'état des choses, et je suis en outre *ultra persuadé* que les tentatives forcenées des hommes de mouvement ne font que la retarder et la rendre plus chanceuse. » Également éloigné des absolutistes et des révolutionnaires, le jeune comte de Cavour n'entrevoit, pour le bien de l'Italie, qu'un double but : le développement de toutes ses forces et son affranchissement de toute domination étrangère; et c'est ce qu'il a poursuivi, avec passion, jusqu'au terme de sa vie.

Durant les courtes apparitions qu'il faisait à Turin, il se montrait assidu à la légation de France, chez M. de Barante, notre représentant, aimant à respirer, dans ce milieu si suspect aux gouvernans du Piémont, tous hostiles à la monarchie de Juillet, une atmosphère où se dilataient pleinement tous ses instincts. Il y rencontra le comte d'Haussonville, secrétaire de la légation, dont il apprécia les qualités et avec lequel il noua des relations durables. Pour se réconforter plus complètement, il courait parfois à Genève, où résidait la famille de sa mère, heureux de donner un libre cours à ses aspirations dans des entretiens que M. de la Rive a retenus et publiés. « C'est à Genève, a-t-il écrit, que Cavour a étanché la soif de discussion, de mouvement et d'idées qui tourmentait son esprit fatigué de solitude et de silence. » Aussi, répondant à un message du père de M. de la Rive : « Depuis que je vous ai quitté, s'écriait Cavour, je vis dans une espèce d'enfer intellectuel, c'est-à-dire dans un pays où l'intelligence et la science sont réputées choses infernales par qui a

la bonté de nous gouverner. Oui, voilà bientôt deux mois que je respire une atmosphère remplie d'ignorance et de préjugés, que j'habite une ville où il faut se cacher pour échanger quelques idées qui sortent de la sphère politique et morale où le gouvernement voudrait tenir les esprits enfermés. »

Pendant la longue période de son abstention politique, le comte de Cavour fit plusieurs voyages en France et en Angleterre. A Paris, sa naissance, son origine, ses alliances, ses goûts et même ses opinions le mettaient de pair avec toutes les sommités de la société française de cette époque. Ses relations avec M. de Barante et M. d'Haussonville lui ouvrirent les salons politiques, notamment celui du duc de Broglie, pour lequel il conçut une estime en quelque sorte professionnelle, dont sa correspondance témoigne en plus d'un endroit. Chez Mme de Circourt et chez Mme de Castellane, il rencontra des hommes de toute nuance; et son amour de la liberté, des luttes politiques, s'y retrempa avec une ardeur nouvelle. Les débats parlementaires le passionnaient, aiguisant ses regrets que son pays fût sevré du spectacle attachant dont il était le témoin. Il était bien, en ce moment, *juste milieu*. Son admiration allait plus particulièrement à M. Molé et à M. Guizot. Doué d'un caractère affable et jovial, d'un esprit ouvert à toutes les idées généreuses, à tous les perfectionnemens, possédant une parole facile, s'exprimant avec aisance dans notre langue qu'il possédait mieux que la langue italienne, semant sa conversation de vives saillies, d'observations profondes et sensées, il plut et fut agréé partout, même dans les clubs où il s'asseyait aux tables de jeu avec ceux de leurs membres qui en ont fait la célébrité.

En traversant la Manche, il parut oublier la politique pour s'adonner exclusivement à l'étude des questions sociales et économiques. Il avait pour l'Angleterre un goût, une admiration qu'on lui a quelquefois reprochés; il y voyait la source et l'usage des libres institutions. Son engouement ne l'a cependant égaré en aucune occasion; il semble même qu'il s'en défiât. « Je suis grand admirateur des Anglais, a-t-il dit ; j'éprouve pour ce peuple une véritable sympathie, car je le considère comme l'avant-garde de la civilisation. Mais sa politique ne m'inspire pas la plus petite confiance. Quand je le vois tendre une main à Metternich et de l'autre exciter les ultra-radicaux en Portugal, en Espagne, en Grèce, j'avoue que je ne me sens pas disposé à croire à son honnêteté politique. » Ce qu'il admirait en Angleterre, c'étaient les progrès de tout ordre et les hommes d'État qui en avaient assuré le bénéfice au pays. Il assista aux luttes de la ligue pour le libre-échange; il vit sir Robert Peel imposant, à son propre parti,

l'abolition des droits sur les céréales. Cette réforme répondait à ses opinions et il y applaudit avec enthousiasme. Il ne pénétra guère dans la société de Londres; il l'aperçut à peine dans les salons de lord Lansdowne, foyer hospitalier où, comme tous les étrangers de marque, il rencontra un accueil cordial et bienveillant. Il avait été conduit en Angleterre par son vif désir d'étudier les perfectionnemens introduits dans l'industrie agricole, et c'est à ce besoin qu'il consacra tous ses instans, parcourant les comtés, visitant les fermes, examinant attentivement les soins donnés à la terre, procédant ainsi à une enquête minutieuse pour s'éclairer lui-même et trouver le moyen d'améliorer ses propres exploitations agronomiques et industrielles.

N'ayant reçu d'autre instruction que celle qui lui avait été donnée à l'école militaire de Turin, le comte de Cavour se défiait de sa culture littéraire. Il se croyait en outre dépourvu de toute imagination. « La folle du logis, disait-il, est chez moi une vieille paresseuse. » Il aborda néanmoins deux questions qu'il avait attentivement étudiées pendant son séjour en Angleterre : les revendications de l'Irlande et l'abolition des taxes pesant sur les céréales, l'une et l'autre fort agitées en ce moment de l'autre côté du détroit. Ces publications furent très remarquées à Londres et commentées élogieusement par la presse.

Encouragé par ce succès, il se livra à une étude sur les chemins de fer, dont l'Italie était encore dépourvue à cette époque. Nous rappelons ce travail parce qu'il osa y manifester ses aspirations patriotiques qu'il était téméraire de faire vibrer en ce moment. Il y soutenait en effet que la construction de ces voies rapides engendrerait « le rapprochement des populations jusque-là étrangères les unes aux autres, l'union qu'il était si nécessaire de voir s'établir entre les différens membres de la famille italienne afin de mettre le pays à même de profiter, pour l'affranchir de toute domination étrangère, des circonstances politiques favorables que l'avenir doit amener... la conquête enfin de l'indépendance nationale, bien suprême que l'Italie ne saurait atteindre que par la réunion de tous ses enfans... par l'action combinée de toutes les forces vives du pays, c'est-à-dire par les princes nationaux franchement appuyés par tous les partis. » Pour la première fois, le comte de Cavour, n'ayant encore d'autre notoriété que celle de sa naissance, révélait, hautement et sans détours, l'objet de ses pensées intimes. Voilà comment il se préparait à ses futures destinées. Son instinct lui répétait, depuis son adolescence, qu'elles seraient hautes et qu'elles étaient prochaines. A Paris, à Londres, à Genève, dans des entretiens confidentiels, s'épanchant avec ses amis, il avait souvent soulevé un coin du voile couvrant l'avenir

qu'il entrevoyait, dont il avait comme la prescience, et qui lui ouvrirait la scène où il comptait bien travailler à l'émancipation comme à la prospérité de son pays.

II

Quel emploi M. de Bismarck, de son côté, a-t-il fait de ce que nous appellerons sa seconde jeunesse? Plus heureux que Cavour, il avait reçu cette instruction solide et variée que les gymnases et les Universités distribuent à leurs élèves. Il ne se soucia pas cependant de devenir un lettré. Comme l'y conviait l'orgueil de la caste à laquelle il appartenait, il visa plus haut et eut d'autres ambitions. En quittant les bancs des écoles, il s'appliqua à se rendre compte des questions de tout ordre qui agitaient l'Allemagne à cette époque. Laborieux et obstiné comme tout puissant esprit, il butinait partout et en toute chose, amassant une somme considérable de notions diverses. Il acquit la connaissance parfaite de notre langue et de la langue anglaise, couronnement nécessaire de l'éducation pour tout homme de sa race. Plus tard, pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, il reprit ses bonnes habitudes d'écolier et il apprit le russe. Il est un des rares diplomates qui ait été tenté par un pareil effort. Puis, il voyagea, visita les grandes contrées de l'Europe et le fit avec profit. Possesseur d'une modeste fortune, il dut consacrer tous ses soins à son domaine. L'accomplissement de ce devoir familial l'initia à toutes les questions d'ordre administratif et même social, à la culture des terres, à la distribution des eaux, au sort du paysan, à celui du propriétaire surtout. Il lui fallait cependant chercher une autre voie plus lucrative; il se glissa un instant dans un service public. Mais ses notions, en matière de hiérarchie et de discipline, n'admettant, après celle du roi, d'autre volonté que la sienne, il s'éloigna de ses chefs par un éclat et il rentra dans son foyer. C'est ainsi que durant sa longue carrière, toujours fidèle à lui-même, il n'a reconnu à personne, dans la vie publique, le droit de se montrer son égal. A-t-il, de son côté, toujours respecté la distance qui, dans ses propres opinions, le séparait de son souverain? Nous ne voudrions pas l'affirmer.

Quoi qu'il en soit, il vivait, résigné, dans ses terres, quand survinrent les troubles de 1848. Berlin s'agita, comme Paris et Vienne; le roi Frédéric-Guillaume IV dut octroyer une constitution à son peuple révolté. Une assemblée se trouva ainsi instituée et M. de Bismarck en fit partie. Il y arriva l'âme débordante de tout le fiel d'un junker de la Marche de Brandebourg et il

y fit ses premières armes. Il prit rang parmi les conservateurs les plus fougueux, et dès le début il se montra le plus résolu, le plus ferme défenseur de l'autel et du trône, par l'audace de son langage et l'absolutisme de ses doctrines. A un député de la gauche qui lui offrait de se garantir mutuellement contre tout excès de parti : « Non, répondit-il ; je ne prends aucun engagement ; ma politique à votre égard ira jusqu'à la dernière marche de l'échafaud, et si cela est nécessaire je vous livrerai tous au bourreau. » Il prit une part active à toutes les discussions ; il se révéla orateur passionné, intransigeant, d'une fermeté que toutes les violences de ses adversaires ne parvinrent jamais à ébranler. Tel il fut à ses débuts, tel il fut toujours, jusqu'au moment où il a dû rentrer dans la retraite qui avait abrité sa jeunesse.

Fidèle aux opinions qu'il professait ainsi, il conjura le roi de décliner la couronne impériale qui lui était offerte par le parlement de Francfort, une assemblée de révoltés en démence, selon lui. En 1850, il prit la défense de M. de Manteuffel, conspué par la Chambre à son retour d'Olmutz où il avait humblement apposé la signature de la Prusse au pacte imposé par le prince de Schwarzenberg. Il se fit l'apologiste de l'Autriche, qu'il devait, seize ans plus tard, expulser violemment de l'Allemagne, soutenant que la Prusse devait tout sacrifier à l'impérieux devoir de mettre, de concert avec elle, les pays germaniques à l'abri d'une invasion de la démagogie. Il plut à la cour, et le roi en fit, en juillet 1851, son représentant auprès de la Diète de Francfort, reconstituée après les perturbations des deux années précédentes. Les opinions dont M. de Bismarck s'était constitué l'organe passionné ne pouvaient, pensait le roi, que raffermir, grâce à son concours, les bonnes relations qu'on venait de renouer avec la cour de Vienne.

III

On sait, et nous dirons plus loin, que M. de Bismarck fut conquis par d'autres vues en débarquant à Francfort. Mais déjà, à ce moment, le comte de Cavour était apparu sur la scène politique grâce aux mêmes événemens qui avaient permis au représentant de la féodalité prussienne de prendre rang dans la diplomatie de son pays. Pour suivre parallèlement ces deux hommes, désormais maîtres de leur terrain, il nous faut donc revenir à Turin avant de nous arrêter à la mission que M. de Bismarck a remplie à Francfort. Bien avant l'explosion des événemens qui ont marqué, en France et en Allemagne, les premiers mois de l'année 1848, l'esprit public avait vibré en Italie sous l'impulsion

de publicistes célèbres. Gioberti avec le *Primato d'Italia*, Balbo avec les *Speranze d'Italia*, d'Azeglio avec *I Casi di Romagna*, avaient remué l'âme de la péninsule, des Alpes à la mer Ionienne. Derrière eux avaient surgi des écrivains nombreux qui, faute d'une presse libre, propageaient dans des publications clandestines leurs vœux et leurs doctrines. Tous voulaient également, si on en excepte les organes du parti révolutionnaire, l'affranchissement de toute domination étrangère; une confédération de tous les États italiens sous le primat du Saint-Père; des réformes administratives et politiques en harmonie avec l'état moderne. Des sociétés s'étaient organisées avec des dénominations diverses sous prétexte d'études agricoles ou commerciales, lesquelles, en réalité, s'occupaient de politique, soit dans leurs réunions, soit dans leurs publications périodiques; à Turin notamment, tous les hommes, ayant acquis une certaine notoriété par leurs travaux littéraires ou économiques, y participaient activement; le comte de Cavour était de ce nombre et se faisait remarquer par une active et brillante collaboration.

L'influence de ces nobles efforts pénétrait sans bruit jusqu'aux cœurs les moins préparés à les agréer. Elle conquit un prélat destiné à occuper le Saint-Siège et à devenir l'initiateur du mouvement italien. Déjà en 1831, Mgr Mastaï avait fait acte de mansuétude libérale. Un groupe de révoltés s'était réfugié chez lui; il le mit en lieu de sûreté. Le gouvernement pontifical désapprouva la généreuse indulgence de l'archevêque de Spolète, qui fut transféré à l'évêché d'Imola. C'est là qu'il noua des relations, devenues intimes, avec le comte Pasolini, homme de foi quoique libéral. Rien n'est plus attachant que les mémoires de ce patriote publiés par son fils. On y peut suivre l'évolution de l'âme du futur pontife. On le voit, dans leurs entretiens, s'affliger des vices d'une administration incurable, puis se convaincre que le bien de l'Église comme celui des populations se conciliaient avec les réformes de tout ordre, désormais nécessaires. Il voulut connaître les publications de Gioberti et de Balbo; il les relut et il les médita; il en examina les doctrines avec son interlocuteur et il en venait à s'exclamer: « Qui paie l'impôt a bien le droit de savoir comment on le dépense... Ah! qu'il serait facile au Saint-Père, ajoutait-il, de se faire aimer... Non, la théologie ne s'oppose pas au progrès. » C'est ainsi qu'il fut séduit, dans sa retraite, par les aspirations nationales dont l'écho venait jusqu'à lui.

En 1846, le Saint-Siège devint vacant; le cardinal Mastaï y fut élevé après trois jours de conclave. Pie IX y montait sous l'influence des sentimens qui l'avaient pénétré. Il prit l'initiative d'importantes réformes. L'Italie en tressaillit du nord au midi et

le nouveau pontife fut acclamé comme envoyé par le Seigneur pour accomplir la délivrance nationale. Nous avons à noter ici cet événement parce que l'attitude et les résolutions de Pie IX imprimèrent une impulsion décisive au mouvement qui déjà agitait la péninsule entière. « Une confédération italienne, avait écrit Gioberti, a ses racines à Rome et à Turin, car Rome et Turin représentent la sainteté et la force de l'Italie. » Rome était acquise par l'avènement du cardinal Mastaï ; Turin, où se groupaient les esprits les plus éminens, ne pouvait tarder à capituler.

Charles-Albert avait, durant sa jeunesse, frayé avec le parti libéral ; il s'en était séparé par une compromission qui a empoisonné sa vie, donnant à l'Autriche des gages qui l'ont mis et tenu, en Italie, dans un état perpétuel de suspicion. Avec une foi ardente, un mysticisme étroit, ce prince avait pourtant un cœur italien, rempli de l'amour de son pays ; mais il était dépourvu de constance et de fermeté. Tour à tour libéral ou absolutiste, avec cette pointe d'ambition particulière à sa race, il avait abandonné les amis de ses premières années pour se réfugier, en montant sur le trône, sous la domination des défenseurs du régime autoritaire et des corporations religieuses. Dans l'histoire qu'il a donnée de la vie de ce souverain, M. le marquis Costa de Beauregard a mis en lumière les mouvemens de son âme et les faiblesses de son caractère, son ardeur et ses défaillances. Bien avant l'avènement de Pie IX, dans ces momens où déjà les esprits se retournaient du côté de Turin et de la maison de Savoie, pendant que la police avait ordre de ne tolérer aucun écart, d'interdire la distribution des journaux étrangers, il eut occasion de recevoir d'Azeglio revenant d'un voyage dans les États de l'Église et dans le royaume de Naples. Ce propagateur des idées nouvelles fit part au souverain du frémissement de l'opinion publique dans ces contrées, des espérances qu'on fondait sur le concours du Piémont. « Faites savoir à vos amis, lui répondit Charles-Albert, que l'heure n'est pas encore venue d'agir, mais, lorsqu'elle sonnera, ma vie, la vie de mes enfans, mes trésors, mon armée, tout sera sacrifié à la cause de l'Italie. » On lui attribua la paternité d'un mot resté célèbre : *L'Italia fara da sè*, qu'il opposa, disait-on, à l'un de ses conseillers, lequel s'obstinait à lui signaler les graves dangers auxquels on s'exposerait en provoquant, sans alliances, une rupture avec l'Autriche.

Mais si l'ambition ouvrait à Charles-Albert des perspectives qui le séduisaient, sa conscience, dominée par le sentiment religieux, le cantonnait dans sa timidité. L'avènement de Pie IX, les mesures par lesquelles le nouveau pontife inaugura son règne, mirent un terme à ses anxiétés, et il en manifesta autour

de lui la plus vive satisfaction. « Nous y voilà! écrivait un ami fidèle du roi, le comte de Sonnaz. L'arbre planté à Rome par Pie IX étend ses rameaux de Naples à Turin; toute l'Italie peut en recueillir les fruits. » Peu de jours après, le 30 octobre 1847, le roi opérait en effet son premier mouvement en modifiant, *proprio motu*, la législation sur des points divers, en concédant notamment la liberté de la presse, qu'on muselait toutefois à l'aide de la censure préalable. Mais les digues étaient désormais rompues, l'opinion était suffisamment armée pour exiger et obtenir l'entier sacrifice de l'ancien régime; le 8 février suivant, des décrets nouveaux octroyaient une constitution modelée sur celle de la France. A des institutions nouvelles il fallait des hommes nouveaux; le roi chargea le marquis Pareto, assisté du comte Balbo, de former le ministère, confiant ainsi à des libéraux d'une grande notoriété le soin de diriger son gouvernement.

Quel fut le rôle du comte de Cavour dans ces événemens? Après avoir secondé les efforts de ses amis pour obtenir ces concessions, il se fit journaliste pour les défendre; il fonda le *Risorgimento* qui acquit bientôt, sous sa direction, une influence considérable; il prit une part personnelle à toutes les manifestations qui marquèrent ces jours agités, prenant la tête des députations, frappant aux portes du palais et des ministères. L'économiste devint un homme politique se frayant, par la liberté, le chemin du pouvoir. Mais l'heure d'en franchir les degrés n'était pas encore venue pour lui; il savait qu'elle ne sonnerait pas sous le règne de Charles-Albert; le roi n'avait pas oublié l'hostilité du page et de l'officier du génie; il était bien résolu, et il le témoigna, à lui refuser l'entrée de ses conseils. Cependant l'attitude militante qu'il avait prise, son active participation au *Risorgimento*, les vœux, les doctrines, dont il s'était constitué l'organe, autorisaient Cavour à revendiquer une place dans le Parlement. Il posa sa candidature à Turin et dans un collège rural; il échoua dans l'un et l'autre scrutin. Par ses opinions il s'était aliéné les sympathies des conservateurs de la ville; les électeurs de la campagne lui reprochaient sa naissance nobiliaire. « Bon nombre de nos paysans, écrivait-il à son ami Castelli, sont animés de tels préjugés anti-aristocratiques qu'ils m'ont exclu parce que j'appartiens à l'une des plus anciennes familles du patriciat. J'ai trop souffert des ridicules prétentions des gens titrés pour m'irriter contre les prétentions contraires des classes populaires; mon échec ne troublera, en aucune façon, mon dévouement à la cause de la liberté; je ne combattrai pas pour elle à la tribune, mais je combattrai dans les journaux où je trouve un champ dont la jalousie et les inimitiés particulières ne peuvent me fermer l'accès. »

Nous avons rapporté cet incident parce qu'il nous montre Cavour trouvant, même dans sa défaite électorale, l'occasion d'affirmer sa foi dans ses principes politiques. L'homme qui avait si hautement revendiqué les nouvelles franchises ne pouvait être longtemps méconnu par le corps électoral. Battu dans deux collèges aux élections générales, il fut élu dans quatre aux élections supplémentaires; il opta pour Turin, sa ville natale, dont il n'a plus cessé d'être l'un des représentans. En entrant au Parlement, il prit place dans les rangs de la droite, marquant ainsi sa ferme volonté de concilier ses opinions avec le principe monarchique, de répudier surtout toute compromission avec le parti révolutionnaire.

IV

Nous avons vu M. de Bismarck apparaître, cette même année 1848, sur la scène parlementaire, y apporter ses opinions absolutistes et les défendre avec une véhémence que rien ne maîtrisait, Les deux hommes qui font l'objet de cette étude débutaient ainsi simultanément, avec des sentimens contraires: l'un, apologiste ardent, l'autre, adversaire passionné du système libéral. A cette époque, ils différaient sur un autre point : Cavour considérait la présence de l'Autriche en Italie comme le principal obstacle à son émancipation et la combattait dans la presse et au Parlement. M. de Bismarck estimait, au contraire, que le premier besoin de la Prusse lui commandait de rester étroitement unie à l'Autriche pour leur défense commune.

Ce dissentiment ne fut pas de longue durée. Le roi, avons-nous dit, « reconnaissant en M. de Bismarck un œuf d'où pouvait sortir un ministre », lui avait confié le soin de le représenter auprès de l'assemblée fédérale. Mais en arrivant à Francfort, en entrant à la Diète, le nouveau délégué de la Prusse vit s'ouvrir devant lui d'autres horizons. Il avait à peine pris possession de son poste qu'il avait compris à quel degré d'abaissement, à quel servage, l'union des deux grandes puissances germaniques avait réduit la Prusse, sous l'empire d'une constitution qui conférait à l'Autriche une prépondérance exclusive devant laquelle tous les États associés étaient contraints de s'incliner. Son âme de junker poméranien se révolta, et il brisa, d'une main brutale, les dieux qu'il avait adorés; il répudia hautement la politique qu'il avait servie avec une si violente passion en prenant rang dans l'assemblée prussienne. Il n'abdiqua aucune de ses doctrines gouvernementales; il resta, à cet égard et il n'a jamais cessé d'être le Prussien de ses premiers combats; mais il se promit de détruire le pacte

fédéral, de dissoudre la Confédération telle que l'avaient organisée les actes de 1815, de la reconstituer sur de nouvelles bases, de façon à rendre à la Prusse la liberté de ses mouvemens, l'entier exercice de son influence en Allemagne. « Combien mes jugemens, écrit-il à sa sœur, ont subi de transformations, combien de choses me paraissaient petites, qui me paraissent grandes, et combien j'en honore aujourd'hui, que je méprisais naguère. » Son irritation contre l'assemblée fédérale s'aiguisant chaque jour davantage, il écrit encore, cette fois à Mme de Bismarck : « Personne, pas même le plus malveillant démocrate, ne se fait une idée de ce qu'il y a de nullité et de charlatanisme dans cette diplomatie. »

Rien n'égalait son dédain pour la plupart de ses collègues à la Diète : « Celui-ci, mande-t-il à son gouvernement dans un rapport confidentiel du 30 mai 1853, place ses intérêts personnels au-dessus des intérêts politiques; celui-là montre contre nous une antipathie qui dépasse la mesure des sentimens qu'il est permis de supposer à son gouvernement. » Il en est d'autres qui, à son avis, sont les adversaires naturels de la politique de la Prusse partout où elle n'est pas d'accord avec l'Autriche. Ces portraits variés sont semés de traits vigoureux, écrits d'une plume enfiellée.

Mais ces représentans des cours secondaires étaient, pour lui, des adversaires négligeables ; le véritable ennemi, l'ennemi redoutable, celui qui, après l'avoir humiliée à Olmutz, tenait la Prusse dans des liens étroitement noués, cet ennemi était à Vienne, et il en avait constamment le principal instrument devant les yeux dans la personne du délégué de l'Autriche, lequel présidait la Diète à l'exclusion de tout autre membre, même de l'envoyé prussien; et grâce à cette situation privilégiée, le représentant de l'empereur François-Joseph était en possession d'une autorité, dont il abusait souvent, au dire de M. de Bismarck, sur les hommes aussi bien que sur les choses. Tous ces avantages, acquis à l'Autriche, mettant la Prusse dans un état d'infériorité constante, démontrèrent à cet esprit ouvert et prévoyant que la maison de Hohenzollern ne retrouverait son indépendance, ne reprendrait son essor, interrompu depuis la mort du grand Frédéric, qu'en se libérant des engagemens contractés avec ses confédérés. C'est à cette tâche qu'il dévoua toutes ses facultés durant la longue période de la mission qu'il remplissait à Francfort avec toute la fougue de son tempérament, contrôlant minutieusement les actes de son collègue autrichien, le harcelant sans cesse, souvent impérieusement, combattant en vigoureux lutteur pour la cause dont il était, en ce moment, l'unique défenseur. Telle fut la

genèse de la politique et de la fortune du futur prince de Bismarck.

Il ne dissimulait à son gouvernement aucune de ses intempérances de langage ou de conduite, aucun de ses efforts, s'employant, avec une habileté insinuante, à en justifier l'objet; sa correspondance officielle en fait foi et nous le montre constamment désireux de rallier à ses vues son ministre et son souverain. Il ne se laissait pas totalement absorber par la lutte personnelle qu'il avait engagée au sein de la Diète; il signalait à son gouvernement les avantages qu'on pouvait tirer et les périls qu'on devait redouter de l'état de l'Europe à cette époque, des relations existantes ou pouvant se nouer entre les grandes puissances; il ne recula pas devant la témérité de recommander une alliance avec la France impériale, suggestion qui risquait, il le savait bien, d'être envisagée comme une effroyable hérésie politique à la cour de Potsdam. Dans deux rapports longuement motivés, il examina cette éventualité avec une entière franchise, avec une abondance d'argumens témoignant du prix qu'il attachait à cette combinaison diplomatique. Nous n'en dirons qu'un mot. Allant au-devant d'une objection qu'il était aisé de prévoir : « On ne saurait voir, dit-il, une cause d'éloignement dans l'origine de Napoléon III. L'origine de la maison de Suède est de date plus récente et elle n'a pas empêché des cours allemandes de nouer des alliances avec celle de Stockholm. Faut-il s'arrêter, ajoute-t-il, au souvenir des guerres du premier empire? Non assurément. Les descendans légitimes des trônes de leurs aïeux en ont fait d'aussi iniques. »

Il n'ignorait pas qu'il s'adressait à un prince réfractaire, par son éducation et par son caractère, aux entreprises audacieuses; mais la santé du roi était fort ébranlée ; il pressentait l'avènement prochain de son successeur et il se persuadait que Guillaume Ier serait plus accessible aux résolutions énergiques. Nous n'avons pas à dire qu'il ne s'est nullement abusé. Pour lui prouver qu'il était loin de lui déplaire par la nouveauté de ses conceptions, le futur successeur de Frédéric-Guillaume IV, n'étant encore que régent du royaume, lui confia le soin de le représenter en Russie où ils espéraient, tous deux, trouver un terrain plus propice à leurs vues communes que celui de Francfort.

V

Accrédité en 1858 à Saint-Pétersbourg, M. de Bismarck y fit étalage de ses opinions, sachant bien qu'elles ne pouvaient offenser ses interlocuteurs. Par sa conduite pendant la guerre d'Orient et au congrès de Paris en 1856, le cabinet de Vienne avait

profondément blessé la Russie dont le ressentiment était encore très vivace au moment où M. de Bismarck fit son apparition sur les bords de la Néva. Il se garda bien d'en atténuer l'acuité; il prit soin au contraire d'entretenir un désaccord qui répondait à tous ses désirs; et il puisa ainsi, dans ses entretiens avec les conseillers de l'empereur Alexandre, un nouvel et puissant encouragement de persévérer dans la voie qu'il s'était tracée sans craindre désormais d'être désavoué. Il ne négligeait aucun soin toutefois pour défendre sans relâche les opinions qu'il savait plus ou moins partagées par son nouveau maître et pour les faire appuyer par son nouveau ministre des affaires étrangères, le baron de Schleinitz, s'appliquant à lui démontrer que la politique de la Prusse ne pouvait avoir qu'un objet; le remaniement de l'Allemagne à son profit. Le 12 mai 1859, à la veille de la guerre d'Italie, redoutant un rapprochement avec l'Autriche ardemment désiré par les cours secondaires, il le conjure de profiter du conflit imminent pour rompre le lien qui étreint la Prusse et *peut devenir un danger de vie.* « Si nous laissons passer l'occasion actuelle, lui écrit-il, elle ne se reproduira peut-être pas de sitôt pour nous... Je vois, dans notre situation fédérale, ajoute-t-il, un vice dont souffre la Prusse et qu'il faudra, tôt ou tard, extirper *ferro et igne.* » Regrettant les bons combats qu'il livrait si vaillamment à ses collègues de la Diète, il lui écrit encore le 3 février 1860 : « J'apprends toujours avec plaisir, et avec une pointe de nostalgie, toutes les nouvelles concernant les choses et les personnes de Francfort, et lorsque je lis les journaux j'éprouve souvent l'envie de courir aux séances de la Diète pour prendre part à la lutte... La confédération a été jusqu'à ce jour, pour la Prusse, un poids et une corde autour de notre cou dont le bout est entre les mains ennemies qui n'attendent qu'une occasion pour serrer. » Ces vives incitations, qui s'adressaient plus encore au nouveau souverain qu'au ministre, n'eurent pas en ce moment la vertu de toucher le roi Guillaume; ce prince en était encore à la période de recueillement et de préparation. M. de Bismarck cependant s'impatientait : « Tout n'est en résumé, disait ce diplomate doublé parfois d'un poète, tout n'est qu'une question de temps; les peuples et les individus, la folie et la sagesse, la guerre et la paix, tout vient et s'en va comme la vague, et la mer reste. »

Ces épanchemens de M. de Bismarck, — et nous les avons cités dans ce dessein, — aident à se former une idée exacte de l'homme, de son caractère, de ses opinions, et montrent clairement que, comme le comte de Cavour, il a poursuivi, dès l'origine, l'agrandissement de son pays par l'abaissement de l'Autriche.

L'un voulait l'expulser de l'Italie, l'autre, de l'Allemagne; leur politique avait un objet analogue. Il n'existait cependant aucune entente, à ce moment, entre Turin et Berlin; les dépêches que les deux cabinets ont échangées avant et après la guerre d'Italie, pendant que M. de Bismarck résidait encore à Saint-Pétersbourg, montrent qu'ils étaient séparés par de profonds dissentimens. — L'explication en est facile. Pendant que le roi Victor-Emmanuel ou plutôt ses conseillers affirmaient leurs revendications, le roi Guillaume entendait rester ou paraître solidaire de toutes les couronnes. Avant et après la guerre de 1859, la Prusse, dans ce dessein, a invariablement blâmé les entreprises du Piémont. Pour ne pas anticiper sur les événemens que nous évoquerons plus loin, nous nous bornerons à rappeler ici que d'ordre de son maître, le baron de Schleinitz prenait, dans des communications hautaines et blessantes pour la dignité du roi Victor-Emmanuel, la défense des princes dont les populations se donnaient au Piémont, et que la Prusse a été, de toutes les puissances, la dernière à reconnaître le royaume d'Italie. Ce sont là des souvenirs qu'il ne saurait être superflu de rappeler en passant.

VI

Revenons à nos deux contempteurs d'un ordre politique qu'ils étaient appelés à remuer si profondément, et constatons que, si M. de Bismarck a rempli de hautes fonctions diplomatiques, pendant que Cavour en était encore réduit à gémir sur le sort de son pays, le patriote italien a exercé le pouvoir longtemps avant lui. Nous l'avons laissé journaliste et membre du parlement, à la veille du premier conflit qui éclata en 1848, entre le Piémont et l'Autriche; il ne prit aucune part directe aux résolutions qui le provoquèrent, se contentant de soutenir, par sa plume et par ses discours, l'élan qui avait entraîné princes et peuples italiens dans cette lutte; il applaudit aux premiers actes de Pie IX, à son concours, à celui du roi de Naples, tous disposés, au début, à seconder le Piémont; mais il ne joua aucun rôle personnel dans ce premier effort qui devait aboutir au désastre de Custozza. Il vit périr dans cette campagne un rejeton de sa race, le fils de son frère, tué à Goïto. Institué son légataire universel, il ne voulut garder de sa succession que l'uniforme troué par les balles ennemies; il le fit placer sous verre dans son cabinet pour en avoir le spectacle constamment sous les yeux.

La défaite des armes piémontaises lui avait démontré combien il avait toujours eu raison de penser que les Italiens tenteraient vainement de s'affranchir du joug germanique sans l'assistance

d'une puissance étrangère. Sur ce point encore il différait avec le roi Charles-Albert; il ne pensait pas, comme ce prince le prétendait, que l'Italie pût se faire d'elle-même. Aussi combattit-il énergiquement la politique du nouveau cabinet qui renouvela, en 1849, la malheureuse aventure entreprise l'année précédente. L'événement justifia ses prévisions; l'armée fut de nouveau vaincue, et cette fois à Novare dans une première rencontre. Le roi abdiqua; il se retira en Portugal où il mourut en martyr. En succédant à son père, Victor-Emmanuel confia le pouvoir à des hommes d'un libéralisme notoire. Il appela dans ses conseils Gioberti auquel se réunit bientôt d'Azeglio, qui prit la présidence du cabinet; l'année suivante, le 11 octobre 1850, le nouveau ministère s'adjoignit Camille de Cavour qui, intervenant dans tout débat important de la Chambre, y avait conquis le rang dû à son talent et à l'étendue de ses connaissances variées. Quand la proposition en fut faite au souverain par tous les ministres réunis : « Pour moi, répondit Victor-Emmanuel, qui déjà appréciait ses rares qualités, je veux bien, mais soyez certain qu'il vous prendra tous vos portefeuilles. » Cette prédiction s'est réalisée, en ce sens que nous verrons Cavour diriger, au moment suprême, tous les départemens ministériels à la fois. En entrant au conseil, il eut en partage le ministère du commerce et de l'agriculture, auquel était joint celui de la marine. La spécialité de ses attributions se trouva en parfaite concordance avec ses études et ses travaux antérieurs; ses fonctions le plaçaient sur son véritable terrain; pour les remplir, il ne fut pas tenu de se livrer à une préparation, si nécessaire la plupart du temps en pareil cas et en tout pays. Nous avons dit quelles étaient ses doctrines en matière économique; il en fit la règle de sa conduite et de ses résolutions. On le savait d'humeur à décliner toute transaction; et ses collègues, quelle que fût leur opinion personnelle, s'abstinrent de toute tentative pour le faire dévier de sa manière de servir et de défendre les intérêts qui lui étaient confiés. Dans sa pensée, Cavour avait toujours tout rapporté à un principe unique : la liberté; et il était fermement résolu à en faire la plus large application au commerce et à l'agriculture comme à la politique. Selon lui, comme il l'a souvent affirmé dans ses discours, la liberté devait être le puissant levier de la régénération et de l'affranchissement de l'Italie; cette conviction ne s'est jamais démentie; ni les mécomptes, ni les résistances ne l'ont ébranlée dans son esprit. Il a invariablement soutenu d'une part, que l'abolition de toutes les entraves donnerait un vigoureux essor à la production nationale, de l'autre, que la libre discussion, par la presse et à la tribune, ferait vibrer le

sentiment national dans toutes les contrées de l'Italie et les unirait dans les mêmes vues patriotiques.

Si déjà, au moment où il est monté au pouvoir, le statut piémontais laissait entrevoir, à l'Italie entière, les avantages des institutions nouvelles, rien, avant lui, n'avait été tenté pour tirer le pays du régime des privilèges et de la protection dans lequel il s'était endormi, vivant de vieilles pratiques et d'un outillage suranné. Nourri des doctrines modernes dont il avait mûrement étudié tous les ressorts dans ses voyages en France, et plutôt encore en Angleterre, aidé par l'expérience qu'il avait acquise en se faisant lui-même agriculteur et industriel, Cavour ne perdit pas un jour; et dès le lendemain de son arrivée au pouvoir il employa ses forces et son temps à préparer la réforme radicale du système économique dans lequel le Piémont s'était attardé. Cette étude terminée, et après avoir arraché à ses collègues du cabinet leur entier assentiment, il noua des négociations qui aboutirent à la conclusion de nouveaux traités de commerce et de navigation avec la France, l'Angleterre et la Belgique, avant la fin de 1850 et au commencement de l'année suivante, c'est-à-dire quelques mois seulement après son élévation au ministère. Quelques intérêts s'alarmèrent, à l'instigation des bénéficiaires du vieux système ; et le comte de Cavour dut soutenir, devant les Chambres, une lutte acerbe qui se termina à son avantage, grâce à la puissance de son argumentation. On lui reprochait notamment de n'avoir obtenu de la France que des concessions illusoires ou insuffisantes ; voici comment il répondit à ce reproche, et nous citons ce court passage de ses nombreux discours parce qu'il résume ses opinions personnelles et révèle la source à laquelle il puisait ses enseignemens : « Je crois fermement, dit-il, que le moyen d'amener la France à des tendances plus libérales est plutôt de lui prêcher la liberté par l'exemple que de chercher à la lui imposer par des procédés coercitifs. Les hommes d'État anglais ne font pas autrement. » Les hommes d'État italiens, de notre temps, font le contraire.

Ces réformes eurent un résultat immédiat; elles imprimèrent un élan nouveau au commerce, à l'agriculture, même à la spéculation qui ne s'était jamais montrée fort ardente dans le royaume de Sardaigne, si on en excepte la place de Gênes; et le trésor en recueillit des bénéfices qui furent appréciés par tous les partis. Dès ce moment la réforme, inaugurée par le comte de Cavour, ne rencontra plus de contradicteurs. Il en a surgi plus tard, longtemps après la mort de son initiateur. Les tarifs prohibitifs, différentiels et autres, ont retrouvé leurs défenseurs parmi les héritiers de la génération qui a constitué l'Italie. Ont-ils mieux servi leur pays,

compris ses véritables intérêts, aidé à la prospérité nationale? Il suffit, pour en douter, de considérer en quelle situation ils ont mis l'État et les populations. Faute de numéraire, l'État a dû rétablir le cours forcé; les populations, écrasées par les impôts, émigrent dans les deux Amériques, et même en pays noir.

En avril 1851, Cavour réunissait, à ses attributions ministérielles déjà si variées, celles de ministre des finances. Il ne s'était pas écoulé six mois que déjà il justifiait les prévisions du roi, en se préparant à son rôle de ministre universel. Il faut lire sa double correspondance officielle et particulière, l'une et l'autre également volumineuses, pour se rendre compte des efforts incessans qu'il dut faire pour introduire dans cette administration les saines règles de la comptabilité. Réfractaire aux sollicitations, il fit de nombreux mécontens, mais il parvint à rétablir les bonnes traditions dans ce service où les habitudes paternelles de la maison de Savoie avaient fait prévaloir la faveur au préjudice de la règle. Nous sortirions de notre sujet en insistant davantage sur les actes d'ordre administratif qui ont illustré la vie du comte de Cavour. Il en est un cependant d'une portée internationale qui ne saurait être passé sous silence. La marine, avons-nous dit, était jointe au ministère du commerce. En poursuivant sa tâche économique, cet homme universel ne perdait pas de vue son but capital et les luttes prochaines qu'il faudrait engager pour l'atteindre; il entendait mettre son pays en état de les soutenir. Il jugea, dans cette pensée, qu'il était indispensable d'imprimer un rapide développement à ses forces maritimes et de leur donner, avec une assiette nouvelle, un port de premier ordre pour les abriter. Il décida de transférer, de Gênes à la Spezzia, le principal établissement maritime du pays en le créant de toutes pièces. Ce projet souleva l'opposition des Génois. Loin de l'abandonner, Cavour en fit établir les études, et quand elles furent achevées, en 1857, il l'imposa au parlement, si considérables que fussent les dépenses prévues, malgré les plus vives résistances coalisées de la gauche et des intérêts particuliers qui y faisaient obstacle. C'est à lui, à sa prévision éclairée et patriotique, que l'Italie doit de posséder, dans la Méditerranée, un port de guerre qui flatte son orgueil à juste titre.

Il avait des pensées aussi fécondes en matière de chemins de fer. Il fit appel aux capitaux étrangers en leur offrant des conditions rémunératrices; il stimula, dans son pays, l'esprit d'entreprise et d'association, et le Piémont se couvrit de voies ferrées. Il osa enfin, — et à cette époque pareille hardiesse pouvait être taxée de témérité, — entreprendre le percement du Mont-Cenis, œuvre gigantesque qui rencontrait d'incrédules contradicteurs.

Mais à une légitime prévision il joignait une confiance extrême; l'inconnu ne le troublait pas, et l'ouvrage qui devait mettre les communications de l'Italie avec la France à l'abri des obstacles créés par la nature le séduisait d'autant plus vivement qu'il y voyait un moyen nouveau d'associer les intérêts des deux pays et de les solidariser; peut-être y voyait-il un passage, constamment accessible, ouvert aux troupes françaises franchissant les Alpes et accourant au secours du Piémont.

VII

L'excursion que nous venons de faire dans le domaine administratif nous permettra de mieux apprécier la politique générale du comte de Cavour. Nous n'avons plus à dire la pensée qui la dominait. L'Italie aux Italiens : tel a toujours été son point de départ comme son point d'arrivée, sa première conception et son but final. Mais comment contraindre l'Autriche à renoncer à ses possessions italiennes? Elle les détenait en vertu des traités de 1815; elle y était solidement établie grâce à un puissant système de places fortes, — le fameux quadrilatère; — elle avait subordonné à son influence la plupart des princes italiens et elle avait ainsi étendu son occupation dans les Romagnes et dans les Duchés. Vainement les forces réunies de tous les États italiens auraient tenté de l'expulser d'une situation aussi formidable. Cavour en avait toujours eu la conviction; sa correspondance l'atteste maintes fois; l'expérience d'ailleurs avait été faite à deux reprises, en 1848 et en 1849. Il n'avait aucune foi dans les efforts du parti révolutionnaire; il considérait les fauteurs de toute révolte comme les pires ennemis de son pays; il ne l'a jamais caché; les troubles qu'ils fomentaient, tantôt sur un point, tantôt sur un autre, ne pouvaient avoir, à ses yeux, d'autres résultats que d'aggraver l'oppression étrangère.

A quel expédient fallait-il donc recourir pour libérer l'Italie? Il n'en existait qu'un seul, celui qui a réussi : l'assistance d'une puissance étrangère; et, cet expédient, le comte de Cavour l'a préparé de longue main, à travers les difficultés les plus diverses et en dépit des résistances qui ont longtemps entravé ses efforts. En attendant que les circonstances se prêtassent à ce dessein, le comte de Cavour mit tous ses soins à seconder le développement de la richesse publique, dont le trésor devait bénéficier; il engagea, d'autre part, le gouvernement piémontais dans des voies qui devaient le conduire à nouer d'étroites relations avec les puissances dont il espérait conquérir les sympathies pour en obtenir plus tard un concours armé. C'est afin de mettre ainsi le pays en

bonne posture qu'il se constitua l'ardent initiateur de toutes les combinaisons économiques que nous avons déjà rappelées et qui, dans ses prévisions, étaient destinées à devenir les instrumens d'une politique rémunératrice.

Avec une audace qui lui a été longtemps reprochée, il saisit la première occasion qui lui fut offerte pour mettre son programme en pleine exécution. Elle lui fut fournie par la guerre d'Orient. Sans aucune nécessité appréciable, il conclut un traité d'alliance avec la France et l'Angleterre, et l'Europe étonnée vit apparaître en Crimée un corps de troupes piémontaises. Il faut lire les débats auxquels cette résolution donna lieu dans les Chambres sardes pour se rendre compte de la témérité du comte de Cavour en cette circonstance. On soutint que le Piémont déclarant la guerre à la Russie sans cause impérieuse, sans avantages éventuellement probables, se rendait coupable d'un acte inconsidéré imposant au pays des sacrifices de toute nature, et que nulle raison ne semblait autoriser. Ce fut le thème de l'opposition qui recruta de nombreux adhérens, en cette circonstance, même sur les bancs de la majorité. Dans aucun autre moment, Cavour ne dut employer davantage toutes les ressources de son esprit, toutes ses habiletés parlementaires pour triompher des défiances et des inquiétudes que sa brusque détermination avait soulevées.

Dans quelle pensée le comte de Cavour a-t-il engagé le Piémont dans une guerre où aucun intérêt ne semblait l'appeler? Il voulut associer les armes de son pays à celles des deux puissances occidentales dans la persuasion qu'au moment de la conclusion de la paix, le gouvernement du roi Victor-Emmanuel serait admis, en sa qualité de belligérant, à participer aux négociations et qu'il y trouverait l'occasion, en dépit de l'Autriche, de provoquer, devant l'Europe assemblée, un débat international sur la situation de l'Italie.

Ce débat surgit en effet, dans la séance du 8 avril du congrès de Paris; Cavour y prit part et, secondé par les plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre, il put dénoncer, avec l'état troublé de la péninsule, les usurpations successives de l'Autriche, impliquant une violation permanente des traités de 1815. Cette discussion, n'étant pas prévue au programme du congrès, se borna à un échange d'observations contradictoires, mais elle eut un grand retentissement à raison du milieu où elle s'était produite et des éventualités qu'elle faisait pressentir. Pour les esprits avisés elle fut la préface ou le prologue d'événemens prochains. Le comte de Cavour se proposait uniquement en ce moment de saisir l'opinion publique, d'agiter devant elle la question d'Italie, et il y réussit pleinement.

On attendait davantage à Turin, et on y fut en quelque sorte déçu. Ce sentiment se fit jour dans les Chambres piémontaises où les opposans de gauche et de droite accusèrent le gouvernement du roi d'avoir, en pure perte, imposé au pays des sacrifices considérables. Cavour sut redresser le sentiment du Parlement et il termina son discours, aux applaudissemens de l'Assemblée, en résumant la discussion en ces termes : « Les vues, dit-il, qui nous ont guidés dans ces dernières années nous ont fait faire un grand pas; pour la première fois dans le cours de notre histoire, la question italienne a été portée et discutée devant un congrès européen, non pas, comme à Laybach ou à Vérone, afin d'aggraver les maux de l'Italie et de lui river de nouvelles chaînes, mais dans l'intention, hautement proclamée, de chercher un remède à ses maux et de faire connaître les sympathies des grandes puissances envers elle. » Les événemens ultérieurs ont démontré que ce puissant esprit avait mis en bonne voie les intérêts de son pays en leur donnant un point de départ solide et judicieux.

Mais quelles étaient réellement, à cette époque, les vues d'avenir, les espérances du comte de Cavour? Son ambition entrevoyait-elle déjà la constitution de l'Italie en un royaume unique au profit de la maison de Savoie? Aux hommes dont le génie a dompté les caprices de la fortune, on prête aisément des calculs et une prescience qui ne sont guère l'attribut de la nature humaine. L'étude réfléchie des actes et des sentimens de Cavour, au moment de sa vie où nous sommes arrivé, porte à croire que son unique objectif était alors l'affranchissement du Nord de l'Italie; l'état de l'Europe et même l'état de l'Italie n'en comportait pas un autre. Il espérait bien que le Piémont sortirait du conflit agrandi du royaume lombardo-vénitien; ce résultat flattait à la fois son cœur de Piémontais et d'Italien; il n'avait jamais formé aucun autre vœu depuis son entrée dans la vie publique. Il pressentait si peu une fusion de toutes les contrées italiennes qu'il n'avait jusque-là conçu et exposé que des combinaisons exclusives de toute unité. Durant son séjour à Paris, lors de la réunion du Congrès, il en suggéra plusieurs, notamment dans une note remise aux plénipotentiaires de la France et de l'Angleterre, qui toutes se conciliaient avec l'état territorial de la péninsule, tel qu'il existait à cette époque; elles en garantissaient même le maintien. Les vues dont il s'inspirait avaient été professées par Gioberti, vulgarisées par Balbo, ses collègues dans son premier ministère, et elles avaient passionné les meilleurs esprits. Au dire de son plus intime confident il n'en aurait agréé aucune autre (1).

(1) *Œuvre parlementaire du comte de Cavour*, par Artom et Blanc. Préface par Artom, p. 7.

A chaque étape de sa vie politique, Cavour, avec son esprit lucide et positif, n'a jamais visé que le but qu'il croyait pouvoir atteindre; et avant comme après 1856, lors de la guerre d'Orient comme après le Congrès, il employa toutes ses facultés à hâter le moment où il pourrait ravir à l'Autriche ses possessions italiennes pour les réunir au Piémont. Sous l'empire de cette constante préoccupation, il seconda les efforts du roi pour réorganiser l'armée, et pour mettre sur un bon pied de défense les places fortes, il dut successivement contracter plusieurs emprunts pour couvrir ces dépenses; il hâta la construction des chemins de fer. Il ne perdait pas de vue toutefois que le Piémont, pour préparer qu'il y fût, ne pouvait courir les chances d'une guerre avec l'Autriche sans s'exposer à une défaite certaine s'il n'obtenait l'assistance armée d'une grande puissance. Si grande que fût son admiration pour l'Angleterre, ou plutôt pour ses institutions, il dut bien vite se convaincre qu'il n'en obtiendrait aucun appui sérieux, malgré les sympathies que ses plénipotentiaires avaient témoignées à l'Italie au Congrès de Paris, et que le cabinet de Londres se montrerait au contraire hostile à toute tentative devant porter atteinte au prestige ou à la puissance de l'empire autrichien. La situation générale d'ailleurs s'était, depuis lors, sensiblement modifiée. La France, après le rétablissement de la paix, s'était rapprochée de la Russie, et le cabinet de Londres tendait visiblement, de son côté, à resserrer ses relations traditionnelles avec la cour de Vienne.

Contraint de renoncer à l'appui collectif des deux alliés auxquels le Piémont s'était uni en Crimée, Cavour ne désespéra pas d'obtenir l'assistance séparée de la France. Il en entrevit le moyen dans ses entretiens avec l'empereur pendant qu'il siégeait au Congrès de Paris, entretiens qui lui révélèrent l'ardent désir de son interlocuteur de mettre à néant tout ou partie des traités de Vienne. — En restituant la Savoie au Piémont et en livrant l'Italie et ses princes à l'influence exclusive de l'Autriche, les coalisés de 1815 avaient entendu conserver à leurs armées un accès rapide et facile au cœur même de la France. Il suffit de jeter un regard sur la carte pour s'en convaincre. Le Rhône en effet, par cette double combinaison diplomatique, délimitant notre frontière sur ce point, il leur eût suffi de le franchir pour arriver en deux étapes à Lyon. Cet état de choses n'était pas l'une des moindres préoccupations de l'empereur; Cavour s'en était assuré, et il se persuada qu'en concédant la Savoie il obtiendrait la participation de la France à la guerre qu'il appelait de tous ses vœux. Quand il eut mis le Piémont en état de combattre, il négocia sur cette base, et l'accord s'établit à Plombières. On en

trouve tous les détails dans une lettre datée de Baden le 24 juillet 1858, que le ministre italien a adressée à son souverain, en revenant de son entrevue avec l'empereur.

Cette entente ne resta pas longtemps secrète. A la réception diplomatique du 1er janvier 1859, l'empereur tint à l'ambassadeur d'Autriche un langage qui en fut en quelque sorte la révélation, bientôt confirmée par le discours de la couronne à l'ouverture de la session législative à Turin. « Nous ne sommes pas insensible, disait le roi Victor-Emmanuel, aux cris de douleur qui, de toutes les parties de l'Italie, s'élèvent jusqu'à nous. » L'Angleterre s'en émut plus encore que l'Autriche. Le principal secrétaire d'État pour les Affaires étrangères, lord Malmesbury, entreprit, à Turin comme à Vienne et même à Paris, une vigoureuse campagne diplomatique pour conjurer le danger qui menaçait la paix. Le représentant du cabinet de Londres en Piémont fut chargé de faire les plus vives remontrances au gouvernement sarde, lui reprochant son ambition, le rendant responsable de toutes les éventualités ultérieures. « Si la guerre éclate, disait lord Malmesbury dans une de ses dépêches, il est impossible d'en calculer les conséquences. Nous savons seulement, dès à présent, qu'elle sera longue et que ses maux s'étendront sur une période de temps indéfinie. Dans une guerre engagée sous de tels auspices, les républicains de tous degrés, les songeurs de tout genre, les prétendans aux trônes, enfin les chercheurs de vengeance, de puissance ou de richesse, voudront trouver leur compte. » Et après avoir longuement développé ces prémisses, il ajoutait en terminant : « Le gouvernement de Sa Majesté a cru de son devoir d'exprimer sans réserve les sentimens de regret et d'inquiétude éveillés par un discours (celui du roi) dont la Sardaigne doit répondre non seulement devant ses alliés, mais aussi devant ce même Dieu qu'elle invoque (1). » Nous verrons bientôt l'Angleterre, — quand l'événement aura démenti ses sinistres prévisions, — tenir un langage bien différent, et encourager, sans nulle hésitation ces mêmes aspirations qu'elle avait d'abord combattues sans nulle mesure.

En dépit des objurgations du cabinet de Londres, la guerre éclata à l'heure prévue à Paris et à Turin. Nous n'avons pas à en raconter ici les péripéties diverses; mais nous devons noter les incidens nés de la conclusion de la paix et personnels au ministre dont nous avons entrepris de définir le caractère. Il avait été entendu à Plombières que la guerre aurait pour objet d'affranchir l'Italie « des Alpes à l'Adriatique ». L'état de possession, dans les

(1) Voyez le livre bleu de cette époque.

autres contrées de la péninsule, ne devait pas être remanié; dans la pensée des deux négociateurs elles seraient unies par un lien fédéral sous la présidence du Pape. Tel était le plan général des combinaisons débattues et élaborées entre l'empereur et le comte de Cavour. On avait compté sans l'Allemagne. Si, au début de cette guerre l'Angleterre s'était montrée hostile et la Russie sympathique aux deux alliés, l'Allemagne s'était réservée, ou pour mieux dire, la Prusse parut prendre et vouloir observer une attitude de stricte neutralité. C'est qu'en effet, avant même l'ouverture des hostilités et pendant que l'Autriche mettait tous ses soins à s'y préparer, l'Allemagne était en quelque sorte tombée aux mains de la Prusse, et cette puissance attendait, pour prendre un parti, que les événemens lui eussent indiqué celui qui était plus conforme à ses vues ambitieuses. Nous avons dit comment M. de Bismarck, avant son départ de Francfort et après son arrivée à Saint-Pétersbourg, envisageait le rôle du gouvernement du roi dans la conjoncture qui devenait chaque jour plus imminente. Il avait écrit, en mars 1859 : « Un grand État, qui peut et veut asseoir sa politique sur les bases de ses propres forces, ne doit prêter la main à une concentration plus grande des élémens fédéraux que s'il est capable de s'en assurer la direction », et il estimait, nous le répétons, que la guerre d'Italie offrait à la Prusse « une occasion, qui ne se présenterait pas de sitôt », de ressaisir sa liberté d'action et de conquérir, sur tous les États de la confédération, une situation prépondérante. On s'inspira de ses vues autour du roi Guillaume et on laissa la guerre s'engager en observant une entière réserve. Les premières défaites de l'armée autrichienne soulevèrent cependant le sentiment public dans tous les États germaniques, et le cabinet de Berlin jugea le moment venu de se concerter avec ses confédérés. On décida de mobiliser les contingens. La Prusse, n'ayant plus à compter avec l'Autriche au sein de la Diète, prit la direction de ce mouvement, mais au lieu de conduire les forces fédérales au secours des vaincus de Magenta, elle les concentra sur le Rhin, menaçant nos frontières. Aucun des deux empereurs qui combattaient en Italie ne s'abusa sur les véritables intentions du cabinet de Berlin, et ils se hâtèrent de conclure la paix à Villafranca pour faire face, pourrions-nous dire, à l'ennemi commun et déjouer ses projets. Le roi Victor-Emmanuel accéda à cette paix, reconnaissant qu'elle s'imposait impérieusement à son allié devant l'attitude prise par la Prusse.

Tel ne fut pas le sentiment de Cavour. La Lombardie était délivrée, mais la Vénétie, avec le quadrilatère, restait aux mains de l'Autriche; le programme de Plombières n'était pas rempli. Il se révolta, et de Turin, où il dirigeait tous les services, il envoya

sa démission au roi dans des termes qui ne permettaient pas de la décliner.

Cet homme d'État, d'une si haute intelligence, eut, en ce moment solennel de sa vie, une défaillance qui est restée inexplicable. Avec ses facultés merveilleuses, comment n'a-t-il pas compris que l'intervention de l'Allemagne entière mettait en un grave péril, avec la sécurité de la France, la conquête même de la Lombardie? Si bien doué que l'on soit, nul n'est à l'abri d'un égarement inconscient quand la passion se substitue au patriotisme; Cavour paya son tribut, en cette circonstance, à la faiblesse humaine, en méconnaissant les services rendus et le devoir qui lui commandait impérieusement de rester au poste d'honneur où il se trouvait placé. Peu de mois après, il confessa hautement son erreur : « Les conséquences de la paix de Villafranca, écrivit-il le 25 janvier suivant au prince Napoléon, se sont admirablement développées. La campagne politique et militaire qui a suivi ce traité a été plus avantageuse pour l'Italie que la campagne militaire qui l'a précédé. Elle a créé, pour l'empereur Napoléon, des titres à la reconnaissance des Italiens plus grands que ceux des batailles de Magenta et de Solférino. Combien de fois, dans la solitude de Leri, me suis-je écrié : *Bénie soit la paix de Villafranca.* »

Les conseillers du roi Humbert et ce prince lui-même, qui règne et gouverne, se raviseront-ils à leur tour? Reviendront-ils de l'erreur qui les a conduits à s'allier aux vainqueurs de la France? La lamentable situation qu'ils ont créée à leur pays n'éclairera-t-elle pas leur patriotisme? Qu'ils méditent la vie de Cavour; elle leur apprendra de quels sentimens ils doivent s'inspirer en leur démontrant que si l'empereur n'avait pas signé la paix à Villafranca, si les Prussiens avaient, en 1859, réussi à convertir en défaites, comme ils en avaient le désir et la prétention, les victoires remportées en Lombardie par les armées alliées si étroitement unies à cette époque, l'Italie vraisemblablement subirait encore, à l'heure présente, l'injure de la domination étrangère. L'histoire, ce miroir où se réfléchissent les temps passés et qui permet de pressentir les temps futurs, ne leur enseignera-t-elle rien?

VIII

Les accords de Villafranca ne contenaient que des préliminaires, destinés à être fixés et développés dans un traité définitif. Cette tâche fut dévolue à des plénipotentiaires qui se réunirent à Zurich. Mais pendant que les négociateurs délibéraient, les popu-

lations des Duchés, de la Toscane et des Romagnes, conduites par les promoteurs du mouvement italien dans ces contrées, précipitaient, avec le concours déguisé du roi Victor-Emmanuel et de ses conseillers, leur réunion au Piémont. Dès le début de la guerre, les troupes autrichiennes s'étant concentrées en Lombardie, les ducs de Parme et de Modène, le grand-duc de Toscane lui-même avaient abandonné leurs duchés pour se réfugier à Milan. Des comités s'étaient constitués dans chacune de leurs capitales comme dans les Romagnes évacuées par les contingens de l'Autriche. Ces comités sollicitèrent et obtinrent sans peine la désignation de commissaires piémontais. Il s'était ainsi formé sur tous les points des gouvernemens provisoires, voulant tous la fusion d'un royaume unique avec le Piémont. Survint la rencontre de Villafranca, stipulant la rentrée des princes dans leurs États; le roi Victor-Emmanuel y ayant adhéré, son gouvernement dut rappeler ses délégués; ceux-ci désobéirent et conservèrent les pouvoirs qui leur avaient été confiés. Avons-nous besoin de dire qu'ils y furent encouragés clandestinement? La correspondance de Cavour ne laisse subsister aucun doute à cet égard. « Allez de l'avant, écrivit-il à d'Azeglio à Bologne, car tout espoir n'est pas perdu. » Et à Farini, autre commissaire royal qui avait pris à Modène le titre de dictateur : « Le ministre est mort, mandait-il de sa retraite, mais l'ami applaudit à la résolution que vous avez prise (1). »

Est-ce à dire que le roi et Cavour lui-même fussent bien résolus à reprendre les armes, à engager une nouvelle lutte avec l'Autriche? Rien n'autorise à le penser. L'un et l'autre étaient trop convaincus, pour courir pareille aventure, que le Piémont ne pouvait s'y exposer sans l'assistance d'un allié. Mais l'armée française n'avait pas encore évacué la Lombardie; elle y attendait, l'arme au pied, la conclusion définitive de la paix, et sa présence suffisait, on le savait à Turin, à retenir les Autrichiens en Vénétie, à les empêcher d'intervenir dans les Romagnes ou dans les Duchés. Autour du roi Victor-Emmanuel, on se reposait sur une autre garantie non moins favorable aux projets qu'on y formait. A Villafranca on avait stipulé la rentrée des princes dans leurs États et on négociait à Zurich sur cette base, avec cette restriction toutefois qu'on n'aurait, en aucun cas, recours à l'emploi de la force, et on s'était réciproquement interdit tout acte d'intervention armée. Il ne restait, dès lors, aux ducs comme au Pape, dans les Romagnes, d'autre moyen, pour reprendre possession de leur souveraineté, que d'y être conviés par les populations,

(1) Voyez *la Question italienne*, par Giacometti; Plon, 1893.

et les populations ou plutôt les hommes influens qui s'étaient révolutionnairement constitués leurs organes ne pouvaient avoir et n'eurent qu'une pensée, celle de faire prévaloir l'union avec le Piémont à l'aide d'assemblées élues et réunies à cet effet.

Le comte de Cavour ne fut pas longtemps à se persuader que cette situation nouvelle, créée par les préliminaires de Villafranca, offrait des avantages précieux à son point de vue, et qu'elle ouvrait la porte à des éventualités qu'il n'avait lui-même ni prévues ni espérées à Plombières. Sa lettre, dont nous avons cité un extrait, nous a montré comment il l'a envisagée dès qu'elle s'est révélée. Nul motif dès lors ne l'éloignait plus du pouvoir, et le 16 janvier 1860 il reprit la présidence du cabinet piémontais. Sa rentrée dans les conseils du roi fut un encouragement offert à tous les promoteurs d'un royaume de l'Italie du Nord, et leurs efforts en reçurent une impulsion nouvelle.

Ce mouvement eut la bonne fortune de rencontrer à Londres une bienveillance inattendue. Nous avons dit avec quelle passion le cabinet anglais avait entrepris, avant la guerre, d'entraver l'entente de la France et du Piémont, et prêté son appui à l'Autriche. La paix conclue, il s'employa à reconquérir les sympathies perdues en Italie. A dire vrai, le pouvoir avait passé des torys aux whigs; lord John Russel avait succédé à lord Malmesbury. Le nouveau chef du Foreign Office mit à seconder les vœux des Italiens la même ardeur que son prédécesseur avait déployée pour conjurer le conflit. Encouragé par ces démonstrations précieuses bien que tardives, et certain de ne pas soulever à Paris une opposition irréductible, Cavour n'hésita plus devant les difficultés de sa tâche et prit ouvertement en main la direction du mouvement annexionniste. Pendant qu'il s'y appliquait, les grandes puissances négociaient; il avait été proposé un congrès qu'aucune d'entre elles ne voulait sincèrement. Appuyé par la Prusse et par la Russie, le cabinet de Vienne se montrait intransigeant pendant que la France et l'Angleterre proposaient des transactions qui, dans une certaine mesure, répondaient aux vœux des Italiens. C'est à travers les mailles de ce tissu diplomatique fort enchevêtré que le comte de Cavour se glissa, et son œuvre touchait à sa fin pendant que les cabinets s'égaraient encore dans de stériles pourparlers. Les assemblées convoquées dans les États de l'Italie centrale votaient en effet, avec un entraînement enthousiaste, la réunion au Piémont, et chargeaient des députations de porter leurs résolutions à Turin.

Ici se place l'évolution qui se fit dans l'esprit de Cavour et le conduisit à substituer, à la constitution d'un royaume séparé dans le nord de la péninsule, la Vénétie exceptée, l'union de

l'Italie entière. A-t-il été séduit par la rapidité avec laquelle la première de ces deux solutions s'est en quelque sorte imposée, grâce aux dissentimens des puissances, grâce surtout aux encouragemens venus de Paris et de Londres; ou bien a-t-il été entraîné par les exigences du parti de l'action, par l'appréhension de voir les hommes qui le dirigeaient, devenus de plus en plus impérieux, provoquer une agitation redoutable d'où pouvait naître la guerre civile qui eût fourni à l'Autriche un légitime prétexte d'intervention? Ces deux conjectures semblent également vraisemblables et il faut croire que ces deux ordres de considérations l'ont simultanément déterminé à adopter le parti qu'il a pris.

Mais pour compléter l'union, il fallait ravir au Pape l'Ombrie et les Marches, et conquérir le royaume des Deux-Siciles. On sait à quel expédient on eut recours. En pleine paix, sans nulle provocation, des volontaires, réunis et armés à Gênes sous les yeux de l'administration piémontaise, entreprirent, sous le commandement de Garibaldi, une conquête invraisemblable qu'ils conduisirent cependant à bonne fin. Les événemens, dont avait été le théâtre le nord de l'Italie, y avaient préparé les esprits en Sicile et Naples, et Garibaldi n'eut guère qu'à paraître pour remporter des victoires faciles. Qui l'a assisté, qui l'a muni des moyens nécessaires? Le roi Victor-Emmanuel et le comte de Cavour. On sait aujourd'hui que l'argent, pour une bonne part, fut avancé par la liste civile et que l'arsenal de Gênes pourvut à l'armement. Comment le souverain et son premier ministre concilièrent-ils leur ambition et leurs devoirs internationaux? Il est vraisemblable qu'ils n'en prirent aucun souci. Ils le montrèrent bien quand vint le moment d'aviser aux conséquences de l'entreprise qu'ils avaient encouragée.

Entré en triomphateur à Naples, Garibaldi était le maître absolu du royaume des Deux-Siciles; il était mal entouré. Pour la plupart, ses lieutenans appartenaient au parti avancé, — M. Crispi en était, — et oublieux du concours reçu, peut-être aussi des engagemens pris, ils suggéraient à leur chef de s'illustrer en inaugurant, dans le midi de l'Italie, le régime républicain. Ils le conjuraient d'en faire l'essai, nul obstacle ne semblant devoir l'entraver; les populations, intimidées et éblouies, acclameraient, pensaient-ils, les résolutions les moins prévues. Le comte de Cavour eut la claire vision des dangers qui menaçaient ses secrètes combinaisons; il les avait prévus et il s'était mis en mesure de les conjurer et de pourvoir à toutes les nécessités, dût-il faire emploi de la force. L'ordre fut donné aux troupes piémontaises d'aller occuper Naples en s'avançant par l'Ombrie et les Marches. Il entrait dans les calculs de Cavour de prendre, en

passant, possession de ces provinces avant de mettre la main sur le royaume des Deux-Siciles, voulant de la sorte réunir en un seul tout les diverses parties de l'Italie; à l'exception de celles qui étaient occupées par des forces étrangères : Rome, qui était gardée par des troupes françaises, et la Vénétie, qu'il ne pouvait reprendre aux Autrichiens. En franchissant la frontière pontificale, les Piémontais, commandés par le général Cialdini, se heurtèrent au général Lamoricière et l'Europe assista à la journée de Castelfidardo où le nombre eut raison de la vaillance. A l'emploi des armes succéda aussitôt l'emploi des plébiscites, et comme celles du centre, les populations des nouveaux territoires dont on dépouillait le Saint-Siège votèrent la réunion au Piémont. Ce premier succès, prévu et désiré à Turin, fut donc rapidement obtenu, et le corps du général Cialdini pénétra dans le royaume de Naples. Pour détourner les redoutables complications qui pouvaient surgir d'une situation à la fois compliquée et alarmante, on jugea à Turin que le roi devait, en cette occasion, donner de sa personne ; il vint se mettre à la tête de ses troupes ; la résolution était habile, digne du ministre qui l'avait suggérée, digne du prince qui l'avait agréée. L'effet en fut immédiat ; mis en présence du souverain, Garibaldi abdiqua entre ses mains ; il se retira à Caprera. L'unité était consommée ; et bientôt un parlement, nouvellement élu et comprenant les représentans de toutes les provinces réunies, devait proclamer Victor-Emmanuel roi d'Italie.

IX

Le comte de Cavour n'était pas encore sorti de ces graves difficultés et déjà il en surgissait une nouvelle qu'il avait toujours redouté d'aborder. L'esprit provincial n'avait pas abdiqué devant l'élan patriotique qui avait envahi l'Italie entière. A Milan, à Florence, à Naples, on ne s'inclinait pas aisément devant la prépondérance de Turin. En cessant d'être Lombards, Toscans, Napolitains, les hommes du parti national ne se souciaient pas de devenir des Piémontais, et ils se demandaient quelle serait désormais la capitale du Royaume. Une seule ville pouvait faire taire ou concilier toutes ces rivalités. La question de Rome naquit ainsi de la constitution même de toutes les contrées en un État unique. Les groupes révolutionnaires l'avaient posée et résolue de tout temps : le siège du gouvernement italien, selon eux, devait être établi au Quirinal. Les esprits plus sensés les véritables initiateurs de l'émancipation de l'Italie, le comte de Cavour et tous ses collaborateurs, n'envisageaient les choses ni de si haut ni de si loin. Ne se payant pas de chimères, ils s'étaient tracé un pro-

gramme d'une réalisation possible, l'élargissant selon les circonstances. En gens pratiques, ils n'eurent d'autres visées d'abord que l'expulsion de l'Autriche, et plus tard, dès que les circonstances s'y prêtèrent, une agglomération nationale ou l'État unique. Ces opinions contradictoires se heurtèrent plus violemment à l'approche de la proclamation du royaume, et la question fut posée devant les Chambres par l'initiative parlementaire.

Ne pouvant se dérober, Cavour l'envisagea avec plus de témérité que de prudence. Il affirma les vœux qui, prétendait-il, étaient ceux de l'Italie entière, et il en accepta la solidarité, oublieux des doctrines qu'il avait partagées avec d'illustres publicistes et qu'il avait énergiquement défendues ; il n'hésita pas à déclarer toutefois que la solution intéressait d'autres nations et qu'il fallait laisser à l'avenir le soin de la préparer. Si peu disposé qu'il fût à se nourrir d'illusions, il s'était persuadé, il le disait du moins, qu'il ne serait pas impossible de déterminer le Saint-Siège à déposer son pouvoir temporel pour participer à l'érection d'un seul État en Italie, ayant son siège à Rome. Pour prix de ce sacrifice, il lui offrirait la liberté, l'usage entier et indépendant de son autorité religieuse dans le domaine des consciences sans limitation d'aucune sorte, sans aucune des entraves que stipulent les concordats, système qu'il a résumé dans une formule restée célèbre : « L'Église libre dans l'État libre. » — « Je garde l'espoir, a-t-il dit à l'un de ses confidens, d'amener peu à peu les prêtres les plus éclairés, les catholiques de bonne foi à accepter ma manière de voir. Peut-être pourrai-je signer, du haut du Capitole, une autre paix de religion, un traité qui aura pour l'avenir des sociétés humaines des conséquences bien autrement grandes que la paix de Westphalie. » Jamais un grand esprit n'est tombé dans une plus grande erreur et ne s'est plus complètement abusé. Mais il était de ces hommes qui, ayant foi dans leurs entreprises, ne doutent jamais du succès. Il faisait au surplus ses réserves. « Il faut, a-t-il dit dans le principal discours qu'il a prononcé à ce sujet, le 25 mars 1861, que nous allions à Rome, mais à deux conditions : que ce soit de concert avec la France et que la grande masse des catholiques ne voie pas, dans la réunion de Rome au reste de l'Italie, le signal de l'asservissement de l'Église. » — Et pour justifier la première de ces conditions, il rappelait les services que la France avait rendus à l'Italie, et les engagemens qui liaient l'empereur au Saint-Père, engagemens dont le gouvernement du roi avait reçu la confidence en sollicitant le concours de la France et qu'il était tenu, dès lors, de respecter. Cavour faisait allusion à ses entretiens de Plombières où l'empereur avait subordonné tout accord au maintien du Pape à Rome (voyez sa

lettre). On nous permettra de le dire : Cavour n'a pas abordé, dans cette discussion, le côté délicat et vulnérable de sa thèse. Il s'est abstenu de prévoir le cas d'un conflit entre le Saint-Siège et le gouvernement du roi réunis à Rome. Il aurait dû reconnaître, s'il avait envisagé pareille éventualité, que celui qui disposerait de la force serait en mesure de faire prévaloir sa volonté, et cet aveu eût renversé toute son argumentation, démontré le néant de son système de « l'Église libre dans l'État libre. » Plusieurs incidens survenus durant ces dernières années, notamment sous le ministère présidé par M. Crispi, l'ont surabondamment démontré. Il faut donc croire qu'en cette année 1861 Cavour, en donnant, par son langage, satisfaction à un sentiment qu'il redoutait de combattre, a eu surtout pour objet d'écarter ce calice de ses lèvres, et de laisser à ses successeurs le soin de résoudre ce grave problème, à la fois politique et religieux.

X

Si tel a été réellement son désir, il n'a été que trop tôt satisfait. Cette discussion plusieurs fois reprise dans l'une et l'autre Chambre s'était terminée par le vote d'un ordre du jour agréé par le ministère au commencement d'avril; et le mois de mai n'était pas achevé quand Camille de Cavour fut atteint d'un mal qui devait le terrasser en quelques jours. Il ne fut pas longtemps à reconnaître la gravité de son état, et il annonça lui-même à son entourage qu'il touchait au terme de sa vie. Il tint conseil cependant dans sa chambre avec ses collègues; il travailla avec ses secrétaires; il reçut ses amis des temps orageux, Farini et Castelli; il les entretint des éventualités qui surgiraient après lui s'il succombait. Il essaya vainement de leur faire ses dernières confidences; la fièvre et le délire le rejetaient dans un trouble profond pendant lequel, d'une voix oppressée, en termes hachés, il évoquait le passé et sondait l'avenir de l'Italie. Dans une heure d'entière lucidité, il envisagea avec sérénité et en chrétien le trépas prochain. S'adressant à son domestique : « Martin, lui dit-il, il faut nous quitter; quand il sera temps, tu enverras appeler le Père Jacques, curé de la Madone-des-Anges, qui m'a promis de m'assister à mes derniers momens. » Cet instant suprême ne tarda pas à venir; les médecins en avertirent la famille, et la marquise Alfieri introduisit elle-même le Père Jacques auprès de son oncle. L'entretien entre l'homme de Dieu et le grand pécheur se prolongea pendant une demi-heure. Immédiatement après, le comte de Cavour demanda Farini : « Ma nièce, lui dit-il, m'a amené le Père Jacques; je dois me préparer au grand pas de l'éternité.

Je me suis confessé et j'ai reçu l'absolution ; plus tard je communierai. Je veux que l'on sache, que le bon peuple de Turin sache que je meurs en chrétien. »

Exactement renseigné, heure par heure, le roi s'acquitta du devoir que tout souverain remplit envers un premier ministre mourant à son service, quand la science a dit le dernier mot. Il arriva au palais Cavour sans se faire annoncer ; il s'approcha du malade et lui fit entendre quelques paroles affectueuses. Le comte le reconnut : « Ah! sire, lui répondit-il d'une voix éteinte, j'ai bien des choses à vous dire, mais je suis trop souffrant. » Fort émus l'un et l'autre, les deux interlocuteurs, qui avaient si longtemps et si activement conspiré ensemble, ne purent plus échanger, à cette heure dernière, qu'une longue pression de main et des regards attendris.

Les symptômes d'une fin imminente se multipliant, on avertit le Père Jacques ; en le revoyant, Cavour lui prit la main et lui dit : « Mon Père, mon Père, l'Église libre dans l'État libre. » Ce furent ses dernières paroles, assure-t-on. S'il les a réellement articulées, il faut penser que la haute conception qu'il s'était faite de la liberté le dominait encore pendant qu'il agonisait ; son esprit se serait éteint sans s'en détourner même au moment de paraître devant l'Éternel. Comme il l'avait annoncé à son ami Farini, il communia en présence de sa famille et de toute sa maison. « Quelques minutes après, a écrit la marquise Alfieri, deux faibles mouvemens de hoquet aussitôt réprimés nous apprirent que sans souffrance, sans agonie, il venait de rendre son âme à Dieu. » C'était le 6 mai ; une semaine avait suffi pour briser ce robuste lutteur, pour éteindre ce génie lumineux qui avait si puissamment brillé sur la scène du monde ; sans porter sur cette vie un jugement qui reste réservé aux futurs historiens de notre temps, nous nous permettrons de l'apprécier sommairement dans les conclusions que comporte cette étude.

Comte Benedetti.

LA-HAUT

PREMIÈRE PARTIE

I

Le train repartit, suivant le Rhône aux eaux brouillées, entre des marécages et des lignes de peupliers, vers le rétrécissement de la vallée qui paraît se fermer des quatre côtés. Le long du fleuve, des montagnes aux flancs boisés, aux sommets chauves, se rapprochent avec des airs de murailles, toujours dominées par la Dent de Morcles : bloc énorme, fendu de crevasses, strié de névés, hérissé de proéminences rocheuses qu'en cette fin d'après-midi les jeux étincelans du soleil coloraient de tons violens de pourpre, d'or et d'améthyste. Ainsi, jusqu'aux environs de Saint-Maurice, où le passage devient plus étroit encore, à peine suffisant pour laisser fuir le fleuve, la route et le chemin de fer, comme si d'un geste brusque les Alpes étranglaient la vallée pour la séparer du monde. De l'autre côté, cependant, du côté de Martigny, un élargissement des marécages dessine un triangle presque régulier. Puis les montagnes se rapprochent de nouveau, barrant la route, tandis qu'à l'horizon, par-dessus les cimes plus basses, le Grand et le Petit Combin emplissent un pan du ciel de leur double coupole de neige. Leur grandeur isolée, la monotonie de leur forme régulière, le froid éclat de leur glacier où la lumière semble mourir, répandent je ne sais quelle tristesse infinie sur cette petite station valaisane de Servièze, qui s'anime un instant au passage des trains pour redevenir aussitôt silencieuse, sous la garde écrasante du géant.

Julien Sterny s'était oublié sur le quai d'arrivée à contempler ce paysage inattendu. De plus près, les montagnes se faisaient

plus accueillantes : de grands arbres frais ombrageaient des sentiers le long des pentes; de clairs ruisseaux écumaient, s'argentaient, étincelaient en folles descentes; à main droite, une masse d'eau tombait d'un seul coup, en cascade épaisse et sonore. Julien remit son ticket à un employé en casquette de toile cirée et blouse bleue, fit quelques pas, se trouva devant la gare. Un autre voyageur, dont il avait déjà remarqué dans son wagon la carrure importante, serrait des mains qui l'accueillaient, gesticulait un moment, puis montait dans une petite voiture à roues basses qui l'emporta, suivi par les regards de tous les montagnards qui se trouvaient là, en deux ou trois groupes. C'étaient de solides gaillards, aux membres lourds, aux fortes ossatures, aux peaux tannées, qui remuaient avec lenteur, comme si leurs mouvemens eussent été gênés sur le sol plat. Quelques-uns finirent par remarquer Sterny, qui ne savait que faire, et le dévisagèrent à distance, avec un mélange de méfiance, de bonhomie et de timidité. A la fin, l'un d'entre eux, qu'à sa casquette galonnée on reconnaissait pour un portier d'hôtel, l'aborda :

— Grand hôtel de la Cascade, monsieur?

Un autre aussitôt s'avança :

— Hôtel du Combin?

Puis un troisième :

— Monsieur monte à Vionnay, peut-être?

Un autre encore :

— Ou à Vallanches?

— Oui, c'est cela, à Vallanches, dit Sterny.

— Alors, Monsieur veut une voiture?

Quoique renseigné sur la route, Julien demanda :

— Combien de temps pour la montée?

— Une heure et demie.

C'était exactement ce que lui avait dit, à Interlaken, le peintre Georges Croissy, auquel il devait de se trouver là, loin des stations célèbres, dans ce coin ignoré du Bas Valais. La distance ne l'effraya pas :

— Je monterai à pied, dit-il.

L'homme qui avait parlé le premier de Vallanches demanda, — les autres s'étant effacés :

— Et les bagages?

— Ma malle arrivera plus tard. Pour cette valise, un porteur suffira. Voulez-vous vous en charger?

— Je veux bien.

— Combien, pour cela?

L'homme se gratta l'oreille, regarda ses camarades qui se désintéressaient de la scène, finit par répondre :

— Le tarif, c'est trois francs.

— Entendu.

Aussitôt, il prit la valise, la soupesa, et, la jugeant trop légère pour qu'un crochet fût nécessaire, la plaça sur sa tête, d'un geste sûr qui d'emblée trouva l'équilibre.

— Voilà! fit-il.

Sans plus rien dire, il se mit en marche, abattant la distance à larges enjambées, droit et tranquille sous son fardeau.

Sterny suivait d'un pas différent, d'un mauvais pas de citadin habitué à circuler parmi les foules, sur l'asphalte. Jeune encore, — il atteignait tout au plus la trentaine, — long, svelte, robuste malgré sa minceur, il avait une fine tête aux traits nets, bien accentués, le front droit, le nez mince, un teint de roux, des cheveux très blonds, une barbe légère, aux tons plus fauves, qui semblait mousser autour de son menton, de clairs yeux à reflets d'acier, d'une mobilité inquiète, qui cherchaient toujours, ne se fixaient jamais, se voilaient souvent. — Le chemin filait à plat, coupant les prés marécageux où pointaient les mouchets argentés des linaigrettes, traversait une partie du village de Servièze, puis, bifurquant à angle droit, conduisait en quelques centaines de pas au pied de la montagne, qu'il gravissait en lacets par une gorge étroite, longeant ou traversant un ruisseau tout en cascades.

— C'est par là qu'on passe? demanda Julien à son compagnon.

— Oui, monsieur; Vallanches est là-haut!

Sterny s'arrêta pour regarder en l'air, étonné de l'ascension qu'il allait entreprendre.

— Le chemin est bon? demanda-t-il encore.

— Oh! bien sûr, c'est une route à chars.

Cela l'intéressait. Et depuis l'horrible drame, c'était la première fois que l'aspect du monde extérieur distrayait sa pensée. En vain avait-il cherché les sites célèbres de ce pays, pourtant le sien, qu'il connaissait si peu, erré par les chemins de fer de l'Oberland ou les bateaux du lac de Lucerne, stationné devant les points de vue fameux, écouté les sonneries du cor des Alpes ou les *iodlers* des pâtres de louage qui guettent les convois aux abords des hôtels, partout le souvenir implacable le suivait; partout il retrouvait la tache sanglante imprimée sur sa vie; partout il se reprenait à observer les symptômes de son mal mystérieux : insomnie, douleurs lancinantes, lassitude infinie des membres, tristesse surtout, tristesse noire qui l'enveloppait d'un voile de ténèbres,

endeuillait sous ses yeux les foules gaies ou les paysages sereins, le harcelait d'affreuses idées, terriblement précises dans leur irréalité, — mal que les médecins, jusqu'alors impuissans à le combattre, définissaient : « une crise de neurasthénie aiguë, provoquée par une émotion violente et entretenue par de persistantes préoccupations. »

En voyageant seul, pour fuir le mal, il y pensait sans cesse. Un jour que l'obsession le forçait d'en parler à n'importe qui, il avait causé plus familièrement avec Georges Croissy, son voisin de table à l'hôtel de la Jungfrau. Dévoilant un rien de sa souffrance à cet inconnu, qui voulut bien lui faire l'aumône d'un peu d'attention, il dit :

— ... Je sais ce qu'il me faudrait : du silence, de la tranquillité, de la simplicité, des choses reposantes et saines, enfin. Je croyais les trouver ici ; mais ces hôtels sont bruyans, ces touristes insipides, c'est un va-et-vient de caravansérail, un insupportable brouhaha...

Alors le peintre, avec un intérêt sympathique :

— Pour trouver cela, mon cher, renoncez d'abord à la Suisse des étrangers, où vous vous êtes fourvoyé. Allez chercher l'autre, la vraie, la Suisse des villages alpestres qui ont conservé leur vraie vie, près des pâturages qu'on ne montre pas, mais où l'on fait du beurre et du fromage pour de bon. Vous devez la connaître, cette Suisse-là : n'êtes-vous pas du pays?

— Il y a si longtemps que je l'ai quitté ! D'ailleurs, je n'ai jamais vu la montagne. Mes souvenirs de jeunesse tiennent à Lausanne, où j'ai fait mes premières études, il y a quelque quinze ans de cela. Depuis, je n'y suis jamais revenu.

— Eh bien, je vais vous renseigner : allez à Vallanches.

— Vallanches?...

— ... Un village encore inconnu, un des derniers : un lieu de concorde et de paix, habité par de braves gens familiers, un centre d'excursions que les alpinistes apprécient à son prix, une de ces retraites comme on en rêve pour aimer et pour mourir. C'est en Valais, dans une des vallées latérales qui descendent des hautes Alpes au Rhône. Allez-y : je vous rejoindrai dans un mois ; car j'adore ce coin perdu du monde ; j'y vais chaque année ; ma saison ne serait pas complète si je n'y passais au moins quelques jours.

Croissy s'animait, les yeux brillans ; l'accent légèrement ironique de sa voix se faisait attendri. A la prière de Julien, il lui traça un plan de route, par la Grimsel et la Furka. En sorte que Sterny arrivait après deux jours de voyage en diligence à travers

un désert tragique de cimes rocheuses, entassées par les convulsions de la terre en des temps fabuleux, le long du fleuve qui descend de son glacier et roule vers la plaine ses eaux grossies de torrens et d'avalanches. Sa pensée, fatiguée par la rapide succession des aspects entrevus, s'en retournait à Interlaken, auprès de cet homme laborieux, épris de son art, amoureux de ses montagnes ; et il songeait : « Heureux ceux qui ont un intérêt dans la vie, et ne la gâchent pas comme j'ai jusqu'à présent gâché la mienne ! Heureux ceux qui aiment le pays où le sort les a fait naître, ceux qui ne le quittent pas, ceux qui vieillissent parmi les paysages qu'ont réfléchis leurs yeux d'enfant! Heureux ceux qui s'absorbent dans ce qu'ils voient, ceux qui jouissent de la beauté du ciel ou de la bonté de l'heure présente, — ceux qui n'ont pas devant les yeux un voile noir ensanglanté !... »

Comme il revenait ainsi à son idée fixe, il s'aperçut soudain que la route montait plus fort, sous des châtaigniers dont les fines fleurs en aiguille jaunissaient déjà. Son pas irrégulier était trop rapide. Il s'essoufflait. Il ne put s'empêcher de murmurer, en s'arrêtant pour reprendre haleine :

— C'est raide!

Son compagnon, en le regardant avec une nuance de mépris que tempérait une expression de bonté indulgente, répondit :

— Eh bien, allons plus doucement!

Il ralentit son pas, sans que Julien parvînt à régulariser le sien.

Les lacets zigzaguaient toujours le long du même courant d'eau. Mais les châtaigniers au tronc épais, aux rameaux réguliers chargés de feuilles claires, devinrent plus rares : des noyers les remplacèrent, plus sveltes, plus tourmentés, quelques-uns s'élançant dans un geste de passion, tendant vers la route leurs longues branches comme des bras ouverts. Sous leur ombre s'épanouissaient de lourdes campanules aux pâles corolles poilues ou des cloches frêles de fines digitales, tandis que le rouge vif des petites fraises mûres luisait parmi les fougères, les herbes, les mousses. Un instant, Sterny avait pu croire que le vert du feuillage qui caressait ses yeux, l'eau du ruisseau dont le chant le berçait, la bienfaisante fatigue de la marche triompheraient de sa hantise. Mais non ! voici que, comme il cessait de regarder les formes des noyers ou les découpures des fougères, il revécut, dans un éclair d'angoisse, la scène inoubliable : il entendit siffler les balles, dont une l'éraflait, tandis qu'une autre atteignait la femme en plein cœur; il reconnut le regard des yeux révulsés qui se fixèrent une seconde sur lui, avant de s'éteindre, dans

une indicible expression d'épouvante. L'hallucination fut si forte, qu'il s'arrêta, chancelant, près de défaillir. Puis, l'image se dissipa, aussi vite qu'elle s'était formée. Il respira, comme au sortir d'un affreux cauchemar : la seule chose réelle, c'est que le paysage lui souriait de sa fraîcheur et de sa grâce, et que son porteur l'observait, d'un air à peine malicieux qui allait de l'étonnement à la compassion.

— Nous allons encore trop vite, dit le montagnard. Est-ce que Monsieur veut s'arrêter ?

Julien refusa du geste, et marcha. Il ne voyait plus le meurtrier qui croisait les bras dans un geste de résolution, le cadavre, crachant son sang par les trous de trois balles, la tête livide de la morte, les figures effarées des survenans ; mais pour la millième fois, son cerveau, qui s'épuisait à broyer la même matière, reprenait sa vaine besogne.

Pourquoi *cela* m'est-il arrivé à moi, justement *à moi?* Des foules de jeunes gens vivent comme j'ai vécu, prennent les femmes des autres, les aiment ou s'en amusent : elles ne meurent pas, sous leurs yeux, *ainsi*. De telles catastrophes ne surviennent que dans les mélodrames. Pourquoi donc moi, moi seul, en ai-je une dans ma vie, une qui n'est pas un mauvais rêve, — réelle, certaine, dont les moindres détails se sont photographiés dans mes yeux? Pourquoi ne puis-je l'oublier, tandis que d'autres l'oublieraient, peut-être? Pourquoi est-ce que je sens en moi *quelque chose* qui me condamne à traîner éternellement le regret de cette femme comme si je l'avais aimée, le remords de ce crime comme si je l'avais commis? une malédiction qui me poursuit, un arrêt qui me défend de vivre *comme si cela n'avait pas été*, de jouir librement de l'air, de la lumière, de la sérénité des choses, des biens dont tout homme peut réclamer sa part? Oui, pourquoi, pourquoi?...

Ainsi, il s'enfonça de nouveau dans cette série de questions insolubles qui, depuis plus de trois mois, le harcelaient comme des mouches malignes ou le ballottaient comme une mer irritée ; et d'autres images, moins nettes, moins affolantes, traversèrent sa mémoire : la cour d'assises, les juges, les avocats, le meurtrier entre deux gendarmes, la foule houleuse et tendue murmurant à son entrée : « C'est lui, c'est l'amant! » Il entendit les murmures qui s'élevaient à chacune de ses réponses, — comme s'il était le dernier des misérables pour avoir fait ce que tant d'autres font, — et les bravos qui éclatèrent quand le chef du jury rapporta en faveur du meurtrier un verdict d'acquittement. Et il se vit lui-même, comme s'il eût été son double, s'éloignant,

seul, s'enfuyant par les rues comme une bête traquée disparaît dans les fourrés, étant peut-être le vrai coupable, — étant en tous cas le vrai puni. Oh! l'injuste destinée, incompréhensible, qui le poussait à la folie, parce qu'une horrible aventure avait arrêté sa vie, ébranlé ses nerfs, secoué son cerveau!

Comme il avait inconsciemment pressé le pas sous l'aiguillon de ces pensées, le souffle lui manqua de nouveau. Il haletait. Il dit d'une voix faible :

— Reposons-nous un peu!

En même temps il se laissa tomber au bord du ruisseau, épongea son front trempé de sueur, le rafraîchit avec son mouchoir mouillé dans l'eau froide; puis, quand les battemens de son cœur et de ses artères se furent calmés, il se releva, en demandant :

— Avons-nous fait la moitié du chemin?

Son porteur qui attendait, debout, campé sur ses jambes vigoureuses, désigna de la main, deux ou trois lacets plus haut, une croix de bois dressée sur un roc, et répondit, le bras tendu :

— La moitié, c'est là!

Ils firent quelques pas. Honteux d'avoir trahi sa lassitude, Sterny cherchait à s'en excuser :

— Il fait si chaud! dit-il.

Pourtant, l'ombre du soir s'amassait au fond de la vallée et gravissait déjà la montagne. Le porteur ne répondant rien, Sterny n'insista pas; mais au bout d'un moment, il demanda, pour parler :

— Vous êtes de Servièze?

L'homme répondit :

— Non. Je suis des Crêtes.

— Des Crêtes? Où est cela?

— Tout près de Vallanches, au-dessus.

Il hésitait à en dire davantage. Il finit pourtant par ajouter, comme à regret et seulement parce qu'après tout ce mauvais marcheur dont il portait la valise ferait peut-être des courses plus tard :

— Je suis guide.

Aussitôt, Sterny s'intéressa davantage à lui. Il l'avait encore à peine regardé : il remarqua la vigueur tranquille de ses membres robustes, sa forte tête plantée sur un col de lutteur, le jeu souple de ses muscles, le dessin régulier de son visage hâlé, que relevait une moustache brune, aux poils rudes, l'expression de sereine bonté que prenaient volontiers ses yeux gris, très beaux.

— Ah! vous êtes guide, reprit Julien. Comment donc se fait-il que vous vous soyez chargé de mes bagages?

— On fait ce qu'on peut, monsieur. On n'a pas encore beaucoup de courses.

— Vous en faites souvent?

— Autant que je peux!

— Tous les jours?

— Deux ou trois par semaine. Ça dépend.

— Comment vous appelez-vous?

— Cascatey, César.

Sterny s'essoufflait trop pour continuer la conversation, d'autant plus que le chemin se faisait plus ardu, poudré de la fine poussière des ardoises qu'on descend sur de petits chars à roues basses, comme il venait justement d'en passer un. La région des noyers finissait à son tour. Maintenant, c'étaient des sapins qui plantaient leurs longues racines quêteuses parmi des écroulemens de roches, dressant leurs troncs parfois si dépouillés de branches du côté du vent, qu'ils éveillent l'idée de grands vieillards maigres, robustes et chauves, que la vie aurait sans cesse tenus ployés sous la même épreuve. Dans la forêt plus épaisse, les fleurs étaient plus rares; mais les fougères foisonnaient, les bruyères, les myrtilles, entre les roches séculaires apportées ou polies par les vagues des glaciers préhistoriques. Bien que plus courts, les lacets semblaient interminables aux pieds fatigués de Sterny, que la honte de paraître faible empêchait pourtant de demander une nouvelle halte. Soudain, Cascatey s'arrêta, se retourna, et dit, en étendant la main dans son geste familier :

— Maintenant, regardez la plaine; ensuite, vous ne la verrez plus.

Au coude de la route, les sapins s'écartaient, ouvrant comme une fenêtre sur la vallée, étroite, diminuée, réduite aux proportions d'un minuscule coin vert dans l'étranglement des montagnes. Des marais, des prés fauchés, des bouquets d'arbres, des champs de blé jaunissans nuançaient sa surface unie, que morcelaient des routes blanches et planes, dont une rejoignait le ruban gris du Rhône. Du bord opposé du fleuve s'élevaient des parois presque perpendiculaires, à la base aride, aux sommets verdoyans encore baignés de soleil, dont les flancs portaient, égrenés, suspendus, quelques chalets de bois, muets et inanimés, d'une tristesse somnolente sous la lumière. Paisible, fraîche, monotone et fertile, la vallée fuyait ainsi vers les villes invisibles qui l'attendent plus loin, au sortir de ses défilés. Et Julien songea presque gaiement que, pendant un temps, il ne saurait plus rien de ce

monde éloigné auquel seul à cette heure le rattachaient les voies de ce ruban de terre qui allait disparaître. Nous sommes ainsi faits, que nous oublions volontiers le drame aussitôt que change le décor. Assujetties aux choses, nos âmes en subissent les mystérieuses suggestions. C'est pour cela sans doute qu'en tournant le dos à cette dernière apparition de la plaine après l'avoir un instant contemplée, Sterny put croire qu'elle s'évanouissait avec le cortège maudit de ses souvenirs, dont aucune image cruelle ne le poursuivrait là-haut : il se remit en marche d'un pas plus rapide, comme s'il venait de s'alléger d'un lourd fardeau, qui roulait peut-être, invisible, le long des pentes, à travers les sapins, les noyers, les châtaigniers, jusqu'au fleuve.

La forêt cessa. Une clairière s'ouvrit. Des champs attendaient la faux, semés de boutons d'or, de marguerites, de reines-des-prés dont les hautes tiges fleuries se balançaient sur l'herbe mûre. A droite, en pente vive, grimpaient des éboulis d'ardoise, jusqu'à une lignée de chalets groupés autour d'une maison blanche. A gauche, par delà les prés, moutonnaient des roches moussues, pareilles à des vagues de pierre; puis les sapins et les mélèzes reprenaient. Au bord du chemin, déjà moins rapide, une cabane portait cette enseigne, en grosses lettres gauchement dessinées :

VIN. BIÈRE. LAIT FRAIS.

Une voiture attendait devant le seuil : celle qui avait si bruyamment quitté la gare de Servièze. Comme César et Sterny approchaient, ils virent le personnage de tout à l'heure sortir de la cabane, avec son cocher et deux compagnons, remonter dans le char en gesticulant toujours, tandis qu'un petit homme, son chapeau de paille à la main, se confondait en révérences.

— Voulez-vous vous rafraîchir avant d'arriver? demanda Julien à son porteur.

Cascatey répondit, sans montrer aucun empressement :

— Comme vous voudrez!

Le petit homme, resté debout sur la porte, s'effaça pour les faire entrer. Avec son teint olivâtre, son front bombé, son nez écaché, ses lèvres minces, ses cheveux plats très noirs, il semblait d'une autre race que le guide, auquel il se mit pourtant à parler en patois, après avoir salué l'étranger. Julien commanda de la bière, que le petit cabaretier apporta sans aucune hâte, avec de lents mouvemens d'ours paresseux. Ils trinquèrent.

— Qu'est-ce que c'est donc que cet homme qui était là, tout à l'heure? demanda Julien.

Les deux paysans se regardèrent ; puis, le cabaretier précisa :

— Celui qui est reparti en voiture?

— Oui.

— C'est M. de Rarogne, dit le guide.

Sans daigner s'expliquer davantage, il se tourna vers le cabaretier, et lui demanda :

— Est-ce qu'il est resté longtemps là, Nanthelme?

— Un bon quart d'heure, au moins.

— Est-ce qu'il a dit quelque chose?

— Il a dit que mon vin était fameux.

— C'est tout?

— Il causait avec Frédéric-Élie et le Président.

— Tu n'as pas écouté?

— Un peu.

Nanthelme était venu s'asseoir familièrement à côté de ses cliens. Il secoua la tête, fit une espèce de moue dédaigneuse, et dit :

— Tout ça, c'est des histoires que je ne veux pas savoir. On verra ce qu'on verra, voilà tout! Et je dis que c'est un malheur qu'il vienne par ici.

César rit avec malice, en clignant de l'œil :

— Ça n'empêche pas, fit-il, que tu es tout content qu'il ait trouvé ton vin bon!

— Bien sûr, dit Nanthelme. Ces choses-là, ça fait toujours plaisir, d'où que ça vienne!

La bouteille était bue. Julien se leva. Ils saluèrent le petit cabaretier, et se remirent en marche. Julien demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cet homme?

— Nanthelme Testaz? répondit le guide; c'est une espèce d'original. Il a voyagé, il a été en Amérique, il a fait le bûcheron au Colorado. Sans doute qu'il a gagné un peu d'argent, par là-bas. Mais il dit comme ça qu'il ne veut plus quitter le pays, que partout ailleurs il s'ennuie.

— Je pensais à l'autre, dit Julien. Celui que vous appelez M. de Rarogne?

— Vous n'avez jamais entendu parler de lui?

— Non.

— C'est lui qui a le *Grand-Hôtel de Lestral*, et les hôtels qui sont autour. Et il en a aussi à Louèche, des hôtels, à Zermatt, à Saxon, dans tout le Valais, quoi!

— Il est donc très riche?

— Bien sûr, qu'il est riche!

Cascatey ne tenait évidemment pas à renseigner son compagnon sur M. de Rarogne : aussi, comme un nouveau groupe de maisons apparaissait sur la droite, au-dessus des ardoisières, il

en prit prétexte pour changer de conversation : il le montra en étendant la main, et dit :

— Ça, c'est les Crêtes. C'est là que je demeure. Ce chalet qui s'avance, avec un cerisier au jardin, c'est le mien !

Il y avait un rien d'orgueil dans l'ampleur de son geste, dans la vibration de sa voix : le contentement légitime du travailleur économe qui, devant la maison qu'il a bâtie, la cheminée qui fume pour lui, le coin de terre où poussent ses légumes, pense aux soucis des mauvais jours passés.

— C'est un beau chalet, dit Julien.

En effet, le chalet avait bon air, tout battant neuf, mi-partie en pierre et en bois, avec des volets gris, des rideaux derrière les vitres, une galerie ajourée qui longeait le premier étage. Satisfait de l'éloge, César reprit :

— En été, je le loue à des étrangers.

— Et vous, pendant ce temps, où logez-vous ?

— On s'arrange toujours !

Après un silence, César ajouta :

— Cette année, j'ai loué à Charles Gay.

— Charles Gay ?...

— Vous ne savez pas qui c'est ?

— Non.

Cette fois, le regard de Cascatey devint tout à fait méprisant : son voyageur ne connaissait pas Rarogne, ne connaissait pas Charles Gay, ne connaissait rien de rien. Condescendant, il expliqua :

— Charles Gay, le conseiller fédéral. Celui qui est vice-président de la Confédération, cette année.

— Ah ! diable ! fit Julien. Sans indiscrétion, combien louez-vous votre chalet à un si grand personnage ?

— Trois cents francs pour la saison.

— Ça n'est pas cher !

Cette réflexion étonna le guide et mit en travail son esprit un peu lent. Il la rumina pendant une centaine de pas, et reprit :

— ... Bien sûr, que ça n'est pas cher. Mais, vous savez, ici, l'argent, ça n'est pas comme à la ville.

Il se tut de nouveau, réfléchit encore, et ajouta, quelques pas plus loin :

— Plus tard, on augmentera les prix !

Jusqu'alors désert, le chemin s'animait aux approches du village. Une petite voiture vide, à roues basses, passa, le cocher en blouse bleue à côté du cheval. Puis, traînés par des ânes pelés et vaillans, deux chars plats chargés d'ardoises. En groupes de

trois ou quatre, hommes, femmes et enfans, des paysans dévalèrent par les sentiers, le long des pentes, pour rejoindre la grande route : quelques-uns portaient leurs outils sur l'épaule ; la plupart, d'énormes charges de foin, nouées dans des draps, placées en équilibre sur leur tête, et soutenues par leurs bras levés. Leurs cous ployaient, leurs échines ployaient, leurs genoux ployaient ; on apercevait à peine, sous les fardeaux, leurs visages congestionnés et suans.

— Les femmes aussi, les enfans ! s'écria Sterny.

— Il faut bien que tout le monde s'en mêle, dit César.

Toujours par condescendance pour l'ignorance de son voyageur, il ajouta :

— Vous comprenez, ici, on fait tout à dos d'hommes.

Et la charge d'un grand gaillard à barbe grise, qui montrait, par sa chemise entr'ouverte, une poitrine velue, luisante de transpiration, lui arracha ce cri :

— Balthazar ! cré nom ! il n'y a encore que lui pour porter des « voyages » comme ça !

A ce moment, Julien, dont l'œil commençait à distinguer les détails, perçut le morcellement de ces pentes vertes qui d'abord ne semblaient qu'une vaste prairie en talus : c'étaient de petits champs juchés les uns par-dessus les autres, étroitement mesurés, d'accès difficile ; aussi haut que le regard pouvait les suivre, jusqu'à la lisière noire de la forêt, ils montaient en étages, interrompus de-ci de-là par des éboulis ou des rocailles, si mesquins parfois, que les brins d'herbe, les grappes d'avoine ou les épis devaient y pousser un à un, comme des fleurs rares dans les corbeilles d'un jardin de choix. Ces champs minuscules trahissaient l'avarice d'un sol qu'il avait fallu conquérir sur les schistes stériles ou créer par lambeaux, d'un sol que le labeur des hommes avait arraché bribe à bribe à la nature, à mesure qu'augmentaient les familles, que poussaient les générations. Et l'on songeait à tous les « voyages » qui, d'un bout de l'année à l'autre, montaient et descendaient les sentiers ardus, à toutes les échines de femmes qui se cassaient à cette besogne, à tous les pieds d'enfans qui se meurtrissaient sur les cailloux.

— Vous avez une dure existence, dit Julien.

César tourna vers lui sa belle tête, qui se mouvait librement sous la valise, et répondit :

— Dure ? Pas tant !...

Il ne donna pas d'autres explications : alors, sans toutefois formuler l'idée encore vague qui s'esquissait au fond de lui, Julien pressentit qu'aucun travail n'est pénible quand il est normal et

sain, quand il se poursuit au grand air libre dans le jeu des muscles et des poumons solides, quand il se transforme en blés mûrs ou en herbes grasses, remplit les granges pour l'hiver, marque la glorieuse victoire que les plus humbles parmi les hommes remportent au jour le jour sur la parcimonie de la terre.

Tout à coup, la montée cessa, la route tourna, le village apparut. C'étaient de vieux chalets de bois, aux toits couverts d'ardoises irrégulières, brunis, tannés par les années, serrés les uns contre les autres, comme pour se prêter un appui mutuel, autour du clocher de la grande église en grisaille qui semblait les rallier, les observer, veiller sur eux. Derrière le fouillis des maisons dont les cheminées fumaient, tassés parmi les champs qui déroulaient de nouveau leur verdure coupée de rochers, d'autres chalets apparaissaient encore, isolés ou par petits groupes, pareils à des traînards qui n'ont pu rejoindre le troupeau. Des silhouettes de montagnes fermaient le paysage : les unes, des deux côtés de la vallée, massives, remplissant lourdement un coin de l'espace ; les autres, dans le fond, d'une élégance infinie, montant vers le ciel en lignes pures, avec des grâces d'acanthe, ou de fines découpures aussi légères que celles du vent dans les nuages.

Julien s'arrêta, les yeux ravis.

— Ce sont de hautes montagnes ? demanda-t-il.

— Ça ? non, répondit Cascatey. C'est des montagnes à vaches. Les hautes, elles sont par là derrière ; on ne les voit pas.

— Comment s'appellent-elles, celles-ci ?

Le guide, évidemment dédaigneux de ces sommets sans fastes que méprisent les alpinistes, les nomma pourtant :

— Ici, à droite, c'est le Scex de Belle. En face, ces deux pointes, on les appelle la Pernelle et la Dent de Mannery. Au fond, celle où il y a du soleil au sommet, c'est la Dent-Rouge. A gauche, ces trois cimes rondes, de l'autre côté de la Thôse, — car c'est la Thôse qui coule là-bas, — eh bien, c'est la Matze. Voilà !

Ils entrèrent dans le village, dissimulé dans un creux du terrain, qui s'ouvre par une place triangulaire d'où filent à travers l'enchevêtrement des chalets de tortueuses ruelles, pareilles aux rides d'une main très vieille. D'un côté, l'église en profil, un peu sur la hauteur, avec son grand mur blanc que trouent deux fenêtres en ogive, et, dans un renfoncement, son porche à colonnes de bois qui s'ouvre sur le cimetière ; la maison de commune, plus neuve, plus blanche, la porte-fenêtre de son premier étage donnant sur un balcon de fer ; deux grands chalets, très vieux, tout bruns, dont le bel aspect raconte une longue série de générations laborieuses et récompensées. En face, les deux hôtels ri-

vaux, séparés par une ruelle, construits en biais, de telle sorte qu'ils semblent se tourner le dos : le *Grand Hôtel de la Dent-Grise*, d'aspect moderne, avec une enseigne en lettres jaunes suspendue à son balcon, et *le Chamois*, formé de deux maisons irrégulières réunies par un artifice de maçonnerie et recouvertes du même crépi. Une échoppe de cordonnier et deux ou trois chalets, très humbles, ceux-là, aux portes basses, aux parcimonieuses fenêtres à trois petits carreaux, ferment la place. Devant la maison de commune, deux troncs d'arbres évidés, abrités par un toit d'ardoises, servent de fontaine, de lavoir, d'abreuvoir. Il y a tout un passé qui flotte autour de ces anciennes bâtisses, qui les marque de son caractère d'austère vaillance, de probité tranquille, de silence laborieux ; et elles s'harmonisent si bien avec le paysage, qu'elles semblent à peine œuvres des hommes : on les croirait là depuis toujours, apportées et oubliées, comme les roches arrondies, par les vagues lentes de l'antique glacier disparu.

— A quel hôtel faut-il aller ? demanda le guide.

— Au *Chamois*.

Justement, l'hôtesse apparaissait sur le seuil : encore jeune, elle avait un visage paisible, un peu triste, de beaux yeux bruns, limpides, des cheveux bruns lissés en bandeaux sur le front, nattés et roulés en « chou » derrière la tête. Elle portait une robe de demi-deuil, noire à pois blancs, et un tablier noir. Deux fillettes d'une dizaine d'années, qu'à leur extrême ressemblance on devinait jumelles, se tenaient à ses côtés, toutes câlines, En voyant approcher Julien, elle lui adressa un gentil sourire, échangea deux phrases en patois avec Cascatey, appela une bonne et lui dit :

— Vous conduirez Monsieur au numéro 16.

Tout cela posément, avec une lenteur sereine qui révélait une parfaite sûreté de soi-même. Elle dit encore :

— La chambre est au second, monsieur. Elle donne sur la place. J'espère bien qu'elle vous plaira.

N'ayant point l'habitude de la marche, Sterny se sentait exténué de sa course, les membres rompus, le corps enfiévré. Il se laissa tomber dans son unique fauteuil, où il demeura un moment sans pensée, à jouir confusément de sa fatigue et de son repos. La cloche du dîner le remit debout. Il s'approcha de la fenêtre : par les étroites ruelles, des étrangers, — ses futurs compagnons de table, — débouchaient sur la place. C'étaient des femmes en toilettes simples, des hommes en chemises de flanelle avec des cordons de couleur en guise de cravates. Il tâcha d'exa-

miner les figures : elles lui parurent insignifiantes ou vulgaires. Alors, il fut repris de l'incurable tristesse dont les distractions de la montée avaient un instant allégé le poids :

« Ici aussi, songea-t-il, je serai seul! »

Une autre pensée vint corriger l'amertume de cette réflexion :

« Mais du moins, personne ne connaîtra mon histoire. »

Par delà les maisons qui fermaient la place, la Matze allongeait sa longue muraille hérissée de sapins. Ses trois têtes rondes s'assombrissaient dans le crépuscule. Elle semblait si proche, qu'en la regardant Julien éprouva tout à coup une douloureuse impression d'étouffement, comme si la massive montagne eût ajouté son poids à celui qui déjà l'oppressait. L'aspiration vague et folle qu'il connaissait bien, sa nostalgie de l'ailleurs, le saisit avec violence. Il s'écria, à haute voix :

— Non, non, je ne resterai pas ici!

Partir encore, pour aller où? Les spectacles du monde peuvent changer, mais non les yeux qui les contemplent ni les âmes qui les réfléchissent.

« Où que j'aille, ne serai-je pas avec moi? »

Ainsi évoqué, ce *Moi*, éternel compagnon maussade, — presque un ennemi, — lui apparut soudain sous ses plus fâcheux aspects. Il le vit comme avec des yeux indépendans. Il le jugea : un être inutile, oisif, fastidieux, sachant trop de choses qu'il vaut mieux ignorer, ayant vécu trop vite d'une vie dont le dégoût lui montait aux lèvres. Avant la tragique secousse qui l'avait brusquement éclairé, il végétait, inconscient de sa misère, occupé quelques heures par ses fonctions à peu près illusoires au contentieux d'un grand établissement de crédit, le reste du temps par ses plaisirs : le monde, le sport, le cercle, les courses, la « fête. » Les jours passaient, les saisons, les années : il suivait sa pente, sans jamais prendre la mesure de son cœur, sans peser ses futiles pensées. Et voici qu'à présent il se connaissait, avec ses instincts secrets, sa boue intérieure, sans plus pouvoir s'ignorer ni se fuir. C'était bien là son mal, le vrai, celui que les médecins, — ces ignares, — dénommaient « neurasthénie aiguë », le mal qui le chassait depuis trois mois de lieux en lieux, dont les drogues ni les douches n'auraient jamais raison.

Les étrangers disparurent dans la salle à manger d'où sortit, par les fenêtres ouvertes, un vague brouhaha de conversations et de fourchettes. Des groupes nouveaux se formèrent sur la place. Des paquets de linge posés sur leurs têtes qui tout à l'heure ployaient sous la charge du foin, des gamins cramponnés à leurs jupes, les femmes s'installèrent au lavoir, à genoux

devant l'eau claire, montrant leurs bas et leurs sabots : elles babillaient fort, dominant de leurs voix le clapotis des battoirs sur le linge humide, pendant que leurs marmots barbotaient autour de la fontaine. On amena des vaches à l'abreuvoir; puis un mulet, qui se roula dans la poussière avec des grognemens de plaisir. Deux ou trois vieillards, en vieux brostous de laine, traversèrent la place en s'appuyant sur des cannes, pour aller s'aligner sur un banc, appuyé au mur du cimetière, où ils restèrent silencieux, à ruminer ensemble des choses très anciennes. Des hommes en blouses ou en bras de chemise s'installèrent à la lignée sur une poutre, devant l'échoppe du cordonnier : à longs intervalles, ils échangeaient des propos que soulignaient leurs gestes graves, et demeuraient au repos, la pipe à la bouche, silencieux comme le soir solennel dont les ombres envahissaient la vallée. Soudain, un vacarme de clochettes, de piétinemens, de bêlemens, ébranla l'air : c'étaient les chèvres qui redescendaient des hauteurs, folles encore des bonnes herbes broutées aux flancs des précipices, agitant leurs petites queues frétillantes et leurs drôles de barbiches. Aussitôt des enfans se précipitèrent en criant hors de l'hôtel, pour leur offrir du pain. Ce fut un rapide tumulte. Puis elles se dispersèrent, pressées d'offrir leurs mamelles gonflées aux femmes qui les attendaient devant les portes des étables. Les laveuses ne cessèrent point de battre leur linge, les hommes fumaient toujours leurs pipes recourbées, les silhouettes s'effaçaient dans le crépuscule. Alors, Julien entendit chanter dans sa mémoire, sur leur musique chargée de regrets infinis, ces deux vers d'un *lied* que Paris avait fredonné tout l'hiver :

Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
Simple et tranquille...

Il les répéta plusieurs fois, comme pour s'imprégner de leur intime nostalgie, en les appliquant au spectacle qui se déroulait sous ses yeux. Que ces gens étaient paisibles! laborieuses ménagères qui prolongent la journée pour assurer la propreté du lit, vigoureux ouvriers qui jouissent d'un repos bien gagné en savourant la fumée de leur grossier tabac! Quel bon sommeil allait verser sur eux la nuit fraîche et sereine! Comme ils se réveilleraient dispos à l'aube, pour reprendre le travail bienfaisant dont ils se délasseraient demain soir, assis au même endroit, comme ils s'en délassaient aujourd'hui! Ah! s'il pouvait se perdre, se noyer dans cette simple vie! Et qui sait? Peut-être que, peu à peu, elle l'envelopperait comme la nuit immense et belle en-

veloppait le village avec les montagnes, peut-être qu'il se fondrait dans ces choses jusqu'à n'être plus qu'un atome du paysage, peut-être que son âme triompherait enfin de sa propre tyrannie pour se mêler, meilleure et plus pure, à ces âmes si différentes, — peut-être que ces hommes lui diraient le secret qu'ils ont sans doute pour vivre ainsi, robustes, sereins et si calmes!...

II

Julien ne put s'endormir. Au moment où il allait céder peut-être à la fatigue de sa course, des bruits dans les chambres voisines, séparées par de minces cloisons de bois, firent la maison sonore et l'arrachèrent à sa torpeur. Des voix chuchotaient, des bottines sonnaient sur le vestibule, des lits craquaient sous le poids des corps, des pieds pesans s'abattirent sur chacune des marches de l'escalier. Le sommeil s'enfuit : brûlant de sa fièvre habituelle, Sterny se retourna sur sa couche, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, les souvenirs et les images qui le hantaient depuis la catastrophe se bousculant dans son cerveau malade. Si, pendant un instant, il perdait à demi conscience, c'étaient alors des visions de rochers, de torrens, de précipices qui multipliaient les distances parcourues et les horizons surplombés au cours de son récent voyage, un affolement de montagnes superposées, méchantes, dangereuses, de paysages de désolation s'harmonisant avec son désespoir. Il revit ainsi l'hospice de la Grimsel, dressé dans la mélancolie d'un paysage vide, au bord d'une eau dormante; puis plus haut, près du col, dans une vasque de pierre, enveloppé du silence des solitudes, immobile sous le vent comme du plomb fondu et bleuté des reflets de la glace de ses profondeurs, un autre lac que le cocher désignait d'un geste et nommait « le lac des Morts », sans raconter le drame de haine qui s'était dénoué là : les cinq cents cadavres bernois jetés dans cette eau paisible; puis encore, de l'autre côté de la sombre montagne, dans la vallée, les grandes croix de bois d'Ulrichen, dressées au bord de la route, évoquant les souvenirs de meurtre et d'égorgement de deux terribles batailles ; puis à Brigue, un vaste palais délabré, comme si l'incendie et la dévastation se fussent promenées par ses vestibules, ses appartemens, ses balcons ; puis, gravée sur la porte d'une autre antique demeure, cette devise, rappelant quelque lointaine histoire d'amour et de mort que personne ne savait plus :

CORPORA MORTE CADUNT
CORDA LIGATA MANENT

Julien l'avait inscrite dans sa mémoire, non sans s'attendrir un peu sur les jeunes époux que la mort sépare, sans sourire de sa signification naïve. Mais voici que, dans cette nuit lente où son esprit travaillait vite, la simple devise prit soudain un sens différent et terrible : LES AMES RESTENT UNIES. Il frémit en traduisant ces mots, comme s'il y trouvait tout à coup la clef du redoutable problème insoluble. LES AMES RESTENT UNIES ! ainsi, la sienne restait rivée à cette autre âme, partie avant l'heure, sous la chasse des balles, dans l'effroi du péril foudroyant remplaçant le plaisir attendu; à cette âme étrangère, qui jamais ne s'était absorbée en la sienne ; à cette âme que les hasards de la vie facile avaient faite sienne sans qu'il l'aimât. La tête traversée par cette affreuse idée, il se dressa, épouvanté, presque hagard : est-ce que jamais il ne se délivrerait de cette âme irritée, qui le hantait, qui buvait son sang, qui le traînait à la mort? « Tu m'avais prise : tu me garderas. » Ah ! quelle injustice, quelle cruauté, — quelle folie !... Puis, d'autres images effacèrent l'inscription fatale : les antiques remparts de Sion, ses châteaux en ruine évoquant encore des souvenirs oubliés de guerre et de sang; puis le dôme neigeux du Combin, dressé dans sa fière solitude comme pour garder de loin la toute petite gare de Servièze; la silhouette de Rarogne montant en gesticulant dans son char; le village, les figures des montagnards assis devant l'échoppe du cordonnier, bruns dans le crépuscule. A la fin, ces images pâlirent, se brouillèrent, et Julien s'endormit un moment.

Pas longtemps, certes, car avant l'aube, le vacarme de la soirée recommença. Les alpinistes matineux traînèrent par le vestibule leurs gros souliers ferrés. Des sons de cornemuse, à la fois plaintifs et perçans, retentirent sur la place, suivis bientôt d'un brouhaha de piétinemens et de clochettes. Julien entr'ouvrit sa fenêtre : c'était le troupeau des chèvres qui se rassemblaient, joyeuses et bêlantes. A peine étaient-elles parties que la cloche s'ébranla pour l'Angelus. Puis, ce furent d'autres bruits encore, des bruits incessans, d'une clarté désolante : des voix, des rires, des coups de battoir ou de marteau qui vibraient dans l'air sec comme s'ils eussent été frappés là, tout près du lit. Impatienté, Sterny s'habilla nerveusement, plus bruyamment que de raison, dans la malicieuse intention de gêner à son tour ses voisins comme il venait d'être gêné par d'autres et de troubler le sommeil de ces inconnus qui dormaient à poings fermés, derrière les minces cloisons. Il réussit : on s'agita dans la pièce à côté, où cependant on avait résisté aux sons de la cornemuse et de l'Angelus; et il en eut quelque regret, lorsqu'en sortant de sa chambre il aperçut devant la porte

la plus proche une paire de fines bottines, très élégantes, toutes petites, qui certainement ne pouvaient chausser aucune des personnes entrevues la veille. En hâte, il avala une tasse de café au lait, et s'en fut errer par les pentes voisines, humides de rosée, dans la fraîcheur délicieuse du matin. L'ombre de la nuit traînait sur les flancs de la Matze, de l'autre côté de la Thôse dont le passage déchire la vallée, tandis que les gracieux sommets de la Pernelle et de la Dent de Mannery se teintaient à peine de lueurs d'or pâle. A l'horizon, montant du vaste trou béant de la plaine invisible, le soleil irradiait les vapeurs laiteuses qu'il allait bientôt dissiper. Les plans éloignés mêlaient les forêts noires, les hauts précipices, les pentes gazonnées, tandis que, plus près, les petits champs avares, autour des chalets, garnissaient de leurs verdures entêtées les grandes vagues des rochers. Bientôt, des groupes de montagnards passèrent, endimanchés, leur missel à la main : les hommes portant presque tous des vêtemens de laine brune et des chapeaux noirs à larges bords, tandis que les femmes, plus fidèles aux vieilles coutumes, conservaient le vieux chapeau valaisan, le chapeau de paille entouré d'un épais ruban noir à plis serrés. Ils venaient de loin, de tous les *jeurs*, de tous les *mazots*, de tous les hameaux disséminés par la vallée, pour répondre à l'appel de la cloche bénite, qui carillonnait d'étranges variations sur l'air du *Roi Dagobert*. Julien se plut à observer leurs graves allures, leurs mouvemens lents et lourds, le regard curieux dont ils le suivaient au passage. Il marcha longtemps, grimpa les petits sentiers par où, la semaine, descendent les « voyages », s'égara dans un bois de mélèzes, aboutit au village des Traversis, tout en longueur, qui aligne ses chalets au bord d'une route creusée dans le roc ; et il ne rentra que pour se mettre à table, le repas étant commencé.

La salle à manger du *Chamois* ne ressemble en rien à celles des grands hôtels des stations à la mode. Deux poutres, au milieu, — restes d'une primitive architecture, — soutiennent un plafond bas, où se croisent deux chevillières enduites de miel, pour attirer les mouches. Le papier des murailles reproduit à l'infini la même scène de chasse : un cerf forcé par des chiens et des piqueurs sonnant du cor. Sur ce décor se détachent, alternant avec quatre têtes de chamois, quatre gauches images coloriées représentant l'histoire de Guillaume Tell : le héros national, sa toque à plumes sur l'oreille, son arbalète sur l'épaule et son fils à la main, passe dédaigneusement devant le chapeau de Gessler, humiliant symbole de la tyrannie ; puis, sous le regard ironique du bailli autrichien, il vise la pomme placée sur la tête de son enfant ; ensuite, il repousse du pied, dans le lac irrité, la barque de son persécuteur ;

enfin, caché dans la forêt, au bord d'un chemin creux, il perce de sa dernière flèche le cœur du tyran. Un portrait du général Dufour, à cheval, étendant son chapeau gansé dans un geste de paix, — le geste qui convient à ce héros bienveillant de la dernière guerre civile, — fait pendant à un autre portrait, plus modeste : celui de ce Charles Gay, membre valaisan du Conseil fédéral, qui depuis plusieurs années était un des fidèles de Vallanches. De gros bouquets de rhododendrons, dans des vases bleus, décorent les deux tables parallèles autour desquelles se rangeaient, cette année-là, une cinquantaine de convives.

C'étaient, pour la plupart, des Veveysans, des Lausannois, des Genevois, dont plusieurs fréquentaient Vallanches depuis longtemps. Telle, la vieille Mme Sauge, sa bonne figure ridée épanouie sous son bonnet : de fidèles souvenirs la ramenaient chaque printemps, plus cassée, plus lente, mais rajeunie dès qu'elle voyait pointer le sommet du clocher : robuste encore, malgré ses 76 ans, elle montait à pied de Servièze, et fournissait deux ou trois fois dans la saison ses quatre heures de grimpée. Quelque six ans auparavant, elle avait amené Firmin Volland, qui, depuis, revenait aussi chaque année. Lyonnais d'origine, poussé en Suisse par les hasards d'une jeunesse accidentée et devenu professeur au collège de Vevey dont les élèves l'adoraient, président à plusieurs reprises de la section des Diablerets du Club Alpin, collaborateur estimé de l'*Écho des Alpes*, Volland était un passionné de la montagne : il l'aimait pour elle-même, avec des ardeurs presque maladives, en amant, en poète, souffrant d'être éloigné d'elle, toujours prêt à risquer sa vie pour une cime inconnue ; aussi quelques-unes de ses « premières » étaient célèbres, et les guides du pays ne dédaignaient point ses conseils. Après lui, le plus populaire des habitués de Vallanches était Jacques Planteau : effacé, mystérieux, il ne parlait guère aux autres touristes, jamais aux étrangers, et ne fréquentait que les gens du pays. Chaque jour, il filait avec un guide, des cordes et son *piolet*, pour des courses très difficiles, qu'il ne racontait pas. Arrivé sans qu'on s'en aperçût, il disparaissait sans rien dire : on le connaissait depuis longtemps, et l'on ne savait de lui que son nom. Plus loquace, Juste Peney, jeune avocat lausannois, fort élégant dans son costume gris clair, avec ses *knickerbockers* et son léger chapeau de feutre mou, se préparait toujours pour des ascensions formidables, longuement étudiées avec les guides ; mais il s'en tenait aux projets, et passait son temps à bavarder sur la place avec les étrangers et les gros bonnets du village. Du même âge que lui, Sergine, Russe d'origine et médecin à Neuchâtel, — petit, myope, timide, — cherchait depuis trois ans un

terrain pour construire un chalet : les prétentions des propriétaires l'empêchaient de réaliser ses plans, dont il s'occupait sans cesse comme s'ils eussent été sur le point d'aboutir. Deux vieilles filles d'Yverdon, sèches et piétistes, Mlles Marthe Lechesne et Marie Baudoir, la première boitant un peu, la seconde tachée d'une légère envie au visage, arrivaient d'habitude dès les premiers jours de juin. Inséparables, elles couraient sans cesse le pays, et rapportaient des fleurs pour offrir aux podagres ou pour décorer les tables : car elles étaient bienveillantes, bien que leur bonté fût un peu douceâtre et surtout commandée par leur grande envie des joies éternelles. Volontiers, elles attiraient les petites filles du village pour leur offrir des traités de propagande protestante : ce qui les faisait mal voir de la population.

Excepté Volland, ces divers personnages se trouvaient déjà réunis. Ils formaient comme un groupe central autour duquel se mouvaient des figures passagères, qui changeaient chaque été. Parmi celles-ci, il y avait entre autres, cette année-là, la femme d'un avocat genevois, Mme Vallée, avec sa nièce Madeleine et son fils Jules : trois personnes dont on n'aurait pu s'empêcher de remarquer les allures méfiantes, inquiètes et défensives, qui demeuraient insociables et semblaient absorbées par des soucis ou des projets despotiques. Pour se tenir en garde contre ses voisins, Mme Vallée avait d'ailleurs d'excellentes raisons : depuis plusieurs années, elle détenait la garde de sa nièce Madeleine. Or, cette tutelle représentait des desseins extrêmement compliqués, qui exigeaient beaucoup de diplomatie, et que l'intervention du moindre hasard pouvait déranger.

Jamais frères n'avaient eu chance plus inégale que les deux frères Vallée. Tandis que le cadet, Frédéric, — celui sur lequel se portaient autrefois les espérances de la famille, — poursuivait à Genève une carrière médiocre d'avocat peu recherché, l'aîné, Oscar, faisait à Lyon, dans le commerce, une rapide et brillante fortune, en même temps qu'un heureux mariage lui donnait ce bonheur de vivre auprès d'une femme intelligente, douce et bonne, d'une de ces compagnes dont l'âme est une source inépuisable de réconfortantes tendresses. Entre ces deux êtres affectueux, Madeleine eut une de ces enfances ensoleillées qui prédestinent à savourer toutes les joies de vivre, mais aussi à frémir plus douloureusement au contact de la peine. Installé au foyer d'Oscar Vallée, le bonheur ne trouva aucune place à celui de son frère : gâté par ses parens, puis flatté par ses camarades d'études qui voyaient en lui un futur grand homme, Frédéric fut ce qu'on appelle « un fruit sec ». De lourdes maladresses

au commencement de sa carrière suffirent à le compromettre : le tact et le talent lui manquèrent pour les réparer. Son mariage acheva de le perdre : d'éducation inférieure, sortie de bas, épousée parce qu'elle voulut l'être, Mme Frédéric Vallée, quand elle eut perdu sa fraîcheur, ne fut plus qu'une petite femme sèche, âpre, revêche, despotique, qui ne pardonna jamais à son mari d'avoir manqué la fortune. A ses déceptions s'ajoutèrent des chagrins plus réels : elle perdit trois enfans en bas âge. Jules lui-même ne résista aux maladies de ses premières années que grâce au miracle qu'accomplit au jour le jour l'affection presque désespérée de sa mère : une affection d'ailleurs sauvage, jalouse, cruelle, sans douceur, sans tendresse, un attachement de louve à son louveteau. Il fut un enfant gâté, en ce sens qu'on obéit à ses moindres caprices ; mais jamais il ne connut le charme bienfaisant des caresses maternelles. Entre son père qu'il ne voyait guère et sa mère qui le couvait furieusement, il devint un petit être sournois, volontaire, envieux, vaniteux et entêté. Peu à peu, par la puissance du contact, sa mère fit passer en lui l'âcreté de ses ambitions déçues et de ses convoitises, celle aussi de sa jalousie et de sa rancune. Car elle en avait beaucoup : elle haïssait les heureux, les bienveillans, les riches, comme s'ils lui eussent volé les élémens de leur bonté, de leur richesse ou de leur bonheur. Cette haine générale s'aiguisait en se portant sur sa belle-famille : le « millionnaire », comme elle appelait Oscar en se mangeant les lèvres, sa femme, et surtout leur fille unique, qui aurait plus tard tout ce que Jules n'aurait sans doute jamais. Elle excitait contre eux son mari, homme inoffensif, incapable d'un mauvais sentiment, qui sans elle aurait regardé avec une joie bienveillante prospérer son frère, dont en sa présence il n'osait pas même prononcer le nom ; elle enseignait à Jules à les détester ; elle leur voulait du mal et enrageait de ne pouvoir leur nuire, obligée encore, — tant est grande la puissance de l'argent, — de se faire amène quand par hasard ils traversaient Genève et de sourire en voyant, à côté du pauvre Jules gauche, malingre, piteux et mal vêtu, la brillante apparition de sa nièce, fraîche et saine en de belles toilettes d'enfant riche. Et voici qu'un caprice du hasard rétablit l'équilibre : M. et Mme Oscar Vallée moururent ensemble dans un accident de chemin de fer ; en sorte que Madeleine, n'ayant pas de parens plus rapprochés que ce Frédéric, devint leur proie, elle et sa fortune.

On ne saurait imaginer un changement de destinée plus complet dans sa soudaineté : la petite âme, épanouie déjà, qui s'élançait gaîment vers la joie comme vers un soleil allumé tout

exprès pour elle, fut brusquement arrêtée, écrasée, comprimée. Son soleil s'éteignit : elle se trouva seule, pis que seule, en possession d'une force ennemie et méchante qui l'oppressa, obligée bientôt à s'en apercevoir, à reconnaître la haine sourde qu'elle inspirait, à constater les basses intrigues qui se nouèrent autour d'elle. Cette idée qu'elle était prisonnière la hanta : prisonnière de cette femme mauvaise, qui, ne pouvant la mettre en pièces, la déchirait à coups d'ongles perfides, de ce pauvre homme docile et nul qui exécutait sans les comprendre les consignes reçues, du gamin sournois auquel elle comprit bientôt qu'on convoitait de la livrer un jour, avec ses biens dont on jouissait déjà. Desseins ténébreux! Une autre personne que Mme Vallée les eût poursuivis par une diplomatie plus douce : elle ne connaissait que la contrainte. La crainte et l'habitude de la crainte lui semblaient les moyens les plus sûrs.

Mais la volontaire personne rencontra une résistance inattendue : contre sa volonté, une volonté rebelle se dressa, aussi tenace et plus patiente. La partie était inégale, puisque la tante avait dans son jeu la force, l'autorité, la loi. Et la nièce le sentit bien vite : aussi ne s'usa-t-elle point en résistances vaines; elle se retira en elle-même, simplement, comme en un fort; elle capitula sur les faits, sans rien donner de son âme, sans en rien laisser pénétrer. Elle fut docile et farouche, cédant toujours et ne perdant rien, renonçant à livrer aucun combat pour se conserver intacte, parlant à peine et gardant pour soi toutes ses pensées. Résignée, elle répondait « oui, ma tante », en obéissant aux ordres injustes; son obéissance était une révolte. A un tel jeu la haine qui l'enveloppait aurait pu envahir son cœur; mais étant bonne, elle ne haïssait point : elle se réservait. Elle devint ainsi un être compliqué : ignoré, fermé, silencieux, l'âme riche d'expansions contenues, de longues confidences qui ne s'épanchaient jamais, sympathique d'instinct à tout ce qui n'était pas son milieu ennemi, poussée vers les figures étrangères qu'elle jugeait meilleures parce qu'elle avait besoin de confiance. C'est ainsi qu'elle adora trois ou quatre jeunes filles, ses camarades de classe, que sa tante se hâta d'éloigner : en sorte que des drames violens et muets avaient déjà remué son cœur, sans que personne en eût jamais entrevu les péripéties ni soupçonné l'intensité.

Avec ces Vallée, deux ou trois familles complétaient le groupe des « gens du pays », après lequel venaient des étrangers : le haut de la première table appartenait à la famille du révérend Watson, qui présidait, sa tête raide, glabre et grise engoncée dans sa cravate blanche, ayant à ses côtés sa toute petite femme,

pointue et revêche, et cinq grandes filles, dont les profils chevalins se ressemblaient tous, avec leurs yeux du même bleu et leurs longues dents voraces. Une Écossaise, Mme Mac-Lean, très belle encore sous ses cheveux gris, avait avec elle ses deux fils, deux jeunes gens de quatorze et seize ans, très blonds, très pâles, faibles de la poitrine et sujets à de fréquens accès de toux. A côté de ces visages d'insulaires, se détachait la tête brune d'un Arménien, aux cheveux noirs, aux yeux noirs, aux sourcils épais : il se nommait Arleghian, s'ennuyait, et cherchait à se rendre agréable par mille petites complaisances. Le blond reprenait avec un couple allemand, en voyage de noces, qui buvaient dans le même verre et se serraient les mains sous la table.

La place de Sterny se trouvait marquée entre la chaise vide de Volland et Madeleine Vallée, assise à gauche de sa tante qui la séparait de son cousin. Il fit des yeux le tour de la table, qu'il jugea sommairement : quelle que fût leur race, ces gens étaient de petits bourgeois, mesquins, médiocres, probablement vulgaires. Il songea :

« Quelle ménagerie ! »

Puis, son attention se fixant sur sa voisine, il se dit que celle-ci du moins avait un visage humain, et se rappela les élégantes bottines qui, le matin, stationnaient dans le vestibule. La jeune fille pouvait approcher de ses vingt ans : plutôt grande, très svelte, le front bas et pur sous ses cheveux bruns, presque noirs, coiffés à la grecque, elle avait de grands yeux clairs, vite effarouchés, qui ne se levaient jamais sans une nuance d'inquiétude et une mobilité d'expression telle que ses traits mêmes semblaient changer. En la regardant à la dérobée, à plusieurs reprises, Julien la trouva chaque fois différente : d'abord, elle lui parut sévère, belle, froide, éveillant l'idée d'une Diane indifférente ; puis un éclair de vie ayant passé au fond de ses yeux, pendant une seconde elle rayonna, aspirant au bonheur et le promettant de tout son être ; mais cet éclair s'éteignit bien vite : elle n'eut plus qu'une figure résignée dont les traits tombaient, un profil sans beauté de brebis patiente, tandis que son teint même, qu'un afflux de sang venait d'illuminer, se ternissait en des teintes plombeuses ; puis, de nouveau, elle s'épanouit avec des carnations de belles fleurs sous la caresse du soleil. Julien choisit ce moment pour lui adresser une phrase insignifiante : elle répondit en le regardant bien en face, de ses yeux qui souriaient. Mais Mme Vallée la foudroya d'un coup d'œil : le sourire cessa. Alors, Julien laissa tomber la conversation, et se mit à observer la tante. Elle était sèche, remuante, agitée. Elle dégageait une insupportable vul-

garité, — une de ces vulgarités qui viennent de la bassesse de l'âme plus encore que de l'insuffisante éducation, et qui se manifestent par la voix, par le geste, par l'accent, par la tenue. Son visage olivâtre n'aurait point frappé par sa laideur insignifiante, si ses allures ne l'eussent soulignée : elle avait une façon presque incongrue de tenir sa fourchette, de rompre son pain, de poser son poing sur la table ou d'étaler sa large main, aux doigts en spatules. Bruyante, elle riait d'un gros rire de poule qui glousse, d'un rire pâteux dont elle s'emplissait la bouche et qu'elle roulait comme un gargarisme, d'un rire qui devenait vite malveillant, maussade, grognon, comme l'expression de ses yeux jaunes, perçans et vifs. Ses petits yeux, quand ils se fixaient sur Madeleine, — ce qui arrivait constamment, — devenaient tout à fait méchans, se chargeaient de rancune et de haine : alors, la bouche s'entr'ouvrait, prête à quelque gronderie ; mais le reproche ne partait pas, se détournait, et tombait de l'autre côté, sur le long étudiant de dix-huit ans, à mine sournoise, efflanqué par une croissance hâtive, qui portait lunettes, tiraillait de ses doigts aux ongles douteux les poils follets d'une moustache lente à pousser, et courbait le dos :

— Jules, voyons, tiens-toi droit, je t'en prie!

Ou bien :

— Voyons, Jules, ne prends pas autant de fraises, il faut qu'il y en ait pour tout le monde!

Sterny songea : « Voilà une jeune fille qui ne doit pas être heureuse. » Quoique peu enclin, dans son état, à s'occuper des autres, il entrevit une de ces existences de luttes stériles, de résignation vaine, qu'un caprice de la destinée a condamnées à de continuels chagrins, non pas en leur préparant de dures épreuves, mais simplement en les faisant pousser et fleurir sur un sol impropice, comme de fines plantes qui s'étioleraient dans un mauvais terrain, étouffées par des espèces plus communes. L'arrivée de Volland, qui vint occuper la chaise vide, le tira de ses réflexions, en soulevant un mouvement général.

— Ah! Volland, enfin! s'écria Mme Sauge. A la bonne heure! voilà Vallanches au complet.

Planteau, Sergine, Peney, se levèrent pour serrer la main du nouveau venu, que Mlle Lechesne et Mlle Baudoir saluèrent d'un geste presque gracieux et d'un sourire aimable. Les étrangers eux-mêmes, qui depuis leur arrivée entendaient parler de lui, s'arrêtèrent de manger pour l'examiner : un virtuose célèbre ou un général vainqueur n'auraient pas produit une impression plus vive. De fait, Volland n'était point de ceux qu'on ne remar-

que pas. Grand, vigoureux, bien découplé, le teint mat, très blanc, la barbe qu'il portait entière et les cheveux d'un noir si intense qu'ils en prenaient des reflets bleuâtres, le regard sûr, les traits fermes, d'une régularité presque classique, il plaisait d'emblée par la vigueur saine de ses membres souples, par la bonté énergique et vaillante qu'affirmaient ses mouvemens, son regard, son sourire. Il répondit sans affectation ni gêne aux marques de sympathie qui l'accueillaient, s'assit et, tout en dépliant sa serviette, il dit à Mme Sauge, qui déjà s'informait de ses projets :

— ... Oui, cette année, je passerai mes vacances à Vallanches. Un mois. C'est bon, ça ! On a beau courir les Alpes, on ne trouve rien de mieux.

— N'est-ce pas ! dit la bonne dame enchantée. C'est parce que je m'en suis toujours doutée, moi, que je n'ai pas même cherché et que je reviens depuis cinquante ans. Mais ça change, ici, ça change !

Jugeant l'occasion propice pour raconter l'histoire qu'elle répétait cinq ou six fois par saison, elle continua :

— La première fois que je suis venue à Vallanches... un demi-siècle, vous savez, ça compte !... il n'y avait qu'une toute petite auberge pour les gens du pays, une « pinte ». Jamais on n'y logeait d'étrangers. Quand j'ai demandé si l'on ne pourrait pas me coucher, on m'a répondu...

Elle s'interrompit pour interpeller l'hôtesse, qui aidait ses deux bonnes pour le service :

— C'est votre père, madame Allet, qui m'a répondu... Il m'a dit : « On pourrait bien vous faire un lit dans la chambre à boire... » La chambre à boire était pleine de gens. « Mais tout ce monde ? » lui ai-je demandé. Alors il m'a répondu, avec son bon accent du Valais : « Oh ! bien, une fois que vous seriez couchée, ils ne feraient pas attention à vous, vous ne les gêneriez pas ! »

Les habitués connaissaient l'anecdote : ils n'en rirent pas moins de bon cœur, et avec eux toute la tablée, surtout Mme Vallée, qui gloussa longuement.

Par habitude d'esprit comme par goût naturel, Volland était observateur : à peine eut-il regardé son voisin de droite, que, frappé de sa physionomie inquiète, souffrante et sympathique, pressentant en lui une de ces douleurs secrètes que peut soulager le son d'une voix bienveillante, il engagea la conversation par quelques-unes des questions banales qu'autorise la familiarité de la table commune :

— C'est la première fois que vous venez à Vallanches, monsieur ?

— Oui, monsieur, répondit Sterny. C'est même la première fois que je me trouve dans un village de montagne.

— Vous êtes Français, sans doute, comme moi?

— Non, je suis Suisse. Mais j'habite Paris depuis longtemps, et je connais à peine ma patrie.

— Ah! vous ne connaissez pas la Suisse, et vous avez pourtant découvert ce coin perdu des Alpes!

— Il m'a été indiqué l'autre jour, à Interlaken, par un jeune peintre qui, je crois, m'a parlé de vous : M. Georges Croissy.

— Croissy est un de nos fidèles. Vous le connaissez donc?

— Très peu. Je l'ai rencontré à table d'hôte.

— Que pouvait-il bien faire à Interlaken, mon Dieu! Il travaillait?

— Je ne crois pas. En tout cas, je ne l'ai pas vu peindre.

Volland s'anima :

— Je suis sûr, dit-il, que ses études vous intéresseraient, pour peu que vous aimiez la peinture. Car Croissy est un véritable artiste : il a pressenti, lui premier peut-être, l'art nouveau qu'il faut créer pour rendre les paysages alpestres. Il a compris que la montagne a aussi son intimité, et que c'est cette intimité qu'il faut saisir, puisque aussi bien ses grands panoramas sont inaccessibles. Il s'y applique, maintenant, de toute son âme : et lui, qui a débuté par être un peintre mondain, sera peut-être bien l'initiateur véritable de la peinture alpestre : car ce qui a été fait depuis Calame, ce ne sont que des balbutiemens.

Volland parlait en homme réfléchi, qui s'intéresse vivement à ce qu'il dit, l'ayant pensé. Mais, remarquant que le regard de Sterny, inquiet de nouveau, s'enfuyait, il changea de conversation :

— Vous ne pourrez manquer d'être reconnaissant à Croissy de vous avoir envoyé ici, monsieur. L'endroit est charmant. Je n'ai rencontré personne qui ne s'y soit attaché. Pas tout de suite, par exemple! Il en est comme de ces visages qu'on trouve plus beaux à mesure qu'on les regarde davantage : il faut pénétrer jusqu'à l'âme de ce pays un peu dur, au premier aspect, mais si bon, si beau, si tranquille!

— Oh! tranquille! exclama Julien. Je n'ai pas fermé l'œil, cette nuit.

— Vous êtes logé à l'hôtel?

— Naturellement.

— Dans ce cas-là, je vous comprends! Ici, voyez-vous, il faut loger chez l'habitant. Dans ces vieux chalets, il y a d'excellentes chambres. Je vous montrerai la mienne, cet après-midi; si elle

vous plaît, je vous aiderai volontiers à en trouver une pareille.

Julien remercia, touché de cette obligeante familiarité qui lui faisait du bien. On se levait de table. Mme Vallée sortit en grondant son fils, tandis que Madeleine suivait à quatre pas de distance. Julien la regarda s'éloigner, d'une belle démarche ondulée et fière. Volland, qui la suivait aussi des yeux, se pencha vers lui en murmurant :

—... *Incessu patuit dea*, n'est-ce pas?

Dès longtemps, Sterny avait oublié son peu de latin : il cacha son embarras sous un sourire, et les deux hommes se trouvèrent ensemble, devant l'hôtel, en compagnie de Peney et de Sergine, Planteau ayant disparu.

Aussitôt, la scène dont Volland venait d'être le héros recommença, avec un nouveau personnel. Les montagnards endimanchés, qui stationnaient devant l'échoppe du cordonnier, le reconnurent, l'examinèrent un instant avec la prudence qu'ils mettent dans leurs regards comme dans leurs actes, et finirent par s'approcher de lui, l'un après l'autre, lents et circonspects. Ce fut César Cascatey qui commença :

— Hé! bonjour, monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous?

— Comme vous voyez, César, cette année encore.

— Alors, ça va toujours?

— Ça va toujours, je vous remercie. Et vous, qu'est-ce que vous dites de bon?

— Rien que de bon, monsieur Volland.

Comme le guide saluait aussi Sterny, un autre s'avança, plus jeune de quelques années, surtout plus alerte, plus vif, avec une pointe de ruse au fond de ses yeux clairs, et portant crânement sur l'oreille un chapeau de paille rond, qui ne ressemblait point aux feutres mous de ses compagnons. C'était son cousin Joseph, facteur surnuméraire pendant les mois d'été, qui faisait aussi pour son propre compte des transports de personnes et de bagages. Les mêmes complimens s'échangèrent; puis Volland demanda :

— Et votre âne, Joseph?

— Je ne l'ai plus, monsieur Volland. C'est un mulet, cette année.

— Ah! diable! Vous êtes dans le mouvement, vous! L'an prochain, ce sera un cheval.

Joseph cligna de l'œil :

— Oh! l'an prochain... fit-il.

— Eh bien?...

— L'an prochain, il faudra voir !...

C'était gros d'espérances, cette perspective ouverte ainsi sur l'inconnu de l'avenir.

Cependant, un troisième personnage approchait, en se dandinant un peu : Maurice Combe, le doyen des guides, le compagnon habituel de Volland, qui avait gravi avec lui tous les pics, toutes les dents, toutes les pointes, tous les *scex* du voisinage. Noueux comme un vieux chêne, il avait le teint couleur d'écorce, le nez busqué et, malgré l'épaisseur de ses traits, une singulière expression de fine bonhomie. Sa barbe grisonnante frisait légèrement, à la façon de celle d'un Jupiter romain. La bienvenue recommença :

— Bonjour, monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous?

— Mais oui, mon bon Maurice.

— Et ça va toujours?

— Ça va toujours. Et vous, qu'est-ce que vous dites?

— Rien que de bon, monsieur Volland.

— Il y a donc du nouveau, par ici?

Maurice hésita :

— Un peu, fit-il enfin.

— Quoi donc?

— C'est surtout l'an prochain qu'il y en aura.

— Qu'est-ce qu'il y aura?

— Le « Conseil » a décidé d'abattre le lavoir.

— Pourquoi?

— Pour faire une fontaine en pierre...

— Bien sûr, dit Joseph Cascatey. C'est trop vieux, tout ça. Ça n'est pas beau. Il faut arranger le village, n'est-ce pas, puisque les étrangers commencent à venir.

— Vous allez faire de belles choses ! maugréa Volland.

— Et puis, reprit Maurice, il y a les Clêvoz, qui veulent abattre leur chalet.

Il se retournait à demi vers le beau chalet voisin de la maison de commune, dont le vieux bois bruni semblait braver les siècles.

— Mais il est excellent, leur chalet, s'écria Volland. Est-ce qu'ils sont fous?

César intervint :

— C'est vrai qu'il est encore solide, dit-il.

— Seulement... commença Maurice.

Il s'arrêta, comme au bord d'un précipice.

— Seulement? interrogea Volland.

Les trois montagnards se consultèrent des yeux; puis Joseph, le plus hardi, expliqua :

— Ils veulent faire un hôtel à la place... Voilà.

Volland, d'abord stupéfait, éclata de rire :

— « Vieille-Suisse » aubergiste! s'écria-t-il. Ça, c'est trop drôle!

Et s'adressant à Sterny, qui suivait l'entretien sans tout comprendre :

— Imaginez-vous que le père Clêvoz est un vieux de la vieille, un vrai Valaisan des temps anciens. On l'appelle « Vieille-Suisse » parce qu'il est le dernier du village qui ait pris part aux guerres civiles d'autrefois. Regardez-le, là, vers l'église.

C'était un grand vieillard, le seul qui conservât le costume national : habit brun à gros boutons jaunes, culotte noire, bas blancs, souliers à boucles. Tout raide, debout, campé sur ses fortes jambes, il fumait sa pipe, les bras croisés, au milieu d'un groupe. Il portait en collier sa barbe blanche, dure et drue, qui dégageait son menton carré, proéminent, terriblement volontaire; et sa tête semblait sculptée dans une racine d'arbre, par un artiste naïf et puissant.

— Vous représentez-vous ce gaillard-là tenant un hôtel? continua Volland. Ma parole, ils perdent tous la tête, depuis qu'ils ont vu des Anglais par ici! Et pourtant, celui-là l'avait solide!

— Bien sûr que ça n'est pas lui qui tiendra l'hôtel, dit Maurice avec un peu d'humeur. Et ça n'est pas lui non plus qui en a eu l'idée.

Joseph et César complétèrent, ensemble :

— C'est son fils.

— C'est Gaspard.

A ce moment, Nanthelme Testaz, qui survenait, interrompit un instant la conversation, pour commencer, comme les autres :

— Bonjour, monsieur Volland, vous voilà donc au milieu de nous...

Intéressé par les nouvelles qu'il venait d'apprendre, Firmin abrégea les complimens.

— Oui, Nanthelme, et j'en apprends de belles! Voyons, vous qui avez du bon sens, qu'est-ce que vous en pensez?

Nanthelme comprit tout de suite. Pourtant, pour se donner le temps de réfléchir, il demanda :

— De quoi, monsieur Volland?

— Hé! parbleu, de tout ce qui se passe ici! « Vieille-Suisse » qui se fait aubergiste!

— Vous savez déjà ça, monsieur Volland?

— Je viens de l'apprendre.

Nanthelme poussa un gros soupir :

— Ça n'est pas tout, fit-il.

— Allons, bon, qu'est-ce qu'il y a encore?

— Il y a... que M. de Rarogne est ici!

— C'est vrai?

— Il est arrivé hier soir, monsieur Volland...

— Par le même train que moi, dit Julien.

Nanthelme ajouta :

— C'est la troisième fois qu'il vient depuis le printemps.

— Alors, dit Volland, c'est la fin de tout.

Et, se tournant vers Sterny :

— Vous connaissez déjà Rarogne, vous? Sa gloire aurait-elle rayonné jusqu'à Paris?

— Je l'ai vu, dit Julien, mais je ne sais rien de lui.

— Eh bien, c'est le grand homme du Valais. Son nom, — vous l'avez peut-être remarqué sur une petite gare des environs de Brigue, — son nom est illustre dans l'histoire du pays. Sa famille a fourni des comtes-évêques à Sion, des capitaines-généraux du Valais, des héros et des bandits qui ont fait couler bien du sang dans les eaux du Rhône. Si vous passez un jour à Sion, allez voir au musée de Valère le bouclier de ses ancêtres. C'étaient des tyranneaux comme ceux d'Italie, vaillans, cruels, pillards, retors, ambitieux. A la fin, ils se sont effondrés sous les coups des paysans, comme toute la noblesse féodale de la région. Car ce peuple en a fait, des révolutions! Quand un gentilhomme avait par trop abusé de la patience populaire, on levait la *Matze* contre lui : une tête de bois, sculptée par des mains grossières, couronnée d'épines, tachée de sang, — tragique symbole des souffrances d'en bas. On la promenait de village en village. On l'interrogeait dans les réunions : « Matze, qui t'a tourmentée, et de qui te plains-tu? Est-ce de l'évêque de Sion? des sires de la Tour? ou de ceux de Rarogne? » Quand tombait le nom juste, la *Matze* inclinait sa lourde tête blessée. Alors, chaque conjuré y plantait un clou. C'était leur pacte. Et ils marchaient contre les châteaux, qui finirent tous par tomber devant la *Matze*. Ils ont fait de belles défenses, ces ours, ces loups, ces aigles, ces sangliers. Ils se sont battus en héros dans leurs aires et dans leurs bauges. Mais les autres avaient le nombre, la colère, la patience : c'est une triple force qui triomphe toujours. Voilà quelque trois siècles que le nom de Rarogne avait disparu de l'histoire. Antoine de Rarogne, que vous avez vu, est en train de lui rendre un nouvel éclat. Descend-il des anciens barons? Je n'en sais rien. Son père tenait une infime

auberge dans le val d'Anniviers. Lui, il est un créateur, — un créateur d'œuvres du diable. C'est lui qui a transformé Lestral, d'un trou comme Vallanches, en la station célèbre que vous connaissez. Il fait surgir du sol les grands hôtels. Il monnaye les paysages. Il met les glaciers en coupe réglée. Il lui suffit de regarder une montagne pour que des ponts se jettent sur les abîmes, pour que des tunnels s'ouvrent sous les rochers, pour que des chemins de fer traversent ces ponts et ses tunnels. Si Rarogne est ici, malheur au vieux Vallanches! C'est lui qui leur a tourné la tête à tous. Faut-il que le tentateur soit habile pour avoir ébloui jusqu'à ce brave Clêvoz, que vous voyez fumer sa pipe et qui roule Dieu sait quels projets de lucre dans sa vieille tête honnête!...

Volland parlait avec émotion, en homme qui sent approcher la fin d'un monde aimé. Les paysans l'écoutaient sans rien dire.

Après un silence, Nanthelme commença :

— Pour quant à Clêvoz...

Il s'interrompit, selon leur instinctif procédé de réticence.

— Pour quant à Clêvoz?... demanda Volland.

Nanthelme se dandina sur ses deux jambes, ôta son chapeau, le remit et se décida enfin à s'expliquer :

— Pour quant au père Clêvoz, monsieur Volland, voulez-vous que je vous dise? Eh bien, je crois qu'il a son idée. Ce n'est pas lui qui veut faire un hôtel, n'est-ce pas? C'est Gaspard, parce que Gaspard est jeune et qu'il a de l'ambition. Alors, « Vieille-Suisse », qui est un malin, fait semblant de consentir. Savez-vous pourquoi? Pour vendre bien cher son chalet à Rarogne!

Les autres approuvèrent de la tête. Volland dit :

— Voilà déjà les combinaisons qui vont leur train!

— Il y en a bien d'autres, allez, monsieur Volland, dit Joseph.

— Je m'en doute.

— Si M. de Rarogne vient par ici, c'est pour faire un hôtel, n'est-ce pas?

— Probablement.

— Alors il faudra voir l'emplacement qu'il choisira. Moi, je sais qu'il est en pourparlers avec Frédéric-Élie, pour son champ qui est sur la route, vers la croisée des Traversis. Mais il y en a d'autres qui voudraient bien avoir affaire à lui. Et si les Clêvoz se figurent qu'ils l'effrayeront, avec leurs projets, moi je dis qu'ils se mettent le doigt dans l'œil! Est-ce qu'ils pourraient lui faire concurrence? Ce qu'il va construire, ça n'est pas une bicoque comme *le Chamois*, c'est un véritable hôtel, comme il y en a à Montreux, à Zermatt, à Lestral, dans tous les beaux endroits,

enfin, un hôtel avec deux cents chambres, qui sera la richesse du pays.

Joseph aussi s'exaltait en parlant, les yeux brillans, le verbe facile. Volland dit avec ironie :

— Billard, ascenseur, piano, lumière électrique.

— Oui, tout ce qu'il faut! affirma catégoriquement Joseph.

Nanthelme hasarda, d'un air de doute :

— Ça sera bien beau. Pourtant, nous étions heureux comme nous sommes !

— Parle pour toi, riposta Joseph. Toi, tu as fait ta pelote en Amérique, tu n'as plus qu'à vivre en rentier. Mais nous, qui sommes pauvres, c'est autre chose!

— Nos pères ont bien vécu, objecta Nanthelme, dont c'était l'argument favori.

— C'est-à-dire qu'ils ont travaillé comme des ânes pour nous laisser la misère ! Ils ont apporté sur leur dos la terre qui fait nos champs dans les rochers. Ils se sont tués en « voyages » le long du chemin. C'est qu'ils ne savaient pas! Ah! s'ils avaient su! Vois-tu ceux de Zermatt, Nanthelme, et ceux de Lestral : ils sont tous à leur aise, à présent. Ils travaillent un peu en été, quand les étrangers sont là, et ça leur rapporte plus qu'à nous de nous éreinter toute l'année durant.

Avec un geste de doux entêtement, Nanthelme riposta :

— Moi, je trouve que ça valait mieux comme c'était. N'est-ce pas, monsieur Volland?

Firmin, qui tout à l'heure prenait position avec tant de netteté, se sentait ébranlé. Aussi fut-ce avec moins de conviction qu'il répondit :

— Certainement, Nanthelme. Pourtant c'est bien compliqué.

Oh! oui, c'était compliqué! Il fallait penser à la fois à l'énorme travail accumulé dans ces champs avares, à la peine séculaire des générations qui s'acharnent à multiplier dans cette vallée où le hasard des migrations primitives avait jadis semé quelques familles, aux besoins qui augmentent, aux changemens qui emportent le monde, aux gains faciles des hommes de la plaine. Volland songeait à tous ces élémens complexes, qui devaient entrer en compte et son front se barrait d'un pli d'inquiétude.

— Enfin, conclut-il, le temps arrangera tout ça!

Et il emmena Sterny, par une des étroites ruelles, au bout du village, dans le chalet où il logeait. Depuis bien des années, Volland descendait chez Maurice Combe, qui vivait seul avec sa femme, pendant que leurs trois fils couraient le monde. On lui cédait la meilleure pièce, la chambre à côté de la cuisine, grande,

aérée, propre, avec des rideaux blancs à ses petites fenêtres, son poêle à gradins daté de 1769, un lit monumental, la vieille armoire en noyer verni où s'entasse le linge que la femme file en hiver et conserve pour des occasions qui ne se présentent jamais.

Sterny s'amusa des naïfs ornemens qui décoraient les murailles : quelques images de piété, rangées en belle symétrie autour du crucifix et du bénitier où trempait la branche de buis, une estampe représentant Bonaparte au Saint-Bernard, des photographies de famille rapportées des foires ou des fêtes, et surtout un carton vitré renfermant des poissons rouges, des cygnes, des canards, une chaloupe aimantée : jouet d'enfant, envoyé jadis de la ville à l'un des grands gaillards maintenant dispersés, et que la mère avait gardé comme un objet précieux, « en souvenir », disait-elle, — en réalité par esprit de conservation, parce qu'on a si peu de choses, là-haut, qu'il faut bien garder celles qu'on a.

— Mais c'est charmant ! s'écria Sterny, enchanté de cet intérieur confortable dans sa rusticité. Cela vaut bien mieux que ma chambre d'hôtel ! Je ne demande qu'à être logé comme vous !

— Venez donc. Je vais vous trouver votre affaire, chez les plus braves gens du village.

Volland le conduisit tout droit dans un autre chalet, plus près du centre, où ils furent accueillis par un homme au ventre énorme, au triple menton, au souffle court, et une petite femme qui marchait en boitillant et en sautillant, comme si trop de « voyages » trop lourds avaient faussé quelques ressorts de son échine.

— Hé, monsieur Volland, c'est vous ! s'écria l'homme. Depuis quand donc êtes-vous au milieu de nous ?

Aussitôt, la femme ajouta :

— On est tout heureux de vous revoir encore une fois, monsieur Volland. Je dis encore une fois, parce qu'à notre âge, vous savez, on n'est plus sûr de rien.

— Bah ! répondit gaiement Volland, vous savez qu'ici l'on devient très vieux ; et j'espère bien vous retrouver tous les ans, aussi longtemps que je reviendrai à Vallanches. En attendant, madame Jumieux, je vous amène un locataire.

La vieille dévisagea Sterny.

— Ce monsieur-là ! dit-elle. Jamais il ne se contentera de notre chambre. Car ça n'est pas beau, chez nous, monsieur. Il y a tout ce qu'il faut, c'est vrai, mais rien de plus. Enfin, voyez tout de même !

Moins Bonaparte et les poissons aimantés, que remplaçaient

des vues de Chamonix, c'était la même installation, avec, en plus, un vieux secrétaire aux serrures curieusement travaillées.

— Que faudrait-il de plus? déclara Julien.

En s'approchant des étroites fenêtres, que longeait à l'extérieur la galerie ajourée, il ajouta :

— Et la vue est magnifique!

En effet, la déchirure des gorges de la Thôse coupait brusquement les prés verts qui filaient vers les traversis, tandis que, derrière, se dressait la paroi boisée de la Matze, tout ensoleillée et pourtant sombre. En contemplant les trois têtes rondes de la montagne, Julien ne put s'empêcher de songer à l'histoire que Volland contait tout à l'heure, et aux propos qu'il venait d'entendre. Cette Matze-là, qui survivait à l'antique massue, demeurait noire et triste, comme si elle eût voulu représenter elle aussi les souffrances du pauvre monde. Car si les barons rapaces sont tombés, le besoin subsiste toujours. On ne peut pas s'insurger contre lui. Tout ce qu'on peut faire, c'est de le combattre par mille moyens ingénieux. Pourquoi donc interdire aux travailleurs de choisir les moins difficiles?

Ce ne fut pas sans peine qu'on se mit d'accord sur le prix de la chambre, car la vieille répétait toujours :

— Demandez à M. Volland. Il sait bien ce que ça vaut, lui!

Il fallut que Volland fixât lui-même le chiffre de vingt sous par jour. Quant au mari, l'on était à peine d'accord qu'il s'écria :

— Maintenant, allons boire un verre!

Ayant conduit ses visiteurs devant la maison, il les fit asseoir autour d'une table sous laquelle restait au frais, enveloppé de fougères humides, un arrosoir rempli de vin blanc : sa ration de la journée. Comme ils s'attablaient, le curé, qui s'engageait dans la ruelle, s'arrêta devant eux. C'était un montagnard comme les autres, de la même race, mais dont les allures avaient plus de souplesse, les yeux pensifs plus d'intelligence. Il portait en sautoir le rochet blanc des chanoines de Saint-Maurice, ses cheveux noirs bouclaient légèrement sur son cou, sa soutane moulait comme une armure sa taille vigoureuse.

— Toujours votre verre en main, Jumieux! s'écria-t-il. Je vous ai pourtant dit, quand vous m'avez fait appeler pour votre dernière crise, qu'il fallait absolument vous faire une raison!

Jumieux baissa la tête :

— Mais, monsieur le curé, dit-il, c'est ces messieurs qui sont venus pour la chambre... Alors, vous comprenez, il faut bien... leur offrir un verre...

Le curé ne se laissa pas prendre au subterfuge :

— Oui, oui, vous trouvez toujours des prétextes! Ce n'est pourtant pas pour M. Volland que vous avez rempli votre arrosoir, n'est-ce pas? Enfin, ça vous regarde. Vous êtes en âge de savoir vous conduire. Mais vous verrez que ça vous jouera un mauvais tour, une fois ou l'autre, votre vin blanc!

Quand la soutane eut disparu au bout de la ruelle, Jumieux, un peu penaud, se remit à secouer la tête, comme s'il pesait une idée très lourde, et finit par déclarer sentencieusement:

— M. le curé est un habile homme. Il raccommode les jambes comme un rebouteux. Quand on a mal au ventre, il vous donne des poudres qui vous guérissent tout de suite, comme il m'en a donné cet hiver. Et il a aussi guéri la femme de Frédéric-Élie, qui avait les yeux rouges qui pleuraient toujours. Mais ça, c'est du vin naturel, qui vient de ma vigne; jamais il ne me fera croire que ça peut faire du mal à un chrétien!...

Là-dessus, il prit le grand verre à absinthe, plein jusqu'au bord, auquel il n'avait point encore touché, et le choqua contre ceux de ses visiteurs:

— A votre santé, messieurs, dit-il.

Et d'un trait, il vida son verre.

C'est un noble vin, que le vin du Valais. Ses vignes fleurissent au bas des côtes qui montent vers les glaciers, le long du fleuve que grossissent les avalanches, autour des vieux châteaux dont les ruines racontent tant d'antiques batailles, sur un sol engraissé d'un sang versé à larges flots dans des luttes épiques. Leurs grappes vertes se sont dorées aux feux d'un soleil amoureux de la belle vallée, chaud comme le soleil du Midi. Les mains joyeuses des montagnards, descendus pour la vendange, les ont coupées dans la gaieté de la récolte enfin certaine, dans l'insouciance des dangers évités, du gel tardif qui flétrit les jeunes pousses, de la grêle qu'apportent les nuages blancs amassés autour des pics prochains. Elles se sont tordues dans les pressoirs, sous de fortes poussées. Leur jus épais a frétillé dans les vastes foudres, sous l'action du ferment; puis il a reposé le temps nécessaire dans les bons tonneaux de mélèze, au fond des caves froides. Le voici maintenant, clair comme la pure eau des sources, blond comme les seigles, ardent comme le soleil dont il aspirait les rayons, généreux comme le sang répandu dans les anciens combats. Le voici prêt à livrer son arome subtil comme celui des fleurs, enivrant comme un chant joyeux. Le voici prêt à couler dans les verres où chacune de ses gouttes se change en étoile, pour délasser les membres rompus par la fatigue des rudes journées, pour égayer les cœurs aux jours de fête. Mûri par le

travail des braves gens que hâlent les mêmes rayons, que rafraîchissent les mêmes pluies, qui vivent du même air sous le même ciel, soigné dans les caves de leurs chalets, c'est pour eux seuls qu'il a sa belle couleur de blé mûr, son odeur de bouquet, sa saveur et sa flamme : transporté loin de leurs montagnes, il perd son goût et son parfum, comme s'il mourait de nostalgie. Aussi les Valaisans sont-ils bien obligés de le garder pour eux, — et d'en boire tant qu'en portent leurs coteaux, tant qu'en mûrit leur soleil !

Bien que le vin fût du meilleur, Sterny dut s'y reprendre à plusieurs fois pour vider son grand verre. Le père Jumieux, tout en blâmant de l'œil sa dégustation trop lente, reprit son thème et le varia :

— Les médecins disent comme le curé, que ça fait du mal. Peuh ! les médecins, qu'est-ce qu'ils en savent ? Moi, quand je ne bois pas, je suis tout « chose », et les remèdes n'y feraient rien. Tandis que ça, à la bonne heure ! Et puis, on sait au moins d'où ça vient. Ce n'est pas des pharmaciens qui le fabriquent avec des poudres. C'est le bon Dieu qui le fait croître avec le soleil. Est-ce que le bon Dieu peut faire quelque chose de mauvais, dites ? Alors, qu'est-ce qu'il nous chante, le curé ?

Convaincu par sa démonstration, il reprit son arrosoir :

— Encore un verre, messieurs, n'est-ce pas ?

Sterny fit un geste effaré. Volland refusa en remerciant. Jumieux insista :

— Une petite goutte !

— Non ! non ! sans compliment.

— Alors c'est que vous ne le trouvez pas bon ?

— Il est excellent, au contraire. Mais vos verres sont énormes Une autre fois, avec plaisir.

Jumieux repoussa son arrosoir d'un air de regret, tandis que les deux nouveaux amis se séparaient.

Sterny, alourdi par le vin, s'en fut donner à l'hôtel l'ordre de déménager ses bagages, revint s'installer dans sa chambre, et finit par s'étendre sur son grand lit. Il s'y trouva très bien. Il éprouvait une étrange impression à se sentir vivre dans cet humble logis, dont les moindres détails portaient une marque tellement étrangère, où des générations de simples gens avaient passé. Un peu de la paix qu'ils avaient laissée là se répandait en lui : il jouit de ne penser à rien, dans le délicieux silence qui l'enveloppait comme une douce ouate enveloppe un membre blessé. Bientôt, une sorte de torpeur reposante l'envahit. Il la prolongea le plus qu'il put : c'était presque du sommeil, c'était en tout cas de l'oubli.

Quand il revint à l'hôtel, on était à table depuis un moment déjà. Il remarqua qu'on avait déplacé sa jolie voisine, assise maintenant entre la tante et le cousin. « Il faudrait apprivoiser le dragon, » songea-t-il, comme si cette légère contrariété suffisait à réveiller sa curiosité de la femme : et à tout hasard, il adressa quelques phrases aimables à la grosse dame, qui lui répondit en gloussant. Le repas lui parut maussade.

Comme il se retrouvait sur la place avec Volland, l'alpiniste lui proposa une courte promenade du soir : ils prirent un sentier qui file à travers les champs, dans la direction de la Thôse, et se trouvèrent après quelques instans de marche sur une espèce de promontoire rocheux, comme jeté dans le vide de la vallée. De là, ils dominaient un immense horizon. D'énormes tranches de montagnes, en plans superposés, dévalent vers le Rhône, dont l'eau grisâtre coule infatigablement dans le lit qu'elle s'est creusé. Aussi loin que les yeux peuvent voir, elles dressent leurs pics, découpent leurs arêtes, étalent leurs glaciers sous les jeux du soleil mourant. Déjà des teintes prestigieuses couraient sur leurs sommets, tandis que leurs flancs se noyaient d'ombre. Volland en nomma quelques-unes.

— Cette pointe irrégulière, ce cône hardi qui semble posé sur le sommet comme une colonne tronquée, c'est la Pierre-à-Voir. Ces glaciers à côté, étendus comme un grand suaire, ce sont ceux du Mont-Fort. Voici le Pleureur : cette haute paroi toute noire, dressée à pic, inexorable et désolée. Et puis la Ruinette, avec les stries de neige qui descendent le long de son arête. Je n'ai pas besoin de vous nommer le Grand-Combin, là dans le fond, solitaire et fier de son immensité.

A mesure que la lumière rose se rétrécissait sur toutes ces cimes, les glaciers prenaient des teintes livides qui devinrent indiciblement mornes et tristes quand le soleil eut disparu. On eût dit d'énormes linceuls, étendus là pour recevoir des astres morts. Les montagnes aussi semblaient mortes : le ciel pâle était leur suaire, prêt à se fermer sur elles. Dans la nuit fraîche, où couraient des frissons, la mort s'épandait ainsi, infiniment belle, sereine infiniment...

Un bruit de pas tira les deux amis de leur contemplation muette. C'était la famille Vallée. Madeleine s'éloigna de sa tante, qui soufflait fort, et de son cousin, dont le corps trop long se cassait en deux morceaux. Ils admirèrent un moment sa gracieuse silhouette, immobile, détachée en vigueur sur le fond obscur du paysage, et reprirent à petits pas le chemin du village.

— Cette jeune fille est extrêmement belle, dit Volland.

Sterny répondit, avec une affectation inconsciente de froideur :

— Oui, c'est vrai.

Après un silence, Volland reprit :

— Elle a l'air malheureux.

Julien ne releva pas cette réflexion, qu'il avait déjà faite pour son propre compte.

Sur la place, cependant, plus nombreux que la veille, les hommes discutaient l'événement du jour, la visite de Rarogne, et pesaient ses conséquences. Tout le village était là : les vieux, les jeunes, les riches, ceux qui possédaient de beaux terrains à bâtir, et les pauvres, qui n'avaient que des champs d'orge ou de pommes de terre pas beaucoup plus grands que des serviettes, les conservateurs qu'inquiète le moindre changement des choses et les audacieux qui veulent tout transformer. Des mirages se dressaient au bout de leur horizon si borné, leurs propos créaient un nouveau Vallanches : les humbles chalets noircis, les *raccards* où le foin s'entasse, établis sur leurs pilotis comme des habitations lacustres, disparaissaient pour faire place à de belles maisons blanches, à de vastes hôtels, à tous les outils de cette « industrie des étrangers » qui fabrique des millionnaires. Plus excités que les autres, Gaspard Clèvoz et Joseph Cascatey, les beaux parleurs, bouleversaient le village, remaniaient la contrée, construisaient des rues, évoquaient la vision d'un chemin de fer traversant la vallée. Ils parlaient si bien, ils étaient si sûrs de leur affaire, qu'on grognait de plaisir à les entendre, comme si l'on voyait pour de bon toutes les merveilles qu'ils décrivaient. Tellement que le président Combes, — un homme intelligent, mais qui ne savait pas parler aussi bien qu'eux, — ne trouva qu'une exclamation pour traduire son ravissement :

— Quand on verra passer par là ces chemins de fer, s'écria-t-il, et qu'on entendra siffler ces locomotives, — héééééê ! ! !

Presque seul, Nanthelme tâcha de nager contre le courant.

— Moi, essaya-t-il d'expliquer, je crois que notre contrée n'est pas faite pour ça. Il y a déjà Zermatt, il y a Louesche, il y a Lestral, il y a bien assez de beaux endroits dans le Valais. Ici, nous sommes comme qui dirait une famille. On s'en est toujours trouvé bien : il faut rester comme nous sommes.

Mais Nanthelme passait pour un rêveur, qu'on n'écoutait guère. D'ailleurs, c'était un *mâtzerot* (mâchuré) : son père connaissait les plantes, son grand-père maniait la baguette de coudrier, à l'aide de laquelle il avait découvert des sources et des carrières d'ardoises, et si l'on remontait plus haut, il y avait dans sa famille une sinistre histoire de sorcière, brûlée pour avoir boule-

versé le pays par ses maléfices. Sans doute, on ne croit plus guère à ces vieilles histoires; pourtant, il en reste quelque chose, et c'est peut-être bien à cause de son aïeule que Nanthelme avait essayé de s'expatrier. Dans l'affaire en question, pas un « jeune » ne pensait comme lui; même parmi les vieux, la plupart le désapprouvaient, sauf peut-être Balthazar Prélaz, le vieux braconnier borgne : une espèce de coureur de bois qui ne comprenait rien à la vie, un joyeux compère, conteur d'histoires, ami du bon vin, mais incapable de prendre les choses par le côté sérieux. Ce soir-là, contre toute attente, « Vieille-Suisse » lui prêta l'appui inattendu de son autorité : lui qui parlait si peu, il leva l'index au milieu des murmures que soulevaient les paroles de Nanthelme, secoua de haut en bas sa tête blanche, et prononça d'un ton d'oracle :

— Nous savons bien ce que nous avons. Nous ne savons pas ce que nous aurons quand tout sera changé par ici!

Gaspard serra les lèvres sans oser rien répondre : car s'il tenait tête à son père, dans leur vieux chalet où ils consacraient leurs soirées à discuter la question, il n'aurait point osé le contredire devant le monde. Et la réserve inattendue du père Clêvoz refroidit les plus ardens : il passait pour un malin, qui voyait de loin venir les choses. Beaucoup se promettaient de régler leur conduite sur la sienne et pensaient : « Voyons voir ce que fera Vieille-Suisse, avant de prendre un parti! » En attendant, ces hésitans conclurent qu'il n'était pas encore décidé à démolir son chalet, malgré les bruits qui couraient; l'un d'entre eux déclara :

— En tout cas, il ne faut pas aller trop vite!

Et ce fut la morale de la journée.

ÉDOUARD ROD.

(*La deuxième partie au prochain numéro.*)

LA VISITE

DU

TSAR PIERRE LE GRAND EN 1717

D'APRÈS DES DOCUMENS NOUVEAUX (1)

I

Lorsque, au mois d'avril 1717, par l'intermédiaire de Châteauneuf, notre ambassadeur à la Haye, le Tsar Pierre le Grand informait le Régent de son désir de visiter Paris, il ne faisait que donner suite à un dessein conçu dix-neuf années auparavant. En 1698, lors de son premier séjour en Hollande, il avait fait sonder Louis XIV à ce sujet, et « il fut mortifié, ajoute Saint-Simon, de ce que le roi déclina honnêtement sa visite, dont il ne voulut point s'embarrasser. »

Le majestueux monarque craignait sans doute quelque manque à l'étiquette de la part d'un souverain encore peu façonné au cérémonial des cours, ou qui, plutôt, semblait se faire un jeu de le braver. Pour témoigner aux ambassadeurs de Guillaume d'Orange sa mauvaise humeur de leur arrivée tardive, ne s'était-il pas avisé naguère de ne vouloir leur donner audience qu'à bord d'un vaisseau hollandais, et dans la grande hune, où il les reçut du reste avec beaucoup de majesté, sauf à rire de la frayeur qu'ils avaient témoignée en montant aux échelles de cordes. Mais en 1717,

(1) L'article que nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs a été composé par M. le comte d'Haussonville, à la demande et sur la désignation de l'Académie française, pour être offert en hommage, dans la séance du mercredi 7 octobre 1896, à LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice de Russie.

Pierre Ier n'était plus un souverain dont la visite pût être déclinée honnêtement. En quelques années, son robuste génie avait façonné, en quelque sorte à coups de cognée, un empire encore naissant, à la solidité duquel l'opinion européenne n'avait guère cru d'abord, mais dont elle commençait à pressentir confusément les grandes destinées. « Je serai succinct, a dit Saint-Simon, sur un prince si grand et si connu, et qui le sera sans doute de la postérité la plus reculée pour avoir rendu redoutable à l'Europe et mêlé nécessairement à l'avenir dans toutes les affaires de cette partie du monde une cour qui n'en avait jamais été une, et une nation entièrement ignorée. » L'avenir a donné singulièrement raison aux prévisions de Saint-Simon, et le duc d'Orléans avait l'esprit trop pénétrant pour n'y pas lire aussi bien que lui. Aussi n'eut-il garde de décliner la visite annoncée, bien que cette visite soulevât quelques questions délicates.

Le Tsar entendait garder l'incognito. Dans la première dépêche où il est question de son arrivée (1) il est désigné « comme une personne de distinction qui paraît vouloir rester incognito, mais que Son Altesse Royale veut traiter avec toute la distinction et tous les égards qui peuvent marquer beaucoup de considération de sa part, sans cependant lui rendre les honneurs que lui-même paraît ne vouloir pas recevoir pour éviter les embarras du cérémonial ». Mais quels étaient les honneurs que Sa Majesté tsarienne, comme on l'appelait alors, voudrait et ceux qu'elle ne voudrait pas recevoir? La question était embarrassante. Desgranges, qui faisait depuis vingt-cinq ans fonction de maître des cérémonies, s'en préoccupait fort. Il en était de même du Corps de ville de Paris (nous dirions aujourd'hui le Conseil municipal), qui, plein de bonne volonté, demandait s'il devait aller au-devant du Tsar et lui porter les présens ordinaires, lesquels présens consistaient « en douze douzaines de boîtes de confitures et autant de flambeaux de cire (2). »

Pour résoudre toutes ces questions, le Régent ne crut pouvoir mieux faire que d'envoyer à Dunkerque (car le Tsar pour venir de Hollande avait choisi la voie de mer) le sieur de Liboy, gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roy. Liboy était porteur d'instructions très détaillées, mais qui roulaient uniquement sur des questions d'étiquette (3). Il fut ainsi le premier Français qui

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie,* t. VII. Lettre à M. le comte d'Hérouville, commandant pour le service du Roi à Dunkerque.

(2) *Ibid.* Lettre de M. de Trudaine, prévôt des marchands, 26 avril 1717.

(3) *Ibid. Mémoire pour servir d'instructions au sieur de Liboy, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi, allant par ordre de Sa Majesté auprès du Czar de Mos-*

eut l'honneur d'être présenté au Tsar, et ses lettres, qui sont demeurées inédites, au moins en France, — car elles n'ont point échappé aux intelligentes investigations des membres de la Société Impériale d'Histoire de Russie (1), — contiennent, sur l'arrivée et le séjour de Pierre Ier à Dunkerque, de curieux détails. Nous leur emprunterons ce portrait (2) :

« Le Czar est de la plus grande taille, un peu courbé et la teste penchée à l'ordinaire. Il est noir et a quelque chose de farouche dans la physionomie. Il paroît avoir l'esprit vif et la conception aisée, avec une sorte de grandeur dans les manières, mais peu soutenue. Il est mélancolique et distrait, quoique accessible et souvent familier. On dit qu'il est robuste et capable de travail de corps et d'esprit. »

Dès les premiers entretiens, il fut évident que Sa Majesté Tsarienne désirait, autant que cela serait possible, échapper au cérémonial. « Il demande, écrivait Liboy, que le Roi veuille le faire loger dans une maison particulière qui soit convenable. Il veut éviter les maisons royales. » De même, il ne voulut pas des voitures « honnestes et propres » qui avaient été préparées pour lui, mais qui étaient de lourdes berlines. Il demanda que ces voitures fussent remplacées par cinq chaises à deux roues et à deux places, de simples cabriolets, et que les relais fussent disposés de façon à gagner Paris en quatre jours. La nécessité d'attendre ces chaises le fit prolonger son séjour à Dunkerque. Une journée y fut employée par lui (c'est Liboy qui parle) à prendre médecine, les trois autres à visiter en détail, — car le Tsar avait la passion des choses maritimes, — le port, le bassin et les magasins de Dunkerque. Il fut si satisfait de sa visite qu'il demanda si l'on ne pourrait pas trouver un officier de marine, parlant le hollandais, qu'on attacherait à sa personne. Ainsi fut fait.

Liboy, cependant, avait profité de ces quatre jours pour adresser à Paris quelques renseignemens sur les habitudes de Pierre Ier (3) : « Le Czar se lève matin, dîne vers les dix heures, soupe vers les sept et se retire avant neuf. Il boit des liqueurs

covie, qui vient incognito dans le royaume. Ce mémoire a été publié dans le *Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France*, t. VIII. — *Russie.* Introduction et notes de M. Alfred Rambaud.

(1) *Société impériale d'histoire de Russie*, t. XXXIV. Ce volume contient plusieurs pièces intéressantes relatives au séjour de Pierre le Grand, dont les originaux sont aux Affaires étrangères et qui sont inédites en France, entre autres les lettres de Liboy et quelques lettres du maréchal de Tessé que nous citerons plus loin.

(2) Aff. étrang. *Moscovie*, t. VII. Liboy au maréchal d'Huxelles, 23 avril 1717.

(3) *Ibid.* Lettres de Liboy, 27 et 28 avril 1717.

avant les repas, de la bière et du vin l'après-midi, soupe peu et quelquefois point du tout, et se couche avant neuf. Il mange de tous nos mets et boit de nos vins, hormis le champagne. Les seigneurs aiment ce qui est bon et s'y connaissent. » « Je ne suis point encore parvenu à m'apercevoir, ajoutait-il, d'une espèce de conseil ou de conférence d'affaires sérieuses, à moins qu'on en ait traité en gobelottant. » Aussi attribuait-il le voyage du Tsar uniquement à la curiosité et à une inquiétude naturelle.

Liboy se trompait, comme on va le voir ; mais il ne s'en était pas moins fort bien acquitté de cette première mission. Le Régent crut cependant, pour faire plus d'honneur au Tsar, devoir envoyer au-devant de lui jusqu'à Calais le marquis de Mailly-Nesle, gentilhomme « dont la naissance et le mérite étaient également distingués », disait sa lettre d'introduction. Mais celui-ci eut moins de succès que Liboy. Il paraît s'être proposé le singulier dessein d'éblouir ces hôtes encore un peu agrestes de la France par l'élégance de sa toilette. Il changeait d'habit chaque jour. Tant de recherche ne lui valut qu'un sarcasme : « En vérité, dit le Tsar, je plains M. de Nesle d'avoir un si mauvais tailleur qu'il ne puisse trouver un habit fait à sa guise. »

Pierre le Grand ne perdait point de temps à changer de toilette en route. Il n'avait qu'une idée : arriver le plus rapidement possible à Paris, et il brûlait les étapes, au risque de causer parfois certains mécomptes. « Vous aurez peut-être de la peine à croire, écrivait d'Amiens l'intendant M. de Bernage (1), que le Czar a passé hier dans cette ville sans que j'aie eu l'honneur de le voir. Nous l'attendions à l'évêché avec M. le marquis de Nesle et M. de Liboy, parce qu'il ne trouve pas bon qu'on aille au-devant de lui et nous comptions du moins qu'il viendrait prendre un rafraîchissement et son relais, quand on vint nous dire qu'il avait envoyé chercher les chevaux par son courrier et qu'étant monté dans mon carrosse à la porte de la ville, il l'avait déjà traversée en diligence sans vouloir s'arrêter ni voir personne. » M. de Bernage ajoutait en post-scriptum : « Il ne sera pas impossible que M. l'évêque d'Amiens fasse un peu de plaintes, car, pour ne pas perdre mon étalage, je priai les dames à venir manger le souper du Czar à l'évêché, et Mme de Bernage donna un grand bal dans le palais épiscopal dont ce prélat m'avait laissé maître. »

Même déception à Beauvais où l'évêque-comte l'attendait à coucher. « J'avais, écrivait l'évêque avec mélancolie, rendu ma maison, qui n'est pas magnifique, le plus commode que j'avais

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VII. Lettre du sieur de Bernage, intendant de Picardie, au maréchal d'Huxelles, 7 mai 1717.

pu pour loger le Tsar et une partie de sa suite. Je lui préparais un concert de voix et d'instrumens, et une illumination avec feu d'artifice. Il aurait trouvé ses armes en plusieurs endroits de sa maison et, dans la chambre où je croyais qu'il devait coucher, les portraits des grands-ducs de Moscovie, père et mère du Czar. Mais tous ces préparatifs, et tous ceux que j'avais tâché de faire pour lui donner à manger ont été inutiles. » En effet le Tsar, redoutant l'affluence du peuple qui commençait à se presser sur son passage, ne voulut même pas entrer dans Beauvais, et il préféra s'arrêter dans un méchant village, où lui et sa suite dînèrent au cabaret pour dix-huit francs (1). Comme on lui avait fait observer à l'avance qu'il ferait mauvaise chère dans ce cabaret : « Je suis un soldat, aurait-il répondu. Pourvu que je trouve du pain et de la bière, je suis content. »

Le Tsar approchait rapidement de Paris, lorsque, à Beaumont, sa dernière étape, il rencontra le comte de Tessé que le Régent envoyait pour lui faire compliment, et qui devait être attaché à sa personne pendant toute la durée de son séjour. Le choix était des plus heureux. Tessé n'était pas seulement un maréchal de France, un homme de beaucoup d'esprit et de fort bonne compagnie. Il avait été mêlé sous le règne précédent à beaucoup de grandes affaires dont il s'était tiré à son honneur. C'était lui en particulier qui, en 1696, avait réussi à détacher le duc de Savoie de la ligue d'Augsbourg, et dans ses relations avec ce prince difficile il s'était montré négociateur fort habile. Depuis la mort du souverain qu'il avait servi avec beaucoup de dévouement, il vivait dans une demi-retraite, partageant son temps entre une petite maison de campagne qu'il possédait aux Camaldules, près de Grosbois, et un appartement aux Incurables. Mais la retraite n'était pas beaucoup son affaire, et il ne lui fallut qu'un signe pour venir reprendre son ancien rôle. Des Français un peu infatués de la splendeur de leur capitale pouvaient seuls en effet croire, comme Liboy, que la curiosité et le désir d'admirer Paris étaient l'unique mobile qui avait poussé Pierre Ier à entreprendre ce voyage. L'habile souverain poursuivait au contraire un but parfaitement déterminé qu'un rapide coup d'œil jeté sur l'état de l'Europe fera comprendre.

Depuis l'année 1713 les traités de Westphalie, qui formaient depuis plus d'un demi-siècle le droit public européen, avaient été remplacés par les traités d'Utrecht et de Bade. Ces traités avaient mis un terme à la longue guerre de la Succession d'Espagne, et

(1) Aff. étrang. *Moscovie*, t. VII. L'évêque-comte de Beauvais au maréchal d'Huxelles, 11 mai 1717.

créé au point de vue diplomatique et territorial un nouvel état de choses. L'Autriche ne les avait subis qu'avec impatience, et ne demandait qu'un prétexte pour les remettre en question. L'Espagne elle-même, qui n'en avait pas tiré tous les avantages qu'elle en espérait, ne les acceptait qu'à contre-cœur. Au contraire, les autres États de l'Europe, et en particulier la France, épuisée par la longue lutte qu'elle avait soutenue, voulaient sincèrement la paix. De là un nouveau groupement des forces : d'un côté la triple alliance, c'est ainsi que, depuis le traité tout récent de la Haye, on appelait l'union de la France, de l'Angleterre et de la Hollande. En face l'Autriche affaiblie, mais encore redoutable; à côté d'elle deux puissances secondaires : l'une, la Prusse, un peu nouvelle venue dans le monde européen, remuante, ambitieuse, qui s'était rangée du côté de l'Autriche dans la guerre de la Succession d'Espagne; de l'autre, la Suède, vieille alliée de la France depuis Richelieu, encore unie à elle par un traité qui lui assurait un subside de 600 000 écus par an, mais engagée depuis plusieurs années, par l'aventureux Charles XII, dans une guerre funeste et non encore terminée où la Russie lui avait enlevé toutes ses provinces baltiques. Enfin, au loin, sortant à peine de ses steppes et de ses forêts sauvages, la Russie.

Si la Russie, qui jusque-là n'avait paru songer qu'à ses propres affaires, intervenait dans celles de l'Europe, de quel côté se rangerait-elle? Qu'elle se rangeât du côté de l'Autriche, qu'elle entraînât avec elle la Prusse, son alliée dans la guerre suédoise; et, en face de la coalition anglo-franco-hollandaise, pouvait se dresser une coalition austro-prusso-russe qui la contre-balancerait exactement. Les traités d'Utrecht et de Bade, et par conséquent la paix de l'Europe, risquaient d'être remis en question, ce qui était contraire à la politique de la France.

D'un autre côté, la Russie, dont les récentes conquêtes sur la Suède n'avaient jamais été reconnues, ni ratifiées par aucun traité, qui toujours isolée n'avait jamais fait partie du concert européen, avait intérêt à tenir de quelque instrument solennel la ratification de ces conquêtes, et à entrer dans ce concert. « Toutefois, comme l'a très bien dit un des hommes qui ont étudié de plus près, dans le passé, les rapports de la France et de la Russie, M. Albert Vandal (1), le Tsar ne pouvait espérer prendre place dans ce concert et s'y faire écouter qu'à la condition d'être présenté par un ami considérable qui lui servirait de répondant... Il fallait à la Russie l'appui d'une de ces vieilles monarchies qui, grâce à

(1) *Louis XV et Élisabeth de Russie*, par M. Albert Vandal.

l'ancienneté autant qu'à l'éclat de leur puissance, marchaient à la tête des nations. Il n'aimait point l'Angleterre et ne connaissait pas l'Espagne : restait la France. »

La France et la Russie avaient donc même intérêt, et personne ne doutait en Europe que le voyage de Pierre le Grand ne cachât quelque dessein diplomatique (1). Chacun se demandait dans quel plateau de la balance il jetterait, le cas échéant, le poids de sa puissante épée. L'Angleterre et l'Autriche suivaient ses pas avec une égale anxiété. Mais la pensée du Tsar semblait encore enveloppée d'un certain mystère. Esprit sagace et délié, Tessé était propre autant qu'homme du monde à percer ce mystère, et il devait s'y employer utilement.

Le Tsar arriva à Paris le 7 mai à neuf heures du soir. Il avait préféré cette heure tardive pour échapper à la curiosité. Mais il n'en trouva pas moins la rue Saint-Denis et la rue Saint-Honoré illuminées, avec force gens aux fenêtres ou sur son passage. Afin qu'il pût choisir, on avait préparé pour lui deux appartemens : l'un au Louvre, l'autre à l'hôtel de Lesdiguières. Il visita d'abord celui du Louvre. Il le trouva trop magnifiquement tendu et éclairé, et préféra l'hôtel de Lesdiguières. Déjà, en cours de route, on avait pu remarquer son goût pour la simplicité. Dans les appartemens qui étaient préparés pour le recevoir, il choisissait toujours la pièce de derrière. Il fit de même à l'hôtel de Lesdiguières, où il fit tendre son lit de camp dans une garde-robe.

Le lendemain de son arrivée il reçut la visite du Régent. Il sortit de son cabinet, fit quelques pas au-devant de lui, l'embrassa, disent les récits du temps, avec un grand air de supériorité, et se retournant, rentra dans son cabinet, suivi par le Régent « qu'il semblait mener en laisse ». Ils s'assirent sur deux fauteuils, le Tsar prenant celui du haut bout. La conversation entre eux dura une heure, mais sans qu'il y fût parlé d'affaires ; le prince Kourakin servait d'interprète.

Le 11 mai, le Tsar reçut la visite du petit Roi qui avait 7 ans. Le cérémonial avait été soigneusement réglé. Le Tsar descendit recevoir le Roi à la porte de son carrosse, et tous deux marchant de front se rendirent jusqu'à la chambre du Tsar, où ils s'assirent sur deux fauteuils égaux. Le Roi lui débita un fort joli compliment qu'on lui avait fait apprendre par cœur. Au lieu de lui répondre, le Tsar le prit brusquement dans ses bras et, l'élevant

(1) Pendant le séjour du Tsar en Hollande, une négociation avait déjà été ébauchée avec notre ambassadeur Châteauneuf, et c'est en partie parce que Châteauneuf ne semblait point comprendre sa pensée que Pierre Ier avait résolu de venir à Paris. (V. Rambaud, *Introduction*).

à la hauteur de son visage, l'embrassa à plusieurs reprises, ce qui n'était nullement prévu par le cérémonial. On craignit un instant que le petit Roi ne prît peur; mais, bien qu'un peu surpris, il fit bonne contenance, et la conversation, soutenue surtout par le duc du Maine et le maréchal de Villeroy, dura fort agréablement un quart d'heure.

Le lendemain le Tsar rendit sa visite au Roi, et fut tout surpris, car c'était la première fois qu'il sortait, de la foule qu'il trouva sur son passage. Le Roi devait le recevoir à la descente de son carrosse. Mais aussitôt que le Tsar l'aperçut sous le vestibule des Tuileries marchant vers lui, il sauta de son carrosse, courut au-devant du Roi, le prit dans ses bras et monta ainsi l'escalier. Ces brusqueries, un peu voulues peut-être, n'étaient pas sans grâce, et on fut fort touché à la Cour de la prédilection et de la tendresse que, durant toute la durée de son séjour, Pierre le Grand témoigna au jeune Roi.

Ces devoirs de cérémonie remplis, commença pour le Tsar cette vie sans trêve de visites officielles aux monumens publics qu'il est de tradition d'imposer aux souverains de passage à Paris et qu'ils subissent avec une inlassable bonne grâce. Le jour même de sa réception aux Tuileries il avait visité dès 8 heures du matin, la place Royale, la place des Victoires, la place Vendôme. Le 12 mai on le conduisit à l'Observatoire, aux Gobelins, au Jardin du Roi; le 14 à la grande galerie du Louvre où on lui montra le plan des villes fortifiées; le 16 aux Invalides où il goûta la soupe des soldats, but à leur santé, et, après avoir tâté le pouls à l'un d'eux qu'on tenait pour perdu, lui prédit qu'il en reviendrait (pronostic qui se vérifia); le 17 à Saint-Cloud; le 18 à Issy; le 21 au Luxembourg; le 23 à Meudon; le 24 aux Tuileries; le 25 à Versailles; le 26 à Marly. Et cela sans compter les plaisirs du soir : dîner à Saint-Cloud chez le Régent et représentation de gala à l'Opéra, au cours de laquelle, ayant eu soif, il demanda un verre de bière que le Régent lui offrit avec grand respect sur une soucoupe.

Pierre le Grand parut prendre beaucoup d'intérêt à ces visites, surtout à celles qu'il fit aux établissemens scientifiques. Il y trouvait l'occasion d'une foule de questions qui montraient l'étendue de ses connaissances, et sur tous ceux qui l'approchaient il produisait une impression singulière. Laissons encore parler Saint-Simon : « Tout montrait en lui la vaste étendue de ses lumières et quelque chose de continuellement conséquent. Il allia d'une manière tout à fait surprenante la majesté la plus haute, la plus fière, la plus délicate, la plus soutenue, en même temps la

moins embarrassante, quand il l'avait établie dans toute sa sûreté, avec une politesse qui la sentait et toujours et avec tous, et en maître partout, mais qui avait ses degrés suivant les personnes... C'est la réputation qu'il laissa unanimement en France qui le regarda comme un prodige dont elle demeura charmée. »

II

Cependant le véritable but que s'était proposé Pierre le Grand en entreprenant son voyage n'était point perdu de vue. Le Tsar chargeait son vice-chancelier Schafiroff, que Tessé appelle souvent le *ragot*, et son ambassadeur en Hollande le prince Kourakin, qui était en même temps son beau-frère par sa première femme, d'entrer en négociations avec Tessé. De son côté le maréchal d'Huxelles, membre du Conseil de Régence et président du Conseil des Affaires étrangères, rédigeait pour l'usage de Tessé un long mémoire (1), qui devait lui servir d'instruction. Ce mémoire témoigne, à la vérité, de la part du maréchal d'Huxelles, une certaine hésitation à s'engager dans une alliance aussi nouvelle. Il recommande à Tessé « de combattre et d'éluder des engagemens précis et plus forts que ce qui convient à la correspondance et à la bonne amitié ». Mais il l'informe cependant « que Son Altesse Royale regarde comme un point important de pouvoir engager ce prince (le Tsar) de manière qu'il perde désormais toute idée de former une liaison avec la cour de Vienne, et que celles que Sa Majesté aura formées avec lui puissent servir de fondement à des engagemens plus étroits », et il fait observer avec justesse, « que comme Sa Majesté et le Tsar ne peuvent jamais avoir d'intérêts à démêler, les liaisons établies sur ces fondemens ne peuvent qu'être utiles à l'une et à l'autre puissance, sans qu'il puisse jamais en naître des inconvéniens capables d'en altérer la force, ni d'en diminuer les avantages. »

La première conférence s'ouvrait le 18 mai, avec un grand secret, pour échapper, disait Tessé « aux mouches allemandes et de toutes les nations qui observent les moindres démarches. » Dès le début, le négociateur français se trouvait en présence d'une de ces propositions précises qu'il lui était recommandé d'éluder et qui était ainsi formulée : « une amitié réciproque et une alliance fidèle, pour le ciment et le fondement de laquelle il sera fait un traité de défensive pour assurer les traités d'Utrecht et de Bade,

(1) *Recueil des instructions*, etc. *Russie*, p. 190. *Mémoire pour servir d'instructions à M. le maréchal de Tessé.* Ce *Mémoire* avait déjà été publié par le général de Grimoard dans l'ouvrage improprement appelé *Mémoires de Tessé.*

comme aussi que la France garantira les conquêtes que le Tsar a faites sur la Suède, laquelle Suède ne sera point assistée d'argent, ni de troupes, directement ni indirectement. » Et comme Tessé répondait, avec juste raison, qu'il est impossible de garantir des conquêtes tant qu'une guerre n'est pas terminée, et que « tout ce qui est sujet à la variation du succès ne peut jamais être garanti », on lui répliquait avec une vivacité, qu'il rend admirablement dans une dépêche où il semble rapporter les paroles mêmes du Tsar (1) : « Eh bien ! laissez le Tsar agir comme il l'entendra sur la Suède, sans garantir ses conquêtes, mais mettez le Tsar au lieu et place de la Suède. Le système de l'Europe a changé la base de tous vos traités. La Suède quasi anéantie ne peut plus vous être d'aucun secours. La puissance de l'Empereur s'est infiniment augmentée, et moi, Tsar, je viens m'offrir à la France pour lui tenir lieu de la Suède. Je lui offre non seulement mon alliance, mais ma puissance et en même temps celle de la Prusse, sans laquelle je ne pourrais pas agir... Par moi, Tsar, la balance que l'alliance de la Suède vous devait faire, sera rétablie; mais le grain que j'y mets l'emporte; et de là je conclus que moi, Tsar, je dois avoir le même traitement que la Suède, puisque je vous tiendrai lieu non seulement de ladite Suède, mais que je vous amène la Prusse. »

L'offre était pressante autant que formelle, et ceux qui l'avaient faite insistaient pour avoir une réponse immédiate. « Ces gens-cy, écrivait Tessé (2) le 20 mai, me demandèrent, dès hier au soir, si j'avais réponse des ouvertures que j'avais fait faire de leurs dernières propositions. A quoy je leur répondis simplement qu'en leur gardant le secret impénétrable qu'ils m'avoient demandé, je croyais que Son Altesse Royale regardoit cette affaire comme assez importante pour y réfléchir et prendre peut-être son conseil le plus secret, pour digérer une matière d'aussi grande conséquence. »

La matière avait besoin en effet d'être digérée, car il ne s'agissait de rien moins pour la France que d'abandonner, pour une alliée nouvelle et inconnue, une alliée ancienne et éprouvée, bien qu'un peu infidèle dans les derniers temps. Il n'y avait pas moyen cependant de se dérober, et on convint que chacune des parties rédigerait séparément un projet de traité. Le projet français comprenait sept articles (3) dont le premier stipulait qu'il y aurait

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*. Lettre de Tessé du 19 mai.

(2) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VII. Ce projet de traité porte la date du 27 mai. Lettre de Tessé du 20 mai.

(3) *Ibid.*

« désormais et pour toujours à l'avenir une alliance et une amitié durable et fidèle, une union et une correspondance étroite entre le Roy Très Chrétien, le Tsar de Moscovie, leurs héritiers et successeurs. » Le projet russe, assez différent dans les termes, et dont la rédaction provoquait de la part du maréchal d'Huxelles de nombreuses observations, tendait cependant au même but, et les choses paraissaient de prime abord devoir marcher sans encombre. « Si nous n'avançons pas beaucoup, écrivait Tessé au sortir d'une troisième conférence (1), il semble au moins que nous ne reculons pas, de manière que dans cette affaire-ci, qui peut-être n'en a jamais eu de pareille, à force de s'entendre (car rien n'approche de l'embarras de traiter par truchement), j'ai quelque lieu de croire et d'espérer que Son Altesse Royale trouvera quelque avantage dans tout ceci. » Et dans une autre lettre : « Je crains que vous ne trouviez que nous allons peut-être plus vite que vous ne voulez; mais attendu qu'il faut, comme l'on dit, qu'une porte soit ouverte ou fermée, encore faut-il que Son Altesse Royale et vous preniez un parti. »

Mais cette négociation que Tessé craignait de voir marcher trop vite au gré du Régent, encore hésitant, allait se trouver au contraire entravée par l'entrée en scène d'un troisième négociateur : la Prusse. Rien n'était plus naturel en soi-même que l'intervention de la Prusse. Elle avait été l'alliée de la Russie dans la guerre contre la Suède, et avait aussi des conquêtes, entre autres l'importante place forte de Stettin, à garantir. De plus, un traité d'alliance défensive, de nature assez vague et qui sur sa demande était demeuré secret, l'unissait à la France depuis 1716. Il n'y avait donc aucune raison de la tenir à l'écart de cette négociation. Le projet de traité français était même doublé d'un second projet par lequel « il était convenu que le traité de bonne correspondance, d'amitié et d'alliance convenu entre Sa Majesté Très Chrétienne et le Czar de Moscovie serait commun au Roi de Prusse en tous ses points. »

Lorsque le baron de Kniphausen, que le Roi de Prusse avait envoyé auprès du Tsar, débarqua à Paris, il était tout simple de l'admettre en tiers, et une lettre de Kourakin à Tessé informait ce dernier que désormais Kniphausen assisterait aux conférences qui se tenaient à l'hôtel de Lesdiguières. « Nous sommes convenus cependant, mandait Tessé à d'Huxelles, qu'il ne serait donné d'étendue de confiance au Prussien que dans la proportion où nous le croirions utile et nécessaire, et qu'il n'aura nulle connais-

(1) *Ibid.* Lettre de Tessé du 21 mai 1717.

sance des articles qui devront être secrets entre nous. » Mais à partir de l'intervention du Prussien, comme l'appelait Tessé, les choses commencèrent à mal marcher. Par égard pour lui sans doute, on crut devoir substituer aux deux projets de traité différens sur lesquels on délibérait un troisième projet auquel le Roi de Prusse était personnellement partie, et dont l'article premier était ainsi conçu (1) : « Il a été stipulé et accordé qu'il y aura, du jour de la conclusion de ce traité entre Sa Majesté Tsarienne, Sa Majesté Très Chrétienne, et Sa Majesté le Roi de Prusse, entre leurs héritiers et successeurs, leurs royaumes, pays et États, un traité d'amitié, de correspondance et de commerce éternel et sincère, lequel sera observé de telle manière que les parties contractantes s'entre-promettent de la manière la plus forte de faire tout ce qui dépendra d'elles pour procurer et avancer le bien et les avantages de l'un et de l'autre, et de détourner au contraire toutes sortes de dommages et de préjudices. »

Mais autant il était facile de stipuler qu'il y aurait amitié éternelle entre la Russie, la France et la Prusse, autant il allait être malaisé de s'entendre sur les conditions de cette amitié. On tomba aisément d'accord sur le principe même de la garantie réciproque de l'état territorial créé ou à créer d'une part par les traités d'Utrecht et de Bade, d'autre part par ce qu'on appelait la paix éventuelle du Nord, c'est-à-dire le traité qui ne pouvait manquer d'intervenir entre la Suède, la Russie et la Prusse. Mais sur les conditions où s'exercerait cette garantie les difficultés ne tardèrent pas à surgir.

Une première difficulté fut soulevée par la France. Les termes du projet qui avait été rédigé par Schafiroff et Kourakin limitaient expressément ce concours promis par la Prusse et la Russie au cas où le « Roy Très Chrétien viendrait à être attaqué par une guerre ouverte dans ses royaumes et États. » D'Huxelles faisait observer avec raison que, le but de cette nouvelle alliance étant la garantie des traités d'Utrecht et de Bade, ces traités seraient aussi bien violés si l'Empereur s'attaquait aux puissances italiennes qui avaient été partie à ces traités, et l'observation était si juste que cette difficulté ne paraît point avoir eu de suite.

Une seconde difficulté fut soulevée, celle-là par les négociateurs russes, à propos de la date à partir de laquelle la Russie, suivant l'expression du Tsar lui-même, serait mise aux lieu et place de la Suède (2). La Russie aurait voulu être substituée effectivement

(1) Aff. étrang. *Moscovie*, t. VIII. Ce troisième projet porte la date du 4 juin.

(2) C'était ce que Tessé appelait dans sa langue pittoresque *le coup des subsides* qu'il aurait bien voulu parer en faisant valoir que la garantie des traités

à la Suède dès le lendemain de la signature du traité. La France faisait au contraire observer qu'étant encore liée vis-à-vis de la Suède par un traité qui ne devait prendre fin que dans dix mois, elle ne pouvait pas prêter assistance aux deux belligérans à la fois. Comme l'objection était juste, la difficulté parut encore de celles sur lesquelles il ne serait pas impossible d'arriver à une entente. Mais une difficulté plus sérieuse, et qui devait malheureusement devenir la pierre d'achoppement, surgit à propos du mode d'exécution de la garantie mutuelle.

Un article séparé et destiné à demeurer secret du projet du traité allait jusqu'à prévoir la composition et l'effectif des forces que l'exécution de la garantie mutuelle obligerait, le cas échéant, chacune des parties contractantes, d'envoyer au secours de l'autre, à première réquisition. Ces forces devaient comprendre non seulement de l'infanterie et de la cavalerie, mais des troupes de marine. Les chiffres seuls étaient laissés en blanc, pour être ultérieurement fixés. Mais le maréchal d'Huxelles, qui dans toute cette négociation paraît avoir fait preuve d'un esprit un peu timide peut-être, mais judicieux, faisait observer que le projet russe semblait toujours supposer que les troupes du Tsar se joindraient à celles du Roi. « Or, il est aisé de prouver, disait-il avec raison, que si la guerre était déclarée, cette jonction deviendrait impossible. Ainsi, il faut fixer l'effet de la garantie à une diversion », et il ajoutait : « Comme l'on veut agir de bonne foi, il ne faut pas dissimuler au ministre du Tsar que nous ne croyons pas que la France puisse donner d'autres secours au Tsar que des subsides, et que nous comptons aussi que le Tsar ne peut nous secourir que par une diversion (1). »

Ce fut sur cette question de la jonction ou de la diversion qu'il devint impossible de s'entendre, le négociateur français insistant pour que le cas de diversion fût stipulé, les négociateurs russes et prussiens s'y refusant. Toutefois, la difficulté principale ne

d'Utrecht et de Bade accordée par la Russie à la France avait pour équivalent la garantie de la paix éventuelle du Nord accordée par la France à la Russie, et que par conséquent les obligations réciproques des deux puissances se contre-balançaient. Mais ces Messieurs, ce sont les propres expressions de Tessé, lui riaient au nez et répondaient qu'ils étaient assez puissans pour se garantir par eux-mêmes. « Pour trancher court, écrivait Tessé, je ne vois nulle apparence que Son Altesse Royale puisse tirer aucun fruit de ce que nous faisons, et du voyage du Czar et de ses bonnes et apparentes dispositions d'entrer fidèlement en alliance avec nous, à moins qu'il ne se résolve, en mettant le Czar au lieu et place du roi de Suède, de lui donner les subsides qu'il donnait audit roi. Je me suis tenu en réserve sur le point du plus ou moins de ces subsides. »

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VIII. Ces observations du maréchal d'Huxelles sont en regard du projet de traité, rédigé par Schafiroff et Kourakin, dont le texte est sur deux colonnes.

venait pas de la Russie. Pierre le Grand avait une juste confiance dans son armée. Il l'avait mesurée à Poltawa contre les héroïques bandes de Charles XII et les avait anéanties. Il ne craignait pas de se trouver seul, face à face avec l'Autriche. Il n'en était pas de même de l'envoyé prussien : Kniphausen n'envisageait pas sans terreur l'éventualité où les jeunes troupes de son Roi se trouveraient seules aux prises avec la vieille armée autrichienne. Sa situation était, il faut le reconnaître, singulièrement difficile. Il ne s'attendait point à prendre part à une aussi importante négociation : ses pouvoirs étaient insuffisans, et il craignait d'être désavoué par un maître qui, à en juger par la manière dont il traita plus tard son fils, ne devait pas avoir l'humeur tendre pour ses serviteurs. Le séjour du Tsar en France permettait au contraire aux négociateurs russes d'en référer à leur maître sur les points difficiles; mais le genre de vie que celui-ci menait ne rendait pas toujours aisé de le saisir.

III

Depuis qu'il était débarrassé des visites officielles, le Tsar, dont le séjour à Paris se prolongeait depuis près d'un mois, se livrait aux caprices de son humeur curieuse. Un jour où l'on comptait pouvoir lui soumettre l'état des affaires, la fantaisie lui prenait de voir sortir de Notre-Dame la procession de la Fête-Dieu. Il fallait que Tessé, laissant là les négociations, courût aux Enfans-Trouvés, dont les balcons étaient vis-à-vis l'église, et priât les sœurs à qui appartenaient ces balcons de les faire orner tant bien que mal avec quelques tapis pour que le Tsar y fût convenablement (1). « Au surplus, ajoutait-il, je ne sais point où le Tsar dînera ni s'il retournera à Versailles. Je n'ai nulle nouvelle du duc d'Antin. Avec tous ces déménagemens il n'y a homme à qui la tête ne tournât. »

La tête lui tournait bien davantage encore, lorsqu'il apprenait que le Tsar, qu'il devait accompagner partout, était sorti sans le prévenir de l'hôtel de Lesdiguières, et s'était jeté dans un fiacre sans dire où il allait. Parfois il en usait de même avec le carrosse des femmes qui s'étaient fait descendre devant sa porte pour le voir sortir. C'est ainsi qu'un jour il monta, pour se faire conduire à Boulogne, dans le carrosse de la maréchale de Matignon qui fut fort étonnée de se trouver à pied. Ces jours-là, Tessé le cherchait effaré dans toute la ville, sans pouvoir le rejoindre. Pour

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VII. Lettre de Tessé du 26 mai.

échapper à la curiosité, il avait coutume de revêtir un costume fort simple que Buvat décrit ainsi dans son journal. « Le Tsar était fort simplement vêtu d'un surtout de bouracan gris assez grossier, tout noir, avec une veste d'étoffe de laine grise dont les boutons étaient de diamans, sans cravate et sans manchettes, ni dentelles aux poignets de sa chemise, ayant une perruque brune à l'espagnole, dont il avait fait couper le derrière qui lui avait paru trop long et sans être poudrée. » Duclos, dans ses *Mémoires secrets*, rapporte en effet qu' « il avait commandé une perruque et que le perruquier ne douta pas qu'il ne lui en fallût une à la mode qui était alors de les porter longues et fournies. Mais le Czar lui fit donner un coup de ciseaux tout autour pour la réduire à la forme de celle qu'il portait. »

Si simple que fût son ajustement, il lui arrivait presque toujours d'être reconnu, grâce à un certain air de majesté naturelle, et la foule qui s'attachait à ses pas l'importunait souvent. C'était chez des ouvriers de réputation qu'il se faisait de préférence conduire, et il se plaisait à les voir travailler. Duclos ajoute : « Les choses de pur goût et d'agrément le touchaient peu ; mais tout ce qui avait un objet d'utilité, trait à la marine, au commerce, aux arts nécessaires, excitait sa curiosité, fixait son attention et faisait admirer la sagacité d'un esprit étendu, juste, et aussi prompt à s'instruire qu'avide de savoir. »

En effet, on voulut lui faire admirer la collection des pierreries du Louvre, mais il avoua qu'il s'y connaissait peu. En revanche, il prit beaucoup d'intérêt à voir à Bercy le cabinet de physique de Pajot d'Ons-en-Bray, le directeur des postes. Un carme alors fameux par ses découvertes, le Père Sébastien, lui fit admirer plusieurs de ses machines. Il eut soin de rendre également visite à tous les corps savans. A la Sorbonne il embrassa le buste de Richelieu et prononça ces paroles qui pour lui paraissent bien théâtrales (1) : « Je donnerais la moitié de mon empire à un homme tel que toi pour qu'il m'apprît à gouverner l'autre. » A l'Académie française, comme il avait négligé de prévenir de sa visite, il ne trouva que deux académiciens qui lui firent les honneurs de la salle des séances. A l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres il prit beaucoup d'intérêt à l'*Histoire métallique de Louis XIV*. A l'Académie des sciences, sa réception fut tout à fait solennelle. « Il voulut y prendre séance, disent les *Mémoires de la Régence*, et il permit à la Compagnie de s'asseoir pour considérer

(1) Ces paroles ne sont rapportées ni par Saint-Simon, ni par Dangeau. Elles ne se trouvent que dans Duclos, dont les *Mémoires secrets* sont loin de mériter une confiance absolue.

l'ordre de l'Académie et le rang des académiciens. » On lui fit les honneurs de plusieurs machines nouvelles, et il prit grand intérêt à tout ce qu'on lui montra. Il se plut beaucoup également à la Monnaie où le Directeur fit frapper devant lui une médaille d'or qu'il lui présenta. D'un côté était gravé son portrait et de l'autre cette inscription : *Vires acquirit eundo*. Il rendit également de nombreuses visites à l'Observatoire, ou bien, au contraire, il faisait venir des savans à l'hôtel de Lesdiguières pour s'entretenir avec eux, en particulier des géographes, et il leur donnait les renseignemens nécessaires pour rectifier les erreurs qu'ils avaient commises en dressant la carte de son vaste empire encore mal connu.

Ces allures si nouvelles chez un souverain avaient commencé par étonner les Parisiens. Elles finirent par leur plaire et il s'était acquis une popularité véritable. Toutefois, les femmes de la Cour le boudaient un peu. C'est qu'il n'avait guère fait de frais pour elles. « Il est peu galant, écrivait le marquis de Louville (1), ce qui ne met pas les femmes dans son intérêt. » Une question d'étiquette l'avait empêché de rendre la première visite aux princesses du sang. Quelques-unes cependant n'y tinrent pas, et le firent complimenter par un gentilhomme. A celles-là seulement il consentit à rendre visite. Ainsi avait fait Madame, la mère du Régent, qui, toute fière de l'avoir reçu, l'appelait « mon héros le Czar ». Mais un peu grosse, et rouge, par-dessus le marché, Madame, malgré tout son esprit, n'était pas faite pour lui donner une juste idée des grâces françaises. Aucune dame de la Cour ne lui fut régulièrement présentée. Ce n'est pas qu'il ne sût être aimable à l'occasion quand il le voulait. C'est ainsi que, visitant les Invalides avec le maréchal de Villars, il sut que la maréchale était là en *voyeuse*, comme on disait alors. Il la fit approcher et lui dit des paroles obligeantes. Dînant à Bellevue chez le duc de Tresmes, il apprit que sa fille la comtesse de Béthune était là, en *voyeuse* également. Aussitôt il la fit prier de se mettre à table avec lui et la combla de politesses. Mais quand la curiosité attirait les femmes en foule sur son passage, il affectait d'ignorer leur présence. Ainsi fit-il à Petit-Bourg, chez le duc d'Antin, où il alla dîner et où la duchesse de Bourbon avec un certain nombre de dames de la Cour s'étaient rendues pour le voir. Il les trouva toutes rangées dans une galerie. Mais il se borna à les saluer d'une simple inclination de tête et ne s'en fit nommer aucune.

Le séjour du Tsar à Petit-Bourg fut marqué par un épisode où brilla la bonne grâce du duc d'Antin, ce parfait courtisan, qui,

(1) *Mémoires secrets du marquis de Louville*. Lettre du 17 juin au duc de Saint-Aignan.

à force d'obséquiosité envers Louis XIV, avait réussi à se faire pardonner par lui d'être le seul fils légitime de Mme de Montespan. Le Tsar était tendrement attaché à la Tsarine Catherine, sa seconde femme. Un instant, son séjour à Paris se prolongeant, il avait pensé à la faire venir. Mais la question de l'incognito qu'il tenait à garder lui avait fait renoncer à ce dessein, et il lui avait mandé de l'attendre aux eaux de Spa. D'Antin savait cela, et, voulant se rendre agréable au Tsar, il avait trouvé moyen de se procurer un portrait de la Tsarine. La première chose que Pierre le Grand aperçut en entrant dans la salle à manger fut ce portrait, au-dessous duquel d'Antin avait fait graver quelques vers. « Cette galanterie lui plut si fort, dit Duclos qu'il s'écria qu'il n'y avait que les Français qui en fussent capables. » Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu trouver les vers composés par le duc d'Antin pour la Tsarine.

Il y eut cependant une femme que Pierre le Grand témoigna la curiosité de voir bien qu'elle eût quatre-vingt-deux ans : ce fut Mme de Maintenon. On trouve partout racontée, d'après Saint-Simon, la visite qu'il lui rendit à Saint-Cyr. Ce récit n'est point tout à fait exact. Il n'est pas vrai que, sans la saluer, il se soit borné à écarter les rideaux de son lit, et qu'après l'avoir regardée il se soit éloigné sans mot dire. Apparemment Mme de Maintenon devait savoir comment les choses s'étaient passées. Voici comment elle raconte elle-même cette visite (1) : « Le Czar est arrivé à sept heures du soir. Il s'est assis au pied de mon lit. Il m'a demandé si j'étais malade. J'ai répondu que oui. Il m'a fait demander ce que c'était que mon mal. J'ai répondu : Une grande vieillesse. Il ne savait que me dire, et son truchement ne paraissait pas m'entendre ; sa visite a été fort courte. Il est encore dans la maison, mais je ne sais où. Il a fait ouvrir le pied de mon lit pour me voir. Vous croyez bien qu'il n'en aura été guère satisfait. »

Pierre le Grand visita Saint-Cyr en grand détail. « Il se fit montrer, rapporte le *Mercure de France*, les cinq classes et toutes les demoiselles, chacune à leur place. » Pendant ce temps les seigneurs de sa suite, qu'il avait laissés à Versailles, y avaient amené d'autres demoiselles qu'ils firent coucher précisément dans l'appartement de Mme de Maintenon, ce temple de la pruderie, dit Saint-Simon. Blouin, l'ancien valet de chambre de Louis XIV, qui avait autrefois remplacé l'officieux Bontemps, et qui était demeuré gouverneur de Versailles, s'en montrait fort scandalisé.

(1) *Lettres de Mme de Maintenon*, t. VII, 11 juin 1717. Cette publication est celle de La Beaumelle, toujours, il faut l'avouer, un peu suspecte.

IV

Cependant, le séjour du Tsar touchait à son terme. Il était nécessaire que la négociation se terminât d'une manière ou de l'autre. Mais elle en demeurait toujours au même point. « La patience de Job serait en vérité nécessaire, Monsieur, écrivait Tessé (1). Nous avons travaillé jusqu'à deux heures après midi et reculons à mesure que nous croyons avancer, ou peut-être nous avançons à proportion de ce que nous voulons reculer. » La difficulté était toujours la même, la Russie, et surtout la Prusse, se refusant à la diversion et ne voulant s'engager qu'à la conjonction, comme l'Angleterre et la Hollande s'y étaient engagées par un article du traité de la Haye : « J'entends bien, ajoutait Tessé, l'embarras où vous met le détail de cet article, mais je n'y vois guère d'emplastre. »

D'Huxelles commençait à douter également du succès, et il écrivait à Tessé (2) : « Si vous voyez bien clairement que l'on ne puisse se concilier présentement, il serait bon qu'il parût que la difficulté ne viendrait que de l'incertitude qu'on éprouve jusqu'à quel point le Roy de Prusse voudrait se porter pour l'exécution de la garantie, parce qu'en ce cas il nous resterait une ouverture pour amener le Czar au point de faire présentement un traité d'amitié, en attendant que l'on pût prendre des liaisons plus étroites. »

Kniphausen, qui était l'auteur principal de la difficulté, mais qui voulait en même temps en décliner la responsabilité, disait de son côté à Tessé en se promenant avec lui, à l'issue d'une de leurs nombreuses conférences, dans le jardin de l'hôtel de Lesdiguières : « Le Czar ne passera jamais l'article de la diversion que vous demandez au lieu de secours. Je ne sais pas non plus si mon maître le passerait. Ainsy j'ay lieu de croire que notre traité entier ne se fera pas. »

Quelques jours après avait lieu dans ce même jardin, entre Tessé d'un côté, le Tsar et ses ministres de l'autre, une dernière conférence qui achevait d'enlever tout espoir de succès. Voici en quels termes expressifs Tessé rend compte de l'intervention personnelle du Tsar (3) : « Notre Czar arriva donc hier au soir. Monsieur, très content de son voyage, mais dès qu'il eut, en arrivant, fait un tour de jardin et assemblé ses ministres, l'humeur luy

(1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VIII. Lettre de Tessé du 5 juin 1717.
(2) *Ibid.* Le maréchal d'Huxelles à Tessé, 6 juin 1717.
(3) *Ibid.* Lettre de Tessé du 13 juin 1717.

changea et je le vis gesticuler et, se promenant seul, rêver appuyé sur son baston, et travaillant sur le sable comme un homme agité. Ses ministres m'appelèrent et me dirent la douleur de leur Maistre de sentir qu'avec une volonté déterminée de s'unir à la France il ne pouvait y réussir; que de tout son cœur, il voudrait estre en estat de s'engager à une diversion en cas de guerre nécessaire contre l'Empereur, mais qu'il ne le pouvait sans le Roy de Prusse dont l'envoyé, quoy que muny de pouvoirs, n'avait pas celuy de son Maistre sur l'article de la diversion, et que sans le dit Roy de Prusse il ne pouvait agir ni rien promettre de positif. »

Dès l'instant que le Tsar, malgré le désir passionné de s'unir à la France que lui prête Saint-Simon, ne voulait pas s'engager sans la Prusse, la négociation ne pouvait qu'échouer. Il faut reconnaître qu'il était difficile à la Russie d'abandonner son allié, et D'Huxelles lui-même en tombait d'accord : « On ne peut s'empêcher de convenir, écrivait-il à Tessé (1), avec le Czar et ses ministres que l'engagement que ce prince prendrait de faire une diversion en cas de guerre serait impossible dans l'exécution sans le concours du Roy de Prusse. Aussy la difficulté que fait le Czar de promettre en effet ce qu'il voit qu'il ne pourrait pas accomplir est une marque de la bonne foi de ce prince et de la fidélité qu'il veut observer dans ses engagemens. » Aussi en revenait-il à l'idée, déjà émise par lui, de signer dès à présent un « traité de bonne amitié et correspondance », sans qu'il y fût parlé de subsides, de conjonction ou de diversion, toutes questions qui devraient être ultérieurement réglées. Mais il était trop tard. Le Tsar touchait à son départ. Le 16 juin on lui fit passer en revue aux Champs-Élysées les régimens des gardes, des gens d'armes, des chevau-légers et des mousquetaires. Excédé de la chaleur, de la poussière, du grand nombre de carrosses et de gens à pied qui se pressaient pour le voir une dernière fois avant son départ, il ne regarda presque pas les troupes. Quittant la revue, il alla visiter les travaux du pont tournant des Tuileries et, ajoute Buvat dans son journal, « s'enferma dans une loge de suisse avec M. le duc d'Orléans, où ils restèrent environ en conférence une demi-heure avec l'interprète du Czar qui était un Anglais de nation. »

Dans cette dernière conférence fut-il question de la négociation qui venait d'échouer et chercha-t-on quelque moyen de la renouer? Cela est possible, mais ce n'est qu'une supposition. Le 20 juin, le Tsar partait pour Spa, où l'attendait la Tsarine. A la vérité il laissait derrière lui Kourakin et Schafiroff chargés de discuter

1) Aff. étrang. *Corresp. Moscovie*, t. VIII. Lettre à Tessé du 13 juin.

un « traité de bonne amitié et correspondance » en sept articles que D'Huxelles avait précipitamment rédigé. Mais il n'y avait plus rien à faire (1). Les négociateurs étaient aigris les uns contre les autres, comme le sont souvent des gens qui ont disputé trop longtemps. Schafiroff se plaignait, sans grande raison, que la France eût varié dans ses propositions, et son étroite entente avec Kniphausen paraissait même suspecte à Tessé. Kniphausen était également de mauvaise humeur de la responsabilité qu'on prétendait faire peser sur lui. Aussi se montrait-il plus récalcitrant que jamais. Quand le 20 juin, Tessé se présenta chez lui pour lui soumettre ce traité de correspondance et de bonne amitié sur le texte duquel il était à peu près d'accord avec Schafiroff, Kniphausen déclara « que jamais on n'avait signé un traité, de quelque nature que ce soit, ny avec quelques pouvoirs que l'on pust avoir, sans l'avoir auparavant fait voir à son Maistre, et qu'il ne signerait point les articles soit ostensibles, soit secrets, sans en avoir donné part au sien et les lui avoir envoyés. » Tessé, retournant chez Schafiroff qui devait l'attendre, le trouva sorti. Il comprit que les deux négociateurs se dérobaient, et il écrivit une courte lettre à D'Huxelles pour lui donner le bonsoir et l'avertir que de son côté il s'en retournait à sa petite maison des Camaldules dont il déclarait, depuis quelque temps déjà, avoir le *Heimweh*.

Ainsi se termina, sans succès apparent, cette négociation dont le fait même est bien connu, mais dont les détails n'ont jamais été racontés, et dont l'ensemble n'a pas été apprécié très équitablement, suivant nous, du moins, par les historiens qui en ont fait mention. Faute d'être remontés aux sources, le rôle cependant si important de la Prusse leur a échappé, et ils ont adopté un peu trop facilement la version de Saint-Simon qui, égaré par sa haine contre le cardinal Dubois, attribue aux *funestes charmes* de l'Angleterre et au *fol mépris* que la France aurait fait de la Russie, l'échec de la négociation (2).

(1) D'Huxelles ne se faisait pas d'illusions sur les chances de succès de cette dernière tentative. « Au reste, Monsieur, écrivait-il à Tessé, je suis toujours persuadé que la plus grande difficulté que vous trouverez consistera en ce que vous n'offrirez plus des secours d'argent actuels ou prochains, puisqu'il paraît que c'est le but principal et peut-être unique qu'on se soit proposé en cette occasion. (Lettre à Tessé du 15 juin 1717.)

(2) M. Rambaud, dans son *Introduction*, a adopté cette version. Il reproche même à Tessé d'avoir fabriqué et montré aux Russes un faux traité avec la Suède. Cela n'est pas tout à fait juste. L'idée de montrer aux Russes un traité non pas faux, mais incomplet, ne fut qu'une suggestion du maréchal d'Huxelles à laquelle il ne fut donné aucune suite par Tessé. Quant au reproche que Tessé, dans ses *Mémoires*, adresse au nouveau gouvernement « de n'avoir eu d'autre intention que de voltiger et d'amuser le Czar », il ne faut pas oublier que ces *Mémoires* de Tessé sont, en réalité, l'œuvre du général de Grimoard, qui ne fait que donner ici son

Les funestes charmes de l'Angleterre n'y furent, comme on a pu le voir, pour rien. Sans doute le Régent était très justement préoccupé de ne point donner ombrage à l'Angleterre et de ne point porter atteinte aux stipulations toutes récentes de la Haye, stipulations qui au reste avaient été communiquées au Tsar. Il avait même dans le projet d'alliance en délibération fait insérer cette clause « que le présent traité ne pourrait porter aucun préjudice au traité de la Haye ». Mais cette réserve toute naturelle avait été acceptée par la Russie et la Prusse qui réservaient également leur alliances extérieures.

Il n'est pas davantage exact que la France ait témoigné un fol mépris de la Russie. La négociation avait été au contraire poussée aussi loin que possible et n'avait échoué que sur une difficulté sérieuse. La vérité c'est que les temps n'étaient pas mûrs pour une alliance aussi étroite que l'aurait souhaitée Pierre le Grand. L'état de l'Europe était trop incertain, les communications entre les deux pays encore trop difficiles. Mais les efforts tentés avec beaucoup de bonne foi de part et d'autre ne furent pas perdus. La négociation fut reprise quelques mois après, non pas il est vrai à Paris, mais en Hollande, et le dernier projet de traité, hâtivement rédigé par le maréchal d'Huxelles, devint, le 19 août 1717, le traité d'Amsterdam, premier instrument diplomatique au bas duquel la France et la Russie aient apposé leur signature.

Le séjour de Pierre le Grand à Paris eut un résultat encore plus décisif. Si la France, pour reprendre l'expression de Saint-Simon, demeura charmée de lui, il demeura aussi charmé de la France. Il partit enchanté de la réception qui lui avait été faite, du respect et de la sympathie dont il s'était senti environné. A partir de ce jour, les deux pays cessèrent d'être étrangers l'un à l'autre. Non seulement des relations diplomatiques régulières furent établies par l'envoi de ministres *caractérisés*, comme on disait alors, mais les Russes commencèrent à venir en grand nombre à Paris; les Français apprirent le chemin de Saint-Pétersbourg; et de ce voyage justement célèbre datent, entre les deux peuples, ces sentimens d'instinctive amitié, qui, traversés parfois par les erreurs de la politique, méconnus par les rêves de l'ambition, n'en renaissent pas moins, toutes les fois que les circonstances deviennent favorables, avec l'indestructible vitalité des sympathies naturelles et des intérêts permanens.

HAUSSONVILLE.

sentiment. M. Louis Wiesener, dans un article de la *Revue des Études historiques* (année 1893), nous paraît seul avoir apprécié exactement les choses.

PAYSANS ET OUVRIERS

DEPUIS SEPT SIÈCLES

II [1]

LES SALAIRES AUX TEMPS MODERNES

Dépossédé au XVIe siècle, par la crue de la population, du bien-être matériel dont il avait joui au moyen âge, le paysan français ne le recouvrera plus que de nos jours. De 1601 à 1790, il traversera de bonnes et de mauvaises périodes, il sera plus ou moins à son aise, puisque le salaire annuel du manœuvre, pour 250 journées de travail, évalué en *monnaie actuelle* d'après le prix de la vie, oscillera de 570 francs sous Henri IV à 410 francs sous Louis XVI, — il est aujourd'hui de 750 francs pour 300 journées de labeur, — mais il ne reverra plus ces rétributions de 870 et 900 francs par an qu'il avait eues sous Louis XI et Charles VIII, ni même ces 650 à 750 francs qu'il gagnait tout au long des XIVe et XVe siècles et qu'on lui allouait encore jusqu'à Henri II (1550). Le plus curieux est que, bien loin de profiter des progrès de l'agriculture, de la plus-value des terres, cette plus-value même et ce progrès semblent tourner à sa ruine, et qu'il est plus malheureux, à la fin de l'ancien régime, qu'il ne l'était durant la première moitié du règne de Louis XV ou au début de celui de Louis XIV.

(1) Voyez la *Revue* du 1er octobre.

I

Une des conséquences de cette plus-value des terres, qui rend leur possession plus précieuse et leurs propriétaires plus exigeans, plus attentifs à en recueillir tous les produits, à en tirer tout le parti qu'elles comportent, c'est la difficulté sans cesse croissante, pour le manant non propriétaire, de conserver intacts, aux XVIIe et XVIIIe siècles, les avantages que lui procurait jadis la jouissance des droits d'usage et de vaine pâture. Ces droits dont nous avons, dans le précédent article, fait connaître la nature et déterminé l'étendue, constituaient de vrais supplémens de gages. On ne doit évidemment pas en exagérer l'importance, surtout pour le simple journalier. Le temps que le « pauvre homme de labeur » ou le « laboureur à bras » passe, dans la forêt commune, à abattre, fagoter, charroyer du bois pour son hiver, est à déduire des 250 jours ouvrables qui composent son salaire annuel. De même s'il conduit sa vache, ses brebis, aux pâturages banaux. Il n'en est pas moins vrai que, dans un cas comme dans l'autre, à ce rural qui vient au monde dénué de tous biens, ou à peu près, qui ne doit compter pour vivre que sur l'effort de ses bras, la société garantissait une participation à la propriété foncière, qu'elle lui donnait gratis l'herbe et le bois.

Certes, pour profiter de ces avantages, la famille champêtre devait dépenser une certaine somme de travail; mais elle est ici dans le cas de tous les détenteurs d'un petit lopin qui le font valoir eux-mêmes; au salaire de l'exploitant elle joint la rente du sol. « Cette province étant presque toute en bois, disent au roi en 1614 les États de Normandie, les meilleurs et les plus assurés revenus qu'aient les supplians sont les usages et droits de chauffage qu'ils ont dans lesdites forêts, ce qui les aide à nourrir leur famille... » Dans un procès au parlement de Paris (1628), où les défendeurs étaient un lot de campagnards riverains d'une forêt royale, qui avaient loué des bestiaux à cheptel et les nourrissaient au moyen du droit de pacage, l'avocat général Talon, concluant au nom du parquet en faveur de ces paysans contre l'administration forestière qui prétendait interdire cette pratique, s'écriait avec véhémence : « Cela va contre la liberté publique! Il n'y a ordonnance ni règlement qui autorise cette rigueur; au contraire ce serait priver le pauvre peuple de son vivre et le réduire à la mendicité; d'autant que, chargés de tailles et impôts, ils n'ont d'autre substance que les pâtures, et il est raisonnable de leur donner moyen de subsister selon le lieu de leur demeure! »

Parmi les personnes incriminées était un fonctionnaire, — un « officier » en langage du temps : — Talon faisait, à son égard, une distinction et proposait d'être plus rigoureux pour lui que pour les villageois : « Il ne faut mêler, dit-il, la cause des pauvres avec la sienne... » ; ce qui montre quelle part avait alors, dans l'interprétation du droit d'usage, l'idée de charité, d'assistance, qui, au moyen âge, n'y apparaissait nullement.

Désormais ce n'est plus, comme aux périodes antérieures, par des chartes de concession, par des transactions et des accords assez bénévoles en somme, quoique au XVIe siècle les tiraillemens eussent commencé, que ces droits d'usage et de pâture vont se révéler à nous ; c'est toujours et uniformément par des procès. Procès copieux, touffus et éternels. L'évêque de Dijon, qui plaide en 1640 contre ses vassaux de Saint-Seine, et qui qualifie leur cause de « méchante et déplorée », s'étonne qu'ils puissent trouver « un procureur assez processif pour occuper depuis trente ans contre un évêque. » Les habitans de Foiseul paient de temps immémorial quelques litres d'avoine et 2 sous par an et par feu, pour prendre du bois dans la forêt de ce nom. « Ils abusent, dit-on, étrangement de leur droit » : c'est du moins ce qu'on s'avise de leur reprocher, en 1665, car il est probable qu'auparavant ils en faisaient autant. On prétend qu'ils ont coupé en six ans un canton de bois suffisant pour quinze années. Un arrêt du parlement ordonna de leur livrer 252 hectares, qui devront leur suffire pour vingt-quatre ans. Ils ne s'en contentèrent pas, puisque le procès ne finit qu'au bout de cent quinze ans, et encore parce que « Sa Majesté leur fit défense de plaider davantage » (1778).

Les communautés déploient en effet une ténacité admirable pour le maintien de leurs prérogatives : les gens de Granselve assignent devant le parlement de Toulouse le cardinal de la Valette, pour l'obliger à « remettre en haute futaie certains terroirs » qui lui appartiennent ; « avec faculté pour eux d'y faire paître leur bétail et y couper le bois nécessaire pour leur chauffage et leurs constructions. » Leur entêtement à conserver le *statu quo* ne témoigne pas toujours d'une grande intelligence de leurs intérêts ; il leur fait respecter jusqu'aux ronces et entretenir jusqu'aux bruyères. Les paroisses voisines de Chinon protestent contre le défrichement de 365 arpens de bois, que l'on veut convertir en pré (1625), alléguant « qu'elles n'auront plus d'épines pour chauffer leurs fours. » On finit par défricher malgré leur opposition. Pour se venger, elles couvrent de 500 à 600 têtes de bétail les prairies nouvelles avant que l'herbe ne soit coupée et enlevée. C'est le point de départ d'un nouveau procès. Là même où personne

ne les inquiète, où les bois leur appartiennent en toute propriété, les communes exploitent avec tant de profusion qu'elles se mettent elles-mêmes mal à l'aise. Un arrêt du parlement d'Aix prescrit aux paroisses qui n'ont pas assez de bois de « mettre en *défens* certaine portion de leur territoire », qui sera gardée par les *champiers*, — gardes champêtres, — nommés par les communes, et inspectée par les consuls.

Ces règles que la cour de Provence tentait ainsi, sous Louis XIII (1633), de faire observer aux usagers qui se pillaient eux-mêmes et réduisaient à presque rien, par l'abus, des droits énormes en apparence, ces règles protectrices du domaine forestier, Colbert allait, trente ans plus tard, les appliquer aux bois de l'État. Le ministre, dans un rapport détaillé, accusait au conseil royal telle communauté à laquelle les ducs de Bourgogne avaient, au XIIIe siècle, concédé des droits d'usage dans la forêt de Villiers-le Duc, d'avoir vendu et affermé à des tiers leur prérogative et d'avoir dégradé la forêt au point de n'y laisser que des *recrus* ou bois de recépage. Il proposait la dépossession pure et simple des bénéficiaires.

Sous l'influence des règlemens nouveaux et surtout des idées nouvelles, la forêt publique ou privée cesse de plus en plus d'être cette bonne mère qu'un peuple de voisins, sous prétexte de *paisson*, de *glandée*, *ramage* ou affouage, gratte, rogne, taille et broute à l'envi les uns des autres : le tanneur y prenant des écorces, le boulanger des taillis, le potier du charbon. La forêt d'Orléans était grevée au XVIIe siècle de 133 concessions d'usage dont l'origine variait de l'an 1112 à l'an 1453, et dont beaucoup comprenaient en bloc trois ou quatre paroisses. Le procureur du duché avait pour lui seul 4000 bûches et 1 000 fagots par an. Au XVIIIe siècle la lutte entre les usagers et le nu-propriétaire se poursuivit, tantôt ouverte, tantôt sourde, mais perpétuelle; partout on limite, on resserre, on écorne le droit des premiers. Le commandeur de Malte, auquel appartient la forêt de Villejesus (Charente), dénie aux habitans le droit de jouissance, injurie leur syndic et les menace de les tuer s'il les trouve dans ses bois.

En présence du prix croissant du combustible, les communes se demandent si elles n'auraient pas plus de profit à faire des coupes régulières : les jurades de Châteauneuf-du-Rhône défendent d'abattre des arbres (1716), « attendu qu'une vente a rapporté 820 livres à la communauté ». Les bois que le seigneur de Taulignan (Drôme) possédait indivis avec ses vassaux, dont il leur avait, par des clauses expresses d'une charte de 1285, reconnu la libre jouissance, il demande en 1731 à ce qu'on en fasse le par-

tage. De là procès; après quatre siècles et demi de vie commune, le changement des conditions économiques provoque le divorce. Le litige est coûteux, les relations aigres, naturellement, comme entre gens qui s'envoient du papier timbré. En 1791, en 1793, des mémoires sont encore produits par les consuls contre les seigneurs; les juges ont changé, la France se renouvelle, le sang coule, ces obstinés plaident toujours. Il y avait soixante ans que le procès durait.

Autre exemple en Saintonge, qui nous initie à ces revendications contradictoires : les habitans de la châtellenie de Mortagne sont, par une transaction de 1314, en possession de droits étendus dans les bois de ce domaine. En 1761 le prince de Lambesc, seigneur de Mortagne, voulut procéder à un cantonnement. Les manans s'y opposèrent avec la dernière énergie, parce qu'avec l'accroissement de la population la part de chaque famille, dans le morceau de forêt qu'on leur eût concédé, eût diminué sans cesse; tandis qu'avec l'usage illimité c'était au domaine, c'est-à-dire au nu-propriétaire, qu'incombait le soin de fournir aux nouvelles consommations. Ils firent valoir que l'ordonnance des eaux et forêts de Colbert n'accordait au seigneur le droit de partage, — *de triage*, — que lorsque la concession du terrain était gratuite, sans aucune redevance, et lorsque *les deux tiers* suffisaient pour l'usage des paroisses, — preuve que ces deux tiers ne suffisaient pas toujours et que par conséquent le seigneur n'avait pas même un tiers. De plus « si les habitans paient quelque reconnaissance en argent, corvées ou autre, la concession, disait l'ordonnance, passera pour onéreuse et empêchera toute distraction au profit des seigneurs. » Ce furent ces clauses qui maintinrent beaucoup d'usages jusqu'à la Révolution. Or les vilains de Mortagne payaient 2 sous par an. Cependant le seigneur, après des « procédures très considérables » de ses gens d'affaires, « toujours enclins, disaient les vassaux, à persécuter le tenancier », faisait valoir que les usagers « commettaient des dégradations énormes, que leurs bestiaux ont rongé les taillis, transformés en broussailles; que, par suite de leurs délits, les arbres sont devenus rares, partant chers, qu'enfin lui-même, quoique propriétaire, ne pouvait retirer aucun profit de ses forêts. »

A quoi les habitans ripostaient « qu'ils avaient toujours exercé librement leurs droits d'usage et pacage, qu'ils connaissaient parfaitement que l'intention de Monseigneur le Prince était d'accroître le revenu de sa terre, que, secondant cette intention, ils demandaient qu'on fît entre eux le partage » de ce territoire et offraient de payer 45 centimes par hectare de rente seigneu-

riale pour cette surface qu'ils défricheront. « Bien entendu ils n'entendaient nullement contester les droits de justice, chasse et féodalité à mondit seigneur le prince : au contraire s'y soumettre expressément. » Ces paysans laissent l'honneur et gardent l'argent : « justice » et « féodalité » ne sont que des mots à la fin du XVIIIe siècle ; pour la « chasse », il n'y aura guère de cerfs ou de chevreuils dans des champs de blé. Ce sont là fictions pures. Quant au revenu pécuniaire, ce bois de 1400 hectares, à 45 centimes chaque, eût produit au suzerain 630 francs, c'est-à-dire une recette assez dérisoire.

Des difficultés analogues surgissent partout à la fin de l'ancien régime, et partout elles se terminent au profit général de l'agriculture et au préjudice particulier des usagers. Dans le cahier des doléances de Bretigny, pour les États généraux de 1789, les habitans de cinq ou six paroisses, voisines de la forêt de Séquigny, réclament leurs droits « d'une antiquité immémoriale, confirmés par beaucoup de rois et par un arrêt du Parlement en 1318 ! » *Depuis vingt ans*, « ces malheureux ne peuvent plus avoir que le quart des bestiaux dont ils ont besoin, parce que les seigneurs puissans qui possèdent la forêt les intimident par des vexations et des procédés violens. »

Partout les tribunaux, guidés par l'intérêt de la sylviculture et sachant les cultivateurs peu soucieux de la conservation du fonds boisé, ont désormais une tendance manifeste à favoriser le propriétaire de ce fonds. Naguère, dit un curé normand en 1774, « mes pauvres avaient la faculté de faire un fagot de bois mort dans la forêt ; mais elle leur est totalement ôtée. » Dans le XVIIIe siècle finissant, les hommes sont volontiers « philanthropes » ; cependant les lois et les combinaisons sociales sont à coup sûr moins avantageuses au prolétaire que dans le moyen âge.

II

La même transformation tend à se produire dans la vaine pâture. C'est la multiplication des bouches à nourrir qui le veut.

On mangera peut-être moins de viande, mais ne faut-il pas avoir du pain ? Sous cette influence disparaissent les entraves apportées, par le communisme d'autrefois, à la propriété individuelle et ces mille pratiques socialistes par lesquelles, sans presque posséder de terre, les gens des champs pouvaient vivre de la terre, comme des seigneurs fonciers. Dans son *Théâtre d'agriculture*, à l'aurore du XVIIe siècle (1600), Olivier de Serres faisait remarquer « qu'avec peu de dépense le bétail s'entretient, eu égard

à celle qu'il convient faire pour les blés et les vins ». Ce « peu de dépense » s'explique par le système d'autrefois, donnant à chacun l'illusion de croire qu'il nourrissait ses animaux pour rien, mais coûtant en réalité au corps social, par le gaspillage de terre qu'il occasionnait, beaucoup plus que les prairies particulières. Sous Henri IV, la « banalité » des pâturages demeure un dogme agricole, auquel nul n'oserait toucher, pas même le souverain, sans provoquer d'amères récriminations. L'État ayant concédé, en 1613, à la comtesse de Soissons, les palus et marais des bailliages de Caen et Cotentin, la population, gravement lésée dans ce qu'elle estimait être *son droit*, formule nettement, dans ses réclamations réitérées, la théorie de ce droit telle qu'elle le conçoit : « Il est contre toute raison, Sire, voire contre le *droit des gens* de dépouiller un million de pauvres familles de telles possessions... ; la nature même a fait et créé palus et marais pour servir en commun aux habitans du pays. »

Vis-à-vis des particuliers qui seraient tentés de restreindre l'étendue des pâturages, ce n'est plus par voie de pétition, mais bien à force de sentences judiciaires que les paysans savent se protéger. Un arrêt du parlement de Toulouse maintient « les manans de Villeneuve-les-Maguelonne au droit de faire paître leur bétail dans toute la juridiction. » Défense à l'évêque de Montpellier, seigneur du lieu, d'inféoder les terrains dont il s'agit, lors même qu'ils pourraient être mis en culture. Ailleurs, les défrichemens sont-ils déjà opérés, le tribunal décide « qu'il sera vérifié par experts si, en dehors des landes nouvellement converties en prairies, les landes conservées suffisent à la dépaissance des bestiaux ». Les taxes énormes qu'elles avaient dû payer pendant la guerre de Trente ans avaient forcé beaucoup de paroisses à vendre leurs droits d'usage. Un édit postérieur les autorisa à rentrer, par une sorte d'expropriation, dans tous ceux qu'elles avaient aliénés depuis 1620 ; un très petit nombre usa de cette faculté.

Le passage de l'ancien mode d'exploitation à un mode nouveau, qui devait être si fructueux dans l'avenir, amena une crise et eut tout d'abord, pour quelques pays, des conséquences désastreuses. En Provence, sous le ministère de Richelieu, on voyait une masse de paroisses vides, parce que la privation des usages avait forcé les cultivateurs à « déguerpir ». Ce n'est pas que les territoires banaux aient partout disparu ; l'intendant Basville, en 1698, cite une prairie communale qui avait cinq lieues de long sur une demi-lieue de large. Dans des pâtures semblables vaguaient des régimens de bêtes, non sans contestation fréquente entre leurs

maîtres respectifs, entre les paroisses dont elles dépendaient. Avec les prairies artificielles commence, au XVIIIe siècle, la lutte de la vaine pâture contre le pré particulier. Le propriétaire de pièces ensemencées en sainfoin doit obtenir arrêt pour chasser les bestiaux que ses voisins envoient journellement chez lui. Dès 1750, les règlemens de police rurale comprennent les luzernes et autres herbes fourragères parmi les terroirs qui sont toute l'année en « défens ».

Quoiqu'il reste, jusqu'à la fin de l'ancien régime, bien des paroisses où le *droit de parcours* subsiste dans son intégrité, où le sol est « en coutume générale », de jour en jour, dans l'ensemble du royaume, le domaine de la pâture vaine et vague se rétrécit. Un tribunal interdit, sous Louis XVI, à tous particuliers de posséder des bestiaux « sans avoir au préalable justifié qu'ils possèdent des pâtures suffisantes ». C'était proprement le contraire de l'ordre de choses préexistant. Peu à peu, par des ordonnances multipliées, malgré les communautés qui se rebiffent, les possesseurs de prés obtinrent de s'en réserver le regain, de ne plus les livrer au public qu'au moment où il n'y avait plus rien à tondre. Des arrêts du Conseil d'État accordèrent des privilèges au défrichement, à la mise en rapport des landes. Un édit de 1769, abolissant le droit de parcours en Roussillon et permettant d'enclore « les terres, champs et héritages », résume bien, dans son exposé des motifs, les idées toutes nouvelles des pouvoirs publics, soutenus ici, encouragés par l'opinion : « Le parcours, dit-il, qui à l'origine ne pouvait avoir lieu que dans les terres incultes ou dans les communaux, a été étendu par succession de temps à toutes les propriétés particulières. » — C'était, comme on vient de le voir, absolument faux; loin de s'accroître, il avait diminué. — « De sorte que les héritages, qu'il n'est pas permis de clore, sont pour ainsi dire au premier occupant; parce que les troupeaux, même ceux des simples tenanciers, jouissent de la faculté d'y entrer indistinctement. »

La vaine pâture ne disparut pas aisément, ni en France, ni dans le reste de l'Europe. Ce n'est que, depuis quelques années, par la loi du 9 juin 1889, que le droit de parcours, tel que l'entendaient nos pères, a été définitivement aboli; il n'en subsiste plus que des vestiges. Il y a cent ans, quoique la révolution agraire fût nettement dessinée, le monde officiel n'était pas sans en appréhender l'issue : « Les défrichemens des pâtures ont enlevé beaucoup de subsistances aux animaux, dit un mémoire de 1788, le gouvernement trouverait aujourd'hui utile de les restreindre. »

Il est certain que la viande avait sensiblement renchéri dans la seconde moitié du XVIIIe siècle; seulement il est douteux que ce fût à cause de la diminution du nombre des bestiaux. Ce pouvait être aussi bien à cause de l'augmentation du nombre des hommes. En tout cas les bœufs et les moutons livrés à l'alimentation sous Louis XVI étaient beaucoup plus gras que ceux du temps de Louis XIV ou de Henri IV, tandis qu'entre le poids des moutons ou des bœufs du XVIIe siècle et celui des mêmes bêtes au moyen âge, il n'y a pas grande différence. La preuve de cette assertion nous est fournie par le rapport entre le *poids vif* de l'animal, aux diverses périodes qui font l'objet de cette étude, et le prix du kilogramme de *viande au détail*. Ceux à qui le défrichement des pâtures « avait enlevé beaucoup de subsistances » n'étaient pas, comme le pense le rédacteur du mémoire de 1788, les animaux de ferme, mais bien la masse des demi-prolétaires ruraux.

III

En même temps que disparaissaient les subventions sociales, qui jusqu'alors avaient formé un appoint des petits budgets de la campagne, le salaire, qui en faisait le fonds principal, montrait, dans les derniers vingt-cinq ans de la monarchie, une tendance marquée à décroître, — le salaire *réel* s'entend, — puisque les dépenses de l'ouvrier augmentaient tandis que ses recettes demeuraient stationnaires.

Sous Henri IV et au début du règne de Louis XIII, la paye quotidienne du journalier français avait été supérieure à celle de la fin du XVIe siècle : 2 fr. 28 en 1601-1625 au lieu de 1 fr. 95 en 1576-1600. En Angleterre elle avait été en moyenne de 2 fr. 40 de 1583 à 1622. La condition du salarié empira sous Richelieu et Mazarin : de 2 fr. 28 la journée baissa à 1 fr. 85 (1). Dans les 25 années suivantes (1651-1675) elle tomba à 1 fr. 60; soit, pour 250 jours de travail 400 francs par an, tandis que le même labeur représentait, en 1610, 570 francs. Pendant le dernier quart du XVIIe siècle le manœuvre fut un peu plus à son aise, par suite de l'abaissement des prix du grain; le contraire arriva aux propriétaires fonciers; la baisse des terres à cette époque ayant été la conséquence de la baisse des denrées. De 3 fr. 60 par jour sous Charles VIII

(1) Ces chiffres, ainsi que tous ceux qui vont suivre, sont traduits en monnaie actuelle en tenant compte de la valeur intrinsèque de la monnaie ancienne et du pouvoir relatif de l'argent, d'après le prix de la vie : ainsi, en 1610, 6 sous 6 deniers valent 76 centimes et 76 centimes de 1610 correspondent, multipliés par 3, à 2 fr. 28 centimes.

le salaire du journalier était ainsi descendu, dans les années prospères pourtant, du ministère de Colbert, à 1 fr. 60. Cette remarque suffit à mesurer la chute du paysan, depuis le développement de la population à la fin du xve siècle.

Boisguillebert estimait en 1700 la journée du travailleur rural à 1 fr. 28; Vauban la portait à 2 fr. 17. Effectivement ces deux chiffres se rencontrent; il s'en rencontre même de plus bas, — un journalier de Mende n'a que 88 centimes, — et de plus hauts — un cribleur de grains à Soissons reçoit 3 fr. 20. Si nous l'avons évaluée à 1 fr. 85, sous le ministère de Louvois, d'après un grand nombre de prix provenant de diverses provinces et payés en diverses saisons, c'est en nous efforçant de formuler le *salaire moyen de l'année*. C'est ainsi que les salaires élevés des moissons, des vendanges, des labours, qui abondent dans les comptes de ménage d'autrefois, n'enflaient pas la poche du paysan dans une forte mesure, parce qu'ils n'étaient payés que durant quelques semaines. On ne doit pas leur attribuer, dans les moyennes, plus d'importance qu'ils n'en ont eu dans la réalité de la vie.

La journée remonta de quelques centimes sous la régence du duc d'Orléans, et haussa encore durant le ministère de Fleury jusqu'à 2 fr. 04. Quoique les traces des années de misère de la fin de Louis XIV fussent à peu près effacées, la population demeurait sans changement; même elle avait une tendance à la baisse et pourtant l'agriculture était en reprise; le blé était donc à meilleur marché qu'il n'avait été précédemment. Dans la période 1751-1775 le chiffre des habitans s'accroît, le journalier n'est plus payé que 1 fr. 75; il le sera moins encore sous le règne de Louis XVI : 1 fr. 64. Il n'y a pas, dans toute notre histoire, un moment où les terres aient été mieux cultivées, où elles aient valu davantage et il n'y en a guère où la condition du campagnard ait été pire. Il est juste d'ajouter qu'il n'y a pas non plus une seule époque où la population ait été aussi dense qu'au moment de la Révolution.

Dans ses *Recherches sur les finances* Forbonnais appréciait vers 1750 la journée du manœuvre à 86 centimes; c'est à ce chiffre aussi que nos moyennes fixent le salaire du journalier *nourri* pour la fin du règne de Louis XV. Il ne l'atteint pas partout; dans l'Indre, dans les Deux-Sèvres il n'obtient que 51 et 63 centimes. De 1776 à 1790, où le journalier nourri reçut en général 90 centimes, ce prix, rarement dépassé en été, n'était presque jamais atteint en hiver. Sans nourriture il gagnait, comme on vient de dire, 1 fr. 64; si le moissonneur de Lorraine atteint 2 fr. 32 et le vendangeur de Nîmes 2 fr. 70, le manœuvre de Bourgogne n'a que 1 fr. 08 et celui de Berry que 94 centimes par jour. Ces prix,

inférieurs à ceux de l'Angleterre, étaient supérieurs à ceux de l'Italie du Nord où la terre avait cependant beaucoup de valeur : l'ouvrier rural n'avait que 1 fr. 22 à Turin, pendant la belle saison ; il se louait à Milan pour 0 fr. 70 en hiver.

Un général français écrivait de Pignerol à Richelieu : « On nous débauche les paysans que nous levons pour les faire travailler à la campagne, si dépeuplée qu'on donne à un journalier un tiers plus qu'il n'en coûte au régiment. » Il arriva en effet plus d'une fois, au XVIIe siècle comme au moyen âge, que la diminution du nombre des bras fut profitable aux individus valides qui restaient. Triste profit né de malheurs excessifs. Au XVIIIe siècle la paix et l'extension de la population amenèrent un autre genre de malaise : celui des pays qui ont plus de monde qu'ils n'en peuvent occuper, celui de l'Irlande actuelle. Il y a cent ans, les trois quarts des habitans des Hautes-Alpes s'expatriaient pendant six à sept mois d'hiver pour gagner leur vie ailleurs ou mendier. Les gens de Limousin et d'Auvergne allaient, dit l'intendant, servir de manœuvres en Espagne afin d'avoir de quoi faire subsister leur famille. En pays vignoble, chaque année, « les vignerons sont en partie réduits à l'aumône durant la saison morte. »

Si l'on parcourt les enquêtes faites par l'autorité civile ou ecclésiastique, les rapports des intendans de provinces sous Louis XVI, les cahiers de doléances des paroisses en 1789, les renseignemens sont lamentables, la misère de la France semble inouïe. Pour peu que l'on soit familier avec les documens de l'ancien régime, en ce genre, on sait qu'ils sont fort pessimistes. Ceux à qui le gouvernement demandait des statistiques, craignaient toujours qu'il ne s'agît d'une imposition nouvelle à établir, et, dans le doute, ils jugeaient prudent de pousser au noir et de crier famine par avance, pour réclamer après plus efficacement. Il ne faut donc pas prendre trop au pied de la lettre les appréciations qui ont été publiées par divers auteurs. Seulement il est évident que le travail est, à la fin du XVIIIe siècle, plus offert que demandé ; et cela est évident par le bas prix de la journée du manœuvre.

Cet état de choses subsista durant la Révolution ; nous pourrions même observer, si le XIXe siècle ne sortait du cadre de cet article, que, sous la restauration et au commencement du règne de Louis-Philippe, les salaires, *eu égard au prix de la vie*, n'étaient pas sensiblement plus avantageux qu'en 1789. L'augmentation est récente et date du développement de l'industrie. En 1838, dans l'Indre, on ne payait les hommes que 85 centimes en hiver, 1 franc en été et 1 fr. 25 pendant la moisson. De 1820 à 1830 les journaliers gagnaient 75 centimes en hiver, 1 fr. 50 en été ; et

jusqu'à 1860 les manœuvres nourris, en Bretagne, ne touchaient qu'un salaire de 60 centimes.

De semblables chiffres se retrouvent facilement aujourd'hui sur la surface du globe; je ne dis pas dans des contrées à demi barbares, — les ouvriers indépendans qui travaillaient il y a une dizaine d'années à la construction du chemin de fer de la Caspienne à Samarkand gagnaient 25 centimes par jour; — mais, en Égypte, où la terre se loue, impôt déduit, une vingtaine de francs l'hectare, où l'hectolitre de blé vaut 12 francs, les terrassiers sont payés seulement 70 centimes par jour. Le rapport de ces trois prix est à peu près le même que celui qui existait en France au moment de la Révolution : l'hectare étant affermé 52 francs, l'hectolitre de blé valant 29 francs, et la journée étant payée 1 fr. 64, le tout en monnaie de nos jours.

Un second élément sert à apprécier le prix de la main-d'œuvre dans son expression la plus simple : les gages du domestique. Payé à l'année, sur des bases différentes de celles du journalier, le travail du domestique de ferme fournit un point de comparaison et par conséquent de contrôle pour les chiffres qui précèdent. Ces gages furent en moyenne de 189 francs sous Henri IV, de 172 fr. sous Louis XIII, de 160 francs sous Louis XIV; ils oscillent entre 254 francs, prix payés à un charretier de Sens, jusqu'à 70 francs, gages ordinaires des valets de labour en Berry. Mêmes disparates au XVIIIe siècle entre un charretier, au service de l'archevêque de Rouen, gagé 285 francs sous Louis XV, et un domestique de Saint-Amand, dans le Cher, à 33 francs par an. L'habillement, lorsqu'il est fourni en nature, est estimé 18 francs. En moyenne les gages furent de 175 francs sous Louis XV, de 160 francs sous Louis XVI.

Quant aux domestiques attachés, dans les villes ou les campagnes, au service personnel d'un maître, leurs gages demeurent, aux XVIIe et XVIIIe siècles, de même qu'ils l'avaient été au moyen âge, inférieurs à ceux des serviteurs employés à l'exploitation rurale. Le fait mérite d'autant plus d'être noté qu'il est précisément le contraire de celui d'aujourd'hui. En 1896 on évalue le salaire du domestique de ferme à 350 francs, celui du domestique d'intérieur, — hors Paris, — à 370 francs. Sous Henri IV le traitement de ces deux catégories est identique, sous Louis XIV les ruraux gagnent 160 francs, les citadins 140 francs; la proportion reste constamment favorable aux premiers jusqu'à 1790, 150 fr. contre 117 francs sous la Régence; 173 francs contre 138 francs au milieu du règne de Louis XV.

Je laisse de côté, il est vrai, parmi les gages de cette nature,

les privilégiés qui, dans les grandes maisons, sont chargés de besognes spécialisées : si le chef de cuisine d'un évêque a 600 fr. celui de l'hôpital Saint-André à Bordeaux n'a que 186 francs; si le cocher d'un financier notable a 540 francs, un postillon, au service d'un maître de poste, n'a que 57 francs de fixe; sans doute y joint-il quelques pourboires. Enfin si le suisse d'un grand seigneur a 300 francs, le portier d'un couvent de Nîmes n'en a que 75. Il convient, pour les mêmes motifs, d'écarter les gardes forestiers, dont la rémunération en argent se complète de divers avantages en nature : il est des gardes-chasse depuis 360 francs jusqu'à 175 francs, même aux environs de Paris.

Ce sont les domestiques de la bourgeoisie urbaine, commerçans, fonctionnaires et gens de justice, ceux des hobereaux vivant sur leurs petits fiefs, de la foule enfin des particuliers qui se font servir par autrui, qu'il nous faut envisager. Que les « grands laquais du corps » chez la reine aient 1 350 francs par an, que le valet de chambre d'un seigneur en ait 1250, ou même qu'un laquais de bonne maison atteigne 900 francs au moment de la Révolution, — le valet de pied gagnait 640 francs en Italie, — le valet *moyen* le plus favorisé gagne 375 francs, comme celui du poète Malherbe; les moins heureux, chez un magistrat de Saintes, chez un gantier de Limoges, chez un curé de Normandie ou de Champagne, touchent une centaine de francs, et ceux-là sont les plus nombreux. A la Tour-d'Aigues, en Provence, A. Young payait son valet 270 francs; était-ce en qualité d'étranger? Le fait est que la municipalité de Draguignan, en 1790, n'évaluait leurs gages qu'à 180 francs.

Pour coûter moins cher, ces domestiques d'autrefois, sur le compte desquels on nous a servi plus d'une légende, n'étaient ni meilleurs ni pires que ceux de nos jours. Dans les villes, dit un de nos contemporains, prôneur acharné du *bon vieux temps*, « la séparation entre maîtres et domestiques s'est accentuée surtout à partir de 1789, depuis que les lois ont proclamé l'égalité de tous les citoyens ! » Cette opinion, historiquement, est peu fondée. S'il y a séparation, c'est au profit du domestique dont la dignité a grandi. Son maître ne le tutoie plus, ce dont il est présumable que le serviteur se console; en tout cas, il ne le bat plus. Il n'est pas de rentier actuel qui se permettrait de rosser ses gens, comme il arrivait à des personnages, d'ailleurs débonnaires, sans que la chose tirât à conséquence. Le roi Louis XIV, homme de si bonne compagnie, ne se gêna pas pour casser sa canne, dans un moment d'impatience, sur le dos d'un « valet du serdeau » qu'il aperçut volant une pêche.

Il est au XIXe siècle des domestiques excellens, fidèles et même héroïques, puisqu'on en récompense tous les ans qui servent, pour l'amour de Dieu, des maîtres tombés dans le malheur. Aux admirateurs systématiques du passé, je recommande la lecture des plaintes adressées en 1579 par les bourgeois d'Alsace à leur gracieux seigneur : « De nos jours, disent-ils, les domestiques poussent si loin leur esprit d'indépendance et d'insolence, qu'ils refusent d'obéir non seulement à leurs maîtres, mais à l'autorité publique. » Et ce sont d'aigres jérémiades sur leurs prétentions intolérables pour les gages, sur la paresse, les débauches des valets et des servantes auxquelles on ne peut mettre un frein.

Le *Ménagier de Paris*, au XIVe siècle, se plaint amèrement des serviteurs et de l'impossibilité où l'on est, sous Charles V, d'en trouver de bons. Et au début du XVIIe siècle, Olivier de Serres déplore l'arrogance des domestiques des champs, « habitués en tous vices et désordres. J'estime, dit-il, que le plus fâcheux de la rustication est de se faire bien servir, sans laquelle difficulté la culture serait la plus plaisante chose du monde, si on pouvait recouvrer des gens propres et affectionnés comme il appartient. » Aux domestiques de haute volée, il y avait encore plus à redire que pour les rustauds valets de la ferme. La « livrée » des villes, celle de Paris notamment, était une des pires espèces du monde ; la troupe des filous et des coupeurs de bourse se recrutait journellement, — les rapports de police sont unanimes à le constater, — parmi ces beaux laquais galonnés, si prompts à dégainer dans les carrefours en l'honneur de leurs maîtres.

L'inconstance de ceux que notre siècle appelle les « gens de maison », leur facilité à changer de places, amenait les bourgeois, il y a cent et cent cinquante ans, à faire avec eux des baux comme avec les fermiers. Il en est qui « s'accueillent », — c'est le terme consacré dans l'Ouest, — pour deux ans, avec promesse de ne pas demander d'augmentation. Aux yeux de beaucoup la domesticité n'est qu'un état de transition : l'un s'enrôle contre les Impériaux, l'autre part dans un vaisseau contre les Turcs. Il n'est pas rare de voir le maître, en les engageant, leur promettre, par contrat verbal ou écrit, de leur payer l'apprentissage de quelque métier. S'il ne l'a pas promis il le fait quelquefois par charité à sa mort. Cet apprentissage est une libération. L'ouvrier d'état était en effet plus heureux que le domestique. A l'égard du simple journalier, la situation qui nous est apparue, dans la période 1200 à 1600, s'est un peu modifiée dans les temps modernes. Manœuvre à la journée, serviteur à l'année, ont vu tous deux leur salaire diminuer de moitié environ, depuis le commencement du XVIe siècle.

Tous deux sont par conséquent moins à leur aise, moins en mesure de réaliser des économies aux XVIIe et XVIIIe siècles, qu'ils ne l'étaient aux XIVe et XVe, et le labeur du domestique continue à être *proportionnellement* moins rétribué que celui du journalier.

Leur condition paraît toutefois tendre à se rapprocher : au XIVe siècle le manœuvre *nourri* gagnait, en 167 jours, une somme équivalente au salaire annuel du domestique; au XVIe siècle il lui suffisait de 158 jours pour atteindre les gages du serviteur; parce que les gages annuels de l'un s'étaient réduits encore davantage que la paie quotidienne de l'autre. Aux temps modernes 185 jours du travailleur nourri sont nécessaires pour représenter le salaire du domestique. La distance est plus faible, puisque, sur ses 250 jours de labeur, il restait au manœuvre nourri du moyen âge 88 jours pour payer son loyer, son chauffage et son éclairage; tandis qu'il ne restait, pour ces trois dépenses, que 65 jours au manœuvre du siècle dernier.

Aujourd'hui la proportion s'est complètement retournée en faveur du domestique : des 300 journées de travail du manœuvre nourri de 1896, à 1 fr. 50 chaque, le salaire annuel du domestique de ferme, évalué à 350 francs, en représente 233. Le dernier est donc beaucoup mieux traité que l'autre. L'élévation des gages de la domesticité, conséquence du peu de goût des salariés pour le service personnel, est d'ailleurs un des caractères qui marquent, en notre siècle, le progrès de la démocratie. Elle témoigne de l'autorité toute-puissante que possède cette loi inéluctable de l'offre et de la demande. Voici une catégorie de gens qui n'ont jamais fait parler d'eux depuis cent ans, qui n'ont jamais songé à la grève, et dont le salaire a plus que doublé. *Intrinsèquement* leurs gages étaient de 80 francs il y a un siècle; ils sont de 350 francs aujourd'hui; et l'augmentation du prix de la vie ne les touche aucunement, puisqu'ils sont défrayés de tout. Une seule dépense les intéresse : celle du vêtement, et elle n'a cessé de décroître. La demande de domestiques a-t-elle augmenté avec les progrès de l'aisance, qui ont permis ce genre de luxe à un plus grand nombre de citoyens? L'offre au contraire a-t-elle diminué? En l'absence de statistiques comparatives, il est impossible de le dire. C'est malgré tout la dernière hypothèse qui paraît la plus probable. En Angleterre, il y a soixante ans, on comptait 1 million de domestiques sur 24 millions d'âmes; en 1881 la population de la Grande-Bretagne était passée à 35 millions, le nombre des domestiques ne s'était accru que de 250 000.

Pour n'avoir pas profité d'une augmentation de recettes aussi exceptionnelle, puisqu'elle ne correspond à aucune augmentation

de dépenses, les journaliers n'en ont pas moins vu leur budget grossi de plus des quatre cinquièmes : de 410 francs (pour 250 journées de travail à 1 fr. 64) à 750 francs (pour 300 journées à 2 fr. 50). C'est un gain positif de 340 francs, soit 82 pour 100 depuis la Révolution.

On objectera que, cette amélioration de son sort, le journalier la doit en partie à ce qu'il travaille cinquante jours de plus par année, qu'il a de ce chef une vie plus dure que sous l'ancien régime ; mais on doit considérer que les loisirs n'ont de prix, pour la classe laborieuse, qu'à la condition de ne pas diminuer son bien-être au delà de certaines limites. Le paysan de 1790, auquel son salaire ne procurait qu'une existence très misérable, aurait sûrement accepté avec joie cinquante jours de labeur supplémentaire. Si le loisir volontaire est une jouissance, le chômage forcé est une souffrance. On en arriverait autrement à proférer cette absurdité : que les ouvriers les plus heureux sont ceux qui ont le moins d'ouvrage.

IV

Tout ce qui vient d'être dit du salaire des hommes, dans les deux siècles qui ont précédé le nôtre, s'applique à celui des femmes. Sous Henri IV la paie quotidienne des journalières non nourries, qui s'élevait à 1 fr. 35, égalait comme aujourd'hui les trois cinquièmes de celle des manœuvres. Elle descendit sous Mazarin et Colbert à 1 fr. 10, représentant 68 pour 100 de la rétribution masculine. Dans les dernières années de Louis XIV elle s'abaissa encore, remonta sous Fleury, et se trouvait de 1 franc par jour en 1789. Si l'on en croit les chiffres de l'enquête faite par les municipalités en l'an II de la République, le salaire des femmes employées aux travaux des champs eût oscillé entre un maximum de 1 fr. 15 et un minimum de 68 centimes. Lorsqu'elles étaient nourries, elles ne recevaient en numéraire que 54 centimes et les moins fortunées n'avaient pas plus de 28 centimes par jour.

Les gages des servantes nous font voir aussi que le salaire du sexe faible était à meilleur marché sous Louis XVI que sous Henri IV. Après avoir été de 126 francs en 1601-1625, après s'être abaissée à 90 francs sous Colbert, la moyenne de ces gages, qui s'était relevée à 105 francs, retombe à 84 francs à la fin de l'ancien régime. Un humoriste, contemporain de Louis XIII, estime qu'une servante de bourgeois, une « bonne à tout faire » peu scrupuleuse, comme il les accuse de l'être toutes, peut atteindre avec les profits illicites, — si elle s'y prend bien pour « ferrer la

mule », ce que nous appelons « faire danser l'anse du panier », — un magot annuel de 444 francs. Je n'entreprendrai pas de suivre dans ses calculs mon prédécesseur en statistique ouvrière. On a vu le sentiment de nos aïeux sur les vertus et la moralité prétendue des domestiques d'autrefois : il est seulement probable que le tiers état du XVIIe siècle savait défendre sa bourse et que le chiffre présumé de ces bénéfices est de pure fantaisie. Pour le comparer au bénéfice actuel, il faudrait connaître le produit du « grattage » ou « coulage » analogue dans un petit budget parisien, et qui pourrait le dire?

A parler sérieusement, à considérer les gages payés par les maîtres, citadins ou ruraux, — les uns et les autres sont ici confondus, — on remarque que, selon la capacité et la province, les chiffres varient de 168 francs pour la bonne du curé de Brétigny, de 204 francs pour une « fille de chambre » entendue, de 180 francs pour une « maîtresse-servante » de ferme en Artois, jusqu'à 85 francs pour la servante d'un bourgeois de Chartres et même jusqu'à 42 francs pour celle d'un notaire des Deux-Sèvres. Au moment de la Révolution, la rétribution allait de 40 francs à 120 pour les femmes dans la force de l'âge, sans spécialité déterminée. Pour les nourrices, elles varient de 200 francs à 60 ; l'hospice des Enfans-Trouvés, à Paris, paie les siennes 175 francs sous Louis XV ; des particuliers, en Périgord, ne leur donnent que 70 francs ; mais il est possible que les conditions diffèrent et que les unes soient nourries, tandis que les autres ne le sont pas.

Comme les salariés du sexe masculin, les journalières et les servantes du siècle dernier avaient été dépossédées de leurs gains du moyen âge : au lieu de 420 francs au XIVe siècle, de 525 francs au XVe pour 250 jours de travail, les femmes d'il y a cent ans ne recevaient plus que 250 francs. Quant aux domestiques féminins, au lieu de la moitié, elles n'avaient perdu que le quart de leurs gages, elles avaient donc moins souffert que les travailleuses à la journée du mouvement de la civilisation. Comparés au contraire à ceux de 1790, les chiffres actuels accusent une hausse énorme. De 250 francs sous Louis XVI la rémunération des journalières est passée à 450 francs. De 84 francs, à la même époque, les gages des domestiques femmes se sont élevés à 210 francs pour les filles de ferme, à 300 francs pour les servantes d'intérieur. Plus favorisées encore que les précédentes, celles-ci sont par conséquent *deux fois et demie* plus riches qu'elles n'étaient précédemment.

Les prix payés, autrefois et aujourd'hui, pour les travaux exécutés *à la tâche* confirment les appréciations fondées sur les

rétributions annuelles ou journalières. L'écart paraît moindre, toutefois, entre les prix des siècles passés et ceux du nôtre, pour les labeurs à façon que pour les travaux à la journée, ce qui prouve que l'ouvrier des XVIIe et XVIIIe siècles faisait moins de besogne que celui du XIXe, peut-être parce qu'il se nourrissait plus mal, — le terrassier de Paris remue, en l'espace d'une heure, moitié plus de terre que le terrassier de basse Bretagne, — sans doute aussi parce que ses outils étaient moins bons, remplissaient moins bien leur office. On sait que la plupart des bèches étaient jadis en bois ferré, et que les blés se coupaient à la faucille. Le total de la main-d'œuvre des moissons montait assez haut, y compris le battage au fléau, sans que pour cela le laboureur fût payé cher. Les charrues aussi labouraient mal; la surface minimum qu'un attelage de bœufs était tenu de parcourir dans sa journée, d'après les chartes des temps féodaux, se trouve beaucoup moindre que celle qu'il retourne et herse sans peine aujourd'hui.

Cependant, du moyen âge au XVIIIe siècle, on voit les mêmes travaux revenir moins cher au propriétaire, par suite rapporter moins au journalier. Le battage des grains coûte 90 centimes par hectolitre sous Louis XV, il valait le double sous Charles VIII. Le labourage des terres à la tâche, pour les blés d'hiver, qui se payait 30 francs au XVIIe siècle, que Voltaire, dans l'*Homme aux quarante écus*, évalue à 42 francs l'hectare, mais que l'on obtenait encore pour 32 francs en 1784 aux environs de la capitale, se paie 50 francs à l'heure actuelle. Le simple fauchage des blés, que l'on paie 15 francs l'hectare en moyenne dans la France contemporaine, coûtait 10 francs environ dans la France des deux derniers siècles.

V

Semblable à un oiseau qu'on aurait cru prendre dans une toile d'araignée, et qui la traverserait sans presque la voir, le prix du travail des métiers évolue aux temps modernes suivant les lois naturelles qui lui sont propres, sans se soucier plus que si elles n'existaient pas des combinaisons péniblement élaborées en vue de le faire monter ou descendre. La valeur de la main-d'œuvre, si solidement maintenue, semble-t-il, si sévèrement gardée, d'un côté par les statuts de chaque corporation qui la sollicitent à s'élever, de l'autre par les édits de maximum qui tendent à la ravaler, demeure indépendante des uns et des autres. Ces salaires que ni les producteurs ni les consommateurs ne peuvent isolé-

ment maîtriser; ces salaires auxquels ni les ouvriers, ni les patrons, ni le public, ne peuvent ajouter ou retrancher, c'est cependant l'opinion commune qui les régit, qui en fixe le taux; mais elle n'est pas libre de le fixer à sa guise, il s'impose à elle.

Pour admettre que les incursions faites, dans ce vaste monde des prix, par des particuliers associés ou par la puissance nationale aient été, je ne dis pas heureuses, — on sait qu'elles furent tout le contraire, — mais simplement efficaces, voire d'une efficacité temporaire et partielle; pour qu'elles aient en un mot créé des prix factices, il faudrait admettre que l'âme humaine ait changé depuis le moyen âge. Est-il quelqu'un d'assez audacieux pour soutenir que le sentiment de leurs intérêts n'ait pas dirigé les hommes, autrefois comme aujourd'hui, que la conclusion d'un marché ait été aux temps féodaux un combat de générosité? Se figure-t-on que, dans la sorte de contrat dont nous nous occupons ici, celui qui a pour objet l'achat et la vente de la main-d'œuvre, ce soit une nouveauté que la rivalité des ouvriers et des patrons dans le partage des bénéfices, ce qu'on appelle maintenant « l'antagonisme du capital et du travail » ?

Il serait facile de montrer par mille exemples, si cela n'était bien connu et du reste en dehors de mon sujet, comment ces corporations, tant vantées par certaines écoles, n'avaient d'autre but que le plus grand profit des « maîtres » et comment les ouvriers, qui ne l'ignoraient pas, s'étaient constitués en association de « compagnonnage ». Les compagnons du XVe siècle, comme ceux du XIXe, se plaignaient des exigences égoïstes de leurs patrons; ceux-ci de leur côté déploraient l'insubordination de leurs ouvriers. Il y avait dans les villes un prolétariat véritable au XVIe siècle; il joua un grand rôle dans nos luttes politiques et religieuses. Entre 1400 et 1500 il y eut des conflits aussi rudes que de nos jours, dans lesquels les ouvriers, armés de bâtons, de dagues et d'épées, usaient de violence contre les maîtres, et contre les compagnons qui ne partageaient pas leurs rancunes. Il y eut des grèves, non pas aussi vastes, mais aussi sérieuses que les nôtres. Pour obtenir un salaire plus élevé, une durée de travail moindre, une nourriture meilleure, des compagnons quittaient une ville en masse, la mettaient au ban et, privées d'ouvriers, certaines industries locales moururent ainsi d'inanition. Sans aller jusqu'aux ruptures ouvertes, c'est une lamentation vieille de six siècles, vieille autant que l'humanité, que celle des patrons gémissant sur ce que les ouvriers « ne travaillent que selon le besoin qu'ils en ont et les ruinent par leurs pratiques. »

Par une singulière bizarrerie, les corporations allaient se multipliant, aux XVIe et XVIIe siècles, tandis que le prix du travail, — travail du maître aussi bien que du compagnon, — allait diminuant. L'obtention de ces monopoles ne soulève à l'origine aucune difficulté, parce qu'ils se bornent à transformer un fait en droit : par lettres patentes de 1664, les selliers de Grenoble s'organisent en maîtrise ; « ceux qui sont à présent seront les *maîtres*, est-il dit, et ceux d'à venir passeront quatre ans en apprentissage et feront chefs-d'œuvre avant que pouvoir être reçus. » On pourrait craindre que les patrons ne fissent payer au public le privilège dont ils viennent d'être investis, en exagérant le prix des marchandises qu'ils sont seuls en droit de fabriquer ; et qu'ils ne fissent payer aussi ce privilège aux artisans à leur solde, en ne leur accordant qu'un salaire dérisoire. Mais, à pénétrer plus intimement le mécanisme commercial et industriel de l'ancien régime, on se convainc que ni l'une ni l'autre de ces éventualités ne pouvait se réaliser.

Pour hausser le prix de vente de leurs articles, il eût fallu que les maîtres coalisés fussent fidèles à leurs engagemens réciproques, qu'il n'y eût pas de concessions secrètes faites par aucun d'eux à leurs cliens, pour en accroître le nombre. En notre siècle, des syndicats de ce genre ont cent fois été tentés, et, pour leur faire échec, il n'a pas été besoin de concurrences nouvelles, telles que la liberté actuelle du commerce permet d'en fonder. Ces coalitions se sont détruites volontairement, parce que leurs membres ont été les premiers à en violer les clauses. Lors même qu'ils les eussent strictement observées, rien n'eût empêché les acheteurs auxquels on prétendait faire la loi de se fournir dans une ville voisine ; rien n'eût empêché non plus de nouveaux maîtres d'acquérir quelques-unes de ces « lettres de maîtrise », qui traînaient dans les cartons des bureaux de finance de la généralité : maîtrises créées à tout propos par les rois, pendant les trois derniers siècles, pour tous métiers et avec une profusion telle qu'elles se délivraient à très bon marché. Que dis-je ! Bien avant que l'on ait eu à en venir là, le corps d'état qui eût essayé de majorer exagérément ses prix, grâce à ce monopole qu'il tenait du socialisme *professionnel*, eût vu le socialisme *municipal*, plus puissant encore, se dresser contre lui, et le conseil de ville, soutenu par l'opinion publique, l'eût, de façon ou d'autre, mis à la raison.

Avec les ouvriers, un essai d'avilissement des salaires au-dessous du taux normal, résultant de l'offre et de la demande, n'eût pas mieux réussi aux patrons privilégiés, parce que les compagnons auraient émigré en d'autres villes, auraient passé à d'autres métiers.

L'ostracisme contre les nouveaux venus ou, si l'on veut, l'exclusivisme jaloux qui fait le fond des règlemens corporatifs, et qui n'a pu influer ni sur le prix des objets fabriqués ni sur le taux des salaires, n'a pas eu davantage pour effet de constituer, dans le sein de chaque industrie, une aristocratie de maîtres et d'interdire, à la plèbe des salariés, l'accès du travail indépendant. Une statistique de la population parisienne, faite en 1637 par les commissaires au Châtelet, — commissaires de police actuels, — nous apprend que les 112 corps de métiers se composaient de 13 500 maîtres, contre 39 000 compagnons âgés de plus de vingt ans et de 5 600 apprentis; soit 3 ouvriers adultes seulement pour 1 patron. Il y a *proportionnellement* aujourd'hui dans la capitale, sous le régime de la liberté, — même dans la petite industrie, — deux ou trois fois moins de « maîtres » qu'il n'y en avait voici deux cent soixante ans. Une profession présentement encombrée est celle des boulangers; j'ai cité, dans un article précédent, les chiffres excessifs qu'ils atteignent en certaines localités. Or cet excès jadis était bien plus grand. Pour 2 400 000 âmes le Paris de 1896 contient 1 522 patrons boulangers; pour 500 000 âmes, le Paris de 1721 en contenait 757; ce qui revient à dire que, pour 10 000 habitans, il se trouvait 15 boulangers sous le Régent, et qu'il s'en trouve un peu moins de 7 sous la troisième république.

Mêmes différences en province : la ville de Sens, qui possède aujourd'hui deux fois plus d'habitans qu'il y a cent trente ans, renfermait en 1767, dans la plupart des métiers, beaucoup plus de patrons qu'en 1896 ; 25 cordonniers naguère au lieu de 13 maintenant, 11 marchands de draps au lieu de 8, 24 menuisiers au lieu de 9, et ainsi de suite pour les autres corps d'état.

La ville de Périgueux, dont la population est en 1896 de 29 000 habitans et qui n'en possédait pas plus de 6 000 en 1801, n'en avait peut-être que 4 000 en 1674. Toutefois, il y a deux cent vingt ans, elle comptait 30 boulangers et présentement elle en compte 36 ; elle avait 24 cordonniers et n'en a plus que 10; 18 tailleurs jadis, aujourd'hui 15; 14 chapeliers, dont il ne reste que la moitié ; elle contenait 4 arquebusiers et 9 fourbisseurs contre 5 armuriers actuels, etc., etc. Quelques branches de commerce ou d'industrie sont de nos jours plus remplies; il existe un plus grand nombre d'épiciers, d'imprimeurs, d'horlogers ; mais la consommation des montres, des journaux et des « denrées coloniales », n'étant pas comparable à ce qu'elle était il y a deux siècles, cette augmentation ne peut tirer à conséquence. Certaines professions se ressentent de la révolution causée par les manufactures. Le Périgueux de Louis XIV avait 12 drapiers-merciers et 15 tisserands ;

le Périgueux d'aujourd'hui n'a plus de tisserands, mais il a 16 merciers et 14 drapiers ou marchands de nouveautés, en gros et en détail.

Bref, malgré les entraves plus apparentes que réelles dont l'organisation du travail entourait jadis le patronat, *il y avait beaucoup plus de maîtres autrefois que de nos jours.* Et s'il n'y en avait pas davantage encore, ce n'est pas à cause des restrictions corporatives, mais parce qu'il fallait à l'ouvrier, pour « s'établir », un capital, un fonds de roulement ou du crédit, toutes choses qui jamais ne furent ni ne seront à la portée de l'*universalité* de la classe laborieuse. Qu'on ne se laisse pas d'ailleurs duper par les mots : les bons ouvriers dans la petite industrie, et, dans les usines, les contremaîtres, les surveillans, ceux qui sont chargés de la direction des moteurs, gagnent beaucoup plus que l'immense majorité de tous ces petits patrons du temps passé, sans courir aucune des chances de pertes que l'ouvrier travaillant « à son compte » doit prévoir.

Les « lettres de maîtrise », dans les métiers privilégiés, ne donnaient pas par elles-mêmes la clientèle, ni par conséquent les profits, plus que ne la donne aujourd'hui le diplôme de pharmacien. Libre aux villes de grossir à leur gré l'effectif nominal des gens de tel ou tel métier, comme fait le conseil communal d'Angers lorsqu'il augmente, en 1623, le nombre des orfèvres « pour l'honneur de la ville. » Si ce nombre excède les besoins réels, le projet restera sans exécution ; à moins qu'il ne s'agisse de pseudo-commerçans purement décoratifs. Ces antiques et vénérables classifications, qui mettaient les *potiers de terre* au cinquième et dernier rang de la liste des métiers, tandis que les *potiers d'étain* étaient au troisième rang, à côté des peintres, n'ont pas retardé d'une minute la décadence de la vaisselle d'étain, ni empêché la faïence de prendre à son heure le pas sur elle.

Pour qu'un état rencontrât peu d'amateurs, il fallait qu'il fût réputé tout à fait vil, et ce n'était plus alors la législation mais les mœurs qui agissaient. On peut croire par exemple que, si nous manquions d'ouvriers cordiers dans nos ports, si Colbert fut obligé d'en faire venir de Hambourg, Dantzig et Riga, cette pénurie était causée par le mépris dans lequel était tenue, sur nos côtes de l'ouest, l'industrie de la corde. Par suite de quel préjugé les cordiers, appelés *cacous* ou *caquins*, passaient-ils pour descendre des lépreux du moyen âge? on ne sait. Toujours est-il qu'en Bretagne ils inspiraient une vraie répulsion aux autres habitans ; ils devaient se présenter les derniers pour baiser les reliques, recevoir dans la main le pain bénit qu'il leur était défendu de prendre eux-mêmes dans la corbeille, et, quand ils faisaient

baptiser leurs enfans, on les inscrivait dans la partie du registre réservée aux enfans naturels. D'autres métiers au contraire, naguère fort estimés, ont disparu : tels étaient ces écrivains publics, établis à Paris sous les charniers des Innocens et autour des piliers des Halles, qui vendaient, à la fin du ministère de Mazarin, à qui ne savait pas écrire, une « lettre de haut style » de 1 fr. 60 à 3 fr. 40, et une « lettre de bas style » 90 centimes ou 1 fr. 20. Profession lucrative que le développement de l'instruction a privée de sa clientèle. Les progrès de la science ont, par compensation, relevé la catégorie des « apothicaires-épiciers », auxquels leurs « notes » avaient fait quelque tort dans l'histoire. Non que les confrères de M. Fleurant fussent incapables parfois d'observer, au péril de leur vie, les règlemens qui les concernaient, — un apothicaire d'Amiens reçoit en 1615 trois coups de poignard d'un soldat de la citadelle, auquel il avait, suivant les lois, refusé de l'arsenic, — mais ils étaient, plus que de raison, enclins à la grandeur, et leur morgue les rendait haïssables.

La longueur de l'apprentissage est une condition commune à beaucoup de labeurs manuels des siècles passés. Il dure jusqu'à cinq ans pour les fourbisseurs, jusqu'à six ans pour les tapissiers. C'était une charge, qui constituait pour l'ouvrier une diminution de salaire sur l'ensemble de sa vie de travail ; en revanche c'était une recette pour le maître ; ce qui eût compensé plus tard son caractère onéreux, si tous les apprentis étaient devenus patrons. Comme beaucoup demeuraient simples compagnons, il semble à première vue que leur situation ait été moins avantageuse que de nos jours. En outre le contrat qui intervenait, par-devant notaire, entre les parens de l'apprenti et le maître est plus rigoureux qu'aujourd'hui. Il suspendait en quelque sorte, au profit du patron, la puissance paternelle.

Dans ces contrats que les admirateurs du système patriarcal ont représentés comme si bienfaisans, il était stipulé que l'apprenti, s'il tombe malade, doit payer le médecin et le pharmacien, et, « si sa maladie dure au delà d'une semaine », restituer au patron le temps de son séjour au lit. L'apprenti adulte est tenu de monter les gardes de nuit à la place de son maître. Tel arrangement prévoit qu'il en sera dispensé en décembre et janvier, par extraordinaire. A prendre ces actes au pied de la lettre, quoique le maître s'engage à envoyer tous les jours son apprenti à la messe, ce qui témoigne de la sollicitude pour son âme, la discipline qu'il impose est si sévère, les droits qu'il se réserve si étendus, que le futur compagnon paraît moins un serviteur, qu'une sorte d'esclave, vendu pour une période déterminée.

La durée, aussi bien que la rigueur de l'apprentissage, furent-

elles un résultat de l'organisation hiérarchique du travail? Les patrons, par ces règlemens dont nous nous attachons à démontrer le peu d'effet sur le salaire des artisans formés, n'étaient-ils pas parvenus à se procurer avec les apprentis un profit exagéré? La loi de l'offre et de la demande, omnipotente pour tout le reste, a-t-elle ici été vaincue? A bien examiner le mode de recrutement de la classe ouvrière du XVe siècle au XIXe, je ne le pense pas. D'abord, pour les plus longs de ces apprentissages, quand le métier demandait plus d'adresse que de force, on embauchait des sujets très jeunes. Nous avons vu, dans l'article précédent, des domestiques de 7 ans au XVe siècle; nous voyons au XVIIe des apprentis de 6 ans. Les statuts des « maîtres et marchands tapissiers » ont soin d'interdire de les prendre au-dessous de cet âge. Si leurs débuts ont été plus tardifs, ceux que l'on nomme encore « apprentis » gagnent à la fin quelque demi-salaire, et ne diffèrent que par l'étiquette du garçon *actuel* de moins de 15 ans, dont la journée dans la grande industrie est de 1 fr. 30, tandis que celle des adultes de 15 à 21 ans est de 2 fr. 50 et celle des individus majeurs de 3 fr. 50.

Puis, et c'est là une remarque capitale, qui ressort de la comparaison des divers contrats, les longs apprentissages sont ceux qui ne coûtent rien aux parens. Ceux pour lesquels on payait aux patrons des sommes équivalentes à celles de 1896, ne sont pas plus longs que les nôtres. Seulement un grand nombre de familles, ne disposant que d'un pécule insuffisant, préféraient sans doute abandonner pendant un ou deux ans de plus les services gratuits de leurs enfans. Aujourd'hui la durée moyenne de l'apprentissage d'un maréchal est de vingt-cinq mois, son coût moyen est de 162 francs. En 1610 un maître maréchal de Seine-et-Oise prend un apprenti qui restera chez lui trois ans, mais *qui ne lui paiera rien*. Un autre reçoit un apprenti qui s'engage à demeurer quatre ans, mais qui, à la fin des quatre ans, touchera 108 francs. Ne veut-il passer, comme maintenant, que deux ans chez son maître, l'apprenti maréchal devait lui verser 200 francs.

L'apprentissage du tailleur coûte présentement 133 francs et dure vingt-sept mois; celui d'un couturier de Soissons sera de deux ans en 1547 et coûtera 120 francs. De nos jours la couturière paie 94 francs pour apprendre son métier en deux ans; la durée est la même en 1611 et le prix est d'environ 144 francs. L'apprenti cordonnier passe aujourd'hui vingt-six mois avant de devenir ouvrier et il débourse 134 francs; au XVIIe siècle le cordonnier des environs de Paris donnait trois ans de son temps et seulement 108 francs d'argent. Ceux qui ne passent que deux ans au XVIIIe siècle versent en moyenne 175 francs. L'apprentissage du tapissier monte aujour-

d'hui à 192 francs. « Maître Jean Poquelin le jeune », un frère de Molière, se montrait plus exigeant en 1655; il prenait 326 francs. Mais de simples passementiers dressaient en ce temps-là des élèves pour 124 francs, toujours en monnaie de nos jours.

Pour faire un bon boulanger il suffit maintenant de seize mois et d'une somme de 136 francs; leur apprentissage variait autrefois de six mois à deux ans; dans le premier cas le néophyte devait verser 225 francs, tandis que dans le second il n'en donnait que 64. Le futur boucher reste aujourd'hui dix-sept mois chez son maître et lui paie 182 francs; au XVIIe siècle il restait parfois trois ans, mais il ne payait rien. Il semble oiseux de multiplier les exemples; on voit clairement l'économie de ces conventions : l'apprenti pauvre s'acquittait en travail au lieu de s'acquitter en espèces. Mais ni la durée ni le coût de l'apprentissage ne subissaient vraiment le joug des lois restrictives de la liberté.

Les salaires des ouvriers de métier ne le subissaient pas davantage. Et plus on allait pourtant, plus on restreignait, plus on prohibait, plus on tyrannisait! Outre les privilèges des corporations, il faut compter avec la toute-puissance des conseils de ville. Le travail est un domaine dans lequel toutes les autorités possibles sont chez elles et ont droit de commander; le seul qui ne soit pas chez lui c'est le travailleur isolé. celui-là n'a que le droit d'obéir. Pour exercer le commerce de la boucherie, il faut, en bien des localités, passer avec les jurades un bail minutieux, où, non seulement les prix de la livre de bœuf, de mouton et de porc, mais aussi la quantité de gigots à laquelle chaque habitant peut prétendre, la façon dont on coupera et débitera la viande, sont soigneusement spécifiés. Et quand les pouvoirs publics n'avaient pas légiféré sur la matière, les confréries s'en étaient depuis longtemps emparées. On connaît leurs disputes mémorables les unes avec les autres, les homériques procès auxquels elles se plaisent, les formalités graves qui président à la cooptation des nouveaux membres. A voir les cérémonies, les sermens et les onctions laïques qu'il faut pour affilier à Paris un cordonnier, aspirant à la maîtrise, on dirait qu'il s'agit de graduer un docteur ou de consacrer un prêtre!

Dans le sein de chaque communauté quelles contentions, s'il s'agit des dignités, entre les ambitieux « jurés chapeliers », les « généraux des œuvres de maçonnerie » ou les « gardes du métier des orfèvres », qui veulent rentrer dans la jurande plus souvent qu'à leur tour, et, s'il s'agit des marchandises, quels nids à chicane que ces vétilleux articles qui forment le *codex* de chaque industrie, la nature des matières, les détails et les dessous de

leur façonnage, imposés sous peine d'amende, toute la collection des « manuels Roret » versée dans la législation ! Et le tout aboutissant à l'impuissance, particulièrement en ce qui concerne les salaires des diverses professions, qui ne sont pas plus affectés par cet appareil qu'un chêne ne l'est d'un coup de poing.

VI

Ils demeurent en effet très bas, ces salaires des XVIIe et XVIIIe siècles, et la proportion de 3 à 4, que nous remarquons en 1896 entre la paye du journalier et celle de l'ouvrier de métier, et qui avait aussi existé au moyen âge, se maintient dans les temps modernes. La journée du maçon, type moyen de l'artisan, oscille au XVIIe siècle de 3 francs sous Henri IV à 2 fr. 30 sous Colbert, contre 2 fr. 28 à 1 fr. 70 donnés au journalier. Au XVIIIe siècle le maçon gagne de 2 fr. 84 au temps du ministère de Fleury à 2 fr. 30 au moment de la Révolution, pendant que le manœuvre recevait 2 fr. 10 ou 1 fr. 64. Les deux genres de labeur se trouvent en définitive, aujourd'hui qu'ils sont libres tous deux, *dans la même situation vis-à-vis l'un de l'autre* que lorsque l'un des deux était l'objet d'une protection spéciale.

De même les différens corps d'état étaient entre eux, au point de vue du salaire, dans le même rapport où ils sont aujourd'hui, où ils avaient été au moyen âge. Le maçon est actuellement payé 3 fr. 40, le charpentier 3 fr. 70, le peintre 3 fr. 50; aux XVIIe et XVIIIe siècles le maçon recevait, avons-nous dit, de 3 francs à 2 fr. 30; le charpentier gagna en moyenne suivant les époques de 3 fr. 18 à 2 francs; le peintre et le couvreur de 3 fr. 30 à 2 fr. 50. Aux mêmes époques ces professions haussèrent, aux mêmes époques elles baissèrent; si bien que le prix général du travail obéit aux mêmes influences et paraît suivre des lois identiques, quelles que soient la qualité des travailleurs et la distance qui les sépare. Il va de soi que, suivant leur capacité, la besogne dont ils sont chargés, la manière dont on les occupe, la rétribution de ces divers ouvriers du bâtiment est très variable, inférieure ou supérieure aux moyennes qui précèdent. On donne au Havre jusqu'à 4 francs au sculpteur sur pierre sous Louis XIV; on paye un menuisier à l'année, nourri et logé, à la même époque, sur le prix de 50 centimes par jour en Limousin. Notre XIXe siècle voit encore de semblables inégalités. Le plâtrier, le paveur, le plombier, le serrurier, reçoivent des salaires équivalens. Les différences que l'on constate, d'une province à l'autre, viennent parfois de la diversité du prix de la vie entre les régions de l'ancienne France; le plus souvent elles n'ont d'autre base que la saison et la valeur

respective des individus. En Normandie par exemple, un scieur de long à la journée gagne 2 fr. 65 vers la fin du règne de Louis XV, un menuisier, nourri, n'est payé par un hospice de Rouen que 90 centimes. Il importe peu dès lors que certains charpentiers touchent 2 fr. 60 en Lorraine, d'autres 2 fr. 80 à Sens, tandis que ceux d'Alsace n'ont que 1 fr. 95, que ceux qui étayent les galeries des mines de Carmaux, dans l'Hérault, reçoivent 2 fr. 25, ceux de l'Anjou 2 fr. 10, ceux du Limousin 1 fr. 90 et ceux du Berry 1 fr. 60. Au moment de la Révolution (1790), les maîtres maçons de Paris touchent 3 fr. 60, les compagnons 3 francs, les garçons 2 fr. 16, — les mêmes ouvriers gagnent, en 1896, 8 francs, 6 fr. 50, et 5 francs. — Les salaires, au dire d'A. Young, étaient peu différens dans l'Italie du nord; à Turin par exemple, ils ne dépassaient pas 2 fr. 60. Au contraire, dans la Grande-Bretagne, d'après les chiffres de Thorold Rogers, ils atteignaient déjà le chiffre de 5 francs.

Les autres corps d'état se prêtent moins aisément que ceux-là aux comparaisons, parce que les salaires, payés au mois ou à l'année, comprennent suivant les cas le logement et la table. Même en tenant compte de ces avantages, on est frappé du taux minime des salaires *annuels* ou *mensuels* en regard des salaires *journaliers*. Le rapprochement nous montre que le prolétaire d'autrefois devait être très exposé à manquer d'ouvrage; puisque la garantie du vivre et du couvert lui semblait si précieuse que, pour l'obtenir, il n'hésitait pas à sacrifier le tiers, la moitié parfois, de ce qu'il aurait gagné à la journée. De nos jours le boulanger nourri, hors Paris, gagne 1 fr. 35; le boulanger des XVIIe et XVIIIe siècles était payé de 225 francs à Orléans, à 170 francs à Rouen et 160 francs à Nîmes. En comptant pour l'année deux cent cinquante jours de travail ces chiffres correspondent à une paye journalière de 90 à 64 centimes. En 1790 les garçons brasseurs n'ont que 240 francs par an à Paris, les ouvriers boulangers ont 180 francs à Besançon.

S'il est des tapissiers *à la journée* qui touchent 3 fr. 50, il en est d'autres *à l'année* auxquels on ne donne que 42 centimes. Le tanneur à l'année n'a que 173 francs, tandis que le tanneur à la journée reçoit un salaire journalier de 1 fr. 20, soit 300 francs par an. De même le cordonnier à la journée était payé, il y a cent ans, 2 fr. 20, et le cordonnier à l'année 60 centimes seulement. Dans toutes les professions nous retrouvons les mêmes disparités; elles ont pour effet d'affaiblir l'ensemble des recettes de la classe laborieuse. Dans l'industrie du tissage les patrons, qui exigeaient un minimum de fabrication, accordaient aux ouvriers qui le dépassaient une sorte de prime. Un « tixier » — tisserand — en toile

travaillera en 1610 chez un maître de Seine-et-Oise; il sera hébergé, logé et recevra 429 francs par an, soit 1 fr. 71 par jour ouvrable dans lequel il devra faire 6 mètres de toile commune. Ce n'était pas une mauvaise spéculation pour le maître. La façon de la toile d'étoupe pouvait être évaluée à cette époque à 62 centimes le mètre; le travail de son compagnon représentait une valeur de 3 fr. 72; il ne lui coûtait en espèces que 1 fr. 71, et la différence de 2 francs était loin d'être absorbée par les frais de nourriture. On stipulait en outre qu'au-dessus de 6 mètres par jour, si le tisserand en faisait davantage, les deux tiers lui appartiendraient, le troisième tiers restant au patron. Il s'agit là d'un ouvrier très capable; plus tard d'autres tisserands n'ont que 1 fr. 20 et 90 centimes par jour. A Aumale (Seine-Inférieure), le peigneur de laine se contentait de 86 centimes, exactement le salaire des fileurs en Catalogne.

La moyenne des ouvriers de métier, non nourris, était de 2 fr. 20 au moment de la Révolution; elle est aujourd'hui de 3 fr. 55 dans la grande industrie, de 3 fr. 20 dans la petite et se trouve supérieure à la moyenne du salaire des femmes de près de moitié dans la petite industrie, de plus de moitié dans la grande. Les ouvrières des manufactures gagnent actuellement en général 1 fr. 72; celles des métiers domestiques 1 fr. 64; la différence est donc plus grande entre les ouvriers des deux sexes qu'entre les journaliers mâles et femelles. Cela peut tenir à ce que les bras des femmes sont plus appréciés ou plus rares dans les campagnes; à ce que le sexe faible est cantonné dans un assez petit nombre de professions industrielles, que par suite ces professions sont encombrées et que leur rémunération baisse.

On demande à la législation actuelle de chercher à restreindre le travail féminin. N'est-ce pas une tendance très fâcheuse et qui nuira beaucoup à ceux qu'elle prétend servir? Le contraire serait plutôt profitable aux ménages. L'accession des femmes à des métiers plus nombreux aurait pour conséquence le relèvement de leurs salaires dans les emplois qu'elles occupent déjà. Or toute augmentation du salaire des femmes favorise la morale publique, en encourageant le mariage; tandis que plus la disproportion sera grande entre le gain de l'ouvrière et celui de l'ouvrier, moins il sera avantageux à l'homme de se marier, puisque les charges de la communauté seront supportées presque entièrement par lui seul.

La situation présente n'est d'ailleurs pas nouvelle. Le peu de différence qui existe aujourd'hui entre la rétribution de l'ouvrière agricole (1 fr. 50) et celle de l'ouvrière de métier (1 fr. 68), — c'est-à-dire 12 pour 100 de plus, — pendant que l'ouvrier de mé-

tier (à 3 fr. 40) jouit de 36 pour 100 de plus que le manœuvre (à 2 fr. 50); cette différence minime correspond à celle qui existait autrefois entre les travailleuses des champs et les travailleuses à l'aiguille.

Au moyen âge, lorsque les journalières se faisaient jusqu'à 2 fr. 10 par jour, les couturières, les fileuses ne gagnaient jamais plus de 2 fr. 30 et, pour les femmes nourries, les chiffres semblent identiques à la ville ou à la campagne. Dans les temps modernes, où le maximum des travailleuses rurales fut de 1 fr. 30, les ouvrières de métiers ne gagnèrent pas davantage. Des salaires exceptionnels étaient accordés à une drapière de Sedan payée 1 fr. 50, à une brodeuse de Rouen payée 3 francs; mais la fileuse de lin la plus habile ne dépassait pas 1 franc et la fileuse ordinaire 62 centimes; les couturières recevaient depuis 72 centimes à Metz jusqu'à 1 fr. 26 à Versailles.

Il est deux professions qui, par leur nature, rentrent dans les travaux champêtres, et, par l'éducation qu'elles exigent, méritent cependant d'être classées parmi les métiers: le jardinier, le vigneron. Employé à la journée, le jardinier de 1896 est payé de 2 fr. 32 à 3 fr. 44; il y a dans cette catégorie un grand nombre d'individus qui diffèrent peu des hommes de peine. Employé à l'année, le jardinier est souvent un spécialiste capable, parfois un horticulteur distingué; dans le premier cas ses gages annuels vont de 1 000 à 2 000 francs sans nourriture; dans le second, ses appointemens n'ont pas de limite fixe. De la confusion qui pourrait se faire entre un émule de Le Nôtre et un simple planteur de choux, entre ceux qui dessinent les parterres à la française et ceux qui arrosent les salades, uniformément désignés sous le nom de « jardiniers », résulterait une appréciation malaisée des salaires, si nous ne laissions de côté les jardiniers de château, à 1 000 et 1 200 francs de gages, sous Louis XIV, pour n'envisager que leurs modestes confrères, dont les plus favorisés reçoivent 600 francs et les moins bien traités jusqu'à 200 francs seulement.

Le corps des vignerons est plus homogène; leur besogne varie peu d'un point à un autre. Dans le cours des deux siècles précédens, il atteint son maximum sous Louis XIII, avec une journée de 3 fr. 12, et son minimum à la fin de l'ancien régime avec 2 fr. 02. Il avait été moins bien traité dans les cent dernières années que dans les cent années précédentes; sa paye ne s'éleva pas sous Louis XVI au-dessus de 2 fr. 50 aux environs de Paris, et l'on rencontrait dans le Lot des vignerons à l'année dont les gages ressortent à 54 centimes par jour. La culture de la vigne à façon avait aussi été moins chère: elle ne coûtait pas plus de

360 francs en 1789; on a vu, dans l'article précédent, qu'elle avait valu le double au xve siècle.

VII

Cet avilissement des prix du travail, cette moindre récompense de l'effort humain, sous toutes ses formes, de 1500 à 1790, il serait intéressant, après l'avoir touché du doigt par le taux des salaires, d'en fournir une preuve nouvelle par la valeur des façons ouvrières. Non que je prétende englober sous cette rubrique tous les ouvrages imaginables, depuis le creusement d'une fosse au cimetière, qui coûte 12 centimes à Soissons, sous Louis XV, et depuis le cirage d'une paire de souliers que l'on paie 4 centimes aux décrotteurs de Rouen, jusqu'à la taille des diamans, pour laquelle le fameux joaillier Lopez donnait à son ouvrier 37 000 francs par an — un traitement d'ambassadeur — sous le ministère de Richelieu. Même bornées à des tâches assez simples, assez uniformes pour être exactement comparables à travers les temps et les lieux, nos visées sont cependant difficiles à satisfaire, parce que les travaux de ce genre sont rares.

Que dire par exemple de la façon des vêtemens, depuis le xiiie siècle jusqu'au xviiie; pour le peuple comme pour les grands, les costumes d'autrefois ne diffèrent-ils pas trop de ceux de l'ère moderne? De petits bourgeois donnent, au xive siècle, de 3 à 6 francs pour la coupe et la couture d'un manteau ou d'une cotte; à peu près autant, au xve, pour le pourpoint, le justaucorps ou la « jaquette ». La façon des robes, pour les deux sexes, se paie aux mêmes époques de 5 à 11 francs, et jusqu'à 30 francs si elles sont un peu ornées. Celle d'un seigneur « à cinq garnimens » vaut 44 francs, celle de la comtesse d'Artois 130 francs, en 1328. A la même date la confection d'une « houppelande » ordinaire valait 36 francs; celle d'une houppelande riche, destinée au roi, 62 francs; et celle d'un costume pour la reine, comprenant « chape — manteau long — surcot ouvert, surcot clos, mantel à parer et cotte simple » montait à la somme de 570 francs. C'était le temps où l'on disait « parée comme une reine. »

La façon d'une paire de chausses en drap, pour le roi, coûtait 11 francs, au xive siècle; celle des chausses de laine pour un bourgeois 4 fr. 40, celle des chausses de toile, pour un paysan, 1 fr. 44. Au début du xviie siècle les chausses d'un prince ne valent que 6 fr. 40 de façon et celles des bourgeois que 2 francs. Celle des culottes du vulgaire ne se payait pas plus de 1 fr. 30 au moment de la Révolution, celle des culottes de peau 2 fr. 70. En 1790 on prenait à Paris 18 francs pour la façon d'un costume complet

et de 4 à 7 francs pour celle de l'habit seul, tel qu'il se portait sous Louis XVI. Les députés du commerce se plaignaient que « le prix des façons d'habits n'eût pas augmenté depuis trente ans. » Ils attribuaient le fait à la concurrence de ce que nous nommons aujourd'hui les *maisons de confection*, « des fripiers vendant des habits neufs, faits à l'aventure et sans mesure, qui ont vu, disent-ils, leur clientèle s'accroître rapidement depuis dix ans. » Mais, si l'on remonte jusqu'au milieu du XVIIe siècle, et même jusqu'à Henri IV, où la façon d'un habit de laquais se payait 32 francs et celle d'une soutane de prêtre 14 francs — le même prix qu'au XVe siècle — on voit que la valeur de cette main-d'œuvre avait peu varié. On ne pourrait d'ailleurs se prévaloir de chiffres semblables, quelque nombreux qu'ils puissent être, pour en tirer une induction quelconque sur le taux des salaires.

Il en est de même de la façon des souliers, pour lesquels nous voyons que l'on paye 3 francs au XIIIe siècle; de 60 centimes à 1 fr. 34 au XVIe siècle et 1 fr. 10 au XVIIIe siècle. Mais lorsque nous constatons que le ressemelage d'une paire de souliers vaut, *y compris la fourniture du cuir*, 4 francs en 1384, le même prix en 1422, 3 francs en 1596, 3 fr. 90 en 1601 et 3 fr. 60 en 1648, nous sommes certains que, le cuir ayant beaucoup augmenté de 1384 à 1648, il a fallu pour que le prix du ressemelage ait baissé d'une date à l'autre, que l'ouvrier supportât une grande réduction sur sa main-d'œuvre.

Une semblable diminution ressort des prix comparés du filage du chanvre et du lin. Le premier se paie à la fin du XVe siècle 3 fr. 15 le kilo en Normandie, Alsace ou Champagne. Sous Louis XIV il ne se payait plus que 1 fr. 72, chiffre où il demeura jusqu'à la fin de l'ancien régime. Le filage du chanvre pour corde qui valait 80 centimes le kilo sous Louis XII, ne se payait plus que 40 centimes sous Henri IV. La baisse du prix de façon n'est pas moins évidente dans la confection de la toile, pour peu qu'entre les types multiples de ce tissu on choisisse quelques qualités faciles à suivre à travers les âges : la toile de « brin », médiocrement fine, était confectionnée par le tisserand moyennant 1 fr. 02 le mètre au XVe siècle, 90 centimes en 1540, 75 centimes en 1590, et pour 60 centimes seulement en 1790. La toile de chanvre ou d'étoupe, la plus commune, était fabriquée à la tâche pour 70 centimes le mètre au XVe siècle, 60 centimes au XVIe, 50 centimes au XVIIe et en 1790 elle ne rapportait à l'ouvrier que 30 ou 40 centimes le mètre.

Il n'est pas jusqu'à la façon des chemises dont les prix n'accusent le même fléchissement. Nous laissons de côté les modèles qui, par leur richesse ou la qualité de leurs destinataires, sortent

du pair : la façon d'une chemise de la reine, qui se paie 11 francs en 1387, celle d'une chemise de prince, en Dauphiné, qui vaut 4 francs en 1334. Mais celle des chemises de la bourgeoisie coûte en moyenne 1 fr. 80 au xve siècle : elle ne coûtait plus que 90 centimes au xviie siècle et 75 centimes au xviiie. Cependant, quoique ce prix de façon des chemises, comme celui de la toile, des souliers et de toutes choses eût baissé, la valeur de ces objets *fabriqués* avait augmenté ; la matière première dont ils se composaient était devenue beaucoup plus chère que la main-d'œuvre n'était devenue bon marché. Il se consommait lentement une révolution désastreuse pour l'ouvrier, à qui l'on achetait son travail de plus en plus bas et à qui l'on vendait de plus en plus haut les marchandises dont il avait besoin. Il ne profitait pas, comme consommateur, de la perte qu'il subissait comme producteur.

Une révolution inverse se poursuit depuis cent ans : la matière première, en fait de tissus, est moins chère qu'autrefois, les frais de fabrication ont diminué et parfois l'objet fabriqué est aussi coûteux, parce que l'ouvrier a pris pour lui toute la différence. Cette transformation se recommande aux méditations des personnes attristées et gémissantes de toutes les opinions. L'opération ne s'est pas faite sans résistance ni sans douleur. La filature mécanique ne réussit que vers 1803 et n'employa la vapeur qu'en 1812. En 1838, l'Angleterre constatait que le perfectionnement des machines avait fait tomber la façon d'une livre de fil n° 100 de 12 fr. 50 à 80 centimes. Avant les machines, la concurrence des filés étrangers, à la suite de la guerre d'Amérique (1784), avait fait traverser à notre industrie nationale une crise très dure. Le filage du coton à la main, qui faisait vivre un grand nombre d'habitans des campagnes, fut frappé à mort. Il y eut en Normandie des paroisses où le tiers des ménages tomba subitement dans la misère.

Une crise analogue se produisit plus tard pour le tissage des étoffes ; mais ici l'agglomération des manufactures était commencée, depuis Louis XIV. Dans telle paroisse de Seine-et-Oise, comptant un millier d'âmes, on voyait 13 tisserands et 5 filassiers en 1670 ; en 1696 il n'y avait plus que 5 tisserands et aucun filassier ; en 1775 il ne restait que 2 tisserands. Inutile de dire que, depuis longtemps, il n'en reste plus un seul. Cependant les tisserands n'ont pas à se plaindre : la façon du mètre de toile représentait, suivant la qualité, le sixième ou le neuvième de la valeur du tissu il y a cent ans ; aujourd'hui cette valeur n'a presque pas varié, mais la façon entre pour un tiers ou un cinquième dans le prix de l'étoffe. Un propriétaire de laine peut aujourd'hui la faire transformer, par la filature la plus voisine, en drap commun, tissé, foulé, tondu, prêt en un mot à être employé, moyennant 1 fr. 90

le mètre. A la fin du XVIe siècle il lui en eût coûté 2 fr. 40 et les ouvriers pourtant gagnaient un tiers moins de salaire.

La façon d'un kilogramme de chandelles se payait 0 fr. 45 au moyen âge et 0 fr. 25 en moyenne aux deux derniers siècles. Le sciage du bois à brûler qui se payait au XVe siècle 2 francs par stère, un peu plus cher qu'aujourd'hui, coûtait 1 fr. 50 sous François Ier et seulement 0 fr. 75 sous Louis XV. La maçonnerie en moellons, qui pour des murs communs de 50 à 60 centimètres de large, se fait maintenant à la tâche, dans nos campagnes, à raison de 2 fr. 50 le mètre carré, se payait à peu près le même prix au moyen âge. Sous Henri IV et Louis XIII elle valait 1 fr. 75, et au moment de la Révolution elle était descendue à 1 fr. 20. Pour les maisons de Paris, en 1708, on payait 1 fr. 15 le mètre les murs de refend, et 2 francs les gros murs. Murs communs, cela va sans dire, et sans aucun ornement artistique. La maçonnerie du Louvre et celle des Tuileries, dont Louis XIV payait le mètre superficiel, y compris la fourniture des pierres de taille, 56 francs à l'entrepreneur, réservait sans doute aux maçons et aux sculpteurs un salaire qui ne peut se comparer à celui des bâtisses ordinaires.

Prises dans leur ensemble, les sommes payées pour les travaux à la tâche confirment ce que nous avait appris la statistique des salaires à la journée. L'ouvrier, qui avec deux cent cinquante jours de labeur avait eu, à la fin du XVe siècle, jusqu'à 1230 francs; qui, de 1200 à 1600, s'était fait en moyenne 900 francs par an, et qui n'était jamais descendu si bas que sous Henri III, où il ne touchait plus que 750 francs, tombe sous Richelieu et Mazarin à 562 francs, et à moins encore à la fin du XVIIe siècle. Après s'être relevée sous la Régence et le ministère de Fleury, sa paie annuelle n'était, à la fin de l'ancien régime, que de 576 francs. Or il gagne aujourd'hui, avec trois cents jours de travail, 1020 francs, c'est-à-dire 77 pour 100 de plus qu'il y a cent ans. C'est là le bienfait positif du progrès.

Mais ce progrès comment est-il advenu? Avec des chiffres lentement amassés, traduits, groupés, pressés enfin comme des fruits dont il faut extraire le suc, nous avons essayé, dans cet article et dans le précédent, de faire l'histoire, — bien aride, — des recettes paysannes et ouvrières, de voir les écus entrer dans la poche du travailleur. Il faudrait aussi les en voir sortir, apprécier quels besoins ils permettaient de satisfaire, pour connaître les deux faces de ces humbles budgets. C'est ce que nous tenterons plus tard. Dès à présent nous constatons qu'il n'existe aucune concordance entre la situation politique et la situation économique, entre la prospérité du pays, abstraitement considérée, et l'aisance de la

classe laborieuse. La France de 1789 est riche, le paysan, l'ouvrier y sont pauvres; tandis que la France de 1475 est évidemment pauvre, alors que le prolétaire y était riche. C'est là un phénomène très intéressant à retenir.

En l'espace de ces six siècles (1200 à 1800) qui constituent une période notable des fastes de l'humanité, un morceau énorme de notre vie nationale, que de changemens opérés, que de succès et de revers! A travers les heures sombres ou glorieuses que la France a traversées, indifférent à ces péripéties, à ces révolutions civiles, à ces guerres extérieures, à ces intrigues ou à ces exploits que nous content les livres, et qui passaient au-dessus de sa tête, parce que, dans le Français d'autrefois, ils n'atteignent que l'homme *public*, le « citoyen », c'est-à dire une toute petite partie de son individu, le paysan, l'ouvrier, a de père en fils labouré, tissé, battu le fer, fendu le bois, scié la pierre. Il a, comme on dit, « gagné la vie », suivant cette destinée cruelle qui oblige la masse à peiner pour ne pas mourir. Cette vie a été plus ou moins large, plus ou moins dure; mais la marche de la société ne l'avait pas adoucie et, par une contradiction déplorable, la civilisation semblait n'apporter que des privations et des misères au commun des êtres. De ce recul, la machine gouvernementale, la « politique » était-elle donc responsable? Non certes, mais elle n'avait aucun moyen de lutter contre une force omnipotente devant qui les combinaisons des potentats ou des parlemens ne sont que poussière. Les salaires avaient obéi à la loi naturelle : l'accroissement de la population avait réduit le prix du travail et haussé le prix de la terre.

C'est la même force des choses, qui, depuis un siècle, a enrichi le travailleur par suite de l'entrée en scène d'un nouvel élément de production : la science. A voir la population française passer de 25 millions d'âmes environ en 1790, à 39 millions en 1896, tandis que les salaires réels ont augmenté de moitié ou des trois quarts, on s'est pris à douter de la vérité des formules que les savans avaient cru dégager jusqu'alors; et les propositions du sage Malthus ont semblé les rêves d'un méchant homme. Or ces formules n'ont pas cessé d'être rigoureusement vraies, à la condition de les adapter au temps présent : il demeure évident que plus la somme des denrées, des vêtemens, du combustible, des matériaux de construction et des marchandises de toute nature sera grande, par rapport au nombre des hommes qui se les partageront, plus chacun de ces hommes aura chance d'en avoir davantage. Seulement la capacité de production de l'homme était jadis étroitement limitée : limitée par l'énergie infime de son bras, limitée par le faible rendement de la terre, limitée par la super-

ficie modeste de sa patrie, où il demeurait enclos comme en un petit monde. Les prix de toutes choses, et aussi le prix du travail se mouvaient à l'intérieur de ces bornes inflexibles.

La science est intervenue; elle a multiplié la productivité de l'homme et celle de la terre; elle a élargi la sphère d'action de chaque individu, de chaque pays; elle l'a étendue jusqu'à la totalité du globe. Économiquement parlant, malgré les barrières douanières, la créature du XIXe siècle n'a plus de patrie. Cette révolution est-elle terminée? Qui pourrait le dire? Qui voudrait le croire? N'apparaît-elle pas, à nos yeux éblouis, comme l'aurore d'une ère incroyablement heureuse qui va s'ouvrir pour nos descendans? Assurer un progrès indéfini serait absurde sans doute, moins absurde cependant que supposer le progrès d'hier fatalement arrêté au point où il est parvenu. Rien ne s'oppose à ce que le domaine de la machine s'étende, — au fait il s'étend tous les jours; — à ce que les engins nouveaux soient plus parfaits et mus d'une autre façon que leurs devanciers; rien ne s'oppose à ce que l'on trouve de nouvelles substances pour se nourrir, se vêtir, se chauffer, s'éclairer, se loger, ou que l'on se procure les anciennes plus aisément, ou qu'on les utilise avec plus d'adresse, moins de peine, plus de profit. Dans la voie des engrais artificiels, par exemple, dont la découverte transforme l'agriculture, n'est-il pas de nouveaux secrets, que le génie d'un chimiste peut contraindre la nature à révéler demain?

Il est donc possible que la science dérange encore, à notre avantage, le vieil équilibre entre le travail, la population et la terre, sous lequel nos pères vivaient courbés. Il est certain qu'elle l'a, depuis un siècle, prodigieusement changé. Mais la loi subsiste tout entière : loi éternelle que les lois politiques n'influenceront pas. Ces dernières vainement se flatteraient d'améliorer le sort du plus grand nombre, en prétendant modifier la *distribution* des richesses existantes, lorsque c'est seulement par la *création* de richesses nouvelles que ce sort peut devenir meilleur. Pour que les salaires augmentent encore, il n'est qu'un moyen : c'est que les produits continuent à se multiplier en plus grande proportion que les hommes, afin que le travail de l'homme acquière vis-à-vis d'eux un plus haut prix.

Vte G. D'AVENEL.

LES VIERGES AUX ROCHERS

DERNIÈRE PARTIE (1)

Je dis au prince avec un sourire :

— Tout à l'heure, vous avez reconnu en moi, non sans une ombre de sévérité, le descendant de Jean-Paul Cantelmo. Je dois vous confesser que, dans ma Maison, les exemples de désobéissance et de rébellion contre le Roi ne sont pas rares. Mais, pour les justifier, il y a le Lion rouge ; et vous n'ignorez certes pas les patentes que les Cantelmo obtinrent de Charles II d'Angleterre. Étant de vieux sang royal, ils n'ont jamais pu se résigner sans peine à voir dans le roi autre chose qu'un de leurs égaux. Bien plus : on dirait qu'ils ne combattent aucun autre adversaire avec autant d'ardeur que le roi. Et si Jean-Paul trouble les sommeils de Ferdinand d'Aragon et humilie Alphonse, Jacques Ier et Ménappe abattent Manfredi à Bénévent, Jacques VIII guerroie avec succès contre Ladislas aux côtés de Braccio de Montone et de Sforza, Antoine s'oppose à René d'Anjou. Les Cantelmo ont tous une tendance originelle à isoler leur action, à se séparer, à bien déterminer leur personnalité et leur puissance propres. Il semble que chacun d'eux fonde la conception de sa dignité sur la très ferme conviction « que d'être un, c'est la racine d'être bon, et que ce qui est bon est tel parce qu'il est un (2). » En cela je reconnais avec joie l'un des caractères essentiels du dominateur à venir, du Monarque, du Despote. Mais il y a encore une autre singularité qui m'encourage : c'est le grand nombre des seigneuries rassemblées entre les mains des Cantelmo sur la terre latine. On peut dire qu'à des

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 septembre et du 1er octobre.
(2) Dante.

époques différentes et par possession successive, ils ont exercé le gouvernement de l'Italie entière. Jacques Ier est ambassadeur pour la paix à Gênes, Vicaire en Lombardie, Capitaine général dans la Marche d'Ancone, vice-roi dans les Abruzzes; Jacques II est Vicaire et Podestat de Florence; Bonaventure VIII est vice-roi de Sicile; Rostain VII est Capitaine général de la Sérénissime République, sénateur de Rome... Partout ils exercent l'empire, et, dans l'expérience qu'ils font des peuples divers, ils apprennent à « bien connaître comment les hommes se gagnent ou se perdent. » Partout, aussi ils combattent et laissent leur vie au moment d'accomplir quelque prodige : « le bon Cantelmo », immortalisé par le vers du Tasse, teint de son sang royal les murs de Jérusalem ; Jacques II meurt au service des Florentins contre Castruccio Castracani; Nicolas, premier duc de Sora, meurt à la défense de Constantinople avec Constantin Paléologue; Ascagne meurt dans les eaux de Lépante aux côtés de don Juan d'Autriche; Bonaventure VIII est réputé par Charles-Quint digne de défendre tout l'empire, et l'empereur dit de lui qu'il le choisirait pour son champion s'il devait risquer sa couronne dans une joute; André le Grand donne l'exemple extraordinaire d'une vie employée toute à combattre sans un instant de répit, depuis la première jeunesse jusqu'au dernier soupir... Oui, celui-là est vraiment le type le plus accompli qui soit jusqu'à ce jour issu de ma race. André est un des plus nobles héros de la volonté et de la discipline. Laissons de côté le grand nombre de ses heureuses fortunes. En Italie, en Germanie, en Flandre, en France, en Espagne, on ne compte pas les villes et les places qu'il a conquises et ajoutées à l'Empire Catholique, les sièges qu'il a établis et soutenus. Il est le Poliorcète par excellence, maître en stratagèmes aussi fécond qu'il y en eut jamais, très ardent et très prudent tout ensemble; et, comme le dit un de ses historiens, « on découvre réunis en lui tous les dons et toutes les qualités qui, chez les plus illustres Capitaines, n'ont été observés que séparément. » Mais, à mes yeux, ce qui l'élève par-dessus tous les autres, c'est la rigueur inouïe de la contrainte à laquelle il soumettait ses milices et lui-même. Tels de ses traits de sévérité m'enivrent plus que la vue des étendards enlevés par lui à l'ennemi. Commandant toujours des milices non payées et mal équipées, il réussit pourtant à les avoir en main promptes et droites comme une seule épée. Nul ne connut jamais mieux que lui la manière de mettre son empreinte sur la conduite des autres. Éloquent et nerveux dans le discours, il préfère néanmoins en toute occasion l'efficacité directe de l'exemple à la vertu de la parole, Il marche toujours en avant de ses troupes, à pied lorsqu'il conduit des fantassins; il dort toujours vêtu; il ne

mange et ne boit que ce que mangent et boivent ses soldats ; il est toujours le premier à l'assaut et le dernier à la retraite ; couvert de blessures, il refuse de déposer sa cuirasse ; sur le champ de la victoire ou dans la ville forcée, il ne touche jamais au butin. Et, dans la guerre des Flandres, il se rend si terrible que les mères, pour obtenir de leurs enfans l'obéissance, les épouvantent de son nom. Un homme peut-il déterminer sa propre effigie avec un relief plus net et plus vigoureux? Jamais coin produisit-il une médaille frappée d'une empreinte plus fière? En son siècle, André reçoit le surnom de Nouvel Épaminondas. Eh bien! même chez cet infatigable guerrier, ressort le caractère intellectuel de la race. Non seulement il est très versé dans les langues, mathématicien insigne, maître en architecture militaire, auteur de traités sur la science de la guerre, mais il est encore bon connaisseur et magnifique protecteur des arts libéraux. Erycius Puteanus, en lui dédiant une œuvre latine, l'appelle *Armorum gloria, Litterarum tutela*. Cornélius Scheut d'Anvers, en lui offrant son livre de dessins capricieux, le représente comme un Héros qui cultive les élégances au milieu des camps, *Heros inter arma elegantias colens*. En cela André continue les traditions de sa famille, à l'origine de laquelle resplendit, enguirlandée, Fanette Cantelmo, Dame de Romanino, qui poétisait « avec une fureur divine » parmi les lauriers de Provence dans une Cour d'Amour. Et ne semble-t-il pas que se soient aussi transmises à lui quelques-unes des aptitudes prodigieuses qui font qu'Alexandre est hors de pair parmi les disciples de Vinci à Milan? Il imagine des formes de fortification très nouvelles ; il construit sur la Meuse le célèbre fort appelé, à la gloire de son inventeur, le Fort Cantelmo ; il fabrique des armes étranges qui paraissent presque magiques à ses contemporains... N'y a-t-il pas dans ces ingénieuses recherches quelque chose de vincien qui rappelle Alexandre?

J'avais prononcé le nom de Celui qui, vivant en continuelle communion avec mon esprit, était tenu par moi comme le Génie de ma race destiné à ressusciter un jour sur le tronc survivant dans une sublime apparition de vie. « Sois tel que tu dois être. » Sous son regard et par son admonition, ma tâche s'était fixée en lignes définitives. Et voici que, à l'heure où allait se résoudre une grande chose, il se plaçait à mon flanc. Je l'avais devant les yeux vivant, comme si sa main pâle et tyrannique eût été appuyée à l'angle de la table qui était auprès de moi et, que sur cette table fussent posées la statuette de Pallas et la grenade à la feuille aiguë et à la fleur ardente. « Sois tel que tu dois être. » Et une autre figure juvénile qui paraissait être son frère se tenait comme un reflet en face de lui.

— Alexandre et Hercule! Voilà les deux rouges fleurs coupées que deux artistes divins, Léonard et l'Arioste, ont recueillies et transformées en indestructibles essences. Lorsque André Cantelmo mourut, il avait manifesté déjà toutes les énergies qu'il portait en soi; et la mort le cueillit sur le seuil de la vieillesse, couvert de gloire, aussitôt après ce siège de Balaguer qui fut la plus grande de ses héroïques entreprises. Mais ces deux hommes, entrés dans la vie avec les mains combles de tous les germes de l'espérance, avaient devant eux les plus vastes possibilités. Leurs fronts juvéniles semblaient faits pour porter la couronne royale, l'antique couronne qu'avaient déjà portée leurs pères. En l'un d'eux, Vinci prévoyait le futur fondateur d'une souveraineté nouvelle, le Tyran triomphant qui devait imposer aux multitudes le joug de cette Science et de cette Beauté à laquelle le grand maître avait initié son disciple bien-aimé. Mais le destin voulut différer l'accomplissement de la prophétie. Tous deux perdirent la vie dans leur premier essor, parce qu'une ardeur trop véhémente les dévorait : Hercule sur les sables du Pô contre les Esclavons, Alexandre sur les rives du Taro à la bataille de Fornovo. Vous rappelez-vous les vers où l'Arioste célèbre le noble fils de Sigismond Cantelmo?

Il più ardito garzon che di sua etade
Fosse da un polo a l'altro e da l'estremo
Lito de gli Indi a quello ove il Sol cade (1)...

Trop cruelle fut sa mort! Fait prisonnier dans son attaque téméraire, il eut la tête tranchée sur le tolet d'un navire, qui servit de billot, en présence de son père. J'imagine que le sang jaillit de l'entaille comme une flamme et brûla le bordage de la galère. Ou plutôt, non; je n'imagine pas, je vois. Comme elle dut être prodigieuse et terrible, la tempête de jeunesse qui provoqua le coup d'éperon par lequel il lança son cheval à bride abattue contre le rempart de l'ennemi! Ah! mon père, j'ai connu, moi aussi, quelques-unes de ces tempêtes, et mon cheval le sait bien, et elles le savent bien, les ruines de la campagne romaine... Certes, en cet instant, Hercule se sentait digne de serrer entre ses genoux le coursier ailé qui naquit du sang de Méduse. *Cave, adsum!* Arioste a pour le célébrer un mot qui suffit à l'irradier de gloire, parce qu'il montre comment l'audacieux mourut pour ne pas manquer à la règle observée par tous les Cantelmo : règle qui est de persister même contre la pire mort au poste où l'on s'est établi parce qu'on l'a estimé le plus beau. Dans l'assaut, il

(1) « Le plus hardi jouvenceau de son âge qu'il y eût entre les deux pôles et depuis l'extrême rivage des Indes jusqu'à celui où le soleil se couche... »

avait à son côté un compagnon. Lorsqu'ils arrivèrent ensemble sur l'ennemi,

Salvossi il Ferruffin, resto il Cantelmo (1).

Il resta un contre mille. Et le divin Arioste place sa belle figure ensanglantée au début d'un chant où Bradamante fait des prodiges avec sa lance d'or... Mais la mort d'Alexandre ressemble à celle d'un demi-dieu. A Fornone, dans le plus fort de la bataille, un ouragan éclate et le Taro déborde avec une terrible violence. Tout à coup Alexandre disparaît, comme un de ces antiques héros hellènes qu'un tourbillon enlevait de terre et emportait transfigurés dans le Ciel. Son corps ne se retrouve ni sur le champ de bataille ni nulle part. Mais il vit, il vit dans les siècles, d'une vie plus intense que la nôtre. Ce n'est pas seulement son effigie, c'est sa vie, sa vie véritable que Léonard a transmise jusqu'à nous. Ah! mon père, si vous aviez vu ce portrait une seule fois, vous n'auriez pas pu l'oublier. Il est inoubliable. Rien au monde n'a pour moi un prix égal et nul trésor ne fut jamais gardé avec une passion plus jalouse. Qui m'a donné la force de supporter une si longue solitude et une si rude contrainte? Qui a versé dans mon esprit jusqu'au milieu des plus âpres rigueurs de la discipline cette espèce de sobre ivresse qui fait paraître léger tout effort? Qui, si ce n'est lui, Alexandre? Il représente pour moi la puissance mystérieusement significative du Style, inviolable à jamais pour quiconque et aussi pour moi-même en ma propre personne. Toute ma vie se déroule sous son regard attentif; et en vérité, mon père, quand on résiste à l'épreuve soutenue d'un pareil feu, on n'a pas dégénéré. « Sois tel que tu dois être! » voilà sa quotidienne admonition. Mais tandis qu'il m'excite ainsi à réaliser ma perfection, il me tient encore devant les yeux la vision d'une existence supérieure à la mienne en dignité et en force. Et je pense sans cesse à Celui qui doit venir.

Je m'arrêtai, sentant que ma voix changeait, craignant que ne débordât soudain le flot qui m'emplissait le cœur. Et l'âme du vieillard était en si profonde communion avec la mienne qu'à cet instant il fit le geste involontaire de tendre vers moi ses deux mains.

— Puisqu'une double volonté est nécessaire pour créer cet Un qui doit dépasser ses créateurs, ajoutai-je presque à voix basse en m'inclinant vers lui, je ne saurais ambitionner une alliance plus haute que celle qui me donnerait le droit de vous appeler père comme je vous appelle...

Et, vaincu par l'émotion, je restai incliné, serrant dans mes

(1) « Ferruffin se sauva, Cantelmo resta. »

mains ses mains qui tremblaient, tandis qu'il m'effleurait le front des lèvres sans dire une parole. Mais, dans le silence, malgré les palpitations de mon cœur et la respiration haletante du père, j'entendis le pas léger d'Anatolia qui sortait de la chambre.— Allait-elle pleurer à l'écart? — Son image, que j'avais vue immobile et blanche dans l'ombre, scintilla en mon ciel intérieur comme une constellation de larmes. — Allait-elle pleurer seule? Elle rencontrerait peut-être ses sœurs sur son chemin... — Soudain, ce doute me troubla jusqu'au fond. Mon regard tomba sur le camée qui resplendissait à la main paternelle.

Et, tandis que le parfum du soir montait du jardin clos, il se répandait en mon âme un sentiment obscur, comme d'une fascination qui se fût condensée autour de moi avec la lenteur de cette ombre crépusculaire.

*
* *

Quel était cependant le cœur de celle qui allait partir? De quelles façons sa mystique vie se disposait-elle autour du souvenir que lui avait laissé l'heure suprême marquée par l'aiguille sur le marbre lumineux?

Me lumen, vos umbra regit.

Peut-être était-elle retournée plus d'une fois au petit cimetière des ifs et des anémones; et peut-être avait-elle posé de nouveau ses mains frêles sur le cadran pour en ressentir la chaleur; et peut-être avait-elle repensé à mon exhortation : « Réchauffez vos mains au soleil; baignez-les dans le soleil, ces pauvres mains; car, d'ici peu, vous les tiendrez croisées sur votre poitrine ou cachées sous le tablier de laine brune, dans l'ombre... » Et plus d'une fois peut-être, couvrant de sa paume le chiffre indicateur de l'heure divine, avait-elle attendu, palpitante au milieu du grand silence, pour voir l'ombre de l'aiguille atteindre l'extrémité de l'annulaire comme en ce jour de rêve; et peut-être avait-elle pleuré, parce que le prodige d'amour ne s'était pas reproduit?

Sine sole sileo.

Je joignais ensemble l'image de la gardienne d'herbiers dépeinte par Odon et l'image de cette âme triste errant autour du cadran solaire qui pour elle avait marqué vainement l'heure de la béatitude. Et je pensais : « Si je possédais le pouvoir de te façonner un beau destin à la manière de l'artiste qui modèle la cire obéissante, ô toi, Maximilla, qui, pour venir à ma rencontre, sortis du jardin aride où un vœu funèbre t'avait enfermée, j'achè-

verais par la mort ta figure idéale, par l'opportune mort j'achèverais ta perfection ; car nulle autre heure ne t'attend à laquelle tu puisses trouver quelque prix, puisque tu as atteint une fois cette région de la vie au delà de laquelle on ne peut plus avancer par intention de retour. Je ferais que, guidée par le divin souvenir, tu revinsses au lieu où je cueillis en rêve les anémones coronaires pour les répandre sur ta tête, et que là, près du marbre horaire, tu retrouvasses l'attitude harmonieuse dans laquelle je t'ai louée la première fois. Et l'instant où le point d'ombre atteindrait l'extrémité de ton annulaire serait celui de ta mort. Alors, sous le regard immobile de la cariatide prosternée, je voudrais creuser moi-même une fosse pour ta dépouille mortelle ; et je voudrais t'y disposer comme les gentilles dames disposèrent Béatrice dans la vision du Dante, et te couvrir aussi la tête de leur voile. Mais je ne poserais sur ta sépulture ni la croix ni aucun autre signe pieux ; non ! pour y graver une épitaphe digne de ta gentillesse, j'évoquerais le dernier enfant des Grâces, né en Palestine comme ton céleste Époux : un chantre de jeunes filles frappées par une mort précoce, Méléagre de Gadara, enguirlandé de jacinthes, à la flûte suave : — « O Terre, mère universelle, salut ! Sois maintenant légère pour cette vierge : elle a pesé si peu sur toi ! »

Ainsi me plaisait-il d'orner le sentiment qu'elle m'inspirait et de convertir sa tristesse en poésie.

— Le bulbe de narcisse dans l'herbier a-t-il germé pour la troisième fois ? lui demandai-je à l'improviste, un jour que nous étions sur les eaux du Saurgo, dans le voisinage de la ville morte.

Elle se troubla toute et me regarda avec des yeux presque effrayés.

— Comment savez-vous ?...

Je souris et répétai :

— Il a donc germé ?

— Non, il n'a plus germé, répondit-elle en baissant le visage.

Nous étions seuls dans une petite nacelle que je guidais moi-même avec l'unique aviron. Violante, Anatolia et Odon étaient dans d'autres barques conduites par des bateliers. En cet endroit la rivière était si large et si lente qu'elle ressemblait presque à un étang ; et un innombrable troupeau de nymphéas la recouvrait. Les grandes fleurs blanches en forme de roses flottaient entre les feuilles luisantes, exhalant une humide fragrance qui semblait avoir la vertu de désaltérer.

C'était là que Simonetto avait fait ses herborisations, pendant l'automne homicide. J'imaginais la figure du jeune herboriseur penché sur les eaux pour explorer la vase, à l'heure où les nym-

phéas sont sur le point de se cacher. Son *hortus siccus* devait certainement contenir des échantillons inertes de toute cette flore aquatique éparse autour des ruines.

Comme les yeux de Maximilla suivaient les mouvemens de ma rame qui, de temps à autre, fendait une feuille ou brisait une tige, je dis doucement ;

— Vous pensez à Simonetto?

Elle tressaillit.

— Comment savez-vous? me demanda-t-elle pour la seconde fois, troublée, se couvrant de rougeur.

— Je sais par Odon...

— Ah! fit-elle sans dissimuler son regret de cette confidence, dont elle paraissait blessée. Odon vous a dit...

Elle s'enferma dans un silence dont je devinais combien il devait lui être pénible. J'arrêtai quelques instans ma rame; et le léger esquif resta immobile parmi cette vaste blancheur de vivantes corolles.

— Vous l'aimiez beaucoup? demandai-je à la taciturne, avec une douceur qui lui rappela peut-être nos premiers entretiens.

— Comme j'aime Odon, comme j'aime Antonello, répondit-elle avec un tremblement dans la voix, sans relever les paupières.

Après un intervalle, je demandai :

— Vous entrez au cloître pour vous sacrifier à sa mémoire?

— Non, ce n'est pas pour cela. Maintenant, il serait trop tard.

— Pourquoi donc?

Elle ne répondait pas. Mais je regardai ses mains qui se contractaient comme par un besoin de se tordre; et je compris toute l'involontaire cruauté de mon inutile question.

— Est-ce vrai, que vous êtes résolue à partir d'ici peu de jours? ajoutai-je presque timidement.

— C'est vrai.

Ses lèvres tremblaient, pâlies.

— Odon et Anatolia vous accompagneront?

Elle fit signe que oui de la tête, en serrant les lèvres comme pour contenir un sanglot.

Je sentis une lourde tristesse s'appesantir sur moi brusquement.

— Pardonnez-moi, Maximilla, si je vous ai fait mal, lui dis-je avec une émotion profonde.

— Taisez-vous, je vous en prie! supplia-t-elle d'une voix méconnaissable. Ne me faites pas pleurer. Que penseraient mes sœurs? Je ne pourrais cacher mes larmes... Et je sens que je suffoque.

Un cri d'Odon nous rappela, venu des ruines. Déjà Violante

et Anatolia avaient pénétré dans la ville morte. Un homme se dirigeait vers nous avec sa barque, jugeant sans doute que notre retard était causé par mon inexpérience à pousser la nacelle dans le réseau des nymphéas.

« Ah! je porterai toujours en moi le regret de t'avoir perdue! disais-je en silence à celle qui allait partir. J'aimerais mieux te voir reposée dans la perfection de la mort que de te savoir amoindrie par une existence non conforme à celle que mon amour et mon art te promettaient. Et peut-être m'aurais-tu induit à explorer quelque lointaine région de mon monde intérieur, qui sans toi restera maintenant abandonnée et inculte... »

La nacelle glissait sur le troupeau neigeux, légèrement; dans le sillage, les calices et les feuilles ondoyaient, laissant apercevoir à travers la limpidité cristalline la pâle forêt des tiges, pâle et paresseuse comme si un limon léthéen l'eût nourrie. Les ruines de Linturne, embrassées tout entières par les eaux et par les fleurs, avaient dans la séculaire inertie de leurs pierres l'apparence d'un entassement de grands squelettes brisés. Il n'y a pas autant de vide et de mort dans les orbites des crânes humains qu'il y en avait dans les trous de ces pierres usées, blanchies comme des ossemens par les brumes et les canicules. Et la pensée me vint que je passais une vierge morte.

Ensuite, dans cet après-midi sans nuages, tout fut gagné par ma tristesse. Nous errâmes longuement parmi les ruines antiques, cherchant les vestiges de la vie disparue. C'étaient des vestiges incertains, qui suscitaient de discordans fantômes. — Était-ce une théorie d'adolescens enguirlandés qui descendaient en chantant vers le fleuve paternel pour lui offrir les prémices des chevelures croissantes? Ou bien était-ce une blanche procession de catéchumènes, nourris de lait et de miel comme de petits enfans, qui descendaient pour recevoir le baptême? — Une obscure légende de martyrs répandait sur les débris païens une sorte de sainteté douloureuse. *Martyris ossa jacent...*, lûmes-nous sur un fragment de sarcophage; et, çà et là, dans les sculptures des pierres éparses, nous retrouvâmes les emblèmes et les symboles ambigus : l'aigle de Jupiter et le lion de Cybèle assujettis aux Évangélistes; les vignes de Dionysos pliées à exprimer le verbe du Sauveur; le cerf de Diane signifiant l'âme altérée; le paon d'Héra, la gloire de l'âme ressuscitée. De temps à autre une couleuvre débouchait d'entre les cailloux et les souches, puis disparaissait, rapide comme une flèche. Un oiseau invisible imitait étrangement le bruit des crécelles qui indiquent l'heure dans le silence du Vendredi Saint.

— Et votre grande Madone, où est-elle? demanda Anatolia, se rappelant mes lointaines paroles.

Nous cherchâmes entre les décombres un sentier pour atteindre la basilique en ruine qui était à la pointe de l'îlot, sur le bras du Saurgo contigu aux rochers.

— L'eau nous empêchera peut-être de passer, dis-je en apercevant près des murs un miroitement de miroirs.

De fait, la rivière avait inondé une partie de la ruine sacrée, et une forêt aquatique y végétait en paix. Mais nous découvrîmes une brèche par où nous pûmes pénétrer dans l'abside. En y entrant, chacune des trois sœurs fit le signe de la croix, au milieu d'un grand frou-frou d'ailes.

Il y avait là une fraîcheur humide dans une lumière glauque et palpitante. L'abside et quelques piliers de la nef centrale, restés debout, formaient une sorte d'antre que les eaux avaient envahi jusqu'auprès de la table délabrée de l'autel; et une multitude de nymphéas, plus larges et plus blancs que ceux sur lesquels nous avions navigué, se pressaient comme en adoration au pied de la grande Madone de mosaïque qui seule occupait la convexité du ciel d'or. Elle ne portait par l'Enfant sur ses bras; elle était seule et tout enveloppée dans un manteau couleur de plomb comme dans une ombre de deuil; et un profond mystère de douleur était dans ses yeux larges et fixes. Tout en haut, dans la courbe du cintre, les hirondelles avaient composé une gracieuse couronne de nids, suivant l'ordre des paroles écrites en cercle :

QUASI PLATANUS EXALTATA SUM JUXTA AQUAS.

Et les trois vierges ensemble s'agenouillèrent et prièrent.

« Si nous te laissions dans cet asile, avec les nymphéas et les hirondelles! pensai-je en regardant Maximilla qui, dans la prière, semblait s'incliner de plus en plus vers la terre. Tu y habiterais comme une naïade ermite qui aurait oublié Artémis pour adorer la douloureuse divinité nouvelle. » Et j'imaginais sa métamorphose : — une fois accomplis ses rites solitaires parmi le chœur des hirondelles, elle se plongeait dans les eaux et descendait vers les racines des fleurs...

Mais, en vérité, dans ce lieu, rien à mes yeux ne surpassait en blancheur une nuque comme accablée sous le poids d'une chevelure plus épaisse que les raisins de marbre qui ornaient le front de l'autel. Je voyais pour la première fois Violante à genoux; et cette attitude était si contraire à la nature de sa beauté que j'en souffrais comme d'une discordance; et j'attendais avec une étrange inquiétude qu'elle se levât d'entre les deux paons symboliques qui, au milieu des grappes, déployaient leurs plumes œillées.

Elle se leva la première, par un de ces admirables mouvemens où sa beauté semblait se surpasser elle-même, à la façon d'une lumière continue qui semble croître lorsqu'elle jette une subite scintillation. *Exaltata juxta aquas.*

*
* *

Au retour, elle m'accompagna sur la rivière, assise à la petite proue en face de moi qui, debout, poussais le bateau avec la rame. Un trouble invincible me dominait, tandis que dans ma mémoire réapparaissaient la main emperlée de sang et le buisson chargé de fleurs. Depuis cette heure lointaine, c'était la première fois que je me retrouvais seul avec Violante.

— J'ai grand'soif, dit-elle.

Et elle s'inclina en arrière vers l'eau avec une souplesse qui, dans l'expression du désir, semblait presque l'égaler à l'élément fluide et voluptueux.

— Ne buvez pas de cette eau! priai-je en voyant qu'elle se dégantait.

— Pourquoi?

— N'en buvez pas!

Alors elle plongea ses mains nues, coupa un nymphéa et se pencha pour en respirer l'humidité fragrante. Il semblait qu'autour de nous une trépidation confuse eût envahi le troupeau des fleurs. Comme le soleil était tombé derrière les rochers, un reflet rose, à peine perceptible, descendait du ciel crépusculaire sur la blancheur infinie.

— Regardez les nymphéas! m'écriai-je en arrêtant la rame. Ne vous semble-t-il pas qu'en ce moment ils ont une extraordinaire expression de vie?

Elle plongea de nouveau ses mains jusqu'aux poignets et les abandonna à la dérive, fleurs de chair qui nageaient; et tandis que son regard courait sur la multitude émue, le sourire de sa bouche était si divin que mon âme voulut lui attribuer la vertu du prodige.

Vraiment, elle était digne d'opérer toutes les merveilles et de soumettre à sa beauté l'âme même des choses. Je n'osais dire une parole, tant à son côté le silence me semblait parlant. Mais, penchés tous deux vers l'eau, nous étions liés l'un à l'autre par une fascination semblable à celle qui nous avait rapprochés le premier jour, en face de la roche ardente. Sur notre tête, les éperviers ne criaient pas, mais les hirondelles gazouillaient dans leur vol; et, de temps à autre, leurs poitrines blanches dardaient un éclair.

Elle se retourna et, avec un accent d'indéfinissable ironie, me pénétrant jusqu'au fond des yeux :

— Eh bien! dit-elle, nous n'avançons pas. Vous êtes à bout de forces? Ne voyez-vous pas que les autres barques sont déjà loin?

Elle considéra un moment la flottille, le front un peu plissé; et elle ajouta :

— Anatolia nous appelle. Hâtez-vous!

Le Saurgo semblait s'élargir dans le crépuscule, se perdre en un lointain infini, reprendre la force de son courant, promettre de nous conduire en des pays plus beaux. Et dans cette créature souveraine, tout inclinée vers ce grand et doux fleuve rose par l'ardeur de la soif comme par un violent désir de fluidité conforme à son essence voluptueuse, il y avait un tel mystère de beauté et de poésie que mon âme s'élança vers elle avec le plus fervent acte d'adoration.

— Regardez! me dit alors la révélatrice en me montrant le spectacle qu'elle aurait pu créer d'un geste. Regardez!

Autour de nous, sur l'eau que parcourait un léger frisson, les vivantes corolles se fermaient d'un mouvement presque labial, hésitaient quelques secondes, se retiraient, se submergeaient, disparaissaient sous les feuilles, l'une après l'autre ou par groupes, comme si, des profondeurs, une vertu somnifère les eût attirées. De larges zones restaient désertes; mais parfois, au milieu, une seule fleur s'attardait, répandant sa dernière grâce en cette hésitation. A l'endroit où disparaissait chacune des retardaires, une vague mélancolie flottait sur l'eau. Et alors il semblait que, sur le grand et doux fleuve rose, commençassent à s'exhaler les rêves nocturnes de la multitude submergée.

*
* *

Mais ce fut sur la cime du Corace que, par une apparition imprévue, se déterminèrent irrévocablement nos destinées.

Nous avions fait une halte à Scultro pour visiter l'antique abbaye où se conservent les restes du mausolée somptueux, œuvre de maître Gauthier d'Allemagne, qu'une Cantelma, cette magnifique Domina Rita mariée à Jean-Antoine Caldora et mère de Jacques le grand condottière, érigea à la mémoire d'elle-même et de ses trois fils. Anatolia et moi, nous étions restés les derniers dans la chapelle humide à contempler la figure couchée du jeune héros, tout enveloppé jusqu'à la gorge dans une lourde armure, mais dont la tête aux longs cheveux, découverte, repose si royalement sur l'oreiller marmoréen.

Puis, après une longue traite, après avoir laissé les mules sur un plateau, nous étions arrivés par un chemin âpre et étroit jusqu'à la crête septentrionale du cratère primitif changé en un lac

auquel Sécli donne son nom. Nous avions à nos pieds, d'une part la vallée fauve du Saurgo, de l'autre les puissans contreforts que la chaîne principale allonge dans les plaines inférieures limitées au loin par la mer. Sur nos têtes, de l'immense cristal azuré pendaient quelques nuages presque immobiles, massifs et éblouissans comme des monceaux de neige.

Assis sur les roches, nous regardions en silence. Violante et Maximilla paraissaient fatiguées; et Odon n'avait pas réussi encore à calmer son essoufflement. Mais Anatolia allait cueillant de petites fleurs dans les crevasses.

Il y avait en moi une inquiétude confuse et inégale, qui par instans se concentrait jusqu'à m'oppresser comme une angoisse. Je sentais qu'à présent l'heure de choisir me pressait inévitable, et que je ne pouvais plus m'attarder aux alternatives torturantes et délicieuses du désir et de la perplexité ni m'étudier à fondre en une seule harmonie les trois nobles rythmes. Pour la dernière fois en ce jour, les trois béatrices m'apparaissaient conjointes sous la lumière d'un même ciel. — Combien de temps s'était-il passé depuis la première heure où, gravissant la rampe ancienne, dans les voix et dans les ombres virginales comme dans les apparences d'un prestige, parmi les signes de l'abandon et de l'oubli, j'avais composé la première musique et accompli la première transfiguration? — Demain, l'éphémère enchantement tomberait, et pour toujours.

Je sentais désormais la nécessité de répéter de ma voix vivante à Anatolia les paroles que j'avais déjà silencieusement adressées à la pure image secrète qui avait été témoin de mon entretien avec le père.

Tout à l'heure, dans la chapelle déserte, en présence de cette tombe élevée par la foi d'une femme virile, n'avions-nous pas eu tous deux la communion d'un même sentiment et d'une même pensée? Tout à l'heure, je lui avais dit sans paroles : « Toi aussi, ô toi qui sais, tu pourrais engendrer des héros. Je sais que tu as recueilli mon vouloir et que tu l'as déposé dans ton cœur fidèle où il flamboie comme un diamant. Je sais qu'en rêve, toute une nuit, tu as mystérieusement veillé sur le sommeil d'un enfant. Tandis que son corps dormait avec une respiration profonde, tu portais dans tes paumes son âme tangible comme une sphère de cristal; et ta poitrine se gonflait de divinations merveilleuses. »

Je sentais désormais la nécessité d'échanger avec elle la promesse certaine, puisqu'elle était sur le point de partir avec la clarisse et avec son frère pour un bien triste voyage. Mais mon inquiétude se faisait aussi lourde qu'une angoisse, comme si je

fusse menacé d'un réel péril. Et force m'était d'en reconnaître la cause dans le trouble que Violante me donnait continuellement par tous ses actes.

Là-bas, au-dessous de nous, dans la vallée, étaient les ruines de Linturne semblables à un entassement de pierres blanches, semblables à un coin découvert de la grève, au milieu des douces eaux mortes; et c'était là qu'hier, comme par un double prodige, elle avait enchanté les nymphéas et mon âme. Elle m'enchantait encore, lorsque mes yeux la regardaient. Assise sur la roche comme le premier jour sur la plinthe, elle était pareille aux statues immortelles. Encore une fois je la vis présente et pourtant lointaine, comme en ce jour; et je repensai : « Il est juste qu'elle demeure intacte. Elle ne pourrait être possédée sans honte que par un dieu. Jamais ses entrailles ne porteront le fardeau déformant; jamais le flot du lait ne violera le pur contour de son sein... »

Avec un élan intérieur, comme pour m'affranchir d'un joug, je sautai sur pieds; et, m'adressant à celle qui allait cueillant les petites fleurs dans les crevasses :

— Puisque vous n'êtes pas fatiguée, Anatolia, lui dis-je, voulez-vous monter avec moi jusqu'à la cime?

— Je suis prête, répondit-elle de sa claire voix cordiale.

Et, s'approchant de Maximilla, elle lui déposa ses petites fleurs sur les genoux.

Violante garda la même attitude, tenant son voile entre les doigts : — impassible comme si elle n'eût pas entendu. Mais je sentais que ses pupilles ne regardaient pas les choses, et je me troublai comme si fût arrivé jusqu'à moi un rayon de la fascination émanée des profondeurs occultes où était fixé son regard.

— Ne tardez pas à descendre! fit Odon avec l'accent de la prière. Nous vous attendons.

Et son visage décharné trahit le malaise que lui donnaient ces hauteurs : comme une crainte continuelle du vertige.

La cime du Corace se dressait contre le ciel, nue et pointue comme un casque, un peu inclinée vers le sud; et le sentier pour y parvenir courait le long de l'arête escarpée qui séparait nettement les deux pentes. Si difficile et si périlleux était le passage que j'offris à Anatolia le soutien de ma main; et elle y appuya la sienne, tandis qu'elle vacillait sur les aspérités du rocher, souriante. Nous étions déjà hors de vue, libres et seuls, dominateurs de l'espace immense. Il nous semblait que chaque aspiration purifiât le sang de nos veines et allégeât le poids de notre chair. Et l'arome essentiel que le feu du soleil extrayait des rares herbes alpestres, semblable à un cordial puissant, accélérait le rythme de notre vie.

Nous nous arrêtâmes, saisis d'une subite angoisse; et nos mains, qui s'étaient trop fortement étreintes, se détachèrent. Je regardai ma compagne dans les yeux, mais elle ne me sourit plus. Son visage devint grave, presque triste, comme ombré d'un regret.

— Arrêtons-nous ici, murmura-t-elle en baissant les paupières. Je ne puis aller plus loin...

— Encore un peu de courage, lui dis-je, pressé par un véhément désir d'arriver au but. Quelques pas encore, et nous toucherons la cime.

— Je ne puis aller plus loin, répéta-t-elle d'une voix éteinte qui ne paraissait plus être la sienne.

Et elle se passa les mains sur le visage, comme pour en écarter quelque chose qui la gênait.

Puis elle tenta de me sourire.

— Quelle étrange illusion ! reprit-elle. La cime est lointaine encore. Il semble toujours qu'on va la toucher; mais plus on monte et plus elle s'éloigne...

Puis, après une pause où elle parut écouter son cœur profond :

— Et il y a des âmes qui souffrent, là-bas.

Elle tourna vers le lieu où les sœurs attendaient son front obscurci par une pensée.

— Revenons en arrière, Claude, ajouta-t-elle avec un accent que je n'oublierai jamais, parce que jamais voix humaine n'exprima par des sons si brefs un si grand nombre de choses cachées.

— Chère, chère Anatolia! m'écriai-je en lui prenant les mains, tout rempli du sentiment extraordinaire que me donnaient ces simples paroles où il y avait pour moi l'indubitable indice d'un acte intérieur presque divin, laissez-moi vous répéter d'abord ce que vous a déjà dit plus d'une fois mon silence... Où pourrais-je offrir ma foi plus dignement qu'en ce lieu, sur cette hauteur, à vous, Anatolia, qui êtes la plus haute des créatures?

Elle se couvrit de pâleur, non pas comme celui qui apprend une joyeuse nouvelle longuement attendue et souhaitée, mais comme celui qui reçoit dans un organe vital un coup invisible; et, bien qu'en apparence elle demeurât immobile, elle fut jetée en esprit vers moi par je ne sais quel frisson d'épouvante, par je ne sais quel instinctif mouvement d'horreur, — que je perçus, non pas avec les yeux, mais avec un de ces sens inconnus qui parfois se manifestent sur la trame des nerfs humains dans une vibration instantanée et disparaissent pour toujours en laissant la conscience stupéfaite.

Elle porta autour d'elle un regard plein d'inquiétudes indéfinissables.

— Vous parlez comme si nous étions seuls, dit-elle avec égarement, comme si j'étais seule... comme si j'étais seule...

— Qu'avez-vous donc, Anatolia? lui demandai-je, troublé par son trouble inexplicable, par la profonde altération de ses traits, par l'incohérence de ses paroles.

Et l'éclair d'une pensée jaillit sur mon incertitude. — Accoutumée qu'elle était depuis si longtemps à sa sombre prison, martyre résignée entre les vieilles murailles, n'avait-elle pas été assaillie à l'improviste par cette mystérieuse terreur, par cette sorte de panique qui règne dans les solitudes des monts sourcilleux et taciturnes? — Sûrement elle était en proie à la fascination terrible; et son esprit s'égarait.

De toutes parts, dans la lumière crue, se déployait sous nos pieds un superbe spectacle. La chaîne des rochers, visible tout entière dans sa stérilité désolée jusqu'aux extrêmes sommets, s'allongeait comme un immense entassement de choses gigantesques et informes, demeuré pour la stupeur des humains en témoignage de quelque titanomachie primordiale. Tours écroulées, citadelles renversées, coupoles effondrées, colonnades brisées, colosses mutilés, proues de vaisseaux, croupes de monstres, ossatures de titans, cette masse formidable, par ses reliefs et ses creux simulait tout ce qu'il y a d'énorme et de tragique. Si limpides étaient les lointains que je distinguais chaque contour comme si j'avais eu sous les yeux, infiniment agrandi, le rocher que Violante m'avait fait voir par la fenêtre avec un geste créateur. Les pics les plus reculés se dessinaient sur le ciel avec la même âpreté précise qu'avaient auprès de nous les éboulis du cratère sous la réverbération du soleil. Bouche démesurée, le cratère avait dans le cercle béant de son circuit une véhémence de tourbillon, à l'instar d'un gouffre, quoique inerte. Grisâtre en partie comme la cendre, rougeâtre en partie comme la rouille, il était çà et là entrecoupé de longues raies blanches et scintillantes comme le sel, que l'eau amassée au fond reflétait dans son immobilité métallique. Et en face de nous, suspendu au bord de l'abîme, pareil à un troupeau pétrifié, il y avait Sécli, le bourg solitaire comme un ermitage, où, de temps immémorial, un petit peuple industrieux s'occupe à fabriquer des cordes en boyau pour les instrumens de musique.

— Vous êtes fatiguée, dis-je à ma chère compagne en cherchant à l'attirer vers une roche qui, me semblait-il, pourrait, au moins d'un côté, lui masquer la vue du vide et lui rendre par son contact le sens de la stabilité. Vous êtes fatiguée, Anatolia; et cette fatigue ne vous est pas habituelle, et ce spectacle est

peut-être un peu effrayant... Appuyez-vous ici et fermez les yeux quelques minutes. Je reste près de vous. Voici mon bras. Je saurai vous ramener sans péril. Fermez les yeux quelques minutes...

Elle essaya encore de me sourire.

— Non, non, Claude, dit-elle; ne vous mettez pas en peine.

Puis, après une pause, d'une voix changée et devenue comme secrète :

— Ce n'est pas cela... Si je fermais les yeux, peut-être verrais-je...

Mon cœur tremblait comme une feuille sous un souffle inconnu. Et, bien que le visage d'Anatolia se fût recomposé en une tristesse grave mais calme et que toute sa personne exprimât une volonté de domination sur le Mal, moi, en vertu d'analogies indistinctes, je repensai aux anxiétés soudaines d'Antonello, à ces inquiétudes qui lui étaient d'infaillibles avertissemens à ces prévisions qui mettaient une lueur dans ses yeux pâles.

— Avez-vous compris ? lui demandai-je en prenant une de ses mains, parce que nous étions adossés contre la roche à côté l'un de l'autre; avez-vous compris que vous, vous seule, êtes la compagne que mon cœur a nommée, le soir où votre père me baisait au front pour consentir ? Vous vous levâtes et sortîtes de la chambre, légère comme un esprit; et, je ne sais pourquoi, je m'imaginai que tout votre visage était baigné de larmes... Anatolia, dites-moi si vous avez pleuré et si mon rêve vous fut cher !

Elle ne répondit pas; mais, comme je lui tenais la main, il me sembla que le plus pur sang de son cœur affluait à l'extrémité de ses doigts, magnétiquement.

— Ce soir-là, repris-je pour l'enivrer d'espérance, en retournant à Rebursa, j'ai vu briller l'Étoile au faîte d'une de mes vieilles tours; et telle était la foi versée dans mon âme par votre présence que je considérai cette circonstance comme un présage divin. Depuis lors, je joins deux images dans cette splendeur... Vous savez quelle est l'autre. J'entends encore les premières paroles que vous m'adressâtes, sur la rampe, paroles évocatrices « d'une immense bonté ». Pendant tout ce jour, l'image évoquée ne se détacha pas de votre flanc, pour m'indiquer ainsi son élection. Elle même, en un soir prochain, m'accompagnera à la demeure qui fut pleine de son sourire et qui est déserte aujourd'hui... Regardez là-bas !

Elle regarda les tours lointaines de Rebursa, dans la conque profonde où les nuages suspendus imprimaient de larges cercles d'ombre; mais son regard courut ensuite à Trigente; et, dans l'in-

tervalle, les signes d'une indicible violence intérieure passèrent sur son visage. Elle secoua la tête et dégagea sa main de la mienne.

— Le bonheur m'est défendu, dit-elle d'une voix douloureuse mais assurée, les yeux toujours fixés sur le jardin de ses douleurs, sur la maison de son martyre. Moi aussi, comme Maximilla, je me suis consacrée; et mon vœu est inviolable comme le sien. Et ce n'est pas seulement par un acte de ma volonté, Claude. Je sens maintenant que c'est un sacrifice nécessaire auquel je ne pourrai pas me soustraire. Tout à l'heure, lorsque vous m'avez invitée à monter avec vous jusqu'au sommet, vous avez entendu l'accent de ma réponse. Vous avez vu combien me paraissait d'abord légère l'ascension faite avec vous, avec l'appui de votre main. Mais ensuite... je n'ai pas pu aller plus loin; nous n'avons pas atteint le sommet. Voyez : je suis ici, clouée à une roche. Vous me faites une offre dont vous-même ne connaissez pas le prix comme je le connais; et me voici écrasée d'une tristesse si lourde que je crains de ne pouvoir pas la supporter, moi qui n'ai jamais eu peur de souffrir!

Je n'osais ni l'interrompre ni la toucher. Une sorte de crainte religieuse me dominait. Avec une émotion plus forte que celle qui m'avait exalté le soir solennel, encore que je ne me retournasse pas, je sentais palpiter à mon flanc je ne sais quoi d'infiniment auguste et mystérieux, comme les substances divines gardées sous les voiles dans les sanctuaires des temples. La voix parlait presque dans mon oreille, et pourtant m'arrivait d'un lointain infini. Simples étaient les paroles, mais elles étaient proférées sur les sommets de la vie, là où l'âme humaine ne parvient que pour se transfigurer en idéale Beauté.

— Regardez là-bas! Regardez la maison où depuis le premier jour nous vous avons accueilli comme un frère, où notre père vous a accueilli comme un fils, où vous avez retrouvé intacte la mémoire de vos chers morts. Regardez comme elle semble lointaine! Pourtant, je la sens attachée à moi par mille liens invisibles, mais plus forts que toute chaîne. Il me semble que, même d'ici, ma vie se mêle toute à ce peu de vie qui souffre là-bas... Ah! peut-être ne pouvez-vous pas comprendre! Mais songez, Claude, à l'atrocité du destin qui nous menace; songez à cette pauvre mère démente, à ce vieillard accablé et épuisé, à cette victime qui tremble continuellement sur le bord de la folie, et à cette autre encore qui est sous le coup de la même condamnation, et à l'horreur de la contagion, et à la solitude, et à la gêne... Oh! non, vous ne pouvez pas comprendre! Depuis le premier jour, j'ai craint de vous attrister; et j'ai tâché de vous épargner les pires afflictions, de vous dissimuler les pires misères; j'ai tâché

toujours de m'interposer entre vous et notre détresse... Vous n'avez que rarement, et peut-être jamais, respiré la vraie tristesse de notre demeure. Nous vous avons conduit au grand air, parmi les fleurs que, pour vous seul, nous nous sommes reprises à aimer; et, dans notre jardin à l'abandon, vous avez pu faire revivre certaines choses mortes... Mais songez à notre déchirement secret! Vous ne pouvez pas voir; mais moi, je vois d'ici tout ce qui se passe là-bas, dans la maison, comme si les murs étaient de verre et que je les touchasse du front. On dirait que la vie y est suspendue; le père et le fils sont enfermés dans la même chambre, et n'osent pas sortir, et n'osent pas parler, et sont attentifs à tous les bruits, et l'un accroît la souffrance de l'autre, et tous deux attendent mon retour sans la moindre force, et prêtent l'oreille avec l'espoir de reconnaître ma voix et mon pas. Et *elle* est affolée, me cherche par tous les couloirs, dans toutes les chambres, m'appelle à haute voix, s'arrête devant une porte close et se met à écouter ou à frapper; et, de l'intérieur, les deux pauvres âmes entendent son halètement, et sursautent à chaque coup, et ne savent que se regarder dans les prunelles, avec quel déchirement, ô mon Dieu!

D'un geste instinctif, elle porta les mains à ses tempes, comme pour y comprimer une répercussion de douleur; tandis que tout son corps, se détachant du rocher, s'inclinait vers le lieu lointain du supplice. Et pendant quelques minutes, serré à la gorge par l'angoisse qu'elle m'avait communiquée, penché dans la même attitude qu'elle, je restai, moi aussi, suspendu au bord du précipice, le regard fixé sur la demeure lointaine où ces âmes peinaient.

— Songez, se reprit-elle à dire d'une voix maintenant brisée, songez, Claude, à ce qu'il adviendrait d'eux si je n'étais plus là, si je les abandonnais! Même quand je ne m'éloigne que pour un instant, j'éprouve je ne sais quel regret, je ne sais quel remords. Chaque fois que je franchis le seuil pour sortir, un pressentiment funeste me serre le cœur; et il me semble qu'en rentrant je vais trouver la maison pleine de cris et de larmes...

A présent, un tremblement insurmontable la secouait toute; et ses yeux se dilataient comme si une atroce vision les eût remplis d'horreur.

— Antonello... balbutia-t-elle.

Et, pendant quelques secondes, elle ne put prononcer d'autre parole.

Je la regardais avec une indicible angoisse, et je souffrais en mon âme les contractions de ses chères lèvres. Et la vision qui était dans ses yeux passait dans les miens; et je revoyais le visage blême et émacié d'Antonello, et le rapide battement de ses pau-

pières, et son pénible sourire, et ses gestes désordonnés, et les ondes de terreur qui, investissant soudain son corps long et maigre, le secouaient comme un roseau fragile.

— Antonello... a tenté de mourir. Je suis seule à le savoir... Nul autre ne le sait, pas même Odon. Hélas!

Elle tremblait sans pouvoir se dominer, les épaules contre la roche.

— Un soir Dieu m'avertit, Dieu m'envoya... Loué soit-il à jamais!... J'entrai dans sa chambre... et je le trouvai...

Suffocante, elle se touchait la gorge de ses doigts convulsés, éperdument, comme si à cette heure le lacet l'eût étranglée elle-même : tremblante, défaite, sans aucun courage devant le souvenir, elle qui avait su réprimer ses cris à la vue du corps inanimé, faire naître dans ses poignets une force virile, accomplir l'œuvre sans appeler à l'aide, cacher en soi l'horrible secret, vivre ensuite avec la tragique image imprimée dans l'âme, de crainte en crainte, d'angoisse en angoisse! Ainsi, en sa vérité sublime, elle se révélait à moi dévouée sans espoir à une affection qui avait sa racine dans l'instinct le plus profond et le plus sacré de l'être. La voix du sang paraissait crier dans toutes ses veines; les liens du sang la tenaient par toutes les fibres. Elle était née pour porter les douces et terribles chaînes jusqu'à la mort. Elle était prête à se consumer comme un holocauste pour nourrir la flamme vacillante de son foyer. De quel amour inouï aimerait-elle donc la créature de ses entrailles?

— Vous parlez d'abandon, lui dis-je en faisant un pénible effort pour m'exprimer, parce que toute expression de moi-même me semblait inopportune et faible devant la grandeur et la beauté de ce sentiment révélé; — vous parlez d'abandon, Anatolia; et vous oubliez que moi aussi, depuis le premier jour, j'ai cru retrouver dans votre maison mon père, mes sœurs, mes frères; et vous ne savez pas que dans mon cœur aussi réside une piété filiale et fraternelle, non pas comparable à la vôtre qui est surhumaine, mais digne pourtant de la servir dans l'action...

Elle hocha la tête.

— Ah! Claude, répondit-elle avec un dolent sourire de ses lèvres arides, votre générosité vous abuse. J'ai encore l'âme hallucinée par la flamme de vos rêves, mais troublée aussi par je ne sais quelle violence contenue et quelle ardeur dangereuse qui, de temps à autre, apparaissaient en vous. Une volonté de lutte et de domination vous agite; et vous voudriez par tous les moyens contraindre la vie à vous tenir ses promesses. Vous êtes jeune, et fier de votre sang, et maître de votre force, et assuré dans votre foi. Qui peut assigner une limite à votre conquête?

Dans les dernières paroles elle avait infusé la vertu de sa voix limpide et chaude, comme par un transport soudain; et le frémissement que j'en eus me fit comprendre quelle puissante instigatrice d'énergies aurait pu être la vierge qui, malgré sa bonté et sa patience, possédait l'instinct primaire de sa race impérieuse.

— Imaginez-vous, Claude, un conquérant qui traînerait derrière lui un char plein de malades et qui se préparerait à combattre en contemplant leurs visages émaciés, en écoutant leurs lamentations! Pouvez-vous imaginer cela? Si la vie est cruelle, celui qui est résolu à l'affronter doit nécessairement prendre la qualité de cette ennemie; et, tôt ou tard, un empêchement quelconque provoquera son dégoût et sa colère...

Elle avait réussi à réprimer l'excès de son émotion; et elle me réapparaissait dans sa fermeté courageuse, parlant sans trembler.

— Moi-même, moi-même ne deviendrais-je pas peut-être un jour oublieuse? Ne me sentirais-je pas prise toute par les nouvelles affections, par les nouveaux soucis, et par l'ivresse de vos espérances? Il est trop grand, Claude, le devoir que vous voulez assigner à la compagne de vos efforts. Ma mémoire garde vos paroles... Hélas! il est impossible d'alimenter deux flammes en même temps! La nouvelle deviendrait bientôt si vorace que je devrais lui sacrifier tous les biens de mon âme. Et l'ancienne est si faible qu'il suffit que je tourne la tête ailleurs pour qu'elle s'éteigne.

Elle se tut, rabaissant le front. Mais, d'un geste subit, comme assaillie à nouveau par ses premières inquiétudes, elle promena les regards autour d'elle; et un mouvement de ses lèvres arides me révéla sa soif. Puis elle se tourna vers moi et, me fixant dans les pupilles avec une sorte de violence intérieure :

— Vraiment, me demanda-t-elle, c'est moi que votre cœur a choisie? Vous avez scruté votre cœur jusqu'au fond? Une illusion ne vous voile pas la vérité?

Je fus si troublé de ce regard et de ce doute imprévus que je me sentis pâlir comme si elle m'eût accusé de mensonge.

— Que dites-vous, Anatolia?

Elle se détacha de la roche, fit quelques pas incertains; et elle s'arrêta comme aux écoutes, inquiète, palpitante.

— Il y a des âmes qui souffrent sur ces chemins, répéta-t-elle avec le même accent que la première fois.

Et, pendant quelques secondes elle resta perplexe, tandis que sa main faisait vers son front un geste vague.

Puis, se retournant vers moi, rapidement, anxieusement,

comme si elle était poursuivie et qu'elle craignît de n'avoir pas le temps de prononcer les mots :

— Je m'en irai demain. Il faut que j'accompagne Maximilla. Je n'ai pas le courage de la laisser partir seule avec notre frère. Il faut que je l'accompagne jusqu'à la porte de sa retraite. Elle va prier pour nous... Je sais qu'elle y va, non comme à une consolation, mais comme à la mort; aussi est-il nécessaire que je l'assiste. Pour elle, c'est la fin de tout. Je resterai éloignée quelques jours. L'une de nous sera seule à Trigente... C'est l'aînée; elle a presque un droit... Elle est digne... Je ne sais : votre cœur vous dira quelque chose, la vérité peut-être... Je vous jure, Claude, que je prierai avec toute la ferveur que j'ai dans l'âme, afin d'apprendre à mon retour que tout s'est conclu selon le bien de chacun... Qui sait! Peut-être un grand bien vous attend. Je crois, Claude, en votre Étoile. Mais, pour moi, il y a une prohibition... Je ne sais pas dire, je ne sais pas dire... Il y a une ombre sur ma volonté... Tout à l'heure une peur étrange m'est venue, et puis... une tristesse, une tristesse que je ne connaissais pas encore...

Elle s'arrêta, haletante, éperdue, misérable, comme si elle recouvrait le sentiment de l'infinie désolation qui s'élargissait autour de nous, dans l'embrasement implacable.

— Vous aussi, comme vous souffrez! murmura-t-elle sans me regarder.

Et, me tendant les deux mains dans un suprême effort :

— Adieu, maintenant! Il faut revenir en arrière. Merci, Claude. Souvenez-vous toujours de moi comme d'une sœur dévouée. Ma tendresse ne vous fera jamais défaut.

Elle détourna le visage parce que ses yeux s'emplissaient de larmes; et je lui baisai les deux mains.

— Adieu! répéta-t-elle en faisant le geste de se diriger vers la descente; mais elle chancela sur le roc.

— Je vous en conjure, Anatolia, demeurez encore! suppliai-je en la soutenant. Quelques minutes encore, ici, à l'ombre, pour que vous puissiez reprendre un peu de force... La descente est rude.

— Ils nous attendent! ils nous attendent! balbutia-t-elle comme hors d'elle-même, me communiquant sa frénétique angoisse. Allons-nous-en, Claude! Je m'appuierai sur vous. Si je tardais encore, je me sentirais plus mal, je ne pourrais plus faire un pas... Oh! quelle horrible soif!

Je voyais bien que la soif brûlait sa pauvre bouche; et si anxieuse était la pitié qui m'étreignait, que je me serais ouvert une veine pour la désaltérer. Autour de nous, nulle trace d'eau. Seules, au fond du cratère éteint, les eaux du lac, pareilles à du

plomb incandescent. De rapides images me traversèrent le cerveau, comme dans le délire de la fièvre : le grand fleuve rose couvert de nymphéas, Violante inclinée sur le bord de la barque, son visage penché pour respirer l'humidité de la fleur, la dureté d'un de ses regards rendue plus acérée par les sourcils contractés...

Mais nous tressaillîmes sous une onde subite de sons qui arrivait jusqu'à nous d'une origine inconnue. Si grave était le silence dans les hauteurs désertes qu'il nous paraissait inviolable ; et, à cause de l'égarement de nos sens, cette infraction inattendue nous frappa tout d'abord comme un fait extraordinaire. Anatolia se serra à mon bras, m'interrogeant de ses yeux dilatés.

— Secli, lui dis-je ; les cloches de Secli...

J'avais reconnu la nature des sons. Et nous restâmes aux écoutes, l'un à côté de l'autre, penchés vers le cratère sonore, dans l'ombre que le rocher projetait sur nos têtes.

Sonore comme une gigantesque timbale, le cratère vide répercutait les ondes des métaux vibrans et les confondait en un sombre bourdonnement continu qui se propageait à l'infini dans la solitude lumineuse. Sur toute cette solitude où la matière originelle resplendissait pétrifiée en ses mille expressions de furie et de douleur, sur la vallée fauve que sillonnait le fleuve serpentin, sur les ramifications montagneuses qui déclinaient jusqu'à la mer lointaine, partout la voix de bronze modulée par la terrible bouche ignée répandait sa mystérieuse parole. Il semblait qu'elle allât plus loin, toujours plus loin dans l'espace sans limite, dans les plaines d'outre-mont et d'outre-mer, là où ma vue se perdait fatiguée, là où s'élançait comme un vent chargé de pollen une de mes pensées, informe, incoercible, mais pourtant douée d'une obscure vertu créatrice. Un grand sentiment confus, — où s'agitaient d'innombrables choses de douleur et de joie, de passé et d'avenir, de mort et de vie, — me travaillait la conscience et semblait la dilater et la creuser comme fait de l'océan la tempête.

Étonné, je regardai le lac inférieur, opaque et inerte comme l'œil aveugle d'un monde souterrain ; puis je regardai le cratère vertigineux où l'ouragan du feu primitif était resté empreint comme parfois la contraction du spasme suprême reste sur les lèvres d'un cadavre. Et mon regard s'arrêta sur les humbles maisons de Secli, sur ce fragile nid humain qui se distinguait à peine des rochers auxquels il était suspendu. Et j'eus la vision fantastique de ce peuple simple et taciturne, appliqué de temps immémorial à façonner les entrailles des agneaux en cordes musicales destinées à exprimer dans le langage de l'art les plus hautes aspirations de la vie et à en répandre l'ivresse par le monde dans des myriades d'âmes inconnues.

Le bourdonnement continuait, continuait, égal, sans pauses, dans l'air enflammé. Et, comme ma compagne restait immobile à mon flanc, je n'osais ni lui parler, ni rompre le charme. Mais tout d'un coup, se détournant elle éclata en sanglots, comme si elle venait de voir la fin d'une agonie. Le visage dans les paumes, appuyée contre le rocher, elle sanglotait désespérément.

— Anatolia, Anatolia, qu'avez-vous? Répondez, Anatolia! Dites-moi une parole, une seule parole!

Et, incapable de résister à mon angoisse, je fis le geste de lui prendre les poignets pour découvrir son visage.

J'entendis près de nous le bruit d'un pas rapide sur les pierres, une respiration oppressée; j'entrevis une ombre.

— C'est vous, Violante?

Sur les rochers escarpés, elle avait l'élastique élan d'une bête sauvage et, dans toute sa personne, quelque chose d'hostile et de maléfique. Elle portait la tête tout enveloppée dans son épais voile bleu, de sorte que son visage restait caché comme par un masque jusqu'au-dessous du menton et ses yeux reluisaient à travers le tissu.

Elle s'arrêta près de la roche, hostile, la tête renversée en arrière comme quand on va suffoquer; et certainement elle suffoquait, mais elle ne se dévoila pas. La véhémence du halètement soulevait son sein et faisait palpiter son voile; un frémissement indomptable agitait ses mains dont les gants étaient déchirés : déchirés peut-être contre les pierres aiguës, en quelque chute périlleuse.

— Nous vous avons attendus, dit-elle enfin, d'une voix entrecoupée qui sifflait un peu; nous vous avons attendus longtemps. Comme vous ne reveniez pas, je suis partie... pour venir à votre rencontre...

A travers le voile, j'apercevais le mouvement de ses lèvres contractées; sous cet étouffant masque bleu qu'elle ne voulait pas enlever, je devinais la transfiguration de son visage. Et, d'instant en instant, mon tumulte intérieur croissait avec une telle violence qu'il m'était impossible de desserrer les lèvres. Mais je sentais que la nécessité du silence n'était pas tombée sur moi seul.

Le bourdonnement continu du bronze passait sur nos têtes, répercuté par le cratère.

Anatolia avait cessé de sangloter; mais son visage gardait la trace de ses larmes, et une rougeur apparaissait à ses paupières qu'elle tenait mi-closes.

— Partons, dit-elle doucement, sans regarder ni sa sœur ni moi.

Et en silence nous commençâmes à descendre, accompagnés par le bourdonnement, dans la désolation de la lumière.

Cruelle descente, qui semblait ne devoir jamais finir! Elles marchaient devant ou restaient derrière, selon les accidens du chemin; et, lorsqu'elles chancelaient, je soutenais tantôt l'une et tantôt l'autre. A chaque moment mon cœur se serrait par crainte de les voir défaillir. Lorsque les cloches de Secli se turent, nous eûmes un soulagement illusoire; mais aussitôt, nous nous aperçûmes que, dans le repos de l'air, l'oppression manifeste de nos poitrines augmentait notre souffrance; et il nous sembla que nous entendions trop distinct le bourdonnement de nos veines.

Avec une opiniâtreté sauvage, sous son masque bleu, Violante résistait à la suffocation. Certes, une soif horrible lui brûlait la gorge, comme à moi, comme à sa sœur. Lorsque je lui prenais la main pour la secourir, je voyais par les déchirures du gant un peu de son sang sur la peau éraflée; et, avec un trouble profond, je repensais au buisson chargé de fleurs.

*
* *

Plus tard, dans la plaine où mes hommes attendaient avec les mules et où nous fîmes halte, brûlés par la soif et brisés par la fatigue, je composai pour la dernière fois en une harmonie infiniment belle et douloureuse la beauté et la douleur des trois princesses.

Elles n'étaient pas dans le jardin clos, mais elles avaient pourtant autour d'elles une enceinte de pierre digne de leurs âmes et de leurs destins; car l'aspect des lieux d'alentour était grandiose et singulier.

Les rochers disposés en amphithéâtre offraient l'image d'un colisée construit avec un art cyclopéen, corrodé par des siècles et des intempéries sans nombre, mais empreint encore de prodigieux vestiges. Des fragmens d'une écriture inconnue y apparaissaient, incompréhensibles énigmes de la Vie et de la Mort; dans les veines tortueuses de la pierre circulait l'essence d'une pensée divine; et dans les inclinaisons des masses informes il y avait un signe, comme dans les gestes des statues parfaites.

C'est là que nous fîmes halte, là que je recueillis leur dernière harmonie.

Un homme de la glèbe — ressemblant à celui qui avait tranché de son fer recourbé les branches de l'amandier en fleur — nous conduisit vers une fontaine cachée dans le creux d'une grotte. La source jaillissait en murmurant, limpide et glaciale; et sur l'eau flottait une rustique tasse d'écorce, fendue et privée de son fond, pareille à la coquille inutile d'un fruit.

J'offris à Anatolia une autre tasse que l'homme avait apportée.

Mais Violante, sans attendre, se découvrit la bouche et, se penchant sur la source vive, but à longs traits comme un fauve.

Quand elle se releva, je vis sa bouche et son menton ruisselans; mais vite elle détourna la tête et rabaissa le bord de son voile. Ainsi voilée, elle s'assit sur la pierre la plus voisine de la source sauvage, qui avait pour elle une trop faible chanson; et son attitude évoqua dans mon esprit tous les enchantemens de ses fontaines. Malgré la fatigue, elle ne s'abandonnait pas; même elle apparaissait maintenant presque rigide, dressée dans un orgueil muet et hostile. Encore une fois toutes les choses d'alentour reconnaissaient la souveraineté de sa présence; de secrètes analogies rattachaient à son mystère les mystères environnans. Encore une fois elle semblait repousser mon esprit vers les lointains du temps, vers les antiques images de la Beauté et de la Douleur. Elle était présente et pourtant lointaine. Et, en silence, elle semblait me signifier comme la princesse Déjanire : « Je possède, renfermé dans un vase de bronze, un don antique d'un vieux Centaure. »

Anatolia s'était assise près de son frère pensif; et, d'un bras, elle lui entourait les épaules, tandis que son front semblait se rasséréner peu à peu, comme par la montée d'une lumière intérieure.

Maximilla écoutait peut-être la voix faible et inextinguible de la source : assise, tenant son genou las dans ses mains aux doigts entrelacés.

Sur nos têtes, le ciel ne gardait de ses nuages que quelques traces légères, pareilles au peu de cendre blanche que laissent les bûchers consumés. Le soleil embrasait en cercle les cimes des rochers, faisant saillir sur l'azur leurs lignes solennelles. D'en haut, une grande tristesse et une grande douceur tombaient dans l'enceinte solitaire, comme un breuvage magique dans une coupe profonde.

C'est là que se reposèrent les trois sœurs, là que je recueillis leur dernière harmonie.

Ici finit le livre des Vierges
et commence le livre de la Grâce.

GABRIEL D'ANNUNZIO.

LES BASES

DE LA

CROYANCE[1]

I

Quand on disputerait au livre de M. A.-J. Balfour, sur *les Bases de la Croyance*, tous ses autres mérites, on aurait tort, assurément, mais il lui en resterait encore un, qui serait d'être ce que l'on appelle « un signe des temps ». Il en a d'autres, j'ai hâte de le dire; et, par exemple, on ne saurait exposer des idées souvent plus abstraites ou plus déliées, non seulement avec plus de clarté, mais avec plus d'*humour* que M. Balfour. On n'est pas moins pédant, ou plus dégagé, comme nous dirions; on n'a pas une manière plus familière et cependant plus sérieuse de traiter les questions que nos philosophes se plaisent à envelopper d'obscurité métaphysique; on ne se met pas avec plus d'aisance ni d'agrément à la portée des esprits simplement cultivés, des « gens du monde », et des hommes politiques eux-mêmes, — puisque enfin, comme on le verra, c'est aux hommes politiques aussi que ce

(1) Les pages qui suivent n'étaient d'abord destinées qu'à servir de *Préface* au livre de M. A.-J. Balfour sur les *Bases de la Croyance*, — dont la traduction française doit paraître prochainement à la librairie Montgredien, — quand, en les relisant, il m'a paru qu'elles pourraient offrir quelque intérêt aux lecteurs de la *Revue des Deux Mondes*. Avec l'agrément de l'éditeur, je les leur soumets donc; et j'espère d'ailleurs que, bien loin de les dispenser de lire le livre de M. Balfour, au contraire, elles les y engageront.

La première édition du livre de M. Balfour est de 1895; et il a paru chez Longmans et Green sous le titre de : *The Foundations of belief, being notes introductory to the study of theology*. Le retentissement en a été considérable; et on en trouvera l'écho dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1895.

livre s'adresse. Je me permettrai donc ici de le recommander à M. Léon Bourgeois, qui fut président du conseil; à M. Combes, le même que l'on vit naguère administrer si libéralement l'instruction publique; et généralement à tout ce que nous avons, dans l'une et l'autre Chambre, d'adeptes convaincus de la franc-maçonnerie.

On ne saurait non plus les traiter, ces questions éternelles, — et en un certain sens un peu « banales », — d'une manière plus originale et plus personnelle que M. Balfour. Ses raisonnemens lui appartiennent et, même quand il semble qu'on les ait déjà rencontrés quelque part, ils frappent et ils surprennent pourtant par je ne sais quel air de nouveauté. La cause en est sans doute que si son livre n'a rien d'une « confession »; — les Anglais ne se confessent guère, en public, je veux dire, et qu'ils ont donc raison! — on n'y saurait méconnaître le résultat d'une sorte « d'examen de conscience ». M. Balfour ne nous fait point confidence de ses « hésitations » ou de ses « perplexités »; mais il nous fait passer après lui par les chemins qu'il a suivis lui-même pour éprouver la solidité des fondemens de sa croyance. Persuadé, comme notre Montaigne, que « tout homme porte en soi la forme de l'humaine condition », il a voulu que son livre ne dût rien à l'école, mais tout à lui-même, à son expérience intime des questions qu'il y discute. Il a voulu aussi que le mouvement en imitât en son cours celui de ses propres méditations. Et, de là, peut-être, ce que quelques lecteurs, chez nous surtout, y trouveront à reprendre au point de vue de la disposition ou de la composition, qui n'a rien de didactique ou de français, — mais qui n'en est que plus « naturelle », du moins en anglais; — et, sans jouer sur les mots, de là, cet accent que nous disions : de personnalité, de sincérité, de liberté. M. Balfour a écrit pour lui; et quand son livre a été fait, il lui a paru que, n'étant pas le premier ni le seul à s'être interrogé sur *les Bases de la Croyance*, d'autres que lui pouvaient s'intéresser à la réponse qu'il avait trouvée. Car les grandes questions ne varient point quant à leur objet; mais elles se réfractent en nous selon ce que l'on pourrait appeler notre équation personnelle, ou, si l'on le veut encore, selon la courbure de notre esprit; et c'est ainsi que l'on en voit surgir dans l'histoire, l'un après l'autre, des aspects vraiment nouveaux.

J'en signalerai plus d'un dans le livre de M. Balfour. Et comme une pareille manière de traiter le sujet non seulement n'exclut pas la digression, mais l'exige, à vrai dire, — si l'on ne veut rien avancer que l'on ne prouve en quelque mesure, — je

ne sais trop sur quelle matière on ne trouvera pas de vues neuves ou paradoxales dans ce livre, de remarques ingénieuses ou d'observations profondes. Il y en a sur la morale, et il y en a sur la politique; il y en a sur la métaphysique et il y en a sur l'exégèse; il y en a sur la peinture et il y en a sur la musique: il y en a même sur la « mode »; et le chapitre ou le paragraphe des chapeaux, qui n'est pas le moins amusant du livre de M. Balfour, n'en est pas non plus le moins solide. Que dirais-je de plus? Mais, après tout cela, j'en reviens à mon premier mot : le livre de M. Balfour sur *les Bases de la Croyance* est un signe des temps. M. Balfour lui-même ne l'eût pas écrit, il n'eût pas pu l'écrire voilà seulement quinze ou vingt ans. Les mêmes questions ne se posaient pas alors de la même manière. Le terrain n'était pas préparé. L'auteur n'eût pas rencontré dans l'état général des esprits cette complicité si nécessaire au succès, pour ne pas dire à la valeur d'un livre de ce genre. Et c'est pourquoi, dans ces quelques pages, au lieu d'analyser ou de résumer un livre qu'aussi bien j'espère que tout le monde lira, qu'il faut qu'on lise, que je suis bien sûr qu'on lira jusqu'au bout si seulement on l'a commencé, il m'a paru plus intéressant d'essayer de définir cet état des esprits.

II

L'un des premiers traits en est cette « réaction contre la science », dont les vrais savans ne s'émeuvent pas plus qu'il ne convient ni surtout ne s'irritent, mais dont on voit en France, comme en Angleterre, et ailleurs, les hommes politiques ou les journalistes s'indigner, au nom de la liberté de penser, avec des propos d'inquisiteurs et des gestes d'énergumènes. Mais c'est le cas de le dire, des journalistes, ou même des députés, ne sont pas des raisons, et, en dépit d'eux et de leur contre-fanatisme, le mouvement est universel. Ce ne sont plus en effet aujourd'hui quelques « professionnels », théologiens ou moralistes, prédicateurs ou prélats, engagés par serment à la défense de l'orthodoxie, qui dénoncent les empiétemens de la science! Au contraire; et quelques-uns d'entre eux, — qui savent sans doute, ô mon Dieu! ce qu'ils font, — sont avec elle en commerce de coquetterie réglée. « Voyons, lui disent-ils, nous ne sommes pas si intransigeans que nous en avons l'air; accordez-nous seulement qu'il y ait *quelques parties d'inspirées* dans nos livres, le moins possible, celles qui regardent la morale, par exemple; et vous serez étonnés comme nous nous entendrons! » Mais ces diables de Brisson ou de Berthelot ne veu-

lent ni s'entendre, ni rien entendre! Et ce ne sont pas non plus quelques mystiques, — « néo-bouddhistes » ou « néo-chrétiens », — qui disputent à la science la légitimité du pouvoir quasi souverain qu'elle s'était arrogé ; ce ne sont pas quelques « occultistes » ! Non ! mais ce sont des philosophes qui ont enfin le courage de dire : « Ma science n'empêche point mon ignorance de la réalité d'être absolue... *Langage symbolique*, *admirable système de signes*, *plus la science progresse*, *plus elle s'éloigne de la réalité pour s'enfoncer dans l'abstraction* (1) » ; et moins donc a-t-elle de titres, ajouterons-nous pour notre part, à gouverner la croyance, qui ne se repaît point d'abstractions, mais de réalités, et qui tend à l'action. Un sociologue écrivait hier encore : « De quelque côté que nous nous tournions, l'attitude de la science en face des problèmes sociaux est aussi peu satisfaisante. *Elle n'a pas de réponse à donner aux problèmes de notre temps* (2). » Faudrait-il après cela torturer, ou beaucoup presser, pour en faire sortir les mêmes conclusions, ces paroles du professeur Huxley : « Les meilleures des civilisations modernes me paraissent être la manifestation d'un état de l'humanité sans idéal digne de ce nom, et n'ayant pas même le mérite de la stabilité ? » M. Balfour, lui, qui est surtout un homme politique, mais d'une autre espèce que nos radicaux, se demande là-dessus ce qu'il adviendra de cet état, pour dépourvu d'idéal qu'il soit, quand le naturalisme aura réduit le peu de principes traditionnels qui nous soutiennent encore au rang de simples *processus* d'évolution. Qu'adviendra-t-il de la moralité, par exemple, et de la vertu, quand on n'y verra plus, avec ce « vieux petit employé de la préfecture de police, » qu'une forme de la concurrence ? Il n'y a pas jusqu'aux artistes qui ne commencent à s'inquiéter, pour l'avenir de leur art, des progrès de l'esprit scientifique (3). Et moi-même, à qui j'espère que l'on pardonnera de me citer ici, — puisque enfin, si j'écris aujourd'hui ces lignes, ce n'est que pour avoir dit, en même temps que l'auteur des *Bases de la Croyance*, quelques-unes des choses qu'il a dites, — qu'ai-je voulu dire quand j'ai parlé des « faillites successives de la science ? » Ce que je puis du moins affirmer, c'est que, par hasard, si j'avais eu la prétention de parler en mon nom propre et d'être seul de mon avis, j'en aurais alors été promptement, et heureusement détrompé.

(1) Jules Payot, *de la Croyance;* Paris, 1896, F. Alcan.

(2) Benjamin Kidd, *l'Évolution sociale*, trad. de M. Le Monnier; Paris, 1896, Guillaumin.

(3) Voyez dans la *Revue* du 15 août les conclusions de M. G. Dubufe, dans son article : *Art et Métier*.

Rien ne serait plus facile que de multiplier les témoignages. Ils établiraient tous que, depuis une quinzaine d'années, — qui font dans le siècle des chemins de fer et du télégraphe un assez long temps de l'histoire des idées, — il y a quelque chose de changé dans la nature d'estime qu'on faisait de la science. On l'admire toujours; mais elle n'est plus l'exigeante et tyrannique idole à laquelle on nous demandait de tout sacrifier. Nous continuons d'user de ses services, et de lui en être reconnaissans; mais nous ne mettons plus en elle toutes nos espérances. Elle est toujours une puissance et une force; mais nous n'admettons plus qu'elle soit la seule, ni la plus efficace, quoique la plus envahissante. Nous nous avisons enfin qu'il y a des questions qui lui échappent; et, comme nous sentons bien que ce sont justement les plus importantes, aux yeux de quiconque ne borne pas le rôle de l'homme à la propagation de son espèce et à la conservation de son individu, tout ce qui tend à nous rappeler ou même à renouveler, en l'augmentant, l'importance de ces questions, va par là même à diminuer le prestige, l'autorité, le pouvoir de la science. Nous en apercevons de toutes parts les limites, et sans avoir nul besoin pour cela du microscope, ou des rayons Rœntgen. La science est incapable de nous fournir une explication ou une interprétation acceptable de l'univers. Elle est incapable de fonder une morale. Et elle est incapable enfin de se substituer à la religion dans l'évolution sociale de l'humanité.

On dit ici, je le sais bien, — et même qui pourrait le savoir mieux que moi? — on dit donc que ces questions qu'on lui reproche de n'avoir pas décidées, la science n'a jamais prétendu les résoudre. Mais il faudrait peut-être le prouver. Je reviendrai tout à l'heure sur la question religieuse et sur la question morale, qui n'en font qu'une. Mais de nier aujourd'hui que la science ait promis de nous « expliquer » l'univers, ou si l'on le veut, et plus modestement, de nous en donner une « interprétation » plausible; la plus plausible; et même la seule plausible de toutes, en vérité, c'est se moquer du monde après l'avoir dupé! Rappellerai-je à ce propos, que, si le « naturalisme » ou le « positivisme », selon la vive expression de M. Balfour, « ont pris la livrée de la science, et comme une sorte de parens pauvres se sont arrogé le droit de la représenter et de parler en son nom », la science non seulement n'a pas protesté, mais encore elle a considéré leur victoire, et elle l'a vantée, prônée, célébrée comme la sienne? Je l'ai peut-être assez souvent rappelé depuis dix-huit mois; et comment voudrait-on qu'il en fût autrement, si c'est bien elle, la science, qui a tout fourni pour la lutte : armes, munitions et tactique? Mais, sans

revenir sur ce point, je demanderai ce que voulait dire l'illustre auteur de *la Mécanique céleste* et de l'*Exposition du système du Monde* quand, interrogé sur la place qu'il réservait à Dieu dans ses spéculations, il répondait « qu'il n'avait pas eu besoin de cette hypothèse? » Est-ce que par hasard il ne s'entendait pas lui-même? Je connais aujourd'hui des « savans » qui ne regarderaient pas à lui faire cette injure. Nous, cependant, qui croyons qu'il s'entendait, et qui l'entendons, nous affirmons qu'il voulait dire que le système du monde s'explique tout entier par le mécanisme des « causes actuelles ». Et plus près de nous encore, que voulait dire le non moins illustre auteur de la *Chimie organique fondée sur la synthèse*, quand il écrivait dans la préface d'un de ses recueils « qu'il n'y a plus de mystères? » On pourrait le lui demander à lui-même! Mais s'il ne voulait pas dire la même chose que Laplace; et, du titre ou du droit que lui donnait son autorité de « savant », s'il ne voulait pas dire qu'il n'y a rien d'inexplicable à l'intelligence humaine, d'inaccessible à la méthode, d'irréductible à quelque loi connue ou de la forme de celles que nous connaissons, alors, c'est qu'il ne voulait rien dire; et le moyen de le supposer? Convenons-en donc franchement. Encore une fois laissons de côté, pour le moment, la question religieuse et morale. Mais il n'est pas permis de nier que la science se soit donnée comme une interprétation de l'univers. Le titre seul du *Cosmos* de Humboldt suffirait pour en témoigner. Et aussi bien, si ce n'était là son objet final, que serait-ce donc que la science? Une collection de faits, plus utile, peut-être, mais non pas plus intéressante ni plus instructive qu'une collection de timbres-poste, ou de coquillages? Son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur!

C'est précisément cette interprétation de l'univers que M. Balfour, dans le second livre de ses *Bases de la Croyance*, a soumise à la critique la plus subtile, mais aussi la plus décisive et la plus neuve que je sache. Il ne s'est pas contenté d'en montrer la « relativité ». C'eût été là refaire *la Critique de la raison pure;* et tel n'était pas son dessein. Qui ne sait aujourd'hui que la science, réduite à ses seules ressources, je veux dire ne s'éclairant que de ses propres principes, et n'opérant qu'avec ses méthodes, ne peut nous garantir ni la réalité de l'existence du monde extérieur, ni même seulement qu'il existe en dehors de nous quoi que ce soit qui réponde à nos sensations : aucun *intelligible* dont nous puissions affirmer qu'il est, je ne dis pas la cause ou la raison, mais la contre-partie du *sensible?* En revanche, et supposé qu'il existe quelque chose, on nous affirme, et on nous « dé-

montre » au besoin, que nous n'en saisissons que les rapports avec les formes de notre sensibilité, mais nullement le fond, ni d'ailleurs quoi que ce soit qui ressemble au contenu de nos sensations. Entre les « couleurs » ou les « formes » des objets, telles que nous les percevons, et les qualités constitutives de ces objets, on pourrait presque dire, avec l'auteur des *Pensées*, qu'il y a tout juste autant de ressemblance qu'entre « le Chien, constellation céleste, et le chien, animal aboyant ». Mais, comme il n'y a rien aussi de plus connu, ce n'est pas encore par ce biais que M. Balfour a voulu prendre, pour la critiquer, la conception scientifique actuelle de l'univers; et ce qu'il s'est efforcé d'établir, ce n'est pas tant ce que la conception a d'illusoire, ou pour ainsi parler de fantasmagorique, l'éternelle « Maya » dont elle nous rend les jouets : c'est ce qu'elle a d'*incohérent*.

Il oppose pour cela les qualités *primaires* des corps à leurs *qualités* qu'on appelle *secondaires :* l'étendue, par exemple, et la solidité à la forme et à la couleur. Il observe là-dessus que la « relativité » des premières a forcément quelque chose de moins « relatif » que la « relativité » des secondes. Et en effet, quand on a démontré, je suppose, qu'une orange, en soi, n'avait rien de commun avec la sensation qui la définit ou qui la constitue pour nous, puisque l'on peut démontrer la même chose d'une pomme ou d'une pêche, il faut bien qu'on admette l'existence d'un *substratum* ignoré, lequel maintient dans ces trois groupes de sensations les différences qui font pour nous la pêche, la pomme et l'orange (1). Cependant, *primaires* ou *secondaires*, toutes ces qualités entrent indistinctement dans la construction que la science nous donne pour une représentation du monde. Il se fait là nous ne savons quel mélange d'illusion et de réalité. Nos sensations, les mêmes sensations, de l'œil et du toucher, tantôt sont prises comme adéquates à leur objet, et tantôt comme n'en suscitant en nous qu'une idée mensongère. La raison n'intervient que pour compliquer le débat. Alors, le sens commun, ou, pour mieux dire, l'expérience vulgaire, dont on a commencé par rejeter les données, redevient le juge d'un débat qui n'est en quelque sorte issu que de son incompétence. Et finalement, de tout cela, que résulte-t-il ? Il résulte, comme le dit M. Balfour dans une page que je tiens à reproduire tout entière : « un monde qui, pour la plupart des gens, ne peut être conçu d'une façon un peu adéquate que dans les limites du sens visuel, mais qui, en réalité, ne possède aucune des qualités associées d'une façon caractéristique au sens visuel :

(1) Voyez sur ce sujet de fortes et ingénieuses considérations de M. Denys Cochin dans son livre sur *le Monde Extérieur*, 1896.

la lumière et la couleur; — un monde à demi pareil aux idées que nous en avons et à demi différent de ces idées, pareil, en tant que les qualités dites *primaires* sont en jeu, différent dès qu'il s'agit des qualités *secondaires;* — un monde hybride, un monde d'inconséquences et d'anomalies étranges, un monde dont une moitié peut se recommander au philosophe empirique, et l'autre moitié à l'homme ordinaire, mais qui, dans sa totalité, ne peut se recommander ni à l'un ni à l'autre... — un monde en un mot qui ne semble pouvoir s'accorder ni avec les conclusions de l'empirisme critique ni avec *le témoignage irrécusable des sens*, qui observe toute la psychologie de l'un et qui est en contradiction directe avec les impressions de l'autre. »

Se peut-il rien de plus *incohérent?* Où est le vrai de ces deux mondes? Où est le bon? Qu'est-ce qu'un monde vrai « jusqu'à un certain point » et un monde faux « dans une certaine mesure »? Qui décidera de ce « certain point »? Qui fixera cette « certaine mesure »? et, si l'on répond que ce sera la « raison; » qui ne voit que de deux choses l'une: ou cette raison elle-même sera le produit de l'expérience, auquel cas il semble difficile qu'elle en puisse être le juge; ou elle n'en sera pas le produit, et alors nous voilà rejetés en pleine métaphysique! Pour donner quelque consistance à sa conception de l'univers matériel; pour y introduire un principe d'ordre et d'unité; pour organiser le chaos de ses « conquêtes », disons le vrai mot, pour « éclairer sa lanterne » la science est obligée de recourir à l'intervention d'un autre pouvoir qu'elle-même, d'un pouvoir d'une autre nature, d'une autre origine. Le physicien s'inspire d'Aristote, le chimiste invoque Spinoza! Et la question reparaît de savoir si nous croyons à l'existence des *lois de la nature* parce que l'expérience en a laborieusement découvert quelques-unes, ou si nous les avons découvertes parce que nous étions convaincus qu'il doit y en avoir. Et il semble que c'est ici le fort de la philosophie, la revanche de l'idéalisme, et la victoire des métaphysiciens.

III

Ainsi, du moins, l'eût-on pu croire, il n'y a pas très longtemps encore, mais depuis quelques années, nous avons fait un pas de plus. En effet, c'est le pouvoir de la raison elle-même que l'on commence à révoquer en doute; et, là même, est un autre motif de l'inquiétude ou, pour ainsi parler, de l'agitation convulsive et désordonnée qui travaille la pensée contemporaine. On en trouvera la preuve encore dans le livre de M. Balfour. Non point du tout

qu'il méconnaisse l'autorité de la raison et sa souveraineté dans sa sphère! On ne dispute pas plus ses titres à la raison qu'on ne les conteste à la science. On ne reprend contre elle ni les argumens de Montaigne, ni ceux de Pascal, ni ceux même de Bayle, qui ne sont pas de tous les moins subtils ni les moins forts; on ne retourne pas contre elle ses propres armes; et, quoiqu'il n'y ait rien qui fût de meilleure guerre, on n'use pas contre elle de sa propre tactique. On se demande seulement quelle est l'exacte étendue de la sphère où on la reconnaît volontiers souveraine; et quelles questions sont de sa compétence ou quelles questions n'en sont pas. Voilà tantôt deux cents ou deux cent cinquante ans, fait observer M. Balfour, que l'on se représente la raison « comme une sorte d'Ormuzd engagé dans une lutte perpétuelle contre l'Ahriman de la tradition et de l'autorité. » Pourquoi cela? Si la raison a souvent tort contre l'expérience, et si la science même, sauf à faire ensuite alliance avec elle, le lui a plus d'une fois prouvé, pourquoi la raison aurait-elle toujours raison contre la tradition et contre l'autorité? Quelle que soit la valeur de ses procédés ou de ses méthodes, pourquoi les appliquerait-on indistinctement à la « décision de toute controverse » et au « traitement de toute croyance »? Les sophistes de l'antiquité, les scolastiques du moyen âge, dont elle se moque, ne sont morts, si l'on y veut bien regarder, que d'avoir mis, tout justement, ce genre de confiance en elle. C'est au nom de la raison que Gorgias ébranlait les principes du bon sens! La grande erreur de la scolastique n'est que d'avoir indistinctement appliqué le syllogisme « au traitement de toute croyance et à la décision de toute controverse ». Et, en donnant au mot son sens le plus élevé, je veux dire quand on ferait de la raison la forme en quelque sorte la plus épurée de l'intelligence, la forme souveraine, ne sommes-nous donc qu'intelligence?

On le voit, si cette manière de poser le problème n'est pas absolument nouvelle, elle est relativement récente; et, en tout cas, elle est significative d'un état nouveau des esprits. L'intelligence et la raison, on le reconnaît, sont assurément nécessaires à tout, mais on commence à s'avouer qu'elles ne suffisent peut-être à rien. On se demande s'il n'y aurait pas d'autres sources de connaissances et, par conséquent, d'autres fondemens de la croyance? Ou, en d'autres termes encore, il ne s'agit plus de l'*impuissance* idéale ou théorique de la raison, mais de son *insuffisance* actuelle ou pratique; et j'ajoute que ce ne sont plus des « discours » ou des « raisonnemens » qui doivent désormais l'établir : ce sont des faits.

Considérons en effet l'histoire de l'humanité : nous voyons bien les ruines que la raison a faites, mais nous avons plus de peine à discerner ce qu'elle a édifié. Évidemment, ce n'est pas une opération de la raison que nous trouvons à l'origine de l'institution sociale, par exemple ; et il faut nous en féliciter, car, — si nous en jugeons par les utopies des faiseurs de systèmes, depuis Platon jusqu'à Fourier, pour ne rien dire de nos anarchistes, — une société vraiment « conforme à la raison » serait inhabitable. Est-ce d'ailleurs l'instinct que l'on trouve à l'origine des sociétés, quelque chose d'analogue à l'instinct de l'abeille ou de la fourmi ? est-ce autre chose, et je ne sais quelle force, encore cachée, et pour toujours peut-être, derrière ses effets ? Nous l'ignorons. Mais il n'importe, et il nous suffit pour le moment de pouvoir affirmer que ce n'est pas la raison. Nous ne devons à la raison aucun des principes sur lesquels les sociétés reposent ; et la preuve, c'est que, sociétés et principes, voulez-vous les ébranler jusque dans leurs fondemens ? on pourrait presque dire qu'il suffit d'essayer de les « rationaliser ». Qu'y a-t-il de moins « rationnel » que le mariage ? que la propriété ? que l'État ? que la patrie ? Demandez-le plutôt à nos « rationalistes », j'entends les vrais, les bons, les purs, ceux qui n'écoutent que la raison, — et qui ne sont point, j'imagine, ces bourgeois de Thiers ou de Jules Simon, — mais l'auteur du *Supplément au voyage de Bougainville*, mais celui du *Discours sur l'origine de l'inégalité*, mais les Karl Marx et les Élisée Reclus, les Henry Georges et les Kropotkine !

Ce qu'il y a de moins rationnel ? Il y a la religion, nous répondra peut-être un de nos hommes politiques, de ceux qui se font un devoir de conscience de travailler à l'anéantissement des « superstitions », voltairiens attardés, qui ne se doutent pas eux-mêmes, dans un temps comme le nôtre, quel phénomène de « survivance » ils sont ! Et, en effet, il y a la religion. Ils ne se trompent pas. Si ce n'est pas une opération de la raison qu'on trouve à l'origine de l'institution sociale, ce n'est pas non plus à une opération de la raison que nous devons les religions ou la religion. Une religion « rationnelle » n'est pas une religion. Sur quoi, la question n'est pas de savoir ce que le contenu dogmatique d'une religion donnée, bouddhisme ou christianisme, offre en soi de conforme ou d'analogue à la raison, — puisque l'on convient que d'aucune religion le « rationnel » ne saurait être l'essence, — mais si les religions se montrent à nous dans l'histoire comme des forces incomparables,

Quæ mare, quæ terras, quæ cœlum turbine raptant ;

et dont il semble que, comme la direction en échappe au gouvernement des hommes, ainsi la portée ait défié jusqu'ici tous leurs calculs et toutes leurs investigations. On peut se révolter contre ces forces, on n'en peut méconnaître la puissance. Et si l'histoire universelle en est, en quelque sorte, remplie, voilà donc encore une fois la raison convaincue de n'être rien dans tout un grand domaine de l'activité de l'espèce!

Il me serait aisé de prolonger l'énumération. Que trouvera-t-on de « rationnel » encore dans la morale et dans la politique? dans l'art, où la « raison » s'oppose à l' « inspiration » comme son contraire? dans la science même, où l'on pourrait montrer que la découverte est, généralement, une victoire de l'expérience sur les présuppositions de la raison? On nous rebat les oreilles de la « question de Galilée. » Mais ce ne sont pas des théologiens, ce sont des philosophes qui ont persécuté Galilée; et ce sont des « raisons » qu'ils lui ont opposées, et même ce sont des raisons aristotéliciennes. Tout concourt donc à nous prouver qu'il y a dans l'humanité, — je ne dis pas dans le monde, je dis dans l'humanité, — dans le peu que nous savons d'elle et de son histoire, infiniment plus de choses que la raison n'en saurait expliquer. Et osons faire encore un pas de plus : il ne s'est peut-être accompli rien de grand ou de véritablement fécond dans l'histoire qui ne contienne à son origine, dans son principe ou dans son germe, quelque chose d'*irrationnel*. C'est ce que mettait en lumière, dans un livre récent, qui complète en quelque manière celui de M. Balfour, un autre Anglais, M. Benjamin Kidd, dont on peut également dire que son *Évolution sociale*, comme *les Bases de la Croyance*, est un signe des temps.

C'est un grand évolutionniste que M. Kidd, et il voit « l'élément distinctif de l'histoire de l'humanité dans le progrès social accompli par l'espèce à travers les âges. » Nous le lui accordons! Il ajoute que « le trait caractéristique de ce progrès, ce sont les relations de l'individu avec la société »; ou encore, dans un autre endroit, et en termes plus précis et plus clairs, « que les systèmes sociaux les plus solides sont ceux où la subordination la plus effective de l'individu aux intérêts de l'organisme social se combine avec le plus haut développement de sa personnalité. » Ce sont encore là des idées qu'Auguste Comte et Herbert Spencer nous ont rendues familières. Ceux mêmes qui, comme nous, ne croient pas que le progrès soit constant ni surtout continu; ceux qui croient qu'il peut s'interrompre et que l'humanité, sans cesser pour cela de marcher, a peut-être aussi souvent « marqué le pas » ou même rétrogradé qu'avancé dans sa marche, accor-

deront sans peine à M. Kidd que, dans tous les cas où la rétrogradation n'a pas été purement accidentelle, elle a d'ailleurs pu mal choisir ses moyens, mais elle a eu pour objet, comme la marche en avant, de modifier les rapports de l'individu avec la société dont il faisait partie. De leur côté, nos « socialistes » ne demandent pas autre chose; et c'est même pourquoi, si l'on voit très bien où tendent les *collectivistes*, c'est-à-dire à l'absorption de l'individu dans l'État, et où tendent les *anarchistes*, c'est-à-dire à la destruction de l'État par l'émancipation de l'individu, il est plus difficile aux *socialistes* de dire exactement ce qu'ils veulent. Le problème, en effet, est pour eux comme pour nous, de concilier « la subordination effective de l'individu à l'organisme social » avec « le plus haut développement de la personnalité de l'individu »; et en ce sens, pour eux comme pour nous, « la question sociale est une question morale. » C'est une des interprétations qu'on peut donner de l'aphorisme; il y en a d'autres, car il est riche de sens; mais c'en est une, et nous ne pensons pas que M. Kidd la repousse.

Comment cependant obtenir cette conciliation? ou, en d'autres termes, comment obtenir de l'individu qu'il se « subordonne », et qu'en se subordonnant, il sacrifie quelque chose de lui-même à l'intérêt commun? nous entendons ici non pas seulement à l'intérêt de ses compatriotes ou de ses contemporains; de ceux qui vivent avec lui dans les frontières de la même cité; ou dont l'éducation intellectuelle et morale s'est faite et se fait tous les jours dans la même atmosphère d'idées; mais comment l'individu sacrifiera-t-il quelque chose de lui-même à l'intérêt futur, à l'intérêt de l'espèce, à l'intérêt d'une humanité qui n'est point éternelle? Assurément, ce n'est point son intérêt, à lui, qui le lui persuadera. « En fait, écrivait récemment un auteur cité par M. Kidd, nous n'avons pas même souci de ce qui se passera dans trois cents ans. Est-ce que l'un de nous se priverait d'un seul seau de charbon pour que nos bassins houillers durent une génération de plus (1)? » Essaiera-t-on d'invoquer la raison? et, par exemple, se flattera-t-on de persuader à ceux qui souffrent qu'il est « rationnel » qu'ils souffrent pour « l'amour de l'humanité »? *Humanum paucis vivit genus!* Oui, c'est l'opinion de quelques « rationalistes »; et c'est celle que Renan, chez nous, exprimait volontiers après boire. Il l'a aussi exprimée à jeun, et publiquement,

(1) C'est M. W. Hurrell Mallock, l'auteur d'un livre sur le *Prix de la vie*, qui fit quelque bruit en son temps; et le seul qui se soit posé, de toutes les questions que nous agitons, la plus redoutable peut-être : « Qu'est-ce que la *vérité?* et d'où vient le caractère *sacré* que nous lui attribuons? »

dans je ne sais quel endroit de son *Histoire d'Israël*. Et, de fait, il n'y a rien de plus « rationnel ». Quelque avantage que je puisse obtenir dans la lutte pour la vie, ce que l'intérêt et la raison me conseillent, c'est d'essayer de l'obtenir. Ils ne me le déconseillent que si le risque est supérieur au gain ; et cela encore est « rationnel ». Qu'est-ce à dire, sinon que la raison est institutrice d'égoïsme? « Il faut nous débarrasser l'esprit de cette idée très répandue, dit à ce propos M. Kidd, que les doctrines socialistes sont les produits d'imaginations en feu ou de cerveaux mal équilibrés. *Elles sont, au contraire, le produit véridique et modéré de la saine raison.* Il faut que nous allions plus loin encore. Il est évident que toute organisation sociale qui possède un système de récompenses pour les capacités naturelles, ne peut avoir de sanction suprême dans la raison pour tous les individus. » C'est ce que je ne vois pas, quant à moi, que l'on puisse lui disputer.

La conséquence est évidente ; et M. Kidd la tire loyalement. « Il nous faut reconnaître que tous les systèmes et toutes les méthodes qui ont cherché, dans la nature des choses, une sanction rationnelle et universelle de la conduite individuelle dans les sociétés civilisées, ont également échoué. *Leurs essais sont tous antiscientifiques, puisqu'ils sont contraires aux conditions de la vie.* Le positivisme, comme les autres systèmes, et même, à cause de son nom, plus que les autres systèmes, a manqué le but. » Voilà qui est clair, et voilà pour les « rationalistes » un beau thème à méditer! La raison a si peu de rapports avec la vie, qu'aussitôt qu'elle entreprend de la régler, elle la trouble! Ce qu'elle peut le moins obtenir de nous, c'est ce qu'en fait il nous faut considérer comme le plus nécessaire au maintien même et au progrès de l'institution sociale. Ses inspirations ne nous servent en quelque sorte qu'à nous « déshumaniser ». Et si nous ne le sommes pas plus à fond, si nous demeurons capables encore de quelque sacrifice ou de quelque dévouement, si nous persistons à croire à la possibilité du progrès social, nous ne le devons qu'à ce qui survit en nous d'*irrationnel*.

Je n'ai point à suivre plus avant M. Kidd, ou du moins ce n'est pas à son livre que je voudrais avoir l'air d'écrire une *Préface*. Mais, comment, si c'est un état d'esprit que j'essaie de définir, aurais-je pu ne pas signaler la confirmation que ces idées apportent à celles de M. Balfour? Tandis qu'il y a quelques années seulement, la raison revendiquait un rôle souverain dans les affaires humaines ; et depuis tantôt quatre siècles, ou même davantage, si l'on voulait l'en croire, quelques progrès dont nous nous vantions, c'était elle qui avait tout fait, et tout le monde

en tombait ou feignait d'en tomber d'accord, on n'hésite pas à nous dire aujourd'hui : « L'événement capital de l'histoire, celui dont ni la science ni la philosophie n'ont saisi complètement la portée, c'est la lutte que l'homme a soutenue... pour soumettre sa propre raison. » Et ce n'est pas là d'ailleurs ce qu'on appelle « une vue de l'esprit », une considération théorique, le résultat d'une opération de cette même raison qu'il s'agit de faire comme rentrer dans ses justes limites. C'est un *fait*. Si nous sommes amenés à cette conclusion : « que le rôle des croyances religieuses dans l'évolution humaine, c'est de fournir une sanction *super-rationnelle* à la conduite de l'homme en vue des conditions nécessaires au progrès, conditions pour lesquelles il n'existe pas de *sanction rationnelle* » ; cette conclusion, c'est l'histoire qui nous la dicte ; et nous la tirons de ce qu'en aucun temps, sous aucune latitude, on n'a vu jusqu'ici de société vraiment civilisée qui n'ait placé sous une sanction *super-rationnelle*, avec le maintien de sa stabilité le principe actif de son perfectionnement. Il y a là de quoi donner à réfléchir ! Quelque opinion que l'on ait sur « l'avenir des religions », — je veux dire sur la fortune personnelle du christianisme ou du bouddhisme, — on n'expulsera pas « l'irrationnel » du nombre des sources de la connaissance ; et qui se serait attendu que le suprême effort du « rationalisme » en dût aboutir là ? Telle est pourtant l'opinion de l'auteur de l'*Évolution sociale ;* et, pour ne rien dire de la mienne, telle aussi l'opinion de l'auteur des *Bases de la Croyance.*

IV

Il a écrit en effet, dans la conclusion de la partie critique de son livre : « Si nous voulons trouver la qualité qui nous élève au-dessus de la brute, il n'est pas exagéré d'affirmer, quoique ceci puisse avoir une saveur paradoxale, qu'il nous faudra la chercher non pas tant dans notre faculté de convaincre et d'être convaincus par le raisonnement que dans notre capacité d'influencer et d'être influencé par l'autorité (1). » C'est encore ce que l'on eût à peine osé prétendre il y a quinze ou vingt ans, et bien moins au temps de notre jeunesse, où, par une amusante contradiction, on nous enseignait avec autorité, — puisque c'étaient nos maîtres, — à nous défier de l'autorité.

Nullius addictus jurare in verba magistri.

(1) J'ai cru devoir, dans cette étude sur un livre anglais, n'appeler en témoignage que des écrivains anglais, mais il m'est impossible ici de ne pas noter l'analogie de

Cela n'y faisait rien, d'ailleurs! et, généralement, notre « raison » n'était pas plutôt émancipée que nous nous empressions de la soumettre aux Taine et aux Renan, aux Littré et aux Vacherot. Je m'en console aujourd'hui en songeant qu'ils avaient eux aussi commencé par soumettre la leur aux Comte et aux Hegel, aux Strauss et aux Schleiermacher! Et j'entends bien qu'on dira qu'il y a du « rationnel » dans ce genre de soumission ; et je veux bien en convenir; mais il y en a si peu dans la plupart des cas! La « raison » n'a souvent que l'air d'examiner et, comme on dit, de peser les autorités qu'elle subit : en réalité, c'est le caractère du maître qui se trouve répondre à de certaines convenances cachées de notre intelligence; et notre adhésion ne procède pas tant de notre « raison » que de notre bonne volonté. L'autorité agit par ses moyens à elle, très différens de ceux de la « raison, » et qui n'ont même que tout à fait par hasard quelque chose de commun avec ceux de la raison.

C'est également ce que l'on peut dire de la tradition, dont le pouvoir est presque aussi grand que celui de l'autorité. En tout temps, et par tous pays, les conventions sociales reposent sur la tradition ou sur la coutume, — nous pouvons confondre ici ces deux sources de croyance, — et la coutume ou la tradition ne sont pas nécessairement *irrationnelles;* mais qui ne sait cependant que le jeu favori de la « raison », dans l'usage de la vie commune, est d'opposer ce que j'appellerais volontiers la « conformité » de ses enseignemens aux bizarreries de la coutume et aux préjugés de la tradition? Veut-on que ce soit autre chose, et plus, et mieux qu'un jeu? Nous le voulons donc aussi. Mais il n'en demeure pas moins qu'avec et avant la « raison », et au même titre qu'elle, coutume et tradition sont une source de croyances, puisqu'elles en sont une de connaissance. Et que dirons-nous après cela du sentiment ou de l'instinct? Évidemment le sentiment, ou le « cœur », comme disait Pascal, ne saurait nous apprendre que César battit Pompée dans la journée de Pharsale, ni que la terre accomplit en trois cent soixante-cinq jours sa révolution autour du soleil! Mais, que la question se pose de savoir comment l'honnête homme doit agir dans une circonstance difficile, ou encore s'il y a du divin dans le monde, je me fierais bien au cœur autant qu'à la raison! Nous apprenons par la raison à être philosophes, géomètres, physiciens, chimistes : nous apprenons par le cœur à être hommes, je veux dire à ne pas nous préférer à tout, et c'est une « science » qui en vaut quelquefois une autre. Et ce n'est pas

quelques-unes de ces vues, et de celles qui suivent, avec les vues des de Maistre et des Bonald.

au hasard que je dis que « nous l'apprenons », mais c'est que nous ne le savons pas de nature (1); c'est que, comme on l'a vu plus haut, la « raison » nous enseigne précisément le contraire; c'est qu'il y a une éducation du cœur; — et peut-être, parmi tous ces « progrès » dont nous sommes si vains, est-ce elle surtout qui nous manque.

Dirai-je aussi que l'on commence à s'en apercevoir? Oui, si c'est de là que procède, d'après l'auteur des *Bases de la Croyance*, le peu de confiance que l'on accorde de nos jours aux spéculations de la métaphysique. On ne saurait effectivement restreindre ou contrôler les droits de la raison que l'on ne contrôle ou que l'on ne restreigne en même temps les droits de la métaphysique. M. Balfour l'a bien vu; et, à ce propos, il est curieux de noter qu'aucune autre partie des *Bases de la Croyance* n'a soulevé plus de protestations que celle où il s'est expliqué sur ce point. Quoi donc? Est-ce qu'il avait mal parlé du génie de Platon, « de l'art incomparable de son dialogue » et de « l'exquise beauté de son style »? et n'avait-il pas déclaré, *totidem verbis*, qu'il nous serait « difficile ou peut-être impossible de reconnaître toute l'étendue de nos obligations envers Aristote »? Ou bien encore, et pour en venir tout de suite à nos contemporains, voudrait-on qu'il n'eût pas vu que la métaphysique de Hartmann et de Schopenhauer, dont ils ont prétendu faire le support de leur pessimisme, ne fait seulement pas corps avec lui? n'en est qu'un appendice inutile et l'organe atrophié? Non, sans doute! Mais il a écrit, pour s'excuser de ne parler ni de Descartes ni de Spinoza : « Mon but est strictement pratique, et je fais table rase des théories, pour admirables qu'elles puissent être, qui n'ont plus de titres réels à nous offrir un système raisonné de connaissance et sont incapables de prouver leur valeur en fournissant actuellement des bases de conviction ». Les métaphysiciens n'ont pas eu de peine à comprendre que c'était là les exclure « en bloc »,—et comme tels, en tant que métaphysiciens, — du droit d'intervenir dans les controverses actuelles. Ne croient-ils pas cependant être les juges naturels du débat? et moi-même n'en ai-je pas eu la preuve quand on m'a fait naguère observer qu'en opposant l'une à l'autre la science et la religion, c'était très bien, mais j'avais *oublié* la philosophie!

Eh bien! il faut le dire, c'est encore un signe des temps, et M. Balfour a raison. Il n'y a pas de plus grands noms dans

(1) C'est ce que je me suis efforcé de prouver « scientifiquement » en étudiant ici même les leçons de moralité qu'on pouvait tirer de la doctrine évolutive. (Voyez la *Revue* du 1er mai 1895.)

l'histoire de la pensée moderne que ceux des Spinoza, des Leibniz, des Kant ou des Hegel; et, comme je crois que M. Balfour en conviendrait sans peine, il y en a peu d'aussi grands dans l'histoire de la poésie. Mais le temps est passé des *systèmes*, ou du moins, et si beaux que soient désormais une construction ou « un palais d'idées », la confiance de l'humanité ne les habitera plus. On les visitera comme un Louvre, je veux dire comme un édifice où ne vivent plus que des souvenirs; et on admirera la beauté de l'ordonnance, l'ingéniosité de la distribution, le talent de l'architecte; et un grand peuple s'en vantera peut-être encore, comme d'un témoignage éclatant de sa richesse intellectuelle; mais on ne les habitera plus! On ne laissera pas d'en construire d'autres, parce que les systèmes ont toujours une utilité. Un système est aussi une méthode et par conséquent un moyen d'avancer dans la recherche de la vérité. Que de vérités nouvelles Kant n'a-t-il pas aperçues à la lumière de la « relativité de la connaissance? » Hegel en fondant sa métaphysique sur « l'identité des contradictoires »? et qui ne sait de quels progrès de la « science sociale » ou même de la « science naturelle » la propagation des idées positivistes ou la diffusion des doctrines évolutionnistes ont donné le signal? Un nouveau système, c'est un changement de point de vue sur l'ensemble des choses, et par conséquent c'est un changement d'aspect. On n'avait entr'aperçu telle vérité que de profil ou de trois quarts, et voici qu'elle se présente maintenant de face; on en avait négligé telle autre, et voici tout d'un coup qu'on en découvre l'importance. M. Balfour dit encore : « Ceux mêmes qui se sentent inclinés à n'accorder qu'une valeur insignifiante aux hautes spéculations admettront sans doute que la métaphysique, comme l'art, nous fournit quelque chose dont nous pourrions difficilement nous passer. » Et à plus forte raison ceux-là l'admettront-ils qui savent ou qui croient avoir vu dans l'histoire que l'aptitude métaphysique était une assez juste mesure du degré de souplesse, de largeur, et de pénétration des intelligences. Il faut avoir fait de la métaphysique.

Mais après cela, si les métaphysiciens, et j'ajoute maintenant les philosophes en général, s'étaient imaginé, comme je le crains, que dans la controverse actuelle, leur philosophie gagnerait tout ce que la religion et la science pourraient perdre de prestige ou d'autorité, quelle erreur a été la leur! Entre la science et la religion, il n'y a point de place, comme « système de connaissance » pour la philosophie. Car, d'une part, on ne conçoit pas de généralisation de l'expérience qui ne participe du caractère de toute expérience, et même il n'y a de généralisation légitime que celle qu'on est

en droit d'espérer de voir quelque jour confirmée par l'expérience. Mais on ne conçoit pas, d'autre part, qu'une faculté telle que l'on a vu qu'était la raison puisse atteindre l'absolu, si cet absolu ne lui est pas donné, n'est pas posé d'abord en dehors d'elle; et encore moins peut-on admettre qu'elle sorte de soi pour engendrer l'*irrationnel*. Ce serait vraiment ici l'une de ces « contradictions » qui suffisent à la raison, quand elle les rencontre, pour en condamner d'erreur l'un au moins des deux termes, et quelquefois tous les deux. Et quant à la prétention de retenir de la religion tout ce qui en fait le prix pour l'homme, mais en la purgeant d'autre part de ce qu'elle contient d'*irrationnel*, il n'y en a pas de plus insoutenable. M. Balfour s'est contenté d'y toucher en passant, dans le chapitre qu'il a intitulé *Orthodoxie rationaliste*. Il ne m'en voudra pas, je l'espère, d'y appuyer un moment.

Aussi bien l'un de ses compatriotes, M. George Lewes, l'a-t-il fait avant moi et avant lui, dans un remarquable passage de son *Histoire de la Philosophie*. « Le point de départ de la philosophie, y dit-il, c'est le Raisonnement, et le point de départ de la religion, c'est la Foi. *Il ne peut donc pas y avoir de philosophie religieuse : les termes sont contradictoires*. La philosophie peut s'occuper des mêmes problèmes que la religion, mais son critérium et ses principes sont différens. La religion peut et doit appeler la philosophie à son aide, mais en le faisant, elle assigne à la philosophie un rôle subordonné, celui d'expliquer... et de concilier les dogmes. » On ne saurait mieux dire. Il y a déjà de la naïveté, comme Hugo, dans le poème, d'ailleurs médiocre, qu'il a intitulé *Religions et Religion*, ou comme Renan, dont cette idée fut peut-être la grande pensée, à prétendre extraire la « religion » des « religions » par un procédé qu'on trouvait ridicule, sous le nom d'éclectisme, quand c'était Victor Cousin et Jules Simon qui l'employaient à extraire la philosophie des débris des systèmes, mais qui devenait du « syncrétisme », — admirons le pouvoir d'un mot! — quand c'était Hugo et Renan qui s'en servaient. Mais vouloir éliminer de la « religion » ou des « religions » le surnaturel ou l'irrationnel, c'est manifestement être dupe de la plus fallacieuse illusion.

Toute religion se définit par l'affirmation même du surnaturel ou de l'irrationnel. C'est cela même que ses fidèles lui demandent, et la morale ne vient qu'ensuite. Une religion n'est rien si ses « mystères » ne lui ont été révélés d'en haut; si des « miracles » n'ont accompagné son établissement ou ne soutiennent son développement; si ses « dogmes » enfin ne tirent leur autorité de leur incompréhensibilité. « L'incompréhensibilité de nos

mystères, a écrit Malebranche, est une preuve de leur vérité. » Inversement, quelle qu'en soit la valeur morale, et quand on la supposerait très supérieure à celle d'une religion donnée, tout corps de doctrine qui se prétend accessible à la raison n'est et ne peut être qu'une philosophie. On parle encore quelquefois d'une religion « naturelle », et déjà, pour ma part, je ne sais ce que c'est que ce produit hybride du besoin qu'il semble qu'on éprouve d'avoir une doctrine morale, et de la peur qu'on témoigne d'accepter « l'irrationnel » qui en est le fondement nécessaire. Mais on verrait bien mieux encore la contradiction si l'on parlait d'une « religion rationnelle ». Et peut-être qu'enfin elle éclaterait à tous les yeux si nous l'osions nommer, du seul nom qui lui convienne, une « religion laïque ». Il est clair, en effet, qu'il ne saurait y avoir de « religion laïque » ; et l'illégitimité de l'expression deviendrait le signe ou la preuve de l'illégitimité de la conception qu'elle enveloppe.

V

Où nous mènent cependant ces considérations ? et à ce propos n'ai-je pas omis de noter que M. Balfour a voulu que son livre sur les *Bases de la Croyance* servît à ses lecteurs d'*Introduction à la théologie ?* Or, *Théologie*, en anglais, et surtout dans la pensée de M. Balfour, c'est *Religion ;* et *Introduction*, pour lui, c'est *acheminement*, *Manuductio*, comme disaient les anciens. Il a donc voulu conduire ses lecteurs jusqu'au seuil du temple. Mais ceux qui, comme nous, ne sauraient le suivre jusque-là, — et qui sans doute sont tenus de le déclarer loyalement, — s'ils ne tirent pas de son livre tout le profit qu'il aurait souhaité, ne l'auront pas lu cependant sans utilité, ni sans une utilité plus qu'intellectuelle, pour ainsi parler, et véritablement morale.

Car ils y auront vu, premièrement, que, si la position du « problème religieux » a changé de nos jours, c'est que le problème a lui-même changé dans son fond. En fait, il n'est plus question de savoir aujourd'hui comment ni si jamais on réconciliera la science et la religion, la raison et la foi, le surnaturel et la conception naturaliste du monde ! Que les théologiens se donnent donc infiniment de peine pour établir la conformité des « résultats de la science » avec le « récit de la Genèse », c'est leur affaire, et nous n'avons pas à les en détourner ; nous les lirons même avec intérêt. Pareillement, — ou inversement, — que les libres penseurs s'évertuent à contester les « miracles de l'Évangile » au nom de la stabilité des « lois de la nature », nous le voulons bien ; et nous li-

rons volontiers leurs petites drôleries. Mais c'est d'une autre manière que la question se pose. « Ni la contradiction, a dit Pascal, n'est marque infaillible d'erreur, ni l'incontradiction ne l'est de vérité. » Les métaphysiciens en ont longtemps douté; quelques savans en doutent peut-être encore, qui ne connaissent de la science que la « spécialité » dans laquelle ils ont comme emprisonné leur liberté d'esprit; mais la parole de Pascal n'en a pas moins toute sa valeur; et, même l'autorité s'en est accrue de la vanité des efforts qu'on a faits depuis lors pour essayer de l'ébranler. C'est pourquoi, les contradictions qu'on s'attache à relever entre la science et la religion fussent-elles prouvées, et plus profondes et plus éclatantes encore qu'on ne le dit, il n'en résulterait pour nous qu'une conséquence, qui est que nous sommes capables de plus de connaissances que nous n'en pouvons unifier. Qu'y a-t-il de plus humain? Nous avons une tendance invincible à l'unité et une insurmontable incapacité d'y atteindre! Mais ce qu'il s'agit aujourd'hui de savoir, c'est : — *physiquement*, ou *physiologiquement*, pour ainsi parler, si le besoin de croire, comme le besoin de connaître, fait en quelque sorte partie de la définition de l'homme; c'est, — *historiquement*, si l'évolution sociale est inconcevable sans une part d'irrationnel qui s'y mêle, qui la dirige peut-être; et c'est encore, — *moralement*, de savoir s'il est possible de formuler une règle de la conduite humaine qui ne tire pas de l'absolu son origine et sa sanction. Et que signifie cette manière de poser la question? Elle signifie qu'avant tout la « question religieuse » est une « question sociale ». C'est ce que ne comprenait pas Renan, quand il exprimait l'espérance que « les croyances religieuses disparaîtraient lentement, minées par l'instruction primaire et par la prédominance de la science sur la littérature dans l'éducation. » C'est ce que ne comprenait pas davantage le professeur Huxley, quand il écrivait : « Si la méthode scientifique opérant dans le domaine de l'histoire, de la philologie, de l'archéologie est devenue formidable pour le théologien dogmatique, que ne peut-on pas dire de la méthode scientifique opérant dans le domaine de la science physique? » Si leur point de vue ne nous est pas devenu tout à fait indifférent, il nous est devenu secondaire. Et c'est ce que les lecteurs de M. Balfour apprendront d'abord dans son livre.

Si maintenant nous nous demandons comment s'est opérée la transformation, le livre de M. Balfour peut encore nous l'apprendre. Une psychologie superficielle avait érigé la certitude « scientifique » ou « rationnelle », — car c'est ici tout un, — en modèle ou en type absolu de la certitude; et, ne voyant de source

légitime de la connaissance que dans l'intelligence, elle n'avait pas précisément nié qu'il y en eût d'autres, mais elle les avait négligées. C'est ce que l'on se gardera désormais de faire, et le siècle s'achèvera peut-être, puisque aussi bien nous sommes en 1896, mais il ne s'écoulera pas longtemps avant qu'on ait rendu, parmi les fondemens de la croyance, leur place naturelle au sentiment et à la volonté. Que voulons-nous dire, en effet, quand nous disons que nous « croyons » une chose? Que nous n'en avons pas une certitude entière? Oui, peut-être, mais bien plutôt que nous ne pouvons pas la « démontrer ». Par exemple, nous *savons* que deux et deux font quatre, ou que la terre tourne autour du soleil; nous *croyons* que la vie n'a pas son objet en elle-même, et qu'il ne saurait exister de morale sans obligation. En sommes-nous cependant moins sûrs? Tout au contraire, pourrait-on dire! et, à ce propos, qui donc a fait observer qu'autant de persécutions les hommes ont courageusement subies pour ce qu'ils *croyaient*, aussi peu en ont-ils supportées pour ce qu'ils *savaient?* Aucun « martyr de la science » n'a aimé son supplice : combien de « martyrs de la religion » ont provoqué le leur! Et, dans l'usage quotidien, dans l'usage même familier de la langue, regardons-y de près, que voulons-nous dire quand nous disons que nous croyons une chose? « Il a l'air de bien se porter, mais je le *crois* malade; » quel est le vrai sens de cette phrase? ou encore de celle-ci : « Le baromètre monte, mais je *crois* qu'il va pleuvoir » ? sinon qu'aux apparences rationnelles, et aux pronostics même de la science, nous opposons une autre certitude, plus intérieure, dont nous ne pouvons pas déduire les raisons, mais à laquelle nous n'en accordons pas pour cela moins de confiance? Le livre de M. Balfour n'aura pas contribué médiocrement à rétablir dans ses droits cette autre certitude. Et c'est là, non ailleurs, qu'il faut voir l'origine de ce que l'on appelle — d'un nom qui lui seul a déjà quelque chose de déloyal — « la réaction contre la science », là, dans le besoin que nous avons de cette autre certitude, et dans la conviction de jour en jour croissante que la connaissance intellectuelle n'est qu'une forme ou une « espèce » de la croyance, mais non pas la seule, ni la plus active, ni la plus féconde.

Et peut-être enfin ce livre encouragera-t-il quelques lecteurs dans cette opinion ou dans cette idée, très répandue, mais qui n'ose pas se manifester assez ouvertement, qu'il y a plusieurs chemins qui mènent à la croyance, et par conséquent à la religion. On peut croire, — comme ont cru jadis Bossuet, Bourdaloue, Pascal peut-être, — pour des raisons en quelque sorte purement

intellectuelles. Mais sans chercher bien loin ni remonter bien haut, je nommerais tout de suite trois grands écrivains du commencement de ce siècle qui n'ont certainement pas cru pour les mêmes raisons, je veux dire pour des raisons du même ordre : l'auteur du *Génie du Christianisme*, l'auteur des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, et l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*. On peut croire, — comme le premier, — pour des raisons *sentimentales*, ou *esthétiques*, si peut-être on préférait ce mot, qui veut dire d'ailleurs exactement la même chose, mais qui le dit d'une manière que nos dilettantes eux-mêmes seraient embarrassés de railler, puisqu'ils font généralement de la « beauté » des choses la mesure de leur « vérité ». On peut croire, — comme le second, Joseph de Maistre, — pour des raisons *politiques;* et ces raisons en valent d'autres, si l'on entend avec lui par là que les sociétés politiques ne sauraient ni se constituer, ni se maintenir, ni durer par des moyens purement humains. Et on peut croire encore, — comme Lamennais, — pour des raisons *sociales;* si l'on estime que toute société ne trouvant son fondement que dans « le don mutuel de l'homme à l'homme », aucune contrainte matérielle, aucun moyen politique, aucune prédication laïque ne saurait, à l'encontre de nos intérêts ou de notre égoïsme, nous inspirer cet esprit de sacrifice et de dévouement. Ai-je besoin d'ajouter que dans le temps où nous sommes, si la religion ou les religions ont reconquis des âmes, c'est par là ? que c'est par là qu'elles ne sauraient manquer d'en reconquérir d'autres ? et qu'il n'y a rien de plus conforme à ce que nous enseigne l'histoire : qu'en aucun temps on n'a vu se constituer de religion positive qui n'ait pour origine un mouvement *social;* — dont la propagation n'ait trouvé sa raison d'être ou sa cause prochaine dans des circonstances *sociales;* — et dont la force intérieure, le principe d'action féconde et de renouvellement périodique ne soient essentiellement *sociaux*.

FERDINAND BRUNETIÈRE.

CHILI ET BOLIVIE

NOTES DE VOYAGE

I

LES SALPÊTRES D'IQUIQUE

Le Chili, cette étroite bande de terre qui se déroule entre les Cordillères et le Pacifique, depuis le détroit de Magellan jusqu'au Pérou, se divise en trois zones.

La région du sud, pluvieuse et froide, est couverte d'une extraordinaire végétation. On en défriche lentement les forêts vierges. La nature y est sauvage, mystérieuse et, dans les beaux jours, ensorcelante. Ceux qui visitent les environs de Valdivia, de Puerto-Monte et l'île de Chiloé, en reviennent émerveillés. Sans la pluie et la froideur des vents, on se croirait sous les Tropiques. Le voyageur y découvre à chaque pas des richesses inespérées : pâturages immenses, inextricables bois où l'on ne pénètre qu'à coups de hache, sources d'eau chaude où les derniers Indiens plongent leurs rhumatismes, fleuves qui serpentent, roulent, se précipitent sous de prodigieux entrelacemens de lianes et de verdure. Les forêts descendent jusqu'au rivage de l'Océan ; leurs ondulations semblent prolonger la houle des mers ; la rumeur du vent dans leurs branches se mêle au fracas merveilleux des lames. Pays fantastique et dont l'inconnu se peuple de légendes ! Il est presque inhabité. Les émigrations allemandes s'en emparent peu à peu. Puerto-Monte et Valdivia, colonies germaniques, prospèrent, deviennent des centres industriels. Plus haut Temuco, l'ancienne capitale de l'Araucanie, voit s'éteindre, dans

une dégénérescence de paresse et d'alcool, les premiers maîtres de la terre et des eaux, ces fiers Indiens qu'on dépossède juridiquement après les avoir refoulés par les armes. L'eau-de-vie de Hambourg achève ce que, il y a plus de deux siècles, les épées castillanes avaient commencé. Taillés en pièces par les Espagnols, empoisonnés par les Allemands, les Araucaniens peuvent juger des Européens, et des bruns et des blonds. Lesquels préfèrent-ils? Ceux qui les empoisonnent, probablement. Leur pays s'est transformé. On y a fondé des villes et construit de grandes haciendas qui approvisionnent le Chili de blé, de fruits et même de vin. De nombreuses fortunes agricoles y ont pris racine. Quand les Chiliens songent à l'avenir, — ce qui leur arrive quelquefois, — ils se tournent vers cette région du sud, plus verte que l'espérance. Ils se disent que la nature maternelle veille sur eux, et, clémente pour leurs fautes, leur tient en réserve de nouveaux trésors. Le Dieu qui fait pousser des forêts de pommiers sur les collines de Valdivia est un banquier fidèle auquel on s'adressera le jour de l'échéance. Puis les Andes sont toujours là, et, quand les montagnes chiliennes accouchent, ce n'est point d'une souris. Elles enfantent de l'or, de l'argent, du cuivre, tout ce qu'il faut pour que les hommes s'entre-tuent et vivent heureux.

La région centrale est moins luxuriante, mais elle jouit d'un climat que notre Nice envierait. Les vignes y donnent des vins qu'un peu d'expérience rendrait excellens. Les fleurs s'y épanouissent dix mois sur douze, et je la trouverais charmante si sa campagne n'avait souvent la plate monotonie des plaines sans arbres et sans rivières. On la sillonne de canaux artificiels : seulement l'eau ne chante bien qu'entre les rives de sa fantaisie. Elle obéit aux volontés des ingénieurs en esclave dont l'âme est absente. Elle alimente les champs et ne les égaie plus. C'est une prisonnière morne qui coule dans une geôle de ciment. La campagne de Santiago est taciturne et triste. Mais cette région appartient au commerce et commande au pays entier. Santiago centralise tous les pouvoirs de la République. Elle s'arc-boute aux Cordillères, et, sans trop se fatiguer, soulève le levier du progrès. Valparaiso s'enorgueillit de sa royauté sur le Pacifique. Son port reçoit les vaisseaux de l'Europe, les vide et les renvoie chargés. Toute la fortune du Chili lui passe entre les mains ou sous les yeux. Les grands navires qui descendent du nord, frétés de cuivre, d'argent ou de salpêtre, la saluent de leur panache de fumée. Enfin, dans cette zone tempérée, où les commerçans français, allemands, anglais, espagnols, italiens se disputent la clientèle, où les agriculteurs plantent des vignes, arrosent leurs champs, hypothèquent leurs propriétés, où les politiqueurs s'arrachent le

pouvoir, où les banquiers s'enrichissent et où les agioteurs triomphent, on rencontre parfois des gens désintéressés qui font de la philosophie, des vers, de la peinture ou des mathématiques. Ils sont rares, mais ils existent. J'en ai vu, j'en connais : on pourrait les compter. Physiquement ils ne diffèrent pas des autres ; ils ne portent aucun signe distinctif. Cependant leur race singulière, et qui tend à disparaître, ne s'acclimate que dans cette contrée.

La région du nord comprend un désert, un effrayant désert sous un ciel implacablement bleu, un désert en longueur et en hauteur. La plaine est sèche, la montagne aride. Sauf quelques vallons, que parfument les fruits des tropiques, on n'y trouve pas un arbre, pas une touffe d'herbe : une terre nue, du sable, de la marne, rien que de l'or, de l'argent, du cuivre, du salpêtre, des richesses colossales, et la fièvre rouge du lingot, et la folie des splendeurs. Ce désert fabuleux domine le Chili. Son miroitement l'éblouit et l'hypnotise. Les Chiliens regardent du côté de ce grand cadavre qu'on dépèce et dont chaque ossement représente des millions. Un peuple, une fourmilière vorace, tenace, irrésistible, étrange y travaille sans relâche. On y entend un bruit sourd de pioches, comme si cette multitude humaine s'était donné rendez-vous pour creuser un immense tombeau. Et sur cette terre sans verdure, sans ombre, sans eau, on vit, paraît-il, d'une existence absurde et féerique. Les contrastes y hurlent : à la chaleur brûlante du jour succède la nuit glacée ; on s'enivre de luxe dans d'énormes solitudes. Ce Sahara s'emplit de mirages réalisés. Il fut un temps où les mineurs, manquant d'eau, buvaient du champagne. Aujourd'hui les mines s'épuisent : leur exploitation devient plus malaisée ; il y a eu des éboulemens de rêves, des effondremens de fortunes, des ruines, de la misère. Mais la guerre du Pacifique a livré au Chili la province de Tarapaca et les salpêtres d'Iquique, des milliards ! Mais les Cordillères laissent encore ruisseler des livres sterling. Il faut les gravir, les frapper à la tête : on le fait. C'est à une hauteur de 4000 et 5000 mètres qu'on leur arrache des minerais d'argent. Sur la frontière bolivienne, Huanchaca et Pulacayo, deux cités, entretiennent plus de douze mille mineurs. La compagnie dont elles dépendent a construit un chemin de fer, qui traverse le désert d'Atacama et qui escalade les hauts plateaux.

Il m'a paru intéressant de parcourir ces pays encore mal connus des Français et peut-être uniques au monde. Je suis parti pour Iquique, la terre du salpêtre, et pour Huanchaca, la terre de l'argent. Le gouvernement chilien, dont je ne saurais trop louer l'obligeance, des amis de Santiago, qui ont bien voulu reporter un

instant sur moi la sympathie que leur inspire le nom français, et notre excellent compatriote M. Charles Vattier, directeur de la Compagnie de Huanchaca, m'ont facilité ce voyage et m'ont mis à même de tout voir et de recueillir les informations les plus précises. Je leur en adresse ici mes sincères remerciemens. J'ai donc visité Iquique et ses alentours, Huanchaca et ses mines.

I

Iquique comptait en 1820 cinquante habitans ; en 1862, presque trois mille ; dix ans plus tard, six mille ; environ dix mille en 1879, au moment où le Chili s'en empara ; aujourd'hui vingt-cinq mille. Un voyageur, qui la visita avant la guerre du Pacifique, en garda le souvenir d'un bourg misérable dont les maisons et les trottoirs étaient bâtis avec de vieilles caisses de vins de Bordeaux. Les rues ou plutôt les ruelles en étaient étroites, et le tout formait un hideux pâté de baraquemens sales. Un jour le feu prit dans une échoppe et dévora toute la ville. Jamais incendie n'éclata plus à propos. La paresse routinière des Américains du Sud aurait toujours reculé devant une démolition complète, dont la nécessité s'imposait. Quand il ne resta plus de l'ancienne Iquique que des décombres fumans, on fut obligé de la reconstruire, et on en fit la capitale du salpêtre, la seule ville qui, sur ces côtes, ressemble à une ville. Ce n'est point qu'elle diffère beaucoup de Coquimbo, de Taltal ou d'Antofogasta, mais ses rues plus spacieuses atteignent même la largeur des boulevards de Paris, si bien que l'incendie ne peut plus se communiquer d'un vis-à-vis à l'autre. Ses habitations, presque toutes en bois, affectent dans les beaux quartiers des prétentions à la coquetterie et au pittoresque espagnol. Leurs couleurs fraîches flattent les yeux ; leurs balcons-vérandas et leurs petites colonnades leur donnent un air de chalets ou de temples d'opéra-comique.

La grève sur laquelle on a fondé la ville s'avance et s'arrondit assez profondément dans la mer, et les grandes rues qui partent du port coupent la presqu'île et aboutissent à l'Océan. Aussitôt débarqué, vous traversez d'abord la douane, une sorte de caravansérail qui n'a jamais été balayé et dont les fonctionnaires sont aussi dégoûtans que les murailles. Vous passez devant un vieil édifice en torchis, dont le seuil, qui se tasse, est gardé par un soldat. C'est l'Intendance, la Préfecture. Toutes les administrations y logent. Ce bâtiment me paraît grand comme la généalogie des Rougon-Macquart. Il abrita plus de coquins qu'un romancier naturaliste n'en a jamais rêvé. On y pratiqua la traite des consciences et il faudrait y creuser de doubles caves pour en-

fouir les pots-de-vin qu'on y a reçus. Aujourd'hui d'honnêtes employés y encaissent les millions d'impôt que les salpêtriers paient à la république chilienne. Ses murs doivent suinter des piastres. Au sortir de leur ombre, la rue s'élargit; on respire.

A droite, l'hôtel de France et d'Angleterre, le seul dont le séjour ne soit pas intolérable, dresse sa haute façade en bois peint imitant la pierre; à gauche, des magasins européens, allemands pour la plupart, étalent derrière leurs vitrines de faux articles de Paris; et vous voyez devant vous, au centre d'une vaste place, la merveille d'Iquique, l'étonnement de toute la côte, le prodige accompli par une municipalité que tente l'impossible, un square, un vrai square avec de vrais palmiers et de la verdure authentique. Ce qui me surprend encore plus que les arbres et les fleurs, c'est leur entretien qui dépasse tout éloge. On balaie les allées, les plates-bandes n'y sont point un motif de pillage, et les bancs eux-mêmes ont gardé leurs quatre pieds intacts. Au milieu de ce jardin, pauvre mais féerique, un ingénieur français, M. Lapeyrouse, a élevé pour la ville un joli et svelte monument d'architecture mauresque qui sert de piédestal à la statue du héros chilien, Arturo Prat. Ce monument est à deux fins : en même temps qu'il supporte la gloire de l'héroïque capitaine, il indique l'heure, et, sous la statue, un cadran d'horloge rappelle à cette population fiévreuse qu'il faut se hâter et que la prospérité de villes bâties sur le sable ne durera pas toujours. Arturo Prat, lui, domine la ville dont il n'a pas connu la splendeur, les flots où il a sombré et le temps qu'il a vaincu.

Passé la place, les rues, moins commerçantes, s'élargissent jusqu'au rivage désert du Pacifique. Là on aperçoit à deux kilomètres environ une étroite presqu'île où noircissent quelques maisons. C'est Cavancha, le Lido d'Iquique. Le long de la grève, qui s'échancre en forme de croissant, on a frayé une large route pour les voitures et une espèce de trottoir pour les piétons, d'ailleurs peu nombreux. En général dans l'Amérique du Sud on ne se promène guère à pied. Prenez un méchant landau, dont vous descendrez gris de poussière, ou restez chez vous; mais n'avouez pas, avec la tranquillité d'un estomac qui digère, que vous préférez la marche aux cahots d'un fiacre. On ne se figure pas combien l'indolence américaine répugne à se mouvoir. Quand une femme veut traverser une place, elle envoie chercher une voiture.

Toute cette partie d'Iquique, que borne le chemin de Cavancha, n'est pas encore achevée, et ces quartiers entièrement neufs ressemblent aux préparatifs d'une grande foire foraine ou à d'immenses ateliers de construction. En trois semaines une maison sort de terre. Dans un an, ces rues, qui ne sont marquées au-

jourd'hui que par des rangées de palissades, s'ouvriront et se peupleront. Les terrains, qui atteignent au centre des prix fous, se maintiennent à bon marché dans ces parages, mais nulle part au monde le sable ne coûte plus cher.

Le dimanche, dans l'après-midi, et tous les soirs de cinq à sept les élégans d'Iquique se rendent en voiture ou à cheval aux restaurans de Cavancha. Le meilleur, tenu par un de nos compatriotes, est à la fois un établissement de bains. Construit sur pilotis, il emprisonne entre ses deux ailes la molle rumeur des vagues. Quelques plantes grimpantes s'enroulent et verdoient autour de ses colonnettes. Je ne sais point sur toute la côte d'endroit plus charmant et où l'on puisse mieux goûter l'apaisement des couchers de soleil. On y trouve un abri contre l'horrible poussière qui vous enveloppe dans les rues et vous poursuit jusque dans les habitations ; et le Pacifique, presque toujours calme le long de ces rivages, rappelle par son azur l'heureuse splendeur de la Méditerranée. Il ne manque à cette promenade de Cavancha que les oliviers et les palmiers de Nice pour en faire une promenade des Anglais. Mais au lieu de vertes collines et de champs de roses, un abrupt rempart de sable s'érige derrière nous, nous enserre, et rejette violemment nos pensées sur l'agitation stérile des flots. Il semble que le reste du monde nous soit interdit. L'homme est forcé de regarder du côté de l'Océan, et ces ports sont des campemens de naufragés. Représentez-vous des populations qu'une tempête aurait disséminées et jetées sur des lambeaux de plages. Elles se sont bâti des maisons avec les débris de leurs vaisseaux, et, au pied de la montagne, elles attendent qu'un navire passe ou qu'une lame, plus forte que les autres, les balaie dans l'abîme. L'impression qu'on est à la merci d'un caprice de la mer, vous la ressentez à chaque pas, et l'histoire en confirme la justesse. On a vu jadis, de mémoire d'homme, après un tremblement de terre, l'Océan se retirer comme une bête qui prend son élan. Il refluait durant des heures et des heures vers le fond du ciel. Terrifiés par ce retrait des vagues et par l'immense grève asséchée, les habitans se sauvaient, gravissaient en déroute le flanc de la montagne. Malheur aux retardataires! Une lame, un prodigieux mascaret, revenait au galop, et, sans s'arrêter à ses anciennes frontières, engloutissait la ville, déferlait sur la crête de la sierra, lançait dans le sable du désert des débris de barques et des toits de maisons. Les gens d'Arica se souviennent même d'un navire qui resta presque intact, à plus d'un mille de la côte, échoué au milieu des collines. L'Océan, qui occupait autrefois ces rivages,

veut reconquérir ses antiques possessions, mais il doit céder à une loi supérieure et rendre aux hommes ce qu'il leur reprend dans un beau mouvement de colère. Savez-vous comment il se venge? Il charrie du sable, élève des dunes, et les exhausse pour entraver le développement des villes. Entre Cavancha et les falaises qui ferment la baie, une énorme dune, dont l'existence date à peine de cinq ans, grandit de mois en mois et menace d'atteindre la hauteur des montagnes.

Mais rentrons à Iquique, et de la place dirigeons-nous vers la sierra. Ce sont les quartiers les plus commerçans de la ville et qui la marquent d'un caractère de factorerie anglaise. Magasins de nouveautés, bazars, épiceries, ameublemens, modes et confections, vins et liqueurs, objets de luxe, tout s'y vend dans de vastes échoppes dont l'apparence ne répond pas toujours au prix exorbitant de la marchandise. Vous traversez de nouvelles places agrandies par leur solitude. Vous suivez des rues parallèles qui se prolongent indéfiniment. Leurs trottoirs sont quelquefois pavés de cailloux pointus, mais le plus souvent vous marchez dans le sable et dans des nuages de poussière. Et n'espérez aucune fraîcheur de ce ciel tropical d'une pâleur incandescente et qui n'est bleu que le soir. Ne comptez pas non plus sur l'ondée que parfois une nuée grise semble vous promettre. Il ne pleut jamais. Vers six heures du matin, on arrose les rues : les seaux qu'on y verse y font une boue gluante, mais à huit heures l'eau s'est évaporée et la vie sèche recommence.

On est irrésistiblement attiré par l'embrun des vagues et l'on s'oriente du côté du port. Au lieu de repasser devant l'Intendance, nous pouvons obliquer à droite, jeter un coup d'œil sur les hangars de Inglish Lomax, où des milliers de sacs de salpêtre sont consignés et attendent leur embarquement. De petits môles en bois, dont le plus grand appartient à la compagnie du chemin de fer, s'allongent au milieu des flots. La gare est proche, et, si vous considérez les hautes montagnes dont le rideau barre l'horizon, vous distinguerez à mi-côte une mince ligne foncée qui les coupe, monte d'une pente presque insensible et finalement disparaît à leur tournant vers la mer. Cette ligne vous représente la voie ferrée. Rien de plus étrange que l'arrivée d'un train. Une miniature de locomotive, qui sème des virgules sombres, suivie de wagons minuscules, dévale comme entre ciel et terre. Aucun parapet ne la garantit du précipice. On a peine à croire que des existences humaines soient confiées à ce noir invertébré dont les anneaux ondulent légèrement sur un sentier de mules.

Plus loin, devant nous et jusqu'à l'extrémité de la baie,

s'étale une plage pareille à celle qui conduit à Cavancha. Iquique se détache ainsi, toute sombre, entre deux nappes de sable. Mais ne vous aventurez pas sur cette nouvelle grève! Elle sert de dépotoir à la ville et l'odeur qui s'en dégage n'est pas moins nauséabonde que le spectacle du quartier qui la borde n'est horrible. Cahutes, taudis, bouges, de quel nom appeler ces infects réduits, où gisent les plus pauvres d'entre les misérables? Quatre planches disjointes, quelques haillons tendus sur des pieux, voilà pour les murs; des matelas éventrés recouverts de draps sales, une caisse à demi pourrie qui sert de table, par terre des ordures où se vautrent les enfans, voilà pour l'intérieur. Ils sont cinq ou six êtres qui se tapissent dans chacune de ces tanières, père, mère, filles, garçons. Le soleil crible de lumière ce cabanage aux promiscuités révoltantes, ce douar d'abjections humaines. Encore si les malheureux pouvaient respirer le souffle de la mer; mais le vent de l'Océan leur arrive empoisonné par les immondices de la grève. Avant d'entrer dans leurs narines, il a passé sur des putréfactions et des ruisseaux de sang corrompu qui coulent de l'abattoir. La brise des nuits s'imprègne de miasmes et baigne de mort le sommeil des dormeurs. Pourquoi n'émigrent-ils point du côté de la montagne? Pourquoi la municipalité n'assainit-elle pas cette partie du rivage? Est-ce qu'on se préoccupe d'hygiène dans des pays où les vieillards sont un « phénomène », où sur dix enfans il en meurt huit? Les choses vont ainsi sans que personne s'émeuve et proteste. C'est à désespérer de l'intelligence des hommes : la nature étend sous les pieds de ces tristes rois des milliers de lieues désertes, et ils s'empilent les uns sur les autres près d'une fosse de vidanges, comme s'ils éprouvaient un sauvage plaisir à se détruire eux-mêmes. Je me suis hasardé sur cette grève et j'ai pensé y défaillir. Des ouvriers travaillaient au milieu des buées chaudes du cloaque. Sur la plage de Coquimbo, je n'avais jamais tant vu de vieux souliers : on aurait dit qu'un beau jour tous les habitans s'y étaient déchaussés pour se jeter à la mer. Mais ici, charognes, caillots de sang, excrémens, une vase surchauffée, et l'Océan qui s'en éloigne, la montagne impassible, un ciel de feu. Ces hideurs pestilentielles ne sont pas séparées par plus de deux cents mètres des magasins où les North, les Gibbs, les Lomax entreposent leurs millions. Je suis resté presque un mois à Iquique : je n'ai jamais pu regarder de ce côté sans un soulèvement de cœur, et maintenant, chaque fois que mes souvenirs m'y ramènent, je revois l'ignoble grève. Je ne comprendrais même plus Iquique sans cette plaie purulente. Il est naturel qu'une pareille ville laisse un tel purin fumer dans

l'air qu'elle respire. Son incurie de la misère humaine est faite de son souci de l'or.

Le soir, à la lumière électrique, Iquique prend un aspect étrange. Ce n'est plus une ville, ce n'est pas même un cimetière. Imaginez une fantasmagorie artificielle et froide, sous le velours bleu du firmament et dans une ceinture de grondemens tour à tour harmonieux et rauques, alanguis et brefs. Sur le carrelage de la place solitaire les mains ouvertes des petits palmiers se découpent avec une rigueur métallique, les moindres brins d'herbe se détachent en noir et les troncs des arbustes accusent des profils de barres de fer. Les rues désertes font de grandes traînées blanches, rompues çà et là par l'ombre des murs et des pignons, marges éblouissantes où l'on aurait dessiné des figures géométriques à l'encre de Chine. Tout est silencieux. Les maisons, volets clos, ne laissent rien transpirer de la vie de leurs hôtes. Seules, les fenêtres des clubs sont allumées. Et tout à coup, à l'extrémité d'une rue, décor de théâtre abandonné par les acteurs, on se trouve en face d'un trou béant, d'un porche d'ombre d'où s'échappe un mugissement. La mer est là qui gronde et vous fouette de son écume; la bête irritée miaule, rugit, beugle au seuil de son antre, dont l'accès lui reste désormais interdit. Et souvent aussi elle module avec des plaintes l'aveu de son impuissance et s'essaie dans le vieux chant des Sirènes. Ah! la voix du rêve bercé par les flots et comme eux trompeur! Les Sirènes à Iquique! qu'y feraient-elles, dieux bons? Elles en seraient pour leurs frais de route et d'harmonie! Les hommes de ce pays-là n'ont pas besoin de se boucher les oreilles avec de la cire. Le trébuchement des livres sterling les a rendus sourds, et leurs rêves sont cristallisés dans le salpêtre. Mieux vaudrait tenter d'émouvoir la montagne, la grande façade du désert, qui reflète au moins la beauté mauve des soleils couchans! Elle emplit l'horizon de sa masse pâle aux vigoureuses arêtes tachetées de points noirs. Sont-ce des hommes qui l'escaladent? Dans la révolution balmacédiste, les troupes du Congrès les prenaient pour des tirailleurs ennemis. Ce sont tout simplement de hauts cactus, à moitié calcinés par le soleil. Derrière ces sommets la pampa de Tarapaca déroule son aridité féconde en nitrate de soude. Les wagons chargés, qui chaque jour en descendent, confirment chaque jour Iquique dans sa raison d'être. Son incroyable prospérité lui tombe du ciel. On y vit de cette manne que les Persans appellent sel de Chine, les Arabes neige chinoise, les Espagnols salitre.

Cette ville curieuse, que nous venons de parcourir, fut la cause

et le théâtre de la guerre, si étrangement nommée Guerre du Pacifique. Il est impossible de s'y arrêter sans évoquer le souvenir de cette lutte qui mit aux prises trois républiques hispano-américaines : le Chili, la Bolivie et le Pérou. Elle montre trop bien l'avidité de ces peuples, moins préoccupés d'exploiter les richesses enfouies dans leur sol que d'en découvrir de nouvelles. Trois cents ans de rapines et de pillages n'ont pas apaisé leur sang de conquistadors, et l'Amérique reste éternellement la terre où la fortune doit s'acquérir sans longs efforts, la patrie des rafleurs d'argent.

Les Péruviens, qui possédaient le désert de Tarapaca et qui, depuis 1830, en connaissaient les dépôts de salitre, n'y attachèrent pendant longtemps aucune importance. On ne soupçonnait pas encore les services que le salpêtre rendrait un jour à l'agriculture. Le Pérou ne songeait qu'au guano dont la facile extraction gorgeait sans trêve ses coffres-forts et permettait aux hommes politiques d'assurer l'avenir de leurs petits-neveux. Comme les cénobites des légendes, mais sans avoir leur tempérance et leurs autres vertus, il se laissait nourrir par les oiseaux du ciel. Les Dreyfus aidant, on ne tarda pas à s'apercevoir que le trésor s'épuisait, et les Vespasiens de Lima tremblèrent pour leurs revenus. En 1872, le président de la République, Manuel Pardo, déclara au Congrès national que le Pérou était à la veille d'une banqueroute. Le Congrès indigné traîna devant les tribunaux les malversateurs des précédens ministères. On flétrit leurs dilapidations, ce qui soulagea la conscience de ceux que leur éloignement des affaires avait maintenus intègres. Mais l'état des finances n'en fut point amélioré. Alors on se tourna vers le plateau de Tarapaca.

Jusque-là les salpêtres avaient été soumis au même régime que les minerais. Le gouvernement donnait en adjudication deux estacas de terrain (environ 30 000 mètres carrés) à toute personne qui en demandait la propriété. Il décida d'établir un droit d'exportation d'environ 20 centimes par quintal : ce droit fut bientôt quadruplé. On ne s'arrêta pas en si beau chemin et la République résolut de monopoliser le salpêtre. La loi du 28 mars 1875 autorisait le pouvoir exécutif à faire un emprunt de sept millions de livres sterling pour l'achat de tous les terrains salitraires. Loi naïve s'il en fut ! Le Pérou ne trouva point de prêteurs et se vit réduit à payer ses expropriations avec de simples reconnaissances. Les salpêtriers, dont plusieurs étaient Chiliens, se crurent perdus, et, dans leurs derniers mois de liberté commerciale, ils précipitèrent leur exportation au point que le prix du salpêtre baissa. Le gouvernement péruvien intervint et nomma une com-

mission chargée d'en réglementer la vente. Mais la vénalité de cette commission, ses incertitudes, ses atermoiemens, ses maladresses mettaient en péril la nouvelle industrie dont le Pérou espérait sa renaissance.

Et pendant ce temps, une compagnie chilienne, qui s'était formée à Valparaiso et installée à Antofogasta, exploitait des salpêtrières, que le gouvernement bolivien lui avait cédées, et menaçait Iquique d'une terrible concurrence. Sous la condition formelle que la Bolivie n'entraverait point leur commerce, les Chiliens avaient renoncé aux droits qu'ils se prétendaient sur le désert d'Atacama. La vérité est qu'on n'a jamais su où se bornait leur territoire. Au lendemain de la conquête de leur indépendance, les républiques américaines établirent leurs frontières, d'une manière aussi vague que théorique, d'après le principe de l'*uti possidetis* de 1810, qui peut exercer durant des siècles l'ingéniosité des jurisconsultes.

Les Chiliens avaient pris goût au salpêtre : leurs mines et leurs finances commençaient à s'appauvrir. Ils humèrent dans la brise la richesse future d'Iquique et réfléchirent. Les Boliviens, eux, peuple de révolutionnaires et de fainéans, se repentaient d'avoir accueilli leurs voisins et s'aigrissaient à la vue des beaux sacs gonflés de salitre, qui leur passaient sous le nez et dont ils ne prélevaient qu'un ridicule impôt. Tous, Chiliens, Boliviens et Péruviens se détestaient comme peuvent se haïr des frères. Mais ils se traitaient diplomatiquement d'excellentissimes républiques. Le Pérou se dit : « Si je persuadais à la Bolivie de jeter ses Chiliens à la mer, je délivrerais mon commerce de dangereux rivaux. » La Bolivie murmurait : « Si je m'alliais au Pérou, l'argent de mes salpêtres me reviendrait tout entier. » Et le Chili pensait : « Si je mettais la main sur Iquique, où ces Péruviens gâchent le salitre, je me préparerais un demi-siècle d'abondance et de *far niente*. » Mais, en ce temps-là, le Chili n'avait pas d'Allemands à sa tête et ne se croyait pas invincible. L'ancien prestige du Pérou l'éblouissait encore et le panache des innombrables colonels de la Bolivie l'impressionnait un peu. Il se tint coi et attendit les événemens.

Liés par un traité secret, les Boliviens et les Péruviens firent les matamores, et, tout en accablant de prévenances leurs voisins, dont ils enviaient la bonne harmonie et les progrès, ils complotaient leur ruine. Un matin, la compagnie d'Antofogasta se réveilla sous la menace d'un décret de confiscation. Ses titres de propriété étaient anéantis. Le lendemain, deux navires de guerre chiliens débarquaient cinq cents hommes sur le territoire

de la Bolivie. Cette petite troupe s'empara d'Antofogasta pendant que le peuple des hauts plateaux et son dictateur se travestissaient et dansaient le carnaval. En un mois, le désert d'Atacama fut conquis. Les Boliviens s'empressèrent d'appeler leurs alliés à la rescousse, mais, en même temps, un de leurs agens confidentiels filait à Santiago et soufflait à l'oreille du gouvernement : « Voulez-vous qu'au lieu de tirer les armes contre vos soldats nous les tournions contre le Pérou ? Nous le démembrerions et partagerions sa flotte. Vous nous donneriez la province de Tacna, dont les ports (Iquique) ne nous déplairaient point, et l'on vous abandonnerait Atacama, qui pour vous a des charmes. Bien entendu, vous n'oublieriez pas dans votre reconnaissance le président de la république et ses ministres. Ce sont gens qui méritent vos sympathies, et qui, sans être intéressés, pensent à l'avenir. » Le Chili se dit : « Tiens ! tiens ! tiens ! » et réfléchit encore. Cet arrangement le séduisait, mais adieu Iquique, la Jérusalem du Veau d'or ! L'appétit lui était venu en mangeant Atacama, et d'ailleurs sa situation pécuniaire lui aiguisait les dents. Dans un livre intéressant, mais qui ressemble plus à un pamphlet qu'à une histoire, M. Barros Arana, Chilien, exalte la patience de ses compatriotes et nous les peint victimes de la rapacité péruvienne. Seulement il oublie de nous parler de leurs embarras financiers. Ce chapitre, qui manque, eût sans doute commenté le vieux proverbe que la faim fait saillir les loups, voire même les agneaux.

Cependant la guerre était déclarée, et, du matin au soir, les Péruviens, pour s'entraîner, entonnaient des péans de triomphe. Leurs journaux n'étaient plus que des bulletins de victoires anticipées. Ils exterminaient leurs ennemis entre la poire et le fromage. Les Boliviens convaincus interrompirent leurs négociations, et leurs colonels partirent en campagne. Le Chili, seul contre deux adversaires, se lança bravement dans l'aventure, et il faut lui rendre cette justice qu'il y fut merveilleux. Il se battit comme trois cents Spartiates.

Son premier soin fut de bloquer Iquique, et, pendant que l'escadre cinglait vers Callao pour présenter la bataille aux navires du Pérou, le blocus de ce port resta confié à une goélette, la *Covadonga*, et à l'*Esmeralda*, pauvre corvette fatiguée par vingt-cinq ans de roulis. Mais les deux escadres ennemies, l'une montant vers le nord, l'autre descendant vers le sud, ne se rencontrèrent pas, et tout à coup les capitaines du blocus virent s'avancer dans leurs eaux deux cuirassés péruviens : le *Huascar* et l'*Independencia*. Le combat était aussi impossible à éviter qu'à soutenir. C'était la lutte du bois contre le fer. Il ne s'agissait que de se

rendre ou de sombrer. Tous les habitans de la ville et les étrangers qui s'y trouvaient accoururent sur la grève ou grimpèrent sur les hauteurs, pour juger du spectacle.

Condell, qui commandait la *Covadonga*, n'attendit pas l'*Independencia*, et battit en retraite vers le sud, entraînant à sa poursuite son farouche adversaire. L'*Esmeralda*, dont la machine avariée fonctionnait à peine, dressa ses batteries. Son jeune capitaine, Arturo Prat, rassembla l'équipage et lui dit simplement qu'on allait mourir. Au sommet du grand mât, le pavillon tricolore claquait sous la brise. Le soleil incendiait le Pacifique. La garnison d'Iquique, debout sur le rivage, avait couché en joue les marins du Chili, prête à faire feu s'ils reculaient vers le port. Le *Huascar* commença l'attaque assez mollement. Les boulets ennemis n'entamaient point sa carapace, et il était persuadé que l'adversaire se lasserait bientôt d'un inutile héroïsme. Quand, après deux heures de volées d'artillerie, il comprit que les Chiliens n'amèneraient point leur pavillon, il se lança à toute vapeur sur la vieille corvette. L'*Esmeralda* esquiva l'éperon. Le monstre d'airain reprit son élan, et une seconde fois se rua. L'*Esmeralda* put encore se dérober. Mais au troisième coup, comme le *Huascar* rasait son flanc, Prat, suivi du lieutenant Serrano et d'hommes résolus, commanda l'abordage, et, le revolver au poing, bondit sur le tillac du cuirassé. La mer écarta les deux navires, et le fier jeune homme fut massacré avec ses compagnons. L'*Esmeralda*, la carcasse béante, s'enfonça dans les flots, et ses artilleurs brûlèrent leurs suprêmes cartouches au cri de « *Viva e Chile !* » De 180 hommes, 60 seulement nagèrent autour du *Huascar*, où on les recueillit. L'un d'eux prétend que les Péruviens déchargèrent leurs rifles sur les têtes qui émergeaient, mais qu'aussitôt à bord ces mêmes ennemis les embrassèrent en pleurant. Je ne sais si la chose est prouvée; elle ne m'étonnerait point: perfidie, tendresse, enthousiasme et cruauté, des larmes et des fusillades, des revirements imprévus, qui proviennent moins de la mauvaise foi que d'une inconsciente légèreté, l'âme péruvienne est un audacieux mélange.

Cependant le *Covadonga* fuyait devant l'*Independencia*, et, tout en fuyant, ses deux canons ripostaient aux dix-huit bouches à feu de l'adversaire. Condell, que cette retraite victorieuse épuisait, eut une inspiration de génie. Fort du faible tirant d'eau de son navire et de son expérience des côtes, il se risqua sur des roches sous-marines. Où passait la *Covadonga*, l'*Independencia* devait se briser: elle s'y brisa. Il revint alors sur son sillage, et, avec la complicité de l'écueil, consomma la ruine de la frégate péruvienne.

Tel fut le combat naval d'Iquique, qui, moralement du moins, rendit le Chili maître de ces rivages. Quand, six mois plus tard, la victoire de Dolorès lui soumit tout le désert de Tarapaca, elle consacra seulement le double triomphe de Prat et de Condell. Les Chiliens avaient bien gagné leur Iquique. Mais en vérité Arturo Prat était digne de sombrer pour une plus noble cause. Ce n'est pas seulement son héroïsme qui fait le héros, c'est encore l'idée qu'il incarne. Le Léonidas de ces Thermopyles marines couvrit de son désintéressement la cupidité de cette guerre fratricide. Sa mort ennoblit une rade promise aux trafiquans anglais, et son souvenir plane si haut qu'il ne craint aucune éclaboussure. Ce n'est pas sa faute si la patrie lui demanda son sang pour payer des officines de salpêtre ! Et quand, las du spectacle que nous offre l'Iquique moderne, ce camp d'avarice, de débauches, d'instincts débridés et de vulgaires passions, on reporte ses yeux vers la salubrité de l'Océan, il est bon de se rappeler qu'à dix brasses de tant de vils intérêts un jeune homme est mort, qui eût été chanté par les vierges de Lacédémone.

Aussitôt que le gouvernement chilien eut pris possession des terrains salitraires, il s'occupa de trier les titres de propriété qui circulaient et de déjouer les ruses des falsificateurs. La tâche présentait de sérieuses difficultés, car les certificats que le Pérou avait distribués à ses créanciers, avaient été imités adroitement, et des propriétaires surgissaient de toute part. Néanmoins on vint à bout de l'entreprise. Le Chili reconnut les droits de quiconque lui exhibait des bons en règle, et se réserva de vendre plus tard, comme biens nationaux, les cantons neufs qu'évaluerait une commission d'experts.

Ce fut alors que les Anglais sautèrent sur cette proie. Ils ont le mérite de flairer les bons coups. Ils se décident vite, exécutent plus vite encore. L'éclair de leur résolution est immédiatement suivi du roulement de leurs capitaux. Les Chiliens, fatigués et grisés de leur conquête, du reste plus industrieux qu'industriels, ne sentirent pas que la vassalité apparente des financiers anglais établis sur leur territoire deviendrait contre eux une sorte de suzeraineté. Ils avaient une belle occasion de continuer en grand ce qu'ils avaient commencé à Antofogasta. De puissantes compagnies pouvaient s'organiser, qui, en même temps qu'elles eussent approvisionné le fisc, se fussent enrichies elles-mêmes. L'énorme bénéfice des salpêtres fût demeuré dans le pays. Ils commirent la même faute que les Boliviens quand ceux-ci leur avaient concédé les salpêtrières d'Atacama. Un seul homme politique s'en avisa : ce fut Balmaceda, qui vint trop tard. Dans un discours prononcé

à Iquique même et resté célèbre, celui qu'on devait appeler un jour le dictateur déclara qu'il était de l'intérêt de la République que les fortunes salitraires appartinssent à ses enfans et non à un groupe d'étrangers. Le fracas de la révolution étouffa bientôt sa voix de bon citoyen. Les Chiliens s'entretuèrent dans cette même rade d'Iquique et s'arrachèrent mutuellement ce qu'ils avaient arraché au Pérou. On s'en réjouit à Lima et les Anglais n'y perdirent rien. Aujourd'hui que Balmaceda est mort, ses idées lui survivent. Les idées des morts sont souvent comme les fleurs des tombes. Elles empruntent du corps qui se désagrège une vie plus riche, plus éclatante. Les détracteurs de l'ancien président adoptent et préconisent son programme. Ils s'inquiètent de voir la puissance anglaise s'enraciner dans leur région du Nord, et, à la dernière vente des terrains de Tarapaca, ils ont essayé de les lui disputer. Mais Iquique n'en demeure pas moins un établissement d'Anglais, de « Gringos », comme on les nomme. On peut mettre hardiment l'État chilien au défi de maintenir, lui fût-elle nécessaire, une mesure ou une loi que la ploutocratie de Londres jugerait vexatoire. Nous savons déjà que l'Allemagne s'est solidement ancrée au sud du pays. Fidèles à leur esprit de spéculateurs imprudens, qui préfèrent aux lentes épargnes du travail les bénéfices prélevés sur le travail d'autrui, les Chiliens, au lieu de répartir les émigrans à travers la république et d'en absorber l'activité éparse, les ont massés dans une de leurs plus belles provinces. Ce système peut être excellent aux États-Unis; il me semble dangereux chez un peuple dont la pénurie d'hommes n'offre pas assez de résistance à l'invasion européenne. Greffez, mais ne plantez pas autour de vous des forêts qui vous étoufferont un jour, et qui dès maintenant vous emprisonnent.

Tous les habitans d'Iquique ne sont pas Anglais. On y trouve d'abord une colonie péruvienne formée de ceux que leurs intérêts ou leurs habitudes ont retenus parmi leurs vainqueurs. Ils vivent parfaitement libres, ne sont l'objet d'aucune surveillance, le prétexte d'aucune tyrannie. Ces Péruviens sont d'ordinaire des gens aimables, polis, de caractère un peu nonchalant et d'allures presque chevaleresques. Leurs regards fixent rarement : leur vraie pensée s'égare toujours dans le noir de leurs prunelles. Le teint basané, le nez busqué, la bouche facilement dédaigneuse, ils ont gardé le type espagnol, — un type de grand seigneur qui se meut avec autant de souplesse que de fierté dans les difficultés de l'existence. Leurs femmes et leurs filles sont pour la plupart délicieuses. La Péruvienne a l'esprit et la grâce. Elle diffère de sa sœur du Chili comme un Tanagra d'une matrone

romaine. Maîtresse de maison, elle est née pour recevoir, amuser et séduire. Le jour, ses yeux ont besoin de l'ombre indolente des persiennes closes, et le soir de l'étincellement des lustres. Son intelligence prime-sautière se pose et scintille sur les coupes de champagne, comme un colibri sur le calice des fleurs. Elle sait causer, et, loin de s'abandonner paresseusement aux méandres de la conversation, elle la dirige, lui fait décrire des courbes brusques, la sillonne d'éclairs, et rit de ses cascades. Les cascades lui plaisent. Je sais maintenant d'où vient cette sympathie que le Pérou inspire à tous ses anciens hôtes, et dont j'ai recueilli tant de témoignages. Ruses, mensonges, fanfaronnades, protestations dont le cœur n'est jamais sûr, sermens qui durent des déjeuners de soleil, danse folle des deniers publics, révolutions de palais, insécurité commerciale, que ne pardonnerait-on pas aux Péruviens? Ils ont de si jolies femmes!

La colonie chilienne, elle, se compose de fonctionnaires, journalistes, avocats, médecins, tous gens très honorables et dont plusieurs sont fort distingués. Si vous exceptez cette classe flottante et peu nombreuse d'hommes que le gouvernement salarie ou qui exercent une fonction libérale, le reste de la colonie est recruté parmi des rotos ou des citoyens venus pour enterrer un cadavre dans les grèves. Beaucoup de Chiliens ont considéré Iquique comme un pénitencier moral. Ils y réparent leur robe d'innocence quand elle n'est plus « mettable ». Dans ce pays de myopes, on la rafistole facilement, mais, à moins qu'elle ne soit cousue d'or, elle ne supporte jamais le voyage de retour.

Ajoutez à ces deux colonies quelques centaines d'Italiens, petits commerçans, un avant-poste d'Allemands, cinquante Français et presque autant d'Autrichiens. Les Allemands ont ici dépouillé la mâle arrogance qu'ils témoignent à Santiago. Ils se sentent détestés par les Anglais, que leur présence horripile, et mettent tous leurs soins à passer inaperçus. Ils sont modestes, discrets, humbles: on estime leur ténacité laborieuse, on respecte leur silence, on les aime. Quand ils veulent fêter l'anniversaire de l'empereur, ils s'en vont très loin, le long des grèves, par delà Cavancha, derrière la dune, et là s'arrosent de bière; puis ils reviennent à la nuit tombante, sans tambour ni trompette, en aussi bon ordre que le leur permettent leurs libations, et, s'ils entendent dans un asile de nuit les Anglais casser les tables et les chaises, ils pensent: « Mon Dieu, que ces gens sont mal élevés! » Ils le pensent, ne le disent pas et s'enrichissent.

Quant aux Autrichiens, je me suis toujours demandé quelle série de naufrages les avait amenés jusque-là. On les appelle les

« Slaves », et dans la bouche d'un indigène ce mot de Slave prend un accent de mystère. Sous le soleil des tropiques, le Slave représente à l'imagination des naturels un être fabuleux, dont ils localisent la patrie dans la zone inconnue des neiges, une espèce d'ours blanc descendu du pôle Nord pour grimper aux bananiers du Pérou. On m'a affirmé que plusieurs de ces Autrichiens étaient des Russes, mais les preuves manquent. Je ne connais que deux Russes dans la république du Chili. Il n'est pas impossible qu'il y en ait trois.

Parmi nos compatriotes qui habitent Iquique, les uns, des émigrans, y ont été poussés par les déceptions de leur premier débarquement à Valparaiso, les autres, anciens colons de Lima, par la ruine du Pérou. Ces derniers ne se rappellent jamais sans tristesse la douceur de leur vie passée. La guerre du Pacifique les a congédiés du paradis terrestre. Ils ont oublié la banqueroute publique, l'heure sinistre où, le papier-monnaie ne valant plus rien, les billets de cinq francs se rachetaient à six sous! Ils ne veulent se souvenir que de l'hospitalité qu'ils y reçurent, de l'aménité des gens et des choses. La plupart d'entre eux fréquentent de préférence la colonie péruvienne. Leur consul, M. Lapeyrouse, un beau nom bien porté, est en même temps l'agent de la compagnie Bordes, dont les grands voiliers frètent le salpêtre. Ces trois ou quatre mâts arborent nos couleurs dans la baie, et l'on rencontre parfois au tournant d'une rue la franche et rude figure d'un capitaine breton. Mais les Français, exilés de Lima, n'ont pas perdu toute leur bonne humeur sur la grève d'Iquique. Notre grosse philosophie rabelaisienne, — ce n'est pas ce que nous avons de meilleur, mais c'est ce que nous exportons le plus volontiers, — se rit du désert. D'Arica à Puerto-Montt demandez à ceux qui voyagent s'ils connaissent le Codo. « Le Codo, comment donc, señor! » Et qui en effet ne célébrerait pas cette hôtellerie de Thélème, ce phalanstère de gourmets, avec sa porte où un artiste a gravé, sur une plaque de cuivre, un coude levé et une main qui tient un verre? Les murs de la salle à manger sont bordés d'inscriptions gastronomiques. Brillat-Savarin y donne l'accolade à Monselet, et le Rabelais de la légende les bénit tous deux. Le fondateur du Codo et son président à vie, le père Wattin, a le goût fin, l'esprit jovial, le ventre omnipotent et le cœur aussi chaud qu'un vieux vin de Bourgogne. Ses doigts, que la goutte tourmente, se tordent autour de son verre comme des ceps de vigne autour d'une coupe antique. Il incarne — et Dieu sait avec quelle copieuse éloquence — le culte de la bonne chère, le seul, après celui de la fortune, que pratiquent les citoyens du salpêtre. Le Codo hébergea, sans dis-

tinction de nationalité, tous les amis de ses amis. Anglais, Allemands, Italiens y levèrent le coude à la hauteur de leur cerveau. Hélas ! à l'heure où j'écris, le Codo a vécu. J'ai assisté à son repas funèbre, qui fut encore assez gai. Les phalanstères durent peu. Le Codo, qui a persisté quatorze ans, mérite une place parmi les plus célèbres syndicats d'appareils digestifs. C'est d'ailleurs la seule institution d'origine française que j'aie trouvée dans mon voyage.

Telle est la population d'Iquique, j'entends la population avouable, presque officielle.

Chaque colonie a fondé son club ; c'est là ou dans les cafés que se traitent les affaires. Les avocats y donnent leurs consultations, les agens des officines y rédigent leurs commandes, les salpêtriers y discutent leurs intérêts, et tous ponctuent leur conversation à l'aide de petits verres. Les chartreuses sont les virgules, les whisky, les points d'exclamation, les cocktails, les points suspensifs. Les aruspices de Tarapaca ne peuvent se regarder sans boire. Et ces buveurs ne dégustent jamais : ils lampent. Le plus grand nombre ne s'assied pas : debout, autour d'un comptoir de zinc, ils vident leurs alcools coup sur coup. A les voir comme à les entendre, on jurerait qu'ils essaient de tromper, en la noyant dans l'eau-de-vie, leur inextinguible soif d'argent. Ils parlent millions et boivent éperdument. Leurs convoitises les consument plus que le soleil ne les brûle et leurs cœurs sont aussi secs que les cactus de la montagne. Ils ne se lassent point de tremper leurs lèvres dans l'or liquide des bouteilles. Entrez au club anglais, regardez ces gentlemen, couleur brique, les uns accoudés sur le comptoir, les autres figés dans leur raideur britannique : ils n'ont d'autre plaisir que l'âpre chatouillement du liquide dans la gorge, Ils ne jouent même pas. La fièvre de leur gain journalier les a blasés sur l'émotion du poker et du baccarat. C'est à peine si quelques coups de dés désignent parfois celui qui réglera la consommation. Le samedi soir, toutes les écluses sont ouvertes ; le cliquetis des verres sonne le laissez-passer du dimanche, et la nuit ne s'achève pas sans des fracas de vaisselle et des chaviremens de tables. La boisson déchaîne parfois en ces hommes un furieux besoin de briser ce qui les entoure,

Elle a, comme partout, d'autres inconvéniens, dont le plus grave semble être, pour les gens du pays, de rougir terriblement les nez. Le fait est que je n'ai vu nulle part de nez plus flamboyans. Leurs rubis inspirèrent même à un certain aventurier l'idée d'une escroquerie, donc le succès prouve l'extraordinaire ivrognerie de cette population. L'histoire est récente. Il se présenta sous le titre suggestif de « blanchisseur de nez », et, à rai-

son de 500 piastres, il promettait à tout porteur d'une trogne rubiconde de la lui rendre plus blanche que la blanche hermine. On lui versait d'abord 250 piastres de provision, et il soumettait l'appendice nasal à un traitement qui devait durer quinze jours ou trois semaines. Huit jours après son installation, il s'esquivait avec plus de 20 000 piastres en poche, laissant derrière lui des nez badigeonnés d'onguent, pelés, lamentables, d'un éclat peut-être moins vif, mais malsain, et d'une longueur démesurée.

La police est maternelle pour les ivrognes. Elle préfère ne pas gêner les étrangers, surtout les Anglais. Ceux-ci n'ont qu'à paraître, elle se sauve. Il n'est point en France de député plus inviolable qu'un « Gringo » à Iquique. On me racontait l'anecdote suivante, qui montrera jusqu'à quel point le respect du nom anglais est invétéré dans le pays. Une nuit, au sortir du banquet où ils avaient laissé leur raison, des Anglais formèrent un monome et parcoururent les rues en criant à tue-tête. Ils parvinrent ainsi devant la prison, et n'imaginèrent rien de mieux que d'en ébranler à coups de bâton les grilles et les barreaux de fer. Ces clameurs, ces vociférations, ce bruit de ferraille réveillèrent le quartier. Les prisonniers, croyant à une révolution et qu'on venait les délivrer, sautent à bas de leurs couchettes. La garde, qui veillait ou dormait dans la cour, ne doute point d'une révolte et se précipite sur ses armes. La capitaine envoie un détachement du côté où grondait l'émeute. Mais quelques instans après, son sergent, qui commandait l'escouade, reparaît, les bras ballans, l'air navré : — Eh bien? s'écria-t-il. — Rien à faire, mon capitaine. Ce sont des Gringos qui s'amusent. — Caramba! grogna le capitaine. Et la chose en resta là. Gardiens et gardés en furent quittes pour une nuit d'insomnie. Comment voulez-vous qu'un soldat chilien se hasarde à porter la main sur un salitrero, sur un homme qui rapporte peut-être un million de piastres à la République? Voyez-vous ce monsieur d'or massif appréhendé ou simplement admonesté par le commissaire?

Il ne faudrait pas se figurer que les seuls acteurs de ces médiocres débauches fussent des jeunes gens qui jettent leur gourme. Les personnages les plus considérables mènent souvent la sarabande. Ce sont les conditions de leur vie qui les font ainsi tomber au-dessous d'eux-mêmes. Perdus, loin du monde, sur une plage déserte, où d'énormes richesses les hallucinent et les dessèchent, ces hommes dépensent pour en conquérir un morceau une somme invraisemblable d'activité et d'énergie. Toute leur intelligence, tous leurs efforts tendent à la fortune. Ils ont renoncé aux distractions des villes, aux délassemens de la campagne, au

charme de la patrie pour devenir millionnaires entre des montagnes de sable et l'Océan. On peut concevoir de plus noble ambition, on n'en conçoit guère de plus inexorable. Rien ne les en détourne, ni la nature, dont la cruelle monotonie leur rappelle constamment leur but, ni leur imagination, qui ignore le désintéressement. Quand on y songe, on est frappé de toutes les forces qui s'exténuent sans profit pour la cause morale de l'humanité. Si les hommes employaient à être bons la moitié du courage qu'ils déploient pour être riches, le royaume de Dieu serait fondé. Les saints n'avaient pas besoin de plus de volonté, quand ils couchaient au milieu des ronces, que les êtres intelligens quand ils s'ensevelissent dans la chaude tristesse d'Iquique. Mais, si l'abnégation, qu'on s'impose par pitié de son prochain ou par amour de Dieu, trouve en elle sa propre récompense et de merveilleuses voluptés, il n'en est pas de même des sacrifices intéressés qu'inspire la passion de l'or. A de certaines heures, la bête impatiente se réveille et veut anticiper sur les jouissances promises. L'esprit se fatigue à compter ou à escompter ses gains : la fortune, qu'on sent palpiter dans sa main, sollicite l'entre-bâillement des doigts et brûle de jaillir à la lumière. L'exploiteur de la pampa est plus avide qu'avare. Riche ou en passe de le devenir, il désire affirmer sa puissance; et surtout il éprouve l'irrésistible envie de se revancher violemment, dans l'espace d'un court loisir, contre les mornes nécessités de son labeur et du désert. Entre deux coups de collier, il se rue au plaisir autant par vanité que par besoin. Et ce plaisir est naturellement brutal comme une exigence physiologique et stupide comme l'orgueil des écus. Ce travailleur, en rupture de chiffres, cherchera au fond de son verre une vision d'enrichissement monstrueux, une heure de démence, un spasme d'oubli. Il s'ensanglantera les poings au coupant des glaces brisées, pour mieux se convaincre que rien ne résiste aux livres sterling, et qu'il peut se payer non seulement le superflu, mais encore l'absurde. Le bris des tables et des flacons ne lui suffira pas : il lui faudra au moins l'illusion de l'orgie traditionnelle, l'écœurement classique des nuits de Valpurgis. Et pas difficile sur la propreté du décor ni sur le charme des figurantes, le fêteur d'Iquique ! Le grand mal de ce pays ne vient pas tant de la bouteille que de la femme. Les sources d'or propagent toutes les contagions.

Ceux qui s'établirent les premiers sur ce rivage n'y amenèrent point de famille. Iquique fut une ville de veufs et de célibataires, et conserve encore un peu de son caractère primitif. La femme honnête n'y joue qu'un rôle effacé. L'occasion était trop

belle : de Puerto-Montt à Panama, tous les rossignols de la galanterie cinglèrent vers l'industrie du salpêtre. Les vapeurs débarquèrent aussi de pauvres filles d'émigrans, sans sou ni maille, servantes à tout faire. Quelques-unes, chanceuses, y rencontrèrent un mari. Comme la police chilienne témoigne d'une large tolérance et respecte toutes les libertés, les plus beaux quartiers de la ville se trouvèrent bientôt habités par des dames qui commençaient leur journée quand les agences finissaient la leur. L'envahissement prit de telles proportions que la municipalité intervint et leur affecta des rues spéciales. On appliquait cette mesure lorsque j'arrivais, et Iquique retentissait des doléances d'honorables propriétaires, qui gémissaient sur le tort qu'on faisait à leurs immeubles. Naturellement le prix des locations diminue, et dans l'Amérique du Sud, surtout à Tarapaca, l'argent n'a pas de sexe. Le pouvoir de ces femmes ne se manifeste ici ni par des vols ni par des drames passionnels. Vous rappelez-vous dans la *Lucrèce Borgia* de Hugo ce jeune homme en cheveux blancs, qui, le dos voûté et les jambes incertaines, traverse le fond du théâtre, lugubre symbole du poison de Lucrèce ? Ce même jeune homme, vous le croisez souvent dans les rues d'Iquique. Il se raidit encore, mais son inquiète nervosité, ses yeux étrangement vides, révèlent le mal dont il meurt. Et rien n'est plus navrant que ces spectres d'une jeunesse flétrie, qui s'acheminent vers leur tombe au milieu d'effrénés spéculateurs, sur une grève éclatante et silencieuse. Certes, on n'a pas besoin de longer les côtes du Pacifique pour voir de pareils spectacles : ils ne sont que trop banals, j'en conviens; mais ici le soleil qui les éclaire, la désolation qui les enveloppe, en repoussent davantage les ombres hideuses et les tragiques lumières. Tout l'effort de la vie moderne aboutit là : une ville de joie, bâtie dans du sable, moitié casino, moitié bouge, où des hommes acharnés les uns contre les autres, tripotent des millions, se dupent, s'enivrent, deviennent fous, alcooliques ou pires, et souvent tombent avant d'être mûrs.

Mais ne nous occupons plus des viveurs d'Iquique, qui en sont pourtant la grande majorité : étudions les gens sages, tranquilles, solidement assis dans le confortable de l'existence. Les miasmes de la grosse richesse étiolent leurs qualités, altèrent leur jugement. Ils ne songent pas même à dissimuler leur égoïsme : ils l'étalent et s'en glorifient. Le gouvernement chilien, hanté par l'unique souci d'encaisser ses formidables impôts, refuse une subvention pour l'hôpital. Des millions annuels qui tombent dans son trésor, il ne saurait distraire quelques milliers de piastres qui

soulageraient des malheureux. Il y a bien un lycée à Iquique, mais, loin de répandre le goût de l'instruction, ce lycée ne fait qu'y accentuer le mépris des études libérales. Les professeurs, mal payés, traînent une existence précaire et servent d'illustration aux grossières théories des habitans. Un de ces derniers disait devant moi à son fils : « Les meilleurs livres sont ceux de comptabilité. Avec de l'audace et la connaissance des quatre règles, on est toujours assez instruit. Une bibliothèque ne vaut pas une estaca de salitre et j'aimerais mieux te voir garçon de magasin que recteur d'institut. » Et, se tournant vers moi : « Car, enfin, ils tirent le diable par la queue, les recteurs ! Et je vous demande un peu à quoi sert une science qui n'enrichit pas ? » Ce raisonnement, les vingt mille citoyens d'Iquique le mettent en pratique. Je ne pense pas qu'il existe un canton de l'univers où les œuvres de l'esprit soient plus décriées. On traite un homme de voleur : cette insulte ne nuit point à son avancement. Elle lui assure même une certaine déférence, s'il est dûment prouvé qu'il a volé sans se faire prendre. Mais murmurez sur son passage : « philosophe ! » ou « poète ! » il ne trouvera pas une mule à étriller. Je n'ai pas vu dans toute la ville une seule librairie. S'il y en a, elle n'ose exhiber de livres à son étalage. Elle les cache derrière des marchandises plus courantes ou des denrées d'un ordre supérieur.

Chez les étrangers, aucun souci de politique locale ni même étrangère. Seul, le mot de socialisme, qu'il soit prononcé par M. de Mun ou par M. Jaurès, les fait bondir, comme un sacrilège commis envers le dieu qu'ils adorent. Ils n'admettent pas qu'il puisse y avoir des questions sociales. Les Chiliens, eux, toujours en mal de députés, de président ou de conseillers municipaux, s'adonnent à leur plaisir favori des querelles électorales. Ils publient quatre journaux d'annonces, où se glisse entre une réclame anglaise et le bulletin de la douane une petite tartine à l'usage des électeurs.

Quant au peuple, quand ses maîtres boivent, il est ivre. Autant dire qu'il désapprend tous les soirs à marcher droit. Et pourtant c'est une forte race, qui ne rechigne pas à la besogne, nerveuse, infatigable, capable de frugalité, indifférente à la douleur, insouciante de la mort, ne craignant que les bouteilles vides. Plus désintéressés que ceux qui les commandent, les rotos détestent l'étranger, l'Anglais surtout, et se contentent de leur salaire. Depuis la guerre du Pacifique, ils ont acquis le sentiment de leur valeur. Ils ont sauvé la république, et se souviennent que la terre où ils couchent fut payée de leur sang. Enfin la révolution bal-

macédiste a accru leur importance. Mais toute leur ambition se borne pour l'instant à boire de franches lippées, et, quand ils savent lire et écrire, à voter.

Et pendant qu'ils ploient leur dos sous les sacs de salpêtre, courent le long des môles et rament vers les grands navires, les agens anglais additionnent et multiplient, les douaniers enregistrent, les brasseurs d'affaires se démènent, et la vie d'Iquique se poursuit implacablement triste ou mortellement fiévreuse. Parfois une troupe italienne d'opéra-comique touche terre. La ville possède un théâtre assez vaste et plus élégant qu'on ne s'y attendrait. Durant quelques jours, *Mignon*, *Carmen*, la *Cavalleria Rusticana* interrompent la « beuverie » des clubs et font sur ce rivage un autre bruit que celui des locomotives et des vapeurs. On y entend des duos d'amour, des cris de passion, des couplets qui célèbrent le printemps, les fleurs, l'idéal, et l'air de bravoure des toréadors. L'orchestre joue faux, les chœurs détonnent, les chanteurs s'essoufflent, mais le public applaudit. Les pires acteurs émeuvent de beaux yeux péruviens. Une brise de romance amollit un instant les âmes. Italiens et Allemands font des retours vers leur pays : j'en ai vu qui débordaient d'enthousiasme à une méchante représentation du chef-d'œuvre de Bizet. Et certes tous ces gens-là ne seraient ni plus égoïstes ni plus grossiers que les autres, si la maladie de l'or ne les contaminait pas, s'ils respiraient une meilleure atmosphère que celle des fortunes excessives. Il faut bien se rendre à l'évidence : là où l'argent ruisselle, la bonté sociale tarit. Que la terre se crevasse et nous décèle un nouveau trésor, elle fait surgir à l'entour des énergies farouches, d'admirables ténacités, des merveilles d'ingéniosité, toute une forêt vierge de superbes instincts : une seule fleur n'y croît pas, la charité; un seul rayon n'y perce jamais, l'amour du beau.

Cependant je me reprocherais d'oublier dans mes impressions d'Iquique l'histoire d'un dévouement modeste, qui doit d'autant plus nous toucher qu'il vient d'un Français et s'adresse à la France. Un de nos compatriotes, M. Duclos, s'est consacré tout entier au succès de l'Alliance française. On sait que cette Alliance a pour but de répandre à travers le monde notre langue, l'influence de notre génie, notre philosophie libérale. Cet homme jeune encore, aimable, distingué, est depuis trois ou quatre ans presque immobilisé par la paralysie. Il supporte la douleur avec le sourire résigné des stoïciens, et il a voué ses dernières forces au service de cette patrie lointaine qu'il n'espère plus revoir. Il a entrepris de rallier à cette œuvre bienfaisante tous les amis de notre nation et même ceux qui ne le sont pas. Malade, il a frappé à toutes les

portes; sa mère écrit sous sa dictée d'innombrables lettres. Il se fait persuasif, éloquent, irrésistible. Son désintéressement trouve des finesses de plaideur, des ruses d'avare, et, dans cette ville, où la lutte pour l'existence ne laisse aucun répit à ses farouches boxeurs, dans cette ville, qui ne compte pas plus de cinquante Français dont trente-cinq émigrans, M. Duclos recrute à l'Alliance française plus de six cents adhérens! Six cents personnes ont consenti à souscrire pour une œuvre de propagande intellectuelle et morale! Et cet homme a opéré ce miracle, sans espoir de récompense, sans orgueil, par la seule vertu de son patriotisme et de sa bonne grâce mélancolique. Quand il disparaîtra, quelque chose du nom français s'éteindra sur ce rivage. Les six cents membres de l'Alliance se disperseront, et le voyageur qui parcourra le sable desséchant d'Iquique, n'y trouvera même plus l'ombre d'un simple dévouement. Des générations continueront d'y grandir dans l'amour de l'or et dans l'ignorance des nobles chimères qui mènent les âmes, et l'on y rencontrera, comme j'en ai rencontré moi-même, des fils de Français millionnaires, qui abdiquent leur nationalité et ne savent que l'espagnol.

II

Le train de voyageurs, qui mène au désert des salitreros, y monte trois fois par semaine, le lundi, le mercredi et le vendredi; les trois autres jours il en redescend; le dimanche, il se repose. Ce fut un lundi matin que je le pris pour la première fois. Le départ est fixé à huit heures, mais dès sept heures et demie les wagons sont envahis.

Curieuse, la foule qui se presse et court sur le trottoir de la gare : d'abord, des Anglais corrects, recouverts d'un cache-poussière qui leur tombe jusqu'aux pieds, coiffés de casquettes à carreaux, des diamans à leurs doigts, le teint cuit, le nez rutilant et les yeux ordinairement cerclés par les fatigues de la nuit, tous agens, directeurs ou employés d'officines, qui sont venus fêter à Iquique le jour du Seigneur. Autour d'eux les péons, ouvriers et travailleurs, mal lavés, débraillés et très fiers, quelques-uns encore endimanchés. Ils gagnent leur wagon de deuxième classe, comme on gagne son lit. M'est avis qu'ils l'ont bien mérité. La plupart s'en retournent les mains vides et les poches probablement comme les mains. D'autres emportent de petits paquets de hardes, d'où sort le goulot d'une bouteille.

Mais dans ce peuple, qui s'agite sans bruit et dont le réveil trop matinal, la veille prolongée ou la nuit blanche tire les traits,

émousse le regard, déhanche l'allure, les femmes me semblent plus nombreuses que les hommes. Les cholas ou métisses arrivent chargées de paniers et de sacs, leurs tresses sur le dos, le front garanti du soleil par des chapeaux de garçons, bronzées, épaisses, lourdes et traînant suspendue à leur jupe éclatante une silencieuse et sale marmaille. Souvent leur accoutrement témoigne d'une coquetterie si drôle qu'elle en devient attristante. Il n'y en a guère qui ne se plâtrent la figure de poudre de riz. Cette poudre blanche sur ces joues d'Indiennes produit une impression de dartres farineuses. J'aime mieux les tatouages et le bariolage des coups de pinceau! La devanture des magasins européens les hypnotise, et l'on songe, en les voyant, au pauvre argent si péniblement acquis, qu'elles ont laissé sur le comptoir des marchands de nouveautés. Elles ont surtout la passion des chaussures fines, bottines en chevreau, petits souliers glacés et mordorés. J'en ai rencontré deux, en plein désert, qui se rendaient à une officine et qui traversaient des monticules pierreux. Leurs jupes vertes, graisseuses et trouées, tombaient en loques, mais elles étaient chaussées comme des grisettes de Paris et tenaient à la main une fine ombrelle à manche sculpté, qui m'avait tout l'air d'un solde du Louvre. A côté des cholas, voici les dames de la pampa, quelques Anglaises ou Allemandes, dont la fraîche carnation flatte les yeux, et à qui leur taille plus élancée, leurs attaches plus délicates donnent un caractère de fleurs exotiques dans un bois de houx; des Péruviennes en costume européen; et des femmes de contremaîtres ou d'ouvriers mieux rétribués, les « señoras du medio pelo », ainsi qu'on appelle cette classe intermédiaire entre les riches et la plèbe. Elles sont vêtues de noir et drapées de la tête aux genoux dans des *mantos* brodés. Plus je vais, plus je suis frappé de leur type de matrone romaine : la peau brune, le front bas et vertical, des prunelles de jais qui roulent dans un blanc laiteux, le nez assez gros et droit, la bouche bien fendue et plutôt épaisse, la figure carrée, avec une expression de bonté robuste et maternelle. Leur tenue est imposante, sans affectation. Leur corps massif affirme une vertu en bois de chêne, et leurs mains, ah, pauvres de nous! j'ignore si elles caressent bien, mais je mets la mienne au feu qu'elles doivent cogner dur, quand elles s'en mêlent! Un coup de poing de ces fortes ménagères assommerait une demi-douzaine de nos crétins parfumés. On ne se lasse point d'admirer l'ample grâce dont elles soulèvent les valises les plus pesantes. Elles prennent leur place et s'installent lentement, posément, solidement, sûres que rien au monde ne les en démarrera. De temps en temps elles tirent de leur panier un fruit

qu'elles pèlent avec méthode, et découvrent deux rangées de dents blanches où luisent des mastics d'or. Durant tout le voyage, elles garderont leur même gravité et une attitude de bas-reliefs antiques. Il y en a d'autres, jeunes filles ou jeunes femmes, qui au contraire sont maigres, malingres, ombres plus pâles dans l'ombre noire du manto. On dirait de petites bonnes étiolées : elles restent immobiles, indifférentes à tout, même au bébé malpropre qu'elles soutiennent dans leurs bras, et qu'elles ont coiffé d'une capote ruchée, blanche ou rose. De jolis visages, peu ou point; mais, çà et là, une certaine distinction qu'impriment des yeux sombres à une physionomie fanée. Les femmes n'ont point souci de leur beauté. Le soleil, le miroitement des sables, l'ardente poussière, le vent sec émacient les frêles, tassent les grosses. Où nul printemps ne verdit, la femme ne s'épanouit point, et, dans ces pays sans automne, elle ne saurait atteindre le charme des maturités voluptueuses. Les filles de Tarapaca ont la tristesse des tamaris, qui, poussant dans leur désert, ne donnent jamais de fleurs.

Deux ou trois d'entre elles, pas davantage, plus fardées, plus pimpantes, des bouffettes de ruban aux souliers, la jupe relevée contrairement aux habitudes du pays, les bas bien tendus, voyagent d'un bout à l'autre de la pampa en qualité... mettons de bayadères. Leur immuable sourire est une enseigne. Elles observent strictement le silence de leurs compagnes et leur bienséance. Je les crois pénétrées de l'importance de leur mission. On les a probablement mandées dans une officine où elles vont faire la place dans un village du désert. Enfin quelques commis voyageurs, de rares touristes, et nous aurons achevé le dénombrement de cette foule où courent, vendeurs de journaux et porteurs de valises, des gamins en bonnet rouge.

Pour sortir du cirque des hauteurs qui protègent la rade d'Iquique, la ligne décrit un angle aigu. Elle file d'abord vers l'extrémité nord de la baie, à travers les grèves ; de là elle s'élance sur le flanc des montagnes, longe toute la baie qu'elle domine, et s'échappe par l'échancrure de deux crêtes.

Le matin s'embrumait du côté de l'Océan ; des navires profilaient au loin de vagues fantômes. Mais à mesure que nous nous éloignions, le soleil se levait et communiquait à l'immense plage la vie multiple des scintillemens. Nous distinguons à notre droite un carré enclos de murs et bossué de tertres blancs : c'est le cimetière. Deux guérites brunes à sa porte lui donnent une apparence de campement mystérieux et solitaire. A gauche, deux quadrilatères isolés de la ville, l'hôpital, pâté de bâtimens inégaux, bruns et violets, et le lazaret, bleu ciel. Nous courons main-

tenant sur l'étroite rampe de la falaise, et à chaque tour de roue, le précipice que nous côtoyons devient plus profond. Notre passage détache des morceaux de pierre, qui dégringolent comme sous le sabot des mules; parfois même le rebord des wagons plonge sur l'abîme. La petite machine halette et traîne vaillamment son convoi. Elle a l'âme tenace et prudente d'une bonne bête de montagne. Là-bas Iquique, projeté dans les flots, chauffe sa carapace bigarrée sous la diffusion rose du soleil. Cavancha s'amincit, s'effile, et coupe de ses toits sombres la ligne harmonieuse de la mer. Sur la grève plate et plaquée d'étincelles planent des corbeaux noirs, et le silence est tel qu'on entendrait le bruit de leurs calmes battemens. Nous passons au-dessus de la dune amoncelée par l'Océan : la brise muette et les jeux de lumière en font une nappe changeante, tour à tour d'un rose clair et d'un bleu diaphane. De merveilleuses transparences ondoient sur le glissement continu des sables. La pente devient plus raide : le panneau des voitures surplombe le versant abrupt. Mais au moment où nous allons nous enfoncer dans l'intérieur, les montagnes nous apparaissent, dans toute leur aride splendeur, rayées du haut en bas par des bandes parallèles, azurées, jaunes, couleur de safran, lie de vin, vert-de-gris, d'un rouge de pourpre qui déteint. Par là-dessus, la jeune flambée du soleil, et derrière nous, en bas, la plage immobile frangée d'écume et de lavures d'or.

L'éclat de ce spectacle ne tarde pas à s'éteindre. Nous sommes entrés dans la monotonie de la pampa : les collines ne se couvrent plus de riches tentures; ce ne sont que des mamelons uniformément gris, qui ondulent à l'horizon, sans pittoresque, comme au souffle du vent les tristes vagues d'une mer morte. Le plateau s'étend à perte de vue, et rien n'y arrête le regard que de petites croix blanches, plantées à de rares intervalles. Ce qui reste d'une vie humaine est enfoui là, et ces croix de bois, écrasées par la solitude et le silence de la nature, sont les seuls vestiges que laisse derrière elle l'aventure des hommes, et qui évoquent dans ces lugubres étendues l'idée du désintéressement. J'ai souvent pensé que nous ne valions guère que par le petit gibet qu'on dressait sur notre tombe.

Le train stationne quelques minutes à Santa-Rosa, puis à San-Huan, deux pauvres haltes en planches, dont l'une possède une buvette. Les voyageurs de première s'y précipitent, y flûtent une *copita*, et l'on repart. A peine a-t-on le temps de voir à gauche, sur le flanc d'une hauteur, comme une plaie noirâtre : ce sont des mines d'argent. Vers dix heures et demie, nous arrivons à la station centrale, où commence la région des salpêtres. La voie

s'y divise en deux embranchemens, l'un qui dessert les officines du nord, l'autre celles du sud. On déjeune au galop sur des tables d'une propreté douteuse, et en route dans le soleil et la poussière!

Prenons le chemin du nord : j'ai parcouru les deux; pendant près de quinze jours j'ai roulé sur leurs rails, et, bien que la différence n'en soit pas très marquée, il me semble que je le préfère.

Au sortir de la station centrale, nous rencontrons la première officine de salpêtre. Qui en voit une les voit toutes. On ne peut même pas dire que leur décor change : plateau mamelonné ou vaste plaine, la désolation est partout la même. Imaginez donc, et sans effort, sur un versant poudreux, des bâtimens noirs, surmontés de longs tuyaux fumans; devant ces bâtimens, des échafaudages qui supportent des réservoirs en fer rouge, et, tout autour, comme une ceinture d'écume pétrifiée, des monceaux de salpêtre, dont la blancheur s'irise. Plus loin, deux ou trois rangées de huttes forment le village des ouvriers. Et toutes ces constructions en bois, noircies par la fumée, chauffées par le soleil, d'où sortent continuellement le bruit rauque des broyeuses et le ronflement des machines, s'élèvent au milieu de terrains défoncés, ravagés, horribles. Éboulemens, crevasses, trous béans, un inextricable réseau d'ornières, une incohérence de sapes et de tranchées, l'effondrement est tel qu'on ne saurait l'attribuer à des bras humains et que l'esprit se figure un labourage de géans ivres ou le vandalisme d'un tremblement de terre. Je ne pense pas qu'on puisse jamais contempler un spectacle plus sinistre, dans un pays plus morne, sous une lumière plus crue. J'ai traversé d'autres déserts, les hauts plateaux de Bolivie : ils m'ont empli de sérénité; leurs montagnes sauvages, leurs neiges, le voile d'azur et d'or de leurs lacs, tout y respirait la virginité somptueuse de la nature. Leur silence parlait au cœur. Les dieux, que nos mélancolies ont conçus, n'eussent point dédaigné le séjour de ces sublimes forteresses. Mais ici l'homme a trouvé moyen d'ajouter à l'horreur des choses. Il éventre la terre en forcené. Il la fouille, la bouleverse, se rue contre elle. Je ne dis point qu'il ait tort, puisque la nécessité le lui commande. Mais devant ces plaines saccagées, je m'étonne moins des brutalités de plusieurs salitreros, de leur grossière conception de la vie, de leur débridement d'instincts à travers les jouissances. Ce n'est pas la vue d'un sol en proie à la destruction qui peut élever leur âme et lui donner de la mansuétude. La fortune se ressent toujours des habitudes prises pour la conquérir. Cette dévastation qu'ils pratiquent journellement, dans laquelle et de laquelle ils vivent,

allume en eux un éternel besoin de violence. Les reîtres d'autrefois, que les villes en feu, les ruisseaux de sang, et les tas de cadavres et l'échevèlement des femmes piétinées par leurs chevaux soûlaient d'orgueil, proportionnaient leurs plaisirs à leur monstrueux labeur. Je ne compare point ces tragiques soudards aux bourgeois enrichis de la pampa. Mais si vous voyez jamais un salitrero rouant de coups la fille qui l'héberge et titubant dans le fracas de la vaisselle brisée, souvenez-vous de la façon dont ce même homme travaille la terre, la bonne terre, aïeule du genre humain.

Cependant le train continue sa marche. C'est l'heure où souffle le vent de la pampa, ce vent régulier qui se lève à dix heures du matin et tombe vers quatre heures du soir. Nous avons beau nous claquemurer dans nos wagons, la poussière y pénètre, nous aveugle et nous dessèche la gorge. Nous apercevons au loin de nouvelles officines, et tout le long de la plaine d'étranges colonnes de sable jaillissent comme des geysers et se tordent en spirale. Il fait une chaleur accablante; tout ce qui reçoit un rayon de soleil brûle. De temps en temps, nous nous arrêtons devant une misérable baraque, entourée de quelques cabanes. Une seule gare nous retient dix minutes : Huara. Des marchandes de raisins, pour la plupart cholas boliviennes, se traînent dans les voitures et nous offrent des raisins poudreux. Elles sont vêtues de jupes multicolores et de corsages à ramages, coiffées de chapeaux d'homme, et leurs cheveux, en deux nattes nouées par un ruban rouge, sont ramenés sur leur poitrine. Je remarque parmi les gamins qui nous harcèlent des types de blondins aux yeux bleus, à la peau blanche. C'est de la contrebande anglaise ou germanique. Je n'ose nous en rendre responsables, car les Français se comptent à Tarapaca. Je n'en connais que trois, possesseurs d'officines, et leur personnel se compose presque entièrement de Chiliens et de Péruviens. Huara, un des villages les plus peuplés du désert, s'étend devant la gare : son bourg consiste en un alignement de maisons et de magasins sordides, coupé de rues qui ne sont que des échappées sur l'infini des sables. On y voit un hôtel et même un « Grand Hôtel », et, en face, deux fiacres vermoulus, attelés chacun de trois rosses pelées.

Après Huara, Poso-Almonte s'enorgueillit de ses tamaris et de ses souvenirs historiques. Une pluie, une de ces pluies qui se trompent d'adresse et dont le miracle s'opère environ une heure tous les trois ans, une pluie doublement lustrale, a fait sortir du sable le maigre enchantement de ces arbustes vert grisâtre. Ils ne grandissent pas, ils rampent. L'habitude d'être fouettés par le même vent les allonge sur le sol. Loin d'égayer la plaine, qui va

se perdre dans le ciel pâle, ils l'attristent encore. On aimerait mieux que la nature, incapable de vrai feuillage et d'ombre, évitât la honte de pareils avortemens.

Quant aux souvenirs historiques, ils ne sont pas plus heureux que les tamaris. Il y a cinq ans, les troupes de Balmaceda et celles du Congrès se sont rencontrées à cet endroit et se sont livré une odieuse bataille. Les révolutionnaires occupaient un monticule près duquel passe le train : les balmacedistes tenaient la plaine. Tous les ouvriers chiliens des officines avaient quitté le travail et pris les armes contre un « tyran », dont ils célèbrent aujourd'hui la mémoire. De son côté, le commandant de Balmaceda, Robles, conduisait son régiment à Iquique. Il espérait y surprendre les ennemis ou du moins leur supprimer les vivres. Toute la question était de savoir à qui appartiendraient les salpêtres. Le dictateur avait donné l'ordre formel de détruire les machines des salitreros. Et remarquez bien que les salitreros en auraient été ravis, car, dispensés par là de remplir leurs contrats, ils y eussent moins perdu que de livrer, toujours au même prix, une marchandise dont les difficultés de la guerre civile avaient quadruplé les frais de production. Les révolutionnaires, eux, comptaient sur les douanes pour continuer la lutte. Les deux détachemens se heurtèrent à Poso-Almonte. On y combattit avec un incroyable acharnement. Le plus grand nombre des soldats ignoraient quel motif les jetait les uns contre les autres, dans cette tuerie fratricide. Ils s'y lancèrent, comme un défi suprême, le mépris de leur peau, et s'attendirent à deux cents mètres, pour se servir de leurs armes de précision. On les vit se fusiller presque à bout portant. Robles, en déroute et blessé, se réfugia dans une officine : les vainqueurs l'y traquèrent, le saisirent au lit et le mutilèrent honteusement. On raconte qu'on enveloppa dans une poche les morceaux de son cadavre et qu'on les envoya à Iquique; on ajoute même que l'homme qui ouvrit le sac mourut de saisissement. Ce Robles, au moment où il fut écrasé par le nombre, venait d'accomplir une marche héroïque à travers la pampa. Il a laissé le souvenir d'un vaillant capitaine. Aujourd'hui, sur le haut du monticule où les révolutionnaires commencèrent le feu, et qui fut trempé de sang, un arbuste d'un jaune pâle s'alanguit dans la chaude tristesse cendrée de l'horizon.

Nous pouvons continuer ainsi jusqu'aux falaises, qui dominent à pic l'anse de Pisagua, point terminus de la ligne : nos yeux ne seront distraits que par le trot d'un cavalier, les cahots d'une charrette ou le profil résigné d'un petit troupeau de mules, promenant leur museau dans la sécheresse des tamaris. Le voyage dure neuf heures. Toujours des éminences aux flancs pom-

melés, des buttes difformes, des collines plus désolées que les Golgothas de notre imagination, et l'immensité nue balayée par le vent, et, de temps à autre, la sombre horreur d'un terrain défoncé. Du côté du sud, vers l'énorme officine de Lagunas, c'est le même spectacle, avec moins de poussière peut-être et moins de stations. Le soir, à la brise qui s'apaise succède une froide humidité, et la nuit sans crépuscule vous saisit et vous transperce. Tout se mouille, sans même qu'on soit enveloppé de brouillard; et, malgré cette fraîcheur, qui contraste violemment avec la chaleur du jour, les tombées du jour sont divinement belles et d'une incomparable mélancolie.

Un soir, monté sur une de ces vigoureuses mules que leur force de résistance rend supérieures à tous les chevaux du monde, je fus surpris par l'ombre à une demi-lieue de l'officine où j'étais descendu. Ce fut presque instantané, et, si ma bête n'avait point connu le chemin de son corral, je n'aurais su m'orienter. On n'est pas plus perdu sur l'Océan. Les formes qui m'entouraient s'étaient exagérées, et, tandis qu'un reflet d'incendie courait encore au ras du ciel, les monticules érigeaient des découpures de vieux bastions en ruines; les ondulations du sable donnaient à l'étendue l'aspect d'un énorme cimetière persan, où, seules, les bosses du terrain révèlent les tombes; et, vers l'Occident, des traînées lilas fuyaient, dernières pensées de la lumière. Sur ma tête un collier d'étoiles s'égrena. Ma mule, dont les oreilles pointaient, fut effrayée des lueurs d'ivoire que faisaient à ses pieds de grandes carcasses d'animaux nettoyées par les oiseaux de proie. Heureusement ce qui l'inquiétait me rassura. Je m'aperçus à ces ossemens que je me trouvais tout près de l'officine. Le désert n'a point d'écho, et le grondement des machines n'arrivait pas jusqu'à moi.

Les matins sont humides comme les soirs, mais moins traîtres. C'est l'unique moment de la journée où l'on se sente heureux de vivre. Pas de vent, pas de poussière, et l'invisible brume, qui vous imprègne, s'évaporera au premier rayon de soleil. Les tons du ciel ont des finesses que nous ne connaissons pas en Europe. Je l'ai vu dès six heures du matin moucheté de flocons d'opale où nageaient des paillettes d'or mat. Nul pinceau ne rendra jamais le nacarat de son aurore, ses nuées de tulle et de soie, ses éparpillemens de dentelles mauves, son infinie douceur de paille rosée, et surtout cet alanguissement de toutes les colorations, qui, à mesure que le soleil grandit, se fondent dans une incandescence diamantée. Et il semble que les âmes soient pareilles au firmament : capables de nuances à leur réveil, elles adoucissent les visages, diversifient les regards; puis la journée s'avance, les

traits se contractent, et le perpétuel flamboiement de l'horizon imprime aux prunelles une pâle fixité.

Vers dix heures, le mensonge des mirages guette le voyageur. Il peut être cruel pour la caravane épuisée, qui n'attend son salut que de la rencontre d'une oasis; mais ici, où l'on n'a jamais à craindre les longues erreurs, je le trouve simplement délicieux. Vous distinguez, environ à cinq cents mètres et avec une telle précision qu'un artiste pourrait peindre cette chimère, des arbres, des espèces de peupliers, dont le tronc se mire et dont les feuilles tremblent dans l'eau. Ils se groupent, forment une haie ou un bocage; on y entrevoit des éclaircies, et de hautes herbes poussent à leur pied. Rien ne les figurerait mieux qu'un fusain d'Allongé, un de ces fusains, aérés par de la lumière, et dont les reflets dessinent dans la transparence d'un fleuve un paysage à la fois précis et flou. C'est leur couleur, du moins la couleur de ceux qui m'ont apparu, qui me les fait plutôt comparer à des fusains qu'à des aquarelles. Et là encore on dirait que l'optique complote ses ruses de manière à mieux nous abuser. Ces arbres de songe ont exactement les mêmes tons gris et sombres que les bouquets de tamaris. Mais l'eau qui frissonne autour d'eux les baigne de fraîcheur. On sait qu'ils n'existent pas, on ne les en aime pas moins. S'ils existaient vraiment, rompraient-ils avec plus d'agrément l'uniformité de la morne plaine? Ils sont comme la poésie du désert. Je m'imagine que cette âpre nature, engourdie par la chaleur, s'endort de lassitude et qu'elle rêve. Elle rêve qu'il lui manque de l'ombrage, le chant des oiseaux, le murmure des eaux courantes, qu'elle n'a point d'arbres dont le bruissement exprime ses plaintes, point de rivière qui satisfasse ses besoins d'expansion, point d'herbages dont le mouvant bouclier la protège des flèches du soleil. Son rêve prend forme, voltige sur son front brûlant; et ce que nous voyons n'est que le fantôme de son désir.

Je sais encore d'autres mirages. Est-il possible de traverser ces solitudes, sans y revoir les premiers aventuriers qui s'y hasardèrent, les rudes coquins d'Espagne, que le poète José Maria de Heredia élève à la dignité de héros? Leur souvenir plane, comme un oiseau de proie, sur toute cette région; et les salpêtriers, qui sont cependant avares d'inutiles enthousiasmes, s'émerveillent encore que les cavaliers d'Almagro aient affronté ce lugubre désert. Il est certain que la retraite des Dix mille n'est plus qu'une partie de campagne à côté de leur expédition. Ce fut en 1535 qu'Almagro, associé de Pizarre dans la conquête du Pérou, et un peu moins scélérat que lui, décida de marcher vers les terres du Sud, que la légende et la convoitise de ces bandits enri-

chissaient de fantastiques trésors. Ils venaient de piller le royaume des Incas, mais rien ne les rassasiait. Almagro partit donc et suivit à l'aller la grande route militaire des Fils du Soleil. Quand ils eurent massacré des Indiens, mangé leurs chevaux et laissé bon nombre des leurs dans les ravins et les précipices des Andes, ils arrivèrent à Coquimbo, et, déçus par leurs éclaireurs, ils résolurent de rebrousser chemin. Ils revinrent alors le long de la côte et s'engagèrent dans les déserts d'Atacama et de Tarapaca. Ils marchèrent ainsi plus de deux cents lieues sans trouver une oasis. Ils ne se doutaient guère, en passant dans la pampa d'Iquique, qu'ils foulaient des millions futurs. Leurs appétits ne connaissaient que la terre qui produit l'or... *I como no le parecio bien la tierra por no ser quajada de oro.* Comment s'approvisionnèrent-ils? Comment, éreintés déjà par l'escalade des Cordillères, résistèrent-ils à la soif et au soleil? Je ne crois pas que l'homme ait jamais dépensé plus de volonté sauvage. Tout ce que la bête humaine, altérée d'argent, peut faire, ces écumeurs de terres vierges l'ont réalisé. S'ils avaient été soutenus dans leurs prodiges par une idée de sacrifice ou d'amour, ce désert serait sacré. Il y faudrait bâtir un temple à l'Énergie humaine. Tous les historiens, même les descendans des vaincus qui ont écrit l'histoire, se sont récriés d'admiration devant cette marche invraisemblable d'un corps d'armée dans l'affreuse pampa des salpêtres. Les conquérans n'accomplirent point d'exploit plus étrange et aussi plus stérile, si ce n'est Gonzalo Pizarre en son exploration des pays de la cannelle, au Brésil, et ce traître d'Orellana, qui l'abandonna pour se lancer sur l'Amazone, et, dans un méchant bateau de bois vert, brava les rochers, les rapides, et descendit jusqu'à l'Océan. Alors les esprits ne distinguaient ni les démarcations de la fable et de la vérité, ni les frontières du possible et de l'irréalisable. La horde espagnole qui s'abattit sur le Nouveau Monde recula si loin les bornes de l'effort permis qu'elle ne les discerna plus.

Les temps sont changés, mais on retrouve toujours au fond de ceux qui accaparèrent l'héritage des Almagro et qui l'exploitent, un peu de leur indomptable ténacité et leur folie d'entreprises gigantesques. Ces gens-là voient grand, et le plus fameux des salpêtriers, celui qu'on appelle le Roi du salpêtre, North, me paraît comme le Pizarre de l'industrie contemporaine. Il a son même goût de gaspillage effréné, sa même avarice, moins pour amasser que pour dissiper. Je me souviens d'une phrase de Prescott dans son chef-d'œuvre de la *Conquête du Pérou* : « Il y a, s'écrie-t-il, quelque chose qui accable l'imagination dans cette guerre contre la nature. » C'est le sentiment qu'on éprouve quand on visite les vastes officines de la pampa et qu'on assiste à leur

fonctionnement. Lagunas, Rosario de Huara, San Jorje, Santa Luisa, sont des villes féodales avec citadelle et château fort. On y travaille jour et nuit : les machines ne s'arrêtent point de mugir, les hommes de s'user et les capitaux de s'accroître.

Mais si les anciens conquérans étaient possédés, ainsi que les modernes, de la passion des richesses, ils avaient cette supériorité de la masquer d'un souci religieux, suprême hommage rendu au désintéressement. Leur poursuite de l'Eldorado affectait un air de croisade. Cortès au Mexique, Pizarre au Pérou, Valdivia au Chili, plantaient la croix, le soir de la victoire, fondaient des cloches, bâtissaient des églises, et parfois un homme juste, un Gasca, sortait de leurs rangs et tentait d'évangéliser triomphateurs et vaincus. Nous sommes aujourd'hui plus pratiques, et, loin de le considérer comme un progrès, le cynisme avec lequel s'étale notre culte de l'or me semble plutôt le signe d'une singulière décadence morale. D'un bout à l'autre de la pampa, dans tous ces villages, dans tous ces fiefs de salitreros, vous ne trouverez pas une seule chapelle, pas un seul temple, pas même une synagogue, une petite synagogue! Les vingt mille âmes de Tarapaca n'ont d'autre clocher que leurs tuyaux d'usines. Le clergé, chilien ou bolivien, que j'ai entrevu, ne me semble pas un excellent éducateur. Il ne prêche guère d'exemple. Mais on ne peut dire que tant vaut le curé, tant vaut l'église. Le symbole religieux, quelque grossière interprétation qu'on en donne, contient toujours un germe de moralité supérieure.

En tout cas son absence révèle chez les maîtres du pays un extraordinaire mépris de tout ce qui n'est pas le gain matériel. Et pourtant aux dernières lueurs du soleil couchant, les officines s'élèvent dans le silence de la plate étendue avec la même sérénité qu'au milieu des plages bretonnes le Mont Saint-Michel et l'île de Tombelaine. Que de fois ce rapprochement s'est imposé à mon esprit et m'a reporté à cinq mille lieues en arrière, dans l'adorable pays de la ferveur naïve, où le coche d'Avranches « fait claquer son fouet comme un vif éclair »! Ah! magie des choses, divin prestige du ciel, même sur un sol aride, tu revêts les pires travaux de l'homme d'une mélancolie grandiose qui en dissimule l'impiété! L'usine qui dévore de pauvres êtres, au profit de quelques jouisseurs, il suffit d'un caprice de lumière, pour qu'elle se transforme en une pensée de croyant dressée, dans le bois ou le roc, vers l'azur infini.

André Bellessort.

REVUE LITTÉRAIRE

LA CRITIQUE ADMIRATIVE

A PROPOS D'UN LIVRE RÉCENT (1).

Une méthode jadis adoptée et restée longtemps en faveur consistait à orner le bas des pages des livres classiques de notes admiratives : « Belle pensée... Expression saisissante... C'est ici le dernier effort de l'éloquence... » Elle est aujourd'hui tout à fait démodée. Les livres de nos écoliers s'enflent de commentaires qui ont toute l'aridité, toute la subtilité, et toute l'incertitude de l'érudition. Ce nouveau système a aussitôt porté ses fruits. Il contribue puissamment à mettre les jeunes gens en garde contre ces textes qu'on hérisse d'explications, au lieu d'en souligner l'intérêt et d'en faire ressortir les « beautés » propres à séduire l'imagination et qui parlent au cœur. Ce qu'on devrait éveiller d'abord chez les jeunes gens, ce sont les facultés d'enthousiasme : ce langage de l'admiration est celui qu'ils sont faits pour comprendre et qui s'harmonise avec la nature de leurs sentimens. Mais nous ne nous adressons qu'à leur intelligence, nous ne développons chez eux que l'esprit critique; après quoi, et lorsque nous en avons fait d'arides raisonneurs, incapables d'élan et rebelles à l'idéal, nous nous affligeons. Triste jeunesse, soupirons-nous, si peu jeune, sans ardeur et sans foi, qui ergote, qui chicane quand elle devrait se laisser prendre par les entrailles ! Nous avons raison. Nous oublions seulement de prendre pour nous la part de responsabilité qui nous revient. Ce n'est pas la jeunesse qui change : elle a toujours le même âge. Ce qui

(1) *Chateaubriand, sa femme et ses amis,* par M. G. Pailhès, 1 vol. in-8°; chez Féret (Bordeaux).

change ce sont les leçons qu'on lui donne. Il y a des éducateurs maladroits. Et il y en a de funestes.

Mais cette méthode, que nous regrettons de voir bannir de l'enseignement, est-elle recevable en critique? Ou n'est-elle pas au contraire exclusive de l'idée elle-même de la critique? La « critique admirative » compte chez nous plus de partisans qu'on ne croit. Elle en a parmi les auteurs, très persuadés que devant eux les attitudes les plus prosternées sont aussi les plus convenables et que le rôle de donneur d'encens est précisément celui qui sied au critique. Elle en a dans le public, dont la paresse se plaît aux opinions sans nuances, et qui n'aime ni qu'on rabatte ses engouemens ni qu'on le dérange dans la célébration du culte. Il y a d'ailleurs dans le parti pris de l'admiration une apparence de noblesse, un semblant de largeur, un je ne sais quoi de généreux et qui ne sent pas son pédant. On se refuse à ramener à la mesure commune ceux qui, par leur génie, échappent à cette mesure. On se ferme les yeux, afin de ne pas voir les faiblesses, les lacunes, les défauts chez ceux de qui les belles qualités nous ravissent; et peut-être, en effet, ne les voit-on pas, car l'enthousiasme est un état violent. En revanche le critique qui continue de se posséder, qui n'abdique ni sa raison ni son goût, celui-là donne de lui-même une opinion défavorable : il est mal vu. Ses meilleurs amis croient devoir l'avertir. « Libre à vous, si cela vous amuse, de vous empêcher d'avoir du plaisir. Mais pourquoi nous retirer nos admirations? A quoi bon nous montrer que la statue a des pieds d'argile? Quand nous sommes transportés d'aise et ravis hors de nous-mêmes, de quelle matière êtes-vous donc fait pour rester de sang-froid? Cette froideur, c'est ce qu'il n'y a pas moyen de vous pardonner. Vous ne vous échauffez jamais. Vous ne laissez jamais paraître d'émotion. Vous ne vibrez pas. Vous tenez à rester maître de vous et à conserver ce que vous prenez pour la netteté et la justesse de l'esprit et qui n'en est que la sécheresse. La sécheresse! voilà votre défaut. C'est un défaut plus grave que vous ne pensez, car il vous empêche de comprendre ce qui est vraiment grand. Involontairement vous rapetissez les œuvres et les hommes. N'y aurait-il pas dans votre cas un peu d'envie?... » Nous essaierons de montrer par l'exemple d'un livre, qui n'est d'ailleurs pas sans mérite, ce que vaut en soi la critique admirative, et à quels résultats aboutit une critique dont l'admiration est le principe et le moyen.

Tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de Chateaubriand connaissent l'excellent travail que M. l'abbé Pailhès consacrait naguère à Mme de Chateaubriand. M. Pailhès nous a remis en mémoire ce fait, généralement oublié, qu'il y a eu une Mme de Chateaubriand. Il s'est fait l'éditeur de ses notes et de ses lettres; il nous a fourni des documens qui nous permettent de retrouver ou de deviner sa physionomie; c'en est

assez pour qu'il ait droit à notre reconnaissance. Introduit par Mme de Chateaubriand dans la société du grand écrivain, M. Pailhès en est devenu l'un des familiers. Mais le moyen d'entrer dans l'intimité de l'auteur du *Génie du Christianisme* sans en subir la séduction et sans être entraîné dans le rayonnement de sa gloire? C'est quand il s'agit de Chateaubriand que l'admiration devient une religion. M. Pailhès en est l'un des dévots. Il a la foi. Il la confesse dans son nouveau volume : *Chateaubriand, sa femme et ses amis.* Ce livre est un acte d'adoration; c'est, par ailleurs, une œuvre de représailles. Il s'y exhale une de ces colères impétueuses et vigoureuses qui ne s'épuisent pas en s'exprimant, mais que cinq cents pages aident seulement à prendre une plus complète conscience d'elles-mêmes. Car un sacrilège a été commis. Un impie a profané le temple. Un homme s'est rencontré qui a porté sur l'idole ses mains profanes. C'est Sainte-Beuve, pour l'appeler par son nom. Depuis plus de quarante ans qu'il a publié son livre de diffamation et de scandale, aucune réclamation sérieuse ne s'est élevée. Même on a lâchement adopté ses conclusions, et on a pris l'habitude de voir Chateaubriand à travers l'image qu'il en a tracée. Il était temps que M. Pailhès vînt faire entendre sa protestation indignée et crier, comme il le fait en propres termes : « Honte à Sainte-Beuve! » Encore craint-il de n'avoir pas trouvé des expressions assez fortes, et d'être resté inférieur à sa tâche. Ce n'est pas qu'il ait manqué de bonne volonté, mais plutôt peut-être du talent nécessaire. Il y eût fallu la touche du maître. Chateaubriand était seul capable de venger Chateaubriand. Ah! s'il avait pu sortir de sa tombe! « A quelle immortalité de mépris, à quelle sublimité d'infamie, par un de ces mots puissans dont il avait le secret, il eût voué, il eût cloué Sainte-Beuve! » A la violence des termes on reconnaît l'exaltation du dévot : les colères pieuses ont volontiers recours à ce vocabulaire enflammé.

A quoi se réduit pourtant l'infamie de Sainte-Beuve? Il avait connu personnellement Chateaubriand ; il avait surtout recueilli sur lui beaucoup de témoignages; il avait beaucoup de choses à dire. Néanmoins Chateaubriand vieillissait, oublié des générations nouvelles, qui sont ingrates par nature ; quelques amis s'associant à l'œuvre menée avec tant de délicatesse et de dévouement par Mme Récamier, s'ingéniaient à lui masquer la vérité et entretenaient autour de lui l'illusion d'une gloire toujours jeune. Sainte-Beuve ne voulut pas déjouer cette conspiration. Il attendit la mort de Chateaubriand. Mais alors il lui sembla qu'il avait repris ses droits et que l'auteur de tant de beaux livres appartenant sans doute à l'histoire, il pouvait le discuter librement. Il s'appliqua à détacher le masque du grand acteur, à découvrir la physionomie véritable, à retrouver dans l'œuvre les traits du carac-

tère de l'homme. A-t-il d'ailleurs apporté dans cette enquête quelque malice, et, si l'on y tient, quelque malignité? L'important est qu'il ait vu juste. Or on s'est beaucoup occupé de Chateaubriand en ces dernières années. Les études biographiques ou littéraires se sont multipliées. Il se peut qu'elles diffèrent par le ton et par l'accent de celle de Sainte-Beuve. Elles n'ont sur aucun point essentiel réformé son jugement.

Il y a des chances pour que le Chateaubriand de Sainte-Beuve continue de prévaloir contre celui de M. Pailhès. Au reste voici ce portrait vraiment inédit. L'idée qui en a dirigé la composition est fort simple : c'est que tous les reproches qu'on a coutume d'adresser à Chateaubriand sont inventions pures et calomnies noires. On se le représente, comme les héros de ses livres, en proie aux extrémités d'une nature ardente et insatiable, inassouvie et lasse, dévoré par un ennui continuel, cherchant dans les orages de la passion, dans l'agitation des voyages ou dans celle de la politique, une distraction qui lui échappe sans cesse, à charge à lui-même et aux autres. On l'imagine encore infatué de lui-même, soucieux de l'effet qu'il produit, les yeux fixés sur la galerie, avide de l'adulation et gâté par elle. Légende que tout cela ! Le Chateaubriand de la réalité vécue, celui auquel il faut revenir est tout différent. Il est essentiellement bon enfant, bon garçon, aimant à rire, d'un commerce agréable et facile. Tels sont les traits sous lesquels nous le dépeint à plusieurs reprises le « bon » Joubert. « Je serais fort aise, écrit celui-ci en 1804, que vous le voyiez ici pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs, et au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable... Sa femme et lui me paraissent ici dans leur véritable élément. Quant à lui sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation ; elle m'offre vraiment un modèle... Ce sont deux aimables enfans, sans compter que le garçon est en outre un homme de génie. » Il y a plusieurs remarques dont le nouveau biographe ne s'est pas avisé : c'est que Chateaubriand n'a pas trouvé tout de suite l'attitude où il devait se figer et qu'on n'atteint pas du premier coup à la perfection d'un genre ; c'est qu'il n'est pas d'existence si concertée qui n'ait ses heures de détente ; et c'est aussi que le « bon » Joubert était à un rare degré dépourvu de pénétration morale, comme d'ailleurs ses maximes le prouvent surabondamment.

Mais Chateaubriand ne peut avoir de défauts ; il ne peut avoir commis de fautes ; c'est encore le « bon » Joubert qui en témoigne : « Il me paraît inévitable qu'un tel homme fasse des étourderies ; il ne me paraît pas possible qu'il fasse des fautes graves. » Chateaubriand n'est pas poseur ; il n'est pas égoïste, il n'est pas orgueilleux, du moins au sens vulgaire de ces mots ; tout au plus peut-on noter chez lui une fierté

légitime et une juste préoccupation de lui-même. Et je crois bien que personne encore ne s'était avisé de célébrer les vertus conjugales de René. M. Pailhès va jusque-là. C'est même où tend l'effort principal de sa démonstration, et c'est la thèse de son livre. Si ses amis adorèrent ce bon garçon, d'autre part il rendit sa femme fort heureuse. Les années les plus brillantes, qui vont de la publication du *Génie* à celle de l'*Itinéraire*, années où l'écrivain est en pleine possession de lui-même, où il multiplie les chefs-d'œuvre, où sa célébrité qui ne cesse de grandir lui est attestée par toutes les formes du succès, sont aussi des années de pures joies domestiques que ne trouble aucun orage et qu'aucune ombre n'effarouche. Le ménage s'est installé à la Vallée-aux-Loups. « Aulnay, c'était le bon temps ! » On travaille, on reçoit quelques amis, on jardine, on fait ensemble des visites dans les châteaux voisins. « Je voudrais mettre dans une lumière d'évidence, écrit M. Pailhès, ces années de retraite, de travail, de vie intérieure, de paix et de bonheur. » Plus tard les liens ne firent que se resserrer et l'entente ne devint que plus harmonieuse. M. de Chateaubriand a passé décidément personnage politique ; les dangers plus ou moins imaginaires que lui fait courir son humeur batailleuse font éprouver à la vicomtesse toutes sortes d'émotions : en revanche il lui prodigue les soins de la plus attentive sollicitude : « Le bon Chat est à la messe : j'ai peur quelquefois de le voir s'envoler vers le ciel ; car, en vérité, il est trop parfait pour habiter cette mauvaise terre et trop pur pour être atteint par la mort. Quels soins il m'a prodigués pendant ma maladie ! Quelle patience ! quelle douceur ! » C'est aussi bien ce Chateaubriand prêt à s'envoler vers le ciel et mûr pour la béatification, que nous présente M. Pailhès. — Les saints dont on confectionne les statues dans la rue Saint-Sulpice ont un air bien sage, un teint rosé, des cheveux peignés avec soin. Mais on ne les a jamais donnés ni pour faire l'illusion de la vie ni pour être ressemblans.

Vous demandez-vous ce que l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* eût pensé de ce portrait, et s'il se fût reconnu dans ce Chateaubriand bon enfant, bon jeune homme et bon homme ? S'il revenait parmi nous, comme se plaît à l'imaginer M. Pailhès, pour surveiller sa gloire et soigner sa bibliographie, je craindrais qu'il ne trouvât « un de ces mots puissans dont il avait le secret » pour en accabler son panégyriste trop bien intentionné. Il aurait horreur de tant de vertus dans lesquelles on embourgeoise le sire de Combourg. C'était bien la peine d'avoir fait jadis sa confession publique ! Car il est pourtant difficile d'oublier que Chateaubriand a parlé de lui-même avec une certaine abondance. Il s'est gardé d'apporter dans ses aveux le cynisme d'un Rousseau ; il a apprêté l'attitude dans laquelle il voulait paraître aux yeux de la postérité ; néanmoins il a été véridique, il nous a fourni tous

les élémens d'un portrait définitif; il a dit tout ce que nous avions besoin de savoir, et un peu plus que nous ne lui en demandions. « J'ai peur d'avoir eu une âme de l'espèce de celle qu'un philosophe ancien appelait une maladie sacrée. » Cette âme de Chateaubriand est devenue l'âme de plusieurs générations d'hommes. Cette maladie sacrée a été celle de toute une époque et s'est communiquée à une grande littérature. C'est pourquoi il n'est pas inutile d'en rechercher les origines. Chateaubriand a été pour la religion chrétienne un apologiste assez différent de celui que Pascal méditait d'être en son temps. C'est cette différence qu'il importe d'expliquer, et non pas seulement par la différence des temps, mais par les traits du caractère d'un individu.

Le premier trait est celui qui, au surplus, a frappé tous les biographes et qu'ils se sont appliqués à faire saillir, depuis Sainte-Beuve, qui appelle René, d'une expression si heureuse, « un épicurien à l'imagination catholique », jusqu'à M. de Vogüé qui analysait ici même, avec autant de pénétration que d'éloquence, cette « âme de désir ». C'est à l'époque de l'éveil des sens et sous cette influence que Chateaubriand crée la sylphide irréelle qu'il pare des charmes de toutes les femmes de chair qu'il a pu entrevoir. « Tout devint passion chez moi en attendant l'âge des passions. » Cet âge pour lui s'est prolongé fort tard. A la date de 1832, par un soir d'orage, se trouvant dans une chambre d'auberge à Altorf, il gémit ou il halette : « Jamais, quand le sang le plus ardent coulait de mon cœur dans mes veines, je n'ai parlé le langage des passions avec autant d'énergie que je le pourrais faire en ce moment. Il me semble que je vois sortir du Saint-Gothard ma sylphide des bois de Combourg. Me viens-tu retrouver, charmant fantôme de ma jeunesse? As-tu pitié de moi?... Viens t'asseoir sur mes genoux; n'aie pas peur de mes cheveux; caresse-les de tes doigts de fée ou d'ombre. Qu'ils rembrunissent sous tes baisers... » C'est là un genre de confidences dont nous nous serions bien passés, mais dont nous sommes tout de même forcés de tenir compte. Il y a dans René du don Juan : cela explique en partie sa séduction, mais aussi l'espèce particulière de sa tristesse.

Cette tristesse que Chateaubriand a fait rentrer dans la littérature, c'est par elle qu'il a élargi l'âme moderne, renouvelé la sensibilité, rouvert les sources de la poésie. Suivant sa belle expression, la vie, sans le chagrin qui la rend grave, n'est qu'un hochet d'enfant; et de même une œuvre littéraire qui ne sonne pas douloureusement n'est qu'un jeu puéril. Mais il y a bien des sortes de tristesse. Celle de Chateaubriand n'est le résultat ni d'une conception générale, ni d'une déduction logique, ni d'aucun raisonnement. Elle n'a pas la sérénité qu'y apportent les vrais croyans, résignés à ne demander à ce monde aucune de ses joies ; elle n'a pas l'âpreté qui vient de ce qu'on a jugé la

vie mauvaise, les cieux fermés et qu'on jette l'anathème à toute la nature ; elle n'est pas faite de pitié et ne s'attendrit pas sur l'universelle misère. Elle n'est que la conséquence d'une sorte de continuelle déception. C'est la condition elle-même du désir que l'intensité avec laquelle il aspire à son objet lui soit une souffrance, et que cet objet à peine possédé ne lui laisse que la lassitude et le dégoût. Il est mobile et changeant, enfiévré encore par la sensation de la fuite irrémédiable du temps. Car il n'éclaire que quelques années, laissant les autres décolorées et vides de tout ce qui n'est pas le regret. Ce regret s'avive de la pensée que le festin auquel vous n'êtes plus convié reste servi pour de plus jeunes. « De pareils charmes, vous les sentez encore, mais ils ne sont plus pour vous : la jeunesse qui les goûte à vos côtés et qui vous regarde dédaigneusement vous rend jaloux et vous fait mieux comprendre la profondeur de votre abandon. » Telle est cette tristesse, rançon du plaisir, née de l'impossibilité de prolonger et de fixer de courtes joies.

L'égoïsme n'est pas moins essentiel à cette âme; force est bien de prendre le mot dans son sens vulgaire, attendu qu'on ne lui en connaît pas d'autre. René ne rapporte tout qu'à lui seul : dans la gloire, dans l'art, dans l'action, dans l'amour il ne recherche que sa propre satisfaction; il est incapable de se détacher de lui-même, de s'oublier et de se donner. Mme de Duras disait : « M. de Chateaubriand ne gâte pas ses amis. J'ai peur qu'il ne soit un peu gâté par leur dévouement. » Ceux qui lui étaient le plus passionnément attachés, il les désolait par des caprices et des violences dont il ne se repentait que quand il n'en était plus temps. « Je n'ai cessé, avoue-t-il, de me reprocher les inégalités dont j'ai pu affliger des cœurs qui m'étaient dévoués. » Il a souhaité non pas tant d'aimer que d'être aimé : source nouvelle de doute et de tourment. « Quant à l'intérêt dont j'ai paru être l'objet, je n'ai jamais pu démêler si des causes extérieures, si le fracas de la renommée, la parure des partis, l'éclat des hautes positions littéraires ou politiques n'était pas l'enveloppe qui m'attirait des empressemens. » Non plus que les gens, il n'aime pas les choses pour elles-mêmes. « Je ne m'intéresse à quoi que ce soit de ce qui intéresse les autres... Mon grand défaut c'est de n'être enivré de rien; je serais meilleur si je pouvais prendre à quelque chose. » Pour n'avoir pas su se déprendre de soi il n'a pu atteindre ce qui fait le prix de la vie. C'est dans le sacrifice de soi qu'on trouve le repos, dans le dévouement à un être ou à une idée.

Ajoutez une vanité qui, poussée à ce degré d'exaspération, devient une torture intolérable. On parle de l'orgueil de Chateaubriand. Mais l'orgueil est une force et un gage de sécurité. Il est une certitude, et, dans la conscience que nous avons de la valeur de notre œuvre et de l'efficacité de notre effort, il nous garantit contre l'indifférence ou

l'injustice de ceux qui n'en aperçoivent pas d'abord la portée. La vanité est tout le contraire ; elle nous réduit à attendre de l'approbation d'autrui le secours que nous ne trouvons pas en nous-mêmes. Chateaubriand a toujours douté de lui, non par modestie, mais plutôt par coquetterie. Il doute de son talent et partant de sa gloire. « Vous me dites des choses charmantes sur ma gloire. Vous savez que je voudrais bien y croire, mais qu'au fond je n'y crois pas, et c'est là mon mal : car si une fois il pouvait m'entrer dans l'esprit que je suis un chef-d'œuvre de la nature, je passerais mes vieux jours en contemplation de moi-même. » Cela fait qu'il a eu plus qu'aucun autre besoin de l'amitié. Il lui doit un peu de son talent, puisqu'il a sur les conseils de Fontanes recommencé et corrigé des chapitres entiers de ses livres ; il lui doit surtout de n'avoir pas connu toutes les amertumes du déclin.

Ce qu'il y a de puéril dans cette vanité n'apparaît pas si on n'envisage dans Chateaubriand que l'écrivain ; il a rendu à la littérature de ce siècle tant de services et il y tient par sa durable influence une si grande place qu'il ne peut s'en être exagéré lui-même l'importance. Tout change si on considère son rôle politique, dont le défaut et le vice secret est d'avoir été trop continûment un rôle. Je n'ignore pas la noblesse qu'il y a dans cette attitude de courtisan du malheur. Je ne nie pas la sincérité des sentimens d'honneur qui ont dicté sa conduite. Mais que d'apprêt mêlé à cette sincérité, que de pompe théâtrale, quel souci de l'effet ! C'est le brusque retour, à la nouvelle de la fuite de Louis XVI ; c'est la démission, après l'assassinat du duc d'Enghien ; c'est la retraite au moment où la royauté légitime prenant le chemin de l'exil, le conseiller mal écouté ne cesse d'en être l'inutile Cassandre que pour en devenir le Jérémie. Surtout quelle disproportion entre la valeur qu'il prête à ses paroles et à ses actes et leur efficacité réelle ! Au temps de l'Empire, il est à peu près seul à prendre au sérieux son opposition ; mais il est vrai qu'il la prend au tragique. Lorsqu'il vient d'envoyer sa démission de chargé d'affaires dans le Valais, il s'attend avec ses amis à être pour le moins fusillé. « La chose cependant se passa le plus tranquillement du monde, et lorsque M. de Talleyrand crut enfin devoir remettre la démission à Bonaparte, celui-ci se contenta de dire : C'est bon ! » Après le fameux article : « C'est en vain que Néron prospère, Tacite est déjà né dans l'Empire... » l'audace du journaliste est punie d'un exil à quelques lieues de Paris : on lui laissa tout le temps de s'installer : ce n'était qu'une villégiature. Celui qui persécuta avec tant de brutalité Mme de Staël se contentait de sourire des velléités belliqueuses du paladin. Au Salon de peinture, devant le portrait peint par Girodet, « Chateaubriand, remarque-t-il, a l'air d'un conspirateur qui descend par la cheminée. » Il sollicite pour lui les faveurs de l'Institut qui avait oublié, dans son

rapport sur les prix décennaux, le *Génie du christianisme*, « ouvrage dont on a beaucoup parlé et qui est à la septième ou huitième édition. » Non seulement il ne s'oppose pas à son élection à l'Académie, mais il la patronne. Le nouvel académicien l'en remercie de la façon qu'on sait. « M. Daru porta à Saint-Cloud le discours, est-il dit dans les *Mémoires*. Bonaparte déclara que s'il eût été prononcé, il aurait fait fermer les portes de l'Institut et m'aurait jeté dans un cul de basse-fosse pour le reste de ma vie. » Il se contenta d'interdire la lecture d'un discours composé avec l'intention évidente de le braver. Cependant Chateaubriand composait sa fameuse brochure : *De Buonaparte et des Bourbons*. « La nuit je m'enfermais à clef : je mettais mes paperasses sous mon oreiller, deux pistolets chargés sur ma table; je couchais entre ces deux muses. » Le jour, c'était Mme de Chateaubriand qui portait et cachait sur elle le compromettant manuscrit. Une fois qu'elle avait cru l'égarer, elle s'évanouit dans le jardin des Tuileries et il fallut la ramener chez elle. — Chateaubriand n'était pas arrivé à faire peur à Napoléon; il n'arriva pas davantage à convaincre les Bourbons de l'étendue des services qu'il leur rendait. Ce n'est pas faute qu'il les leur rappelât. C'était lui, à l'entendre, qui avait rendu possible le retour de Louis XVIII et préparé l'avènement de Charles X. « Ma brochure ayant pour titre : *Le Roi est mort, vive le Roi!* dans laquelle je saluais le nouveau souverain, opéra pour Charles X ce que ma brochure *De Buonaparte et des Bourbons* avait opéré pour Louis XVIII. » C'était lui qui par « sa » guerre d'Espagne, avait réconcilié le drapeau blanc avec la victoire. Mais on le récompensait mal de ses peines. Les ministres étaient d'avis que si peut-être on ne pouvait gouverner sans lui, on ne pouvait davantage gouverner avec lui. On l'éloignait dans des ambassades somptueuses, afin d'être, à distance, moins « fatigué de son bruit. »

Il est clair qu'un tel homme n'était fait ni pour l'intimité, ni surtout pour celle du foyer. Il le savait. « Je n'avais aucune des qualités du mari. » Pourquoi donc s'est-il marié, ou laissé marier? Pour une raison qui n'a rien que de fort simple et facile à comprendre. « Il s'agissait de me trouver de l'argent pour rejoindre les princes... On me maria afin de me procurer le moyen de m'aller faire tuer au soutien d'une cause que je n'aimais pas... Mlle de Lavigne était blanche, délicate et fort jolie : elle laissait pendre comme un enfant de beaux cheveux blonds naturellement bouclés. On estimait sa fortune de cinq à six cent mille francs. » Le chevalier a épousé de beaux cheveux blonds et une belle dot; il a fait un mariage d'argent; cela s'était déjà fait, cela s'est fait depuis, mais n'a jamais passé pour très chevaleresque. Il se trouva que cette fortune s'évanouit subitement et ne vint jamais aux mains de Chateaubriand. Il n'eut pas la mauvaise grâce de faire un

crime à sa femme de cette déconvenue ; mais il oublia aussi complètement que possible celle qu'il appellera par la suite et justement « sa jeune veuve ». C'est au point qu'en Angleterre mistress Ives lui propose sa fille en mariage. « Arrêtez ! m'écriai-je, je suis marié. » Elle tomba évanouie... Délaissée aussitôt que mariée, la vicomtesse de Chateaubriand était retournée en Bretagne. Arrêtée comme femme d'émigré, et jetée dans les prisons de Rennes, sa captivité dura jusqu'au 9 thermidor. Elle n'avait été rendue à la liberté que pour se trouver seule, dans un état voisin de la misère, réduite à la compagnie tyrannique et fantasque de Lucile, désormais malade et dans un état voisin « de la folie de Rousseau. » Cependant Chateaubriand est devenu célèbre ; au retour d'un voyage d'affaires dans le Midi il revient à Paris pour y suivre l'affaire de sa nomination à un poste diplomatique. Il passa en Bretagne pour voir sa femme et resta bien vingt-quatre heures auprès d'elle. Il fut convenu qu'elle le rejoindrait à Rome. C'est Mme de Beaumont qui vint l'y retrouver. Après la mort de Mme de Beaumont, le principal obstacle à une réunion entre les deux époux disparaissait ; de tous côtés on poussait Chateaubriand à se rapprocher de sa femme, on faisait valoir toute sorte de raisons de convenance, de décorum, de situation sociale : « Votre avis sur une personne qui m'est unie est bon, répond-il à Fontanes. Je l'ai apprécié et il y a longtemps que j'y pense. Mme de Beaumont en mourant me l'a donné elle-même. Mais je ne puis m'y résoudre actuellement et je vous prie même de ne m'en plus parler. » Son parti enfin pris, il tâche encore de gagner du temps. « J'aspire au moment où je pourrai jouir encore de quelques heures de liberté, puisqu'il faut renoncer au fond de la chose. Bon Dieu ! comme j'étais peu fait pour cela ! Quel pauvre oiseau prisonnier je suis ! » La réunion eut lieu en février 1804. Le ménage habite rue de Miromesnil : Mme de Custine s'installe presque à la porte. Quelques billets qu'adresse Mme de Chateaubriand à l'ami Clausel de Coussergues permettent de juger de l'état de son esprit à cette époque : « Venez, je vous en prie, de bonne heure ce soir. M. de Chateaubriand sera sorti : je pourrai vous raconter mille choses qui me tourmentent... M. de Chateaubriand est à la campagne. Vous ferez une belle charité de venir dîner avec moi. Vous consoleriez une affligée... Venez donc dîner avec moi. Je suis seule et malade... Venez donc dîner avec moi. Je suis seule encore, et nous sommes dans un temps où l'on rêve bien noir dans la solitude. » En 1806, Chateaubriand voguait vers l'Orient où il allait chercher de la gloire pour se faire aimer de Mme de Mouchy. Mme de Chateaubriand fut onze mois sans nouvelles de son mari. A la Vallée-aux-Loups la nécessité même rend Chateaubriand plus sédentaire, sinon plus attentif. Il est des journées terriblement longues. « Comment oser dire que je m'ennuie à Val-de-Loup avec

M. de Chateaubriand ? Je me ferais arracher les yeux par une dizaine de femmes et le cœur même, si après un tel aveu elles me soupçonnaient d'en avoir un. » L'ennui se gagne.

C'est toujours un emploi difficile à tenir que celui de femme d'un grand homme, ou simplement d'un artiste, d'un écrivain, d'un orateur, de quiconque recherche par-dessus tout l'applaudissement public. Nous ne le conseillons à aucune femme soucieuse de sa tranquillité et de son bonheur. La situation était particulièrement délicate dans le cas qui nous occupe. Nous savons assez bien comment Mme de Chateaubriand joua son rôle, et quelle attitude elle observa vis-à-vis du monde. Mais quelle fut exactement la nuance des sentimens qu'elle éprouva pour son mari ? Quel travail s'était fait en elle pendant les longues années de l'abandon ? Sur quelles bases eut lieu la réconciliation ? Les infidélités qui suivirent firent-elles plus saigner ce cœur aimant ou contribuèrent-elles davantage à accentuer les côtés de froideur de cette âme raisonnable et grave ? Cette figure de Mme de Chateaubriand, malgré les documens qu'on a publiés, n'apparaît pas en plein jour et reste énigmatique. Dans le drame de sa vie intérieure il y a un coin de mystère qui restera sans doute impénétrable. Car elle n'est pas l'épouse résignée qui s'efface, ni la victime qui trouve dans sa propre immolation une sorte d'âpre jouissance ; elle est pieuse plutôt que dévote, et la charité n'a rempli que les dernières années de sa vie. Elle est d'humeur vive, capricieuse, d'une indépendance toute bretonne. « C'est aussi une tête que celle-là... », disait d'elle Chateaubriand. Intelligente et perspicace, elle ne s'est fait aucune illusion et ne pouvait s'en faire. Elle n'a rien ignoré. Mais elle a caché sa blessure. Elle n'a ni fatigué son mari de sa jalousie, ni, semble-t-il, elle ne l'a accablé de son pardon. Pourtant elle n'a pas cessé de l'aimer passionnément. Faut-il croire qu'elle l'avait jugé et qu'elle le traita comme un enfant qui avait besoin qu'on le protégeât contre lui-même ? C'est de ce service que son mari la remercie dans le bel hommage qu'il lui a rendu : « Je dois une tendre et éternelle reconnaissance à ma femme dont l'attachement a été aussi touchant que profond et sincère. Elle a rendu ma vie plus grave, plus noble, plus honorable, en m'inspirant toujours le respect sinon la force des devoirs. » Il lui semble qu'en retour il l'a assez mal payée. « Mme de Chateaubriand est meilleure que moi, bien que d'un commerce moins facile... Quel bonheur a-t-elle goûté pour salaire d'une affection qui ne s'est jamais démentie ? » Il se compare et il ne lui semble pas que la comparaison tourne à son avantage. En tout cas ce n'est pas à ce point de vue qu'il faut se placer quand on veut admirer Chateaubriand... Qu'en pense M. Pailhès ? Il est d'avis qu'il ne faut pas juger l'auteur du *Génie du Christianisme* « au poids du sanctuaire. » C'est

la théorie elle-même des deux morales. Ah! monsieur l'abbé!

Nous espérons avoir fait toucher du doigt les résultats qu'on peut attendre de l'admiration prise comme unique principe directeur dans les affaires de la critique littéraire: nous en aurions eu bien plus à dire si au lieu de la littérature nous en avions suivi les effets dans l'histoire. Nous avons montré à quelles conclusions elle amène un homme de goût et d'érudition, d'esprit cultivé, de conscience droite, un lettré et un chrétien. C'est une maîtresse d'erreur. On commence par mettre l'idole dans une sphère à part, en dehors des conditions de l'humanité. On se refuse à apercevoir chez celui qui tout de même est l'un de nous, les traits par où il peut nous être comparé. On en fait ainsi un être sans réalité dont l'œuvre et l'action deviennent inintelligibles. On fausse pour son usage toutes les notions. On humilie devant lui tous les principes. C'est ce à quoi une critique, qui a conscience de son devoir, ne se résigne pas. Est-ce à dire qu'il ne faille voir dans la critique qu'un instrument de chicane et un procédé de dénigrement? Non sans doute et nous ne sommes guère disposé à admettre que celui qui fait métier de juger des choses de l'esprit puisse se passer d'admirer et d'aimer. Il doit avoir un sentiment très vif de ce qui est beau, éprouver profondément l'attrait de ce qui est grand. La sympathie est à la base de l'intelligence. Pour notre part, nous sommes infiniment sensible au prestige de cette belle figure de Chateaubriand qui domine et éclaire tout le siècle. Nous aimerions, si nous ne cherchions que notre plaisir, à nous y abandonner, sans l'analyser et sans le discuter. Apparemment rien n'est plus agréable et plus commode, si d'ailleurs rien n'est aussi plus dangereux. Mais l'œuvre propre du critique commence au moment précis où il fait effort pour échapper à cette séduction qu'exerce le génie et pour se ressaisir. Les grands hommes, ou ceux qui se prennent pour tels, n'ont que trop de penchant à se faire cette illusion que leur caprice est supérieur à toute règle et défie tout jugement. Le public les y encourage par sa complaisance. C'est pourquoi il est nécessaire qu'on vienne leur rappeler, au nom du goût parfois et d'autres fois au nom de la morale, que leurs fantaisies ne prévalent pas contre l'ordre commun, et que le génie lui-même n'élève pas ses privilégiés au-dessus de lois qui n'ont de valeur que parce que leur valeur est universelle.

René Doumic.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 octobre.

Le voyage que l'empereur et l'impératrice de Russie viennent de faire en France a laissé dans les esprits une trace profonde. Tous les journaux en ont fait le récit. On a multiplié les descriptions. On a philosophé à perte de vue sur ce qu'une pareille rencontre, entre un souverain absolu et une république libre et démocratique, avait d'extraordinaire. On y a vu la merveille de cette fin de siècle dont le début avait montré, ce semble, des spectacles tout aussi dignes d'admiration. Évidemment, ceux qui s'étonnent ont un peu oublié l'histoire. Nous avons si souvent entendu répéter, depuis vingt-cinq ans, que la France républicaine ne pouvait pas avoir d'alliances, et ceux qui le disaient ont si bien fini par s'en convaincre eux-mêmes, que l'évidence du contraire a de la peine à entrer dans leur esprit. La lumière se fait pourtant, à tel point aveuglante qu'il devient impossible de n'en être pas frappé. Alors, ce sont chez les uns des explosions de joie dont l'ardeur fait plaisir et devient heureusement contagieuse, et chez les autres des manifestations de surprise où persistent encore quelques vestiges de doute. Ici, l'invasion de la foi est brusque et définitive; elle remplit l'âme tout entière. Là, elle est encore hésitante et combattue, comme si on mettait un peu d'amour-propre à ne pas croire une chose qu'on a déclarée incroyable, mais que, pourtant, on n'ose plus nier. La France, elle, a fait simplement acte de foi. Lorsque l'empereur Nicolas, en nous quittant, a déclaré que l'impératrice et lui avaient « senti battre le cœur de ce beau pays de France dans sa belle capitale », ils ont exprimé un sentiment sincère. Ils n'ont pas pu se méprendre sur ce qu'a eu de spontané, d'irrésistible, et, on nous permettra d'ajouter, de généreux dans sa confiance, le mouvement avec lequel tout un peuple s'était précipité vers eux. C'est en vain que quelques journaux avaient entamé et poursuivi, depuis plusieurs semaines, une campagne qui n'était peut-être pas bien opportune, pour jeter des doutes sur la réalité de l'alliance et pour en demander la preuve matérielle, l'instinct populaire ne s'est pas arrêté aux scrupules qu'on avait voulu lui inspirer. La foule immense a cru. Elle a couru au-devant de l'empereur, non sans attendre toutefois, avec une impatience émue, les paroles qu'il ne manquerait pas de pro-

noncer pour révéler sa pensée jusqu'alors secrète. Les paroles sont venues ; elles ont justifié toutes les espérances. Les trois toasts que l'empereur a prononcés, à Cherbourg, à Paris, à Châlons, ont marqué une sorte de crescendo, évidemment calculé, dans l'expression de ses sympathies ; et lorsqu'on l'a entendu parler des « liens si précieux » qui unissent les deux pays, lorsqu'on l'a entendu surtout proclamer la « confraternité d'armes » qui existe entre les deux armées, la satisfaction a été générale, tout le monde a compris que, quelle que fût la nature des liens auxquels l'empereur avait fait une allusion si directe, les deux nations étaient effectivement liées l'une à l'autre, et qu'elles l'étaient d'une manière durable, « inaltérable » comme leurs sentimens, pour employer l'expression impériale. Et quand le tsar, après la revue de Châlons, a pris congé du président de la République, il n'y avait eu de désillusion ni d'un côté ni de l'autre. L'impression que notre hôte auguste emportait était égale à celle qu'il nous laissait.

On peut continuer de disserter sur le caractère véritable et sur les conséquences de l'alliance franco-russe ; mais le fait lui-même ne saurait plus être nié. Au surplus, ce qui surprend, c'est qu'on ait pu conserver si longtemps des doutes à ce sujet. Depuis quelques années déjà, et à partir des fêtes de Cronstadt, bientôt suivies de celles de Toulon et de Paris, il fallait volontairement fermer les yeux à la lumière pour ne pas voir l'alliance franco-russe. Les deux gouvernemens ne faisaient rien pour la dissimuler : ils faisaient même tout ce qui dépendait d'eux pour la faire entrer dans le droit public européen comme une réalité tangible, qui valait ce qu'elle valait, mais dont il n'était plus permis de ne pas tenir compte. A ces manifestations matérielles sont venues s'en ajouter d'autres qui, pour les esprits sérieux, avaient une force encore plus convaincante. Lorsque, à propos des affaires d'extrême-Orient et de l'attitude que la France y avait prise, M. Hanotaux a lu à la tribune une dépêche diplomatique, adressée par lui à notre ambassadeur à Saint-Pétersbourg, dans laquelle il déclarait que nous avions mis avant tout « la préoccupation de nos alliances », il était, certes, difficile d'employer une expression plus significative, on pourrait même dire plus clairement révélatrice. Est-ce que, à ce moment, des réserves se sont produites du côté de la Russie? Pas le moins du monde. Le tsar a profité de l'occasion pour envoyer de nouveau à M. Félix Faure une marque extérieure de son amitié. Dès lors, l'alliance était, de part et d'autre, avouée. N'était-elle pas, d'ailleurs, dans la nature des choses? Est-ce que la Russie et la France n'ont pas, dans la plupart des grandes questions de l'Europe et du monde, tantôt des intérêts communs, tantôt des intérêts sur lesquels l'accord est facile? Est-ce que leur situation respective ne devait pas amener presque fatalement un rapprochement entre elles? La Russie avait été autrefois l'amie, l'alliée même de l'Allemagne, amitié ou alliance dont elle a

tiré de médiocres profits. On sait comment elle s'est séparée, après le Congrès de Berlin, de ses attaches antérieures. La triple alliance s'est aussitôt formée ou reformée contre elle, autant que contre nous. On ne connaît pas complètement les traités qui constituent ce groupement politique, on sait seulement qu'ils existent. Un seul a été publié; il a été renouvelé depuis cette époque et peut-être modifié dans quelques-unes de ses dispositions, mais non pas dans son esprit général. C'est le traité conclu entre l'Allemagne et l'Autriche : il visait nominalement la Russie. D'autres, à n'en pas douter, visaient la France dans des conditions symétriquement analogues : nous ne les connaissons pas ; nous ne pouvons que les deviner. M. de Bismarck a eu peut-être tort de livrer prématurément un de ses chefs-d'œuvre à l'admiration du monde, voire à son imitation. Quoi qu'il en soit, la Russie s'est sentie isolée, et même éventuellement menacée. Nous étions dans la même situation qu'elle. Entre elle et nous l'entente était donc tout indiquée. Pourquoi ne se serait-elle pas faite? La France disposait d'une force militaire extrêmement puissante. Malgré ses malheurs d'il y a vingt-cinq ans, elle n'avait pas cessé de jouer dans le monde un rôle qui, chaque jour, devenait plus important. Les préjugés inspirés par son état démocratique, préjugés qu'une certaine presse étrangère s'efforçait d'entretenir avec une adresse acrimonieuse, pouvaient seuls être un obstacle ; mais l'histoire tout entière montre que ces obstacles ne sont pas de ceux devant lesquels on s'arrête longtemps. Ils n'ont pas arrêté l'empereur Alexandre III. De notre côté, il n'y avait ni préjugés, ni obstacles. Ceux qui allaient répétant au dehors qu'une république démocratique ne pourrait jamais donner la main à un souverain autocrate, ni se mettre d'accord avec lui sur des intérêts où la forme des deux gouvernemens n'avait pourtant rien à voir, nous prenaient pour des doctrinaires infiniment plus ingénus que nous ne le sommes. Nous étions tout prêts à l'alliance, aussitôt que l'empereur de Russie le serait également. Alexandre III a montré, à Cronstadt, qu'il l'était, et il a même donné à la démonstration un éclat imprévu. C'est lui, à ce moment, qui a voulu l'alliance ; c'est lui qui l'a faite ; il en aura l'honneur devant l'histoire. En France, on serait bien en peine de dire avec la même précision qui a fait l'alliance russe. On saura sans doute un jour quels sont ceux qui ont été appelés à l'enregistrer ; mais elle a été l'œuvre du consentement et presque du concours universels. En Russie, les responsabilités initiales ne peuvent ni se partager, ni s'égarer. Elles reposent toutes, et très glorieusement, sur la tête de l'empereur Alexandre III. Il les a d'ailleurs acceptées aussi ouvertement que son successeur, et pendant son règne, comme depuis, rien n'a été fait pour dissimuler l'alliance, mais, tout au contraire, pour attirer et fixer sur elle l'attention du monde européen.

Néanmoins, en Europe, on a continué de douter jusqu'à ces derniers jours, et il semble que les fêtes de Paris aient été pour beaucoup

un trait de lumière tout nouveau. Au début, quelques journaux ont persisté, par habitude, à rallier notre crédulité et à s'amuser de nos illusions; d'autres se sont livrés à des plaisanteries d'un goût plus ou moins aventureux, qui d'ailleurs dissimulaient mal une anxiété croissante; mais presque aussitôt, devant l'éloquence des événemens qui se déroulaient, le ton général a changé. Il était impossible de contester non seulement le brillant succès des fêtes de Paris, mais la leçon politique qui s'en dégageait. Alors les journaux allemands et autrichiens, qui s'étaient efforcés d'être plaisans, sont devenus graves. Les plus importans d'entre eux, ceux qui comptent, bien que leur mauvaise humeur restât manifeste, en ont contenu l'expression avec assez de force sur eux-mêmes. Quelques-uns se sont demandé encore s'il y avait ou s'il n'y avait pas un traité écrit. La *Gazette de Cologne* a affirmé qu'il y en avait un, bien qu'elle n'en sache pas plus long que les autres à ce sujet; mais tous ont avoué que la question avait perdu beaucoup de son importance en présence des manifestations si caractéristiques qui venaient de se produire. Le plus grand nombre se sont bientôt montrés rassurés sur la portée de l'alliance, puisqu'il fallait bien croire qu'elle existait sous une forme ou sous une autre, et il en est même un qui a très hardiment affirmé que l'alliance ne pouvait être dirigée que contre l'Angleterre, la seule puissance contre laquelle la Russie avait des intérêts personnels à défendre. Quant à supposer qu'elle ait pu être faite aussi en vue des intérêts français, c'est ce que les *Nouvelles de Hambourg* ne sauraient admettre. Les *Nouvelles de Hambourg* ne sont pas le premier journal venu. Le prince de Bismarck passe pour en être l'inspirateur, et on reconnaît, en effet, assez souvent dans ses articles l'esprit caustique de l'ancien chancelier. Du fond de sa retraite, le vieil homme d'État, ne pouvant plus diriger les affaires, cherche encore à diriger l'opinion. Il n'a rien perdu de son adresse à lancer des insinuations perfides, bien que ces insinuations n'atteignent plus leur but aussi sûrement. Cette fois, il cherche moins à rassurer l'Allemagne qu'à inquiéter l'Angleterre, en montrant que, dans ces derniers temps, l'action de la France et de la Russie s'est le plus souvent exercée contre celle-ci. Il travaille à nous inspirer à nous-mêmes des inquiétudes sur les avantages que nous pouvons retirer de l'alliance, en montrant que la Russie seule en a profité jusqu'à ce jour, et en affirmant que seule elle en profitera dans l'avenir. Il se tourne également du côté de l'Italie, le pays du monde qu'il a su le mieux manier, tantôt en mettant en jeu ses susceptibilités, tantôt en flattant ses intérêts sans aller toutefois jamais jusqu'à les satisfaire. A la veille même du voyage du tsar en France, les *Nouvelles de Hambourg* ont publié sur le récent arrangement italo-tunisien, un article dans lequel on lit : « Ce n'est pas le rôle de l'Allemagne de saluer une entente quelconque entre la France et l'Italie. Plus les relations entre ces deux puissances seront

tendues, plus la dernière est sûre pour la triple alliance. La force de résistance de l'Italie aux propositions de la France ne doit pas être mise à une trop rude épreuve. Les circonstances pourraient faire que la France exerçât une sorte de protection sur le royaume d'Italie. Une telle situation serait le commencement de la fin de la participation de l'Italie à la triple alliance. » Cet article a produit naturellement quelque impression au delà des Alpes. On y remarquera le soin avec lequel celui qui l'a rédigé ou inspiré s'efforce de provoquer les appréhensions de l'Italie contre la prétendue possibilité d'une sorte de protection que la France exercerait sur elle : c'est le même jeu qu'on joue avec nous à l'égard de la Russie.

Quoi qu'il en soit, les journaux italiens montrent un certain désarroi en présence de la situation nouvelle. La *Tribuna* en particulier a été instructive à lire. C'est en termes véhémens que ce journal, qui a si bien défendu la politique de M. Crispi, en confesse aujourd'hui l'absolue stérilité; mais il s'en prend à l'égoïsme de l'Allemagne et de l'Autriche qui n'ont su, ou voulu rien faire pour l'Italie. La triple alliance! la *Tribuna* affirme, et nous ne nous attendions pas à ce blasphème de sa part, que ce n'est pas pour son pays qu'elle en regretterait la ruine, car enfin quel profit en a-t-il retiré ? Est-ce que l'Italie serait dans une situation pire si elle était restée isolée depuis 1882 ? Parlez à la *Tribuna* de l'alliance franco-russe! Voilà le modèle idéal : deux pays confians l'un dans l'autre, qui affichent hautement, hardiment, la solidarité de leurs intérêts et qui savent les défendre en commun sans se soucier de ce que d'autres en pourront penser. Et la *Tribuna* n'est pas le seul journal italien qui montre de l'enthousiasme pour ce qu'ils appellent la duplice, par opposition à la triplice, sans qu'on distingue bien encore si de tels articles manifestent chez ceux qui les écrivent des sentimens convertis, ou s'il faut y voir seulement des objurgations mêlées de reproches, ayant pour but de stimuler le zèle jugé un peu tiède des deux grands alliés. Nous renonçons d'ailleurs à résumer les articles des journaux italiens à l'occasion des événemens qui viennent de se passer en France : il y a de tout, de la colère, du dépit, de l'admiration, souvent même une réelle sympathie, et il est difficile de dire quel est, de tous ces sentimens, celui qui domine. Le ton de la presse qui a des attaches avec le gouvernement a toujours été parfaitement convenable et courtois.

Il en a été de même, et d'une manière encore plus générale, en Angleterre. L'Angleterre n'oublie pas qu'elle est, de tous les pays de l'Europe, celui qui peut regarder avec le plus de sang-froid tout ce qui se passe sur le continent. Elle a vu successivement s'y former les alliances les plus diverses, sans que sa situation personnelle en ait été éprouvée. En tout cas, son robuste bon sens ne la porte pas à discuter indéfiniment sur des faits accomplis ; aussitôt qu'elle les a reconnus

définitifs, elle en prend son parti et ne cherche plus que la meilleure manière de s'en accommoder. La presse anglaise reconnaît de très bonne grâce la réalité et l'importance de l'entente franco-russe, mais elle déclare n'en prendre aucun ombrage, et n'avoir aucune raison de s'inquiéter de ce qui peut arriver d'heureux, soit à la Russie, soit à nous. Elle constate qu'au milieu des belles fêtes de Cherbourg, de Paris et de Châlons, pas un incident fâcheux ne s'est produit, pas une parole regrettable n'a été prononcée. Tout ayant été correct de notre part, tout l'est aussi de la sienne : c'est une justice qu'elle nous rend et que nous lui rendons à notre tour. L'Angleterre montre une fois de plus qu'elle est un pays où l'opinion, qui est maîtresse de tout, est avant tout maîtresse d'elle-même, et sait obéir à des inspirations toujours pratiques et vraiment politiques. Quelques journaux vont jusqu'à dire que l'alliance ne sera complète que lorsque l'Angleterre en fera partie, ce qui, à les en croire, ne saurait tarder. En vérité, nous ne demandons pas mieux. Le jour où la France, la Russie et l'Angleterre se trouveraient d'accord, l'équilibre du monde serait assis sur les bases les plus solides. Le gouvernement anglais sait bien ce qu'il aurait à faire pour atteindre un résultat si désirable : malheureusement, rien jusqu'ici ne nous a préparés de sa part à ce dénouement, sauf les articles de journaux auxquels nous faisons allusion, et ce n'est pas tout à fait assez. Il n'en est pas moins incontestable que l'opinion anglaise, dans l'accueil qu'elle a fait aux manifestations franco-russes, s'est montrée habile et sage. Nul ne peut prévoir aujourd'hui les événemens de demain. L'Angleterre, par ses ménagemens pour le dernier groupement politique qui vient de se former sur le continent, se ménage à elle-même le moyen d'en profiter à l'occasion. Ce ne serait d'ailleurs pas la première fois qu'elle aurait collaboré avec la France et la Russie; elle l'a fait, par exemple, dans la première phase de la question arménienne, et il aurait certainement mieux valu pour tout le monde, y compris les Arméniens, qu'elle le fît jusqu'au bout. En ce moment même, l'état de l'Orient n'est que trop propre à inspirer des inquiétudes. Lord Rosebery, en donnant sa démission de chef du parti libéral pour reprendre toute sa liberté d'allures, liberté que les initiatives tumultueuses de M. Gladstone ne laissaient pas de gêner et de diminuer, a montré qu'il était loin de regarder comme résolues les questions que les derniers incidens ont posées. Il a très probablement raison. Le temps nous manque aujourd'hui pour parler plus longuement de la résolution qu'il a prise, des motifs qui l'y ont déterminé, des conséquences qui peuvent en résulter, soit au dehors pour la politique de l'Angleterre, soit au dedans pour la composition des partis. Mais le fait valait au moins la peine d'être signalé.

On voit par ce qui précède combien l'impression produite en Europe par le voyage du tsar en France a été générale et profonde. Nous pour-

rions nous méprendre sur l'importance de l'événement si nous en jugions seulement par nous-mêmes, mais le jugement de l'étranger fait plus encore que confirmer le nôtre, il l'accentue, il lui donne plus de développement et de valeur. A nos yeux, rien n'est changé, car nous avons toujours cru à la réalité et à la solidarité des liens établis entre la France et la Russie; mais aux yeux du monde une révélation s'est faite, et par cela même notre situation morale se trouve modifiée. On sait aujourd'hui, à ne plus pouvoir s'y tromper, que ni la France, ni la Russie ne sont isolées. Dans des circonstances que l'on connaît imparfaitement et sur lesquelles on peut par conséquent épiloguer, mais qui ont été sans aucun doute étudiées et précisées par des gens compétens, elles seraient à côté l'une de l'autre. La mort, d'ailleurs si malheureuse, du prince Lobanoff, n'a pas influé sur les rapports des deux pays, parce que ces rapports ne dépendent pas d'un ministre, quelque éminent qu'il soit. On ne sait pas encore quel sera le successeur du prince Lobanof, mais, quel qu'il soit, il suivra les instructions de son souverain, et le sens dans lequel elles lui seront données ne saurait être douteux. En attendant, l'adjoint du ministre, M. Chichkine, est venu à Paris; il y a précédé l'empereur de quelques jours, il y est resté quelques jours après son départ, afin de conférer avec M. Hanotaux. Ce sont là des faits qui se passent de commentaires. Nous nous hâtons de dire que, parmi les opinions si diverses qui ont été émises en Europe sur l'alliance franco-russe, parmi les points de vue opposés où on s'est placé pour l'apprécier, nul n'a cru, nul n'a dit qu'il pouvait en ressortir un danger pour la paix. Il n'a pas été question de paix dans les toasts du tsar; toute affirmation de ce genre a paru inutile. Nous n'avions pas plus d'un côté que de l'autre à donner, au sujet de nos intentions, des assurances ou des explications qui auraient pu ressembler à des excuses. L'alliance est ce qu'elle est; elle deviendra ce que les circonstances la feront; elle a été conclue pour donner à chacune des deux puissances qui l'ont faite toute la force dont elles disposent en commun, et pour en apporter le poids dans les conseils de l'Europe. Elle nous permet, non pas, comme on l'a dit, de relever la tête, car nous ne l'avons jamais baissée; ni de la tenir plus haute encore, car rien ne serait plus déplacé; elle nous permet d'apporter plus de confiance dans les résolutions que nous pourrons prendre, parce que cette confiance n'est pas seulement en nous, mais dans les autres, et que ce sentiment gagne beaucoup à se sentir partagé. C'est d'ailleurs un excellent sentiment. S'il est mauvais pour l'homme d'être seul, cela est mauvais aussi pour les nations. La solitude est quelquefois mauvaise conseillère. Elle pèse sur ceux qui y sont condamnés. Elle les prédispose à un certain exclusivisme d'esprit, à une certaine aigreur de caractère, auxquels échappent plus aisément ceux qui se savent appréciés et recherchés. Les partisans les plus résolus de la paix aiment à pouvoir se dire qu'ils

le sont par goût, par choix, et non pas seulement par nécessité; ils le sont alors d'une manière qui leur paraît plus honorable et qui coûte moins à leur dignité. Et si ce sont là les sentimens que l'alliance russe a fait naître ou qu'elle entretient dans l'âme de la France, tout le monde ne doit-il pas s'en applaudir?

Nous avons parlé incidemment de ces arrangemens italo-tunisiens qui ont provoqué tant de mauvaise humeur de la part du journal de M. de Bismarck ; ils n'ont pas été mieux accueillis par les journaux dévoués à M. Crispi. Le ministère italien aura sans doute une bataille assez vive à soutenir devant la Chambre pour en assurer le vote, mais nous ne doutons pas qu'il n'en sorte largement victorieux. Leur conclusion a été un acte de bonne politique autant pour l'Italie que pour la France, autant pour la France que pour l'Italie ; elle fait également honneur à M. Visconti-Venosta et à M. Hanotaux, parce qu'elle témoigne de part et d'autre d'un même désir de faire disparaître ce qui divise artificiellement les deux pays, et de développer au contraire ce qui doit naturellement les rapprocher. Pour bien comprendre les avantages des arrangemens qui viennent d'être pris, il faut se demander ce qui serait arrivé si les négociations avaient échoué. C'était, sur le champ clos tunisien, la guerre de tarifs et bientôt la guerre politique entre l'Italie et la France : encore ne sommes-nous pas bien sûrs que le mot de champ clos soit exactement choisi, car les difficultés nées sur ce terrain en auraient certainement provoqué ailleurs, et nous étions menacés d'entrer dans une voie de récriminations et de querelles dont il était impossible d'apercevoir l'issue. La France aurait combattu avec des armes modernes, celles qui appartiennent à toutes les nations civilisées dans les pays où elles ont apporté leur propre civilisation, et où elles en ont assuré les garanties à tout le monde. L'Italie aurait combattu avec les armes les plus démodées, au nom de vieux traités cent fois périmés, au nom des capitulations qui, n'ayant plus de raison d'être, ne pouvaient plus, en tout état de cause, être maintenues bien longtemps. Le résultat d'une pareille lutte n'aurait pas été douteux; mais la lutte elle-même aurait été malfaisante, et les deux gouvernemens devaient faire tout ce qui dépendait d'eux pour la prévenir. C'est ce qu'ils ont fait.

Il s'agissait de remplacer le traité italo-tunisien de 1868, dénoncé il y a un an, et arrivé à son expiration normale. A partir du 28 septembre dernier, il n'existait plus. L'Italie était bien obligée de le reconnaître; mais M. Crispi, pendant qu'il était au pouvoir, avait fait entendre qu'à la place du traité de 1868, il saurait bien faire revivre ceux que la Tunisie avait contractés antérieurement envers divers États italiens, par exemple avec le grand-duc de Toscane ou le roi de Naples, oubliant volontairement que certains autres États, qui font partie de l'Italie unifiée,

n'en avaient pas alors avec la Régence. Comment distinguer les produits qui seraient venus de Naples de ceux qui seraient venus de Rome? Que de complications! Que d'impossibilités! Mais M. Crispi ne parlait sans doute pas bien sérieusement, et il serait encore moins sérieux de notre part de discuter ces conceptions fantaisistes. Au reste, M. Crispi affirmait qu'à défaut de traités formels, les capitulations suffiraient à tout. C'était la menace par laquelle il espérait nous intimider; ses successeurs, mieux inspirés, ont jugé plus sage de ne pas l'essayer. Confians dans nos dispositions amicales, ils ont négocié avec l'espoir, et cet espoir s'est pleinement réalisé, qu'ils arriveraient à faire reconnaître par le gouvernement de la République tous les intérêts légitimes de l'Italie et à en obtenir de lui une consécration efficace. Nous n'avions assurément aucune velléité de fermer les écoles, ou de dissoudre les associations italiennes existantes, ni même d'entamer contre la colonie italienne de la Régence, dont nous sommes les premiers à reconnaître les heureuses qualités, une petite guerre de vexations et de taquineries. De même pour les produits italiens importés dans la Régence : en dénonçant le traité de 1868, nous n'avions en rien la pensée de les exclure par des droits prohibitifs, ou de les surcharger de taxes exorbitantes; tout ce que nous voulions, c'était qu'il fût désormais entendu que les produits italiens ne seraient pas sur le même pied que les nôtres, et ne pourraient pas invoquer le traitement de la nation la plus favorisée, lorsque celle-ci serait la nation protectrice. Il n'y avait, en cela, rien d'excessif. Ce qu'il y avait eu, au contraire, de très méritoire de notre part, c'est d'avoir maintenu depuis 1881 jusqu'à présent, c'est-à-dire depuis le traité du Bardo jusqu'à l'expiration du traité italien de 1868, une situation qui était pour nous intolérable et inadmissible. Nous l'avions admise pourtant, nous l'avions tolérée, parce que nous avions pris l'engagement de le faire par le traité du Bardo, qui confirmait tous les traités antérieurs, et que la parole de la France était engagée. Mais, en ce qui concerne l'Italie, cet engagement prenait fin le 28 septembre, et il n'y avait à coup sûr, ni d'un côté des Alpes, ni de l'autre, aucun homme sensé qui pût croire que la situation qui en était résultée se prolongerait un jour de plus. Si, dans le système du protectorat, la nation protectrice, après avoir fait de grands sacrifices en hommes et en argent, n'avait pas plus de droits que les autres dans un pays qu'elle aurait péniblement conquis et où elle devrait se contenter de faire la police; si elle avait toutes les responsabilités et aucun avantage; si elle était éternellement condamnée à un rôle où le sacrifice serait poussé jusqu'au ridicule, il faudrait évidemment renoncer partout au système du protectorat et proclamer l'annexion. Que voulions-nous donc? Une chose très simple et très légitime : recouvrer la liberté de nos propres tarifs, et imposer aux autres nations, dans l'espèce à l'Italie, des tarifs d'ailleurs modérés. Notre cause était trop bonne pour n'être pas gagnée.

De part et d'autre, on a évité tout ce qui aurait pu obstruer les abords mêmes de la négociation de controverses théoriques peut-être insolubles. On a compris que la meilleure manière de traiter les capitulations était de le faire par prétérition, c'est-à-dire de n'en point parler. Pour nous, elles n'existaient plus. Pour l'Italie, la question était de savoir si, dans l'application à la Régence du droit européen, du droit dont se contentent pour elles-mêmes toutes les nations civilisées, les intérêts de ses citoyens trouveraient des garanties suffisantes. Il aurait été surprenant que, la question ayant été ainsi posée, on n'arrivât pas à s'entendre. Aussi y est-on arrivé. Il a fallu pour cela un certain appareil d'instrumens diplomatiques; il a fallu faire trois conventions, et peut-être en fera-t-on encore d'autres, moins importantes, parce qu'on a dû pourvoir à tous les besoins d'une situation qui ressemblait un peu à une table rase. Le traité de 1868 étant expiré, les capitulations étant laissées volontairement dans l'oubli, on a fait un traité de commerce et de navigation, un traité consulaire et d'établissement, enfin un traité d'extradition. Au point de vue où on s'était placé, ces traités se sont trouvés d'ailleurs faciles à rédiger, car les modèles ne manquaient pas : il suffisait d'européaniser la Tunisie, c'est-à-dire de lui appliquer les règles ordinaires du droit des gens entre nations européennes. Sa situation spéciale exigeait sans doute quelques dispositions spéciales aussi et transitoires, afin de consacrer, comme à la suite d'un inventaire, les institutions italiennes préexistantes, écoles, hôpitaux, etc. Sur ce point il ne pouvait pas y avoir de notre part de difficultés sérieuses, puisque nous voulions faire œuvre de conciliation et d'amitié. Les nouveaux arrangemens ont été signés à Paris le 28 septembre. C'est du moins la date qu'on leur a donnée. Il semble bien que l'entente n'ait été parfaite qu'un peu plus tard; mais cela n'a aucune importance. Ce léger retard a permis seulement au gouvernement tunisien de promulguer, sous forme de décret exécutoire au bout de quelques jours, le tarif de douanes qui devrait être appliqué aux produits italiens si on ne parvenait pas à se mettre d'accord. Ce n'était pas une menace, mais un avertissement.

Aux trois conventions applicables à la Tunisie est venue s'en ajouter une quatrième, traité direct de navigation entre la France et l'Italie, qui répare en partie les brèches faites, par la dénonciation des anciens traités, dans les rapports économiques des deux pays. C'est là une œuvre qui pourra être poursuivie. Dès maintenant, on peut dire que la bonne volonté dont les deux gouvernemens ont fait preuve dans le règlement des questions tunisiennes est de bon augure pour l'avenir. Nous sommes de ceux qui ont toujours pensé qu'il y avait eu surtout des malentendus entre l'Italie et la France : ces malentendus devaient durer aussi longtemps qu'on croirait avoir intérêt à les entretenir. Les cris de colère poussés par les journaux crispiniens, lorsqu'ils

ont appris que l'entente était faite entre Rome et Paris, montrent qu'au delà des Alpes, un parti considérable, ou du moins très bruyant, persiste à regarder comme un bien la mésintelligence entre les deux pays, et les *Nouvelles de Hambourg* nous ont donné le secret de cette politique. En France, au contraire, et on peut dire en Tunisie, la satisfaction a été générale. Sans s'exagérer les avantages des nouveaux traités, on les a appréciés. On a été heureux surtout de voir que ce qui aurait pu devenir une occasion et un instrument de discorde était devenu un instrument de paix.

La situation de l'Autriche-Hongrie mériterait en ce moment une étude particulière ; mais la place nous fait défaut pour nous y livrer, et nous ne pouvons donner aujourd'hui que quelques indications très générales. La Chambre des députés hongroise vient d'être dissoute, et le pays est en pleine fièvre électorale. Il en est presque de même en Autriche, où les élections sont prochaines, et où les partis prennent déjà attitude de combat avec une ardeur extrême. Des questions nombreuses et complexes se posent ici et là, mais celle de toutes qui a le plus agité les esprits depuis quelque mois est le renouvellement du compromis financier et économique. Jamais encore les passions n'avaient été aussi violemment déchaînées de part et d'autre. Le succès éclatant de l'Exposition du millénaire à Pesth a montré les progrès faits par la Transleithanie : ils sont si grands que l'évidence en éclate à tous les yeux. La Hongrie en est justement fière ; mais l'Autriche, heureuse, elle aussi, de constater le merveilleux développement économique de sa voisine, en tire un argument tout naturel pour demander avec énergie que les bases mêmes du compromis financier soient assez notablement modifiées. L'Autriche a fait ses comptes ; elle se trouve lésée dans les arrangemens pris il y a trente ans. Ils pouvaient être, ils étaient sans doute légitimes à cette époque ; ils ne le sont plus maintenant. La contestation porte sur les dépenses communes, c'est-à-dire sur celles qui proviennent des ministères des affaires étrangères, des finances et de la guerre. La quote-part supportée par les deux parties de la monarchie, au moment où le dualisme a été établi en 1867, avait été fixée à 70 p. 100 pour l'Autriche, et seulement à 30 p. 100 pour la Hongrie. L'Autriche demande que cette proportion soit changée, et que la quote-part de la Hongrie soit pour le moins élevée à 35 p. 100, tandis que la sienne serait réduite à 65. Des tentatives de conciliation ont été faites dans le courant de l'année ; peut-être n'ont-elles été très sincères ni d'un côté ni de l'autre ; car en Hongrie comme en Autriche chacun avait son siège fait, et l'opinion publique était arrivée tout de suite à un tel état de surexcitation que l'entente était évidemment impossible. On a parlé de la prorogation du compromis pour une année, mais un ajournement n'est pas une solution. On a parlé aussi de l'in-

tervention directe de l'empereur qui, aux termes de la constitution, et dans le cas où l'accord ne pourrait se faire entre les deux parlemens, aurait le droit d'imposer sa volonté ; mais c'est là une ressource extrême et, s'il faut y recourir, ce ne sera qu'après avoir épuisé tous les autres moyens de se mettre d'accord. Malheureusement, ces moyens semblent devoir manquer jusqu'au bout. Il faut ajouter à ces difficultés, déjà si graves, celles qui se rattachent au renouvellement de la convention commerciale et douanière, dont les dispositions actuelles ne conviennent plus ni à la Hongrie, ni à l'Autriche. Plusieurs problèmes d'ordre secondaire viennent compliquer encore ceux qui tiennent la première place dans les programmes des partis. La situation semble inextricable, et M. de Beust lui-même, qui a fait non sans peine le compromis dualiste de 1867, aurait peut-être plus de peine encore à en assurer aujourd'hui le renouvellement.

Pour comble de malheur, au moment où arrive l'échéance décennale du compromis, on est en Hongrie à la veille et en Autriche à l'avant-veille des élections générales. Il en résulte pour les esprits un nouvel élément de fermentation. Dans tous les pays du monde, les députés se montrent plus ombrageux à l'approche des élections, c'est-à-dire du jour où ils sont appelés à rendre des comptes à leurs commettans. De plus, la situation parlementaire, en Hongrie, est restée profondément troublée à la suite de l'adoption des lois confessionnelles qui ont établi le mariage civil, etc. Le parti libéral aurait dû conserver quelque reconnaissance au gouvernement d'avoir fait passer les lois confessionnelles; mais, soit que le baron Banffy ait manqué de l'autorité nécessaire, soit qu'il n'ait pas eu, dans ses rapports avec les diverses fractions parlementaires, la souplesse, sinon la fermeté indispensable pour les maintenir unies, la défection n'a pas tardé à se mettre dans les rangs de sa majorité, et on a vu se former, ou du moins se préparer contre lui les coalitions les plus hétérogènes, et pourtant aussi les plus redoutables. Dès l'ouverture du parlement, qui a eu lieu le 3 septembre, il a été évident que la partie était perdue pour le ministère. Le baron Banffy a mieux aimé jouer le tout pour le tout que de s'user dans une lutte journalière, qui n'aurait pas pu d'ailleurs se prolonger longtemps ; il a obtenu l'autorisation de dissoudre le parlement. Le bruit s'en est répandu il y a déjà quelques jours ; bientôt la résolution de l'empereur n'a plus été douteuse; enfin, le 6 octobre, François-Joseph lui-même, à la suite d'un voyage en Roumanie, — voyage auquel certains journaux ont donné une importance politique probablement exagérée, — est venu à Pesth pour y prononcer la dissolution de la Chambre. Les élections auront lieu à la fin du mois; elles devaient avoir lieu normalement en février ; on voit que la différence n'est pas très considérable. Le baron Banffy espère, dit-on, que la nouvelle Chambre se réunira assez tôt pour voter le renouvellement

ou du moins la prorogation de la convention douanière avant la fin de l'année, où elle arrive à son terme. Qui vivra verra. Les prévisions seraient, en ce moment, bien hasardées sur les chances du scrutin ; mais il est hors de doute que les élections se feront principalement sur le compromis financier et sur les conditions dans lesquelles il sera ou ne sera pas renouvelé ; et si les députés sont, comme nous l'avons dit, particulièrement intraitables à la veille des élections, ils ne le sont guère moins au lendemain immédiat, encore chauds et bouillans des luttes qu'ils ont soutenues et tout pleins des engagemens qu'ils ont pris pour en sortir avec succès.

En Autriche, les élections, vraisemblablement, ne seront pas avancées ; elles n'auront lieu que l'année prochaine ; mais les résultats n'en sont pas moins incertains, d'abord parce que la question du compromis s'y présente, comme en Hongrie, à l'état le plus aigu ; ensuite parce que la récente loi électorale ayant créé une curie nouvelle, celle du suffrage populaire, ou même, comme on dit volontiers, du suffrage universel, nul ne peut savoir ce que seront les 75 députés qui entreront en plus de ceux d'aujourd'hui dans la Chambre future. Le comte Badeni se préoccupe déjà très activement de constituer sa majorité de demain, et, s'inspirant des exemples donnés autrefois par le comte Taaffe, il montre une véritable habileté à coudre ensemble des morceaux assez disparates : reste à savoir si la couture sera solide. En attendant, c'est surtout en Bohême que le mouvement des esprits est le plus digne d'attention ; mais il est tellement mobile, et parfois même contradictoire, qu'on a de la peine à en suivre les brusques évolutions. On a pu croire, il y a quelques jours, que le parti jeune-tchèque se rapprocherait du gouvernement. Ce parti, qui a rompu autrefois avec M. Rieger et l'a condamné à la retraite parce qu'il le trouvait ce que nous appellerions en France trop opportuniste, a paru sur le point de renoncer à une intransigeance qui ne lui a, d'ailleurs, jusqu'ici qu'imparfaitement réussi. Un de ses orateurs les plus influens, M. Gustave Eim, a prononcé devant ses électeurs un discours qui n'était pas fait pour déplaire au comte Badeni. M. Eim a déclaré que le parti jeune-tchèque devait se rapprocher du parti conservateur et de ses alliés, c'est-à-dire des Polonais, pour lutter de plus en plus contre le parti libéral et ses alliés de nuance teutonne ; — non pas que M. Eim ne soit pas libéral ; il affirme avec raison que personne ne pourra le prendre pour un clérical : mais, d'autre part, a-t-il dit, « je ne serais ni sincère, ni patriote si je dissimulais que les conservateurs ont plus d'intelligence et de sympathie que les autres pour notre droit et notre autonomie. Les conservateurs ont des idées qui sont en contradiction avec tout notre passé et avec les convictions de notre peuple ; les Tchèques ne sauraient en aucune façon penser à une alliance avec les cléricaux ; mais si la grande propriété conservatrice veut soutenir

franchement leurs aspirations populaires, ce serait folie de repousser ce compromis. » Soit ; mais ce compromis sera-t-il offert aux jeunes-tchèques ? Nous le leur souhaitons sincèrement, et alors, comme le dit M. Eim, ce serait de leur part folie de le repousser. C'est bien, ou du moins c'était bien l'avis de M. Hérold, le principal orateur du parti au parlement de Vienne, qui a donné une approbation publique au discours de M. Eim. M. Hérold a constaté avec satisfaction que le comte Badeni semblait disposé à s'entendre avec les jeunes-tchèques dans le prochain Reichsrath. Il a ajouté toutefois que cette entente ne serait possible que si le cabinet de Vienne reconnaissait à la Bohême le même droit qu'à la Hongrie de conclure un compromis qui consacrerait les revendications historiques du royaume. Le comte Badeni ira-t-il, pourra-t-il aller jusque-là ? Rien n'était plus douteux. En tout cas, tout semblait marcher à souhait pour lui lorsqu'un revirement subit paraît s'être produit chez les jeunes-tchèques. Peut-être se sont-ils aperçus qu'ils étaient allés un peu vite, et qu'ils avaient pris leurs espérances pour des réalités sur le point de s'accomplir. Le même M. Hérold, qui s'était fait l'avocat de la conciliation, n'a pas tardé à reprendre les allures les plus militantes et à déclarer qu'en présence de l'attitude du gouvernement, le parti s'opposerait au renouvellement du compromis entre l'Autriche et la Hongrie, et s'efforcerait d'obtenir par tous les moyens l'autonomie nationale et politique de la Bohême. Ces soubresauts d'opinion sont bien faits pour dérouter, et aussi pour inspirer de l'inquiétude. En Hongrie, M. François Kossuth, chef de la fraction libérale du parti de l'indépendance, proclame la nécessité d'une séparation complète entre l'Autriche et la Hongrie, et M. Gabriel Ugron, chef de la fraction cléricale du même parti, marche de concert avec lui. Les deux fractions du parti, autrefois hostiles, se sont coalisées contre le gouvernement, et leur exemple semble devoir être suivi par les autres représentans de l'opposition. En Autriche, le comte Badeni accentue de plus en plus sa politique conservatrice ; en Hongrie, le baron Banffy s'apprête à déployer, à travers la lutte électorale, son énergie éprouvée d'homme d'action. Mais évidemment la situation est grave, l'avenir est très incertain : il semble bien que des changemens plus ou moins considérables ne sauraient tarder beaucoup à s'effectuer.

FRANCIS CHARMES.

Le Directeur-gérant,

F. BRUNETIÈRE.

TABLE DES MATIÈRES

DU

CENT TRENTE-SEPTIÈME VOLUME

QUATRIÈME PÉRIODE — LXVIe ANNÉE

SEPTEMBRE — OCTOBRE 1896

Livraison du 1er Septembre.

Pages.

PROMENADES ARCHÉOLOGIQUES. — A PROPOS DE DOUGGA ET D'EL-DJEM, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 5

LES VIERGES AUX ROCHERS, première partie, par M. GABRIEL D'ANNUNZIO. 31

LE CONFLIT SERBO-CROATE, par M. CHARLES LOISEAU. 66

L'IMAGE, troisième partie, par M. ÉMILE POUVILLON 101

LE CONGRÈS SOCIALISTE INTERNATIONAL DE LONDRES, par M. FRANCIS DE PRESSENSÉ. 142

LA CÔTE D'IVOIRE, CE QU'ELLE EST, CE QU'ELLE DOIT DEVENIR, par M. PIERRE D'ESPAGNAT. 166

L'AGE DE L'AFFICHE, par M. MAURICE TALMEYR. 201

UN LIVRE NOUVEAU SUR L'ISLAMISME, par M. G. VALBERT. 217

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE, par M. FRANCIS CHARMES. 229

Livraison du 15 Septembre.

LES VIERGES AUX ROCHERS, deuxième partie, par M. GABRIEL D'ANNUNZIO. 241

SOUVENIRS ACADÉMIQUES. — UN ARTICLE ANONYME DE LA *Revue des Deux Mondes*, par M. J. BERTRAND, de l'Académie française. 271

LE SERVICE MILITAIRE DE 15 MOIS ET LES RENGAGÉS, par M. LE Cdt G. DE L. 296

Pages.

Essai sur Gœthe. — IV. Le Poète de Cour, par M. Édouard ROD. . . . 327
Questions actuelles. — La Fin de Carthage, par M. Arvède BARINE. . 362
L'Image, dernière partie, par M. Émile POUVILLON. 378
L'Australie et la Nouvelle-Zélande. — Les Productions. La Crise récente, par M. Pierre LEROY-BEAULIEU. 409
Revue littéraire. — Les Statues de Paris, par M. René DOUMIC. . . . 443
Revues allemandes. — La Correspondance de Caroline de Gunderode et de Frédéric Creuzer, par M. T. de WYZEWA. 455
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 469

Livraison du 1er Octobre.

Carnets de voyage. — Le Midi, par H. TAINE. 481
Les Vierges aux rochers, troisième partie, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 507
Le Voyage du Tsar, par M. Anatole LEROY-BEAULIEU, de l'Académie des Sciences morales. 541
L'Allemagne religieuse. — L'Évolution du protestantisme contemporain. — II. Les Faits, par M. George GOYAU. 570
Paysans et Ouvriers depuis sept siècles. — I. Les salaires au moyen age, par M. le vicomte George d'AVENEL. 596
L'Algérie en 1896, par M. C. de VARIGNY. 630
Les Maîtres de la Symphonie. — I. Bach, Haydn, Mozart, par M. Émile MICHEL, de l'Académie des Beaux-Arts. 673
Les Revues italiennes, par M. T. de WYZEWA 699
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 709

Livraison du 15 Octobre.

Le comte de Cavour et le prince de Bismarck, première partie, par M. le comte BENEDETTI. 721
La-Haut, première partie, par M. Édouard ROD. 755
La Visite du tsar Pierre le Grand en 1717 d'après des documens nouveaux, par M. le comte d'HAUSSONVILLE, de l'Académie française. . . 795
Paysans et Ouvriers depuis sept siècles. — II. Les Salaires aux temps modernes, par M. le vicomte George d'AVENEL. 816
Les Vierges aux rochers, dernière partie, par M. Gabriel d'ANNUNZIO. 851
Les Bases de la Croyance, par M. Ferdinand BRUNETIÈRE, de l'Académie française. 877
Chili et Bolivie, notes de voyage. — I. Les Salpêtres d'Iquique, par M. André BELLESSORT. 899
Revue littéraire. — La Critique admirative, a propos d'un livre récent, par M. René DOUMIC 933
Chronique de la Quinzaine, Histoire politique, par M. Francis CHARMES. 945

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard, 19, rue des Saints-Pères. — 34208.

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00675 0885